



THESE DE DOCTORAT DE L'UNIVERSITE BOURGOGNE EUROPE

École doctorale n°592

LECLA

Doctorat de Sciences du Langage

Par

Mme Monica Paniz

Sous la direction du Professeur Samir Bajrić

Le traitement du trauma entre langue *in fieri* et langue *in esse* : approche psycholinguistique néoténique

Thèse soutenue à Dijon, le 13 novembre 2025

Composition du Jury :

Mme Mylène Blasco-Dulbecco	Professeure, Université Clermont-Auvergne	Présidente
Mme Frédérique Gayraud	Professeure, Université Lyon 2	Rapporteuse
Mme Elena Vladimirska	Professeure, Université de Lettonie	Rapporteuse
M. Samir Bajrić	Professeur, Université Bourgogne Europe	Directeur de thèse
M. Yann Auxéméry	Docteur HDR, Centre européen de sociologie et de science politique, CNRS – Université Paris 1	Examineur
Mme Barbara Köpke	Professeure, Université Toulouse 2 Jean Jaurès	Examinatrice
M. Thierry Ponchon	MCF HDR honoraire, Université Reims Champagne Ardenne	Examineur
Mme Dubravka Saulan	Docteure en sciences du langage, U.R. 4178 CPTC, Université Bourgogne Europe	Examinatrice

*À toutes celles et ceux
qui portent le trauma au quotidien,
dans une langue ou dans plusieurs,
et qui cherchent, malgré tout, à le dire.*

Le traitement du trauma entre langue *in fieri* et langue *in esse* : approche psycholinguistique néoténique

SOMMAIRE

Résumé en français et en anglais

Remerciements

Table des matières

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE. DE LA NÉOTÉNIE LINGUISTIQUE AU SYNDROME PSYCHOLINGUISTIQUE POST-TRAUMATIQUE

DEUXIÈME PARTIE. LE TRAITEMENT DU TRAUMA ENTRE LANGUE *IN FIERI* ET LANGUE *IN ESSE*

TROISIÈME PARTIE. APPROCHER LE TRAUMA EN CONTEXTE BILINGUE – VERS UNE MODÉLISATION NÉOTÉNIQUE

CONCLUSION

Bibliographie

Annexes

Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de thèse, le Professeur Samir Bajrić, pour son encadrement, ses conseils avisés et la confiance qu'il m'a accordée tout au long de ce travail. Son exigence scientifique, sa disponibilité et ses remarques ont été déterminantes pour la progression et l'aboutissement de cette recherche.

J'adresse également mes sincères remerciements aux membres du jury, qui ont accepté d'évaluer ce travail. Leur lecture et leurs observations critiques contribueront à enrichir et prolonger la réflexion amorcée dans cette thèse.

Je remercie l'École doctorale ED 592 LECLA de l'Université Bourgogne Europe, ainsi que le laboratoire U.R. 4178 *Centre Pluridisciplinaire Textes et Cultures*, pour l'accueil institutionnel et les conditions favorables à la conduite de cette recherche. J'adresse aussi mes remerciements à l'équipe pédagogique du département de Sciences du Langage de l'Université Bourgogne Europe, au sein duquel j'ai eu l'opportunité et le plaisir d'enseigner tout au long de mon doctorat.

Je souhaite exprimer ma gratitude à mes anciens collègues, aujourd'hui docteurs, Isabelle Monin et Damien Deias, pour leurs relectures attentives et leur soutien. Plus largement, je remercie l'ensemble des doctorants, actuels et anciens, dont la présence a contribué à rendre ce parcours plus riche, scientifiquement et humainement.

Ma reconnaissance va également à ma famille, pour son appui indéfectible tout au long de cette aventure. Je remercie tout particulièrement ma mère, véritable pilier et source de soutien constant, ainsi que mes frères, Matteo et Andrea, qui n'ont jamais cessé de croire en moi. Je tiens aussi à remercier mon conjoint, Étienne, pour sa patience et son soutien à la fois pratique et moral, ainsi que sa famille, dont l'appui chaleureux a également contribué à l'aboutissement de cette thèse.

Un remerciement spécial revient à la Docteure Flavie Martin, pour son expertise et son soutien attentif, ainsi qu'à Sakura, dont la présence quotidienne et assidue a offert un réconfort singulier et bienvenu.

Enfin, j'adresse mes remerciements à toutes les personnes qui, sans être nommées ici, ont apporté leur soutien à ce travail. Mes remerciements les plus importants s'adressent notamment aux participants de cette recherche. Leur confiance et leur engagement ont rendu ce travail possible. Leur contribution constitue le cœur même de cette étude, et je leur suis profondément reconnaissante d'avoir accepté de partager leur vécu avec moi.

Table des matières

Introduction	1
1. Quand le langage se heurte au trauma : un cadre général pour penser l'indicible	1
2. Penser l'expression de l'indicible : problématique, hypothèses et originalité du travail	3
3. Entre corpus, outils et démarches croisées : méthodologie et organisation de la thèse	6
PREMIÈRE PARTIE. De la Néoténie linguistique au Syndrome psycholinguistique post-traumatique	12
Chapitre I. La théorie du locuteur inachevé et ses acquis	13
Résumé du chapitre I.	13
Introduction	13
1. Les locuteurs néoténiques	16
1.1. Repenser le terme et le concept de langue maternelle : enjeux cognitifs et identitaires	16
1.1.1 La langue maternelle entre norme éducative et réalité plurilingue	18
1.1.2 La langue maternelle entre norme scolaire et critères administratifs	19
1.1.3 La polysémie du terme « langue maternelle » et ses implications méthodologiques et sociales	21
1.1.4 La redéfinition de la langue maternelle en didactique et en sociolinguistique	23
1.1.5 Pour une conception dynamique et plurielle de « langue maternelle »	24
1.2. Les trois « états cognitifs » du locuteur face aux langues	26
1.3. La subjectivité entre locuteur confirmé et locuteur non-confirmé	28
1.3.1 Subjectivité, intersubjectivité et identité discursive	29
1.3.2 Variations typologiques et ancrage énonciatif : le cas des pronoms personnels en français et en italien	31
2. La cognition entre langue <i>in fieri</i> et langue <i>in esse</i>	33
2.1. Linguistiques cognitives : fondements et évolution	34
2.2. Langue et cognition : perspectives psychomécanique et néoténique	37
2.2.1 Les fondements de la chronogénèse guillaumienne	38
2.2.2 La langue <i>in fieri</i> : un espace cognitif intermédiaire	39
2.2.3 Les interférences comme révélateurs de la cognition <i>in fieri</i>	39
2.3 La cognition en langue <i>in fieri</i>	41
2.4. La cognition en langue <i>in esse</i>	44
2.4.1 Le <i>sentiment linguistique</i> de Saussure à ses relectures contemporaines	45
2.4.2 Cognition et <i>sentiment linguistique</i> en langue <i>in esse</i>	46
3. La conception néoténique du bilinguisme	47
3.1. Les multiples définitions du bilinguisme	48
3.1.1 Définir le bilinguisme : entre approche quantitative et complexité du phénomène	49
3.1.2 La conception puriste du bilinguisme	49

3.1.3 Les conceptions relativistes du bilinguisme	51
3.2. Le bilinguisme néoténique	52
3.2.1 L'exemple de l'enfant bilingue	52
3.2.2 Définitions du bilinguisme néoténique	53
3.2.3 La dimension existentielle du bilinguisme : de l'être immanent à l'être transcendant	54
3.3. Pour une redéfinition des concepts de bilinguisme coordonné et bilinguisme subordonné	56
3.3.1 Trois hypothèses sur l'acquisition bilingue et leurs limites	56
3.3.2 Trois couples notionnels pour penser le bilinguisme	57
4. Versant psycholinguistique VS versant cognitif de la néoténie linguistique	60
4.1. L'approche psycholinguistique : origines et enjeux	61
4.2. La représentation guillaumienne entre langue, cognition et temporalité	63
4.3. De la représentation psychomécanique au vouloir-dire néoténique	64
4.3.1 Le <i>vouloir-dire</i> comme opérateur cognitif	65
4.4. L'intuition du locuteur entre cognition et psychisme	67
4.4.1 Ambiguïté, psychomécanismes et dynamique du sens	67
4.4.2 L'intuition en néoténie linguistique	68
4.4.3 L'« intuition » dans la psychomécanique guillaumienne	69
Chapitre II. L'apport des sciences psychologiques et de la psychopathologie à l'étude du langage et de ses troubles	71
Résumé du chapitre II	71
Introduction	71
1. L'approche psycholinguistique dans le cadre du traitement des troubles du langage	72
1.1. Comprendre les troubles du langage à travers la psycholinguistique	73
1.1.1 Entre compétence et performance : de Chomsky à Levelt	73
1.1.2 Modèles émergentistes et interactifs du traitement du langage : TRACE et la Cohorte	76
1.1.3 Lecture et perception de la parole : apports du modèle de la Double Voie et de la théorie motrice	79
1.1.4 Le rôle de la mémoire épisodique dans le traitement du langage	80
1.2. Psycholinguistique et pathologies acquises du langage	81
1.2.1 Perspectives psycholinguistiques et neurocognitives sur l'aphasie	82
1.2.2 Troubles acquis du langage : altérations motrices, cognitives et pragmatiques	83
1.2.3 Des réseaux neuronaux à la rééducation : vers une approche intégrée des troubles du langage	84
2. Le trouble de stress post-traumatique et son versant linguistique	87
2.1. Quand le trauma façonne l'esprit : une perspective psychologique	88
2.2. Parler du trauma : obstacles linguistiques et manifestations discursives	94
2.2.1 Émergence des paradigmes psycholinguistiques dans l'étude du trauma	95
2.2.2 Outils quantitatifs et perspectives cliniques en psycholinguistique du trauma	98
3. La place de l'acte de langage dans les thérapies narratives	99
3.1. Les fondements des thérapies narratives	100
3.1.1 Fondements philosophiques et cognitifs des approches narratives	102
3.1.2 Reconstruire l'identité par le récit : applications cliniques	103

3.1.3 Discours, mémoire et plasticité cérébrale : l'apport des neurosciences	105
3.2. La Thérapie d'Exposition Narrative	106
4. L'exploitation des acquis des sciences du langage en psychopathologie	111
4.1. Le langage comme révélateur des troubles psychopathologiques	111
4.1.1 Le langage comme indicateur des pathologies psychiatriques	111
4.1.2 Mémoire traumatique et altérations du langage	114
4.2. Outils linguistiques d'analyse et de diagnostic en psychopathologie	117
4.2.1 Évolution méthodologique de l'analyse linguistique en psychopathologie	118
4.2.2 Langage et apprentissage automatique : vers des biomarqueurs discursifs du TSPT	120
4.2.3 L'intégration des approches psycholinguistiques et computationnelles du TSPT	122
4.3. Pour une théorisation du trauma en tant que « blessure du langage » : le SPLIT	123
4.3.1 L'indicibilité traumatique et ses manifestations discursives	124
4.3.2 Les marqueurs discursifs du trauma : anomie, répétitions et désorganisation	125
4.3.3 L'échelle SPLIT-10 : repérage et quantification des altérations discursives	127

DEUXIÈME PARTIE. Le traitement du trauma entre langue in esse et langue in fieri 130

Chapitre III. Entre blessure du langage et incomplétude linguistique : élaboration d'une approche psycholinguistique néoténique 132

Résumé du chapitre III 132

Introduction 132

1. Synthèse théorique et formulation de la problématique 133

1.1. Constat de départ et hypothèse de recherche 134

1.1.1 Bilinguisme et mémoire autobiographique 136

1.1.2 Bilinguisme et modulation émotionnelle des souvenirs traumatiques 137

1.1.3 Limites des approches existantes 139

1.1.4 Langue et verbalisation : hypothèses psycholinguistiques néoténiques 141

1.2. Définition des enjeux et de la problématique 142

1.2.1 Bilinguisme et trauma : vers une redéfinition des catégories 142

1.2.2 Langage, cognition et *vouloir-dire* traumatique 144

1.2.3 Perspectives cognitives et bilingues de la verbalisation traumatique 146

1.2.4 Vers une articulation entre langue, mémoire et indicibilité 147

2. Approche élargie de la verbalisation : le rôle du non-verbal 150

2.1. Perspectives sur la multimodalité de la communication 151

2.1.1 Fondements historiques et théoriques de l'analyse non verbale 151

2.1.2 Multimodalité et proxémie : le rôle structurant des signaux non verbaux 153

2.1.3 Approches psychologiques et psychophysiologiques de la communication non verbale 156

2.1.4 La prosodie 157

2.1.5 Les mimiques faciales et le regard 158

2.1.6 Les gestes 159

2.2. Modélisation et annotation des indices non-verbaux 161

2.2.1 Cadres typologiques et défis méthodologiques de l'annotation gestuelle 162

2.2.2 Méthodologies d'annotation du regard, des expressions faciales et de la prosodie 163

2.2.3 Vers une méthodologie unifiée d'analyse multimodale	165
2.3. Le non-verbal dans la reconstruction discursive du trauma	168
2.3.1 Altérations de la communication non verbale dans le TSPT	168
2.3.2 Bilinguisme et modulation des indices non verbaux en contexte traumatique	170
2.3.3 Vers une méthodologie d'analyse du trauma bilingue	172

3. Bilinguisme, communication non-verbale et trauma dans une perspective psycholinguistique néoténique 173

3.1. Le bilinguisme comme ressource expressive face au trauma	174
3.1.1 Néoténie linguistique et <i>sentiment linguistique</i> en contexte de trauma	174
3.1.2 Le vouloir-dire comme processus psycholinguistique néoténique	175
3.1.3 Vers une approche psycholinguistique néoténique multimodale	176
3.2. Le geste en tant qu'ancrage cognitif	178

Chapitre IV. Outils élaborés, logiciels exploités et démarche scientifique 181

Résumé du chapitre IV 181

Introduction 181

1. Outils méthodologiques et protocole de recueil des données 182

1.1. Cadre éthique et consentement	183
1.2. Structuration et objectifs	185
1.2.1 Questionnaire préliminaire	186
1.2.2 Résultats de l'enquête préliminaire	188
1.2.3 Questionnaire pré- et post-expérimentation	190
1.2.4 Entretiens semi-directifs	192

2. Outils numériques et logiciels d'analyse : fonctions, paramétrages et applications 194

2.1. Outils de reconnaissance automatique : Whisper OpenAI	195
2.2. Traitement automatique du langage : LIWC et TXM	198
2.2.1 LIWC	198
2.2.2 TXM	200
2.3. Analyse de la prosodie et de l'acoustique avec Praat	202
2.4. Analyse du comportement visuel et facial : OpenFace & Opengaze	204
2.4.1 Openface	205
2.4.2 Opengaze	207
2.5. Suivi du mouvement et analyse biomécanique avec DeepLabCut	209
2.6. Annotation et analyse multimodale avec ELAN	210

3. De la collecte des données à leur exploitation : méthodologie, référents descriptifs et critères d'analyse 213

3.1. Constitution des corpus	213
3.2. Triangulation des données verbales intra- et intersystémiques	215
3.3 Triangulation des données non-verbales intra- et intersystémiques	225
3.3.1 Codage et annotation des indices non-verbaux	226
3.3.2 Définition des critères NV-SPLIT-10	230

Chapitre V. Exploitation psycholinguistique néoténique des données	237
<i>Résumé du chapitre V</i>	237
<i>Introduction</i>	237
1. Analyse contrastive intrasystémique : langue in esse x vs langue in esse y	238
1.1. Corpus LIE-FR-IT	240
1.1.1. Profil 1	240
1.1.2 Profil 2	251
1.1.3 Profil 3	257
1.1.4 Profil 4	263
1.2. Corpus LIE-FR-EN	270
1.2.1 Profil 1	270
1.2.2 Profil 2	284
1.2.3 Profils 3 et 4	297
2. Analyse contrastive intersystémique : langue in esse vs langue in fieri	305
2.1. Corpus LIF-FR-IT	306
2.2.1 Profil 1	306
2.2.2 Profil 2	312
2.1.3 Profil 3	318
2.1.4 Profil 4	325
2.2. Corpus LIF-FR-EN	332
2.2.1. Profil 1	332
2.2.2. Profil 2	338
3. Manifestations non-verbales intrasystémiques : langue in esse x vs langue in esse y	346
3.1. Corpus LIE-FR-IT	347
3.1.1. Profil 1	347
3.1.2. Profil 2	357
3.1.3. Profils 3 et 4	361
3.2. Corpus LIE-FR-EN	367
3.2.1. Profil 1	367
3.2.2. Profil 2	373
3.2.3. Profil 3	378
3.2.4. Profil 4	382
4. Manifestations non-verbales intersystémiques : langue in esse vs langue in fieri	387
4.1. Corpus LIF-FR-IT	388
4.1.1. Profils 1 et 2	388
4.1.2. Profils 3 et 4	394
4.2. Corpus LIF-FR-EN	402
4.2.1. Profil 1	402
4.2.2. Profil 2	408

TROISIÈME PARTIE. Approcher le trauma en contexte bilingue – vers une modélisation néoténique _____ **415**

Chapitre VI. Synthèse et discussion des résultats _____ **416**

Résumé du chapitre VI _____ **416**

Introduction _____ **416**

1. Langues mobilisées, langues investies : synthèse des dynamiques expressives identifiées _____ **417**

1.1. Dynamiques expressives intrasystémiques _____ 418

1.2. Dynamiques expressives intersystémiques _____ 421

1.3. Échos métalinguistiques : convergences et dissonances déclaratives _____ 424

1.3.1 Données déclaratives intrasystémiques _____ 424

1.3.2 Données déclaratives intersystémiques _____ 431

1.4. Comparaison croisée des régimes expressifs _____ 436

2. Interprétation psycholinguistique néoténique des dynamiques expressives _____ **438**

2.1. Langue *in esse* : contexte, mémoire et sentiment linguistique _____ 439

2.1.1 Vers une conception élargie de *contexte* _____ 440

2.1.2. Paramètre contextuel I : l'encodage mnésique _____ 442

2.1.3 Paramètres contextuels II et III : l'acquisition et l'usage des langues _____ 443

2.1.4. Le *sentiment linguistique* dans son ancrage contextuel _____ 446

2.2. Langue *in fieri* : entre formulation distanciée et activation affective réduite _____ 449

2.2.1 Contraintes psycholinguistiques en langue *in fieri* _____ 451

2.2.2 La langue *in fieri* comme espace cognitif en tension _____ 454

2.2.3 Modulations discursives et affectives en langue *in fieri* _____ 456

2.3. Dynamiques comparées d'encodage mnésique, affectif et discursif _____ 459

2.3.1 Encodage mnésique et différenciation *in esse* / *in fieri* _____ 460

2.3.2 Mémoire émotionnelle implicite et différenciation *in esse* / *in fieri* _____ 468

3. Dynamiques expressives et reconstruction bilingue _____ **470**

3.1 Dire le trauma : entre vouloir-dire, pouvoir-dire et savoir-dire _____ 471

3.1.1 Le *vouloir-dire* entre permissivité linguistique et cognitive _____ 472

3.1.2 Le *pouvoir-dire* comme configuration de la verbalisation traumatique _____ 475

3.1.3 Le *savoir-dire* et les limites de l'actualisation discursive _____ 476

3.1.4 La reconstitution du *vouloir-dire* au prisme des thérapies narratives _____ 478

3.2 Langue, corps et trauma : une lecture croisée _____ 482

3.2.1 Expression et expressivité en contexte traumatique bilingue _____ 484

3.2.2 Le non verbal comme espace du *vouloir-dire*, *pouvoir-dire* et *savoir-dire* _____ 486

3.2.3 Vers une conception multimodale du *comportement linguistique* _____ 488

3.3 Vers une modélisation intégrée des récits bilingues traumatiques _____ 489

3.3.1 Polylinguisme, polyglossie et investissement subjectif _____ 491

3.3.2 Bilinguisme lié – bilinguisme détaché _____ 493

3.3.3 Bilinguisme immanent – bilinguisme transcendant _____ 494

3.3.4 Bilinguisme hypotaxique – bilinguisme parataxique	497
3.3.5 Vers une typologie fonctionnelle du récit bilingue traumatique	498
Chapitre VII. Limites et perspectives d'élargissement de la recherche	501
<i>Résumé du chapitre VII</i>	<i>501</i>
<i>Introduction</i>	<i>501</i>
<i>1. Limites de l'étude et angles non explorés</i>	<i>502</i>
1.1. Limites méthodologiques	503
1.2. Limites théoriques	507
<i>2. Pour une approche clinique bilingue du trauma</i>	<i>511</i>
2.1. Récits bilingues et écarts expressifs : une approche comparative à approfondir	511
2.2 Trauma, langue et accès à l'expérience : pistes pour une modélisation cognitive	517
<i>3. Pour une approche néoténique de la communication non-verbale</i>	<i>520</i>
3.1 Quand le corps change de langue : alternance linguistique et non-verbale	521
3.2 Vers une grammaire gestuelle du trauma : pistes d'analyse néoténique	526
Conclusion	530
<i>1. Problématique et fil directeur de la recherche</i>	<i>530</i>
<i>2. Principaux résultats dégagés par l'analyse</i>	<i>532</i>
<i>3. Apports originaux et limites de l'étude</i>	<i>533</i>
<i>4. Perspectives de recherche et d'application</i>	<i>535</i>
Bibliographie	536
Annexes	569

Introduction

Le bilinguisme et le trauma constituent deux réalités majeures de l'expérience humaine contemporaine. Le premier renvoie à la coexistence de plusieurs langues dans le répertoire du locuteur, chacune porteuse d'un rapport singulier à la mémoire et à la subjectivité (Bajrić, 2013 ; Pavlenko, 2005, 2012). Le second désigne l'irruption d'un événement qui excède les capacités habituelles d'intégration psychique et qui bouleverse durablement la vie du sujet (Auxéméry, 2019, 2021 ; Auxéméry & Gayraud, 2025 ; Brewin et al. 1996 ; Ehlers & Clark, 2000). Lorsque ces deux dimensions se rencontrent, elles produisent un terrain d'exploration encore largement inexploré, où le langage se révèle à la fois fragile et nécessaire.

Le croisement entre bilinguisme et trauma constitue ainsi le point de départ de cette recherche, qui s'attache à interroger la manière dont le langage fait face à l'indicible. Pour introduire cette réflexion, trois temps sont proposés : le premier situe le cadre général en examinant comment le langage se heurte au trauma ; ensuite le second formule la problématique et les hypothèses de recherche en soulignant l'originalité de l'approche adoptée ; enfin, le troisième présente le dispositif méthodologique élaboré ainsi que l'organisation générale de ce travail de recherche.

1. Quand le langage se heurte au trauma : un cadre général pour penser l'indicible

Certains récits s'élaborent avec facilité et se déploient sans heurts ; d'autres, au contraire, butent sur les mots, se fragmentent et révèlent par leurs silences la difficulté de dire. Le récit traumatique appartient à cette seconde catégorie. Confronté à un événement qui excède la capacité d'intégration psychique du sujet, le langage se trouve mis en défaut. Ce n'est pas seulement le contenu du récit qui est affecté, mais la possibilité même de le produire. L'événement traumatique surgit avec une telle intensité qu'il interrompt les mécanismes habituels de mise en mots, laissant place à des récits hachés, à des répétitions, à des incohérences ou à des ellipses.

La clinique psychiatrique et psychologique a décrit cette « blessure du langage » (Auxéméry, 2021), où l'atteinte psychique se manifeste dans la matérialité même du discours (Crocq et al., 1966 ; Foa et al. 1995 ; Römisch et al., 2014 ; Jaeger et al., 2014 ; Auxéméry & Gayraud 2020, 2021, 2025). Les récits traumatiques se distinguent par des altérations discursives récurrentes, parmi lesquelles figurent la désorganisation syntaxique, l'emploi fréquent de pronoms génériques, l'instabilité référentielle et la survenue de répétitions contiguës, témoignant

de l'impossibilité de maintenir une progression narrative continue. Comme l'ont montré Auxéméry et Gayraud (2020, 2021, 2025), le trauma peut être décrit par un ensemble d'items linguistiques repérables, réunis dans le *Syndrome Psycholinguistique Post-Traumatique* (SPLIT), qui fournit une grille d'analyse systématique des récits traumatiques.

Ce constat clinique rejoint celui de la psycholinguistique : même lorsqu'il se présente sous une forme fragmentaire ou désorganisée, le récit n'est pas un simple miroir du trauma, mais un espace de travail psychique. Pennebaker (1993) a montré que la verbalisation, même partielle, participe à l'élaboration de l'expérience, tandis que Foa et al. (1995) ont souligné que l'exposition narrative contribue à transformer la mémoire traumatique en un récit autobiographique plus intégré. Le langage, même vacillant, devient ainsi un outil thérapeutique. Or, comme tout processus d'élaboration, cette mise en récit est modulée par le cadre dans lequel elle s'inscrit : tonalité émotionnelle, contexte interactionnel et, dans le cas des sujets bilingues, langue mobilisée. De nombreux travaux ont en effet montré que la langue peut conditionner la charge émotionnelle et la vivacité des souvenirs (Harris, Ayçiçeği & Gleason, 2003 ; Caldwell-Harris, 2015 ; Jansson & Dylman, 2021), ainsi que les modalités mêmes de leur mise en mots (Pavlenko, 2005 ; Dewaele, 2010). C'est dans cette perspective que s'impose la question du rôle de la langue dans la possibilité même de dire — ou d'esquisser un dire — face au trauma.

C'est ici que notre recherche prend racine, dans un double constat fondateur : d'une part, la clinique et la psycholinguistique convergent pour montrer que le langage constitue un espace de travail psychique privilégié, même lorsqu'il se fragmente sous l'effet du trauma ; toutefois, ces recherches ont jusqu'ici été menées presque exclusivement dans un cadre monolingue, laissant en suspens la question de l'impact du bilinguisme. D'autre part, nos expériences de terrain, notamment auprès de personnes migrantes et en exil, ont révélé l'importance des dispositifs de soutien psychologique, où la langue — langue choisie, langue imposée, langue traduite — apparaît comme un enjeu central. Dans ces contextes, la langue devient bien plus qu'un instrument de communication : elle est un espace de subjectivation, de distance ou de proximité affective, parfois même une ressource de survie.

À partir de ces constats nous avons formulé une hypothèse centrale : en contexte bilingue, le rapport au trauma est susceptible de varier selon la langue dans laquelle il est dit. En d'autres termes, dire dans une langue profondément ancrée dans l'histoire personnelle, pourrait produire des effets différents que dire dans une langue encore en cours d'appropriation. Dans ce contexte, la distinction entre langue *in esse* et langue *in fieri*, formulée par Bajrić (2013) et présentée dans le premier chapitre de ce travail, constitue un outil conceptuel permettant de dépasser les catégories usuelles de « langue maternelle » et de « langue étrangère », insuffisantes pour rendre compte du vécu subjectif des locuteurs bilingues. Elle met en évidence que ce n'est pas

uniquement le degré de maîtrise qui est en jeu, mais le rapport existentiel que le sujet entretient avec chacune des langues de son répertoire. Le rapprochement avec la psychopathologie du langage nous a permis de prolonger notre réflexion : tandis que la néoténie linguistique décrit la relation du locuteur à ses langues, l'approche clinique permet de qualifier l'impact du trauma sur la structuration du discours.

Le rapprochement avec la psychopathologie du langage a permis d'élargir cette réflexion. Là où la néoténie linguistique conçoit le locuteur comme un être « inachevé », toujours en tension entre ses langues et leurs degrés d'ancrage, la clinique du langage traumatique – notamment à travers le cadre du *SPLIT* (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) – décrit l'événement traumatique comme une atteinte discursive mesurable. L'articulation de ces deux approches ouvre un champ d'analyse inédit : le bilinguisme n'y apparaît plus comme une variable secondaire, mais comme un paramètre structurant de l'expression traumatique, susceptible tantôt de renforcer la sidération ou d'exacerber la reviviscence, tantôt d'offrir une médiation, un espace de mise à distance qui rend possible un certain *pouvoir-dire*.

Ainsi, notre thèse s'inscrit dans un champ interdisciplinaire encore peu exploré, à la croisée des sciences du langage, de la psycholinguistique et de la psychopathologie. Elle s'appuie sur une question centrale : que devient le récit traumatique lorsqu'il circule entre deux langues ? Penser le trauma en contexte bilingue revient à interroger à la fois la façon dont le langage se fragmente au contact de l'indicible et la manière dont le passage d'une langue à l'autre est susceptible d'ouvrir d'autres modalités d'expression.

2. Penser l'expression de l'indicible : problématique, hypothèses et originalité du travail

L'articulation entre bilinguisme et traumatisme psychique a été abordée par différents champs disciplinaires, sans donner lieu à un cadre théorique commun. Les travaux en linguistique clinique et en psycholinguistique ont décrit les altérations du discours traumatique, en identifiant notamment des désorganisations syntaxiques, des ruptures discursives et des répétitions contiguës (Foa, Molnar & Cashman, 1995 ; Römissh et al., 2014 ; Jaeger et al., 2014 ; Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025). Les recherches en psychologie cognitive et en psychopathologie ont montré que le trauma affecte les processus mnésiques et l'intégration de l'expérience (Van der Kolk & Fisler, 1995 ; Brewin, Dalgleish & Joseph, 1996 ; Ehlers & Clark, 2000). Les études sur le bilinguisme ont, quant à elles, établi que la langue mobilisée module l'accès aux souvenirs et l'intensité émotionnelle de leur évocation (Harris, Ayçiçeđi & Gleason, 2003 ; Pavlenko, 2005 ; Caldwell-Harris, 2015).

L'une des limites majeures de cette littérature réside toutefois dans la tendance à considérer la langue comme un simple médium, réduit à un instrument de communication ou à un marqueur culturel. Les travaux cliniques consacrés aux patients bilingues soulignent le rôle de la langue dans l'expression et la prise en charge du trauma (Py, 1993 ; Moro et al., 2013 ; Tarazi-Sahab et al., 2016), mais ils se focalisent souvent sur les aspects pratiques de la communication, sans prendre en compte la fonction structurante de la langue dans la mémoire autobiographique et la subjectivation du vécu. Les recherches en psycholinguistique, de leur côté, ont mis en évidence des phénomènes de modulation affective selon la langue utilisée (Harris, 2004 ; Schwanberg, 2010 ; Jansson & Dylman, 2021), mais sans intégrer la dimension qualitative du rapport du locuteur à ses langues. De plus, les travaux en question ne portent pas spécifiquement sur le trauma et s'appuient le plus souvent sur des critères tels que l'âge d'acquisition, le degré de compétence ou la fréquence d'usage. Ils ne prennent donc pas en compte la dimension existentielle du rapport aux langues, indépendante de tout critère chronologique ou de maîtrise, telle qu'elle est envisagée dans le cadre de la néoténie linguistique (Bajrić, 2013).

C'est dans ce contexte que s'inscrit notre problématique. L'approche adoptée part du principe que les langues ne sont pas interchangeables et qu'elles ne se réduisent pas à des niveaux de compétence ou d'acquisition. Dans le cadre de la néoténie linguistique (Bajrić, 2013), chaque langue du répertoire est envisagée comme un espace cognitif et existentiel, dans lequel le sujet entretient un rapport singulier. La distinction entre langue *in esse* et langue *in fieri* permet d'analyser ce rapport de manière dynamique : la première correspond à une langue subjectivement ancrée, porteuse d'un *sentiment linguistique* et étroitement liée à la mémoire autobiographique ; la seconde désigne une langue en cours d'appropriation, utilisable mais non pleinement investie par la subjectivité. Au-delà d'une typologie, ce cadre invite à examiner la manière dont le trauma s'actualise différemment selon la langue, non pas comme une variation accessoire, mais comme une modalité constitutive de son expression. Autrement dit, il ne s'agit pas seulement de dire le trauma « dans » une langue ou une autre, mais de comprendre comment chaque langue ouvre, contraint ou déplace la possibilité même de dire.

De ces éléments découlent ainsi les hypothèses suivantes, qui structurent notre recherche :

- (i) nous faisons d'abord l'hypothèse que la langue *in esse* favoriserait l'accès aux souvenirs et aux affects liés au trauma, mais au prix d'une saturation émotionnelle plus marquée et d'une fragmentation discursive accrue. Cette hypothèse repose sur l'idée qu'une langue subjectivement ancrée dans l'histoire personnelle est étroitement liée aux systèmes de mémoire autobiographique : en la mobilisant, le sujet accède

plus directement aux émotions et aux images du vécu, ce qui peut intensifier l'expérience affective et rendre plus difficile la continuité discursive ;

- (ii) nous supposons ensuite que la langue *in fieri* pourrait fonctionner comme un filtre cognitif, en réduisant l'intensité affective et en favorisant une structuration plus linéaire du récit, mais avec une densité expressive moindre. Cette hypothèse découle du fait qu'une langue en cours d'appropriation sollicite davantage de ressources cognitives pour la formulation, ce qui détourne partiellement l'attention du contenu émotionnel. L'effort de mise en mots tendrait alors à stabiliser la narration, mais au détriment de la richesse expressive ;
- (iii) nous avançons également l'hypothèse que, dans les situations de variation intrasystémique où deux langues *in esse* coexistent, l'une pourrait favoriser la reviviscence tandis que l'autre introduirait un effet de décalage, en fonction du contexte de l'événement et du rapport subjectif du locuteur à chacune d'elles. Une telle hypothèse s'appuie sur l'idée que, lorsque deux langues *in esse* coexistent, chacune entretient un rapport différent au vécu : la langue qui correspond au contexte de l'événement peut réactiver plus directement les souvenirs et intensifier la reviviscence, tandis qu'une autre langue *in esse*, liée à d'autres sphères biographiques, peut introduire un effet de décalage et atténuer la charge émotionnelle du récit ;
- (iv) enfin, nous posons l'hypothèse que ces dynamiques ne se manifestent pas uniquement dans le cadre de l'expression verbale, mais qu'elles trouvent également un prolongement dans les dimensions non verbales du récit : gestes, mimiques, prosodie et mouvements oculaires. Cette hypothèse repose sur le constat que le trauma ne s'exprime pas seulement par les mots, mais qu'il se donne aussi à voir dans le corps (Van der Kolk, 2014 ; Offor et al. 2024).

Les axes d'interrogation dégagés *supra* s'inscrivent dans une interrogation centrale, qui constitue la problématique de notre thèse : comment le récit traumatique se transforme-t-il lorsqu'il circule entre plusieurs langues ? Plus précisément, dans quelle mesure le statut différentiel des langues d'un même locuteur – selon qu'elles relèvent d'un rapport *in esse* ou *in fieri* – module-t-il l'accès aux souvenirs, la charge affective et les formes discursives et non verbales par lesquelles l'indicible se donne à voir ?

Pour répondre à cette question, nous articulons plusieurs cadres complémentaires. L'échelle SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) fournit une base clinique et linguistique pour repérer de manière systématique les marqueurs verbaux du trauma. La grille NV-SPLIT-10, élaborée dans le prolongement de ce modèle, élargit l'analyse au registre non

verbal, en systématisant l'observation des gestes, mimiques, orientations du regard et indices prosodiques. L'approche néoténique (Bajrić, 2013), couplée aux travaux sur la mémoire autobiographique et la spécificité du rappel (Tulving, 1972 ; Eustache & Desgranges, 2008), sur le bilinguisme et l'affectivité (Pavlenko, 2005 ; Caldwell-Harris, 2015) et sur l'impact différentiel de la langue mobilisée (Harris, Ayçiçeği & Gleason, 2003), offre un cadre conceptuel pour interpréter ces données en fonction du rapport subjectif du locuteur à ses langues.

Ainsi conçu, ce dispositif théorique et méthodologique ne vise pas seulement à décrire des disfluences ou des asymétries expressives. Il cherche à montrer que la langue, envisagée comme un espace subjectif et existentiel, module le rapport du sujet à son trauma. Il permet d'interroger la manière dont les différentes langues du répertoire d'un même locuteur orientent l'accès au souvenir, la charge affective et la structuration discursive, et comment cette dynamique contribue, selon les cas, à exacerber l'indicible ou à en aménager les contours. Dans cette perspective, l'approche psycholinguistique néoténique que nous proposons ne se limite pas à une articulation interdisciplinaire, mais analyse le langage *en acte*, en intégrant les fluctuations, interférences et ajustements discursifs qui émergent dans la mise en mots du trauma. L'originalité de ce travail tient donc autant à son objet qu'à son cadre théorique et à sa méthodologie, et vise à montrer que le bilinguisme ne constitue pas une variable périphérique, mais un facteur structurant de la verbalisation du traumatisme psychique.

En somme, cette thèse s'inscrit à l'articulation de la psycholinguistique, de la néoténie linguistique et de la psychologie cognitive. Elle repose sur le postulat que les langues ne sont pas de simples instruments de communication, mais des espaces subjectifs différenciés qui modulent la mise en récit de l'expérience traumatique. L'articulation entre l'approche néoténique (Bajrić, 2013), la grille SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) et son prolongement non verbal NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) constitue un cadre d'analyse permettant de prendre en compte conjointement les dimensions verbales, non verbales et subjectives du récit traumatique. Sur cette base se construit le dispositif méthodologique présenté dans la section suivante, conçu pour mettre à l'épreuve les hypothèses formulées et examiner empiriquement les dynamiques expressives associées.

3. Entre corpus, outils et démarches croisées : méthodologie et organisation de la thèse

La mise à l'épreuve des hypothèses formulées suppose un dispositif méthodologique adapté à la complexité des récits traumatiques bilingues. Le présent travail s'appuie à cette fin sur la constitution d'un corpus original, l'articulation d'outils d'analyse complémentaires et une triangulation systématique entre les dimensions verbales, non verbales et déclaratives.

Dans ce contexte, notre corpus réuni se compose de quarante-deux participants bilingues, répartis entre quatre sous-ensembles selon la configuration linguistique (français–italien, français–anglais, italien–français, anglais–français) et entre deux profils : intrasystémiques, lorsque les deux langues mobilisées sont des langues *in esse*, et intersystémiques, lorsqu’elles associent une langue *in esse* et une langue *in fieri*. Chaque participant a pris part à deux séances d’entretien semi-directif. Lors de chaque séance, chacun a été invité à produire deux récits du même événement traumatique dans deux langues différentes, soit un total de quatre récits par personne. Mais au-delà de la narration, une part importante de l’entretien a été consacrée à un échange réflexif sur les émotions ressenties et sur la manière dont celles-ci variaient en fonction de la langue mobilisée.

Le protocole d’alternance a été conçu de manière contrôlée : lors de la première séance, le récit était produit d’abord dans une langue *in esse*, puis dans une autre langue : soit une langue *in fieri*, soit l’autre langue *in esse* non mobilisée en ouverture de séance. L’ordre était systématiquement inversé lors de la seconde séance. Enfin, la langue du dernier récit de chaque séance servait également de support à l’échange métalinguistique. Ce dispositif nous a permis ainsi de comparer les récits selon la langue et d’observer les effets liés à la séquence de production, mais aussi de documenter les perceptions subjectives des locuteurs quant au rôle différentiel de chacune de leurs langues.

L’analyse des données a reposé sur une combinaison d’outils complémentaires. Les récits ont d’abord été transcrits automatiquement avec *Whisper* (Amorese et al., 2023), puis relus et corrigés manuellement afin de garantir leur exactitude. Les dimensions lexicales et syntaxiques ont été explorées à l’aide de *TXM* (Heiden, 2010) et de *LIWC* (Francis & Pennebaker, 2002 ; Pennebaker et al., 2007), permettant d’identifier des régularités dans l’emploi des catégories grammaticales et des marqueurs discursifs. L’étude prosodique a été conduite avec *Praat* (Boersma & Weenink, 2001), afin de mesurer les variations de hauteur, d’intensité et de rythme associées aux moments de tension expressive. Les manifestations non verbales ont été codées à partir de plusieurs logiciels : *OpenFace* (Baltrušaitis et al., 2016) et *OpenGaze* (Voskuhler et al., 2008) pour l’analyse des unités faciales et des directions du regard, *DeepLabCut* (Mathis et al., 2018) pour le suivi des mouvements corporels. L’ensemble des données a ensuite été synchronisé et intégré dans *ELAN* (Wittenburg et al., 2006), en vue d’un codage multimodal unifié.

Ce dispositif repose sur une triangulation à trois niveaux. Les données verbales ont été analysées au moyen de l’échelle *SPLIT-10* (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025), qui permet le repérage et la quantification systématique des altérations discursives propres au trauma. Les données non verbales ont été étudiées à l’aide de la grille *NV-SPLIT-10* (Paniz,

2026, à paraître), élaborée spécifiquement pour ce projet afin d'intégrer gestes illustreurs, auto-contacts, fixité ou évitement du regard, pauses corporelles et indices prosodiques. Enfin, les données déclaratives proviennent des entretiens post-récit, au cours desquels les participants étaient invités à commenter leur ressenti, leur rapport aux langues mobilisées et les difficultés rencontrées.

L'intérêt du dispositif que nous avons élaboré réside dans l'articulation de ces trois niveaux. Les indices verbaux de désorganisation pouvaient être mis en relation avec des manifestations corporelles telles que gestes suspendus ou fixité du regard, tandis que les retours métalinguistiques confrontaient la perception subjective des locuteurs à leurs productions effectives. L'analyse ne visait donc pas à juxtaposer des données hétérogènes, mais à relier des perspectives complémentaires afin de construire une compréhension intégrée de l'expression traumatique bilingue.

La structuration du manuscrit a été conçue en cohérence avec ce protocole, en suivant le passage des cadres théoriques aux outils méthodologiques, puis aux analyses empiriques et à leur mise en perspective.

La première partie, *De la Néoténie linguistique au Syndrome psycholinguistique post-traumatique*, établit les bases conceptuelles de la thèse en articulant deux perspectives complémentaires. Le chapitre I, *La théorie du locuteur inachevé et ses acquis*, présente en détail la néoténie linguistique formulée par Bajrić (2013), en l'inscrivant dans le prolongement de la néoténie biologique de Bolk et dans la filiation guillaumienne. Ce chapitre expose la conception du locuteur comme être « inachevé », toujours en devenir, dont le rapport aux langues se définit moins par des critères chronologiques d'acquisition (langue maternelle, langue seconde, etc.) que par une dynamique existentielle et cognitive. Les notions de *langue in esse* et *langue in fieri* y sont introduites et définies, en rupture avec la nomenclature traditionnelle. L'analyse critique des notions de « langue maternelle », « langue première » ou « langue étrangère » (Besse, 1987 ; Dabène, 1994 ; Castellotti, 2001 ; Cuq, 2006) montre leurs limites interprétatives et souligne la pertinence d'une terminologie renouvelée. Ce chapitre met ainsi en avant la dimension existentielle de l'appropriation linguistique, en montrant que parler une langue, c'est aussi « exister » dans cette langue, dans une logique de synchronie et non de simple chronologie.

Le chapitre II, *L'apport des sciences psychologiques et de la psychopathologie à l'étude du langage et de ses troubles*, déplace la focale vers les sciences psychologiques et psychopathologiques afin d'analyser le langage en contexte de traumatisme. Il examine d'abord les apports de la psycholinguistique dans la compréhension des troubles du langage, en présentant les grands modèles théoriques (Chomsky, 1965 ; Levelt, 1989, 1992 ; Tulving, 1972, 1983) et leur application à des pathologies développementales (TDL, dyslexie) ou acquises

(aphasies, apraxies, atteintes neurodégénératives). Puis, il aborde spécifiquement le trouble de stress post-traumatique (TSPT), en mettant en lumière ses manifestations linguistiques : désorganisation du récit, ruptures discursives, altérations syntaxiques, déficits lexicaux (Foa et al., 1995 ; Jaeger et al., 2014 ; Römisch et al., 2014 ; Pennebaker et al., 2007). L'histoire et les fondements des approches narratives sont également retracés, avec un accent sur la thérapie d'exposition narrative, qui illustre le rôle structurant du langage dans l'élaboration clinique du trauma. Enfin, le chapitre introduit le *Syndrome Psycholinguistique Post-Traumatique (SPLIT)*, élaboré par Auxéméry & Gayraud (2020, 2021, 2025), qui fournit une grille d'analyse systématique des marqueurs linguistiques du trauma.

Cette première partie établit ainsi un double socle : d'une part, la néoténie linguistique comme cadre conceptuel renouvelé pour penser le rapport du locuteur à ses langues ; d'autre part, l'apport des sciences psychologiques et de la psychopathologie comme outils pour comprendre les atteintes discursives spécifiques au trauma.

La deuxième partie, *Le traitement du trauma entre langue in fieri et langue in esse*, est consacrée à la mise en œuvre empirique et à l'exploitation du corpus. Le chapitre III, *Entre blessure du langage et incomplétude linguistique : élaboration d'une approche psycholinguistique néoténique*, reformule la problématique à partir des hypothèses et en précise les enjeux. Il revient sur les liens entre trauma, mémoire et langage, en montrant que l'événement traumatique n'affecte pas seulement l'aisance d'expression, mais reconfigure le rapport du sujet à la langue, à son identité discursive et à la mémoire autobiographique. Ce chapitre introduit également la dimension multimodale, en soulignant que les indices non verbaux – gestes, prosodie, mimiques, orientations du regard – constituent des composantes essentielles de l'expression traumatique (Van der Kolk, 2014 ; Offor et al. 2024) et nécessitent d'être intégrés à l'analyse au même titre que les marqueurs verbaux.

Le chapitre IV, *Outils élaborés, logiciels exploités et démarche scientifique*, décrit le protocole de recueil et l'organisation du corpus. Ce chapitre détaille également les choix méthodologiques : constitution et transcription du corpus, codage multimodal, recours à des logiciels spécialisés, et intégration systématique des données verbales, non verbales et déclaratives dans une logique de triangulation.

Enfin, le chapitre V, *Exploitation psycholinguistique néoténique des données*, constitue le cœur analytique du travail. Il applique la grille SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) aux productions verbales, et la grille NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) aux manifestations non verbales, en distinguant deux axes : les comparaisons intrasystémiques, qui portent sur les récits produits dans deux langues *in esse*, et les comparaisons intersystémiques, qui mettent en regard les récits en langue *in esse* et en langue *in fieri*. Chaque analyse associe

tableaux d'occurrences, extraits représentatifs et discussion des dynamiques expressives identifiées, afin de confronter systématiquement les observations empiriques aux hypothèses formulées dans l'introduction.

La troisième partie, *Approcher le trauma en contexte bilingue – vers une modélisation néoténique*, prolonge les analyses empiriques en proposant une synthèse interprétative et une ouverture conceptuelle. Le chapitre VI, *Synthèse et discussion des résultats*, organise une lecture transversale des quatre corpus. Il confronte les données verbales issues du SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025), les observations non verbales codées avec la NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître), et les retours métalinguistiques des participants. Cette triple mise en perspective permet de dégager des régularités expressives en fonction du statut *in esse* ou *in fieri* des langues, du contexte linguistique du vécu et du *sentiment linguistique* associé aux langues *in esse*. L'interprétation s'appuie sur les modèles de la mémoire autobiographique, en particulier le modèle SPI (Tulving, 1995 ; Tulving & Thomson, 1973) et le modèle MNESIS (Eustache & Desgranges, 2008, 2011), afin de rendre compte des dynamiques différenciées d'encodage et de restitution selon la langue mobilisée. Le chapitre propose en outre une modélisation originale fondée sur trois couples notionnels — *bilinguisme lié / détaché*, *immanent / transcendant*, *hypotaxique / parataxique* — qui permettent de qualifier les régimes expressifs observés et d'articuler les dimensions verbales et non verbales dans une perspective néoténique.

Le chapitre VII, *Limites et perspectives d'élargissement de la recherche*, adopte une posture réflexive et prospective. Il revient d'abord sur les contraintes méthodologiques (corpus volontaire, taille restreinte, absence de mesures comportementales intégrées, effet de séquence), déjà relevées comme limites fréquentes des recherches qualitatives (Blanchet & Gotman, 2007 ; Saldaña, 2013). Il souligne également certaines limites théoriques, liées notamment à l'articulation encore partielle avec les modèles mnésiques (Tulving, 1995 ; Eustache & Desgranges, 2008, 2011), ainsi qu'avec les approches interactionnelles et neurolinguistiques (Paradis, 2004 ; Ullman, 2001 ; Mondada, 2018). Il ouvre ensuite des pistes de prolongement, en envisageant l'intégration de terrains cliniques, la diversification des profils linguistiques étudiés et le recours à des outils croisant psycholinguistique, physiologie et interaction. Enfin, il propose d'étendre l'approche néoténique à la communication non verbale, en s'appuyant sur les travaux fondateurs de McNeill (1992, 2005) et Kendon (2004) ainsi qu'en esquisant les jalons d'une formalisation linguistique du geste et du corps en contexte traumatique bilingue.

La *Conclusion* revient sur les principaux résultats, met en évidence les apports méthodologiques et conceptuels de la démarche et propose une modélisation néoténique du récit traumatique bilingue, ouvrant ainsi la voie à de futurs prolongements théoriques et empiriques.

Ainsi s'achève le cadre introductif de ce travail. L'enjeu est désormais de montrer que le récit traumatique bilingue ne constitue pas seulement un lieu de fragilité discursive, mais un espace où s'articulent mémoire, corps et subjectivité, selon des modalités qui varient avec la langue mobilisée. En croisant les postulats de la néoténie linguistique (Bajrić, 2013), les marqueurs discursifs du SPLIT (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) et la grille interprétative NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître), cette recherche propose une lecture intégrée qui prend en compte les dimensions verbales, non verbales et existentielles, et conduit à une modélisation psycholinguistique néoténique du récit bilingue.

PREMIÈRE PARTIE. De la Néoténie linguistique au Syndrome psycholinguistique post-traumatique

L'analyse des manifestations linguistiques du traumatisme psychique dans le discours de locuteurs bilingues atteints de perturbations d'ordre psychologique s'inscrit au confluent de plusieurs disciplines, exigeant une approche théorique pluridisciplinaire. Notre thèse souhaite mobiliser des concepts issus des sciences du langage, de la psychologie et de la psychopathologie afin d'explorer les interactions complexes entre langage, cognition et trauma. Notre objectif est de proposer un cadre théorique pluridisciplinaire, capable d'éclairer les dimensions psycholinguistiques du traumatisme et d'ouvrir des perspectives pour la recherche scientifique et la pratique clinique.

La première partie de ce travail de recherche se structure ainsi en deux chapitres, chacun abordant un aspect fondamental de cette problématique. La première section s'appuie sur la théorie de la néoténie linguistique et sur l'analyse des rapports cognitifs que le sujet parlant entretient avec la ou les langues qu'il parle. En conceptualisant ce dernier comme un locuteur inachevé, cette approche explore les dynamiques entre acquisition linguistique et vulnérabilité psychologique, tout en intégrant une réflexion sur la nature évolutive et hybride du bilinguisme. Le deuxième chapitre examine les contributions des sciences psychologiques à l'étude des troubles linguistiques associés au traumatisme. En s'intéressant aux corrélations entre stress post-traumatique et expressions langagières, elle met en évidence le rôle central du langage dans la compréhension, le diagnostic et le traitement des troubles psychologiques. L'approche psycholinguistique y est étudiée, notamment à travers l'utilisation des actes de langage dans les thérapies narratives et les stratégies de réhabilitation linguistique. Enfin, le deuxième chapitre s'inscrit également dans une perspective psychopathologique, proposant une conceptualisation originale du traumatisme psychique en tant que blessure du langage. En mobilisant les acquis des dernières recherches dans le domaine de la psychopathologie, cette section vise à examiner d'un point de vue théorique les manifestations linguistiques du traumatisme psychique.

Cette première partie souhaite ainsi établir un cadre théorique intégratif, susceptible d'éclairer les mécanismes psycholinguistiques à l'œuvre dans le contexte du traumatisme psychique. Il offre également des outils conceptuels pour analyser les spécificités discursives des locuteurs bilingues, tout en inscrivant ces observations dans une réflexion plus large sur les interrelations entre langage, psychisme et perception dans un contexte plurilingue.

Chapitre I. La théorie du locuteur inachevé et ses acquis

Résumé du chapitre I.

Le premier chapitre établit le socle conceptuel de cette recherche en présentant la néoténie linguistique (Bajrić, 2013), théorie du locuteur inachevé qui conçoit l'appropriation linguistique comme un processus évolutif, inachevé et constitutif de l'identité du sujet. À travers la triade langue in posse, langue in fieri, langue in esse, cette approche décrit les différents états cognitifs du rapport aux langues et introduit une typologie des locuteurs (confirmé vs. non-confirmé) fondée sur l'émergence d'un sentiment linguistique. Cette conceptualisation rompt avec les catégories traditionnelles de « langue maternelle » ou de « langue seconde », en privilégiant une analyse centrée sur l'investissement subjectif et existentiel du locuteur dans chaque langue. L'articulation entre subjectivité et intersubjectivité, telle que pensée par Benveniste (1991 [1966]), et la conception de l'existence dans et par le langage chez Heidegger (1976), illustrent le rôle des structures linguistiques dans la configuration de l'identité discursive et dans la manière dont le locuteur « existe » dans une langue. Ce cadre théorique s'inscrit ainsi au cœur de la problématique de la thèse : comprendre comment le statut cognitif et affectif d'une langue – in esse ou in fieri – module les potentialités d'expression du traumatisme et conditionne la dynamique verbale et non verbale du récit traumatique bilingue.

Introduction

La néoténie linguistique, théorie du locuteur inachevé, dont les propos ont été formulés pour la première fois par Samir Bajrić dans son ouvrage de 2013 (première édition 2009) *Linguistique, cognition et didactique. Principes et exercices de linguistique-didactique*, se définit comme étant une théorie inter- et pluridisciplinaire récente liant l'être humain sur le plan biologique et l'être locuteur sur le plan linguistique. Inspirée de la néoténie biologique¹ du biologiste néerlandais Louis Bolk, la théorie du locuteur inachevé reprend l'un des acquis fondamentaux de la théorie de l'être inachevé issue de la biologie et applique ce dernier à l'être en tant que locuteur et au parcours psycholinguistique d'appropriation de la langue qui le caractérise. La théorie de Bolk repose sur l'incomplétude biologique de l'être humain, qui constitue une caractéristique majeure

¹ Le terme *néoténie* (*neos*, « jeune » et *teino* « qui se prolonge ») a été employé pour la première fois vers la fin du XIX^{ème} siècle par Kollman, anatomiste suisse s'intéressant au domaine de la biologie animale. Dans le cadre de sa recherche sur les larves de crapaud et de grenouille, Kollman (1884) remarque que certaines d'entre elles présentent des dimensions plus considérables, ce qui lui permet de formuler l'hypothèse du développement tardif de ces dernières et du conséquent maintient plus prolongé de caractéristiques juvéniles. À partir des recherches de l'anatomiste suisse, la dénomination *néoténie* commence à être employée dans le cadre des sciences biologiques afin de désigner la conservation, de la part d'une espèce, de caractéristiques juvéniles à l'âge adulte, voire le fait d'atteindre la maturité sexuelle dans le cas d'organismes au stade larvaire (Montagu, 1989). Néanmoins, c'est seulement à partir du début du XIX^{ème} siècle que cette nouveauté terminologique est appliquée aussi à la conception du développement de l'organisme humain. En effectuant l'autopsie d'un agriculteur adulte, le biologiste néerlandais Louis Bolk découvre la présence de certaines caractéristiques fœtales, anormales pour une personne adulte et censées être transitoires. Initialement, le biologiste décide de considérer les traits anormaux repérés chez l'individu objet de l'autopsie comme étant le résultat d'une anomalie individuelle, mais ses recherches sur le sujet continuent. C'est ainsi que, quelques années plus tard, ce dernier est en mesure d'affirmer que l'être humain à l'âge adulte présente des traits fœtaux permanents, comme par exemple la première molaire, dérivée d'une dent de lait (Levivier, 2011 : 3). Les considérations issues de ces recherches ultérieures ont ensuite été rassemblées par Bolk dans sa théorie, qui prend le nom de *théorie de la fœtalisation*, selon laquelle l'être humain présenterait une décélération dans le cadre du développement des traits fœtaux (Ismail Aden, 2022 : 27).

de ce dernier. En d'autres termes, comme l'être humain est caractérisé par un retard de développement par rapport aux autres espèces, ce qui permet d'affirmer l'existence d'une certaine incomplétude inhérente à la nature humaine, la néoténie linguistique élargit à son tour cette incomplétude au locuteur aussi bien qu'à la totalité des sphères langagières. Dans cette perspective, l'approche néoténique s'intéresse non seulement aux comportements linguistiques et aux énoncés produits par le locuteur, mais aussi à ses habitudes énonciatives et à ses capacités d'expression et de compréhension. Ainsi, comme il est possible de le constater en évoquant sommairement l'une des origines notionnelles de la néoténie linguistique, la théorie du locuteur inachevé identifie le point central de son analyse dans le locuteur lui-même et appréhende les différents types de relation cognitives entretenues par ce dernier avec les langues qu'il parle. De plus, l'approche néoténique souhaite rompre avec le réductionnisme épistémologique inhérent au cloisonnement séculaire de disciplines comme la linguistique théorique et la linguistique appliquée. Autrement dit, en néoténie linguistique il n'est pas possible de séparer l'analyse de langues et de leur corporéité, objet d'étude de la linguistique théorique, de l'appropriation et de l'apprentissage de ces dernières, dont s'occupe la linguistique appliquée. Cette volonté de dépassement des limites épistémologiques traditionnelles explique, entre autres, le changement de dénomination qui a marqué les débuts de la théorie du locuteur inachevé. En effet, dans son ouvrage, Samir Bajrić emploie l'appellation de *linguistique-didactique* pour nommer cette théorie nouvelle et la définit comme étant

« L'étude scientifique du lien entre le langage et l'acquisition des langues. Entre les deux, il y a l'analyse linguistique qui, dans toute sa variété, assure le rôle de connexion cognitive, sans laquelle il n'y aurait ni de comparaison ni de distinctions possibles entre structures différentes. » (Bajrić, 2013 : 25)

Dans ce contexte, l'auteur invite le lecteur à ne pas confondre la théorie du locuteur inachevé avec la didactique des langues, ni avec la linguistique, et c'est aussi pour cette raison que la dénomination de cette dernière a évolué au cours des années, aboutissant à l'actuelle *néoténie linguistique*. Ainsi, le passage de la dénomination *linguistique-didactique* à celle de *néoténie linguistique* ne constitue pas seulement un changement de direction en termes terminologiques, mais une véritable évolution sur le plan épistémologique.

Les notions de base de la néoténie linguistique mettent en avant l'idée que les langues du monde sont fondamentalement autosuffisantes, c'est-à-dire qu'elles sont capables de pourvoir à leurs propres besoins communicationnels sans se référer à un système externe. Dans ce cadre, il apparaît que les variations intra- et interlinguistiques sont étroitement proportionnelles au nombre de locuteurs concernés, chaque langue évoluant de façon organique en fonction de la communauté qui la parle. Par ailleurs, tout locuteur entretient des rapports cognitifs spécifiques avec les langues qu'il rencontre au cours de sa vie, et cette relation cognitive se construit et

s'affine sur une durée équivalente à celle de sa propre existence, puisque l'appropriation d'une ou de plusieurs langues ne cesse qu'avec la fin de la vie même.

Cette approche implique que parler une langue signifie non seulement l'utiliser, mais aussi « être » et « exister » dans cette langue, l'acte de parler devenant ainsi indissociable de l'identité cognitive et existentielle de l'individu. La perfection n'est dès lors pas un critère pertinent ; elle est rejetée au profit d'une compréhension de la langue comme un processus inachevé, toujours en devenir. De plus, la synchronie l'emporte sur la chronologie : ce qui importe est l'état actuel du fonctionnement langagier, plus que l'histoire linéaire du développement de la langue ou du répertoire d'un individu. Ainsi, tout être locuteur, qu'il soit monolingue ou plurilingue dans une perspective diachronique, demeure cognitivement monolingue au sein de chaque instant de synchronie, puisqu'il parle et vit dans le temps qui passe, opérant dans l'ici et le maintenant linguistique.

Dans cette logique, être locuteur de plus d'une langue simultanément va jusqu'à être présenté comme une contradiction par rapport à l'ontologie de l'espèce humaine. Cette idée, provocatrice, souligne la difficulté de concevoir la coexistence simultanée et parfaitement égalitaire de plusieurs systèmes linguistiques dans un esprit humain à un instant donné. Enfin, la néoténie linguistique admet que nos capacités de compréhension excèdent nos capacités d'expression, que ce soit dans un contexte monolingue ou plurilingue, illustrant ainsi la plasticité cognitive sous-jacente et le caractère asymétrique du rapport entre comprendre et dire. L'ensemble de ces principes contribue à forger une vision dynamique, évolutive et profondément existentielle de la langue et du langage.

Comme il sera possible de le constater dans la suite de cette partie consacrée au cadre théorique, la théorie du locuteur inachevé montre une réelle volonté de renouvellement terminologique aussi bien que conceptuel des sciences du langage. En effet, l'approche néoténique souhaite proposer des concepts qui s'inscrivent dans le cognitivisme aussi bien qu'une terminologie invitant à repenser les rapports entre les langues et les locuteurs. Après avoir brièvement expliqué les origines et les ambitions de la néoténie linguistique, qui constitue le cadre théorique et notionnel de ce travail de recherche, il sera maintenant possible d'en détailler les apports terminologiques et conceptuels. Ainsi, les dénominations révolutionnaires proposées par la théorie du locuteur inachevé, les concepts de cognition, de bilinguisme et le versant psycholinguistique des théorisations néoténiques seront esquissés et contextualisés dans les volets qui suivent.

1. Les locuteurs néoténiques

Comme il a été possible de l'évoquer dans l'introduction de la première partie de ce travail de recherche, la néoténie linguistique met en avant un apport et un renouvellement terminologique majeurs en ce qui concerne la nomenclature traditionnelle de notions telles que *langue maternelle*, *langue première*, *langue seconde* et *langue étrangère*. Cette volonté du fondateur de la néoténie linguistique Samir Bajrić nait du constat d'une insuffisance interprétative inhérente aux Sciences du Langage, mettant l'accent plus sur la chronologie d'acquisition d'une langue, voire son étrangeté par rapport au locuteur, plutôt que sur les rapports cognitifs existant entre ce dernier et les langues qu'il parle.

S'inspirant de la théorie du temps verbal en français moderne de Guillaume, le fondateur de la néoténie linguistique dégage des nouvelles appellations visant un certain nombre de points terminologiques construits autour de la notion de langue. Ainsi, en reprenant les dénominations latines *in posse*, *in esse* et *in fieri* présentes dans l'analyse des trois étapes de la chronogénèse² de la théorie guillaumienne, la néoténie linguistique distingue et définit trois états de la *psychè* du locuteur caractérisant les rapports cognitifs que ce dernier est en mesure d'entretenir avec les langues qu'il parle. Avant de pouvoir reprendre les dénominations néoténiques en question, il sera nécessaire de faire tout d'abord un point sur la terminologie traditionnelle et ses limites. En effet, nous souhaitons aborder l'insuffisance terminologique et épistémologique inhérente à des appellations comme *langue maternelle*, *langue étrangère* et *interlangue* afin de montrer l'intérêt aussi bien que la pertinence des concepts nouveaux introduits par la théorie du locuteur inachevé.

1.1. Repenser le terme et le concept de langue maternelle : enjeux cognitifs et identitaires

Comme Samir Bajrić le souligne tout d'abord dans son article de 2006 *Quelle(s) langue(s) parlons-nous ? Problèmes de transfert et de traduction de concepts* et ensuite dans son ouvrage cité *supra*, la dénomination *langue maternelle* n'a, à l'heure actuelle, plus de raison d'être. La définition de cette entité se présente comme étant problématique et, comme il sera possible de le voir par la suite, elle a été pendant de nombreuses années et est toujours au cœur des préoccupations des linguistes et des didacticiens des langues. En effet, la première attestation de cette notion polysémique dans le cadre de la réflexion sur l'enseignement du français en milieu scolaire et institutionnel est observable dans le *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* datant du XIX^{ème} siècle. Dans la première édition de cet ouvrage, la langue maternelle

² Les acquis de la théorie guillaumienne concernant la chronogénèse seront esquissés et traités dans la deuxième partie de ce travail de recherche. Pour cette raison, il n'en sera pas question dans ce chapitre.

est définie comme étant la langue apprise par l'enfant « sur les genoux de sa mère, dans le contact journalier avec le milieu familial » (Buisson, 1911, cité dans Bertucci, 2022 : 2). Or, cette première définition présente une limite majeure : comme le montre l'exemple de locuteurs n'ayant pas grandi dans un système familial à proprement parler (les orphelins, notamment), la mère biologique n'est pas nécessairement ni exclusivement la seule à transmettre à l'enfant la ou les langues acquises. Ainsi, ce premier rapprochement entre l'appropriation d'une langue et la figure maternelle se configure comme étant insuffisant et, dans certains cas, pas pertinent. Dans ce contexte, l'édition de 1959 du *Dictionnaire Le Robert* propose une définition qui met l'accent sur le déficit lexicographique lié à la définition de cette dernière :

« Langue maternelle : la langue que l'on a apprise de sa mère, de ses parents ou de son entourage dès le berceau, ou encore celle de la « mère-patrie ». — REM. Les dictionnaires courants définissent la langue maternelle comme « la langue du pays où l'on est né ». Cette définition ne recouvre pas la généralité des cas. Pour un Français né au Japon, élevé dans un milieu où l'on parle français, la langue maternelle est incontestablement le français. Inversement un Français dont les parents d'origine étrangère ne parlent plus que le français, pourra fort bien considérer comme sa langue maternelle une langue qu'il ignore, celle que parlaient ses ancêtres lointains, si, affectivement, il ne se considère pas comme Français. La langue maternelle peut donc être tantôt celle de la mère, tantôt celle de la mère-patrie. » (Définition citée dans Boutan, 2003 : 138)

La lecture de cette citation permet de constater que la langue maternelle a été pendant longtemps assimilée non seulement à la langue transmise à l'enfant par la figure maternelle, mais aussi à la langue parlée dans le milieu socio-culturel dans lequel le locuteur évolue. Comme le montre la définition proposée par l'édition de 1872 du *Dictionnaire Littré*, la langue maternelle représente, selon les conceptions traditionnelles, « la langue naturelle à un peuple, celle que l'on apprend de ses parents et qui est parlée dans le pays où l'on est né ». Cette vision reflète une confluence entre la langue apprise dans le foyer familial et celle qui domine l'espace sociétal. Une perspective similaire trouve écho dans les politiques éducatives de la Troisième République en France, où la langue française était imposée dans les écoles en tant que « langue maternelle »³, même dans les régions où les parlers vernaculaires dominaient l'espace public (Boutan, 2003 : 67). À l'heure actuelle, force est de constater que cette vision présente des limites considérables en ce qu'elle néglige les réalités des contextes multilingues, où la langue du foyer familial peut différer de la langue nationale. Afin de clarifier notre propos et de préparer le terrain à l'explication de la nouvelle terminologie introduite par la néoténie linguistique, nous proposons d'examiner certaines tentatives de révision et d'élargissement de la notion de *langue maternelle*, ainsi que les critères considérés dans le cadre de sa définition.

³ Nous faisons le choix d'écrire le terme langue maternelle entre guillemets, car, en lisant les *Instructions pour l'école primaire* de 1938, force est de constater que le français langue maternelle est défini comme étant un parler vernaculaire. Toutefois, les *Instructions* opèrent une distinction essentielle entre la langue française transmise dans le cadre familial et celle utilisée dans l'enseignement, soulignant que « la langue française que les maîtres enseignent n'est pas celle que les enfants emploient spontanément » (1938 : 14).

1.1.1 La langue maternelle entre norme éducative et réalité plurilingue

À cet égard, il convient de mentionner deux documents officiels publiés respectivement en 1953 et en 2003 par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO)⁴. Dans le document officiel UNESCO de 1953 *The Use of Vernacular Languages in Education*, la langue maternelle est définie tout d'abord en rapport à son importance dans le cadre de l'enseignement scolaire. Dans ce contexte, elle constituerait le meilleur moyen de transmission du savoir aux enfants, car elle favoriserait une meilleure acquisition des connaissances et une participation active au processus d'apprentissage⁵ (UNESCO, 1953 ; UNESCO, 2003). Cette définition rejoint la perspective traditionnelle en reconnaissant le rôle fondamental de la langue acquise au sein du foyer dans le développement cognitif et affectif de l'enfant. Toutefois, l'UNESCO introduit successivement une nuance importante : la langue maternelle ne peut être réduite à la langue nationale. Cette distinction souligne l'écart avec les conceptions traditionnelles qui ignoraient les langues minoritaires et les dynamiques multilingues, comme l'illustre cette citation du document officiel de 2003 *Education in a Multilingual World* :

« The term 'mother tongue', though widely used, may refer to several different situations. Definitions often include the following elements: the language(s) that one has learnt first; the language(s) one identifies with or is identified as native speaker of by others; the language(s) one knows best and the language(s) one uses most. 'Mother tongue' may also be referred to as 'primary' or 'first language'. The term 'mother tongue' is commonly used in policy statements and in the general discourse on educational issues. It is retained in this document for that reason, although it is to be noted that the use of the term 'mother tongue' often fails to discriminate between all the variants of a language used by a native speaker, ranging from hinterland varieties to urban-based standard languages used as school mother tongue. A child's earliest first-hand experiences in native speech do not necessarily correspond to the formal school version of the so-called mother tongue. » (UNESCO, 2003 : 15)⁶

⁴ Les documents qui seront cités ultérieurement n'ont pas pour objet principal de fournir une définition explicite de la langue maternelle, mais s'attachent davantage à examiner son rôle et, dans certains cas, les limites de son imposition dans le contexte de l'enseignement scolaire. Néanmoins, ce concept occupe une place centrale dans les argumentations développées dans ces documents officiels, raison pour laquelle nous avons fait le choix d'en approfondir les contenus respectifs. Par ailleurs, l'analyse comparative des textes publiés respectivement en 1953 et 2003 par l'UNESCO permet d'observer l'évolution des théories et des pratiques relatives à la notion de langue maternelle au fil des décennies.

⁵ « The best medium for teaching a child is his mother tongue. Psychologically, it is the system of meaningful signs that in his mind works automatically for expression and understanding. » (UNESCO, 1953 : 11)

« Le meilleur moyen de communication à utiliser pour enseigner à un enfant est sa langue maternelle. D'un point de vue psychologique, cette dernière constitue le système de signes porteurs de sens qui fonctionne automatiquement dans son esprit pour l'expression et la compréhension. » [Notre traduction]

« Mother tongue instruction is essential for initial education as it fosters understanding and participation in the learning process. » (UNESCO, 2003 : 14)

« L'enseignement en langue maternelle est essentiel dans le cadre de l'éducation initiale, car il favorise la compréhension et la participation au processus d'apprentissage. » [Notre traduction]

⁶ « Le terme *langue maternelle*, bien que largement utilisé, peut se référer à plusieurs situations différentes. Les définitions incluent souvent les éléments suivants : la ou les langues que l'on a apprises en premier ; la ou les langues avec lesquelles on s'identifie ou pour lesquelles on est identifié comme locuteur natif par les autres ; la ou les langues que l'on connaît le mieux et celles que l'on utilise le plus. Le terme *langue maternelle* peut également

Dans cet extrait, la critique de la notion de langue maternelle au sens traditionnel se fait plus visible. Contrairement à la perspective du *Dictionnaire Littré* présupposant une homogénéité linguistique, les auteurs de l'UNESCO insistent sur la réalité des contextes plurilingues et des dynamiques sociales où plusieurs langues peuvent coexister. De plus, alors que le *Littré* considèrerait la *langue maternelle* et la *langue nationale* comme étant des éléments indissociables, l'argumentation du comité UNESCO critique cette assimilation en préconisant une approche inclusive. Cette dernière souligne que l'imposition d'une langue nationale comme seule langue d'enseignement peut marginaliser les locuteurs de langues vernaculaires, créant des obstacles à l'apprentissage et à l'intégration éducative (UNESCO, 2003 : 18). Dans ce contexte, l'écart entre les conceptions traditionnelles et contemporaines se situe dans la reconnaissance des langues minoritaires et de leur rôle central dans le développement des individus. Cette approche constitue une tentative d'intégrer les dimensions émotionnelles et identitaires de l'appropriation linguistique, sans la circonscrire à une seule figure parentale ou à une seule localisation géographique. Ainsi, la remise en question du lien systématique entre langue maternelle et langue nationale ouvre la voie à une réflexion plus large sur les limites du concept de « langue maternelle » lui-même. Si l'UNESCO a introduit des nuances importantes en reconnaissant la diversité linguistique et en insistant sur l'impact des contextes plurilingues, d'autres chercheurs vont plus loin en critiquant la charge idéologique du terme et son inadéquation à décrire les réalités multilingues contemporaines. En effet, plusieurs études ont mis en évidence que la notion de langue maternelle, telle qu'elle est généralement conçue, repose sur une vision statique et homogénéisante du langage qui ne correspond ni aux pratiques linguistiques des individus, ni aux dynamiques sociolinguistiques des sociétés modernes. Dans cette optique, il est essentiel d'examiner les critiques adressées à cette notion, notamment dans le cadre éducatif où elle continue d'influencer les politiques et les pratiques scolaires.

1.1.2 La langue maternelle entre norme scolaire et critères administratifs

Historiquement, l'idéal monolingue a souvent façonné l'organisation des systèmes éducatifs, notamment en Europe où, comme évoqué *supra* la langue de l'État-nation a été instituée comme unique langue d'enseignement et de socialisation scolaire. L'étude de Krüger-Potratz (1994) met en évidence comment cette conception a été institutionnalisée en Allemagne, où l'école a joué un

être désigné comme langue première ou langue initiale. Le terme *langue maternelle* est couramment utilisé dans les déclarations politiques et dans le discours général sur les questions éducatives. Il est maintenu dans ce document pour cette raison, bien qu'il faille noter que l'utilisation du terme *langue maternelle* échoue souvent à discriminer entre toutes les variantes d'une langue utilisées par un locuteur natif, allant des variétés rurales aux langues standard urbaines utilisées comme langue maternelle à l'école. Les premières expériences concrètes d'un enfant dans la langue native ne correspondent pas nécessairement à la version formelle scolaire de la soi-disant langue maternelle.
» [Notre traduction]

rôle central dans la diffusion d'une norme linguistique nationale. Elle souligne que l'imposition de l'allemand comme seule langue légitime dans l'éducation a eu des effets d'exclusion sur les minorités linguistiques, en empêchant la reconnaissance et la valorisation des langues parlées en dehors du cadre scolaire. Cette approche a consolidé une hiérarchie des langues où seules celles correspondant aux critères nationaux étaient reconnues et promues, reléguant les autres au rang de dialectes ou de langues non légitimes dans l'espace éducatif (Krüger-Potratz, 1994 : 81-96). Dans cette perspective, elle souligne que

« Bildungssoziologisch wird die Deutsch-Einsprachigkeit der Volksschule im zweisprachigen Gebiet mit dem Argument der Chancengleichheit und Emanzipation – um es in der heutigen Terminologie zu fassen – verteidigt.»⁷ (*ibid.*, 1994 : 90)

Dans un contexte plus actuel, l'étude de Barthes et Lange (2024) illustre la persistance de ces logiques dans le cadre des pratiques scolaires contemporaines. Bien que la recherche en didactique et en sociolinguistique ait démontré les bénéfices du plurilinguisme pour l'apprentissage et le développement cognitif, certains enseignants continuent d'interdire l'usage des langues parlées par les élèves dans le cadre familial en classe. Cette interdiction repose souvent sur des représentations idéologiques qui associent l'allemand à l'intégration sociale et académique, sans prendre en compte le rôle fondamental de la langue dans la construction identitaire et la réussite scolaire des élèves. Loin d'être un simple outil de communication, la *langue maternelle* constitue ainsi un marqueur social qui peut être instrumentalisé pour légitimer des formes de discrimination linguistique et de domination culturelle (Lange et al., 2024 : 247-262). À cet égard, les réponses apportées par la Commission européenne aux questions parlementaires E-2018/2003(ASW) et E-2764/2002(ASW) illustrent de manière éclairante la manière dont l'usage du critère de *langue maternelle* peut être instrumentalisé afin de restreindre l'accès à certains emplois, sous couvert d'une exigence linguistique prétendument objective. En effet, la Commission souligne que « l'utilisation dans des offres d'emploi de termes comme 'langue maternelle' ou 'locuteur de langue maternelle' est contraire à la législation communautaire sur la libre circulation des travailleurs » (E-2018/2003(ASW)). Cette mise en garde témoigne du fait que la notion de *langue maternelle*, loin d'être un indicateur neutre de compétence, peut constituer un facteur d'exclusion injustifié, occultant ainsi la possibilité d'évaluer les aptitudes linguistiques des individus selon des critères équitables. En mettant en avant l'exigence d'un « locuteur natif », certaines institutions ou employeurs établissent des barrières artificielles qui renforcent des formes de hiérarchisation et de domination culturelle. Comme le souligne la Commission, ce type de critère « constitue une discrimination contraire au

⁷ « D'un point de vue sociologique de l'éducation, le monolinguisme allemand dans l'école primaire des régions bilingues est justifié par l'argument de l'égalité des chances et de l'émancipation – pour reprendre la terminologie actuelle. » [Notre traduction]

droit » (E-2764/2002(ASW)), puisqu'il favorise certaines catégories de travailleurs au détriment d'autres, indépendamment de leur compétence réelle. À l'inverse, l'exigence d'« une parfaite connaissance ou d'une très bonne connaissance d'une langue donnée » est jugée acceptable, pour autant que l'employeur puisse en justifier la nécessité (E-2764/2002(ASW)).

Loin d'être un simple critère neutre, la notion de langue maternelle peut ainsi être mobilisée pour masquer des formes de discrimination systémique. En ce sens, l'analyse de Barthes et Lange (2024) mentionnée *supra* rejoint la position adoptée par la Commission : l'emploi de ce terme reflète des représentations idéologiques qui ne tiennent pas compte de la diversité linguistique et de son impact sur les trajectoires scolaires et professionnelles des individus. Il est donc essentiel de privilégier des critères d'évaluation fondés sur des compétences objectives et mesurables, plutôt que sur une appartenance linguistique supposée. Ainsi, au-delà des définitions officielles et des cadres administratifs, la question de la langue maternelle renvoie à des enjeux de pouvoir, de reconnaissance et d'égalité des chances dans les sociétés multilingues contemporaines. À ce propos, nous souhaitons élargir l'étude des limites du concept de langue maternelle en analysant les biais idéologiques et méthodologiques qu'il véhicule, et en interrogeant son impact sur les sciences du langage. En effet, l'idée selon laquelle la langue est intrinsèquement liée à la mère et à la maternité est une construction idéologique qui, bien que répandue, est susceptible de nuire à la rigueur scientifique en linguistique. Ce concept est non seulement biaisé par des représentations genrées, mais il masque aussi la complexité des dynamiques sociolinguistiques réelles. L'analyse critique de cette notion révèle plusieurs niveaux de problématiques, qui seront esquissées par la suite.

1.1.3 La polysémie du terme « langue maternelle » et ses implications méthodologiques et sociales

En premier lieu, la polysémie du terme *langue maternelle* pose un problème d'opérationnalisation en linguistique en raison de la diversité des acceptions qu'il recouvre selon les contextes. Dans le cadre de la tradition scientifique d'expression italienne, une distinction est opérée entre *lingua madre* et *lingua materna*, permettant d'éclairer cette complexité conceptuelle. Dans son article de 2010, Fanciullacci propose les définitions suivantes :

« La lingua di cui uno è madrelingua, cioè la lingua che per costui o costei è la sua lingua madre, che sia una lingua nazionale o un dialetto, resta una lingua di cui è stata formulata o potrebbe essere formulata la grammatica e di cui è stato compilato un dizionario o potrebbe esserlo. Insomma la lingua che per qualcuno è la sua lingua madre può per qualcun altro essere appresa come seconda o terza lingua. [...] La lingua materna, invece, non è, ma accade [...]. Per estensione chiamiamo "lingua materna" anche la competenza simbolica che a ciascuno e ciascuna ha donato sua madre e chi l'ha aiutata, la capacità cioè di portare a parola le esperienze, le emozioni, gli affetti, di nominare e collegare le cose e di fare tutto questo in quel processo di aggiustamento

reciproco e ascolto che è il dialogo e il legame di fiducia che sostiene e precede lo scambio di informazioni. »⁸ (Fanciullacci, 2010)

Or, l'ambiguïté et la polysémie inhérentes au concept de *langue maternelle* sont susceptibles de compliquer davantage les analyses sociolinguistiques et de fausser les études sur l'acquisition des langues (Jankowski, 1992, cité dans Fanciullacci, 2010). De plus, cette conception réduit la transmission linguistique à une relation verticale entre la mère et l'enfant, alors que l'acquisition du langage est un processus collectif impliquant divers acteurs sociaux (Tomasello, 2003). Dans de nombreuses sociétés, l'apprentissage du langage ne se limite pas à l'environnement maternel, mais repose sur des interactions multiples avec d'autres membres de la famille, de la communauté et des institutions éducatives. Réduire la transmission linguistique à une dynamique maternelle revient ainsi à nier l'importance du collectif dans le développement langagier de l'enfant et à renforcer une représentation traditionnelle du foyer comme unique espace de socialisation précoce. Comme l'a montré Urru (2024), les dictionnaires eux-mêmes participent à la construction d'une asymétrie entre les rôles parentaux : le lexique attribue aux mères une fonction éducative et affective, tandis que les pères sont définis par des responsabilités institutionnelles et symboliques (Urru, 2024 : 241). Cette vision essentialiste invisibilise le rôle du père et des autres membres de la communauté dans l'apprentissage des langues. Dans ce contexte, force est de constater que le concept de *langue maternelle* participe, de loin ou de près, à la consolidation des stéréotypes de genre influençant les représentations linguistiques et éducatives. En d'autres termes, la notion de langue maternelle repose sur une assignation genrée implicite qui contribue à la reproduction de stéréotypes liés au rôle des femmes dans la société. En associant systématiquement la transmission linguistique à la mère, cette notion renforce l'idée que le foyer et l'éducation des enfants relèvent principalement de la responsabilité féminine. Or, cette perception ne repose pas sur une nécessité biologique, mais sur une construction sociale qui assigne aux femmes la responsabilité de l'éducation dès le plus jeune âge (Bourdieu, 1991). Une approche critique de la notion de langue maternelle invite à redéfinir la transmission linguistique dans une perspective plus inclusive et égalitaire. Il s'agit de reconnaître que l'acquisition du langage est un processus complexe qui implique une diversité d'interactions sociales et ne devrait pas être attribuée exclusivement à la mère. Comme l'affirme Lacan (1966), l'entrée dans

⁸ « La langue dont une personne est *mèrelingue*, c'est-à-dire la langue qui, pour lui ou elle, est sa langue maternelle, qu'il s'agisse d'une langue nationale ou d'un dialecte, reste une langue dont la grammaire a été formulée ou pourrait l'être, et dont un dictionnaire a été compilé ou pourrait l'être. En somme, la langue qui, pour quelqu'un, est sa langue maternelle peut être apprise par quelqu'un d'autre comme deuxième ou troisième langue. [...] La langue maternelle, en revanche, n'est pas, mais advient [...]. Par extension, nous appelons *langue maternelle* aussi la compétence symbolique que chacun et chacune a reçue de sa mère et de ceux qui l'ont accompagnée, c'est-à-dire la capacité à mettre en mots les expériences, les émotions, les affects, à nommer et à relier les choses, et à faire tout cela dans ce processus d'ajustement réciproque et d'écoute qui est le dialogue et le lien de confiance soutenant et précédant l'échange d'informations. » [Notre traduction]

le langage n'est pas dictée par une figure unique, mais par un réseau de signifiants où le sujet se constitue.

Ce réductionnisme conceptuel et méthodologique est susceptible d'entraîner des répercussions sur les politiques linguistiques : dans certains pays, les tests d'intégration imposent une maîtrise de la *langue maternelle nationale*, supposant que l'apprentissage repose uniquement sur un modèle domestique, ce qui est en décalage avec la réalité des trajectoires plurilingues (Fanciullacci, 2010). Face à ces limites, il est nécessaire de dépasser cette vision idéologique de la langue pour privilégier des concepts mieux adaptés aux sociétés contemporaines. Une approche contextualisée et inclusive permettrait d'analyser plus justement les dynamiques d'apprentissage et d'appropriation linguistique, sans reproduire les biais genrés et culturalistes associés à la notion de langue maternelle. Ainsi, interroger cette construction sociale et linguistique constitue un enjeu fondamental pour garantir une analyse scientifique plus précise et débarrassée des présupposés idéologiques.

1.1.4 La redéfinition de la langue maternelle en didactique et en sociolinguistique

La prise de distance critique à l'égard des définitions conceptuelles citées tout au long de cette discussion autour de la langue maternelle, ne se limite pas aux cadres institutionnel et sociétal. En effet, elle apparaît également dans les travaux de nombreux didacticiens et sociolinguistes (Besse, 1987 ; Dabène, 1994 ; Castellotti, 2001 ; Cuq, 2006), qui proposent des alternatives terminologiques ou conceptuelles permettant de surmonter les ambiguïtés et les limitations de cette notion dans des contextes multilingues et éducatifs.

Besse (1987) ouvre la voie à une critique constructive en définissant la langue maternelle comme étant « une langue acquise dès le plus jeune âge par simple interaction avec la mère » (1987 : 37). À cette définition, il a ajouté deux dimensions clés : celle de la maîtrise, faisant de la langue maternelle celle que le locuteur maîtrise le mieux, et celle de l'antériorité d'apprentissage, justifiant les termes synonymes de *langue première* ou *langue native* (*Ibid.*). En 2002, le didacticien élargit sa réflexion en introduisant l'idée selon laquelle la didactique de la langue maternelle impliquerait souvent l'enseignement d'une variété cultivée de la langue, distincte des formes vernaculaires pratiquées oralement par les apprenants (Besse, 2002 : 29). Cette distinction entre parler vernaculaire et langue de scolarisation marque une étape importante dans la conceptualisation de la langue maternelle en contexte éducatif. Dans la continuité de cette réflexion, Dabène (1994) remet en question les critères basant les définitions traditionnelles de la langue maternelle. Dans ce contexte, elle critique notamment son association systématique à la mère biologique, son statut de première langue acquise et l'idée qu'elle serait nécessairement la

langue la mieux maîtrisée (Dabène, 1994 : 11). Afin de surmonter ces limites, Dabène propose une triple alternative terminologique : le *parler vernaculaire*, qui représente la première forme de pratique langagière acquise dans un cadre informel, sous l'influence du groupe familial et des pairs (*Ibid.* : 19-20) ; la *langue de référence*, qui correspond à la langue de scolarisation, généralement standardisée et utilisée comme principal support pour les apprentissages formels (*Ibid.* : 21-22) ; et la *langue d'appartenance*, qui met en lumière la dimension identitaire et affective d'une langue, souvent revendiquée par un locuteur, même lorsqu'il ne la pratique pas fréquemment (*Ibid.* : 22-24). Cette remise en question du lien entre langue maternelle et pratiques éducatives ouvre la voie à une critique plus large de sa pertinence en contexte plurilingue. En 2001, Castellotti poursuit cette réflexion en mettant en lumière le caractère polysémique et ambigu de la notion de langue maternelle. Elle souligne que les définitions attribuées à ce concept varient considérablement selon les locuteurs et les contextes (Castellotti, 2001 : 20). Pour répondre à cette ambiguïté, elle propose d'introduire deux nouvelles notions : les *langues premières*, centrées sur l'ordre d'acquisition et l'importance affective ou fonctionnelle accordée à une langue par le locuteur, et le *répertoire verbal*, qui englobe l'ensemble des compétences langagières d'un individu et leurs usages en contexte, mettant l'accent sur la diversité et l'interaction entre les langues (*Ibid.* : 23-24). Selon Castellotti, ces approches permettent de dépasser les limites d'une vision homogène et statique de la langue maternelle, en s'adaptant aux dynamiques complexes des pratiques plurilingues. Enfin, Cuq (2006) synthétise ces critiques dans le *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère et seconde*, où il insiste sur l'ambiguïté conceptuelle de la langue maternelle, liée à son « épaisseur historique » et à ses « déterminations plurielles » (Cuq, 2006 : 150). Il redéfinit cette notion comme une *langue de première socialisation*, distincte de la langue de scolarisation, et souligne qu'elle ne correspond pas nécessairement à la langue de la mère biologique (*Ibid.* : 151-152). Il propose également de la remplacer par des termes comme *langue première* ou *L1*, qu'il considère être mieux adaptés à des analyses sociolinguistiques et didactiques.

1.1.5 Pour une conception dynamique et plurielle de « langue maternelle »

À l'issue de la discussion de ces différentes approches, force est de constater qu'elles s'accordent dans leur critique de la langue maternelle, perçue comme un concept réducteur et statique. Dans ce contexte, l'émergence de concepts nouveaux comme le *répertoire verbal* (Castellotti, 2001) ou la *langue d'appartenance* (Dabène, 1994) illustre une volonté commune de dépasser les cadres traditionnels pour intégrer la complexité des situations linguistiques contemporaines. Cependant, bien que chaque auteur propose des définitions et des approches différentes, Besse, Castellotti et Cuq s'accordent à utiliser la notion de *langue première* comme alternative à celle

de *langue maternelle*. Or, cette définition reste sujette à interprétation : comment déterminer la *première* langue et la *langue seconde* dans le cas d'un enfant exposé simultanément à plusieurs langues dès ses premiers mois de vie ? La catégorisation demeure problématique, d'autant que l'ordre d'acquisition peut varier et que l'attachement affectif à une langue n'est pas nécessairement lié à l'antériorité chronologique. En d'autres termes, un enfant peut s'approprier une langue dans le foyer familial tout en étant immergé dans un univers linguistique différent, cas de figures qui se manifeste dans le cadre du bilinguisme⁹. Ce phénomène constitue l'un des points d'appui pour la réfutation de la dénomination *première langue*, qui présente ainsi à son tour des limites de pertinence. Lorsque nous prenons en compte le profil linguistique d'individus bilingues, force est de constater que, dans le cas d'un enfant s'appropriant inconsciemment deux langues dès la naissance ou dès le tout premier âge, il est impossible de déterminer laquelle puisse être considérée comme étant la première langue chronologiquement apprise. De plus, dans de nombreux cas de figures relevant du bilinguisme subordonné et du plurilinguisme, la « première » langue au sens chronologique n'est pas nécessairement celle dans laquelle le locuteur s'exprime avec les plus d'aisance, voire celle dans laquelle ce dernier *existe*¹⁰. De fait, pour de raisons diverses, tout locuteur peut perdre la langue qu'il s'est approprié inconsciemment depuis la naissance. Sur la base de cet exemple, il est possible d'affirmer que la chronologie d'apprentissage des langues n'est pas un critère fiable en ce qui concerne la détermination d'un niveau de maîtrise majeur ou mineur d'une langue par rapport à une autre et que, par ricochets, des dénominations comme *première* et *deuxième langue* n'ont, à l'heure actuelle, plus de raison d'être. De plus, comme évoqué *supra*, l'approche néoténique ne met pas l'accent sur la chronologie de l'apprentissage, mais sur les rapports cognitifs que le locuteur entretient avec les langues qu'il s'approprie et l'influence que ces dernières sont susceptibles d'avoir sur sa cognition.

Enfin, les linguistes Skutnabb-Kangas (1981)¹¹ et Cummins (1979, 2001)¹² ont cherché à leur tour à élargir la réflexion en introduisant des notions telles que *langue L1* ou *langue(s)*

⁹ Le bilinguisme et ses différentes définitions seront traités dans le sous Chapitre I.1.3, raison pour laquelle nous nous n'attarderons pas à définir ce phénomène dans cette partie.

¹⁰ Nous aborderons ce point plus dans le détail dans quelques lignes, en relation avec la définition de langue *in esse*.

¹¹ Dans son ouvrage *Bilingualism or Not: The Education of Minorities* (1981), Tove Skutnabb-Kangas analyse le bilinguisme, en particulier chez les minorités migrantes et indigènes. Elle souligne que les individus issus de minorités linguistiques doivent souvent devenir multilingues pour s'intégrer dans la société dominante, tandis que les membres de la majorité peuvent choisir de devenir bilingues. Elle examine les défis auxquels ces minorités sont confrontées dans des contextes éducatifs monolingues, où l'utilisation de leur langue maternelle est souvent limitée, et place ces controverses éducatives dans un cadre politique plus large.

¹² Jim Cummins, dans *Language, Power, and Pedagogy: Bilingual Children in the Crossfire* (2001), explore les questions liées à l'éducation des élèves bilingues dans des sociétés multilingues. Il distingue entre la maîtrise conversationnelle et la maîtrise académique de la langue, mettant en évidence les défis auxquels sont confrontés les apprenants de langue seconde dans des contextes éducatifs. Cummins souligne également l'impact des relations de

initiale(s) afin de souligner le caractère parfois collectif, souvent évolutif, de l'appropriation linguistique. Ces travaux, provenant notamment du champ de la sociolinguistique et des sciences de l'éducation, insistent sur la nécessité de ne pas fixer la langue maternelle à un moment précis (la naissance ou la petite enfance) ou à une figure parentale (la mère), mais de l'envisager comme un élément dynamique, en lien avec les trajectoires de vie, les mobilités géographiques, les changements de statuts socio-politiques et les fluctuations identitaires.

En somme, la notion de langue maternelle, initialement liée à une vision étroitement biologique et familiale, a évolué pour intégrer une pluralité de dimensions : affective, culturelle, identitaire, sociale, politique. Les différentes définitions successives témoignent d'une prise de conscience progressive des limites des conceptions traditionnelles. Elles illustrent l'importance de repenser cette notion dans une société de plus en plus mobile, plurilingue et interculturelle, où la transmission linguistique n'est plus uniquement maternelle, ni strictement nationale ou stable dans le temps. Ainsi, la notion de langue maternelle reflète des tensions entre des définitions historiques centrées sur la transmission familiale et nationale, et des approches contemporaines qui tentent de prendre en compte la complexité des situations linguistiques. Si l'on reconnaît aujourd'hui que la langue maternelle peut être plurielle, changeante et ancrée dans des réalités identitaires et socioculturelles variées, des biais liant langue maternelle et langue nationale persistent, notamment dans les politiques linguistiques et les pratiques éducatives¹³.

1.2. Les trois « états cognitifs » du locuteur face aux langues

Lorsque nous analysons les profils de locuteurs différents, voire les raisons et les circonstances qui ont fait qu'ils se soient appropriés les langues qu'ils parlent, soit ce dans le cadre du monolinguisme ou du bi- et plurilinguisme, force est de constater que le locuteur est en mesure d'entretenir trois types de rapports différents avec les langues qu'il parle. Ce constat a permis de proposer trois dénominations mettant l'accent sur les états linguistiques et de pensée de l'être locuteur face aux langues du monde et aptes à penser et concevoir la faculté langagière et appréhender les rapports cognitifs existants entre ce dernier et les langues auxquelles il est susceptible d'être confronté : langue *in posse*, langue *in fieri* et langue *in esse*. Dans ce contexte, il est possible d'identifier une sorte de continuité, mais pas dans le sens chronologique du terme, entre les trois concepts terminologiques qui viennent d'être cités. En d'autres termes, il serait

pouvoir sociétales sur les interactions en classe et propose des approches pédagogiques transformatrices pour améliorer la réussite scolaire des enfants bilingues.

¹³ À titre d'exemple, dans certains pays d'Afrique les politiques éducatives ont souvent favorisé les langues officielles héritées de la colonisation, comme le français, l'anglais ou l'espagnol, au détriment des langues locales. Cette situation a entraîné au fil des décennies une dévalorisation des langues maternelles et une rupture entre l'école et le milieu familial des élèves (Benaïssa et al., 2007).

possible d'identifier dans la langue *in posse* le point de départ potentiel du processus d'acquisition d'une langue car cette dernière est définie comme étant

« toute langue naturelle que le locuteur identifie et dont il connaît à peine quelques caractéristiques mineures, ou bien toute langue naturelle que le locuteur n'identifie pas » (Bajrić & Monin, 2023 : 41)

A l'instar de la théorie des temps verbaux de Guillaume, qui identifie dans le temps *in posse* le temps en puissance et non réalisé, la langue *in posse* représente à son tour un système en puissance et non réalisé dont le processus d'acquisition voire d'apprentissage n'a pas encore été amorcé. Or, toute langue *in posse* est susceptible, par le biais de l'apprentissage ou de l'acquisition, d'atteindre un stade supplémentaire et pouvoir être considérée une langue *in fieri*, dont la définition a été clairement expliquée par Bajrić et Monin dans leur article de 2023 *Le vouloir-dire en tant que geste verbal et cognitif*. Voici sa définition :

« toute langue naturelle procurant au locuteur des capacités de compréhension et d'expression, à des degrés variables, mais dont il ne possède pas un *sentiment linguistique* développé. » (*Ibid.* : 42)

La langue *in fieri* se présente comme étant, en termes néoténiques, un outil de communication employé par le locuteur, qui commence à être immergé dans les formes linguistiques inhérentes à la langue, tout en n'étant pas encore capable d'exister dans ladite langue en appréhendant la vision du monde inhérente à cette dernière. Néanmoins, comme il sera possible de le voir plus dans le détail dans le deuxième sous-chapitre de ce cadre théorique, la langue exerce inévitablement et à des degrés variables une certaine influence sur la cognition du locuteur déjà à partir du stade de langue *in fieri*. En effet, c'est précisément à travers la découverte des formes linguistiques que le locuteur est en mesure d'intérioriser les structures et les contenus cognitifs de cette dernière. Ceci est confirmé par le fait que le développement de ce système de conceptualisation en devenir peut aboutir au développement d'un véritable *sentiment linguistique*, ce qui permet à la langue d'être considérée par le locuteur comme étant une langue *in esse* ou

« toute langue naturelle dont on possède l'intuition énonciative correspondante et qui procure à l'être-locuteur une dimension existentielle. » (*Id.*)

Dans ce contexte, nous souhaitons mettre l'accent sur deux éléments présents dans la définition néoténique de la langue *in esse* : le refus implicite du critère chronologique¹⁴, dont il a déjà été question *supra*, mais qui apparaît très clairement dans les lignes qui viennent d'être citées, mais aussi et surtout le concept de *sentiment linguistique*, très cher à la néoténie et point de départ de la définition de deux types d'êtres locuteurs existants. Effectivement, cette notion, qui désigne la capacité du locuteur à développer une véritable personnalité dans la ou les langues qu'il parle et à y exister pleinement, constitue le critère principal permettant de distinguer le *locuteur*

¹⁴ Nous avons privilégié l'expression « refus implicite » en raison l'absence totale du critère chronologique dans la citation. Toutefois, cette omission constitue en elle-même un indicateur significatif du rejet néoténique de ce critère.

confirmé, porté par un véritable *sentiment linguistique* et une maîtrise existentielle de la langue, du *locuteur non-confirmé*, chez qui la conscience linguistique et la subjectivité liées à la langue demeurent en construction.

Ainsi, l'analyse des trois rapports cognitifs que le locuteur entretient avec les langues qu'il parle, à travers les concepts de langue *in posse*, langue *in fieri* et langue *in esse*, permet d'approfondir la compréhension du processus d'appropriation linguistique. Cette approche, ancrée dans la néoténie linguistique, met en lumière une dynamique d'évolution linguistique qui ne repose pas sur un ordre chronologique strict, mais sur l'investissement subjectif du locuteur et le développement d'un *sentiment linguistique* propre à chaque langue. Ce cadre théorique conduit à remettre en question les classifications conventionnelles qui reposent sur une hiérarchisation des langues selon leur antériorité dans le parcours d'apprentissage. Il permet au contraire de concevoir l'acquisition des langues comme un processus fluide et évolutif, où la compétence linguistique ne se définit pas uniquement par l'exposition à une langue dès l'enfance, mais aussi par le degré d'aisance et d'intégration cognitive que le locuteur y développe au fil du temps. Dans cette perspective, la distinction entre locuteur confirmé et locuteur non-confirmé prend tout son sens, comme il sera mis en évidence dans le prochain volet de ce cadre théorique.

1.3. La subjectivité entre locuteur confirmé et locuteur non-confirmé

Après avoir exploré les trois dimensions néoténiques de la langue - *in fieri*, *in esse* et *in posse* - nous allons à présent nous focaliser sur les redéfinitions des locuteurs que propose la néoténie linguistique. En effet, cette approche renouvelle la distinction classique entre locuteur natif et apprenant en introduisant les notions de *locuteur confirmé* et de *locuteur non-confirmé*, soulignant ainsi l'importance du *sentiment linguistique* et ses implications cognitives dans tout processus d'appropriation d'une langue.

Le *locuteur confirmé* est ainsi

« tout individu évoluant au sein d'une langue partie intégrante de son identité, et porteur de la dimension existentielle de ladite langue. » (*Ibid.* : 44)

Le *locuteur non-confirmé*, en revanche, se définit comme étant

« tout individu entretenant avec une langue des rapports cognitifs extrinsèquement déterminés par une autre langue (locuteur linguistiquement adulte) et/ou non inscrits dans la dimension existentielle (nouveau-né, très jeune enfant, personne présentant des troubles du langage majeurs, etc.) » (*Ibid.* : 43)

Lorsque nous comparons les deux définitions qui viennent d'être citées, force est de constater que le seul critère discriminatoire entre les deux statuts possibles du locuteur est l'émergence du *sentiment linguistique*. Ce critère pourrait paraître moindre, mais en réalité il constitue un point

d'appui fondamental aussi bien que le point crucial permettant de montrer le degré d'influence exercée par la langue et par la vision du monde véhiculée par cette dernière sur la psychologie et la perception du locuteur. Deux notions reliées au *sentiment linguistique* et qui seront aussi reprises dans le cadre de l'approche néoténique du bilinguisme peuvent se rajouter aux propos qui viennent d'être mentionnés : celles d'*immanence* et de *transcendance de l'être*. Issues de la philosophie heideggérienne, qui postule la présence d'une composante existentielle inhérente à l'acte de langage. Selon la conception d'Heidegger, reprise par l'approche néoténique, parler une langue équivaut à exister dans cette dernière. En effet, chaque langue naturelle véhicule une vision du monde différente, prenant le nom de *Dasein*, ce qui implique que cette manière d'ouverture sur le monde propre à la langue est transmise au locuteur par la langue elle-même et finit par conditionner et participer à la construction de sa personnalité (Auroux, 1996 : 225). Par conséquent, l'acte de langage ne constitue pas seulement l'expression du besoin de communication immanent à la nature humaine, mais aussi un véritable acte d'affirmation de sa propre existence dans le monde de la part du locuteur. Ce dernier impose sa présence dans son discours par le biais des structures linguistiques inhérentes à la langue et les contenus cognitifs véhiculés par celle-ci forgent les contenus cognitif et psycholinguistiques du locuteur, lui permettant ainsi de véritablement exister dans la langue. Dans ce contexte, nous souhaitons citer et aborder une autre notion chère à la néoténie linguistique et susceptible d'appuyer d'avantage les nouvelles dénominations proposées afin de penser autrement les termes traditionnels *locuteur natif* et *apprenant* : la subjectivité¹⁵.

1.3.1 Subjectivité, intersubjectivité et identité discursive

Dans son ouvrage de 1966 *Problèmes de linguistique générale*, Benveniste définit la subjectivité comme étant

« La capacité du locuteur à se poser comme sujet. Elle se définit [...] comme l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle assemble, et qui assure la permanence de la conscience. » (Benveniste, 1991 [1966] : 259 – 260)

Le point d'ancrage de la subjectivité est représenté dans le discours par les pronoms personnel, qui constituent le véritable point d'ancrage nécessaire à la mise à jour de la subjectivité. En effet, la catégorie grammaticale de la personne est la première caractéristique linguistique avec laquelle le locuteur-confirmé se confronte dans le cadre de l'appropriation ou de l'apprentissage d'une langue. Dans ce contexte, ce dernier est tout d'abord confronté aux caractéristiques purement linguistiques de la langue et découvre ensuite ses propriétés plus cognitives et liées à la

¹⁵ Dans le cadre de cette partie consacrée au point de vue définitoire et terminologique, nous aborderons seulement l'expression de la subjectivité dans le discours du locuteur non-confirmé du point de vue des formes linguistiques. Cette notion sera reprise par la suite et plus précisément dans la partie consacrée au versant psycholinguistique de la néoténie linguistique.

façon dont cette dernière conçoit la catégorie de la personne. Cette approche du locuteur à la langue n'est pas seulement propre au bi- et au plurilinguisme, mais aussi au monolinguisme. Ceci s'explique par le fait que la conscience de soi ne soit possible que si le locuteur est en mesure de se poser en tant que sujet dans son discours, en renvoyant ainsi à soi-même comme *je* dans l'allocution. De plus, lorsque l'être locuteur sort du cadre du monolinguisme inhérent à sa nature et s'approprie une autre langue, l'apprentissage graduel de la catégorie de la personne lui impose une adaptation psycholinguistique à la manière d'exister dans la langue concernée, ce qui nous permet d'affirmer que le locuteur non-confirmé devient une « autre » personne dans la langue qu'il apprend (Bajrić, 2013 : 97 – 100). Après avoir posé le *je* dans son discours, le locuteur est amené à poser aussi un sujet extérieur auquel son discours s'adresse et qui, du point de vue des entités grammaticales, est représenté par le pronom personnel sujet *tu*. C'est précisément dans le contexte de l'interaction entre le locuteur qui s'exprime à travers le *je* et son interlocuteur présent dans l'allocution en tant que *tu* que la notion d'*intersubjectivité* émerge. Cette dernière est considérée comme étant la manière dont la subjectivité du locuteur se dédouble et pénètre dans la sphère du nous. En d'autres termes, la présence de l'autre, le *tu*, et la conséquente émergence du *nous*, sont nécessaires pour que l'objectivité du monde puisse véritablement être saisie. Dans ce contexte, il est important de mentionner les deux types de communication qui dérivent de la sphère du nous : la communication entre deux locuteurs confirmés ou *endolingue* et la communication entre un locuteur confirmé et un locuteur non-confirmé, dite *exolingue*. En ce qui concerne la notion d'*intersubjectivité*, elle n'est considérée totale que dans le cas de la communication endolingue en raison de la présence de deux subjectivités « entières ». Ainsi, cette notion se présente comme étant indissociable de l'acte de communication (Benveniste, 1991 [1966] : 260 et Bajrić, 2013 : 101 – 102). Lorsque l'on prend en compte les modalités d'ancrage du locuteur dans son propre discours, force est de constater que l'influence exercée par la langue *in esse* sur la cognition du locuteur lui permet de développer une véritable personnalité voire, notamment dans le cadre du bilinguisme, d'influencer la subjectivité et la personnalité préexistantes du locuteur. En guise de prolongement de cette réflexion, il apparaît opportun d'effectuer une analyse contrastive de l'emploi des pronoms personnels sujet en italien et en français, de manière à illustrer concrètement les propos précédemment avancés au sujet du lien entre la *subjectivité*, l'*intersubjectivité* et la cognition du locuteur. Cette comparaison permettra non seulement d'appréhender la cohérence des notions présentées, mais également de mettre en évidence des exemples concrets montrant comment chaque langue oriente différemment le locuteur dans la construction de son identité discursive.

1.3.2 Variations typologiques et ancrage énonciatif : le cas des pronoms personnels en français et en italien

D'un point de vue typologique, l'italien est une *langue pro-drop*¹⁶, car elle autorise l'omission du pronom personnel sujet lorsque celui-ci est déductible grâce au contexte discursif ou à la morphologie verbale, tandis que le français exige systématiquement la présence d'un pronom sujet explicite et appartient ainsi à la catégorie des langues *non-pro-drop*. Cette différence structurelle, maintes fois soulignée dans la littérature linguistique (Rizzi, 1982 : 141-142 ; Renzi & Salvi, 2010 : 72-75), a une incidence directe sur la façon dont le locuteur s'insère dans son discours, se reconnaît en tant que sujet et exprime sa subjectivité. En d'autres termes, la première personne du singulier, *je* en français et *io* en italien, ne sera pas mobilisée de la même manière selon la langue : le locuteur italien pourra, dans certains contextes, commencer son énoncé par une forme verbale conjuguée sans recourir explicitement au pronom *io*, alors que le locuteur français énoncera quasi systématiquement le pronom personnel *je* afin d'inscrire dans son énoncé la trace explicite de sa propre subjectivité. En italien, par exemple, une phrase telle que *Parlo con Maria* est pleinement acceptable pour signifier (*Io*) *parlo con Maria*, fr. Je parle avec Maria (Rizzi, 1982 : 142). La forme verbale *parlo*, conjuguée à la première personne du singulier, suffit à situer le locuteur comme sujet énonciateur. Le pronom personnel *io* n'est donc pas nécessaire à l'expression de la subjectivité, même s'il peut être employé à des fins d'insistance ou de contraste, comme dans l'exemple *Io parlo con Maria, non tu*. Dans le cas du français, en revanche, le sujet doit être explicitement mentionné : *Je parle avec Maria* et non **Parle avec Maria*, qui serait agrammatical. Ainsi, la morphosyntaxe française contraint le locuteur à manifester linguistiquement son statut subjectif de façon systématique, tandis que l'italien, par le jeu de l'omission possible du pronom sujet, offre une forme d'ancrage plus souple et potentiellement plus implicite. Cette différence structurelle est susceptible d'influencer le rapport que le locuteur entretient avec sa propre subjectivité. En italien, l'expression linguistique de la subjectivité du locuteur s'appuie davantage sur le système verbal et la contextualisation, l'emploi du pronom pouvant être réservé à des contextes de focalisation ou

¹⁶ Dans son ouvrage *Lectures on Government and Binding* (1981), Noam Chomsky théorise le paramètre *pro-drop* dans le cadre de la grammaire générative, permettant de distinguer les *langues pro-drop* des *langues non-pro-drop*. Cette distinction repose sur des caractéristiques morphosyntaxiques fondamentales qui influencent l'expression du pronom sujet. Les *langues pro-drop*, telles que l'italien ou l'espagnol, autorisent l'omission du sujet dans les phrases, car la richesse de la flexion verbale permet d'identifier sans ambiguïté la personne grammaticale. En effet, la conjugaison détaillée des verbes rend redondante l'expression explicite du pronom sujet. Cette structure syntaxique témoigne d'une économie linguistique propre aux langues en question. Les *langues non-pro-drop*, telles que le français ou l'anglais, requièrent l'expression obligatoire du pronom sujet, même lorsque les terminaisons verbales sont conjuguées. Cette exigence est liée à la pauvreté relative de la flexion verbale, qui ne permet pas d'identifier clairement la personne grammaticale sans la présence explicite du pronom sujet. Ainsi, Chomsky montre que le paramètre *pro-drop* constitue un choix syntaxique universel qui module la structure et le fonctionnement des langues (Chomsky, 1981 : 240 – 245).

d'opposition, renforçant ainsi la dimension discursive et pragmatique de l'expression du soi. En français, la présence obligatoire du pronom personnel sujet fonctionne comme un marquage morphosyntaxique de la subjectivité et du point d'ancrage énonciatif de cette dernière. Il est donc possible de postuler que cette caractéristique contribue à façonner, dans l'esprit du locuteur, une représentation plus linéaire et explicite de son rôle discursif et de sa subjectivité. En ce qui concerne la mise en place de l'intersubjectivité dans les deux langues concernées, l'émergence de *tu* comme interlocuteur inscrit dans le discours revêt des formes différenciées. En italien, le locuteur peut ne pas recourir à l'emploi systématique du pronom *tu*, se fiant à la flexion verbale de la deuxième personne du singulier, comme dans *Parli con Maria ?* fr. Tu parles avec Maria ? sans explicitement énoncer *Tu parli con Maria ?*. De plus, la souplesse autorisée en ce qui concerne l'emploi du pronom personnel sujet permet de produire des effets discursifs fins, jouant sur l'absence ou la présence du pronom pour nuancer l'implication intersubjective, marquer un niveau de familiarité, ou installer un univers de discours partagé. En revanche, en français, la nécessité d'un pronom personnel sujet explicite impose une trajectoire plus nette : *Tu parles avec Maria ?* demeure la forme canonique, conférant à l'allocutaire un statut explicitement présent dans l'énoncé. Cette explicitude linguistique s'accompagne d'une mise en scène intersubjective plus linéaire, dans laquelle le *nous* peut être perçu comme un dédoublement clair de deux subjectivités entières (Benveniste, 1991 [1966] : 260 ; Bajrić, 2013 : 101-102). Il est ainsi possible de constater que le statut du pronom personnel sujet, aussi bien que la possibilité éventuelle de le rendre optionnel, influencent la manière dont le locuteur s'inscrit dans le discours, voire sa façon de penser l'altérité et de construire son identité discursive. Pour un locuteur non-confirmé, ce décalage structurel et discursif peut générer au fil du temps une adaptation psycholinguistique, modulant sa manière d'exister dans la langue qu'il souhaite s'approprier. Dans le cadre du bilinguisme, l'assimilation d'une langue *pro-drop* comme l'italien ou d'une langue *non-pro-drop* comme le français se traduit par une internalisation de grilles de lecture différentes, affectant la mise en scène du *moi*, la perception de l'autre et la configuration globale de la subjectivité. Cette confrontation peut aussi avoir une influence sur la perception de soi du locuteur, ce qui peut se traduire dans un développement ou un réajustement de sa « personnalité » langagière. En définitive, l'analyse contrastive de l'emploi des pronoms personnels sujet en italien et en français met en lumière la cohérence et la pertinence des propos néoténiques autour de la subjectivité, de l'intersubjectivité et de l'influence de la langue sur la cognition du locuteur. Le choix ou la contrainte d'exprimer un sujet explicite dans l'énoncé constitue un élément crucial dans l'architecture linguistique, cognitive et discursive de la subjectivité du locuteur. Les exemples présentés illustrent concrètement comment les propriétés formelles de la langue conditionnent la façon dont le locuteur se conçoit, se représente et

interagit avec autrui, fournissant un cadre pratique pour comprendre les enjeux psychosociaux et cognitifs liés à la notion de néoténie linguistique. C'est précisément à partir de ces constats et considérations qu'il sera maintenant possible d'aborder les différents niveaux de cognition permettant de distinguer la langue *in fieri* de la langue *in esse*, qui seront abordés par la suite.

2. La cognition entre langue *in fieri* et langue *in esse*

Le lien entre langage et cognition occupe une place centrale dans les sciences du langage, car comprendre la manière dont les langues s'inscrivent dans le fonctionnement de l'esprit humain constitue l'un des défis majeurs de la recherche actuelle. Examiner les dimensions cognitives du langage, envisagées à travers la linguistique cognitive ou d'autres approches pluridisciplinaires, permet ainsi de mettre en lumière les mécanismes de la perception, de l'acquisition et de l'organisation des connaissances linguistiques. Cependant, pour saisir la portée de ces phénomènes et en analyser la complexité, il est nécessaire de s'appuyer sur des fondations théoriques stables et clairement identifiées. C'est dans cet esprit que la démarche préalable de recensement des principaux paradigmes, théories, méthodes et travaux antérieurs apparaît essentielle¹⁷.

Parallèlement, l'approche néoténique, en mettant l'accent sur l'aspect évolutif et existentiel de l'appropriation linguistique, vient enrichir la réflexion en soulignant le rôle déterminant que peut exercer la langue sur la structure cognitive et l'identité du locuteur. Elle offre ainsi un cadre supplémentaire pour appréhender les interactions entre les processus mentaux et les pratiques langagières, élargissant la perspective au-delà des analyses strictement cognitives.

Dans cette perspective, la suite de ce travail se structurera en quatre volets interdépendants : d'abord, un état des lieux de la linguistique cognitive, où seront examinés ses principes fondamentaux et les recherches majeures menées dans ce champ ; ensuite, un élargissement de la réflexion à la psychomécanique du langage et à l'approche néoténique, afin de mettre en lumière les différentes conceptions de la relation entre langue et cognition ; puis une exploration de la cognition en langue *in esse*, centrée sur la manière dont un locuteur confirmé vit et pense dans une langue pleinement intégrée ; et enfin, un examen de la cognition en langue

¹⁷ Dans cette optique, plutôt que d'examiner en détail chacune des approches, nous proposons de les intégrer dans une analyse globale visant à illustrer la diversité et la richesse des perspectives offertes par la linguistique cognitive. Cette démarche met en évidence la multiplicité des façons dont le lien entre langue et cognition peut être exploré, en mobilisant des cadres théoriques pluridisciplinaires et des points de vue variés. Par ailleurs, certaines de ces approches, telles que l'*hypothèse de Sapir-Whorf*, seront approfondies ultérieurement dans la suite de ce cadre théorique néoténique ou dans les développements futurs de cette recherche. Nous les mentionnons donc ici à titre introductif, afin de préparer le terrain pour leur traitement ultérieur éventuel, sans toutefois les examiner de manière détaillée.

in fieri, qui portera sur le processus d'appropriation progressive de la langue par le locuteur. Au fil de ces quatre volets, nous mettrons en évidence la diversité et la complémentarité des différentes perspectives théoriques, tout en montrant comment l'approche néoténique vient renouveler et enrichir notre compréhension du lien entre langue et cognition.

2.1. Linguistiques cognitives : fondements et évolution

La linguistique cognitive se configure comme étant une approche interdisciplinaire visant à comprendre le langage non seulement en tant que système formel de signes, mais également en tant que composante du fonctionnement global de l'esprit humain (Fuchs, 2004 ; Chomsky, 1965 ; Fuchs et Le Goffic, 2003). Cette discipline s'inscrit dans le cadre plus large des sciences de la cognition, qui ont pour objet l'étude du fonctionnement de l'esprit et du cerveau, le langage constituant un objet d'investigation de première importance du fait qu'il représente une faculté propre à l'espèce humaine. La linguistique cognitive repose sur un dialogue entre plusieurs disciplines telles que la psychologie, qui analyse l'acquisition et le traitement du langage, la philosophie, qui interroge ses liens avec la pensée et la réalité, l'anthropologie, qui examine les usages linguistiques dans les pratiques culturelles, les neurosciences, qui explorent les bases neuronales de la communication verbale, et l'intelligence artificielle, qui tente d'en modéliser les mécanismes. Toutefois, contrairement à ces approches pluridisciplinaires, la linguistique se singularise en tant que science du langage proprement dite, prenant appui sur l'étude formelle de la structure des langues naturelles et leur variabilité. Ainsi, la linguistique cognitive s'inscrit dans la continuité des grandes théories linguistiques générales, qui ont depuis le début du XX^e siècle interrogé la structure des langues et leur organisation systémique (Fuchs, 2004).

Dans cette perspective, le langage est appréhendé comme un phénomène mental complexe, ancré dans les capacités cognitives générales et influencé par des facteurs neurobiologiques, développementaux, sociaux et culturels (Lakoff, 1987 ; Langacker, 1987 ; Talmy, 2000). L'inscription de la linguistique cognitive dans un paysage théorique très large reflète le caractère multidisciplinaire de la recherche contemporaine sur le langage. D'un côté, la linguistique formelle et la linguistique typologique poursuivent l'étude des structures linguistiques, des invariants interlangues et de la diversité grammaticale (Fuchs et Le Goffic, 2003 ; Comrie, 1989 ; Lazard, 1994 ; Seiler, 2000). De l'autre, l'enquête cognitive s'élargit à des problématiques telles que la modularité de l'esprit (Fodor, 1983 ; Chomsky, 1981, 1995), l'ancrage neurobiologique du langage (Damasio & Geschwind, 1984 ; Pulvermüller, 2002), ou la nature même de l'inscription du langage dans la cognition, comme l'illustrent les travaux fondant le « programme cognitiviste » (Chomsky, 1965 ; von Neumann, 1958 ; Wiener, 1948 ;

Pinker, 1994). Cette orientation « naturaliste »¹⁸ (Fuchs, 2004) invite ainsi à considérer le langage comme un ensemble de règles intériorisées par les locuteurs, potentiellement ancrées dans la structure et le fonctionnement du cerveau humain (Jackendoff, 2002 ; Lamb, 1999), mais également sensibles aux influences externes, qu'elles soient perceptuelles, communicatives ou socio-culturelles (Rastier, 1998 ; Gardner, 1985 ; Dupuy, 1994). La linguistique cognitive questionne, par conséquent, la manière dont la langue façonne, et se trouve façonnée par, l'expérience humaine, la conceptualisation du monde, et le raisonnement.

Ce cadre épistémologique rencontre la problématique de la relativité linguistique (Sapir, 1949 ; Whorf, 1956), questionnant la mesure dans laquelle la structure des langues influence la pensée et la perception. Il dialogue également avec les domaines de l'acquisition du langage (Slobin, 1996), de la performance linguistique (Chomsky, 1965), de la pathologie du langage (Nespoulous, 1999), et met en avant l'importance des interfaces entre phonologie, sémantique, syntaxe et cognition (Lakoff, 1980, 1987 ; Langacker, 1987, 1991, 2000 ; Talmy, 2000 ; Givón, 1989, 1995 ; Heine, 1997 ; Croft, 1999, 2000 ; Fillmore & Kay, 1993 ; Goldberg, 1995). Ces interfaces constituent, au sein de la linguistique cognitive, des points de contact entre différents niveaux d'analyse, permettant d'explorer la manière dont les formes linguistiques, les significations et les structures conceptuelles interagissent dans la cognition du locuteur.

La prise en compte de la diachronie et de la typologie (Sweetser, 1990 ; Comrie, 1989) a, de surcroît, conduit à élargir le champ de l'investigation, intégrant des perspectives historiques et comparatives. L'essor des sciences cognitives a favorisé le rapprochement avec la psychologie (Culioli, 1990, 1999 ; Pollock, 1997), les neurosciences (Lamb, 1999) et d'autres disciplines connexes, renforçant ainsi le caractère transdisciplinaire de la recherche. Cet élargissement s'est accompagné d'un désir de modèles testables, capables de rendre compte de la complexité des phénomènes linguistiques sans gommer la spécificité de l'objet langage. Il a également mis en garde contre tout éclectisme superficiel, prônant plutôt une intégration réfléchie et rigoureuse des différents courants (Pollock, 1997 ; Pütz & Verspoor, 2000).

Les développements récents en linguistique cognitive invitent également à envisager de nouvelles questions, telles que la prise en compte de l'incarnation (*embodiment*) de la cognition linguistique (Lakoff & Johnson, 1999), le rôle de la simulation mentale dans la compréhension

¹⁸ Selon Fuchs (2004), l'orientation « naturaliste » en linguistique cognitive désigne une approche qui conçoit le langage comme une faculté biologique, universelle et ancrée dans le fonctionnement global de l'esprit humain. Inspirée par les travaux de Chomsky (1965, 1981), cette perspective postule l'existence d'une grammaire universelle (GU) innée, inscrite dans les structures neuronales du cerveau, et considère le langage comme un phénomène empirique, à étudier selon les méthodes des sciences de la nature. Cette démarche s'appuie sur une interdisciplinarité forte, mobilisant des disciplines telles que les neurosciences, la psychologie cognitive et la philosophie de l'esprit (Fodor, 1983 ; Gardner, 1985). Elle s'inscrit également dans une tradition galiléenne, dans le cadre de laquelle la linguistique vise à formuler des hypothèses mathématiquement rigoureuses, tout en s'intégrant dans des modèles cognitifs plus larges liant langage, pensée et perception (Jackendoff, 2002).

du langage (Bergen, 2012), ou la place des réseaux de neurones et du connexionnisme dans la modélisation des phénomènes linguistiques (Rumelhart & McClelland, 1986). Ainsi, c'est dans une perspective intégrée, sensible aux données empiriques, théoriques et méthodologiques, que la linguistique cognitive s'impose aujourd'hui comme un domaine particulièrement fécond pour l'analyse et la compréhension du langage dans sa dimension la plus humaine. De plus, par son ancrage interdisciplinaire, cette dernière constitue aujourd'hui un champ d'investigation majeur pour comprendre le langage. Dans cette perspective, elle continue de développer des modèles rendant compte de la complexité des phénomènes linguistiques tout en s'efforçant d'éviter les clivages dogmatiques qui ont marqué son histoire. Elle cherche à intégrer des modèles testables, conciliant formalisme et interactionnisme, afin de rendre compte de la complexité des phénomènes linguistiques sans en gommer la richesse cognitive et culturelle. Son défi actuel consiste à poursuivre l'affinement de ses théories tout en maintenant un équilibre entre rigueur conceptuelle et ouverture aux avancées des autres sciences cognitives (Fuchs, 2004).

La revue de la littérature présentée en introduction de ce volet consacré à la cognition en langue *in fieri* et langue *in esse* montre clairement que la relation entre langage et cognition suscite l'intérêt de nombreuses théories et approches au sein des sciences du langage. Les différents axes de recherche en linguistique cognitive, qu'il s'agisse d'approches formalistes, typologiques ou cognitivistes, reflètent la diversité et la complexité des liens entre langage et esprit. Dans ce contexte, au-delà du simple répertoire de structures et de règles, la langue apparaît de plus en plus comme un phénomène intégré dans la globalité de l'expérience humaine, influençant la perception, la pensée et la construction identitaire. L'articulation entre l'expression linguistique et la cognition du locuteur a ainsi fait l'objet de multiples tentatives de modélisation, tant sur les plans théoriques qu'empiriques, parmi lesquelles figure la néoténie linguistique, à laquelle nous consacrerons une attention particulière dans la suite de cette étude. En termes néoténiques, parler une langue ne signifie pas seulement accomplir un acte de langage, mais aussi exister dans cette langue. *Je pense, donc je suis*, disait Descartes. Heidegger, de son côté, écrivait « l'homme est homme en tant qu'il est celui qui parle » (Heidegger, 1976 : 13). Ainsi, force est de constater que le lien qui unit l'être humain et, par ricochets, l'être locuteur à la langue dépasse les simples besoins communicatifs dérivés de la nature sociale de l'homme et atteint une véritable dimension existentielle. C'est précisément dans cette perspective qu'intervient une réflexion sur la manière dont la langue structure la représentation mentale de la réalité :

« En développant et pratiquant une langue, une communauté humaine constitue une représentation du monde dans lequel elle vit, agit et interagit verbalement à des fins de communication. La langue est conçue comme ensemble de marques-ressources pour la formation d'un panorama mental différent de la perception mais profondément inspiré ou motivé par elle. » (Bottineau, 2010 : 177)

Cette conception conduit à considérer les rapports entre cognition et langue sous l'angle de la néoténie linguistique, qui met en lumière l'évolution cognitive du locuteur en fonction des langues qu'il parle.

Dans les développements qui feront l'objet du prochain volet, nous élargirons la réflexion en abordant deux perspectives complémentaires : la *psychomécanique du langage* de Gustave Guillaume et l'approche néoténique. Tandis que la première propose un cadre théorique spécifique pour comprendre la dynamique interne des systèmes linguistiques, la seconde met l'accent sur la dimension évolutive et existentielle de l'appropriation du langage. Il sera alors possible d'examiner, à la lumière de ces deux approches, la manière dont la cognition du locuteur se transforme à mesure qu'il passe d'une *langue in fieri* à une *langue in esse*.

2.2. Langue et cognition : perspectives psychomécanique et néoténique

Comme souligné en ouverture de ce cadre théorique, la néoténie linguistique souhaite prendre en considération les différents rapports cognitifs entretenus par l'être locuteur avec les langues qu'il parle. Dans le cadre du premier volet, consacré à la nouvelle terminologie introduite par l'approche néoténique, nous avons pu introduire un concept-clé autour duquel s'articulent les définitions des deux locuteurs néoténiques : *le sentiment linguistique*¹⁹. Ce dernier constitue la condition *sine qua non* pour qu'un être locuteur puisse être défini comme locuteur confirmé. En d'autres termes, un locuteur non confirmé atteint le statut de locuteur confirmé lorsqu'il est en mesure d'exister dans la langue qu'il parle, et non seulement d'en manier les différentes formes à des fins purement communicatives. De plus, c'est précisément le *sentiment linguistique* qui permet au locuteur d'établir des jugements d'acceptabilité sur les énoncés produits dans la langue et sur leur conformité au *vouloir-dire* de celle-ci, notion très chère à la néoténie linguistique (Rezapour, 2019 : 45). Cette réflexion trouve ses fondements dans la théorie de la *chronogénèse* développée par Guillaume, qui constitue un cadre essentiel pour appréhender l'évolution cognitive du locuteur et pour saisir la portée des dénominations langue *in esse* et langue *in fieri*. Dans cette perspective, nous procéderons d'abord à une analyse détaillée de la théorie de Gustave Guillaume pour ensuite examiner son articulation avec la cognition en langue *in fieri*.

¹⁹ La notion de *sentiment linguistique* sera examinée dans la section 1.2.4, consacrée à la cognition en langue *in esse*. Dans ce cadre, une attention particulière sera portée aux travaux de Siouffi, notamment à son ouvrage *Le sentiment linguistique chez Saussure* (2021), afin d'éclairer les dynamiques théoriques sous-jacentes à cette notion.

2.2.1 Les fondements de la chronogénèse guillaumienne

L'un des apports majeurs de la psychomécanique du langage de Guillaume est représenté par la distinction entre le temps « systématique » et le temps « opératif » (Guillaume, 1929). Le *temps systématique* renvoie au système linguistique en tant qu'entité formelle stable et abstraite. Il est la « grammaire virtuelle » des formes, l'ensemble des relations paradigmatiques et syntagmatiques entre ces dernières, envisagées hors du temps réel de l'actualisation. À côté de ce temps systématique, la chronogénèse introduit le *temps opératif*, défini comme étant le temps interne au sujet qui produit la forme. Cette opérationnalité consiste en une série d'actes mentaux successifs aboutissant à la forme prononcée. Dans cette perspective, le temps opératif est un temps cognitif, un temps de la pensée en action au cours duquel une forme, depuis sa potentialité jusqu'à son actualisation, se cristallise dans l'esprit du locuteur (*Ibid.* : 45). Ainsi, le système de la chronogénèse de Guillaume représente un processus de spatialisation du temps (Guillaume, 1973), coïncidant avec une actualisation progressive de la personne. De cette perspective, la langue n'est pas un produit figé, mais un ensemble de potentialités structurées que l'activité cognitive du locuteur actualise dans un temps interne microscopique (*ibid.*).

La genèse de cette représentation du temps se développe elle-même dans le temps et elle est susceptible d'être interrompue à différents moments de ce même développement, moments que Guillaume nomme *chronothèses* (Guillaume, 1929). Ce concept se dégage de manière particulièrement nette dans les analyses guillaumiennes du système verbal français. Dans son ouvrage de 1929 *Temps et Verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Guillaume s'intéresse à la manière dont le verbe, porteur par excellence des valeurs temporelles, est traité mentalement avant d'émerger sous la forme d'un temps grammatical déterminé (présent, passé, futur). L'élaboration mentale du temps verbal est ainsi un processus qui va du plus abstrait aux valeurs les plus concrètes, autrement dit de l'idée générale de temporalité à l'emploi d'un temps verbal particulier, en passant par des stades intermédiaires de spécialisation progressive (*Ibid.*). La reconstitution des stades de la chronogénèse guillaumienne montre qu'elle se réalise en trois étapes cognitives : tout d'abord la chronothèse *in posse*, « en puissance », concernant les formes impersonnelles du verbe (participe et infinitif), ensuite la chronothèse *in fieri*, caractérisant le subjonctif, et finalement la chronothèse *in esse* pour l'indicatif, considéré comme étant le seul mode constitué de véritables temps (passé, présent et futur). Chacune de ces étapes correspond à une opération mentale qui préfigure l'acte linguistique final, révélant ainsi la dimension dynamique et processuelle de la langue (Monneret, 2003 : 72–74).

2.2.2 La langue *in fieri* : un espace cognitif intermédiaire

La langue *in fieri*, qui s'apparente à une chronothèse *in fieri* dans le cadre guillaumien, représente ainsi un « système de conceptualisation que le locuteur non-confirmé acquiert progressivement en apprenant la langue » (Bajrić, 2013 : 75). En d'autres termes, l'activité de pensée représentée par la langue *in fieri* se compose d'un « ensemble de contenus cognitifs intermédiaires » (Id.). La chronogénèse éclaire alors ce processus en montrant comment le locuteur passe d'un stade potentiel (*in posse*) à un stade intermédiaire (*in fieri*), puis à une pleine actualisation (*in esse*), parallèlement au cheminement du locuteur non-confirmé vers le statut de locuteur confirmé. L'élaboration mentale de la forme linguistique, reconstituée par la théorie guillaumienne, permet ainsi de comprendre comment les capacités cognitives du locuteur n'évoluent pas seulement par l'accumulation de connaissances sur la langue, mais aussi et surtout en apprenant à exister à travers cette nouvelle langue dont il sera, in fine, locuteur confirmé (Rezapour, 2019 : 196). Dans ce contexte, il convient de rappeler le rôle déterminant que jouent les interférences linguistiques et comportementales dans le processus d'appropriation d'une autre langue. Ces interférences, qui se manifestent dès les premiers stades de l'apprentissage, témoignent en effet de la façon dont le locuteur non confirmé mobilise et réorganise ses connaissances et compétences préalablement acquises, qu'elles relèvent de la phonétique, de la morphosyntaxe ou des usages sociolinguistiques. Cette dynamique d'adaptation progressive, marquée par des perturbations initiales qui tendent à s'estomper au fur et à mesure de la progression langagière, ne se limite pas à de simples ajustements formels : elle révèle plutôt une transformation profonde de la relation entre le locuteur et son environnement linguistique. Dans cette perspective, l'existence de ces interférences offre un point d'entrée privilégié pour envisager le stade de la langue *in fieri* non plus comme un simple moment de transition, mais comme un véritable espace cognitif propre, au sein duquel se façonne l'identité linguistique et la vision du monde du sujet. C'est précisément ce changement de paradigme, impliquant une reconsidération de la place de la cognition dans l'élaboration et la structuration des connaissances langagières, que nous allons examiner à présent.

2.2.3 Les interférences comme révélateurs de la cognition *in fieri*

Les interférences linguistiques et comportementales se définissent comme étant des « perturbations », d'ordre à la fois linguistique et comportemental, ressenties par le locuteur non-confirmé au cours de l'appropriation voire de l'apprentissage d'une autre langue. Ces dernières sont, entre autres, proportionnelles aux différences typologiques et génétiques entre la langue *in esse* et la langue que le locuteur s'approprie ou apprend. De plus, les interférences linguistiques

témoignent d'une certaine impartialité *cognitive*²⁰ du locuteur, car elles sont produites inconsciemment (Bajrić, 2013 : 74 – 76). À titre d'exemple, un locuteur confirmé italophone s'appropriant le français, langue typologiquement et généalogiquement proche de sa langue *in esse*, est susceptible de produire dans son discours tout un ensemble d'interférences linguistiques et comportementales, ne nuisant pas pour autant la compréhension et l'interprétation de ses énoncés. D'un point de vue phonétique et phonologique, le locuteur italophone aura plutôt tendance à prononcer le graphème <u> [u] plutôt que [y], car le répertoire phonologique de l'italien n'est pas pourvu du phonème [y], voire à prononcer l'équivalent graphique français de [u] <ou> en associant les deux phonèmes [o] et [u]. Du point de vue de la morphosyntaxe, les interférences qu'un locuteur italophone est susceptible de produire lorsqu'il s'exprime en français peuvent se manifester au niveau de différentes unités grammaticales : un locuteur italophone pourrait aisément dire en français *hier matin je suis été à la maison parce qu'un dent me faisait mal*²¹, engendrant ainsi des interférences au niveau de la présence de l'auxiliaire *être* associé au participe passé *été*, acceptable en italien, mais pas en français, et aussi en ce qui concerne le genre grammatical du mot *dent*, féminin en français, mais masculin en italien. L'exemple que nous venons de citer pourrait aussi, au tout premier stade de l'appropriation du français de la part du locuteur italophone, comprendre l'omission du pronom personnel sujet *je*, interférence syntaxique qui néanmoins s'estompe très tôt dans le processus d'apprentissage. En effet, comme évoqué dans le premier volet de ce cadre théorique, la syntaxe de l'italien impose l'omission (presque) systématique des différents pronoms personnels sujet, qui ne sont introduit explicitement dans le discours qu'afin de mettre volontairement l'accent sur le sujet de l'action. D'autres interférences, d'ordre comportemental, peuvent être aussi repérées en analysant les productions linguistiques de certains locuteurs italophones s'appropriant le français. En italien, par exemple, l'emploi de la formule de politesse *s'il vous plaît* apparaît comme étant moins systématique qu'en français et souvent remplacée par *merci*. Ainsi, un locuteur italophone pourra aisément répondre « *oui, merci* » à un interlocuteur lui demandant, par exemple, s'il souhaite un café. Cependant, un locuteur confirmé francophone aura plutôt tendance à employer la formule de politesse *s'il vous plaît*. De plus, il arrive souvent que des locuteurs italophones omettent ladite formule de politesse lorsqu'ils demandent un service ou un renseignement. Ceci s'explique par le fait qu'en italien le simple emploi du conditionnel dans la formulation d'une question soit

²⁰ Dans son ouvrage *Linguistique, cognition et didactique. Principes et exercices de linguistique-didactique*, Bajrić emploie la dénomination « impartialité psycholinguistique ». Or, afin d'éviter toute confusion avec la branche de la linguistique appelée *psycholinguistique*, nous avons décidé de remplacer systématiquement l'adjectif « psycholinguistique » par l'épithète « cognitif ». Ce choix est motivé par l'intérêt porté par l'approche néoténique aux processus cognitifs inhérent à l'appropriation/apprentissage des langues et à l'influence que ces dernières sont susceptibles d'exercer sur la cognition et la subjectivité du locuteur.

²¹ It. Ieri mattina sono stato a casa perché mi faceva male un dente.

perçu comme étant un signe de politesse. Or, tous les types d'interférences qui viennent d'être cités n'interviennent qu'au stade primordial de l'appropriation de la langue et s'estompent au fur et à mesure que le locuteur avance dans son apprentissage et même avant que le français puisse devenir pour lui une véritable langue *in esse*. Ceci nous permet de produire un premier constat, qui sera ultérieurement développé par la suite : la langue commence à exercer son influence sur la cognition du locuteur déjà au stade de langue *in fieri* et il est ainsi possible de parler d'une véritable cognition en langue *in fieri*.

Les multiples voies d'analyse offertes par la linguistique cognitive, la psychomécanique du langage et la néoténie linguistique soulignent l'importance de saisir la langue comme un phénomène à la fois mental, social et culturel. Dans cette optique, la réflexion que nous avons menée montre que la cognition du locuteur se trouve directement influencée par la langue qu'il parle et par la manière dont il l'intègre dans sa vision du monde. Afin d'approfondir cet enjeu, nous examinerons séparément la cognition en langue *in fieri* et en langue *in esse*, permettant ainsi de mettre en lumière les dynamiques propres à chaque étape de l'appropriation linguistique.

2.3 La cognition en langue *in fieri*

La cognition en langue *in fieri*, considérée comme étant latente, entraîne une variation épistémologique considérable. En effet, si les linguistes-didacticiens considèrent que le locuteur non-confirmé est en mesure d'évoluer vers un autre soi-même dans le cadre de l'appropriation de la langue *in fieri*, ce qui leur permet d'affirmer que ce dernier ne dirait pas « la même chose » en langue x et en langue y²², les éliminativistes défendent un point de vue diamétralement opposé. Selon eux, le locuteur non-confirmé se contenterait d'exploiter les connaissances acquises en langue x et, par le biais d'une intégration réussie de ces mêmes connaissances en langue y, il exprimerait le même contenu, mais autrement (Bajrić, 2013 : 77). Dans cette optique, la cognition en langue *in fieri* est définie comme étant la « cohabitation des états mentaux des deux langues qui, selon les circonstances, peut favoriser un retour plus important à la langue 1 [x] ou une avancée plus efficace vers la langue 2 [y] » (*Ibid.* : 80). Cette définition met en évidence la présence simultanée de plusieurs systèmes linguistiques au sein de la cognition du locuteur et rappelle les travaux de Grosjean (1982), qui a introduit la notion de *language mode* pour décrire la façon dont les individus bilingues naviguent continûment entre un mode monolingue et un mode bilingue. Selon Grosjean, l'activité langagière du sujet bilingue est loin d'être figée : elle varie en fonction de différents facteurs contextuels (type d'interaction, interlocuteurs, objectifs

²² En raison du refus du critère chronologique de la part de l'approche néoténique, les langues *in esse* et *in fieri* ne seront pas appelées respectivement langue 1 et 2, mais plutôt langue x et langue y. Cette même dénomination sera appliquée tout au long de ce travail de recherche.

communicatifs), entraînant ainsi un réajustement constant des ressources linguistiques mobilisées.

Dans le cadre de la cognition en langue *in fieri*, cette flexibilité cognitive se matérialise en trois niveaux. Le premier, la *cognition mixte invariable*, est caractérisé par une interpénétration forte des deux langues, suscitant une mise en commun des comportements linguistiques associés. Le second, la *cognition mixte variable*, s'applique à la plupart des locuteurs non confirmés, qui alternent entre différentes configurations cognitives en fonction des exigences communicationnelles du moment. Enfin, la cognition alternée, propre aux locuteurs bilingues, reflète un équilibre plus stable entre les deux langues, laissant présager que l'individu peut déployer l'une ou l'autre sans effort particulier (Bajrić, 2013 : 80). Ces observations se raccordent à d'autres approches de la bilinguïté, telles que celles décrivant le *code-switching* (Myers-Scotton, 1993) ou l'influence du contexte conversationnel sur les choix linguistiques (Gumperz, 1982). Ces dernières offrent une perspective enrichissante pour comprendre la manière dont les locuteurs bilingues mobilisent leurs ressources linguistiques en fonction des contextes sociaux et grammaticaux. Elles mettent en lumière un bilinguïsme non figé, mais dynamique, où les choix opérés s'inscrivent dans une interaction complexe entre structure syntaxique et environnement conversationnel, raison pour laquelle nous allons consacrer quelques lignes à l'explicitation de leurs acquis théoriques respectifs.

Dans son modèle du *Matrix Language Frame* (MLF), Myers-Scotton (1993) décrit le code-switching comme étant une alternance structurée entre une langue principale, qui fournit le cadre grammatical, et une langue secondaire, qui intervient pour insérer des éléments lexicaux. Ces transitions ne sont pas arbitraires, mais obéissent à des règles morphosyntaxiques et traduisent des intentions sociales ou pragmatiques. Dans ce contexte, elles peuvent par exemple exprimer une identité, ajuster un registre ou signaler une rupture thématique (Myers-Scotton, 1993 : 68 – 70 et 112-115). Pour sa part, Gumperz (1982) explore comment les indices de contextualisation, tels que le choix de langue ou l'intonation, influencent les interactions bilingues. Ces signaux permettent aux interlocuteurs de s'adapter à leur environnement discursif et de situer l'échange dans un cadre interprétatif précis. Le passage à une langue régionale, par exemple, peut renforcer une solidarité sociale ou refléter un changement d'attitude dans la conversation (Gumperz, 1982 : 131-134 et 141). Ces deux perspectives convergent pour décrire le bilinguïsme comme un continuum fluide de ressources linguistiques, où les pratiques langagières répondent à des impératifs tant grammaticaux que contextuels (Myers-Scotton, 1993 : 88-90 ; Gumperz, 1982 : 147). Ainsi, loin de fonctionner selon des systèmes cloisonnés, l'esprit bilingue s'adapte en permanence, intégrant et modulant ses compétences en fonction des situations communicatives. Dans cette optique, la cognition en langue *in fieri* s'apparente à un

espace de négociation entre la langue *in esse* et la langue *in fieri* elle-même, dont l'issue dépend étroitement de la variabilité des contextes discursifs et des capacités d'adaptation du sujet. De plus, l'acte de communication lui-même ne saurait être envisagé comme un phénomène isolé. Ce dernier, bien au contraire, s'insère dans une continuité linguistique, marquée par un avant et un après, et dans une identification cognitive, représentée par la vision du monde véhiculée par la langue. De ce fait, le sens de tout énoncé ne peut pas être compris sans que ces deux éléments ne soient pris en compte. Dans ce contexte, il convient également de souligner la composante cognitive de la communication, qui se définit comme étant « [...] la capacité de valider intrinsèquement les agissements et les préoccupations mentales d'autrui » (Bajrić, 2013 : 78). En d'autres termes, bien que les spécificités linguistiques accompagnent et conditionnent les agissements et les comportements linguistiques des êtres locuteurs, il demeure possible de traduire les différences existantes entre les langues et les usagers de ces dernières. Ainsi, lorsque la communication est envisageable, il est possible de traduire une langue en une autre (*Id.*). Cette possibilité de traduction s'accorde avec l'idée que la cognition linguistique opère sur un fond commun de capacités cognitives humaines, tout en maintenant une variabilité culturelle et linguistique.

Par ailleurs, comme Rezapour le souligne dans son article de 2019, c'est aussi et surtout la langue *in fieri* qui est susceptible de compléter l'être du sujet au fil de l'apprentissage. En d'autres termes, si la langue est susceptible de façonner le rapport du locuteur au monde et sa manière de *dire* ce monde, l'appropriation voire l'apprentissage d'une autre langue ne peut que venir compléter ledit rapport. Ainsi, l'apprentissage d'une nouvelle langue n'entraînerait pas seulement une modification du lien que le sujet entretient avec la langue, mais aussi et surtout avec la perception du monde que celle-ci véhicule (Rezapour, 2019 : 190). Cette perspective renvoie à la théorie de la relativité linguistique²³, où l'accès à des catégories mentales nouvelles à travers une autre langue contribuerait à la diversification et à l'enrichissement de la cognition globale du locuteur.

²³ La *théorie de la relativité linguistique*, également connue sous le nom d'*hypothèse Sapir-Whorf*, postule que la structure d'une langue influence la perception du monde et les modes de pensée de ses locuteurs. Formulée par Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf, cette théorie repose sur l'idée que les particularités grammaticales et lexicales propres à chaque langue conditionnent ou orientent la manière dont les individus interprètent leur environnement (Sapir, 1949 : 209). Les implications cognitives de cette théorie concernent le rôle joué par la langue dans la construction des schémas mentaux. Dans ce contexte, la relativité linguistique peut présenter deux niveaux d'intensité différents, correspondant à deux déclinaisons différentes de cette même hypothèse. Ainsi, la *relativité linguistique faible* suggère que les différences linguistiques influencent, mais ne déterminent pas, les schémas de pensée des locuteurs (Whorf, 1940 : 221). La *relativité linguistique forte*, en revanche, soutient que la langue détermine intégralement la manière dont les individus conçoivent la réalité. Cette forme plus radicale de l'hypothèse, souvent débattue et appelée également *déterminisme linguistique*, est moins reprise par les recherches contemporaines (Whorf, 1956 : 27). Quoi qu'il en soit, l'*hypothèse Sapir-Whorf* constitue une approche clé pour comprendre les relations entre langue, culture et pensée. Cette théorie souligne l'importance des langues non seulement comme outils de communication, mais également comme structures cognitives façonnant la vision du monde des locuteurs.

À ce stade, nous nous contenterons des éléments évoqués jusqu'ici concernant la dimension cognitive du locuteur en langue *in fieri*. Cette thématique sera approfondie ultérieurement dans le cadre de l'analyse des données et de la discussion des résultats de cette étude, raison pour laquelle nous orienterons désormais notre réflexion vers la cognition en langue *in esse*.

2.4. La cognition en langue *in esse*

En langue *in esse*, le versant cognitif du rapport entre le locuteur et la langue se manifeste par une intégration profonde du système linguistique dans l'architecture mentale du sujet parlant. Ce dernier ne se limite plus à manipuler des formes linguistiques pour véhiculer un contenu énonciatif, mais il incorpore l'ensemble des structures, catégories et valeurs propres à la langue (Bajrić, 2013 : 35). Ce processus cognitif d'incorporation s'accompagne alors d'une réorganisation des représentations mentales, affectant de manière significative la perception du monde, la catégorisation et le raisonnement.

À cet égard, les travaux de Lakoff & Johnson (1999) et de Talmy (2000) sont particulièrement éclairants : les premiers montrent en quelle mesure les structures cognitives sont intimement liées aux expériences corporelles et culturelles du sujet parlant, et comment le langage, en façonnant les métaphores conceptuelles, conditionne la manière dont les locuteurs pensent et perçoivent la réalité. Dans le prolongement de cette approche, Talmy (2000) met en évidence la façon dont les systèmes linguistiques orientent l'appréhension du monde de l'être humain à travers des schémas cognitifs fondamentaux qui organisent l'espace, le temps, la causalité ou les relations inter-objets. Dès lors, la langue *in esse* peut être considérée comme étant une véritable matrice cognitive, voire un cadre à l'intérieur duquel s'élaborent les schémas conceptuels du sujet parlant. Or, nous souhaitons souligner que cette transformation n'est pas simplement liée à des compétences linguistiques avancées. En langue *in esse*, il s'agit plutôt d'un état de coévolution entre la pensée et la langue, dans lequel chacune nourrit l'autre, réciproquement et en continu. Ce phénomène se manifeste dans le développement du *sentiment linguistique*, grâce auquel le locuteur peut porter des jugements d'acceptabilité sur les énoncés, en évaluer la cohérence et la pertinence, et valider leur adéquation au *vouloir-dire* de la langue (Bajrić, 2013 : 31-35). Ainsi, il apparaît essentiel d'approfondir l'examen du *sentiment linguistique* tel qu'il est conceptualisé dans le cadre néoténique ainsi que dans d'autres approches théoriques, afin d'en éclairer les implications pour le développement cognitif et l'appropriation des structures langagières.

2.4.1 Le *sentiment linguistique* de Saussure à ses relectures contemporaines

Dans une perspective historique et théorique, cette notion, bien que centrale dans l'intuition des locuteurs quant à la structure et à l'usage de leur langue, n'a pas toujours bénéficié d'une reconnaissance explicite dans les cadres méthodologiques de la linguistique. Cette lacune est particulièrement frappante dans les travaux de Ferdinand de Saussure, dont l'approche structuraliste privilégie l'analyse des rapports systémiques au détriment des dimensions subjectives et intuitives du langage (Siouffi, 2021). Pourtant, une lecture plus attentive de ses écrits montre que le *sentiment linguistique* est évoqué à plusieurs reprises, notamment lorsqu'il affirme que « tout ce qui est dans le sentiment des sujets parlants est phénomène réel » (Saussure, 2002 : 185, cité par Siouffi, 2021). Cette prise en compte implicite ouvre la voie à une réévaluation du rôle de l'intuition linguistique dans l'étude du langage.

Dans ce contexte, plusieurs travaux ont cherché à préciser cette notion en s'appuyant sur différentes traditions linguistiques. Ainsi, Siouffi (2021) explore la conception du *sentiment linguistique* à l'époque de Saussure à travers les perspectives d'Émile Littré et d'Hermann Paul. Chez Littré, le sentiment de la langue est une capacité intuitive permettant de discerner les usages corrects des incorrects, fondée sur la familiarité avec la langue plutôt que sur la connaissance explicite de ses règles (*Ibid.*). Hermann Paul, quant à lui, développe une approche similaire sous le concept de *Sprachgefühl*, qui désigne une compétence intuitive, acquise par immersion, et qui joue un rôle clé dans la dynamique évolutive de la langue (*Ibid.*). Ces conceptions mettent en évidence la fonction opératoire de ce dernier dans la régulation des usages et la transmission des normes linguistiques.

Le *sentiment linguistique* chez Saussure peut être compris comme la capacité des locuteurs à percevoir les relations systémiques sous-jacentes aux unités linguistiques. Nyckees (2021) souligne toutefois que cette approche présente des limites en raison de son caractère excessivement contraignant. Selon lui, la vision saussurienne tend à réduire ladite notion à un phénomène collectif, quasi mécanique, ignorant ainsi la part active et réflexive des locuteurs dans l'évolution de la langue. Il propose alors d'enrichir cette perspective en intégrant la pensée dans la langue, c'est-à-dire la capacité des locuteurs à conceptualiser leur propre usage linguistique et à en influencer les structures. Par ailleurs, Monneret (2021) apporte un éclairage complémentaire en confrontant les conceptions de Saussure et de Gustave Guillaume. Si Saussure perçoit le *sentiment linguistique* comme une simple intériorisation des normes, Guillaume opère une distinction entre un *sentiment linguistique* « juste » et un sentiment « fautif », ce dernier résultant d'analogies erronées ou d'une maîtrise imparfaite de la langue. De plus, il distingue le *sentiment linguistique*, qui relève des perceptions immédiates des locuteurs, du *sentiment de la langue*, qui suppose une intuition plus élaborée des structures linguistiques,

accessible principalement aux spécialistes (*Ibid.*). Cette distinction met en relief l'importance de l'expertise linguistique dans l'interprétation et la stabilisation des normes.

Ainsi, l'examen de la notion de *sentiment linguistique*, depuis sa reconnaissance implicite chez Saussure jusqu'aux approches plus récentes, met en évidence un double mouvement : d'une part, la nécessité de concevoir cette intuition comme un phénomène collectif structurant la langue et, d'autre part, la prise en compte d'une dimension plus dynamique, où le locuteur joue un rôle actif dans la construction et l'évolution des normes linguistiques. Ce débat souligne l'intérêt d'une approche intégrative, combinant l'analyse structurelle des systèmes linguistiques avec une prise en compte plus fine des jugements d'acceptabilité et des ajustements cognitifs opérés par les locuteurs eux-mêmes.

2.4.2 Cognition et *sentiment linguistique* en langue *in esse*

Dans cette optique, la néoténie linguistique offre un cadre pertinent pour enrichir la compréhension dudit concept en insistant sur son évolution progressive à travers les différentes étapes du développement langagier. En effet, la distinction des trois "états cognitifs" du locuteur proposée par l'approche néoténique permet ainsi de conceptualiser le *sentiment linguistique* non pas comme étant une capacité fixe, mais en tant que processus adaptatif et évolutif, façonné par l'expérience et l'interaction sociale (Bajrić, 2013 ; Rezapour, 2019). En prolongeant cette réflexion, il apparaît ainsi que cette dynamique, loin d'être purement intuitive, participe pleinement à la construction de l'identité linguistique du locuteur. Dès lors, l'inscription du *sentiment linguistique* dans le cadre de la langue *in esse* permet d'éclairer la manière dont le locuteur s'approprie la langue comme un espace non seulement de communication, mais aussi de pensée et d'ancrage identitaire. En effet, elle témoigne d'un processus progressif d'internalisation des structures langagières, facilitant l'accès à une subjectivité et une intersubjectivité plus affirmées.

Dans ce contexte, le locuteur confirmé, désormais ancré cognitivement dans la langue *in esse*, est en mesure de se poser comme sujet parlant et pensant. Il s'adresse à autrui – le *tu* – et se reconnaît dans le *nous*, inscription énonciative qui signale un rapport renouvelé à l'altérité (Bajrić, 2013 : 101-102). Dans cette perspective, la cognition en langue *in esse* témoigne d'un véritable processus d'internalisation de la langue, un saut qualitatif dans la relation qu'entretient le locuteur avec l'univers langagier dans lequel il est immergé. Ce monde linguistique dépasse alors la seule dimension instrumentale de la communication pour se muer en un espace cognitif, identitaire et existentiel à part entière. Il devient donc le terreau dans lequel s'enracinent la pensée, la perception de soi et la vision du monde de l'être locuteur.

Ainsi, la langue *in esse* se pose comme un stade privilégié d'observation de la cognition linguistique. En examinant la manière dont le locuteur parvient à saisir les subtilités de la langue et à exister en elle, la néoténie linguistique offre une voie nouvelle pour les recherches actuelles et futures en sciences du langage. Par le biais de l'analyse du *sentiment linguistique*, de l'émergence d'une subjectivité et d'une intersubjectivité authentiques, ainsi que de l'influence de la langue sur la catégorisation et la conceptualisation du monde, cette approche invite finalement à repenser en profondeur les rapports entre langage et pensée. En tenant compte de cette complexité nous examinerons, dans la suite de ce travail de recherche, les modalités de manifestation de la subjectivité dans le discours de locuteurs bilingues. L'analyse et l'étude de ces modalités nous permettront d'illustrer par le biais d'exemples la nature du lien unissant la langue et la cognition, et, par extension, la relation entre la langue et le locuteur.

En définitive, l'étude de la cognition en langue *in fieri* et en langue *in esse*, replacée dans un cadre théorique où s'articulent linguistique cognitive, philosophie de l'esprit, neurosciences et sciences du langage, invite à considérer la langue comme un espace privilégié d'observation de la dynamique cognitive, où l'évolution du locuteur et la complexité du système linguistique se révèlent mutuellement.

3. La conception néoténique du bilinguisme

Le monolinguisme rime avec le propre de l'homme, il est témoin d'une suffisance ontologique de l'être locuteur : en effet, tout être locuteur normalement constitué et ayant atteint l'âge linguistiquement adulte possède, de façon inaliénable, une identité et au moins une langue naturelle. Comme Heidegger le souligne dans *Être et temps*, l'imagination précède et fonde la raison. Or, l'homme se définit par rapport à son imagination, aussi bien que par son rapport particulier avec le temps. Ceci implique que, si la connaissance procède du langage, l'imagination et le rapport que chaque être humain entretient avec le temps naissent et se consolident dans l'unité linguistique. En d'autres termes, l'homme serait, selon la thèse heideggérienne, un être profondément monolingue. (Auroux, 1996 : 225)

À l'heure actuelle, force est de constater que de plus en plus de locuteurs décident de sortir du cadre du monolinguisme afin de s'approprier une ou plusieurs autres langues, phénomène qui prend le nom de *bilinguisme* (deux langues) ou *plurilinguisme* (trois langues et plus). Le bilinguisme, et par ricochet le plurilinguisme, constituent ainsi des phénomènes qui ont pris, au cours des dernières décennies, une ampleur considérable. Les facteurs contribuant à l'extension du bilinguisme sont nombreux et essentiellement d'ordre historico-politique et socio-économique : en effet, les conquêtes territoriales des différentes puissances coloniales, les

vagues migratoires dictées par le besoin de fuir les difficiles conditions économico-sociales de certains pays ou par des raisons de travail et/ou études, favorisent ce phénomène, dans le cadre duquel l'appropriation de la langue du colonisateur ou du pays d'accueil devient un facteur d'intégration prépondérant.

3.1. Les multiples définitions du bilinguisme

Lorsque nous nous intéressons au concept de bilinguisme dans le domaine des Sciences du Langage, force est de constater que ce dernier a reçu, au cours de l'histoire, de nombreuses définitions différentes. En effet, si le monolinguisme constitue une suffisance ontologique de l'être locuteur, toute conceptualisation d'un écart de ce dernier s'avère problématique. En effet si l'un est autosuffisant, le multiple est recevable, mais sa définition est néanmoins assujettie à des fluctuations en fonction des disciplines et des courants linguistiques souhaitant la définir. C'est précisément à cause et en raison de ce paradoxe méthodologique et épistémologique que le bilinguisme se présente, aux yeux des linguistes et des non-spécialistes, comme étant une entité difficilement définissable, soumise à une multitude de critères parfois divergeant et de questions sous-jacent les différents points de vue définitoires et descriptifs le concernant. Comme le souligne Elmiger dans son article *Définir le bilinguisme. Catalogue des critères retenus pour la définition du bilinguisme*, de nombreux questionnements accompagnent la définition du locuteur bilingue et, par ricochets, du bilinguisme : une personne peut, en effet, être définie bilingue, mais cette dénomination peut aussi être élargie à une communauté, à une région, à un ouvrage. D'un autre point de vue, il est possible de s'interroger aussi sur la manière dont un individu est locuteur de deux langues, dans quel contexte, à quel moment de sa vie. Finalement, la nature du phénomène de bilinguisme peut également être abordée, notamment en ce qui concerne les capacités du locuteur dit « bilingue » : est-il capable de parler et de comprendre deux langues ? Est-il en mesure de les écrire et d'en maîtriser les différentes variantes ? (Elmiger, 2000 : 56). De plus, les acceptions *bilinguisme* et *bilingue* peuvent acquérir différentes acceptions en fonction du statut des codes linguistiques pris en compte, notamment dans le cas de pays présentant plusieurs variétés linguistiques autres que la variante standard, comme par exemple les dialectes ou les langues minoritaires. En effet, si nous prenons en considération le point de vue du neuro-pédagogue italien Fabbro et ses recherches portant sur l'influence de la concurrence de plusieurs systèmes linguistiques sur le cerveau des locuteurs bilingues, force est de constater que le statut de « bilingue » est susceptible d'être attribué aussi à tout individu parlant une langue et un dialecte ou une langue minoritaire (Fabbro, 1999 : 116). Dans le cadre de ce travail de recherche, seuls les locuteurs maîtrisant la variante standard de deux langues seront pris en compte.

3.1.1. Définir le bilinguisme : entre approche quantitative et complexité du phénomène

Après avoir brièvement pris en compte la complexité intrinsèque et inhérente au phénomène du bilinguisme, nous souhaitons passer en revue d'un point de vue critique les différentes définitions que ce dernier a pu acquérir au cours des siècles. Comme il sera possible de le constater par la suite, de nombreux critères différents ont été pris en compte afin de pouvoir dessiner les contours d'une entité si multiforme et de multiples chercheurs et savants se sont interrogés sur les compétences qui font d'un locuteur de plus d'une langue un véritable « bilingue ». Dans ce contexte, l'une des définitions les plus sommaires du bilinguisme est celle proposée par le dictionnaire Larousse, qui définit ledit phénomène comme étant

« [la] situation d'un individu parlant couramment deux langues différentes (bilinguisme individuel) ; situation d'une communauté où se pratiquent concurremment deux langues. »
(Larousse, 2010 : 135)

Or, cette définition est centrée sur l'aspect purement quantitatif du bilinguisme, en le faisant apparaître comme la forme la plus élémentaire du plurilinguisme. En effet, elle met l'accent sur le nombre de langues parlées par un individu ou par une communauté, sans donner de précisions supplémentaires en ce qui concerne la maîtrise²⁴ ou la fréquence d'emploi des deux systèmes linguistiques en question. Ces deux aspects constituent deux éléments centraux et en même temps problématiques en ce qui concerne la définition d'un phénomène si complexe comme celui du bilinguisme. De plus, de nombreux spécialistes ont débattu au sujet de la maîtrise des langues de la part du locuteur bilingue : tandis que certains évoquent le critère de perfection linguistique comme la condition *sine qua non* un individu puisse être défini bilingue, d'autres réfutent intrinsèquement cette conception puriste en faveur d'une approche relativiste, postulant une cohabitation interlinguistique déséquilibrée.

3.1.2 La conception puriste du bilinguisme

Parmi les pionniers de la conception puriste il est possible de compter le linguiste étatsunien Bloomfield qui, dans son ouvrage de 1933 *Language*, propose une définition du bilinguisme mettant l'accent sur un niveau de maîtrise linguistique précis, permettant de déterminer la nature bilingue d'un individu

« In the extreme case of foreign-language learning the speaker becomes so proficient as to be indistinguishable from the native speakers round him. [...] In the cases where this perfect foreign-

²⁴ L'adverbe *couramment* fait bien sûr référence à un niveau de maîtrise globalement élevé de la langue. Néanmoins, comme il sera possible de l'expliquer par la suite, les rapports cognitifs entretenus par le locuteur bilingue avec les langues qu'il parle, aussi bien que l'usage qu'il en fait, sont trop complexes et diversifiés pour que l'emploi de l'adverbe *couramment* puisse donner naissance à une définition exhaustive dudit phénomène.

language learning is not accompanied by loss of the native language, it results in *bilingualism*, native-like control of two languages. » (Bloomfield, 1933 : 55 – 56)

Le point de départ de la définition puriste de Bloomfield est représenté par l'acquisition d'une autre langue dans le cadre du passage d'une communauté linguistique à une autre. Dans son argumentaire, l'auteur affirme que les possibilités de communication inter-communautés peuvent être augmentées grâce à l'emploi d'une langue étrangère²⁵ et cite, dans ce contexte, deux cas de figures distincts : l'abandon de la langue maternelle de la part du locuteur pour des raisons variées, comme par exemple l'impossibilité d'échanger avec un autre locuteur parlant la même langue, et le refus, de la part des enfants d'immigrés, de parler la langue des parents. Ces deux scénarios s'opposent ensuite à une troisième configuration, définie par Bloomfield comme étant un « cas extrême d'apprentissage d'une langue étrangère » (Bloomfield, 1933 : 56), dans le cadre duquel le locuteur est en mesure de maîtriser deux langues comme s'il était locuteur natif des deux systèmes linguistiques. Ainsi, le linguiste étatsunien brosse le portrait d'un locuteur bilingue capable de manier parfaitement deux langues et considère le bilinguisme comme étant une simple juxtaposition de deux monolinguisms. Cette conception est partagée aussi par le linguiste français Hagège qui, dans son ouvrage *L'enfant aux deux langues*, écrit :

« Être vraiment bilingue implique que l'on sache parler, comprendre, lire et écrire deux langues avec la même aisance. Un critère sûr de cette perfection des deux compétences est, dans le maniement de chacune des langues, l'égale connaissance, c'est-à-dire l'égale rapidité d'emploi, en tant que locuteur, et d'identification, en tant qu'auditeur, de certaines structures qui caractérisent toutes les langues. » (Hagège, 1996 : 216)

Dans sa conception du bilinguisme, Hagège introduit un élément supplémentaire, qui n'apparaît aucunement dans la définition de Bloomfield : les quatre compétences linguistiques fondamentales (compréhension orale, production orale, compréhension écrite et production écrite). La référence aux compétences de compréhension et de production, à l'oral comme à l'écrit, mettent en avant le caractère parfait de la maîtrise du locuteur des langues qu'il parle. De plus, la maîtrise des quatre compétences linguistiques ne peut présider à la définition du bilinguisme : dans certains cas, la maîtrise de la langue et du langage de la part du locuteur ne suit pas systématiquement la configuration code oral/écrit. Certains locuteurs, par exemple, peuvent être considérés comme étant des locuteurs confirmés d'une langue qu'à l'oral et ne pas être en mesure d'écrire ni de lire dans cette dernière. Dans d'autres cas de figures et plus généralement, les capacités d'expression d'un locuteur peuvent dépasser ses compétences de compréhension, à l'oral comme à l'écrit, et vice versa. En résumé, tout locuteur bilingue est susceptible de présenter différentes configurations de maîtrise du langage oral et écrit, soit-il

²⁵ La dénomination ici employée « *langue étrangère* » est une traduction littérale de l'anglais « *foreign language(s)* » employé par Bloomfield afin d'argumenter ses propos. Dans un souci de cohérence, nous mettrons momentanément de côté la terminologie propre à la néoténie linguistique et utiliserons, pour chacun des auteurs, les dénominations employées par ces derniers.

dans la production ou dans la compréhension. Ainsi, les deux définitions que nous venons d'évoquer s'avèrent issues d'une réflexion autour des langues et ne prenant pas en compte le locuteur.

3.1.3 Les conceptions relativistes du bilinguisme

De nombreux linguistes se sont opposés la conception puriste du bilinguisme, fondée sur les critères de perfection et d'équilibre. Quelques années avant qu'Hagège propose sa propre définition dudit phénomène, Heredia Deprez conduisait une étude sur le bilinguisme des enfants à Paris et écrivait :

« [...] on admettra comme bilingue quelqu'un qui parle couramment ou quotidiennement ses deux langues. Quelqu'un qui, ayant dépassé le stade d'apprentissage, se sent assez à l'aise pour s'exprimer dans l'une comme dans l'autre avec différents interlocuteurs ou dans différentes situations. » (Heredia Deprez, 1989 : 73).

Lorsque nous comparons les deux définitions d'expression française qui viennent d'être citées, force est de constater que celle proposée par Heredia Deprez favorise une conception moins stricte des compétences linguistiques du locuteur bilingue. En effet, le critère *sine qua non* n'est plus la maîtrise parfaite ou analogue à celle d'un « locuteur natif », mais au contraire c'est le fait de se sentir à l'aise dans la langue qui détermine le bilinguisme d'un locuteur.

En ce qui concerne les définitions proposées par les linguistes anglophones, un point de vue analogue à ceux des auteurs mentionnés *supra* est exprimé aussi par Weinreich, qui exclut le critère de perfection et définit le bilinguisme comme étant la pratique alternée, dans la vie de tous les jours, de deux langues différentes (Weinreich, 1974 : 1). Ainsi, deux nouveaux éléments s'ajoutent au point de vue définitoire : le cadre heuristique et la fréquence dans lesquels l'emploi des langues a eu lieu, autrement dit dans la quotidienneté du locuteur. Le linguiste français Grosjean reprend le propos de Weinreich quelques années plus tard dans son article *The bilingual individual* et l'élargit ultérieurement en prenant en compte aussi le cas des locuteurs parlant plus de deux langues, voire des variétés autres que la langue standard :

« In what follows, bilinguals will be defined as those people who use two (or more) languages (or dialects) in their everyday lives » (Grosjean, 1997 : 164)

De plus, dans la suite de son argumentation, Grosjean évoque et critique la conception selon laquelle le bilinguisme résulterait d'une somme de deux monolinguisms en affirmant que le locuteur bilingue serait plutôt un émetteur-récepteur compétent ayant développé un ensemble de compétences analogues, mais de nature différente, à celles du locuteur monolingue (Grosjean, 1997 : 167). Le point de vue exprimé par Grosjean est partagé par l'approche néoténique, théorie fondatrice de ce travail de recherche et dont les acquis théoriques et terminologiques ont été esquissés dans le premier onglet de ce chapitre. Néanmoins, avant de pouvoir traiter et contre-

argumenter la conception selon laquelle le bilinguisme se réduirait à la somme de deux monolinguisms, il sera d'abord nécessaire de prendre en compte la conception néoténique du bilinguisme et ses apports.

3.2. Le bilinguisme néoténique

L'approche proposée par la néoténie linguistique se propose comme étant novatrice car elle aborde le bilinguisme dans une optique à la fois sociolinguistique et psycholinguistique, en rejetant le critère de maîtrise maximale, voire de perfection, imposé par les définitions de Bloomfield et Hagege. Ce refus intrinsèque s'explique tout d'abord par les limites de la mémoire humaine, incapable de retenir la totalité du répertoire d'une voire plusieurs langues, aussi bien que par l'évolution des langues au fil du temps. De plus, il est rare voire presque impossible que l'emploi qu'un locuteur bilingue fait des langues qu'il parle soit parfaitement égalitaire.

3.2.1 L'exemple de l'enfant bilingue

Dans son ouvrage *Linguistique, cognition et didactique. Principes et exercices de linguistique-didactique*, Bajrić illustre l'exemple de l'enfant bilingue, emblème du bilinguisme coordonné²⁶, afin de rejeter une fois de plus le critère de perfection imposé par les définitions antérieures, aussi bien que l'emploi égalitaire des deux langues dans des situations de communications. Comme l'auteur le souligne, un enfant issu d'un couple parlant deux langues *in esse* distinctes sont susceptibles d'atteindre un degré de bilinguisme considérable et ceci à condition que les deux parents s'adressent à l'enfant dans une seule et même langue. Par exemple, dans un couple dont l'un des deux parents est francophone et l'autre anglophone, un parent s'adressera exclusivement en anglais à l'enfant, tandis que l'autre emploiera uniquement le français dans le cadre des interactions avec ce dernier. Ce principe, qui prend le nom de « principe de Ronjat » peut être résumé à la formule suivante : une (seule) personne = une (seule) langue (Bajrić, 2013 : 162 – 163). Dans ce contexte, nous estimons important de relier le principe de Ronjat à un deuxième principe susceptible de régir, aussi bien que d'expliquer, la configuration du répertoire linguistique du locuteur bilingue et ses possibles changements au fil du temps : le principe de complémentarité. Comme l'explique Grosjean, les locuteurs bilingues s'approprient et font usage des langues à des fins différents, dans des domaines de la vie distinct et interagissent avec de multiples locuteurs. Ainsi, souligne l'auteur, des aspects différents de la vie demandent des langues différentes (Grosjean, 1997 : 165). Les propos qui viennent d'être exposés ne constituent pas seulement une représentation sommaire des habitudes linguistiques du locuteur bilingue,

²⁶ La dénomination *bilinguisme coordonné* désigne « l'acquisition inconsciente de deux langues dès la naissance » (Bajrić, 2013 : 162).

mais aussi un point d'appui supplémentaire afin de contester le critère de perfection imposé par les définitions de Hagège et Bloomfield citées *supra*. En d'autres termes, étant donné que les besoins et les emplois des langues de la part d'une personne bilingue diffèrent, les compétences linguistiques et l'aisance acquises par le locuteur ne sont pas égalitaires, mais dépendent de ses nécessités communicatives et des domaines dans lesquels il fait usage d'une langue plutôt que d'une autre.

3.2.2 Définitions du bilinguisme néoténique

Relativement au point de vue définitoire du phénomène en question, la néoténie linguistique se propose de définir le bilinguisme en prenant en compte le cadre heuristique dans lequel la maîtrise de deux langues devient possible, aussi bien que la dimension mentale de l'appropriation de deux langues et ses conséquences sur le comportement et sur l'identité du locuteur. En d'autres termes, une définition sociolinguistique et une définition psycholinguistique sont proposées afin d'éclairer et cerner cet écart du monolinguisme. Ainsi, d'un point de vue sociolinguistique, le bilinguisme néoténique implique la capacité de ce dernier d'user de façon convenable les langues et les savoir socioculturels leur étant inhérents dans les communautés qui les parlent. Ainsi, ce dernier est défini comme étant

« la capacité d'un individu à utiliser deux langues avec une correction phonétique suffisante pour éliminer tout obstacle à la bonne compréhension de ce qu'il dit, ainsi qu'une maîtrise du vocabulaire et des structures grammaticales comparables à celles d'un locuteur monolingue du même milieu social et culturel. » (Bajrić, 2013 : 161)

En ce qui concerne l'approche psycholinguistique, la Néoténie linguistique traite les différents phénomènes de cohabitation entre plusieurs langues et les enjeux psycholinguistiques qui en découlent. Ainsi, le bilinguisme est défini comme étant

« [la] capacité d'un locuteur à exercer un mouvement cérébral alternatif, allant d'un système de conceptualisation à un autre, d'une activité de pensée à une autre » (*Id.*)

Entre les deux langues existe une relation d'alternativité et, dans une moindre mesure, de superposition, qui s'explique par le fait que tout locuteur ne possède qu'une seule conscience, qu'une seule pensée et le locuteur bilingue ne constitue pas une exception. De plus, ses contenus cognitifs habitant une seule langue à la fois, il est impossible pour quelconque locuteur d'être en mesure de s'exprimer ou de penser dans les deux langues qu'il parle simultanément. Afin d'élargir et de contextualiser d'avantage la composante psycholinguistique du néoténique, il est nécessaire de prendre comme point de départ les réflexions du philosophe Heidegger sur le langage et les rattacher à l'exemple de l'enfant bilingue évoqué *supra*.

3.2.3 La dimension existentielle du bilinguisme : de l'être immanent à l'être transcendant

Selon la conception heideggérienne du langage, l'acte de parler une langue implique nécessairement une composante existentielle. En d'autres termes, lorsqu'un locuteur parle une langue, il est (*être immanent*). Si ledit locuteur choisit de sortir du cadre du monolinguisme et de s'approprier une autre langue, il existe aussi dans cette langue, mais différemment (*être transcendant*). Ainsi, l'acte de parole et son penchant existentiel peuvent être résumés dans le schéma suivant

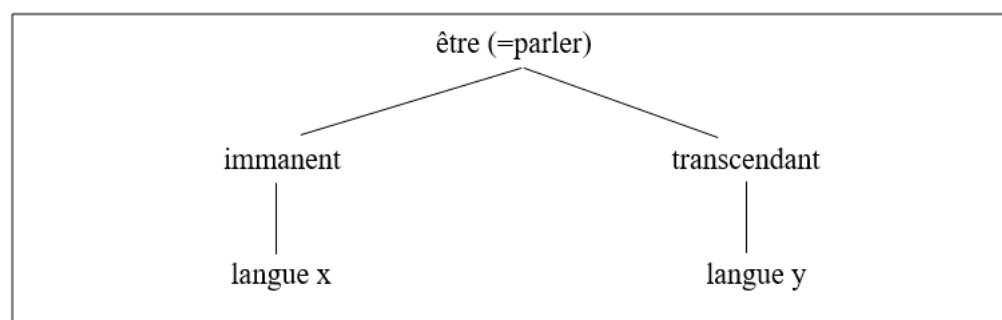


Figure 1. Les dimensions existentielles de l'acte de parole (Bajrić, 2013 : 62)

Cette réflexion paraît expliquer de façon très claire le phénomène du bilinguisme subordonné, dans le cadre duquel un locuteur choisit, à l'âge linguistiquement adulte, de s'approprier une langue autre que sa langue *in esse*. L'apprentissage d'une langue à l'âge linguistiquement adulte présente une dimension ontologique primordiale et non négligeable lorsque nous prenons en compte un phénomène si complexe et hétérogène comme le bilinguisme. En effet, lorsqu'un locuteur sort du cadre du monolinguisme, le système de conceptualisation de la langue qu'il s'approprie vient se greffer à celui de la langue *in esse* et il entretient avec ce dernier un rapport d'alternance (Bajrić, 2013 : 61). Ainsi, l'alternance entre *être immanent* et *être transcendant* postulée par la conception heideggérienne et reprise par la néoténie linguistique se met en place dans la cognition du locuteur bilingue. Dans ce contexte, un autre concept fondamental est représenté par le *Dasein*, terme allemand indiquant la manière d'exister du locuteur. Cette dernière est véhiculée, selon Heidegger, par les phrases. Ainsi, il serait possible, dans le cadre d'une analyse néoténique du phénomène du bilinguisme subordonné, d'élargir ultérieurement le schéma proposé par Bajrić en y rajoutant non seulement la référence au *Dasein*, qui varie d'une langue à l'autre, mais aussi la présence de contenus cognitifs mettant en jeu et d'une relation d'alternance régissant l'emploi des deux langues.

Ainsi, nous souhaitons proposer une nouvelle définition du bilinguisme néoténique subordonné, contredisant la conception selon laquelle le bilinguisme serait le résultat de la

somme de deux monolinguismes. De notre point de vue, il serait possible d'exemplifier la définition du locuteur bilingue en utilisant la formule suivante :

Locuteur bilingue = être immanent (Dasein x) + être transcendant (Dasein y)

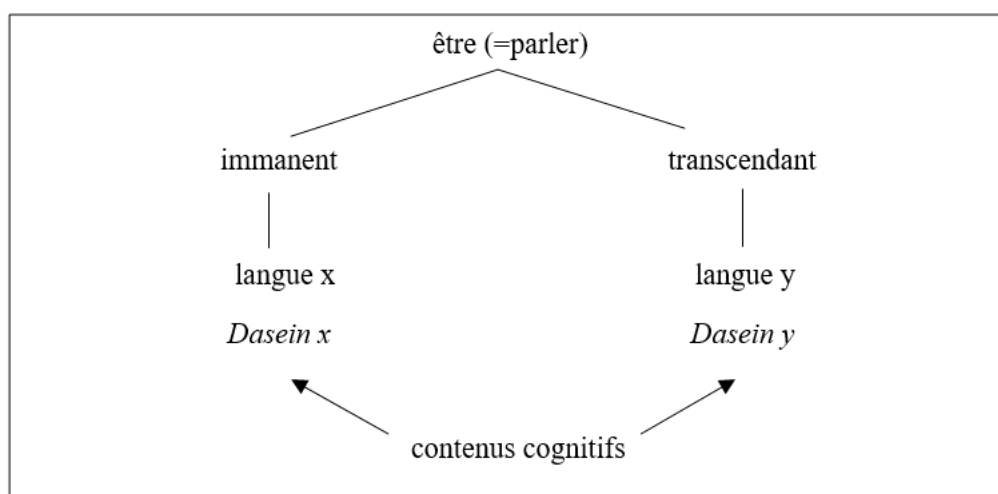


Figure 2. Le bilinguisme néoténique

Par extension, il serait possible de définir le bilinguisme comme étant la rencontre, dans la cognition du locuteur, de l'être immanent et de l'être transcendant ou, en d'autres termes, du Dasein d'une langue avec celui de l'autre.

Or, si le bilinguisme subordonné pourrait être redéfini en faisant référence à la pensée heideggerienne, qu'en est-il du bilinguisme coordonné ? Lorsque nous essayons de faire le lien entre la conception du langage d'Heidegger et l'exemple de l'enfant bilingue proposé par Bajrić dans son ouvrage de 2013, force est de constater que la tâche est très ardue, voire impossible. En effet, l'effet bilingue s'approprie, de façon inconsciente et simultanée, deux langues. Ainsi, les deux systèmes de conceptualisation sont intériorisés par l'enfant en même temps et aucun des deux n'est en mesure de dominer sur l'autre comme dans le cas du bilinguisme subordonné. De plus, comme le souligne Bajrić, pour l'enfant bilingue « son bilinguisme est sa vie » (Bajrić, 2013 : 163) et il n'en prend connaissance que tardivement par rapport à la naissance de la parole. L'équation *locuteur bilingue* = *être immanent* + *être transcendant* ne pourra pas s'appliquer au cas du bilinguisme coordonné car il serait contradictoire de dire qu'un enfant bilingue est dans une langue et est autrement dans l'autre, tout en les assimilant de façon simultanée et inconsciente. Par conséquent, il serait plus approprié de modifier l'équation de la manière suivante :

Locuteur bilingue = être immanent + être immanent

Bien que ce raisonnement puisse sembler abouti, nous estimons nécessaire d'élargir davantage cette réflexion afin de proposer des éléments terminologiques alternatifs afin de

définir le bilinguisme coordonné et subordonné²⁷. En effet, les réflexions présentées jusqu'ici ont mis en évidence la complexité du phénomène bilingue. Cependant, ces catégories, bien qu'utiles à une première approche, se révèlent parfois insuffisantes pour rendre compte de la diversité et de la richesse des parcours d'appropriation linguistique. Dans le prolongement de cette analyse, la suite sera consacrée à la proposition de trois dichotomies novatrices, susceptibles d'apporter un renouvellement conceptuel et terminologique à ces notions, tout en offrant de nouvelles clés de lecture pour comprendre la pluralité des situations de bilinguisme.

3.3. Pour une redéfinition des concepts de bilinguisme coordonné et bilinguisme subordonné

Bien que la distinction entre bilinguisme coordonné et bilinguisme subordonné ait longtemps structuré la recherche sur la pluralité linguistique, force est de constater qu'elle ne saurait rendre pleinement compte de la diversité des parcours d'appropriation. Les dimensions cognitives, identitaires et existentielles du bilinguisme appellent en effet à repenser ces concepts de manière plus nuancée. Dans cette perspective, notre démarche vise à marginaliser le critère chronologique, élément central des définitions traditionnelles précédemment abordées, dans l'optique d'intégrer les dimensions cognitives, mentales et existentielles de l'appropriation multilingue à la définition de ce phénomène complexe. Plus précisément, nous souhaitons prendre en compte les rapports multiples qu'un locuteur est susceptible d'entretenir avec les langues qu'il parle, au-delà de la seule temporalité d'acquisition. Trois dichotomies conceptuelles seront ainsi présentées et discutées ultérieurement : *bilinguisme parataxique / hypotaxique*, *bilinguisme immanent / transcendant* et *bilinguisme lié / détaché*. Cependant, avant d'examiner ces alternatives, il convient de revenir sur les hypothèses théoriques majeures concernant l'organisation des systèmes linguistiques chez le locuteur bilingue, telles qu'elles ont été formulées dans le cadre des recherches en acquisition précoce du langage.

3.3.1 Trois hypothèses sur l'acquisition bilingue et leurs limites

Les travaux sur l'acquisition précoce du bilinguisme ont mis en évidence trois grandes hypothèses quant à la manière dont l'enfant bilingue organise et structure langues qu'il parle. L'*hypothèse du système unique* (Volterra & Taeschner, 1978) postule qu'un enfant bilingue disposerait initialement d'un seul système linguistique, qui se différencierait progressivement jusqu'à former deux systèmes distincts autour de l'âge de trois ans. Or, cette hypothèse a été

²⁷ Dans ce contexte, nous souhaitons souligner que les acquis théoriques qui viennent d'être esquissés seront repris dans quelques lignes car ils nous serviront de point d'appui afin de proposer un élargissement terminologique du *bilinguisme subordonné* et *coordonné*.

remise en question par le principe de complémentarité de Grosjean, qui révèle la complexité des usages linguistiques chez les locuteurs bilingues, ce qui permet d'affirmer que les enjeux d'un phénomène tel que le bilinguisme ne peuvent pas être résumés à un processus purement linéaire.

En opposition, l'*hypothèse des systèmes séparés* (Genesee, 1989) suggère que les deux langues du sujet bilingue sont distinctes dès le départ et ne présentent aucune interconnexion. Cette perspective a néanmoins montré ses limites face au phénomène de *code-mixing*, qui démontre que les locuteurs bilingues mobilisent leurs deux systèmes linguistiques de manière simultanée, révélant ainsi des interactions internes et une interdépendance entre ces derniers. C'est précisément dans cette perspective que s'inscrit l'*hypothèse des systèmes séparés interdépendants* (Yip & Matthews, 2007 ; Paradis & Genesee, 1996). Cette approche, plus nuancée, reconnaît l'autonomie structurelle des deux langues concernées tout en admettant leur capacité d'influence réciproque. Cette interdépendance se manifeste par plusieurs phénomènes : le *transfert*, c'est-à-dire l'incorporation d'une propriété grammaticale d'une langue dans l'autre ; l'*accélération*, dans le cadre de laquelle une langue facilite l'acquisition précoce d'une propriété grammaticale dans l'autre ; et enfin, le *retard* ou la *sur-acceptation* de structures grammaticales, lorsque l'interférence d'une langue ralentit l'acquisition dans l'autre.

Ainsi, l'étude de ces hypothèses met en lumière une dynamique interne au bilinguisme qui se révèle complexe et évolutive, loin d'une vision statique ou chronologique. Dans ce contexte, la néoténie linguistique propose un cadre innovant, susceptible d'appréhender le bilinguisme : elle invite à envisager l'appropriation linguistique comme un processus continu et ouvert. Le locuteur bilingue ne se limite pas à l'ajout d'une seconde langue à son répertoire, mais il développe des relations cognitives et symboliques distinctes avec chacune de ses langues. Dès lors, la distinction classique entre *bilinguisme coordonné*, où les deux langues seraient conceptualisées indépendamment, et *bilinguisme subordonné*, où la seconde langue dépendrait de la première, apparaît trop rigide. Le bilinguisme doit être considéré comme étant un continuum de relations complexes qui impliquent la cognition, l'identité et l'expérience subjective du locuteur.

3.3.2 Trois couples notionnels pour penser le bilinguisme

En nous inspirant de Bajrić (2013), qui considère que « l'apprentissage d'une langue peut être envisagé comme un processus mental où tout un système de conceptualisation vient se greffer sur celui de la langue première » (Bajrić, 2013 : 60), nous proposons une redéfinition du bilinguisme qui s'affranchit du critère temporel en faveur d'une mise en lumière de la diversité des rapports cognitifs et symboliques entre le locuteur et les langues qu'il parle. À partir de cette

perspective, il devient possible d'expliciter et approfondir les trois dichotomies conceptuelles mentionnées *supra*.

La première dichotomie *bilinguisme immanent / transcendant* repose sur la conception heideggérienne du langage, esquissée précédemment. Dans cette perspective, le terme *bilinguisme immanent* renvoie à une situation où le locuteur entretient des rapports identitaires équivalents avec ses deux langues, ce qui correspondrait au *bilinguisme coordonné*. Les deux langues sont ainsi perçues comme constitutives de l'être à part entière, sans qu'un rapport hiérarchique ni d'altérité régie les interactions entre ces dernières. En revanche, la notion de *bilinguisme transcendant* introduit l'idée d'une rupture existentielle, voire un paradoxe épistémologique²⁸ : l'appropriation d'une autre langue implique un dépassement de l'état initial d'immanence inhérent au monolinguisme, car le locuteur « existe autrement » à travers cette langue nouvelle. Cette configuration, propre au *bilinguisme subordonné*, met en évidence un rapport d'alternance cognitive entre la langue *in esse* et la langue *in fieri*, confirmant ainsi l'hypothèse des systèmes séparés interdépendants (Yip & Matthews, 2007 ; Paradis & Genesee, 1996) et illustrant les potentielles interférences linguistiques²⁹ et comportementales qui en résultent. Or, malgré sa profondeur philosophique, cette dichotomie demeure abstraite et difficilement accessible à un public non spécialiste. De plus, elle ne prend pas pleinement en compte la diversité des rapports cognitifs possibles entre le locuteur et les langues parlées par ce dernier.

Le deuxième couple conceptuel *bilinguisme hypotaxique / parataxique* repose sur une analogie avec la structure syntaxique des phrases complexes et composés, ce qui permet de transposer les notions de *parataxe* et d'*hypotaxe* aux rapports qu'un locuteur bilingue peut entretenir avec les langues concernées. D'un point de vue syntaxique, la parataxe se caractérise par la juxtaposition de deux propositions autonomes, indépendantes et de même statut. Transposée au bilinguisme, elle renvoie au *bilinguisme parataxique*, où les deux langues sont conceptualisées comme des systèmes cognitifs autonomes (langue *in esse* – langue *in esse*). Ce modèle décrit le bilinguisme coordonné, dans lequel chaque langue coexiste sans rapport de dépendance ou de hiérarchie. À l'inverse, l'hypotaxe désigne une relation de dépendance entre une proposition principale et une subordonnée, cette dernière ne pouvant exister de manière autonome. Appliquée au bilinguisme, elle donne naissance au *bilinguisme hypotaxique*, caractéristique du bilinguisme subordonné. Dans ce cas, la langue *in esse* occupe une position

²⁸ Nous faisons ici référence à la conception selon laquelle le monolinguisme constitue une suffisance ontologique de l'être humain, telle qu'évoquée en introduction de ce volet.

²⁹ Les interférences linguistiques et comportementales ayant déjà été examinées dans le second volet de ce cadre théorique néoténique (1.1.2 la cognition entre langue *in esse* et langue *in fieri*), elles ne feront pas l'objet d'une analyse plus approfondie dans cette section.

centrale, tandis que la langue *in fieri* vient se greffer cognitivement au système de conceptualisation de la langue *in esse*. Cette dichotomie a l'avantage de marginaliser le critère chronologique pour se concentrer sur la nature des rapports cognitifs. Cependant, elle se heurte à une réalité empirique plus nuancée : la dépendance initiale d'une langue par rapport à une autre n'exclut pas l'autonomie linguistique globale que peut développer un locuteur bilingue.

La troisième dichotomie *bilinguisme lié / détaché* puise ses racines dans les concepts d'épithète liée et détachée issus de la grammaire traditionnelle, utilisés ici comme métaphore des rapports entre les langues d'un locuteur bilingue. Dans ce contexte, le monolinguisme est associé à un groupe nominal simple et stable, où la langue et l'être forment une unité indivisible au même titre que le déterminant et le nom-tête au sein du syntagme en question. L'appropriation d'une autre langue peut alors être comparée à une épithète : celle-ci constitue une expansion facultative du syntagme nominal représenté par le monolinguisme et elle peut être liée, c'est-à-dire étroitement intégrée dans la cognition du locuteur, ou détachée, exprimant une certaine distance et indépendance entre les deux langues concernées. Le *bilinguisme lié* décrit ainsi une situation où la langue *in esse* y est étroitement intégrée au système cognitif du locuteur, sans discontinuité perceptible avec la langue *in esse* x. Ce modèle s'applique au bilinguisme coordonné, dans lequel les deux langues coexistent harmonieusement et participent à une même unité cognitive. En revanche, le *bilinguisme détaché* met en évidence une discontinuité entre les langues, comme dans le bilinguisme subordonné, où la langue seconde est perçue comme une extension, une altérité cognitive distincte. Cette approche a pour avantage d'être plus accessible à un public non spécialiste grâce à sa dimension illustrative. Toutefois, le critère chronologique reste implicite, et les rapports cognitifs internes ne sont pas pleinement explorés.

En définitive, ces trois dichotomies – *immanent/transcendant*, *parataxique/hypotaxique* et *lié/détaché* – constituent des approches complémentaires qui permettent d'analyser la complexité du bilinguisme sous différents angles : existentiel, cognitif et symbolique. Si chacune offre des pistes intéressantes pour redéfinir le bilinguisme sans se limiter au critère temporel, aucune ne parvient, à elle seule, à épuiser la diversité et la variabilité des profils bilingues.

Le bilinguisme demeure ainsi un phénomène dynamique et multidimensionnel, qui nécessite une approche plurielle afin de mieux appréhender ses dimensions cognitives, identitaires et existentielles. Dans la suite de ce travail de recherche, nous chercherons à examiner ces différentes dénominations en détail, en mobilisant des exemples extraits de notre corpus. Cette démarche vise à évaluer laquelle de ces propositions pourrait être la plus fédératrice, tant sur le plan conceptuel que technique. Il s'agira notamment de mettre en lumière la capacité de chaque terminologie à représenter la complexité des situations plurilingues et à offrir des perspectives inclusives pour penser les pratiques langagières contemporaines. En

confrontant ces propositions aux réalités décrites dans notre corpus, nous espérons contribuer à une réflexion approfondie sur les notions qui permettent de mieux comprendre et valoriser la diversité linguistique et les identités plurilingues des locuteurs.

4. Versant psycholinguistique VS versant cognitif de la néoténie linguistique³⁰

La relation entre langage et cognition a toujours constitué un enjeu central dans les sciences du langage et les sciences cognitives. L'étude du langage ne peut se réduire à une approche strictement formelle des structures linguistiques, pas plus qu'elle ne peut être exclusivement envisagée sous l'angle de ses implications cognitives. C'est précisément à cette articulation que s'attache la distinction entre le versant psycholinguistique et le versant cognitif de la néoténie linguistique. Tandis que la psycholinguistique s'intéresse aux mécanismes sous-jacents à la production, la compréhension et l'acquisition du langage, en mettant l'accent sur les processus cérébraux et les interactions entre langage et pensée, l'approche cognitive de la néoténie linguistique adopte une perspective plus large. Elle considère le langage comme un système évolutif, structurant et structuré par la cognition, qui façonne l'expérience du locuteur et s'adapte en permanence aux contraintes individuelles et sociales.

Ainsi, dans un premier temps, nous examinerons les origines et enjeux de la psycholinguistique, en soulignant les influences théoriques qui ont contribué à son développement et en montrant comment elle s'articule avec les recherches sur la cognition. Ensuite, nous aborderons la représentation guillaumienne, qui propose une compréhension dynamique du langage en tant que processus de passage du latent à l'actualisé, mettant en avant la temporalité et l'activité psychique dans la structuration du discours. Enfin, nous verrons comment la néoténie linguistique prolonge ces réflexions en intégrant les notions de *vouloir-dire* et d'intuition du locuteur, illustrant ainsi la plasticité cognitive du langage et la manière dont celui-ci se reconfigure sans cesse au gré des usages et des contextes discursifs.

³⁰ L'étude des acquis la néoténie linguistique peut être abordée selon deux perspectives distinctes : un versant psycholinguistique et un versant cognitif. Si la psychomécanique du langage, initiée par Gustave Guillaume, analyse la dynamique interne des systèmes linguistiques et leur structuration progressive dans l'esprit des locuteurs, elle ne saurait être confondue avec une approche psycholinguistique au sens strict. En effet, la psychomécanique ne cherche pas à décrire les processus cognitifs sous-jacents à l'acquisition et à l'usage du langage à travers des expérimentations empiriques, mais s'attache à comprendre la genèse des formes linguistiques et leur organisation conceptuelle. Par opposition, la psycholinguistique s'inscrit dans une démarche empirique et scientifique visant à observer, mesurer et analyser les interactions entre langage et cognition à partir de données issues du comportement langagier des individus. Ainsi, si la psychomécanique du langage offre une théorie structurelle du fonctionnement mental du langage, elle se distingue de la psycholinguistique qui, elle, repose sur l'expérimentation et l'analyse des processus cognitifs en action. Ce contraste souligne l'importance de différencier ces deux approches pour une appréhension plus précise de la néoténie linguistique et de son impact sur l'évolution cognitive des locuteurs.

4.1. L'approche psycholinguistique : origines et enjeux

La psycholinguistique, domaine interdisciplinaire fondé dans les années 1950, s'attache à comprendre les processus cognitifs sous-jacents à la production et à la compréhension des éléments du langage. Ce champ d'étude résulte d'une convergence entre plusieurs disciplines telles que la linguistique, la neurologie, la neurobiologie, la psychologie et les sciences cognitives, chacune apportant des outils spécifiques pour analyser les mécanismes linguistiques et cognitifs. La psycholinguistique vise ainsi à explorer comment le langage, caractéristique propre à l'humain, est traité par le cerveau, influençant et étant influencé par les capacités cognitives globales des individus (Levelt, 1992).

D'un point de vue historique, l'émergence de la psycholinguistique s'inscrit dans un contexte marqué par des théories distinctes et parfois opposées. Piaget (1945), dans son étude sur la formation du symbole chez l'enfant, a souligné le rôle du langage en tant que manifestation de la fonction sémiotique et moyen de représentation interne (Piaget, 1945 : 53). En parallèle, l'école soviétique, notamment par les travaux de Vygotsky (1934) et Luria (1979), a mis l'accent sur le langage comme outil de socialisation et produit des interactions sociales (Vygotsky, 1934 : 89 ; Luria, 1979 : 117). Ces approches interactionnistes s'opposent aux idées behavioristes, notamment celles Skinner et Bloomfield pour qui le langage est strictement une réponse aux stimulations. Dans ce contexte, tandis que Skinner explique les comportements verbaux par des mécanismes de conditionnement³¹ (Skinner, 1957), Bloomfield adopte une approche mécaniste basée sur le schéma stimulus-réponse³², excluant toute référence aux états mentaux ou aux concepts abstraits (Bloomfield, 1933). Cette approche behavioriste met l'accent sur l'observation empirique des comportements linguistiques, en se concentrant sur les aspects formels et distributionnels du langage, et en excluant toute considération sur la signification ou l'intentionnalité. Ainsi, tant pour Skinner que pour Bloomfield, l'étude du langage doit se limiter à l'analyse des relations observables entre stimuli et réponses, rejetant les explications mentalistes ou introspectives.

En 1951, la première conférence officielle sur la psycholinguistique, tenue à l'université Cornell, a marqué un tournant décisif en rassemblant psychologues et linguistes pour établir les fondations d'une discipline unifiée. Ce moment a été particulièrement influencé par le rejet

³¹ Selon Skinner (1957), les individus acquièrent leur langue maternelle à travers un processus de renforcement : lorsqu'un enfant produit un son correct, il reçoit une récompense (sociale ou autre), ce qui encourage la répétition de ce comportement. Cette perspective rejette toute référence à des processus mentaux internes et se focalise sur l'association entre stimuli et réponses observables.

³² L'entreprise scientifique de Bloomfield (1933) vise à rendre l'étude de la linguistique aussi rigoureuse que possible en s'appuyant sur l'observation empirique et l'analyse distributionnelle des formes linguistiques. Contrairement à Skinner, il n'élabore pas une théorie du conditionnement opérant, mais se limite à une analyse descriptive des langues, évitant toute spéculation sur les processus cognitifs sous-jacents. Son approche s'inscrit dans un behaviorisme méthodologique, qui se concentre exclusivement sur les faits observables et mesurables.

progressif du behaviorisme au profit de perspectives cognitivistes, impulsées notamment par les travaux de Chomsky. Ce dernier a introduit l'idée d'une grammaire universelle innée, proposant que les humains possèdent une faculté innée leur permettant d'acquérir n'importe quelle langue grâce à des principes universels (Chomsky, 1959 : 31). Au cours des dernières décennies, l'approche psycholinguistique du langage a connu un essor considérable, porté par une convergence de travaux issus de la psychologie cognitive, de la linguistique, de la neurobiologie et des sciences de l'éducation. Cet élargissement du champ de la recherche a permis de se départir progressivement d'une vision strictement formelle de la langue pour intégrer la dimension cognitive, autrement dit la manière dont les langues sont représentées dans la cognition, mais également acquises, manipulées, comprises et produites par les locuteurs.

Les fondations de cette orientation puisent en partie dans les réflexions de Guillaume (1973), qui soulignait déjà la difficulté d'appréhender « l'univers intérieur » des représentations mentales, et dans celles de Chomsky (1965) sur la compétence linguistique innée. Aujourd'hui, la psycholinguistique couvre un vaste champ d'investigation, incluant l'acquisition du langage, les mécanismes cognitifs de traitement linguistique, les troubles du langage et les bases neuroanatomiques du fonctionnement linguistique. Elle s'intéresse également à la relation entre langage et pensée, explorant si cette dernière peut exister sans langage, ou si le langage en constitue une condition nécessaire

Les fondations historiques et conceptuelles de la psycholinguistique, marquées par les travaux de Piaget, Vygotsky, Skinner ou encore Chomsky, montrent à quel point la réflexion sur le langage puise dans des domaines variés (psychologie, linguistique, neurosciences, etc.), tout en affirmant sa propre identité de champ interdisciplinaire. C'est dans la continuité de cette dynamique, où la question de la production, de la compréhension et de l'acquisition du langage est au cœur des préoccupations scientifiques, que s'inscrit l'approche guillaumienne de la « représentation ». En privilégiant l'étude des mécanismes mentaux internes qui rendent possible le passage de la langue (système latent) au discours (expression concrète), Guillaume (1988) réoriente la réflexion vers la manière dont la pensée se construit et se structure intimement grâce et à travers le langage. Cette perspective, qui met l'accent sur l'articulation entre cognition, temporalité et activité psychique, prolonge et enrichit les travaux fondateurs de la psycholinguistique en soulignant l'importance de la dynamique interne du sujet parlant dans l'émergence et l'évolution des faits de langue. Dans la section suivante, nous examinerons en détail la notion de représentation selon Gustave Guillaume, en nous appuyant sur les principes fondamentaux de la psychomécanique du langage.

4.2. La représentation guillaumienne entre langue, cognition et temporalité

À cet égard, nous proposons d'examiner le concept de représentation tel qu'il est abordé dans le cadre théorique de la psychomécanique du langage développée par Guillaume. En effet, la notion de représentation occupe une place fondamentale dans la linguistique guillaumienne. Contrairement à une simple méthode d'analyse, elle s'inscrit dans une conception globale intégrant langue, cognition et temporalité. Cette perspective dépasse le langage en tant qu'objet social pour le repositionner comme un outil de pensée essentiel à l'esprit humain (Monneret, 2018). Guillaume aborde la relation entre langue et discours comme un processus temporel, plutôt qu'une opposition statique. La langue est perçue comme un réservoir de « signifiés de puissance », représentant des potentiels abstraits, tandis que le discours actualise ces potentiels sous forme de « signifiés d'effet ». Ce passage repose sur des actes mentaux de représentation, permettant au locuteur de transformer l'abstraction en concrétisation linguistique (*Ibid.* : 51 - 52 ; Guillaume, 1949). Cette dynamique s'oppose aux théories saussuriennes, en mettant l'accent sur les opérations cognitives internes qui animent cette transition. Guillaume explore la manière dont les systèmes linguistiques structurent la pensée humaine. Sa théorie du temps verbal illustre cette approche en montrant que les catégories temporelles ne sont pas innées, mais émergent d'opérations mentales progressives appelées « chronogénèse ». Cette conception met en avant une évolution de l'abstrait au concret, où les représentations temporelles sont progressivement construites dans l'esprit pour refléter les réalités cognitives et linguistiques (Guillaume, 1929 ; Monneret, 2003 : 72). Pour Guillaume, la représentation joue également un rôle évolutif dans les langues. Lorsque les systèmes linguistiques existants deviennent insuffisants pour répondre aux besoins d'expression, de nouveaux éléments émergent. Par exemple, l'introduction de l'article³³ en français est interprétée comme une solution à un besoin de précision sémantique, mettant en lumière le rôle créatif de la pensée humaine dans l'évolution linguistique (Boone & Joly, 2004). Ce concept souligne que la représentation est à la fois un mécanisme adaptatif et un moteur d'innovation linguistique. Guillaume élève la représentation au rang de condition essentielle de la pensée humaine. Selon lui, rien ne peut exister pour l'esprit sans être représenté. Ce postulat repose sur une dualité entre intériorité et extériorité, structurant non seulement le langage mais aussi d'autres dimensions cognitives, comme le temps et l'espace. Cette vision suggère que la représentation constitue un fondement universel de la cognition humaine (Guillaume, 1929 ; Monneret, 2018). Enfin, Guillaume propose une vision intégrée du langage comme interface entre l'esprit humain et le monde. Il décrit la langue comme un « psychomécanisme regardant » (Guillaume, 1964), un outil permettant à l'esprit d'organiser et de comprendre l'expérience.

³³ Nous n'approfondirons pas ici l'explication détaillée de la conception guillaumienne de l'article, celle-ci faisant l'objet d'une analyse spécifique dans la suite de notre argumentation.

Dans cette perspective, la représentation dépasse la sphère linguistique pour englober une dimension philosophique et anthropologique, établissant un lien profond entre langage, cognition et existence du sujet parlant. La conception guillaumienne de la représentation englobe ainsi des dimensions linguistiques, cognitives et évolutives. En articulant langue, discours et pensée, Guillaume propose une approche novatrice qui dépasse les cadres traditionnels de la linguistique, offrant une compréhension enrichie du langage en tant qu'outil de construction de l'univers mental et moteur de l'évolution des langues. Cette vision continue d'influencer les approches contemporaines dans l'étude des liens entre langage et esprit.

4.3. De la représentation psychomécanique au vouloir-dire néoténique

Au regard de ces considérations, force est de constater que la néoténie linguistique prolonge plusieurs intuitions fondamentales de la théorie guillaumienne, notamment en intégrant ses concepts de représentation, de dynamique cognitive et d'évolution linguistique dans une perspective multilingue. L'approche néoténique conçoit le langage en tant que système se construisant, se déconstruisant et se reconstruisant sans cesse au fil de l'expérience et des apprentissages. Le locuteur est donc conçu comme un être inachevé, dont les capacités linguistiques, cognitives, perceptives et catégorielles demeurent ouvertes et plastiques. Ainsi, la néoténie linguistique conteste le cloisonnement traditionnel entre linguistique théorique et linguistique appliquée. Elle rappelle qu'il n'est pas possible d'analyser la langue, sans tenir compte de la manière dont les individus l'acquièrent, l'apprennent, la manipulent ou la réinventent (Bajrić, 2013).

Dès lors, l'approche néoténique s'intéresse non seulement aux formes linguistiques, mais aussi aux comportements langagiers du locuteur, à ses habitudes énonciatives, à ses capacités d'expression et de compréhension, à son *vouloir-dire*³⁴ et, de façon plus générale, aux rapports cognitifs qu'il entretient avec les langues qu'il parle. Elle considère les langues comme des systèmes autosuffisants, évoluant organiquement en fonction de la communauté qui les parle, mais insiste également sur le fait que chaque locuteur développe des liens cognitifs spécifiques avec les langues rencontrées au cours de son existence. Ces liens cognitifs, réflexifs et évolutifs, transcendent la simple dimension communicative de la langue : parler une langue, c'est aussi exister en elle, interioriser sa vision du monde, s'approprier ses catégories conceptuelles, actualiser son propre univers intérieur (Bajrić, 2013 : 39-44).

³⁴ En termes néoténiques, le *vouloir-dire* représente « l'ensemble d'éléments qui sont d'ordre mental et par lesquels la langue incite le locuteur à choisir tel type d'énonciation (le dire) et d'énoncé (le dit) plutôt que tel autre » (Bajrić, 2013 : 315). Ce concept renvoie au concept de *permissivité linguistique*, qui recouvre tout ce qui peut être attesté. Ainsi, le choix de ce qui est permis ou qui n'est pas permis au sein de la langue est prédéterminé par la langue elle-même. Le *vouloir-dire* n'inclut pas seulement le *dire*, mais également le *non dire*. Dans ce contexte, l'absence de production linguistique motivée par le *vouloir-dire* de la langue prend le nom de *silence des langues* (*Ibid.*).

4.3.1 Le *vouloir-dire* comme opérateur cognitif

Au cœur du cadre conceptuel néoténique, la notion de *vouloir-dire* apparaît comme une notion centrale, notamment lorsqu'il s'agit de considérer les dimensions psycholinguistiques liées au développement langagier. À cet égard, nous souhaitons reprendre une fois de plus les acquis théoriques de la psychomécanique guillaumienne. Dans son ouvrage *Le Problème de l'article et sa solution dans la langue française* (1919), Guillaume place l'article au cœur de la relation entre langue et discours. L'article agit comme un outil de modalisation, permettant de passer des potentialités offertes par la langue à leur actualisation en discours. Il s'agit d'une opération cognitive dans laquelle le locuteur sélectionne, parmi les possibilités contenues dans un nom, celle qui correspond le mieux à son intention énonciative (Guillaume, 1919 repris dans Boone & Joly, 2004 : 112 - 113). En ce sens, l'approche guillaumienne associe l'usage de l'article à une visée cognitive spécifique du locuteur. Cette visée, appelée « *vouloir-dire* », correspond à l'intention sous-jacente qui guide le choix d'un article ou d'une structure linguistique. Elle ne se limite pas à une fonction grammaticale, mais reflète aussi une subjectivité énonciative. Ainsi, en choisissant entre *un* et *le*, le locuteur exprime une intention cognitive et relationnelle envers le contenu énoncé, influençant la manière dont l'interlocuteur perçoit les objets du discours (Guillaume, 1919 repris dans Boone & Joly, 2004 : 114). Dans ce contexte, Un aspect clé de la théorie de Guillaume est le concept de *fond de tableau*, qui représente le cadre conceptuel ou situationnel dans lequel un nom est pensé. L'article ajuste la relation entre le nom et ce fond de tableau : l'article défini (*le coq, les poules*) s'appuie sur un cadre référentiel partagé, tandis que l'indéfini (*un coq, des poules*) introduit de nouveaux éléments dans le discours (*Ibid.* : 112 – 114). En termes guillaumiens, l'article reflète le positionnement cognitif et affectif du locuteur envers son discours : en choisissant un article plutôt qu'un autre, le locuteur inscrit son propre *vouloir-dire* dans la structure linguistique, orientant ainsi la perception de l'interlocuteur. Cette capacité d'ajuster les formes linguistiques selon les intentions subjectives illustre la profondeur de la composante mentale du langage.

Dans cette perspective, la néoténie linguistique explore davantage cette notion de en définissant le *vouloir-dire* comme étant un geste cognitif fondamental qui regroupe l'ensemble des contraintes et des libertés offertes par une langue naturelle dans l'expression ou l'omission de contenus énonciatifs. Ce geste cognitif, à la croisée de la psychomécanique du langage et des dynamiques énonciatives propres à chaque langue, permet de comprendre pourquoi certaines langues imposent des choix énonciatifs que d'autres ignorent. Ainsi, le *vouloir-dire* constitue une interface dynamique entre la cognition humaine et les spécificités structurelles d'une langue, expliquant pourquoi certaines langues obligent leurs locuteurs à exprimer des détails que d'autres omettent (Bajrić et Monin, 2024 : 39).

Le *vouloir-dire* agit également comme une articulation entre le « dire », c'est-à-dire l'énonciation, et le « non-dire », ou le *silence des langues*. Cette alternance est structurée par ce que Guillaume appelait la « mécanique intuitionnelle », qui régit les choix énonciatifs selon les contraintes cognitives propres à chaque langue (Guillaume, 1971 : 200 ; Bajrić et Monin, 2024 : 45 - 46). À titre d'exemple des expressions comme « Bon voyage ! » ou « Bon appétit ! » traduisent en français une abondance de constructions énonciatives centrées sur l'adjectif « bon », ce qui n'a pas toujours d'équivalent dans d'autres langues. Cet exemple, extrait de l'article de 2024 de Bajrić et Monin *Le vouloir-dire en tant que geste verbal et cognitif* illustre comment ce dernier guide des comportements linguistiques spécifiques (p. 48). Le *non-dire* relève également d'un choix actif structuré par le *vouloir-dire*. Cette absence de production linguistique traduit une spécificité cognitive d'une langue donnée, où le silence est motivé par les caractéristiques structurelles et cognitives de la langue (*Ibid.* : 48 - 50). Dans ce cadre, le *vouloir-dire* agit comme un « geste absent » (p. 48), reflétant une gestion différente de l'articulation entre intention et expression. Dans la continuité de cette réflexion, la subjectivité émerge comme un élément fondamental du *vouloir-dire*. En effet, elle renvoie à la capacité du locuteur à s'exprimer de manière authentique, inscrivant ainsi son être dans une langue donnée, soit-il dans son expression verbale ou corporelle. En mettant en lien le *vouloir-dire* et la conception de la subjectivité développée par Benveniste, force est de constater que le *vouloir-dire* excède la simple intention communicationnelle et englobe les dynamiques cognitives et affectives qui orientent l'usage de la langue (Bajrić, 2013 : 110).

L'incomplétude inhérente au locuteur, point central de la néoténie linguistique, se manifeste au sein même du *vouloir-dire*, qui se caractérise par une tension constante entre intention et expression, tension nécessairement limitée par les contraintes de la langue (Antoniou, 2019 : 77). Sur le plan psycholinguistique, ce processus d'ajustement permanent est influencé par la conjonction de multiples facteurs, parmi lesquels les capacités cognitives, les ressources linguistiques disponibles ou encore le contexte socioculturel. Chez un locuteur plurilingue, par exemple, ces facteurs interagissent de manière particulièrement complexe, générant une pluralité de comportements linguistiques marqués par des transferts interlangues et par une flexibilité cognitive accrue (Ismail Aden, 2022 : 89). Ainsi, le *vouloir-dire* ne saurait être envisagé comme un phénomène unidimensionnel ; il apparaît au contraire comme un processus composite, façonné par des dynamiques internes et externes, tant cognitives qu'affectives, tant individuelles que sociales.

4.4. L'intuition du locuteur entre cognition et psychisme

La néoténie linguistique reflète une modalité d'existence linguistique en perpétuelle transformation, où chaque acte de parole est une tentative de dépasser les limites imposées par le système linguistique et par le contexte d'énonciation. Dans cette perspective, cette conception rejoint les réflexions de Guillaume :

« L'univers avec lequel nous entrons en contact est un univers intérieur : celui que constituent en nous nos représentations. Cette intériorité ajoute beaucoup aux difficultés de l'observation »
(Guillaume, 1973 : 37)

Le langage apparaît comme l'interface privilégiée entre l'univers mental du locuteur et le monde extérieur : avant même que le discours ne se matérialise, une élaboration cognitive, un travail d'anticipation mentale, opère dans la pensée du sujet. Cette perspective, qui met en avant le rôle structurant de l'activité psychique dans la genèse du discours, conduit à s'interroger sur la place qu'occupe la notion d'énonciation dans la théorie guillaumienne. Bien que Guillaume n'emploie jamais expressément ce terme, il est possible d'identifier dans sa psychomécanique du langage plusieurs éléments qui s'y apparentent. En effet, l'idée d'un processus interne de mise en forme de la pensée, préalable à l'actualisation du langage, engage une réflexion sur la production et la réception du discours. Ainsi, même en l'absence du terme « énonciation » sous sa plume, le concept lui-même demeure présent en filigrane.

4.4.1 Ambiguïté, psychomécanismes et dynamique du sens

Dans son article *L'énonciation comme force créatrice de cas d'ambiguïté* (2024), Bajrić met en lumière la manière dont l'énonciation génère des ambiguïtés qui participent à la richesse du discours. Il souligne que « tout énoncé, sans exception aucune, est source d'ambiguïté » (Bajrić, 2024 : 192), ce qui suggère que la communication n'est jamais totalement transparente et qu'elle mobilise des processus interprétatifs complexes. Selon Bajrić, l'énonciation ne se limite pas à la transmission d'un message préconstruit ; elle constitue une force créatrice qui façonne le sens et lui confère une dimension polysémique. Cette approche fait écho aux analyses de Guillaume, notamment à sa distinction entre *temps opératif* et *temps opérande* (Guillaume, 1973), qui met en évidence la manière dont la pensée se structure avant d'être traduite en langage. Dans cette perspective, le langage ne résulte pas d'un simple codage d'une idée préformée, mais d'un processus dynamique au cours duquel le sujet parlant module l'expression et, par conséquent, l'interprétation. Loin d'être un phénomène accidentel, l'ambiguïté linguistique pourrait ainsi être envisagée comme une conséquence naturelle du travail psychomécanique du langage.

L'articulation entre ces deux approches ouvre des perspectives de recherche prometteuses. D'une part, elle invite à une relecture des mécanismes énonciatifs à l'aune des

principes guillaumiens : l'analyse des « psychomécanismes » (*Id.*), ces opérations mentales qui précèdent l'expression verbale, pourrait enrichir l'étude de la production d'ambiguïtés en discours. D'autre part, elle permettrait d'éclairer le rôle de l'énonciation dans la dynamique du sens, en interrogeant la manière dont le sujet parlant mobilise consciemment ou inconsciemment ces mécanismes pour orienter l'interprétation. Ainsi, l'intégration des perspectives de Bajrić et de Guillaume fournit une compréhension plus fine des interactions entre cognition et discours. En soulignant le caractère fondamentalement dynamique de l'énonciation, cette approche contribue à renouveler la réflexion sur les stratégies discursives et sur les conditions d'émergence du sens dans la communication.

Toutefois, au-delà de ces mécanismes discursifs, il convient d'interroger la nature même des représentations mentales qui sous-tendent l'usage de la langue. En effet, ces représentations pré-linguistiques influencent non seulement la structuration du discours, mais aussi la manière dont les locuteurs perçoivent et mobilisent intuitivement les ressources langagières. Cette intuition, entendue comme une faculté de perception immédiate du fonctionnement linguistique, constitue un levier central dans la mise en œuvre des opérations cognitives et discursives. Dès lors, une exploration plus approfondie de son rôle s'impose, notamment à travers le prisme de l'approche néoténique, qui met en lumière la plasticité cognitive du locuteur et sa capacité d'adaptation aux contextes communicatifs en évolution.

4.4.2 L'intuition en néoténie linguistique

Les représentations mentales, en tant que substrat pré-linguistique, conditionnent donc la façon dont les individus conçoivent et utilisent la langue. Dans ce contexte, l'approche néoténique offre une importante clé de compréhension de la conception guillaumienne : la capacité de la langue à se réorganiser en permanence dépend de la plasticité cognitive du locuteur, c'est-à-dire de sa faculté à remanier ses représentations internes pour s'adapter à des contextes en évolution. L'intuition du locuteur revêt ici une importance centrale. Compte tenu de son rôle fondamental, il convient désormais de lui consacrer une analyse plus approfondie.

Dérivé de l'étymon latin *intueri* (fr. « regarder à l'intérieur »), le terme intuition désigne une capacité de perception immédiate qui transcende le raisonnement déductif (Bajrić, 2005 : 11). En linguistique, elle se manifeste à travers des jugements spontanés sur l'acceptabilité grammaticale, les structures syntaxiques, ou encore l'interprétation sémantique d'un énoncé. Contrairement à une démarche analytique, l'intuition permet une appréhension directe des faits langagiers, facilitant ainsi la compréhension des mécanismes sous-jacents la langue (Bajrić, 2005 ; Guillaume, 1985 : 226). Dans son article de 2005 *Questions d'intuition*, Bajrić distingue trois types d'intuition linguistique : l'*intuition énonciative*, l'*intuition heuristique* et l'*intuition*

analogique (p. 16 – 17). La première typologie d'énonciation repose sur une connaissance latente de la langue, qui guide inconsciemment la production du discours. Elle traduit la manière dont la langue « oblige » le locuteur à formuler certaines expressions tout en excluant d'autres, sans qu'il en ait pleinement conscience (*Id.*). L'*intuition heuristique* désigne une compréhension implicite des lois grammaticales d'une langue, permettant de juger de la conformité ou de l'incongruité d'un énoncé. Ce processus est souvent lié à une sensation de « justesse » ou d'« anomalie » (*Id.*). L'*intuition analogique*, plus caractéristique des locuteurs non-naïfs, voire des linguistes, permet d'identifier et de classer des faits linguistiques spécifiques à partir d'une vaste expérience (*Id.*). L'intuition est étroitement liée à l'acquisition d'une langue, un processus inconscient où le locuteur intègre les structures langagières sans réflexion explicite. En revanche, l'apprentissage d'une langue est un processus conscient impliquant une réflexion sur ses règles. Cette distinction montre que l'intuition opère avec plus de force dans l'acquisition, car elle est enracinée dans l'inconscient, permettant au locuteur d'interpréter et de produire des énoncés avec fluidité (*Ibid.* : 17). L'intuition, bien que difficile à définir pleinement, constitue une clé pour comprendre les processus cognitifs et langagiers. Elle est à la fois un outil pour les locuteurs, un objet d'étude pour les linguistes, et une passerelle entre mentalisme et linguistique. En la considérant non seulement comme une composante, mais aussi comme un moteur du langage, l'approche néoténique de Bajric offre une vision enrichie de l'intuition comme phénomène universel et spécifique au langage humain.

4.4.3 L' « intuition » dans la psychomécanique guillaumienne

Bien que Guillaume ne développe pas un concept théorique nommé « intuition », la psychomécanique du langage en décrit les mécanismes et les implications à travers ses analyses des opérations mentales, des temps opératifs et du passage de la langue au discours. Dans ce contexte, la théorie guillaumienne met l'accent sur l'idée que la langue est un système latent dans l'esprit du locuteur, préexistant à l'acte de parole. Cette vision repose sur l'intuition linguistique, qui permet au locuteur d'accéder de manière préconsciente à ce système et de mobiliser les unités mentales nécessaires à l'expression. Cet acte intuitif constitue une étape clé dans l'actualisation du langage, où les besoins cognitifs et communicatifs orientent la transition de la langue à son usage concret en discours. Selon Guillaume, le discours n'est pas une simple manifestation d'un système figé, mais le résultat d'opérations mentales complexes, qualifiées de *temps opératif*³⁵ (Guillaume, 1973 ; Monneret, 2003), par lesquelles le locuteur organise et

³⁵ Le *temps opératif* est défini par Guillaume comme étant « [...] toute opération dépensée, si brève soit-elle, demande du temps, si peu que ce soit, pour s'accomplir. Il suit de là que l'image-temps, formation déclenchée, dans des conditions générales que nous connaissons, dès l'instant que nous avons recours au verbe, demande du temps pour se réaliser, ce temps pendant lequel la pensée opère la construction de l'image-temps, nous le nommerons

actualise les représentations latentes en fonction du contexte. Le *temps opératif* s'appuie sur l'intuition pour effectuer, de manière fluide et rapide, le passage de la structure abstraite de la langue à son actualisation en discours. Ce mécanisme montre que la construction du sens n'est pas instantanée mais résulte d'un processus graduel, dynamique et ancré dans des opérations cognitives implicites. Pottier (1974) prolonge cette approche en soulignant que les représentations mentales et les catégorisations conceptuelles, fondamentales dans la psychomécanique, sont également mobilisées intuitivement pour guider la mise en forme linguistique.

Cette vision dynamique et cognitive de Guillaume trouve un écho particulier dans le cadre de l'approche néoténique : si la langue est un système latent, l'intuition permet au locuteur de réorganiser en permanence ses représentations internes à travers l'expérience, l'apprentissage, la plurilinguistique et les interactions sociales. Cette capacité intuitive, au croisement de la cognition et du comportement linguistique, joue un rôle essentiel dans l'adaptation constante du locuteur aux situations discursives. L'intuition apparaît donc comme un mécanisme fondamental, à la fois dans l'approche guillaumienne et dans les prolongements apportés par la néoténie linguistique.

En définitive, force est de constater que la néoténie linguistique offre une perspective novatrice sur les liens entre langage, cognition et *psychisme* du locuteur. Elle se distingue par son approche dynamique, qui dépasse les conceptions traditionnelles du langage comme un simple outil de communication ou un système figé de règles. En ce sens, elle met en lumière le rôle central du langage dans l'adaptation cognitive, l'apprentissage et la construction identitaire des locuteurs. Ainsi, en réaffirmant la dimension psycholinguistique du langage, l'approche néoténique fait apparaître la langue comme un outil cognitif complexe, un support mental de la pensée, un espace de négociation et de recomposition du sens. Cette perspective invite à repenser la notion même de compétence linguistique, non plus comme un ensemble de connaissances statiques, mais comme un processus vivant et perpétuellement inachevé, où cognition et langage, pensée et discours, se façonnent mutuellement.

le *temps opératif*. L'opération de pensée qui s'y déroule a, dans mon livre traitant le sujet, été nommée la *chronogénèse*. » (Guillaume, 1990 : 138).

Chapitre II. L'apport des sciences psychologiques et de la psychopathologie à l'étude du langage et de ses troubles

Résumé du chapitre II

Le deuxième chapitre élargit le cadre théorique en intégrant les apports des sciences psychologiques et de la psychopathologie à l'étude du langage. Dans une perspective interdisciplinaire, il analyse les altérations linguistiques liées aux pathologies acquises (aphasies, apraxies, atteintes neurodégénératives, traumatismes crâniens) afin de montrer comment le langage reflète et structure les processus cognitifs. Le chapitre se concentre ensuite sur le trouble de stress post-traumatique (TSPT), en retraçant l'évolution de ses critères diagnostiques et en mettant en évidence les perturbations discursives qui l'accompagnent. L'exploration des théories narratives en psychopathologie, notamment la Narrative Exposure Therapy, souligne le rôle du récit traumatique dans les processus thérapeutiques. Enfin, la présentation du Syndrome Psycholinguistique Post-Traumatique (SPLIT) (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) illustre la pertinence d'une approche intégrée croisant analyse linguistique et clinique. Ce chapitre s'inscrit ainsi dans la problématique de la thèse en montrant que le trauma, au-delà de ses manifestations psychiques, se révèle dans le langage comme un espace de vulnérabilité, de désorganisation et de possible élaboration, préparant l'analyse du récit traumatique bilingue.

Introduction

Le premier chapitre a mis en évidence comment la langue façonne la cognition en structurant les représentations mentales et en orientant les processus de pensée sous-jacents. Cette relation dynamique, au cœur des préoccupations de la néoténie linguistique, a permis d'éclairer les enjeux de l'acquisition et du développement langagier, en particulier dans un contexte bilingue. Toutefois, pour que ces acquis théoriques puissent être mis en perspective avec la problématique du traumatisme psychique, il est essentiel d'intégrer les apports des sciences psychologiques et de la psychopathologie afin d'examiner les interactions entre langage, cognition et troubles psychiques. Ce second volet du cadre théorique s'attachera ainsi à analyser les altérations du langage sous l'angle des sciences psychologiques et de la psychopathologie, en mobilisant des modèles explicatifs issus des recherches autour des troubles du langage et du trauma.

Un premier temps sera consacré à l'approche psycholinguistique du langage et de ses troubles. L'état des lieux des recherches dans ce domaine permettra de retracer les principaux modèles d'analyse du traitement du langage et des dysfonctionnements qui peuvent l'affecter. Les pathologies acquises (aphasies, apraxies, atteintes post-traumatiques ou neurodégénératives) y seront examinées, en tenant compte des approches thérapeutiques qui en découlent et des implications pour l'étude du lien entre langage et trauma. Puis, le chapitre se poursuivra par une analyse du versant linguistique du trouble de stress post-traumatique (TSPT). L'étude des symptômes atteignant le langage sera approfondie à travers une revue de la littérature, mettant en évidence les particularités discursives associées au TSPT. L'accent sera mis sur les perturbations

de la structuration du récit, les déficits lexicaux et les altérations syntaxiques, en lien avec les mécanismes cognitifs sous-jacents au trouble.

Dans un troisième temps, l'histoire des théories narratives et leur application au trauma seront explorées, en s'attachant aux principes fondateurs des approches discursives en psychopathologie. Un focus particulier sera consacré à la thérapie d'exposition narrative (NET), qui met en avant le rôle central de la verbalisation et de la structuration du récit traumatique dans la prise en charge clinique. Enfin, le dernier volet du chapitre portera sur l'exploitation des acquis des sciences du langage en psychopathologie. Une revue des outils linguistiques d'analyse et de diagnostic permettra d'évaluer comment les avancées en psycholinguistique et en linguistique computationnelle contribuent à affiner la compréhension des troubles post-traumatiques. Le *Syndrome Psycholinguistique Post-Traumatique* (SPLIT), défini par Auxéméry & Gayraud (2020), sera ensuite étudié en détail pour illustrer les potentialités d'une approche intégrée du langage et du trauma dans un cadre clinique.

En croisant ces différentes perspectives, ce chapitre posera ainsi les bases d'une réflexion approfondie sur l'interaction entre langue et traumatisme psychique, ouvrant la voie à une analyse plus spécifique du rôle du bilinguisme dans les mécanismes de résilience et de vulnérabilité face au trauma.

1. L'approche psycholinguistique dans le cadre du traitement des troubles du langage

Comprendre les troubles du langage ne peut se limiter à une observation des symptômes, mais nécessite une analyse approfondie des mécanismes cognitifs impliqués. À l'intersection de la linguistique, de la psychologie et des neurosciences, la psycholinguistique joue un rôle central dans cette démarche en établissant un lien entre les modèles théoriques du langage et les processus cognitifs observables. Elle s'appuie sur des données issues de modèles cognitifs, de la neuroimagerie et des études comportementales pour identifier les déficits spécifiques des patients et concevoir des méthodes d'évaluation aussi bien que des protocoles de rééducation adaptés.

Afin d'appréhender pleinement ces enjeux, il s'avère essentiel d'examiner les différentes approches qui structurent l'étude psycholinguistique des troubles du langage. Dès lors, nous nous attacherons ici à explorer l'apport de la psycholinguistique dans l'étude des troubles du langage en abordant plusieurs dimensions fondamentales. Nous examinerons et synthétiserons les principaux modèles théoriques expliquant les mécanismes cognitifs du langage, en mettant en lumière les processus impliqués dans sa production et sa compréhension. Nous nous pencherons ensuite sur les pathologies acquises du langage, autrement dit les atteintes langagières résultant de lésions cérébrales ou de processus neurodégénératifs, dont les aphasies et l'apraxie. Enfin,

nous soulignerons les implications cliniques des recherches actuelles, notamment en matière d'évaluation, de rééducation et d'innovation technologique.

L'ensemble de ces analyses met en évidence le rôle central du langage dans l'expression et la structuration des processus cognitifs. En abordant les mécanismes cognitifs sous-jacents aux pathologies langagières, notre approche vise à mettre en évidence le rôle fondamental de la psycholinguistique dans la compréhension et la prise en charge des troubles du langage.

1.1. Comprendre les troubles du langage à travers la psycholinguistique

L'étude des troubles du langage requiert une approche interdisciplinaire combinant linguistique, psychologie cognitive et neurosciences. En tant que discipline, la psycholinguistique vise à comprendre les mécanismes sous-jacents la production et la compréhension du langage, en s'appuyant à la fois sur des modèles théoriques et des études expérimentales. L'application de ces connaissances aux pathologies langagières permet d'identifier les déficits spécifiques à différents troubles et de proposer des pistes d'intervention adaptées.

L'étude du traitement du langage en psycholinguistique repose sur divers modèles, issus de traditions théoriques variées. Cependant, ces derniers ont en commun l'ambition d'expliquer comment le langage est représenté et traité dans le cerveau humain. Si certaines approches, comme celle de la Grammaire Universelle de Chomsky (1965), insistent sur l'existence de structures linguistiques innées, d'autres mettent en avant les processus cognitifs impliqués dans le traitement de la parole, la lecture et la mémoire linguistique.

1.1.1 Entre compétence et performance : de Chomsky à Levelt

L'un des modèles les plus influents dans l'étude du langage humain est celui de la Grammaire Universelle (désormais GU) ³⁶, élaboré par Chomsky à partir des années 1950. Conçue initialement comme une théorie linguistique, la GU postule l'existence d'une faculté innée du

³⁶ Bien que la théorie de la GU de Chomsky soit originellement ancrée dans le domaine de la linguistique générative, elle a exercé une influence majeure sur la psycholinguistique en tant que discipline interdisciplinaire étudiant les mécanismes cognitifs sous-jacents au langage. L'un des apports fondamentaux de Chomsky à la psycholinguistique réside dans sa distinction entre compétence linguistique (la connaissance implicite des règles grammaticales) et performance linguistique (l'utilisation effective du langage), qui a guidé de nombreuses recherches en acquisition du langage et en traitement cognitif du langage (Chomsky, 1965). Par ailleurs, le postulat d'une prédisposition innée à l'apprentissage des langues, sous-tendu par la théorie de la Grammaire Universelle, a conduit à d'importantes études psycholinguistiques sur le traitement syntaxique et l'acquisition du langage chez l'enfant (Pinker, 1994). De même, les hypothèses chomskyennes ont nourri des recherches en neuropsycholinguistique, visant à identifier les bases neuronales de cette faculté linguistique (Friederici, 2017). Ainsi, bien que le modèle de Chomsky ne soit pas directement formulé comme un modèle psycholinguistique du traitement du langage, ses implications sur la représentation mentale des structures linguistiques, l'acquisition du langage et le traitement syntaxique justifient pleinement son intégration dans une réflexion psycholinguistique sur les processus cognitifs du langage.

langage, reposant sur des principes universels partagés par toutes les langues et des paramètres spécifiques expliquant leurs variations (Chomsky, 1965 : 28).

L'un des fondements de la théorie chomskyenne est l'idée que le langage est structuré de manière hiérarchique et non linéaire. Par exemple, dans une phrase telle que *Le chat qui dort a mangé la souris*, la relation syntaxique entre les éléments ne suit pas un simple enchaînement de mots, mais repose sur une organisation en constituants imbriqués, où le groupe qui dort appartient au syntagme nominal le chat et non au syntagme verbal a mangé (Chomsky, 1981). Cette hiérarchie est essentielle pour comprendre comment le cerveau humain traite la syntaxe, et explique notamment la difficulté accrue des phrases à emboîtements multiples, comme *Le garçon que la fille que l'homme connaît aime est arrivé*³⁷, qui sollicitent davantage la mémoire de travail et ralentissent la compréhension (Gibson, 2000). L'un des autres principes fondamentaux de la GU est la récursivité³⁸, qui désigne la possibilité d'insérer une structure syntaxique à l'intérieur d'une autre, permettant ainsi la génération infinie d'énoncés à partir d'un ensemble fini de règles grammaticales³⁹. Un autre principe clé de la théorie chomskyenne est celui de la dépendance structurelle, qui postule que les relations grammaticales ne sont pas définies par l'ordre linéaire des mots, mais par leur organisation syntaxique sous-jacente (Chomsky, 1965). Ce phénomène explique pourquoi les enfants, dès leur plus jeune âge, sont capables de produire et comprendre des phrases grammaticalement correctes sans avoir été explicitement exposés à toutes les structures possibles, un constat qui renforce l'argument de la pauvreté du stimulus⁴⁰ (Chomsky, 1965 et 1981). La théorie chomskyenne de l'acquisition du langage repose en effet sur l'idée que les enfants sont capables de maîtriser des structures syntaxiques complexes sans recevoir d'instruction explicite, ni même être exposés à l'ensemble des phrases possibles de la langue qu'ils acquièrent. À ce propos, Crain & Nakayama (1987) ont montré que les enfants apprennent rapidement à former des questions en anglais, en appliquant

³⁷ Cet exemple est issu de Gibson (2000), qui propose un modèle fondé sur la mémoire de travail et la charge cognitive pour expliquer la difficulté des phrases à emboîtements multiples. Selon cette approche, le traitement syntaxique d'une phrase dépend de la capacité de la mémoire de travail à maintenir et intégrer les constituants en cours de traitement. Il postule que la complexité syntaxique est directement liée au coût de stockage des éléments syntaxiques en mémoire et au coût d'intégration qui survient lorsqu'un constituant doit être relié à un élément précédemment encodé dans la phrase. Ainsi, plus un élément syntaxique est distant de son antécédent grammatical, plus la charge cognitive nécessaire pour le relier à son contexte est élevée. Ce modèle s'inscrit dans la lignée des théories psycholinguistiques qui associent la difficulté de traitement syntaxique aux limites de la mémoire de travail, et rejoint les travaux de Just et Carpenter (1992) sur le rôle des capacités mnésiques dans la compréhension des phrases complexes.

³⁸ La récursivité, en linguistique, désigne la capacité à insérer des structures syntaxiques à l'intérieur d'autres structures similaires, permettant ainsi la création infinie d'énoncés. (Chomsky, 1981).

³⁹ L'hypothèse selon laquelle la récursivité est une propriété universelle du langage humain a été contestée par Everett (2005), qui soutient que la langue Pirahã ne possède pas de structures récursives, remettant ainsi en cause l'idée selon laquelle la récursivité est un invariant cognitif. Cette controverse a alimenté le débat entre les tenants de la Grammaire Universelle et les approches fonctionnalistes et émergentistes (Evans & Levinson, 2009).

⁴⁰ Ainsi, dans une phrase interrogative comme *Que mange Paul ?*, le déplacement du mot interrogatif que n'est pas simplement déterminé par sa position dans la phrase déclarative correspondante, *Paul mange une pomme*, mais par des contraintes structurelles qui régissent l'ordre des constituants (Chomsky, 1965).

des règles syntaxiques abstraites, et non en reproduisant simplement des modèles entendus dans leur environnement (Crain & Nakayama, 1987). Cette capacité suggère l'existence d'un mécanisme inné, que Chomsky nomme *dispositif d'acquisition du langage* (Chomsky, 1986), permettant aux enfants d'analyser les structures linguistiques et d'en extraire les règles grammaticales sous-jacentes.

L'évolution de la théorie de la GU a conduit à des reformulations successives visant à affiner son modèle explicatif. Dans ce contexte, la théorie des principes et paramètres (Chomsky, 1981) propose que toutes les langues partagent un ensemble de principes universels, mais se différencient selon des paramètres spécifiques réglables⁴¹. Avec le Programme Minimaliste (Chomsky, 1995), la théorie évolue davantage en postulant que le langage repose sur un nombre réduit d'opérations syntaxiques, régies par des principes d'économie computationnelle. Cette approche vise à expliquer le langage non plus comme un ensemble de règles arbitraires, mais comme un système émergent soumis à des contraintes cognitives et biologiques. Ainsi, bien que la GU ait été initialement conçue comme un modèle linguistique, son influence en psycholinguistique est indéniable. Elle a fourni un cadre théorique pour explorer l'acquisition du langage, les bases cognitives de la syntaxe et le traitement des structures linguistiques en temps réel. Cependant, la GU de Chomsky ne permet pas, à elle seule, d'expliquer comment un locuteur mobilise ses connaissances linguistiques pour produire effectivement un énoncé.

Dans cette optique, la psycholinguistique s'est intéressée aux mécanismes qui permettent d'exploiter cette compétence linguistique au sens chomskien afin de générer des énoncés cohérents et articulés. Le modèle de production du langage proposé par Levelt (1989) apporte une réponse à cette question en décrivant les étapes cognitives successives qui mènent à la production d'un énoncé. Contrairement à Chomsky, qui met l'accent sur la structure mentale sous-jacente du langage, Levelt adopte une approche processuelle et modulaire, expliquant comment une intention communicative est transformée en une séquence verbale articulée. Son modèle repose essentiellement sur trois grandes étapes : la conceptualisation, la formulation et l'articulation. Lors de la première étape, le locuteur élabore un message préverbal, correspondant à l'idée générale qu'il souhaite exprimer (Levelt, 1989). Ensuite, au stade de la formulation, cette intention est traduite en représentations linguistiques, avec la sélection des mots appropriés (accès lexical) et leur organisation syntaxique. Enfin, au stade de l'articulation, ces représentations sont converties en mouvements articulatoires concrets permettant la production de la parole (Levelt, Roelofs & Meyer, 1999). Ce modèle explique ainsi comment un locuteur,

⁴¹ Par exemple, l'ordre des mots peut varier entre les langues, certaines adoptant une structure sujet-verbe-objet (SVO) comme le français, tandis que d'autres suivent un ordre sujet-objet-verbe (SOV) comme le japonais (Chomsky, 1981 et 1986).

disposant de représentations linguistiques internes, est capable de produire un discours fluide et grammaticalement structuré en temps réel. En d'autres termes, le modèle de production du langage de Levelt a non seulement permis de formaliser les étapes successives de la production verbale, mais il a également apporté un cadre explicatif aux phénomènes psycholinguistiques liés aux erreurs linguistiques, aux troubles du langage et à la gestion cognitive du bilinguisme⁴² (De Bot, 1992). Ainsi, alors que Chomsky met en avant la structure mentale du langage et son acquisition, Levelt décrit les mécanismes cognitifs concrets permettant sa mise en œuvre en situation réelle. Ces deux modèles, bien que distincts, sont complémentaires dans l'étude du traitement du langage en psycholinguistique, en articulant une approche structurale et innéiste avec une approche fonctionnelle et processuelle.

1.1.2 Modèles émergentistes et interactifs du traitement du langage : TRACE et la Cohorte

Tandis que certains modèles psycholinguistiques s'inspirent de la modularité⁴³ et de la structure hiérarchique proposées par Chomsky, d'autres adoptent une approche émergentiste ou connexionniste, privilégiant une perspective dynamique du traitement du langage. Dans ce contexte, le modèle TRACE de McClelland & Elman (1986), s'inscrit dans une tentative d'explication du traitement linguistique en se focalisant sur la reconnaissance des mots parlés. Ce modèle connexionniste postule une organisation hiérarchisée et interactive des niveaux de traitement, mettant en évidence une influence mutuelle entre la perception phonologique et les représentations lexicales et syntaxiques supérieures.

Développé pour expliquer comment un auditeur parvient à identifier les mots parlés malgré les variations acoustiques et les ambiguïtés phonétiques, TRACE propose une

⁴² Le modèle de production du langage de Levelt a été largement utilisé pour analyser non seulement les processus de production de la parole en langue *in esse*, mais aussi pour comprendre les spécificités du bilinguisme et de l'apprentissage des langues *in fieri*. Kees de Bot (1992) propose une adaptation du modèle de Levelt au bilinguisme, en suggérant que le conceptualisateur est partiellement spécifique à chaque langue, tandis que chaque langue possède son propre formulateur, bien que le lexique mental soit commun aux deux systèmes linguistiques. Cette approche permet d'expliquer des phénomènes tels que l'alternance codique et les interférences lexicales chez les locuteurs bilingues. De même, Hilton (2011) intègre les particularités de la production orale dans le cadre de l'acquisition linguistique « additive » au modèle de Levelt, en examinant les ajustements cognitifs qui surviennent chez les apprenants. Toutefois, l'analyse approfondie du bilinguisme et des processus d'accès lexical en contexte multilingue sera développée dans un chapitre distinct (De Bot, 1992 ; Hilton, 2011). Par ailleurs, le modèle de Levelt fournit également un cadre théorique pour l'étude des troubles du langage, notamment les aphasies, en permettant d'identifier les déficits spécifiques à certaines étapes de la production verbale. Ces aspects cliniques et neuropsycholinguistiques feront l'objet d'une section spécifique, consacrée à l'impact des pathologies du langage sur les processus de production verbale.

⁴³ Le concept de modularité cognitive, introduit par Fodor (1983), postule que le cerveau humain est organisé en modules spécialisés pour traiter différents types d'informations. En psycholinguistique, cette hypothèse implique que la production et la perception du langage sont gérées par des sous-systèmes distincts mais interconnectés, chacun réalisant une fonction spécifique (ex. encodage syntaxique, accès lexical, articulation). Cette vision modulaire est présente dans les travaux de Chomsky (1981) et de Levelt (1989), bien qu'ils mettent l'accent sur des aspects différents du traitement du langage.

architecture dynamique, dans laquelle les informations ne circulent pas uniquement de manière ascendante (des caractéristiques acoustiques vers les unités lexicales), mais également descendante, les unités lexicales pouvant rétroagir sur la perception phonologique (McClelland & Elman, 1986 : 60). Cette organisation permet au système cognitif de traiter simultanément plusieurs sources d'information, en tenant compte du contexte linguistique et des attentes du locuteur. Lorsqu'un auditeur perçoit un segment sonore ambigu entre /b/ et /p/, par exemple, ces deux phonèmes sont activés en parallèle, et leur activation évolue en fonction des indices contextuels et des connaissances lexicales du sujet (*Ibid.* : 67). Ce mécanisme joue un rôle fondamental dans la reconnaissance des mots parlés en temps réel, assurant une interprétation flexible et rapide du signal acoustique, notamment dans des situations où celui-ci est dégradé (Grossberg, 2003 : 5). L'un des apports majeurs du modèle TRACE réside dans le fait qu'il met en évidence une organisation en niveaux de traitement, où les unités linguistiques « de bas niveau » (ex. caractéristiques acoustiques) influencent celles « de niveaux supérieurs » (ex. lexicale et syntaxe). Contrairement aux modèles strictement modulaires, qui postulent une indépendance entre les différents niveaux d'analyse, TRACE propose une dynamique où la reconnaissance des mots est façonnée par des attentes lexicales et syntaxiques globales, qui modulent la perception phonologique (Gaskell & Marslen-Wilson, 1997 : 49). Ce phénomène est particulièrement essentiel pour expliquer la capacité des auditeurs à identifier rapidement les mots parlés, y compris en milieu bruyant, où l'information acoustique seule serait insuffisante à garantir une reconnaissance efficace (Norris & McQueen, 2008 : 102).

Si le modèle TRACE diffère radicalement de la GU chomskienne, il constitue néanmoins une alternative connexionniste à l'explication du langage. En effet, alors que la GU postule des principes innés et universels, fondés sur des structures syntaxiques prédéterminées dans l'esprit humain, TRACE met en avant une dynamique d'apprentissage basée sur les interactions entre unités de traitement (Seidenberg & MacDonald, 1999 : 573). Dans la perspective chomskyenne, le langage repose sur une organisation modulaire stricte, où la syntaxe est indépendante de la phonologie et du lexique. À l'inverse, TRACE rejette cette modularité rigide et privilégie un fonctionnement émergentiste, dans lequel les structures linguistiques se forment par des connexions statistiques et contextuelles entre différentes unités (McClelland et al., 2014 : 430). Cette opposition traduit deux visions distinctes du langage : l'une, symbolique et formelle, considère que les règles linguistiques sont innées, tandis que l'autre, connexionniste et interactive, postule que les représentations linguistiques résultent de l'expérience et de la mise en réseau des informations perçues⁴⁴.

⁴⁴ Par ailleurs, bien que TRACE soit un modèle de perception du langage, il présente certaines similitudes avec le modèle de production du langage de Levelt (1989), qui décrit les étapes successives de la formulation d'un énoncé.

Ainsi, le modèle TRACE constitue une avancée majeure en psycholinguistique, en démontrant que la reconnaissance des mots parlés repose sur des interactions croisées entre perception phonétique, activation lexicale et contexte linguistique global. Dans le prolongement de cette réflexion, cette conception interactive rejoint les travaux sur la mémoire phonologique développés par Baddeley & Hitch (1974), qui montrent que le traitement syntaxique dépend en partie d'un système de stockage temporaire des informations verbales. Ce système, appelé boucle phonologique, permet de maintenir des représentations linguistiques transitoires et joue un rôle clé dans la compréhension des phrases longues ou syntaxiquement complexes. Par exemple, lorsque nous écoutons une phrase à enchaînements multiples, nous devons conserver en mémoire des segments précédemment entendus pour les intégrer à la structure syntaxique globale (Baddeley & Hitch, 1974 : 87).

Le lien entre TRACE et la mémoire phonologique est essentiel pour comprendre comment le cerveau gère les informations phonétiques et syntaxiques en temps réel. Alors que TRACE met en évidence les interactions entre les niveaux phonétique et lexical dans la reconnaissance des mots parlés, le modèle de la mémoire phonologique explique comment ces unités linguistiques sont temporairement stockées et organisées pour permettre une compréhension fluide des énoncés complexes (Baddeley, 2003 : 118). Cette complémentarité théorique est particulièrement pertinente pour expliquer les performances linguistiques en situation de charge cognitive élevée, par exemple lors de l'écoute d'un discours rapide ou d'une conversation en milieu bruyant, où la mémoire de travail joue un rôle essentiel dans le maintien et l'intégration des informations auditives. Enfin, bien qu'il concerne principalement la perception du langage, il présente des similitudes notables avec le modèle de production de Levelt, notamment dans l'organisation hiérarchique et interactive des unités phonologiques et lexicales.

Alors que le modèle TRACE met en avant un traitement interactif et bidirectionnel de la parole, le modèle de la Cohorte, proposé par Marslen-Wilson (1987), offre une perspective plus séquentielle et prédictive sur la reconnaissance des mots parlés. Selon ce modèle, lorsque nous entendons un mot, toutes les entrées lexicales compatibles avec le début du signal acoustique sont activées simultanément, formant une cohorte de candidats lexicaux. Au fil du traitement, ces

Tous deux s'accordent sur une organisation modulaire des processus linguistiques, même si Levelt adopte une structure plus séquentielle que TRACE (Levelt, 1989). L'analogie la plus marquante entre ces deux approches concerne l'encodage phonologique. Dans le modèle de Levelt, cette étape repose sur l'activation progressive des représentations phonétiques avant leur réalisation articulatoire, ce qui rejoint la dynamique proposée par TRACE, où les unités phonétiques sont progressivement sélectionnées en fonction du signal acoustique perçu et des attentes contextuelles (Cutler, 2004 : 225). En outre, TRACE met en avant l'importance des interactions bidirectionnelles entre les unités lexicales et phonétiques, une idée qui se retrouve chez Levelt dans le rôle des rétroactions phonologiques anticipatoires, qui influencent l'accès lexical et l'articulation (Dell, 1986 : 291). Ces correspondances témoignent d'une convergence entre les modèles de perception et de production du langage, qui partagent des principes similaires sur la manière dont les informations linguistiques sont traitées en temps réel.

candidats sont progressivement éliminés jusqu'à ce qu'un seul mot corresponde entièrement au signal perçu (Marslen-Wilson, 1987 : 125). Par exemple, en entendant le début du mot café, un locuteur pourrait initialement activer cactus, cahier, cafard, etc., avant d'identifier précisément café dès que suffisamment d'indices acoustiques sont disponibles. Ainsi, si TRACE met l'accent sur les interactions bidirectionnelles entre les niveaux phonologique et lexical, le modèle de la Cohorte insiste davantage sur l'importance de l'anticipation et de la prédiction dans la reconnaissance des mots. Cette approche est particulièrement pertinente dans les situations où le traitement rapide du langage est nécessaire, notamment en milieu bruyant ou lors de conversations rapides (Gaskell & Marslen-Wilson, 1997 : 51).

1.1.3 Lecture et perception de la parole : apports du modèle de la Double Voie et de la théorie motrice

Tout comme les modèles de perception de la parole (TRACE, Cohorte), le modèle de la Double Voie de la Lecture (Coltheart et al., 2001) met en évidence des mécanismes distincts pour accéder au langage, en l'occurrence la lecture phonologique et lexicale. Ce dernier propose une explication cognitive du traitement du langage écrit en distinguant deux mécanismes complémentaires d'accès au sens des mots écrits. La première, appelée voie phonologique, repose sur la conversion grapho-phonémique, un processus qui permet de lire un mot inconnu en le décomposant en unités phonétiques successives. Par exemple, lorsqu'un lecteur rencontre le mot piano pour la première fois, il procède à un déchiffrement progressif en segmentant le mot en éléments distincts (p-i-a-n-o) avant d'accéder à sa prononciation correcte. La seconde, désignée sous le nom de voie lexicale, permet une reconnaissance directe des mots familiers sans passer par une conversion phonologique. Dans ce cas, le mot est identifié immédiatement par le biais de sa représentation en mémoire, ce qui accélère considérablement le traitement des mots courants et automatisés (*Ibid.*). Cette distinction est particulièrement utile pour comprendre les troubles du langage écrit, notamment la dyslexie développementale, qui peut être associée à un dysfonctionnement de l'une ou l'autre de ces voies⁴⁵. En lien avec les modèles psycholinguistiques généraux, le modèle de la Double Voie de la Lecture met en évidence l'importance des interactions entre la mémoire lexicale, la phonologie et la syntaxe. Il souligne ainsi que la lecture, tout comme la perception de la parole, ne repose pas sur un unique

⁴⁵ Snowling (2000) montre que les enfants dyslexiques souffrant d'un déficit de la voie phonologique éprouvent des difficultés à décoder les nouveaux mots, ce qui entrave leur capacité à apprendre la lecture par l'identification progressive des sons. En revanche, ceux présentant un déficit de la voie lexicale peinent à reconnaître rapidement les mots fréquents et doivent s'appuyer davantage sur la conversion phonologique, ce qui ralentit leur lecture et affecte leur fluidité (Snowling, 2000 : 132)

mécanisme mais sur plusieurs niveaux de traitement cognitifs en parallèle, chacun étant activé en fonction des caractéristiques du mot traité et du profil cognitif du lecteur.

Par ailleurs, une approche influente dans l'étude de la perception de la parole est également la Théorie Motrice de la Perception de la Parole (Liberman & Mattingly, 1985). Contrairement au modèle TRACE, qui repose sur un traitement acoustique et interactif du signal linguistique, la théorie motrice postule que la perception des sons de parole repose sur les mécanismes articulatoires impliqués dans leur production⁴⁶. Selon cette hypothèse, lorsqu'un auditeur entend un son de parole, il active en parallèle les gestes moteurs nécessaires à sa production, ce qui lui permet d'identifier plus facilement les phonèmes, notamment dans des environnements bruyants (*Ibid.*). Cette conception repose sur l'idée que les représentations auditives des phonèmes sont indissociables des représentations articulatoires, ce qui expliquerait pourquoi certaines illusions auditives et confusions phonétiques surviennent plus fréquemment dans des langues où les distinctions articulatoires sont proches. Cette perspective diffère du modèle TRACE, qui considère la reconnaissance des phonèmes comme un processus purement perceptif et interactif, et non lié aux représentations motrices. Par ailleurs, des études récentes en neurosciences ont appuyé cette hypothèse en montrant que les aires motrices du cerveau sont activées lors de la perception du langage, suggérant une interaction entre production et perception de la parole (Pulvermüller & Fadiga, 2010 : 317).

1.1.4 Le rôle de la mémoire épisodique dans le traitement du langage

Un autre modèle fondamental en psycholinguistique est le modèle de la Mémoire Épisodique (Tulving, 1972), qui postule que les expériences linguistiques passées sont stockées sous forme d'épisodes mémoriels, influençant ainsi le traitement du langage en temps réel. Contrairement à la mémoire phonologique, qui permet de maintenir temporairement des représentations linguistiques, la mémoire épisodique joue un rôle essentiel dans l'activation des représentations lexicales basées sur le contexte et l'expérience individuelle. Par exemple, lorsqu'un individu entend un mot familier, sa mémoire épisodique active automatiquement des expériences passées associées à ce mot, facilitant ainsi son traitement et son intégration dans le discours en cours (Tulving, 1983 : 75). En lien avec le modèle TRACE, cette mémoire permet d'expliquer pourquoi certains mots sont reconnus plus rapidement lorsqu'ils sont présentés dans un contexte prévisible (McClelland et al., 2015 : 435). De même, dans le modèle de Levelt, la mémoire

⁴⁶ La théorie motrice de la perception de la parole repose sur l'hypothèse que la reconnaissance des sons ne se fait pas uniquement via l'analyse acoustique, mais implique également une activation des gestes articulatoires nécessaires à leur production (Liberman & Mattingly, 1985). Cette perspective est soutenue par des études en neurosciences montrant que les aires motrices du cortex prémoteur sont activées lors de la perception des phonèmes, ce qui suggère un lien direct entre les circuits neuronaux de la production et de la perception du langage (Pulvermüller & Fadiga, 2010).

épisodique intervient lors de la sélection lexicale, en influençant le choix des mots en fonction des expériences personnelles du locuteur.

Les modèles psycholinguistiques du traitement du langage offrent des perspectives variées sur la perception, la production et l'acquisition du langage. Tandis que la Grammaire Universelle de Chomsky postule des principes innés, des approches comme TRACE (McClelland & Elman, 1986) expliquent la reconnaissance des mots parlés par des interactions dynamiques. Le modèle de Levelt (1989) décrit la production du langage en trois étapes modulaires, tandis que la mémoire phonologique (Baddeley & Hitch, 1974) joue un rôle clé dans la compréhension syntaxique en maintenant temporairement les unités linguistiques. La théorie motrice de la perception de la parole (Lieberman & Mattingly, 1985) met en avant l'interaction entre perception et production, soutenue par des études neuroscientifiques. Par ailleurs, le modèle de la Cohorte (Marslen-Wilson, 1987) et celui de la Double Voie de la Lecture (Coltheart et al., 2001) montrent que la reconnaissance des mots repose sur des systèmes distincts mais interconnectés. Enfin, la mémoire épisodique (Tulving, 1972) souligne l'influence des expériences passées sur le traitement du langage. Ces modèles complémentaires permettent d'approfondir notre compréhension des processus cognitifs du langage.

L'analyse de ces modèles permet désormais d'aborder une question centrale en psycholinguistique : comment ces connaissances théoriques peuvent-elles éclairer l'étude des troubles du langage ? La section suivante examinera plus précisément les pathologies acquises du langage, en mettant en avant les apports des modèles psycholinguistiques à leur compréhension et à leur traitement.

1.2. Psycholinguistique et pathologies acquises du langage

Dans un contexte où les pathologies du langage affectent profondément la communication et l'autonomie des patients, force est de constater que la psycholinguistique clinique joue un rôle essentiel en identifiant les mécanismes cognitifs et neuronaux sous-jacents à ces troubles. Ainsi, l'approche psycholinguistique se consacre entre autres à l'étude des pathologies acquises du langage, notamment l'aphasie⁴⁷ et les troubles langagiers associés aux maladies neurodégénératives telles que la maladie d'Alzheimer et la maladie de Parkinson. Ces dernières sont causées par des lésions cérébrales ou des maladies neurodégénératives, entraînant des altérations du langage qui affectent la production, la compréhension et l'organisation du discours (Caplan, 1992). Grâce aux progrès de la neuroimagerie et de la linguistique cognitive, il est désormais possible d'identifier précisément les réseaux neuronaux impliqués et de concevoir des

⁴⁷ L'aphasie est un trouble du langage causé par une lésion cérébrale, affectant la production et/ou la compréhension verbale, indépendamment de tout déficit sensoriel ou intellectuel (Caplan, 1992).

outils d'évaluation standardisés pour optimiser la prise en charge des patients (Shallice, 1988). Dans cette section consacrée à l'analyse des contributions de la psycholinguistique à l'étude des troubles du langage, nous examinerons d'abord les manifestations linguistiques de ces pathologies avant d'aborder les méthodes d'évaluation, les approches thérapeutiques et d'autres troubles acquis susceptibles d'affecter le langage, en tenant compte notamment des spécificités liées au bilinguisme.

1.2.1 Perspectives psycholinguistiques et neurocognitives sur l'aphasie

Parmi les troubles du langage étudiés par la psycholinguistique clinique, l'aphasie occupe une place centrale en raison de la diversité des déficits qu'elle engendre. Son analyse repose sur une classification fondée à la fois sur les symptômes observés et sur les régions cérébrales affectées, permettant ainsi une compréhension plus fine des mécanismes cognitifs impliqués. Dans ce contexte, les travaux de Valdois et Joanette (1988) ont montré que les lésions de l'aire de Broca, située dans le lobe frontal gauche, entraînent des déficits d'expression verbale caractérisés par un discours télégraphique et des difficultés syntaxiques⁴⁸, tandis que les atteintes de l'aire de Wernicke, dans le lobe temporal, sont associées à des troubles de la compréhension avec un discours fluide mais dénué de sens⁴⁹. Ces distinctions ont été corroborées par des études en neuroimagerie fonctionnelle, qui ont permis de préciser les circuits neuronaux impliqués dans le traitement du langage. Les travaux de Jobard et al. (2003) ont identifié les aires de l'hémisphère gauche activées lors de la lecture et du traitement du langage, notamment la pars opercularis (BA 44) et la pars triangularis (BA 45) du gyrus frontal inférieur, ainsi que le gyrus temporal supérieur⁵⁰. Ces avancées ont permis de préciser la répartition fonctionnelle des structures

⁴⁸ L'aphasie de Broca résulte généralement d'une lésion dans l'hémisphère gauche, affectant le gyrus frontal inférieur. Ce trouble impacte l'encodage grammatical du langage, entraînant des difficultés dans la structuration syntaxique des énoncés, bien que la compréhension demeure relativement préservée (Levelt, Roelofs & Meyer 1999 : 229). Selon le modèle de Levelt, l'aphasie de Broca est liée à un dysfonctionnement au niveau de l'encodage grammatical dans la phase de formulation. Les patients éprouvent des difficultés à sélectionner les lemmes et à organiser la structure syntaxique de leurs phrases, ce qui conduit à une parole agrammaticale et télégraphique, caractérisée par l'omission des morphèmes grammaticaux.

⁴⁹ L'aphasie de Wernicke est caractérisée par un déficit d'accès aux représentations phonologiques du lexique mental. Associée à une atteinte de l'aire de Wernicke dans le lobe temporal gauche, elle se manifeste par un discours fluide mais souvent inintelligible, les mots produits ne correspondant pas toujours à l'intention initiale du locuteur (Levelt, Roelofs & Meyer, 1999 : 8). Dans le cadre du modèle de Levelt, ce phénomène s'explique par une altération au niveau de l'encodage phonologique, où les lemmes sélectionnés ne sont pas correctement convertis en lexèmes. Cela conduit à des paraphrasies phonémiques (substitution de sons dans les mots) et à des néologismes, où des mots totalement inventés apparaissent dans le discours (Ferrand, 2001 : 12).

⁵⁰ Une représentation détaillée de l'organisation fonctionnelle des régions cérébrales impliquées dans le langage est fournie par Hickok et Poeppel (2007), qui décrivent un modèle dual du traitement du langage. Ce modèle distingue une voie dorsale, reliant l'aire de Broca et l'aire de Wernicke via le faisceau arqué, essentielle à la transformation des représentations auditives en articulations ; et une voie ventrale, impliquant le gyrus temporal supérieur et le cortex temporal médian, qui assure le traitement sémantique et la compréhension du langage. Afin de clarifier ces concepts, nous proposons une description synthétique des principales structures concernées. L'aire de Broca, située dans le lobe frontal inférieur gauche, comprend principalement la pars opercularis (BA 44) et la pars triangularis (BA 45) du gyrus frontal inférieur. La pars opercularis est associée au contrôle moteur de la parole et à la production

cérébrales impliquées dans le langage, mettant en évidence leur rôle différencié dans la production, la compréhension et l'organisation des représentations phonologiques et sémantiques.

1.2.2 Troubles acquis du langage : altérations motrices, cognitives et pragmatiques

Si les aphasies constituent une part majeure des troubles acquis du langage, d'autres troubles neuropsychologiques peuvent également altérer les capacités langagières. Parmi ceux-ci, la dysarthrie, qui résulte d'une paralysie ou d'un manque de coordination des muscles impliqués dans la production de la parole, entraîne des modifications de l'articulation, de la prosodie et de la phonation (Sicard et al., 2023). Ce trouble peut survenir à la suite d'un accident vasculaire cérébral, d'un traumatisme crânien ou de maladies neurodégénératives comme la sclérose en plaques ou la maladie de Parkinson. Les patients dysarthriques produisent souvent une parole lente, monotone et difficilement intelligible, ce qui complique leur communication quotidienne (Darley, Aronson & Brown, 1969).

L'apraxie de la parole, quant à elle, est un trouble de la programmation motrice nécessaire à la production des sons de la parole, alors que la force musculaire est intacte. Elle se manifeste par des distorsions de phonèmes, des substitutions, des répétitions involontaires, ainsi qu'une prosodie anormale (Peach, 2004). Contrairement à la dysarthrie, l'apraxie de la parole reflète une difficulté à planifier et à coordonner les mouvements articulatoires, et non un problème musculaire ou neuro-moteur. Elle est généralement liée à des lésions corticales dans les régions prémotrices ou dans l'hémisphère gauche dominant pour le langage (Duffy, Strand & Josephs, 2013).

Les traumatismes crâniens (TCC), fréquents après des accidents de la route ou des chutes, constituent une autre cause majeure de troubles acquis du langage. Ces lésions cérébrales peuvent être diffuses ou localisées, touchant les régions frontales et temporales impliquées dans la mémoire, l'attention et l'organisation du discours. En conséquence, les individus victimes de TCC présentent souvent des difficultés à structurer leur discours, à accéder à des mots précis, ou à maintenir une cohérence narrative. En outre, les troubles pragmatiques du langage, comme

langagière, tandis que la pars triangularis joue un rôle central dans le traitement syntaxique et sémantique (Friederici, 2011). De son côté, l'aire de Wernicke, située dans le gyrus temporal supérieur du lobe temporal gauche, est essentielle à la compréhension du langage. Ces deux régions sont reliées par le faisceau arqué, un ensemble de fibres nerveuses facilitant la transmission de l'information entre production et compréhension du langage (Catani & Mesulam, 2008). D'autres structures contribuent également au traitement linguistique : le gyrus supramarginal, situé à la jonction temporo-pariétale, est impliqué dans le traitement phonologique, tandis que le cortex temporal, et plus particulièrement le gyrus temporal supérieur, joue un rôle clé dans l'intégration sémantique et auditive (Hickok & Poeppel, 2007).

l'interprétation des intentions ou des sous-entendus, sont fréquents, rendant les interactions sociales particulièrement délicates (Masson, 2000).

Certaines formes de démences, notamment la maladie d'Alzheimer et l'aphasie primaire progressive, touchent progressivement les habiletés linguistiques. Les patients atteints de ces pathologies présentent une dégradation de la mémoire sémantique, une réduction du lexique disponible et des difficultés croissantes à former des phrases complexes (Grossman, 2010). L'aphasie primaire progressive, par exemple, est caractérisée par une perte progressive de la capacité à nommer des objets, à comprendre des mots et à produire des énoncés structurés, reflétant une atteinte corticale progressive des régions langagières de l'hémisphère gauche (Gorno-Tempini et al., 2011).

Parmi ces divers troubles, le trouble de stress post-traumatique (TSPT), peut également altérer les capacités langagières. Le TSPT, qui survient à la suite d'un événement traumatique, est associé à des dysfonctionnements cognitifs susceptibles d'affecter la fluidité verbale, l'organisation du discours et l'accès au lexique. Sur le plan neurobiologique, des études ont montré que l'hippocampe et le cortex préfrontal, des structures impliquées dans la mémoire et la production langagière, sont affectés chez les individus atteints de TSPT (Hopper et al., 2007). De plus, la narration des souvenirs traumatiques présente des particularités linguistiques spécifiques : fragmentation du discours, augmentation des pauses et tendance à éviter certains termes émotionnels (Foa et al., 1995). L'analyse psycholinguistique permet ainsi d'identifier ces altérations et de développer des outils d'évaluation adaptés pour mieux comprendre les troubles langagiers associés au TSPT⁵¹.

1.2.3 Des réseaux neuronaux à la rééducation : vers une approche intégrée des troubles du langage

L'analyse des pathologies acquises du langage et de leurs conséquences sur la production et la compréhension du langage s'inscrit dans un cadre conceptuel plus large, selon lequel lesdites compétences reposent sur une interaction complexe entre plusieurs régions cérébrales. Dans ce contexte, les recherches en neuroimagerie ont considérablement enrichi la compréhension de ces mécanismes, en mettant en évidence les réseaux neuronaux interconnectés impliqués dans les processus langagiers fondamentaux. En particulier, les travaux en imagerie cérébrale, notamment par résonance magnétique fonctionnelle (IRMf) et tomographie par émission de positons

⁵¹ Compte tenu de l'ampleur de ses implications sur la production et l'organisation du discours, une section spécifique sera consacrée au TSPT afin d'en analyser en profondeur les manifestations linguistiques ainsi que les approches thérapeutiques fondées sur le langage. En effet, le TSPT constitue un élément central de la problématique de cette étude ; il sera donc brièvement mentionné dans cette section avant d'être traité de manière plus approfondie ultérieurement.

(TEP)⁵², ont montré que l'aire de Broca et l'aire de Wernicke ne fonctionnent pas de manière isolée, mais interagissent au sein d'un réseau plus large impliquant le faisceau arqué, reliant ces deux régions et facilitant ainsi l'intégration des processus phonologiques, syntaxiques et sémantiques (Shallice, 1988). Cette connectivité a été confirmée par des études en neuroimagerie qui ont démontré que le faisceau arqué constitue une voie dorsale critique pour la coordination entre la production et la compréhension du langage. Plus précisément, Catani et Mesulam (2008) ont mis en évidence, grâce à l'imagerie par tenseur de diffusion (DTI), que cette structure fibreuse est segmentée en plusieurs sous-composants, chacun jouant un rôle spécifique dans le traitement du langage. La portion postérieure du faisceau est particulièrement impliquée dans le traitement auditif et la reconnaissance des sons du langage, tandis que la portion antérieure participe activement à la planification et à l'articulation verbale (Catani & Mesulam, 2008 : 1361 - 1374).

En outre, l'implication d'autres structures, notamment le cortex temporal et le gyrus supramarginal, suggère une organisation dynamique et distribuée du réseau langagier (Martin, 2015). Le gyrus supramarginal, localisé dans la jonction temporo-pariétale, joue un rôle essentiel dans le traitement phonologique et l'intégration multisensorielle des informations linguistiques. Des études montrent que ce gyrus contribue préférentiellement aux aspects phonologiques du traitement des mots, participant ainsi à la reconnaissance visuelle et auditive de ceux-ci. Le cortex temporal, en particulier dans sa partie médiane et supérieure, est impliqué dans la compréhension lexicale et sémantiques. En effet, des recherches indiquent que le gyrus temporal supérieur intervient dans la perception fine des émotions véhiculées par les stimuli linguistiques et visuels (*ibid.* : 255-257).

Ces découvertes expliquent pourquoi les atteintes à ces structures peuvent engendrer des déficits linguistiques variés, allant des troubles de la fluidité verbale à des altérations plus profondes de la compréhension et de l'organisation syntaxique du langage. Par exemple, des lésions du gyrus supramarginal peuvent entraîner des erreurs de parole et des difficultés de répétition, tandis que des atteintes du gyrus temporal supérieur affectent principalement la compréhension du langage. Ainsi, ces recherches confirment que le traitement du langage repose sur une interaction coordonnée entre plusieurs structures cérébrales interconnectées, plutôt que sur un modèle strictement localisé du fonctionnement langagier (Balasubramanian et al, 2019).

⁵² La résonance magnétique fonctionnelle (IRMf) et la tomographie par émission de positons (TEP) sont deux techniques d'imagerie cérébrale complémentaires utilisées en neurosciences cognitives et en médecine. L'IRMf repose sur la détection des variations du flux sanguin cérébral à l'aide du contraste BOLD (Blood Oxygen Level Dependent), permettant d'identifier les régions activées lors de tâches cognitives ou sensorielles sans recours à une substance radioactive (Ogawa et al., 1993). En revanche, la TEP utilise des traceurs radioactifs pour mesurer l'activité métabolique des tissus cérébraux, offrant ainsi une évaluation plus fine du fonctionnement neuronal en lien avec divers processus physiopathologiques, notamment en oncologie et en neurologie (de Dreuille et al., 2002).

Selon les modèles cognitifs, tels que celui développé par Caplan (1992), ces pathologies — aphasies, troubles post-traumatiques, dysarthries, etc. — peuvent affecter de manière sélective l'accès lexical, la structuration syntaxique ou l'intégration sémantique, suggérant que ces fonctions reposent sur des modules⁵³ relativement indépendants mais interconnectés. Cette approche modulaire est particulièrement mise en évidence dans l'analyse de profils aphasiques. Par exemple, les patients atteints d'aphasie agrammatique produisent souvent des phrases réduites à l'essentiel, autrement dit à des mots-clés, traduisant une difficulté marquée à organiser les structures syntaxiques complexes. À l'inverse, les patients souffrant d'aphasie de conduction présentent principalement des troubles dans la répétition des mots, ce qui indique une perturbation des processus phonologiques et/ou des mécanismes d'intégration entre les modules impliqués dans la transmission de l'information (Badecker & Caramazza, 1991). De plus, l'analyse psycholinguistique des erreurs commises par ces patients a permis de distinguer des dissociations fonctionnelles au sein du système langagier. Ainsi, certains aspects, tels que la morphologie dérivationnelle — qui permet la formation de nouveaux mots par ajout d'affixes — restent relativement préservés, tandis que la morphologie flexionnelle — qui adapte les mots à leur fonction syntaxique dans la phrase — est souvent altérée (Miceli & Caramazza, 1988). Cette dissociation renforce l'hypothèse d'une organisation modulaire du traitement du langage, où chaque composante du langage est traitée par des sous-systèmes spécifiques, interconnectés afin d'assurer une communication fluide et cohérente.

Sur le plan clinique, ces constats sont susceptibles d'orienter l'élaboration de protocoles de rééducation. En identifiant précisément les modules affectés chez un patient, il devient possible de concevoir des stratégies thérapeutiques ciblées qui visent à restaurer ou à compenser les fonctions déficitaires. Ainsi, l'approche modulaire, en plus de son apport théorique, se révèle donc cruciale pour adapter la pratique clinique à chaque profil linguistique.

La prise en charge des troubles acquis du langage repose sur des modèles de réorganisation neuronale⁵⁴ exploitant la plasticité cérébrale. Par exemple, la stimulation linguistique intensive, qui consiste à exposer les patients à un environnement riche en langage, a montré des effets positifs sur la récupération lexicale et syntaxique (MacWhinney & Bates,

⁵³ L'organisation modulaire du traitement du langage désigne la division fonctionnelle du système langagier en unités spécialisées, chacune prenant en charge des aspects spécifiques tels que la phonologie, la syntaxe ou la sémantique. Selon ce modèle, ces modules fonctionnent de manière relativement autonome tout en étant interconnectés, permettant une intégration cohérente et efficace des informations pour la compréhension et la production du langage (Friederici, 2011 ; Hagoort, 2005).

⁵⁴ Les modèles de réorganisation neuronale exploitant la plasticité cérébrale décrivent comment, suite à une lésion ou une stimulation, le cerveau adapte sa structure fonctionnelle en formant de nouvelles connexions, en recrutant des zones adjacentes ou homologues, et en réorganisant ses réseaux pour restaurer ou compenser des fonctions altérées. Ces mécanismes sous-tendent la récupération fonctionnelle et justifient l'efficacité des protocoles de rééducation ciblés (Kleim & Jones, 2008).

1989). De même, les thérapies basées sur l'évocation et la répétition des mots améliorent significativement la production orale chez les patients aphasiques (Shallice, 1988).

Ainsi, l'intégration des connaissances issues de la linguistique, de la psychologie cognitive et des neurosciences permet aujourd'hui d'élaborer des stratégies d'évaluation et de rééducation de plus en plus précises, visant à atténuer les effets des pathologies acquises du langage sur la communication quotidienne des patients. En combinant ces approches, la psycholinguistique offre un cadre essentiel pour comprendre et traiter ces troubles avec une précision accrue. L'analyse des troubles tels que l'aphasie, la dysarthrie, l'apraxie de la parole, les syndromes post-traumatiques ou encore les démences, mise en regard avec les spécificités du bilinguisme, démontre l'importance de protocoles cliniques différenciés, exploitant la plasticité cérébrale et les innovations technologiques pour optimiser l'efficacité des interventions thérapeutiques.

Après avoir examiné l'approche psycholinguistique sous divers angles—des modèles théoriques au traitement du langage, en passant par les troubles développementaux et les pathologies acquises—nous poursuivrons ce chapitre en nous intéressant spécifiquement au trouble de stress post-traumatique, à sa définition selon le DSM-5 aussi bien qu'à ses manifestations linguistiques et discursives.

2. Le trouble de stress post-traumatique et son versant linguistique

À la croisée de la psychologie et de la linguistique, l'interaction entre trauma et langage offre une fenêtre privilégiée sur la réorganisation cognitive qui accompagne l'expérience traumatique. L'analyse des perturbations discursives — telles que la fragmentation narrative et l'appauvrissement lexical — permet de mettre en évidence les modifications profondes qui affectent la structuration de la pensée, révélant ainsi des mécanismes cognitifs autrement imperceptibles.

Actuellement, il est établi que l'état de stress post-traumatique touche entre 4 et 10 % des individus ayant vécu un événement potentiellement traumatique (Gindt et al., 2013). Ces chiffres soulignent l'importance d'une compréhension approfondie des mécanismes latents du trouble, notamment sur le plan psychopathologique, où il se caractérise par un déséquilibre entre les mémoires explicite et implicite. L'événement traumatique échappe ainsi à une intégration cohérente dans la continuité psychique du sujet, modifiant en profondeur la manière dont l'individu organise et exprime son vécu (Auxéméry & Gayraud, 2025). Dès lors, les altérations discursives ne se limitent pas à de simples marqueurs linguistiques : elles traduisent une

restructuration cognitive et émotionnelle, témoignant de l'impact du trauma sur les processus de pensée et d'expression.

Afin d'éclairer ces phénomènes, cette analyse s'articulera autour de deux axes complémentaires. D'une part, elle retracera l'évolution des définitions du TSPT dans le DSM, en soulignant les transformations conceptuelles et les controverses qui ont jalonné son histoire. D'autre part, elle s'intéressera aux méthodologies employées dans l'étude du discours des personnes traumatisées, en mettant en évidence les approches qualitatives et quantitatives qui permettent d'identifier ces manifestations discursives.

L'articulation de ces deux dimensions — évolution conceptuelle et méthodologie d'analyse — permet de mieux comprendre en quoi le langage constitue un reflet fidèle du trauma psychique et de ses mécanismes d'expression. Ce cadre analytique constitue ainsi un socle théorique essentiel pour appréhender les interactions entre trauma et langage, tout en ouvrant de nouvelles perspectives sur les mécanismes de résilience et d'adaptation psychique.

2.1. Quand le trauma façonne l'esprit : une perspective psychologique

Le Trouble de Stress Post-Traumatique (TSPT) – ou *Post-Traumatic Stress Disorder (PTSD)* dans la nomenclature anglo-saxonne – a fait l'objet de modifications importantes dans la cinquième édition du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders (DSM-5)*⁵⁵ (American Psychiatric Association, désormais APA, 2013 : 271-280). Parmi ces changements, des ajustements significatifs ont été apportés à l'organisation du manuel et à la définition des critères diagnostiques du TSPT, dans le but de mieux caractériser la diversité des manifestations du trouble. Ces évolutions reflètent une compréhension plus fine des réactions psychologiques consécutives à un événement traumatique et visent à affiner le diagnostic en s'appuyant sur des avancées empiriques et cliniques, afin de mieux refléter la diversité des manifestations dudit trouble. Si certains changements ont été proposés afin de favoriser une meilleure prise en compte des manifestations du TSPT, ils ont néanmoins soulevé des controverses. Parmi ces dernières figurent la pertinence de certaines modifications diagnostiques et leur impact sur la classification du trouble (Auxéméry & Gayraud, 2025).

⁵⁵ L'évolution du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders (DSM)* reflète une compréhension croissante des troubles liés au traumatisme. Dans le DSM-I, publié en 1952, le diagnostic de "réaction de stress intense" (*gross stress reaction*) était utilisé pour décrire les réponses psychologiques aux événements traumatiques. Cependant, cette catégorie a été omise dans le DSM-II de 1968, ce qui a conduit à une absence de reconnaissance formelle des troubles post-traumatiques pendant cette période. Ce n'est qu'avec le DSM-III, en 1980, que le Trouble de Stress Post-Traumatique (TSPT) a été officiellement introduit, reconnaissant ainsi les effets psychologiques durables des traumatismes. Les éditions suivantes, y compris le DSM-III-R et le DSM-IV, ont affiné les critères diagnostiques du TSPT (Auxéméry & Gayraud, 2025).

Dans les éditions antérieures du DSM (DSM-III et DSM-IV), le TSPT était classé parmi les troubles anxieux⁵⁶ (APA, 1994). Cependant, cette classification devient controversée déjà dès le DSM-III-R (APA, 1987) en raison de la présence d'un symptôme prédominant autre que l'anxiété, la peur et les comportements d'évitement : la reviviscence du traumatisme (Miller et al., 2014 : 209). De plus, plusieurs études ultérieures (Brewin et al., 2000 ; Andrews et al., 2000 ; Orth & Wieland, 2006) ont montré que des émotions autres que la peur et l'anxiété jouent un rôle déterminant dans le maintien du trouble. Les recherches expérimentales successives (Carson et al., 2000 ; Pitman et al., 1987) et les études sur la comorbidité (Sareen, 2014 ; Hicks et al., 2024) ont révélé que la réactivité aux stimuli traumatiques ne reflétait pas toujours une peur pathologique. Dans ce cadre, le TSPT tendait à être moins lié à des troubles comme tels que les phobies et les troubles paniques, caractérisés par une peur et un évitement pathologiques, qu'aux troubles de l'humeur unipolaires et au trouble anxieux généralisé (Miller et al., 2014 : 209).

Avec la publication du DSM-5, le TSPT est désormais rattaché à la catégorie « Troubles liés à un traumatisme ou à un facteur de stress », soulignant le rôle prépondérant de l'événement traumatique lui-même dans la genèse du trouble. Dans ce contexte, le retrait du TSPT de la catégorie des troubles anxieux et son inclusion dans celle des troubles liés au traumatisme et aux facteurs de stress représente une décision très controversée⁵⁷. En effet, l'association initiale dudit syndrome avec les troubles anxieux a produit de nombreuses avancées dans le domaine du stress post traumatique : les premières théorisations du TSPT reposaient sur des modèles comportementaux de peur conditionnée et d'évitement, en lien avec les orientations des recherches en neurobiologie et en psychophysiologie du trouble (Keane et al., 1989 ; Foa et al., 2009 cités dans Miller et al., 2014 : 209 -210). De plus, les traitements empiriques du TSPT ont été développés en parallèle des thérapies d'exposition utilisées pour les troubles anxieux, illustrant les similitudes initiales dans les approches thérapeutiques (Foa et al., 1991). Cette évolution vise à distinguer le TSPT des troubles anxieux en insistant sur l'origine traumatique du trouble et ses mécanismes neurobiologiques spécifiques (Kilpatrick et al., 2013). Cette reclassification a eu un impact direct sur la définition des critères diagnostiques du TSPT, avec des ajustements notables visant à préciser la nature du trouble et ses manifestations symptomatiques.

Le DSM-5 définit le TSPT au moyen de plusieurs critères (A à H) qui doivent être remplis de façon concomitante (APA, 2013 : 271-280). Dans les prochaines lignes, le contenu de

⁵⁶ Le TSPT est conceptualisé et classé parmi les troubles anxieux depuis son introduction dans le DSM-III (APA, 1980).

⁵⁷ Si cette décision repose sur le fait que le trouble ne repose pas uniquement sur une réaction anxieuse, certains chercheurs ont critiqué ce choix en soulignant que l'anxiété demeure un élément central de la pathologie (Zoellner, Rothbaum & Feeny, 2011).

chaque critère, les modifications éventuelles apportées par le DSM-5 et une critique de ces dernières seront synthétisées.

Le *Critère A : Exposition à la menace ou à l'événement traumatique* précise que la personne doit avoir été exposée, soit-il directement ou indirectement, à la mort, à une menace de mort, à des blessures graves ou à des violences sexuelles (APA, 2013 : 271). Cette exposition peut prendre différentes formes. Ainsi, l'individu peut être victime ou témoin direct de l'événement, apprendre qu'un proche a subi des violences ou un décès brutal, ou bien être soumis de façon répétée ou extrême à des détails particulièrement éprouvants (cas des premiers intervenants ou du personnel d'urgence). Le DSM-5 a modifié le critère A en supprimant l'exigence selon laquelle l'individu devait répondre au traumatisme avec une réaction de peur, d'impuissance ou d'horreur, ce qui était auparavant requis dans le DSM-IV (APA, 1994). Cette suppression a été justifiée par des recherches montrant que ces réactions ne sont pas systématiquement présentes et ne constituent pas un indicateur fiable du développement du TSPT. Cependant, certains auteurs estiment que cette modification pourrait élargir excessivement le spectre du diagnostic, entraînant un risque de sur-diagnostic (Friedman et al., 2011). Toutefois, certains auteurs considèrent que l'absence de cette exigence peut entraîner une surestimation des cas de TSPT, en diagnostiquant des individus qui n'auraient pas rempli ces critères dans les versions précédentes (Weathers & Keane, 2007). Ainsi, la reformulation de ce critère dans le DSM-5 a été largement débattue, notamment en ce qui concerne l'exclusion des expositions indirectes qui n'impliquent pas un contact direct avec l'événement traumatique (Friedman et al., 2011 ; Weathers & Keane, 2007).

Présent depuis l'introduction officielle du TSPT dans le DSM-III (APA, 1980), le *Critère B : Symptômes d'intrusion* souligne la présence de symptômes persistants et intrusifs associés à l'événement (APA, 2013 : 272). Ces symptômes incluent notamment des souvenirs répétitifs et envahissants, souvent assimilés à des flashbacks, des cauchemars, des réactions dissociatives au cours desquelles la personne revit la scène traumatique, ou encore une forte détresse psychologique et des réponses physiologiques marquées lorsqu'elle est confrontée à des stimuli rappelant l'événement. Ce critère a été reformulé dans les éditions suivantes, mais son contenu général est resté stable en raison de sa forte valeur prédictive dans le cadre du diagnostic du TSPT (Kilpatrick et al., 2013).

Si le Critère B sur les symptômes d'intrusion n'a pas été modifié dans le DSM-5, d'autres critères ont fait l'objet de révisions substantielles. C'est notamment le cas des manifestations d'évitement et d'engourdissement émotionnel, qui étaient auparavant regroupées dans un même critère et ont été distinguées dans cette nouvelle édition du manuel. Dans le DSM-IV, les symptômes d'évitement et d'engourdissement émotionnel étaient intégrés dans un même critère,

ce qui ne permettait pas de distinguer clairement ces deux manifestations, pourtant issues de mécanismes neuropsychologiques distincts. Le DSM-5 a donc procédé à une séparation de ces symptômes en deux critères distincts, qui constituent le Critère C et le Critère D. Le *Critère C : Évitement persistant* met en avant les conduites d'évitement que la personne adopte pour ne pas se confronter aux souvenirs, pensées ou émotions rattachés à l'événement (APA, 2013 : 273). Cet évitement peut également viser des éléments extérieurs (lieux, personnes, objets) capables de rappeler l'expérience traumatique ou d'en réactiver la souffrance. Le *Critère D : Altérations négatives des cognitions et de l'humeur* se caractérise par l'apparition ou l'aggravation de pensées et d'émotions négatives liées au traumatisme (APA, 2013 : 273-274). Certaines personnes ne parviennent pas à se rappeler des détails cruciaux de l'événement, tandis que d'autres développent des croyances défavorables envers elles-mêmes ou le monde (par exemple, se percevoir comme « fondamentalement mauvaises » ou juger le monde comme « totalement dangereux »). Des sentiments tels que la culpabilité, la honte ou la colère peuvent devenir persistants, et la personne peut se détacher progressivement de ses activités habituelles ou éprouver des difficultés à ressentir des émotions positives. Ce critère a été ajouté dans le DSM-5 pour refléter les troubles cognitifs et émotionnels associés au traumatisme, qui étaient auparavant sous-représentés dans le DSM-IV (Friedman et al., 2011). Dans ce contexte, la séparation des anciens critères d' « évitement » et « d'engourdissement émotionnel » en deux catégories distinctes (les conduites d'évitement, Critère C et les altérations négatives des cognitions et de l'humeur, Critère D) constitue l'une des principales modifications du DSM-5. Cette distinction a été introduite sur la base d'études analytiques montrant que ces deux dimensions sont distinctes (Elhai & Palmieri, 2011). Cependant, certains chercheurs estiment que cette modification pourrait entraîner une augmentation artificielle du nombre de diagnostics, en abaissant le seuil de détection du TSPT (Miller et al., 2014).

Alors que les Critères C et D permettent de mieux différencier les réactions émotionnelles et cognitives au traumatisme, le DSM-5 a également intégré une nouvelle dimension comportementale avec l'ajout de manifestations d'impulsivité et de prise de risques (APA, 2013). Ainsi, le *Critère E : Altérations marquées de l'éveil et de la réactivité* inclut des manifestations d'hypervigilance, un réflexe de sursaut exagéré, de l'irritabilité ou des accès de colère (APA, 2013 : 274). Des comportements imprudents ou autodestructeurs, des problèmes de concentration et des troubles du sommeil (insomnies, cauchemars récurrents) s'observent fréquemment dans ce tableau clinique. Si certaines études ont montré que ces comportements sont fréquents chez les personnes atteintes de TSPT (Miller et al., 2004), d'autres soulignent que leur inclusion dans les critères diagnostiques pourrait conduire à un amalgame avec des troubles du comportement et des troubles de la personnalité antisociale (Forbes et al., 2010).

Les critères F, G et H, introduits respectivement dès le DSM-III (F et G) et IV (H), ont été conservés sans modifications majeures (APA, 1980, 1994). Ces derniers permettent d'affiner le diagnostic du TSPT en précisant les conditions de persistance des symptômes et en évitant les confusions avec d'autres troubles psychologiques ou physiologiques. Le *Critère F : Durée des symptômes* exige que les symptômes mentionnés dans les critères B, C, D et E persistent pendant au moins un mois (APA, 2013 : 275). Avant cette période, on parle plutôt de réaction aiguë au stress ou de trouble stress aigu. Le *Critère G : Altération du fonctionnement* souligne la nécessité d'une détresse significative ou d'une altération marquée du fonctionnement social, professionnel, scolaire ou affectif (APA, 2013 : 275-276). Lorsque le trouble nuit considérablement à la vie quotidienne, le diagnostic de TSPT prend toute sa pertinence clinique. Enfin, le *Critère H : Exclusion d'autres causes* stipule que les symptômes ne doivent pas être attribuables à l'usage d'une substance ni à une autre affection médicale (APA, 2013 : 276). Cette précaution sert à éviter tout diagnostic erroné résultant d'une cause organique ou pharmacologique.

Au-delà de ces critères diagnostiques traditionnels, le DSM-5 a également introduit une nouvelle sous-catégorie pour mieux caractériser un sous-groupe spécifique de patients présentant des symptômes dissociatifs. Le DSM-5 propose ainsi deux spécificateurs pour le TSPT (APA, 2013). Le premier, « avec symptômes dissociatifs », recouvre la dépersonnalisation (impression de se voir agir de l'extérieur) ou la déréalisation (sensation que l'environnement est irréel). Le second, « à expression retardée », s'applique lorsque l'apparition des symptômes principaux survient au-delà de six mois après l'événement, même si certains signes peuvent avoir émergé plus tôt. Pour les enfants de moins de six ans, des critères adaptés à leur développement cognitif, émotionnel et relationnel sont prévus (APA, 2013 : 278-280). Les manifestations de détresse peuvent s'exprimer à travers le jeu, tandis que leurs cauchemars n'ont pas forcément un contenu clairement relié au traumatisme. Cette modification a été motivée par des études suggérant qu'un sous-groupe de patients atteints de TSPT présente des manifestations dissociatives distinctes (Wolf et al., 2012)⁵⁸. Toutefois, certains chercheurs ont exprimé des réserves quant à la pertinence de ce sous-type, soulignant que la dissociation pourrait être un continuum plutôt qu'une catégorie distincte (*ibid.*)⁵⁹.

⁵⁸ L'introduction du sous-type dissociatif du TSPT dans le DSM-5 repose sur des recherches suggérant qu'un sous-groupe de patients présente des manifestations dissociatives spécifiques, telles que la dépersonnalisation et la déréalisation (Wolf et al., 2012). Des études d'imagerie cérébrale ont montré que ces patients se distinguent par une diminution de l'activité de l'amygdale et une hyperactivation du cortex préfrontal médian, ce qui pourrait expliquer leur tendance à se sentir détachés de leurs émotions et de leurs souvenirs traumatiques (Lanius et al., 2010). De plus, ils utilisent des stratégies d'évitement cognitif et émotionnel qui entraînent une fragmentation des souvenirs traumatiques et une altération de la mémoire autobiographique (Frewen et al., 2012). Sur le plan thérapeutique, ces patients réagissent moins bien aux thérapies d'exposition et nécessitent des approches adaptées, axées sur la réintégration de l'expérience dissociée et la stabilisation émotionnelle (Lanius et al., 2015).

⁵⁹ Wolf et al. (2012) soulignent que la dissociation ne se manifeste pas sous une forme unique et bien délimitée, mais plutôt avec des variations d'intensité et de fréquence selon les individus. Certains patients atteints de TSPT

Ces révisions du DSM-5 reflètent une volonté d'améliorer la validité diagnostique du TSPT en tenant compte de la diversité des manifestations post-traumatiques. Toutefois, elles ont aussi soulevé des critiques, notamment concernant le risque d'élargissement excessif des critères diagnostiques et la pertinence de certaines distinctions symptomatiques. La reclassification du TSPT, la suppression de l'exigence de peur initiale et l'introduction du sous-type dissociatif continuent d'alimenter les débats scientifiques et cliniques sur la nature du trouble et son évaluation (Friedman et al., 2011 ; Kilpatrick et al., 2013). Quoi qu'il en soit, la reconnaissance du TSPT dans une catégorie spécifique, celle des « Troubles liés à un traumatisme ou à un facteur de stress », a amélioré la détection du trouble et la prise de conscience de l'événement traumatique en tant que facteur causal⁶⁰ (APA, 2013).

Dans la pratique clinique, plusieurs modalités thérapeutiques ont montré leur efficacité, notamment les thérapies d'exposition prolongée, les thérapies cognitivo-comportementales (TCC) et l'EMDR (*Eye Movement Desensitization and Reprocessing*), qui visent à atténuer l'intensité des souvenirs traumatiques et à restructurer les cognitions négatives (Bisson & Andrew, 2007 : 107-108). Un dépistage rapide et une intervention précoce constituent des leviers essentiels pour éviter la chronicisation du TSPT et diminuer les risques de comorbidités (Foa, et al., 2009 : 37-38). En effet, le TSPT peut coexister avec la dépression, d'autres troubles anxieux ou des conduites addictives, ce qui rend nécessaire une approche pluridisciplinaire centrée sur l'individu dans sa globalité.

Au-delà des critères diagnostiques définis par le DSM-5, le Trouble de Stress Post-Traumatique se manifeste également par des altérations du langage et de la communication, qui ne sont pas toujours prises en compte dans les évaluations cliniques standardisées. En effet, les répercussions du traumatisme ne se limitent pas aux symptômes émotionnels et comportementaux, mais peuvent également affecter les capacités discursives et la structuration cognitive du langage. Dans le champ des sciences psychologiques et des neurosciences, le traumatisme psychique est depuis longtemps considéré comme une forme de « blessure du langage ». Cette dimension linguistique du trauma peut servir de point d'appui crucial pour repérer et prendre en charge les troubles qui lui sont associés, notamment lorsqu'on relie ces

peuvent présenter des symptômes dissociatifs légers, tandis que d'autres sont susceptibles de développer des manifestations plus marquées, comme la dépersonnalisation ou la déréalisation. En considérant la dissociation comme un continuum, ces chercheurs remettent en question l'idée que l'on puisse tracer une frontière nette entre les patients atteints d'un TSPT "classique" et ceux relevant du sous-type dissociatif. Ils suggèrent plutôt que la dissociation est un phénomène transversal qui peut être présent à des degrés divers chez tous les patients atteints de TSPT. Cette perspective implique que le diagnostic devrait prendre en compte la variabilité individuelle des symptômes dissociatifs, plutôt que de créer une sous-catégorie rigide qui séparerait artificiellement certains patients des autres.

⁶⁰ La prise de conscience de l'événement traumatique en tant que facteur causal dans le Trouble de Stress Post-Traumatique (TSPT) renvoie à la reconnaissance progressive du rôle central de l'exposition à un événement traumatisant dans la genèse du trouble.

manifestations verbales aux critères de diagnostic établis par le DSM-5. Toutefois, une connaissance insuffisante de ces paradigmes linguistiques par les professionnels de santé a freiné, pendant de nombreuses années, la détection précoce de diverses pathologies pouvant se traduire par des altérations majeures de l'expression et de la compréhension verbales. C'est à la lumière des travaux les plus significatifs sur ce sujet, recensés et discutés dans la section qui suit, que l'on pourra mieux comprendre comment la blessure du langage s'intègre au diagnostic et à l'évaluation du TSPT, tels que décrits dans le DSM-5.

2.2. Parler du trauma : obstacles linguistiques et manifestations discursives

L'étude du langage dans un contexte de trauma psychique constitue un champ de recherche en pleine expansion, situé à l'intersection de la psycholinguistique, de la psychopathologie et des neurosciences. Depuis les premières tentatives d'analyse du discours des patients traumatisés, notamment celles menées sous narco-analyse dans les années 1960 (Crocq et al., 1966), jusqu'aux méthodes d'évaluation contemporaines fondées sur l'analyse automatisée du lexique (Francis & Pennebaker, 1992 ; Piolat et al., 2001), la question de l'expression langagière du trauma a connu une évolution significative. À mesure que les approches théoriques et méthodologiques se sont diversifiées, la psycholinguistique est progressivement devenue un outil clé dans l'exploration des effets du stress post-traumatique sur la structuration du discours et l'organisation narrative.

L'émergence, dans les années 1990, de nouveaux paradigmes d'analyse linguistique, notamment grâce aux travaux de Pennebaker (1992) et de Foa (1995), a profondément renouvelé l'étude du lien entre langage et trauma. L'élaboration de logiciels spécialisés, tels que le Linguistic Inquiry and Word Count (LIWC) (Francis & Pennebaker, 1992) et Alceste© (Reinert, 1990), a permis d'affiner l'analyse du lexique et de la syntaxe des patients psychotraumatisés, en mettant en évidence des corrélations entre organisation discursive et état psychologique. Ces avancées méthodologiques ont offert de nouvelles perspectives sur l'évaluation clinique du stress post-traumatique, en montrant comment la fragmentation du discours, la récurrence de certains champs lexicaux ou encore l'évolution des marqueurs énonciatifs pouvaient refléter l'impact du trauma et son éventuelle résorption au fil des thérapies (Foa et al., 1995 ; Van Minnen et al., 2002).

Dans cette perspective, l'examen des différentes contributions scientifiques ayant marqué l'histoire de l'analyse linguistique du trauma permet de mieux comprendre l'intérêt grandissant porté à ce domaine. Il s'agira ainsi d'explorer les premiers travaux ayant tenté d'établir un lien entre trauma et langage, avant d'analyser les développements méthodologiques qui ont permis d'affiner la compréhension des effets du stress post-traumatique sur la parole et l'écriture des

individus concernés. Enfin, les études les plus récentes seront mobilisées afin de mettre en lumière les avancées technologiques et cliniques ayant contribué à faire de la psycholinguistique un outil incontournable dans l'analyse des troubles post-traumatiques.

2.2.1 Émergence des paradigmes psycholinguistiques dans l'étude du trauma

Le premier travail intéressant la psycholinguistique pour l'espace du trauma dans le lexique français est représenté par le rapport du *Congrès de Psychiatrie et de Neurologie de la langue française* de 1966, dans le cadre duquel une équipe de psychiatres et psychologues guidée par L. Crocq propose le traitement de l'expérience traumatique sous narco-analyse amphotaminée à un public constitué par cinquante patients psychotraumatisés de guerre. L'étude menée sous l'effet de substances a permis de constater que l'information fournie par les personnes concernées était plus détaillée et que les implications et les corrélations entre les événements n'émergeaient pas de la même façon ni dans la même mesure à la conscience vigile. En ce qui concerne le vocabulaire et les procédés syntaxiques employés, aucun changement n'a pu être remarqué entre le récit recueilli sous l'effet de substances et celui à l'état vigile (Crocq et al., 1966 : 273 – 281).

À partir du début des années 1990 les études sur le sujet se multiplient davantage et elles prennent le contrepied des paradigmes précurseurs des années 1980, fondés sur l'analyse des émotions, des stratégies de *coping* et des thèmes évoqués par les patients psychotraumatisés au cours des séances de thérapie. En effet, les travaux de recherche élaborés à partir des années 1990 font référence à deux paramètres d'analyse linguistique nouveaux, dans le cadre desquels la cotation manuelle et le développement d'un logiciel d'analyse discursive commun s'intègrent à l'étude du discours des individus atteints par un trouble de stress post-traumatique (Auxéméry, 2020 : 3). Dans ce contexte, il est possible de faire référence à deux équipes de recherche s'étant intéressées aux nouveaux paradigmes cités *supra*, dont il sera question par la suite.

Le premier travail de recherche visant l'imposition d'un paradigme psycholinguistique nouveau est constitué par une célèbre étude effectuée à partir de 1992 par une équipe de psychologues guidée par Pennebaker. Ces derniers se consacrent au développement du programme *Linguistic Inquiry Word Count (LIWC)* afin de standardiser l'étude des écrits des patients aussi bien que des *verbatim*. Cet outil psycholinguistique est programmé afin de repérer des mots⁶¹ en comptant ensuite le nombre de signifiants présents dans un même texte afin de les attribuer à des catégories. En d'autres termes, le logiciel procède à une analyse automatique du contenu discursif et textuel, en calculant en quelle mesure différentes catégories de mots

⁶¹ Dans ce contexte, on conçoit le mot comme étant une séquence de caractères comprise entre deux absences de caractères.

apparaissent dans son discours et en déterminant par la suite leur proportion. (Francis & Pennebaker, 1992 : 151 – 180).

Le travail de l'équipe guidée par Pennebaker a ensuite été repris par Piolat et al. afin d'adapter le dictionnaire du *Linguistic Inquiry Word Count* au lexique français. Dans ce contexte, il a été nécessaire de procéder à une traduction des différentes catégories de mots, processus pendant lequel de nombreuses difficultés ont pu être repérées : tout d'abord la prise en charge des clitics, puis la caractérisation de certaines négations et finalement la conjugaison des verbes (Piolat et al., 2001 : 145 – 159).

La seconde équipe de recherche s'étant intéressée aux nouveaux paradigmes d'analyse linguistique et à leur application au domaine des sciences psychologiques est celle constituée par Foa et al. qui, à partir de 1995, s'intéresse à un public constitué par quatorze femmes majoritairement caucasiennes ayant un âge moyen de 30 ans, atteintes par un trouble psychique post traumatique et bénéficiant d'une thérapie d'exposition⁶² après avoir été victimes d'une agression sexuelle cinq ans auparavant. Dans ce contexte, un traitement par exposition a été organisé en individuel, à la hauteur de deux séances de quatre-vingt-dix minutes par semaine et pour un total de neuf sessions de thérapie. Les patientes concernées ont été individuellement amenées à réactiver la scène traumatique avec une extrême précision et en intégrant à la narration le plus de détails possibles. Au besoin, l'équipe de thérapeutes participant au traitement était susceptible de solliciter d'avantage les patientes en ce qui concerne la description de l'environnement, les actions des protagonistes, les sensations ressenties et les pensées suscitées par le souvenir traumatique. Les propos de chacune d'entre elles ont été enregistrés pendant un laps de temps allant de quarante-cinq à soixante minutes et un échange avec le thérapeute a été mis en place par la suite afin de répertorier les émotions survenues au cours de la réactivation. À la suite de chaque entretien, les patientes ont pu avoir accès aux enregistrements afin de pouvoir préparer les sessions de thérapie successives. Les auteurs de l'étude ont ensuite comparé les enregistrements des séances liminaires et finales afin de détecter un apaisement progressif du trouble de stress post-traumatique chez les patientes. Le *verbatim*⁶³ a été divisé en treize unités déclaratives, correspondant aux catégories suivantes : pensées organisées, désorganisées ou

⁶² Le traitement par exposition se définit comme étant une pratique clinique dans le cadre de laquelle le patient est amené à réactiver la scène traumatique en la décrivant avec le plus de détails possibles. Ce traitement est organisé par un thérapeute en raison de deux entretiens par semaine pour un total de neuf sessions de la durée de quatre-vingt-dix minutes. Le discours du patient n'est pas enregistré tout au long de la séance de thérapie, car ce dernier est amené à s'exprimer librement où à travers les sollicitations du thérapeute pendant 45 à 60 minutes. Le temps restant est ensuite consacré à un échange entre patient et praticiens, focalisé sur les émotions survenues au cours de la réactivation de la scène traumatique. À la suite de la séance, la bobine contenant les propos du patient est remise à ce dernier afin qu'il puisse la réécouter quotidiennement en préparation de la session suivante. (Auxéméry, 2020 : 4).

⁶³ La dénomination « verbatim » désigne, dans le domaine des sciences psychologiques, l'enregistrement et l'éventuelle transcription à des fins analytiques des propos exprimés par le patient au cours de la séance de thérapie.

incomplètes, ressentis négatifs et dissociation, idées de désespoir, sensations de différente nature, emploi récurrent de mots de remplissage ou de répétitions, présence ou absence de détails (ex. indications de temps ou de caractéristiques physiques des agresseurs), référence aux actions ou aux paroles des protagonistes. La catégorisation des unités qui viennent d'être évoquées a ensuite été réduite à trois groupes fondamentaux, le premier regroupant tout processus linguistique susceptible de produire une fragmentation discursive (présence majeure de mots de remplissage, expression d'idées incongruentes voire incomplètes, diminution globale du flux verbal), le deuxième concernant l'organisation de la pensée, notamment à l'égard des pensées, émotions et sensations négatives perçues par le sujet, et le troisième faisant référence aux actions et dialogues des différents actants présents dans le récit. Ainsi, il a été possible de remarquer que l'intensité du trouble de stress post-traumatique s'apaise progressivement tout au long de la thérapie d'exposition et que, par ricochets, l'organisation des pensées aussi bien que la verbalisation des ressentis se présentent comme étant plus systématiques dans les enregistrements de séances finales. En d'autres termes, la réduction de l'anxiété et des symptômes dépressifs produits par le trauma apparaîtrait comme étant corrélée, chez les patientes étudiées, à une réduction de la fragmentation discursive et à une augmentation de l'index d'organisation globale des pensées (Foa et al., 1995 : 675 – 690). Le protocole initial que nous venons de citer a par la suite pu inspirer une étude supplémentaire de la part de Amir et al.⁶⁴, s'intéressant à la narration de douze femmes atteintes par un trouble de stress post-traumatique à la suite d'une agression sexuelle et ayant entrepris un parcours de thérapie de la durée de trois mois. Dans ce contexte, il a été possible de constater que l'organisation narrative du discours des patientes concernées augmentait parallèlement à la diminution des symptômes du trouble de stress post-traumatique. (Amir et al, 1998 : 385 – 392). Les résultats de l'étude menée par l'équipe d'Amir ont été partiellement répliqués en 2002 par Van Minnen, Wessel, Dijkstra et Roelofs tout en appliquant à leur tour le protocole proposé par Foa et al. en 1995. L'enquête en question a été menée sur un échantillon de vingt patients, hommes et femmes, souffrant d'un syndrome de stress post-traumatique. Dans ce contexte, il a été possible de confirmer partiellement les résultats obtenus par l'équipe de Foa en 1995 et celle d'Amir en 1998 : au cours du traitement, le discours des patients concernés montre une diminution de référence aux éléments considérés comme étant « externes » (actions des protagonistes et séquences dialogiques) en faveur d'une présence de plus en plus importante de formules exprimant des émotions, des sentiments et des pensées. De plus, les résultats de l'étude en question illustrent une baisse considérable du niveau de désorganisation des pensées exprimées par les patients entre le début et la fin du traitement. Néanmoins, le travail de l'équipe de Van Minnen prend le contrepied des conclusions exposées

⁶⁴ Une partie de l'équipe de l'étude de Foa et al. de 1995 participe à l'étude d'Amir et al. de 1998.

par Foa et al. (1995), notamment en ce qui concerne l'augmentation du niveau d'organisation des pensées des patients à la suite du traitement. En effet, Van Minnen et al. n'ont pu identifier aucune corrélation entre le degré d'amélioration globale de l'état psychique des sujets participant à l'étude et celui d'organisation ou de fragmentation des pensées exprimées par ces derniers. Ainsi, il a seulement été possible de remarquer que l'apparition de pensées désorganisées diminuait sensiblement dans le cas des patients ayant réagi positivement au traitement, tandis que l'augmentation ou la diminution de la fragmentation des idées n'ont pas pu être retenues comme critères distinguant la réussite de la non-réussite de la prise en charge clinique. (van Minnen et al., 2002 : 255 – 258 et O'Kearney&Perrot, 2006 : 86). Malgré certaines divergences concernant la fragmentation du discours et de la pensée des sujets participant aux différentes études, le protocole de Foa et al. est considéré à l'heure actuelle comme étant un « protocole princeps » (Auxéméry, 2021 : 4), responsable d'avoir montré que la thérapie d'exposition est susceptible d'apporter des bénéfices notables à l'organisation narrative, et de nombreuses fois répliqué par la suite par d'autres équipes et sur différents types de publics.

2.2.2 Outils quantitatifs et perspectives cliniques en psycholinguistique du trauma

Afin d'affiner davantage l'analyse des récits traumatiques et de pallier les limites des approches manuelles, des outils quantitatifs ont été développés pour automatiser l'examen des structures discursives. Une nouveauté majeure en ce qui concerne le traitement et l'analyse des *verbatim* est représenté par le logiciel d'analyse automatique des données textuelles conçu en 1986 par l'ingénieur Max Reinert. Le logiciel Alceste© (Analyse des Lexèmes Co-occurents dans les Énoncés Simples d'un Texte) emploie une méthode de classification définie « hiérarchique descendante » afin de standardiser l'étude des *verbatim*. La méthode d'analyse et de classification proposée par Alceste© implique plusieurs étapes : tout d'abord le fractionnement d'un même texte en plusieurs énoncés simples ou « unités de contexte » afin de les classer en fonction de la distribution du vocabulaire et d'en extraire les classes de mots représentatives. Le corpus ainsi constitué est ensuite découpé en UCE (unités de contexte élémentaires) selon une segmentation fondée sur la ponctuation et sur le nombre des mots. Par la suite, l'analyse textuelle opérée par le logiciel permet de dégager les différentes fractures dans la distribution des mots, qui sont regroupés dans différentes classes dont la dénomination dépend du vocabulaire représentatif de chacune d'entre elles. Finalement, chaque mot est pris en compte et étudié en fonction de sa proximité avec les autres mots de la même classe. Le traitement des *verbatim* proposé par le logiciel Alceste© n'est pas seulement axé sur l'analyse syntaxique et lexicale des récits, mais il s'intéresse aussi à la manière dont le locuteur se positionne par rapport à son

discours et identifie trois postures énonciatives possibles : témoin, acteur et patient (Reinert, 1990 : 24 – 54 et 2007 : 189 – 202).

Au-delà des paradigmes historiques évoqués et des nouveautés méthodologiques mentionnés *supra* (Crocq et al., 1966 ; Francis & Pennebaker, 1992 ; Foa et al., 1995 ; Piolat et al., 2001 ; Reinert, 1990), plusieurs études successives ont permis de confirmer et d'approfondir le rôle décisif de l'analyse linguistique dans le traitement et l'évaluation des troubles post-traumatiques. Dans ce contexte, d'Auxéméry et Gayraud (2021) introduisent le concept de syndrome psycholinguistique post-traumatique, articulé autour de trois marqueurs : l'anomie traumatique, les répétitions linguistiques et la désorganisation discursive. Ce paradigme ouvre la voie à une meilleure compréhension des interactions entre langage et trauma, tout en constituant un outil diagnostique et clinique prometteur.⁶⁵

En définitive, la psycholinguistique s'avère être un champ particulièrement prometteur pour la compréhension et la prise en charge des troubles du langage d'origine traumatique. Les avancées technologiques ont permis de raffiner les techniques d'analyse, offrant la possibilité de repérer avec précision les caractéristiques du discours traumatique et de suivre leur évolution au cours d'interventions thérapeutiques spécifiques. Les études menées ces dernières décennies montrent que le langage, loin d'être un simple véhicule de communication, constitue un marqueur précieux de l'intégration ou de la persistance d'un état de détresse psychologique. À cet égard, la prise en compte de la dimension linguistique dans la compréhension du trauma apparaît aujourd'hui comme un enjeu incontournable pour la recherche et la clinique.

3. La place de l'acte de langage dans les thérapies narratives

Le langage ne se limite pas à la communication : il structure la pensée, modèle l'identité et influence la manière dont les individus organisent leur vécu (Ricœur, 1983). Dans le cas du trouble de stress post-traumatique (TSPT), cette relation entre langage et expérience prend une dimension essentielle. Les études en psycholinguistique ont montré que le traumatisme altère la structuration du récit autobiographique, fragmentant les souvenirs et entravant leur intégration dans une continuité temporelle cohérente. Dès lors, la prise en charge du TSPT ne peut se limiter à une approche symptomatique : elle doit aussi s'intéresser aux processus narratifs et linguistiques qui structurent la reconstruction identitaire du patient.

⁶⁵ Cette notion sera développée plus en détail dans une section ultérieure afin d'examiner ses implications thérapeutiques et son apport aux pratiques psycholinguistiques contemporaines.

Les thérapies narratives inscrivent l'acte de langage au cœur du processus clinique. S'appuyant sur les travaux fondateurs de White et Epston (1990), elles avancent que la reformulation du récit personnel favorise une réappropriation du vécu et desserre l'emprise du trauma. Cette approche, en rupture avec les modèles psychiatriques traditionnels, valorise la capacité du patient à redevenir l'architecte de son propre récit.

Au regard de ces éléments, notre réflexion se déploiera en deux axes interdépendants. Le premier explore les fondements des thérapies narratives, en mettant en lumière leur ancrage dans les sciences du langage et leur rôle dans la reconfiguration du rapport au trauma. Le second se concentre sur la Thérapie d'Exposition Narrative (TEN), qui applique ces principes au traitement du TSPT en remodelant le récit traumatique dans un cadre structuré et sécurisé (Domen, 2024).

L'étude de ces approches mettra fera ressortir un enjeu fondamental : le langage, bien au-delà d'un simple véhicule communicationnel, se révèle être un agent déterminant de la résilience et de la reconstruction de l'identité du sujet face à l'expérience traumatique.

3.1. Les fondements des thérapies narratives

Les thérapies narratives s'inscrivent dans une approche postmoderne et constructionniste sociale rejetant les diagnostics psychiatriques figés au profit d'une construction identitaire plus fluide et évolutive (Mori, 2019). Développées dans les années 1980 par White et Epston (1990), cette approche thérapeutique repose sur l'idée que le récit personnel joue un rôle structurant dans la construction du soi. En remettant en cause les récits dominants qui façonnent les perceptions identitaires, ces thérapies permettent aux patients de reconstruire leur histoire de manière plus « agentive », en mettant en avant des épisodes négligés ou en attribuant de nouvelles significations aux événements vécus (White & Epston, 1990). Ainsi, cette approche clinique considère que tout individu construit son identité et sa compréhension du monde à travers des récits. Dès lors, la transformation thérapeutique passe d'abord par une modification du langage qui entraîne, par ricochets, une redéfinition des significations attachées à tout un ensemble de croyances, comportements et sentiments (Mori, 2019 : 58-60).

L'un des principes fondamentaux de cette approche repose sur l'externalisation du problème, qui permet aux patients de se détacher de leur souffrance en cessant de la percevoir comme étant une partie intrinsèque de leur identité. Ce déplacement narratif amène à concevoir la difficulté rencontrée en tant qu'élément extérieur à soi, ce qui réduit son emprise psychologique et ouvre la voie à d'autres façons de l'appréhender (White & Epston, 1990). À titre d'exemple, une personne atteinte de TSPT est susceptible de considérer son traumatisme non plus comme une caractéristique indélébile de sa personnalité, mais comme une expérience vécue qui ne doit pas pour autant la définir en totalité. Cette transformation du récit permet de

redonner au patient le statut d'agent et d'acteur de son propre changement, d'où sa définition en tant que « narracteur »⁶⁶ (Mori, 2019 : 103).

D'autres méthodes viennent renforcer ce processus de restructuration narrative. L'identification des événements uniques constitue l'un des outils les plus puissants proposés par cette approche. Dans ce contexte, sont mis en lumière les moments où le patient a résisté au problème ou agi en contradiction avec le récit dominant, négativement connoté, qui structure son identité (Morgan, 2000). Ce procédé permet au patient d'élargir la perception de soi-même en lui offrant des preuves concrètes et tangibles du fait que ce dernier possède en lui la capacité de se défaire du discours qui l'enferme. Par ailleurs, les conversations externalisantes constituent à leur tour une stratégie-clé employée dans le cadre des thérapies narratives. À travers des questions qui encouragent le patient à repenser sa relation au problème, le thérapeute l'aide à identifier les ressources internes et les forces qu'il peut mobiliser afin de s'affranchir du récit pathologique dominant (Freedman & Combs, 1996). Enfin, l'utilisation du langage métaphorique joue un rôle fondamental en ce qui concerne la reconstruction d'une identité post-traumatique plus cohérente et moins ancrée dans la souffrance. Des figures de style comme la métaphore permettent souvent de mettre à distance des expériences douloureuses et de proposer une relecture moins figée de ces dernières, facilitant alors le processus de transformation psychique (Mori, 2019).

La méthode de l'arbre de vie illustre parfaitement l'application concrète des principes narratifs, notamment l'externalisation et la reconstruction identitaire. Cette technique, développée au Dulwich Centre⁶⁷ par Denborough⁶⁸, repose sur une métaphore visuelle qui aide les patients à représenter leur parcours, leurs valeurs et leurs ressources internes (Seret-Bégué, 2020). Initialement conçue pour les personnes ayant vécu des traumatismes ou des ruptures identitaires, notamment dans des contextes d'exil, de violences ou de maladies chroniques, elle permet de reconstruire une vision plus cohérente et résiliente de soi (Ncube, 2006). Le patient est invité à dessiner un arbre dont chaque partie représente un aspect fondamental de son identité : les racines incarnent les origines et les influences familiales, le tronc symbolise les forces et valeurs personnelles, les branches reflètent les aspirations et projets, tandis que les feuilles et les fruits évoquent les relations significatives et les accomplissements (Denborough, 2008). Ce procédé encourage une reformulation du récit personnel, recentrée sur les capacités d'adaptation et les ressources plutôt que sur les vulnérabilités. L'intérêt thérapeutique de cette approche réside

⁶⁶ Ce concept désigne toute personne qui, en reformulant son propre récit, devient actrice de son propre changement (Mori, 2019 : 103).

⁶⁷ Centre australien de référence en thérapies narratives, fondé par Michael White (source : <https://dulwichcentre.com.au/>)

⁶⁸ Thérapeute et chercheur affilié au Dulwich Centre, connu pour ses travaux sur les pratiques narratives collectives et l'arbre de vie (*ibid.*).

dans son effet structurant et externalisant. À travers cette visualisation, le patient prend de la distance avec son problème tout en ancrant son identité dans une continuité narrative plus riche. Cette méthode est également utilisée dans des contextes collectifs pour favoriser le partage d'expériences et le renforcement des liens sociaux, notamment chez les populations en situation de précarité ou d'isolement (White & Epston, 1990).

3.1.1 Fondements philosophiques et cognitifs des approches narratives

L'approche narrative puise ses racines dans un ensemble de courants théoriques et philosophiques ayant profondément influencé le domaine des sciences humaines et sociales. Parmi ces influences majeures, la philosophie postmoderne et les travaux de Foucault sur le pouvoir des discours et les mécanismes de régulation institutionnelle occupent une place centrale. Dans ce contexte, Foucault (1975) démontre que les institutions - soient-elles médicales, judiciaires ou éducatives – produisent des discours normatifs qui façonnent les identités individuelles en définissant les limites de ce qui est considéré comme étant « normal » ou « pathologique »⁶⁹. Cette perspective présente un impact considérable sur les thérapies narratives et en particulier sur la manière dont elles appréhendent l'identité en tant que construction dynamique influencée par des récits dominants (White & Epston, 1990). Ainsi, l'articulation entre l'approche foucauldienne et les thérapies narratives repose sur leur constat commun que les identités peuvent être façonnées et contraintes par des récits institutionnels et culturels dominants. Les discours normatifs imposant des cadres narratifs rigides, la capacité des individus à envisager des interprétations alternatives de leur propre histoire et à construire une identité plus autonome se trouve restreinte.

Cette approche rejoint les critiques poststructuralistes du langage, notamment celles développées par Wittgenstein (1953) dans ses *Investigations philosophiques*. Dans ce contexte, le philosophe autrichien démontre que la signification des mots est contextuelle et socialement négociée. Ceci implique que la manière dont tout individu parle de soi-même et de ses expériences n'est pas neutre. Au contraire, elle est conditionnée par des cadres discursifs préexistants. Ce positionnement épistémologique a été repris en analyse du discours et approfondi par Fairclough (1992), qui souligne que le langage n'est pas un simple outil de communication mais un vecteur de pouvoir influençant la manière dont les individus s'identifient et sont perçus par les autres. Dès lors, changer son récit revient à modifier sa relation à soi-même et aux autres, ce qui constitue un principe fondamental des thérapies

⁶⁹ Dans *Surveiller et punir* (1975), Foucault définit le pouvoir disciplinaire comme un ensemble de techniques de contrôle individuel visant à modeler les comportements (prisons, écoles, institutions médicales). Plus tard, dans *Histoire de la sexualité* (1984), il introduit le concept de biopolitique, qui désigne les mécanismes de régulation de la population à travers des normes discursives et institutionnelles.

narratives. Cette idée est reprise par White et Epston (1990) en affirmant que le changement thérapeutique passe par une transformation du langage et des significations attachées aux expériences de vie.

Outre ces influences philosophiques et linguistiques, les recherches en psychologie cognitive ont également joué un rôle déterminant dans l'élaboration des fondements théoriques des thérapies narratives. Bruner (1991) est l'un des premiers à démontrer que les récits constituent la structure fondamentale de la pensée humaine. Selon lui, l'identité est construite à travers les histoires que les individus racontent sur eux-mêmes, donnant une cohérence à la trajectoire de vie individuelle et influençant les décisions futures. Cette approche trouve écho dans les travaux de Neisser (1982) en psychologie de la mémoire. Ce dernier montre que les souvenirs ne sont pas des enregistrements fixes du passé mais des reconstructions influencées par le langage et le contexte social. Ainsi, réécrire son histoire est susceptible de modifier la manière dont un individu perçoit son passé et son avenir, favorisant alors un certain sentiment de contrôle sur sa propre existence.

3.1.2 Reconstruire l'identité par le récit : applications cliniques

L'évolution des thérapies narratives à partir des années 1990 marque un tournant décisif dans leur reconnaissance et leur intégration dans divers contextes cliniques, notamment dans le traitement du trouble de stress post-traumatique (TSPT). Cette application est particulièrement pertinente dans la mesure où le traumatisme psychique altère la continuité du récit personnel, empêchant le patient d'intégrer son vécu dans une trame narrative fluide et cohérente (Betbèze & Ostermann, 2022). Lorsqu'un individu est confronté à un événement traumatique, l'impact émotionnel et cognitif de l'expérience peut perturber la construction d'un récit stable, créant un sentiment de désorientation et d'incohérence identitaire (Neimeyer, 2001). Les patients atteints de TSPT rencontrent souvent des difficultés à organiser leurs souvenirs de manière linéaire, ce qui les amène à revivre constamment les moments traumatiques sous forme d'intrusions mentales ou de flashbacks (Ehlers & Clark, 2000). Ce phénomène contribue à figer leur identité dans une vision négative, où le passé traumatique devient le prisme dominant à travers lequel ils se perçoivent et interprètent leur relation au monde.

Dans ce contexte, les thérapies narratives proposent une alternative aux approches traditionnelles du traumatisme⁷⁰ en mettant l'accent sur la reconstruction active du récit

⁷⁰ Les approches traditionnelles du traumatisme se divisent en plusieurs courants. L'approche psychanalytique considère le traumatisme comme une perturbation durable du psychisme due à l'impossibilité d'intégrer l'expérience dans le cadre du moi, ce qui entraîne des répétitions symptomatiques (Freud, 1920/1950). Laplanche et Pontalis (1967) ont enrichi cette perspective avec la notion d'"après-coup", indiquant que l'effet traumatique dépend de la manière dont l'événement est remémoré et réinterprété dans le temps. Plus tard, les thérapies cognitivo-

personnel. Plutôt que de se concentrer uniquement sur l'exposition au souvenir traumatique—comme dans les thérapies comportementales et cognitives—l'approche narrative vise à redonner du sens à l'expérience passée en repositionnant l'individu comme acteur de son histoire, et non plus comme victime d'un événement qui le définit intégralement (White & Epston, 1990). Cette reconfiguration narrative permet au patient de reconstruire une identité plus cohérente et résiliente, dans laquelle le traumatisme n'est plus le cœur central du récit mais une expérience intégrée parmi d'autres éléments de sa trajectoire de vie (Betbèze & Ostermann, 2022). En d'autres termes, la thérapie narrative ne cherche pas à effacer le traumatisme, mais à transformer sa place et sa signification dans l'histoire personnelle du patient.

Le rôle du langage dans ce processus est fondamental. Il ne s'agit pas simplement d'un outil de communication ou d'expression des émotions, mais d'un véritable levier de transformation psychologique. Comme le souligne Gergen (1994), le langage ne se contente pas de refléter la réalité, il façonne activement la perception que nous avons de nous-mêmes et du monde qui nous entoure. Dans le cadre des thérapies narratives, cela signifie que modifier la manière dont un patient parle de son traumatisme peut profondément influencer son rapport à celui-ci. Un individu qui décrit son expérience en termes de résilience et de reconstruction plutôt qu'en termes de perte et de destruction ne perçoit pas son passé de la même manière et n'anticipe pas son avenir avec les mêmes perspectives (Freedman & Combs, 1996). En somme, l'application des thérapies narratives au traitement du TSPT repose sur un postulat fondamental : le traumatisme n'est pas seulement un événement du passé, mais un récit en perpétuelle reconfiguration. En permettant aux patients de reprendre le contrôle de leur histoire, ces thérapies ouvrent la voie à une identité narrative plus résiliente, où l'expérience douloureuse ne définit plus l'ensemble du soi, mais devient une composante intégrée d'un parcours de vie plus vaste et plus nuancé.

L'application des thérapies narratives dépasse largement le cadre du traumatisme et s'avère particulièrement pertinente dans l'éducation thérapeutique du patient (ETP), l'accompagnement des personnes atteintes de maladies chroniques et les soins palliatifs. Dans

comportementales (TCC) ont adopté une approche fondée sur les modèles du traitement de l'information, postulant que le TSPT résulte d'une mémoire fragmentée et d'une incapacité à intégrer l'événement de manière cohérente (Ehlers & Clark, 2000). Elles incluent des techniques comme l'exposition prolongée (Foa & Kozak, 1986), la restructuration cognitive (Beck et al., 1979) et l'EMDR (Shapiro, 1989), qui ont démontré leur efficacité empirique (Bisson et al., 2007 ; Resick et al., 2016). Par ailleurs, les recherches en neurosciences ont montré que le traumatisme altère durablement le fonctionnement cérébral, notamment en augmentant l'activité de l'amygdale (réponse au stress), en réduisant celle de l'hippocampe (stockage des souvenirs) et en inhibant le cortex préfrontal (régulation cognitive et émotionnelle) (Brewin, Dalgleish, & Joseph, 1996 ; van der Kolk, 2014). Ces découvertes confirment que le traumatisme n'est pas seulement psychologique, mais aussi neurobiologique. Toutefois, ces approches restent focalisées sur l'individu sans toujours prendre en compte la dimension narrative et sociale du traumatisme. C'est là que les thérapies narratives apportent une perspective complémentaire, en insistant sur la reconstruction du récit personnel et l'intégration du traumatisme dans une trame identitaire élargie, permettant au patient de redevenir acteur de son histoire (White & Epston, 1990 ; Morgan, 2000).

ces contextes, la reformulation du récit personnel permet aux patients de développer une relation plus constructive avec leur condition et d'éviter l'enfermement dans une identité potentiellement saturée par la maladie (Seret-Bégué, 2020)⁷¹. En particulier, les patients atteints de maladies chroniques nécessitent d'intégrer leur diagnostic dans leur trajectoire de vie sans que celui-ci ne devienne une limitation identitaire. La mise en récit est susceptible de les aider à retrouver un sentiment d'autonomie et de continuité psychique, ce qui peut améliorer leur adhésion aux soins et leur qualité de vie (Frank, 1995 ; Charon, 2006). De même, dans les soins palliatifs, la narration joue un rôle essentiel en permettant aux patients en fin de vie de donner un sens à leur parcours, atténuant ainsi l'anxiété existentielle liée à la mort (Capurso et al. 2021)⁷².

3.1.3 Discours, mémoire et plasticité cérébrale : l'apport des neurosciences

Au-delà de ces applications cliniques, les recherches en neurosciences confirment l'impact profond du récit sur la mémoire et les émotions. Il est désormais établi que la manière dont un événement est raconté influence son empreinte neurologique, notamment à travers l'activité de l'hippocampe et de l'amygdale (Pennebaker & Seagal, 1999). L'amygdale, impliquée dans l'encodage et la consolidation des souvenirs, joue un rôle crucial dans la création de récits cohérents (McGaugh, 2004). Lorsque les souvenirs traumatiques ou négatifs sont fragmentés et mal intégrés, ils restent sous forme de sensations et d'images isolées, favorisant des reviviscences incontrôlées (Brewin, Dalgleish, & Joseph, 1996). La mise en récit thérapeutique aide alors à restructurer ces souvenirs en une narration fluide et organisée, réduisant leur charge émotionnelle et facilitant leur intégration dans la mémoire autobiographique. L'amygdale, quant à elle, est impliquée dans la gestion des émotions, en particulier celles liées à la peur et au stress. Les études montrent que le fait de verbaliser un souvenir douloureux dans un cadre sécurisé réduit l'activité de l'amygdale, ce qui diminue l'intensité de la réaction émotionnelle associée (Phelps et al., 2004). Cette régulation est renforcée par l'activation du cortex préfrontal, qui joue

⁷¹ Un diagnostic de maladie chronique ne concerne pas uniquement l'état physiologique du patient, mais redéfinit également son identité et son rapport à lui-même. Sans accompagnement, cette transformation identitaire peut mener à une réduction du soi, où la maladie devient l'élément central du récit personnel (Frank, 1995). La thérapie narrative offre une alternative en permettant au patient de reformuler son expérience pour que la maladie s'intègre dans son parcours sans en devenir la seule caractéristique déterminante. En valorisant d'autres dimensions de son identité et en mettant en avant ses capacités d'adaptation, le patient retrouve une forme d'autonomie et de continuité psychique (Charon, 2006). Cette approche est particulièrement pertinente pour favoriser l'adhésion aux soins, comme l'ont montré plusieurs études en psychologie de la santé : un patient qui adopte une posture active et agentive face à sa maladie est davantage enclin à suivre son traitement et à maintenir une meilleure qualité de vie (McAdams, 2006 ; Riessman, 2008).

⁷² Plutôt que d'être confronté à une trajectoire interrompue brutalement, le patient peut, par le biais de la mise en récit, revisiter son parcours, mettre en lumière les moments significatifs et reconstruire une continuité symbolique entre son passé et son avenir. Ce processus, parfois appelé *legacy work* (fr. travail d'héritage), permet non seulement au patient de se réconcilier avec son passé, mais aussi de transmettre un héritage symbolique à ses proches (Chochinov, 2002). Des études en psycho-oncologie ont démontré que les patients bénéficiant d'un accompagnement narratif ressentent une diminution des regrets, une amélioration de leur bien-être émotionnel et une plus grande sérénité face à la mort (Breitbart et al., 2004).

un rôle central dans l'analyse et la recontextualisation des expériences vécues (Lieberman et al., 2007). En d'autres termes, reformuler un événement négatif dans un récit plus structuré et résilient ne modifie pas seulement la perception subjective du patient, mais produit des effets mesurables sur l'organisation cérébrale de l'information.

Dès lors, force est de constater que, loin d'être une simple relecture du passé, les thérapies narratives offrent un cadre dynamique et créatif, dans lequel le langage devient un véritable levier de transformation identitaire et psychologique. Par le biais de la déconstruction des discours dominants et la co-construction de nouvelles significations, cette approche permet aux patients de se réapproprier leur histoire, considérée non plus comme étant une fatalité figée, mais plutôt comme un récit en perpétuelle évolution. De plus, la convergence entre la thérapie narrative et les neurosciences marque une avancée majeure dans la compréhension du lien entre mémoire, émotions et identité. Elle ne se limite pas à une reformulation psychologique du vécu : elle montre que la manière dont un individu raconte un événement modifie la manière dont son cerveau l'enregistre et le réactive. Lorsqu'un patient parvient à restructurer un souvenir traumatique dans un cadre narratif plus cohérent, l'activité de l'amygdale, impliquée dans la régulation du stress, diminue, tandis que l'hippocampe, responsable de l'organisation des souvenirs autobiographiques, reprend un rôle plus fonctionnel (Pennebaker & Seagal, 1999 ; Phelps et al., 2004).

Ce phénomène suggère que la mise en récit ne se limite pas à une prise de conscience subjective, mais qu'elle engendre des modifications mesurables dans les circuits cérébraux impliqués dans la gestion des émotions et du souvenir (Lieberman et al., 2007). En reformulant leur histoire, les patients ne modifient pas seulement leur perception de leur passé : ils influencent la manière dont leur cerveau structure, hiérarchise et régule ces souvenirs. Cette articulation entre discours et biologie cérébrale ouvre ainsi des perspectives nouvelles pour la prise en charge des troubles psychiques et des expériences traumatiques, tout en insistant sur le rôle actif du langage dans les mécanismes d'adaptation et de résilience.

3.2. La Thérapie d'Exposition Narrative

La Thérapie d'Exposition Narrative (TEN) constitue une application spécifique des thérapies narratives dans le traitement du trouble de stress post-traumatique (TSPT), en opposition aux stratégies plus directes de désensibilisation et de restructuration cognitive (Domen, 2024). Les thérapies cognitivo-comportementales (TCC) visent principalement la réduction des pensées intrusives et des comportements d'évitement par l'exposition graduelle et la restructuration des schémas cognitifs négatifs (Flores, 2019). Ces méthodes ont démontré leur efficacité, en particulier sur les traumatismes bien définis, mais peuvent montrer des limites face aux

traumatismes complexes et prolongés, qui altèrent non seulement la mémoire autobiographique mais aussi l'identité narrative du patient (Neimeyer, 2001).

De leur côté, les thérapies basées sur l'EMDR (Eye Movement Desensitization and Reprocessing) utilisent des stimulations bilatérales pour faciliter le retraitement des souvenirs traumatiques et atténuer leur charge émotionnelle (Shapiro, 2018). Cette approche est particulièrement adaptée aux traumatismes uniques et bien circonscrits, mais son efficacité pour les traumas répétés reste encore débattue dans la littérature scientifique (Ehlers & Clark, 2000).

Contrairement à ces méthodes centrées sur la réduction des symptômes, la Thérapie d'Exposition Narrative (TEN) propre aux approches narratives adopte une perspective différente : elle ne se limite pas à atténuer les symptômes du TSPT, mais cherche à redonner une cohérence au récit de vie du patient. Elle permet ainsi de restructurer son identité en intégrant le traumatisme comme un élément d'un parcours plus vaste et non comme l'élément central de son existence (Domen, 2024).

La Thérapie d'Exposition Narrative (TEN) repose sur un protocole structuré qui combine l'exposition graduelle au souvenir traumatique avec une reconstruction du récit personnel dans un cadre sécurisé (Domen, 2024). Initialement développée pour les victimes de torture et de guerre, elle s'est avérée particulièrement efficace pour les traumatismes complexes, tels que ceux vécus par les réfugiés ou les victimes de violences interpersonnelles (Schauer, Neuner & Elbert, 2011).

Plusieurs essais cliniques randomisés⁷³ ont évalué l'efficacité de la Thérapie d'Exposition Narrative (TEN) dans le traitement du TSPT complexe, mettant en évidence des résultats encourageants quant à la réduction des symptômes post-traumatiques et le maintien des effets thérapeutiques sur le long terme. Schauer et al. (2011) ont conduit une étude auprès de réfugiés souffrant de TSPT sévère, comparant la TEN à une thérapie standard de soutien psychologique. Le protocole comprenait dix séances au cours desquelles les patients retraçaient progressivement leur histoire de vie tout en étant exposés de manière contrôlée aux souvenirs traumatiques. Les résultats ont révélé une diminution significative des scores du PCL-5 (Posttraumatic Stress Disorder Checklist), avec un effet thérapeutique stable après six mois. De manière similaire, Neuner et al. (2008) ont mené un essai randomisé en Ouganda, impliquant des victimes de guerre et de violences sexuelles. L'objectif était de comparer l'efficacité de la TEN avec celle des thérapies cognitivo-comportementales (TCC) chez des patients ayant vécu des traumatismes multiples. Après un suivi de douze mois, les résultats ont montré que 71 % des patients ayant

⁷³ Un essai clinique randomisé (ECR) est une étude expérimentale visant à évaluer l'efficacité d'un traitement en répartissant aléatoirement les participants en groupes comparatifs, souvent un groupe expérimental et un groupe contrôle. Cette méthode permet de minimiser les biais et d'assurer une évaluation rigoureuse des effets du traitement (Sibbald & Roland, 1998).

suivi la TEN ne répondaient plus aux critères diagnostiques du TSPT, contre 57 % dans le groupe TCC, suggérant une efficacité légèrement supérieure de la TEN pour les traumatismes complexes et répétés.

Ces résultats trouvent un écho dans des recherches plus récentes, notamment l'étude de Jongedijk (2014), qui met en évidence l'efficacité de la TEN dans le traitement des TSPT complexes, en particulier chez les réfugiés et les victimes de violences interpersonnelles. Ainsi, en comparant la TEN à d'autres traitements comme l'EMDR ou la TCC, les études que nous venons de citer montrent que cette dernière semble plus adaptée aux patients ayant vécu des traumatismes prolongés ou répétés. Ceci s'explique par le fait que la TEN permet aux patients de réinscrire leur expérience dans une continuité narrative cohérente tout en favorisant une restructuration narrative plus stable et durable que les approches centrées uniquement sur la désensibilisation du souvenir traumatique (Betbèze & Ostermann, 2015).

En ce qui concerne le protocole adopté, la TEN suit un processus en plusieurs étapes : d'abord, le patient est guidé dans un travail de narration détaillée de son histoire de vie, incluant les événements marquants avant, pendant et après le traumatisme. Cette contextualisation permet de désaturer le récit traumatique, qui, dans le cas du TSPT, a souvent été figé sous une forme fragmentée et envahissante (Jongedijk, 2014). Ensuite, par des sessions progressives d'exposition au souvenir traumatique, le thérapeute aide le patient à réduire la détresse émotionnelle liée à la remémoration, tout en favorisant une intégration plus fluide dans la mémoire autobiographique. Sur le plan linguistique, cette approche mobilise plusieurs stratégies discursives essentielles. D'abord, la mise en récit permet de désaturer le trauma, un concept qui fait écho aux travaux de Labov & Waletzky (1967)⁷⁴ sur la structure des récits, en restaurant une linéarité temporelle dans l'histoire du patient.

Dans ce contexte, un autre élément fondamental mis en lumière par Labov & Waletzky (1967) est le rôle de l'évaluation, autrement dit la manière dont le narrateur exprime son point de vue et ses émotions sur les événements vécus. Or, les patients souffrant de TSPT présentent fréquemment un effacement de cette évaluation, décrivant les événements traumatiques de manière factuelle, détachée ou fragmentée (Neuner et al., 2008). Ce phénomène témoigne d'une dissociation émotionnelle qui empêche une véritable appropriation du souvenir. La modification des cadres énonciatifs joue un rôle clé dans cette reconstruction narrative. Le patient est

⁷⁴ Les travaux de Labov et Waletzky (1967) ont montré que le récit d'une expérience suit généralement une structure organisée qui permet d'en assurer la cohérence et la transmission. Cette structure comprend une orientation (présentation du contexte et des protagonistes), une complication (événement central perturbateur), une évaluation (réactions et interprétations du narrateur), une résolution (dénouement) et une coda (retour à la situation initiale ou à l'instant présent du narrateur). Cette organisation narrative la manière dont les individus donnent du sens à leurs expériences et les intègrent dans une continuité temporelle et identitaire (Labov & Waletzky, 1967 : 32-41). Ainsi, la TEN ne se limite pas à la simple expression du trauma, mais repose sur une reconstruction discursive, qui permet au patient de retrouver une cohérence identitaire et un sentiment de contrôle sur son histoire.

encouragé à externaliser le trauma, notamment à travers l'usage de métaphores ou la reformulation en troisième personne, deux stratégies discursives qui permettent de créer une distance cognitive et émotionnelle face à l'événement douloureux (Morgan, 2000). Ceci favorise non seulement une prise de recul mais aussi une réinscription du traumatisme dans une continuité narrative plus large, réduisant ainsi son impact émotionnel immédiat.

La TEN se distingue entre autres par son approche visant à réinscrire le traumatisme dans une continuité narrative, permettant au patient de reconstruire une cohérence identitaire et de retrouver une forme de maîtrise sur son vécu.⁷⁵ (Seret & Bégué, 2020). Les recherches précédemment évoquées soulignent que la TEN entraîne une réduction notable des symptômes du TSPT, avec des effets thérapeutiques qui perdurent jusqu'à un an après l'intervention. Afin d'illustrer ces résultats de manière plus précise et concrète, il convient de citer une étude particulièrement récente. Dans son étude de 2024⁷⁶, Domen montre que les scores des patients traités par TEN enregistrent une réduction marquée du stress post-traumatique (CAPS-IV : 60 → 20), de l'impact des événements traumatiques (IES-R : 69 → 13) et de la dissociation (DES : 65,36 → 5)⁷⁷, confirmant son efficacité pour les formes complexes de TSPT (Domen, 2024 : 5). Comparée aux TCC ou à l'EMDR, elle semble particulièrement adaptée aux patients ayant vécu des traumatismes répétés ou prolongés, car elle ne se contente pas d'atténuer l'impact émotionnel du trauma, mais redonne une cohérence existentielle à l'histoire du patient (cf. Lely et al. 2019).

Le langage constitue l'outil central des thérapies narratives car il permet de structurer l'expérience, organiser les souvenirs et transformer la perception du traumatisme (Mori, 2019). Selon Ricœur (1983, cité par Bethèze & Ostermann, 2022), la narration joue un rôle fondamental dans la manière dont nous articulons notre rapport au temps : le passé n'existe qu'à travers les

⁷⁵ En transformant un vécu traumatique en un objet narratif dissociable du "je" immédiat, le patient reprend le contrôle sur son récit et peut reconstruire une nouvelle relation à son expérience (White & Epston, 1990). De plus, l'usage des métaphores permet notamment de reformuler la douleur sous une forme symbolique, rendant le trauma plus maniable psychiquement.

⁷⁶ Domen (2024) propose une étude de cas unique, portant sur une patiente japonaise dans la quarantaine souffrant de TSPT et de dissociation structurelle. L'intervention a duré 19 mois, incluant des sessions hebdomadaires de 90 à 120 minutes dans un hôpital psychiatrique. La thérapie a suivi un protocole structuré combinant exposition narrative progressive et reconstruction autobiographique, avec un accent particulier sur l'interaction entre les différentes parties dissociatives de la patiente. L'évaluation pré- et post-traitement a montré une diminution significative des symptômes du TSPT, indiquant une amélioration notable de la régulation émotionnelle et de l'intégration autobiographique (Domen, 2024 : 2-5).

⁷⁷ Les scores mentionnés correspondent aux résultats des évaluations psychométriques utilisées pour mesurer la sévérité des symptômes du TSPT et des expériences dissociatives avant et après la TEN. Le CAPS-IV (Clinician-Administered PTSD Scale for DSM-IV) est une échelle clinique permettant d'évaluer la sévérité du trouble de stress post-traumatique (Blake et al., 1995). Une réduction du score de 60 à 20 indique une diminution significative des symptômes du TSPT. L'IES-R (Impact of Event Scale - Revised) mesure la détresse psychologique liée aux événements traumatiques, avec une réduction du score de 69 à 13 indiquant une nette amélioration (Weiss & Marmar, 1997). Enfin, le DES (Dissociative Experiences Scale) évalue la fréquence des expériences dissociatives, et son passage de 65,36 à 5 reflète une diminution marquée des phénomènes de dissociation pathologique (Bernstein & Putnam, 1986).

récits que nous en faisons, et c'est à travers cette mise en récit que nous pouvons donner un sens aux événements vécus. Or, dans le cas du TSPT, cette fonction est altérée : le traumatisme interrompt la linéarité du récit autobiographique, fragmentant les souvenirs et renforçant un sentiment de perte de contrôle (Neimeyer, 2001). En reconstruisant leur histoire dans un cadre thérapeutique sécurisé, les patients parviennent à réduire leurs symptômes, à se réapproprier leur identité et à mieux intégrer leur vécu traumatique. Cette transformation ne repose pas uniquement sur une prise de conscience psychologique, mais s'appuie sur des modifications cérébrales mesurables⁷⁸.

Dès lors, la pertinence des approches narratives ne réside pas uniquement dans leur capacité à réduire les symptômes du TSPT, mais dans leur potentiel à redonner une continuité à une existence brisée. En redonnant aux patients la possibilité de devenir les narrateurs (Mori, 2019) de leur propre récit, ces thérapies permettent non seulement d'intégrer le traumatisme dans une trajectoire de vie plus large, mais aussi de réinsuffler un sentiment d'agentivité, souvent érodé par l'expérience traumatique.

D'un point de vue plus global, ces considérations interrogent la place accordée aux récits traumatiques dans les espaces thérapeutiques et sociaux. La reconstruction narrative ne se limite pas à un processus individuel de réappropriation du passé, mais s'inscrit également dans une dynamique plus large de reconnaissance et de transmission des expériences vécues. La manière dont une société accueille, légitime ou invalide ces récits joue un rôle déterminant dans la reconstruction identitaire des individus affectés par un traumatisme (Rimé, 2005). Dans cette perspective, le langage ne constitue pas un simple médium d'expression du trauma, mais un objet d'analyse en lui-même, dont les structures et les usages révèlent les processus cognitifs et psychiques sous-jacents.

Toutefois, si la TEN illustre parfaitement l'usage du récit comme outil thérapeutique, elle s'inscrit dans un cadre plus large d'exploration des dimensions linguistiques du trauma. L'analyse des apports des sciences du langage en psychopathologie, développée dans la section suivante, permettra d'examiner la construction du récit traumatique, les stratégies discursives employées par les patients et les manifestations énonciatives révélant des altérations du rapport au temps, à l'identité et au trauma.

⁷⁸ Cet aspect ayant déjà été traité en détail dans la section précédente, nous ne l'examinerons pas plus en profondeur ici. Toutefois, nous nous appuierons sur une étude récente en neuroimagerie fonctionnelle (Adenauer et al., 2011) pour étayer nos propos.

4. L'exploitation des acquis des sciences du langage en psychopathologie

L'étude du langage en psychopathologie est un domaine interdisciplinaire où la linguistique, la psycholinguistique et les neurosciences convergent pour analyser les troubles langagiers associés aux pathologies psychiatriques. En effet, le langage ne se réduit pas à un simple moyen de communication : il est une fenêtre ouverte sur les processus cognitifs et affectifs du sujet. Ses altérations constituent des marqueurs diagnostiques de nombreuses affections psychiatriques, parmi lesquelles la schizophrénie, la dépression et le trouble de stress post-traumatique (TSPT).

Grâce aux avancées en linguistique computationnelle et aux outils d'analyse automatisée du discours, il est désormais possible de repérer des anomalies discursives et d'en objectiver la portée clinique. Comme le souligne Auxéméry (2021), le traumatisme psychique affecte directement les structures langagières, provoquant une dissociation sémiotique entre l'événement traumatique et sa mise en mots, ce qui justifie l'émergence du concept de *Syndrome Psycholinguistique Traumatique (SPLIT)* (Auxéméry, 2021 : 375 - 376).

Cette section se propose d'examiner dans un premier temps le rôle du langage comme indicateur des troubles psychopathologiques, avant d'aborder les outils méthodologiques mobilisés pour leur analyse, et enfin d'explorer les perspectives d'une approche intégrative du langage en psychopathologie.

4.1. Le langage comme révélateur des troubles psychopathologiques

Le langage constitue un prisme essentiel pour appréhender la nature et la sévérité des troubles psychopathologiques, en témoignant des perturbations cognitives, affectives et comportementales sous-jacentes. Son analyse fine permet de révéler des dysfonctionnements cognitifs et émotionnels spécifiques à chaque pathologie, offrant ainsi des indices précieux pour le diagnostic et la compréhension des mécanismes cognitifs inhérents aux troubles mentaux. Avant de nous focaliser sur le trouble de stress post-traumatique (TSPT), nous examinerons comment d'autres pathologies psychiatriques influencent le langage, en mettant en évidence les altérations discursives et les déficits communicationnels propres à chacune d'elles.

4.1.1 Le langage comme indicateur des pathologies psychiatriques

L'intérêt pour l'étude du langage en tant qu'indicateur des troubles mentaux remonte au XIX^e siècle⁷⁹. Toutefois, ce n'est qu'au XX^e siècle que la linguistique psychiatrique a commencé à

⁷⁹ L'émergence de la linguistique psychiatrique repose sur une double influence : d'une part, les travaux de Jules Séglas (1892), qui ont théorisé les troubles du langage dans les psychoses en distinguant les perturbations lexicales, syntaxiques et discursives ; d'autre part, les recherches de Jakobson (1956/1971) et Goldstein (1948), qui ont mis en évidence l'impact des pathologies psychiatriques sur la structuration du langage. Dans la seconde moitié du XX^e

véritablement se structurer en tant que champ d'étude distinct, apportant des outils méthodologiques précis pour analyser le discours pathologique. Dès le XIX^e siècle, Ségla a exploré les liens entre langage et maladies mentales, décrivant des phénomènes tels que la logorrhée, l'embolalie et le mutisme partiel, et analysant comment ces manifestations traduisaient différents types d'atteintes psychiatriques⁸⁰ (Ségla, 1892). Dans le prolongement de ce travail pionnier, la linguistique psychiatrique a émergé en tant que domaine d'étude structuré, intégrant l'analyse du discours pour différencier les profils psychopathologiques (Bazziconi et al., 2019).

L'ouvrage de Chagnon (2018), *Approche clinique et psychopathologique des troubles développementaux et instrumentaux*, met en évidence le rôle central du langage dans l'évaluation psychique des patients. Il insiste sur le fait que l'analyse du langage ne se limite pas à une simple description des symptômes, mais constitue un levier diagnostique fondamental permettant de situer le sujet dans son fonctionnement cognitif et affectif. Il souligne ainsi l'importance d'examiner les marqueurs linguistiques spécifiques aux troubles psychopathologiques, comprenant les perturbations syntaxiques, sémantiques et pragmatiques⁸¹, qui offrent des indications précieuses sur la structuration de la pensée du patient (Chagnon, 2018). Cette évolution dans la prise en compte du langage dans la psychopathologie s'est poursuivie avec le développement de nouvelles approches, notamment en psychotraumatologie. En effet, la nécessité d'un paradigme psycholinguistique en psychotraumatologie a été mise en avant, proposant de nouveaux modèles d'analyse du langage pour appréhender les troubles post-traumatiques et leur impact sur la structuration discursive (Auxéméry & Tarquinio, 2020).

La schizophrénie, par exemple, est souvent associée à une désorganisation du discours, qui se manifeste par des incohérences syntaxiques, l'apparition de néologismes, des stéréotypies verbales et une perte de la logique argumentative. Ces troubles discursifs ne sont pas de simples

siècle, cette approche s'est enrichie grâce à l'analyse du discours en psychiatrie clinique, notamment avec les travaux de Covington et al. (2005), qui ont étudié la cohésion syntaxique et la structuration référentielle dans les productions langagières de patients schizophrènes. Plus récemment, les avancées en traitement automatique du langage naturel (TALN) ont permis une analyse fine des marqueurs linguistiques associés aux troubles psychiatriques, facilitant ainsi le repérage des anomalies discursives et l'affinement du diagnostic différentiel (Ratana et al. 2019).

⁸⁰ Ségla (1892) a mis en évidence que la logorrhée, l'embolalie et le mutisme partiel ne sont pas de simples anomalies langagières, mais des marqueurs spécifiques de différentes pathologies psychiatriques.

La logorrhée, caractérisée par un débit verbal excessif, est fréquente dans les états maniaques et certaines formes de schizophrénie paranoïde, où elle traduit une accélération de la pensée et un relâchement du contrôle discursif (Cloitre, 2021). L'embolalie, définie par l'insertion involontaire de mots ou de syllabes sans lien apparent, est souvent associée aux troubles schizophréniques, reflétant une désorganisation cognitive (Hinzen & Rosselló, 2015). Le mutisme partiel, quant à lui, peut être observé dans les états catatoniques schizophréniques, où il traduit une perte de réactivité, ou dans le mutisme sélectif chez l'enfant, où il relève d'un trouble anxieux et d'une inhibition émotionnelle (Fink & Taylor, 2003).

Ces altérations du langage aident à différencier les désorganisations cognitives des troubles de régulation émotionnelle, affinant ainsi le diagnostic psychiatrique.

⁸¹ Ce point sera approfondi ultérieurement dans le cadre de notre discussion sur le *Syndrome Psycholinguistique Post-Traumatique* (Auxéméry & Gayraud, 2020).

anomalies langagières, mais traduisent une altération plus profonde des processus cognitifs impliqués dans la planification et l'organisation du discours. En effet, plusieurs études (Perlstein et al., 1998 ; Elvevåg et Goldberg, 2000 ; Bell et al., 2001) ont montré que les personnes atteintes de schizophrénie présentent des déficits dans la mémoire de travail et l'attention, ce qui compromet leur capacité à structurer leurs énoncés de manière cohérente et fluide⁸². Ces altérations langagières reflètent une désorganisation de la pensée et une atteinte des processus cognitifs de cohérence et de planification discursive (Kuperberg, 2010). Dans ce contexte, l'étude de Kuperberg (2011) a mis en évidence des troubles de la planification du discours chez les patients schizophrènes, entraînant des difficultés à maintenir un fil conducteur et une tendance aux digressions. Ces patients ont également tendance à présenter des ruptures syntaxiques et une production verbale qui oscille entre un excès de digressions et des moments d'aphasie relative, marquant une instabilité dans la structuration du langage. Ces observations confirment que le langage peut constituer un marqueur prédictif des troubles schizophréniques et fournir des indices sur la sévérité de la pathologie.

Similairement à la schizophrénie, le langage des individus atteints d'une dépression est marqué par un appauvrissement lexical et une prévalence accrue de termes à connotation négative. Cependant, alors que la schizophrénie est marquée par une rupture dans l'organisation du discours, la dépression affecte principalement le contenu sémantique et émotionnel du langage. Les patients dépressifs ont ainsi tendance à employer un discours introspectif et autocentré, utilisant plus fréquemment des pronoms à la première personne du singulier *je, moi* ainsi que des termes exprimant des émotions négatives, ce qui reflète une vision du monde pessimiste et une faible estime de soi (Nurul & Hajar, 2023).

En poursuivant les recherches sur les marqueurs linguistiques des troubles dépressifs, Rude et al. (2004) ont démontré que ces derniers peuvent non seulement servir d'indicateurs de la sévérité des symptômes, mais aussi prédire leur évolution à long terme⁸³. En outre, la dépression entraîne des troubles de la communication pragmatique, affectant la capacité à

⁸² Dans ce contexte Bell et al. (2001) ont mis en évidence une altération de la mémoire de travail verbale chez les patients schizophrènes et leurs proches au premier degré, suggérant une origine neurocognitive et possiblement héréditaire de ces troubles. Perlstein et al. (1998) ont observé, grâce à la tâche de Stroop, que les patients schizophrènes présentent des déficits d'attention sélective, ce qui nuit à leur capacité à organiser leur discours et à filtrer les informations non pertinentes. Enfin, Elvevåg et Goldberg (2000) considèrent ces déficits cognitifs comme un élément central de la schizophrénie, expliquant l'impact durable de ces altérations sur la communication verbale et la structuration du langage. Ces recherches confirment que les troubles du langage dans la schizophrénie ne sont pas seulement des symptômes isolés, mais le reflet d'un dysfonctionnement cognitif global influençant la planification et la cohérence du discours.

⁸³ Rude et al. (2004) ont utilisé le Logiciel Linguistic Inquiry and Word Count (LIWC) pour analyser des écrits de participants souffrant de dépression et ont observé une corrélation entre l'usage fréquent de pronoms à la première personne du singulier et la persistance des symptômes dépressifs. Leur étude longitudinale a montré que ces tendances linguistiques restaient stables dans le temps, suggérant qu'elles ne sont pas simplement des manifestations momentanées du trouble mais qu'elles peuvent refléter un schéma cognitif sous-jacent contribuant au maintien de la dépression.

comprendre les sous-entendus, les actes de langage indirects et les implicites conversationnels, ce qui peut contribuer à l'isolement social des patients (Zurlo & Ruggiero, 2021). Ce déficit pragmatique complique les interactions sociales, rendant les échanges plus laborieux et pouvant être perçus comme un manque d'intérêt ou d'engagement de la part du patient, ce qui alimente davantage son isolement. Ainsi, au-delà des symptômes affectifs et comportementaux, l'étude du langage permet d'identifier les spécificités cognitives de la dépression et de mieux comprendre ses effets sur la communication interpersonnelle.

Or, force est de constater que : certaines pathologies, comme la schizophrénie, se manifestent par des troubles du discours et une désorganisation syntaxique ; d'autres, comme la dépression, se traduisent par un appauvrissement lexical et une récurrence de termes à valence négative (Nurul & Hajar, 2023 ; Rude et al., 2004). Le trouble de stress post-traumatique, quant à lui, affecte la structuration du discours et la cohérence du récit autobiographique, en raison d'une altération des processus mnésiques liés à l'événement traumatique. À partir de ces constats, il convient d'examiner en détail comment le langage dans le TSPT reflète les dysfonctionnements mnésiques et symboliques liés à l'expérience du trauma, en mettant en lumière les mécanismes cognitifs et linguistiques impliqués dans ce processus.

4.1.2 Mémoire traumatique et altérations du langage

Comme souligné par Römisch et al. (2014), le trauma psychique entraîne une défaillance dans l'encodage du vécu, se traduisant par une intégration lacunaire des événements et une difficulté à mobiliser volontairement les souvenirs liés au trauma. Cette défaillance est associée à une dissociation dans les processus de mémoire, empêchant l'individu de réorganiser les fragments traumatiques en une narration structurée. Dans ce contexte, l'étude citée montre que cette dissociation est particulièrement marquée dans les récits des personnes traumatisées, qui tendent à s'immerger dans des détails perceptuels, avec un usage plus fréquent de mots descriptifs sensoriels (Römisch et al., 2014 : 466-468). En conséquence, ces récits sont souvent caractérisés par une fragmentation, les souvenirs étant isolés de leur contexte temporel et émotionnel, ce qui rend difficile leur intégration dans une narration cohérente. Les symptômes de cette immersion et fragmentation incluent des ruptures de la continuité dans la narration, ainsi que des répétitions et des phrases inachevées, ce qui reflète une altération profonde de l'organisation du vécu traumatique (*ibid.*).

Brewin et Holmes (2003) s'appuient sur la théorie de la double représentation de la mémoire, initialement développée par Brewin, Dalgleish et Joseph (1996), pour expliquer la manière dont les souvenirs traumatiques sont encodés et restitués. Ce modèle postule l'existence de deux systèmes mnésiques distincts : la mémoire explicite (ou contextualisée) et la mémoire

implicite (ou perceptivo-émotionnelle⁸⁴). Dans des conditions normales, les souvenirs autobiographiques sont traités par la mémoire explicite, qui leur confère une structure narrative cohérente, une localisation temporelle et une signification intégrée à l'histoire personnelle du sujet. Cependant, l'apparition d'un TSPT altère ce processus. En effet, en raison du stress intense et de la forte activation émotionnelle liés au traumatisme, l'encodage du souvenir ne suit pas le schéma habituel : l'événement est principalement stocké dans la mémoire implicite, sous forme de fragments sensoriels bruts décontextualisés et intemporels (images, sons, sensations corporelles, réactions émotionnelles). Cette absence de structuration cognitive empêche l'individu de relier consciemment l'événement à une narration temporelle fluide, ce qui favorise l'apparition de flashbacks et de reviviscences incontrôlées. Contrairement aux souvenirs autobiographiques classiques, qui peuvent être rappelés volontairement et intégrés dans une continuité temporelle, les souvenirs traumatiques surgissent de manière spontanée et intrusive, souvent déclenchés par des stimuli sensoriels rappelant l'événement d'origine. Dans ce contexte, Brewin et Holmes (2003) soulignent que cette dissociation entre les deux systèmes mnésiques explique pourquoi les patients atteints de trouble de stress post-traumatique (TSPT) éprouvent des difficultés à situer l'événement dans le passé et ont l'impression de le revivre dans le présent, comme s'il se produisait à nouveau.

Dans ce contexte, l'impact du trauma sur la perception du temps a été mis en évidence par Holman et Silver (1998), qui ont montré qu'une orientation temporelle fixée sur le passé est corrélée à une détresse psychologique persistante. Leur recherche indique que les individus ayant vécu un trauma ont tendance à revivre intensément l'événement, ce qui empêche une intégration fluide dans le cours de leur existence. Le moment présent est perçu comme fragmenté et isolé, sans lien avec un avenir envisageable ni avec une continuité passée, ce qui entrave la contextualisation des souvenirs et la construction d'une narration cohérente. Ce phénomène peut expliquer la persistance des symptômes post-traumatiques, notamment les reviviscences intrusives et la difficulté à donner du sens à l'expérience vécue dans un cadre temporel structuré.

Dans une perspective comparatiste, Reynolds et Brewin (1998) ont analysé les différences entre les souvenirs intrusifs dans le trouble de stress post-traumatique (TSPT) et la dépression, révélant des caractéristiques distinctes dans leur nature et leur traitement mnésique. Dans le TSPT, les souvenirs intrusifs sont plus sensoriels, vifs et émotionnellement intenses, souvent réactivés sous forme de flashbacks où le patient revit l'événement de manière immersive,

⁸⁴ Mode d'encodage des souvenirs où l'expérience vécue est principalement enregistrée sous la forme de sensations brutes, d'émotions intenses et de fragments sensoriels, plutôt que d'être intégrée dans un récit cohérent et structuré. Ce dernier s'oppose à un encodage sémantique ou narratif, où l'événement est organisé et intégré dans une chronologie compréhensible, permettant ainsi au sujet d'en faire une expérience passée et maîtrisée (Dégeilh et al. 2013).

avec un sentiment d'actualité. À l'inverse, dans la dépression, ces souvenirs sont moins sensoriels mais fortement marqués par une interprétation négative persistante, s'intégrant davantage dans une dynamique de rumination qui alimente potentiellement le cycle dépressif. Cette distinction suggère que les souvenirs intrusifs du TSPT restent déconnectés de la narration autobiographique tandis que dans la dépression, ils sont intégrés dans le discours intérieur du patient, mais de manière rigide et négative. Ces résultats indiquent que l'intervention thérapeutique doit être adaptée : dans le TSPT, il s'agit donc de recontextualiser et intégrer les souvenirs dans une trame narrative, tandis que dans la dépression, l'objectif est de modifier leur interprétation négative afin de limiter la rumination et ses effets sur l'humeur (Reynolds & Brewin, 1998).

Van der Hart, Nijenhuis et Steele (2005) ont approfondi cette réflexion en identifiant la dissociation comme un facteur central du TSPT complexe. Ils expliquent que cette dissociation entraîne une fragmentation de l'expérience, empêchant son intégration dans la mémoire autobiographique. Cette dynamique se reflète dans le discours des patients, où l'organisation du récit est souvent chaotique, marquée par des ruptures temporelles, des silences et des répétitions. Römisch et al. (2014) précisent que cette fragmentation discursive se caractérise par trois aspects principaux : une réduction de l'objectivité narrative, une incapacité à prendre de la distance par rapport à l'expérience vécue et une désorganisation globale du discours.

Cependant, l'impact du trauma sur le langage ne se limite pas à une simple altération des capacités mnésiques ou à une difficulté à structurer un récit, mais reflète une désorganisation plus profonde du lien entre signifiants et signifiés. Comme l'a démontré Auxéméry (2021), le traumatisme constitue une blessure du langage⁸⁵, qui résulte d'une atteinte des réseaux de significations. En d'autres termes, lorsque l'événement traumatique excède la capacité du sujet à lui attribuer une signification intégrable dans son cadre de référence, il devient un *signifié traumatique* (Sé-T) (Auxéméry, 2021 : 386), qui échappe aux processus normaux de symbolisation et de mise en récit. Cette impossibilité d'intégration entraîne un morcellement de la structuration discursive, se manifestant par des perturbations linguistiques variées : difficultés à formuler des phrases complètes, troubles de la concordance des temps, répétitions incontrôlées et recours à des expressions figées.

Par ailleurs, l'impact du TSPT sur le langage ne se limite pas à la production verbale ; il affecte également la réception et le traitement du discours d'autrui. Auxéméry et Gayraud (2021) soulignent que les patients souffrant de TSPT rencontrent des difficultés à comprendre des structures syntaxiques complexes et à interpréter correctement les sous-entendus

⁸⁵ Une section distincte sera dédiée à la notion de « blessure du langage », ce qui explique pourquoi nous n'approfondirons pas davantage notre argumentation à ce stade.

conversationnels, ce qui limite leur capacité à s'engager pleinement dans une interaction communicative. Ces troubles s'expliquent en partie par une altération de l'intégration discursive qui se manifeste par une difficulté à établir des liens cohérents entre les éléments d'un énoncé, compromettant ainsi la construction du sens global du message (Halligan et al., 2003)⁸⁶. En parallèle, l'évitement cognitif⁸⁷ associé au TSPT peut renforcer ces déficits en réduisant l'attention portée aux détails linguistiques et en augmentant la rigidité cognitive dans l'élaboration du discours. En d'autres termes, les patients ayant un haut niveau d'évitement cognitif ont tendance à produire des énoncés plus généraux, moins détaillés et avec une moindre organisation temporelle et causale, ce qui nuit à la précision du discours. De plus, cette forme d'évitement s'accompagne souvent d'une rigidité cognitive, c'est-à-dire une difficulté à s'adapter aux variations conversationnelles et à ajuster son discours en fonction du contexte et des attentes de l'interlocuteur (McNally, 2006).

Ainsi, force est de constater que l'atteinte des réseaux de significations par le trauma implique une désorganisation à plusieurs niveaux, affectant la mémoire, le langage, l'intercompréhension et l'identité du sujet. En d'autres termes, l'incapacité à mettre en mots un événement traumatique ne résulte pas seulement d'une difficulté à accéder au souvenir, mais traduit également une altération plus profonde des mécanismes mnésiques et des processus de symbolisation. Dès lors, la réintégration progressive de l'expérience vécue dans une structure discursive cohérente constitue un enjeu thérapeutique central, en particulier dans le cadre des approches narratives visant à restaurer une continuité autobiographique et identitaire.

Après avoir exploré le rôle du langage comme indicateur des troubles psychiatriques en psychopathologie, nous nous pencherons sur les outils linguistiques utilisés pour l'analyse et le diagnostic des troubles psychiques, en accordant une attention particulière au trouble de stress post-traumatique.

4.2. Outils linguistiques d'analyse et de diagnostic en psychopathologie

Le trouble de stress post-traumatique (TSPT) est une affection psychiatrique qui survient après l'exposition à un événement traumatique. Son diagnostic repose sur des critères établis par le DSM-5 mentionnés *supra* (APA, 2013), notamment la reviviscence du trauma, l'évitement, les

⁸⁶ Halligan et al. (2003) expliquent que l'intégration discursive repose sur la capacité à relier les éléments d'un énoncé de manière cohérente afin de produire un message structuré et compréhensible. Chez les patients atteints de TSPT, cette capacité est altérée en raison d'une désorganisation cognitive qui affecte la manière dont l'information est traitée et organisée en mémoire. En conséquence, ces patients rencontrent des difficultés à suivre une progression logique dans un récit, ce qui se traduit par des ruptures syntaxiques, un usage inapproprié des connecteurs logiques et temporels, et une tendance à produire des discours fragmentés. Cette altération de l'intégration discursive contribue à rendre leur communication moins fluide et plus difficile à interpréter pour leurs interlocuteurs, amplifiant ainsi les difficultés relationnelles et l'isolement social.

⁸⁷ L'évitement cognitif, caractéristique du TSPT, désigne une stratégie inconsciente par laquelle le sujet tente de se protéger des souvenirs traumatiques en minimisant leur accès à la conscience (McNally, 2006).

altérations cognitives et émotionnelles, ainsi que l'hyperactivation physiologique. Bien que le diagnostic clinique repose traditionnellement sur des entretiens et des questionnaires standardisés, les recherches récentes ont mis en lumière l'intérêt de l'analyse linguistique pour compléter ces approches. En effet, plusieurs études ont montré que l'expression linguistique des patients présente des indices significatifs permettant de saisir et de comprendre la structure cognitive et émotionnelle du trouble (Auxéméry, 2021 ; Auxéméry & Gayraud 2021, 2022 ; Quillivic et al., 2024).

4.2.1 Évolution méthodologique de l'analyse linguistique en psychopathologie

L'analyse linguistique en psychopathologie trouve ses premières applications dans les années 1980, notamment à travers l'étude du lexique émotionnel et des stratégies de coping chez les victimes d'abus sexuels. Ces travaux ont révélé des récurrences dans le discours des patients, notamment des thèmes de colère, d'isolement et de culpabilité (Foa et al., 1995). Progressivement, l'analyse linguistique s'est affinée et a permis d'identifier des marqueurs spécifiques aux troubles psychologiques. Dans les années 1990, des méthodes de cotation manuelle ont été développées sous forme de grilles d'évaluation permettant d'analyser la fragmentation du discours et l'expression émotionnelle (Foa et al., 1995). Si ces premières approches reposaient essentiellement sur l'évaluation qualitative des récits des patients, les progrès technologiques des années 1990 ont progressivement ouvert la voie à une analyse plus systématique et reproductible du langage pathologique. C'est dans ce contexte que Pennebaker et al. (2007) ont introduit le logiciel Linguistic Inquiry and Word Count (LIWC)⁸⁸, qui marque une transition vers une quantification automatisée des caractéristiques discursives.

Ces méthodes ont également été appliquées à d'autres troubles psychopathologiques, permettant d'identifier des tendances communes et spécifiques. Saga et al. (2023) ont mené une étude explorant l'utilisation d'outils computationnels pour analyser les caractéristiques linguistiques associées aux troubles formels de la pensée (FTD), en lien avec des traits schizophréniques et autistiques. À partir d'un corpus de discours enregistrés, les participants ont été évalués à l'aide du Social Responsiveness Scale (SRS-2) et du Schizotypal Personality Questionnaire⁸⁹ (SPQ), ce dernier incluant une sous-échelle spécifique au discours étrange,

⁸⁸ Les fondements théoriques du LIWC ayant déjà été traités dans une section précédente, nous n'approfondirons pas son analyse dans cette partie. Cependant, une section du quatrième chapitre de ce travail de recherche sera consacrée à l'explication détaillée de son fonctionnement et de son emploi dans le cadre de l'analyse du corpus.

⁸⁹ Le Schizotypal Personality Questionnaire (SPQ) est une échelle d'auto-évaluation développée par Raine en 1991, basée sur les critères du DSM-III-R pour le trouble de la personnalité schizotypique. Il comprend 74 items répartis en neuf sous-échelles correspondant aux traits schizotypiques définis par le DSM-III-R, tels que les idées de référence, l'anxiété sociale excessive, les croyances étranges ou la pensée magique, les expériences perceptuelles inhabituelles, le comportement ou l'apparence étrange, l'absence d'amis proches, la pensée et le discours étranges, l'affect restreint et la méfiance ou les idées persécutrices. Le SPQ a démontré une validité convergente et

indicateur des troubles formels de la pensée. La transcription des enregistrements et leur analyse à l'aide d'outils de traitement automatique du langage naturel⁹⁰ (TALN) a ensuite permis d'extraire divers marqueurs linguistiques⁹¹. Les résultats ont révélé que les mots fonctionnels et les références temporelles jouaient un rôle clé dans l'identification des troubles formels de la pensée (FTD), tandis que les mots de contenu étaient davantage liés aux traits schizotypiques et autistiques, suggérant des différences linguistiques entre ces deux profils (Saga et al. 2023).

Quelques années plus tôt, Kayi et al. (2017) ont analysé les écrits de patients atteints de schizophrénie en se concentrant sur la syntaxe, la sémantique et la pragmatique. Dans ce contexte, il a été possible de constater que les caractéristiques syntaxiques étaient particulièrement efficaces pour distinguer les patients des individus non atteints, suggérant que les anomalies portant sur la construction syntaxique des énoncés constitueraient des marqueurs diagnostiques potentiels (Kayi et al., 2017 : 243-248). Voleti et al. (2019) ont approfondi cette perspective en examinant l'utilisation de l'analyse automatisée du langage dans le cadre de l'évaluation des compétences sociales afin de distinguer les individus atteints de schizophrénie ou de trouble bipolaire des témoins sains. Leur approche repose sur l'extraction et l'analyse de traits linguistiques à partir de discours spontanés enregistrés, ces caractéristiques étant sélectionnées en fonction de leur lien avec le Social Skills Performance Assessment (SSPA), un test validé des compétences sociales fonctionnelles. Les discours des participants ont été transcrits et soumis à une analyse linguistique permettant d'extraire des caractéristiques spécifiques, telles que la longueur des phrases, la complexité grammaticale et le choix lexical. Afin d'évaluer la relation entre ces caractéristiques et les compétences sociales des individus, une modélisation statistique a été appliquée. Celle-ci repose sur une régression linéaire⁹² visant à mesurer dans quelle mesure les traits linguistiques identifiés pouvaient prédire les scores obtenus au SSPA. Les résultats ont mis en évidence une corrélation significative entre les propriétés du discours et les performances au SSPA, suggérant que l'analyse du langage constitue un indicateur pertinent des compétences sociales des patients (Voleti et al., 2019). Ces travaux sont

discriminante satisfaisante, ainsi qu'une bonne fiabilité interne et test-retest, ce qui en fait un outil utile pour évaluer les traits schizotypiques dans la population générale (Raine, 1991 : 556 – 583).

⁹⁰ Branche de l'intelligence artificielle qui vise à permettre aux systèmes informatiques de comprendre, d'interpréter et de générer le langage humain de manière automatisée (OQLF, 2020 : 39).

⁹¹ Parmi eux, l'emploi des mots fonctionnels (pronoms, conjonctions), des mots de contenu (noms, verbes, adjectifs) ainsi que les références abstraites et temporelles ont été examinés pour leur pertinence dans la détection des FTD. Dans ce contexte, L'étude a révélé que la tâche consistant à décrire un souvenir négatif était particulièrement efficace pour faire émerger ces symptômes. Par ailleurs, la longueur du discours s'est avérée être un facteur clé, les productions plus longues permettant une meilleure identification des anomalies linguistiques liées aux troubles (Saga et al., 2023).

⁹² La régression linéaire simple est une méthode statistique utilisée pour prédire une valeur numérique (Y) en fonction d'une seule autre variable (X). Elle repose sur l'idée que X et Y sont liés de manière linéaire, c'est-à-dire que lorsqu'on trace leurs valeurs sur un graphique, les points ont tendance à suivre une ligne droite. Cette méthode permet ainsi d'estimer Y en trouvant la droite qui s'ajuste le mieux aux données observées (James et al., 2021 : 61).

particulièrement intéressants dans la mesure où des parallèles méthodologiques peuvent être établis avec l'étude des marqueurs linguistiques du TSPT.

4.2.2 Langage et apprentissage automatique : vers des biomarqueurs discursifs du TSPT

Dans le cadre du TSPT, l'analyse linguistique a été approfondie à travers des méthodes combinant évaluation clinique et modélisation informatique. Dans ce contexte, les progrès technologiques ont permis d'affiner l'analyse des discours des patients atteints de TSPT en exploitant les capacités des algorithmes d'apprentissage automatique⁹³ (Son et al. 2021 ; Arevian et al., 2020 ; Alam & Kapadia, 2020).

Dans cette dynamique, Arevian et al. (2020) ont exploré l'application de l'analyse computationnelle du discours pour suivre l'évolution clinique de patients souffrant de troubles mentaux graves, y compris le TSPT. Leur étude repose sur la collecte d'échantillons de discours à travers un système interactif de réponse vocale, combinée à une analyse des caractéristiques linguistiques via des modèles d'apprentissage automatique. En croisant ces deux niveaux d'analyse, ils ont démontré que certains marqueurs du langage, tels que les variations syntaxiques et la fluidité du discours, pouvaient être corrélés à l'évolution des états cliniques (Arevian et al. 2020). Ce travail souligne l'intérêt d'une approche hybride où l'analyse psycholinguistique permet d'identifier les schémas discursifs révélateurs du trauma, tandis que les méthodes computationnelles objectivent ces observations et améliorent leur prédictibilité. Toutefois, si cette étude illustre bien l'intérêt des outils computationnels pour objectiver des tendances langagières, elle ne s'attarde pas spécifiquement sur la structuration discursive du traumatisme.

C'est précisément sur cet aspect que Son et al. (2020) ont axé leur travail. En s'appuyant sur des entretiens réalisés avec des intervenants du World Trade Center, ils ont cherché à identifier comment les trajectoires symptomatiques du TSPT se manifestent à travers la narration. Leur analyse repose sur un double regard : d'une part, l'examen de la cohésion narrative et de l'expression émotionnelle, et d'autre part, l'application de modèles de classification automatique permettant de repérer les patients à risque. Ce croisement méthodologique est essentiel puisqu'il met en évidence que certaines altérations discursives –

⁹³ Algorithmes qui reposent sur un procédé permettant à un système informatique d'améliorer ses performances et son efficacité sans nécessiter de modifications explicites de son programme. Ce processus repose sur l'acquisition et l'organisation de nouvelles connaissances à partir de données, lui permettant d'optimiser ses décisions et prédictions de manière autonome. L'apprentissage automatique est couramment utilisé pour réaliser des prédictions et prendre des décisions à partir de grandes quantités de données sans intervention humaine. Il comprend plusieurs sous-catégories, notamment l'apprentissage profond, l'apprentissage supervisé, l'apprentissage non supervisé et l'apprentissage par renforcement (Office québécois de la langue française [OQLF], 2020 : 7).

notamment une rigidité syntaxique ou une atténuation des marqueurs émotionnels – correspondent à une symptomatologie plus persistante (Son et al., 2020). Pourtant, malgré la pertinence de ces observations, cette étude reste limitée dans sa capacité à généraliser ces marqueurs linguistiques au-delà du cadre spécifique des récits d'intervention en contexte extrême.

C'est en élargissant la portée de l'analyse à des données issues de contextes plus spontanés que Alam et Kapadia (2020) ont développé un modèle d'analyse des publications sur Twitter, visant à détecter des signes de TSPT à partir des expressions spontanées des utilisateurs. Leur approche repose sur l'identification de schémas linguistiques caractéristiques du trouble, incluant l'usage récurrent de certains termes liés au trauma, une modification des structures grammaticales et une évolution temporelle du discours. Grâce à des algorithmes de traitement et d'apprentissage automatique, ils ont pu automatiser la classification des utilisateurs selon leur probabilité de présenter des symptômes du TSPT, illustrant ainsi le potentiel des analyses computationnelles pour une détection précoce et à grande échelle des manifestations discursives du trouble (Alam et Kapadia, 2020). Toutefois, si cette approche computationnelle permet une détection massive et automatique, elle n'offre pas une analyse détaillée des structures discursives qui sous-tendent le trouble.

Ce sont précisément ces limites méthodologiques que vient combler l'étude de Quillivic et al. (2024). Ces derniers adoptent une approche interdisciplinaire combinant psychiatrie, linguistique et intelligence artificielle pour identifier des marqueurs linguistiques du trouble. La méthodologie de cette équipe de recherche repose sur trois étapes complémentaires visant à évaluer le potentiel du langage comme biomarqueur diagnostique. Dans un premier temps, un psychiatre a analysé les transcriptions d'entretiens sans avoir accès aux antécédents cliniques des participants afin de déterminer si un diagnostic de TSPT pouvait être établi uniquement à partir des caractéristiques linguistiques du discours. Cette première phase a permis de vérifier dans quelle mesure les manifestations langagières du trouble pouvaient être identifiées par un expert sans autre information contextuelle. Ensuite, une analyse statistique a été menée pour extraire des indices linguistiques potentiellement prédictifs du TSPT sur la base d'hypothèses psycholinguistiques. Plusieurs types de caractéristiques ont été examinés, incluant la longueur du discours, la fréquence des répétitions, l'usage de certains temps verbaux et de pronoms personnels, ainsi que la présence de lexiques liés aux émotions et aux traumatismes. Ces variables ont été intégrées dans des modèles d'apprentissage automatique supervisés, entraînés sur des données annotées, afin d'évaluer leur capacité à différencier les individus atteints de TSPT des témoins sains. Enfin, l'étude a exploré une approche d'apprentissage profond sans

hypothèses préalables, utilisant des réseaux neuronaux récurrents⁹⁴ (RNN) et des architectures Long Short-Term Memory⁹⁵ (LSTM). Ces modèles, spécialisés dans l'analyse de séquences textuelles, ont permis d'identifier des schémas discursifs complexes qui échappaient aux analyses plus traditionnelles⁹⁶ (Quillivic et al., 2024). Cette étude illustre ainsi le potentiel de l'analyse linguistique couplée aux approches computationnelles pour affiner le diagnostic du TSPT, tout en soulignant la nécessité d'une complémentarité entre expertise clinique et modélisation automatique.

4.2.3 L'intégration des approches psycholinguistiques et computationnelles du TSPT

En parallèle des avancées dans le domaine de l'intelligence artificielle, plusieurs études ont mis en place des méthodologies visant à analyser le discours des patients en s'appuyant sur des approches psycholinguistiques et computationnelles. Plusieurs études se sont intéressées à la manière dont le langage des patients peut être analysé à la fois d'un point de vue qualitatif, en identifiant des schémas narratifs et lexicaux spécifiques, et d'un point de vue quantitatif, grâce à des outils de traitement automatique du langage naturel (NLP) et d'apprentissage automatique.

L'étude menée par Auxéméry et Gayraud (2021) s'inscrit dans cette dynamique en procédant au repérage des indicateurs linguistiques propres au trouble de stress post-traumatique (TSPT) à travers l'analyse du discours oral des patients. Dans le cadre de cette approche, plusieurs corpus de récits traumatiques ont été constitués, incluant des témoignages de survivants des attentats de Paris et de Nice, de soldats français ayant servi en Afghanistan, ainsi que de victimes d'agressions sexuelles. Les récits ont été minutieusement transcrits puis analysés en prenant en compte plusieurs dimensions linguistiques : la présence de dysfluences (hésitations, pauses, répétitions), la cohérence narrative, ainsi que l'usage de champs lexicaux liés à la mort, aux émotions et à la déréalisation. Des éléments tels que les références spatio-temporelles et l'emploi de figures de style ont également été étudiés. L'analyse a permis de mettre en évidence des marqueurs linguistiques récurrents, tels que l'utilisation fréquente de termes associés à la perception sensorielle et aux émotions négatives, ainsi qu'une structuration discursive altérée

⁹⁴ Type de réseau de neurones artificiels caractérisé par des connexions permettant aux informations de circuler non seulement vers l'avant, mais aussi de revenir en arrière vers les couches précédentes ou la même couche. Cette architecture permet au modèle de prendre en compte les dépendances temporelles entre les éléments d'une séquence, ce qui le rend particulièrement efficace pour le traitement des données séquentielles comme le langage et la reconnaissance vocale (*ibid.*, p. 29).

⁹⁵ Architecture spécifique de réseaux de neurones récurrents conçue pour surmonter les limitations des RNN traditionnels en capturant des dépendances à long terme dans les données séquentielles (Hochreiter & Schmidhuber, 1997).

⁹⁶ Toutefois, les performances de cette approche étaient inférieures à celles des modèles supervisés, ce qui met en évidence les défis liés à l'interprétation et à la généralisation des résultats issus des modèles de deep learning (fr. apprentissage profond) (Quillivic et al., 2024 : 17).

(Auxéméry & Gayraud, 2021). Ces résultats ont conduit à la formalisation de l'échelle *SPLIT*-10 (Syndrome Psycholinguistique Traumatique), dont les principes seront détaillés dans la section suivante sur les bases théoriques et techniques du Syndrome Psycholinguistique Post-Traumatique.

À l'issue de cette exploration des outils d'analyse et de diagnostic du TSPT, nous constatons que l'intégration des approches automatisées et manuelles en analyse linguistique offre aujourd'hui une vision plus fine et nuancée du TSPT et de ses manifestations dans le langage. L'identification des marqueurs linguistiques spécifiques, soient-ils issus de l'analyse qualitative des récits ou des modèles prédictifs de l'intelligence artificielle, constitue un point d'ancrage majeur pour enrichir les méthodes traditionnelles de diagnostic. En combinant les avancées technologiques avec l'expertise clinique, les chercheurs et praticiens disposent désormais d'outils innovants pouvant améliorer la détection et la prise en charge du TSPT. À terme, l'automatisation de l'analyse linguistique pourrait non seulement optimiser le diagnostic précoce, mais aussi contribuer au suivi longitudinal des patients, ouvrant ainsi la voie à un renouvellement des pratiques en médecine psychiatrique.

Dans un souci d'approfondissement de cette réflexion, il convient désormais de s'attarder sur le concept de Syndrome Psycholinguistique Post-Traumatique (SPPT) développé par Auxéméry et Gayraud (2021). Issu d'une analyse fine des altérations discursives, ce cadre théorique et clinique propose une articulation entre les dimensions linguistiques et psychopathologiques du TSPT. L'exploration de cette approche permettra d'en examiner les fondements et d'évaluer son apport à la compréhension du langage traumatique.

4.3. Pour une théorisation du trauma en tant que « blessure du langage » : le *SPLIT*

L'évolution des recherches sur le trouble de stress post-traumatique (TSPT) a progressivement conduit à une prise en compte plus large des dimensions cognitives, neurobiologiques et discursives du trauma. Le dernier volet de ce chapitre s'inscrit dans cette dynamique en mettant en lumière l'un des concepts centraux de cette étude : le Syndrome Psycholinguistique Traumatique (*SPLIT*), qui repose sur l'hypothèse que le trauma constitue une atteinte au langage et aux réseaux de signification (Auxéméry, 2021).

Avant d'aborder en détail ce modèle, un retour synthétique sur les principales avancées exposées dans ce chapitre permettra d'en poser les fondements théoriques. Il ne s'agit pas d'une simple récapitulation, mais d'une mise en perspective des approches du TSPT, montrant comment leur évolution progressive a conduit à la nécessité d'une analyse psycholinguistique. Loin de constituer une rupture avec les modèles existants, cette approche s'inscrit dans une

continuité épistémologique, en complément des cadres neurocognitifs et psychopathologiques étudiés précédemment.

4.3.1 L'indicibilité traumatique et ses manifestations discursives

L'analyse du TSPT a d'abord été menée à travers les critères diagnostiques établis dans le DSM-III, DSM-IV et DSM-5 (APA, 1980, 1994, 2013), dont l'évolution a progressivement élargi la compréhension du trouble en intégrant les notions de dissociation et de mémoire traumatique (Van der Kolk, 1996). Parallèlement, les recherches en neurosciences ont permis d'identifier l'hyperactivation de l'amygdale, l'hypoactivité du cortex préfrontal et les dysfonctionnements de l'hippocampe comme des marqueurs clés du maintien des symptômes (Brewin & Smart, 2005 ; Shin et al., 2006). Ces altérations expliquent notamment la persistance des reviviscences traumatiques et les difficultés d'intégration du vécu dans un récit structuré (Halligan et al., 2003).

Les recherches plus récentes ont également mis en évidence l'impact des processus cognitifs et émotionnels dans la persistance du TSPT, notamment à travers les mécanismes de distorsions cognitives et d'évitement émotionnel. Foa et al. (1995) ont montré que la réorganisation du récit traumatique constitue un levier thérapeutique essentiel, ouvrant la voie à une exploration approfondie des anomalies discursives spécifiques au TSPT (O'Kearney & Perrot, 2006).

À ce titre, les troubles langagiers liés au trauma ne sont plus considérés comme des épiphénomènes secondaires, mais comme des manifestations centrales du trouble. La notion de blessure du langage, développée par Auxéméry (2021), met en évidence que le trauma n'est pas intrinsèquement indicible, mais qu'il crée une surcharge cognitive et linguistique entravant la mise en mots du vécu. Cette atteinte ne concerne pas uniquement la mémoire ou la régulation émotionnelle, mais touche également les mécanismes fondamentaux de la symbolisation, affectant ainsi la possibilité d'intégrer l'expérience traumatique dans un cadre discursif structuré (Auxéméry, 2021).

Dans ce contexte, l'indicibilité du trauma ne doit donc pas être comprise en tant qu'absence totale de mots disponibles, mais plutôt comme une dissociation entre le signifiant et le signifié, où les mots ne parviennent plus à encapsuler pleinement la charge sémantique et émotionnelle du souvenir. Cette dissociation résulte d'un effondrement des processus de mise en récit, empêchant le sujet de donner une forme narrative cohérente à son vécu. L'individu traumatisé ne perd pas la faculté de parler, mais il éprouve une difficulté majeure à relier son discours à une continuité temporelle et à une structure logique stable. Ce phénomène se traduit par une fragmentation du récit, une perte des repères référentiels et une difficulté à organiser les

événements dans une trame causale intelligible (Auxéméry, 2021 : 384 – 385 ; Auxéméry & Gayraud, 2020 : 521).

Les réseaux de signification, qui assurent la mise en relation des concepts et la structuration du discours, sont profondément perturbés dans le contexte traumatique. Auxéméry (2019) souligne que cette perturbation ne concerne pas seulement l'accès lexical, mais qu'elle affecte également la cohésion du discours et la capacité à articuler une pensée de manière fluide et intégrée (Auxéméry, 2019 : 640). L'expérience traumatique impose une réorganisation forcée des représentations mentales, créant une brèche dans le système cognitif du sujet, qui se traduit par une désorganisation discursive manifeste. Cette altération touche aussi bien la production que la réception du langage, affectant la compréhension des structures syntaxiques complexes et la capacité à interpréter correctement les énoncés implicites (Auxéméry, 2021 : 392 - 393).

La blessure du langage induite par le trauma réside ainsi dans cette rupture entre le vécu et son expression symbolique. Contrairement aux théories qui attribuent cette difficulté à une simple inhibition ou à une amnésie dissociative⁹⁷, les travaux d'Auxéméry (2019, 2021) mettent en évidence une altération plus fondamentale des mécanismes de mise en mots, où le langage perd sa fonction médiatrice entre l'expérience et la conscience du sujet. Cette défaillance du système langagier empêche non seulement l'élaboration d'un récit structuré, mais elle contribue également au maintien du trouble en renforçant la dissociation entre mémoire et verbalisation (Auxéméry, 2019 : 640 – 641 ; Auxéméry, 2021 : 392).

Cette approche renouvelle ainsi la compréhension du TSPT en mettant en évidence l'existence d'un trauma discursif, qui ne se limite pas à un déficit lexical ou syntaxique, mais qui traduit un dérèglement des structures linguistiques impliquées dans la construction du sens. C'est dans cette perspective que s'inscrit le *Syndrome Psycholinguistique Traumatique* (désormais *SPLIT*), qui vise à caractériser ces altérations discursives spécifiques, non seulement pour mieux comprendre leurs mécanismes, mais aussi pour développer des outils diagnostiques et thérapeutiques adaptés.

4.3.2 Les marqueurs discursifs du trauma : anomie, répétitions et désorganisation

Le *SPLIT*, tel que conceptualisé par Auxéméry et Gayraud (2020), constitue une approche novatrice dans l'analyse des effets du trouble de stress post-traumatique (TSPT) sur la production langagière. Il repose sur l'idée que le trauma ne se limite pas à une altération

⁹⁷ L'amnésie dissociative est un trouble caractérisé par une incapacité à se souvenir d'informations autobiographiques importantes, généralement de nature traumatique ou stressante, qui ne peut être expliquée par un oubli ordinaire (Staniloiu & Markowitsch, 2014).

cognitive et émotionnelle, mais affecte directement les mécanismes sous-jacents du langage, modifiant ainsi les capacités du sujet à structurer et à verbaliser son expérience. Dans cette perspective, ces chercheurs proposent une analyse fine de la dynamique psycholinguistique du trauma, en mettant en évidence trois manifestations discursives centrales : l'anomie traumatique, les répétitions linguistiques et la désorganisation discursive (Auxéméry & Gayraud, 2020 : 519 – 522).

L'anomie traumatique se manifeste par un déficit d'accès lexical spécifique au domaine sémantique du trauma. Ce phénomène peut être rapproché des altérations observées dans les troubles neurocognitifs affectant la mémoire lexicale, bien que son origine soit ici d'ordre psychotraumatique. En contexte traumatique, cette anomie résulte d'une inhibition des processus de récupération lexicale, conduisant à une diminution de la fluidité verbale, une dépendance accrue aux périphrases et une substitution des termes spécifiques par des formulations métaphoriques (*ibid.* : 519 – 520). Cette inhibition pourrait s'expliquer par un dysfonctionnement des interactions entre le cortex préfrontal et l'hippocampe, ces structures étant impliquées respectivement dans la régulation des processus d'évocation lexicale et la consolidation mnésique⁹⁸ (Shin et al., 2006). En effet, plusieurs études en neurosciences ont montré que le TSPT induit une hypoactivation préfrontale associée à une hyperactivation de l'amygdale, créant une entrave au traitement cognitif du souvenir et, par extension, à son articulation linguistique.

Les répétitions linguistiques, quant à elles, s'inscrivent dans une dynamique de reviviscence verbale, où le patient reproduit involontairement des segments syntaxiques figés, traduisant une persistance intrusive du trauma dans le langage (Auxéméry & Gayraud, 2020 : 520 – 521). Ces phénomènes de persévération linguistique s'apparentent aux processus observés dans certains troubles du contrôle exécutif, où une boucle mnésique restreinte empêche la mise à jour de l'information discursive (Elliott, 2003). Cette tendance aux répétitions contiguës semble corrélée à une désorganisation du circuit cortico-striatal, qui régule normalement la flexibilité cognitive et l'alternance fluide entre les unités de discours (Fettes et al., 2017 ; Auxéméry, 2019 : 639). L'analyse des récits traumatiques montre que ces répétitions concernent souvent des éléments référentiels et des descripteurs sensoriels, suggérant un ancrage persistant du souvenir traumatique dans les modalités perceptuelles primaires (Auxéméry & Gayraud, 2020 : 521).

La désorganisation discursive représente la manifestation la plus marquée du *SPLIT* en termes d'impact sur la structuration du discours. Elle se traduit par une perturbation des relations

⁹⁸ L'amygdale hyperactive entraîne une exagération des réponses émotionnelles, tandis que l'hippocampe dysfonctionnel limite l'intégration du souvenir dans une structure narrative cohérente, ce qui explique les reviviscences et la fragmentation du récit (Brewin & Smart, 2005 ; Shin et al., 2006).

de cohésion textuelle, affectant la cohérence temporelle, l'enchaînement syntaxique et l'organisation référentielle du récit. L'analyse syntaxique des productions verbales des patients atteints de TSPT révèle une tendance à l'alternance irrégulière des temps verbaux, à une perte des connecteurs logiques et à un usage disproportionné des pronoms impersonnels, traduisant un phénomène de dissociation énonciative (Auxéméry & Gayraud, 2021 : 521-522). Cette fragmentation discursive semble découler d'une incapacité à intégrer le souvenir traumatique dans une trame narrative linéaire, reflétant un échec des mécanismes de cohérence autobiographique habituellement régulés par l'hippocampe et le cortex cingulaire postérieur (Halligan et al., 2003 ; Auxéméry & Gayraud, 2020).

4.3.3 L'échelle *SPLIT*-10 : repérage et quantification des altérations discursives

D'un point de vue plus technique, le *SPLIT* permet de repérer ces altérations discursives en s'appuyant sur une grille d'analyse psycholinguistique. Dans ce contexte, l'échelle *SPLIT*-10, développée par Auxéméry et Gayraud (2021), vise à quantifier les altérations discursives observées chez les patients atteints de troubles de stress post-traumatique (TSPT) en identifiant des marqueurs linguistiques spécifiques. Sa conception repose sur une méthodologie psycholinguistique s'appuyant sur l'analyse de récits traumatiques issus de corpus variés, notamment ceux de rescapés des attentats du Bataclan et de vétérans de la guerre d'Afghanistan, mais aussi de victimes d'agressions sexuelles et d'attentats tels que celui de Nice (Auxéméry & Gayraud, 2021 : 876).

L'échelle comprend dix critères⁹⁹ qui permettent de repérer les anomalies linguistiques les plus discriminantes entre les récits traumatiques et non traumatiques. Ces critères sont organisés en cinq sous-syndromes psycholinguistiques : la référence à la mort, la déréalisation, la dépersonnalisation, les reviviscences linguistiques et l'indicibilité (*ibid* : 879).

Le premier marqueur, la référence à la mort, est central dans la reconnaissance du trauma. Il correspond à l'évocation explicite ou implicite du décès, du danger de mort, ou encore des blessures graves perçues comme des « équivalents de la mort ». Ce lexique spécifique reflète l'omniprésence du sentiment de menace et la persistance de l'événement traumatique dans le discours du patient (*ibid.* : 880).

⁹⁹ Pour assurer une évaluation systématique de ces critères, l'échelle les décline en dix items distincts, chacun permettant d'identifier une altération discursive spécifique. Ces items sont regroupés en cinq catégories psycholinguistiques, qui structurent l'analyse des récits et dont il sera question dans quelques lignes. L'ensemble de ces items permet une mesure fine et objective des perturbations discursives dans les récits des patients. Un score est attribué en fonction du nombre d'items présents (Auxéméry et Gayraud, 2021 : 879 – 881).

La déréalisation, correspondant aux items 2 à 4, se manifeste par une distorsion de la perception du temps et de l'espace. Les récits traumatiques présentent souvent une hyperprécision spatio-temporelle, où l'heure exacte et la durée de l'événement sont mentionnées de façon détaillée, ou au contraire une confusion totale sur la temporalité des faits. L'irréalité de l'expérience est aussi couramment rapportée à travers des expressions telles que *ça paraît complètement irréel* ou *ça reste un peu surréaliste*, traduisant une altération de la perception du réel pendant et après l'événement traumatique (*id.*).

La dépersonnalisation, englobant les items 5 à 7, se manifeste dans la référence au corps, aux mouvements et aux positions physiques. L'individu victime d'un traumatisme tend à décrire son corps de manière morcelée, évoquant des parties spécifiques plutôt que son corps dans sa globalité. Par ailleurs, l'usage des pronoms impersonnels comme *on* et *tu* reflète un mécanisme de détachement vis-à-vis de l'expérience vécue, illustrant la difficulté à s'approprier l'événement (*ibid.* : 880-881, cf. Auxéméry & Gayraud, 2022).

Les reviviscences linguistiques, correspondant aux items 8 et 9, se traduisent par l'omniprésence des verbes de perception sensorielle tels que *voir*, *entendre* et *sentir*, qui dominent les récits traumatiques. Cette focalisation sur les sensations brutes empêche une mise en récit plus distanciée et structurée du trauma. De plus, la répétition contiguë de mots ou segments de phrases est un indice fort de fixation mnésique du discours, témoignant d'une reviviscence verbale involontaire du souvenir traumatique (Auxéméry & Gayraud, 2021 : 881).

Enfin, l'indicibilité du trauma, correspondant à l'item 10, se manifeste par des énoncés inachevés, des pauses longues et des interruptions fréquentes dans le discours. Ces phénomènes linguistiques traduisent une incapacité à verbaliser pleinement l'événement traumatique, soit en raison d'une surcharge cognitive, soit en raison d'une inhibition émotionnelle qui empêche l'accès lexical aux mots adéquats (*ibid.* : 881-882, cf. Auxéméry, 2019 : 638).

L'échelle *SPLIT-10* a été testée sur plusieurs corpus afin de valider son efficacité et sa fiabilité clinique. Les analyses ont montré que le seuil d'évaluation optimal est fixé à 5 marqueurs sur 10 : un score supérieur à ce seuil indique une probabilité élevée de présence d'un TSPT, avec une différenciation claire entre les récits traumatiques et non traumatiques. Cette validation repose sur des mesures empiriques démontrant que les patients blessés psychiques obtiennent systématiquement des scores plus élevés que les témoins non traumatisés, confirmant ainsi la pertinence clinique de cet outil (Auxéméry & Gayraud, 2021 : 883).

Au-delà de son utilité diagnostique, l'échelle *SPLIT-10* s'impose également en tant qu'outil de suivi thérapeutique. Une diminution des scores au fil du traitement pourrait indiquer une amélioration clinique, en particulier si les patients retrouvent une fluidité narrative, une meilleure structuration temporelle du récit et une réduction des répétitions verbales. Son

intégration dans l'évaluation clinique permet ainsi d'ajuster les interventions thérapeutiques en fonction des spécificités discursives du patient. Ainsi, en identifiant avec précision les altérations discursives propres aux récits traumatiques, l'échelle *SPLIT-10* permet d'enrichir les approches cliniques traditionnelles en intégrant une dimension linguistique jusque-là sous-exploitée dans le diagnostic et la prise en charge des patients blessés psychiques. Son développement ouvre également la voie à des recherches futures sur la spécificité du langage post-traumatique et son rôle dans le processus de guérison.

Ainsi, l'approche psycholinguistique du TSPT, en intégrant l'analyse du langage aux modèles existants, apporte un éclairage renouvelé sur les manifestations post-traumatiques. Le modèle *SPLIT*, en offrant un cadre structuré pour l'étude des altérations discursives, constitue une contribution essentielle à la compréhension du trauma et à l'amélioration des pratiques cliniques. En positionnant le langage au cœur du processus diagnostique et thérapeutique, cette perspective interdisciplinaire enrichit la compréhension du TSPT tout en optimisant le diagnostic et les stratégies d'intervention clinique.

L'introduction du modèle *SPLIT* dans l'analyse du TSPT constitue ainsi un avancement méthodologique et conceptuel majeur dans le cadre de l'étude des manifestations linguistiques du traumatisme psychique. En identifiant les marqueurs langagiers spécifiques du trouble et en proposant des outils d'évaluation adaptés, cette approche offre une grille de lecture inédite du TSPT. Loin de se limiter à un complément des modèles psychiatriques traditionnels, l'analyse psycholinguistique s'impose en tant que perspective essentielle dans la compréhension des effets du trauma, en soulignant que la structuration du discours est intimement liée aux mécanismes mnésiques et émotionnels.

Dès lors, ce volet clôt le chapitre par une mise en lumière de l'un des concepts fondateurs de ce travail de recherche. En nous appuyant sur la théorisation du *SPLIT* et sur son échelle diagnostique, nous proposerons par la suite une nouvelle approche dans laquelle les analyses psycholinguistiques du traumatisme psychique s'articulent aux acquis néoténiques et à l'étude du langage non-verbal. Les chapitres suivants, qui prolongeront cette première partie consacrée au cadre théorique, s'inscrivent ainsi dans une dynamique de recherche visant à affiner davantage les outils d'évaluation et les pistes d'interprétation, aussi bien qu'à enrichir les modalités de prise en charge des locuteurs bilingues souffrant de TSPT ou ayant été confrontés à des événements traumatiques.

DEUXIÈME PARTIE. Le traitement du trauma entre langue *in esse* et langue *in fieri*

La verbalisation d'un événement traumatique constitue un enjeu central dans la compréhension de l'interaction complexe entre cognition, affectivité et langage, particulièrement chez les individus bilingues confrontés à l'indicible. Après avoir posé, dans la première partie de notre travail, les fondements théoriques reliant la néoténie linguistique au syndrome psycholinguistique post-traumatique (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025), cette seconde partie s'attache à explorer empiriquement et méthodiquement les mécanismes à l'œuvre dans la verbalisation du traumatisme psychique en contexte bilingue.

Le troisième chapitre ouvre la deuxième partie de ce travail en posant les bases théoriques d'une approche psycholinguistique du trauma bilingue, articulée à la perspective néoténique. Il revient d'abord sur les liens entre trauma, langage et mémoire, en montrant que les effets du traumatisme ne se limitent pas à une difficulté d'expression, mais touchent plus largement la structuration du discours et l'accès à l'expérience vécue. Le chapitre élargit ensuite le cadre à la communication non verbale, en intégrant les gestes, le regard, la prosodie et les pauses comme composantes essentielles de l'expression en contexte traumatique.

Ce cadre permet de penser ensemble les variations linguistiques et les indices non verbaux, en s'appuyant sur la distinction entre langue *in esse* et langue *in fieri*. Il ouvre ainsi la voie à une analyse des récits où les dynamiques expressives sont envisagées comme le reflet d'un rapport évolutif à la langue, à la mémoire et à l'identité discursive.

Dès lors, dans les chapitres suivants, notre analyse s'appuie sur une méthodologie combinant des outils numériques avancés et une approche qualitative approfondie. L'utilisation de logiciels d'analyse multimodale comme *ELAN*, *Praat* ou encore *DeepLabCut* permet d'appréhender, de façon systématique et détaillée, non seulement les dimensions strictement linguistiques des récits traumatiques, mais également les manifestations non-verbales (prosodie, expressions faciales, gestes) qui les accompagnent et les complètent. Ce choix méthodologique, détaillé au chapitre quatre, vise à capturer la complexité interactionnelle et expressive des récits, révélant comment chaque langue mobilisée structure distinctement l'expérience traumatique.

Enfin, le chapitre cinq propose une exploitation néoténique approfondie des données recueillies. En distinguant clairement analyses intrasystémiques et intersystémiques, notre travail explore comment les locuteurs bilingues articulent leur vécu traumatique au sein de deux espaces linguistiques aux rapports cognitifs différenciés. En ce sens, la distinction entre langue *in esse* et langue *in fieri* ne se réduit pas à une catégorisation formelle, mais révèle une dynamique

psycholinguistique complexe où chaque langue participe différemment à la reconstruction narrative du trauma et à la gestion émotionnelle de celui-ci.

Ainsi, en plaçant au cœur de notre réflexion l'interaction dynamique et évolutive entre langues et processus traumatiques, cette deuxième partie entend contribuer à une meilleure compréhension des mécanismes linguistiques et cognitifs sous-jacents au traumatisme, tout en ouvrant des perspectives inédites pour leur prise en charge thérapeutique.

Chapitre III. Entre blessure du langage et incomplétude linguistique : élaboration d'une approche psycholinguistique néoténique

Résumé du chapitre III

Le chapitre III introduit la deuxième partie de la thèse et pose les bases d'une approche psycholinguistique du trauma en contexte bilingue. Il envisage le traumatisme comme une blessure du langage qui modifie le rapport du locuteur à la langue, à la mémoire et à l'identité. En s'appuyant sur la néoténie linguistique (Bajrić, 2013) et sur la psychomécanique guillaumienne (Guillaume, 1973), le chapitre met en évidence la plasticité du langage et le rôle des dynamiques bilingues dans la mise en récit d'un événement traumatique. La problématique centrale est la suivante : dans quelle mesure le statut cognitif et subjectif d'une langue — in esse ou in fieri — influence-t-il la verbalisation du trauma ? Trois hypothèses sont avancées : (1) la langue in fieri favoriserait une mise à distance et une cohérence narrative accrues ; (2) la langue in esse intensifierait l'accès aux affects, avec un effet ambivalent sur l'élaboration du trauma ; (3) l'influence de la langue dépendrait aussi du rapport subjectif du locuteur avec elle, y compris lorsqu'il s'agit de deux langues in esse. Enfin, le chapitre insiste sur l'importance des indices non verbaux comme composantes indissociables de l'expression traumatique. Les gestes, la prosodie, les mimiques faciales et l'orientation du regard ne sont pas de simples accompagnements de la parole, mais des indices expressifs qui révèlent la charge émotionnelle, traduisent les tensions de l'indicible et structurent la dynamique du récit. Leur prise en compte élargit l'analyse au-delà du verbal et permet d'appréhender le trauma comme un phénomène multimodal, où le corps et la voix participent pleinement à la mise en mots et en formes de l'expérience vécue.

Introduction

L'étude du langage a longtemps oscillé entre deux approches dominantes : l'analyse des structures linguistiques et l'étude de leur acquisition. Ces perspectives, bien qu'essentielles, peinent à rendre compte de la complexité des interactions entre langue, cognition et affect. De plus, dans des situations où le langage est soumis à des contraintes extrêmes – comme c'est le cas en contexte traumatique – une approche plus intégrée s'avère nécessaire. En effet, lorsque le trauma affecte le langage, il ne se limite pas à engendrer une simple difficulté d'expression : il produit une reconfiguration profonde du rapport du locuteur à la langue, à la mémoire et à l'identité discursive. Véritable « blessure du langage » (Auxéméry, 2020), l'expérience traumatique se manifeste alors par une tension entre vouloir dire et pouvoir dire, où les ressources langagières semblent à la fois nécessaires et insuffisantes pour traduire l'indicible. Cette dynamique se voit amplifiée chez les locuteurs bilingues, pour qui le passage d'une langue à l'autre ne répond pas uniquement à des enjeux pragmatiques ou situationnels, mais s'inscrit dans un processus plus large de modulation cognitive et affective.

Dans ce chapitre, nous proposons d'élaborer une approche psycholinguistique néoténique, ancrée dans une réflexion théorique sur la plasticité du langage et sur l'interaction entre mémoire, affect et cognition en contexte traumatique. Nous intégrons ici les concepts issus

de la psycholinguistique, de la linguistique cognitive et de la psychopathologie afin de comprendre comment les fluctuations linguistiques, les oscillations entre langues et les ajustements discursifs participent à la mise en mots du trauma. En particulier, la néoténie linguistique (Bajrić, 2013) permet d'éclairer cette dynamique de transformation langagière en mettant en évidence le caractère évolutif du rapport que les individus entretiennent avec les langues de leur répertoire, ainsi que l'influence de ce rapport sur les modalités de mise en récit des expériences traumatiques.

Nous abordons également la problématique et les enjeux de cette recherche, en exposant les éléments théoriques qui la sous-tendent. En effet, si l'approche néoténique et les acquis de la psycholinguistique forment la base principale de notre réflexion, nous mettons également en lumière l'importance de la prise en compte de la dimension non verbale de la communication dans le processus de verbalisation du trauma. Ainsi, les indices non verbaux mimico-gestuels et prosodiques, bien qu'ils ne constituent pas un axe théorique central de cette thèse, sont néanmoins essentiels à une compréhension complète de la dynamique traumatique car ils s'articulent avec la verbalisation, en offrant des éclairages complémentaires sur la structuration du discours. Comme il sera possible de le constater par la suite, ces éléments constituent des ressources de régulation émotionnelle et cognitive, renforçant l'expression du vécu traumatique.

Ce chapitre a ainsi pour objectif de poser les bases théoriques¹⁰⁰ et méthodologiques de notre approche psycholinguistique néoténique, en clarifiant ses enjeux et ses fondements. En articulant les dynamiques linguistiques et non-verbales, nous tâchons d'offrir une lecture pluridisciplinaire du lien entre bilinguisme et modalités d'expression du vécu traumatique. Cela nous permettra d'ouvrir la voie à une exploration plus approfondie des stratégies expressives et des ajustements cognitifs qui sous-tendent la verbalisation du trauma.

1. Synthèse théorique et formulation de la problématique

La relation entre bilinguisme et traumatisme psychique pose des questions à la fois complexes et inédites. Les approches linguistiques ou psycholinguistiques centrées sur l'analyse formelle ou cognitive du trauma (Bucci, 2002 ; Herman, 1992 ; Van der Kolk & Fisler, 1995 ; Brewin, 2001) ont abordé les effets du trauma en isolant principalement ses dimensions linguistiques ou cognitives. Cependant, elles intègrent plus rarement les interactions complexes entre affect,

¹⁰⁰ Bien que deux chapitres aient déjà été consacrés au cadre théorique, il nous a semblé nécessaire de revenir ici sur certains fondements, dans une logique de synthèse et d'articulation. L'objectif est, d'une part, de mettre en relation les cadres théoriques présentés précédemment, afin d'en dégager une cohérence d'ensemble, et, d'autre part, d'introduire des éléments complémentaires relatifs aux indices non-verbaux. Ces derniers, intégrés plus tardivement à la problématique, n'ont pas fait l'objet d'un chapitre théorique spécifique, mais nécessitent néanmoins un ancrage conceptuel suffisamment explicite pour cadrer l'analyse à venir.

mémoire, culture et langage chez les locuteurs bilingues. Cette configuration soulève la nécessité de repenser les cadres théoriques mobilisés, afin de mieux comprendre comment la langue — au-delà de sa fonction d'expression — peut intervenir dans les processus d'élaboration subjective, en facilitant ou en entravant la mise en mots de l'expérience traumatique.

Dans les pages qui suivent, nous approfondissons les constats initiaux ayant orienté cette recherche et les enjeux théoriques qui en découlent. Il s'agit, d'une part, de préciser pourquoi une approche traditionnelle – essentiellement centrée sur la structure des langues ou sur leur acquisition – se révèle insuffisante pour rendre compte de la complexité du trauma en contexte bilingue ; et, d'autre part, de formuler clairement la problématique qui sous-tend cette étude. Nous examinerons dans quelle mesure les dynamiques d'ajustement linguistique propres au fonctionnement plurilingue sont susceptibles de constituer, selon les contextes, à la fois un facteur de fragilisation de la mise en mots et un vecteur possible de reconfiguration discursive du vécu traumatique.

Cette double perspective, qui s'appuie sur une approche que nous nommons psycholinguistique néoténique¹⁰¹ — que nous préciserons dans le dernier volet de ce chapitre —, propose de placer au centre de l'élaboration discursive les dynamiques d'adaptation, de remaniement et de réorganisation du langage en contexte plurilingue et traumatique. Elle guidera l'examen des stratégies expressives, tant verbales que non-verbales, tout en soulevant la question fondamentale du rôle que joue la langue dans la reconstruction de soi. En d'autres termes, c'est cette dynamique évolutive entre bilinguisme, trauma et processus de mise en mots que nous tenterons de mettre en lumière.

1.1. Constat de départ et hypothèse de recherche

Si le lien entre bilinguisme et psychologie a suscité de nombreuses recherches (Wolf-Fédida, 2005 ; Schrauf, 2000 ; Ware, 2023 ; Py, 1993), la question spécifique de l'articulation entre traumatisme psychique et bilinguisme demeure cependant sous-explorée. À ce jour, les études sur le traumatisme psychique en contexte bilingue ne sont ni systématisées ni pleinement intégrées dans les approches cliniques existantes. Parallèlement, bien que la prise en charge des traumatismes psychiques ait connu des avancées significatives avec des méthodes comme

¹⁰¹ Compte tenu de l'intitulé de notre approche ainsi que du titre même de cette recherche, il convient de préciser que, bien que cette étude mobilise des concepts issus de la psychologie et de la psychopathologie, elle s'inscrit avant tout dans une perspective linguistique. L'approche psycholinguistique néoténique développée ici vise à analyser les dynamiques langagières en contexte traumatique en intégrant des éléments de la cognition et de l'affect, sans toutefois relever d'une démarche clinique ou thérapeutique. Si les dimensions clinique et psychothérapeutique apparaissent dans ce travail, c'est avant tout au niveau de la problématique et des implications possibles des résultats, et non comme un cadre d'intervention appliqué dans notre méthodologie.

l'EMDR ou la thérapie d'exposition prolongée, rares sont les modèles qui prennent explicitement en compte la dynamique linguistique des patients bilingues.

À ce propos, Ateş-Barlas (2022) souligne l'absence de protocoles EMDR spécifiquement conçus pour les patients bilingues, ce qui met en évidence une lacune importante dans les approches thérapeutiques actuelles : la langue y est traitée comme un marqueur culturel, sans que l'on prenne en compte la réactivation mnésique ou l'expression émotionnelle propre à la langue dans laquelle le souvenir a été encodé. À travers une étude de cas en pratique clinique, elle propose une adaptation du protocole — introduisant l'usage sélectif de la langue première au cours du traitement — afin de favoriser une résolution plus complète du souvenir traumatique, tout en soulignant l'absence de directives claires pour intégrer systématiquement cette dimension linguistique dans la pratique EMDR.

Dans cette même perspective, l'ouvrage *Bilinguisme et biculturalisme : théories et pratiques professionnelles* dirigé par Py (1993) met en évidence les défis et les lacunes dans la prise en charge thérapeutique des individus bilingues. Il souligne que la dimension linguistique est souvent réduite à un simple facteur de communication, sans considérer son impact profond sur les processus cognitifs et affectifs liés au trauma. L'ouvrage insiste sur la nécessité d'adopter des pratiques mieux adaptées aux particularités linguistiques et culturelles des patients, en tenant compte des interactions entre langue, mémoire et vécu émotionnel. Loin de se limiter à une simple question de traduction ou de compréhension mutuelle, la prise en compte du bilinguisme en thérapie pourrait jouer un rôle fondamental dans l'efficacité du traitement et la reconstruction narrative du trauma.

Or, l'absence d'approches thérapeutiques formalisées ne signifie pas que la question du lien entre langue et traumatisme soit totalement ignorée. Les recherches en psycholinguistique suggèrent que les émotions et les souvenirs sont modulés par la langue utilisée lors de leur remémoration¹⁰² (Schrauf, 2000 ; Caldwell-Harris, 2015), ce qui rejoint les acquis de la néoténie linguistique (Bajrić, 2013), selon lesquels la langue ne se limite pas à un simple médium d'expression, mais participe activement à la structuration cognitive du sujet et de sa propre perception.

¹⁰² Schrauf (2000) met en évidence que les individus bilingues rapportent des souvenirs autobiographiques de manière plus détaillée et émotionnellement plus intense lorsqu'ils s'expriment dans la langue apprise dès la première enfance, suggérant un lien privilégié entre mémoire épisodique et première langue acquise. Caldwell-Harris (2015) confirme cette tendance en soulignant que cette langue est souvent associée à une plus forte charge affective, tandis que l'usage d'une langue apprise ultérieurement peut favoriser une prise de distance émotionnelle, influençant ainsi la verbalisation des souvenirs et leur structuration discursive. Ces observations s'inscrivent dans les modèles de la théorie de la distance émotionnelle linguistique, qui postulent que la langue d'acquisition joue un rôle central dans l'intensité du ressenti et la manière dont les expériences sont reconstruites verbalement (Dieguez & Hemmerle, 2014).

1.1.1 Bilinguisme et mémoire autobiographique

L'étude de Schrauf & Rubin (2000) constitue le point de départ de notre réflexion. En analysant la manière dont les locuteurs bilingues réactivent leurs souvenirs autobiographiques et l'impact de la langue utilisée lors de la remémoration, les auteurs postulent que la mémoire autobiographique est intrinsèquement façonnée par la culture et la langue. Cette perspective soulève des enjeux majeurs tant en psychologie clinique qu'en linguistique appliquée, en mettant en évidence le rôle du contexte linguistique dans la structuration et l'expression des souvenirs. Ce travail repose sur deux hypothèses majeures : d'une part, l'hypothèse linguistique du codage mnésique, selon laquelle la langue dans laquelle un souvenir est encodé influence sa récupération ultérieure ; d'autre part, l'hypothèse psychoaffective, qui postule que la langue maternelle est plus étroitement liée aux émotions et aux souvenirs précoces que la langue seconde (Pavlenko, 2005). D'un point de vue méthodologique, l'étude en question adopte une approche combinant expérimentation et observation clinique. Dans ce contexte, l'influence de la langue sur l'accès à la mémoire est évaluée à travers des tâches de récupération de souvenirs autobiographiques chez des bilingues consécutifs, complétées par des études de cas analysant les variations d'accès aux souvenirs en fonction de la langue utilisée. Les résultats expérimentaux indiquent que les individus bilingues accèdent plus aisément et avec plus de précision à leurs souvenirs précoces lorsqu'ils s'expriment dans la langue apprise dès la première enfance (Schrauf & Rubin, 2000). Ce phénomène est ensuite expliqué par le recours à trois facteurs différents : la spécificité de l'encodage linguistique¹⁰³, selon laquelle la récupération d'un souvenir est facilitée lorsque le contexte de rappel correspond à celui de l'encodage initial ; l'effet de dépendance à l'état émotionnel¹⁰⁴, qui suggère que les souvenirs sont plus aisément récupérés lorsque l'état émotionnel du rappel correspond à celui vécu lors de l'encodage ; la temporalité des souvenirs¹⁰⁵, qui montre que les souvenirs les plus anciens sont généralement rappelés dans la langue dans laquelle ils ont été vécus (Tulving & Thomson, 1973 ; Bower, 1981 ; Schrauf & Rubin, 2000). Cette hypothèse est en partie éclairée par le modèle de Tulving (1972), qui

¹⁰³ Ce principe de *spécificité de l'encodage linguistique*, introduit par Tulving et Thomson (1973), suggère que la récupération d'une information est facilitée lorsque le contexte de récupération correspond au contexte d'encodage initial, y compris la langue utilisée. Ainsi, chez les individus bilingues, un souvenir encodé dans une langue spécifique est plus facilement rappelé lorsque la même langue est utilisée lors de la remémoration.

¹⁰⁴ L'*effet de dépendance à l'état émotionnel*, étudié par Bower (1981), indique que les souvenirs encodés dans un certain état émotionnel sont plus facilement récupérés lorsque cet état est recréé lors de la remémoration. Par conséquent, les souvenirs associés à des émotions intenses vécues dans une langue spécifique peuvent être plus vivides lorsqu'ils sont rappelés dans cette même langue.

¹⁰⁵ La *temporalité des souvenirs*, explorée par Schrauf et Rubin (2000), souligne que les événements anciens sont souvent rappelés dans la langue dans laquelle ils ont été initialement vécus. Chez les individus bilingues, les souvenirs d'enfance ou les expériences formatrices sont fréquemment évoqués dans leur langue maternelle, reflétant l'environnement linguistique de l'époque de l'encodage.

distingue les systèmes de mémoire implicite et explicite¹⁰⁶. Toutefois, ce sont surtout des travaux récents en psycholinguistique (Pavlenko, 2012 ; Harris et al., 2003) qui suggèrent que la verbalisation du trauma dans une langue apprise tardivement peut atténuer l'activation émotionnelle associée aux souvenirs, en favorisant une certaine mise à distance affective.

Nos données empiriques confirment ces mécanismes (cf. Chapitre VI, § 1.3.1 et §1.3.2) : ainsi, certains participants rapportent une reviviscence accrue lorsque le récit est produit dans la langue du vécu, illustrant l'effet de congruence encodage-rappel ; à l'inverse, d'autres décrivent une diminution de l'intensité émotionnelle lorsqu'ils s'expriment en langue *in fieri*, ce qui rejoint l'hypothèse de dépendance à l'état émotionnel. Enfin, certains cas montrent que la temporalité joue un rôle décisif, des souvenirs anciens étant plus facilement rappelés dans la langue dans laquelle ils ont été initialement vécus.

Toutefois, les études citées présentent une limite majeure : elles n'intègrent pas la subjectivité du locuteur dans son rapport aux langues, pourtant centrale dans l'expression des souvenirs et des émotions. Des recherches en sociolinguistique et en narratologie (Deprez, 1996 ; Benbachir, 2012) ont montré que le choix d'une langue ne repose pas uniquement sur des critères d'aisance linguistique, mais aussi sur la charge émotionnelle qu'elle véhicule. Par ailleurs, des travaux en anthropologie linguistique soulignent que la mémoire ne se limite pas à un simple processus individuel, mais s'ancre également dans des cadres culturels qui influencent la manière dont les individus structurent et expriment leurs souvenirs autobiographiques (Bloch, 2009 ; Oulahal, 2020). Dès lors, une approche intégrant ces dimensions subjectives et culturelles permettrait d'affiner l'analyse des liens entre langue et mémoire chez les bilingues.

1.1.2 Bilinguisme et modulation émotionnelle des souvenirs traumatiques

Dans le prolongement de ces travaux sur l'ancrage culturel et subjectif de la mémoire, deux études spécifiques portant sur la prise en charge thérapeutique de migrants bilingues confrontés à un traumatisme offrent un éclairage complémentaire sur l'impact du bilinguisme dans l'expression et la reconstruction du vécu traumatique. L'étude de Moro et al. (2013) explore les enjeux psychoaffectifs des troubles du langage chez les enfants bilingues, en mettant en évidence la manière dont la langue influence non seulement l'acquisition linguistique, mais aussi la structuration du vécu émotionnel et des souvenirs. En s'intéressant à des enfants présentant des difficultés langagières, cette étude met en lumière le rôle fondamental de la langue dans l'expression des expériences marquantes, en particulier lorsqu'il s'agit de souvenirs douloureux

¹⁰⁶ Ce modèle ayant été présenté dans le Chapitre II, nous n'en proposerons pas ici de reprise détaillée. Il sera néanmoins mobilisé à nouveau dans le Chapitre VI, où il servira de cadre d'interprétation pour l'analyse des résultats issus des récits intrasystémiques, mobilisant l'alternance entre deux langues *in esse*.

ou traumatiques. Le bilinguisme, loin d'être un simple facteur de communication, apparaît ainsi comme un élément structurant dans la construction de l'identité psychique et dans la verbalisation des affects¹⁰⁷.

Plus récemment, Tarazi-Sahab et al. (2016) se sont penchés sur l'impact de l'utilisation de la langue parlée au quotidien dans la prise en charge des patients traumatisés. Selon eux, le fait de partager une même langue avec le thérapeute facilite l'expression des émotions et des souvenirs liés au traumatisme, renforçant ainsi l'alliance thérapeutique et l'efficacité du traitement. Ce constat rejoint l'idée selon laquelle la langue constitue bien plus qu'un simple médium d'échange : elle conditionne la manière dont un individu se perçoit et dont il exprime son rapport au monde, en particulier dans un cadre thérapeutique.

Si la mémoire autobiographique est influencée par les cadres culturels, elle est également conditionnée par des facteurs psycholinguistiques et émotionnels, notamment en contexte de traumatisme. Toutefois, plutôt que d'adopter une vision statique basée sur la notion de langue maternelle, nous préférons examiner la façon dont certaines langues permettent une intégration et une réactivation plus marquée des souvenirs que d'autres. Dans ce contexte, plusieurs études récentes ont exploré l'impact du bilinguisme sur la mémoire autobiographique (Pavlenko, 2005, 2006) et la manière dont les souvenirs traumatiques ou émotionnellement marqués sont rappelés et verbalisés (Harris, 2004 ; Schwanberg, 2010 ; Jansson & Dylman, 2021). Pavlenko, en particulier, a montré que la langue mobilisée dans la remémoration influence à la fois l'accès au souvenir et la manière dont il est évalué sur le plan affectif. Selon elle, la réactivation émotionnelle dépend moins de la langue dite « maternelle » que de la langue incorporée dans un rapport subjectif étroit à l'expérience — une perspective qui rejoint la distinction entre langues *in esse* et *in fieri* proposée par l'approche néoténique (Bajrić, 2013 ; Bajrić & Monin, 2024).

Ces observations sont renforcées par les travaux de Schwanberg (2010), qui a montré que des patients bilingues évaluent différemment l'intensité de leur trauma selon la langue d'expression : les souvenirs évoqués dans la langue du vécu apparaissent comme plus vifs et plus envahissants, tandis qu'ils sont perçus comme plus distants dans une langue tardivement acquise. En complément, Harris (2004) a montré que la langue utilisée influence la réactivité émotionnelle mesurée par des réponses psychophysiologiques (ex. conductance cutanée). Les bilingues réagissent plus fortement aux stimuli émotionnels lorsqu'ils sont exposés à leur langue

¹⁰⁷ Dans cette perspective, l'approche néoténique apporte un éclairage fondamental sur la construction de l'identité psychique du locuteur bilingue, envisagée non comme un état stable, mais comme un processus évolutif marqué par une incomplétude constitutive. Cette théorie postule que le rapport aux langues est intrinsèquement dynamique et que leur appropriation s'inscrit dans une trajectoire développementale en constante transformation (Bajrić, 2013). Ainsi, la verbalisation des affects en contexte bilingue ne se réduit pas à un simple choix linguistique, mais s'inscrit dans une structuration identitaire en perpétuel remaniement, où chaque langue mobilisée joue un rôle différencié dans l'intégration et l'expression du vécu émotionnel.

appropriée dès le tout premier âge, tandis qu'ils manifestent une atténuation de cette réaction lorsqu'ils sont confrontés aux mêmes stimuli dans leur langue acquise tardivement. Ces observations suggèrent que la langue tardivement appropriée agit comme un filtre cognitif, réduisant l'intensité de la charge émotionnelle en créant une certaine distance avec le souvenir. Cette hypothèse est partiellement corroborée par Jansson & Dylman (2021), qui ont observé une diminution de la vivacité du souvenir lorsqu'il est réactivé dans une langue seconde, sans modification significative de son contenu émotionnel intrinsèque — ce qui suggère que la langue influence avant tout la clarté subjective du souvenir, davantage que son intensité affective.

Ainsi, force est de constater que les études citées convergent pour montrer que le choix de la langue dans laquelle un souvenir est exprimé a un impact sur son traitement cognitif et émotionnel. Une langue appropriée dès le tout premier âge facilite un accès plus direct et détaillé aux souvenirs, mais augmente aussi la charge affective associée. À l'inverse, une langue acquise tardivement offre un certain degré de détachement émotionnel, ce qui peut expliquer pourquoi certains individus choisissent d'évoquer leurs souvenirs traumatiques dans cette langue pour réduire la détresse psychologique associée à la remémoration. En ce sens, ces résultats offrent un cadre explicatif solide pour comprendre pourquoi les patients traumatisés alternent parfois entre leurs langues en fonction de la charge émotionnelle qu'ils associent à leur vécu. De plus, elles s'inscrivent dans la continuité des travaux de Pennebaker et Beall (1986), qui montrent que le langage peut refléter des stratégies d'évitement ou d'exposition aux souvenirs traumatiques¹⁰⁸.

1.1.3 Limites des approches existantes

Les travaux évoqués jusqu'à présent soulignent le rôle central de la langue dans l'accès aux souvenirs, leur charge émotionnelle et leur structuration discursive. Plus qu'un simple moyen de communication, le langage constitue une interface fondamentale entre le psychisme et le monde extérieur, en particulier lorsqu'il s'agit d'exprimer un vécu traumatique. Cependant, si l'influence de la langue sur la mémoire autobiographique a été largement étudiée, son rôle spécifique dans la verbalisation du trauma en contexte bilingue demeure encore insuffisamment exploré. Cette lacune s'explique en grande partie par une approche dichotomique du bilinguisme, opposant langue maternelle et langue seconde sans tenir compte de la dynamique évolutive propre à chaque individu ni de son rapport subjectif aux langues qu'il mobilise.

¹⁰⁸ Pennebaker et Beall (1986) ont mis en évidence le rôle du langage dans la régulation des souvenirs traumatiques, en montrant que la manière dont un individu verbalise un événement peut traduire des stratégies d'évitement ou d'exposition au traumatisme. Leur étude démontre que l'expression écrite ou orale d'expériences traumatiques contribue à une diminution de la détresse émotionnelle, mais que certains patients adoptent des stratégies linguistiques spécifiques pour minimiser l'impact émotionnel du souvenir. L'évitement linguistique se traduit par un récit fragmenté, une absence de termes émotionnels ou un recours à la voix passive, témoignant d'une volonté de distanciation. À l'inverse, une exposition verbale structurée favorise une intégration du souvenir et une réduction des symptômes liés au stress post-traumatique.

Une première limite des études existantes réside dans leur focalisation sur l'effet immédiat de la langue sur l'évocation des souvenirs traumatiques, sans examiner ses implications à plus long terme. Ainsi, bien que certaines recherches aient montré que la verbalisation du trauma en langue seconde atténue la charge émotionnelle associée (Harris, 2004 ; Jansson & Dylman, 2021) elles n'évaluent pas comment cette modulation linguistique influence la reconstruction identitaire du sujet bilingue ni dans quelle mesure elle peut constituer un levier thérapeutique. De plus, ces travaux adoptent une vision déterministe de la relation entre langue et mémoire, postulant que la langue d'encodage des souvenirs conditionne systématiquement leur récupération et leur intensité émotionnelle. Or, une telle perspective tend à occulter la plasticité cognitive des locuteurs bilingues ainsi que les variations interindividuelles dans l'usage et l'investissement affectif de leurs langues.

Par ailleurs, ces recherches ne prennent pas en compte l'impact du traumatisme sur la dynamique langagière elle-même. Si l'on admet que le bilinguisme est un processus évolutif, marqué par une incomplétude constitutive (Bajrić, 2013), il devient essentiel d'examiner dans quelle mesure le trauma modifie le rapport du locuteur à ses langues et fragilise ses représentations cognitives et affectives. Certaines études, notamment celles de Schwanberg (2010) et Harris (2004), ont mis en évidence l'influence de la langue sur la réactivité émotionnelle et la verbalisation des souvenirs traumatiques chez les patients souffrant de TSPT. Toutefois, ces recherches n'analysent pas comment ces altérations influencent l'évolution du répertoire linguistique du sujet, ni si elles modifient ses stratégies de verbalisation selon les contextes d'interaction.

L'approche psychomécanique du langage (Guillaume, 1945) apporte un éclairage complémentaire en suggérant que l'actualisation du langage repose sur un équilibre entre un *temps opératif* propre au locuteur et un *temps systématique* lié au fonctionnement de la langue (cf. Chapitre I). Or, chez les patients atteints de TSPT, ce temps opératif semble entravé, limitant la fluidité du récit et entraînant une fragmentation discursive (Auxéméry & Gayraud, 2020). Dès lors, on peut se demander si l'utilisation d'une langue en cours d'acquisition – ou moins investie affectivement – pourrait permettre de contourner ces blocages cognitifs et faciliter la mise en mots du trauma en mobilisant des structures langagières plus accessibles.

Une autre limite majeure de ces études est qu'elles n'intègrent pas la dimension interactionnelle du récit de soi. Loin de se limiter à un simple phénomène de récupération mnésique, la verbalisation du trauma repose sur des enjeux discursifs et identitaires qui varient selon la langue mobilisée. Selon la perspective du bilinguisme néoténique (Bajrić, 2013), chaque langue ne constitue pas un réservoir figé de souvenirs, mais un espace d'élaboration psychique en constante évolution. Le choix d'une langue pour exprimer un souvenir ne dépend donc pas

uniquement de son statut dans le répertoire linguistique du locuteur (langue *in esse* ou *in fieri*), mais également de son rôle dans la construction identitaire et de la charge affective qui lui est associée.

Ainsi, l'analyse du lien entre bilinguisme et mémoire traumatique suppose la prise en compte des dimensions subjectives et évolutives du rapport aux langues, afin de dépasser une conception strictement instrumentale de la langue en tant que vecteur de rappel mnésique. La langue, en tant que médium d'énonciation, intervient dans les processus de mise en récit et de structuration de l'expérience, et peut contribuer, selon les configurations, aux dynamiques d'élaboration du vécu traumatique.

1.1.4 Langue et verbalisation : hypothèses psycholinguistiques néoténiques

Les constats que nous venons d'exposer nous conduisent à formuler une problématique centrale : dans quelle mesure le choix de la langue influence-t-il la verbalisation du trauma chez les patients bilingues, et comment cette dynamique peut-elle être exploitée dans un cadre thérapeutique ? Dans ce contexte, nous faisons l'hypothèse que l'utilisation d'une langue *in fieri* – une langue en cours d'appropriation ou moins directement associée aux souvenirs traumatiques – facilite une mise à distance cognitive et une structuration plus cohérente du récit, atténuant ainsi l'impact émotionnel du trauma. À l'inverse, nous supposons que l'emploi d'une langue *in esse* – celle qui est la plus ancrée dans la subjectivité du locuteur – peut, selon les cas, soit amplifier la réactivation émotionnelle et constituer un frein à l'expression du traumatisme, soit au contraire favoriser une intégration plus profonde du vécu en facilitant un accès plus direct aux souvenirs et aux affects qui y sont liés.

Enfin, nous émettons l'hypothèse que cette influence ne dépend pas uniquement du statut de la langue (*in esse* vs. *in fieri*), mais également du rapport subjectif que le locuteur entretient avec elle. Ainsi, la distinction entre une langue *in esse* dans laquelle le trauma a été vécu et une autre langue *in esse* qui n'a pas été directement impliquée dans l'événement pourrait jouer un rôle déterminant dans le degré de réactivation mnésique et la charge affective associée au récit.

Dans cette perspective, il devient essentiel d'analyser plus en détail les mécanismes linguistiques et cognitifs impliqués dans l'expression du trauma. C'est dans ce cadre que s'inscrit la section suivante, qui propose d'examiner les principaux enjeux théoriques et méthodologiques associés à cette problématique, en explorant les interactions entre mémoire, langage et processus thérapeutiques.

1.2. Définition des enjeux et de la problématique

L'étude du lien entre bilinguisme et verbalisation du trauma impose de dépasser une lecture strictement linguistique du langage. Elle engage une réflexion croisée sur les dimensions cognitives, mnésiques et psychopathologiques à l'œuvre dans l'acte de mise en mots. En adoptant une approche néoténique, ce travail vise à comprendre comment le bilinguisme module la structuration du récit traumatique et dans quelle mesure la langue mobilisée peut influencer sur l'accès au souvenir, la charge émotionnelle et la cohérence discursive. Dans ce contexte, il s'agit de mettre en lumière la manière dont le locuteur prend conscience de son rapport aux langues de son répertoire et de l'impact qu'elles exercent sur l'intégration et la narration de son vécu traumatique.

1.2.1 Bilinguisme et trauma : vers une redéfinition des catégories

En plaçant le sujet au centre du processus d'appropriation et de mobilisation des langues, cette étude cherche à montrer que la verbalisation du trauma ne résulte pas simplement d'un choix spontané ou contextuel. Elle est également influencée par les représentations subjectives que le locuteur associe à chaque langue, par les structures cognitives impliquées dans le traitement du souvenir, et par les dynamiques psychiques qui façonnent l'accès au vécu traumatique dans l'acte d'énonciation. Le langage, envisagé ici comme un phénomène en perpétuelle évolution, devient un espace structurant dans lequel se joue la mise en récit du traumatisme et son intégration progressive dans l'histoire du sujet¹⁰⁹. La problématique centrale de cette recherche consiste ainsi à déterminer si la langue dans laquelle un locuteur bilingue verbalise un événement traumatique affecte la manière dont ce vécu est réactivé, exprimé et intégré, et à identifier les facteurs qui favorisent ou entravent cette mise en récit.

Dès lors, cette réflexion implique une réévaluation critique des catégories traditionnelles du bilinguisme, souvent réduites à l'opposition langue maternelle ou première / langue étrangère ou seconde et bilinguisme coordonné / subordonné, qui tendent à invisibiliser la variabilité et la complexité des rapports cognitifs, affectifs et subjectifs qu'un locuteur peut entretenir avec les langues qu'il parle. L'approche néoténique propose une alternative plus dynamique et évolutive à travers la trichotomie langue *in posse*, langue *in esse* et langue *in fieri* (Bajrić, 2013),

¹⁰⁹ L'idée selon laquelle la langue structure la cognition et façonne la perception du locuteur, développée par Lakoff & Johnson (1980) et Talmy (2000), rejoint la perspective néoténique en linguistique. En effet, si les schémas conceptuels sont déterminés en partie par la langue (Lakoff & Johnson, 1980) et si les structures linguistiques influencent l'organisation de la pensée (Talmy, 2000), la néoténie linguistique (Bajrić, 2013) prolonge cette réflexion en insistant sur la nature évolutive de ce lien. Dans cette approche, la langue n'est pas un cadre figé mais un espace cognitif en transformation, où le locuteur réévalue constamment son rapport aux langues qu'il parle et à la manière dont elles influencent son appréhension du réel. Dès lors, en contexte de traumatisme, cette dynamique est d'autant plus essentielle que le choix de la langue d'expression ne relève pas uniquement d'une préférence linguistique, mais participe activement à la reconstruction du vécu et du sens.

permettant d'appréhender le bilinguisme non comme un état figé, mais comme un processus évolutif d'incorporation langagière. Dans le cadre de notre travail de recherche, nous nous focaliserons spécifiquement sur les interactions entre langue *in esse* et langue *in fieri*, car ces dernières permettent d'appréhender la manière dont l'écart du monolinguisme est susceptible de moduler la verbalisation du trauma.

Par ailleurs, cette distinction ne se fonde pas sur l'ordre d'acquisition des langues — critère souvent mobilisé pour différencier langue première et langue seconde —, mais sur la nature du rapport cognitif et subjectif que le locuteur entretient avec chacune d'elles, en fonction de son parcours, de ses usages et de ses expériences. Pour cette raison, l'un des objectifs de cette recherche est de proposer une réévaluation des catégories traditionnelles du bilinguisme subordonné et coordonné¹¹⁰ en tenant compte de la dynamique évolutive mise en avant par l'approche néoténique. Dans le premier chapitre de ce travail, nous avons introduit trois alternatives terminologiques : bilinguisme *lié/détaché*, bilinguisme *immanent/transcendant* et bilinguisme *hypotaxique/parataxique*. Ces catégories visent à appréhender la manière dont le locuteur investit ses langues sur le plan cognitif et émotionnel et, dans le contexte du traumatisme psychique, à explorer comment ces dynamiques peuvent être affectées par l'exposition à un événement traumatique. Ainsi, l'un des enjeux majeurs de cette étude est de déterminer si l'indicibilité liée au trauma peut affecter une seule langue du répertoire bilingue, ou si elle peut altérer l'ensemble du système linguistique du locuteur. L'analyse proposée permettra d'évaluer si certaines langues facilitent une mise à distance du traumatisme, tandis que d'autres en amplifient la charge émotionnelle.¹¹¹

À cet égard, la distinction opérée par Bajrić (2013) entre trois niveaux de cognition en langue *in fieri* (cf. Chapitre I §2.3) – mixte invariable, mixte variable et cognition alternée (p. 80) – fournit un cadre théorique et interprétatif permettant d'examiner dans quelle mesure ces configurations influencent la structuration du récit et l'accès aux souvenirs traumatiques. Dans ce contexte, la *cognition mixte invariable*, caractérisée par une forte interpénétration des systèmes linguistiques, pourrait rendre compte de récits où les marqueurs discursifs du trauma se distribuent de manière floue entre les langues, générant des interférences involontaires sur les plans lexical, syntaxique ou pragmatique. Dans ce cas, la mémoire traumatique ne s'ancrerait pas

¹¹⁰ Or, si les couples terminologiques bilinguisme *lié/détaché*, bilinguisme *immanent/transcendant* et bilinguisme *hypotaxique/parataxique* ont été introduits dans le Chapitre I et repris ici afin de proposer une relecture des catégories classiques du bilinguisme coordonné et subordonné, l'objectif de leur exploitation évoluera au fil de l'analyse (cf. Chapitre VI §3.3) : plutôt que de redéfinir des typologies structurelles, ils serviront à décrire et à nommer certaines dynamiques expressives identifiées empiriquement dans les récits bilingues, en tenant compte des régimes d'activation linguistique propres à chaque configuration.

¹¹¹ Dans ce contexte, un enjeu fondamental de cette recherche réside dans l'examen des effets différenciés de l'alternance linguistique sur la verbalisation du trauma, en comparant d'une part le passage d'une langue *in esse* x à une langue *in esse* y, et d'autre part celui d'une langue *in esse* à une langue *in fieri*.

dans une langue spécifique, mais dans un entrelacement des structures discursives disponibles. La *cognition mixte variable*, quant à elle, suggère une alternance langagière modulable selon les contraintes émotionnelles, contextuelles et cognitives. Cette configuration pourrait expliquer certains récits marqués par une oscillation entre langues, le choix de l'idiome servant tantôt à atténuer l'impact affectif, tantôt à faciliter la mise en cohérence du souvenir. Enfin, la *cognition alternée* permet d'envisager une dissociation fonctionnelle des langues, où l'une serait mobilisée pour exprimer le trauma, tandis que l'autre resterait en retrait. Cette étanchéité cognitive pourrait refléter une stratégie de protection ou de mise à distance, en assignant à chaque langue une fonction narrative distincte.

Or, si ces trois niveaux de cognition pourraient permettre de mieux comprendre les dynamiques linguistiques en langue *in fieri*, il reste à déterminer dans quelle mesure ils peuvent être transposés aux langues *in esse*. Contrairement à une langue *in fieri*, la langue *in esse* est déjà pleinement intégrée dans la subjectivité du locuteur. Dès lors, la question se pose de savoir si les alternances entre deux langues *in esse* relèvent du même type de modulation cognitive ou si elles obéissent à des mécanismes distincts¹¹².

Ainsi, en établissant un parallèle entre les niveaux de cognition en langue *in fieri* et les dynamiques langagières entre deux langues *in esse*, cette recherche entend affiner la compréhension des mécanismes linguistiques de la verbalisation traumatique et explorer si cette classification peut être étendue aux alternances intrasystémiques *in esse* – *in esse*. Une telle analyse permettrait d'évaluer si les différences observées dans la verbalisation traumatique résultent uniquement de l'histoire d'acquisition des langues ou si elles traduisent des stratégies cognitives plus complexes de gestion du trauma à travers le langage. Cette transposition constitue l'un des prolongements heuristiques de l'analyse proposée.

1.2.2 Langage, cognition et *vouloir-dire* traumatique

Dans cette perspective, la verbalisation du trauma ne peut être réduite à un acte de restitution factuelle. Elle implique des opérations complexes de sélection, de structuration narrative et d'engagement affectif. L'un des enjeux de cette recherche consiste à interroger les effets du

¹¹² Dans ce contexte, nous formulons l'hypothèse que la cognition mixte invariable pourrait correspondre aux situations où le traumatisme affecte les deux langues *in esse* de manière indistincte, rendant impossible toute verbalisation du trauma sans interférence de l'autre langue. Cette interpénétration pourrait être observable dans les récits fragmentés, où les marqueurs linguistiques du trauma surgissent involontairement dans les deux langues. À l'inverse, la cognition mixte variable pourrait être rapprochée des cas où l'individu oscille entre ses langues *in esse* en fonction du degré de réactivation mnésique, sélectionnant tantôt l'une, tantôt l'autre, selon la facilité d'accès aux souvenirs et la charge émotionnelle qu'ils impliquent. Enfin, la cognition alternée pourrait être une manifestation d'un bilinguisme compensatoire, où le locuteur cloisonne volontairement les langues pour maintenir une séparation nette entre les sphères affectées par le trauma et celles qui en sont préservées.

trauma sur le passage de l'expérience mentale à sa mise en mots, en tenant compte des obstacles — cognitifs, linguistiques ou émotionnels — susceptibles de perturber cette actualisation.

Notre réflexion rejoint les travaux de Piaget (1945) qui souligne le rôle du langage comme manifestation sémiotique et moyen de représentation interne, mettant en avant son importance dans l'organisation du réel et dans l'élaboration de la pensée. Ces considérations trouvent également un écho dans les travaux de Guillaume (1949), qui distingue l'univers intérieur des représentations mentales et l'actualisation linguistique de ces représentations dans le discours. Sa distinction entre signifié de puissance et signifié d'effet (Monneret, 2018 : 51 – 52) peut être mobilisée afin d'éclairer les difficultés langagières rencontrées par les locuteurs ayant été confrontés à un événement traumatique. En effet, lorsque l'événement en question ne peut être transformé en un énoncé structuré, il demeure à l'état de potentialité non exprimée, ce qui renforce son caractère indicible. Cette perspective rejoint entre autres les observations d'Auxéméry (2021) en ce qui concerne l'atteinte des réseaux de signification¹¹³, qui entraîne une perturbation des processus cognitifs et langagiers permettant d'associer une expérience vécue à un cadre narratif structuré.

Cette réflexion nous conduit à interroger l'existence d'un *vouloir-dire traumatique*¹¹⁴, défini comme étant un phénomène à la fois cognitif et discursif dans lequel le sujet tente d'articuler un récit malgré les obstacles linguistiques et psychiques imposés par l'espace du traumatisme. En d'autres termes, certaines manifestations langagières du trauma ne sauraient être réduites à de simples altérations discursives. Comme le soulignent Auxéméry & Gayraud (2020, 2025), elles peuvent être interprétées comme des tentatives incomplètes de mise en récit, reflétant une tension entre l'effort d'élaboration verbale et l'indicibilité imposée par le trauma. Les marqueurs du SPLIT peuvent ainsi être envisagés non comme des anomalies linguistiques isolées, mais comme des stratégies discursives permettant de maintenir un ancrage narratif minimal tout en contournant les zones de fragilité psychique¹¹⁵.

¹¹³ L'atteinte des structures langagières identifiée par Auxéméry (2021) se manifeste à plusieurs niveaux. D'un point de vue discursif, elle entraîne souvent une fragmentation du récit, une désorganisation syntaxique et une difficulté à mobiliser les référents habituels (pronom personnel, connecteurs temporels, cohérence thématique). Sur le plan cognitif, elle peut être rapprochée de la distinction guillaumienne entre signifié de puissance et signifié d'effet : certaines expériences traumatiques semblent enfermées dans un état de latence, empêchant leur actualisation dans le discours. Dès lors, le langage ne constitue pas seulement un outil de verbalisation du trauma, mais aussi un espace dans lequel s'exprime la tension entre ce qui peut être dit et ce qui demeure indicible.

¹¹⁴ Ce concept est élaboré en nous inspirant de la notion de signifié traumatique, développée par Auxéméry (2021 : 386) et dont il a été question dans le deuxième chapitre de ce travail de recherche.

¹¹⁵ Or, l'analyse des marqueurs linguistiques observés dans les récits traumatiques peut être approfondie en prenant également en compte la notion de *vouloir-dire* (Bajrić, 2013). En d'autres termes, plutôt que de considérer ces marqueurs uniquement comme des symptômes discursifs du trauma, il serait possible d'interpréter certains de ces marqueurs comme étant des manifestations du *vouloir-dire* de la langue elle-même. Ainsi, certains phénomènes discursifs associés au SPLIT pourraient ne pas être exclusivement attribuables aux effets du traumatisme sur la parole, mais aussi à des dynamiques inhérentes à la langue elle-même. Ces marqueurs pourraient refléter la manière dont la langue façonne l'énonciation, notamment en contexte de forte charge émotionnelle, suggérant une interaction

Notre approche propose donc d'articuler les dimensions linguistiques et cognitives du trauma afin de mieux comprendre comment les structures du langage influencent la mise en récit des expériences traumatiques. En ce sens, l'étude du rapport entre signifié traumatique (Auxéméry, 2021) et signifiés de puissance et d'effet (Guillaume, 1973, 1988) pourrait ouvrir de nouvelles perspectives sur les liens entre indicibilité, mémoire et processus de reconstruction discursive¹¹⁶.

1.2.3 Perspectives cognitives et bilingues de la verbalisation traumatique

Les observations exposées *supra* s'inscrivent dans une perspective plus large qui vise à dépasser l'approche formelle des structures linguistiques et à réinscrire l'étude du langage dans une réflexion pluri- et interdisciplinaire. L'un des axes majeurs de cette recherche consiste à interroger le lien entre la structuration du langage en contexte traumatique et les processus cognitifs sous-jacents, en s'appuyant sur les avancées en neurosciences cognitives. Sans prétendre à une validation empirique des circuits neuronaux impliqués, notre étude vise à explorer les effets du choix de la langue sur la structuration du récit traumatique et à examiner si les modèles issus des neurosciences permettent d'éclairer ces phénomènes sous un angle complémentaire.

Dans ce contexte, le modèle connexionniste de Leonard (2014) fournit un cadre supplémentaire pour comprendre les interactions entre langue et cognition en postulant que le langage repose sur une dynamique distribuée entre plusieurs structures cérébrales interconnectées, plutôt que sur un fonctionnement strictement localisé. Cette approche rejoint l'idée guillaumienne selon laquelle la production langagière résulte d'un processus évolutif et structurant, qui ne se réduit pas à une simple activation lexicale. Appliquée à l'étude de la mise en mots du trauma, cette approche permet de poser l'hypothèse selon laquelle le choix de la langue influence la structuration du récit en mobilisant des processus cognitifs spécifiques, influençant potentiellement l'accès aux souvenirs, la charge émotionnelle du récit et la mise en cohérence discursive.

Or, dans le cadre de la verbalisation du trauma en contexte bilingue, la question du choix de la langue d'expression ne saurait être réduite à des critères de compétence ou de chronologie

entre les contraintes imposées par le trauma et les structures linguistiques disponibles pour le verbaliser. Un exemple particulièrement révélateur de cette interaction est celui des *silences des langues* (*ibid.*), où l'absence d'énonciation dans une langue donnée peut induire une forme d'indicibilité non pas directement liée au traumatisme, mais plutôt à une adaptation au *vouloir-dire* de la langue. Dans ce cas, ce que l'on considère comme une difficulté à verbaliser un souvenir pourrait en réalité relever d'une incompatibilité entre les schémas discursifs propres à la langue mobilisée et les exigences cognitives liées à l'élaboration du récit.

¹¹⁶ Or, bien que cette articulation entre les cadres d'Auxéméry (2021) et Guillaume (1973, 1988) ait été envisagée comme piste théorique, elle n'a finalement pas été développée dans le présent travail. Toutefois, elle pourrait faire l'objet d'un approfondissement ultérieur, notamment dans une perspective d'articulation entre théorie du sens linguistique, mémoire traumatique et processus d'élaboration discursive.

d'apprentissage : l'hypothèse selon laquelle un individu bilingue choisirait spontanément sa langue la plus maîtrisée pour verbaliser son traumatisme se heurte à plusieurs observations empiriques. Il est fréquent que des locuteurs mobilisent soit une langue *in fieri*, soit une langue *in esse* différente de celle dans laquelle l'événement a été vécu, ce qui suggère que la dynamique cognitive et affective entre les langues dépasse les déterminismes strictement linguistiques. Ce phénomène remet en question le principe de Ronjat (1913), selon lequel une personne bilingue associerait systématiquement une langue à un interlocuteur spécifique. Dans un cadre thérapeutique, cette règle pourrait être transgressée : le patient choisirait instinctivement la langue qui lui permet de mieux exprimer son vécu, indépendamment du contexte habituel d'utilisation de cette langue. Ce constat rejoint le principe de complémentarité de Grosjean (1997), qui postule que chaque langue du répertoire d'un locuteur bilingue possède des fonctions spécifiques et que l'on ne peut les considérer comme des équivalents parfaits. Appliqué à la verbalisation du trauma, cela signifie que la langue mobilisée ne joue pas uniquement un rôle de médium de communication, mais participe activement au processus de structuration narrative et de régulation émotionnelle.

1.2.4 Vers une articulation entre langue, mémoire et indicibilité

Ainsi, nous cherchons à comprendre selon quels critères une langue *in esse* pourrait favoriser la mise en mots du récit traumatique plutôt qu'une autre langue *in esse* ou *in fieri*. Si l'on considère que chaque langue entretient un rapport unique avec la mémoire autobiographique, il est probable que certains facteurs, tels que l'investissement affectif du locuteur, son *sentiment linguistique* ou encore le degré de structuration cognitive de la langue en question, influencent la capacité de verbalisation.

L'exploration de cette alternance entre langues s'inscrit également dans une réflexion plus large sur les mécanismes narratifs à l'œuvre dans la verbalisation du trauma en contexte clinique. Les thérapies narratives mettent en évidence l'importance de l'externalisation du problème (Lieberman et al., 2007), qui permet aux patients de prendre du recul sur leur souffrance en cessant de la percevoir comme une partie intrinsèque de leur identité. Reformuler un événement négatif dans un récit plus structuré ne modifie pas seulement sa perception subjective, mais entraîne également des modifications mesurables dans l'organisation cérébrale de l'information (*ibid.*).

Dans cette perspective, la verbalisation du trauma dans une langue *in fieri* ou dans une langue *in esse* différente de celle dans laquelle l'événement a été vécu pourrait-elle constituer une forme de déplacement narratif facilitant la mise à distance du traumatisme ? Si l'expression dans une langue *in esse* est susceptible d'intensifier la charge émotionnelle en raison de son

ancrage profond dans la mémoire autobiographique, l'usage d'une langue *in fieri* pourrait au contraire favoriser une distanciation cognitive en mobilisant des circuits neuronaux différents. De la même manière, il est possible qu'une langue *in esse* distincte de celle dans laquelle l'événement a été vécu permette un accès plus fluide au récit, en raison de son potentiel de restructuration discursive¹¹⁷.

L'ensemble de ces éléments met en évidence les enjeux fondamentaux de cette thèse, qui s'inscrit à l'intersection des sciences du langage, des sciences psychologiques et de la psychopathologie. En interrogeant les effets du bilinguisme sur la verbalisation du trauma, cette recherche ne se limite pas à une analyse descriptive des phénomènes linguistiques, mais ambitionne de proposer un enrichissement conceptuel, en réévaluant des catégories établies et en intégrant des notions issues d'une approche néoténique du langage. Ainsi, l'un des objectifs terminologiques majeurs de cette étude réside ainsi dans la redéfinition du *bilinguisme coordonné* et *subordonné* à partir de nouvelles dichotomies plus adaptées à la réalité cognitive et discursive des locuteurs bilingues. À cet égard, trois couples conceptuels sont mobilisés pour modéliser les variations expressives observées dans les récits traumatiques (cf. Chapitre VI §3.3) : le bilinguisme lié / détaché (dimension discursive), le bilinguisme hypotaxique / parataxique (dimension contextuelle) et le bilinguisme immanent / transcendant (dimension existentielle). Ces modèles permettent d'articuler les conditions d'activation linguistique, le degré d'ancrage subjectif et la fonction expressive des langues mobilisées, sans réduire l'analyse à une chronologie d'acquisition ou à un niveau de compétence.

De plus, cette recherche vise à interpréter certains phénomènes discursifs et marqueurs linguistiques à partir de notions telles que le *vouloir-dire* de la langue (Bajrić, 2013) et le *vouloir-dire* du locuteur (Meng, 2025)¹¹⁸, afin d'affiner l'analyse de l'indicibilité et des stratégies discursives mises en place en contexte post-traumatique. La prise en compte du *sentiment linguistique* (Bajrić, 2013) en tant que facteur influençant le degré d'appropriation subjective d'une langue permettra également d'éclairer les mécanismes à travers lesquels un locuteur mobilise l'une ou l'autre langue pour exprimer un souvenir traumatique.

Dès lors, force est de constater que nos questionnements s'inscrivent dans une réflexion plus large sur les conditions linguistiques, mnésiques et affectives de l'actualisation du vécu

¹¹⁷ Ces éléments prolongent la réflexion sur la manière dont l'alternance linguistique – qu'elle se manifeste entre deux langues *in esse* ou entre une langue *in esse* et une langue *in fieri* – module la structuration du récit traumatique. Si l'alternance entre langues *in esse* permet de questionner la place des langues pleinement ancrées dans la subjectivité du locuteur face au trauma, l'alternance entre langue *in esse* et langue *in fieri* soulève quant à elle la question d'un éventuel rôle protecteur de la langue en cours d'appropriation.

¹¹⁸ Ces deux notions seront reprises et mobilisées dans le cadre du Chapitre VI, dans lequel nous proposerons une triade articulant *vouloir-dire*, *pouvoir-dire* et *savoir-dire*, afin de mieux cerner les dynamiques expressives engagées dans les récits traumatiques bilingues. Cette triade permet d'appréhender de manière différenciée l'intention d'expression du locuteur (*vouloir-dire*), ses ressources affectives et psychiques disponibles dans une langue donnée (*pouvoir-dire*), ainsi que ses compétences linguistiques effectives (*savoir-dire*).

traumatique. Par le biais d'une analyse différentielle des récits produits en langue *in esse* et en langue *in fieri*, notre étude vise à croiser les apports de la psycholinguistique, de la psychologie cognitive et des travaux sur la mémoire autobiographique (Schrauf & Rubin, 2000 ; Marian & Neisser, 2000 ; Tulving, 1995 ; Eustache & Desgranges, 2008 ; Pavlenko, 2005, 2012 ; Brewin, 2011 ; Van der Kolk, 2014) afin d'éclairer les éléments susceptibles d'entraver, voire de favoriser, la transition entre la réactivation mnésique du trauma et sa mise en mots. Enfin, en élargissant l'étude des manifestations linguistiques du trauma au cadre bilingue, cette thèse ambitionne d'affiner la compréhension des liens entre dissociation, verbalisation et structuration du récit traumatique en contexte bilingue.

Au-delà des enjeux théoriques, notre recherche repose également sur un volet technique essentiel (cf. Chapitre IV, § 2 et § 3). En effet, l'étude des productions langagières en contexte post-traumatique nécessite une approche méthodologique fondée sur l'exploitation de méthodes avancées de transcription, d'analyse linguistique et textométrique, ainsi que de segmentation des marqueurs non-verbaux. L'intégration de ces dispositifs analytiques vise à dépasser l'approche purement introspective du récit traumatique, en permettant une évaluation plus objective des phénomènes discursifs et cognitifs associés à la verbalisation traumatique. En particulier, l'analyse détaillée des variations linguistiques et des alternances entre langue *in esse* x et langue *in esse* y ou entre langue *in esse* et langue *in fieri* constituera un levier essentiel pour affiner la compréhension des liens entre choix de la langue, structuration du récit et modulation de la charge émotionnelle.

Enfin, si cette recherche s'est d'abord concentrée sur la verbalisation du trauma, elle s'est progressivement élargie à une autre dimension essentielle de la communication en contexte traumatique : les marqueurs non-verbaux. Le trauma ne se manifeste pas uniquement par des altérations linguistiques, mais également à travers des modifications prosodiques, des pauses, des variations du débit et de l'intonation, ainsi que par l'usage des marqueurs phatiques et gestuels. Ces éléments constituent une source précieuse d'informations sur la charge émotionnelle du récit et les stratégies d'évitement ou de mise à distance du trauma. Leur prise en compte permettra d'enrichir l'analyse du récit traumatique, en offrant une perspective complémentaire sur les interactions entre langage, cognition et trauma. Cette dimension, qui sera développée dans la suite du travail, jouera un rôle central dans l'affinement des modèles d'analyse du lien entre bilinguisme et verbalisation du trauma.

2. Approche élargie de la verbalisation : le rôle du non-verbal

Tout discours ne se limite jamais aux mots qui le composent : la posture du locuteur, ses gestes, ses inflexions vocales et ses expressions faciales forment un réseau de signaux structurant et modulant la communication. Or, si la linguistique a longtemps privilégié l'étude du langage verbal, il apparaît désormais incontestable que la communication humaine repose sur un ensemble d'indices multimodaux, dont le rôle devient encore plus crucial lorsque l'accès au langage est défaillant.

Dans le cas des récits post-traumatiques, où la verbalisation du vécu peut être fragmentée, ces manifestations non verbales prennent une importance particulière : lorsque le langage peine à exprimer certains contenus, la communication non verbale devient un canal essentiel pour accéder aux affects et aux processus cognitifs sous-jacents. Dès lors, analyser ces indices en parallèle du discours verbal permet non seulement de mieux saisir l'impact du trauma sur la production linguistique, mais aussi d'identifier les stratégies de compensation et de régulation émotionnelle mises en place par les locuteurs.

Dans cette perspective, nous proposons une approche multimodale qui articule néoténie linguistique, psycholinguistique et étude de la communication non verbale. Ces cadres théoriques permettent d'examiner comment les indices non verbaux interagissent avec les processus de construction discursive et comment le bilinguisme influence cette dynamique expressive. En effet, plusieurs études ont montré que les locuteurs bilingues présentent des variations expressives selon la langue utilisée, ce qui soulève des questions fondamentales sur le lien entre mémoire émotionnelle, expression mimico-gestuelle et modulation prosodique.

Ainsi, après avoir exploré les différentes approches théoriques de la multimodalité en communication, nous nous attacherons à comprendre comment ces perspectives éclairent l'expression du trauma et la manière dont les indices non verbaux, en particulier les gestes, participent à la reconstruction discursive. Cet ancrage théorique¹¹⁹ nous permettra ensuite de poser les bases méthodologiques d'une analyse fine des marqueurs multimodaux du traumatisme psychique, en tenant compte des spécificités du contexte bilingue.

¹¹⁹ L'intégration de ce cadre théorique supplémentaire constitue un prolongement épistémologique de notre démarche initiale, dans la mesure où la prise en compte de la dimension multimodale n'était pas envisagée comme un axe central au départ de la recherche, mais s'est imposée au fil de l'analyse des données. En effet, les écarts expressifs constatés entre les langues mobilisées ne se limitaient pas aux formes verbales, mais engageaient de manière récurrente le corps du locuteur.

2.1. Perspectives sur la multimodalité de la communication

2.1.1 Fondements historiques et théoriques de l'analyse non verbale

L'étude de la communication non verbale s'inscrit dans une tradition ancienne, qui remonte aux premières observations philosophiques et scientifiques sur la nature du langage et de son rapport aux gestes et aux expressions corporelles. Dès l'Antiquité, Aristote considère le corps comme un élément fondamental de l'expression des affects et des pensées, posant ainsi les bases d'une réflexion qui sera prolongée à l'époque moderne. Au XVIII^e siècle, Condillac (1746/1948) affirme que le *langage d'action* constitue le fondement du langage verbal, suggérant que l'expression humaine passe d'abord par des formes gestuelles et vocales avant d'évoluer vers des signes plus abstraits. Cette perspective, qui situe l'origine du langage dans la gestualité, est renforcée par Destutt de Tracy (1817), qui considèrent le langage gestuel comme une modalité authentique et naturelle de communication.

Au XIX^e siècle, Darwin (1872) pose un jalon fondamental avec *The Expression of the Emotions in Man and Animals*, où il met en évidence une continuité entre les expressions émotionnelles humaines et celles des animaux¹²⁰. Il défend l'idée que certaines expressions faciales et corporelles sont biologiquement déterminées et qu'elles remplissent une fonction adaptative dans l'évolution des espèces. Cette hypothèse inspire les recherches modernes sur la reconnaissance universelle des émotions et ouvre la voie aux premières tentatives de classification des expressions non verbales.

Avec l'émergence du structuralisme linguistique au XX^e siècle, la communication non verbale est progressivement marginalisée dans l'étude du langage, perçue comme appartenant au domaine de la parole plutôt qu'à celui de la langue¹²¹ (Vladimirskaya & Tchougounnikov, 2024).

¹²⁰ Dans ce contexte, Darwin (1872) expose trois principes fondamentaux expliquant l'origine et la fonction des expressions émotionnelles chez les êtres humains et les animaux. Le *principe des habitudes associées utiles* (angl. *The principle of serviceable associated habits*) postule que certains mouvements corporels, initialement réalisés dans un but fonctionnel, deviennent progressivement automatiques et persistent même lorsqu'ils ne sont plus nécessaires. Ainsi, un état émotionnel donné tend à déclencher les mêmes actions réflexes par habitude et association, bien que celles-ci puissent être sans utilité immédiate (Darwin, 1872 : 28). Par exemple, le dévoilement des dents en signe d'agression chez l'homme pourrait être un vestige du comportement animal de menace. Le *principe de l'antithèse* (angl. *The principle of antithesis*) suggère que des états mentaux opposés entraînent instinctivement des mouvements corporels de nature contraire, même si ces derniers ne présentent aucune utilité fonctionnelle (*ibid.* : 50). Ce principe permet d'expliquer certains gestes expressifs qui semblent se structurer en paires contrastives, contribuant ainsi à une meilleure lisibilité des émotions au sein d'une interaction sociale. Enfin, le *principe des actions dues à la constitution du système nerveux* (angl. *The principle of actions due to the constitution of the Nervous System*), soutient que certains comportements expressifs sont le simple produit de l'activation spontanée du système nerveux, indépendamment de la volonté et de l'habitude (*ibid.* : 66). Ce principe explique notamment pourquoi certaines réactions physiologiques, comme le tremblement sous l'effet d'une émotion intense ou le rougissement, se produisent sans contrôle conscient. Ces trois principes établissent un cadre théorique qui demeure central dans les études contemporaines sur l'expression émotionnelle, en mettant en lumière la continuité évolutive des manifestations non verbales entre les espèces humaines et animales.

¹²¹ L'approche structuraliste du langage, initiée par Saussure (1916) et développée par Jakobson (1963) et Hjelmslev (1968), repose sur une distinction fondamentale entre la langue, conçue comme un système abstrait de signes et de

En particulier, la linguistique française tend à considérer les gestes, la prosodie et les expressions faciales comme des éléments secondaires, extérieurs à l'analyse du langage en tant que système structuré. Or parallèlement à cette marginalisation de la communication non verbale en linguistique, des recherches issues d'autres disciplines, notamment en psychologie et en anthropologie (Ekman & Friesen, 1969 ; Hall, 1966 ; Shannon et Weaver, 1949 ; Scherer, 1978 ; Mehrabian, 1971), ont mis en évidence son rôle fondamental dans la communication humaine.

Parmi les premiers modèles théoriques ayant influencé l'étude de la communication, celui de Shannon et Weaver (1949) propose une conceptualisation linéaire de la transmission de l'information. Bien que conçu dans un cadre technique, ce modèle a été élargi pour inclure des éléments propres à la communication humaine, notamment en intégrant la notion de « bruit » comme facteur influençant la réception des signaux non verbaux¹²². Dans ce contexte, Scherer (1978) s'appuie sur le modèle de la lentille de Brunswik¹²³ afin de développer une perspective plus dynamique, en postulant que la perception des émotions repose sur un ensemble d'indices non verbaux, interprétés différemment selon les attentes et le contexte cognitif du récepteur. Contrairement aux modèles déterministes, cette approche met en avant le rôle de la subjectivité et de l'expérience dans l'attribution des émotions.

règles partagés par une communauté, et la parole, qui correspond à son actualisation individuelle et contextuelle. Dans cette perspective, seule la langue, en tant que structure autonome, constitue l'objet légitime d'étude pour la linguistique, tandis que la communication non verbale – gestes, mimiques, prosodie – est reléguée au domaine contingent de la parole et, par conséquent, exclue des modèles formels d'analyse. Cette marginalisation s'accroît avec le formalisme linguistique, notamment dans les travaux de Chomsky (1965), qui privilégient l'étude des règles syntaxiques et de la compétence grammaticale au détriment des usages concrets du langage. Ce n'est qu'avec le développement de la pragmatique linguistique (Austin, 1962 ; Searle, 1969) et de l'analyse de la conversation (Goffman, 1981 ; Schegloff, 1987) que la communication non verbale a été progressivement réintégrée dans l'étude des interactions langagières, soulignant son rôle central dans la production et la réception du sens.

¹²² Le modèle de la communication de Shannon et Weaver (1949), initialement développé pour les télécommunications, conceptualise la transmission de l'information comme un processus linéaire dans lequel un émetteur encode un message, le transmet via un canal, et un récepteur le décode. Ce dernier met en évidence la présence de *bruits*, autrement dit des interférences pouvant altérer la réception du message, qu'elles soient physiques (parasites sonores), sémantiques (ambiguïté du message) ou psychologiques (préjugés du récepteur) (Shannon & Weaver, 1949 : 19-21). Le modèle ensuite a été élargi pour inclure des éléments propres à la communication humaine, notamment en intégrant la manière dont les signaux non verbaux sont influencés par des perturbations externes et interprétés différemment selon le contexte et les caractéristiques du récepteur (Fiske, 1990 : 6-8). Cette adaptation a permis d'examiner comment la prosodie, les gestes et les expressions faciales peuvent être altérés ou mal compris en fonction de facteurs culturels, sociaux et cognitifs.

¹²³ Le modèle de la lentille de Brunswik, développé par Brunswik (1952) et appliqué à la perception des émotions par Scherer (1978), propose un cadre théorique pour comprendre comment les individus interprètent les signaux non verbaux dans la communication interpersonnelle. Ce modèle repose sur l'idée que la perception d'une émotion ou d'une intention communicative s'appuie sur une combinaison d'indices disponibles dans l'environnement, chacun ayant une fiabilité et une pertinence variables. Il est représenté sous forme d'une lentille reliant deux pôles : l'émetteur (qui exprime une émotion à travers des indices observables comme les expressions faciales, la voix ou la posture) et le récepteur (qui perçoit et interprète ces signaux pour reconstruire l'état émotionnel de l'émetteur). Scherer applique ce modèle à la communication émotionnelle, montrant que la transmission des émotions repose sur des signaux multimodaux, qui sont encodés par l'émetteur et décodés par le récepteur en fonction de son contexte, de son expérience et de ses attentes. Ce modèle met ainsi en évidence la nature indirecte et probabiliste de la perception émotionnelle, où la précision du décodage dépend autant des indices disponibles que des processus cognitifs du récepteur (Scherer, 1978).

L'importance des signaux non verbaux dans la communication humaine est également mise en évidence par les recherches d'Ekman et Friesen (1969), qui s'inscrivent dans une perspective psychologique et anthropologique en s'opposant aux théories qui considèrent l'expression émotionnelle comme un phénomène exclusivement façonné par l'environnement social et culturel. À travers une série d'études transculturelles auprès de populations isolées, ces auteurs développent la théorie des émotions de base, selon laquelle six émotions fondamentales – joie, tristesse, peur, colère, surprise et dégoût – possèdent des expressions faciales distinctes et universellement reconnaissables (Ekman & Friesen, 1969 : 87-91). Ainsi, cette approche postule que les expressions faciales constituent un mode de communication universel, ancré dans la biologie humaine et permettant la transmission immédiate des émotions à travers les cultures (Ekman & Friesen, 1971 ; Ekman, 1993)¹²⁴.

Or, la vision universaliste d'Ekman et Friesen (1969, 1971) a été remise en question par les approches culturalistes (Russel, 1994 ; Matsumoto, 2009 ; Crivelli et Fridlund, 2018) qui ont émergé à partir des années 1990. Contrairement à l'idée selon laquelle les expressions faciales seraient universellement reconnues, plusieurs chercheurs ont souligné le rôle des facteurs sociaux et culturels dans l'interprétation des émotions. Dans ce cadre, Russell (1994) propose la théorie des constructions culturelles des émotions, affirmant que l'interprétation des expressions faciales dépend largement du contexte socioculturel de l'observateur. Matsumoto (2009), de son côté, souligne l'importance des règles d'affichage émotionnel, qui régissent la manière dont les émotions sont exprimées en fonction des normes culturelles. Ces critiques nuancent l'idée d'une universalité absolue des expressions non verbales et mettent en évidence la variabilité des perceptions selon les contextes. Crivelli et Fridlund (2018) confirment cette relativité en démontrant que les expressions faciales ne sont pas uniquement des indicateurs d'états émotionnels internes, mais qu'elles jouent un rôle stratégique dans l'interaction sociale.

2.1.2 Multimodalité et proxémie : le rôle structurant des signaux non verbaux

Si les expressions faciales constituent un élément central de la communication non verbale, elles ne sont qu'un des nombreux canaux par lesquels les individus transmettent et interprètent des

¹²⁴ En inscrivant les expressions émotionnelles dans une perspective évolutive, cette théorie contribue à montrer que la communication humaine repose sur plusieurs canaux simultanés, et que les signaux non verbaux sont essentiels à l'échange d'informations. Ekman (1999 : 52-56) souligne que ces expressions s'accompagnent souvent de modifications prosodiques et posturales, ce qui renforce l'idée que la perception des émotions repose sur une intégration multimodale, plutôt que sur l'interprétation d'un seul indice isolé. L'importance de cette théorie est particulièrement manifeste dans les contextes où la communication verbale est limitée ou absente. Elle explique, par exemple, comment les nourrissons communiquent leurs besoins par des expressions faciales avant même d'acquérir le langage (Ekman & Oster, 1979 : 126). De même, elle permet d'analyser les interactions interculturelles, où les différences linguistiques peuvent être compensées par une lecture universelle des émotions fondamentales. Enfin, dans les troubles du langage et de la cognition, la capacité à reconnaître les émotions faciales constitue un outil clé pour comprendre les difficultés de communication et concevoir des stratégies adaptées (Baudouin & Durand, 2024).

signaux dans l'interaction. La communication humaine repose sur un ensemble d'indices multimodaux, incluant la gestuelle, la prosodie, l'orientation du regard et la gestion de l'espace. Parmi ces dimensions, la proxémie, ou l'usage de l'espace interpersonnel, joue un rôle essentiel dans la structuration des interactions sociales et culturelles. Contrairement à une vision qui réduit la communication au langage verbal, la proxémie démontre que la distance physique entre les interlocuteurs constitue un système de signaux non verbaux influençant la perception et l'interprétation des échanges.

Dans ce contexte, Hall (1966) introduit le concept de proxémie en montrant que la gestion de l'espace varie selon les cultures et les contextes interactionnels. Certaines sociétés privilégient la proximité physique comme marque de confiance et de convivialité, tandis que d'autres perçoivent une trop grande proximité comme une intrusion. Cette variabilité culturelle illustre comment l'espace est un vecteur de sens, jouant un rôle essentiel dans la régulation des interactions sociales¹²⁵. La proxémie ne fonctionne pas isolément mais en interaction avec d'autres indices non verbaux tels que le regard, l'orientation du corps et la posture (Hall, 1966). L'étude de la proxémie met ainsi en évidence que la communication humaine repose sur un réseau complexe de signaux non verbaux, dont la signification dépend à la fois du contexte social, des normes culturelles et de la dynamique interactionnelle. Loin d'être des éléments isolés ou secondaires, ces indices s'articulent avec d'autres dimensions du non-verbal, comme la gestuelle, l'intonation et l'orientation du regard, contribuant à structurer l'échange et à en réguler la fluidité.

Cette complémentarité entre les différents indices non verbaux s'inscrit dans un débat plus large sur leur rôle et leur universalité. À partir des années 1970, avec l'essor des sciences cognitives et des approches interactionnelles, la perspective sur la multimodalité du langage se transforme. Plutôt que d'opposer strictement langage et non-verbal, de nombreux chercheurs commencent à considérer ces dimensions comme interconnectées. Dans cette perspective, les travaux de Goffman (1981) et de Clark (1996) ont montré que le langage ne peut être dissocié des gestes et du contexte non verbal qui l'accompagne, soulignant que la communication repose sur une coordination constante entre les différentes modalités expressives. Goffman (1981) analyse notamment la manière dont les échanges conversationnels sont structurés par des signaux non verbaux régulateurs, comme le regard, les pauses et les ajustements corporels, qui

¹²⁵ La distance intime (jusqu'à 45 cm) est réservée aux relations personnelles très proches et implique un fort degré d'implication sensorielle et affective. La distance personnelle (45 cm à 1,2 m) est utilisée pour les conversations entre amis ou collègues proches, offrant une interaction sans intrusion excessive. La distance sociale (1,2 à 3,5 m) caractérise les échanges professionnels ou formels, établissant une frontière entre l'espace individuel et celui de l'interaction publique. Enfin, la distance publique (au-delà de 3,5 m) est propre aux conférences et discours, où la communication repose davantage sur des signaux visuels et vocaux amplifiés. Ces seuils varient selon les cultures, certaines privilégiant une grande proximité physique tandis que d'autres maintiennent une distance plus marquée dans les interactions sociales (Hall, 1966).

permettent aux interlocuteurs de gérer le tour de parole et d'assurer la fluidité de l'interaction. Clark (1996), quant à lui, met en évidence le caractère collaboratif du langage, en montrant que la compréhension mutuelle repose non seulement sur le contenu verbal, mais aussi sur des indices contextuels et gestuels qui orientent l'interprétation du discours.

Plus récemment, Barrier (2019) a approfondi cette question en analysant le rôle du regard et des gestes dans l'interaction argumentative, montrant comment ces indices contribuent à la construction du sens et à la structuration du dialogue. Il démontre que les signaux non verbaux ne sont pas de simples accompagnateurs du discours, mais qu'ils participent activement à la gestion des désaccords et à l'orientation des stratégies argumentatives. Abric (2014), dans une perspective plus large, insiste sur la nature intrinsèquement multimodale de toute interaction communicative, en soulignant que l'analyse du langage ne peut être dissociée des indices corporels et prosodiques qui l'accompagnent. Il met en évidence la nécessité de considérer simultanément les dimensions verbales et non verbales pour appréhender pleinement les processus de communication, rappelant ainsi que la signification émerge d'un entrelacement constant entre ces différentes modalités.

Les recherches que nous venons de citer convergent vers une conception de la communication où le verbal et le non verbal forment un *système intégré*¹²⁶, dans lequel chaque modalité contribue à la construction du sens et à la régulation de l'échange. Elles illustrent ainsi que la compréhension du langage ne peut se limiter à une analyse strictement textuelle ou syntaxique, mais nécessite une prise en compte des dynamiques interactionnelles et des multiples signaux qui façonnent l'interprétation des messages.

Si ces travaux ont permis de mieux comprendre la manière dont les indices non verbaux structurent l'interaction et orientent l'interprétation du langage, ils ouvrent également sur une réflexion plus large concernant les mécanismes cognitifs et perceptifs à l'œuvre dans la communication non verbale. Dans ce contexte, la question de l'encodage et du décodage de ces signaux a fait l'objet d'investigations approfondies en psychologie et en neurosciences, où les chercheurs s'attachent à identifier les processus sous-jacents à la reconnaissance et à l'interprétation des expressions faciales, de la gestuelle et de la prosodie.

¹²⁶ L'idée que le verbal et le non verbal forment un système intégré dans lequel chaque modalité contribue à la construction du sens et à la régulation de l'échange trouve un écho dans les travaux d'Austin (1962) et Searle (1969) sur les actes de langage. Austin (1962) a montré que le langage ne se limite pas à une transmission d'informations, mais constitue une action en soi, où le sens d'un énoncé dépend non seulement de sa structure linguistique mais aussi de son contexte d'énonciation et des indices extralinguistiques qui l'accompagnent. Cette approche a été approfondie par Searle (1969), qui distingue plusieurs types d'actes de langage (assertifs, directifs, commissifs, expressifs et déclaratifs), soulignant que leur interprétation repose sur un ensemble de conditions contextuelles, incluant souvent des indices non verbaux tels que la prosodie, la gestuelle ou l'orientation du regard.

2.1.3 Approches psychologiques et psychophysiologiques de la communication non verbale

Parmi les contributions majeures à la compréhension des fonctions non verbales, Argyle (1988) distingue plusieurs rôles fondamentaux : la régulation des tours de parole, la transmission des émotions et la modulation de l'influence sociale. En adoptant une approche psychologique des interactions sociales, il considère ces signaux comme des éléments fondamentaux de la communication, permettant d'ajuster les échanges et de maintenir une coordination fluide entre les interlocuteurs. Il souligne que la perception et l'utilisation des indices non verbaux reposent sur des mécanismes cognitifs souvent automatiques, qui facilitent l'adaptation aux dynamiques sociales. Son analyse s'inscrit donc dans la psychologie sociale et cognitive, en montrant que la communication humaine ne repose pas uniquement sur le langage verbal, mais sur une intégration de multiples canaux expressifs qui influencent la compréhension mutuelle et les interactions sociales.

Dans la continuité de ces travaux, Hall et al. (2019) adoptent une approche psychologique en mettant en évidence les différences interindividuelles dans la perception et l'interprétation des signaux non verbaux. Leur étude examine comment des facteurs tels que l'âge, le genre, l'expérience sociale et la culture influencent la capacité des individus à décoder ces indices dans les interactions. En s'appuyant sur des recherches en psychologie sociale et cognitive, ils montrent que la communication non verbale ne repose pas uniquement sur des signaux universels, mais qu'elle est également modulée par des facteurs personnels et contextuels. Contrairement à une approche strictement neuroscientifique, leurs travaux se concentrent sur les mécanismes psychologiques et sociaux qui façonnent la perception du non-verbal. Ils soulignent que la reconnaissance et l'interprétation des gestes, expressions faciales et intonations vocales varient en fonction des expériences antérieures et des normes culturelles, influençant ainsi la fluidité des échanges et l'efficacité communicative. Cette perspective met en lumière l'importance de la variabilité interpersonnelle dans le traitement des signaux non verbaux, et suggère que la communication non verbale ne peut être pleinement comprise qu'en prenant en compte les interactions entre facteurs individuels et influences sociales (Hall et al., 2019).

Ces recherches sont complétées par les travaux de Hess (2016), qui propose une revue approfondie des théories et méthodologies utilisées dans l'étude du non-verbal. En adoptant une perspective psychophysiologique, Hess explore les mécanismes sous-jacents à la communication multimodale et la manière dont les indices non verbaux sont traités en parallèle aux éléments linguistiques. Elle souligne que la perception des signaux non verbaux implique une intégration simultanée des informations visuelles (expressions faciales, postures), auditives (prosodie) et linguistiques, contribuant ainsi à une compréhension plus fine des interactions sociales.

Toutefois, bien que Hess évoque les bases neurales de la communication non verbale, son analyse ne se focalise pas spécifiquement sur le rôle de l'aire de Broca ou du cortex préfrontal. Elle souligne néanmoins que certaines structures cérébrales, notamment celles impliquées dans la reconnaissance des expressions faciales et la modulation des émotions, jouent un rôle essentiel dans l'interprétation des signaux non verbaux. Ainsi, son approche met en lumière l'importance des mécanismes neurocognitifs et perceptifs dans l'analyse du non-verbal, tout en insistant sur le fait que ces indices doivent être étudiés dans une perspective multimodale et interactionnelle (Hess, 2016).

L'examen des différents indices non verbaux révèle que chacun remplit une fonction spécifique dans la communication, influençant la structuration du discours, la transmission des intentions communicatives et l'expression des émotions. Cela justifie la nécessité d'une analyse approfondie des recherches existantes sur chaque catégorie d'indices non verbaux. Dans ce contexte, nous accorderons une attention particulière aux gestes, qui, comme nous l'explicitons par la suite, constituent l'indice non verbal le plus largement exploité dans le cadre de notre étude.

2.1.4 La prosodie

Nous commencerons cette synthèse par l'étude de la prosodie, dont le rôle est déterminant dans l'articulation du discours oral : elle contribue à la segmentation syntaxique, tout en guidant l'interprétation pragmatique des énoncés. Comme le montrent Morel et Danon-Boileau (1998), les marqueurs prosodiques tels que l'intonation, le rythme et les pauses, sont des indicateurs majeurs permettant de structurer les échanges conversationnels et de signaler les intentions du locuteur. Puis, Bouvet et Morel (2002) approfondissent cette analyse en explorant la segmentation prosodique, montrant qu'elle joue un rôle clé dans la compréhension des énoncés en facilitant l'accès aux structures syntaxiques et sémantiques sous-jacentes. Vladimirska et Morel (2014) ont également mis en évidence l'importance des pauses et des variations intonatives dans le discours spontané, soulignant que ces éléments constituent des marqueurs essentiels de cohésion discursive. Plus récemment, Coulombe et al. (2024) ont élargi cette perspective en explorant l'expression vocale des émotions, montrant que les modulations prosodiques varient en fonction du sexe et de l'âge des locuteurs, ce qui influence la perception et l'interprétation de l'affect. Ces études confirment ainsi que la prosodie est bien plus qu'un simple support du langage verbal : elle en est une composante essentielle, contribuant à l'intelligibilité du message et à l'expression des intentions communicatives.

Dans le cadre de notre problématique, ces travaux éclairent la manière dont la prosodie participe à l'expression du trauma, en révélant des indices de désorganisation affective et

discursive. À ce titre, Auxéméry & Gayraud (2025) insistent sur le rôle des pauses longues, silencieuses ou remplies, comme révélateurs d'une surcharge émotionnelle et d'un blocage temporaire du processus d'élaboration. Ces pauses, loin d'être de simples marqueurs rythmiques, deviennent des indicateurs cliniquement pertinents de l'indicibilité traumatique. Leur observation en contexte bilingue, en lien avec la langue mobilisée, constitue ainsi un axe central de notre recherche, permettant d'articuler phénomènes prosodiques, charge émotionnelle et structuration narrative.

2.1.5 Les mimiques faciales et le regard

Les mimiques faciales jouent à leur tour un rôle important dans l'expression et la régulation des émotions. Or, leur impact dans la communication dépasse la simple transmission d'états affectifs : elles participent à un processus expressif complexe, dans lequel elles interagissent avec d'autres modalités non-verbales telles que la prosodie et les gestes. La reconnaissance et l'interprétation des mimiques s'appuient ainsi sur une lecture à la fois multimodale et contextuelle. Dans ce cadre, Hess et Blairy (2001) montrent que la perception des émotions faciales est modulée par les indices sociaux, vocaux et corporels qui les accompagnent. Dans le même esprit, Jack et Schyns (2015) soulignent que les expressions ne sont pas des configurations figées, mais des formes dynamiques, ajustées en fonction des attentes interactionnelles et des normes culturelles, remettant ainsi en cause l'idée d'un décodage universel et automatique.

De plus, au-delà de leur fonction expressive, les mimiques contribuent également à la régulation des échanges sociaux en influençant la réponse de l'interlocuteur et en facilitant l'ajustement réciproque et la coordination des comportements. En d'autres termes, certaines expressions — un sourire, un froncement de sourcils, un regard fuyant — modifient la dynamique de l'échange en suscitant des ajustements immédiats chez l'autre, qu'il s'agisse d'une réorientation attentionnelle, d'un changement postural ou d'une inflexion prosodique. Ces ajustements participent à la co-construction du cadre interactionnel, en facilitant la synchronisation des comportements et en soutenant la fluidité communicative. Les mimiques deviennent ainsi des signaux régulateurs à part entière, intégrés dans un système multimodal de coordination sociale¹²⁷ (Niedenthal et al., 2010).

Le regard constitue également un élément central dans la régulation des interactions sociales et l'interprétation des intentions communicatives. En explorant la dynamique des

¹²⁷ Cette capacité des expressions faciales à réguler finement les interactions s'appuie sur des mécanismes cognitifs et neurobiologiques spécifiques. Adolphs (2002) a montré que l'amygdale joue un rôle clé dans le traitement rapide des signaux émotionnels, en particulier pour les expressions de peur ou de menace, ce qui permet une adaptation comportementale immédiate. Fang et al. (2024) ont complété cette perspective en soulignant que la perception des mimiques résulte d'une combinaison entre structures cérébrales impliquées dans l'affect et apprentissages culturels acquis, ce qui confère aux expressions une plasticité interprétative contextuellement ajustée.

mouvements oculaires, Rayner (1998) montre comment le regard oriente l'attention et structure la compréhension du langage et des émotions. Plus récemment, Barrier (2019) a approfondi cette question en analysant la relation entre le regard et les styles cognitifs, mettant en évidence que le regard n'est pas seulement un indicateur d'attention, mais un véritable outil de coordination interpersonnelle, essentiel dans les processus de prise de parole et de synchronisation interactionnelle.

Ces travaux ont ouvert la voie à une analyse plus fine des mécanismes attentionnels impliqués dans la communication, révélant que le suivi du regard joue un rôle déterminant dans l'anticipation des intentions de l'interlocuteur. De plus, les différentes dimensions expressives que nous venons d'évoquer prennent un relief particulier dans le cadre de notre étude, qui interroge la manière dont certains indices non verbaux — tels que les expressions faciales de peur intense et les mouvements oculaires — participent à la mise en récit d'un vécu traumatique. Dans cette perspective, les mimiques et le regard ne se réduisent pas à des indicateurs émotionnels : ils jouent un rôle actif dans la construction du récit et leur mobilisation, plus ou moins marquée selon la langue utilisée, peut constituer un indicateur précieux des dynamiques expressives à l'œuvre dans la mise en mots du trauma.

2.1.6 Les gestes

Enfin, cette synthèse s'achève sur l'examen des gestes et des attitudes corporelles, qui constituent eux aussi des indices déterminants dans la structuration des interactions et la régulation de l'engagement communicatif. Dès les années 1970, Birdwhistell (1970) pose les bases de la kinésique¹²⁸, en étudiant comment les postures corporelles et les mouvements du corps participent à la communication interpersonnelle dans différents contextes culturels. Ces travaux ont été prolongés par Goldin-Meadow (2003), qui montre que les gestes ne sont pas seulement des accompagnateurs de la parole, mais peuvent aussi jouer un rôle compensatoire ou complémentaire, notamment dans le développement cognitif et linguistique. Kendon (2004) contribue également à cette réflexion en montrant que les gestes sont une composante essentielle du système de communication, non pas comme une simple extension du verbal, mais comme un mode d'expression autonome et intégré.

¹²⁸ S'inscrivant dans une approche anthropologique et interactionnelle, cette discipline analyse comment les postures, les gestes, les micro-mouvements et les expressions faciales participent à la structuration des échanges communicatifs. Birdwhistell souligne que ces signaux ne sont pas de simples réactions spontanées, mais qu'ils obéissent à des règles culturelles et contextuelles, à l'instar du langage verbal. Il propose ainsi que chaque société possède un répertoire gestuel spécifique, fonctionnant comme un véritable système sémiotique. La kinésique met en évidence l'importance des interactions entre langage corporel et discours verbal, notamment dans la gestion du tour de parole, l'expression des émotions et la régulation des interactions sociales (Birdwhistell, 1970).

La recherche sur les gestes connaît un tournant majeur avec les travaux de McNeill (1992, 2000, 2005), qui démontrent que le langage verbal et la gestualité ne sont pas des systèmes indépendants, mais des manifestations complémentaires d'un même processus cognitif. Contrairement aux théories qui considèrent les gestes comme un simple accompagnement du langage, McNeill affirme que la parole et les gestes émergent simultanément d'une même unité conceptuelle, qu'il nomme *growth point*. Ce concept désigne le moment où une représentation mentale préverbale, sous forme d'image, commence à se structurer en un énoncé linguistique, intégrant à la fois le geste et la parole (McNeill, 2000 : 144). Dans ce contexte, l'une des thèses fondamentales de McNeill repose sur l'idée que la parole et le geste fonctionnent en interaction constante, formant un processus dialectique où le langage influence la gestualité, et où le geste peut à son tour orienter le contenu verbal¹²⁹. Ce phénomène est particulièrement visible lorsque le locuteur sélectionne un mot-clé, souvent accompagné immédiatement d'un geste iconique ou déictique, révélant ainsi une co-construction dynamique du sens entre le langage verbal et gestuel (*ibid.* : 145). Les avancées récentes en neurosciences confirment cette approche, montrant l'activation conjointe de l'aire de Broca et d'autres zones corticales impliquées dans la production du langage et du mouvement (Schirmer et al., 2024). Ces résultats renforcent l'idée que la gestualité n'est pas un simple accompagnement du langage, mais participe activement à la structuration du sens et à la cohésion du discours.

L'analyse des différents indices non verbaux souligne leur rôle central dans la communication, mais leur perception et leur interprétation varient selon les individus et les contextes¹³⁰. Ces variations soulèvent la question des compétences en communication non verbale, de leur évaluation et des mécanismes qui régissent leur influence sur les interactions sociales. En effet, l'évaluation de ces compétences constitue en effet un enjeu méthodologique central, comme en témoignent Rosip et Hall (2004) développent le Test of Nonverbal Cue Knowledge (TONCK)¹³¹, un outil permettant d'évaluer la capacité des individus à reconnaître et

¹²⁹ Dans ce contexte, McNeill (1992) propose une classification détaillée des différents types de gestes en fonction de leur forme et de leur fonction. Il distingue les gestes iconiques, qui représentent visuellement une forme ou une action, les gestes métaphoriques, qui traduisent des concepts abstraits sous une forme imagée, les gestes déictiques, qui désignent un élément dans l'espace conversationnel, et enfin les gestes rythmiques, qui accompagnent la structure prosodique du discours sans nécessairement véhiculer de contenu sémantique (McNeill, 1992 : 12-14). Parmi ces catégories, les gestes iconiques occupent une place centrale, car ils révèlent la présence d'images mentales dans la construction du discours. Selon McNeill, la pensée ne se limite pas à une structure linéaire et verbale, mais repose également sur des représentations globales et synthétiques, que les gestes permettent d'exprimer (McNeill, 1992 : 15).

¹³⁰ Dans ce contexte, l'approche théorique *non-verbal effecting* (Schirmer et al., 2024), propose une redéfinition de la communication non verbale en mettant l'accent sur ses effets comportementaux et cognitif. cette approche insiste sur les mécanismes d'influence et d'adaptation sociale produits par les signaux non verbaux en suggérant que les expressions faciales, les gestes et la prosodie modulent activement les interactions en façonnant les réactions des interlocuteurs (*ibid.*).

¹³¹ Le test en question se présente sous la forme d'un questionnaire papier-crayon composé initialement de 128 items sous forme de questions vrai/faux, réduits à 81 items après analyse pour améliorer sa fiabilité (α de Cronbach =

interpréter les indices non verbaux dans divers contextes sociaux et culturels. Les résultats obtenus à travers ce test révèlent une forte variabilité interindividuelle et interculturelle dans la capacité à décoder ces signaux. Cette variabilité suggère que l'interprétation du non-verbal dépend non seulement d'aptitudes cognitives individuelles, mais aussi d'un apprentissage social façonné par des normes culturelles et des expériences personnelles (Rosip & Hall, 2004). En ce sens, le TONCK met en évidence le rôle de l'environnement socioculturel dans le développement des compétences en communication non verbale, en montrant que la sensibilité aux indices non verbaux varie selon le degré d'exposition et d'adaptation à des contextes interactionnels diversifiés.

Dès lors, il apparaît désormais clairement que la recherche sur la communication non verbale a considérablement évolué, passant d'une approche marginale en linguistique à une reconnaissance croissante de son rôle central dans l'interaction humaine. Si les travaux ont mis en évidence la diversité des indices non verbaux et leur complémentarité avec le langage verbal, ils révèlent également des disparités d'interprétation liées aux contextes socioculturels et aux différences individuelles. Loin d'être un simple prolongement du langage, la communication non verbale apparaît comme un système à part entière, engageant des processus cognitifs, émotionnels et interactionnels complexes. Toutefois, pour en rendre compte avec précision, il est nécessaire de s'appuyer sur des méthodes d'annotation et de codage permettant une analyse systématique de ces indices. C'est précisément vers ces typologies méthodologiques que nous nous tournerons à présent.

2.2. Modélisation et annotation des indices non-verbaux

Si les travaux historiques ont progressivement mis en évidence le rôle central des gestes, du regard, des expressions faciales et de la prosodie dans la communication humaine, leur investigation contemporaine repose sur des modèles formalisés visant à objectiver leur description et leur classification.

Le développement de ces approches s'inscrit dans une dynamique interdisciplinaire, mobilisant des contributions issues de la linguistique, de la psychologie, des sciences cognitives et de l'anthropologie. Plusieurs typologies ont ainsi été élaborées afin de rendre compte de la diversité des indices non verbaux et de leur articulation avec le langage verbal. Certaines de ces classifications adoptent une perspective fonctionnelle, en catégorisant les gestes et les expressions faciales selon leur rôle communicatif (McNeill, 1992 ; Ekman & Friesen, 1969 ; Di

0,89). Les questions couvrent divers aspects de la communication non verbale, tels que les expressions faciales, la gestuelle et la prosodie. Les participants répondent en indiquant si chaque affirmation est vraie ou fausse, et un score global est calculé en sommant les réponses correctes, reflétant ainsi le niveau de connaissance des indices non verbaux de l'individu (Rosip & Hall, 2004 ; Ogawa & Hall, 2022).

Pastena, Schiaratura & Askevis-Leherpeux, 2015 ; Argyle, 1988 ; Tellier et al., 2012). D'autres, en revanche, privilégient une approche descriptive et objectivée, fondée sur des critères strictement observables et reproductibles (Ekman & Friesen, 1978 ; Kendon, 2004 ; Cave et al., 1996).

Dans ce contexte, le codage des indices non verbaux constitue un enjeu méthodologique majeur, visant à garantir une annotation précise et reproductible des phénomènes étudiés. L'élaboration de systèmes d'annotation permet ainsi une analyse systématique de ces indices, tout en limitant les biais interprétatifs. Cette section s'attachera donc à examiner les principales typologies et méthodologies de codage, en mettant en lumière les enjeux théoriques et méthodologiques sous-jacents à leur conception.

2.2.1 Cadres typologiques et défis méthodologiques de l'annotation gestuelle

Le codage des gestes, en particulier, a fait l'objet de nombreuses études visant à en établir une typologie et à systématiser leur annotation dans les corpus audiovisuels. L'un des modèles les plus influents reste celui de McNeill (1992, 2005), qui classe les gestes co-verbaux en quatre catégories principales : iconiques, lorsqu'ils imitent visuellement une action ou un objet ; métaphoriques, lorsqu'ils traduisent un concept abstrait par un mouvement symbolique ; déictiques, lorsqu'ils désignent un élément de l'environnement ; et enfin battements, qui structurent le discours sans véhiculer de signification référentielle propre. Ce cadre a été largement adopté dans les recherches sur la gestualité (Tellier, 2010 ; Tellier et al., 2012), notamment parce qu'il met en évidence l'intégration du geste et de la parole dans un même système cognitif. Ce cadre typologique a toutefois été complété par des approches méthodologiques plus fines, centrées sur la segmentation temporelle et fonctionnelle des gestes.

À ce titre, les travaux de Tellier et al. (2012) soulignent l'importance d'une procédure d'annotation rigoureuse, permettant de garantir la fiabilité des analyses dans les corpus multimodaux. En s'appuyant sur les modèles de Kendon (2004) et McNeill (1992, 2000, 2005), ils proposent une structuration du geste en unités gestuelles, phrases gestuelles et phases gestuelles, distinguant trois étapes : la préparation, où le mouvement est amorcé, le stroke, moment de pleine réalisation du geste, et la rétraction, marquant le retour à une position neutre (Tellier et al. 2012). Dans ce contexte, l'un des principaux défis identifiés dans l'annotation collective réside dans la variabilité des jugements entre annotateurs, notamment dans la segmentation des gestes et leur classification fonctionnelle. Les divergences portent sur la délimitation des frontières gestuelles, la prise en compte de gestes incomplets ou avortés, ainsi que l'identification de leur nature (déictique, iconique, métaphorique, battement) (*ibid.*). Ces écarts soulignent la nécessité d'un consensus méthodologique, reposant sur une formation

préalable des annotateurs et l'adoption de procédures d'annotation explicites. En s'appuyant sur un référentiel commun, cette démarche vise ainsi à réduire les biais d'interprétation et à garantir une analyse cohérente et reproductible des gestes dans les corpus multimodaux.

Si les typologies actuelles constituent des outils opérationnels, elles restent soumises à une part d'interprétation subjective qui peut influencer l'analyse. Or, la question de la fiabilité et de la comparabilité des annotations se pose également pour d'autres indices non verbaux, tels que le regard, les expressions faciales et la prosodie, dont l'étude requiert des cadres méthodologiques adaptés.

2.2.2 Méthodologies d'annotation du regard, des expressions faciales et de la prosodie

L'analyse du regard s'inscrit dans une tradition de recherche bien établie (Argyle & Cook, 1976 ; Rossano, 2013 ; Rayner, 1998) qui met en évidence son rôle central dans la communication interpersonnelle. Toutefois, si les travaux cités *supra* ont permis de mieux cerner les fonctions interactionnelles du regard, travailler sur le regard soulève également des enjeux méthodologiques quant à sa délimitation et son annotation en corpus. Dans ce cadre, plusieurs dimensions doivent être distinguées — orientation, durée de fixation, évitement, fréquence — en tenant compte à la fois du contexte de l'interaction et des liens avec les autres modalités expressives. Comme le rappellent Gu et al. (2025) à propos du corpus ECOLANG, ou Kontogiorgos et al. (2018) dans leurs travaux sur les interactions collaboratives, l'annotation du regard requiert des protocoles précis et standardisés pour permettre la comparaison entre corpus. Ce besoin de rigueur méthodologique rejoint les problématiques soulevées pour la gestualité, et souligne l'importance de cadres opérationnels harmonisés dans l'analyse des comportements non verbaux.

Puis, en ce qui concerne le codage des expressions faciales, ce dernier a été largement dominé par le Facial Action Coding System (FACS). Mis au point par Ekman et Friesen (1978), le FACS est un système de classification visant à décomposer les expressions faciales en unités d'action (AU, Action Units), correspondant aux contractions musculaires spécifiques du visage. Chaque expression est ainsi décrite de manière objective, sans référence immédiate à une émotion spécifique. Cette approche permet une analyse fine des mouvements faciaux et a favorisé l'essor d'études empiriques sur la reconnaissance des émotions. Son utilisation a été étendue à divers champs, allant de la psychologie à l'intelligence artificielle, avec le

développement d'outils automatisés de reconnaissance faciale¹³². Or, malgré ses nombreuses applications, le FACS présente plusieurs limites méthodologiques.

L'une des difficultés majeures concerne l'interprétation des micro-expressions, ces expressions faciales brèves et involontaires qui révèlent des émotions sous-jacentes (Ekman, 2003). Bien qu'essentielles à l'analyse des émotions dissimulées ou des signaux de stress, leur identification repose sur des critères subtils et est sujette à des erreurs de classification, notamment en raison des variations interindividuelles dans leur intensité et leur fréquence (Porter & ten Brinke, 2008). Par ailleurs, la précision du codage FACS dépend fortement de la qualité de la formation des annotateurs. L'annotation des expressions faciales demande un apprentissage long et une expertise approfondie pour éviter les biais interprétatifs. Les divergences entre annotateurs, particulièrement pour les expressions de faible intensité, affectent la fiabilité inter-juges et compromettent la reproductibilité des résultats.

Une autre limite concerne la prise en compte des mouvements dynamiques. Conçu à l'origine pour l'analyse de photogrammes statiques, le FACS peine à représenter la complexité des expressions faciales en situation d'interaction sociale réelle. Or, la perception des émotions repose largement sur la temporalité et l'évolution des expressions, qui modulent l'interprétation du signal facial (Schmidt & Cohn, 2001). Des travaux récents visent à intégrer cette dimension temporelle afin de mieux capturer les transitions et les variations progressives des expressions faciales (Scherer et al., 2011).

Enfin, l'étude de la prosodie bénéficie aujourd'hui d'un cadre théorique structuré permettant de mieux comprendre son rôle dans l'organisation du discours oral et son interaction avec d'autres indices non verbaux. Morel & Vladimirska (2015) proposent un modèle détaillé de segmentation prosodique, mettant en évidence la manière dont les variations d'intonation et de rythme influencent la structuration de l'énoncé. En s'inscrivant dans une perspective énonciative, ils montrent que la prosodie joue un rôle central dans la progression du discours et la hiérarchisation des informations.

D'un point de vue méthodologique, la prosodie fait également l'objet de modèles d'annotation standardisés, dont ToBI (Tones and Break Indices) (Silverman et al., 1992), qui propose une transcription des contours intonatifs, des indices de rupture et des patrons

¹³² Le FACS a été largement adopté en psychologie pour analyser l'expression des émotions dans des contextes cliniques et expérimentaux (Ekman, 1993). Son utilisation s'est particulièrement développée dans la recherche sur les émotions authentiques et simulées, notamment dans l'étude du mensonge et de la communication non verbale dans les interactions sociales (Ekman, 2003). Ce cadre a également été appliqué en neurosciences affectives, où il a contribué à la compréhension des liens entre expressions faciales et activation des structures cérébrales impliquées dans la reconnaissance des émotions, telles que l'amygdale et le cortex préfrontal (Adolphs, 2002). En intelligence artificielle et vision par ordinateur, le FACS a servi de base au développement d'algorithmes de reconnaissance automatique des émotions. Des travaux comme ceux de Cohn et al. (2007) ont intégré le codage FACS dans des systèmes d'analyse faciale capables de détecter les micro-expressions en temps réel, notamment pour des applications en sécurité, santé mentale et robotique sociale.

accentuels. Adapté à plusieurs langues, dont le français (Jun & Fougeron, 2000 ; Mertens, 2004), ce modèle offre une approche systématique de l'analyse intonative. Toutefois, alors que ToBI vise à standardiser l'annotation prosodique, il ne prend pas en compte les aspects discursifs et interactionnels analysés par Morel & Vladimirskaja (2015). L'enjeu est donc d'intégrer les approches discursives et acoustiques pour obtenir une analyse plus complète¹³³.

La nécessité d'articuler les dimensions acoustiques et interactionnelles de la prosodie se heurte toutefois à une autre difficulté : sa mise en relation avec les autres composantes du comportement non verbal. En effet, au-delà de son rôle autonome dans la structuration énonciative, la prosodie interagit avec des indices gestuels, faciaux et oculaires selon des configurations variables, qui dépendent à la fois des spécificités linguistiques et des styles individuels de production.

De ce fait, un défi majeur consiste à analyser les corrélations entre la prosodie et les autres indices non verbaux, en tenant compte de la variabilité interlinguistique et interindividuelle : tandis qu'en français, la prosodie joue un rôle central dans l'organisation du discours et l'expression des nuances pragmatiques, dans des langues à accent lexical comme le mandarin, elle est fortement contrainte par la structure tonale (Michaud, 2005). Cette diversité complexifie l'élaboration de modèles universels capables d'intégrer les dynamiques prosodiques et leur interaction avec d'autres indices multimodaux.

2.2.3 Vers une méthodologie unifiée d'analyse multimodale

L'analyse des interactions multimodales met en évidence la manière dont les gestes, le regard et la prosodie s'articulent dans la communication humaine. Mondada (2008, 2016) souligne que ces différents signaux ne fonctionnent pas isolément, mais participent à la structuration dynamique de l'interaction, influençant la prise de parole, la gestion des tours et la progression du discours¹³⁴. D'un point de vue méthodologique, l'un des principaux enjeux des recherches actuelles – et par ricochets de la nôtre – réside dans l'intégration de gestes et prosodie dans un même cadre d'analyse. Si les modèles gestuels, comme ceux de Kendon (2004) et McNeill (1992, 2005), et les modèles prosodiques, tels que ToBI (Silverman et al., 1992), cherchent tous à segmenter les flux continus de communication en unités analysables, ils n'opèrent pas sur les mêmes principes. McNeill et Kendon adoptent une segmentation temporelle des gestes, cherchant à identifier des unités délimitées qui correspondent à des intentions communicatives,

¹³³ Dans ce contexte, l'utilisation d'outils comme Praat (Boersma & Weenink, 2001) permet d'affiner l'analyse des paramètres acoustiques, notamment la fréquence fondamentale (F0), l'intensité et la durée des segments parlés. Ces analyses s'avèrent essentielles pour comprendre comment la prosodie varie en fonction du contexte communicatif et des émotions exprimées (Scherer, 2003).

¹³⁴ Cette perspective rejoint les travaux en pragmatique interactionnelle, notamment ceux de Goodwin (1981, 2000), qui montrent que le regard et la posture jouent un rôle fondamental dans la coordination des échanges.

tandis que ToBI se focalise sur les indices prosodiques liés aux contours intonatifs et aux indices de rupture. Contrairement aux gestes, qui impliquent une relation visible avec l'espace et le corps, les marqueurs prosodiques restent entièrement auditifs et sont définis en termes de variations acoustiques et perceptuelles. Cette différence entraîne des difficultés méthodologiques lorsqu'il s'agit d'aligner temporellement ces modalités, car les frontières entre segments prosodiques et unités gestuelles ne coïncident pas systématiquement.

Pour répondre à ces enjeux, Mondada (2016) met en avant la co-occurrence et l'ajustement mutuel des différentes modalités dans l'interaction. Elle montre que les variations prosodiques s'accompagnent fréquemment de modifications du regard et de gestes synchronisés, contribuant ainsi à la structuration du discours. Cette approche s'inscrit dans une analyse des pratiques interactionnelles en contexte social, où les participants ajustent dynamiquement leurs productions verbales et non verbales en fonction des contingences de l'échange (Mondada, 2008, 2016). Son travail met ainsi en lumière l'intégration fine des gestes, du regard et de la prosodie dans l'organisation de l'interaction, soulignant l'importance d'une approche multimodale pour comprendre la coordination des ressources sémiotiques en conversation.

L'essor des technologies de reconnaissance automatique ouvre de nouvelles perspectives pour une analyse plus fine des interactions multimodales. Dans ce contexte, l'intégration de l'apprentissage automatique et des techniques de vision par ordinateur¹³⁵ permet aujourd'hui d'identifier et de classer avec précision les indices non verbaux, tels que les gestes, les expressions faciales et la prosodie. Dans cette perspective, Zhou et al. (2023) ont démontré que l'analyse conjointe des comportements de regard et de la parole, couplée à des algorithmes d'apprentissage automatique, permet d'identifier des schémas interactionnels en contexte d'apprentissage collaboratif. Par ailleurs, Arkawa et al. (2025) proposent un modèle fondé sur l'apprentissage automatique multimodal pour l'analyse des comportements humains dans des vidéos conversationnelles. Leur approche permet d'automatiser l'identification des indices non verbaux et d'assister les experts dans l'interprétation des interactions sociales, réduisant ainsi la subjectivité des analyses qualitatives traditionnelles (Arkawa et al., 2025). En combinant ces méthodes avec des modèles supervisés¹³⁶ et non supervisés¹³⁷, il devient possible d'affiner

¹³⁵ La vision par ordinateur est un domaine de l'informatique et de l'intelligence artificielle qui vise à permettre aux machines d'interpréter et d'analyser des images et des vidéos, en extrayant des informations pertinentes pour diverses applications. Cette dernière repose sur la construction de représentations descriptives des objets présents dans une scène à partir de données visuelles. Contrairement au simple traitement d'images, qui se limite à des modifications techniques (comme l'amélioration du contraste ou la réduction du bruit), la vision par ordinateur cherche à donner aux systèmes informatiques une capacité d'interprétation et de prise de décision basée sur l'analyse des éléments visuels (Ballard & Brown, 1982).

¹³⁶ L'apprentissage supervisé est une méthode d'apprentissage automatique dans laquelle un modèle est entraîné à partir d'un ensemble de données étiquetées, autrement dit des exemples pour lesquels on connaît déjà la réponse attendue. L'objectif est d'apprendre à associer correctement de nouvelles entrées à des sorties précises, en généralisant à partir des exemples connus. Cette approche repose sur l'optimisation d'une fonction mathématique

l'interprétation des comportements communicationnels et d'automatiser la détection de signaux indicatifs d'états cognitifs ou émotionnels spécifiques, ouvrant ainsi la voie à des applications en linguistique clinique et en sciences cognitives.

Or, si la recherche en pragmatique interactionnelle et en analyse multimodale met en évidence la complémentarité entre gestes, prosodie et regard, l'élaboration d'une méthodologie unifiée reste un défi à relever. Une approche véritablement intégrative suppose non seulement de repenser les outils d'annotation, mais aussi d'adopter une perspective interactionnelle dynamique, où ces différentes modalités sont envisagées en tant que processus en constante adaptation à l'échange verbal et aux ajustements entre interlocuteurs.

L'étude des indices non verbaux met en lumière les défis méthodologiques liés à leur classification et à leur annotation, tout en soulignant leur rôle central dans la structuration de l'interaction. Au-delà de ces considérations descriptives, ces indices seront mobilisés afin d'identifier d'éventuels marqueurs non verbaux du trauma, en cherchant à établir des régularités ou des spécificités dans les productions des locuteurs concernés.

Toutefois, leur interprétation ne pourra se limiter à une lecture strictement formelle. Les résultats obtenus seront ensuite analysés à la lumière des acquis néoténiques, notamment en ce qui concerne le *vouloir-dire* et le *sentiment linguistique* (Bajrić, 2013), afin de mieux comprendre d'éventuelles variations ou interférences entre les indices repérés en langue *in esse* (x et y) et en langue *in fieri*. Cette approche permettra d'interroger non seulement la stabilité de ces marqueurs en fonction du cadre interactionnel et de la dynamique cognitive des locuteurs, mais aussi la manière dont ils s'inscrivent dans des schémas expressifs plus larges.

Ce cadre d'analyse conduit à une réflexion plus large sur l'intégration de la communication non verbale dans l'étude des discours des personnes ayant vécu un traumatisme. Il s'agira désormais d'examiner comment ces marqueurs multimodaux interagissent avec le contenu verbal et comment ils peuvent être pris en compte dans une approche interactionnelle. À partir des recherches existantes et d'une première ébauche méthodologique, nous chercherons à articuler ces éléments afin de proposer, dans la suite de ce travail de recherche, une analyse cohérente des dynamiques expressives à l'œuvre dans ces productions discursives.

qui permet de minimiser l'écart entre les prédictions du modèle et les résultats corrects. Cette technique est largement utilisée dans des applications comme la reconnaissance faciale, la classification de courriels électroniques ou encore les diagnostics médicaux automatisés (Mohri et al., 2012).

¹³⁷ L'apprentissage non supervisé désigne une approche de l'apprentissage automatique où un modèle est entraîné sans indication explicite des bonnes réponses. Plutôt que de prédire une sortie exacte, il analyse les données pour en extraire des structures sous-jacentes, comme des regroupements (clustering) ou des associations entre éléments. Cette approche rassemble tout un ensemble de méthodes permettant d'identifier des motifs et des relations cachées dans des ensembles de données non annotés. L'apprentissage non supervisé est utilisé, entre autres, pour segmenter automatiquement les utilisateurs d'un site web en fonction de leurs comportements ou pour détecter des anomalies dans des données médicales ou financières (Wu et al., 2024)

2.3. Le non-verbal dans la reconstruction discursive du trauma

L'intégration de la communication non verbale dans l'analyse des discours de locuteurs ayant vécu des événements potentiellement traumatisants s'inscrit dans une problématique articulant langage, cognition et mémoire émotionnelle. De plus, la question du trauma, soit-il en contexte monolingue ou bi- et plurilingue, ne peut être dissociée des processus de verbalisation et des modalités expressives qui l'accompagnent. Dans cette perspective, la communication non verbale ne constitue pas un simple complément au discours verbal, mais un espace d'expression à part entière où les marques du vécu traumatique peuvent se manifester de manière implicite, parfois en rupture avec le contenu explicitement formulé.

L'étude de la communication non verbale dans ses dimensions historiques et théoriques met en évidence son rôle structurant dans l'interaction humaine. Depuis les travaux pionniers de Darwin (1872), qui établit un lien entre les expressions émotionnelles humaines et celles observées chez les animaux, jusqu'aux recherches plus contemporaines sur la multimodalité du langage (Mondada, 2008, 2016 ; Zhou et al., 2023 ; Arkawa et al., 2024), il apparaît que les gestes, la prosodie et les expressions faciales ne relèvent pas uniquement de l'ordre de l'accompagnement du discours verbal, mais participent activement à la construction du sens. Loin d'être de simples réactions physiologiques, ces signaux constituent donc des marqueurs cognitifs et interactionnels essentiels susceptibles de traduire les états internes du locuteur, tout en étant soumis à des régulations culturelles et contextuelles.

2.3.1 Altérations de la communication non verbale dans le TSPT

Dans le cadre de l'étude du traumatisme psychique, la communication non verbale acquiert une importance particulière en raison des altérations engendrées par l'état de stress post-traumatique sur la production langagière. Les travaux en psycholinguistique clinique et en psychopathologie indiquent que le TSPT affecte profondément la capacité à structurer un discours cohérent, à accéder au lexique et à verbaliser des souvenirs traumatiques (Crocq et al., 1966 ; Foa et al., 1995 ; Van Minnen et al., 2002 ; Auxéméry & Gayraud, 2021). Ces dysfonctionnements résultent de mécanismes neurocognitifs tels que la dissociation et la régulation émotionnelle excessive, entraînant un évitement discursif, des narrations fragmentées ou une désorganisation syntaxique et lexicale.

La production verbale étant altérée, les indices non verbaux peuvent alors devenir des révélateurs essentiels du vécu traumatique, offrant une fenêtre alternative sur l'état psychologique du locuteur. Dans ce contexte, force est de constater que les patients atteints de TSPT manifestent souvent une discordance entre leur contenu verbal et leur expressivité non verbale : certains rapportent un événement de manière factuelle et détachée tout en présentant

des micro-expressions de détresse ou des gestes de rétraction involontaires (*ibid.*). Cette dissociation s'inscrit dans le cadre théorique du *non-verbal effecting* mentionnée *supra* (Schirmer et al., 2024), qui postule que la communication non verbale ne se limite pas à exprimer des émotions, mais module également les interactions et les réponses cognitives des interlocuteurs.

Les recherches récentes en analyse multimodale des comportements traumatiques confirment que le TSPT s'accompagne d'altérations spécifiques des expressions faciales, de la gestuelle et de la prosodie. D'une part, une analyse secondaire des évaluations cliniques de patients atteints de TSPT a révélé une réduction significative des expressions faciales spontanées, un évitement du contact visuel, ainsi qu'une rigidité corporelle accrue, témoignant d'un émoussement émotionnel et d'une diminution de l'engagement interpersonnel (Offor et al., 2024). Ces observations suggèrent que le TSPT ne se manifeste pas uniquement par des altérations verbales ou cognitives, mais qu'il affecte également des mécanismes expressifs fondamentaux, influençant ainsi la qualité des interactions sociales et la communication émotionnelle. D'autre part, les individus souffrant de TSPT présentent des difficultés à reconnaître et interpréter correctement les expressions faciales émotionnelles, en particulier celles associées à la peur et à la colère. Cette altération de la perception émotionnelle pourrait être liée à un biais attentionnel exacerbé envers les stimuli menaçants, phénomène souvent observé dans les états d'hypervigilance caractéristiques du TSPT (Ashley & Swick, 2019). Une telle dysrégulation pourrait compromettre la capacité des patients à décoder adéquatement les signaux sociaux et à ajuster leurs propres réponses expressives en fonction du contexte interpersonnel.

Par ailleurs, les travaux de Stratou et al. (2013) ont examiné les différences de genre dans les indicateurs comportementaux non verbaux associés au TSPT et à la dépression. Leurs résultats indiquent que les hommes et les femmes présentent des patterns distincts dans l'expression des affects et la variabilité motrice, ce qui souligne la nécessité d'adopter une approche différenciée dans l'évaluation et l'interprétation des indices non verbaux en contexte clinique. Ces observations renforcent l'idée que les manifestations comportementales du TSPT ne sont pas homogènes et qu'elles varient en fonction de facteurs individuels et contextuels.

Ainsi, l'ensemble de ces recherches met en lumière le rôle crucial des indices non verbaux dans l'évaluation et la compréhension du TSPT. L'étude de ces marqueurs expressifs pourrait offrir des perspectives innovantes dans l'identification des troubles post-traumatiques et dans l'adaptation des interventions thérapeutiques, en prenant en compte les spécificités du langage corporel, des expressions faciales et de la gestuelle chez les patients traumatisés. Toutefois, ces altérations expressives ne se manifestent pas de manière uniforme : le contexte

linguistique et la maîtrise de plusieurs langues introduisent des variations significatives dans la façon dont les indices non verbaux sont perçus, exprimés et interprétés.

2.3.2 Bilinguisme et modulation des indices non verbaux en contexte traumatique

L'impact du bilinguisme sur l'expression et la perception des indices non verbaux en contexte traumatique soulève des questions complexes liées à la mémoire émotionnelle, à la cognition et aux processus de verbalisation. Comme nous l'avons rappelé en nous appuyant sur Pavlenko (2012), les langues acquises précocement sont généralement plus étroitement liées à l'histoire affective du locuteur, ce qui leur confère une charge émotionnelle plus marquée. Cette spécificité influence directement la verbalisation des souvenirs traumatiques, certains individus ayant tendance à recourir à une langue apprise plus tardivement pour évoquer un vécu douloureux, dans une visée de mise à distance affective permise par une langue moins subjectivement incorporée.

Cependant, nous postulons que cette modulation linguistique ne se limite pas au registre verbal : elle entraîne également des répercussions sur la communication non verbale. En effet, comme le montrera l'analyse de notre corpus, le choix de la langue d'expression est susceptible d'influencer également la fluidité gestuelle, la prosodie et la posture corporelle, créant ainsi des asymétries expressives en fonction de la langue utilisée¹³⁸. Ces observations suggèrent que l'impact du trauma ne se manifeste pas uniformément, mais varie en fonction de la structuration cognitive et émotionnelle des langues en présence.

De plus, le bilinguisme est susceptible d'influencer la perception et la production des indices non verbaux, indépendamment du trauma. Dans ce contexte, Mayberry et Nicoladis (2000) ont montré que chez les locuteurs ayant acquis deux langues dès le plus jeune âge, la gestuelle accompagne le discours de manière fluide et cohérente avec les structures linguistiques de chaque langue. Toutefois, Gullberg (2012) souligne que les gestes des locuteurs bilingues ne sont pas une simple duplication des schémas gestuels propres à chaque langue, mais qu'ils

¹³⁸ Or, nous estimons important de préciser que ces différences pourraient également découler de la relation particulière des langues en question avec la gestuelle, ainsi que des écarts dans le registre prosodique. Il est possible de formuler l'hypothèse selon laquelle les locuteurs de langues plus expressives sur le plan gestuel, telles que l'italien et l'espagnol, pourraient manifester une gestuelle et un registre prosodique plus marqués lorsqu'ils s'expriment dans une langue comme l'allemand. Toutefois, un autre scénario est envisageable : des interférences entre les langages non verbaux de chaque langue, ce qui pourrait amener les gestes et caractéristiques prosodiques propres à une langue à se manifester dans une autre, dont les mécanismes de communication ne fonctionnent pas de la même manière. C'est précisément pour cette raison que, dans la suite de notre recherche, nous mobiliserons le concept de *vouloir-dire* ainsi que l'étude des *interférences linguistiques et comportementales* (Bajrić, 2013) afin d'identifier si les différences observées dans les indices non verbaux, notamment gestuels et prosodiques, sont dues à des manifestations distinctes du traumatisme psychique en fonction des langues utilisées, ou si elles résultent d'interférences entre les langues concernées.

résultent d'une interaction dynamique entre la syntaxe, les structures discursives et les représentations conceptuelles associées à chaque langue.

Dans le prolongement de ces réflexions Nicoladis (2007) observe que les locuteurs bilingues utilisent davantage de gestes iconiques et métaphoriques lorsqu'ils s'expriment en langue *in esse*, tandis que leur gestuelle devient plus contrainte lorsqu'ils parlent en langue *in fieri*¹³⁹. Cette différence peut être interprétée comme un reflet du degré d'automatisation du langage : la langue *in esse* étant plus intuitive et moins coûteuse sur le plan cognitif, elle permet une plus grande synchronisation entre le verbal et le non-verbal. En revanche, l'activation d'une langue *in fieri* mobilise davantage de ressources attentionnelles et peut entraîner une réduction de la synchronisation multimodale, ce qui se traduit par une gestuelle plus limitée et des indices prosodiques moins marqués (Nicoladis, 2007).

Or, nous estimons important de préciser que l'impact du bilinguisme sur la communication non verbale ne se limite pas à la gestuelle, mais touche aussi aux processus mnésiques impliqués dans le rappel des événements traumatiques. Rosselli et al. (2019) ont examiné les effets du bilinguisme sur la mémoire, en se concentrant sur la distinction entre mémoire verbale et mémoire non verbale chez les individus atteints de troubles cognitifs légers. Leurs résultats montrent que les locuteurs bilingues présentant un trouble cognitif léger amnésique (aMCI) obtiennent de meilleures performances en mémoire verbale que leurs homologues monolingues. Cet avantage pourrait s'expliquer par une plus grande flexibilité cognitive et un renforcement des associations sémantiques favorisés par l'usage de deux langues. Cependant, l'étude n'a pas mis en évidence d'impact du bilinguisme sur la mémoire non verbale, suggérant que les bénéfices cognitifs liés à la pratique de deux langues se manifestent principalement dans le traitement et la récupération des informations verbales. Ainsi, si le bilinguisme semble influencer la manière dont les individus stockent et rappellent les mots et concepts, son rôle dans la gestion des souvenirs visuels ou gestuels reste à approfondir.

Les différents éléments évoqués jusqu'ici mettent en lumière l'importance de la prise en compte des indices non verbaux dans le cadre de l'analyse des récits traumatiques. À cet égard, Offor et al. (2024) soulignent que leur observation est cruciale afin de comprendre comment ces derniers peuvent éclairer l'expression du traumatisme, en particulier dans un contexte où le langage verbal est affecté. La variabilité des manifestations non verbales en fonction de la langue utilisée pourrait en effet être interprétée comme un indice de régulation émotionnelle

¹³⁹ Nicoladis (2007) utilise les termes de *langue dominante* et *langue seconde* dans son étude. Cependant, nous avons choisi de les remplacer par langue *in esse* et langue *in fieri* afin d'adopter la terminologie issue de la néoténie linguistique, notamment lorsque cela est pertinent et n'empiète pas sur l'explicitation des études concernées. Cette approche permet d'harmoniser les explications des différentes études avec le cadre théorique et terminologique principal de ce travail de recherche.

différenciée, où le choix de la langue reflète une stratégie d'adaptation visant soit à atténuer la charge affective, soit à exprimer plus spontanément l'émotion. Cette perspective ouvre des pistes méthodologiques pour affiner l'analyse des marqueurs non verbaux dans les discours traumatiques bilingues et mieux comprendre la dynamique entre langage, mémoire et trauma.

Ainsi, force est de constater que l'étude des marqueurs non verbaux dans les discours de locuteurs bilingues nécessite une approche combinant l'analyse linguistique et l'évaluation fine des indices corporels et prosodiques. Si des outils comme le Test of Nonverbal Cue Knowledge (TONCK) (Rosip et Hall, 2004) permettent d'évaluer la perception des signaux non verbaux, ils ne prennent pas en compte les spécificités liées au bilinguisme ni aux effets du traumatisme psychique sur la modulation des gestes et des expressions faciales. Dans ce contexte, les travaux de Hamm et al. (2010) démontrent l'intérêt de l'analyse automatisée des expressions faciales pour l'identification des marqueurs émotionnels en contexte pathologique, et soulignent la pertinence d'outils tels que OpenFace¹⁴⁰ pour ce type de recherche.

À la lumière de toutes ces considérations, l'approche multimodale que nous proposons combine donc des analyses acoustiques, gestuelles et discursives permettant d'explorer plus précisément les marqueurs du stress post-traumatique dans des contextes où le langage verbal seul ne suffit pas à rendre compte des phénomènes en jeu.

2.3.3 Vers une méthodologie d'analyse du trauma bilingue

Ainsi, dans notre travail de recherche, nous adoptons une méthodologie visant à identifier et analyser ces indices non verbaux à partir d'un corpus d'entretiens enregistrés en visioconférence avec des volontaires bilingues relatant un événement qu'ils considèrent comme traumatique¹⁴¹. Pour assurer un traitement reproductible des données, nous combinons l'annotation manuelle et l'analyse automatique des signaux verbaux et non verbaux grâce à plusieurs logiciels spécialisés¹⁴².

L'analyse des données prendra en compte la dynamique linguistique des participants, en interrogeant les possibles variations des indices non verbaux selon leur statut en *in esse x*, *in esse y* ou *in fieri*, afin de mieux comprendre comment la langue utilisée module l'expression des affects et la structuration du discours. Cela permettra notamment d'examiner si l'expression non verbale diffère en fonction de la langue employée dans le récit, comme le suggèrent les travaux

¹⁴⁰ Logiciel de détection et suivi des expressions faciales, dont le fonctionnement sera détaillé dans le quatrième chapitre de ce travail de recherche.

¹⁴¹ Les méthodes et les outils de collecte et de traitement des données seront détaillés dans le quatrième chapitre de ce travail de recherche. Toutefois, il nous semble pertinent de présenter une esquisse de notre méthodologie dès à présent, étant ce chapitre dédié à l'explication de la problématique de notre étude.

¹⁴² Les fonctions, le paramétrage et les applications des logiciels mentionnés seront abordés en détail dans la section 4.2. Outils numériques et logiciels d'analyse : fonctions, paramétrages et applications, où d'autres logiciels seront également évoqués.

de Nicoladis (2007), et d'évaluer dans quelle mesure cette modulation reflète une stratégie d'adaptation émotionnelle.

L'approche multimodale adoptée dans cette recherche, qui intègre plusieurs logiciels pour analyser les indices non verbaux en lien avec les marqueurs linguistiques du TSPT, permet d'étudier simultanément les aspects verbaux et non verbaux de manière interconnectée. Cette démarche s'appuie sur une convergence entre néoténie linguistique, psycholinguistique, psychopathologie et l'étude du comportement non-verbal, apportant ainsi un éclairage précis sur les mécanismes cognitifs, émotionnels et linguistiques du traumatisme.

Dans ce contexte, les acquis théoriques de la néoténie linguistique mettent en évidence l'influence de la langue sur la perception du locuteur, ce qui nous permet d'affirmer que les indices non verbaux sont à leur tour façonnés par la langue elle-même, voire par les expériences émotionnelles, y compris traumatiques. Dès lors, la rencontre entre l'approche néoténique, la psycholinguistique et la psychopathologie permet de saisir et comprendre davantage la complexité des interactions entre langage, émotions et comportements non verbaux dans le contexte des récits traumatiques, notamment en ce qui concerne la gestuelle.

Cette réflexion ouvre la voie et nécessite une exploration plus détaillée de la manière dont la langue et la gestuelle interagissent dans l'expression du trauma, en mettant en lumière les mécanismes de régulation émotionnelle et les stratégies d'adaptation des locuteurs bilingues. Un développement détaillé de cette approche multimodale et des apports des disciplines concernées fera donc l'objet de la suite de notre discussion.

3. Bilinguisme, communication non-verbale et trauma dans une perspective psycholinguistique néoténique

Lorsque la parole tente de saisir le trauma, elle rencontre souvent ses propres limites. Dans ce contexte, le bilinguisme et la gestualité ne sont pas de simples moyens d'expression, mais des leviers essentiels de la mise en mots et de la régulation émotionnelle. Le langage, façonné par l'expérience subjective du locuteur, devient un espace où s'articulent la mémoire, l'affect et la cognition.

La formulation d'hypothèses sur l'influence du bilinguisme sur la résilience constituera ainsi un premier axe d'analyse de ce dernier volet. Loin d'être une simple alternance entre codes linguistiques, l'usage différencié des langues reflète une modulation cognitive et émotionnelle du récit traumatique. Certaines langues facilitent l'expression du trauma, tandis que d'autres, investies différemment sur le plan affectif, peuvent en entraver la verbalisation. Puis, la prise en compte du rôle du geste permettra de proposer des clés de réflexion afin de comprendre

comment les stratégies non verbales accompagnent ou pallient les difficultés d'accès à la parole. Le langage verbal ne se construit pas isolément : il interagit avec la gestualité, qui sert d'ancrage cognitif et contribue à la structuration du discours. Chez les locuteurs bilingues, ces ajustements se manifestent autant dans le choix de la langue que dans la manière dont le corps accompagne le récit. En examinant les interactions entre verbal et non-verbal, il devient possible d'éclairer les mécanismes sous-jacents de la régulation émotionnelle et cognitive impliqués dans la mise en mots du trauma.

3.1. Le bilinguisme comme ressource expressive face au trauma

L'impact du trauma sur la verbalisation ne peut être compris sans prendre en compte la relation subjective que chaque individu entretient avec ses langues. En contexte bilingue, cette relation est encore plus complexe, car l'alternance entre langues et le choix de la langue d'expression ne sont pas seulement des questions pragmatiques ou sociolinguistiques : ce sont des stratégies cognitives et émotionnelles participant à la régulation du vécu traumatique. Certaines langues sont investies différemment en fonction de leur charge affective, de leur lien avec l'histoire individuelle et du rapport qu'entretient le locuteur avec son identité linguistique. De plus, Jung et al. (2024) ont montré que les bilingues possèdent une capacité accrue à mettre à jour les informations en mémoire de travail, tant pour les stimuli verbaux que non verbaux. Cet avantage pourrait expliquer pourquoi certains locuteurs bilingues oscillent entre leurs langues lors de la verbalisation d'un trauma : en mobilisant leur mémoire de travail plus efficacement, ils ajustent continuellement leur récit en fonction des contraintes émotionnelles et cognitives du moment. Ainsi, la plasticité cognitive des locuteurs bilingues, observée dans les processus de mise à jour mnésique, peut être considérée comme un facteur facilitant la résilience à travers la modulation discursive.

3.1.1 Néoténie linguistique et sentiment linguistique en contexte de trauma

La néoténie linguistique développée par Bajrić (2013) constitue un cadre permettant de comprendre cette modulation linguistique en situation de trauma. En distinguant langue *in esse* et langue *in fieri*, l'approche néoténique permet d'examiner comment certaines langues facilitent la verbalisation des souvenirs traumatiques, tandis que d'autres entravent l'expression en raison de leur charge émotionnelle. Plutôt que d'adopter une conception statique du bilinguisme, cette approche considère le langage comme un processus dynamique en interaction constante avec la mémoire, l'affect et la cognition, influençant ainsi la structuration du récit et la régulation émotionnelle du locuteur.

Dans cette perspective, plusieurs études en psycholinguistique confirment que la langue mobilisée pour verbaliser une expérience à forte charge émotionnelle influence la manière dont celle-ci est traitée (Harris, 2004 ; Pavlenko, 2012). La langue apprise dès le plus jeune âge est souvent plus affectivement investie, car elle est associée aux premières expériences émotionnelles et aux interactions précoces (Altarriba & Basnight-Brown, 2012). À l'inverse, une langue acquise tardivement peut jouer un rôle de distanciation émotionnelle, permettant au locuteur d'accéder à son récit sans être submergé par l'affect (Caldwell-Harris, 2015). Cependant, ces choix linguistiques ne reposent pas uniquement sur la chronologie d'apprentissage ou d'acquisition des langues, mais sont également façonnés par le rapport subjectif à ces dernières et leur place dans l'histoire personnelle du locuteur.

Ce rapport subjectif s'ancre dans le *sentiment linguistique* néoténique (Bajrić, 2013). Un locuteur bilingue peut ainsi ressentir une incohérence entre son vécu et la langue qu'il mobilise, ce qui se traduit par des hésitations, des disfluences ou des ruptures dans le discours (Pavlenko, 2012). Dans le cadre du trauma, cette tension entre *vouloir-dire* et *pouvoir-dire* devient particulièrement saillante, le locuteur oscillant entre ses langues selon la charge émotionnelle perçue dans chacune d'elles.

3.1.2 Le vouloir-dire comme processus psycholinguistique néoténique

Nous avons évoqué *supra* la question du *vouloir-dire* en contexte traumatique. Cette notion mérite d'être approfondie dans sa dimension psycholinguistique. Dans ce contexte, Xiong (2023) analyse le *vouloir-dire* comme un processus dynamique, où l'intention communicative précède et oriente la structuration du discours à travers un geste mental. Dans le cadre de l'indicibilité traumatique, cette dynamique peut se manifester par une oscillation entre langues, visant soit à moduler l'intensité de l'émotion, soit à adapter la mise en récit de l'événement en fonction des ressources cognitives et affectives mobilisables à un instant donné. Dès lors, ces variations linguistiques ne doivent pas être perçues comme de simples obstacles, mais bien comme des stratégies adaptatives participant au processus de résilience. Le fait de changer de langue permet non seulement d'ajuster la charge émotionnelle du discours, mais aussi d'exploiter différentes ressources expressives, facilitant ainsi l'organisation du récit (Grosjean, 2010). Certains locuteurs bilingues utilisent une langue seconde pour évoquer leur histoire, avant de revenir à leur langue *in esse* pour aborder les aspects plus émotionnels (Pavlenko, 2012). Ce phénomène souligne que le choix de la langue en contexte de forte charge émotionnelle est rarement neutre : il reflète un équilibre subtil entre expression, régulation émotionnelle et accès à la mémoire.

Dans cette optique, l'alternance linguistique apparaît comme l'une des nombreuses ressources mobilisées par les locuteurs pour moduler la verbalisation d'un souvenir, en

particulier lorsque celui-ci engage une forte dimension affective — une modulation qui se manifeste également à travers les comportements non verbaux. En effet, le langage ne se limite pas au choix des mots : il s'accompagne d'un ensemble de signaux non verbaux qui jouent un rôle central dans la régulation cognitive et émotionnelle du discours. Weil (2012) a montré que les locuteurs bilingues développent une sensibilité accrue aux indices non verbaux, influençant ainsi leur manière d'interpréter et de produire des signaux gestuels et prosodiques. Cette plasticité cognitive, induite par l'usage de plusieurs langues, semble favoriser une modulation plus fine des émotions à travers la communication non verbale. Ainsi, dans le cadre de la verbalisation du trauma, ce phénomène peut avoir un double impact : d'une part, il facilite la lecture des réactions non verbales de l'interlocuteur, contribuant ainsi à la co-construction du récit ; d'autre part, il renforce le recours aux stratégies non verbales lorsque l'expression verbale seule ne suffit pas à structurer la narration de l'expérience.

Ces observations ouvrent la voie à une approche analytique prenant en compte les spécificités du bilinguisme dans la verbalisation du trauma. En intégrant ces dimensions linguistiques dans l'étude des récits traumatiques, il devient possible d'identifier les stratégies de régulation mises en place par les locuteurs bilingues et de mieux comprendre les ajustements cognitifs et discursifs opérés face à l'indicibilité. L'un des enjeux majeurs de cette recherche réside dans la mise en place d'une approche et d'une méthodologie adaptées à cette complexité linguistique. En d'autres termes, si l'approche néoténique permet d'interroger le rôle des langues dans la verbalisation du trauma, elle ne peut être dissociée d'une perspective psycholinguistique offrant un cadre plus large afin de comprendre les mécanismes cognitifs et affectifs impliqués dans la mise en mots du vécu traumatique. C'est dans cette articulation entre dynamique linguistique, cognitive et émotionnelle que s'inscrit l'approche que nous désignons sous le terme de *psycholinguistique néoténique*.

3.1.3 Vers une approche psycholinguistique néoténique multimodale

L'approche que nous proposons dans le cadre de ce travail de recherche repose sur un double ancrage. D'une part, il s'appuie sur la psycholinguistique cognitive, en intégrant les travaux sur le lien entre mémoire autobiographique et langage (Tulving, 1972), sur l'impact de la langue dans la régulation émotionnelle (Pavlenko, 2012 ; Caldwell-Harris, 2015), ainsi que sur les recherches portant sur l'effet du bilinguisme sur la structuration du récit traumatique. D'autre part, cette approche mobilise la néoténie linguistique afin de dépasser les cadres traditionnels du bilinguisme afin de s'intéresser aux processus sous-jacents à la construction du discours en contexte traumatique.

Ainsi, loin de représenter une simple articulation théorique interdisciplinaire, l'approche psycholinguistique néoténique que nous proposons vise à analyser le langage *en acte*¹⁴³, en tenant compte des fluctuations linguistiques, des interférences et des ajustements discursifs qui émergent dans la mise en mots du trauma. À ce propos, nous soutenons l'idée selon laquelle l'alternance entre langues, les ruptures syntaxiques ou prosodiques et les hésitations ne peuvent pas être interprétés comme étant de simples artefacts discursifs, mais traduisent des stratégies d'adaptation, voire de dépassement, face à l'indicible. Dès lors, en intégrant la manière dont le langage se façonne et se réajuste en fonction des expériences subjectives et affectives, cette approche souligne l'importance de la malléabilité langagière et des stratégies compensatoires mises en place dans l'élaboration du discours traumatique.

Afin d'examiner plus précisément ces phénomènes, nous proposons d'analyser un corpus d'entretiens semi-directifs réalisés auprès de quarante-deux participants, en mobilisant une méthodologie multimodale combinant analyse automatisée et analyse manuelle¹⁴⁴. Ce corpus repose sur deux configurations linguistiques principales : quinze participants alternent entre une langue *in esse* et une langue *in fieri*, permettant d'observer l'effet d'une langue en cours d'appropriation sur la verbalisation du trauma, tandis que vingt-sept participants alternent entre deux langues *in esse*, offrant une perspective complémentaire sur la modulation cognitive et affective du discours dans des langues pleinement intégrées dans la subjectivité du locuteur.

L'analyse de ce corpus repose sur une combinaison de méthodes qualitatives et quantitatives, permettant d'extraire et de modéliser les marqueurs linguistiques du trauma à plusieurs niveaux. Le recueil des données s'est accompagné d'un questionnaire initial, suivi de deux entretiens en visioconférence réalisés dans deux langues distinctes selon le profil du participant. Après transcription et segmentation des entretiens, effectuées à l'aide de *Whisper OpenAI*, les productions ont été annotées avec *ELAN* pour l'alignement des transcriptions avec les enregistrements audio et vidéo. L'identification des marqueurs linguistiques du trauma a mobilisé *LIWC* pour l'extraction des catégories psycholinguistiques. Par ailleurs, l'étude des marqueurs prosodiques tels que les pauses, les variations intonatives et les ruptures de structure a

¹⁴³ Par langage *en acte*, nous entendons ici le langage tel qu'il se manifeste dans l'usage effectif, en situation, au-delà d'une simple abstraction théorique. Cette perspective met en avant la dynamique de la production discursive, incluant les ajustements, les hésitations, les fluctuations linguistiques et les stratégies d'adaptation mobilisées par le locuteur dans un contexte psycholinguistique donné. Cette notion s'inscrit dans la lignée des travaux sur l'énonciation (Culioli, 1990, 1999), ainsi que des approches multimodales du langage (McNeill, 1992).

¹⁴⁴ Les spécificités relatives à la constitution du corpus, aux modalités de conduite des entretiens ainsi qu'aux outils méthodologiques mobilisés dans le cadre de cette recherche feront l'objet d'une présentation approfondie dans le quatrième chapitre *Outils élaborés, logiciels exploités et démarche scientifique*. Or, dans la mesure où cette section expose le versant théorique et notionnel interdisciplinaire de notre approche psycholinguistique néoténique, nous estimons essentiel d'introduire certains éléments méthodologiques afin d'éclairer la manière dont ces derniers s'articulent à notre problématique. Cela permettra également de poser les bases pour une présentation plus approfondie de la démarche scientifique, des outils développés et des logiciels utilisés pour le traitement des données.

été réalisée avec *Praat*, tandis que l'analyse des indices non verbaux a reposé sur *OpenFace* et *OpenGaze* pour le suivi des expressions faciales et du regard, ainsi que sur *DeepLabCut* pour la détection des gestes et micro-mouvements corporels. Enfin, une comparaison inter-langue des récits a permis d'examiner les différences d'expression émotionnelle selon la langue mobilisée.

L'esquisse méthodologique présentée ici, et qui fera l'objet d'un développement approfondi dans le quatrième chapitre, met en évidence que la finalité essentielle de notre recherche : offrir un regard pluridisciplinaire et multimodal sur le lien entre bilinguisme et trauma, en démontrant que l'alternance linguistique ne se limite pas à une simple variation discursive, mais constitue un levier fondamental de la structuration du récit et de la régulation émotionnelle. Loin d'être un choix anodin, la mobilisation d'une langue plutôt qu'une autre reflète des ajustements cognitifs et affectifs, traduisant des stratégies de mise en mots du vécu traumatique. L'approche psycholinguistique néoténique développée ici permet ainsi d'objectiver ces dynamiques en tenant compte des interactions complexes entre mémoire, langage et affect.

Toutefois, la verbalisation ne repose pas uniquement sur l'agencement des langues dans le discours. Elle s'inscrit dans un processus plus vaste, où le langage verbal coexiste avec d'autres formes d'expression qui participent elles aussi à l'élaboration du récit traumatique. Parmi ces formes, la gestualité joue un rôle fondamental : bien plus qu'un simple accompagnement de la parole, elle constitue un véritable ancrage cognitif, facilitant l'accès au lexique, la structuration du discours et l'expression d'éléments indicibles. Loin d'être un phénomène périphérique, le geste peut révéler des traces du trauma là où le langage verbal atteint ses limites. Analyser l'interaction entre parole et gestualité dans les récits de trauma permet donc d'approfondir la compréhension des stratégies expressives mises en œuvre par les locuteurs bilingues face à l'indicible, et d'explorer la manière dont le corps et la langue collaborent pour donner forme à l'expérience traumatique.

3.2. Le geste en tant qu'ancrage cognitif

Si la verbalisation joue un rôle central dans la mise en mots du trauma, elle ne peut être dissociée des autres formes d'expression qui l'accompagnent. Parmi elles, la gestualité constitue un ancrage cognitif essentiel, permettant aux locuteurs d'organiser leur pensée et de pallier les difficultés d'accès au langage liées aux effets du stress post-traumatique. En contexte bilingue, cette complémentarité entre verbal et non-verbal s'observe d'autant plus que le récit traumatique implique souvent une oscillation entre les langues, un phénomène que nous avons précédemment analysé sous l'angle de la néoténie linguistique et du *vouloir-dire*. De la même manière que l'alternance entre une langue *in esse* et une langue *in fieri* peut structurer la verbalisation, les

gestes participent activement à la mise en forme du récit, en s'adaptant aux contraintes expressives du locuteur.

Dans ce contexte, Meng (2023) met en évidence que les gestes accompagnant la parole ne sont pas de simples illustrations, mais qu'ils participent activement à la structuration de la pensée et à la catégorisation linguistique. Selon cette auteure, les gestes mobilisent des schémas cognitifs permettant de canaliser et d'organiser l'activité discursive. Dans le prolongement de cette perspective, nous proposons d'y voir un levier expressif particulièrement précieux dans les contextes de stress émotionnel ou de verbalisation difficile. En facilitant l'accès à certaines représentations mentales, la gestualité peut ainsi soutenir la structuration d'un discours fragmenté ou partiellement indicible. Elle pourrait, dans certains cas, être interprétée comme une manifestation préverbale du *vouloir-dire*, traduisant une tentative de mise en récit encore incomplète mais en cours d'élaboration.

Le rôle structurant du geste dans les contextes de vulnérabilité discursive invite à approfondir la relation entre langage verbal et gestualité, non comme une juxtaposition de canaux expressifs, mais comme une unité cognitive intégrée. C'est précisément dans cette perspective que s'inscrivent les travaux de McNeill (1992, 2014, 2024), qui proposent d'envisager langage et mouvement comme deux dimensions d'un même processus de mise en mots. La relation entre dimension verbale et non-verbale est particulièrement visible dans des contextes où la mémoire est altérée ou où l'accès aux ressources langagières est entravé, comme c'est souvent le cas après un traumatisme. En effet, Offor et al. (2024) montrent que les individus souffrant de stress post-traumatique présentent une rigidité corporelle, une réduction des gestes iconiques et une désynchronisation entre le verbal et le non-verbal. Ces modifications suggèrent une altération du lien entre langage et mémoire, qui pourrait refléter les tensions cognitives sous-jacentes à l'effort de mise en récit. En contexte bilingue, ces ajustements peuvent être amplifiés, entraînant des interruptions gestuelles ou une incohérence entre le geste et la parole (Grosjean, 2010). Il serait alors pertinent d'examiner si la modulation gestuelle varie selon la langue employée, et si certaines configurations de gestes sont plus présentes dans une langue *in fieri*, qui implique un plus grand effort de structuration.

Dans ce cadre, la néoténie linguistique offre une clé de lecture pertinente. En postulant que le rapport à la langue reste en transformation tout au long de la vie (Bajrić, 2013), elle permet d'envisager le geste non comme un simple support compensatoire, mais comme une modalité d'expression pleinement intégrée à l'économie cognitive du langage. Lorsque la parole est fragilisée — que ce soit par le trauma ou par le recours à une langue *in fieri* — le geste peut servir de vecteur d'externalisation de la pensée, soutenant la mise en forme discursive et la continuité du récit. Cela invite à poser une question centrale pour notre étude : la modulation

gestuelle varie-t-elle selon la langue mobilisée ? Et si oui, cette variation reflète-t-elle une adaptation cognitive analogue à celle observée dans l'alternance verbale entre langues *in esse* et *in fieri* ?

Ces observations ouvrent des pistes de réflexion quant à l'intérêt d'une prise en compte élargie de la gestualité dans l'étude des récits traumatiques en contexte bilingue. Sans prétendre s'inscrire dans une démarche thérapeutique à proprement parler, notre travail met en évidence que l'analyse conjointe des gestes et du discours permet de mieux appréhender les tensions cognitives à l'œuvre dans la mise en mots de l'événement. En ce sens, le geste pourrait être envisagé comme un indice révélateur des dynamiques mnésiques et expressives, mais aussi comme un levier potentiel pour soutenir la structuration du récit dans des contextes de fragilité langagière. Toutefois, la gestualité ne constitue qu'un volet du phénomène plus vaste de la multimodalité expressive. D'autres indices non verbaux — tels que les pauses, les variations prosodiques ou la gestion de la distance corporelle — participent également à la régulation discursive et à la modulation affective du récit traumatique. Nous formulons l'hypothèse que ces manifestations contribuent à façonner la cohérence, la fluidité et l'intensité émotionnelle du discours, et qu'elles varient elles aussi en fonction de la langue mobilisée. Il apparaît dès lors essentiel d'adopter une approche intégrée, capable d'articuler les dimensions verbales et non verbales de l'énonciation, afin d'éclairer les processus expressifs et cognitifs spécifiques au traitement du trauma en contexte bilingue.

Chapitre IV. Outils élaborés, logiciels exploités et démarche scientifique

Résumé du chapitre IV

Le chapitre IV expose la démarche méthodologique adoptée dans le cadre de notre travail de recherche. Il décrit le protocole de recrutement des quarante-deux participants, les modalités de collecte des données (questionnaires, entretiens semi-directifs, enregistrements vidéo) et les procédures éthiques mises en place (consentement éclairé, anonymisation, conformité au RGPD). La partie centrale est consacrée aux outils numériques mobilisés : Whisper pour la transcription et la segmentation, LIWC et TXM pour l'analyse lexicale, psycholinguistique et syntaxique, Praat pour l'étude prosodique, OpenFace et OpenGaze pour l'analyse des expressions faciales et du regard, DeepLabCut pour la détection des gestes et micro-mouvements. Le chapitre décrit également la structuration du corpus, l'organisation des deux entretiens avec inversion de l'ordre des langues, ainsi que la triangulation des données issues des différentes sources. L'ensemble fournit le cadre méthodologique nécessaire à l'analyse des récits, en précisant les étapes de constitution et de traitement du corpus bilingue.

Introduction

La mise en récit d'expériences traumatiques offre une perspective privilégiée pour examiner les interactions complexes entre langage, émotion et cognition chez les individus bilingues. Ces récits, mobilisant à la fois des ressources linguistiques et non verbales variées, représentent un terrain pertinent pour analyser l'impact de la langue utilisée sur l'expression émotionnelle et la structuration narrative. Ce chapitre détaille les outils méthodologiques et numériques utilisés dans cette étude, ainsi que les choix scientifiques ayant présidé à leur sélection et à leur mise en œuvre.

Dans un premier temps, nous procéderons à exposer le protocole méthodologique appliqué pour la collecte et l'analyse des données provenant de quarante-deux participants bilingues volontaires. Dans ce contexte, la sélection des participants sera explicitée, aussi bien que les différentes modalités de recueil de données (questionnaires préliminaires, entretiens semi-directifs et enregistrements vidéo). Les aspects éthiques, notamment la confidentialité et le consentement éclairé, font l'objet d'une attention particulière, conformément aux normes internationales actuelles en matière de recherche.

La partie centrale du chapitre présente ensuite, de façon détaillée, les outils numériques employés pour l'analyse linguistique, prosodique, comportementale et biomécanique des données recueillies. Dans le cadre de cette deuxième section, les différents logiciels exploités sont décrits selon leurs caractéristiques techniques, ainsi que leur intégration cohérente dans une analyse multimodale systématique. Chaque outil est justifié par sa contribution spécifique à l'objectivité et à la reproductibilité de l'analyse scientifique.

Ce chapitre, consacré aux fondements méthodologiques et aux outils d'analyse, se clôt par un précis des référents descriptifs et des critères ayant présidé à la constitution et à

l'annotation du corpus. Nous y présenterons les instruments mobilisés pour le classement des manifestations linguistiques et comportementales du traumatisme, à savoir l'échelle SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2021) pour les marqueurs verbaux, et la grille NV-SPLIT-10, élaborée dans le cadre de cette recherche pour l'analyse des indices non-verbaux. Cette section prépare ainsi l'exploitation psycholinguistique néoténique des données, qui sera développée dans le cinquième chapitre.

La présentation méthodologique que nous proposons dans ce chapitre permet ainsi d'en saisir clairement les fondements et les enjeux, tout en illustrant la complexité et la diversité des outils actuellement disponibles pour l'évaluation, l'analyse et l'interprétation des différents marqueurs verbaux et non verbaux caractérisant les récits traumatiques.

1. Outils méthodologiques et protocole de recueil des données

La collecte de données relatives aux récits traumatiques nécessite une définition précise du public concerné et du protocole méthodologique. Cette section présente ainsi le public ciblé par l'enquête de terrain, le cadre éthique associé, ainsi que les outils méthodologiques mobilisés pour le recueil des données.

Notre étude repose sur un corpus constitué de quarante-deux participants volontaires, sélectionnés en raison de leur profil linguistique non-monolingue et du fait qu'ils aient été confrontés à un événement traumatique. Notre échantillon est composé d'individus âgés de 25 à 40 ans, ce qui montre une certaine homogénéité générationnelle. Parmi ces participants, vingt-cinq ont consenti à être filmés, ce qui a offert la possibilité de réaliser une analyse multimodale intégrant les dimensions verbales et non verbales (mimiques et gestuelle) des interactions.

Les locuteurs recrutés se répartissent en deux grands groupes en fonction des langues avec lesquelles ils entretiennent des rapports cognitifs *in esse* et/ou *in fieri*. Le premier groupe est composé de vingt locuteurs bilingues français-italien, dont dix se sont approprié l'italien à l'âge linguistiquement adulte et dix le français. Le second groupe regroupe vingt-deux bilingues français-anglais, parmi lesquels vingt se sont approprié l'anglais à l'âge linguistiquement adulte et deux le français. D'un point de vue typologique, cette répartition révèle que quinze participants présentent un rapport cognitif *in esse* avec une langue et *in fieri* avec l'autre, la première leur procurant une dimension existentielle, tandis que la seconde demeurant en cours d'acquisition et n'étant pas encore caractérisée par le développement d'un *sentiment linguistique* à proprement parler. À l'inverse, vingt-sept participants présentent un rapport cognitif *in esse* avec les deux langues présentes dans leur répertoire linguistique, ce qui implique qu'ils disposent

d'une intuition énonciative et d'un *sentiment linguistique* pour ces deux systèmes linguistiques¹⁴⁵.

Le recrutement des volontaires a été réalisé selon trois modalités principales : (1) par sollicitation indirecte via un réseau personnel, en transmettant des informations sur l'étude par courrier électronique à des contacts qui ont relayé l'appel auprès de personnes potentiellement intéressées ; (2) par publication d'annonces ciblées sur des groupes du réseau social Facebook ; (3) par affichage d'appels à participation dans des cabinets de psychologie. Une autre voie explorée a été la collaboration avec des services spécialisés en santé mentale et en accompagnement psychologique. Toutefois, cette approche s'est révélée difficilement réalisable.

Or, compte tenu des modalités de recrutement adoptées et des caractéristiques sensibles du public visé, une attention particulière a été accordée au respect des principes éthiques fondamentaux. La première section de ce volet précisera ainsi le cadre éthique retenu et détaillera les procédures mises en place pour garantir le consentement libre et éclairé des volontaires.

1.1. Cadre éthique et consentement

Dans le domaine de la recherche qualitative, la question de l'éthique constitue une dimension essentielle qui dépasse les seules exigences méthodologiques. La recherche en sciences humaines et sociales implique des interactions directes avec des participants, ce qui suppose une attention particulière à leur protection. Comme le souligne Doucet (2010), l'éthique de la recherche s'est transformée au fil du temps pour prendre en compte non seulement la rigueur scientifique, mais aussi la nécessité de protéger la dignité et les droits des participants. Cette perspective est d'autant plus pertinente dans des recherches qui mobilisent des récits personnels et des expériences subjectives, notamment lorsqu'il est question de récits liés au traumatisme psychique. À cet égard, Gohier (2004) rappelle que l'éthique ne peut être dissociée des considérations méthodologiques et que l'interprétation des discours des participants implique une responsabilité vis-à-vis des personnes qui les produisent. De même, Martineau (2007) met en avant l'idée que la recherche qualitative engage un dialogue entre le chercheur et les participants, nécessitant une approche fondée sur le respect mutuel et la transparence.

¹⁴⁵ Dans un premier temps, il a été envisagé d'inclure des locuteurs bilingues français-allemand et français-espagnol. Toutefois, en raison d'un nombre insuffisant d'entretiens réalisés et du fait que plusieurs participants ont exercé leur droit de rétractation, il a été décidé de recentrer l'analyse sur les locuteurs bilingues français-italien et français-anglais. Par ailleurs, l'un des objectifs initiaux était d'étudier les pratiques langagières de migrants et de demandeurs d'asile. Toutefois, ce projet s'est heurté à plusieurs contraintes. Ainsi, afin d'assurer une analyse linguistique fine et éviter tout biais lié à la traduction, il est apparu essentiel de travailler exclusivement avec des langues que nous sommes en mesure de comprendre et d'analyser sans devoir faire recours à la traduction. C'est pourquoi le choix a été fait de nous concentrer sur des participants francophones, italophones, anglophones, hispanophones et germanophones, ce qui garantissait un accès direct aux récits sans intermédiaire.

Dans cette perspective, notre étude s'attache à suivre un cadre éthique s'appuyant sur les principes définis par la *Charte Française de Déontologie des Métiers de la Recherche* (ANR, 2019) et le *Code de conduite européen pour l'intégrité en recherche* (ALLEA, 2021). De plus, le respect du *Règlement général sur la protection des données* (RGPD, UE 2016/679) a constitué une priorité dans la gestion et l'analyse des données collectées. Ce règlement vise à encadrer la collecte et le traitement des données personnelles en garantissant aux individus un contrôle accru sur l'utilisation qui en est faite (Parlement européen et Conseil de l'Union européenne, 2016). Il établit notamment le principe de consentement explicite, la possibilité pour les participants de retirer leur accord à tout moment, ainsi que l'obligation pour les chercheurs de mettre en place des dispositifs de protection des données.

Conformément à ces principes, tous les participants ont été informés des objectifs et des conditions de cette recherche avant de donner leur accord. Un formulaire de confidentialité a été conçu en collaboration avec une juriste spécialisée en droit de la recherche afin de garantir la clarté et l'accessibilité des informations. Ce document précise que

« les informations personnelles collectées seront limitées aux données nécessaires pour répondre aux objectifs de recherche, comme l'âge, le profil linguistique et certaines informations subjectives sur les perceptions émotionnelles liées aux langues » (ANNEXE A).

De plus, dans ledit formulaire il est également stipulé que « toutes les données non anonymisées collectées seront supprimées de notre base de données en cas de retrait du participant » (*ibid.*). Cette clause a été mise en application lorsque certains participants ont exercé leur droit de rétractation, ce qui a conduit à l'exclusion de leurs données de l'analyse finale. Dans un souci de respect des engagements éthiques pris auprès des volontaires, seules des données anonymisées ont été exploitées dans cette étude et il a été décidé de ne reproduire que des extraits des entretiens plutôt que leur totalité.

Dans ce contexte, un enjeu majeur de cette recherche a été la sécurisation des données, en particulier compte tenu de la nature sensible des informations recueillies. Afin de garantir leur protection contre tout accès non autorisé, les données ont été stockées exclusivement en local, sur un ordinateur personnel sécurisé, et sauvegardées sur un disque dur externe protégé. Par ailleurs, aucune donnée n'a été stockée sur des services cloud tiers non institutionnels, garantissant ainsi qu'aucun accès externe non contrôlé ne puisse compromettre leur confidentialité. Seul le cloud institutionnel de l'Université Bourgogne Europe a été utilisé, offrant des garanties conformes aux exigences du RGPD.

L'ensemble des analyses linguistiques et psycholinguistiques a été réalisé exclusivement en local, sans transmission des données vers des serveurs tiers. *Whisper* OpenAI a été utilisé uniquement en exécution locale, garantissant qu'aucun enregistrement audio n'ait été envoyé sur

les serveurs d'OpenAI. De même, *ELAN* a permis d'effectuer la segmentation et l'annotation des transcriptions sans connexion Internet, empêchant toute synchronisation involontaire avec un service distant. Pour les analyses lexicales et syntaxiques, les outils *LIWC* et *TXM* ont été exécutés localement, tout comme les logiciels *Praat* pour l'étude de la prosodie et *OpenFace* et *Opengaze* pour l'analyse des expressions faciales et du suivi du regard. Enfin, *DeepLabCut* a été utilisé pour la détection des gestes et micro-mouvements corporels, toujours en mode hors ligne, renforçant ainsi la confidentialité du corpus analysé.

L'ensemble de ces précautions vise à respecter le droit des participants à la protection de leurs données et à garantir l'intégrité de notre étude. Conformément aux dispositions du RGPD, chaque participant dispose d'un droit d'accès, de rectification et de suppression de ses données, ainsi que de la possibilité de demander l'effacement de toute information le concernant si elle n'est plus nécessaire à la finalité de la recherche. La gestion des conflits éthiques est assurée par un référent éthique universitaire, chargé de veiller à la bonne application des principes de protection des participants. La méthodologie adoptée s'inscrivant ainsi dans le cadre réglementaire de l'Université Bourgogne Europe, toutes les publications issues de cette recherche respectent une anonymisation stricte des données, garantissant que les résultats puissent être exploités sans compromettre l'identité des volontaires.

Ainsi, cette étude s'inscrit dans une démarche éthique qui conjugue rigueur scientifique et responsabilité à l'égard des participants. Comme le soulignent Doucet (2010) et Martineau (2007), l'éthique ne se réduit pas à un simple respect des règles institutionnelles mais engage une réflexion plus large sur la place du chercheur et la responsabilité qu'il assume vis-à-vis des personnes qui acceptent de contribuer à la production du savoir. La mise en place de procédures de consentement éclairé, l'attention portée à la confidentialité des données et le choix d'une analyse exclusivement locale témoignent de notre engagement en faveur d'une recherche qui allie intégrité scientifique et respect des individus.

1.2. Structuration et objectifs

Après avoir explicité les considérations éthiques encadrant la participation des volontaires à notre étude, nous procéderons à présent à un exposé détaillé de la démarche scientifique adoptée lors des recherches de terrain. Cette démarche inclut la description précise des étapes méthodologiques, des objectifs poursuivis à chaque stade ainsi que des outils spécifiques utilisés pour recueillir les données obtenues auprès des participants.

Comme indiqué précédemment dans l'introduction du chapitre consacré à la méthodologie de ce travail de recherche, les données analysées ont été obtenues auprès de quarante-deux volontaires bilingues français-italien et italien-français. Afin d'étayer davantage

notre problématique et d'affiner nos hypothèses initiales, nous avons également diffusé un questionnaire anonyme à une population plus large et diversifiée sur le plan linguistique, permettant ainsi de recueillir les réponses de cent-cinq locuteurs aux profils linguistiques variés. Les résultats obtenus via le questionnaire préliminaire ont permis de dégager des tendances générales quant à l'usage et à la perception des langues dans le cadre de la remémoration d'un événement traumatique. Ces premiers éléments ont guidé l'élaboration des entretiens semi-directifs en affinant les axes d'investigation et en ajustant la formulation de certaines questions afin d'approfondir les aspects les plus saillants identifiés. Avant d'exposer la méthodologie des entretiens, il apparaît donc essentiel de présenter brièvement le contenu du questionnaire préliminaire et les résultats obtenus auprès de l'échantillon étendu.

1.2.1 Questionnaire préliminaire

Notre *questionnaire anonyme destiné aux locuteurs bilingues ayant vécu un événement traumatique* (Annexe B1¹⁴⁶) a été diffusé par l'intermédiaire d'un lien Google Forms partagé sur divers réseaux sociaux afin de maximiser la portée de notre enquête et de toucher un public plus large et diversifié. Dans ce contexte, nous avons poursuivi davantage cet objectif en traduisant ledit questionnaire en italien, en anglais, en espagnol et en allemand. Le choix de la diffusion sur les réseaux sociaux a été motivé par leur potentiel à atteindre rapidement un nombre conséquent de participants bilingues issus de contextes linguistiques et culturels variés, permettant ainsi une meilleure représentativité des réponses obtenues. En ce qui concerne sa structure, notre questionnaire comporte six sections distinctes. Différents types de questions y sont combinés : réponses ouvertes, questions à choix unique ou multiples, ainsi qu'une échelle d'évaluation allant de 1 à 5. La première partie porte sur le profil linguistique des participants et la langue dans laquelle l'événement traumatique a été vécu. Puis, la deuxième section explore l'usage quotidien des langues chez les répondants à travers deux interrogations spécifiques : « Quelle langue utilisez-vous le plus souvent dans votre vie quotidienne ? » et « Dans quelle langue vous sentez-vous le plus à l'aise pour exprimer des émotions ? », avec les options suivantes : langue x, langue y, les deux à égalité, ou aucune des deux (option valable uniquement pour la seconde question).

La troisième partie du questionnaire aborde la perception subjective ou objective des langues parlées par les répondants, en introduisant les notions de langues *in esse* et *in fieri* dans le cadre théorique néoténique. Pour rendre ces concepts accessibles, nous avons proposé les définitions suivantes (cf. Annexe B) :

¹⁴⁶ Ledit formulaire ayant été traduit dans plusieurs langues, nous avons fait le choix de nommer la traduction française, qui sera partiellement reproduite dans les lignes qui suivent, Annexe B1.

« Certaines langues sont perçues comme *in esse* : elles influencent directement votre perception personnelle, notamment votre ressenti et vos émotions, de manière stable et intime. D'autres langues sont perçues comme *in fieri* : elles évoluent constamment et sont moins connectées à vos émotions ou à votre ressenti personnel. »

À la suite de la lecture de ces définitions, les participants ont précisé pour chacune des langues concernées s'il s'agissait selon eux d'une langue stable influençant fortement leur ressenti (*in esse*), d'une langue en constante évolution moins reliée à leurs émotions (*in fieri*), ou s'ils ne pouvaient se prononcer.

La quatrième section vise à approfondir le lien cognitif et émotionnel entre les participants et leurs langues. Les répondants ont été invités à indiquer dans quelle(s) langue(s) ils construisaient mentalement leurs pensées à propos de l'événement traumatique, et dans quelle(s) langue(s) ils se sentaient le plus à l'aise pour en parler. Les choix proposés incluaient langue x, langue y, les deux de manière équivalente, ou une autre réponse libre à préciser. Deux questions complémentaires concernant la réactivation du souvenir traumatique ont également été incluses : « Ressentez-vous des différences émotionnelles lorsque vous racontez cet événement dans l'une ou l'autre langue ? », « Avez-vous l'impression de revivre l'événement plus intensément dans la langue d'origine de l'événement ? » (*ibid.*)

La cinquième section, *Perception des souvenirs et des émotions*, examine directement l'existence d'une éventuelle distance émotionnelle ressentie par les locuteurs lorsqu'ils évoquent l'événement dans une langue différente du contexte linguistique dans lequel l'expérience traumatique a été vécue. Cette partie comprend une question à choix multiples permettant d'identifier clairement l'effet de distanciation émotionnelle, ainsi qu'une échelle de Likert destinée à capter des nuances supplémentaires relatives au confort émotionnel, à la vivacité des souvenirs et à l'impact émotionnel du changement de langue lors de la verbalisation.

Enfin, la sixième et dernière section, intitulée « Réflexion personnelle », sollicite des réponses qualitatives sous forme ouverte, permettant aux participants de détailler librement comment le changement de langue affecte leur perception du souvenir traumatique. Ce volet vise à obtenir des données approfondies sur les différences éventuelles observées par les participants en matière de mémoire, de clarté du souvenir, ou encore d'intensité émotionnelle selon la langue utilisée, facilitant ainsi une formulation plus précise et diversifiée des hypothèses de notre étude.

Les réponses des participants, collectées automatiquement via Google Forms, ont été directement enregistrées et organisées dans une feuille de calcul Excel. Ce processus automatique a permis une centralisation efficace des données préliminaires, facilitant ainsi leur gestion, leur analyse ultérieure et la visualisation structurée des résultats obtenus. Dans ce contexte, force est de constater que les résultats issus du questionnaire préliminaire révèlent plusieurs tendances significatives quant à la manière dont tout écart du monolinguisme est

susceptible d'influencer la perception cognitive et émotionnelle d'un événement traumatique. C'est pour cette raison que nous consacrerons donc les lignes qui suivent à une synthèse des résultats obtenus.

Les participants à cette enquête possèdent majoritairement un profil linguistique marqué par la maîtrise conjointe de deux langues parmi les suivantes : français, anglais, espagnol, arabe, portugais, italien, allemand, néerlandais, roumain, russe, dari et wolof. Parmi ces répondants, 56 % indiquent que l'événement traumatique s'est produit dans la langue x, alors que pour 44 % il s'est produit en langue y. Dans leur vie quotidienne, la majorité des répondants (71 %) utilisent les deux langues concernées à parts égales, témoignant ainsi d'un bilinguisme équilibré sur le plan fonctionnel. Cependant, sur le plan émotionnel, une nette préférence se dégage : 77 % des participants déclarent être plus à l'aise pour exprimer leurs émotions en langue x, alors que seulement 13 % privilégient la langue y. Cette distinction est renforcée par le fait que seuls 4 % se sentent à l'aise de manière égale dans les deux langues concernées, et que 6 % ne se sentent pleinement à l'aise dans aucune d'elles, ce qui suggère un lien différencié entre les langues concernées et la sphère affective des locuteurs.

1.2.2 Résultats de l'enquête préliminaire

L'analyse des résultats portant sur la perception subjective des langues révèle une majorité notable (63 %) des répondants décrivant un rapport cognitif « *in esse-in esse* » avec les langues concernées, c'est-à-dire considérant les deux langues comme stables et intimement liées à leur ressenti personnel et émotionnel. En revanche, 37 % des participants font état d'un rapport « *in esse-in fieri* », établissant ainsi une distinction claire entre une langue perçue comme stable sur le plan émotionnel (« *in esse* ») et l'autre perçue comme étant en évolution permanente et moins liée à leur univers personnel (« *in fieri* »). Sur le plan cognitif, ces langues concernées semblent jouer un rôle crucial dans l'encodage des souvenirs traumatiques : 69 % des participants affirment que leurs pensées relatives à l'événement traumatique se forment spontanément dans la langue rattachée à l'univers linguistique dans lequel le traumatisme a été vécu, tandis que 31 % les forment dans l'autre langue concernée. Ce résultat indique que le lien entre contexte linguistique et encodage du souvenir traumatique peut influencer significativement les processus de remémoration et de réactivation cognitive du traumatisme. Dans ce contexte, cette distinction apparaît encore plus nette lorsqu'il s'agit de verbaliser l'événement : 64 % des répondants indiquent qu'il leur est plus facile d'évoquer l'événement dans la langue différente de celle rattachée au contexte traumatique. Cette même proportion (64 %) précise ressentir une distance émotionnelle plus importante dans cette langue non rattachée à l'événement, tandis que 34 % perçoivent paradoxalement davantage de distance émotionnelle dans la langue liée au contexte

traumatique, et seulement 2 % ne perçoivent aucune différence émotionnelle. Par ailleurs, pour 64 % des répondants, évoquer l'événement dans la langue liée à l'univers traumatique initial entraîne une reviviscence plus intense, ce qui n'est pas le cas pour les 36 % restants.

En outre, 66% des participants soulignent explicitement que le fait de verbaliser leur expérience dans la langue différente de celle liée à l'univers traumatique leur permet de bénéficier d'un recul émotionnel positif. Cette prise de recul se traduit également par une réduction du stress ressenti lorsqu'ils changent de langue pour évoquer le traumatisme : 65 %¹⁴⁷ des répondants sont globalement d'accord avec l'affirmation selon laquelle changer de langue diminue leur niveau de stress. Cette affirmation est appuyée par une majorité similaire (64 %) déclarant se sentir plus à l'aise lorsqu'ils abordent le souvenir traumatique dans la langue différente du contexte initial. À l'inverse, une large majorité (69 %) affirme avoir des souvenirs plus détaillés et plus vifs lorsqu'ils utilisent la langue concernée par l'univers traumatique initial.

Afin de mieux visualiser la répartition des réponses et la cohérence des tendances dégagées, le tableau ci-dessous synthétise les résultats déclaratifs des 105 participants ayant participé à notre enquête préliminaire :

Questions	Réponses	Pourcentages
Langue dans laquelle l'événement traumatique s'est produit	Langue x	56 %
	Langue y	44 %
Quelle langue utilisez-vous le plus souvent dans votre vie quotidienne ?	Les deux à parts égales	71 %
	Langue x	12 %
	Langue y	17 %
Dans quelle langue vous sentez-vous le plus à l'aise pour exprimer des émotions ?	Langue x	77 %
	Langue y	13 %
	Les deux de manière égale	4 %
	Aucune des deux	6 %
Identification des rapports cognitifs entretenus avec la langue x et la langue y	Rapport cognitif « <i>in esse / in esse</i> »	63 %
	Rapport cognitif « <i>in esse / in fieri</i> »	37 %
Lorsqu'il vous arrive de penser à cet événement traumatique, dans quelle langue se forment les pensées ?	Langue = contexte traumatique	69 %
	Langue ≠ contexte traumatique	31 %
Dans quelle langue vous semble-t-il plus facile de parler de cet événement traumatique ?	Langue ≠ contexte traumatique	64 %
	Langue = contexte traumatique	34 %
	Aucune différence perçue	2 %
Ressentez-vous des différences émotionnelles lorsque vous racontez cet événement dans l'une ou l'autre langue ?	Reviviscence plus intense langue = contexte traumatique	64 %
	Reviviscence moins intense langue = contexte traumatique	36 %
Avez-vous l'impression de revivre l'événement plus intensément dans la langue d'origine de l'événement ?	Oui	64%
	Non	36%
Lorsque vous parlez de l'événement dans une langue autre que celle de l'expérience traumatique, ressentez-vous une certaine	Oui	66 %
	Non	34 %

¹⁴⁷ Afin de calculer ce pourcentage, nous avons pris en compte les scores 4 (d'accord) et 5 (tout à fait d'accord) de l'échelle de Likert.

distance émotionnelle ?		
Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec les affirmations suivantes :	Je me sens plus à l'aise de parler de l'événement dans la langue ≠ contexte	64 %
	J'ai des souvenirs plus détaillés et plus vifs de l'événement dans la langue de l'événement	69 %
	Changer de langue pour parler de l'événement diminue mon niveau de stress	65%

Tableau 1. Synthèse des réponses au questionnaire anonyme préliminaire

Enfin, les éléments qualitatifs obtenus grâce aux questions ouvertes introduites dans la sixième et dernière section du questionnaire viennent confirmer ces tendances en montrant clairement que l'utilisation des langues concernées influence de façon déterminante la manière dont les participants perçoivent, ressentent et verbalisent leurs souvenirs traumatiques. La langue liée au contexte traumatique est généralement associée à une intensité émotionnelle accrue et à des souvenirs plus précis et plus vifs, alors que l'autre langue concernée semble favoriser une approche émotionnelle plus distante. Ces résultats soulignent ainsi clairement l'importance du rapport cognitif entretenu avec les langues concernées dans la structuration émotionnelle et cognitive des souvenirs traumatiques. Ils appuient notre hypothèse centrale selon laquelle la langue façonne la cognition de tout locuteur et peut, par conséquent, influencer profondément la perception et la gestion émotionnelle d'un événement traumatique.

Ainsi, le recours à un questionnaire préliminaire nous a permis d'un côté de mieux cibler la problématique et de l'autre d'ajuster les axes d'investigation de manière plus précise. La reformulation des définitions de langue *in esse* et langue *in fieri* a permis de rendre ces concepts et cette terminologie nouvelle plus accessibles à un public de non-spécialistes, tout en contribuant à diffuser ces notions auprès d'un public plus large, au-delà du champ des sciences du langage et de la linguistique. Toutefois, certains aspects méritent d'être soumis à quelques critiques. Dans ce contexte, la diffusion du questionnaire via les réseaux sociaux, bien que motivée par la volonté de toucher une population linguistiquement diversifiée, pourrait soulever des interrogations quant à la représentativité de l'échantillon. Une sélection plus contrôlée ou une stratification des profils aurait permis de limiter le biais potentiel lié à l'auto-sélection¹⁴⁸.

1.2.3 Questionnaire pré- et post-expérimentation

Dans le cadre de notre enquête de terrain, les quarante-deux participants volontaires ont été soumis, au début et à la fin de l'expérimentation, à un formulaire analogue à celui ayant servi à

¹⁴⁸ En employant le terme *auto-selection* nous faisons référence au fait que les participants à une étude choisissent eux-mêmes de répondre ou de participer, ce qui peut introduire un biais dans la représentativité des résultats. En d'autres termes, seules certaines catégories de personnes, ayant un intérêt particulier pour le sujet ou partageant certaines caractéristiques (par exemple, un profil sociolinguistique spécifique), pourraient être plus enclines à répondre, faussant ainsi la diversité et la représentativité de l'échantillon.

l'élaboration de l'hypothèse de recherche. Les réponses obtenues ont permis d'évaluer le profil linguistique des locuteurs ainsi que le contexte linguistique dans lequel l'événement traumatique a été vécu¹⁴⁹. De plus, il nous a été possible de recueillir, grâce audit questionnaire, tout un ensemble de données préliminaires sur la perception subjective des langues mobilisées (rapport *in esse-in esse* ou rapport *in esse-in fieri*).

Afin d'éviter toute influence sur l'analyse et toute orientation de la perception des participants quant à l'impact du choix de la langue sur la remémoration et l'expression émotionnelle du traumatisme, certaines questions du questionnaire initial portant sur cette thématique ont été volontairement exclues. À leur place, des questions portant sur l'usage quotidien des langues et les domaines d'emploi ont été intégrées, comme l'illustre l'extrait suivant du questionnaire revisité (Annexe C1¹⁵⁰) :

Dans quelles situations parmi les suivantes utilisez-vous généralement chacune des langues que vous parlez ?

Pouvez-vous identifier des domaines spécifiques d'emploi pour chacune d'entre elles ?

Est-ce que certains domaines d'emploi sont communs aux deux langues ?

Associez-vous plutôt une langue à votre vie personnelle ou professionnelle que l'autre ?

Si vous avez répondu oui, laquelle ?

Est-ce que dans l'une des langues que vous parlez existent des mots ou des expressions que vous jugez intraduisibles dans l'autre ? Pouvez-vous en donner un exemple ?

L'objectif de cette série de questions est d'explorer la manière dont le bilinguisme s'inscrit dans la vie quotidienne du participant, en mettant en lumière les contextes d'usage et les domaines d'emploi des langues parlées. En effet, la répartition fonctionnelle des langues dans la vie d'une personne bilingue peut influencer la manière dont les souvenirs sont structurés et narrés (Marian & Neisser, 2000 ; Harris et al., 2003 ; Schrauf, 2002). Dans ce contexte, il s'agit de déterminer si chaque langue est associée à des sphères spécifiques (familiale, professionnelle, sociale) ou si elles s'entrecroisent dans divers contextes. L'évocation d'éventuels termes ou expressions jugés intraduisibles permet également de saisir les nuances culturelles et émotionnelles propres à

¹⁴⁹ Dans ce contexte, nous avons demandé aux participants de relater un événement traumatique s'étant produit un à deux ans avant les entretiens. Notre choix repose sur plusieurs justifications scientifiques. Tout d'abord, cette période correspond à une stabilisation des symptômes du TSPT, permettant d'exclure les réactions transitoires et d'observer l'évolution du trouble (Kessler et al., 1995 ; Yehuda, 2002). Ensuite, elle garantit un équilibre entre fidélité cognitive et accessibilité verbale : les souvenirs récents restent détaillés, mais avec une distance émotionnelle suffisante pour limiter les distorsions (Powers et al., 1979 ; Conway & Pleydell-Pearce, 2000). Ce délai est également pertinent pour analyser les stratégies de résilience et d'adaptation, qui se développent sur une période de six mois à deux ans (Bonanno, 2004). Enfin, ce choix méthodologique s'aligne avec les recherches longitudinales sur le TSPT, assurant une comparabilité des résultats et une intégration cohérente des approches linguistiques et psychologiques.

¹⁵⁰ En fonction de la langue mobilisée à la fin de l'entretien, les questions ont été formulées en français, en anglais et en Italien. Pour cette raison, nous avons fait le choix de nommer Annexe C1 la version française du questionnaire pré-entretien. Ce choix concerne également les Annexes D1 et E1, l'un reproduisant la trame d'entretien semi-directif, l'autre le questionnaire de fin d'expérimentation.

chaque langue, en révélant les résonances subjectives qui peuvent influencer l'expression d'événements marquants. Cette exploration vise ainsi à mieux comprendre si et comment le choix de la langue lors du récit d'un événement personnel est conditionné par la charge émotionnelle et la valeur symbolique attribuées à chaque langue.

Toutefois, comme mentionné précédemment, ce formulaire a également été administré aux participants à l'issue de l'étude de terrain, bien que sous une version modifiée. Dans cette dernière version (cf. Annexe E1), les questions relatives à la remémoration et à l'expression de l'événement traumatique ont été réintroduites afin d'offrir aux participants l'opportunité de réaliser une auto-évaluation de leur expérience linguistique et émotionnelle au cours de l'expérimentation.

1.2.4 Entretiens semi-directifs

Après cette première phase de collecte de données par le biais du formulaire, l'étude s'est poursuivie avec des entretiens semi-directifs. Ceux-ci ont été conçus de manière à favoriser une expression libre des participants tout en assurant un cadre structuré facilitant l'orientation de leurs réponses en ce qui concerne l'influence de la langue utilisée dans le cadre de la verbalisation de l'événement traumatique concerné¹⁵¹. Lors du premier entretien, les participants ont été invités à relater un événement traumatique, selon deux configurations linguistiques distinctes en fonction de leurs profils respectifs : soit en commençant par la langue *in esse* x, puis en poursuivant en langue *in esse* y, soit en débutant en langue *in esse* avant de s'exprimer en langue *in fieri*. Par la suite, nous avons approfondi l'échange en interrogeant les volontaires sur leur ressenti face à la verbalisation dans ces différentes langues, cette discussion s'effectuant en langue *in esse* y et en langue *in fieri*.

Un second entretien a été mené en moyenne une à deux semaines après le premier, avec une inversion de l'ordre des langues utilisées. Ainsi, les locuteurs alternant entre deux langues *in esse* ont débuté en langue *in esse* y avant de poursuivre en langue *in esse* x. De leur côté, les locuteurs entretenant un rapport *in esse* avec une langue et *in fieri* avec l'autre ont été amenés à s'exprimer d'abord en langue *in fieri*, puis en langue *in esse*. La phase d'échange complémentaire s'est ensuite déroulée en langue *in esse* x et en langue *in esse*.

Dans ce contexte, il est important de consacrer quelques lignes à l'explication de la mise en place de ce protocole spécifique de collecte des données. En effet, le choix de mener deux

¹⁵¹ L'orientation du récit des participants s'est limitée à l'exploration de leur ressenti linguistique. N'étant pas formés en psychologie et soucieux de préserver l'intégrité émotionnelle des participants, nous avons opté pour une approche laissant une totale liberté d'expression quant à la réactivation du souvenir traumatique, sans poser de questions de relance susceptibles d'influencer leur récit ou d'affecter leur intégrité. Toutefois, nous avons conçu des questions de relance spécifiques afin de structurer l'échange et de favoriser une réflexion sur les variations du ressenti, de la réactivation et de la verbalisation du souvenir traumatique en fonction de la langue mobilisée.

entretiens espacés dans le temps, avec une inversion systématique de l'ordre des langues entre les deux sessions, répond à plusieurs objectifs. Il permet d'abord de contrôler les effets d'ordre (Marian & Neisser, 2000 ; Pavlenko, 2012), autrement dit d'évaluer si la langue mobilisée en premier est susceptible d'influencer davantage la structuration du récit et la charge émotionnelle associée à ce dernier. De plus, il s'agit également de déterminer en quelle mesure le passage d'une langue à l'autre modifie la densité descriptive du récit, l'implication subjective du locuteur ou encore la perception du traumatisme à travers un prisme linguistique différent. Par ailleurs, la décision de conduire l'échange final dans la langue utilisée en dernier lors de chaque entretien s'inscrit dans une volonté d'assurer une continuité linguistique et d'éviter toute rupture cognitive susceptible d'affecter la réflexivité des participants sur leur propre discours.

Notre approche repose sur l'hypothèse selon laquelle les dynamiques cognitives et affectives mobilisées au cours de la verbalisation ne peuvent être pleinement appréhendées sans un accès direct aux représentations des locuteurs eux-mêmes. Il nous est donc apparu nécessaire d'intégrer un volet spécifique visant à recueillir les perceptions et expériences subjectives des participants. Ainsi, l'élaboration des questions de relance a été guidée par plusieurs considérations méthodologiques. Dans ce contexte, nous avons veillé à la formulation de questions ouvertes semi-directives (cf. Annexe D1) telles que :

Dans quelle langue estimez-vous avoir rencontré le plus de difficultés d'expression ?

Lorsque vous vous exprimez en langue *in esse* (x) à propos de l'événement traumatique, quelles émotions associez-vous au fait d'en parler dans cette langue ? Et lorsque vous vous exprimez en langue *in esse y / in fieri* ?

Vous sentez-vous plus détaché ou plus impliqué émotionnellement selon la langue utilisée, ou percevez-vous un attachement similaire dans les deux langues ?

Estimez-vous que le fait de changer de langue a-t-il modifié la façon dont vous avez structuré votre récit ou les détails que vous avez partagés ?

Le choix d'intégrer des questions semi-directives dans les relances méthodologiques repose sur plusieurs considérations scientifiques visant à garantir la fiabilité, la comparabilité et la richesse des données recueillies. Ce format permet d'orienter l'attention des participants sur certains aspects spécifiques de leur rapport aux langues et à la verbalisation du trauma, tout en leur laissant une marge suffisante pour exprimer librement leurs perceptions et expériences subjectives. En formulant des questions qui n'imposent ni réponse attendue ni hiérarchie entre les langues mobilisées, il a été possible d'encadrer thématiquement les entretiens sans contraindre le contenu des réponses, permettant ainsi d'accéder à une diversité d'expressions individuelles tout en facilitant une analyse comparée des dynamiques verbales et affectives.

L'adaptation des questions a également tenu compte des spécificités des deux groupes de participants. Ainsi, pour les locuteurs alternant entre une langue *in esse* et une langue *in fieri*, un nombre plus important de questions a été consacré à l'évaluation de la compétence linguistique

dans la langue *in fieri*¹⁵² (cf. Annexe D1). De même, nous avons exploré plus en détail le degré d'intégration cognitive de la langue en question par le locuteur, c'est-à-dire la manière dont elle est activée en mémoire et mobilisée dans la réflexion et l'élaboration du discours¹⁵³. Par ailleurs, des questions spécifiques ont été introduites¹⁵⁴ afin d'identifier d'éventuelles interférences linguistiques ou des phénomènes de traduction mentale entre les langues mobilisées.

Une fois les réponses des participants recueillies, celles-ci ont été confrontées aux résultats des analyses qualitative et quantitative réalisées pour chaque couple d'entretiens. Cette triangulation des données, qui sera davantage détaillée et contextualisée dans quelques lignes, nous a permis d'affiner l'interprétation des résultats et d'apporter un éclairage complémentaire fondé sur les explications des locuteurs eux-mêmes.

2. Outils numériques et logiciels d'analyse : fonctions, paramétrages et applications

L'approche méthodologique adoptée dans le cadre de cette recherche repose sur une analyse multimodale du discours traumatique, combinant des dimensions linguistiques, prosodiques, comportementales et biomécaniques. Cette démarche s'appuie sur l'utilisation d'outils numériques spécialisés, sélectionnés pour leur capacité à fournir une analyse fine et complémentaire de ces différentes dimensions. L'intégration de ces logiciels dans notre protocole de recherche reflète une volonté de croiser plusieurs niveaux d'analyse (textuel, acoustique, comportemental) afin d'obtenir une vision globale et détaillée des processus de mise en récit du trauma.

Bien que ces outils soient issus de domaines techniques spécialisés (linguistique informatique, apprentissage automatique, analyse biomécanique), leur emploi dans le cadre de cette recherche s'inscrit dans une démarche scientifique accessible. Tous les logiciels sélectionnés sont soit open-source, soit accessibles via des licences universitaires, ce qui permet leur utilisation par des chercheuses et chercheurs indépendants ou en formation. Cette accessibilité technique, combinée à une documentation riche et à une communauté active de développeurs, a permis une prise en main progressive et une intégration méthodologique cohérente dans le cadre de notre recherche.

¹⁵² Plutôt que de parler de « maîtrise », nous considérons ici un continuum de compétences langagières, incluant les variations de fluidité, de précision lexicale et de structuration syntaxique.

¹⁵³ Nous ne considérons pas une dichotomie rigide entre langues « connues » et « en cours d'acquisition », mais adoptons une approche prenant en compte les processus de familiarisation progressive, d'appropriation et d'aisance différenciée selon les contextes d'usage.

¹⁵⁴ Les questions liées aux compétences langagières des locuteurs concernés en langue *in fieri* ont été introduites une fois les questions sur la perception subjective de la verbalisation terminées afin d'éviter toute interférence méthodologique. Toutefois, dans un nombre réduit de cas les locuteurs eux-mêmes ont spontanément fourni des indications précieuses sur leurs compétences langagières en langue *in fieri*.

L'utilisation de ces outils s'inscrit également dans une démarche d'apprentissage autonome et d'adaptabilité méthodologique. Dans ce contexte, la maîtrise de ces logiciels a nécessité une formation autodidacte, basée sur l'exploitation de ressources disponibles en ligne (tutoriels, articles, forums) et sur une expérimentation progressive des différentes fonctionnalités. De plus, l'intégration de ces logiciels dans notre protocole de recherche a été rendue possible grâce à leur faisabilité technique sur un ordinateur personnel. En effet, les outils utilisés sont conçus pour fonctionner avec une configuration matérielle standard (processeur CPU ou carte graphique GPU basique), sans nécessiter une infrastructure informatique lourde. Cette accessibilité technique garantit une reproductibilité méthodologique, en permettant une analyse des données dans un cadre de travail autonome.

Ainsi, l'explication détaillée qui suit présente, pour chaque logiciel utilisé, son mode de fonctionnement, les paramètres appliqués dans le cadre de cette recherche, ainsi que la justification scientifique de son intégration dans le protocole d'analyse. Cette démarche permet d'ancrer le choix des outils dans une logique d'analyse et d'adaptabilité scientifique.

2.1. Outils de reconnaissance automatique : *Whisper OpenAI*

La transcription automatique des récits traumatiques constitue une étape fondamentale dans le cadre de notre protocole de recherche, car elle a permis d'obtenir une version textuelle exploitable pour les analyses linguistiques ultérieures. Dans ce contexte, *Whisper OpenAI* a été sélectionné pour la transcription automatique de la parole en raison de ses performances reconnues¹⁵⁵ dans le domaine du traitement automatique du langage.

Whisper OpenAI est un modèle de reconnaissance automatique de la parole (*Automatic Speech Recognition* – ASR) développé par OpenAI. Il repose sur une architecture de type transformer¹⁵⁶ (Vaswani et al., 2017) combinant une structure encoder-decoder¹⁵⁷ avec un

¹⁵⁵ L'efficacité et la légitimité scientifique de *Whisper* sont confirmées par plusieurs études ayant démontré la supériorité de son architecture sur les modèles précédents. Amorese et al. (2023) ont mis en évidence une amélioration de la précision de 5 à 10 % par rapport aux systèmes traditionnels. Les travaux de Chen et al. (2021) et Baevski et al. (2020) ont montré que la combinaison de l'apprentissage supervisé et semi-supervisé permet une meilleure généralisation du modèle dans des contextes de bruit.

¹⁵⁶ Une architecture transformer est un modèle d'apprentissage profond utilisé principalement pour le traitement du langage naturel (NLP). Elle a été introduite par Vaswani et al. (2017) et repose sur un mécanisme d'attention qui permet au modèle de traiter une séquence entière de texte simultanément, plutôt que mot par mot ou élément par élément. Cela permet de capturer plus efficacement les dépendances à longue portée dans le texte. Contrairement aux modèles récurrents (RNN), le transformer est basé uniquement sur des couches d'attention et de normalisation, ce qui le rend plus rapide à entraîner et plus performant dans des tâches complexes comme la traduction automatique ou la génération de texte (Vaswani et al., 2017).

¹⁵⁷ La structure *encoder-decoder* est un cadre d'apprentissage automatique dans lequel une partie du modèle (l'encodeur) transforme une séquence d'entrée en une représentation interne (ou vecteur), tandis qu'une autre partie (le décodeur) reconstruit une sortie à partir de cette représentation. L'encodeur agit comme un traducteur mental : il prend une entrée complexe (comme une phrase) et la condense sous forme de vecteur (représentation numérique simplifiée). Le décodeur agit ensuite comme un interprète : il prend cette représentation interne et la traduit en une sortie significative, par exemple dans une autre langue ou sous une autre forme textuelle (Chen et al., 2025).

mécanisme d'attention multi-tête (*multi-head attention*)¹⁵⁸. Le modèle a été entraîné sur un corpus massif de 680 000 heures de données audio dans 98 langues incluant des accents régionaux, du bruit de fond et des variations dans la qualité sonore (Radford et al., 2022). Cette base de données hétérogène permet au modèle de s'adapter à une grande diversité de contextes linguistiques et phonétiques.

Le fonctionnement de *Whisper* repose sur une combinaison de trois étapes principales : encodage, décodage et post-traitement. L'entrée audio est d'abord convertie en spectrogramme (représentation temps-fréquence du signal sonore), qui est ensuite encodé sous forme de vecteurs de caractéristiques par une série de couches convolutionnelles (Wang et al., 2023). Après l'encodage, les vecteurs de caractéristiques passent dans un décodeur basé sur un modèle transformer, qui utilise un mécanisme d'attention multi-tête pour aligner correctement le texte généré avec les segments de l'audio (Tomašovič, 2024). La sortie textuelle est ensuite traitée automatiquement : la ponctuation est ajoutée, les phrases sont segmentées de manière logique et les répétitions sont éliminées. Cette approche permet à *Whisper* de restituer avec précision la structure syntaxique et le rythme du discours original.

L'efficacité de *Whisper* repose en grande partie sur la qualité du corpus utilisé pour l'entraînement, qui résulte de l'intégration de plusieurs bases de données de référence dans le domaine de la reconnaissance automatique de la parole. Le modèle SpeechStew¹⁵⁹ (Chan et al., 2021) a démontré qu'un entraînement sur des sources de données multiples améliore la capacité de généralisation dans la transcription automatique. Le corpus The People's Speech (Galvez et al., 2021) a fourni une base de données diversifiée en anglais (plus de 30 000 heures), ce qui a permis de renforcer la robustesse du modèle en contexte conversationnel. De même, GigaSpeech (Chen et al., 2021) a mis à disposition plus de 10 000 heures de données audio transcrites couvrant une diversité de domaines (discours publics, conversations spontanées). Les travaux de Baevski et al. (2020) sur Wav2Vec 2.0¹⁶⁰ ont montré que l'apprentissage auto-supervisé permet de capturer des représentations phonétiques riches à partir de données brutes non étiquetées, renforçant ainsi la capacité d'adaptation de *Whisper* dans des contextes non supervisés. Enfin,

¹⁵⁸ L'*attention multi-tête* est une extension du mécanisme d'attention dans laquelle plusieurs sous-mécanismes d'attention fonctionnent en parallèle. Cela permet au modèle d'analyser simultanément différents aspects du texte : le sens des mots, la structure grammaticale et le contexte général (Chen & Li, 2024).

¹⁵⁹ Le modèle SpeechStew (Chan et al., 2021) est un modèle de reconnaissance automatique de la parole basé sur l'entraînement simultané sur plusieurs bases de données hétérogènes. Cette approche permet au modèle de s'adapter à une grande variété de contextes linguistiques et acoustiques (accents, bruits de fond, variations prosodiques), améliorant ainsi sa capacité de généralisation et sa robustesse face à des données inédites.

¹⁶⁰ Le modèle Wav2Vec 2.0 (Baevski et al., 2020) repose sur un apprentissage auto-supervisé à partir de données audio brutes non étiquetées. En capturant les régularités acoustiques et phonétiques du signal, il permet de produire des représentations internes du langage, facilitant ainsi l'adaptation à des variations linguistiques, prosodiques et contextuelles lors de la transcription automatique.

l'approche BigSSL¹⁶¹ (Zhang et al., 2021) a permis d'explorer l'apprentissage semi-supervisé à grande échelle, combinant des données labellisées et non labellisées pour améliorer la performance dans des contextes acoustiques complexes.

Dans le cadre de cette recherche, le modèle *Whisper*-large a été utilisé en raison de sa capacité à gérer des contextes linguistiques complexes et une grande diversité de variations prosodiques. Le modèle a été configuré pour fonctionner dans les trois langues concernées par notre étude avec une précision moyenne d'environ 97 % dans des conditions acoustiques optimales. Les transcriptions ont été générées sous forme de fichiers texte brut et JSON¹⁶², avec une segmentation automatique du discours. Le post-traitement a permis de corriger les erreurs de ponctuation, d'ajuster la segmentation des phrases et d'éliminer les répétitions involontaires.

Les avancées méthodologiques introduites par *Whisper* reposent sur une convergence entre l'apprentissage profond, le traitement automatique du langage et la modélisation des structures phonétiques. Cette capacité à traiter simultanément des informations acoustiques, syntaxiques et prosodiques permet à *Whisper* de reproduire avec une fidélité remarquable les récits traumatiques complexes, tout en conservant les variations émotionnelles et prosodiques inhérentes à ce type de discours. La précision de la transcription et la capacité du modèle à s'adapter aux variations linguistiques et culturelles justifient pleinement son intégration dans cette recherche. Ainsi, l'intégration de *Whisper* dans notre protocole de recherche a permis de simplifier la transcription des récits et des échanges recueillis au cours des entretiens, en garantissant une précision élevée dans la détection des marqueurs prosodiques (pauses, intonation, rythme)¹⁶³ et une fidélité syntaxique dans la restitution du discours. La mobilisation de *Whisper* a également permis de conserver les variations émotionnelles dans l'intonation et la segmentation des phrases, ce qui est essentiel pour l'analyse psycholinguistique. La transcription automatique a également facilité la comparabilité interlangues, en fournissant une base textuelle

¹⁶¹ BigSSL est une approche d'apprentissage auto-supervisé (SSL) à grande échelle utilisée pour la reconnaissance automatique de la parole (ASR). Elle repose sur trois étapes principales : (1) une phase de pré-entraînement auto-supervisé à grande échelle sur des données non annotées, permettant au modèle d'apprendre les structures sous-jacentes du langage ; (2) un apprentissage par masquage dans lequel le modèle prédit des parties manquantes du signal audio pour renforcer la compréhension contextuelle ; et (3) une phase d'adaptation fine (*fine-tuning*) sur des données annotées spécifiques à la tâche ciblée (Zhang et al., 2022).

¹⁶² Le format JSON (*JavaScript Object Notation*) est un format de données textuelles structuré, basé sur une syntaxe de paires clé-valeur. Il permet de représenter des données complexes sous forme d'objets ou de tableaux, en intégrant facilement des informations hiérarchisées comme le contenu textuel, les métadonnées (horodatage, information concernant le locuteur) et des annotations comportementales ou prosodiques.

¹⁶³ Or, *Whisper* ne fournit pas directement une annotation prosodique explicite dans la transcription, mais il intègre les indices prosodiques de manière implicite en analysant le spectrogramme. Dans ce contexte, le modèle capte les variations rythmiques et intonatives du discours et adapte la ponctuation et la segmentation en fonction de ces dernières. Une pause longue sera ainsi souvent transcrite par un point ou une virgule, et une intonation montante à la fin d'une phrase sera interprétée comme une question. Le logiciel en question ne fournissant pas de marquage phonétique détaillé ni de notation prosodique complexe, il est recommandé d'exporter la transcription vers un logiciel spécialisé comme *Praat* ou *ELAN* pour une analyse prosodique plus fine.

cohérente et standardisée pour l'analyse comparative des récits en français, en anglais et en italien.

Cependant, certaines limitations ont été observées. Dans des cas de chevauchement de parole, la précision du modèle a diminué. De plus, bien que *Whisper* soit capable de s'adapter à une grande diversité d'accents, une dégradation de la performance a été constatée dans les cas d'accents régionaux très marqués ou de conditions acoustiques dégradées. De plus, la reconnaissance des contextes émotionnels intenses constitue également un défi, notamment dans la gestion des pauses longues et des variations de rythme associées à une charge émotionnelle élevée.

Or, malgré les limites que nous venons de citer, force est de constater que l'apport de *Whisper* dans le cadre de cette recherche est majeur. En effet, la rapidité et la précision de la transcription¹⁶⁴ ont facilité l'analyse comparative des récits entre les trois langues concernées par notre étude tout en permettant une préparation optimale du corpus pour une analyse plus approfondie par d'autres logiciels (*TXM* et *LIWC*).

2.2. Traitement automatique du langage : *LIWC* et *TXM*

Une fois la transcription des récits réalisée à l'aide de *Whisper*, l'étape suivante de notre protocole de recherche a consisté à analyser le contenu lexical et psycholinguistique des récits traumatiques. Pour cette tâche, le logiciel *LIWC* (*Linguistic Inquiry and Word Count*) a été sélectionné en raison de sa capacité à fournir une analyse fine des processus cognitifs et émotionnels à travers le langage. *LIWC* est un outil largement utilisé dans la recherche en psychologie du langage, en linguistique computationnelle et en analyse du discours, notamment dans le cadre de l'étude des marqueurs psycholinguistiques associés aux états émotionnel et aux stratégies narratives dans le cadre de l'analyse des manifestations linguistiques des troubles psychiques (Francis & Pennebaker, 1992 ; Pennebaker et al., 2007)¹⁶⁵.

2.2.1 *LIWC*

Développé par Pennebaker et son équipe dans les années 1990, le logiciel *LIWC* est basé sur une approche d'analyse lexicale combinant une recherche par dictionnaire et une classification automatique des mots. Le modèle fonctionne en associant chaque mot du texte analysé à une ou

¹⁶⁴ Chacune des transcriptions a été vérifiée manuellement pour éviter toute erreur de transcription.

¹⁶⁵ Dans ce contexte, les performances de *LIWC* sont confirmées par plusieurs travaux ont exploité les différentes fonctionnalités dudit logiciel dans le cadre de l'analyse psycholinguistique des récits émotionnels. Tausczik et Pennebaker (2010) ont montré que *LIWC* permet de détecter avec une précision élevée les marqueurs émotionnels et cognitifs dans les récits autobiographiques. Boyd et al. (2022) ont mis en évidence la capacité de *LIWC* à capturer les variations temporelles et émotionnelles dans les récits de trauma. Balage Filho et Pardo (2013) ont montré que la version brésilienne de *LIWC* permet une détection fine des marqueurs émotionnels dans un contexte multilingue, confirmant la robustesse du modèle dans différents cadres linguistiques.

plusieurs catégories psycholinguistiques prédéfinies dans le dictionnaire de référence de *LIWC*. Ce dictionnaire contient plusieurs milliers de mots classés en catégories émotionnelles (peur, joie, colère), cognitives (perception, mémoire, raisonnement), grammaticales (pronoms, articles, adverbes) et thématiques (famille, travail, religion). Lorsqu'un mot est identifié dans le texte, il est automatiquement comptabilisé dans les catégories correspondantes, permettant ainsi une analyse quantitative du contenu lexical et psycholinguistique du discours.

Le fonctionnement de *LIWC* repose sur une architecture modulaire combinant une recherche par correspondance lexicale et une analyse statistique. Lorsqu'un texte est soumis à *LIWC*, le logiciel segmente le texte en unités syntaxiques (phrases ou segments) et analyse chaque segment en fonction du dictionnaire de référence. Chaque mot reconnu est affecté à une ou plusieurs catégories lexicales, et le logiciel calcule le pourcentage de mots correspondant à chaque catégorie par rapport au nombre total de mots dans le texte (Pennebaker et al., 2007). Cette approche nous a permis d'obtenir une représentation quantitative du contenu psycholinguistique des récits constituant notre corpus.

Dans le cadre de cette recherche, *LIWC* a été utilisé pour analyser les récits traumatiques en mettant l'accent sur trois dimensions principales : le contenu émotionnel, la structuration narrative et l'activité cognitive. L'analyse du contenu émotionnel a porté sur la fréquence des mots associés à la mort, à la peur, à la tristesse, à la colère et à la honte, étape d'analyse ayant l'objectif d'identifier des schémas émotionnels récurrents dans la verbalisation du trauma. L'analyse de la structuration narrative s'est concentrée sur l'utilisation des pronoms personnels (je, nous), des verbes de perception (voir, entendre), et des marqueurs temporels (avant, après) pour évaluer la manière dont les locuteurs organisent leur récit dans le temps. Enfin, l'analyse de l'activité cognitive a porté sur la fréquence des mots associés à la mémoire, à la causalité (parce que, donc) et à la négation, dans le but d'évaluer le niveau d'intégration du traumatisme dans le discours narratif.

Le logiciel *LIWC* offre plusieurs options de paramétrage permettant d'adapter l'analyse au contexte linguistique et au type de corpus étudié. Pour cette recherche, le dictionnaire *LIWC* a été configuré pour fonctionner avec les versions françaises, anglaises et italiennes du lexique. Le texte a été segmenté en unités syntaxiques correspondant à des phrases ou à des segments de cinq à dix mots, permettant une analyse locale du contenu lexical. Ainsi, le recours à *LIWC* nous a permis d'obtenir une analyse psycholinguistique systématique des récits traumatiques, mettant en évidence la structure émotionnelle, cognitive et narrative des discours. Cette analyse a notamment permis de faire le lien entre l'expression émotionnelle et la structuration du récit. En outre, l'apparition dans le récit de termes associés à la mort constitue le tout premier item de l'échelle *SPLIT-10* (Auxéméry & Gayraud, 2021, 2025). L'utilisation de *LIWC* nous a ainsi

permis d'analyser la fréquence d'occurrence de ce dernier dans le discours des volontaires ayant pris part à notre étude.

Cependant, notre travail sur le logiciel *LIWC* nous a permis de constater que ce dernier présente certaines limites méthodologiques. La reconnaissance des mots repose sur une recherche par correspondance lexicale directe, ce qui signifie que le logiciel ne tient pas compte du contexte sémantique global. Les homonymes et les polysémies ne sont donc pas toujours correctement interprétés. De plus, le modèle de *LIWC* est basé sur une segmentation syntaxique relativement rigide, ce qui peut entraîner une perte d'information dans les récits très structurés ou dans les discours non linéaires. La version multilingue de *LIWC* repose sur une adaptation des lexiques sources à d'autres langues. Cette adaptation peut entraîner des difficultés, dans la mesure où certains termes ou catégories n'ont pas d'équivalent direct, et où les différences grammaticales et culturelles peuvent affecter la précision de l'analyse.

Ainsi, l'intégration de *LIWC* dans cette recherche se justifie par sa capacité à fournir une analyse quantitative fine du contenu lexical et psycholinguistique des récits traumatiques. En croisant les résultats issus de *LIWC* avec ceux de l'analyse prosodique (*Praat*) et de l'analyse textométrique (*TXM*), cette approche a permis d'identifier des schémas narratifs et émotionnels récurrents dans la verbalisation du trauma, offrant ainsi une vision globale des stratégies discursives et cognitives mobilisées par les locuteurs dans le traitement du trauma.

2.2.2 TXM

Après l'analyse du contenu lexical et psycholinguistique des transcriptions, nous avons procédé à l'examen de la structure textuelle des récits traumatiques sous un angle quantitatif. L'objectif de cette analyse était d'identifier des schémas récurrents dans le vocabulaire, les cooccurrences lexicales et les structures syntagmatiques associées à la verbalisation du trauma. Pour cette tâche, le logiciel *TXM* (*Textométrie*) a été sélectionné en raison de sa capacité à fournir une analyse statistique fine des corpus textuels, en mettant en évidence les relations entre les mots et les structures récurrentes du discours (Heiden et al., 2010)¹⁶⁶.

TXM est un logiciel open-source développé par le *Laboratoire de linguistique et de textométrie (ICAR)* à l'Université de Lyon. Il s'appuie sur une architecture modulaire combinant une interface graphique d'analyse textométrique et un moteur statistique intégré basé sur les bibliothèques CWB (Corpus Workbench) et R. *TXM* permet de traiter de grands corpus textuels

¹⁶⁶ Les performances de *TXM* sont confirmées par plusieurs études ayant démontré son efficacité dans l'analyse des corpus textuels complexes. Heiden et al. (2010) ont montré que *TXM* permet de combiner une analyse statistique fine des fréquences et des cooccurrences avec une représentation graphique intuitive des résultats. Milinković (2022) a utilisé *TXM* pour analyser des corpus de textes spatiaux et a montré que la méthode des axes factoriels permet de regrouper efficacement les termes en clusters thématiques.

en utilisant des méthodes quantitatives issues de la linguistique de corpus, de la statistique lexicale et de la lexicométrie.

Le fonctionnement de *TXM* repose sur trois niveaux d'analyse : l'analyse de fréquence, l'analyse de cooccurrence et l'analyse factorielle. L'analyse de fréquence permet de comptabiliser le nombre d'occurrences de chaque mot dans le corpus et d'identifier les termes les plus fréquents. Ce niveau d'analyse permet de repérer les champs lexicaux dominants dans le discours traumatique. L'analyse de cooccurrence consiste à identifier les associations récurrentes entre les mots dans une fenêtre contextuelle définie, par exemple cinq mots avant et après le mot clé. Cette approche permet de mettre en évidence des collocations lexicales et syntaxiques caractéristiques du récit traumatique. L'analyse factorielle permet de réduire la dimensionnalité du corpus en projetant les mots et les segments de texte sur des axes sémantiques principaux. Cette projection permet de regrouper les termes en clusters thématiques et de visualiser les relations entre les segments du discours (Heiden, 2010 ; Heiden et al., 2010 ; Heiden, Pincemin & Decorde 2015).

Dans le cadre de cette recherche, *TXM* a été utilisé pour analyser la structure lexicale et thématique des récits traumatiques selon une approche en deux étapes. La première étape a consisté à effectuer une analyse de fréquence afin d'identifier les champs lexicaux dominants dans le discours. L'analyse de fréquence a permis de repérer les mots les plus souvent utilisés et de détecter les termes clés associés aux différents items de l'échelle SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2021, 2025), comme par exemple les verbes de mouvement, les verbes de perceptions et les noms renvoyant aux différentes parties du corps. La deuxième étape a consisté à effectuer une analyse de cooccurrence dans une fenêtre contextuelle de cinq mots¹⁶⁷. Cette méthode a permis d'identifier des combinaisons lexicales récurrentes, révélant des structures associatives entre les mots du corpus. Les relations entre les termes émotionnels, les verbes de perception et les marqueurs temporels ont été particulièrement étudiées afin de comprendre la dynamique narrative du trauma. Enfin, les résultats ont été exportés sous forme de tableaux de fréquences et de matrices de cooccurrence.

L'intégration de *TXM* dans le protocole de recherche a permis d'obtenir une vision quantitative de la structure textuelle des récits traumatiques. L'analyse de fréquence a permis de mettre en évidence les champs lexicaux dominants, tandis que l'analyse de cooccurrence a révélé les structures syntaxiques et sémantiques sous-jacentes. Cette approche a permis de croiser les

¹⁶⁷ Ce type d'analyse prend en compte les cinq termes précédant et suivant le mot clé dans le texte. Cette méthode permet de mettre en évidence des associations lexicales et syntaxiques récurrentes, révélant ainsi des schémas d'organisation sémantique dans le discours. Par exemple, dans la phrase *Le stress chronique peut avoir des effets négatifs sur la santé mentale*, une analyse de cooccurrence centrée sur le terme *stress* dans une fenêtre de cinq mots permettrait de détecter des associations fréquentes avec les termes *chronique*, *effets* et *santé mentale*, suggérant une relation thématique significative entre ces éléments (Heiden, 2010).

résultats issus de l'analyse textométrique avec ceux de l'analyse psycholinguistique (*LIWC*), fournissant ainsi une vision globale de la structure narrative et émotionnelle des récits.

Or, force est de constater que *TXM* présente à son tour certaines limites méthodologiques. L'analyse de cooccurrence est sensible à la taille de la fenêtre contextuelle, ce qui signifie qu'un ajustement incorrect de ce paramètre est susceptible de fausser les résultats. De plus, le modèle de segmentation syntaxique de *TXM* repose sur une approche statistique, ce qui signifie que les structures syntaxiques complexes (phrases imbriquées, subordination) peuvent ne pas être correctement représentées.

En somme, en mettant en évidence les champs lexicaux dominants, les structures de cooccurrence et les associations sémantiques, cette approche a permis de croiser les différents résultats obtenus, fournissant ainsi une vision globale des processus linguistiques à l'œuvre dans le cadre de la verbalisation du trauma.

2.3. Analyse de la prosodie et de l'acoustique avec Praat

Après l'analyse textuelle et psycholinguistique des récits traumatiques, une étape essentielle du protocole de recherche a consisté à examiner la dimension prosodique et acoustique du discours. L'objectif de cette analyse était d'identifier les variations d'intonation, de rythme et de mélodie associées à la verbalisation du trauma, dans le but de mettre en évidence les marqueurs émotionnels et physiologiques sous-jacents au discours. Pour cette tâche, le logiciel *Praat* a été sélectionné en raison de sa capacité à fournir une analyse fine des paramètres acoustiques du signal vocal (Boersma, 2001). En effet, *Praat* est largement utilisé en phonétique expérimentale, en linguistique clinique et en psychologie du langage¹⁶⁸, notamment dans l'étude des variations prosodiques et de leurs liens avec les états émotionnels.

Développé par Boersma et Weenink en 2001 à l'Université d'Amsterdam, *Praat* est un logiciel conçu pour analyser la parole de manière détaillée. Il est structuré autour de plusieurs modules intégrés, ce qui lui permet d'examiner différents aspects du signal vocal en même temps. L'analyse commence par une segmentation du signal vocal en petites unités temporelles, comme les syllabes ou les tours de parole. Cette segmentation est effectuée automatiquement en se basant sur les variations d'amplitude et de fréquence dans le signal sonore. Une fois le signal segmenté, *Praat* mesure la fréquence fondamentale (appelée aussi *pitch*), qui correspond à la hauteur du son. Cette analyse permet de tracer les contours intonatifs du discours. *Praat* utilise

¹⁶⁸ Plusieurs études ont confirmé l'efficacité de *Praat* dans l'analyse des variations prosodiques et de leur lien avec les états émotionnels. Boersma (2001) montre que *Praat* permet une mesure précise des variations de fréquence et d'intensité, même dans des contextes de bruit de fond. Goldman (2011) a démontré que *Praat* permet de segmenter le signal vocal avec une précision temporelle élevée, facilitant l'identification des pauses, des chevauchements et des variations rythmiques dans le discours conversationnel.

une méthode basée sur la décomposition harmonique du signal sonore, ce qui lui permet de mesurer avec précision la fréquence moyenne, l'amplitude des variations et les montées et descentes de la mélodie dans le discours.

Dans le cadre de cette recherche, *Praat* a été utilisé pour analyser trois dimensions principales du signal vocal : la fréquence fondamentale (intonation), l'intensité¹⁶⁹ (volume sonore) et la durée¹⁷⁰ (rythme). L'analyse de la fréquence fondamentale a permis d'identifier les variations mélodiques caractéristiques du discours émotionnel, en mettant en évidence les montées et descentes intonatives associées à l'expression de la peur, de la colère ou de la tristesse. Ensuite, l'analyse de l'intensité a permis de mesurer la dynamique du volume sonore dans le temps, en détectant les augmentations brutales du volume associées à des pics d'émotion et les chutes d'intensité liées aux moments de silence ou d'hésitation. Enfin, l'analyse temporelle a permis de mesurer la vitesse d'élocution, en identifiant les ralentissements et les accélérations du débit éventuels.

Le modèle utilisé dans *Praat* a été configuré pour une analyse à résolution fine, avec une fenêtre temporelle de 10 millisecondes pour l'analyse de la fréquence fondamentale et une fenêtre de 50 millisecondes pour l'analyse de l'intensité. L'analyse de la durée des segments a été réalisée sur des unités de 100 millisecondes, ce qui a permis de capter avec précision les variations rapides du rythme et du volume. Les résultats ont été exportés sous forme de fichiers CSV¹⁷¹ et de spectrogrammes, facilitant une visualisation graphique des variations prosodiques.

L'exploitation de *Praat* dans le cadre de notre recherche a permis d'obtenir une analyse fine de la structure prosodique et rythmique des récits traumatiques. L'analyse de la fréquence fondamentale a permis de mettre en évidence des contours intonatifs spécifiques, associés à une forte charge émotionnelle. L'analyse de l'intensité a révélé des variations dynamiques du volume sonore, reflétant l'état psychologique du locuteur pendant la narration du trauma. L'analyse de la durée a permis de détecter des ralentissements du rythme et des allongements syllabiques caractéristiques de l'expression émotionnelle intense. Cette approche a permis de croiser les résultats de l'analyse prosodique avec ceux de l'analyse textométrique (*TXM*) et

¹⁶⁹ L'analyse de l'intensité repose sur le calcul de l'énergie acoustique moyenne du signal dans une fenêtre temporelle définie. Ce paramètre permet de mesurer la dynamique du discours en termes de variations de volume sonore, ce qui est particulièrement pertinent pour détecter les phénomènes de stress vocal, de tension musculaire ou de relâchement émotionnel.

¹⁷⁰ *Praat* permet d'analyser la durée des segments vocaux, en mesurant la vitesse d'élocution, la durée des pauses et la longueur moyenne des syllabes. Cette analyse temporelle permet de détecter les variations rythmiques associées à la charge émotionnelle du discours.

¹⁷¹ Un fichier CSV (Comma-Separated Values) est un fichier texte structuré dans lequel les données sont organisées sous forme de tableau. Chaque ligne du fichier correspond à une ligne du tableau, et les différentes valeurs d'une même ligne sont séparées par une virgule, voire parfois par un autre séparateur comme le point-virgule. Ce format est couramment utilisé pour échanger des données entre des logiciels en raison de sa simplicité et de sa compatibilité avec de nombreux systèmes.

psycholinguistique (*LIWC*), en mettant en évidence une corrélation entre la dynamique émotionnelle du discours et la structure syntaxique du récit.

L'exploitation des différentes fonctionnalités de *Praat* nous a toutefois permis de repérer cependant quelques limites méthodologiques. En effet, la précision de l'analyse de la fréquence fondamentale est sensible à la qualité du signal sonore et à la présence de bruit de fond. Dans ce contexte, les variations rapides de l'intonation peuvent également être difficiles à capter dans le cadre de récits émotionnellement intenses, en raison de la variabilité acoustique du signal vocal. De plus, l'analyse de l'intensité repose sur une mesure moyenne du volume sonore dans une fenêtre temporelle définie, ce qui implique une perte d'information dans le cas de variations rapides du volume. Enfin, l'analyse de la durée des segments est influencée par la segmentation automatique du signal, qui peut introduire des erreurs dans la mesure des pauses et des chevauchements.

Malgré les limites méthodologiques identifiées, l'intégration de *Praat* dans cette recherche se justifie par sa capacité à fournir une analyse fine de la structure prosodique et acoustique des récits traumatiques. L'analyse prosodique, ensuite combinée aux résultats issus de l'analyse textométrique (*TXM*) et psycholinguistique (*LIWC*), a permis de croiser les dimensions linguistique, émotionnelle et cognitive du discours traumatique, offrant ainsi une vision globale des processus de mise en récit du trauma.

2.4. Analyse du comportement visuel et facial : *OpenFace* & *Opengaze*

En complément de l'analyse textuelle, psycholinguistique et prosodique des récits recueillis au cours de nos entretiens, une étape essentielle de notre protocole de recherche a consisté à examiner le comportement facial des locuteurs pendant la narration du trauma. L'objectif de cette analyse était d'identifier les micro-expressions, les mouvements musculaires faciaux et les changements dans la posture du visage, en lien avec la charge émotionnelle du discours. Dans ce contexte, le logiciel *OpenFace* a été sélectionné en raison de sa capacité à fournir une analyse automatique détaillée des expressions faciales¹⁷². *OpenFace* est un outil open-source basé sur des algorithmes de vision par ordinateur et de *machine learning*¹⁷³, spécifiquement conçu pour le

¹⁷² L'efficacité d'*OpenFace* dans l'analyse automatique des expressions faciales et des micro-expressions a été confirmée par plusieurs études. Baltrušaitis et al. (2016) ont montré qu'*OpenFace* permet une détection précise des unités d'action dans des conditions de faible luminosité et de bruit visuel. Namba et al. (2021) ont utilisé *OpenFace* dans le cadre de la détection automatique des émotions et ont montré que la combinaison des données faciales et des signaux physiologiques permet une classification précise des états émotionnels.

¹⁷³ La vision par ordinateur permet à une machine de comprendre et d'interpréter des images ou des vidéos, tandis que le machine learning (apprentissage automatique) consiste à entraîner un modèle à reconnaître des motifs à partir de données. Les réseaux neuronaux convolutifs (CNN) sont souvent utilisés pour la reconnaissance d'objets, la segmentation d'images et la détection de formes dans des tâches complexes comme la reconnaissance faciale ou la conduite autonome. Le machine learning fournit ainsi à la vision par ordinateur les outils pour améliorer la précision

suivi du comportement facial dans des contextes de communication spontanée (Baltrušaitis et al., 2016).

2.4.1 Openface

Développé par Baltrušaitis et son équipe à l'Université Carnegie Mellon, *OpenFace* repose sur une architecture de type réseau de neurones convolutionnels combinée à des techniques de suivi du visage (*face tracking*) et de détection des caractéristiques faciales (*facial landmarks*). L'algorithme utilisé dans *OpenFace* repose sur une méthode de régression directe qui permet d'estimer la position tridimensionnelle des points de repère faciaux (sourcils, yeux, bouche, menton) à partir d'une image ou d'un flux vidéo. Ce processus consiste à prédire directement les coordonnées spatiales de ces points en exploitant les caractéristiques visuelles extraites de l'image. Cette approche permet de reconstruire une représentation en trois dimensions du visage, facilitant ainsi des tâches telles que la reconnaissance faciale, le suivi des expressions et l'analyse des émotions.

Le fonctionnement d'*OpenFace* repose sur une combinaison de trois modules principaux : la détection du visage, le suivi des points de repère et l'analyse des unités d'action (*Action Units – AUs*)¹⁷⁴. La détection du visage est réalisée à l'aide d'un modèle basé sur l'algorithme Dlib¹⁷⁵ (King, 2009), qui permet d'identifier automatiquement la région du visage dans une image ou une séquence vidéo. Cette méthode permet de suivre le mouvement du visage dans l'espace tridimensionnel, en tenant compte des rotations (inclinaison de la tête) et des translations (mouvements latéraux).

Dans le cadre de cette recherche, *OpenFace* a été utilisé pour analyser le comportement facial des locuteurs à partir des vidéos enregistrées pendant la narration des récits traumatiques¹⁷⁶. L'analyse s'est concentrée sur l'identification des micro-expressions associées aux émotions négatives (peur, tristesse, colère) et aux états de tension psychophysiologique.

et l'efficacité dans divers domaines comme la santé, la sécurité et les véhicules autonomes. La synergie entre ces deux technologies permet une automatisation avancée et une analyse visuelle précise (Chen et al., 2025).

¹⁷⁴ L'analyse des unités d'action repose sur le modèle de *Facial Action Coding System* (FACS) développé par Ekman & Friesen (1978). Le système FACS décompose les expressions faciales en unités d'action élémentaires, correspondant aux mouvements des muscles faciaux. *OpenFace* est capable de détecter automatiquement ces unités d'action à partir des variations dans la position des points de repère faciaux. Par exemple, le soulèvement des sourcils correspond à l'activation de l'unité d'action AU1, tandis que le plissement des lèvres est associé à l'activation de l'unité AU14. *OpenFace* permet également de mesurer l'intensité de chaque unité d'action sur une échelle de 0 à 5, en fonction de l'amplitude du mouvement musculaire. Cette capacité à quantifier les micro-expressions permet d'obtenir une mesure objective des états émotionnels du locuteur au cours de la narration.

¹⁷⁵ L'algorithme Dlib est une technologie utilisée pour détecter automatiquement les points clés du visage (yeux, sourcils, nez, bouche, menton) dans une image. Il s'appuie sur une méthode d'apprentissage automatique qui "apprend" à reconnaître ces points en analysant de nombreuses images de visages. Une fois entraîné, l'algorithme est capable de localiser rapidement et avec précision les traits du visage, ce qui le rend très utile pour des applications comme la reconnaissance faciale ou l'analyse d'expressions (King, 2009).

¹⁷⁶ En raison du nombre réduit de participants ayant accepté d'être filmés, le corpus analysé par *OpenFace* et *Opengaze* est plus restreint par rapport à ceux qui ont été téléversés dans les autres logiciels.

L'algorithme a permis de détecter des schémas récurrents dans l'activation des unités d'action, en mettant en évidence des variations dans la tension des muscles orbiculaires et des muscles zygomatiques, associés au sourire et à la crispation. Les mouvements asymétriques du visage ont également été étudiés afin de détecter des signes de stress ou de dissociation émotionnelle (Schiff & MacDonald, 1990). L'analyse des rotations de la tête et des clignements des yeux a permis d'évaluer les réactions involontaires du locuteur face à la charge émotionnelle du récit.

Le modèle utilisé dans *OpenFace* a été configuré pour fonctionner à une fréquence de 30 images par seconde (fps), ce qui permet de capter des variations rapides dans les expressions faciales. L'analyse des unités d'action a été réalisée à l'aide du modèle FACS intégré, avec une échelle d'intensité normalisée entre 0 et 5, fournissant ainsi une mesure uniforme et répliquable de l'intensité des expressions faciales. Les résultats ont été exportés sous forme de fichiers CSV, comprenant pour chaque image capturée les coordonnées tridimensionnelles des points de repère, l'intensité des unités d'action et la position de la tête dans l'espace.

L'intégration d'*OpenFace* dans le protocole de recherche a permis d'obtenir une analyse fine des réactions émotionnelles involontaires pendant la narration du trauma. L'analyse des unités d'action a permis d'identifier les schémas d'activation musculaire associés à la peur, à la tristesse et à la colère, en mettant en évidence une corrélation entre la tension faciale et le contenu émotionnel du discours. Les asymétries dans les mouvements du visage ont également été observées, suggérant une tension musculaire involontaire associée à une dissociation émotionnelle.

Or, malgré ses performances élevées, *OpenFace* présente certaines limites méthodologiques. La précision de la détection des unités d'action est influencée par la qualité de la capture vidéo, en particulier dans des conditions de faible luminosité ou de forte variabilité des expressions faciales. L'algorithme de suivi du visage est également sensible aux mouvements rapides ou aux rotations extrêmes de la tête, ce qui peut entraîner des erreurs dans la localisation des points de repère. De plus, la classification des unités d'action repose sur une évaluation automatique de l'intensité musculaire, ce qui implique une part d'erreur dans les cas de faible activation des muscles faciaux.

L'intégration d'*OpenFace* dans cette recherche est toutefois justifiée par sa capacité à fournir une analyse fine et objective des micro-expressions faciales dans un contexte de narration émotionnelle. L'analyse des unités d'action, combinée à la mesure des mouvements de la tête et des clignements des yeux, a permis de croiser les résultats issus de l'analyse comportementale avec ceux de l'analyse prosodique (*Praat*) et psycholinguistique (*LIWC*), offrant ainsi une vision globale des dimensions émotionnelles et cognitives du processus de mise en récit du trauma.

2.4.2 Opengaze

Après l'analyse du comportement facial réalisée avec *OpenFace*, une étape essentielle de notre analyse a consisté à examiner le comportement oculaire des locuteurs pendant la narration du trauma. L'objectif de cette analyse était d'identifier les schémas de fixation du regard, les mouvements oculaires rapides (*saccades*) et les périodes de blocage visuel (*fixations*), afin de mieux comprendre la dynamique attentionnelle et émotionnelle sous-jacente au processus de verbalisation du trauma. Ainsi, le logiciel *Opengaze* a été sélectionné en raison de sa capacité à fournir une analyse précise des mouvements oculaires, en utilisant une approche basée sur le suivi du regard (*eye-tracking*) et la reconnaissance automatique des fixations et des saccades.

Opengaze est un outil open-source basé sur des algorithmes de vision par ordinateur et de machine learning, spécifiquement conçu pour le suivi du comportement visuel dans des contextes de communication spontanée (Voßkühler et al., 2008)¹⁷⁷. Développé par David Voßkühler et son équipe à l'Université de Leipzig, ce logiciel repose sur une architecture modulaire combinant une méthode de détection par caméra infrarouge, un modèle de suivi du regard basé sur l'analyse de la pupille, et un algorithme de classification des fixations et des saccades¹⁷⁸. L'algorithme de détection utilise une caméra infrarouge montée en face du locuteur, qui enregistre les réflexions cornéennes générées par la lumière infrarouge. Ces réflexions sont ensuite analysées par un modèle de régression linéaire, qui permet de calculer en temps réel la position du regard dans l'espace tridimensionnel. Or, dans le cadre de cette étude, *Opengaze* a été utilisé à posteriori sur des vidéos enregistrées dans des conditions standard (sans dispositif infrarouge), ce qui implique une estimation moins précise mais néanmoins robuste de la direction du regard.

Dans ce contexte, *Opengaze* a été exploité afin d'analyser trois dimensions principales du comportement oculaire : la fréquence des fixations, la vitesse des saccades et la durée des périodes de stabilité visuelle. Tout d'abord, les vidéos ont été prétraitées pour extraire les images à une fréquence de 250 Hz, ce qui est compatible avec les standards du suivi du regard et permet une analyse fine des mouvements oculaires rapides. Puis, l'analyse des fixations et des saccades a été réalisée en utilisant une méthode de classification temporelle permettant de distinguer les

¹⁷⁷ Dans ce contexte, plusieurs études ont confirmé l'efficacité d'*Opengaze* dans l'analyse automatique du comportement oculaire et de la dynamique attentionnelle. Voßkühler et al. (2008) ont montré qu'*Opengaze* permet une détection précise des fixations et des saccades dans des contextes de communication spontanée, avec une précision temporelle et spatiale élevée. Misthos et al. (2018) ont démontré que le modèle de régression utilisé dans *Opengaze* permet une estimation fiable de la position du regard, même dans des conditions de faible luminosité.

¹⁷⁸ Les fixations sont définies comme des périodes de stabilité du regard supérieures à 100 millisecondes, avec une vitesse angulaire inférieure à 30 degrés par seconde. Les saccades, quant à elles, sont définies comme des déplacements rapides du regard d'une vitesse angulaire supérieure à 30 degrés par seconde et d'une durée comprise entre 20 et 80 millisecondes.

périodes de fixation et des saccades. L'analyse de la fréquence¹⁷⁹ des fixations a permis de mesurer le nombre moyen de fixations par minute, révélant des variations dans la stabilité du regard pendant la narration du trauma. La vitesse des saccades a été utilisée pour évaluer la dynamique attentionnelle du locuteur, en identifiant les périodes d'hyperactivité oculaire, correspondant à des saccades rapides, et les périodes de blocage attentionnel, marquées par une réduction des mouvements oculaires. La durée des périodes de stabilité visuelle a permis de mesurer la capacité du locuteur à maintenir une fixation prolongée sur un point, ce qui est souvent associé à un état de concentration ou de stress émotionnel.

Enfin, les résultats ont été exportés sous forme de fichiers CSV avec une fréquence d'enregistrement de 250 Hz. Pour faciliter l'analyse, les résultats ont été regroupés par tranches de 100 millisecondes (soit 25 échantillons par tranche), afin de réduire la taille des fichiers tout en conservant une résolution temporelle suffisante. Chaque échantillon contient la position du regard sous forme de coordonnées x et y, la vitesse angulaire du mouvement oculaire, et l'état du modèle, indiquant s'il s'agit d'une fixation ou d'une saccade.

Or, dans le cadre de notre travail sur *Opengaze*, nous avons pu remarquer quelques limites méthodologiques, auxquelles nous allons consacrer quelques lignes. En effet, la précision de la détection du regard est influencée par la qualité de la capture vidéo et par la position de la caméra par rapport au locuteur. Une résolution insuffisante ou une mauvaise orientation de la caméra par rapport au visage peuvent donc entraîner une perte de précision dans la détection des points de repère du regard. De plus, le modèle de classification utilisé dans *Opengaze* repose sur une évaluation automatique de la vitesse angulaire, ce qui peut introduire une erreur dans la détection des saccades lorsque la dynamique du regard est très rapide, entraînant une mauvaise détection des saccades, ou très lente, ce qui peut provoquer une confusion avec une fixation prolongée.

L'analyse du comportement facial et oculaire a ensuite été mise en relation avec les données prosodiques (*Praat*) et psycholinguistiques (*LIWC*), permettant d'appréhender de manière globale les dynamiques émotionnelles et cognitives à l'œuvre dans la mise en récit du trauma.

¹⁷⁹ Le modèle de classification utilisé dans *Opengaze* repose sur un algorithme de type Hidden Markov Model (HMM), capable d'identifier automatiquement les transitions entre les fixations et les saccades en fonction de la vitesse angulaire du mouvement du regard. Le modèle a été configuré pour fonctionner à une fréquence d'échantillonnage de 250 Hz, ce qui est adapté à une analyse basée sur des vidéos enregistrées à une fréquence standard de 30 à 60 images par seconde.

2.5. Suivi du mouvement et analyse biomécanique avec *DeepLabCut*

Dans le cadre de notre travail, nous avons également cherché à compléter l'analyse comportementale faciale par une évaluation des mouvements corporels des locuteurs pendant la narration du trauma, en nous concentrant sur les mouvements du buste, des bras et des mains visibles dans les enregistrements vidéo. L'objectif de cette analyse était d'identifier les variations posturales, les micro-mouvements corporels et les ajustements kinésiques associés à la charge émotionnelle du discours. Cette approche permet de capturer des indices comportementaux inconscients souvent difficiles à détecter par une simple observation directe.

Pour cette tâche, nous avons utilisé *DeepLabCut*, un logiciel de suivi des mouvements basé sur l'apprentissage profond, que nous avons choisi en raison de sa capacité à fournir une analyse automatique et précise des mouvements corporels à partir de vidéos enregistrées, en utilisant une méthode consistant à suivre automatiquement les points de référence corporels¹⁸⁰.

Développé par Mackenzie Mathis et Alexander Mathis (Mathis et al., 2018), *DeepLabCut* s'appuie sur une architecture de type réseau de neurones convolutifs utilisant une méthode d'apprentissage supervisé. Le modèle a été entraîné sur un ensemble de vidéos annotées manuellement, dans lesquelles chaque point de référence corporel (articulations, tête, épaules, mains) est marqué avec précision. Une fois entraîné, ledit logiciel a été capable de détecter automatiquement ces points dans une nouvelle vidéo, même en présence de mouvements rapides ou de changements de luminosité.

Le corpus que nous avons soumis à l'analyse est constitué de cinquante vidéos recueillies à l'aide d'une webcam d'ordinateur placée en face du locuteur, capturant le buste, les bras, la tête et les mains en plan rapproché. L'utilisation d'une webcam, bien qu'elle présente une résolution et une fréquence de capture modestes par rapport à un système professionnel, s'est révélée suffisante pour capter avec précision les mouvements du buste et des bras dans un cadre de narration statique. L'analyse a été configurée pour suivre principalement les mouvements des épaules, des coudes, des poignets, de la tête et du haut du torse. Une fois la vidéo soumise au modèle, *DeepLabCut* extrait une série d'images temporelles à une fréquence d'échantillonnage de 30 images par seconde (fps), ce qui correspond à la fréquence de capture standard d'une webcam. Le modèle localise automatiquement les points de référence corporels à l'aide d'un réseau convolutif, puis associe chaque point détecté à une articulation spécifique (par exemple :

¹⁸⁰ Plusieurs études ont souligné l'efficacité de ce logiciel. Mathis et al. (2018) ont montré que *DeepLabCut* permet une détection précise des points de référence corporels, avec une marge d'erreur inférieure à 3 millimètres. Lauer et al. (2021) ont démontré que la méthode de régression utilisée dans *DeepLabCut* permet une estimation fiable des trajectoires de mouvement, même dans des conditions de faible éclairage ou de mouvement rapide.

épaule, coude, poignet). Le modèle applique ensuite un filtre de Kalman¹⁸¹ pour lisser les trajectoires de mouvement et corriger les erreurs de détection. Cette méthode permet de reconstruire la trajectoire des mouvements corporels dans l'espace bidimensionnel, en tenant compte des variations de vitesse, d'amplitude et de direction. À la suite de l'analyse, les résultats ont été exportés sous forme de fichiers CSV comprenant, pour chaque image, la position bidimensionnelle des points de référence corporels, la vitesse de déplacement et l'angle de flexion des articulations.

Or, malgré ses performances élevées, *DeepLabCut* présente certaines limites méthodologiques dans le cadre spécifique de cette étude. Tout d'abord, la précision de la détection des points de référence et la mesure de la stabilité corporelle sont influencées par la qualité de la capture vidéo et par la position de la webcam par rapport au locuteur. De plus, les mouvements rapides ou les rotations extrêmes du buste peuvent entraîner une perte temporaire du suivi, ce qui peut fausser l'estimation des trajectoires de mouvement. Enfin, la classification des mouvements repose sur une estimation automatique de la vitesse et de l'amplitude du mouvement, ce qui peut introduire une marge d'erreur dans le cas de gestes rapides ou multidirectionnels.

Ainsi, nous avons fait le choix d'intégrer *DeepLabCut* à notre protocole de recherche en raison de sa capacité à fournir une analyse fine et objective des mouvements corporels dans un contexte de narration émotionnelle. L'analyse des mouvements des bras et des mains, combinée à la mesure de la symétrie corporelle et de la stabilité posturale, permet de capter les réactions physiologiques involontaires associées à la charge émotionnelle du récit. Ceci nous a permis de croiser les résultats issus de l'analyse biomécanique avec ceux des analyses précédentes, offrant ainsi une vision globale et multimodale des phénomènes inhérents au processus de mise en récit du trauma.

2.6. Annotation et analyse multimodale avec ELAN

Une composante fondamentale de notre méthodologie a consisté à combiner les résultats des différentes analyses dans une étude multimodale des phénomènes observés. L'objectif de cette approche était de synchroniser les données verbales et non-verbales dans une structure temporelle unifiée, permettant une analyse transversale. Pour cette tâche, le logiciel *ELAN* (*EUDICO Linguistic Annotator*) a été sélectionné en raison de sa capacité à fournir une

¹⁸¹ Le filtre de Kalman est un algorithme récursif capable de prédire la position future d'un point en se basant sur la trajectoire passée et ajuste cette prédiction en fonction des nouvelles mesures reçues, même si celles-ci sont légèrement erronées ou bruitées. Cette méthode permet ainsi de reconstruire une trajectoire fluide et réaliste des mouvements corporels dans l'espace bidimensionnel, en prenant en compte les variations de vitesse, d'amplitude et de direction des gestes (Peiris et al., 2024).

plateforme d'annotation multimodale, capable d'intégrer simultanément plusieurs sources de données audio, vidéo et textuelles dans un même environnement d'analyse (Wittenburg et al., 2006)¹⁸².

Développé par le *Max Planck Institute for Psycholinguistics* à Nimègue (Pays-Bas), *ELAN* est un logiciel open-source conçu pour l'annotation et l'analyse de corpus audiovisuels. Il permet de segmenter et d'annoter des fichiers audio et vidéo en créant des pistes d'annotation synchronisées, qui peuvent être alignées avec des transcriptions textuelles et des données biométriques. L'architecture d'*ELAN* repose sur une structure hiérarchique d'annotations, dans laquelle chaque piste d'annotation est associée à une catégorie spécifique (parole, comportement facial, mouvement corporel). Cette structure permet de superposer plusieurs couches d'annotation dans une ligne temporelle unifiée, facilitant l'identification des relations entre les différentes modalités du discours.

Le fonctionnement d'*ELAN* repose sur une combinaison de modules intégrés, permettant une segmentation automatique du signal, une annotation manuelle ou semi-automatique et une synchronisation temporelle entre les différentes pistes d'annotation. La première étape de l'analyse consiste à importer les fichiers audio et vidéo dans l'interface d'*ELAN*, en créant une piste principale pour la parole et des pistes secondaires pour le comportement facial, le regard et les mouvements corporels. Une fois les pistes créées, *ELAN* permet d'aligner automatiquement le texte transcrit (produit par *Whisper*) avec le signal audio, en utilisant une méthode de segmentation basée sur la reconnaissance des pauses et des frontières prosodiques. Ce processus permet de synchroniser chaque segment de la transcription avec le moment exact de sa production dans le fichier audio.

Dans le cadre de cette recherche, *ELAN* a été utilisé pour segmenter et annoter les récits traumatiques à plusieurs niveaux. Le modèle utilisé dans *ELAN* a été configuré pour une analyse à résolution fine, avec une fenêtre temporelle de 10 millisecondes pour la segmentation du signal audio et une fréquence de 30 images par seconde pour le traitement du signal vidéo. La piste principale a été utilisée pour la transcription textuelle, alignée avec le signal audio. Les pistes secondaires ont été utilisées pour annoter les variations prosodiques, les micro-expressions faciales, les orientations du regard, les fixations et les saccades, ainsi que les gestes. L'annotation

¹⁸² Divers travaux ont mis en évidence la pertinence d'*ELAN* pour l'analyse multimodale du discours et des comportements non verbaux. Wittenburg et al. (2006) ont montré qu'*ELAN* permet une synchronisation temporelle précise entre le signal audio et le signal vidéo, avec une marge d'erreur inférieure à 10 millisecondes. Crasborn et Sloetjes (2008) ont démontré que le système de gestion des pistes d'annotation dans *ELAN* permet une analyse simultanée de plusieurs couches de données, facilitant l'intégration des résultats issus de différentes modalités d'analyse.

des différents indices a été réalisée manuellement et les résultats ont été exportés sous forme de fichiers XML et prises d'écran.

L'intégration d'*ELAN* dans le protocole de recherche a permis d'obtenir une vision globale et synchronisée du processus de mise en récit du trauma, en identifiant des schémas récurrents dans la synchronisation ou dans la dissociation des comportements verbaux et non-verbaux¹⁸³. De plus, la capacité d'*ELAN* à intégrer simultanément plusieurs modalités de données a optimisé le croisement des résultats issus des analyses linguistique, prosodique et mimico-gestuelle, offrant ainsi une représentation complète du processus de verbalisation du trauma.

Or, malgré ses performances avérées, *ELAN* présente certaines contraintes méthodologiques. La synchronisation entre le signal audio et le signal vidéo repose sur une correspondance temporelle basée sur l'horodatage des fichiers d'entrée, ce qui implique une marge d'erreur dans les cas de désynchronisation entre les pistes. De plus, l'annotation des phénomènes comportementaux (expressions faciales, mouvements corporels) repose en partie sur une segmentation manuelle, ce qui introduit une part de subjectivité dans l'identification des événements comportementaux. Enfin, la gestion des grandes quantités de données multimodales dans *ELAN* nécessite une capacité de traitement informatique élevée, ce qui peut limiter la fluidité de l'analyse dans le cas de corpus très volumineux.

Le recours à *ELAN* s'est ainsi imposé dans cette recherche en raison de sa capacité à offrir une plateforme d'analyse multimodale exhaustive, permettant la synchronisation fine de la parole, de la prosodie, du comportement facial, du regard et des mouvements corporels. Cette intégration a rendu possible un croisement des dimensions linguistique, émotionnelle et comportementale impliquées dans la mise en récit du trauma, fournissant une représentation cohérente et détaillée de l'ensemble du processus narratif. Cette dernière étape constitue ainsi le socle méthodologique à partir duquel ont été constitués le corpus et le protocole de triangulation des données, présentés dans les volets suivants.

¹⁸³ En effet, l'analyse multimodale réalisée avec *ELAN* a permis de mettre en évidence plusieurs phénomènes de synchronisation entre les modalités verbales et non verbales du discours traumatique. Les augmentations de la fréquence de la parole étaient souvent associées à une augmentation de la fréquence des saccades oculaires et des micro-expressions faciales associées à la tension musculaire. Les ralentissements du rythme de la parole coïncidaient fréquemment avec une diminution de la fréquence des mouvements oculaires et une augmentation de la stabilité posturale, ce qui suggère un état d'hypervigilance ou de blocage émotionnel. L'analyse des chevauchements entre la parole et les réactions faciales a révélé une corrélation entre l'activation musculaire du visage (plissement des lèvres, élévation des sourcils) et la production de segments émotionnels dans le discours.

3. De la collecte des données à leur exploitation : méthodologie, référents descriptifs et critères d'analyse

La constitution d'un corpus représentatif et annoté constitue une étape centrale dans toute recherche empirique en sciences du langage, et plus encore lorsqu'il s'agit d'appréhender un objet aussi complexe que la verbalisation du trauma en contexte bilingue. L'étude des récits traumatiques ne peut donc se limiter à l'analyse des seuls contenus thématiques : elle engage une attention fine aux formes linguistiques, prosodiques et comportementales par lesquelles l'expérience traumatique s'inscrit dans l'acte de dire, qu'il soit verbal ou non verbal, en fonction du statut subjectif des langues mobilisées — *in esse* ou *in fieri*.

Face à l'ineffable du traumatisme, les récits oraux se construisent dans une tension constante entre ce qui peut être dit, ce qui ne peut être exprimé qu'à demi-mot, et ce qui échappe à toute verbalisation. Comprendre comment les locuteurs marquent, linguistiquement et corporellement, la trace d'une expérience traumatique suppose d'adopter une méthodologie capable d'articuler plusieurs niveaux d'analyse. Fidèle à l'approche psycholinguistique néoténique qui sous-tend ce travail, la présente section vise à expliciter les outils, les critères et les protocoles qui ont permis de décrire ces dynamiques expressives à travers une lecture contextuelle, multimodale et comparée.

Afin de rendre compte des dynamiques expressives observables dans ces récits, nous présenterons d'abord les choix opérés pour la constitution du corpus, incluant les critères de sélection des participants, les contextes de production et les modalités d'encodage. Puis, nous introduirons les outils mobilisés pour l'analyse des manifestations verbales du trauma, en s'appuyant sur l'échelle SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2021, 2025), adaptée ici aux langues concernées et pensée dans une perspective à la fois intra- et intersystémique. Enfin, nous présenterons la grille NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître), développée spécifiquement pour l'analyse des manifestations non verbales, fondée sur une typologie articulée d'indices prosodiques, gestuels et expressifs, en lien avec les travaux récents en linguistique gestuelle et en psychopathologie du trauma.

3.1. Constitution des corpus

Dans le cadre de notre recherche sur le traitement du traumatisme en contexte bilingue, une étape clé a été la constitution du corpus, fondement essentiel à la collecte et à l'analyse des données. Ce processus a nécessité une réflexion approfondie sur plusieurs critères de sélection et d'organisation du corpus avant d'aboutir à une configuration définitive, permettant de répondre à notre hypothèse de travail selon laquelle la langue mobilisée lors de la verbalisation influence

non seulement la structuration du récit, mais aussi la charge émotionnelle associée au souvenir traumatique. La constitution du corpus s'appuie ainsi sur une double perspective : comprendre la dynamique d'interaction entre les langues pratiquées par le locuteur et analyser les régularités discursives et émotionnelles dans le récit traumatique.

Dans ce contexte, nous avons sélectionné plusieurs paramètres de constitution du corpus en nous appuyant sur une série de travaux théoriques ayant montré l'importance des facteurs linguistiques et cognitifs dans la gestion des souvenirs et des affects en contexte bilingue (cf. Chapitre III, § 1.1 et § 1.2). Le répertoire linguistique des locuteurs a été pris en compte, en tenant compte des langues acquises précocement et de celles acquises plus tardivement¹⁸⁴. De même, le contexte d'acquisition et d'usage des langues concernées a été pris en compte, dans la mesure où la théorie de la néoténie linguistique (Bajrić, 2013) postule que la plasticité cognitive propre au sujet bilingue favorise une réorganisation continue de ses compétences langagières en fonction des contextes et des expériences vécues.

Les relations cognitives que les locuteurs entretiennent avec ces langues ont également été considérées, en distinguant les rapports *in esse-in esse* et les rapports *in esse-in fieri*. Enfin, le répertoire d'indices verbaux et non verbaux observés dans les productions des locuteurs a été intégré à l'analyse, dans la mesure où la co-occurrence entre parole et geste joue un rôle central dans la structuration du récit traumatique (Paniz, à paraître, 2025 ; Paniz, à paraître, 2026).

Un choix méthodologique initial a consisté à ne pas séparer les indices verbaux et non verbaux dans deux corpus distincts. Ce choix repose sur la conception défendue par Vladimirska, Paniz et Saulan (à paraître, 2026), selon laquelle le geste ne constitue pas un simple complément à l'expression linguistique, mais un élément constitutif de l'activité langagière. Cette approche permet de saisir la manière dont les indices non verbaux s'articulent à l'expression linguistique dans le cadre de la verbalisation du trauma, participant ainsi à la régulation émotionnelle et à la construction du sens en contexte traumatique.

Une autre question méthodologique a concerné la pertinence de prendre en compte l'ordre d'acquisition des langues par les locuteurs. Nous nous sommes ici appuyées sur la théorie de la néoténie linguistique, selon laquelle le critère chronologique ne constitue pas un facteur déterminant dans le cadre de l'étude du bilinguisme et de l'appropriation linguistique (Bajrić, 2013). De ce fait, l'ordre d'acquisition n'est pas nécessairement corrélé à l'intensité de la remémoration ou à la précision du récit. Cette approche est soutenue par les résultats de Schrauf

¹⁸⁴ Dans notre corpus, les langues acquises précocement correspondent systématiquement à des langues *in esse*, tandis que les langues apprises plus tardivement relèvent, selon les cas, soit du rapport *in esse*, soit du rapport *in fieri*. Bien que la perspective néoténique rejette le critère chronologique comme fondement du statut subjectif des langues, nous conservons une distinction fondée sur l'âge d'acquisition. En effet, comme nous le montrerons dans le Chapitre VI, l'acquisition précoce peut, dans certaines configurations, influencer les modalités de verbalisation du vécu traumatique.

et Rubin (2000), qui montrent que la langue mobilisée lors de la remémoration d'un souvenir influence la précision du souvenir et la charge émotionnelle perçue, indépendamment de l'ordre d'acquisition.

Comme évoqué *supra*, nous avons également exploré la possibilité d'organiser le corpus en fonction des rapports cognitifs que les locuteurs entretiennent avec les langues étudiées. Cette approche nous a conduits à établir une division initiale en deux corpus : un corpus *LIE-LIE*, composé de récits de locuteurs disposant d'une intuition énonciative dans les deux langues qu'ils parlent, et un corpus *LIF-LIE*, regroupant les récits de locuteurs disposant d'une intuition énonciative dans une seule des deux langues concernées¹⁸⁵. Cependant, l'analyse du profil linguistique des locuteurs a révélé qu'une classification supplémentaire fondée sur les couples de langues impliqués (français-anglais ou français-italien) permettrait une analyse plus fine et une meilleure comparaison interlangues¹⁸⁶.

Ainsi, l'organisation globale des deux corpus obtenus vise à systématiser le croisement de deux niveaux d'analyse : une analyse des productions langagières en fonction des relations cognitives que le locuteur entretient avec les langues de son répertoire, et une analyse comparative des couples de langues impliqués (français-italien et français-anglais). Nous allons à présent présenter les référents descriptifs et les critères d'analyse qui ont guidé l'annotation des récits et structuré la triangulation des données verbales et non verbales au cœur de ce travail.

3.2. Triangulation des données verbales intra- et intersystémiques

L'examen des manifestations verbales liées au trauma dans les récits de notre corpus repose sur un cadre descriptif issu de la pratique clinique en ce qui concerne le diagnostic et le traitement des troubles psychiques (Auxéméry & Gayraud, 2025). Ce cadre est enrichi par une approche psycholinguistique néoténique innovante, centrée sur les rapports singuliers que chaque être locuteur entretient avec les langues qu'il parle, en prenant aussi bien en compte les spécificités cognitives et affectives associées au statut – *in esse* ou *in fieri* – des langues en question.

Ainsi, afin de prendre en compte les spécificités des rapports cognitifs *in esse* et *in fieri* nous faisons la distinction entre deux types d'analyses : l'une intrasystémique, qui concerne les productions d'un même locuteur entretenant un rapport *in esse* avec les langues qu'il parle, et l'analyse intersystémique, mettant en lumière les écarts cognitifs et linguistiques entre le rapport

¹⁸⁵ Pavlenko (2012) ainsi que Schrauf et Rubin (2000) ont montré que la langue mobilisée lors de la remémoration d'un souvenir peut influencer la structuration narrative et la charge émotionnelle du récit. Ces résultats suggèrent qu'un rapport cognitif différencié aux langues mobilisées — notamment en termes d'intuition énonciative — est susceptible d'entraîner des modalités de verbalisation distinctes, raison pour laquelle nous avons distingué et traité séparément les corpus *LIE-LIE* et *LIF-LIE*.

¹⁸⁶ Cette double segmentation est soutenue par les résultats de Schrauf et Rubin (2000) et de Marian et Neisser (2000), qui montrent que la configuration linguistique influence la structuration narrative et la gestion des affects.

in esse et le rapport *in fieri*. Cette distinction apparaît essentielle en ce qu'elle engage des rapports cognitifs locuteur-langues différents, susceptibles de conditionner la stabilisation énonciative, la construction syntaxique, la référence pronominale ou encore la capacité à recourir aux ressources figuratives. En *langue in fieri*, ce phénomène apparaît d'autant plus intéressant en raison de l'existence de trois niveaux de cognition, chacun plus ou moins marqué par une interpénétration de la *langue in esse*, susceptible de produire des interférences linguistiques et/ou comportementales. Or, nous estimons que les éventuelles interférences repérées dans le cadre de l'analyse intersystémique constituent des clés d'accès à tout un ensemble de données en ce qui concerne l'intégration linguistique, et par ricochets également mnésique, de l'évènement traumatique en question.

De plus, nous postulons également que, en fonction du niveau de cognition en *langue in fieri*, la manière dont les items *SPLIT-10* s'actualisent peut-être influencée, constat qui sera étalé par la suite. Par ailleurs, dans une perspective néoténique, les langues ne sauraient être réduites à de simples systèmes de signes : elles constituent avant tout des milieux d'inscription du *Dasein* au sens linguistique. Autrement dit, elles façonnent la manière dont le sujet habite le monde, s'y inscrit et y inscrit son expérience – tant sur le plan cognitif que sur le plan discursif. Ce rapport à la langue s'ancre dans ce que la néoténie linguistique nomme le *sentiment linguistique*, cette intuition profonde, non formulée mais structurante, de ce qu'une langue « permet » ou « ne permet pas » de dire (Bajrić, 2013 ; Rezapour, 2019 : 45). Cette capacité d'actualisation du dire trouve néanmoins sa limite dans ce que l'on peut nommer le *silence des langues* (Bajrić, 2013 : 315), qui émerge, notamment dans le contexte traumatique, lorsque les ressources grammaticales ou lexicales disponibles ne suffisent plus à porter certaines expériences extrêmes. Ce silence manifeste la résistance propre au langage face à l'énonciation du trauma, révélant les zones d'indicible que le système peine à inscrire dans le discours.

Dans cette perspective, le recours à une grille d'analyse linguistique structurée permet de rendre opérationnelle l'observation des manifestations discursives du traumatisme à travers les différentes langues mobilisées. C'est pour cette raison que nous avons retenu l'échelle *SPLIT-10*, développée par Auxéméry et Gayraud (2021), dont il a été question *supra*. Avant de détailler les phénomènes linguistiques retenus pour chaque item, nous souhaitons introduire une précision importante : bien que l'échelle *SPLIT-10* ait été développée en français et pour l'analyse de récits de locuteurs francophones, la définition des différents items est fondée sur une analyse fine de la littérature anglophone précédente (O'Kearney & Perrott, 2006 ; Römisch et al., 2014 ; Kleim et al., 2018 ; Jaeger et al., 2014), ce qui permet de valider la pertinence interlinguistique de certains marqueurs tout en proposant une application nouvelle pour d'autres. Ainsi, nous présenterons

tout d’abord en détail les dix critères de l’échelle *SPLIT-10*¹⁸⁷, en précisant les éléments retenus pour la cotation de chacun de ces critères dans les trois langues concernées par ce travail de recherche. Dans le cas où le descriptif des critères de la *SPLIT-10* proposés par Auxéméry et Gayraud divergent avec les résultats des études anglophones¹⁸⁸ ou ne permet pas une application directe à l’anglais ou à l’italien, une adaptation¹⁸⁹ a été proposée, tenant ainsi compte des spécificités syntaxiques, pronominales ou discursives propres à chaque langue¹⁹⁰.

Le premier item, *référence à la mort*, renvoie à la mobilisation, par le locuteur, d’éléments lexicaux relevant explicitement du champ sémantique de la mort (Auxéméry & Gayraud, 2021). Ont ainsi été classés dans cette catégorie tous les énoncés en français contenant des termes tels que *mort*, *mourir*, *décéder*, *tuer*, ou des expressions associées à la disparition ou à la destruction vitale comme *j’ai senti que tout s’arrêtait*, *je n’existais plus dans ce moment-là*, etc. Cet item trouve un écho empirique dans plusieurs études anglophones, qui identifient, dans les récits traumatiques produits en anglais, une fréquence significativement accrue de termes du même champ lexical. Ainsi nous avons retenu pour l’analyse des extraits en langue anglaise des unités lexicales comme *death*, *dead*, *to die*, *killed* (O’Kearney & Perrott, 2006 ; Römisch et al., 2014 ; Kleim et al., 2018). Dans les récits en langue italienne, nous avons retenu de manière équivalente les occurrences de termes tels que *morte*, *morire*, *uccidere*, *stava per morire*, ou encore des tournures plus idiomatiques comme *mi è passata davanti la morte*. Ces formes traduisent, comme dans les deux autres langues, une mise en mots explicite de l’expérience de menace vitale, souvent centrale dans le récit traumatique. En l’absence d’études italiennes portant spécifiquement sur cet item chez les adultes, cette catégorisation repose ici sur une lecture analytique conforme à l’approche définie par l’échelle *SPLIT-10*, et adaptée aux spécificités lexicales de la langue.

Le deuxième item, *contexte spatiotemporel*, regroupe ensuite tous les actes de langage dans lesquels le locuteur fournit des détails et des indications précises en ce qui concerne le

¹⁸⁷ Les exemples proposés dans le cadre de l’illustration des items de l’échelle *SPLIT-10* et du tableau récapitulatif qui suit la description détaillée de ces derniers sont extraits du corpus de notre travail de recherche.

¹⁸⁸ Dans ce contexte, nous ne faisons aucune référence à des études portant sur l’analyse des marqueurs linguistiques du TSPT en ce qui concerne les locuteurs italophones car, à l’heure actuelle, les données empiriques et les travaux existant sur les récits traumatiques oraux d’adultes restent limités. Dans ce contexte, il est toutefois essentiel de souligner que l’étude de Castiglioni et al. (2023), centrée sur des récits écrits de femmes victimes de violences conjugales, met en évidence l’apparition de marqueurs linguistiques dudit trouble, notamment en ce qui concerne l’emploi de termes liés au champ lexical de la mort et l’emploi de pronoms personnels à valeur générique. Or, l’étude en question ayant été effectuée sur un corpus écrit, les éléments de cotation retenus pour les marqueurs identifiés dans les récits en langue italienne ont été retenus et sélectionnés en fonction de notre propre connaissance de la langue en question et des phénomènes linguistiques étant conformes, ou non, à son *vouloir-dire*.

¹⁸⁹ Les réajustements mis en place ne remettent pas en cause les fondements de l’échelle, mais visent à garantir sa pertinence interlinguistique dans le cadre de la présente analyse.

¹⁹⁰ Les références aux études ayant permis l’adaptation de la grille *SPLIT-10* à l’italien et à l’anglais, ainsi que celles ayant servi à définir les critères de la NV-*SPLIT-10*, seront mentionnées en notes de bas de page pour ne pas alourdir la lecture.

contexte spatiotemporel de l'évènement traumatique. Ainsi, ont été classés dans cet item à la fois les indications exactes de l'heure et des lieux où l'évènement est survenu, aussi bien que la durée des faits, les objets faisant partie du décor de la scène et l'éventuelle difficulté à évaluer la durée des faits¹⁹¹. En français, nous avons inclus des expressions comme : *je suis rentrée à 18h05 et à 18h10 c'était déjà le bordel ; j'étais assis devant la gare, juste à côté de l'entrée*. En anglais : *it lasted exactly five minutes, but it felt like forever ; I was going for a run, I ran past the post office right next to the cute little park where I go running every morning*. En italien : *mi ero appena alzata e stavo bevendo un caffè prima di andare al lavoro, erano circa le otto, otto e cinque ; ero vicino alla stazione centrale, proprio accanto all'ingresso*.

Puis, ont été répertoriés dans le troisième item, *caractère irréel de la scène*, tous les éléments liés au lexique de l'étrangeté, par lequel le locuteur exprime le caractère irréel et étrange des faits. Ce critère repose sur l'identification d'un lexique subjectif qui traduit une rupture avec la perception ordinaire du monde, et constitue un indicateur linguistique possible de dissociation. Il ne s'agit pas de simples descriptions factuelles, mais de formulations marquant une impossibilité à reconnaître les événements comme appartenant à une réalité cohérente ou maîtrisable. En français, les expressions retenues incluent par exemple : *j'avais l'impression d'être dans un rêve, c'était irréel, je ne réalisais pas ce qui se passait, j'étais comme déconnecté, c'était pas la vraie vie*. Elles traduisent une forme de déréalisation linguistiquement marquée. En anglais, bien que le lexique de l'étrangeté ne soit pas isolé comme tel dans les études empiriques existantes, certaines formulations de type *it felt like a dream, I was numb, it didn't feel real, everything was blurred* ont été retenues lorsqu'elles apparaissaient dans le corpus étudié. Ces tournures, bien qu'absentes des codifications standardisées de la littérature (cf. O'Kearney & Perrott, 2006 ; Römisch et al., 2014), ont été intégrées ici à titre exploratoire, dans la mesure où elles traduisent une perception subjective d'étrangeté ou de perte de repères. En italien, les occurrences retenues comprennent des expressions telles que : *sembrava un sogno, era tutto irreal, non sembrava vero, non capivo cosa stava succedendo*, ou encore *come se fossi stato*

¹⁹¹ Bien que les études anglophones de O'Kearney et Perrott (2006) et de Römisch et al. (2014) aient mis en évidence des phénomènes d'instabilité temporelle dans les récits traumatiques – notamment à travers l'alternance non marquée entre les temps du passé et du présent – ces travaux n'ont pas été mobilisés dans le cadre de la présente analyse. Ce choix s'appuie sur les principes méthodologiques énoncés par Auxéméry et Gayraud (2021), selon lesquels de telles alternances ne peuvent être considérées comme des marqueurs spécifiques du TSPT sans une analyse contextuelle fine. En effet, ces auteurs rappellent que l'alternance des temps verbaux est un phénomène fréquent dans les récits non pathologiques, où elle peut remplir diverses fonctions énonciatives, telles que l'effet de dramatisation ou l'implication du destinataire. Dès lors, l'usage des temps verbaux ne saurait, à lui seul, indiquer un déséquilibre psychique. Il importe de distinguer la forme verbale (le temps grammatical) de son emploi discursif (valeur temporelle référentielle, énonciative ou aspectuelle), car un même temps peut renvoyer à des temporalités différentes, et réciproquement (Auxéméry & Gayraud, 2021). De ce fait, l'item en question est ici appliqué dans le strict respect de sa définition initiale : il désigne les énoncés dans lesquels le locuteur explicite le cadre temporel et/ou spatial de l'évènement traumatique. L'alternance des temps verbaux n'est donc pas retenue comme critère distinct dans cette analyse, afin de préserver la cohérence méthodologique de l'échelle et de rester fidèle à ses fondements linguistiques.

fuori dal mio corpo. Là encore, il s'agit d'une verbalisation explicite de la perte de réalité ou de la distorsion perceptive, bien que la littérature italienne ne documente pas encore ce phénomène de façon systématique chez l'adulte.

Le quatrième item, *métaphores et comparaisons*, désigne les formulations dans lesquelles le locuteur recourt à des images figuratives – comparaisons explicites (comme, come, like/as if) ou métaphores implicites – pour exprimer une réalité traumatique difficile à nommer directement. Ces figures de style traduisent souvent un effort de mise en sens symbolique ou de distanciation de l'expérience. Dans les récits analysés, les métaphores et comparaisons observées en français (ex. : *c'était comme un cauchemar, j'ai cru que mon cœur allait exploser*), en anglais (*it was like being hit by a wave, everything went dark*) et en italien (*era come in un film horror, il cuore mi stava per esplodere*) permettent d'exprimer la sidération, l'intrusion sensorielle ou la détresse corporelle. Or, il est important de préciser que les études empiriques existantes en anglais (O'Kearney & Perrott, 2006 ; Römisch et al., 2014) ne traitent pas spécifiquement de ces figures dans leurs protocoles d'analyse, et les études portant sur les marqueurs linguistiques oraux du TSPT en italien ne fournissent pas non plus de cadre validé chez l'adulte (Castiglioni et al., 2023). L'inclusion de cet item dans l'échelle *SPLIT-10* repose donc ici sur une observation qualitative du corpus et sur les principes théoriques posés par Auxéméry & Gayraud (2021), pour qui ces formes figuratives constituent des marqueurs discursifs de subjectivation et de mise en récit du trauma.

Les items 5 et 6 de l'échelle *SPLIT-10* s'inscrivent dans la sphère corporelle du récit traumatique, mais ils opèrent une différenciation fondamentale entre deux niveaux linguistiques : l'un relève de la nomination référentielle, l'autre de la mise en récit grammaticale. L'item 5, *mention des parties du corps*, regroupe les énoncés dans lesquels le locuteur nomme de manière explicite des segments corporels — qu'ils soient touchés, blessés ou simplement convoqués comme repères somatiques (Auxéméry & Gayraud, 2021). Les termes retenus peuvent désigner des parties visibles (ex. : *main, visage, jambes*), des douleurs ou impacts (ex. : *plaie, sang, bosse*), ou encore le corps dans son intégralité (ex. : *corps, poitrine*). À titre d'exemples, on trouve dans les récits en français : *j'avais du sang sur les jambes, il m'a frappé au visage, mon ventre me faisait mal*. En anglais : *there was blood on my head, he grabbed my arm, my chest was hurting*. En italien : *avevo sangue sulla faccia, mi faceva male la schiena, sentivo le gambe tremare*. Ces énoncés témoignent d'une mise en mots directe de la mémoire corporelle, souvent associée à une reviviscence physique de l'événement.

L'item 6, *mouvements et positions du corps*, s'articule de manière complémentaire à l'item précédent. Il regroupe les verbes ou périphrases décrivant la manière dont le corps se trouve positionné, affecté ou mis en mouvement dans la scène traumatique — sans déplacement

volontaire mais dans des états de chute, d'immobilité ou de sidération (*ibid.*). Par exemple, sont ici retenues des formes telles que *tomber, s'effondrer, être allongé, ne pas réussir à se lever*. Dans le corpus, les récits en français contiennent des énoncés comme : *je suis tombé par terre, mon corps s'est figé, je suis resté allongé*. En anglais : *I collapsed, my body froze, I was lying there, unable to move*¹⁹². En italien : *sono caduta per terra, ero distesa e non riuscivo a muovermi, il mio corpo era bloccato*. Ces formulations traduisent une corporalité souvent subie, non maîtrisée, et participent à la mise en scène discursive de la sidération ou de la violence. En ce sens, alors que l'item 5 met l'accent sur l'identification référentielle de parties corporelles, l'item 6 capte le récit performatif du corps en action ou en position, à travers les verbes et structures syntaxiques qui organisent ces descriptions¹⁹³.

Le septième item de l'échelle *SPLIT-10* porte sur l'emploi des pronoms génériques, entendus comme des formes pronominales permettant au locuteur d'énoncer une expérience sans en assumer directement la subjectivité. Ce phénomène a été initialement observé dans les corpus francophones à travers l'usage récurrent des pronoms *on, tu* et *vous* employés dans une valeur générique ou impersonnelle. Ces formes permettent de désigner un sujet indéfini ou collectif, souvent dans le but d'atténuer l'implication personnelle du locuteur face à une expérience traumatique¹⁹⁴. Cet usage renvoie à une stratégie discursive de distanciation, analysée comme

¹⁹² Concernant les travaux anglophones, il convient de souligner que ni O'Kearney & Perrott (2006), ni Römisch et al. (2014) ne formulent explicitement cette distinction entre référence au corps et mouvement corporel. Néanmoins, les deux études relèvent une fréquence importante de formulations impliquant le corps dans les récits traumatiques, notamment par l'évocation de blessures, de sensations physiques et de réactions motrices comme les chutes, les blocages ou les états de sidération (Römisch et al., 2014 ; O'Kearney & Perrott, 2006). Ces observations confirment empiriquement l'importance de la dimension corporelle dans la narration du trauma, bien qu'elles ne soient pas thématisées de manière formelle en deux catégories distinctes.

¹⁹³ Il est à noter qu'Auxéméry & Gayraud (2021) ne formulent pas textuellement cette dichotomie, mais leur méthodologie — et plus largement leur conception du *SPLIT* — l'autorise. En effet, les auteurs envisagent l'inscription du corps dans le récit traumatique comme un élément essentiel du syndrome dissociatif, observable tant au niveau lexical que syntaxique, même si la formulation de cette distinction reste implicite dans leur article (Auxéméry & Gayraud, 2021). Dès lors, la distinction entre les deux items est ici assumée en tant que choix méthodologique propre à ce travail, inscrit dans une perspective psycholinguistique néoténique. Cette dernière suppose que le corps n'est pas seulement évoqué comme objet du trauma, mais aussi comme vecteur d'énonciation, et que la manière dont le sujet mobilise le lexique anatomique ou grammaticalise ses postures traduit des rapports différenciés à la mémoire traumatique selon la langue mobilisée. Cette articulation permet également de mieux interroger les effets de la *langue in esse* ou *in fieri* sur la mise en discours du corps, en tenant compte des contraintes morphosyntaxiques propres à chaque système linguistique.

¹⁹⁴ L'emploi des pronoms personnels *on, tu* et *vous* dans les récits traumatiques a été identifié par plusieurs études récentes (Auxéméry & Gayraud, 2022 ; Paniz 2024 ; Quillivic et al., 2024) comme un indicateur de dépersonnalisation discursive, dans la mesure où ces formes permettent au locuteur de mettre à distance son propre vécu. En évitant le recours à *je*, elles ouvrent une zone d'indétermination pronominale où l'expérience est rapportée comme potentiellement partagée, collective ou impersonnelle (Paniz, 2024). Auxéméry et Gayraud (2022) confirment que ces emplois pronominaux génériques sont significativement plus fréquents chez les sujets souffrant de TSPT, y voyant l'un des marqueurs d'un processus dissociatif : le locuteur s'extrait du centre énonciatif en projetant l'expérience sur un destinataire générique ou un tiers imaginaire, ce qui constitue une stratégie de protection contre la reviviscence. Dans une perspective complémentaire, Quillivic et al. (2024) montrent, par l'analyse statistique et computationnelle de récits post-attentats, que l'usage générique du pronom *on* est associé à une baisse de l'engagement subjectif direct. Ainsi, ces derniers identifient cette forme comme un marqueur de modulation de l'agentivité, pertinent dans la distinction entre récits pathologiques et non pathologiques.

l'une des manifestations linguistiques de la dissociation (Auxéméry & Gayraud, 2022 ; Quillivic et al., 2024 ; Paniz, 2024).

En italien, la nature pro-drop de la langue implique que le sujet pronominal puisse être omis. La valeur générique s'actualise ainsi à travers plusieurs structures grammaticales. Le pronom indéfini *uno*, proche de *on* en français, est fréquemment utilisé dans ce type d'emploi (*quando uno vive queste cose, non le dimentica*). De même, la construction *ci si* permet une formulation impersonnelle très fréquente dans les récits (*ci si blocca, non si riesce a reagire*). Enfin, les verbes conjugués à la deuxième personne du singulier, sans pronom exprimé, peuvent aussi revêtir une valeur généralisante (*arrivi lì e non sai cosa fare*), particulièrement dans le registre oral. Ces différentes formes reflètent une stratégie analogue de mise à distance du *je*, même si aucune étude italophone sur le TSPT adulte n'en propose pour l'instant de codification spécifique.

En anglais, le pronom *you* dans son usage générique constitue la forme principale observée. Ce dernier permet d'énoncer des ressentis universalisés tout en évitant une exposition subjective directe (*You can't think, you just panic*). Bien que la littérature anglophone n'ait pas systématisé cet usage dans le cadre du TSPT, son emploi dans les corpus analysés suggère une fonction comparable aux formes françaises et italiennes. À cela s'ajoute le recours à des structures impersonnelles construites autour du pronom *it*, notamment dans les formulations émotionnelles détachées de tout agent explicite : *It's like you're not really there, It feels like time stops*. Ce type de construction, tout en maintenant un cadre grammatical personnel, efface le sujet vécu et externalise la perception de l'événement. Dans certains cas, *they* peut également apparaître dans des formulations à portée généralisante (*They tell you to calm down, but you can't*), bien que cet usage reste marginal par rapport à *you* et *it*. La prise en compte de ces différentes formes repose sur leur fonction discursive, plus que sur leur nature morphologique. Toutes participent à une désobjectivation partielle du discours, traduisant une difficulté à intégrer l'événement à une narration ancrée dans la première personne. En l'absence d'une validation empirique systématique en anglais et en italien, leur inclusion dans cet item est ici assumée comme un choix méthodologique raisonné, fondé sur l'observation qualitative du corpus et sur une analogie fonctionnelle avec les résultats obtenus pour le français¹⁹⁵. Cette extension permet

¹⁹⁵ Plusieurs études anglophones, telles que celles de Pennebaker et al. (2003) ou de Todorov et al. (2020), ont souligné la fréquence accrue des pronoms de première personne dans les récits de personnes souffrant de TSPT, considérant que ces formes traduisent une immersion subjective dans l'expérience traumatique, favorisant la rumination et la persistance des affects négatifs. O'Kearney & Perrott (2006) notent cependant le manque de données robustes sur les références au soi dans les récits traumatiques, pointant des résultats contradictoires et une absence de consensus méthodologique. Auxéméry et Gayraud (2022), pour leur part, reconnaissent la fréquence du pronom *je* dans les récits traumatiques, mais soulignent que cette fréquence ne suffit pas à établir un lien direct avec la subjectivation effective. Selon eux, le *je* discursif peut, dans des contextes de dissociation massive, renvoyer à une « asubjectivité » : le sujet dit *je* sans réellement parler de lui-même, dans ce que les auteurs appellent une « Out of

de préserver la cohérence de l'analyse interlangue, tout en respectant les spécificités structurelles de chaque langue.

L'item huit, intitulé *perceptions et sensations*, regroupe les éléments du récit dans lesquels le locuteur exprime de manière explicite une expérience sensorielle ou une sensation corporelle. Il comprend principalement les verbes de perception sensorielle directe (visuelle, auditive, tactile, olfactive ou proprioceptive) et les mots renvoyant à des sensations physiques internes. En français, on retrouve des formulations telles que : *je voyais flou, j'ai entendu un grand bruit, je tremblais de tout mon corps* ; en anglais : *I saw a flash, I could hear screaming, I was shaking* ; en italien : *vedevo tutto sfocato, ho sentito un rumore fortissimo, tremavo*. Ces occurrences traduisent une reviviscence sensorielle de la scène, souvent observée dans les épisodes de réactivation traumatique. Auxéméry & Gayraud (2021) soulignent la récurrence de ces formes comme indicateurs d'un vécu sensoriel non intégré, symptôme d'un état dissociatif. De manière concordante, O'Kearney & Perrott (2006) ainsi que Hellawell & Brewin (2004, cités dans leur étude) observent que les récits de patients souffrant de TSPT présentent une forte densité de contenu sensoriel, en particulier dans les passages identifiés comme flashbacks. De leur côté, Quillivic et al. (2024) montrent, par analyse automatique, que les verbes de perception sont significativement associés à la reviviscence dans les segments narratifs les plus symptomatiques.

L'item neuf, *répétitions contiguës*, s'intéresse aux phénomènes de répétition immédiate d'un mot ou groupe de mots, souvent sans fonction syntaxique explicite, signalant une désorganisation de la planification énonciative. Ce type de structure se manifeste fréquemment par la répétition de déterminants, de pronoms personnels ou de prépositions, comme dans les exemples suivants : *je... je... je savais pas quoi faire, le... le... le bruit m'a figé* (français) ; *I... I couldn't move, the... the light was blinding* (anglais) ; *io... io non capivo, il... il rumore era troppo forte* (italien). Ces répétitions peuvent être interprétées comme l'expression d'un emballement cognitif ou émotionnel, voire d'un moment de sidération. Auxéméry & Gayraud (2021) les considèrent comme des marqueurs d'interruption du flux langagier typiques de la désorganisation traumatique. Bien que les études anglophones (O'Kearney & Perrott, 2006) ne thématisent pas formellement ces répétitions comme catégorie indépendante, elles en reconnaissent la fréquence dans les récits à forte charge émotionnelle. L'étude de Quillivic et al.

Language Experience » (Auxéméry & Gayraud, 2022 : 328). Dès lors, ils considèrent que la seule occurrence du *je* ne constitue pas un indicateur pertinent du TSPT sans analyse syntaxique, aspectuelle et énonciative approfondie, car cette forme peut traduire aussi bien une tentative de resubjectivation qu'un simple effet de structure narrative. Leur approche repose ainsi sur une distinction fine entre les différentes valeurs pronominales, en privilégiant les formes génériques comme indicateurs plus fiables de dissociation linguistique dans le discours traumatique.

(2024) identifie statistiquement ces répétitions comme des indices linguistiques de fragmentation narrative, permettant de différencier les récits traumatiques des récits non pathologiques.

L’item dix, *mot ou énoncé incomplet*, recouvre les segments de discours dans lesquels le locuteur interrompt une phrase ou un mot, soit par incapacité à achever la formulation, soit par perte du fil discursif. Ce phénomène concerne des fragments tels que : *j’ai voulu... enfin... c’est compliqué, je me souviens que j’ai... j’ai...* (français) ; *I wanted to... I mean... I don’t know, Then I just... I just stood there...* (anglais) ; *volevo... cioè... non so, poi sono rimasta lì e... e...* (italien). Auxéméry & Gayraud (2021) interprètent ces formulations comme une trace linguistique de ce qu’ils appellent l’indicible traumatique, à savoir l’impossibilité de mettre en mots certains éléments de l’expérience. Cet inachèvement ne relève pas de la simple disfluence, mais d’un blocage symbolique affectant la structure même de l’énoncé. O’Kearney & Perrott (2006) relèvent la présence fréquente d’énoncés avortés dans les segments de reviviscence, sans pouvoir les distinguer toujours de la charge affective ambiante. Quillivic et al. (2024) les considèrent, dans leur approche automatisée, comme des ruptures syntaxiques significatives dans les passages les plus affectivement marqués.

La présence de ces trois phénomènes dans les récits analysés — perception sensorielle intense, répétition immédiate et interruption énonciative — témoigne d’une dérégulation du discours qui s’inscrit au croisement du cognitif, de l’émotionnel et du linguistique. Leur application à des langues aussi différentes que le français, l’italien et l’anglais repose sur une équivalence fonctionnelle : dans chacune de ces langues, des structures spécifiques permettent d’exprimer ces états limites du dire. Leur inclusion dans la présente analyse interlingue s’appuie donc sur une approche comparée fondée sur l’observation qualitative des corpus et l’adaptation des critères d’évaluation aux particularités morphosyntaxiques de chaque langue.

Afin de rendre compte de manière synthétique des dix catégories verbales définies dans le cadre de l’échelle SPLIT-10, un tableau récapitulatif est présenté ci-après. Celui-ci reprend pour chaque item sa définition opérationnelle ainsi que les principales formes linguistiques observées dans les corpus francophones, anglophones et italophones :

Item SPLIT-10	Définition	Exemples
1. Référence à la mort	Mobilisation explicite du lexique de la mort.	FR : <i>mort, mourir, décéder, tuer</i> ; EN : <i>death, dead, to die, killed</i> ; IT : <i>morte, morire, uccidere, stava per morire</i> + expressions associées à la disparition ou à la destruction vitale.
2. Contexte spatiotemporel	Détails sur le lieu, le moment, la durée de l’événement.	FR : <i>je suis rentrée à 18h05 et à 18h10 c’était déjà la catastrophe ; j’étais assis devant la gare, juste à côté de l’entrée</i> ; EN : <i>it lasted exactly five minutes, but it felt like forever ; I was going for a run, I ran past the post office right next to the cute little park where I go running every morning</i> ; IT : <i>mi ero appena alzata e stavo bevendo un caffè prima di andare al lavoro, erano circa le otto, otto e</i>

		<i>cinque ; ero vicino alla stazione centrale, proprio accanto all'ingresso.</i>
3. Caractère irréel de la scène	Expressions d'étrangeté ou de déréalisation.	FR : <i>j'avais l'impression d'être dans un rêve, c'était irréel, je ne réalisais pas ce qui se passait, j'étais comme déconnecté, c'était pas la vraie vie</i> ; EN : <i>type it felt like a dream, I was numb, it didn't feel real, everything was blurred</i> ; IT : <i>sembrava un sogno, era tutto irreal, non sembrava vero, non capivo cosa stava succedendo</i>
4. Métaphores et comparaisons	Figures pour exprimer le trauma (métaphore ou comparaison).	FR : <i>c'était comme un cauchemar, j'ai cru que mon cœur allait exploser</i> ; EN : <i>it was like being hit by a wave, everything went dark</i> ; IT : <i>Era come in un film horror, il cuore mi stava per esplodere.</i>
5. Mention des parties du corps	Référence à des segments corporels touchés ou ressentis.	FR : <i>j'avais du sang sur les jambes, il m'a frappé au visage, mon ventre me faisait mal</i> ; EN : <i>there was blood on my head, he grabbed my arm, my chest was hurting</i> ; IT : <i>avevo sangue sulla faccia, mi faceva male la schiena, sentivo le gambe tremare.</i>
6. Mouvements et positions du corps	Verbes décrivant l'immobilité ou la sidération.	FR : <i>je suis tombé par terre, mon corps s'est figé, je suis resté allongé</i> ; EN : <i>I collapsed, my body froze, I was lying there, unable to move</i> ; IT : <i>sono caduta per terra, ero distesa e non riuscivo a muovermi, il mio corpo era bloccato.</i>
7. Usage de pronoms génériques	Dépersonnalisation via l'emploi de pronoms à valeur générique	FR : <i>on, tu, vous</i> ; EN : <i>you, it</i> ; IT : <i>uno, ci si, forme verbales fléchies (2^{ème} personne du singulier)</i>
8. Perceptions et sensations	Expérience sensorielle explicite (vue, ouïe, toucher...).	FR : <i>je voyais flou, j'ai entendu un grand bruit, je tremblais de tout mon corps</i> ; EN : <i>I saw a flash, I could hear screaming, I was shaking</i> ; IT : <i>vedevo tutto sfocato, ho sentito un rumore fortissimo, tremavo.</i>
9. Répétitions contiguës	Répétition immédiate de mots ou segments.	FR : <i>: je... je... je savais pas quoi faire, le... le... le bruit m'a figé</i> ; EN : <i>I... I couldn't move, the... the light was blinding</i> ; IT : <i>io... io non capivo, il... il rumore era troppo forte</i>
10. Mot ou énoncé incomplet	Rupture syntaxique ou interruption de phrase.	FR : <i>j'ai voulu... enfin... c'est compliqué, je me souviens que j'ai... j'ai...</i> ; EN : <i>I wanted to... I mean... I don't know, Then I just... I just stood there...</i> ; IT : <i>volevo... cioè... non so, poi sono rimasta lì e... e...</i>

Tableau 2. Tableau récapitulatif des 10 items verbaux de l'échelle SPLIT-10 avec exemples

Dans l'ensemble, les dix items permettent de cartographier la manière dont la dissociation s'inscrit dans le discours, selon des modalités qui varient en fonction du statut de la langue mobilisée, de sa stabilité cognitive et du *sentiment linguistique* qui lui est associé. C'est dans cette perspective néoténique que s'inscrit la présente étude, en cherchant à rendre compte des manières dont les langues — avec leur *vouloir-dire*, mais également leur silence — participent à la structuration du trauma. Ainsi, dans leur diversité morphosyntaxique et pragmatique, les items de l'échelle *SPLIT-10* permettent d'identifier les principales formes d'inscription du traumatisme dans le langage verbal. Toutefois, parce que toute expérience ne se dit pas nécessairement avec des mots, il convient désormais de porter l'attention sur les dimensions non-verbales du récit. Ces manifestations corporelles, gestuelles ou prosodiques prolongent ou suppléent le verbal, et offrent un accès complémentaire à l'expressivité du sujet — là précisément où le langage articulé

atteint ses limites. Elles participent ainsi, elles aussi, à la construction d'une grammaire incarnée du trauma.

3.3 *Triangulation des données non-verbales intra- et intersystémiques*

Dans la continuité de l'analyse des manifestations verbales du traumatisme à travers l'échelle *SPLIT-10*, cette section se consacre aux marqueurs non-verbaux observables dans les récits oraux de patients présentant un trouble de stress post-traumatique. Loin d'être envisagés comme de simples compléments expressifs, les indices mimico-gestuels et prosodiques sont ici considérés comme des composantes constitutives du langage lui-même, au sens comportemental et interactionnel du terme. Cette position s'ancre dans une réévaluation des fonctions communicatives attribuées à ces manifestations, que nous avons classées selon la trichotomie proposée dans nos travaux antérieurs : *comportement non verbal*, *communication non verbale à proprement parler*, et *communication non verbale impropre* (Paniz, 2025, à paraître ; Paniz, 2026, à paraître). Dans ce contexte, notre typologie des comportements non verbaux vise à élargir la dichotomie classique entre communication non verbale et comportement non verbal en intégrant une dimension temporelle et fonctionnelle. Trois régimes expressifs sont ainsi distingués, selon leur position par rapport à l'acte de parole et leur degré d'intentionnalité. La *communication non verbale impropre* regroupe les mouvements involontaires, automatiques et non orientés vers l'interlocuteur, tels que les micro-mouvements rythmiques ou l'agitation diffuse, qui ne semblent pas participer à la construction du sens. La *communication non verbale à proprement parler* concerne les gestes dont la valeur sémiotique est repérable dans le contexte discursif, bien qu'ils ne soient pas intentionnellement produits comme porteurs de signification : il peut s'agir de manifestations corporelles intervenant pendant ou après l'énonciation, qui renforcent ou prolongent l'affect exprimé. Enfin, le *comportement non verbal* désigne les gestes intentionnels, intégrés de manière structurée au déroulement verbal, qui s'inscrivent dans une stratégie énonciative explicite – qu'ils soient synchrones avec la parole ou qu'ils en prennent le relais. Cette tripartition, conçue comme un continuum d'intelligibilité plutôt qu'un système fermé de catégories, permet d'interpréter finement la manière dont les gestes participent à la dynamique du *vouloir-dire*. En effet, cette trichotomie repose sur une conception néoténique du *comportement linguistique*, selon laquelle les indices non verbaux, tout comme les unités verbales, relèvent du *vouloir-dire* du locuteur – entendu ici comme la capacité à adapter ses attitudes énonciatives, qu'elles soient conscientes ou automatiques, aux besoins de l'énonciation dans un contexte donné (cf. Bajrić, 2013). Les deux derniers régimes, bien qu'opposés quant à leur degré d'intentionnalité, participent donc également à la structuration du comportement linguistique dans sa dimension verbale et paraverbale. Dans cette perspective, l'un des objectifs

de l'exploitation néoténique des données du corpus est précisément d'examiner dans quelle mesure les indices prosodiques et les expressions faciales peuvent être intégrés à cette tripartition fonctionnelle, en tant que vecteurs potentiels du *vouloir-dire*. Cette typologie a été mobilisée ici pour relier chaque manifestation non verbale aux items de l'échelle *NV-SPLIT-10*, en tenant compte de leur degré d'automatisme, de leur insertion dans la temporalité du discours, et de leur capacité à porter ou à prolonger du sens dans la narration traumatique.

3.3.1 Codage et annotation des indices non-verbaux

En ce qui concerne le codage et l'annotation de l'ensemble des indices non verbaux, dont il sera question dans les pages suivantes, chaque manifestation a été décrite selon ses propriétés formelles et temporelles, puis classée dans l'un des dix items de l'échelle *NV-SPLIT-10* en fonction de sa co-occurrence avec d'autres indices et de sa pertinence contextuelle, l'objectif de cette grille n'étant pas de déduire mécaniquement un état psychique à partir d'un indice isolé, mais de permettre une lecture intégrée des dynamiques expressives observables dans les récits traumatiques¹⁹⁶.

Conformément au cadre proposé par Ekman et Friesen (1978), les expressions faciales ont été annotées à partir des unités d'action (Action Units – AUs) définies dans le Facial Action Coding System (FACS), un outil descriptif qui permet de catégoriser les mouvements faciaux observables en fonction de leur base musculaire. Dans le cadre de cette étude, la détection initiale de ces unités a été assurée à l'aide du logiciel *OpenFace* (Baltrušaitis et al., 2016), avant d'être systématiquement vérifiée manuellement afin de garantir la fiabilité des annotations. Ces unités ont été mobilisées comme critère de classement des manifestations non-verbales, en complément d'autres indices prosodiques et comportementaux, afin de documenter la dynamique expressive propre à chaque locuteur dans les séquences analysées.

Les unités d'action musculaires sont présentées dans le tableau ci-dessous et classées selon leur localisation anatomique et leur contribution expressive dominante :

¹⁹⁶ L'activation des items de l'échelle *NV-SPLIT-10* a été déterminée à partir d'un calcul de taux d'occurrence rapporté à la durée effective de chaque segment de production orale, exprimée en minutes. L'analyse a été conduite séparément pour deux phases distinctes de l'entretien : d'une part, la phase narrative, correspondant au récit de l'événement traumatique ; d'autre part, la phase d'échange métalinguistique, portant sur le vécu linguistique du participant. Un item est considéré comme activé dans un récit donné lorsque les indices comportementaux définis dans la grille (gestes, expressions faciales, regards, postures, etc.) répondent simultanément aux trois critères suivants : (i) ils sont effectivement repérés dans la phase narrative ; (ii) leur taux d'occurrence par minute dans cette phase est au moins deux fois supérieur à celui observé dans la phase métalinguistique ; (iii) ils sont répartis sur plusieurs séquences du récit, et non concentrés dans un seul segment. Ce protocole permet d'évaluer non seulement la fréquence, mais aussi la distribution temporelle des manifestations non verbales, en tenant compte de leur intensité et de leur cooccurrence avec des marqueurs verbaux pertinents.

AU	Région / Mouvement	Description fonctionnelle
AU1	Sourcils (partie médiane)	Élévation de la partie médiane des sourcils ; rides verticales entre les yeux
AU2	Sourcils (partie latérale)	Élévation de la partie latérale des sourcils ; impression d'étonnement
AU4	Sourcils	Abaissement et rapprochement des sourcils ; tension frontale (colère, concentration)
AU5	Yeux	Élévation de la paupière supérieure ; ouverture du regard
AU6	Yeux / Joues	Élévation des joues ; rides au coin des yeux (sourire spontané)
AU7	Paupières inférieures	Tension des paupières inférieures
AU45	Yeux	Clignement rapide des paupières
AU9	Nez	Plissement du nez ; élévation des ailes nasales (dégoût)
AU10	Lèvre supérieure	Élévation de la lèvre supérieure ; exposition des dents
AU11	Joues / Pli nasolabial	Accentuation du pli nasolabial (tension)
AU38	Nez	Dilatation des narines (émotion, respiration)
AU39	Nez	Compression légère des narines
AU12	Lèvres	Élévation des coins des lèvres vers le haut (sourire)
AU13	Lèvres	Élévation aiguë des coins des lèvres
AU14	Lèvres	Tirage des lèvres vers l'arrière (fossettes possibles)
AU15	Lèvres	Abaissement des coins des lèvres
AU16	Lèvre inférieure	Abaissement de la lèvre inférieure (tristesse)
AU17	Menton	Contraction du menton ; pousse la lèvre inférieure vers le haut
AU18	Lèvres	Pincement des lèvres vers l'avant
AU22	Lèvres	Formation d'un entonnoir labial
AU23	Lèvres	Resserrement horizontal des lèvres
AU24	Lèvres	Pression horizontale des lèvres
AU25	Bouche	Ouverture légère de la bouche
AU26	Mâchoire	Abaissement de la mâchoire ; ouverture marquée
AU27	Mâchoire	Étirement maximal de la bouche (exclamations, cris)

Tableau 3. Les unités d'action faciale (Ekman & Friesen, 1978)

Dans ce contexte, chaque unité observée a été intégrée directement dans les extraits analysés sous la forme [AUx], où *x* désigne le numéro de l'unité correspondante. Lorsque plusieurs unités sont activées simultanément, elles sont juxtaposées dans l'ordre de leur apparition ou co-activation, sans ponctuation. Par exemple : [AU4][AU5][AU14] indique le froncement des sourcils, l'élévation des paupières supérieures et la rétraction des lèvres vers l'arrière, configuration typique d'un état de peur ou de tension.

Les indices prosodiques, quant à eux, ont été codés à partir de quatre catégories principales : les pauses silencieuses prolongées, les pauses remplies vocalisées, les modulations intonatives marquées et les variations rythmiques intra-énonciatives¹⁹⁷. Ces paramètres, décrits dans le tableau ci-dessous, permettent de documenter avec précision les irrégularités prosodiques susceptibles d'indiquer une charge émotionnelle accrue.

¹⁹⁷ Dans ce contexte, il apparaît essentiel de préciser que, même si les modulations intonatives marquées et les variations rythmiques intra-énonciatives n'ont pas été classées dans un item précis de l'échelle *NV-SPLIT-10*, ces indices ont été également pris en compte car ils sont susceptibles de véhiculer tout un ensemble d'informations en ce qui concerne l'état émotionnel du locuteur. Toutefois, nous avons fait le choix de ne pas les classer dans l'un des dix critères de l'échelle car, comme il sera possible de le constater par la suite, les phénomènes prosodiques en question sont généralement liés à d'autres indices linguistiques et/ou gestuels.

Type d'indice	Code	Critères de codage
Pause silencieuse longue	PSL	Pause ≥ 2 secondes, sans émission sonore
Pause remplie / hésitation vocalisée	PRL	Hésitation audible (euh, mmh, etc.)
Modulation intonative marquée	MI+ / MI-	Changement accentué vers l'aigu (MI+) ou le grave (MI-)
Variation rythmique intra-énonciative	VR+ / VR-	Accélération (VR+) ou ralentissement (VR-) du débit

Tableau 4. Système de codage des indices prosodiques

Comme le montre le tableau, chaque type d'indice prosodique est associé à un code et à un critère de délimitation précis. Ainsi, les pauses silencieuses longues (PSL) sont codées lorsque la durée de silence excède deux secondes sans qu'aucun son ne soit émis. Les pauses remplies (PRL) correspondent à des hésitations audibles telles que « euh », « mmh », ou autres marqueurs vocaux de suspension ou allongements vocaliques. La modulation intonative (MI) est notée selon deux modalités : MI+ lorsque l'intonation monte de manière accentuée vers l'aigu, et MI- lorsqu'elle descend nettement vers le grave. Enfin, les variations rythmiques (VR) sont segmentées en VR+ pour une accélération perceptible du débit et VR- pour un ralentissement significatif à l'intérieur d'un même énoncé. Ces critères ont été appliqués de façon systématique à partir de la segmentation propositionnelle des récits.

Les orientations du regard ont, à leur tour, fait l'objet d'un codage systématique, au moyen de balises spécifiques, comme le montre le tableau suivant :

Balise	Description
[RG_FIX]	Regard fixe prolongé sur un point unique (≥ 3 secondes)
[RG_EVIT]	Évitement manifeste du regard (orientation vers le bas ou sur les côtés)
[RG_BAS]	Regard dirigé vers le bas
[RG_GAUCHE]	Regard dirigé vers la gauche
[RG_DROITE]	Regard dirigé vers la droite
[RG_CHANG]	Déplacements oculaires rapides ou répétés

Tableau 5. Système de codage des orientations du regard

Ce système de balisage permet une description structurée et différenciée des orientations oculaires observées pendant les récits. La balise [RG_FIX] identifie les cas de fixation prolongée sur un point unique (≥ 3 secondes), tandis que [RG_EVIT] signale un évitement manifeste du regard, notamment par une orientation vers le bas ou sur les côtés. Les balises directionnelles [RG_BAS], [RG_GAUCHE] et [RG_DROITE] précisent l'orientation du regard sans en présumer la valeur expressive. Enfin, [RG_CHANG] permet de repérer des déplacements oculaires rapides ou répétés, indicateurs d'une instabilité ou d'une fragmentation visuelle¹⁹⁸.

¹⁹⁸ Certaines balises peuvent se cumuler lorsqu'un même segment comporte à la fois une direction spécifique et une valeur expressive (par exemple, [RG_BAS] et [RG_FIX]).

Afin d'illustrer concrètement les critères de codage, nous proposons ci-dessous un extrait de récit annoté¹⁹⁹ :

[RG_HAUT, RG_FIX] Je crois que j'ai - j'ai juste [geste, cf. annotation] serré les dents vous voyez ? [...] [AU17, VR-] Je [AU1+AU2+AU5] pouvais pas bouger / mes [geste, cf. annotation][RG_BAS] jambes elles - elles [RG_GAUCHE][AU1+AU5+AU24] réagissaient plus [PSL + RG_BAS] Y avait des gens [RG_HAUT + RG_DROITE] autour / mais j'entendais rien [RG_BAS][RG_FIX + PSL] comme si j'étais toute [AU1+AU24 + geste, cf. annotation][VR-,MI-] seule là-dedans // [...] J'ai - j'ai [RG_DROITE] regardé les portes / mais elles [RG_BAS][RG_FIX] restaient fermées [PSL] comme si [PSL] comme si [geste, cf. annotation] j'étais piégée // [P25_S2_FR_VEN]

Cet extrait illustre concrètement l'intégration des différents canaux dans l'annotation : le regard est codé par des balises directionnelles, les gestes par une mention spécifique, les mimiques faciales par les unités FACS, et la prosodie par des marqueurs de pause. Il montre comment le codage multimodal permet de synchroniser en un seul segment des indices hétérogènes, rendant visibles les articulations entre parole, corps et voix. Or, ce type de transcription peut poser des problèmes de lisibilité et ne permet pas de restituer pleinement la dynamique non verbale en l'absence d'images ou de vidéos.

Dans ce cadre, l'analyse des gestes a fait l'objet d'une méthodologie spécifique à partir d'un protocole détaillé dans notre étude exploratoire (Paniz, 2026, à paraître), inspiré des travaux de Colletta et al. (2011), Tellier et al. (2012) et McNeill (1992). L'annotation des gestes a été réalisée dans ELAN à partir d'une segmentation propositionnelle, suivie d'un alignement temporel précis entre les unités verbales et les gestes co-verbaux. Chaque geste a été décrit selon plusieurs dimensions complémentaires :

- (i) l'emplacement spatial, déterminé selon la typologie de McNeill (1992) répartissant les gestes dans l'espace corporel (zones centrale, périphérique, extrême-périphérique) ;
- (ii) la segmentation morphocinétique, distinguant quatre phases gestuelles (préparation, stroke, hold, retrait), permettant d'identifier les dynamiques expressives en lien avec le flux verbal ;
- (iii) la fonction du geste, selon une catégorisation établie entre gestes illustrateurs (iconiques, métaphoriques, déictiques), rythmiques, d'auto-contact ou adaptateurs ;
- (iv) la temporalité du geste, annotée en fonction de son alignement avec l'unité verbale ciblée (antéposée, synchrone, postposée) ;
- (v) les caractéristiques morphodynamiques, comprenant la configuration des mains, l'orientation des paumes, la trajectoire, la vitesse et la régularité du mouvement.

¹⁹⁹ En ce qui concerne les gestes, l'annotation ne reposant pas sur des balises, nous les traiterons à part.

L'exemple suivant, extrait de Paniz (2026, à paraître), illustre concrètement le protocole d'annotation retenu :

Annotation	
Unité verbale ciblée	Boum
Durée	00:14:35.200 → 00:14:35.790
Durée du geste co-verbal	00:14:34.460 → 00:14:35.800
Fonction	Illustrateur iconique
Emplacement spatial	Zone centrale
Temporalité	Début antéposé, poursuivi en synchronie
Caractéristiques morphodynamiques	Deux mains ouvertes, paumes orientées l'une vers l'autre et légèrement vers le bas, mouvement rectiligne rapide
Segmentation	
Préparation	00:14:34.460
Stroke	00:14:34.860
Hold	00:14:35.300
Retrait	00:14:35.805

Tableau 6. Exemple d'annotation multimodale d'un geste illustrateur iconique (*ibid.*)

Dans l'exemple ci-dessus nous présentons l'annotation un geste illustrateur iconique associé au mot « boum », produit lors de la tentative de restitution d'un bruit. Le geste est effectué dans la zone centrale avec les deux mains ouvertes, paumes orientées l'une vers l'autre et vers le bas, suivant une trajectoire rectiligne rapide. La segmentation temporelle précise permet d'observer un démarrage antéposé suivi d'une synchronisation avec l'unité verbale ciblée.

L'approche retenue permet ainsi d'appréhender les différents indices non-verbaux non en tant qu'éléments constitutifs du dire traumatique, mobilisés dans des régimes expressifs spécifiques et intégrés à l'analyse systémique des manifestations non verbales dans la grille NV-SPLIT-10.

3.3.2 Définition des critères NV-SPLIT-10

Avant d'aborder l'analyse proprement dite du corpus, il importe de préciser les fondements théoriques et méthodologiques sur lesquels repose l'échelle *NV-SPLIT-10*, élaborée spécifiquement pour cette étude. Conçue en miroir de l'échelle *SPLIT-10* appliquée aux marqueurs verbaux, cette échelle permet de classifier les manifestations non verbales observées dans les récits traumatiques selon dix critères distincts, en croisant des données prosodiques, mimico-gestuelles, posturales et physiologiques. L'analyse a été rendue possible grâce à une triangulation des outils numériques *Praat* (prosodie), *OpenFace* (expressions faciales), *OpenGaze* (orientation du regard), *DeepLabCut* (mouvements corporels), *EXMARaLDA* (pauses et rythme du discours) et *ELAN* (croisement des indices), dans une logique d'analyse multimodale intégrée déjà détaillée dans les volets précédents. Ainsi, nous précisons ici, à titre illustratif, la nature des indices non verbaux associés à chacun de ces critères afin de simplifier leur mobilisation ultérieure lors de l'analyse qualitative du corpus.

Le premier critère, *expressions faciales de peur intense*, regroupe les configurations faciales traduisant une émotion de peur intense, telle qu'identifiée dans la littérature en psychologie des émotions et en analyse faciale automatisée (Ekman & Friesen, 1978 ; Du et al., 2014 ; Jack et al., 2014). L'expression faciale de peur est ici définie à partir d'une combinaison récurrente d'unités d'action du Facial Action Coding System (FACS), à savoir : l'AU1 (élévation de la partie interne des sourcils), l'AU2 (élévation de la partie externe des sourcils), l'AU4 (abaissement des sourcils par contraction de la glabelle) et l'AU5 (élévation de la paupière supérieure). Ces unités produisent un regard élargi, souvent associé à un froncement du front, signe typique d'une réaction d'alerte ou de sidération. Contrairement à d'autres AU parfois mobilisées dans les descriptions empiriques (par exemple l'AU12 ou l'AU14), qui relèvent davantage d'émotions telles que la joie (AU12) ou le dégoût (AU14), ces dernières n'ont pas été retenues ici comme critères de peur en tant que tels, sauf dans les cas d'expressions faciales composées, associant la peur à une autre émotion (cf. Du et al., 2014). Ce type de configuration mixte peut traduire une activation émotionnelle ambivalente, comme par exemple de la peur mêlée à la surprise ou au dégoût²⁰⁰. Dans ces cas spécifiques, une annotation complémentaire a été réalisée afin de situer l'expression dans un registre composite, sans l'exclure de la catégorie principale.

En complément, le deuxième critère aborde spécifiquement les comportements liés à la *fixation* ou à l'*évitement du regard*, révélateurs de stratégies attentionnelles particulières. Dans ce contexte, deux configurations principales sont ici retenues. La première correspond à une fixation oculaire soutenue, définie comme le maintien du regard sur un point fixe (objet, espace vide, interlocuteur) pendant au moins trois secondes, sans variation directionnelle ni clignement marqué²⁰¹. La seconde configuration renvoie à l'évitement du regard, soit par une orientation latérale ou vers le bas, soit par un clignement rapide et répété des paupières, ce dernier étant également intégré à l'analyse. Ce type de comportement visuel, souvent associé à une détresse

²⁰⁰ Ainsi, en cohérence avec les travaux de Jack et al. (2014), qui insistent sur la nature dynamique et contextuelle de l'émotion faciale, seules les expressions intervenant en lien direct avec le contenu verbal ou les pauses prosodiques du récit ont été prises en compte dans le cadre de l'exploitation néoténique des données issues de notre corpus.

²⁰¹ Ce comportement, lorsqu'il est observé en contexte narratif, peut être interprété comme le signe d'une absorption attentionnelle marquée, voire d'un épisode de reviviscence momentanée. Si la littérature expérimentale ne documente pas spécifiquement la fixation prolongée sur des cibles visuelles neutres, plusieurs études confirment l'existence, chez les patients souffrant de TSPT, d'un allongement significatif du temps de fixation sur des stimuli émotionnellement saillants. Felmingham et al. (2011) ont ainsi montré que ces patients consacrent davantage de temps à fixer des mots à forte charge traumatique, tandis que Kimble et al. (2010) ont observé une fixation prolongée sur des images négatives par rapport à des images neutres. Ces résultats suggèrent que, dans un contexte de stress post-traumatique, la focalisation visuelle peut refléter une mobilisation cognitive intense en lien avec des contenus émotionnels spécifiques. Dans le cadre du présent protocole, le critère de regard fixe prolongé n'est pas limité à la réponse à des stimuli émotionnels identifiables, mais s'inscrit dans une logique plus large de détection des signaux non verbaux d'engagement attentionnel inhabituel. Il permet ainsi de repérer, dans une dynamique interactionnelle libre, certaines formes de retrait ou de saturation cognitive, susceptibles de correspondre à des moments d'intrusion mnésique ou de suspension du discours.

émotionnelle, à un inconfort ou à une tentative de régulation de l'activation interne, a fait l'objet de plusieurs travaux en psychopathologie et en psychologie expérimentale, notamment dans l'étude des mécanismes attentionnels impliqués dans le TSPT (Armstrong et al., 2021)²⁰². L'identification de ces comportements dans notre corpus s'appuie sur une analyse conjointe des données vidéo et de la synchronisation verbale, les phases de regard fixe ou d'évitement étant systématiquement corrélées aux segments narratifs sensibles (par ex. reviviscence, hésitation, silence). La codification a également tenu compte de la fréquence des clignements et de leur densité temporelle, indicateurs reconnus d'activation émotionnelle (Korda et al., 2021 ; Rubin et al., 2017).

Le troisième critère de l'échelle *NV-SPLIT-10* évalue la dissociation corporelle, caractérisée par une diminution significative ou une absence totale de mouvements corporels pendant au moins cinq secondes. Ce phénomène englobe la rigidité posturale prolongée et les états d'immobilité généralisée, qui peuvent indiquer un détachement émotionnel ou une dissociation cognitive lors de la narration d'événements traumatiques²⁰³. Dans ce contexte, l'immobilité corporelle et la rigidité posturale apparaissent comme étant également associés à une dissociation structurelle de la personnalité, dans le cadre de laquelle l'individu éprouve des difficultés à percevoir les signaux corporels et émotionnels, entraînant une diminution de la réactivité aux stimuli internes et externes (Nijenhuis et al., 2006). C'est précisément sur cet aspect que notre exploitation néoténique des données du corpus se concentre : la langue étant susceptible d'agir sur la personnalité du locuteur (Bajrić, 2013), notre objectif est d'observer si ce phénomène peut se manifester et conditionner la réactivité physique du locuteur face à la remémoration d'un souvenir traumatique.

Inversement, le quatrième critère met en avant l'accentuation des gestes illustreurs, définis selon la typologie gestuelle proposée par McNeill (1992). Ce critère concerne une augmentation manifeste de la fréquence ou de l'amplitude des gestes des mains et des bras, spécifiquement coordonnés avec le contenu verbal afin de renforcer ou préciser le contenu du

²⁰² Armstrong et al. (2021) ont mis en évidence, chez des personnes souffrant de TSPT, une tendance marquée à détourner leur regard de stimuli émotionnellement menaçants, révélant un schéma d'évitement attentionnel mesurable par oculométrie. Ce type d'évitement, observé dès les premières fixations, peut être interprété comme une stratégie de protection contre la surcharge émotionnelle. L'intégration de l'évitement du regard dans le protocole *NV-SPLIT-10* s'appuie donc sur cette convergence entre indices comportementaux non verbaux et processus attentionnels documentés dans le TSPT.

²⁰³ Comme mis en lumière par Vermetten & Spiegel (2014), la dissociation traumatique constitue un mécanisme de défense involontaire en réponse à un stress extrême, entraînant une déconnexion entre les aspects de l'identité, de la mémoire et de la conscience. Plusieurs études ont montré que, dans le contexte du TSPT, la dissociation peut se traduire par une immobilité tonique, une paralysie temporaire où l'individu se retrouve dans l'incapacité de bouger, voire de réagir face à une menace perçue. De plus, cette immobilité est à retrouver également lors de la remémoration d'événements traumatiques (Nijenhuis et al., 2006 ; Michopoulos et al. 2015 ; Stratou et al., 2013).

message exprimé par l'acte de langage²⁰⁴. Les gestes en question se répartissent en trois catégories principales : gestes iconiques, représentant des objets ou des actions concrets en mimant leur forme ou mouvement, gestes métaphoriques, traduisant des concepts abstraits en images gestuelles concrètes, et gestes déictiques, qui consistent à indiquer un référent (une personne, un objet ou un lieu spécifique), soit-il présent physiquement ou évoqué dans le discours (McNeill, 1992)²⁰⁵.

L'étude des gestes est également au cœur des items cinq, *auto-contact*, et six, *agitation corporelle et mimique*. Toutefois, alors que le quatrième item répertorie les gestes illustateurs produits afin de renforcer et/ou préciser le contenu de la verbalisation du locuteur, les items suivants s'inscrivent dans une dynamique corporelle différente, moins articulée à l'intention discursive. Ainsi, le cinquième critère regroupe l'ensemble des comportements gestuels dans le cadre desquels le locuteur entre en contact avec son propre corps, que cela soit de manière répétée, prolongée ou focalisée sur une zone en particulier. Selon la typologie d'Ekman & Friesen (1969), cette catégorie de gestes, appelée *gestes adaptateurs*, représente des mécanismes de régulation émotionnelle en situation de stress ou d'anxiété (Harrigan, 1985 ; Harrigan et al., 1987)²⁰⁶. Ensuite, l'item six inclut les comportements moteurs caractérisés par une activité accrue et non finalisée, tels que les tremblements, les tapotements rapides ou unités rythmiques involontaires, aussi bien que les balancements des membres, associés à des changements fréquents et rapides d'expressions faciales. Ce type d'agitation motrice est souvent interprété comme l'expression somatique d'une activation émotionnelle intense liée à la verbalisation du trauma²⁰⁷ (Federman et al., 2019). Dès lors, Les trois items ici décrits – gestes illustateurs (item 4), auto-contact (item 5) et agitation corporelle (item 6) – offrent un cadre structuré pour

²⁰⁴ Or, certains gestes peuvent apparaître en dehors de tout acte de langage, ce qui interroge leur statut sémiotique et exige un raffinement des typologies existantes. À ce titre, notre typologie (Paniz, 2025, à paraître) classe ainsi les gestes en fonction de la trichotomie proposée : (1) la *communication non-verbale impropre*, regroupant les gestes non intentionnels sans visée expressive consciente (ex. unités rythmiques involontaires ou battements) ; (2) la *communication non-verbale à proprement parler*, incluant les gestes automatiques qui participent néanmoins à la construction du sens, qu'ils soient produits dans ou hors de l'acte de parole ; (3) le *comportement non-verbal*, correspondant aux gestes intentionnels et sciemment intégrés à la dynamique énonciative.

²⁰⁵ Dans ce contexte, il est essentiel d'établir une distinction nette entre les gestes illustateurs, au cœur du présent item, et les mouvements gestuels qui seront abordés dans la description de l'item six. Les gestes illustateurs se caractérisent généralement par leur synchronisation étroite avec le discours verbal et leur fonction clarificatrice ou renforçatrice du contenu sémantique exprimé. À l'inverse, les unités rythmiques corporelles involontaires et les mouvements nerveux des membres, répertoriés dans l'item six et relevant de la catégorie des gestes adaptateurs, ne présentent ni coordination temporelle systématique avec l'énoncé, ni visée explicative (cf. Ekman & Friesen, 1969). En effet, ces derniers sont généralement interprétés comme des mécanismes de régulation ou d'apaisement dans un contexte d'anxiété.

²⁰⁶ À ce sujet, Mueller et al. (2019) indiquent que la fréquence des auto-contacts peut augmenter en réponse à des affects négatifs ou à des distractions attentionnelles, suggérant leur rôle dans la régulation des émotions et des fonctions de la mémoire de travail.

²⁰⁷ Ce type d'agitation motrice, tel que les mouvements de nervosité ou d'agitation corporelle, a été observé en contexte thérapeutique comme co-occurent à des moments de verbalisation émotionnellement chargés, notamment lors de l'évocation de souvenirs sensibles (Federman et al., 2019)

appréhender les différentes modalités corporelles par lesquelles le trauma s'inscrit dans l'expression gestuelle. Leur articulation repose sur une gradation fonctionnelle et expressive : des gestes intentionnels coordonnés au discours (illustateurs), à des gestes régulateurs ou défensifs (auto-contact), jusqu'aux manifestations motrices diffuses et involontaires (agitation).

De manière complémentaire aux indicateurs corporels précédemment décrits, les items sept et huit de l'échelle *NV-SPLIT-10* permettent de documenter, dans les récits traumatiques, certains marqueurs non verbaux liés à la modulation attentionnelle et à l'activation physiologique. Ces deux dimensions, bien que distinctes, peuvent être conjointement mobilisées dans les phases de reviviscence ou de surcharge émotionnelle. Ainsi, l'item numéro sept regroupe les cas de déplacement rapide du regard accompagné d'une élévation synchrone des sourcils, classiquement identifiés par les unités d'action AU1 et AU2. Cette configuration musculaire, souvent brève mais marquée, signale typiquement une réaction d'étonnement, de surprise, ou d'orientation rapide de l'attention vers un stimulus perçu comme saillant dans le flux narratif²⁰⁸.

Le huitième item, *réactivité physiologique visible*, désigne quant à lui un ensemble d'indices corporels perceptibles à l'œil nu, en dehors de toute instrumentation médicale, qui témoignent d'une activation du système nerveux autonome. Il s'agit notamment de l'élargissement des narines (AU38), des changements de coloration cutanée (rougissement, pâleur), de la sudation visible, ou encore d'une accélération du rythme respiratoire perceptible par les mouvements thoraciques ou abdominaux. Ces indices signalent un état d'hyperactivation physiologique souvent corrélé à l'anxiété, à la peur ou à la sidération²⁰⁹.

Le neuvième critère de la grille *NV-SPLIT-10* se concentre sur les mouvements répétitifs, définis ici comme la réitération rapide (au moins trois occurrences dans un intervalle de cinq secondes) d'un même geste ou d'une même posture. Bien que ces comportements puissent sembler proches des gestes d'auto-contact (item 5) ou de l'agitation corporelle diffuse (item 6), cet item permet d'isoler une catégorie spécifique fondée sur la régularité, la fréquence et la circularité de ces mouvements. Dans le cadre du présent travail, ces mouvements répétitifs sont codés de manière spécifique lorsqu'ils se manifestent dans un rythme stable ou autocentré, non

²⁰⁸ Comme l'ont montré Namba et al. (2021), ces micro-expressions apparaissent de manière plus marquée dans les contextes émotionnellement authentiques que dans les expressions simulées, traduisant une réactivité expressive spontanée. De plus, Gast (2023) souligne que l'élévation des sourcils constitue une réponse multimodale robuste aux pics prosodiques dans le discours, souvent corrélée à un changement de saillance informationnelle ou à une intention de focalisation visuelle partagée. Ces observations renforcent la pertinence de cet item comme indice d'orientation attentionnelle rapide et d'engagement perceptif au sein du récit.

²⁰⁹ La revue de Kreibitz (2010) propose une synthèse détaillée des réponses du système nerveux autonome aux différentes émotions, en mettant en évidence des profils partiellement spécifiques selon les états affectifs. Les émotions telles que la peur, la colère ou l'anxiété sont notamment associées à une activation cardiaque et respiratoire accrue, à une élévation de la conductance cutanée, et à une réduction de la variabilité cardiaque — autant de marqueurs physiologiques typiques d'une mobilisation émotionnelle intense.

relié à une fonction discursive apparente, et sans coordination avec le flux verbal. Des études en psychopathologie et en psychologie clinique ont montré que de tels mouvements répétitifs ou rituels peuvent apparaître comme des réponses somatiques automatiques liées à la régulation émotionnelle en situation de stress aigu ou prolongé, constituant une forme de décharge corporelle non intentionnelle (Levine & Levine, 1999 ; Nijdam et al., 2013 ; Michopoulos et al., 2015 ; Seoane, 2016). Ces comportements n’ont donc pas nécessairement une visée expressive, mais témoignent d’une activation somatique persistante associée à la tension émotionnelle.

Enfin, le dixième critère, intitulé *blocages, pauses longues et gestes illustrateurs suspendus*, regroupe deux catégories distinctes mais souvent associées d’indices non verbaux. D’une part, sur le plan prosodique, il intègre les interruptions prolongées du discours supérieures à deux secondes, ainsi que les hésitations vocalisées²¹⁰. D’autre part, sur le plan gestuel, il concerne l’interruption d’un geste en cours d’exécution, marquant une rupture synchronisée avec la pause prosodique. Or, la spécificité de ce critère réside dans son extension à la modalité gestuelle. En effet, nous avons observé, dans plusieurs extraits du corpus, des phénomènes de suspension gestuelle, dans lesquels un geste illustrateur amorcé — souvent iconique ou déictique — est interrompu avant son achèvement, sans reprise immédiate ni reformulation discursive compensatoire. Or, si la littérature existante ne fournit à ce jour aucun cadre théorique ou descriptif spécifiquement dédié à ce phénomène, son inclusion dans notre échelle repose sur une lecture qualitative des données.

Afin de faciliter l’application méthodologique des critères définis dans l’échelle NV-SPLIT-10, le tableau ci-dessous en propose une synthèse structurée²¹¹ :

Item	Définition / Description	Indicateurs observables
1. Expressions faciales de peur intense	Configurations faciales typiques d’une émotion de peur intense, définies selon les unités d’action du FACS.	Élévation des sourcils, regard élargi, froncement du front, ouverture des paupières
2. Fixation ou évitement du regard	Comportements oculaires traduisant une sidération ou une stratégie de retrait visuel.	Regard fixe prolongé ; orientation du regard vers le bas ou sur les côtés ; clignements rapides
3. Dissociation corporelle	Absence ou raréfaction des mouvements corporels, indiquant un détachement émotionnel ou cognitif.	Immobilité généralisée ; rigidité posturale ; absence de réaction corporelle

²¹⁰ Dans sa dimension prosodique, cet item s’appuie sur plusieurs travaux en psychopathologie et psychologie clinique (Foa et al., 1995 ; d’O’Kearney & Perrott, 2006 ; Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021 ; Quillivic et al., 2024), qui ont mis en évidence la récurrence d’énoncés interrompus et de pauses prolongées dans les récits de sujets atteints par un TSPT.

²¹¹ Le système de codage associé à chacun des indices non-verbaux intégrés dans les différents items sera présenté dans la section 5.4.

4. Accentuation des gestes illustreurs	Augmentation de la fréquence, de l'intensité ou de l'amplitude des gestes synchronisés à la parole.	Gestes iconiques, métaphoriques ou déictiques coordonnés au contenu verbal
5. Auto-contact	Gestes par lesquels le locuteur entre en contact avec son propre corps, en lien avec une régulation émotionnelle.	Toucher du visage, des bras, du tronc ; maintien prolongé ou répétitif
6. Agitation corporelle et mimique	Activité motrice accrue, non finalisée, souvent liée à une tension interne ou à une instabilité émotionnelle.	Tremblements, tapotements, balancements, mimiques changeantes
7. Déplacement du regard et haussement des sourcils	Mouvements brusques des yeux et du front associés à une surprise ou à une réorientation attentionnelle.	Déplacement rapide du regard ; élévation synchrone des sourcils
8. Réactivité physiologique visible	Signes corporels spontanés d'activation autonome visibles à l'œil nu.	Modification du teint (rougissement, pâleur), sudation, respiration accélérée, dilatation des narines
9. Mouvements répétitifs	Réitération d'un même geste ou d'une posture, sans visée discursive apparente.	Geste répété de façon rapide et cyclique ; stéréotypies motrices
10. Blocages, pauses longues et gestes suspendus	Rupture du flux verbal ou gestuel marquant une surcharge cognitive ou émotionnelle.	Pauses prolongées, gestes interrompus ou inachevés, hésitations non résolues

Tableau 7. Tableau récapitulatif des dix items non verbaux de l'échelle *NV-SPLIT-10*

L'ensemble des critères présentés témoigne ainsi de la nécessité d'une approche intégrée du discours traumatique, où chaque modalité — verbale comme non verbale — contribue à l'expressivité du récit. Dans ce contexte, force est de constater que, dans leur ensemble, les différents critères des échelles *SPLIT-10* et *NV-SPLIT-10* offrent un cadre structurant pour appréhender la complexité expressive des récits traumatiques, en croisant de manière cohérente les modalités verbales et non verbales. En mobilisant des observations multimodales fines et contextualisées, ils permettent de cartographier les marques linguistiques, prosodiques, gestuelles et expressives par lesquelles le traumatisme se manifeste dans l'acte de narration.

Après avoir présenté en détail la méthodologie multimodale retenue et après avoir précisé les référents descriptifs et les critères d'évaluation mobilisés dans ce cadre, nous pouvons désormais aborder, forts de cette double grille d'analyse, la présentation du corpus sur lequel repose cette étude, en explicitant les caractéristiques des récits recueillis ainsi que les conditions dans lesquelles ils ont été produits.

Chapitre V. Exploitation psycholinguistique néoténique des données

Résumé du chapitre V

*Le chapitre V est consacré à l'exploitation psycholinguistique néoténique des données recueillies. Il analyse les récits traumatiques bilingues en articulant systématiquement dimensions verbales et non verbales, en fonction du statut cognitif des langues mobilisées (*in esse* vs. *in fieri*) et du contexte linguistique du vécu. L'organisation repose sur quatre volets complémentaires : (1) l'analyse contrastive intrasystémique, comparant les récits produits dans deux langues *in esse* ; (2) l'analyse intersystémique, opposant récits en langue *in esse* et en langue *in fieri* ; (3) l'étude intrasystémique non verbale, qui permet d'examiner les gestes, mimiques, postures et indices prosodiques ; (4) enfin, l'analyse intersystémique non verbale, qui complète l'approche. L'ensemble de la démarche s'appuie sur une triangulation entre la grille SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) et la grille NV-SPLIT-10, afin d'identifier à la fois les régularités expressives transversales et les spécificités individuelles. Ce chapitre constitue ainsi le cœur de l'analyse empirique, en mettant en évidence les variations linguistiques et comportementales qui structurent la mise en récit du trauma en contexte bilingue.*

Introduction

Les récits traumatiques constituent un terrain privilégié pour observer les interactions complexes entre cognition et affectivité chez les locuteurs bilingues, dans la mesure où ils articulent mémoire, langage et émotions. Au-delà de leur valeur testimoniale, ces récits mettent en lumière les effets différenciés que chaque langue mobilisée — qu'elle soit *in esse* ou *in fieri* — peut exercer sur la mise en mot des émotions, la structuration discursive et la narration d'expériences marquantes. Comprendre les modalités linguistiques et comportementales par lesquelles les sujets expriment et racontent un événement traumatique constitue ainsi l'un des objectifs centraux de ce travail de recherche.

Le cinquième chapitre de notre thèse a pour objectif d'explorer en profondeur l'étendue et la structuration du corpus recueilli dans le cadre de cette recherche. Nous chercherons notamment à contextualiser les données verbales et non verbales, en précisant que seules les analyses linguistiques et comportementales seront explicitement présentées ici. Les éléments recueillis à partir des réponses aux questions des entretiens semi-directifs seront réservés à l'interprétation détaillée des résultats dans le sixième chapitre de ce travail de recherche.

Les analyses proposées s'articulent en quatre volets, organisés selon un principe de comparaison croisée. Le premier volet est consacré à l'analyse contrastive intrasystémique, examinant les récits produits par un même locuteur dans deux langues *in esse*, et mettant en regard leur ancrage dans la cognition et dans la subjectivité du locuteur, aussi bien que l'influence de la langue mobilisée sur l'apparition de marqueurs du SPLIT (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2025) dans le discours. Puis, le deuxième volet explore les variations intersystémiques, opposant les récits en langue *in esse* et ceux en langue *in fieri*, afin de cerner

les effets de ces deux rapports cognitifs différents sur la narration traumatique. Le troisième volet transpose cette approche aux manifestations non-verbales, en contexte intrasystémique en proposant une analyse fondée sur une grille interprétative inédite : la NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître). Enfin, le quatrième volet clôt notre analyse en s'intéressant aux comportements non-verbaux dans une optique d'analyse contrastive intersystémiques entre langue *in esse* et langue *in fieri*.

La démarche ainsi structurée vise à restituer les lignes de force qui structurent les récits traumatiques bilingues, en articulant les dimensions verbales et non verbales selon le statut cognitif des langues mobilisées et le contexte linguistique de l'événement. En nous appuyant sur une triangulation des données fondée sur les grilles SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) et NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître), ce chapitre vise à dégager les régularités expressives et les particularités individuelles révélatrices des dynamiques de mise en récit du trauma.

1. Analyse contrastive intrasystémique : langue *in esse* x vs langue *in esse* y

L'analyse contrastive intrasystémique que nous proposons dans ce premier volet vise à observer les variations linguistiques du récit traumatique entre deux langues avec lesquelles le locuteur entretient un rapport *in esse*. Dans ce contexte, il convient de rappeler que les langues concernées sont ancrées dans l'intuition énonciative et structurent le rapport au monde du locuteur de manière équivalente, bien que différenciée selon les systèmes mobilisés. Ce type d'analyse permet ainsi de neutraliser les effets de déséquilibre cognitif liés au statut de la langue, afin de mieux saisir les spécificités expressives associées à chaque langue *in esse*.

Bien que les définitions de langue *in esse* et langue *in fieri* aient été présentées dans le premier chapitre, il convient de rappeler, à titre méthodologique, que la langue *in esse* désigne, en néoténie linguistique :

« toute langue naturelle dont on possède l'intuition énonciative correspondante et qui procure à l'être-locuteur une dimension existentielle » (Bajrić & Monin, 2023 : 42).

Dans cette configuration, le locuteur dispose d'un véritable *sentiment linguistique* (Bajrić, 2013) dans les deux langues de son répertoire, lui permettant d'adapter avec souplesse l'ensemble de ses ressources expressives à la dynamique du dire.

Le corpus mobilisé dans le cadre de ce premier volet analytique repose sur un sous-échantillon de vingt-sept participants ayant déclaré entretenir un rapport *in esse* avec le français, l'italien et/ou l'anglais. À titre de rappel, tous les participants ont accepté de réaliser deux entretiens en visioconférence, chacun composé de deux récits : l'un en langue *in esse* x, l'autre

en langue *in esse* y, selon un ordre alterné d'une séance à l'autre. La durée moyenne des entretiens est comprise entre 60 et 90 minutes, avec en moyenne 12 à 17 minutes consacrées à l'exposé du récit traumatique dans chacune des langues. Les langues concernées dans cette section sont : le français et l'italien pour le corpus *LIE-FR-IT* (n= 10, dont n = 6 se sont approprié l'italien et n = 4 se sont approprié le français), le français et l'anglais pour le corpus *LIE-FR-EN* (n = 17, dont n = 15 se sont approprié l'anglais et n = 2 se sont approprié le français).

Les analyses qui suivent seront structurées par profils linguistiques²¹², en tenant compte des dynamiques expressives propres à chaque configuration. Pour chaque profil, un participant représentatif fait l'objet d'un examen détaillé associant un tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) et une description des phénomènes lexicaux, syntaxiques et pragmatiques repérés. Notre analyse s'appuie sur des extraits courts, insérés directement dans le corps du texte et choisis pour leur valeur illustrative²¹³. Le récit est ainsi découpé de manière à respecter à la fois sa cohérence interne et les exigences éthiques liées à la sensibilité du matériau recueilli. Par ailleurs, les extraits en anglais et en italien ne sont pas intégralement traduits : seules certaines unités discursives spécifiques, citées dans le corps de l'analyse, sont ponctuellement accompagnées de leur traduction en français, afin de préserver la dynamique originale de l'énonciation. Dans ce contexte, chaque extrait²¹⁴ sera identifié selon le format suivant :

[code locuteur_séance_langue_contexte linguistique]²¹⁵

Les autres participants appartenant au même profil sont présentés de manière synthétique à travers un tableau comparatif récapitulant les activations des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025), tandis que les données chiffrées figurent en annexe (Cf. Annexe F).

Conformément aux principes de l'approche psycholinguistique néoténique exposée dans le chapitre précédent, une attention particulière sera portée aux variations interlinguistiques observées sur le plan lexical, syntaxique, pronominal et discursif.

²¹² Les profils ont été établis en croisant deux critères : les langues *in esse* mobilisées par le locuteur (x et y) et la langue du contexte dans lequel l'événement traumatique a eu lieu.

²¹³ Les extraits reproduits dans le corps du texte sont limités en longueur, afin de préserver l'intimité des participants et de prévenir toute forme de mise en scène involontaire du trauma. L'attention reste portée sur les items identifiés.

²¹⁴ La ponctuation des extraits a été adaptée de manière à restituer la dynamique orale des récits : seuls les points d'interrogation et d'exclamation ont été ajoutés lorsqu'ils étaient clairement audibles, tandis que pour les autres cas, nous avons conservé les conventions prosodiques issues de la transcription, où « / » signale une pause brève comparable à une virgule orale, « // » une pause moyenne équivalente à un point oral, et « ... » une pause longue correspondant à une suspension ou une interruption de l'énoncé.

²¹⁵ Par exemple : [P03_S2_FR_VFR] correspond à l'extrait de la deuxième séance, en français, du participant 03, qui a vécu cette expérience dans un contexte linguistique francophone. Nous avons fait le choix de ne pas indiquer, dans le codage, l'ordre d'énonciation des langues mobilisées par chaque locuteur, dans la mesure où cet ordre a été défini en amont pour chacune des séances. Ainsi, la mention du numéro de la séance suffit à déterminer si la langue en question a été utilisée en premier ou en second lors de l'entretien.

1.1. Corpus LIE-FR-IT

1.1.1. Profil 1

Notre analyse s'ouvre sur l'étude des récits produits par les participants présentant le profil linguistique suivant (n=4) : *langue in esse x* : français ; *langue in esse y* : italien ; événement vécu en contexte francophone. Ainsi, nous allons maintenant procéder à l'analyse des récits de la locutrice P01, représentative de ce profil.

Le tableau ci-dessous présente la distribution des occurrences SPLIT-10 pour chacun des récits, en distinguant les activations par item, par langue et par séance :

	[P01 S1 FR VFR]	[P01 S1 IT VFR]	[P01 S2 IT VFR]	[P01 S2 FR VFR]
Total mots	1987	2123	2045	2113
Item 1	5	4	3	4
Item 2	4	5	5	5
Item 3	4	2	2	3
Item 4	3	2	2	4
Item 5	24	20	14	19
Item 6	8	6	5	7
Item 7	0	0	12	16
Item 8	23	18	10	16
Item 9	130	110	95	118
Item 10	4	2	3	3

Tableau 8. Occurrences des items de l'échelle SPLIT 10 dans le récit de P01

Les quatre récits produits par la locutrice lors de deux séances d'entretien mobilisent l'ensemble des items de la grille SPLIT-10, à l'exception de l'item 7 dans les deux récits de la première séance. Le nombre total de mots varie entre 1987 et 2123 selon les récits, avec une activation différenciée des items en fonction de la langue et de la séance.

Lorsque P01 s'exprime en français, *langue in esse* qui coïncide avec le contexte du vécu, les récits produits révèlent une expressivité particulièrement dense, qui concerne tout particulièrement les dimensions corporelles (items 5 et 6), perceptives (item 8) ainsi que l'organisation syntaxique du discours, mais elle se déploie différemment selon la séance, tant sur le plan de la structuration du récit que sur le plan énonciatif.

Dans le premier récit en français, la locutrice entre directement dans la remémoration, sans introduction ni distanciation. La référence à la mort (item 1) y est évoquée à cinq reprises, signalant une confrontation immédiate avec la menace vitale. Les repères spatio-temporels précis (item 2) sont présents à quatre reprises, tandis que les manifestations de déréalisation (item 3), également au nombre de quatre, prennent la forme d'expressions comme *c'était comme si c'était pas réel* ou encore *c'était comme dans un cauchemar*, cette dernière activant également l'item 4. Dans contexte, le recours aux comparaisons et aux métaphores (item 4) est relevé trois fois, notamment dans les formules *comme si c'était pas réel*, *comme dans un cauchemar*. L'item 5, relatif aux parties du corps évoquées, est celui qui domine très nettement ce premier récit, avec

24 occurrences impliquant les jambes, les bras, les doigts, le visage, traduisant une forte implication somatique. La sidération corporelle (item 6) est également fréquente traduite surtout par l'emploi d'adjectifs ou groupes adjectivaux comme *immobile, incapable de bouger*. L'usage des pronoms génériques (item 7) est totalement absent, la locutrice restant ancrée dans un récit à la première personne, tandis que l'évocation de perceptions ou sensations (item 8) atteint un niveau élevé avec 23 occurrences, incluant des perceptions visuelles et corporelles.

Sur le plan syntaxique, les répétitions contiguës (item 9) sont massivement présentes : 130 occurrences, souvent concentrées sur les débuts de segments, traduisant la tension de formulation et la recherche lexicale. Les mots ou énoncés incomplets (item 10) sont relevés à quatre reprises, souvent suspendus dans l'élan du discours. Le passage ci-dessous donne à entendre la manière dont plusieurs items SPLIT-10 se manifestent conjointement dans la dynamique énonciative :

C'était un soir en semaine/ je me brossais les dents dans la salle de bain / j'étais seule à l'appartement // [...] J'ai entendu un bruit / j'ai entendu sa voix / il-il était bourré / il criait comme un fou // [...] Il m'a attrapée par le bras et je suis tombée / j'ai pas compris tout de suite ce qui se passait // [...] Je-je suis restée allongée par terre / incapable de bouger // [...] J'ai cru qu'il-qu'il allait me-me tuer / je me voyais morte / enterrée / comme dans un cauchemar // [...] J'ai essayé de me débattre / mais - mais je savais même plus s'il était encore en train de me frapper ou-ou pas // Je suis restée là / tout simplement / immobile et-et sous le choc // [...] J'avais mal partout / dans-dans tout le corps / j'ai senti mes doigts / mes doigts se casser // [...] C'était comme si / comme si c'était pas réel / tout était flou / j'ai l'impression que je raconte mon pire cauchemar // [...] Il s'est...bref / je vais pas rentrer dans les détails... // [P01_S1_FR_VFR]

Dans le second récit en français, la narration est plus structurée, introduite par un cadrage spatio-temporel explicite, détaillé davantage dans la suite du récit, pour un total de 5 occurrences. Les références au champ sémantique de la mort sont toujours présentes, mais apparaissent cette fois-ci vers la fin du récit, après la description des faits. Les marqueurs de déréalisation (item 3) demeurent, tandis que les comparaisons et métaphores (item 4) sont plus nombreuses qu'en première séance (4 occurrences), souvent encadrées de reformulations, comme dans *je – enfin, c'était comme si j'étais dans mon pire cauchemar*. Les références aux parties du corps (item 5) restent nombreuses, même si légèrement moindres que dans le premier récit ; elles accompagnent des perceptions précises de douleur et de perte de sensation. Les descriptions de positions ou de sidération corporelle (item 6) apparaissent à 7 reprises et des formulations comme *je suis restée figée* reviennent. L'usage des pronoms génériques (item 7) connaît une activation nette, introduisant une mise à distance énonciative de l'expérience. Les perceptions sensorielles (item 8) restent importantes, mais légèrement en retrait par rapport à la première séance. Les répétitions contiguës (item 9) demeurent très fréquentes avec 118 occurrences, structurant les passages les plus chargés émotionnellement. Les énoncés inachevés (item 10), au nombre de 3, s'intègrent dans une dynamique syntaxique plus fluide, avec des reprises

globalement plus rapides. L'extrait suivant illustre certaines des activations recensées dans le récit :

C'était un mardi soir / il devait être autour de 23h / j'étais dans la salle de bain et-et je me brossais les dents // [...] J'ai entendu du bruit / j'ai entendu – j'ai entendu quelque chose de bizarre / je suis sortie et je l'ai vu // [...] Il m'a attrapée par le bras / il m'a – il m'a poussée contre le mur / genre d'un coup là il me prend et-et trois secondes après... je vois que-qu'il veut me faire mal et-et il dit un truc qui-qui me surprend... de-de lui / il me dit / je vais t'apprendre le respect moi / tu vas voir // [...] J'ai senti – j'ai senti que je tombais / mais je – je suis restée figée // [...] J'ai essayé – j'ai essayé de crier / mais rien / rien – rien ne sortait // [...] J'avais mal – j'avais mal partout / je sentais plus – plus rien // [...] Je – je savais pas quoi faire / il – il me faisait peur // [...] Je – je pensais qu'il allait me tuer // [...] On croit – on croit toujours que ça arrive aux autres / on s'attend jamais – jamais à ça / on se dit que non – non pas soi / pas là / pas maintenant // [...] Genre oui / sur les réseaux on voit énormément de vidéo qui-qui sensibilisent sur ça et-et on sait que ça existe et on compatit mais-mais on se sent pas directement ehum concerné par ça quoi // [...] Et moi – moi j'étais là / j'étais là par terre / et je voyais – je voyais flou / je – je tremblais // [P01_S2_FR_VFR]

Cette dynamique de saturation expressive se manifeste, sur le plan discursif, par une fragmentation marquée de l'énonciation : le récit progresse par à-coups, interrompu par des ruptures syntaxiques, des suspensions énonciatives et une tension d'élocution persistante. En première séance, l'entrée en récit est brutale, sans introduction ni mise en contexte, et s'ouvre directement sur une scène sensoriellement chargée. Les segments sont brefs, rythmés par des pauses nombreuses, et structurés autour d'un corps en état de choc : douleurs, engourdissement, perception floue, paralysie motrice. Cette focalisation immédiate sur les sensations traduit une reviviscence corporelle intense, que la syntaxe hachée rend palpable.

En seconde séance, la narration adopte une forme plus linéaire, mais reste traversée de marques de dissociation : le sentiment d'étrangeté persiste, tout comme certaines hésitations lexicales et formulations suspendues. L'alternance entre reformulations hésitantes, comparaisons dissociatives et ruptures syntaxiques compose une trame linguistique dans laquelle la sidération fragmente et désorganise, mais n'entrave pas, le travail de mise en mots.

Par ailleurs, l'usage ponctuel présent historique et du discours direct participent à la reviviscence, actualisant certains moments de la scène et réinjectant l'interlocuteur dans le moment traumatique. Enfin, des segments digressifs, parfois périphériques sur le plan événementiel, traduisent une tentative d'ordonner une mémoire morcelée : ces dérives discursives ponctuelles, loin d'affaiblir la cohérence du récit, en révèlent au contraire la tension expressive et la profondeur affective.

Contrairement aux récits en français, ancrés dans une langue en coïncidence avec le contexte du vécu, les récits en italien s'élaborent dans une langue *in esse* déconnectée du cadre immédiat de l'événement. Cette configuration ne freine pas l'expressivité, mais elle en infléchit

le mode : les affects sont présents, mais se manifestent dans une dynamique moins saturée, même si les écarts au niveau des occurrences restent moindres.

Dans le premier récit en italien, la locutrice entre rapidement dans la description de l'événement, en posant d'emblée des repères temporels précis plus fréquents qu'en français, qui ancrent la scène dans un cadre mémoriel marqué. L'expression explicite de la peur intense et de la menace vitale apparaît à plusieurs reprises, confirmant l'activation récurrente du premier item.

Les indices de déréalisation restent limités : deux occurrences, l'une exprimant l'irréalité (*non mi sembrava vero*, fr. j'avais l'impression que ce n'était pas vrai), l'autre par une comparaison dissociative (*come se fossi fuori dal mio corpo*, fr. comme si j'étais en dehors de mon corps). Cette dernière illustre aussi le recours à des comparaisons métaphoriques, qui participent à la mise à distance du vécu. Dans ce contexte l'image de *un fiume in piena di insulti* (fr. un torrent d'insultes) traduit la perception d'un agresseur débordant d'une énergie incontrôlable par le biais du recours à une métaphore.

Les références corporelles occupent une place centrale, notamment autour des jambes, du ventre, de la bouche et des mains, souvent associées à des sensations désagréables ou à l'impossibilité d'agir. La sidération corporelle est également très présente, avec des expressions métaphoriques typiquement italiennes comme *sono rimasta di sasso* (fr. je suis restée de marbre) ou *ero pietrificata* (fr. j'étais pétrifiée), qui condensent immobilité et incrédulité. Le récit demeure fortement incarné, sans recours au pronom générique : le « je » reste le centre de l'expérience.

Les perceptions sensorielles sont nombreuses : souffle, bourdonnements, goût du sang, sensation de froid. Elles traduisent une mémoire intensément corporelle, qui alimente la densité expressive du récit. Sur le plan syntaxique, les répétitions contiguës sont massives, surtout sur les segments initiaux ou les groupes nominaux, ce qui souligne à la fois la tension expressive et la désorganisation partielle du discours. Quelques énoncés inachevés complètent ce profil, témoignant d'une formulation suspendue par l'émotion.

L'extrait suivant condense ces dynamiques expressives, en montrant la combinaison des repères spatio-temporels, des indices de peur intense et de sidération corporelle, des métaphores dissociatives, des perceptions sensorielles et des ruptures syntaxiques :

Ero in bagno / era martedì sera / saranno state le - le undici // [...] Non ho realizzato subito cosa - quello che stava succedendo / mi ha presa alla sprovvista / cioè / non mi sembrava vero // [...] Era indemoniato / non so / era un - un fiume in piena di - di insulti / mi ha preso per il - il braccio e me lo ha stretto forte // [...] Avevo lividi - lividi ovunque / avevo l'occhio destro tutto gonfio / sono rimasta di sasso / ero - ero pietrificata [...] ero - ero paralizzata cioè...veramente non riuscivo più a-a muovermi [...] non - non sentivo più niente / sentivo il - il gusto del sangue in bocca // Non so perché ma-ma tremavo non solo per la paura ma anche per il-per il freddo / cioè / avevo freddo / non so se abbia senso come cosa // [...] E mi ha anche... no vabbè non - non ha senso fare tutta

l'anamnesi medica // [...] Mi sono detta che mi avrebbe... che - che non ne sarei uscita viva // [P01_S1_IT_VFR]

Le second récit en italien présente une expressivité légèrement atténuée par rapport au premier. L'expression explicite de la peur intense (item 1) apparaît à trois reprises, dans des séquences narratives plus fluides, mais encore marquées par la perception d'une menace vitale (*mi sono detta che mi avrebbe ammazzata*, fr. je me suis dit qu'il allait me tuer). Les repères temporels et spatiaux sont de nouveau présents (*era martedì sera / stavo andando a dormire / dovevano essere le undici*, fr. c'était mardi soir, j'allais me coucher, il devait être onze heures), avec une précision encore plus marquée qu'en première séance, ce qui ancre solidement le récit dans un cadre mémoriel.

Les indices de déréalisation (item 3) demeurent stables (*era come se non lo stessi vivendo davvero*, fr. c'était comme si je ne le vivais pas vraiment) et les métaphores dissociatives (item 4) apparaissent également, dans des contextes proches de ceux observés lors du premier récit. En revanche, les références corporelles (item 5) connaissent une diminution, tout comme les descriptions de sidération corporelle (item 6), traduisant une implication somatique toujours présente mais moins envahissante. Le changement le plus significatif concerne l'item 7 : l'usage des pronoms génériques, absent jusque-là, apparaît de manière récurrente par le biais de l'emploi du pronom personnel *tu*, mais également de la tournure impersonnelle *ci si* (*non ci si aspetta mai certe cose*, fr. on ne s'attend jamais à de telles choses ; *ti dici che non succederà più* – fr. tu te dis que ça n'arrivera plus »).

Les perceptions sensorielles (item 8) sont moins nombreuses qu'en première séance, mais continuent de structurer certains passages, notamment autour de la douleur et du ressenti corporel, tandis que les répétitions contiguës (item 9) restent abondantes. Enfin, trois énoncés inachevés (item 10) sont relevés, dans des contextes de formulation suspendue ou interrompue. Cette tendance expressive se cristallise dans l'extrait suivant, qui concentre plusieurs indices SPLIT-10 :

Era martedì sera / stavo andando a dormire / dovevano essere le - le undici // [...] Mi sembrava di - di non esserci. [...] Mi ha preso per il - il braccio // [...] Avevo dei - dei lividi dappertutto / mi ha spinta contro il muro // [...] Ad un certo punto mi-mi guarda negli occhi con una...rabbia un...un astio che non ho mai / mai visto prima e mi-mi dice / mi devi portare rispetto // [...] Sono rimasta lì / bloccata... non ci si aspetta mai certe - certe cose / ti dici che non succederà più...non sentivo più dove mi - mi colpiva / io - io non sapevo / mi - mi ha strattonata / volevo dire qualcosa ma... / mi sono detta che - che mi avrebbe ammazzata // [...] Non-non mi sembrava vero / era-era come se come se non lo stessi vivendo davvero // Cioè / cosa può...no davvero non-non si può giustificare una cosa così // [P01_S2_IT_VFR]

Bien que l'italien soit également une langue *in esse* pour P01, les deux récits présentent une dynamique narrative distincte de celle observée en français. On y retrouve une expression

explicite de la peur intense, ainsi que de nombreuses références corporelles et sensorielles, qui structurent l'évocation de l'événement.

Dans ce contexte, les comparaisons et métaphores dissociatives occupent une place importante, mais malgré tout plus réduite que dans les récits en français. Le lexique se concentre largement sur les sensations physiques, associées à l'expérience corporelle directe, mais avec une légère réduction par rapport aux récits en français. Sur le plan syntaxique, les répétitions contiguës restent nombreuses, particulièrement sur les segments d'ouverture et les groupes nominaux, tandis que des énoncés inachevés apparaissent ponctuellement. Dans le second récit, des tournures génériques émergent, alors qu'elles étaient absentes du premier récit. Enfin l'ancrage temporel et spatial reste très précis dans les deux récits.

Ce premier volet d'analyse met en évidence des écarts sensibles entre les récits produits en français et ceux produits en italien, malgré le fait que les deux langues mobilisées soient des langues *in esse*. Le français, langue du contexte du vécu, se distingue par une saturation expressive marquée, tant sur le plan corporel (item 5), sensoriel (item 8) que syntaxique (item 9). Le récit y progresse dans une dynamique fortement fragmentée et émotionnellement chargée. L'italien, de son côté, donne lieu à une narration plus contenue, structurée, où les effets de distanciation (item 7) prennent une place plus importante. Ainsi, cette asymétrie suggère que la coïncidence entre langue mobilisée et contexte linguistique de l'évènement est susceptible de jouer un rôle différenciateur dans l'expression émotionnelle et la forme discursive du récit.

Or, ces tendances ne sont pas propres au seul profil de la locutrice P01 : deux autres participants du corpus, partageant le même profil linguistique, présentent une évolution similaire dans leur narration, à la fois entre les langues mobilisées et d'une séance d'entretien à l'autre. Il s'agit notamment des participantes P12 et P42, dont les récits montrent également une plus grande densité corporelle et perceptive en français lors de la première séance, suivie d'un déplacement vers une narration plus construite, notamment dans les récits ultérieurs. Le tableau ci-dessous synthétise les tendances expressives observées dans les récits de P12 et P42 :

Code participant	P12 ²¹⁶	P42 ²¹⁷
Événement	Aggression	Viol
Bilan langue <i>in esse</i> x (français)	Activation forte des items 5, 8 et 9 ; présence des items 1 à 6 et 10 ; apparition différée de l'item 7 ; Charge émotionnelle soutenue tout au long des séances	Activation forte des items 5, 8 et 9 dès la S1 ; apparition de l'item 1 en S2 ; présence stable des items 2 à 6 et 10 ; absence totale de l'item 7
Bilan langue <i>in esse</i> y (italien)	Activation modérée des items 1 à 6, 8, 9 et 10 ; item 7 absent en S1, présent uniquement en S2 ; charge émotionnelle atténuée, mais	Activations plus modérées mais régulières des items 2 à 6, 8 à 10 ; item 1 activé uniquement en S2 ; absence complète de l'item 7 sur les deux

²¹⁶ Cf. Annexes F1.1a pour le tableau d'activation des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2021, 2025).

²¹⁷ Cf. Annexes F1.2a pour le tableau d'activation des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2021, 2025).

	<u>persistante</u>	<u>séances</u>
Bilan séance 1 (français > italien)	Charge émotionnelle plus manifeste en français ; récit en italien également chargé émotionnellement, mais plus linéaire et factuel	Charge émotionnelle plus manifeste en français ; récit en italien plus contenu mais non dénué d'affects ; activation nettement plus élevée des items 5, 8 et 9 en français
Bilan séance 2 (anglais > italien)	Apparition de formes de dépersonnalisation dans les deux langues (pronoms génériques) ; expressivité comparable dans les deux langues, avec légère dominance du français en ce qui concerne les items 5, 8 et 9	Apparition de références à la mort dans les deux langues concernées ; augmentation de la charge émotionnelle en italien ; maintien de la charge émotionnelle en français
Sous-syndromes observables	La totalité des sous-syndromes est représentée, même si différemment en fonction des langues et des séances	La quasi-totalité des sous-syndromes est représentée (sauf item 7), la référence à la mort (Item 1) n'apparaît que pendant la seconde séance
Spécificités observées	Usage différencié des pronoms générique selon la langue mobilisée ; légère réduction de la charge émotionnelle en italien	Narration bifasée : immersion corporelle immédiate, puis introduction de la référence à la mort en lien avec les répercussions sociales de la violence subie

Tableau 9. Synthèse des tendances expressives observées (P42, P12)

L'analyse des récits de P12 et P42 met en lumière une convergence manifeste sur le plan des items activés, mais également des divergences importantes quant à l'intensité, à la temporalité et à la distribution entre les langues mobilisées. En croisant ces données avec les occurrences SPLIT-10 mesurées dans les deux langues et les deux séances, plusieurs éléments se dégagent (cf. Annexes F1.1a et F1.2a) : dans les deux cas, le français concentre une expressivité plus dense, particulièrement en ce qui concerne les items 5 et 8, avec des occurrences très élevées dès la première séance. Ces activations soutenues s'accompagnent d'une présence marquée de répétitions contiguës (item 9) dans tous les récits en français. La densité des marqueurs verbaux repérée en français contraste avec les récits en italien, plus modérés dans les manifestations émotionnelles et plus structurés au niveau syntaxique.

De plus, la répartition temporelle de certains items permet également de mieux cerner les dynamiques narratives propres à chaque participante. Dans les récits de P12, l'item 1 est présent dans toutes les langues et séances, indiquant une thématique centrale et persistante. En ce qui concerne P42, ce dernier n'apparaît qu'en seconde séance, avec un décalage entre les langues, ce qui signale une évolution dans la mise en mots du vécu. L'item 7, quant à lui, distingue nettement les deux trajectoires : activé uniquement chez P12 lors de la seconde séance, il reste totalement absent chez P42. Cette dissymétrie indique une différence dans les stratégies de mise à distance énonciative, en lien probable avec la manière dont chacune verbalise le trauma.

Enfin, les comparaisons inter-séance révèlent deux configurations expressives contrastées : dans le cas de P12, les récits de seconde séance maintiennent une intensité similaire à ceux de

la première, tout en introduisant des formes pronominales plus distancées. En ce qui concerne P42, en revanche, une intensification progressive est observable en italien, notamment à travers l'apparition tardive de l'item 1 et le maintien de la charge émotionnelle en français.

Ainsi, les données présentées suggèrent que, pour ces deux participantes, la langue française a permis une mise en mots plus directe et plus intensément investie du vécu, tandis que l'italien, bien que porteur d'expressivité, a davantage servi de support à une verbalisation plus contenue et structurée.

Or, contrairement aux tendances largement partagées par les participants P01, P12 et P42, le participant P13 présente un profil narratif singulier, qui se détache du schéma que nous venons de présenter. En effet, bien que ce dernier mobilise la même configuration linguistique, la dynamique expressive de ses récits prend une tournure différente : l'investissement émotionnel, la densité discursive et l'activation des items SPLIT-10 apparaissent plus marqués en italien qu'en français. Le tableau ci-dessous synthétise les occurrences des différents items et leurs variations éventuelles en fonction des langues mobilisées et de la séance concernée :

	[P13 S1 FR VFR]	[P13 S1 IT VFR]	[P13 S2 IT VFR]	[P13 S2 FR VFR]
Total mots	2051	2180	2248	2074
Item 1	1	2	2	2
Item 2	3	3	3	3
Item 3	1	1	2	1
Item 4	1	2	2	1
Item 5	14	18	20	15
Item 6	4	6	7	5
Item 7	6	4	5	4
Item 8	9	14	15	10
Item 9	84	98	103	88
Item 10	0	0	0	0

Tableau 10. Occurrences des items de l'échelle SPLIT 10 dans le récit de P13

Les récits produits par le participant P13, impliqué dans un accident de la route ayant conduit à une hospitalisation, présentent un renversement notable des dynamiques habituellement observées : contrairement aux autres locuteurs du même profil, c'est ici l'italien, langue *in esse* y, qui concentre la charge émotionnelle la plus forte, tandis que le français, langue *in esse* x, est associé à une narration plus contenue, plus factuelle, et moins marquée par la désorganisation syntaxique.

Dès la première séance, le récit en français se caractérise par une organisation temporelle claire, centrée sur le déroulé des faits, mais ponctuée de nombreuses ruptures et reprises. L'événement est raconté dans une séquence globalement chronologique, où la progression linéaire est régulièrement interrompue par des répétitions (*la voiture-la voiture, je-j'ai juste vu – vu le mur arriver*), des reformulations (*ça s'est passé – passé très vite*), ou encore des hésitations marquées (*je sais pas, bah*) :

C'est arrivé un samedi soir en rentrant d'une soirée chez un ami // [...] La voiture-la voiture a glissé sur la route // [...] J'ai rien compris / je-j'ai juste vu - vu le mur arriver // J'ai freiné mais trop tard / ça s'est passé- passé très vite / et je – je suis sorti de la route // [...] Je – je me souviens de l'impact / mais pas trop de ce-de ce qu'il y avait juste après // Genre je-j'ai entendu le bruit de l'impact carrément mais après ça bah-bah je voyais flou quoi / après ça c'était-c'était flou // [...] En vrai tu t'y attend pas / je veux dire / oui tu sais qu'en voiture bah / les accidents / ça arrive quoi / Mais-mais comment dire / tu te dis que tu vas / je sais pas / oui percuteur une voiture en te garant / des trucs comme ça quoi / tu te dis pas / tiens / je pourrais mourir en conduisant. // Et bah / là du coup pour la première fois je me suis dit que bah / que j'allais mourir // [...] Franchement / jamais je me suis rendu compte de / bah de à quel point c'est dangereux sur la route quand même / genre / il suffit d'une seconde quoi // [P13_S1_FR_VFR]

Ainsi, le français, bien que coïncidant avec le contexte linguistique de l'événement, sert avant tout un travail d'organisation des faits et de rationalisation a posteriori, tout en véhiculant une charge émotionnelle manifeste. Ceci se confirme à travers les occurrences des items SPLIT-10 relevées. Dans le premier récit, les répétitions contiguës (item 9) sont présentes mais n'envahissent pas la structure discursive : elles apparaissent surtout à l'entrée du récit (*la voiture-la voiture a glissé*), lors de la restitution sensorielle (*je-j'ai juste vu-vu le mur arriver, ça s'est passé-passé très vite*), ou dans les passages où la tension expressive fragilise la continuité syntaxique (*bah-bah je voyais flou*). Les références aux parties du corps (item 5) sont fréquentes, mais intégrées dans des descriptions factuelles de l'état post-accident, tandis que la sidération corporelle (item 6) est évoquée ponctuellement. Les perceptions (item 8) sont rapportées de manière concise, tandis que la référence explicite à la mort (item 1) n'apparaît qu'une seule fois. Les repères temporels précis (item 2) situent l'événement, et l'usage du pronom générique *tu* (item 7) marque un déplacement énonciatif, qui atténue l'ancrage du *je* et traduit une tentative de mise à distance de l'expérience. Le récit comporte également des références anaphoriques ambiguës dans la phase post-accidentelle (*après ça c'était flou, je me souviens pas de ce qu'il y avait juste après*), qui témoignent d'une perte de repères. Enfin, quelques digressions apparaissent sous forme de commentaires réflexifs sur la dangerosité de la conduite (*il suffit d'une seconde, jamais je m'étais rendu compte à quel point c'est dangereux*), conférant au récit une dimension évaluative.

En seconde séance, le récit en français conserve une organisation globalement stable mais intègre des formulations plus expressives, notamment autour du ressenti corporel. La densité corporelle (item 5) est légèrement plus marquée que lors de la première séance, avec des mentions explicites de douleurs et d'impressions physiques. Les répétitions contiguës (item 9) restent nombreuses, mais elles apparaissent réparties tout au long du récit et renvoient davantage à des hésitations discursives qu'à une désorganisation syntaxique globale. L'usage de pronoms génériques (item 7) est moins marqué qu'en première séance, mais on relève cette fois la présence de *on*, qui inscrit certains passages dans une portée généralisante.

La verbalisation d'émotions négatives est explicite mais intégrée dans un discours réflexif (*j'ai failli y rester, c'est comme si on m'avait mis une énorme claque*). Le discours direct est mobilisé ponctuellement, conférant une actualisation vive de la scène mémorielle. Les comparaisons (item 4) apparaissent à deux reprises, mais une seule a été retenue comme activant l'item 4 (*c'est comme si mon corps était en feu*), tandis que l'autre (*c'était comme si on m'avait mis une énorme claque*) relève davantage d'une image explicative a posteriori. Contrairement au premier récit, aucun énoncé inachevé (item 10) n'est relevé, ce qui confirme la stabilité syntaxique même dans les passages les plus émotionnellement chargés. L'extrait suivant illustre la dynamique expressive de P13 :

C'était un samedi soir et je rentrais en voiture d'une soirée avec des copains // [...] Je revois l'accident dans ma tête // Je revois le-le virage / le bruit / le-l'impact // [...] Je sais que j'ai eu très mal [...] C'est comme si-comme si mon corps était / en feu et je-je pouvais rien faire pour ça // [...] Je me dis que c'était rapide / que j'ai eu de la chance // [...] On-on se rend pas toujours compte du danger / on croit qu'on maîtrise mais-mais on peut mourir à cause de-de ça // [...] En fait je crois que j'ai vraiment / comment dire / compris ? Réalisé ? Voilà / bah quand le médecin est venu me voir et qu'il m'a dit genre comme ça / on a eu de la chance / vous savez pas la chance que vous avez eu // Bah là j'étais / c'était comme si on m'avait mis une énorme claque dans la figure quoi / c'est là que j'ai vraiment réalisé que / que j'ai failli y rester quoi // [P13_S2_FR_VFR]

Dans l'ensemble, le français est ici mobilisé comme langue de narration cadrée, avec une expressivité maîtrisée, des segments organisés, et une tendance à la mise en récit plutôt qu'à la reviviscence. Les marques de subjectivité sont présentes, mais neaturent pas l'énonciation. Comparés à d'autres récits en langue *in esse* dans le corpus, ceux de P13 en français se distinguent par une moindre fragmentation syntaxique, une moindre densité affective, et une organisation narrative plus constante, y compris dans les moments critiques.

Lorsque P13 s'exprime en italien, ses récits se distinguent par une expressivité fortement marquée sur le plan lexical, syntaxique et discursif. Dès la première séance, la narration se déploie dans une trame où les éléments sensoriels, les affects négatifs et la perception d'une menace vitale occupent une place centrale. L'événement est rapporté par une succession d'images perceptives et corporelles précises (*ho sentito un colpo fortissimo*, fr. j'ai entendu un coup très fort ; *avevo sangue dappertutto*, fr. j'avais du sang partout ; *non sentivo più il braccio sinistro*, fr. je ne sentais plus mon bras gauche), qui traduisent une mémoire intensément incarnée. Cette densité est confirmée par l'activation élevée des items 5 (références corporelles) et 8 (perceptions sensorielles).

Sur le plan syntaxique, le récit est ponctué de redoublements, d'hésitations et de ruptures énonciatives, témoignant d'une tension expressive et d'une difficulté à maintenir un flux discursif linéaire. L'item 9 (répétitions contiguës) y est particulièrement actif, révélant la charge émotionnelle sous-jacente à l'effort de narration. L'item 1 est également mobilisé de manière

explicite à travers l'énoncé direct « *pensavo che sarei morto* (fr. je croyais que j'allais mourir), qui inscrit la peur intense dans une formulation directe et non métaphorique.

Sur le plan discursif, l'apparition de formulations généralisantes joue un rôle dissociatif. Le recours au pronom de deuxième personne du singulier *tu* (*ti senti invincibile*, fr. tu te sens invincible) ainsi qu'à des tournures impersonnelles (*non si pensa mai che possa succedere una cosa del genere*, fr. on ne pense jamais qu'une chose pareille puisse arriver ; *se ne parla ovunque*, fr. on en parle partout) traduit un déplacement énonciatif hors du « je », renforcé par des anaphores floues (*una cosa del genere*, fr. une chose pareille ; *una cavolata*, fr. une bêtise). Ces choix laissent entrevoir une prise de distance énonciative et contribuent à l'activation de l'item 7. Enfin, l'usage du discours direct confère au récit une dimension de reviviscence immédiate. Les paroles des médecins et infirmiers sont rapportées comme si elles étaient réentendues au moment de l'énonciation. Cette restitution sans médiation accentue l'effet de présence et renforce la charge émotionnelle du récit.

L'extrait suivant illustre cette densité expressive en italien :

Era un sabato sera ed ero stato a [nome della città] a casa di un amico a fare serata // [...] La macchina è andata dritta / dritta contro il muro // [...] Ho-ho sentito un colpo fortissimo e-e ho perso il controllo // [...] Avevo sangue dappertutto / dappertutto e non – non sentivo più il braccio sinistro // [...] Non si pensa- non si pensa mai che possa succedere una cosa del genere cioè / dentro di te sai che stai facendo una cavolata perché se ne parla ovunque / nel senso / c'è molta sensibilizzazione / però in quei momenti ti senti invincibile e lo fai lo stesso // [...] Pensavo che sarei morto // [...] Ero lì con-con tutta una schiera di medici / di-di infermieri e non so chi altro e-e mi facevano mille domande tipo / Mi sente ? Mi vede ? Mi dicevano / non si preoccupi / adesso ci- ci occupiamo noi di lei / andrà tutto bene e-ed io ero lì come un-un vegetale a-a guardarmi intorno e-e non capivo niente // [P13_S1_IT_VFR]

Lors de la deuxième séance, la dynamique observée en italien ne s'apaise pas, mais se transforme. Le récit conserve une densité émotionnelle forte, avec des activations élevées des items 5, 8 et 9. Toutefois, la narration gagne en cohésion : les digressions sont moins développées, tandis qu'apparaissent des mouvements de réflexivité et une verbalisation plus explicite de la dissociation corporelle. L'extrait suivant illustre ce glissement :

Stavo tornando a casa in macchina da una serata a [nome della città] con un gruppo di amici // [...] Mi ricordo tutto tranne-tranne il rumore prima dello schianto / cioè / so che ho sentito un rumore di-di qualcosa che non andava prima di-prima che succedesse quello che è successo / ma non saprei che rumore fosse // [...] Sentivo male ovunque / soprattutto al braccio sinistro // Non – non riuscivo a muoverlo // [...] Era come se il corpo non fosse più mio / come se lo guardassi da fuori // [...] Uno pensa sempre che guida bene / che-che certe cose non succedono a-a chi sa guidare // Che poi non è una questione di saper guidare / cioè / so guidare / ma appunto quando sai che sai guidare fai meno attenzione a certe cose e-ed è lì che ti succede l'inverosimile poi // [...] Sarei potuto – sarei potuto morire quel giorno // Il medico me l'ha detto e-e senza mezzi termini / mi ha detto proprio / lei non sa la fortuna che ha avuto ad uscirne intero // [P13_S2_IT_VFR]

La peur intense (item 1) demeure présente, exprimée de manière explicite (*sarei potuto morire quel giorno*, fr. j'aurais pu mourir ce jour-là). Les repères spatio-temporels (item 2) structurent à nouveau le récit avec des ancrages précis (*stavo tornando a casa*, fr. je rentrais à la maison). La déréalisation (item 3) et les comparaisons dissociatives (item 4) sont exprimées de façon ponctuelle mais significative (*era come se il corpo non fosse più mio*, fr. c'était comme si le corps n'était plus le mien).

Les références corporelles (item 5) occupent une place centrale, notamment autour de la douleur et de l'immobilité (*sentivo male ovunque*, fr. j'avais mal partout ; *non riuscivo a muoverlo*, fr. je n'arrivais pas à le bouger). La sidération corporelle (item 6) est traduite par des formulations d'immobilité prolongée (*ero lì come un vegetale*, fr. j'étais là comme un légume). L'usage des pronoms génériques (item 7), en particulier *uno*, fr. on, participe à une mise à distance énonciative (*uno pensa sempre che guida bene*, fr. on pense toujours qu'on conduit bien), renforcée par des anaphores floues (*certe cose*, fr. certaines choses).

Les perceptions sensorielles (item 8) sont nombreuses et structurent le souvenir (*mi ricordo tutto tranne il rumore*, fr. je me souviens de tout sauf du bruit). Les répétitions contiguës (item 9) abondent (*mi ricordo tutto tranne-tranne, non-non riuscivo, sarei potuto-sarei potuto*), traduisant une tension expressive et un rythme heurté. Enfin, l'absence d'énoncés inachevés (item 10) distingue ce récit d'autres productions plus fragmentées.

Dans l'ensemble, la narration conjugue reviviscence sensorielle et distanciation énonciative. Le recours au discours direct (*mi dicevano: non si preoccupi...*, fr. ils me disaient : ne vous inquiétez pas...) renforce l'effet de présence immédiate, tandis que les généralisations réflexives (*uno pensa sempre che guida bene*) introduisent un recul auto-évaluatif. Cette articulation entre immersion corporelle et tentative de mise à distance constitue un trait saillant du second récit en italien.

Ce profil se démarque ainsi nettement de celui observé chez P01, P12 et P42, en inversant la répartition identifiée jusqu'ici entre les deux langues : c'est ici la *langue in esse y* (italien) qui supporte la charge émotionnelle la plus élevée, en contraste avec une narration en français plus synthétique et moins saturée sur le plan sensoriel ou syntaxique.

1.1.2 Profil 2

Après l'analyse des récits produits dans un contexte francophone par des locuteurs ayant le français comme *langue in esse* et l'italien comme *langue in esse y*, l'étude se poursuit avec un second profil, numériquement plus restreint. Il s'agit des participants pour qui le français constitue la *langue in esse x*, l'italien la *langue in esse y*, mais dont l'événement relaté a eu lieu en contexte italophone (n = 2). Ainsi, notre analyse se concentre désormais sur un participant

représentatif du second profil identifié – le participant P35 – dont les récits présentent une structure développée et une richesse expressive significative, permet d’examiner dans le détail les effets croisés de la langue mobilisée et du contexte linguistique du trauma.

	[P35_S1_FR_VIT]	[P35_S1_IT_VIT]	[P35_S2_IT_VIT]	[P35_S2_FR_VIT]
Total mots	1945	1892	1830	1910
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	2	2
Item 3	1	1	1	1
Item 4	1	1	1	1
Item 5	17	13	14	16
Item 6	8	6	5	7
Item 7	0	0	5	4
Item 8	13	9	10	12
Item 9	95	80	82	90
Item 10	4	2	3	3

Tableau 11. Occurrences des items de l’échelle SPLIT 10 dans le récit de P35

Le tableau d’activation des items SPLIT-10 du participant P35 met en évidence une forte densité expressive dans le récit en français de la première séance. Dans ce contexte sept des dix items SPLIT-10 y sont activés, avec une prédominance nette des items 5, 6, 8 et 9. Le récit s’ouvre sur un état de sidération motrice, avec la description d’un corps figé, incapable de réagir. Cette immobilité constitue l’un des premiers indicateurs de saturation émotionnelle. Elle se combine rapidement à une série de descriptions corporelles précises, souvent fragmentées, qui ancrent l’événement dans une douleur concrète : la violence de l’impact, le sang, la perte de contrôle moteur. La perception devient floue, le souffle se coupe, les bras cèdent, les jambes lâchent. L’extrait suivant illustre la tension expressive entre saturation corporelle, fragmentation syntaxique et ancrage sensoriel :

J’étais bloqué / je-je / j’étais figé // Il m’a frappé au ventre / je sais pas combien de fois / j’avais la-
la bouche en sang / je sentais mes bras tomber / je-je tremblais / j’avais plus de force / j’avais le
souffle coupé // [...] Je-je le regardais hurler / je voyais sa tête rouge / ses yeux... ses yeux qui
bougeaient plus / moi-moi / je-je bougeais pas / j’étais là / juste là à me faire frapper // [...] Il
m’a... enfin / il a-il a continué / encore / encore / j’ai juste eu le temps de-de... il s’arrêtait pas //
[...] J’ai eu l’impression que j’étais plus là / comme si-si c’était pas moi / je voulais crier mais rien
/ rien sortait / j’ai entendu mes dents claquer / j’étais plus capable... Je ne sais pas comment je
m’en suis sorti en vrai // [P35_S1_FR_VIT]

Les redoublements syntaxiques, les hésitations, les énoncés inachevés, les reformulations suspendues et les répétitions de mots grammaticaux structurent le récit sur un rythme haletant. Aucun repère spatio-temporel n’est fourni, les formulations généralisantes sont également absentes, et la dissociation n’émerge qu’à travers une comparaison (*comme si c’était pas moi*), activant simultanément les items 3 et 4. L’agentivité est maintenue à travers des énoncés à la première personne, mais le recours au pronom générique *on* apparaît ponctuellement. Aucune

digression ni inclusion directe de l'interlocuteur par le biais de l'emploi du pronom *tu* n'est présente et la narration des faits reste concentrée sur le vécu brut.

Dans la deuxième séance, le récit en français conserve une intensité expressive élevée, tout en intégrant de nouveaux éléments structurants. Des repères temporels sont introduits d'emblée (*c'était un samedi soir, il était un peu plus de 22h*), toutefois, l'introduction d'un cadrage temporel ne diminue pas la force de la reviviscence corporelle. Le participant revient sur les coups, les douleurs, l'incapacité d'agir, dans une syntaxe toujours fragmentée :

C'était un samedi soir / j'étais en train de tester un nouveau jeu tranquille / il était un peu plus de 22h je pense / d'un coup il a débarqué en furie mais-mais vraiment / il était hors de lui // [...] Il m'a cogné à la tête [...] j'avais le bras tout gonflé [...] je voyais plus rien / j'entendais plus que ses cris / je tremblais / je-je pouvais pas parler / je-je pouvais pas...bouger // [...] J'ai essayé de-de m'éloigner... j'avais-j'avais l'impression que-que c'était pas moi et c'était bah étrange / je sais pas mais-mais c'était comme si j'étais pas là / comme...comme si je regardais la scène de dehors // [...] On pense toujours que ça n'arrive qu'aux autres // On entend plein d'histoires comme ça partout et tous les jours mais-mais quand ça t'arrive à toi bah t'y crois pas quoi // [P35_S2_FR_VIT]

Ce récit s'organise donc autour de trois axes expressifs : une saturation corporelle, une désorganisation syntaxique stable, et une tendance émergente à la généralisation impersonnelle, qui se manifeste vers la fin du récit. L'événement reste ancré dans le corps, tout en étant traversé par une première tentative de mise à distance, sous une forme encore instable.

Les verbes modaux négatifs (*je pouvais pas bouger, je pouvais pas parler*) marquent l'incapacité, tandis que les énoncés inachevés renforcent la désorganisation syntaxique. La formulation *j'avais-j'avais l'impression que-que c'était pas moi* accentue la dissociation, qui reste partielle mais plus affirmée que dans le récit précédent. Plusieurs comparaisons subjectives apparaissent (*comme si j'étais pas là, comme si je regardais la scène de dehors*), appuyant la déconnexion ressentie. Le pronom générique *on*, réactivé ici, manifeste un effort de généralisation qui peut être interprété comme une mise à distance par désaffiliation. On ne note pas de glissement vers un discours adressé directement à l'interlocuteur, ni de digression narrative.

En somme, les deux récits en français se structurent autour de trois traits saillants : une saturation corporelle continue (cf. item 5), une désorganisation syntaxique marquée (cf. items 9 et 10), et l'apparition progressive de formulations dissociatives (cf. items 3 et 4) et généralisantes (cf. item 7). Or, si la charge émotionnelle demeure forte dans les deux séances, la seconde laisse entrevoir une première tentative de mise à distance, non pas sous forme d'élaboration métacognitive, mais à travers des mécanismes d'effacement énonciatif partiel. Le français, langue *in esse* mobilisée ici en contexte non congruent, donne donc lieu à une parole fragmentée, ancrée dans le corps, qui peine à construire une narration réflexive stable.

Bien que la charge émotionnelle demeure élevée, le récit en italien de la première séance présente une expressivité légèrement plus contenue : sept items SPLIT-10 sont activés, avec une focalisation nette sur le corps (item 5), l'impossibilité de réagir (item 6) et la surcharge sensorielle (item 8). Toutefois, par rapport au récit en français, l'expression semble ici légèrement plus linéaire, et la tension syntaxique, bien que présente, est moins dense (cf. items 9 et 10). La scène est décrite dans une progression cohérente, avec une tonalité fortement incarnée mais un style légèrement plus contenu.

Le récit s'ouvre sur un état de paralysie (*ero paralizzato [...] io-io sono stato lì fermo a subire*, fr. j'étais paralysé [...] je suis resté là à subir), immédiatement suivi de la description de coups reçus à l'estomac, de la présence de sang dans la bouche, et de l'insensibilité des jambes. L'expérience est vécue à travers le corps, dans une syntaxe marquée par de nombreuses répétitions. À cela s'ajoute une perception visuelle de l'agresseur (*vedevo la-la sua faccia avvicinarsi [...] vedevo che era furioso che-che gli era partita la brocca*, fr. je voyais son visage s'approcher [...] je voyais qu'il était furieux que-qu'il avait perdu son calme), une incompréhension croissante de la situation (*non capivo cosa stava succedendo*, fr. je ne comprenais pas ce qui était en train de se passer), et une tentative de formulation avortée du ressenti (*mi ha...non so come dire*, fr. il m'a... je sais pas comment dire...). La désorganisation énonciative reste marquée, mais davantage répartie que concentrée, comme le montre l'extrait suivant :

Ero paralizzato // Per tutto il tempo cioè / mentre succedeva quello che è successo io-io sono stato lì fermo a subire / non ho reagito // [...] mi ha colpito allo stomaco / avevo sangue in bocca / non sentivo più le gambe // [...] Vedevo la-la sua faccia / ehm... avvicinarsi / non-non capivo più niente / mi girava tutto // Vedevo che era furioso che-che gli era partita la brocca e-ed io non capivo cosa stava succedendo / cioè / ero tipo disconnesso // [...] Mi ha... non so come dire... è stato tremendo // Anche perché non-non me l'aspettavo // [...] Ho cercato di-di muovermi ma niente / ero bloccato / mi sembrava di-di non esserci // [P35_S1_IT_VFR]

La répétition des segments syntaxiques, les hésitations, les suspensions et les reformulations interrompues signalent ici une charge émotionnelle encore vive, bien que davantage intégrée dans une narration continue. L'impression d'irréalité n'est formulée qu'à la marge, dans une brève séquence de dissociation en fin de récit, traduite par l'expression *mi sembrava di non esserci* (fr. j'avais l'impression de ne pas être là), seule occurrence de l'item 3.

Comme dans le récit en français, les items relatifs aux repères spatio-temporels et aux pronoms génériques ne sont pas activés. Ainsi, la narration se concentre exclusivement sur l'expérience vécue dans l'instant de l'impact, sans élaboration sur l'avant ou l'après. Il se distingue toutefois par un recours plus modéré aux répétitions, ce qui suggère une forme d'intégration syntaxique plus stable, bien que l'intensité émotionnelle demeure.

Le récit en italien produit lors de la deuxième séance maintient une intensité expressive élevée, tout en introduisant des formes discursives nouvelles. Neuf items de la grille SPLIT-10 sont activés, dans une dynamique où la focalisation sur le corps (cf. item 5) et l'expression de la sidération (cf. item 6) reste dominante, mais s'articule désormais à une structuration plus marquée par les repères temporels (cf. item 2) et les formulations généralisantes (cf. item 7). Cette configuration suggère une tentative de reprise narrative, sans pour autant réduire la charge émotionnelle. La reviviscence perceptive reste également soutenue (cf. item 8), et les désorganisations syntaxiques, bien que modérées, demeurent présentes (cf. items 9 et 10).

Dès les premières phrases, l'événement est situé dans le temps avec précision (*era sabato sera / erano tipo le dieci / ero in camera a giocare al PC*, fr. c'était un samedi soir / il était genre dix heures / j'étais dans ma chambre en train de jouer à l'ordi), ce qui marque une évolution par rapport au récit de la première séance. Le contexte est ainsi posé, non comme élément de cadrage distancié, mais comme indice de déréalisation, caractéristique de l'item 2 (cf. Auxéméry & Gayraud, 2025). Très vite, le récit se recentre sur le corps : les coups à la tête, la douleur dans le bras, l'incapacité à se mouvoir, la gêne respiratoire. Le participant dit ne parvenir ni à parler ni à réagir (*sentivo che mi mancava il fiato*, fr. je sentais que je n'arrivais pas à respirer ; *non riuscivo a reagire*, fr. je n'arrivais pas à réagir), ce qui témoigne d'un état de sidération motrice persistante, exprimé à travers des énoncés fragmentés et la description de tentatives de réaction inaboutie :

Era sabato sera / erano tipo le dieci / ero in camera a giocare al PC / mi stavo facendo gli affari miei e dal nulla / ma proprio / mi è piombato in camera incavolato nero // [...] Mi ha colpito a - alla testa / avevo il braccio tutto-tutto tumefatto // mi faceva male ogni volta che cercavo di muoverlo [...] sentivo il dolore alle gambe / non riuscivo a reagire / ero bloccato / come - come se fossi fermo dentro [...] volevo dire qualcosa ma... volevo reagire ma... non ci riuscivo / [...] vedevo solo i-i suoi occhi / sentivo che mi mancava il fiato / lui-lui urlava, io-io non capivo niente / [...] era un-un brutto sogno / un-un incubo / [...] quando ti succede una cosa così / ti-ti dici che - che forse è colpa tua / non lo so... è difficile raccontarlo // [P35_S2_IT_VFR]

L'usage de répétitions contiguës rythme le récit de manière haletante, avec une forte implication sensorielle et émotionnelle. Le participant semble pris dans une narration fragmentaire mais saturée, dans laquelle les perceptions se heurtent à la difficulté d'énonciation. L'irréalité de la scène est évoquée à travers la métaphore du cauchemar (*era un-un brutto sogno / un-un incubo*, fr. c'était un-un mauvais rêve / un-un cauchemar), activant à la fois l'item 3 et l'item 4. Les formulations généralisantes à la deuxième personne (item 7) signalent l'émergence de formes de dépersonnalisation plus explicites (*quando ti succede una cosa così / ti dici che-che forse è colpa tua*, fr. quand une chose pareille t'arrive / tu te dis que-que c'est peut-être de ta faute), absentes des récits précédents.

Ce récit se distingue donc par la cohabitation de trois plans discursifs : une saturation corporelle, une sidération persistante, et une tentative d’articulation générale du vécu à travers le recours à l’indéfini. L’apparition de l’item 7 sous cette forme renforce l’hypothèse d’un glissement énonciatif vers une distance identitaire, sans que cela corresponde à une véritable élaboration du trauma.

Les quatre récits par le participant P35, répartis entre deux langues, révèlent ainsi une évolution discursive nette et des différences modérées selon la langue mobilisée. Dans ce contexte, les différentes données présentées permettent de nuancer l’effet du contexte linguistique de l’événement sur la construction discursive des récits traumatiques. Dans le cas du participant P35, dont l’agression a eu lieu en contexte italophone, les récits en français — *langue in esse x* — demeurent plus expressifs, notamment lors de la première séance. La densité des items liés au corps, à la sidération, aux perceptions, aux répétitions et aux énoncés inachevés y est systématiquement plus élevée que dans les récits en italien. Toutefois, les récits en italien, langue du contexte, montrent une évolution notable lors de la deuxième séance, avec l’apparition d’items absents jusque-là, notamment les repères spatio-temporels et les pronoms génériques. Or, ces marqueurs ne sont pas à lire comme de simples indices de cadrage discursif, mais comme des manifestations de déréalisation et de dépersonnalisation (Auxéméry et Gayraud, 2021, 2025). Leur activation dans les deux langues lors de la deuxième séance confirme que c’est avant tout la dynamique temporelle du récit — et non exclusivement la langue mobilisée — qui favorise l’émergence de ces formes narratives distanciées. Ainsi, le contexte linguistique de l’événement n’efface pas les dominantes expressives liées à la *langue in esse x*, mais semble faciliter, à mesure de l’avancée dans le processus de remémoration, l’introduction de formes discursives plus désengagées.

Un autre cas représentatif de cette configuration linguistique confirme également cette tendance : les récits en français de P02 s’avèrent eux aussi plus densément marqués que leurs équivalents en italien, tant sur le plan de la charge corporelle que de la désorganisation syntaxique.

Code participant	P02 ²¹⁸
Événement	Aggression sexuelle
Bilan langue <i>in esse x</i> (français)	Activation des items 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10 ; absence de l’item 2 ; désorganisation syntaxique marquée
Bilan langue <i>in esse y</i> (italien)	Activation des items 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10 ; absence de l’item 2 ; l’item 1 n’est activé qu’en seconde séance
Bilan séance 1 (français > italien)	En français, activation massive des items ; en italien, expressivité plus modérée et item 1 absent
Bilan séance 2 (italien > français)	En français, expressivité toujours forte ; en italien, apparition de l’item 1 et activation plus importante des items déjà activés en séance 1

²¹⁸ Cf. Annexe F1.3 pour le tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

Sous-syndromes observables	Tous les sous-syndromes SPLIT-10 sont représentés dans les deux langues : référence à la mort (item 1, sauf première séance en italien), déréalisation (items 3 et 4), dépersonnalisation (items 5, 6 et 7), reviviscences (items 8 et 9), indicibilité (item 10)
Spécificités observées	Activation précoce des items 1 et 7 en français ; en italien, apparition tardive de l’item 1 en séance 2 ; augmentation progressive de la charge expressive en italien, sans pour autant égaler l’intensité observée en français

Tableau 12. Synthèse des tendances expressives observées (P02)

L’analyse du profil de P02 met en évidence une asymétrie expressive nette entre les deux langues *in esse* mobilisées. En français, la narration se caractérise d’emblée par une saturation émotionnelle élevée, avec une forte activation des items SPLIT-10 dès la première séance. Neuf items sur dix sont mobilisés, à l’exception du repérage spatio-temporel (item 2), confirmant une entrée directe dans la scène traumatique, dominée par les affects corporels (items 5 et 8), la désorganisation syntaxique (items 9 et 10), la sidération (item 6) et la référence explicite à la mort (item 1). L’apparition précoce de formulations généralisantes (item 7) accentue la tension entre immersion dans le vécu et mise à distance partielle par désaffiliation énonciative.

En italien, bien que les mêmes items soient globalement activés (à l’exception de l’item 1 en première séance), l’expression demeure plus contenue, avec une réduction notable de la charge corporelle et une moindre fragmentation syntaxique. La deuxième séance marque une progression expressive, avec l’apparition tardive de l’item 1 et une intensification des marqueurs de dépersonnalisation (items 5, 6, 7) et d’indicibilité (item 10). Cette montée en intensité reste toutefois en retrait par rapport à celle observée en français.

En somme, P02 illustre de manière claire la tendance selon laquelle la langue *in esse x*, même dans un contexte linguistique non congruent, permet une verbalisation immédiate, saturée et fragmentée de l’événement, là où la langue *in esse y* donne lieu à une élaboration plus progressive, structurée et affectivement atténuée, sans pour autant faire obstacle à l’émergence des différents axes symptomatiques.

Ces premiers résultats, issus de l’analyse des participantes P35 et P02, montrent que la mobilisation conjointe du français comme *langue in esse x* et de l’italien comme *langue in esse y*, même lorsque l’événement a eu lieu en contexte italophone, n’inverse pas les dynamiques expressives observées. Ainsi, la *langue in esse x* apparaît ici comme le vecteur principal de la mise en récit, tandis que le contexte linguistique du vécu ne semble pas modifier de manière significative la répartition des charges expressives entre les langues mobilisées.

1.1.3 Profil 3

Nous passons à présent à l’examen du troisième profil de ce sous-corpus, lui aussi représenté par deux participants dans le corpus ($n = 2$). Ici, la configuration linguistique est inversée : l’italien

constitue la *langue in esse x*, le français la *langue in esse y*, et l'événement s'est déroulé en contexte italophone.

Nous ouvrons cette section par l'analyse détaillée du participant P04, victime d'un accident de voiture survenu en contexte italophone. Ses récits, se distinguent par une intensité expressive marquée en italien, notamment dans la description du moment de l'accident et des suites immédiates, comme le montre le tableau suivant :

	[P04 S1 IT VIT]	[P04 S1 FR VIT]	[P04 S2 FR VIT]	[P04 S2 IT VIT]
Total mots	2230	2165	2198	2215
Item 1	4	3	2	2
Item 2	0	0	0	0
Item 3	5	4	3	3
Item 4	2	1	1	1
Item 5	22	18	15	16
Item 6	10	8	6	7
Item 7	0	0	0	0
Item 8	18	15	13	14
Item 9	120	110	102	105
Item 10	1	1	0	1

Tableau 13. Occurrences des items de l'échelle SPLIT 10 dans le récit de P04

Les données synthétisées ci-dessus mettent en évidence une remarquable stabilité expressive entre les quatre récits de P04, en italien comme en français. L'activation des items SPLIT-10 est très régulière : huit items sont mobilisés dans chacun des récits, avec des pics constants sur les marqueurs corporels (item 5), les manifestations de sidération (item 6), les perceptions (item 8), et surtout les répétitions contiguës (item 9), très élevées dans l'ensemble des récits. En revanche, les items relatifs aux repères temporels (item 2) et aux généralisations énonciatives (item 7) restent systématiquement absents. L'item 1 (référence à la mort) est activé dans les quatre récits, mais de manière plus marquée en italien qu'en français.

Dans les deux séances, les récits en italien de P04 présentent une remarquable stabilité expressive, structurée autour d'un ancrage sensoriel et corporel intense. Huit items SPLIT-10 sont systématiquement activés, sans variation qualitative majeure d'une séance à l'autre. La densité des items 5, 6, 8 et 9 est particulièrement élevée, témoignant d'un mode narratif dominé par l'incarnation traumatique immédiate.

Le récit de la première séance s'ouvre sur la scène de l'accident et se construit comme une succession de perceptions disjointes. L'énonciateur décrit l'impact (*ho sbatutto la testa contro...ehm... contro il volante / l'auto-l'auto girava*, fr. je me suis cogné la tête contre...ehm...contre le volant / la voiture-la voiture tournait), la douleur (*sentivo la tempia che pulsava*, fr. je sentais ma tempe pulser), le sang, l'incapacité à voir clairement ou à comprendre (*vedevo tutto sfocato [...] non capivo niente*, fr. je voyais flou [...] je ne comprenais rien), enchaînant des séquences courtes, souvent interrompues ou reformulées. L'absence de

connecteurs temporels ou de cadrage narratif donne au récit une texture brute, saturée de sensations. Quelques formulations métaphoriques (*come se ci fosse nebbia*, fr. comme s'il y avait du brouillard ; *come se non ci fosse più*, fr. comme si [la jambe] n'était plus là) suggèrent une dissociation perceptive légère, sans basculement dans une dépersonnalisation marquée. La construction syntaxique reste heurtée, avec des ruptures fréquentes qui empêchent toute organisation discursive réflexive, comme le montre l'extrait suivant :

Non riuscivo a muovermi / avevo sangue dappertutto / sulla faccia / sulle-sulle mani / ho-ho sbattuto la testa contro... ehm... contro il volante / l'auto-l'auto girava / non-non si fermava // [...] Ho pensato che non ne sarei uscito vivo / davvero / ho letteralmente...ehm...sfiorato la-la morte quel giorno // [...] Vedevo tutto-tutto sfocato / come - come se ci fosse nebbia / io-io non capivo...non capivo niente / lo shock mi ha-mi ha sbattuto contro il volante quindi-quindi ero confuso / ero-ero proprio perso // [...] Non sentivo più la gamba / la destra / era come - come se non ci fosse più // [...] Sentivo la-la tempia che pulsava / tipo vicino all'occhio che-che era poi tutto gonfio perché ci avevo sbattuto sopra // [...] Quando è arrivata l'ambulanza io... c'era gente ovunque tra i soccorritori / i pompieri che erano arrivati penso per-per tirarmi fuori // [P04_S1_IT_VIT]

L'extrait illustre l'activation conjointe des items 1, 3, 4, 5, 6, 8, 9 et 10. L'accent est mis sur l'invasion corporelle du trauma, avec des répétitions marquées, une sidération physique et des perturbations sensorielles. La narration reste prise dans l'événement, sans mise à distance.

Le récit de la deuxième séance prolonge cette dynamique sans inflexion majeure. La narration demeure fragmentaire, dominée par les perceptions physiques (douleur, noirceur, bruits confus), les impossibilités d'agir ou de parler, et les efforts inaboutis de verbalisation. Les segments narratifs sont ponctués de reformulations, d'hésitations, de négations syntaxiques et de verbes modalisés exprimant l'impuissance (*non riuscivo*, fr. je n'y arrivais pas ; *non capivo*, fr. je ne comprenais pas ; *non usciva niente*, fr. rien ne sortait). L'ensemble renforce l'impression d'un discours non encore transformé en mémoire narrative, figé dans la sidération et le ressenti immédiat. La dissociation se manifeste de nouveau par des images métaphoriques (*come se mi fossi spento*, fr. comme si je m'étais éteint). Les phénomènes décrits sont illustrés par l'extrait suivant :

Ho sbattuto-sbattuto la testa contro qualcosa...non so...il volante mi sa // [...] La prima cosa che ho pensato è-è stata che non sapevo se fossi-se sarei sopravvissuto / se-se ne sarei uscito vivo intanto / e poi tutto intero // [...] Avevo dolore dappertutto / anche alle gambe / alle braccia / sentivo il dolore alle gambe / ma non-non riuscivo a muoverle / ero bloccato e non so se era qualcosa a bloccarmi o-o se era la paura o lo shock / Entrambi immagino / non lo so // [...] Non vedevo più niente / tutto-tutto buio / come se mi fossi spento / io-io non capivo / sentivo solo rumore / forse l'ambulanza / volevo dire qualcosa ma... non usciva niente // [...] Ho cercato di parlare / ma non ci sono riuscito / Anche quando gli infermieri mi hanno cominciato a parlare... e c'era tanta gente intorno / ora come ora non penso così tanta / ma in quel momento mi sembrava ci fosse il-il mondo // [...] Più ne parlo e più mi rendo conto che-che è un miracolo che io ne sia uscito vivo da questo incidente // [P04_S2_IT_VIT]

Ces éléments confirment la forte activation de l’item 5 (références corporelles) et de l’item 6 (sidération corporelle), cette dernière étant explicitée par des blocages physiques et syntaxiques (*ero bloccato*, fr. j’étais bloqué ; *non so se era qualcosa a bloccarmi o se era la paura o lo shock*, fr. je ne sais pas si quelque chose me bloquait ou si c’était la peur ou le choc). L’item 8 (perceptions sensorielles) est également omniprésent : noirceur visuelle (*non vedevo più niente / tutto-tutto buio*, fr. je ne voyais plus rien, tout était noir), sons confus (*sentivo solo rumore / forse l’ambulanza*, fr. j’entendais seulement du bruit, peut-être l’ambulance). L’item 10 (énoncés inachevés) structure le récit, avec de nombreuses suspensions, reprises et reformulations (*non so...*, fr. je ne sais pas ; *forse...*, fr. peut-être ; *volevo dire qualcosa ma...*, fr. je voulais dire quelque chose mais...). Le sentiment de menace vitale affleure encore (*non sapevo se sarei sopravvissuto*, fr. je ne savais pas si je survivrais ; *se ne sarei uscito vivo*, fr. si j’en sortirais vivant), confirmant la persistance de l’item 1. Sur le plan syntaxique, les répétitions contiguës (item 9) sont fréquentes, mais elles ne structurent pas un flux narratif cohérent : elles marquent au contraire les hésitations et la fragmentation du dire.

Dans l’ensemble, les deux récits en italien traduisent une expressivité constante, centrée sur les affects somatiques et perceptifs. L’italien, ici langue *in esse* et langue du contexte du vécu, soutient une mise en récit continue du trauma dans sa dimension la plus sensorielle, sans franchissement des seuils cognitifs de mise à distance ou d’abstraction.

Le récit en français de la première séance reprend les grandes lignes expressives déjà observées dans la version italienne, avec une légère atténuation de la densité énonciative. Huit des dix items SPLIT-10 sont activés, avec une prédominance des indices corporels (item 5), des signes de sidération motrice (item 6), des troubles perceptifs (item 8) et des répétitions contiguës (item 9). Le récit s’ancre dans une restitution brute de la scène, sans repères temporels (item 2) ni mise à distance narrative (item 7).

La saturation corporelle est manifeste. Le participant évoque la perte de mobilité, la confusion sensorielle et l’impossibilité de comprendre ou d’agir. La structure discursive repose sur des segments court et souvent répétés. Une dissociation ponctuelle se manifeste à travers une impression d’irréalité. L’extrait suivant en donne un exemple :

J’arrivais pas–j’arrivais pas à bouger / j’avais du sang partout / sur la tête / sur les mains / ça coulait–ça coulait sans arrêt // [...] J’ai pris le–le volant en pleine tête / la voiture / elle tournait / elle tournait / elle s’arrêtait pas // Je me suis dit que-que bah si ça s’arrêtait pas bientôt je-je serais mort quoi // [...] Je voyais tout–tout flou / comme s’il y avait une espèce de brouillard / je-je comprenais rien / rien du tout / j’entendais plus / que des cris / des bruits... je sais pas / c’était... c’était pas réel / pas vraiment / comme si... comme si j’étais plus là // [...] J’sentais plus ma jambe / la droite // [...] Quand ils sont arrivés... l’ambulance... j’ai vu des gens partout / les pompiers / les secouristes et ils... je-je savais plus ce qu’ils faisaient / je comprenais rien à ce qui se passait je- j’avais juste peur de mourir // [P04_S1_FR_VIT]

Dans ce premier récit en français, la saturation corporelle domine l'ensemble de la narration. Le locuteur insiste sur la perte de mobilité, la douleur et la présence de sang, ce qui confirme une forte activation de l'item 5 (références corporelles). La sidération corporelle est directement évoquée par l'immobilité et le blocage de la jambe, qui relèvent de l'item 6. Les perceptions sensorielles (item 8) sont omniprésentes : vision brouillée, sons indistincts, bruits confus. La dissociation se manifeste ponctuellement par une impression d'irréalité, ce qui mobilise à la fois l'item 3 (déréalisation) et l'item 4 (métaphores et comparaisons). La peur intense (item 1) est explicitement verbalisée par la crainte de mourir au moment de l'impact. Sur le plan syntaxique, le discours est fortement fragmenté : phrases courtes, répétitions contiguës (item 9) énoncés inachevés ou suspendus (item 10). Ces ruptures confirment une structuration hachée du récit, dominée par l'urgence expressive

Le récit en français de la deuxième séance présente une configuration très proche, avec une expressivité encore élevée, bien que légèrement atténuée. Sept items SPLIT-10 sont activés. L'intensité corporelle et perceptive demeure forte, et l'absence de repères spatio-temporels ou de formulations généralisantes confirme une parole encore immergée dans la scène. Le participant décrit des douleurs diffuses, des sensations corporelles effacées, des troubles visuels et une paralysie motrice. Le récit reste construit sur des structures incomplètes, des répétitions immédiates et des segments suspendus. Une dissociation plus marquée apparaît :

J'ai cogné–cogné la tête contre quelque chose / je sais pas...sûrement le volant // [...] La première chose à laquelle j'ai pensé pendant que la-que la voiture tournait / c'est que-que je savais pas si j'allais m'en sortir / si j'allais survivre et... et surtout comment j'allais m'en sortir // [...] J'avais mal partout / aux jambes / aux bras / je sentais la douleur / mais... mais je pouvais pas les bouger / elles répondaient pas / genre / mon corps répondait plus / j'étais bloqué / je sais pas si c'était parce qu'il y avait quelque chose qui me retenait ou... ou si c'était la peur / le choc / peut-être les deux en fin de compte // [...] Je voyais plus rien / tout était noir / je comprenais rien / j'entendais juste du bruit autour / je voulais dire quelque chose / mais... J'ai essayé de parler / mais je-j'y arrivais pas / tout simplement // Même quand les pompiers ont commencé à me parler je pouvais pas leur répondre quoi que ce soit quoi // [...] Plus j'en parle et plus je me dis que-que j'ai eu beaucoup / beaucoup de chance si je suis encore en vie après ça // [P04_S2_FR_VIT]

L'extrait met en évidence l'activation des items 1, 3, 5, 6, 8, 9 et 10. Dans ce contexte, l'implication corporelle et perceptive demeure dominante : douleurs diffuses, paralysie motrice et troubles visuels structurent l'ensemble du récit. Le corps apparaît comme le point d'ancrage central, à travers des descriptions de blocages et d'impuissance, ce qui confirme l'activation des items 5 et 6. La perception d'une menace vitale est exprimée directement, ce qui implique l'activation de l'item 1. La dissociation est davantage marquée, notamment par des formulations où le corps est décrit comme extérieur ou inerte, renforçant l'impression d'un clivage entre perception et action. Les perceptions sensorielles (item 8) restent omniprésentes : absence de vision (*je voyais plus rien / tout était noir*), bruits confus (*j'entendais juste du bruit autour*),

effacement des sensations corporelles. Sur le plan syntaxique, le discours demeure fragmenté : répétitions contiguës (item 9), énoncés inachevés (item 10) et disfluences fréquentes. Cette fragmentation traduit une parole encore dominée par la sidération et la reviviscence immédiate.

En définitive, les récits de P04 témoignent d'une remarquable cohérence expressive, tant entre les deux langues qu'entre les deux séances. La focalisation reste constamment orientée vers l'impact corporel, sensoriel et émotionnel de l'accident, sans variation notable selon la langue mobilisée. À aucun moment le discours ne bascule vers une mise à distance ou une élaboration narrative différée : la remémoration demeure ancrée dans une saisie immédiate du vécu traumatique, dominée par la sidération, la désorganisation syntaxique et l'intensité perceptive.

Après l'analyse des récits de P04, caractérisés par une forte homogénéité expressive entre les langues mobilisées et entre les séances, l'étude se poursuit avec l'examen du profil de P41, victime d'agression sexuelle. Or, contrairement à P04, les récits de P41 sont marqués par une asymétrie expressive, même si légère, entre les deux langues : les récits produits en italien apparaissent nettement plus saturés émotionnellement et syntaxiquement que ceux en français, bien que l'écart entre les deux séances demeure relativement faible²¹⁹. Les données de P41 répertoriées dans le tableau ci-dessous, mettent ainsi en évidence une dynamique expressive singulière, contrastant avec celle observée dans les profils précédents.

Code participant	P41 ²²⁰
Événement	Aggression
Bilan langue <i>in esse</i> (italien)	Activation des items 3, 4, 7, 9 et 10 ; absence des items 1, 2, 5, 6 et 8 ; fragmentation syntaxique élevée, surtout en séance 2
Bilan langue <i>in esse</i> y (français)	Activation des items 3, 4, 7, 9 et 10 ; absence des items 1, 2, 5, 6 et 8 ; légère atténuation de l'intensité expressive, mais fragmentation syntaxique encore présente
Bilan séance 1 (italien > français)	Expressivité plus dense en italien, même si les deux langues montrent les mêmes catégories d'items
Bilan séance 2 (français > italien)	Répartition identique à celle de la première séance ; l'italien reste plus chargé que le français, sans basculement expressif
Sous-syndromes observables	Quatre sous-syndromes sont observables : déréalisation (items 3 et 4), dépersonnalisation (item 7), reviviscences (item 9) et indicibilité (item 10)
Spécificités observées	Structure syntaxique fragmentée tout au long des récits et des séances ; usage précoce et persistant des généralisations (item 7) ; absence totale de descriptions physiques ; absence de variation significative entre les séances, mais différences perceptibles entre les langues

Tableau 14. Synthèse des tendances expressives observées (P41)

Les données résumées dans le tableau mettent en évidence une configuration particulière. En italien comme en français, cinq items SPLIT-10 sont activés, toutefois, les récits en italien activent ces items de manière plus intense, en particulier en séance 2, où l'on observe une fragmentation syntaxique marquée et une expressivité plus heurtée. Le français, bien que

²¹⁹ Aucune analyse illustrée par des extraits n'a été conduite, dans la mesure où P41 n'a pas autorisé la reproduction de segments du récit dans la thèse. Seul le traitement et la présentation des données ont été consentis.

²²⁰ Cf. Annexe F1.4 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

mobilisant les mêmes catégories, présente une intensité légèrement atténuée, avec une énonciation plus lisse, mais toujours fragmentée. Cette différence modeste entre les langues ne se double pas d'une évolution au fil du temps : la seconde séance n'introduit pas de variation majeure, ni de stabilisation discursive.

En somme, le profil de P41 illustre un type de récit marqué par l'évitement sensoriel et corporel, au profit de stratégies discursives fondées sur la distanciation, la généralisation et la fragmentation.

1.1.4 Profil 4

Enfin, l'analyse se clôt sur le quatrième et dernier profil observé dans le corpus, dans lequel les participants (n = 2) présentent une configuration linguistique identique au profil précédent, mais l'événement a eu lieu cette fois-ci dans un contexte francophone : italien comme *langue in esse x*, français comme *langue in esse y*, événement vécu en français.

Le premier cas examiné est celui du participant P09, victime de violences conjugales en contexte francophone. L'analyse de ses récits révèle une expressivité marquée dans les deux langues, avec une prédominance nette de l'italien en termes de densité émotionnelle et de mobilisation des items de la grille SPLIT-10, comme le montre le tableau suivant :

	[P09 S1 IT VFR]	[P09 S1 FR VFR]	[P09 S2 FR VFR]	[P09 S2 IT VFR]
Total mots	2135	2050	2187	2250
Item 1	6	4	5	5
Item 2	0	0	0	0
Item 3	5	3	4	3
Item 4	4	2	3	3
Item 5	20	15	17	18
Item 6	9	6	7	7
Item 7	4	2	3	3
Item 8	18	12	14	15
Item 9	120	90	110	105
Item 10	2	1	2	2

Tableau 15. Occurrences des items de l'échelle SPLIT 10 dans le récit de P09

Le tableau de codage SPLIT-10 du participant P09 met en évidence une organisation discursive marquée par une forte activation des sous-syndromes de reviviscence, de dépersonnalisation et, dans une moindre mesure, de déréalisation, avec une nette prédominance des marqueurs corporels, sensoriels et syntaxiques.

Dans les deux récits en italien, la narration se caractérise par une expressivité marquée, à la fois sur le plan lexical, sensoriel, corporel et syntaxique. Le premier récit présente une densité émotionnelle particulièrement élevée, avec l'activation de huit items SPLIT-10, et une prédominance nette des sous-syndromes de reviviscence, de dépersonnalisation et de déréalisation.

L'ancrage corporel (item 5) occupe une place centrale, avec de multiples références à la douleur et aux parties du corps touchées (*mi faceva male dappertutto / soprattutto la schiena, il naso*, fr. j'avais mal partout / surtout au dos et au nez). La sidération corporelle (item 6) est également fortement exprimée, à travers des descriptions d'immobilité et de paralysie (*ero bloccata come...come una statua / come se fossi incollata al pavimento*, fr. j'étais bloquée comme...comme une statue / comme si j'étais collée au sol). Les perceptions sensorielles (item 8) sont rapportées avec intensité : vision brouillée, vertiges, bruits indistincts, sensation d'étouffement (*vedevo sfocato / tutto girava*, fr. je voyais flou / tout tournait ; *percepivo tutto ovattato*, fr. je percevais tout de façon étouffée).

Sur le plan syntaxique, la narration est fragmentée et rythmée par un grand nombre de répétitions contiguës (item 9), qui marquent l'hésitation liée à la reviviscence immédiate. Par ailleurs, deux énoncés inachevés (item 10) accentuent l'impression d'une parole suspendue ou interrompue par l'émotion (*mi ha... no / non me la sento di raccontare alcune cose / mi scusi*, fr. il m'a... non / je ne me sens pas de raconter certaines choses / excusez-moi).

La menace vitale est explicitement verbalisée (item 1) avec l'énoncé *stavolta muoio*, fr. cette fois je meurs. La déréalisation (item 3) se manifeste par des formulations oniriques (*sembrava di essere in un sogno*, fr. c'était comme si j'étais dans un rêve), renforcées par des comparaisons dissociatives (item 4) qui traduisent une déconnexion perceptive et une perte de maîtrise. L'usage du pronom générique *tu* (item 7) apparaît également (*ti senti...impotente / inutile*, fr. tu te sens...impuissant / inutile), témoignant d'un déplacement énonciatif qui externalise l'expérience.

L'ensemble du récit est orienté vers la reviviscence sensorielle immédiate. Aucune digression ni recul narratif n'intervient : le discours reste saturé par le corps, les perceptions et l'expérience de sidération, sans recontextualisation ni élaboration postérieure. On note enfin l'absence totale de digression ou de recul narratif, en faveur d'un discours entièrement orienté vers la reviviscence sensorielle immédiate, comme le montre l'extrait suivant :

Mi faceva male dappertutto / soprattutto la schiena / il naso // [...] Io–io sentivo il sangue / lo sentivo uscire / ma non–non riuscivo a muovermi / ero–ero bloccata come...come una statua / come se fossi incollata al pavimento // [...] Mi ha fatto di tutto / letteralmente di tutto / mi ha... no / non me la sento di raccontare alcune cose / mi scusi // [...] Lui urlava / urlava forte / ma–ma non capivo più niente / vedevo sfocato / tutto girava / sembrava... sembrava di essere in un sogno come dire... percepivo tutto ovattato / io–io volevo parlare / ma–ma niente / niente usciva // [...] È ancora più–più doloroso quando vorresti reagire ma–ma non ci riesci /Ti senti...impotente / inutile // [...] Ho pensato / stavolta–stavolta muoio / ho cercato di... di–di scappare / ma le gambe non rispondevano più [...] [P09_S1_IT_VFR]

Le deuxième récit en italien, bien que légèrement moins intense sur le plan émotionnel, reste expressivement très dense et active sept items SPLIT-10. La structure narrative conserve une

fragmentation marquée, avec un usage constant des répétitions contiguës (item 9), et une persistance des énoncés interrompus (item 10), notamment un début de description laissé en suspens par la locutrice, qui déclare ouvertement de ne pas vouloir raconter tous les détails de la scène (*Vorrei...insomma... preferisco non andare troppo nei-nei dettagli / mi dispiace //*, fr. je voudrais... enfin... je préfère ne pas entrer trop dans les détails / je suis désolée). La locutrice décrit à nouveau des sensations de paralysie, de vision troublée, et d'inaction physique, ancrant le récit dans les items 5, 6 et 8.

Ainsi, les items liés au corps et à la perception restent centraux. Les références corporelles (item 5) concernent les mains, le corps figé et la paralysie motrice (*avevo le mani che tremavano / non riuscivo a muovermi*, fr. j'avais les mains qui tremblaient / je n'arrivais pas à bouger). La sidération corporelle (item 6) se traduit par des descriptions d'immobilité (*io-io stavo lì / ferma*, fr. j'étais là / immobile). Les perceptions sensorielles (item 8) incluent la vision floue et l'impression d'un environnement étouffé (*vedevo tutto sfocato*, fr. je voyais tout flou ; *tutto sembrava ovattato / come stare sott'acqua*, fr. tout semblait étouffé, comme être sous l'eau). L'item 1 (référence à la mort) est explicitement activé par des formulations directes (*ho pensato che sarei morta lì*, fr. j'ai pensé que j'allais mourir là ; *mi avrebbe potuta uccidere*, fr. il aurait pu me tuer). L'item 3 (déréalisation) se manifeste par des expressions d'étrangeté (*come se non fossi davvero lì*, fr. comme si je n'étais pas vraiment là). L'item 4 (comparaisons et métaphores dissociatives) apparaît à travers les images immersives (*come stare sott'acqua*, fr. comme être sous l'eau), qui accentuent la perception d'irréalité.

Un glissement énonciatif significatif apparaît : l'usage du pronom générique *tu* (*quando ti succede una cosa così... non sai cosa fare*, fr. quand une chose pareille t'arrive... tu ne sais pas quoi faire) traduit une dépersonnalisation plus installée. Le « je » recule ponctuellement au profit d'un « tu » généralisant, conférant au récit une portée pragmatique distanciée, sans effacer pour autant les effets de reviviscence. L'extrait suivant propose une synthèse des différents phénomènes décrits :

Avevo le mani che tremavano / non riuscivo a muovermi / vedevo tutto sfocato // [...] Io-io cercavo di dire qualcosa / ma-ma non usciva niente // Mi avrebbe potuta...uccidere e-e non sarei riuscita a muovere un dito // [...] Lui - lui si avvicinava sempre di più / volevo urlare ma-ma niente / quando ti succede una cosa così... non - non sai cosa fare / non-non decidi tu di reagire o no // [...] Vorrei...insomma... preferisco non andare troppo nei-nei dettagli / mi dispiace // [...] Ho pensato che-che sarei morta lì / tutto sembrava ovattato / come stare sott'acqua / come se-se non fossi davvero lì e-e ho avuto paura che fosse la fine // [...] Io-io stavo lì / ferma / senza sapere cosa-cosa dire // [P09_S2_IT_VFR]

Dans l'ensemble, le récit conserve une expressivité vive, centrée sur le corps et la perception, tout en intégrant progressivement des procédés de mise à distance : emploi du générique, déictiques vagues (*una cosa così*, fr. une chose pareille), usage impersonnel. Cette combinaison

souligne la coexistence d'une reviviscence sensorielle intense et d'une tentative de contournement énonciatif.

En ce qui concerne le français, le premier récit présente une expressivité soutenue, marquée par une forte activation des sous-syndromes de reviviscence, de dépersonnalisation et, dans une moindre mesure, de déréalisation. La narration est structurée par des répétitions contiguës fréquentes, des énoncés incomplets (*il m'a... enfin il a crié encore plus fort*), et une verbalisation d'émotions négatives explicites. Le corps constitue un axe central du récit (item 5), évoqué à travers la douleur diffuse (*j'avais mal partout*) et l'immobilité (*je pouvais plus bouger, j'étais figée*), ce qui active également l'item 6. Les perceptions sensorielles (item 8) sont rapportées de façon saillante (*je voyais plus rien / tout tournait, j'entendais plus rien*), renforcées par des comparaisons (item 4) qui traduisent une distorsion de la réalité (*c'était comme—comme dans un cauchemar*). L'item 3 (déréalisation) apparaît ponctuellement, notamment dans l'impression de détachement de soi (*j'avais l'impression que c'était pas moi*). L'item 1 (référence à la mort) est explicitement activé (*j'ai cru que j'allais mourir*), traduisant une peur intense directement verbalisée. L'item 7 se manifeste à travers l'usage de tournures généralisantes (*on croit toujours que ça peut pas nous arriver*), qui déplacent ponctuellement l'expérience du « je » vers un « on » élargi. Enfin, la syntaxe fragmentée, dominée par les répétitions, confère au récit une structure hachée et saturée d'affects, comme le montre l'extrait suivant, qui condense plusieurs items traités dans le cadre de notre analyse :

J'ai cru que—que j'allais mourir ce soir-là / je voyais plus rien / tout tournait / je n'avais plus le-le contrôle sur rien et-et c'est pour ça que je me suis que...que c'était fini // [...] J'entendais plus rien non plus / juste ses cris / je—je tremblais / je pouvais plus bouger / j'étais figée // [...] J'avais mal partout / les bras / les jambes / je sais même plus // [...] C'était comme—comme dans un cauchemar / j'avais l'impression que c'était pas moi / je pensais pas que-qu'un truc pareil pouvait m'arriver // On croit toujours que ça peut pas nous arriver des choses comme ça et encore si ça doit arriver on pense que-qu'on va savoir réagir // Je-je suis la preuve que c'est pas comme ça que ça se passe // [...] J'ai essayé de—de partir / mais j'arrivais pas // [...] Il m'a...enfin il a crié encore plus fort et j'ai déjà beaucoup raconté quoi je-je pense pas que je peux en dire plus // [P09_S1_FR_VFR]

Dans la continuité du récit en italien, ce récit français mobilise un lexique centré sur la douleur physique, la perte de repères sensoriels, l'impuissance à agir et l'indicibilité de l'action. Le discours direct est totalement absent ; aucune reformulation ou tentative de recontextualisation n'émerge. La syntaxe est fragmentée, les unités verbales sont souvent tronquées ou incomplètes, et la charge émotionnelle domine l'organisation du récit.

Dans le second récit en français, la fragmentation syntaxique et l'ancrage corporel demeurent marqués, mais l'expression évolue vers une mise à distance énonciative plus affirmée. Le vécu est progressivement généralisé à travers l'usage récurrent du pronom impersonnel *on* (item 7), qui traduit un déplacement du récit du registre personnel vers une portée plus

universalisante. Cette généralisation ne relève pas seulement d'une stratégie rhétorique : elle reflète une dépersonnalisation réflexive, où le « je » se dissout ponctuellement dans un cadre plus abstrait. Les marqueurs corporels (item 5) restent saillants, notamment la douleur persistante au dos et l'incapacité à mobiliser les jambes, associés à des descriptions de sidération corporelle (item 6 : *j'étais figée*). Les perceptions sensorielles (item 8) sont également présentes : vision brouillée, sons étouffés, perception lointaine des cris. Ces éléments confirment la persistance d'une mémoire sensorielle saturée. Les comparaisons dissociatives (item 4) renforcent l'impression d'étrangeté perceptive, notamment à travers l'image *c'était comme si j'étais sous l'eau*, qui traduit une expérience d'étouffement et de déréalisation (item 3).

Sur le plan syntaxique, le discours demeure fragmenté, mais la structure est plus régulière que dans la première séance. Les énoncés inachevés et suspendus (item 10) apparaissent une fois de plus, même si ponctuellement. L'extrait suivant illustre cette articulation entre reviviscence sensorielle et mise à distance énonciative :

On croit toujours que ça peut pas nous arriver [...] on pense qu'on contrôle tout / qu'on-qu'on va savoir réagir / mais quand ça arrive / on-on comprend rien et c'est le corps qui choisit quoi faire en fait // Le mien il a choisi de-de rien faire // [...] Il m'a-il m'a serré fort / j'arrivais pas à respirer / c'était comme si...comme si j'étais sous l'eau mais-mais pas seulement parce que j'arrivais pas à respirer mais-mais aussi parce que j'entendais tout de-de loin // [...] J'avais encore mal / surtout au dos // [...] Je voyais flou // j'entendais même plus mes propres cris // [...] Je voulais-je voulais juste partir / mais mes jambes suivaient pas // [...] Je-je savais plus quoi penser parce que... je pense que c'était juste pas possible de penser à quoi que ce soit à ce moment là en fait // [...] Dès que lui il s'est approché moi / moi j'étais là / figée // [P09_S2_FR_VFR]

Dans ce deuxième récit, on note une tension discursive entre reviviscence (cf. marqueurs sensoriels et syntaxiques) et dépersonnalisation (cf. emploi de *on*). Le français, bien qu'ancré dans le contexte du vécu, fonctionne ici comme un espace de reprise, où les éléments traumatiques sont réénoncés avec une organisation plus synthétique, mais sans effacement de la charge affective ni de la désorganisation syntaxique initiale.

En somme, Chez P09, les deux langues *in esse* sont fortement investies dans la mise en récit du traumatisme, mais elles ne se mobilisent pas de manière équivalente. L'italien, langue initialement associée à l'expérience du vécu, concentre une charge émotionnelle et sensorielle plus saturée, tandis que le français, également langue *in esse* mais secondaire ici, présente une expressivité moins fragmentée, marquée par une progression discursive plus organisée au fil des séances.

Sur le plan lexical, les deux langues mobilisent un vocabulaire marqué par la verbalisation d'émotions négatives, des descriptions sensorielles vives, des circonlocutions perceptives et une mise en mots partielle du corps souffrant. L'italien présente davantage de séquences émotionnelles brutes, tandis que le français tend à regrouper les affects dans des

énoncés un peu plus structurés. Sur le plan syntaxique, les récits en italien sont plus instables, traversés par des énoncés incomplets, des répétitions contiguës de mots grammaticaux, et des ruptures de construction, alors que le français évolue vers une cohésion discursive plus solide, tout en maintenant une fragmentation visible. Enfin, sur le plan pragmatique, la principale différence réside dans l'apparition en français de formes impersonnelles et généralisantes, absentes du récit italien.

Cette dissymétrie expressive suggère que, chez P09, l'italien continue de porter l'impact sensoriel et corporel du trauma, alors que le français, permet une mise en forme plus construite, sans pour autant neutraliser la charge affective. Les deux langues ne s'opposent donc pas en termes d'intensité, mais plutôt en termes de modalité d'expression du trauma.

Le dernier cas représentatif à la fois de ce sous-corpus et de ce profil linguistique est celui du participant P36, également victime de violences conjugales. Bien que son récit présente une dynamique générale similaire à celle observée pour P09 — avec un poids expressif plus marqué en italien qu'en français, et une évolution modérée entre les deux séances —, l'activation des items SPLIT-10 révèle quelques variations notables, synthétisées dans le tableau suivant :

Code participant	P36 ²²¹
Événement	Violences conjugales
Bilan langue <i>in esse</i> x (italien)	Activation des items 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10 ; absence de l'item 2 ; désorganisation syntaxique modérée, mais toutefois présente
Bilan langue <i>in esse</i> y (français)	Activation des items 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10 ; récits plus fragmentés syntaxiquement, avec une présence accentuée de répétitions
Bilan séance 1 (italien > français)	Charge émotionnelle plus élevée en italien, dominée par la déréalisation ; en français, récit plus fragmentée d'un point de vue syntaxique, mais charge émotionnelle légèrement atténuée
Bilan séance 2 (français > italien)	Rééquilibrage entre les langues : les deux récits présentent des activations similaires avec une expressivité plus harmonisée
Sous-syndromes observables	Tous les sous-syndromes SPLIT-10 sont représentés : référence à la mort (item 1, sauf en italien, séance 2), déréalisation (items 2, mais qu'en français, séance 2, 3 et 4), dépersonnalisation (items 5, 6, 7), reviviscences (items 8 et 9), indicibilité (item 10)
Spécificités observées	Structure syntaxique très fragmentée, en particulier en français ; harmonisation progressive de la charge expressive entre les langues en seconde séance

Tableau 16. Synthèse des tendances expressives observées (P36)

Le participant P36, également victime de violences conjugales, illustre une configuration où les deux langues *in esse* — italien (x) et français (y) — sont fortement investies, mais avec des modalités expressives distinctes. L'italien, mobilisé en première position lors de la première séance, présente une charge émotionnelle initialement dominante, notamment marquée par des formulations liées à la déréalisation (item 3), à la dissociation corporelle (items 5 et 6) et à la sidération perceptive (item 8). La désorganisation syntaxique, bien que présente, reste modérée

²²¹ Cf. Annexe F1.5a pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

dans les deux récits italiens, ce qui contraste avec les récits en français, particulièrement fragmentés, marqués par une forte fréquence de répétitions contiguës (item 9) et d'énoncés suspendus (item 10).

Les deux langues activent presque l'ensemble des items SPLIT-10, mais avec des différences d'intensité. Le français active explicitement l'item 2 (repères spatio-temporels déformés), ce qui n'est pas le cas de l'italien. En revanche, le français présente une syntaxe plus instable, avec des répétitions contiguës de segments grammaticaux, une utilisation de comparaisons affectives et des formulations inachevées. Sur le plan pragmatique, l'usage du pronom impersonnel «on» se généralise lors de la seconde séance en français, marquant l'activation de l'item 7. À l'inverse, le récit italien reste plus focalisé sur l'expérience incarnée, sans glissement vers une prise de distance énonciative.

La seconde séance introduit un rééquilibrage partiel : les deux récits activent les mêmes items (à l'exception de l'item 1, absent en italien), mais avec une expressivité plus harmonisée. Le français, mobilisé en premier, demeure plus instable sur le plan structurel, tandis que l'italien gagne en densité émotionnelle sans toutefois reproduire l'intensité initiale de la première séance. On observe donc une harmonisation expressive progressive, sans homogénéisation complète. L'ensemble des cinq sous-syndromes SPLIT-10 est représenté chez ce participant.

Ce premier volet d'analyses, centré sur le corpus LIE-FR-IT, met en évidence des configurations expressives différenciées selon la langue *in esse* mobilisée en première position (x). Lorsque le français est cette langue, les récits en français tendent à présenter une charge émotionnelle plus marquée que les récits en italien, surtout lors de la première séance. Cette expressivité se manifeste par l'activation fréquente des items liés à la reviviscence corporelle (items 5, 8), à la sidération syntaxique (item 9) et à la verbalisation d'une expérience figée. Les récits en italien, bien que parfois chargés émotionnellement, présentent dans ces cas une structuration plus stable et une charge affective légèrement atténuée.

À l'inverse, pour les participants dont l'italien est la langue *in esse* x (P04, P41, P09, P36), les récits en italien sont globalement plus saturés sensoriellement, marqués par une expressivité immédiate et souvent fragmentée. Le français, mobilisé en seconde position, reste expressif mais tend à introduire des formes de distanciation narrative plus visibles au fil des séances, notamment via l'usage de pronoms génériques (item 7), des comparaisons, des circonlocutions et une progression vers une plus grande cohérence discursive.

Sur le plan lexical, les deux langues *in esse* permettent la verbalisation des émotions négatives et des perceptions corporelles altérées, mais la densité de ces marqueurs varie selon la langue et la séance. Sur le plan syntaxique, la fragmentation est plus fréquente lorsque la langue mobilisée est moins directement associée à l'expérience vécue. Sur le plan pragmatique, les

formes impersonnelles et les effets de distanciation apparaissent surtout en seconde séance, quel que soit l'ordre des langues.

Enfin, le contexte linguistique de l'événement n'exerce qu'un effet modulateur faible comparé à l'effet différenciateur de la séance : les récits produits en seconde séance montrent fréquemment une évolution vers une mise à distance (item 7), sans pour autant neutraliser les indices de reviviscence ni effacer les effets d'indicibilité (item 10). On constate donc que la langue *in esse* x reste le vecteur privilégié de l'immersion émotionnelle initiale, tandis que la langue *in esse* y permet, avec le temps, une progression partielle vers une structuration réflexive.

Ce constat valide l'hypothèse selon laquelle, dans un rapport intrasystémique, la distinction entre deux langues *in esse* suffit à générer des écarts expressifs significatifs, modulés par l'ordre de mobilisation, l'ancrage émotionnel subjectif, et la dynamique temporelle des séances. Ce modèle servira désormais de point d'appui pour l'analyse du corpus LIE-FR-EN, où des effets similaires ou contrastés seront recherchés à travers une autre configuration linguistique.

1.2. Corpus LIE-FR-EN

Afin de maintenir un équilibre entre l'exhaustivité du traitement des données et la lisibilité du chapitre, il a été choisi de procéder à une analyse différenciée selon les effectifs et les tendances observées dans chaque profil. Dès lors, pour les profils linguistiques un et deux, qui regroupent respectivement six et neuf participants, l'analyse met en évidence l'existence de deux (profil un) ou trois (profil deux) tendances majeures. Pour éviter une surcharge descriptive, seul un participant représentatif de chaque tendance sera présenté de manière détaillée. Les tendances générales seront néanmoins systématiquement décrites et appuyées par des tableaux indiquant les occurrences d'activation des items de l'échelle SPLIT-10 permettant de garantir une prise en compte globale du corpus. À l'inverse, pour les profils trois et quatre, qui ne comportent chacun qu'un seul participant, une analyse détaillée sera proposée pour l'ensemble des récits produits.

1.2.1 Profil 1

Notre analyse s'ouvre ainsi sur les récits des participants pour qui le français constitue la *langue in esse* x, l'anglais la *langue in esse* y, et dont l'événement a eu lieu en contexte francophone. Ce profil regroupe six participants et présente, comme il sera possible de le constater par la suite, deux grandes tendances distinctes dans la distribution et l'activation des items SPLIT-10. Nous allons donc maintenant procéder à une analyse séquentielle et comparative des récits de P07 à partir des occurrences des différents items de l'échelle SPLIT-10 répertoriés dans le tableau suivant :

	[P07 S1 FR VFR]	[P07 S1 EN VFR]	[P07 S2 EN VFR]	[P07 S2 FR VFR]
Total mots	2012	1980	2021	2084
Item 1	2	1	2	3
Item 2	4	3	4	4
Item 3	3	2	2	4
Item 4	2	1	2	2
Item 5	18	15	17	21
Item 6	5	5	6	7
Item 7	0	0	1	1
Item 8	19	14	15	20
Item 9	105	87	97	114
Item 10	1	1	1	2

Tableau 17. Occurrences des items de l'échelle SPLIT-10 dans le récit de P07

Le tableau d'activation des items SPLIT-10 montre une activation importante des items dans les quatre récits, avec une densité particulièrement marquée pour les items 5, 8 et 9. On note également une présence croissante des marqueurs de déréalisation (items 2 et 3) et de dépersonnalisation (items 6 et 7) au fil des séances, notamment dans les récits en français.

Le premier récit en français de P07 se distingue par une expressivité dense et continue, soutenue par l'activation de presque tous les items SPLIT-10. L'entrée dans le récit repose sur un ancrage temporel précis (*il était aux alentours de 20h je crois*), qui situe la scène dans une chronologie identifiable (item 2). Mais cette structuration initiale est rapidement fragilisée par l'intrusion d'un vécu sensoriel brutal : le choc auditif (*un gros boum*) ouvre sur une série de perceptions sensorielles intenses (item 8), tandis que l'énoncé *c'était comme si j'étais plus là* traduit une bascule immédiate dans la déréalisation (item 3).

Le corps occupe une place centrale, à la fois comme objet de perception et comme signe du trauma (*j'ai regardé mes mains et elles étaient pleines de sang*), ce qui confirme l'activation de l'item 5. La sidération corporelle (item 6) apparaît dans la description d'un blocage physique et mental (*j'étais bloquée / j'étais plus là mentalement*), renforcée par l'impression de sortie de soi (*c'était comme si je me regardais de dehors*), qui combine déréalisation et dépersonnalisation. L'évocation du danger vital (item 1) est formulée de manière hésitante (*je crois que j'ai failli mourir ce jour-là*), révélant une difficulté à mettre en mots l'expérience. Cette tension expressive se traduit aussi par des ruptures syntaxiques et des énoncés suspendus (item 10 : *je me suis que... que c'était fini*). Les répétitions contiguës (item 9) structurent l'ensemble du récit : elles se concentrent autour des moments les plus chargés émotionnellement (*je crois que - je crois que j'ai failli mourir ; c'était comme-comme si mon cerveau avait arrêté*), et traduisent moins un défaut de formulation qu'une désorganisation provoquée par la saturation affective.

Enfin, l'agentivité est fortement réduite : le sujet n'apparaît plus comme acteur de la scène, mais comme spectateur de son propre vécu. Cette perte d'agentivité se reflète dans la

rareté des verbes d'action et dans l'absence de stratégies discursives de ré-immersion : ni discours direct ni présent historique ne viennent dynamiser la narration. Le récit conserve ainsi une tonalité uniforme et distanciée, malgré l'intensité des contenus rapportés.

L'extrait suivant illustre de manière concentrée cette dynamique narrative, où se mêlent repérages temporels, perceptions sensorielles, désorganisation syntaxique et expériences de dissociation :

Il était aux alentours de 20h je crois // Je rentrais du travail et-et c'est après le feu rouge que c'est-que c'est arrivé // [...] Je sais pas...j'ai juste entendu un gros... "boum !"...et après...c'était comme si j'étais plus là // Tout allait très vite // J'ai regardé mes mains et elles étaient pleines de... de sang // Je crois avoir crié à l'aide / mais j'en suis même pas sûre en fait / j'étais sous le choc // [...] Je crois que - je crois que j'ai failli mourir ce jour-là // [...] C'était comme-comme si mon cerveau avait arrêté de but en blanc de réfléchir de-de fonctionner tout court // J'étais / comment dire / bloquée / j'étais plus là mentalement quoi je-je sais pas où j'étais mais-mais...en fait c'était comme si je me regardais de-de dehors quoi genre / j'étais spectatrice de ça // [P07_S1_FR_VFR]

Le second récit en français de P07 reprend la trame du premier mais en accentue plusieurs dimensions expressives. L'ouverture repose de nouveau sur un repérage temporel et spatial explicite (*il était un peu plus de vingt heures, je venais juste de tourner après le feu*), ce qui active l'item 2 et inscrit la scène dans une chronologie identifiable. Ce cadrage initial est rapidement fissuré par l'irruption d'un stimulus auditif plus qualifié que lors de la première séance (*un bruit métallique un peu bizarre*), dont l'adjectif subjectif et les répétitions traduisent à la fois une perception sensorielle (item 8) affectivement marquée et une tension syntaxique. L'évocation de la menace vitale constitue le sommet narratif : *j'ai cru que j'allais mourir / vraiment / je-je me suis dit / là / c'est fini pour moi / Je vais mourir*. L'item 1 est ici fortement mobilisé, renforcé par l'usage du discours direct, qui restitue la scène de sidération avec une intensité dramatique particulière. Ce procédé, absent du premier récit, donne au récit une immédiateté nouvelle et accentue la charge affective.

Les références corporelles (item 5) se multiplient et gagnent en précision : difficultés respiratoires, douleur thoracique, sang sur les mains. Ces descriptions ancrent le récit dans une mémoire somatique dense, où le corps devient à la fois support du trauma et principal vecteur narratif. Les perceptions sensorielles (item 8) renforcent cet ancrage, à travers la sensation d'étouffement et la vision du sang, qui inscrivent la menace dans un registre concret et irrépressible. La saturation syntaxique est également plus marquée que dans le premier récit. Les répétitions contiguës (item 9) structurent les moments de forte intensité et signalent une charge affective qui fragilise la continuité discursive. Les ruptures syntaxiques apparaissent dans ces mêmes séquences, notamment autour de la métaphore *c'était-c'était un film d'horreur*. Celle-ci traduit un effort d'encapsulation discursive : le vécu est comparé à une scène cinématographique,

mais loin d'opérer une distanciation, l'image accentue le caractère irréel et terrifiant de l'expérience.

Enfin, la perte d'agentivité reste manifeste. Le locuteur ne rapporte aucune action volontaire : il insiste sur son immobilité (*j'étais juste là assise à fixer le volant*), son incapacité à agir et son état de pétrification. L'extrait suivant illustre cette intensification expressive :

Il était un peu plus de vingt heures / je venais juste de tourner après le feu dans la rue [nom de la rue] là // Et-et puis...j'ai entendu un-un bruit métallique un peu-un peu bizarre et après... après j'ai eu l'accident quoi // [...] J'ai cru que j'allais mourir / vraiment / je-me me suis dit / là / c'est fini pour moi / Je vais mourir // [...] Je sentais que j'avais du-du mal à respirer / et.j'avais mal à-à la poitrine // [...] J'ai baissé les yeux et-et y avait du sang sur mes mains... [...] C'était-c'était un film d'horreur // Je-me n'arrivais pas à réfléchir à-à bouger et-et j'étais juste là assise à fixer le volant quoi / j'étais pétrifiée et...bah et sous le choc quoi // [P07_S2_FR_VFR]

L'ensemble de la production en français manifeste ainsi une expressivité soutenue, homogène entre les deux séances, avec une intensification progressive dans la verbalisation de la douleur physique, de la peur, et du sentiment de menace vitale. La structuration syntaxique reste lisible, mais fortement marquée par des disfluences, des répétitions et des hésitations, qui traduisent un état de reviviscence. Le corps, la suffocation, le sang, et la douleur forment le noyau sémantique le plus dense. Dans ce contexte, le français agit comme langue d'ancrage affectif et sensoriel : il permet l'émergence d'une mémoire incarnée du traumatisme, articulée autour d'une expérience vécue dans le corps.

Les deux récits en anglais, produits en clôture de la première séance puis en ouverture de la seconde, présentent une expressivité soutenue, structurée par une narration perceptive dense, une mise à distance partielle de l'expérience et des épisodes dissociatifs clairement verbalisés. Tous les items de l'échelle SPLIT-10 y sont activés à l'exception de l'item 7, absent en première séance et apparaissant de façon marginale en seconde. Les items 5, 8 et 9 dominent, dans une configuration proche de celle observée en français, mais avec un style plus retenu et un moindre recours à l'item 4, comme le montre l'extrait suivant :

I really don't know how it happened actually... I just heard a loud "bang" and then... I was there / sitting in my car / my hands covered in blood // [...] My hands were numb // There was blood on my jeans // I couldn't feel my legs // [...] I just sat there / frozen // I didn't move for... I don't know how long // It didn't feel real // It was like I was outside of it // [...] It was like someone had hit mute on the world // I... I didn't know what to do // [...] I... I just stayed there // I thought I-I would die // I tried to... I mean / I wanted to get out but... I just couldn't // [...] I didn't think I'd survive this // [P07_S1_FR_VFR]

Le premier récit en anglais de P07 présente une expressivité soutenue, structurée par une narration sensorielle dense et par plusieurs épisodes dissociatifs explicitement verbalisés. L'entrée dans l'événement repose sur un choc sonore brutal (*a loud bang*, fr. un grand boum), immédiatement suivi d'une désorientation perceptive. Les perceptions corporelles sont

omniprésentes : engourdissement des mains (*my hands were numb*, fr. mes mains étaient engourdis), perte de sensibilité dans les jambes (*I couldn't feel my legs*, fr. je ne sentais plus mes jambes), sang visible sur les mains et les vêtements (*my hands covered in blood*, fr. mes mains étaient couvertes de sang ; *there was blood on my jeans*, fr. il y avait du sang sur mon jean). Ces descriptions activent conjointement les items 5 (références au corps) et 8 (perceptions sensorielles), qui structurent la mémoire du trauma.

L'état de sidération est directement exprimé (*I just sat there, frozen*, fr. je suis resté assis là, figé), et se prolonge par des formulations dissociatives claires (*it didn't feel real*, fr. ça ne semblait pas réel ; *I was outside of it*, fr. j'étais en dehors de tout ça ; *it was like someone had hit mute on the world*, fr. c'était comme si on avait coupé le son du monde), qui relèvent de l'item 3 (déréalisation). Le vécu corporel est donc étroitement lié à une impression d'étrangeté perceptive, traduisant un effondrement momentané de l'intégration sensorielle. En ce qui concerne l'item 1 (référence à la mort), ce dernier est activé par la peur explicite de mourir (*I thought I-I would die*, fr. j'ai cru que j'allais mourir ; *I didn't think I'd survive this*, fr. je ne pensais pas que j'allais survivre à ça), formulée de manière brève mais insistante. L'impuissance et la perte d'agentivité apparaissent dans des énoncés tels que *I didn't know what to do* (fr. je ne savais pas quoi faire) ou *I just stayed there* (fr. je suis juste resté là), qui traduisent un état de passivité contrainte et de résignation, rapprochés de l'item 6 (sidération corporelle et affective).

Sur le plan syntaxique, le récit est traversé par des répétitions contiguës (item 9), qui traduisent moins une hésitation qu'une tension expressive marquée. Une seule interruption nette est relevée (*I tried to... I mean / I wanted to get out but...*, fr. j'ai essayé de... je veux dire / je voulais sortir mais...), correspondant à l'item 10 (énoncé inachevé). Ces disfluences renforcent l'impression d'un récit saturé par l'émotion, mais globalement linéaire et sans recours à des digressions. Enfin, aucun emploi du pronom générique (item 7) n'est relevé : le récit reste centré sur le « je » et sur une expérience strictement subjective, rapportée à la première personne.

Le second récit en anglais de P07, produit en ouverture de la séance suivante, reprend l'événement avec une entrée spatio-temporelle claire (*around 8 PM*, fr. vers 20h ; *before the crossroad*, fr. avant le carrefour), ce qui active l'item 2. Cette structuration initiale est rapidement fissurée par l'irruption d'un stimulus auditif intense (*metallic noise*, fr. bruit métallique ; *like something snapped*, fr. comme si quelque chose s'était cassé), qui marque le retour du registre perceptif (item 8).

Les références corporelles (item 5) occupent une place centrale : le sang sur les mains (*blood on my hands*, fr. du sang sur mes mains) ou encore l'immobilité (*I-I just stayed there, like a statue*, fr. je suis juste resté là, comme une statue). La sidération est renforcée par l'impression dissociative explicite (*I was watching myself from outside*, fr. c'était comme si je me regardais de

l'extérieur), qui traduit l'activation de l'item 3. Le registre sensoriel reste également particulièrement dense : difficulté à respirer, figement corporel, perception irréaliste de la scène (*it felt like a movie scene*, fr. c'était comme une scène de film ; *like time froze for a second*, fr. comme si le temps s'était figé un instant). La peur de mourir (item 1) est verbalisée à plusieurs reprises, de manière insistante (*I thought I could die*, fr. j'ai pensé que je pourrais mourir ; *I didn't think I'd survive this*, fr. je ne pensais pas que j'allais survivre à ça ; *I was going to die*, fr. j'allais mourir).

Les comparaisons dissociatives (item 4) sont ici particulièrement nombreuses et structurantes (*like a statue*, fr. comme une statue ; *like time froze*, fr. comme si le temps s'était figé ; *like I was watching myself from outside*, fr. comme si je me regardais de l'extérieur). Elles participent d'une tentative d'objectiver l'expérience, sans toutefois neutraliser la charge émotionnelle. Or, un élément nouveau apparaît dans ce récit : l'usage ponctuel d'un pronom générique (*you know*, fr. tu sais), qui active pour la première fois l'item 7 et introduit une dimension pragmatique plus ouverte à l'interlocuteur.

Enfin, sur le plan syntaxique, le discours est rythmé par de nombreuses répétitions contiguës (item 9), qui traduisent à la fois la tension expressive et la désorganisation discursive. L'extrait suivant condense les éléments que nous venons d'évoquer :

It was around 8 PM / I was approaching the turn just-just before the crossroad // Then I ehuh I heard this metallic noise / you know / kind of dull like-like something snapped // [...] I thought I could die there / I mean I...I didn't think I'd-I'd survive this // [...] I-I just stayed there / like a-like a statue // [...] I looked down and saw the...the blood on my hands // [...] It felt like a movie scene / like time froze for a second // It-it was like I was watching myself from outside // Like-like I was going to die and this was like me leaving...ehuh...like my soul leaving my body // [P07_S2_FR_VFR]

Dans l'ensemble, les deux récits en anglais présentent une narration perceptive et corporelle fortement incarnée, structurée par des reprises expressives, une dissociation claire, et une verbalisation partielle de la peur de mourir. Si l'anglais conserve un style plus mesuré que le français, il n'en reste pas moins un vecteur effectif de reviviscence, surtout à travers l'activation croisée des items 3, 5, 8 et 9. L'augmentation progressive des occurrences en séance 2 confirme une dynamique d'approfondissement, sans véritable prise de distance discursive.

Les quatre récits produits par P07 présentent une expressivité soutenue, avec une densité marquée d'occurrences SPLIT-10 dans les deux langues mobilisées, bien que la charge émotionnelle paraisse légèrement plus accentuée en français. D'un point de vue quantitatif, les récits en français présentent un total de 105 et 112 occurrences de l'item 9 (répétitions contiguës), contre 87 et 97 en anglais, soit un écart modéré mais constant. Les autres items (notamment 5, 6, 8 et 10) suivent une répartition relativement équilibrée, suggérant une expressivité comparable, mais modulée par des différences stylistiques.

Sur le plan lexical, les deux langues permettent une forte activation du registre corporel et perceptif (items 5 et 8). Toutefois, le récit en français se distingue par une verbalisation plus explicite des affects dépressifs et par un usage plus fréquent de formulations métaphoriques pour exprimer la dissociation ; en anglais, les formulations sont plus descriptives et comparatives, traduisant une forme d'objectivation de l'expérience. La verbalisation de la peur de mourir (item 1) est présente dans les deux langues, avec un total légèrement supérieur en anglais qu'en français, mais exprimée de façon plus brutale et immédiate en français contre des formulations plus indirectes en anglais.

Du point de vue syntaxique, les deux langues sont marquées par un usage massif des répétitions contiguës (item 9), notamment des pronoms, des déterminants et de certaines structures d'amorce. Les énoncés inachevés (item 10) sont rares, mais toujours associés à un effort d'élaboration dans un contexte saturé émotionnellement. La syntaxe du français, cependant, laisse paraître une plus grande fragmentation, notamment dans les reprises de début d'énoncé, alors que l'anglais présente une linéarité un peu plus stable malgré les hésitations.

Sur le plan pragmatique, l'emploi de formulations généralisantes est rare dans les deux langues ; le pronom générique n'apparaît que de manière très ponctuelle, et reste absent de la première séance. L'ancrage dans le moment traumatique est donc maintenu de façon marquée, avec peu de prise de distance. En revanche, la seconde séance en français présente davantage de digressions et une tentative de contextualisation dans l'après-coup, ce qui n'est pas observé en anglais.

En somme, l'ensemble des récits de P07 confirme la tendance observée dans ce profil : la langue *in esse* liée au vécu tend à favoriser une remobilisation plus directe et plus dense des affects corporels, des perceptions sensorielles et des désorganisations syntaxiques. L'anglais, également langue *in esse* mais non associée au contexte de l'événement, permet une narration plus linéaire, potentiellement plus maîtrisée, où certains éléments dissociatifs émergent plus tardivement ou sous une forme atténuée. Cette dissymétrie expressive, constante tout au long des deux séances, reflète la manière dont le rapport subjectif à chaque langue module l'accès aux strates traumatiques et la forme discursive de leur mise en récit.

Or, force est de constater que ce schéma expressif, caractérisé par une mobilisation plus dense des marqueurs perceptifs, corporels et syntaxiques dans la langue *in esse* associée au vécu de l'événement, se retrouve également chez plusieurs autres participants partageant le même profil linguistique. Ainsi, dans les récits de P19, P24 et P27, on observe une dynamique comparable, où les récits produits en français — langue *in esse* x et langue du contexte traumatique — présentent une activation plus marquée des items SPLIT-10, notamment dans les sous-syndromes de la reviviscence et de la dépersonnalisation. Malgré la diversité des

événements rapportés (accident, agression sexuelle, etc.), les récits en français présentent chez ces trois locuteurs une concentration notable des items 5, 6, 8 et 9, combinée à une structuration syntaxique plus fragmentée, en particulier lors des secondes séances. En parallèle, les récits en anglais, bien que porteurs d'une expressivité réelle, se caractérisent par une forme plus linéaire, une moindre densité syntaxique, et une présence réduite des items associés à la reviviscence.

Le tableau synthétique ci-dessous illustre ces tendances expressives croisées, en soulignant les spécificités de chaque participant tout en mettant en évidence une régularité transversale : la langue du vécu, ici le français, tend à catalyser les effets perceptifs, corporels et syntaxiques du trauma, tandis que l'autre langue *in esse* – l'anglais – assure une narration plus structurée.

Code participant	P19 ²²²	P24 ²²³	P27 ²²⁴
Événement	Accident de moto	Agression sexuelle	Agression sexuelle
Bilan langue <i>in esse</i> x (français)	Activation soutenue des items 5, 6, 8 et 9, en particulier lors de la seconde séance ; absence totale des items 1 à 4 et 10	Activation marquée des items 5, 6, 7, 9 et 10 ; absence des items 1 à 4 et 8 ; stabilité expressive entre les deux séances	Activation marquée des items 1, 4, 8, 9 et 10 ; absence des items 2, 3, 5, 6 et 7
Bilan langue <i>in esse</i> y (anglais)	Activation plus faible des items 5, 6, 8 et 9, avec apparition claire de l'item 7 dans les deux séances ; absence des items 1 à 4 et 10	Activation perceptible mais atténuée des items 5, 6, 7, 9 et 10 ; absence des items 1 à 4 et 8 ; stabilité expressive globale entre les deux séances	Activation plus modérée items 1, 4, 8, 9 et 10 ; absence des items 2, 3, 5, 6 et 7
Bilan séance 1 (français > anglais)	Récit français plus saturé en marqueurs corporels et sensoriels ; récit anglais plus linéaire, mais activation de l'item 7	Activation marquée des items en français ; récit en anglais plus structuré, avec moins de ruptures syntaxiques	Récit en français plus chargé émotionnellement ; récit en anglais plus descriptif
Bilan séance 2 (anglais > français)	Stabilité expressive en anglais ; saturation encore plus forte en français avec pic des items 5, 6, 8 et 9 ; l'anglais reste plus contenu, mais l'item 7 se maintient	Activation maintenue en français ; anglais plus descriptif et moins de fragmentation syntaxique (cf. occurrences items 9)	Renforcement de la charge émotionnelle en français ; activation stable mais moins dense en anglais
Sous-syndromes observables	Deux sous-syndromes sont observables : dépersonnalisation (items 5, 6 et 7) et reviviscences (items 8 et 9)	Trois sous-syndromes sont observables : dépersonnalisation (Items 5, 6 et 7), reviviscences (item 9) et indicibilité (Item 10)	Quatre sous-syndromes sont observables : référence à la mort (item 1), déréalisation (item 4), reviviscences (items 8 et 9), indicibilité (item 10)

²²² Cf. Annexe F2.1a pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

²²³ Cf. Annexe F2.2 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

²²⁴ Cf. Annexe F2.3 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

Spécificités observées	Fragmentation syntaxique surtout en français ; usage du pronom générique réservé à l'anglais	Narration davantage fragmentée et axée sur l'expérience corporelle en français ; expressivité plus contenue en anglais	Usage marqué des métaphores, formulation explicite de la peur de mourir ; structure du récit plus linéaire en anglais

Tableau 18. Synthèse des tendances expressives observées (P19, P24 et P27)

Dans le cas de P19, les récits en français révèlent une forte charge corporelle (item 5), une sidération perceptive manifeste (item 8), et une fragmentation syntaxique marquée (item 9), particulièrement lors de la seconde séance où l'intensité expressive s'accroît. À l'inverse, les récits en anglais restent plus linéaires, avec une présence stable mais isolée de l'item 7 (pronom générique), suggérant une posture légèrement plus distanciée. Pour P24, les récits en français activent de manière soutenue les marqueurs de dépersonnalisation (items 5, 6 et 7) et d'indicibilité (item 10), avec une expressivité constante entre les deux séances. L'anglais, quant à lui, bien que porteur des mêmes items, en atténue l'intensité : les ruptures syntaxiques sont moins fréquentes et la narration gagne en fluidité. Enfin, P27 se distingue par une expressivité marquée en français autour de la référence à la mort (item 1), de la déréalisation (item 4) et des reviviscences (items 8 et 9), avec une forte saturation émotionnelle. En anglais, ces mêmes marqueurs sont présents mais moins denses, intégrés dans un récit plus descriptif et linéaire. La formulation en français, plus imagée et impliquée, rend compte d'un rapport sensoriel et émotionnel direct à l'événement, tandis que la version anglaise reflète une mise en forme plus contrôlée du vécu.

Ainsi, au-delà des écarts individuels, se dessine une régularité expressive où le rapport subjectif à la langue influe sur la modalité d'expression du trauma. Le français, en tant que langue *in esse* fortement ancrée dans l'expérience vécue, semble favoriser une élaboration plus désorganisée et immédiate, tandis que l'anglais, même si également une langue *in esse*, fonctionne comme un appui discursif pour la mise en forme du récit. Cette dissymétrie expressive entre les deux langues constitue, indépendamment de son degré, un indicateur de la manière dont les locuteurs investissent subjectivement leurs ressources langagières pour dire l'indicible.

Or, contrairement aux tendances expressives repérées dans les récits des quatre participants que nous venons d'analyser, certains récits du corpus présentent une stabilité expressive marquée, sans variation significative selon la langue mobilisée ou la séance d'entretien. C'est le cas de P20, locutrice ayant relaté une agression sexuelle, dont les quatre récits révèlent une distribution homogène des items SPLIT-10.

L'expression traumatique se concentre ici sur les perceptions corporelles, sur l'immobilité, ainsi que sur des reformulations répétitives. On observe également quelques formes

d'indicibilité et une utilisation discrète mais significative de pronoms génériques pour évoquer les émotions ou les réactions. En revanche, aucune référence explicite à la mort ni aucun marqueur de déréalisation n'apparaît dans les récits de P20, quelles que soient la langue et la séance. Le tableau ci-dessous synthétise les occurrences observées pour les dix items de l'échelle SPLIT-10 dans les quatre récits de P20 :

	[P20 S1 FR VFR]	[P20 S1 EN VFR]	[P20 S2 EN VFR]	[P20 S2 FR VFR]
Total mots	1925	1890	1958	1987
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	0	0	0	0
Item 4	1	1	2	1
Item 5	19	17	18	20
Item 6	7	6	6	7
Item 7	4	4	4	3
Item 8	21	20	22	23
Item 9	112	103	107	115
Item 10	2	1	2	2

Tableau 19. Occurrences des items de l'échelle SPLIT-10 dans les récits de P20

Les deux récits en français de P20, produits lors des séances 1 et 2, se caractérisent par une remarquable stabilité expressive, avec l'activation des items 4 à 10. Les items 1 et 3, en revanche sont totalement absents. Cette configuration témoigne d'une parole profondément incarnée, centrée sur les sensations corporelles et marquée par la sidération motrice, sans inflexion énonciative ni élaboration figurative d'une séance à l'autre.

Le premier récit en français de P20 se caractérise par une forte densité corporelle et sensorielle. La narration est saturée de références aux parties du corps — jambes, bras, mains, poitrine — et aux sensations internes, telles que chaleur, pression, flou ou blocage. Ces éléments constituent les noyaux expressifs du récit et organisent la mémoire de l'événement autour d'une expérience somatique immédiate. L'extrait suivant illustre cette tendance expressive :

J'ai senti mes jambes se crispier tout d'un coup // [...] Y avait une espèce de chaleur / comme un truc qui montait / mais j'savais pas d'où ça- d'ù ça venait // Mes bras... mes bras ils tremblaient / j'arrivais pas à les tenir // [...] J'ai pas bougé... genre du tout / je pouvais pas / je-me me sentais bloquée // [...] J'entendais plus rien autour / je voyais flou / genre vraiment flou // [...] Quand tu vis une chose pareille...bah...tu te sens comment dire / tu te sens sale après / Genre / c'est quelque chose qui-qui part pas avec une douche c'est-c'est de la saleté à l'intérieur de toi quoi // [P20_S1_FR_VFR]

Ce passage met en évidence la combinaison de perceptions internes formulées de manière approximative (*une espèce de chaleur, un truc*) et de descriptions corporelles précises (*mes jambes se crispier, mes bras... ils tremblaient*). L'hésitation lexicale et le recours à des périphrases traduisent une saisie sensorielle directe, sans stabilisation narrative. À cette saturation somatique s'ajoutent plusieurs indices de dépersonnalisation (cf. item 6 et item 7, sur lequel nous reviendrons dans quelques lignes) : sentiment d'être bloqué, incapacité à bouger,

expérience de brouillage perceptif (*je voyais flou*). L'agentivité est fortement réduite : les verbes d'action intentionnelle sont rares et remplacés par des verbes d'état ou de perception (*je me sentais, je voyais*). Même les formulations évoquant une action sont niées ou invalidées (*j'ai pas bougé, je pouvais pas*). Le locuteur se décrit comme passif, figé, traversé par des sensations qu'il ne maîtrise pas, ce qui accentue l'impression de dépossession.

Sur le plan de la syntaxe, l'activation de l'item 9 est très marquée : les répétitions portent essentiellement sur les pronoms et les déterminants, traduisant la difficulté à maintenir un fil discursif continu. Les ruptures syntaxiques surgissent dans les moments d'intensité, comme *d'où ça- d'où ça venait* ou *c'est quelque chose qui-qui part pas*, où la progression du dire est suspendue sous l'effet de l'émotion.

Enfin, le récit se clôt sur une formulation à forte charge subjective : l'impression durable de *saleté à l'intérieur de toi*. L'usage du pronom générique *tu* (item 7) permet un déplacement hors du strict *je*, mais il ne restaure pas le contrôle ; il exprime plutôt une tentative de généralisation du vécu, envisagé comme une marque indélébile.

Le second récit en français de P20 prolonge et renforce les tendances observées en première séance. La mémoire somatique demeure le noyau structurant : le lexique mobilisé se concentre sur les sensations corporelles (pression, respiration, tremblements, blocage), qui traduisent une expérience vécue par le corps avant d'être mise en mots. L'extrait suivant en donne une illustration :

J'ai senti mes bras se bloquer... tout d'un coup / genre / j'étais verrouillée // Y avait comme une espèce de pression sur la poitrine / très forte... j'arrivais pas à respirer normalement // [...] Mes... mes mains / elles bougeaient plus // Mon corps ne-ne réagissait pas il-il ne réagissait plus au bout d'un moment // Je tremblais de partout / mes bras / mes jambes / mais-mais rien d'autre se passait quoi au niveau de-de mon corps // [...] Tu es là / genre / tu subis le truc sans savoir comment réagir / si-s'il faut crier à l'aide ou-ou à qui parler de ça pour que ça n'arrive plus / à personne pour que-pour que ça t'arrive plus quoi // [P20_S2_FR_VFR]

Sur le plan syntaxique, la narration est rythmée par de nombreuses répétitions contiguës (item 9), souvent centrées sur les pronoms personnels (*mes... mes mains*) ou sur des verbes simples de perception et d'état (*je tremblais, j'étais verrouillée*). Ces répétitions traduisent une tension énonciative persistante qui empêche la stabilisation du récit. Or, ces ruptures n'entraînent pas de perte de fil narratif, mais signalent un seuil d'indicibilité affective, intégré dans la continuité discursive.

Sur le plan pragmatique, le récit reste dépourvu de repères spatio-temporels (item 2), maintenant l'énonciation dans l'instant traumatique sans encadrement narratif extérieur. L'absence de discours direct et de présent historique confirme cette absence de théâtralisation : la scène n'est pas rejouée, mais décrite à travers le ressenti immédiat. L'usage prédominant du *je* traduit une subjectivité assumée, mais il est ponctuellement relayé par le pronom générique *tu* (*tu*

subis le truc sans savoir comment réagir) ou par *on* dans d'autres passages, activant l'item 7. Ces formes généralisantes ne créent pas une véritable distanciation, mais expriment une tentative de dire l'expérience comme partageable.

Enfin, l'agentivité reste fortement réduite. Le sujet est dominé par des verbes de perception et d'impuissance (*mon corps ne réagissait pas, j'étais verrouillée*), et les rares formulations d'action sont immédiatement annulées par une impossibilité (*je pouvais pas*). Le récit construit ainsi une image de dépossession totale, renforcée par l'usage du *tu* généralisant, qui exprime l'expérience comme une soumission au trauma plutôt que comme une action menée par le narrateur.

En synthèse, les récits en français de P20 forment un ensemble où le trauma est exprimé sans détour symbolique ni encadrement narratif. Le corps constitue l'unique foyer de verbalisation. Le français, langue du vécu, fonctionne ici comme support d'une parole sensorielle immédiate, marquée par la sidération et l'effort de formulation, mais sans déréalisation, sans désancrage ni élaboration discursive.

Dans ce contexte, les items 5 (corps) et 8 (perceptions) dominent nettement, confirmant un ancrage somatique et perceptif fort. Les tremblements (*my legs started shaking all of a sudden*, fr. mes jambes ont commencé à trembler d'un coup), la rigidité musculaire (*I felt like my whole body was locked*, fr. j'avais l'impression que tout mon corps était verrouillé), ou encore l'altération auditive (*I couldn't hear anything, like everything was muted*, fr. je n'entendais plus rien, comme si tout était coupé) sont décrits sans détour, dans un style sobre mais incarné. L'item 6 (sidération corporelle) est présent à travers des formulations simples d'impuissance (*I-I tried to move but I-I couldn't*, fr. j'ai essayé de bouger mais je n'ai pas pu ; *I just stayed silent*, fr. je suis juste resté silencieux). Cette impossibilité d'agir est dite de manière concise, sans dramatisation, ce qui confère au récit une tonalité retenue par rapport au français.

Sur le plan syntaxique, la narration est structurée par des répétitions contiguës (item 9), notamment sur les pronoms et les modaux (*I-I*, fr. je-je ; *you-you'll react*, fr. tu-tu réagiras), qui traduisent une tension expressive soutenue. L'item 10 apparaît ponctuellement sous la forme d'un énoncé inachevé (*I couldn't like... My arms were shaking*, fr. je ne pouvais pas... mes bras tremblaient), révélant une suspension brève du discours.

Enfin, l'usage du pronom générique *you* introduit une forme de généralisation de l'expérience traumatique (*You always think you-you'll react / but then... then you don't*, fr. tu crois toujours que tu vas réagir / mais en fait... tu ne le fais pas), ce qui active modérément l'item 7. Comme en français, aucun indice de déréalisation (items 2, 3, 4) ni référence explicite à la mort (item 1) n'est relevé. L'extrait suivant illustre ces dynamiques :

I don't know what happened / really // My legs started shaking all of a sudden // I-I tried to move but I-I couldn't // [...] I felt like my whole body was locked / just... just frozen // [...] I couldn't hear anything / like everything was muted // [...] I couldn't like... My arms were shaking / and I couldn't hold them still // [...] I think I wanted to say something but... I... I just stayed silent // [...] You always think you-you'll react / but then... then you don't // You just freeze // [P20_S1_EN_VFR]

Le récit reste ainsi centré sur le corps et les perceptions immédiates, avec une syntaxe rythmée par les répétitions et quelques suspensions brèves. L'usage ponctuel du *you* introduit une dimension généralisante, mais sans véritable mise à distance : le témoignage demeure ancré dans une expérience somatique directe

Le second récit en anglais, produit lors de la séance 2, confirme avec fidélité la dynamique discursive amorcée en première séance. Les items 5 (références corporelles), 6 (sidération) et 8 (perceptions sensorielles) demeurent très marqués, traduisant la continuité d'un ancrage somatique fort. Le corps reste le point de fixation principal de la narration : blocages musculaires (*my whole body just locked up*, fr. tout mon corps s'est figé), difficultés respiratoires (*I felt this burning in my chest... like I couldn't breathe right*, fr. j'ai senti cette brûlure dans ma poitrine... comme si je n'arrivais pas à bien respirer), perception du rythme cardiaque (*I could hear my heartbeat, really loud*, fr. j'entendais les battements de mon cœur, très forts), tremblements et froideur des bras (*my arms were cold and shaking*, fr. mes bras étaient froids et tremblaient). L'état de sidération est exprimé de façon directe (*I didn't move, again... just like before*, fr. je n'ai pas bougé, encore une fois... comme avant ; *I stayed in the same position, like... like a statue*, fr. je suis resté dans la même position, comme... comme une statue). L'item 10 (énoncés inachevés) apparaît de manière plus visible qu'en première séance (*I thought I was gonna... I don't know... fall apart maybe*, fr. j'ai cru que j'allais... je sais pas... peut-être m'effondrer), traduisant une indicibilité ponctuelle. L'item 9 (répétitions contiguës) reste massif, notamment sur les pronoms personnels, tandis que le recours au pronom générique *you* traduit une forme de dépersonnalisation, ouvrant vers une généralisation de l'expérience sans véritable distanciation. Aucun élément de déréalisation ni de référence à la mort n'apparaît, confirmant une narration entièrement centrée sur la sidération corporelle, comme l'illustre l'extrait suivant :

My whole body just locked up / I felt this burning in my chest... like I couldn't breathe right // [...] I didn't move / again... just like before // I stayed in the same position / like... like a statue // [...] I could hear my heartbeat / really loud / and my arms were cold and shaking // [...] I thought I was gonna... I don't know... fall apart maybe // [...] You freeze / and you don't even know why / You try to move but it's like... your body says no // [P20_S2_EN_VFR]

Ce récit confirme la continuité expressive observée : il reste centré sur le corps et les perceptions immédiates, structuré par les répétitions et quelques suspensions inachevées. L'usage du *you* introduit une généralisation minimale, sans toutefois ouvrir vers une distanciation : l'ensemble demeure ancré dans une sidération corporelle directe.

Dans l'ensemble, les deux récits en anglais de P20 confirment une stabilité discursive remarquable entre les langues et les séances. La mémoire traumatique s'y manifeste dans un régime perceptif incarné, sans élaboration narrative, sans mise en récit distanciée ni figuration. L'anglais fonctionne ici comme vecteur direct du trauma, au même titre que le français, révélant une homogénéité translinguistique rare dans notre corpus. Le style reste intensément sensoriel, soutenu par une syntaxe répétitive mais structurée, au service d'une parole demeurée proche de l'impact initial.

Or, cette stabilité expressive translinguistique se retrouve également dans le cas de P10, locutrice ayant relaté des violences conjugales. Bien que la distribution des items SPLIT-10 diffère de celle observée chez P20, on retrouve chez cette participante une cohérence marquée entre les langues et les séances, sans variation notable dans l'intensité émotionnelle ni dans la structure narrative. Le tableau suivant synthétise les principales tendances observées dans les récits de P10, en croisant les dimensions qualitatives et quantitatives de son profil expressif :

Code participant	P10 ²²⁵
Événement	Violences conjugales
Bilan langue <i>in esse</i> x (français)	Activation marquée des items 1, 3, 4, 8, 9 et 10 ; absence des items 2, 5, 6 et 7
Bilan langue <i>in esse</i> y (anglais)	Activation similaire, avec une légère atténuation des items 4, 5 et 10 ; absence des items 2, 5, 6 et 7
Bilan séance 1 (français > anglais)	Forte charge émotionnelle dans les deux langues ; plus de ruptures syntaxiques en français
Bilan séance 2 (anglais > français)	Intensité maintenue dans les deux langues ; légère augmentation du marqueur d'indicibilité (item 10) en français
Sous-syndromes observables	Cinq sous-syndromes observables : référence à la mort (item 1), déréalisation (items 3 et 4), dépersonnalisation (item 5) reviviscences (items 8 et 9), indicibilité (item 10)
Spécificités observées	Narration centrée sur l'effroi, construite autour de comparaisons, métaphores et de formulations interrompues ; cohérence syntaxique fragmentée mais stable dans les deux langues

Tableau 20. Synthèse des tendances expressives observées (P10)

Dès l'examen du tableau de synthèse, il apparaît que P10 présente une configuration expressive stable et marquée : les deux langues mobilisées soutiennent une dynamique énonciative cohérente, dans laquelle la charge émotionnelle demeure élevée quel que soit l'ordre d'activation linguistique. Le français, mobilisé en première position lors de la séance 1, donne lieu à une activation nette des items 1, 3 et 4, 8 et 9, ainsi que 10. La syntaxe y est plus désorganisée qu'en anglais, avec davantage d'énoncés suspendus et de ruptures phraséologiques. Lors de la seconde séance, l'anglais amorce le récit avec une intensité similaire, mais le retour au français donne lieu à une légère amplification de l'indicibilité, traduite par des suspensions syntaxiques plus fréquentes et des formulations interrompues. Ainsi, les items 9 et 10 restent dominants dans les deux langues.

²²⁵ Cf. Annexe F2.4 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

La dimension métaphorique joue ici un rôle structurant : les récits sont habités par des images de distorsion sensorielle, de perte de contact avec le réel, et de figuration poétique de la panique. L'anglais, bien que globalement plus linéaire sur le plan syntaxique, ne modifie pas l'architecture expressive globale : les répétitions contiguës sont tout aussi nombreuses, les ruptures discursives également présentes, et la tension expressive constante. L'équilibre interlinguistique identifié à l'issue de l'analyse des récits de P20 est ainsi présent également chez P10.

1.2.2 Profil 2

Après l'analyse des participants ayant vécu leur événement en contexte francophone, une nouvelle dynamique expressive émerge chez un deuxième groupe de locuteurs. Ce profil, représenté par neuf participants au total, rassemble des individus pour lesquels le français constitue la langue *in esse* x, l'anglais la langue *in esse* y, et dont l'événement a été vécu en contexte anglophone.

	[P17 S1 FR VEN]	[P17 S1 EN VEN]	[P17 S2 EN VEN]	[P17 S2 FR VEN]
Total mots	1998	1943	1975	2020
Item 1	3	2	2	3
Item 2	0	0	0	0
Item 3	1	1	1	2
Item 4	2	1	0	2
Item 5	20	16	17	21
Item 6	7	5	6	7
Item 7	2	2	3	3
Item 8	14	12	13	15
Item 9	118	102	108	122
Item 10	1	0	1	0

Tableau 21. Occurrences des items de l'échelle SPLIT-10 dans les récits de P17

Le tableau SPLIT-10 montre une activation particulièrement dense en français. Dans ce contexte, les items 5 et 9 sont prédominants, traduisant une reviviscence incarnée, fragmentée et non élaborée. Les items 6 et 8 sont également fortement activés, accompagnés d'occurrences explicites des items 1 et 3. L'item 10 n'est relevé qu'une seule fois en séance 1 pour le français et en séance 2 pour l'anglais, tandis que l'item 4 n'est activé que dans trois récits sur quatre. Aucun repère spatio-temporel précis (item 2) n'est mobilisé.

Les deux récits en français se caractérisent par une charge émotionnelle élevée, exprimée à travers des marqueurs somatiques récurrents, une désorganisation syntaxique marquée, et une absence de mise à distance figurative. Le premier récit, produit en séance 1, s'ouvre sur une irruption brutale de l'événement, sans balisage narratif, et privilégie un lexique corporel dense. L'extrait suivant en condense les principales caractéristiques :

J'ai rien vu venir // Je-je me suis juste...je me suis juste retrouvé au sol / incapable de bouger // [...] Je tenais plus sur mes jambes / j'avais mal partout / je pouvais même pas...même pas lever les bras // Je me sentais...paralysé / comme si - comme si mon corps répondait plus // [...] Et puis un... il-il criait / comme un fou / comme-comme un animal // [...] On – on croit toujours qu'on va se défendre mais en vrai... non... On bloque / c'est tout // [...] S'ils-s'ils s'étaient pas arrêtés là / je serais-je serais sûrement morte // [P17_S1_FR_VEN]

La déréalisation figurative apparaît à travers des comparatifs en *comme* ou *comme si*. D'un côté, une analogie animale sert à qualifier le cri de l'agresseur, de l'autre, un cadre comparatif s'applique à la réponse corporelle (*comme si le corps ne répondait plus*). Or, ces emplois ne produisent pas une véritable mise à distance narrative, mais fonctionnent comme des appuis pour dire l'inassimilable, en cohérence avec le registre de déréalisation.

Sur le plan syntaxique, les répétitions contiguës sont nombreuses et touchent surtout les pronoms personnels. Elles traduisent une tension énonciative liée à la sidération plutôt qu'un simple défaut de formulation. Du point de vue pragmatique, l'usage du pronom générique *on* introduit une distanciation minimale, mais sans réelle élaboration figurative. Aucun discours direct ni présent historique n'apparaît, et la menace vitale est formulée explicitement, soulignant la mise en danger de vie.

Enfin, l'agentivité est fortement compromise : la scène est racontée depuis l'impuissance, avec un corps figé, paralysé, non réactif. Les verbes d'action intentionnelle sont absents ou immédiatement annulés. Le récit s'organise ainsi autour du corps comme vecteur principal du souvenir, désorganisé par les répétitions et ponctué de comparaisons qui permettent de dire l'expérience sans la mettre véritablement à distance.

Le second récit en français, produit lors de la deuxième séance, prolonge et intensifie la dynamique déjà observée. La narration reste saturée de sensations corporelles, décrites dans leur continuité immédiate. Le passage suivant illustre cette configuration :

J'avais mal partout / je... je sentais plus mes jambes...mon cœur il cognait tellement fort que... que je croyais qu'il allait exploser / J'étais incapable de bouger / même me-me protéger avec une main c'était... c'était impossible / [...] Il criait / il... il était comme une bête enragée // [...] C'était comme un film – sauf que... sauf que j'étais dedans... Je me voyais sans vraiment comprendre ce qui... ce qui se passait // [...] J'me suis dit – j'me suis dit / c'est fini / ils... ils vont me tuer // [...] On croit qu'on va réagir mais... mais en fait... enfin... on fait rien...// [P17_S2_FR_VEN]

Le récit se construit autour d'une reviviscence sensorielle intense, portée par un lexique corporel riche : douleurs généralisées, perte de sensibilité des jambes, oppression thoracique. Ces verbalisations traduisent une saisie directe des perceptions et confirment la centralité de la mémoire somatique. Elles s'accompagnent d'un état de sidération, marqué par l'impuissance motrice et la description d'un corps inerte, ce qui inscrit la narration dans le registre de la dépersonnalisation.

Une déréalisation progressive transparaît également, à travers des formulations distanciées où le locuteur se décrit comme spectateur de la scène (*je me voyais sans vraiment comprendre*). Le recours à des comparaisons accentue ce mouvement : l'agresseur est assimilé à une bête enragée, et l'événement à un film, mais un film dont le narrateur se découvre prisonnier. Ces images fonctionnent comme des béquilles figuratives, permettant de dire l'expérience tout en soulignant son caractère irréel et incompréhensible. L'évocation de la menace vitale apparaît de manière explicite et directe : *j'me suis dit / c'est fini / ils vont me tuer*. Cette formulation, posée sous forme de discours rapporté, condense l'intensité dramatique du récit et constitue un point de cristallisation du vécu de danger extrême.

La désorganisation syntaxique est constante, dominée par des répétitions contiguës qui touchent aussi bien les groupes nominaux que verbaux et révèlent une tension expressive sous-jacente. Contrairement à la première séance, aucun énoncé ne vient interrompre la progression discursive : le flux narratif demeure continu malgré la charge affective.

Sur le plan pragmatique, l'usage du pronom générique *on* revient dans la conclusion du récit (*on croit qu'on va réagir mais... on fait rien*), traduisant une tentative de généralisation, mais sans constituer une mise à distance stabilisée. Le récit ne recourt au présent historique et l'absence de repères contextuels laisse la scène suspendue dans un espace-temps indéfini, entièrement dominé par le corps et la perception.

En synthèse, les récits en français de P17 activent neuf items SPLIT-10, avec une constance marquée entre les deux séances. Ils se caractérisent par une charge sensorielle intense, et une absence globale de mise à distance énonciative. La langue française, bien que distincte du contexte de l'événement, apparaît ici comme vecteur privilégié d'un dire traumatique incarné, où la sidération corporelle, l'effroi et la désorganisation perceptive structurent la parole.

Les deux récits en anglais, présentent une forte activation des items 5, 6, 8 et 9. Le récit en anglais de la première séance mobilise explicitement l'item 1, les items 5 et 6 de façon marquée, et active de manière plus discrète les items 3, 4, 7 et 8. L'item 9 reste très présent, tandis que l'item 10 est inactif. Aucun repère spatio-temporel (item 2) n'est fourni, et seule une occurrence de déréalisation (item 3) est repérable. L'extrait suivant, qui sera commenté ensuite, illustre l'activation des différents items concernés :

I didn't see it coming / I just – I just fell hard on my back and everything felt wrong // My arms were shaking / my chest felt...tight / like – like I couldn't breathe properly // [...] I couldn't move / I was frozen – totally frozen // It felt like – like I was watching it happen / not living it // I thought they were gonna kill me // I really believed I wouldn't – I wouldn't get out of there // [...] You just – you just freeze even...even if you think you'd fight // [...] I couldn't hear anything clearly / I think I could smell something weird... // [P17_S1_EN_VEN]

Le premier récit en anglais se distingue par une forte densité corporelle et perceptive, qui structure la narration autour d'une expérience somatique immédiate. L'item 5 (références corporelles) est particulièrement saillant : le corps est décrit comme en perte de contrôle (*my arms were shaking*, fr. mes bras tremblaient ; *my chest felt tight, like I couldn't breathe properly*, fr. ma poitrine était oppressée, comme si je n'arrivais pas à respirer correctement). Ces formulations traduisent à la fois l'intensité physique du trauma et l'impossibilité de maîtriser les réactions corporelles. L'item 6 (sidération corporelle) renforce ce tableau, à travers des expressions directes comme *I couldn't move, I was frozen – totally frozen* (fr. je ne pouvais pas bouger, j'étais figé – totalement figé), qui soulignent l'état d'impuissance absolue du narrateur. L'item 1 (référence à la mort) est également mobilisé de manière explicite, sans emphase dramatique mais avec insistance (*I thought they were gonna kill me* ; fr. j'ai cru qu'ils allaient me tuer ; *I really believed I wouldn't get out of there* ; fr. je croyais vraiment que je ne m'en sortirais pas). L'item 8 (perceptions) est activé de façon plus discrète qu'en français, mais reste présent à travers des notations sensorielles fragmentaires : *I couldn't hear anything clearly* (fr. je n'entendais rien distinctement), *I think I could smell something weird* (fr. je crois que je pouvais sentir une odeur étrange). L'item 3 (déréalisation) apparaît brièvement dans une formulation dissociative : *It felt like I was watching it happen, not living it* (fr. c'était comme si je regardais la scène se dérouler, sans la vivre).

Sur le plan pragmatique, l'item 7 (emploi du pronom générique) se manifeste par *You just – you just freeze even if you think you'd fight* (fr. tu te figes, même si tu crois que tu réagiras), qui élargit ponctuellement l'expérience individuelle à une portée généralisante. Enfin, la structure syntaxique est dominée par des répétitions contiguës portant principalement sur les pronoms personnels et sur les groupes verbaux, qui traduisent une tension expressive persistante sans effondrement narratif. Aucun énoncé inachevé n'est relevé : la syntaxe demeure stable, malgré la charge émotionnelle.

Le second récit en anglais, produit en séance 2, prolonge cette dynamique, avec des activations presque identiques des items 1, 3, 5, 6, 7, 8 et 9. Il conserve une orientation corporelle intense, centrée sur l'effondrement physique et la sidération, avec une progression narrative légèrement plus fragmentée. L'extrait suivant en donne une illustration :

I was sure they were gonna...they were gonna kill me // I thought – that was it for me // [...] My body felt – felt heavy and numb / my legs wouldn't respond // I couldn't move – not even my arms...Everything was spinning // [...]. You think you'll scream / but – but you don't // You freeze without thinking...I tried / I really tried to – to do something / but I – I couldn't // He – he pulled me and I – I couldn't stop it...I tried to – to... I mean... I don't even know // Maybe I just – I just shut down // [P17_S2_EN_VEN]

Ici, l'item 1 est mobilisé de manière directe, suivi d'une reformulation introspective : *I was sure they were gonna – they were gonna kill me. I thought – that was it for me* (fr. j'étais sûr qu'ils allaient... qu'ils allaient me tuer). Les références corporelles (item 5) structurent l'expérience : *my body felt heavy and numb, my legs wouldn't respond. I couldn't move – not even my arms* (fr. mon corps était lourd et engourdi, mes jambes ne répondaient pas. Je ne pouvais pas bouger – pas même mes bras). La sidération motrice (item 6) domine : *you freeze without thinking* (fr. tu te figes sans réfléchir), *I tried, I really tried to – to do something, but I – I couldn't* (fr. j'ai essayé, j'ai vraiment essayé de... de faire quelque chose, mais je – je n'ai pas pu), *I just shut down* (fr. je me suis simplement éteint). L'item 8 est activé par des troubles perceptifs explicites : *everything was spinning* (fr. tout tournait), renforçant l'impression de désorganisation sensorielle. Des marqueurs dissociatifs (item 3) apparaissent également dans *I-I wasn't there anymore* (fr. je n'étais plus là), qui traduit une perte d'ancrage dans la scène.

Sur le plan syntaxique, le récit est traversé par des répétitions contiguës (item 9 : *they were gonna – they were gonna, I tried – I tried, I-I*), concentrées sur des unités simples (pronoms, verbes modaux). Elles traduisent une tension expressive forte sans provoquer de désorganisation majeure. L'item 10 (énoncés inachevés) apparaît ponctuellement dans des suspensions (*I tried to – to... I mean... I don't even know*, fr. j'ai essayé de... de... je veux dire... je ne sais même pas), qui signalent une difficulté à formuler mais ne brisent pas la linéarité discursive.

Efin, l'usage du pronom générique *you* (item 7) se retrouve ici encore (*you freeze without thinking*, fr. tu te figes sans réfléchir), élargissant l'expérience individuelle à une portée plus générale. Aucun repère spatio-temporel n'est introduit, confirmant une narration centrée sur le ressenti immédiat.

En synthèse, les récits en anglais de P17 activent sept items SPLIT-10, avec une continuité entre les deux séances. Les manifestations expressives sont nombreuses, mais le récit conserve une cohésion syntaxique forte, une organisation discursive linéaire, et une charge affective contenue, bien que persistante. L'anglais agit ici comme une langue d'énonciation stabilisée, capable de restituer la violence du vécu tout en maintenant un certain contrôle formel. La sidération y est omniprésente, mais sans effondrement narratif ni débordement figuratif, contrairement aux récits en français.

Dans l'ensemble, le profil de P17 illustre clairement que, même lorsque l'événement traumatique a été vécu en contexte anglophone, la langue *in esse x* demeure le vecteur privilégié de l'expression émotionnelle, de la désorganisation syntaxique, et de la remobilisation sensorielle. Cette tendance confirme que l'impact du contexte linguistique de l'événement peut

être modulé, voire contrebalancé, par l’ancrage subjectif et existentiel du locuteur dans sa langue *in esse*.

Cette dynamique expressive peut être repérée également chez d'autres participants du corpus partageant le même profil linguistique, où le récit en français active davantage les marqueurs de la grille SPLIT-10 que le récit en anglais. Le tableau suivant propose une synthèse comparative de ces profils, en croisant la nature de l'événement, la répartition des marqueurs SPLIT-10 selon la langue et les séances, ainsi que les spécificités discursives observées :

Code participant	P11 ²²⁶	P21 ²²⁷	P23 ²²⁸	P39 ²²⁹
Événement	Agression	Viol	Violences intra-familiales	Accident
Bilan langue <i>in esse</i> x (français)	Activation forte des items 1, 3, 4, 5, 6, 8, 9 et 10 ; absence des items 2 et 7	Activation forte des items 3, 4, 5, 6, 8 et 9 en français, avec un pic d'occurrences lors de la seconde séance ; item 10 faiblement représenté ; absence des items 1 et 2	Activation marquée des items 5, 6, 7, 8 et 9 ; présence ponctuelle des items 4 et 10 ; absence des items 1 à 4 (sauf séance 1)	Activation forte des items 2, 3, 4, 5, 8, 9 et 10 ; absence des items 1, 6 et 7
Bilan langue <i>in esse</i> y (anglais)	Activation plus modérée des mêmes items ; récit plus contenu et structure plus linéaire	Activation modérée des items 3 à 9 en anglais, avec des occurrences légèrement plus élevées lors de la seconde séance ; item 10 marginalement activé ; absence des items 1 et 2	Activation plus modérée des mêmes items en anglais, avec une diminution nette des occurrences pour les items 5 à 9 ; absence des items 1 à 4 et de l'item 10 (en séance 2 uniquement)	Activation modérée des mêmes items, avec une réduction nette des occurrences pour les items 3 à 5 et 8 à 10 ; absence des items 1, 6 et 7
Bilan séance 1 (français > anglais)	Saturation expressive en français ; activation contenue en anglais	Charge émotionnelle plus marquée en français ; récit en anglais plus descriptif mais toujours marqué par la fragmentation	Charge émotionnelle plus manifeste en français ; en anglais, charge émotionnelle réduite, mais maintenue	Saturation expressive en français ; charge émotionnelle perceptible en anglais mais moins marquée
Bilan séance 2 (anglais > français)	Intensité maintenue en français ; récit en anglais plus factuel	Renforcement de l'expressivité en français lors de la seconde séance ; l'anglais reste plus	Stabilité expressive en français ; réduction et disparition de certains marqueurs	Maintien d'une charge émotionnelle forte en français ; légère réduction

²²⁶ Cf. Annexe F2.5 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

²²⁷ Cf. Annexe F2.6 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

²²⁸ Cf. Annexe F2.7 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

²²⁹ Cf. Annexe F2.8 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

		contenu mais témoigne d'une stabilité expressive	en anglais	de la charge émotionnelle en anglais
Sous-syndromes observables	Cinq sous-syndromes observables : référence à la mort (item 1), déréalisation (items 3 et 4), dépersonnalisation (items 5 et 6), reviviscences (items 8 et 9), indicibilité (item 10)	Quatre sous-syndromes sont observables : déréalisation (items 3 et 4), dépersonnalisation (items 5, 6 et 7), reviviscences (items 8 et 9), et indicibilité (item 10)	Trois sous-syndromes sont observables : dépersonnalisation (items 5, 6, 7), reviviscences (items 8, 9) et indicibilité (item 10, sauf en anglais, séance 2)	Quatre sous-syndromes sont observables : déréalisation (items 2, 3 et 4), dépersonnalisation (item 5), reviviscences (items 8 et 9), indicibilité (item 10)
Spécificités observées	Activation globalement stable mais atténuée en anglais	Structure fragmentée dans les deux langues, mais plus prononcée en français	Narration focalisée sur les sensations visuelles et auditives	Narration centrée sur l'irréalité de la scène et les perceptions ; narration fragmentée

Tableau 22. Synthèse des tendances expressives observées (P11, P21, P23, P39)

Les données regroupées pour les participants P11, P21, P23 et P39 révèlent une tendance récurrente à une mobilisation expressive plus marquée en langue *in esse* x (français), en dépit du fait que l'ensemble des événements se soient déroulés en contexte anglophone. Dans tous les cas, les récits en français activent un plus grand nombre d'items SPLIT-10, en particulier ceux liés à la reviviscence (items 8 et 9), à la dépersonnalisation (items 5 et 6), et à l'indicibilité (item 10). La présence des items liés à la déréalisation (items 3 et 4) est également fréquente, tandis que l'évocation explicite de la mort (item 1) reste marginale, sauf chez P11.

Les productions en anglais témoignent, quant à elles, d'un répertoire expressif plus restreint, avec une diminution notable des occurrences pour les items corporels, sensoriels et syntaxiques. Le récit en anglais reste néanmoins porteur d'une certaine charge affective, mais cette dernière s'exprime dans des formes plus linéaires, plus maîtrisées syntaxiquement, avec une réduction marquée des suspensions, des reformulations et des répétitions contiguës. Chez certains participants, notamment P21 et P23, cette atténuation en anglais est encore plus nette lors de la seconde séance, suggérant une désaturation émotionnelle progressive.

Les bilans par séance confirment la supériorité expressive du français, quel que soit l'ordre de passation. Lorsque le récit débute en français, il tend à saturer d'emblée les marqueurs de reviviscence et de sidération, alors que le récit en anglais qui suit adopte une forme plus contenue. Inversement, lorsqu'il est produit en second, le récit en français prolonge voire accentue les manifestations émotionnelles introduites en anglais, traduisant une dynamique cumulative.

Enfin, des spécificités individuelles apparaissent : chez P21, la fragmentation structurelle est manifeste dans les deux langues mais plus prononcée en français ; chez P23, la focalisation sur les perceptions visuelles et auditives est dominante, tandis que le récit de P39 met l'accent sur l'irréalité de la scène et sur une structuration éclatée du discours. Dans tous les cas, la langue *in esse x* joue un rôle d'amplificateur expressif, favorisant l'émergence de marqueurs corporels et sensoriels indicatifs d'un traitement encore instable du vécu traumatique.

Cette dynamique souligne une fois de plus l'importance du rapport subjectif à la langue, qui prime ici sur la langue du contexte événementiel pour moduler l'intensité expressive et la structuration du récit. Cependant, cette dynamique ne constitue pas l'unique schéma observable dans le corpus : une seconde tendance émerge en effet chez plusieurs participants, caractérisée par une activation émotionnelle plus forte en anglais, langue *in esse y* et langue du contexte de l'événement, qu'en langue *in esse x*. Afin d'illustrer ce cas de figures, nous allons maintenant procéder à l'analyse détaillée des récits de P26, victime de violences conjugales, en commençant par la synthèse des occurrences des items SPLIT-10 dans les récits du participant en question :

	[P26 S1 FR VEN]	[P26 S1 EN VEN]	[P26 S2 EN VEN]	[P26 S2 FR VEN]
Total mots	1901	2005	2067	1940
Item 1	0	2	2	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	1	3	3	2
Item 4	3	4	3	3
Item 5	15	22	23	16
Item 6	4	7	7	5
Item 7	0	0	0	0
Item 8	13	20	22	14
Item 9	98	120	128	101
Item 10	0	1	1	1

Tableau 23. Occurrences des items de l'échelle SPLIT-10 dans les récits de P26

Les données du tableau révèlent une activation expressive plus marquée en anglais qu'en français, tant au niveau de la fréquence des items que de la stabilité inter-séance. L'anglais (langue *in esse y*, langue du contexte) présente des scores plus élevés pour les items 1, 3 à 6, 8 et 9, ainsi qu'un maintien des occurrences sur l'ensemble des deux séances. Le français (langue *in esse x*) reste expressif mais de manière plus contenue, avec une activation soutenue des items corporels, perceptifs et syntaxiques (items 5, 6, 8, 9), mais une absence persistante des items 1, 2 et 7, confirmant une dynamique inversée par rapport à la tendance dominante observée dans le corpus.

Les deux récits produits en français par P26 présentent une expressivité structurée, centrée sur les réactions corporelles et la sidération, mais sans saturation émotionnelle comparable à celle observée dans les récits en anglais. L'ensemble est traversé par une tension

expressive manifeste, marquée par des répétitions contiguës fréquentes, un lexique somatique dense, et une faible mise en scène figurative.

Le tout premier récit produit par P26 constitue le point d'entrée dans la remémoration de l'événement, et installe immédiatement une dynamique expressive centrée sur le corps et la sidération. Dès ce récit initial, le français apparaît comme un espace de verbalisation structurée, où les sensations somatiques et les réactions physiques prennent le pas sur les repères temporels ou la mise en scène figurative. L'extrait suivant, tiré de ce premier récit en français, illustre la prédominance des références corporelles et de la sidération motrice, qui structurent d'emblée la narration :

Je-je savais pas quoi faire // [...] J'ai juste fermé les yeux et j'ai rien fait // J'entendais ses cris et-et j'essayais de-de pas y penser de-de m'exclure de tout ça parce que je me disais que-que si je réagissais pas il allait-il allait me laisser tranquille quoi // Comme les enfants qui jouent à cache-cache et-et on voit leur pieds qui-qui sortent du rideau / vous voyez ? En mode / si je te vois pas bah tu me vois pas // [...] Mes- mes jambes tremblaient toutes seules / je-je me sentais lourde // [...] Il-il criait / il tapait sur la table comme-comme un fou // [...] Je me tenais les-les côtes / là sur le côté pour-pour réussir à respirer parce que bah ça me - ça m'empêchait de respirer correctement // [...] Je pouvais pas bouger / j'étais comme-comme bloquée // [...] C'était bizarre / comme si-comme si j'étais là sans-sans être vraiment là // [P26_S1_FR_VEN]

Sur le plan lexical, la remobilisation corporelle (item 5) est massive : les sensations liées aux jambes (*mes jambes tremblaient toutes seules*), à la respiration (*je me tenais les côtes pour réussir à respirer*), et à la lourdeur corporelle (*je me sentais lourde*) structurent le récit. La sidération est également explicite (item 6), à travers des formules telles que *je pouvais pas bouger, j'étais bloquée*. L'item 3 (déréalisation) apparaît ponctuellement avec *comme si j'étais là sans être vraiment là*, qui traduit une dissociation perceptive. L'item 4 (comparaisons) est mobilisé dans deux contextes : pour expliciter la sidération (*j'étais comme bloquée*) et pour donner une image plus légère mais dissociative (*comme les enfants qui jouent à cache-cache*).

La narration est fortement rythmée par des répétitions (item 9), traduisant une tension expressive, sans pour autant déstructurer complètement le discours. Aucun énoncé inachevé n'est relevé dans ce premier récit, la syntaxe restant globalement stable malgré la charge émotionnelle.

En somme, ce premier extrait illustre une sidération corporelle marquée, avec un lexique sensoriel centré sur les réactions involontaires du corps. La sidération est renforcée en séance 2 par une densité somatique similaire :

Je - je savais pas ce qui m'arrivait // J'ai senti que tout-tout devenait flou // [...] J'avais mal-mal partout / surtout dans le-dans le dos / les bras // Pendant des jours j'ai pas réussi à / à dormir sur le côté tellement- tellement il s'était acharné sur moi // [...] Mon-mon cœur battait trop vite et-et j'arrivais pas à respirer // [...] J'ai voulu... enfin... j'étais-j'étais figée // Mes jambes-mes jambes / elles tremblaient / mais moi je-je bougeais pas // C'était bizarre / c'était comme si j'étais là mais-mais sans être vraiment là quoi // [...] Il- il criait comme un fou // C'était comme une bête // [...] J'ai fermé les yeux // J'ai juste-j'ai juste rien fait // [P26_S2_FR_VEN]

Les perceptions sensorielles (item 8) demeurent activées, mais sous une forme diffuse : la perception visuelle est brouillée (*tout-tout devenait flou*), tandis que l'environnement auditif est restitué à travers les cris et gestes violents de l'agresseur (*il criait comme un fou*). L'item 4 (comparaisons et métaphores) reste marginal, limité à des analogies brèves et concrètes (*c'était comme une bête, comme si j'étais là sans être vraiment là*). Ce dernier exemple active également l'item 3 (déréalisation), dans une formulation dissociative ponctuelle. En revanche, l'absence totale de repères temporels ou spatiaux rend l'item 2 inactif.

Du point de vue syntaxique, l'item 9 (répétitions) est très marqué : 101 occurrences sont relevées, touchant principalement les pronoms (*je-je, il-il*), les déterminants (*le-le dos, les-les jambes*) et les verbes, ce qui installe un rythme haché mais relativement stable. L'item 10 (énoncés inachevés) apparaît ponctuellement, comme dans *j'ai voulu... enfin... j'étais-j'étais figée*, immédiatement relancé par une structure stabilisée, signe d'une expressivité contenue malgré la tension affective.

Sur le plan pragmatique, la narration reste focalisée sur le « je », sans recours au pronom générique (item 7 inactif) ni à des stratégies de mise en scène dialogique. L'absence de discours direct et de présent historique confère au récit une homogénéité énonciative : la parole demeure centrée sur l'expérience immédiate, sans distanciation ni glissement narratif.

En résumé, les récits en français de P26 témoignent d'une expressivité soutenue mais contenue, centrée sur les réactions somatiques, la sidération corporelle et les perceptions immédiates. La structuration syntaxique reste fluide malgré les répétitions, et l'absence de métaphores développées ou de ruptures énonciatives confirme que le français fonctionne ici comme une langue de verbalisation partiellement régulée, moins saturée que l'anglais mais apte à soutenir l'effort de mise en mots du trauma.

Les deux récits en anglais de P26 se distinguent par une saturation émotionnelle forte et une reviviscence directe, portée par un lexique corporel dense, une syntaxe heurtée et une narration fragmentée. L'anglais fonctionne ici comme langue principale d'accès au trauma, sans mise à distance, ce qui contraste avec la relative stabilité observée en français.

Le premier récit en anglais de P26 s'ouvre sur une référence explicite à la menace vitale (*I thought he was gonna kill me / I was sure I wouldn't-I wouldn't make it*, fr. j'ai cru qu'il allait me tuer / j'étais sûre que je ne m'en sortirais pas), qui active directement l'item 1. Aucun repère temporel ou spatial n'est donné, de sorte que l'événement surgit sans cadrage narratif préalable : cette absence de contextualisation renforce l'impression de confusion et de déréalisation, visible dans *I couldn't hear anything clearly / everything was spinning* (fr. je n'entendais rien distinctement, tout tournait), qui active l'item 3. L'item 4 (comparaisons) est mobilisé pour exprimer la violence de la scène par une image naturalisante : *he was like-like a storm hitting me*

(fr. il était comme une tempête qui s'abattait sur moi), qui traduit la déshumanisation de l'agresseur et l'ampleur perçue de l'attaque.

En ce qui concerne le lexique corporel (item 5), force est de constater que ce dernier structure le récit : *my body was shaking* (fr. mon corps tremblait), *my chest hurt so bad I couldn't breathe right* (fr. j'avais si mal à la poitrine que je n'arrivais pas à respirer correctement), *my legs just – just gave up* (fr. mes jambes ont simplement lâché). Ces formulations s'articulent directement avec l'item 6 (sidération), à travers l'incapacité motrice et la paralysie. Par ailleurs, l'item 8 (perceptions sensorielles) est également très présent : *I couldn't hear anything clearly* (fr. je n'entendais rien distinctement), *everything was spinning* (fr. tout tournait), *there was this awful smell, like blood and sweat* (fr. il y avait cette odeur affreuse, comme de sang et de sueur). Ces notations sensorielles fragmentées traduisent une reviviscence vive, dominée par le corps et les sens.

La syntaxe est marquée par des répétitions contiguës (item 9) qui instaurent un rythme heurté et accentuent la tension expressive. L'item 10 (énoncés inachevés) apparaît ponctuellement dans *I wanted to... I don't know... scream or something... but-but I couldn't* (fr. je voulais... je sais pas... crier ou quelque chose comme ça... mais-mais je n'ai pas pu), signalant une indicibilité partielle sans rupture du fil narratif. Enfin, l'agentivité est fortement compromise : le narrateur se décrit comme figé, incapable de se défendre, les rares tentatives d'action étant immédiatement annulées (*I tried to stand but my legs just gave up*, fr. j'ai essayé de me lever mais mes jambes ont lâché). L'extrait suivant condense ces différentes dimensions — menace vitale, sidération corporelle, perceptions brouillées et perte d'agentivité :

I thought he was gonna kill me / I was sure I wouldn't-I wouldn't make it // [...] My body was shaking...my chest hurt so bad I-I couldn't breathe right // I-I tried to stand but my legs just – just gave up // He was like-like a storm hitting me...again and again // [...] I couldn't hear anything clearly / everything was spinning // There was this awful smell / like blood and sweat // [...] I wanted to... I don't know... scream or something...but-but I couldn't // [P26_S1_EN_VEN]

Le second récit en anglais, produit en ouverture de la deuxième séance, prolonge la dynamique amorcée lors de la première mais en accentue l'intensité expressive. L'entrée repose à nouveau sur une formulation explicite de la menace vitale (*I - I thought I was gonna die // I was sure-I was sure it was the end*, fr. j'ai cru que j'allais mourir // j'étais sûre – j'étais sûre que c'était la fin), qui active directement l'item 1. Les marqueurs de déréalisation (item 3) se multiplient, à travers des formulations dissociatives comme *it didn't feel like it was me* (fr. ce n'était pas comme si c'était moi), ou encore *like I was watching from far away* (fr. comme si je regardais de loin). L'item 4 (comparaisons) est également mobilisé par une figuration déshumanisante de l'agresseur : *he was like-like a machine hitting again and again* (fr. il était comme une machine frappant encore et encore), qui accentue la perception d'une violence mécanique et implacable.

Le récit reste dominé par la sidération corporelle (item 6). Le narrateur insiste sur l'impossibilité de bouger (*I couldn't move / not even my fingers*, fr. je ne pouvais pas bouger / pas même mes doigts ; *my arms wouldn't move either*, fr. mes bras non plus ne bougeaient pas), tandis que les tentatives de réaction échouent systématiquement : *I tried to – I tried but... nothing came out of me* (fr. j'ai essayé de – j'ai essayé mais... rien n'est sorti de moi). Ces suspensions activent ponctuellement l'item 10, traduisant une indicibilité brève, contenue dans la progression narrative. La mémoire sensorielle (item 8) structure également le récit : *everything was blurry* (fr. tout était flou), *I couldn't hear anything* (fr. je n'entendais rien), *there was this horrible smell – sweat / blood / I don't know* (fr. il y avait cette odeur horrible – sueur / sang / je ne sais pas). Ces perceptions fragmentées renforcent l'impression de confusion immédiate.

Sur le plan syntaxique, les répétitions contiguës (item 9) sont omniprésentes et touchent principalement les pronoms, verbes et connecteurs, instaurant un rythme haché mais continu, où la tension expressive domine sans provoquer de désorganisation majeure. Enfin, l'agentivité est quasiment absente. Le sujet se décrit comme figé, verrouillé, incapable d'agir, ses rares tentatives étant aussitôt annulées (*I tried but... nothing came out of me*, fr. j'ai essayé, mais rien n'est sorti de moi). Le récit est donc construit depuis une position de passivité totale, où le corps, saturé de sensations et de blocages, empêche toute reprise d'action, comme l'illustre l'extrait suivant :

I - I thought I was gonna die // I was sure-I was sure it was the end // [...] My whole body hurt / my – my chest / my arms / everything and it... I-I couldn't even breathe right // [...] He was like-like a machine hitting... hitting again and again // [...] I-I was just there – I couldn't-I couldn't move / not even my fingers // My - my arms wouldn't move either // [...] I tried to – I tried but... nothing came out of me // [...] Everything was blurry // I couldn't hear anything // There was this horrible smell – sweat / blood / I don't know // [...] It didn't feel like it was me // Like - like I was watching from far away // [P26_S2_EN_VEN]

En somme, les deux récits en anglais de P26 montrent une intensification marquée de la charge traumatique, portée par une reviviscence corporelle et perceptive saturée, une déréalisation plus explicite, et un rythme syntaxique heurté. L'anglais ne joue ici aucun rôle d'atténuation : il permet au contraire une mise en mots directe, vive, fragmentée, qui révèle une mémoire encore en prise avec le choc initial.

L'analyse des quatre récits de P26 met en évidence une dynamique expressive inversée par rapport à la majorité des profils du corpus : c'est l'anglais, à la fois langue *in esse* y et langue du contexte de l'événement, qui supporte ici la charge émotionnelle la plus forte. À l'inverse, le français, bien que langue *in esse* x, donne lieu à une expression plus contenue du trauma. Le contraste entre les langues s'accroît lors de la deuxième séance : l'anglais intensifie encore la saturation sensorielle et la désorganisation syntaxique, tandis que le français maintient une mise en mots plus linéaire, malgré la persistance des marqueurs de sidération.

Dans l'ensemble, le profil expressif de P26 montre que le rapport au contexte linguistique de l'événement peut prendre le pas sur l'ancrage subjectif dans la langue *in esse* : ici, c'est la langue de l'environnement traumatique qui devient le vecteur principal de la reviviscence émotionnelle, tandis que la langue *in esse x* tend à fonctionner comme un espace de mise à distance relative. De plus, la fragmentation syntaxique reste présente, mais elle est moins marquée que dans les récits en anglais, confirmant ainsi l'écart expressif entre les deux langues.

Or, la dynamique expressive qui dégage de l'analyse des récits de P26 n'est pas isolée dans le corpus. En effet, trois autres participants (désormais P29, P31 et P33) présentent des profils comparables, bien que marqués par certaines variations spécifiques en fonction de l'événement vécu et de la structuration discursive individuelle. Le tableau suivant synthétise les principales tendances observées pour ces participants :

Code participant	P29 ²³⁰	P31 ²³¹	P33 ²³²
Événement	Viol	Violences conjugales	Violences conjugales
Bilan langue <i>in esse x</i> (français)	Activation modérée des items 3 à 6 et 8 à 10 ; absence des items 1, 2 et 7	Activation modérée des items 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9 ; activation de l'item 10 ; absence des items 1 et 2	Activation modérée des items 1, 3 à 6, 8 à 10 ; item 7 faiblement représenté ; absence de l'item 2
Bilan langue <i>in esse y</i> (anglais)	Activation forte des items 3 à 6, 8, 9 et 10, avec pic de l'item 9 par rapport au français ; absence des items 1, 2 et 7	Activation forte des items 3 à 10, avec un pic d'occurrences pour les items 5, 6, 8 et 9 ; absence des items 1 et 2	Activation forte des items 1, 3 à 10 ; usage accru des pronoms génériques ; absence de l'item 2
Bilan séance 1 (français > anglais)	Saturation émotionnelle plus marquée en anglais ; récit en français plus factuel mais comportant plusieurs indices de déréalisation et de dépersonnalisation	Charge émotionnelle plus marquée en anglais, notamment par la fréquence des répétitions contiguës et des marqueurs de dépersonnalisation ; le français reste expressif mais plus contenu	Charge émotionnelle particulièrement élevée en anglais ; en français, présence des mêmes marqueurs, mais narration plus factuelle
Bilan séance 2 (anglais > français)	Maintien de la forte charge émotionnelle en anglais, avec des occurrences élevées ; réduction légère de l'activation en français	Charge émotionnelle maintenue à un niveau élevé en anglais ; récit en français plus factuel, bien qu'activant les mêmes items qu'en anglais	Maintien de la charge émotionnelle en anglais ; stabilisation expressive en français également
Sous-syndromes observables	Quatre sous-syndromes sont observables : déréalisation (items 3 et 4), dépersonnalisation (items 5 et 6),	Quatre sous-syndromes sont observables : déréalisation (items 3 et 4), dépersonnalisation (items 5, 6 et 7),	Les cinq sous-syndromes sont observables : référence à la mort (item 1), déréalisation (items 3 et

²³⁰ Cf. Annexe F2.14 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

²³¹ Cf. Annexe F2.15 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

²³² Cf. Annexe F2.16 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

	reviviscences (items 8 et 9), indicibilité (item 10)	reviviscences (items 8 et 9), indicibilité (item 10)	4), dépersonnalisation (items 5, 6 et 7), reviviscences (items 8 et 9), et indicibilité (item 10)
Spécificités observées	Perception d'irréalité dominante ; narration fragmentée dans les deux langues, mais plus marquée en anglais ; activation asymétrique des marqueurs corporels et perceptifs	Usage marqué des pronoms génériques en anglais ; références à la sidération uniquement explicitées en français ; structure syntaxique fragmentée dans les deux langues, mais plus marquée en anglais	Perception d'une menace vitale exprimée explicitement ; narration particulièrement désorganisée en anglais ; maintien de la charge émotionnelle au cours des séances

Tableau 24. Synthèse des tendances expressives observées (P29, P31, P33)

Les données exposées dans le tableau confirment que, malgré certaines nuances individuelles, l'anglais représente, pour les participants en question, le vecteur d'une reviviscence émotionnelle plus marquée que le français. Dans ce contexte, Les récits en anglais se caractérisent par une saturation expressive accrue, avec une mobilisation marquée des items liés à la déréalisation, à la dépersonnalisation, aux reviviscences et à l'indicibilité. Le français, bien qu'activant plusieurs items SPLIT-10, présente une charge émotionnelle plus atténuée et une structuration narrative plus stable, notamment par une moindre fréquence des répétitions et des ruptures syntaxiques.

Notons cependant des variations dans l'ancrage discursif : dans les récits de P31, l'usage des pronoms génériques en anglais est particulièrement marqué, témoignant d'une mise à distance énonciative ; dans ceux de P29 et P33, en revanche, la perception d'irréalité et la saturation affective dominant largement, avec une narration fragmentée plus prononcée dans le cas de P33, notamment autour de la thématique de la menace vitale.

Ainsi, l'analyse du deuxième profil confirme que, pour une partie significative des participants, l'anglais — langue *in esse y* et langue du contexte événementiel — devient le vecteur principal de la saturation émotionnelle, au détriment du français. Cette dynamique souligne l'importance du contexte de l'événement dans la modulation de l'intensité expressive des récits traumatiques, sans pour autant annuler l'ancrage subjectif en langue *in esse x*.

1.2.3 Profils 3 et 4

Passons maintenant à l'analyse des profils linguistiques trois et quatre, qui seront traités conjointement car, bien que les locuteurs en question divergent quant au contexte linguistique dans lequel l'événement a été vécu — l'anglais pour P30, le français pour P05 —, ils présentent une même dynamique expressive. En effet, dans les deux cas, c'est l'anglais, langue *in esse x*,

qui porte la charge émotionnelle la plus forte au sein des récits, tandis que le français, langue *in esse y*, se caractérise par une saturation affective moindre.

Nous allons consacrer notre analyse tout d’abord à P30, pour lequel le tableau ci-dessous répertorie les occurrences des items SPLIT-10 activés :

	[P30 S1 EN VEN]	[P30 S1 FR VEN]	[P30 S2 FR VEN]	[P30 S2 EN VEN]
Total mots	2051	1887	1932	2098
Item 1	2	1	2	3
Item 2	1	0	0	2
Item 3	3	2	3	3
Item 4	2	1	2	3
Item 5	22	14	15	25
Item 6	6	4	5	7
Item 7	0	0	0	1
Item 8	27	12	13	30
Item 9	120	90	92	125
Item 10	1	0	1	1

Tableau 25. Occurrences des items de l’échelle SPLIT-10 dans les récits de P30

Le tableau met en évidence une activation plus marquée des items SPLIT-10 dans les récits en anglais, notamment lors de la deuxième séance. Les items 5,8 et 9 atteignent leurs occurrences les plus élevées dans le récit en anglais de la seconde séance. L’item 1 et l’item 6 sont également davantage présents en anglais. À l’inverse, les récits en français présentent une expressivité plus modérée, avec des activations systématiquement plus basses sur l’ensemble des items, hormis quelques exceptions marginales

Le premier récit en anglais, produit en ouverture de la séance initiale, s’inscrit dans une dynamique de saturation émotionnelle immédiate. Il est dominé par un ancrage somatique continu, marqué par les descriptions corporelles (item 5) et perceptives (item 8). Douleurs, tremblements, paralysie motrice et saturation auditive se succèdent et structurent le discours autour du corps et des sens.

Dès l’entrée, la menace vitale est explicitement formulée (item 1), inscrivant la peur de mourir au centre du récit. Le locuteur recourt également à des images figuratives (item 4), comme *it was like a lightning strike* (fr. c’était comme un éclair) ou *something smashing straight through* (fr. quelque chose qui s’abattait de plein fouet), qui traduisent la brutalité de l’intrusion et l’excès perceptif. Ces formulations s’accompagnent d’une impression de déréalisation (item 3), présente dans *I was just watching it from the outside* (fr. je regardais simplement la scène de l’extérieur), qui exprime un flottement et une conscience altérée. La sidération corporelle (item 6) est omniprésente : *I was just there... hiding in a corner... scared as hell* (fr. j’étais simplement là... cachée dans un coin... mortellement effrayée), *I couldn’t realize what was happening* (fr. je n’arrivais pas à réaliser ce qui se passait). Le corps est décrit comme figé, incapable de réagir, ce qui réduit l’agentivité à néant. L’expérience est rapportée comme une passivité forcée, où toute

tentative de réaction échoue. L'unique repère spatial explicite (item 2), la mention de la cuisine, localise brièvement la scène sans instaurer un véritable cadrage narratif.

Sur le plan syntaxique, la structure est fragmentée et rythmée par des répétitions contiguës (item 9) qui traduisent une tension expressive constante. Un énoncé suspendu (*I really wanted to...to...I-I don't know*, fr. je voulais vraiment... enfin je-je sais pas) active l'item 10, signalant un seuil d'indicibilité. Aucune généralisation énonciative n'est observée (item 7 inactif) : le récit reste centré sur le « je » et maintient une posture de témoin direct. L'extrait suivant illustre ces phénomènes combinés :

The sound when they came in... it was like a lightning strike / like bam / something smashing straight through // [...] There were people screaming / my mum was crying / screaming / she was trying to stop them from going into the kitchen // [...] She was fighting with all she had // [...] They were punching her / she was covered in blood but she wouldn't give up // It was terrible and...and I-I was just there...hiding in a corner...scared as hell // I was just watching it from the outside like I-I couldn't realize what was happening // [...] I really wanted to...to...I-I don't know
// [P30_S1_EN_VEN]

Le dernier récit, produit en anglais à la fin de la deuxième séance, constitue le point culminant de l'expression traumatique de P30. Neuf items sur dix de l'échelle SPLIT-10 y sont activés, avec un pic d'occurrences sur les marqueurs corporels (item 5), perceptifs (item 8) et syntaxiques (item 9). L'anglais, qui est à la fois langue in esse principale et langue du contexte de l'événement, sert ici de vecteur privilégié à une remémoration saturée, marquée par la sidération, la surcharge sensorielle et une organisation discursive fragmentée.

Le lexique est dominé par des sensations physiques intenses : *my whole body was shaking* (fr. tout mon corps tremblait), *I couldn't feel my hands or my legs* (fr. je ne sentais plus mes mains ni mes jambes), *my chest hurt* (fr. j'avais mal à la poitrine). Ces descriptions activent massivement les items 5 et 8, en lien avec l'item 6 (sidération corporelle), puisque le corps est décrit comme paralysé, verrouillé, incapable de réagir. La peur de mourir est formulée explicitement (*I thought it was gonna be the end*, fr. j'ai cru que c'était la fin), confirmant l'ancrage du récit dans la menace vitale (item 1). L'impression d'irréalité (item 3) est renforcée par des comparaisons figuratives (item 4), comme *it was like – like a war zone* (fr. c'était comme une zone de guerre) ou *like I was floating above it all* (fr. comme si je flottais au-dessus de tout ça). Ces images traduisent une distorsion de la perception et une dissociation plus marquée qu'en première séance.

Sur le plan syntaxique, les répétitions contiguës (item 9) structurent le récit (*my-my dad shouting, I...I wanted to move but – but I couldn't*), installant un rythme heurté qui traduit une tension expressive constante. Les suspensions et énoncés inachevés (item 10) apparaissent dans les moments les plus intenses (*I was trying to scream with all I had but...but nothing came out*,

fr. j'essayais de crier de toutes mes forces mais... mais rien n'est sorti), marquant des seuils d'indicibilité sans interrompre complètement le fil narratif.

L'ancrage pragmatique reste centré sur le « je », sans stratégies de distanciation énonciative, hormis un emploi ponctuel du pronom générique en fin de récit (item 7). Quelques repères spatiaux (item 2), comme *the kitchen* (fr. la cuisine) ou *behind the couch* (fr. derrière le canapé), situent l'action dans l'espace domestique, sans qu'aucune temporalité précise ne soit établie.

L'extrait suivant synthétise la tendance expressive de P30 :

We were having dinner in the kitchen when it started // [...] I heard glass / breaking / my-my dad shouting / my mum crying / screaming // My whole body was shaking / I couldn't feel my hands or my legs... I was trying to scream with all I had but...but nothing came out // I was just...stuck / like - like I couldn't move anymore // [...] I was hiding behind the couch // [...] I thought it was gonna be the end / it-it was like – like a war zone // [...] I saw his face / and I thought he was dead and...everything felt-it felt so far away / like I...like I was floating above it all // I stayed in the corner the whole time / shaking, and I...I wanted to move but – but I couldn't // [P30_S2_EN_VEN]

En somme, ce dernier récit en anglais condense les traits dominants de l'expression traumatique de P30 : sidération corporelle, surcharge sensorielle et fragmentation discursive. L'anglais y apparaît comme le médium principal d'une verbalisation saturée, où l'effort de dire est à la fois heurté, immersif et ancré dans l'expérience corporelle immédiate.

Les deux récits en français produits par P30 mobilisent chacun sept items SPLIT-10, avec une stabilité entre les séances. Bien que le contenu narratif reste identique à celui des récits en anglais, la forme discursive diffère par une structure plus contenue et une saturation émotionnelle légèrement atténuée.

Le premier récit en français présente une expressivité forte, mais structurée de manière plus linéaire que dans son équivalent anglophone. Sur le plan lexical, la peur de mourir est explicitement mentionnée, mais demeure secondaire par rapport à la sidération corporelle (item 6). Celle-ci est décrite à travers des formulations associant immobilité, impuissance et incapacité à agir, qui inscrivent le corps comme vecteur principal de l'expérience traumatique. L'item 5 (références au corps) est fortement mobilisé, par la description de gestes entravés et de postures figées. La dimension sensorielle (item 8) se manifeste par des perceptions auditives et visuelles saturées — cris, hurlements, vision de la mère en lutte — qui traduisent une surcharge perceptive modérée. L'impression d'irréalité (item 3) est évoquée de façon ponctuelle, à travers des tournures subjectives exprimant un sentiment de déconnexion (*c'était comme si j'étais déconnecté de ce qui se passait*). Une comparaison figurative (item 4) renforce cette impression de chaos, en assimilant l'expérience à une tempête.

La structuration syntaxique est dominée par les répétitions contiguës (item 9), principalement sur les pronoms et les segments nominaux. Ces reprises traduisent une tension expressive, mais sans désorganisation majeure : aucun énoncé inachevé (item 10) n'est relevé. L'ensemble reste globalement cohérent, plus stable que dans les récits en anglais.

Sur le plan pragmatique, l'énonciation demeure centrée sur le « je », sans recours au pronom générique (item 7). L'absence de repères spatio-temporels (item 2) enferme le récit dans l'instant de la scène, sans mise en perspective externe. Le récit se concentre ainsi sur l'expérience immédiate, sans élaboration temporelle ni digression réflexive.

L'extrait suivant donne un aperçu représentatif de cette dynamique :

Elle...elle luttait...elle lâchait rien / même s'ils la rouaient de coups / elle s'agrippait à leurs jambes / à leur... à leurs bras... Ma mère se battait quoi / et...après il y avait moi / recroquevillé dans un coin / j'étais mort de peur / je-j'étais sidéré quoi // C'était comme si-comme si j'étais déconnecté de ce qui-de ce qui se passait // Je voyais ma mère se battre mais moi / bah moi j'étais impuissant / j'étais immobile et-et je voyais ça de l'extérieur mais-mais je réalisais pas et-et je ne bougeais pas de mon coin quoi // [P30_S1_FR_VEN]

Ce récit illustre une configuration expressive dominée par les marqueurs corporels et sensoriels, soutenue par une sidération clairement verbalisée. Si la fragmentation syntaxique est présente, elle n'aboutit pas à une rupture du fil narratif : le français maintient ici une organisation plus linéaire et contenue, centrée sur le point de vue personnel du témoin.

Le second récit en français, produit lors de la deuxième séance, prolonge les tendances observées en première séance, avec une expressivité toujours centrée sur les marqueurs corporels, sensoriels et syntaxiques. La narration adopte un style légèrement plus fluide, mais conserve les signes d'une forte implication subjective et d'une reviviscence encore vive.

Sur le plan lexical, la menace de mort est exprimée de façon plus explicite qu'auparavant (*j'ai cru que c'était fini*), confirmant l'activation de l'item 1. Le vocabulaire de la peur et de la douleur domine, associé à des descriptions somatiques précises (*je tremblais de partout, mon corps était hors de mon contrôle*). Cette focalisation corporelle active massivement l'item 5 et soutient l'activation de l'item 6 (sidération motrice). L'impression d'irréalité (item 3) prend une place plus marquée qu'en séance 1, à travers des images de flou, de ralenti et de rêve (*tout est devenu flou et au ralenti, comme dans un rêve*). L'item 4 est mobilisé par une métaphore structurante, qui compare la scène à un *film de guerre*, renforçant l'effet de distorsion perceptive.

Sur le plan syntaxique, le récit demeure fragmenté par endroits, mais présente une continuité plus stable que dans les récits anglais. Les répétitions contiguës (item 9) restent nombreuses, en particulier sur les déterminants et les pronoms, traduisant une oralité tendue mais cohérente. Un énoncé inachevé (item 10) apparaît dans la suspension « *Son visage... j'ai vraiment cru qu'il* », immédiatement reformulé en « *qu'il allait tuer tout le monde* ». Cette

rupture ponctuelle traduit un seuil d'indicibilité, sans pour autant interrompre la continuité du discours. L'extrait suivant illustre ces caractéristiques :

Je - j'ai cru que c'était fini / Son visage... j'ai vraiment cru qu'il - qu'il allait tuer tout le monde...
J'entendais ma mère hurler / mon père hurler / c'était comme une – comme une scène de film de guerre // Je - j'avais jamais vu ça et je - j'avais pas l'impression que... j'avais pas l'impression que c'était réel // Tout est devenu flou et au ralenti / comme dans un rêve // [...] Je tremblais de - de partout, j'avais mal à la tête / je me - mon corps était hors de mon - de mon contrôle //
[P30_S2_FR_VEN]

Ce récit illustre la continuité expressive entre les deux séances : l'expérience reste corporelle, sensorielle et sidérée, mais avec une mise en mots plus fluide. Le français permet ici une narration à la fois impliquée et structurée, qui contraste avec l'intensité fragmentée et saturée des récits produits en anglais.

L'analyse des quatre récits produits par P30 met en évidence une dynamique expressive dominée par la reviviscence corporelle et sensorielle, avec une asymétrie nette entre les langues mobilisées. L'anglais, langue *in esse* principale et langue du contexte du vécu, constitue l'espace d'ancrage privilégié de la charge émotionnelle. Les deux récits en anglais se caractérisent par une saturation élevée des items SPLIT-10, une fragmentation syntaxique marquée et une mobilisation intense des perceptions, des affects corporels et des images de déréalisation. Les items liés à la reviviscence (items 8 et 9), à la dépersonnalisation (items 5 et 6), à la déréalisation (items 3 et 4) et à l'indicibilité (item 10) sont activés de manière convergente, traduisant une verbalisation heurtée, parfois débordée, du trauma. En français, bien que les mêmes dimensions soient présentes, la narration adopte une forme plus contenue. La structure syntaxique reste globalement plus stable, les répétitions contiguës moins fréquentes, et l'immersion sensorielle moins saturée.

Sur le plan évolutif, la comparaison entre les deux séances ne montre pas d'atténuation progressive de la charge émotionnelle. Au contraire, le second récit en anglais représente un sommet de saturation expressive, avec une désorganisation syntaxique accrue et une reviviscence intensifiée, notamment à travers les images métaphoriques et les séquences d'indicibilité. Cette intensification dans le temps souligne la persistance du trauma, sans amortissement narratif.

Ce profil révèle ainsi une asymétrie linguistique fonctionnelle : l'anglais, en tant que langue subjectivement et contextuellement ancrée, permet une remobilisation brute et peu filtrée de l'expérience traumatique ; le français, bien que porteur d'une forte charge affective, offre un espace d'élaboration plus maîtrisé, sans pour autant neutraliser l'impact émotionnel du vécu.

Le quatrième et dernier profil du corpus est représenté par un seul participant (n = 1), le locuteur P05. Pour ce participant, l'anglais constitue la langue *in esse* x, tandis que le français est une langue *in esse* y. L'événement relaté – une agression subie dans un contexte francophone – a

profondément marqué la mémoire du locuteur, qui reconstruit son récit en s'appuyant majoritairement sur l'anglais comme vecteur d'expression émotionnelle. Bien que le contexte linguistique de l'événement diffère de celui observé pour le participant P30, la dynamique expressive est similaire : les récits en anglais présentent une charge émotionnelle plus élevée, une reviviscence sensorielle intense et une désorganisation syntaxique plus marquée que ceux en français. Le tableau suivant illustre ceci :

Code participant	P05
Événement	Agression
Bilan langue <i>in esse</i> x (anglais)	Activation forte des items 1, 2, 5, 6, 8, 9 ; absence des items 3, 4, 10 ; narration fortement désorganisée et fragmentée ; répétitions contiguës fréquentes
Bilan langue <i>esse</i> y (français)	Activation des items 2, 5, 6, 7, 8, 9 ; absence des items 1, 3, 4 et 10 ; narration plus linéaire, bien que focalisée sur l'état de sidération et sur les perceptions sensorielles de la locutrice
Bilan séance 1 (anglais > français)	Le récit en anglais présente une désorganisation marquée, une expression directe de la peur de mourir (item 1), une saturation perceptive (item 8) et des répétitions (item 9) très fréquentes ; le récit en français active un ensemble d'items similaires sauf l'item 1, avec une intensité expressive modérée et une narration plus linéaire
Bilan séance 2 (français > anglais)	Le récit en français confirme la stabilité discursive, avec activation similaire aux récits précédents ; le récit en anglais, plus chargé que celui de la première séance, présente une saturation émotionnelle maximale, avec des pics sur les items 5, 6, 8 et 9
Sous-syndromes observables	Quatre sous-syndromes sont observables : référence à la mort (item 1, en anglais uniquement), déréalisation (item 2), dépersonnalisation (items 5, 6 et 7) et reviviscences (items 8 et 9)
Spécificités observées	Asymétrie expressive identifiable entre les langues ; narration en anglais fragmentée et globalement désorganisée ; usage plus diffus du pronom générique « on » en français

Tableau 26. Synthèse des tendances expressives observées (P05)

L'analyse des récits produits par P05 révèle une dynamique expressive centrée sur une forte saturation corporelle et sensorielle, avec une différence nette entre les deux langues mobilisées. L'anglais, langue *in esse* x du locuteur et langue du vécu subjectif, constitue l'espace privilégié d'expression émotionnelle. Les récits en anglais présentent une densité plus élevée d'items SPLIT-10, en particulier les items 1, 5, 6, 8 et 9. La narration y est fragmentée, rythmée par des répétitions fréquentes et caractérisée par l'absence de filtres discursifs ou de stratégies d'élaboration distanciée.

En contraste, les récits produits en français apparaissent plus contenus, bien que les marqueurs corporels et sensoriels y soient également présents. La narration adopte une forme plus linéaire, avec une désorganisation syntaxique moins marquée et une moindre fréquence des répétitions. L'intensité émotionnelle demeure, mais elle est encadrée par une structure discursive plus stable. L'expression de la peur reste implicite (item 1 non activé), et l'ensemble du récit tend à privilégier une restitution factuelle du vécu, centrée sur la sidération physique et les perceptions immédiates, sans rupture énonciative majeure.

D'un point de vue évolutif, les récits de la deuxième séance ne témoignent pas d'une atténuation émotionnelle : la charge affective reste élevée, en particulier dans le récit en anglais, qui s'impose comme le plus saturé émotionnellement de l'ensemble. La reviviscence traumatique semble donc se maintenir dans le temps, tout en se reconfigurant en fonction de la langue mobilisée.

En somme, le profil de P05 met en évidence une asymétrie expressive claire : l'anglais permet une expression plus corporelle, fragmentée et intense du trauma, tandis que le français sert davantage de support à une mise en récit plus maîtrisée, moins désorganisée mais toujours marquée par une tension affective sous-jacente.

Avec la clôture de l'analyse du profil de P05, notre étude des manifestations verbales en contexte intrasystémique arrive à son terme. Avant d'ouvrir l'exploration intersystémique des récits traumatiques, il est toutefois nécessaire de revenir brièvement sur les principales tendances dégagées au sein de ce corpus. En effet, l'ensemble des analyses menées sur les récits du corpus *LIE-FR-EN* met en évidence des tendances expressives différenciées selon la configuration linguistique et le contexte du vécu traumatique : dans les profils où le français constitue la langue *in esse x* et l'anglais la langue *in esse y*, même lorsque l'événement a été vécu en contexte anglophone, les récits en français restent majoritairement plus chargés émotionnellement. Ces derniers présentent une activation plus dense des marqueurs corporels, sensoriels et de sidération, ainsi qu'une fréquence plus élevée de répétitions contiguës, traduisant une reviviscence plus brute du trauma.

À l'inverse, dans les profils où l'anglais est la langue *in esse x* et le français la langue *in esse y*, l'anglais apparaît systématiquement comme le vecteur principal de l'expression émotionnelle. Les récits en anglais présentent une saturation plus marquée des indices de dépersonnalisation, de reviviscence sensorielle et de sidération corporelle, tandis que les récits en français sont plus contenus et plus linéaires.

De manière transversale, l'activation des items de l'échelle SPLIT-10 dans les deux langues *in esse* montre que la charge traumatique demeure mobilisable dans chacun des codes, mais selon des dynamiques expressives étroitement modulées par le rapport subjectif à la langue. Ces résultats mettent en lumière l'importance du lien existentiel au code linguistique dans la mise en récit du trauma, indépendamment du contexte linguistique immédiat de l'événement. Ces constats seront repris et approfondis dans le sixième chapitre de notre travail de recherche, à travers la reprise des entretiens portant sur la perception émotionnelle en fonction des séances et des langues mobilisées, étayée par les paroles mêmes des participants ainsi que par les résultats du formulaire final d'auto-évaluation.

Nous allons à présent nous tourner vers l'analyse des manifestations verbales intersystémiques dans les corpus *LIF-FR-IT* et *LIF-FR-EN*.

2. Analyse contrastive intersystémique : *langue in esse* vs *langue in fieri*

L'analyse intersystémique dont il sera question dans quelques lignes se distingue de l'approche intrasystémique en ce qu'elle confronte, chez un même locuteur, deux langues aux statuts cognitifs différenciés : l'une est une *langue in esse*, procurant au locuteur une dimension existentielle ; l'autre une *langue in fieri*, mobilisée de manière fonctionnelle mais sans *sentiment linguistique* pleinement développé. Cette opposition constitue un principe structurant de l'analyse, dans la mesure où elle influence la nature des formes verbales produites, leurs variations et leur degré d'élaboration selon le statut de la langue mobilisée. En effet, comme évoqué dans le premier chapitre de ce travail de recherche, la *langue in fieri* ne présente pas les mêmes caractéristiques que la langue *in esse* ; elle désigne

« [...] toute langue naturelle procurant au locuteur des capacités de compréhension et d'expression, à des degrés variables, mais dont il ne possède pas un *sentiment linguistique* développé » (Bajrić & Monin, 2023 : 42)

Le rapport *in fieri* constitue donc un espace de formulation au sein duquel le *vouloir-dire* s'exerce, mais peut également se heurter à des limites lexicales, morphosyntaxiques ou expressives. Ces contraintes, modulées par l'ancrage cognitif propre à la *langue in esse*, peuvent engendrer des effets de tension, de repli ou de simplification, révélant ainsi les zones de résistance, ou en termes néoténique d'*inertie mentale* (Bajrić, 2013) du système linguistique.

Le corpus intersystémique mobilisé dans ce volet repose sur un sous-échantillon de quinze participants entretenant les rapports suivants avec le français, l'italien et l'anglais : un rapport *in esse* avec l'une de ces trois langues (n = 9 pour le français, n = 6 pour l'italien et n = 0 pour l'anglais) et un rapport *in fieri* avec l'autre (n = 6 pour le français, n = 4 pour l'italien et n = 5 pour l'anglais). La présentation des données s'effectuera en suivant le protocole appliqué pour l'analyse intrasystémique.

Dans ce contexte, une attention particulière sera portée aux interférences linguistiques et comportementales susceptibles d'apparaître entre les langues mobilisées, ainsi qu'aux phénomènes éventuels de *code-switching*. Ces dimensions seront interprétées à la lumière du statut de la *langue in fieri* et de la possible influence de la *langue in esse*, susceptible d'affecter la stabilisation énonciative, la structuration narrative et l'engagement émotionnel du locuteur.

2.1. Corpus LIF-FR-IT

2.2.1 Profil 1

Notre analyse contrastive des manifestations verbales intersystémiques s'ouvre sur un premier profil, qui regroupe trois locuteurs pour lesquels le français est une langue *in esse* et l'italien une langue *in fieri*, ayant vécu un événement traumatique dans un contexte linguistique francophone. Comme il sera possible de le constater par la suite, ce profil se caractérise par une forte activation des items SPLIT-10 dans les récits en français et par une présence réduite de ces derniers en italien, malgré l'apparition d'interférences linguistiques au cours de la narration. Ainsi, nous entamons notre analyse avec le cas du participant P03, victime d'agression sexuelle dans un contexte francophone, en présentant ci-dessous un tableau répertoriant les occurrences des items de l'échelle SPLIT-10 dans ses récits.

	[P03 S1 FR VFR]	[P03 S1 IT VFR]	[P03 S2 IT VFR]	[P03 S2 FR VFR]
Total mots	1792	1035	1024	1501
Item 1	1	0	0	1
Item 2	2	0	2	2
Item 3	1	1	1	1
Item 4	2	2	0	2
Item 5	13	7	8	12
Item 6	4	2	3	3
Item 7	0	0	3	3
Item 8	10	5	6	9
Item 9	70	18	14	60
Item 10	3	4	2	2

Tableau 27. Occurrences des items de l'échelle SPLIT-10 dans les récits de P03

Le tableau des occurrences SPLIT-10 pour P03 révèle une asymétrie claire entre les récits produits en français, langue *in esse* du participant, et ceux en italien, langue *in fieri*. Les récits en français présentent systématiquement une longueur plus importante que ceux en italien, ainsi qu'une activation globalement plus marquée des items SPLIT-10, en particulier sur les répétitions contiguës (item 9), les références au corps (item 5) et aux sensations perceptives (item 8). On observe néanmoins une certaine constance de la répartition des items activés d'une séance à l'autre dans chaque langue.

Les récits en français de P03, produits lors des deux séances, se caractérisent par une forte densité corporelle et sensorielle, inscrite dans une structuration syntaxique fragmentée. En tant que langue *in esse*, le français offre ici un accès direct au vécu traumatique, marqué par une saturation perceptive et une implication subjective constante.

Sur le plan lexical, la peur de mourir est formulée explicitement, traduisant une activation nette de l'item 1 (*j'ai cru que-que j'allais mourir*). Les émotions négatives sont verbalisées de manière directe, sans détour métaphorique, conférant au récit une intensité brute. Le lexique corporel occupe une place centrale : *raideur, perte de force dans les jambes, main sur la gorge,*

tremblements, oppression thoracique. Ces descriptions mobilisent conjointement les items 5 et 6, en soulignant à la fois la corporéité et la sidération motrice. La perception sensorielle (item 8) structure également la narration, à travers l'évocation du *silence*, du *flou visuel* et de la *perte de repères auditifs*. L'impression d'irréalité (item 3) se manifeste ponctuellement par des formulations subjectives marquant une distorsion de la conscience (*comme si tout était en train de s'éteindre autour de moi*). Enfin, l'item 4 apparaît dans quelques comparaisons figuratives centrées sur l'idée de *rêve* ou d'*extinction*.

Au niveau syntaxique, la narration est scandée par des répétitions contiguës (item 9) qui affectent pronoms, déterminants et segments nominaux (*je me souviens que-que, là-là, mon cœur il battait tellement fort*). Ces reprises traduisent la tension expressive et s'accumulent dans les moments de saturation affective. Les énoncés inachevés et suspensions (item 10) apparaissent à trois reprises, révélant des seuils d'indicibilité sans rupture complète de la continuité discursive.

Sur le plan pragmatique, l'énonciation demeure solidement ancrée dans le *je*, confirmant une subjectivité directe. Les repères spatio-temporels (item 2), bien que rares, sont présents (*en sortant du métro, il faisait déjà nuit*) et inscrivent l'événement dans un cadre spatio-temporel minimal. L'usage du pronom générique reste marginal et n'apparaît que dans le second récit, traduisant une mise à distance limitée.

Ces phénomènes linguistiques sont illustrés par les extraits des récits produits lors des deux séances. Ainsi, dès la première séance, la saturation perceptive et corporelle et la fragmentation syntaxique sont manifestes :

C'était en sortant du métro...il faisait déjà nuit // Je me souviens que-que je me suis arrêtée.. et là-là... je-j'ai vu qu'il était derrière moi // J'ai eu une sensation bizarre / genre / ça m'a fait froid dans le dos comme-comme si je sentais qu'il y avait un truc qui allait-qui allait se passer // [...] Il m'a attrapée par les bras / fort... je me suis sentie toute raide / j'avais plus de jambes...Sa main là / sur ma gorge // [...] J'ai eu froid d'un coup / j'entendais plus rien... je comprenais plus rien // C'était comme si- comme si tout était en train de / comment dire / de s'éteindre autour de moi // [...] Je pouvais pas bouger / j'étais figée // [...] Je suis restée plantée là / mon cœur il battait tellement fort...j'ai cru que-que j'allais mourir // [P03_S1_FR_VFR]

Lors de la deuxième séance, bien que l'intensité émotionnelle reste très élevée, une modulation expressive apparaît, marquée par une fragmentation syntaxique un peu moins exacerbée, mais toujours présente et révélatrice d'une reviviscence corporelle intense :

C'était un samedi soir...je crois qu'il était un peu plus de 22h // Il m'a suivie en sortant de la station [...] je voyais qu'il était bizarre un peu... il-j'ai tracé pour m'éloigner un peu mais il-il était proche // [...] Il-il m'a poussée contre-contre le mur...je me suis cognée la tête // [...] Il était... il était possédé // [...] Je-je ne pouvais pas réagir / j'étais...j'étais figée // [...] Je voyais plus rien / je-je sentais plus mes jambes / je-je tremblais / je-j'avais peur de mourir // J'avais l'impression que-que c'était pas réel...je-je me disais que-que c'était un rêve horrible... et que j'allais me réveiller // [...] On entend plein d'histoires comme ça...mais-mais on pense pas que-que ça va t'arriver // [P03_S2_FR_VFR]

Sur le plan lexical, la peur de mourir est explicitement réaffirmée, confirmant l'activation de l'item 1. Les marqueurs corporels dominant toujours : *figement, perte de sensibilité des jambes, tremblements, douleur liée au choc de la tête contre le mur*. Ces descriptions activent conjointement les items 5 et 6, en mettant en avant à la fois la corporéité et la sidération motrice. L'impression d'irréalité (item 3) est renforcée par des formulations subjectives (*j'avais l'impression que c'était pas réel, un rêve horrible*), qui ancrent la narration dans une expérience de déréalisation. La comparaison figurative (item 4) prolonge cette orientation, en donnant une image métaphorique des faits comme un rêve cauchemardesque.

Sur le plan syntaxique, la narration reste fortement scandée par les répétitions contiguës (item 9), qui touchent surtout les pronoms personnels. Ces redoublements marquent les zones de tension expressive maximale, en lien avec la surcharge affective. Quelques énoncés fragmentés apparaissent, mais la continuité discursive est légèrement plus stable que dans le premier récit. Deux suspensions syntaxiques (item 10) traduisent des moments de saturation perceptive.

Au niveau pragmatique, l'ancrage subjectif dans le *je* reste dominant, mais un recours ponctuel au pronom générique apparaît (*on entend plein d'histoires comme ça*), signalant une tentative de distanciation minimale (item 7). Les repères spatio-temporels sont un peu plus nets que dans le premier récit (*samedi soir, un peu plus de 22h, en sortant de la station*), confirmant une activation de l'item 2. Cette contextualisation contribue à une forme d'intégration narrative, sans pour autant atténuer la sidération affective qui demeure au premier plan.

En somme, ces récits en français montrent une saturation expressive continue, marquée par des répétitions contiguës et une fragmentation syntaxique clairement liées à la tension émotionnelle intense, ainsi qu'une pragmatique fortement ancrée dans la reviviscence subjective. L'évolution légère entre les deux récits signale un processus progressif d'intégration narrative du trauma, sans toutefois altérer significativement la dynamique expressive centrale.

L'analyse des récits en italien de P03, mobilisée en tant que langue *in fieri*, révèle une structuration expressive nettement différente de celle observée en français. Huit items de la grille SPLIT-10 sont activés, confirmant une tentative constante de mise en mots du trauma, malgré les contraintes propres à une langue en cours d'appropriation.

Sur le plan lexical, le vocabulaire corporel et sensoriel est simple, concret et direct, reflet d'une maîtrise linguistique encore limitée. Cette simplicité s'accompagne d'approximation lexicales et de formulations non idiomatiques, comme *era come un sogno brutto* (fr. c'était comme un mauvais rêve), au lieu de la forme plus attendue *un brutto sogno*, ou encore *non riuscivo a fare qualcosa* (fr. je n'arrivais pas à faire quelque chose) plutôt que *non riuscivo a fare niente* (fr. j'arrivais à rien faire). Ces écarts témoignent à la fois de l'effort de verbalisation et de la difficulté à mobiliser les formes les plus stabilisées pour exprimer le vécu traumatique.

Au niveau syntaxique, les récits sont traversés par des interférences issues du français, langue in esse du locuteur. L'usage de *fuori dal metro* (fr. dehors du métro) au lieu de *fuori dalla metro* traduit un calque structurel du français. De même, *come se stavo guardando da fuori* (fr. comme si je regardais de dehors) reflète l'influence du français *comme si* + *indicatif*, alors que l'italien standard emploierait le subjonctif (*come se stessi guardando*). Ces formulations constituent des indices clairs d'une tension énonciative où s'entremêlent effort de formulation et influence interlinguistique. Les répétitions contiguës, modérées mais présentes, traduisent à la fois la tension expressive et les difficultés de fluence dans une langue non stabilisée. Les énoncés inachevés (item 10) marquent enfin la double contrainte de l'indicibilité traumatique et de l'effort linguistique.

Du point de vue pragmatique, la narration reste centrée sur le pronom *io*, confirmant un ancrage subjectif, mais de manière moins stable qu'en français. Lors de la deuxième séance, l'apparition du pronom générique *ti* marque une tentative discrète de distanciation énonciative (*Quando sono uscita e-e ho visto che era dietro me... ho avuto paura sì / beh / ti preoccupi insomma*, fr. Quand je suis sortie et que j'ai vu qu'il était derrière moi... j'ai eu peur oui / eh bien / tu t'inquiètes forcément).

Ces phénomènes linguistiques ressortent dans les extraits ci-dessous. Ainsi, dans le récit produit lors de la première séance en italien, l'effort de formulation, les interférences syntaxiques et l'expressivité modérée sont visibles :

Era-era tardi / sera...fuori dal metro. [...] Quando sono uscita e-e ho visto che era dietro me...ho avuto paura sì / beh / ti preoccupi insomma // [...] Lui mi ha spinta contro il muro // [...] Le mie braccia...non riuscivo a muoverle [...] Non riuscivo a fare qualcosa // Sono rimasta...ferma... Sentivo il cuore che batteva... che batteva tanto forte // [...] Io-io non capivo // Era tutto... non lo so... come se stavo guardando da fuori // Era come un sogno brutto // [...] [P03_S1_IT_VFR]

Lors de la deuxième séance, malgré une structuration plus stable et une expressivité légèrement plus fluide, les interférences syntaxiques persistent et la tension expressive est toujours présente :

Era sabato sera / credo...sì / più o meno verso le dieci // [...] Lui mi ha spinto alla parete / lui-lui gridava... Io – io non capivo // [...] Volevo dire qualcosa / ma...ero bloccata // Avevo male al petto / le mie gambe tremavano // Non riuscivo a muovermi // [...] Sentivo il cuore che batteva la... che batteva tanto forte // [...] Mi ha... poi non so... Sembrava... non so... una-una specie di sogno / ma brutto // [...] Quando ti succede una cosa così non-non sai cosa fare // Ti senti come... persa // [P03_S2_IT_VFR]

Sur le plan lexical, le champ corporel et sensoriel reste dominant, avec des références explicites à la douleur thoracique (*male al petto*, fr. mal à la poitrine), aux tremblements (*tremavano*, fr. tremblaient), et au cœur (*cuore che batteva tanto forte*, fr. le cœur qui battait très fort). Ces marqueurs traduisent une reviviscence fortement ancrée dans le corps et confirment l'activation conjointe des items 5 (verbalisation du corps) et 6 (sidération corporelle). La peur et la sidération sont exprimées de manière directe, sans recours figuratif élaboré. On note toutefois une tentative

de formulation métaphorique simplifiée (*una specie di sogno / ma brutto*, fr. une sorte de rêve / mais mauvais), qui illustre une appropriation expressive encore partielle.

Du point de vue de la syntaxe, la narration est ponctuée de répétitions immédiates et de suspensions (*Mi ha... poi non so, Sembrava... non so...*), révélant à la fois la difficulté de formulation en italien et l'indicible du vécu traumatique. On note aussi des interférences issues du français, comme *sentivo il cuore che batteva la*, calqué sur l'expression française « battre la chamade », produisant une forme atypique en italien. Ces phénomènes témoignent d'une transposition discursive influencée par la langue in esse.

Sur le plan pragmatique, la narration reste centrée sur le « io », mais s'ouvre ponctuellement au pronom générique (*ti*), comme dans *quando ti succede una cosa così* (fr. lorsqu'une chose pareille t'arrive). Cet élargissement introduit une tentative de distanciation minimale, accompagné d'une référence anaphorique imprécise (*una cosa così*)

En conclusion, ces récits en italien manifestent clairement les enjeux linguistiques propres à une langue *in fieri* mobilisée en contexte traumatique. L'effort de formulation, visible à travers les approximations lexicales, les répétitions liées à l'hésitation et les interférences syntaxiques avec le français, constitue une particularité majeure de ces productions discursives. Malgré ces difficultés, la cohérence narrative reste globalement assurée, permettant au locuteur de communiquer une expression certes contenue, mais relativement claire et fidèle à l'expérience traumatique vécue.

Dès lors, les données linguistiques révèlent une asymétrie marquée entre les deux langues mobilisées. Les récits en français, produits en début de séance 1 et en fin de séance 2, sont plus longs et activent une proportion plus élevée d'items SPLIT-10, en particulier ceux liés à la reviviscence, à la dépersonnalisation et, dans une moindre mesure, à la déréalisation. Le premier récit en français constitue le point d'intensité maximale du corpus de P03. Les récits en italien (langue *in fieri*), quant à eux, sont plus courts et présentent une expressivité plus contenue. L'activation des items y est globalement plus faible, avec des occurrences plus linéaires, parfois marquées par des interférences linguistiques (lexicales, syntaxiques) issues du français, et des ajustements typiques d'une production en langue *in fieri*.

On note par ailleurs une variabilité dans la répartition syntaxique des items selon la position dans la séance : les récits produits en seconde position présentent un discours légèrement plus stabilisé, ce qui peut refléter un effet de remobilisation discursive après un premier récit. Toutefois, cette stabilisation reste relative : le français continue à se distinguer comme langue d'ancrage expérientiel et expressif, tandis que l'italien fonctionne davantage comme espace de reformulation partielle, avec une distance linguistique et affective plus perceptible.

La configuration expressive de P03 valide les tendances identifiées pour les récits produits en langue *in esse* ancrée dans le contexte de l'événement : expressivité corporelle marquée, fréquence élevée des répétitions expressives, désorganisation syntaxique localisée, et absence de généralisation. À l'inverse, les récits en langue *in fieri* montrent une expressivité plus modérée, affectée à la fois par la distance linguistique et les contraintes de formulation.

Afin de confirmer ces premières observations et de vérifier leur reproductibilité au sein d'une même configuration linguistique, il est pertinent d'étendre l'analyse à d'autres locuteurs partageant des caractéristiques linguistiques similaires. Les participants P18 et P22, bien que confrontés à des événements de nature différente, présentent tous deux un ancrage subjectif en français (langue *in esse*) et une pratique de l'italien comme langue *in fieri*. L'examen comparatif de leurs récits, synthétisé dans le tableau ci-dessous, permet de dégager des constantes et des variations structurantes dans l'expression verbale du trauma dans une optique intersystémique.

Code participant	P18 ²³³	P22 ²³⁴
Événement	Violences conjugales	Accident
Bilan langue <i>in esse</i> (français)	Activation soutenue des items 5, 6, 8, 9 et 10 ; absence des items 1 à 4 et 7 ;	Activation soutenue des items 2, 3, 5, 6, 8 et 9 ; absence des items 1, 4, 7 et 10
Bilan langue <i>fieri</i> (italien)	Activation réduite des items 5, 6, 8, 9 et 10 ; absence des items 1 à 4 et 7 ; présence de ruptures syntaxiques et répétitions contiguës principalement liées à un effort de formulation ou reformulation et non comptabilisées ; interférences lexicales	Activation réduite des items 2, 3, 5, 6, 8 et 9 ; absence des items 1, 4, 7 et 10 ; interférences linguistiques identifiables, en particulier dans les constructions causatives et temporelles
Bilan séance 1 (français > italien)	Narration en français caractérisée par une charge émotionnelle élevée ; le récit en italien présente une linéarisation discursive avec une réduction de la charge affective	Récit en français marqué par une activation intense des différents items ; récit en italien plus descriptif, centré sur la chronologie factuelle des événements
Bilan séance 2 (italien > français)	Stabilisation relative du récit en italien, avec maintien d'un faible niveau d'expressivité ; reprise en français d'éléments sensoriels plus saillants ; densité des répétitions et ruptures syntaxiques légèrement atténuée par rapport à la séance 1	Narration en italien plus fluide mais encore contrainte par des limites lexicales ; le récit en français présente une réactivation de la charge émotionnelle véhiculée au cours de la première séance
Sous-syndromes observables	Trois sous-syndromes sont observables : dépersonnalisation (items 5 et 6), reviviscences (items 8 et 9), indicibilité (item 10)	Trois sous-syndromes sont observables : déréalisation (items 2 et 3), dépersonnalisation (items 5 et 6), reviviscences (items 8 et 9)
Spécificités observées	Focalisation sur les effets somatiques immédiats et la résonance émotionnelle après l'événement et pas pendant le déroulement des faits ; interférences linguistiques présentes	Narration structurée autour d'une tension entre restitution factuelle et mise en avant de la dimension perceptive ; formulation plus contrainte en italien

²³³ Cf. Annexe G1.1a pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

²³⁴ Cf. Annexe G1.2 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

Tableau 28. Synthèse des tendances expressives observées (P18, P22)

La synthèse proposée ci-dessus montre que les tendances expressives observées chez P03 se retrouvent de manière convergente chez les deux autres participants du même profil : les récits en langue *in esse* se distinguent systématiquement par une densité accrue des marqueurs de dépersonnalisation et de reviviscence, en particulier les références au corps, à la sidération motrice et aux perceptions, ainsi qu’une présence accrue répétitions contiguës. La structure énonciative de ces derniers marquée par la saturation rythmique et la tension corporelle, ce qui confirme leur ancrage subjectif fort. En revanche, les récits produits en langue *in fieri* manifestent une expressivité atténuée, souvent accompagnée de phénomènes d’interférence lexicale et syntaxique issus de la langue *in esse*. Les effets de formulation – hésitations, simplification syntaxique, usage partiel des ressources figuratives – affectent à la fois la densité narrative et la charge émotionnelle exprimée. Toutefois, certains marqueurs de déréalisation apparaissent plus distinctement chez P22, suggérant une forme de mise à distance partielle permise par la langue *in fieri*.

Cette configuration appuie l’idée que l’intensité expressive initiale est étroitement liée à la valence affective et existentielle de la langue mobilisée, et que la distance linguistique joue un rôle modulateur dans la formulation du trauma. En outre, la dynamique interséquentielle confirme que la première langue mobilisée tend à concentrer l’expression la plus incarnée, indépendamment du niveau de maîtrise formel dans les deux langues.

2.2.2 Profil 2

Alors que les analyses précédentes portaient sur des locuteurs dont la langue *in esse* coïncidait avec le contexte de l’événement, le cas de P15 introduit une configuration différente. Bien que le français demeure pour lui une langue *in esse* et l’italien une langue *in fieri*, l’événement traumatique a été vécu en contexte italophone. Ce profil, plus rare dans notre corpus, permet d’interroger les effets croisés de l’appropriation linguistique et du contexte situationnel sur l’expression verbale du trauma. L’analyse suivante porte sur le seul participant correspondant à cette configuration.

	[P15 S1 FR VIT]	[P15 S1 IT VIT]	[P15 S2 IT VIT]	[P15 S2 FR VIT]
Total mots	2152	1184	1038	1897
Item 1	1	0	0	1
Item 2	2	2	3	3
Item 3	2	1	1	2
Item 4	3	1	1	2
Item 5	18	5	6	16
Item 6	9	3	3	7
Item 7	0	1	2	1
Item 8	13	4	5	11

Item 9	82	15	17	60
Item 10	5	6	5	4

Tableau 29. Occurrences des items de l'échelle SPLIT-10 dans les récits de P15

Le tableau SPLIT-10 de P15 montre une nette suractivation des items liés à la dépersonnalisation (items 5 et 6), aux reviviscences (items 8 et 9), ainsi qu'une fréquence élevée des énoncés inachevés (item 10). Le français, bien qu'incongru par rapport au contexte de l'événement, reste la langue d'expression la plus dense pour ce locuteur, avec des récits culminant à 2152 mots en séance 1 et 1897 mots en séance 2, contre des productions beaucoup plus brèves en italien. Cette tendance suggère un ancrage narratif stable et une plus grande disponibilité des ressources expressives en langue *in esse*, indépendamment du contexte situationnel. L'analyse suivante met en lumière les spécificités discursives propres aux deux récits français de P15.

Les récits en français de P15, mobilisés en tant que langue *in esse*, se distinguent par une forte densité corporelle et sensorielle, articulée à une syntaxe fragmentée et répétitive. L'entrée dans la scène est brutale, introduite par des repères spatio-temporels (item 2), immédiatement suivis par des répétitions contiguës (item 9) qui signalent la saturation cognitive et affective liée à la remémoration.

Sur le plan lexical, la narration est dominée par les marqueurs somatiques et sensoriels (items 5 et 8), avec des références constantes aux membres et aux organes : *jambes, tête, cou*. Ces verbalisations s'articulent à des perceptions désorganisées, où la peur de mourir est formulée explicitement (*je me suis dit que j'allais crever là*), confirmant l'activation de l'item 1 dans un registre direct et non atténué. La sidération corporelle (item 6) est exprimée à travers des formulations d'immobilité et de blocage (*j'étais bloqué*), traduisant une impossibilité radicale de réaction. L'impression d'irréalité (item 3) apparaît ponctuellement, renforcée par des comparaisons figuratives (item 4) telles que *une fusée enragée*, qui donnent une dimension métaphorique à la brutalité de l'agression.

Sur le plan syntaxique, la narration repose sur des phrases brèves, juxtaposées ou coordonnées, qui composent un récit linéaire malgré une fragmentation nette. Les répétitions (item 9) constituent un trait central, non pas comme indices d'hésitation linguistique mais comme marqueurs expressifs. Les énoncés inachevés (item 10) ponctuent les passages de saturation affective (*j'ai voulu – j'ai voulu courir mais...*), traduisant des seuils d'indicibilité sans altérer la continuité discursive. Cette dynamique montre que la fragmentation est liée à la charge émotionnelle, et non à un déficit de maîtrise linguistique.

Du point de vue pragmatique, l'énonciation reste centrée sur le « je », confirmant l'ancrage subjectif, tandis que les pronoms génériques (item 7) apparaissent seulement de manière marginale. Le discours direct et le présent historique sont absents, mais certaines

formulations introduisent une perception dissociée, associant implication émotionnelle et déréalisation. Cette posture confirme que le français soutient une reviviscence immédiate, saturée et incarnée.

Les différents éléments que nous venons d'évoquer sont particulièrement concentrés dans des moments de pic narratif, comme le montre l'extrait suivant du récit de la séance 1 :

C'était dans la rue derrière la boîte / je crois qu'il était une heure passée // On-on venait de sortir // On était plusieurs / on rigolait encore // [...] J'ai-j'ai pas capté tout de suite // Il y avait un-un gars derrière moi / il est arrivé-il est arrivé vite // Genre / une fusée enragée quoi // [...] J'ai senti un truc dans mon dos / je-me me suis retourné et j'ai rien compris // [...] Il m'a attrapé par le cou // [...] Je-j'ai eu comme un blanc / j'ai essayé de bouger / mais j'avais plus de- plus de jambes // J'étais bloqué // [...] J'entendais plus que lui - lui qui criait // [...] J'avais- j'avais la tête qui tournait...Je-me me suis dit que j'allais-que j'allais crever là // [...] J'ai pas- j'ai pas crié // J'ai voulu-j'ai voulu courir mais...je n'oublierai jamais / mais jamais cette-cette sensation // [P15_S1_FR_VIT]

Après un premier récit marqué par une intensité brute, où la corporéité, la sidération et la fragmentation syntaxique dominant, le second récit en français reprend ces mêmes traits tout en les modulant. L'expressivité reste saturée, mais la mise en mots gagne en continuité, et la narration introduit des repères plus nets (*après minuit, on venait de sortir du club*), comme le montre l'extrait de la seconde séance :

C'était après minuit / on venait de sortir du club // [...] Il – il était là / à quelques mètres / et-et j'ai compris trop tard ce-ce qui se passait // [...] Il m'a attrapé – attrapé par le cou / direct // [...] J'avais-j'avais mal partout / j'ai même senti mon-mon cœur s'arrêter une seconde à un moment // [...] Je – je pouvais pas bouger / j'étais complètement bloqué...Je voyais plus rien // [...] C'était comme si-comme si c'était pas réel / comme si je regardais la scène de-de l'extérieur...J'ai essayé de – de me barrer // mais mes jambes suivaient pas // [...] Il avait un regard de fou-de fou furieux // C'était pire qu'un cauchemar en vrai // [...] On se dit que ça arrive qu'aux autres / mais là – là c'était moi // [...] Moi – moi j'étais là / j'ai rien fait / j'étais paralysé / je-j'ai vraiment cru que j'allais mourir là quoi // [P15_S2_FR_VIT]

Sur le plan lexical, les marqueurs corporels et sensoriels (items 5 et 8) conservent une place centrale : *mal partout, mon cœur s'arrêter une seconde, je voyais plus rien*. Ces formulations associent douleur généralisée, sidération physiologique et altération perceptive, confirmant un ancrage somatique structurant. La sidération corporelle (item 6) est de nouveau explicitée (*je pouvais pas bouger, j'étais complètement bloqué*), et la peur de mourir est verbalisée directement (*j'ai vraiment cru que j'allais mourir*), ce qui réaffirme l'activation de l'item 1. L'impression d'irréalité (item 3) est renforcée par des images de détachement perceptif (*comme si c'était pas réel, comme si je regardais la scène de l'extérieur*), qui activent également l'item 4 Enfin, l'expression de l'agresseur à travers une métaphore animale (*un regard de fou furieux*) accentue la déshumanisation de la scène.

Sur le plan syntaxique, la narration reste traversée par des répétitions contiguës (item 9), qui touchent pronoms, déterminants et verbes (*il – il était là, attrapé – attrapé, moi – moi j'étais*

là). Ces reprises rythment le récit et traduisent la tension expressive, sans désorganiser le fil narratif. Quelques suspensions et amorces inachevées (item 10) apparaissent (*j'ai essayé de – de me barrer*), signalant des seuils d'indicibilité localisés. Contrairement au premier récit, la continuité discursive est mieux maintenue : la scansion heurtée n'entraîne pas une rupture mais un maintien du rythme narratif sous tension.

D'un point de vue pragmatique, l'énonciation reste solidement ancrée dans le « je », confirmant une posture subjective directe. Toutefois, une ouverture minimale vers une généralisation apparaît par le biais du pronom générique (*on se dit que ça arrive qu'aux autres*), activant ponctuellement l'item 7 et traduisant une tentative de distanciation réflexive. Cette stratégie reste marginale et n'altère pas l'immersion du récit dans l'instant traumatique.

Les récits en français produits par P15 sont donc les plus denses et les plus saturés sur le plan expressif. La langue *in esse* joue ici un rôle de vecteur d'ancrage corporel et émotionnel, permettant la verbalisation directe de l'expérience traumatique sans filtres linguistiques ni stratégies d'évitement. Cette expressivité dense contraste fortement avec les productions en italien, où les mêmes contenus sont reconstruits sous une forme plus distante, comme le montrera la suite de notre analyse.

En comparaison des récits en français, le récit en italien produit en seconde position lors de la première séance présente une densité expressive plus faible, une structuration syntaxique plus linéaire et des segments narratifs brefs et souvent fragmentés. L'extrait suivant en offre une illustration représentative :

Era sabato sera // Io-io ero ancora con gli altri / fuori dalla discoteca // [...] Ho visto uno dietro / vicino // [...] Mi ha preso per il collo e io ho sentito subito che – che non riuscivo a muovermi // [...] Ho cercato di – di... non so / di scapparmi via ma... è stato molto brutto perché quando succede una cosa così tu-tu non sai che fare // [...] Il mio corpo – il mio corpo era tutto... mollo...Ho provato a gridare ma... niente / non-non sentivo più niente / solamente lui che gridava // [...] Volevo andare via ma... non lo so / sembrava - sembrava come se non ero io // [P15_S1_IT_VIT]

Sur le plan lexical, le vocabulaire reste simple et concret, dominé par des verbes fréquents (*vedere*, voir ; *sentire*, sentir/entendre ; *prendere*, prendre ; *muoversi*, bouger ; *gridare*, crier) et par l'adjectif passe-partout *brutto* (mauvais), utilisé là où l'italien privilégierait des alternatives plus précises (*orribile*, horrible ; *tremendo*, terrible ; *terribile*, effrayant). Plusieurs interférences sont repérables : *tutto mollo* (tout mou) est un calque du français, peu idiomatique en italien ; *scapparmi via* (m'échapper) constitue une redondance maladroite ; enfin, l'ordre de *sogno brutto* (rêve mauvais) au lieu de *brutto sogno* (mauvais rêve) reflète une influence du français. Ces écarts soulignent un lexique limité et l'influence directe de la langue *in esse*.

Sur le plan syntaxique, les énoncés sont courts, juxtaposés, ponctués de répétitions contiguës traduisant à la fois la tension expressive et l'effort de formulation en langue *in fieri*.

L'expression *sembrava come se non ero io* (c'était comme si je n'étais pas moi) illustre une interférence morphosyntaxique : l'indicatif *ero* (j'étais) est employé à la place du subjonctif attendu *fossi* (je fusse), calque du français comme si je n'étais pas moi-même. Plusieurs phrases sont interrompues ou reprises (*ho cercato di – di... non so*, j'ai essayé de... je ne sais pas), marquant des suspensions liées à la fois à l'indicible traumatique et à la difficulté de stabiliser l'énoncé. L'organisation syntaxique reste linéaire, sans enchâssement ni variation élaborée, ce qui confère au récit une allure schématique.

Sur le plan pragmatique, l'usage du pronom générique *tu* (*quando succede una cosa così tu-tu non sai che fare*, quand une chose comme ça t'arrive tu ne sais pas quoi faire) traduit une tentative de généralisation, contrastant avec l'ancrage exclusivement subjectif du récit français de la même séance. Toutefois, la focalisation demeure centrée sur le *io* (je), répété de manière insistante, signe d'un ancrage corporel fort mais également d'une hésitation narrative.

En somme, ce premier récit en italien illustre une expressivité réelle mais contrainte par la langue *in fieri* : vocabulaire simplifié, interférences lexicales et syntaxiques, répétitions et suspensions qui traduisent une tension double, entre l'indicible du trauma et les limites d'une langue encore en appropriation.

Le récit en italien de la deuxième séance présente une construction syntaxique plus développée et une expressivité légèrement densifiée. L'extrait suivant en témoigne :

Era sabato notte / era-era circa mezzanotte e mezza // [...] Io-io sono uscito dalla discoteca con gli altri e-e ho visto lui dietro di me // Mi ha spinto e – e mi sono sbattuto contro qualcosa // [...] Mi-mi faceva male la testa // [...] Ho sentito solo lui che urlava e mi aggrediva // Io – io tremavo / non capivo niente // Io-io ho cercato di – di fare qualcosa / ma... niente // [...] Sembrava – sembrava un sogno brutto un-un incubo // [...] Non– non sentivo il mio corpo / solo paura // [...] Mi ha – mi ha... non so come dire... è stato terribile // [...] Quando ti succede una cosa così... tu non sai come reagire // [P15_S2_IT_VIT]

Sur le plan lexical, la narration reste dominée par des verbes usuels (*uscire*, sortir ; *vedere*, voir ; *spingere*, pousser ; *sentire*, sentir/entendre ; *gridare*, crier) et de l'adjectif génériques *brutto*, (fr. mauvais), auquel s'ajoute cette fois-ci l'adjectif *terribile* (fr. terrible). Plusieurs approximations signalent des interférences avec le français : *un sogno brutto* (fr. un mauvais rêve) calque l'ordre français « un rêve horrible », alors que l'italien standard privilégie *un brutto sogno* ; *terribile* est utilisé dans un sens générique proche du français « terrible », sans la valeur intensificatrice plus spécifique qu'il a en italien.

Sur le plan syntaxique, les phrases sont plus longues et mieux coordonnées que dans la première séance, mais plusieurs interférences persistent. L'énoncé *mi sono sbattuto contro qualcosa* (fr. je me suis cogné contre quelque chose) constitue un calque du français, alors que l'italien idiomatique attendrait *mi sono scontrato* ou *mi sono urtato*. De même, *ho visto lui dietro di me* (j'ai vu lui derrière moi) traduit une dislocation influencée par le français, au lieu de la

forme plus naturelle *l'ho visto dietro di me*. Les répétitions et les suspensions (*mi ha... mi ha... non so come dire*, fr. il m'a... il m'a... je ne sais pas comment dire) traduisent à la fois une tension expressive liée au contenu traumatique et l'effort de formulation en langue non totalement stabilisée.

Sur le plan pragmatique, le récit combine une focalisation subjective sur le *io* avec une généralisation par le pronom *tu* (*quando ti succede una cosa così... tu non sai come reagire*, fr. quand une chose comme ça t'arrive, tu ne sais pas comment réagir). Cette généralisation, absente du récit français de la première séance, fonctionne comme une stratégie de distanciation minimale. La comparaison figurative *sembrava un sogno brutto / un incubo* (fr. c'était comme un mauvais rêve, un cauchemar) reprend une image déjà utilisée lors de la première séance, mais sous une forme plus structurée, confirmant la continuité expressive malgré la contrainte linguistique.

Dans l'ensemble, les deux récits en italien de P15 témoignent d'une expressivité relativement contenue, malgré une progression nette entre les deux séances : fluidité syntaxique accrue, enrichissement minimal du lexique, et stabilisation de procédés expressifs tels que les comparaisons et la généricité. La narration reste cependant marquée par des interférences lexicales et syntaxiques issues du français, confirmant que l'italien, en tant que langue *in fieri*, limite la saturation affective tout en permettant une verbalisation relativement claire de l'expérience traumatique.

Les récits produits par P15 mettent en évidence, une fois de plus, une répartition expressive nette entre les deux langues mobilisées. Le français, langue ancrée dans la subjectivité du locuteur, constitue le vecteur principal d'expression du trauma, avec une densité particulièrement élevée des marqueurs corporels, sensoriels, liés à la sidération et aux répétitions expressives. Le récit en français de la première séance, mobilisé en première position, s'impose comme le plus saturé de l'ensemble, tant sur le plan quantitatif que qualitatif. Le second récit en français, bien que produit après celui en italien, conserve une structure rythmique très expressive, traduisant une capacité à réactiver les affects dans la langue *in esse* même en seconde position.

Les récits en italien, langue *in fieri*, sont plus courts et plus linéaires. Leur expressivité est atténuée, notamment sur le plan perceptif et rythmique. Si neuf items SPLIT-10 sont activés dans chaque récit, leur fréquence reste inférieure, et certaines répétitions ou énoncés inachevés relèvent de l'effort de formulation plutôt que de l'indicibilité traumatique. Les comparaisons mobilisées sont plus stéréotypées, et l'usage plus fréquent des pronoms génériques suggère une posture discursive de retrait, absente des récits en français. On note également des interférences structurelles ponctuelles, confirmant le statut de langue *in fieri* de l'italien pour ce locuteur.

2.1.3 Profil 3

Après avoir examiné les manifestations expressives chez un locuteur mobilisant le français comme langue *in esse* dans un contexte italophone, l'analyse se poursuit avec un profil intersystémique inverse, qui concerne les locuteurs pour lesquels l'italien constitue la langue *in esse* et le français la langue *in fieri*, dans un contexte de vécu traumatique italophone. Ce groupe, numériquement plus étoffé, est représenté dans notre corpus par quatre participants. Notre analyse débute ainsi avec le cas de P28, un locuteur ayant été victime de violences intrafamiliales. Le tableau ci-dessous présente la distribution des occurrences SPLIT-10 pour le participant en question :

	[P28 S1 IT VIT]	[P28 S1 FR VIT]	[P28 S2 FR VIT]	[P28 S2 IT VIT]
Total mots	1823	1241	1320	1855
Item 1	1	0	0	1
Item 2	2	1	2	2
Item 3	2	1	1	2
Item 4	2	1	2	2
Item 5	13	4	5	12
Item 6	7	2	2	6
Item 7	0	0	0	0
Item 8	10	3	4	9
Item 9	98	23	28	107
Item 10	3	5	4	3

Tableau 30. Occurrences des items de l'échelle SPLIT-10 dans les récits de P28

Une asymétrie expressive claire apparaît dans le tableau : les récits en italien, plus longs, présentent systématiquement une densité supérieure d'items SPLIT-10, notamment pour les marqueurs de dépersonnalisation (items 5 et 6), de reviviscence (items 8 et 9), et de déréalisation (item 3). Les répétitions contiguës (item 9), en particulier, atteignent des niveaux très élevés en italien, contrastant nettement avec les récits en français. On observe également une fréquence accrue de références corporelles (item 5) et de manifestations perceptives (item 8) en italien. En revanche, les récits en français se caractérisent par un nombre plus réduit d'occurrences pour l'ensemble des items, exception faite pour l'item 10.

En italien, langue *in esse* du locuteur et langue du contexte de l'événement, les récits de P28 se caractérisent par une forte densité expressive, une implication corporelle marquée et une structuration rythmique fragmentée. Le premier récit, produit en seconde position lors de la première séance, s'ouvre sur un repère temporel familier, suivi d'une succession d'énoncés courts et saturés, où dominant la sidération corporelle (item 6) et la perception sensorielle (item 8). Le lexique est simple mais précis, focalisé sur les sensations physiques immédiates : immobilité, chaleur, douleurs, tremblements. L'usage d'adjectifs redoublés (*calda / calda*, fr.

chaude / chaude) et de verbes perceptifs (*ho sentito*, fr. j'ai senti) contribue à ancrer la narration dans une reviviscence somatique directe.

Sur le plan syntaxique, la narration présente une fragmentation nette, marquée par de nombreuses répétitions contiguës (item 9), des reformulations et plusieurs énoncés inachevés (item 10). Les suspensions telles que *mi-mi sentivo... morire / credevo di...* (fr. je me sentais... mourir / je croyais que...) ou *non... non so...* (je... je ne sais pas...) signalent des moments de débordement affectif où l'élaboration linguistique est interrompue. Contrairement aux récits en langue *in fieri*, ces ruptures ne traduisent pas un déficit de maîtrise, mais l'effet direct de la charge émotionnelle sur le flux verbal : la morphosyntaxe reste fluide malgré les blocages.

Sur le plan pragmatique, le discours demeure intégralement subjectivé. Aucun pronom générique n'apparaît (item 7 inactif), et la narration reste centrée sur l'emploi explicite du pronom personnel *io* (fr. je), souvent répété, ce qui renforce l'ancrage incarné. Les comparaisons mobilisées (item 4) sont limitées, mais elles participent à l'expression de la déréalisation (item 3) : *come se bruciava* (fr. comme si ça brûlait), *come stare dentro un sogno* (fr. comme être dans un rêve). Ces images ne visent pas à construire une mise en forme figurative élaborée, mais constituent des approximations spontanées pour exprimer la distorsion sensorielle et la perte d'ancrage. L'extrait suivant concentre plusieurs de ces caractéristiques :

Era un giovedì sera / tipo verso le dieci // [...] Ho provato a-a spingerlo via / ma niente // [...] Mi ha spinto contro il muro / forte // [...] Mi-mi ha preso per le spalle e-e ho sentito la faccia che diventava calda / calda come se bruciava... // [...] Sentivo solo nelle orecchie un rumore un... un ronzio forte che copriva tutto // [...] Avevo il petto che faceva male // le gambe mi – mi tremavano tutte e mi-mi sentivo... morire / credevo di... e invece sono ancora qui per fortuna // [...] Era come... come stare dentro un sogno / non ero io // [...] Non... non so... volevo gridare ma... niente // [P28_S1_IT_VIT]

Du point de vue de l'agentivité, le récit met en scène un basculement immédiat entre tentative et échec. L'énonciateur décrit une action initiale (*ho provato a spingerlo via*, fr. j'ai essayé de le repousser), immédiatement annulée (*ma niente*, fr. mais rien). L'agentivité s'effondre ensuite dans l'immobilité (*non riuscivo a muovermi*, fr. je ne pouvais pas bouger), l'incapacité vocale (*volevo gridare ma... niente*, fr. je voulais crier mais... rien) et la perception d'un corps réduit à des réactions incontrôlables (tremblements, chaleur, douleur). Le « lui », agent de la scène, est mentionné seulement par quelques verbes transitifs (*mi ha spinto*, fr. il m'a poussé ; *mi ha preso*, fr. il m'a pris), sans développement. L'ensemble traduit une focalisation subjective maximale, où le « je » dit l'impuissance corporelle et la sidération.

Lors de la deuxième séance, le récit en italien présente une continuité expressive avec le précédent, tout en affichant une structuration syntaxique légèrement plus stable. L'ouverture temporelle est immédiate (*era tardi / dopo le dieci*, fr. il était tard / après dix heures), suivie d'un déroulé événementiel cohérent, sans digression. Le lexique demeure simple mais précis, dominé

par les domaines corporel et sensoriel (*mi girava la testa*, fr. j'avais la tête qui tournait ; *mi faceva male tutto*, fr. j'avais mal partout). L'affectivité est directement verbalisée (*paura*, fr. peur ; *terribile*, fr. terrible ; *non può essere vera*, fr. ça ne peut pas être vrai), confirmant l'ancrage subjectif dans une expérience immédiate. Les comparaisons sont plus présentes qu'en première séance, comme dans *era come se-come svegliarsi da un brutto sogno* (fr. c'était comme se réveiller d'un mauvais rêve), traduisant une tentative de mise à distance sans recours à des figures figées ni à des métaphores complexes.

Sur le plan syntaxique, la narration gagne en continuité, avec des phrases légèrement plus longues et mieux coordonnées, mais reste marquée par des répétitions syllabiques (item 9) et par plusieurs énoncés inachevés (item 10). Les répétitions – *mi ha... mi ha scosso* (fr. il m'a... il m'a secoué), *mi sono detto che – che se non la smetteva sarei... sarei morto* (fr. je me suis dit que – que s'il n'arrêtait pas j'allais... j'allais mourir) – traduisent moins un déficit de formulation qu'un seuil d'intensité affective où le dire s'interrompt.

Du point de vue de l'agentivité, le récit est dominé par des formulations d'impuissance : *io... io non riuscivo a fare niente* (fr. je... je ne réussissais à rien faire), *ero bloccato* (fr. j'étais bloqué), *non riuscivo neanche a crederci* (fr. je n'arrivais même pas à y croire). Le corps est décrit comme purement réactif, traversé par des sensations pénibles et incontrôlables : *mi girava la testa* (fr. j'avais la tête qui tournait), *mi faceva male tutto* (fr. j'avais mal partout). L'agresseur reste le seul agent de la scène, réduit à une série de verbes transitifs répétés (*mi ha preso*, fr. il m'a pris ; *mi ha scosso*, fr. il m'a secoué ; *mi ha colpito*, fr. il m'a frappé). L'énonciateur, en revanche, insiste sur l'impuissance du *io*, martelé en début de séquence, soulignant le contraste entre le sujet grammatical et son incapacité d'action.

Sur le plan pragmatique, l'usage exclusif du *io* confirme une subjectivation maximale. Aucun pronom générique n'est mobilisé (item 7 inactif) et l'interlocuteur n'est pas inclus dans la narration. La formule introspective *mi sono detto che – che se non la smetteva sarei... sarei morto* (fr. je me suis dit que – que s'il n'arrêtait pas j'allais... j'allais mourir) renforce ce contraste : la prise de conscience ne débouche sur aucune action, confirmant une agentivité réduite à un constat intérieur. L'extrait suivant illustre cette configuration expressive :

Era tardi / dopo le dieci // Ero a casa / e lui – lui ha iniziato a urlare / urlare forte // [...] Io...io non riuscivo a fare niente...ero – ero bloccato // [...] Mi ha preso per le spalle e mi ha – mi ha scosso //Mi ha colpito qui...sulla spalla e sul braccio / e io – io sentivo solo il dolore // [...] Mi girava la testa e – e mi faceva male tutto // [...] Mi sono detto che – che se non la smetteva sarei...sarei morto // [...] Non riuscivo neanche a – neanche a crederci perché... cioè / non può essere vera o – o possibile una cosa così // Era come se-come svegliarsi da un brutto sogno e-e non sapere se è vero o no // [P28_S2_IT_VIT]

Ce deuxième récit confirme la tendance observée lors de la première séance : forte activation des marqueurs corporels et sensoriels (items 5 et 8), sidération physique (item 6), dissociation

perceptive ponctuelle (item 3) et désorganisation syntaxique marquée par les répétitions (item 9). L'agentivité se réduit à un vécu d'impuissance, exprimé à travers un « io » omniprésent mais privé de capacité d'action, tandis que l'italien soutient une expression directe, stable et saturée du trauma.

En français, langue mobilisée ici en tant que langue *in fieri*, les récits de P28 témoignent d'un effort d'énonciation soutenu, avec une expressivité globalement plus contenue que dans les récits en italien. Lors de la première séance, le récit se distingue par une structure relativement linéaire, marquée par des segments courts et une syntaxe simple. La progression narrative reste sobre, centrée sur la description d'actions et de ressentis immédiats.

Sur le plan lexical, le récit s'appuie sur un vocabulaire fonctionnel et concret, dominé par des verbes d'action et de perception (*j'ai senti, j'ai vu, il m'a poussé*), sans recours à un lexique figuratif élaboré. L'ancrage corporel (item 5) est exprimé de manière sommaire mais évocatrice, à travers la mention de coups, de douleurs et de tensions physiques. La composante sensorielle (item 8) est présente mais relativement modérée, limitée à quelques repères visuels (*il faisait sombre, j'ai vu sa main arriver*) et tactiles (*j'ai senti un choc*). La dissociation apparaît ponctuellement (item 3), dans la formule *j'ai cru que c'était pas vrai*, qui traduit une incrédulité immédiate et subjective, construite dans une syntaxe familière.

Sur le plan syntaxique, la narration est marquée par des redoublements syllabiques (item 9), qui affectent principalement les pronoms et les verbes (*il – il m'a poussé, je – j'ai senti*), ainsi que par des phrases interrompues ou inachevées (item 10 : *je-je... ehum... je crois que c'est tout*). À cela s'ajoute la tournure non standard *je croyais qu'il va me tuer*, qui mêle imparfait et présent. Cette forme, atypique dans le français standard, témoigne d'une tension énonciative où l'effort de mise en mots s'ajoute à la saturation affective.

Du point de vue de l'agentivité, l'énonciateur adopte une posture essentiellement passive. L'agresseur est décrit à travers des verbes transitifs (*il m'a poussé, j'ai vu sa main arriver*), alors que le « je » se limite à des verbes de perception et d'état (*j'ai senti, j'étais tout tendu, je pouvais rien faire*). L'usage récurrent de la première personne traduit une subjectivation forte, mais elle est centrée sur l'impuissance plutôt que sur l'action : *moi j'ai pas bougé*. Cette asymétrie entre un agresseur agentif et un narrateur réduit à une corporalité figée renforce l'impression d'un vécu passif et sidéré.

Sur le plan pragmatique, aucune tentative de généralisation n'apparaît (item 7 inactif). L'énonciation reste strictement centrée sur le « je », sans ouverture vers l'interlocuteur. Une seule comparaison figurative (item 4) est mobilisée, sous la forme figée *comme dans un rêve*, qui constitue une tentative minimale de mise à distance en signalant une déréalisation ponctuelle.

L'extrait suivant illustre l'ensemble de ces phénomènes :

Ce jour-là / c'était le soir...il faisait sombre déjà // [...] Il est arrivé / il – il m'a poussé fort... J'ai senti un coup là / au bras // J'ai vu sa main arriver / j'ai senti un choc / je – j'ai senti la douleur // [...] Moi – moi j'ai pas bougé... Je pouvais rien faire / j'étais – j'étais tout tendu et – et j'avais peur parce que je – je croyais qu'il va me tuer // [...] Et puis... j'ai cru que c'était pas vrai / comme...comme dans un rêve // [...] Je-je... ehum... je crois que c'est tout // [P28_S2_FR_VIT]

Ce premier récit en français se distingue donc par une expressivité contenue et linéaire, où la tension est perceptible mais maîtrisée. Aucun signe d'interférence linguistique majeure avec l'italien n'apparaît.

Le second récit en français, produit lors de la deuxième séance, présente une expressivité légèrement renforcée, tant sur le plan corporel que perceptif. La narration s'ouvre sur un repère temporel simple (*c'était vers dix heures du soir*), qui introduit la scène de manière linéaire. Le lexique sensoriel est un peu plus étoffé que dans le premier récit (*j'étais dans ma chambre, il faisait nuit, j'ai senti mal à l'épaule, au bras*), et les manifestations somatiques sont plus diversifiées, traduisant une meilleure intégration corporelle dans le récit. L'intensité perceptive demeure modérée mais constante, soutenant la cohérence de l'ensemble.

Sur le plan syntaxique, la structure reste simple, mais l'articulation gagne en fluidité par rapport au premier récit. Les phrases sont plus souvent complètes, bien que ponctuées de nombreuses répétitions contiguës, qui traduisent la tension expressive et l'hésitation énonciative. Les énoncés inachevés (item 10) apparaissent ponctuellement, marquant des moments de saturation subjective où la formulation se suspend sans rompre la cohérence discursive. Ces ruptures relèvent moins d'une maladresse linguistique que d'un effort de verbalisation sous contrainte affective.

Du point de vue de l'agentivité, l'énonciateur conserve une posture dominée par l'impuissance. Le « je », souvent répété, scande la narration et exprime un sujet qui cherche à agir mais constate son incapacité (*je voulais faire quelque chose... j'étais bloqué*). L'agresseur est représenté par des verbes transitifs (*il a crié, il m'a poussé*), ce qui renforce le contraste entre un « lui » agentif et un « je » réduit à la perception et à la sidération corporelle.

Sur le plan pragmatique, l'énonciation reste centrée sur le « je », sans emploi de pronoms génériques (item 7 inactif) ni inclusion de l'interlocuteur. Deux comparaisons figuratives sont mobilisées (*comme dans un mauvais rêve, comme si tout était pas vrai*), traduisant une tentative minimale de mise à distance. La dissociation apparaît sous une forme subjective et fragile, exprimée par incrédulité (*c'était pas vrai*) ou auto-négation (*je pouvais pas dire à moi-même que...*), ce qui reflète une mise à distance inaboutie, encore dominée par l'expérience immédiate. L'extrait suivant illustre ces éléments :

C'était vers dix heures du soir / je crois / j'étais dans ma chambre...il faisait nuit // [...] Il est arrivé sans prévenir // Il – il a crié et il m'a poussé fort...j'ai senti mal là à l'épaule / au-bras // [...] C'était / c'était comme dans un mauvais rêve // [...] Je-je voulais faire quelque chose mais-mais

j'étais... comment je dis ça... bloqué ? [...] C'était comme si tout était-était pas vrai // [...] Je pouvais pas dire à moi-même que... je disais que j'avais pas... ehum... vécu tout ça // [P28_S2_FR_VIT]

Ce second récit en français confirme la tendance observée lors de la première séance : expressivité contenue, structuration syntaxique relativement stable et agentivité minimale. Le discours reste simple, subjectivé, et marqué par une oralité fragmentée. Comme dans le premier récit, aucune interférence linguistique manifeste avec l'italien n'est relevée : le français est mobilisé de manière idiomatique, même si les disfluences traduisent une tension expressive.

Or, force est de constater que l'ensemble des récits de P28 révèle, comme pour P03 et P15, une expressivité nettement différenciée selon la langue mobilisée. L'italien, à la fois langue *in esse* et langue du contexte de l'événement, permet une remémoration marquée par une forte densité des indices corporels, sensoriels ainsi que par une stabilité énonciative sur les deux séances. À l'inverse, les récits en français, langue *in fieri*, sont plus courts, plus linéaires et moins saturés. Si l'on observe une légère progression expressive entre les deux séances, la narration y reste plus contrôlée, avec des marqueurs expressifs moins denses et des ruptures syntaxiques plus fréquentes. Certaines répétitions et énoncés inachevés relèvent d'un effort de formulation plutôt que d'une indicibilité à proprement parler. Le style est globalement plus factuel, avec un usage restreint du lexique figuratif. L'opposition entre les deux langues montre ainsi que l'ancrage subjectif prime sur l'ordre de production ou la durée du récit.

Dans la continuité des observations faites pour P28, nous proposons ici une vue d'ensemble synthétique des récits de trois autres locuteurs relevant du même profil linguistique : P06, P16 et P38. Tous ont vécu un événement traumatique en contexte italophone, et mobilisent l'italien comme langue *in esse* et le français comme langue *in fieri*. Leurs productions orales, bien que variées en style et en structure, confirment les tendances expressives différentielles relevées dans ce profil, comme le montre le tableau suivant :

Code participant	P06 ²³⁵	P16 ²³⁶	P38 ²³⁷
Événement	Viol	Agression sexuelle	Agression sexuelle
Bilan langue <i>in esse</i> (italien)	Activation forte des items 5, 6, 8, 9 et 10 ; absence des items 1 à 4 et 7	Activation soutenue des items 3, 5, 6, 8, 9 et 10 ; absence des items 1, 2, 4 et 7	Activation soutenue des items 5, 6, 8, 9 et 10 ; absence des items 1 à 4 et 7
Bilan langue <i>in fieri</i> (français)	Activation réduite des items 5, 6, 8, 9 et 10 ; absence des items 1 à 4 et 7 ; ruptures syntaxiques et répétitions contiguës majoritairement liées à	Activation réduite des items 5, 6 et 8 ; très faible activation des items 9 et 10 hors effort de formulation ; absence des items 1 à 4 et 7	Activation réduite des items 5, 6, 8, 9 et 10 ; absence des items 1 à 4 et 7 ; forte présence d'interférences lexicales ; répétitions contiguës et ruptures

²³⁵ Cf. Annexe G1.3a pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

²³⁶ Cf. Annexe G1.4 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

²³⁷ Cf. Annexe G1.5a pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

	un effort de formulation ou de reformulation et non comptabilisées		syntaxiques principalement liées à l'effort de formulation
Bilan séance 1 (italien > français)	Narration en italien très expressive, marquée par des références corporelles et perceptives ; récit en français plus factuel, avec de nombreuses ruptures syntaxiques liées à l'effort de formulation	Le récit en français présente une charge émotionnelle manifeste ; le récit en français est plus détaché ; très peu d'interférences linguistiques entre les deux langues	Charge émotionnelle forte en italien, centrée sur les effets corporels immédiats ; récit en français plus fragmentaire, avec des efforts de formulation nombreux
Bilan séance 2 (français > italien)	Récit en français marqué par les hésitations et les ruptures syntaxiques, mais légèrement plus développé qu'en séance 1 ; retour en italien plus fluide, avec réactivation nette des items	Maintien de la tendance expressive identifiée en séance 1 pour les deux langues ; légère augmentation des occurrences de certains items (5, 6 et 9) en italien ; interférences peu présentes	Narration en français marquée par la recherche lexicale à voix haute ; récit en italien plus fluide, avec une expressivité perceptive et corporelle renforcée
Sous-syndromes observables	Trois sous-syndromes sont observables : dépersonnalisation (items 5 et 6), reviviscences (items 8 et 9), indicibilité (item 10)	Quatre sous-syndromes sont observables : dépersonnalisation (items 5 et 6), reviviscences (items 8 et 9), indicibilité (item 10) et déréalisation (Item 3, mais seulement en français)	Trois sous-syndromes sont observables : dépersonnalisation (items 5 et 6), reviviscences (items 8 et 9), indicibilité (item 10)
Spécificités observées	Références fréquentes à la dimension corporelle et perceptive en italien ; contraste marqué entre les deux langues	Récit syntaxiquement fluide en français ; activation de l'item 3 en italien seulement	Plusieurs interférences repérées ; récit en italien axé principalement sur les effets somatiques immédiats

Tableau 31. Synthèse des tendances expressives observées (P06, P16, P38)

L'ensemble des données recueillies pour les participants P06, P16 et P38 confirme les tendances caractéristiques du profil où l'italien constitue la langue *in esse* et le français une langue *in fieri*, dans un contexte italophone. Les récits produits en italien présentent une densité expressive élevée, marquée par une activation systématique des marqueurs corporels, sensoriels et liés à la sidération, ainsi que par une structuration rythmique saturée. Cette expressivité s'incarne dans une narration souvent fragmentée, stable mais émotionnellement investie, ou encore structurée autour de séquences de forte implication perceptive. Dans tous les cas, l'italien permet une mise en mots incarnée du trauma, cohérente avec son statut de langue ancrée d'un point de vue existentiel.

À l'inverse, les récits en français montrent une expressivité globalement atténuée, bien que modulée par le niveau de compétence linguistique et le rapport subjectif à la langue. Chez P06, la production en français est marquée par des ruptures syntaxiques fréquentes et une

formulation hachée, révélant un effort de structuration linguistique plus que d'expression affective. P16, malgré une excellente maîtrise du français, produit un récit fluide mais émotionnellement désengagé, sans activation forte des marqueurs de déréalisation ni de reviviscence. Le cas de P38 souligne une configuration intermédiaire : le français y est influencé par des interférences syntaxiques et lexicales italiennes, traduites par des calques structurels et des répétitions fonctionnelles, davantage liées à la formulation qu'à l'indicibilité.

Les bilans par séance confirment l'impact de l'ordre de production sur la densité narrative : les récits en italien, qu'ils soient produits en première ou en seconde position, tendent à réactiver les marqueurs expressifs majeurs, tandis que les récits en français restent plus contraints, soit par un manque d'ancrage subjectif (P16), soit par des limitations linguistiques manifestes (P06), soit encore par une syntaxe contaminée par la langue *in esse* (P38).

2.1.4 Profil 4

Nous allons consacrer la fin des analyses du corpus LIF-FR-IT au quatrième profil de ce corpus, réunissant deux locuteurs entretenant un rapport *in esse* avec l'italien et *in fieri* avec le français, ayant vécu un événement traumatique dans un contexte francophone. L'étude de cette configuration débute par le cas de P34, victime d'une agression physique.

	[P34 S1 IT VFR]	[P34 S1 FR VFR]	[P34 S2 FR VFR]	[P34 S2 IT VFR]
Total mots	1745	1210	1192	1803
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	1
Item 3	2	1	1	2
Item 4	1	0	0	1
Item 5	12	5	4	11
Item 6	6	2	2	6
Item 7	3	3	4	4
Item 8	8	3	3	9
Item 9	95	18	20	97
Item 10	2	4	3	3

Tableau 32. Occurrences des items de l'échelle SPLIT-10 dans les récits de P34

La synthèse des occurrences des items SPLIT-10 met en évidence une différence marquée de densité expressive entre les récits en italien, langue *in esse* de P34. Les deux récits en italien se distinguent par un nombre de mots élevé et une activation très dense des items liés à la reviviscence (item 8 et 9), à la dépersonnalisation (item 5 et 6), ainsi qu'à des énoncés inachevés (item 10). Les items 3 et 7 apparaissent également dans les deux récits, dans une fréquence modérée mais constante, tandis que l'item 4 n'est activé qu'en langue *in esse*. En revanche, les récits en français présentent une expressivité plus restreinte, tant sur le plan quantitatif (que sur le plan qualitatif). Les occurrences d'items restent inférieures à leurs équivalents italiens, notamment pour les marqueurs corporels (item 5), les manifestations perceptives (item 8) et les

répétitions (item 9). La dissociation (item 3) et les pronoms génériques (item 7) sont présents, mais dans une amplitude moindre. L’item 10 (énoncés incomplets) est légèrement plus visible en français qu’en italien lors de la première séance, sans pour autant constituer une stratégie dominante. On notera également l’absence complète d’expression explicite de la peur (item 1) et de repères spatio-temporels situés (item 2) dans l’ensemble des récits, quelle que soit la langue mobilisée.

Le récit en italien produit par P34 lors de la première séance témoigne d’une expressivité particulièrement dense, structurée autour de sensations corporelles immédiates, d’une sidération explicitement verbalisée et d’un rythme énonciatif fragmenté, qui se manifestent tout au long du récit :

Era tutto così veloce... io – io non capivo // [...] Lui – lui mi ha preso alle spalle / forte / e mi ha-mi ha spinto contro il muro // [...] Ho sentito solo un-un male atroce al petto / alle-alle spalle – tutto mi faceva malissimo // [...] Non – non riuscivo a muovermi / ero – ero bloccato lì / paralizzato in poche parole // [...] Mi-mi sembrava tutto-tutto finto / come se non lo stessi vivendo io // [...] Mi – mi tremavano le mani e...vedevo nero / ma non nel senso che ero arrabbiato / no...non vedevo niente // [...] Quando ti succedono certe cose... ci rimani di sasso // [...] Ho provato a dire qualcosa ma – ma mi ha – mi ha... Che poi non so... un / uno pensa sempre che non gli capiterà / e invece...poi capita // [P34_S1_IT_VFR]

Sur le plan lexical, le champ est dominé par les termes liés à la douleur et aux parties du corps : *male atroce* (fr. douleur atroce), *petto* (fr. poitrine), *spalle* (fr. épaules), *mani* (fr. mains). Ces marqueurs corporels sont associés à des descriptions sensorielles brutes comme *vedevo nero* (fr. je voyais noir), confirmant l’activation massive des items 5 (corps) et 8 (perceptions). L’impression d’irréalité (item 3) est verbalisée par des formulations telles que *mi sembrava tutto finto* (fr. tout me semblait faux) ou *come se non lo stessi vivendo io* (fr. comme si ce n’était pas moi qui le vivais). Une comparaison figurative ponctuelle (item 4) soutient ce registre perceptif, mais elle fonctionne surtout comme une approximation immédiate de l’expérience plutôt que comme une élaboration rhétorique.

Au niveau syntaxique, le récit est marqué par une fragmentation constante. Les répétitions contiguës (item 9) sont nombreuses. Plusieurs reformulations apparaissent, par exemple *vedevo nero / ma non nel senso che ero arrabbiato / no... non vedevo niente* (fr. je voyais noir / mais pas dans le sens où j’étais en colère / non... je ne voyais rien). Enfin, des suspensions et énoncés avortés (item 10) ponctuent le récit, comme *ma – ma mi ha – mi ha... che poi non so* (fr. mais – mais il m’a – il m’a... je ne sais pas franchement), signalant des seuils d’indicibilité. Le rythme est heurté, dominé par la charge affective qui pèse sur la formulation.

Du point de vue de l’agentivité, le locuteur se décrit comme essentiellement passif. L’agresseur est désigné par des verbes transitifs (*mi ha preso*, fr. il m’a attrapé ; *mi ha spinto*, fr. il m’a poussé), tandis que le narrateur exprime son incapacité à réagir (*non riuscivo a muovermi*,

fr. je ne réussissais pas à bouger ; *ero bloccato*, fr. j'étais bloqué ; *paralizzato*, fr. paralysé). Le « je », martelé par l'usage récurrent des pronoms *io* et *mi*, est réduit à un corps sidéré et souffrant, privé d'initiative. En fin de récit, l'introduction de formulations génériques comme *quando ti succedono certe cose* (fr. quand il t'arrive des choses comme ça) ou *uno pensa sempre che non gli capiterà* (fr. on pense toujours que ça ne nous arrivera pas) traduit une tentative de distanciation minimale, activant l'item 7. Toutefois, cette ouverture reste marginale et ne contrebalance pas la dynamique dominante d'impuissance.

Lors de la deuxième séance, le récit en italien prolonge l'expressivité observée en séance 1, mais dans une forme légèrement plus structurée et linéaire. L'entrée narrative s'appuie sur un repère temporel approximatif (*saranno state – sarà stata mezzanotte*, fr. il devait être minuit), qui installe un cadre temporel minimal et active l'item 2. L'ensemble du discours reste centré sur l'expérience immédiate, avec une prédominance des perceptions corporelles et sensorielles. L'extrait suivant en témoigne :

Era tardi / saranno state-sarà stata mezzanotte // Lui – lui è venuto verso di noi e io-io non ho detto nulla perché...boh...mi sembrava strano ma-ma non si sa mai / la gente è matta // [...] Mi ha – mi ha preso per un braccio / mi ha – mi ha spinto / no / mi ha messo il-il braccio così / attorno al-al collo // [...] Io ero lì – fermo immobile // Non-non mi muovevo // [...] Sentivo – sentivo solo un gran-un gran male ovunque // [...] Quando ha smesso è stato- è stato strano // Mi sembrava tutto fermo / tutto-tutto strano un po' come...sì come un sogno insomma // [...] Quando ti capita una cosa così... non sai – non sai che fare // Ti dici che te ne scorderai... un giorno...prima o poi...ma – ma non è vero // [P34_S2_IT_VFR]

Sur le plan lexical, le champ reste dominé par la douleur et l'éprouvé corporel, avec *male ovunque* (fr. douleur partout), *fermo immobile* (fr. immobile, figé), ou encore *non sapevo che fare* (fr. je ne savais pas quoi faire). À cela s'ajoutent des termes qui renvoient à l'étrangeté et à la distorsion perceptive, tels que *strano* (fr. étrange) ou *sogno* (fr. rêve). Ces éléments activent conjointement les items 5 et 8, confirmant une forte focalisation somato-sensorielle, ainsi que l'item 3, à travers l'expression de la déréalisation (*tutto strano, come un sogno*, fr. tout étrange, comme un rêve). Une comparaison figurative (item 4) est introduite, mais sous une forme stéréotypée, traduisant davantage une approximation spontanée qu'une élaboration discursive.

Au niveau syntaxique, la narration reste marquée par la fragmentation : nombreuses répétitions contiguës (item 9), ruptures et autocorrections (*saranno state – sarà stata*, fr. il devait être – il devait être minuit ; *mi ha – mi ha spinto / no / mi ha messo...*, fr. il m'a – il m'a poussé / non / il m'a mis...), et plusieurs énoncés suspendus (item 10). Ces disfluences traduisent à la fois la tension expressive et l'effort de restituer un vécu flou. Toutefois, la structure globale apparaît plus cohérente qu'en séance 1, grâce à l'enchaînement plus linéaire des segments.

Du point de vue de l'agentivité, le récit confirme la position d'impuissance déjà observée dans le premier récit. Le locuteur se décrit comme figé (*fermo immobile, non mi muovevo*, fr.

immobile, je ne bougeais pas ; *non ho detto nulla*, fr. je n'ai rien dit), incapable de réaction, tandis que l'agresseur est systématiquement le sujet des verbes d'action (*mi ha preso*, fr. il m'a attrapé ; *mi ha spinto*, fr. il m'a poussé ; *mi ha messo il braccio*, fr. il m'a mis le bras). Le *io*, répété et martelé, souligne une présence corporelle réduite à l'immobilité et à la perception de la douleur, sans initiative possible. Enfin, les formulations génériques en fin de récit (*quando ti capita una cosa così*, fr. quand il t'arrive une chose comme ça ; *ti dici che te ne scorderai... ma non è vero*, fr. tu te dis que tu vas oublier... mais ce n'est pas vrai) introduisent une mise en mots réflexive, mais elles ne rétablissent pas l'agentivité : elles prolongent l'émotion en inscrivant l'expérience dans un cadre collectif minimal.

En somme, les deux récits en italien confirment la valence expressive de cette langue *in esse* pour P34. Les productions sont marquées par une forte densité corporelle, une saturation perceptive et un rythme narratif haché mais affectivement structuré. L'absence de repères temporels stables, de métaphores élaborées ou de discours rapporté contribue à maintenir une narration en immersion, sans mise en scène ni distanciation. Cette orientation discursive, ancrée dans la reviviscence sensorielle et la passivité agentive, révèle un traitement du traumatisme fondé sur la mémoire corporelle directe, soutenue par une langue subjectivement investie, mobilisée ici dans un rapport fluide et immédiat à l'événement.

Le récit en français produit lors de la première séance par P34 s'inscrit dans une dynamique énonciative globalement contenue. Mobilisée ici comme langue *in fieri*, la narration conserve une structure linéaire, sans rupture prosodique majeure, et s'appuie sur un lexique fonctionnel, centré sur des verbes d'action simples (*attraper, pousser, trembler, essayer, voir*) et sur quelques termes sensoriels élémentaires (*mal, jambes, visage*), comme en témoigne l'extrait suivant :

Je crois que c'était la fin de la soirée // [...] Il – il est arrivé et-et boh / je sais pas... je-je sentais qu'il était pas sympa / mais j'ai rien dit parce que je-je voulais pas poser de problèmes // [...] Il-il m'a attrapé sans prévenir comme ça par-par les épaules // Il m'a poussé contre le mur / j'avais très mal et mes jambes – mes jambes elles tremblaient un peu // [...] J'ai essayé de – de faire un truc mais... j'ai pas pu // [...] Tu crois que t'es fort... mais non...quand-quand tu as peur tu te bloques // [...] J'ai vu son visage – j'ai vu que – qu'il était pas vraiment normal // [P34_S1_FR_VFR]

Sur le plan lexical, la narration reste dans une zone de familiarité langagière, avec des formes orales usuelles (*pas sympa, faire un truc, pas vraiment normal*) et des approximations typiques d'une langue en cours d'appropriation. L'usage de *boh* marque une interférence lexicale directe avec l'italien, confirmant la perméabilité entre les deux systèmes linguistiques. L'évocation sensorielle est présente mais limitée : l'item 5 (références au corps) est faiblement activé, et l'item 8 (perceptions/sensations) l'est de manière partielle et non spécifique (*très mal, jambes qui tremblaient*).

Du point de vue syntaxique, le récit présente plusieurs répétitions qui relèvent davantage de l'effort de formulation que d'une désorganisation liée à forte une charge émotionnelle. Les interruptions syntaxiques traduisent une fluidité freinée plutôt qu'une véritable rupture affective. L'item 10 est donc faiblement activé. On observe par ailleurs des écarts au français standard, tels que *j'ai senti mal* (au lieu de *j'ai eu mal* ou *j'ai senti une douleur*) ou encore *j'ai pas pu* utilisé de façon autonome, ce qui reflète une interférence possible avec les structures italiennes.

Sur le plan pragmatique, l'alternance entre le *je* narratif et l'emploi de *tu* générique reflète une mise à distance énonciative. Le locuteur adopte ici une posture généralisante, substituant ponctuellement sa propre expérience à un discours adressé à un interlocuteur générique ou imaginaire, ce qui active l'item 7 (pronoms génériques). Cette mise à distance ne correspond pas nécessairement à une stratégie discursive consciente : elle peut être comprise comme un effet du statut linguistique de la langue *in fieri*, qui favorise l'usage de structures de contournement et de généralisation pour alléger l'engagement émotionnel.

Enfin, l'agentivité est partiellement conservée mais globalement entravée. L'agresseur est représenté par des verbes d'action transitifs (*il m'a attrapé, il m'a poussé*), tandis que le locuteur se décrit dans une posture réactive et inhibée. La formulation *tu crois que t'es fort... mais non...* traduit une désillusion sur ses propres capacités d'action et confirme une position agentive amoindrie.

Le récit en français de la seconde séance prolonge cette dynamique, avec une expressivité toujours modérée mais plus explicitement marquée par la distanciation énonciative. L'ensemble du récit est structuré par des phrases simples, un lexique basique et des constructions répétitives fréquentes. L'extrait suivant en constitue une illustration :

Il – il est arrivé / il m'a regardé bizarre et – et j'ai senti une chose qui allait pas // J'ai pas dit quelque chose parce que j'étais avec mes amis et-et on passait un beau moment // [...] Il-il m'a pris avec son bras contre mon cou // [...] J'ai senti mes jambes qui – qui se bloquaient / comme ça // [...] Je voulais me battre mais-mais j'avais trop mal // [...] C'était pas – pas vraiment moi là / j'étais-j'étais dehors mon corps // [...] Tu te dis que t'as pas mérité ça / mais – mais ça change rien // On pense que ça va aller / mais non lui-lui il était... c'est pas normal de-de faire ça // [P34_S2_FR_VFR]

Sur le plan lexical, le discours s'appuie sur des formules générales (*une chose qui allait pas, j'avais trop mal, c'est pas normal*), traduisant une expression contrainte. Les références corporelles (item 5) sont cependant plus marquées que dans le premier récit (*bras, cou, jambes*), et intègrent une dimension dissociative à travers la formulation *j'étais dehors mon corps*. L'intensité sensorielle (item 8) est évoquée de manière floue (*jambes qui se bloquaient / comme ça*), confirmant une expressivité plus factuelle que figurative. L'item 3 (irréalité) est activé dans la formulation *C'était pas – pas vraiment moi là / j'étais-j'étais dehors mon corps*, qui traduit une perception décalée de soi. On relève aussi quelques écarts au français standard : *j'ai pas dit*

quelque chose au lieu de *j'ai rien dit*, ou *il m'a pris avec son bras* au lieu de *il m'a serré par le cou*, qui signalent l'influence du système italien sur la formulation en français.

Sur le plan syntaxique, la fragmentation se manifeste par des répétitions de pronoms personnels et de conjonctions, ainsi que par des énoncés suspendus ou reformulés. Ces phénomènes relèvent surtout de l'effort de formulation en langue *in fieri*, plus que d'une désorganisation affective. La syntaxe reste globalement linéaire, mais elle est peu élaborée et dépendante de structures orales simples.

Du point de vue pragmatique, la distanciation est plus nette que dans le premier récit. Le locuteur glisse progressivement du *je* narratif vers des formes génériques comme *tu* et *on* (*tu te dis que t'as pas mérité ça, on pense que ça va aller*), activant l'item 7. Cette généralisation contribue à une tentative de régulation affective, permettant au narrateur de réduire l'exposition subjective en inscrivant son vécu dans un cadre partagé ou généralisé.

Enfin, l'agentivité reste compromise. Le locuteur exprime un désir d'action (*je voulais me battre*), immédiatement annulé par l'impuissance (*mais j'avais trop mal*). Le corps est décrit comme bloqué (*jambes qui se bloquaient*), incapable de réagir, tandis que la dissociation (*j'étais dehors mon corps*) confirme l'idée d'une subjectivité réduite à un témoin impuissant de son propre vécu. L'opposition entre un *lui* agentif, porteur de l'action, et un *je* figé et sidéré structure le récit et souligne une dynamique d'impuissance radicale.

En somme, l'analyse des récits de P34 met ainsi en évidence une nette dissymétrie expressive : en italien, l'expression se caractérise par une densité élevée des marqueurs corporels, sensoriels et de sidération, soutenue par une tension rythmique constante et une implication subjective stable sur les deux séances. La narration reste focalisée sur l'expérience immédiate, avec une activation récurrente mais modérée des pronoms génériques. En français, les marqueurs expressifs sont moins fréquents et moins saillants. Les répétitions contiguës et les énoncés inachevés y relèvent majoritairement de l'effort de formulation, sans valeur expressive marquée. On observe cependant une présence croissante des pronoms génériques entre les deux séances, traduisant un mouvement progressif de mise à distance. L'ensemble du récit en français reste marqué par une mobilisation lexicale et syntaxique contrainte, typique d'une langue *in fieri*.

Ainsi, cette configuration confirme le rôle central de la langue *in esse* dans l'expression incarnée du trauma, indépendamment du contexte linguistique de l'événement. La stabilité expressive en italien contraste avec une mise en mots plus distancée et plus laborieuse en français, malgré une progression modérée au fil des séances.

Dans la continuité du profil 4, le cas de P32 permet de compléter l'observation des récits produits en italien langue *in esse* et français langue *in fieri*, lorsque l'événement traumatique a eu

lieu en contexte francophone. Ce dernier tableau synthétise les manifestations verbales caractéristiques de ce profil à partir des récits de cette participante :

Code participant	P32 ²³⁸
Événement	Agression sexuelle
Bilan langue <i>in esse</i> (italien)	Activation marquée des items 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 9 ; activation très faible des items 8 et 10 ; absence de l’item 1
Bilan langue <i>in fieri</i> (français)	Activation modérée des items 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 9 ; activation très faible des items 8 et 10 ; absence de l’item 1 ; beaucoup d’énoncés inachevés non comptabilisés car liés à des tentatives de traduction d’expressions figées de l’italien au français
Bilan séance 1 (italien > français)	La narration en italien est centrée sur la description des états de sidération et de distorsion perceptive, avec une structuration figurative forte ; le récit en français transpose certaines de ces images, parfois par calque, parfois avec reformulation idiomatique, sans véritable amplification émotionnelle
Bilan séance 2 (français > italien)	Le récit en français maintient une expressivité contrôlée, structurée par des images figées ou traduites ; le récit en italien conserve une charge émotionnelle manifeste, sans effet d’interférence manifeste avec le français
Sous-syndromes observables	Quatre sous-syndromes sont observables : déréalisation (items 2, 3 et 4), dépersonnalisation (items 5, 6 et 7), faible activation des reviviscences (items 8, 9) et de l’indicibilité (item 10)
Spécificités observées	Emploi d’expressions figées pour traduire l’état de déréalisation en italien ; en français, de nombreuses traductions mot à mot de l’italien, mais peu d’efforts de formulation observables malgré cela

Tableau 33. Synthèse des tendances expressives observées (P32)

L’analyse de P32 confirme la configuration expressive observée pour ce profil : la langue *in esse* (italien) demeure le vecteur principal d’ancrage émotionnel, à travers une structuration figurative dense, des marqueurs de sidération récurrents et un usage incarné des généralisations impersonnelles. En revanche, le récit en langue *in fieri*, bien que maîtrisé lexicalement, manifeste une expressivité émotionnelle plus contrôlée, appuyée sur des images partiellement transposées depuis l’italien et sur une formulation fluide mais peu investie affectivement. L’activation faible des items liés aux perceptions, aux répétitions et à l’indicibilité dans les deux langues suggère une orientation discursive plus cognitive que corporelle.

Or, force est de constater que l’ensemble des analyses menées dans le cadre de l’exploitation des données issues du corpus *LIF-FR-IT* met en évidence des configurations expressives différenciées selon les rapports *in esse* / *in fieri*, : tandis que la langue *in esse* favorise généralement l’expression incarnée du trauma, la langue *in fieri* tend à induire des récits plus distanciés, plus linéaires ou affectivement neutralisés — sauf lorsque des interférences discursives ou métaphoriques viennent perturber ce schéma. De plus, les variations interindividuelles permettent d’affiner la typologie initialement proposée.

Nous poursuivrons à présent cette exploration en analysant le corpus *LIF-FR-EN*, selon les mêmes critères méthodologiques.

²³⁸ Cf. Annexe G1.6 pour le tableau d’occurrences des items *SPLIT-10* (Auxéméry & Gayraud, 2025).

2.2. Corpus LIF-FR-EN

Dans cette seconde partie consacrée à l'analyse intersystémique, nous examinons les récits issus du corpus bilingue français-anglais (LIF-FR-EN), dans lesquels les participants mobilisent une langue *in esse* (le français) et une langue *in fieri* (l'anglais) pour évoquer un même événement traumatique. Contrairement au corpus LIF-FR-IT, aucune configuration inverse n'est représentée ici : l'anglais n'apparaît jamais comme langue *in esse*, et le français n'est mobilisé dans aucun cas comme langue *in fieri*.

2.2.1. Profil 1

Dans ce contexte, le premier profil identifié au sein de ce sous-corpus (n=2) correspond aux situations dans lesquelles le français constitue la langue subjectivement ancrée (langue *in esse*), l'anglais une langue en cours d'appropriation (langue *in fieri*), et l'événement relaté s'est déroulé dans un contexte francophone. L'analyse détaillée du participant P08, complétée par une synthèse des récits du participant P14, permettra d'observer les effets de cette configuration sur la distribution des items SPLIT-10, ainsi que sur les dynamiques expressives observables entre les deux langues mobilisées.

	[P08 S1 FR VFR]	[P08 S1 EN VFR]	[P08 S2 EN VFR]	[P08 S2 FR VFR]
Total mots	2014	1493	1412	1985
Item 1	0	0	0	0
Item 2	2	0	0	2
Item 3	1	0	0	1
Item 4	1	0	0	1
Item 5	14	3	2	13
Item 6	2	1	1	2
Item 7	0	0	1	1
Item 8	16	4	3	15
Item 9	94	19	21	97
Item 10	2	1	2	2

Tableau 34. Occurrences des items de l'échelle SPLIT-10 dans les récits de P08

Le tableau SPLIT-10 met en évidence une asymétrie expressive marquée entre les deux langues mobilisées. Les récits en français présentent une activation élevée des items 5, 8 et 9. En revanche, les récits en anglais, bien que structurés, présentent une forte réduction de l'expressivité verbale. Les items liés à la dépersonnalisation (5, 6 et 7) et à la reviviscence (8 et 9) sont très faiblement activés, avec notamment une chute drastique des occurrences de l'item 9. L'item 7 (emploi de pronoms génériques) n'apparaît qu'à une seule reprise dans chaque récit anglais et français de la deuxième séance. Les références au corps et aux sensations sont nettement plus limitées, et les rares occurrences de l'item 10 semblent davantage associées à des hésitations lexicales qu'à une indicibilité liée au contenu traumatique.

Le récit en français produit par P08 lors de la première séance présente une expressivité particulièrement marquée, avec l'activation de huit items de l'échelle SPLIT-10, dont une forte concentration autour des items 5, 8, et 9. L'énonciatrice ouvre son récit sur un repère temporel explicite (*c'était pendant les vacances*) et une mise en situation spatiale claire (*on était chez ma tante*), ce qui inscrit d'emblée l'événement dans un cadre mémoriel situé. La progression discursive est rapide et tendue, alternant descriptions factuelles, perceptions subjectives et réactions corporelles. L'extrait suivant illustre cette dynamique :

C'était pendant les vacances / on était chez ma tante. [...] Je sais pas exactement ce qui s'est passé... Mon oncle a commencé à s'énerver...il criait // Il a pris une chaise et il l'a jetée contre le mur // Ma cousine s'est mise à pleurer / ma tante criait... Moi j'étais paralysée / j'arrivais même plus à respirer / [...] J'ai cru qu'il allait frapper ma tante // [...] J'étais terrorisée // [...] J'y croyais pas...ça pouvait pas-ça pouvait être vrai // C'était-c'était comme si mon cerveau refusait...je voulais pas y-y croire // [P08_S1_FR_VFR]

Sur le plan lexical, le vocabulaire reste simple mais fortement ancré dans le champ corporel et sensoriel (*paralysée, respirer, crier, jeter, frapper*). Les émotions négatives sont exprimées directement (*j'étais terrorisée*), sans recours à des figures métaphoriques complexes. Cette densité corporelle traduit une implication émotionnelle immédiate et non médiatisée. Les verbes d'action, attribués aux protagonistes de la scène, accentuent la dramatisation et participent à l'intensité expressive du récit.

Sur le plan syntaxique, la narration est scandée par des phrases courtes et segmentées, souvent rythmées par des répétitions immédiates (*ça pouvait pas – ça pouvait être vrai, je voulais pas y – y croire*). Ces réitérations soutiennent une prosodie heurtée et traduisent une tension expressive plus qu'une hésitation de formulation. Deux énoncés inachevés (item 10) viennent ponctuer cette dynamique, révélant des seuils d'indicibilité tout en maintenant la continuité discursive.

Du point de vue pragmatique, l'énonciation reste fermement centrée sur le *je*, sans recours aux pronoms génériques ni glissement vers une mise à distance. L'absence de stratégies discursives de généralisation confirme le caractère immersif et subjectif du récit. L'agentivité est quasiment absente : la locutrice se décrit comme *paralysée, terrorisée, incapable de respirer* ou d'agir. Le corps est présenté comme sidéré, soumis à la scène, ce qui renforce l'impression d'un vécu subi.

Lors de la seconde séance, le récit en français maintient une expressivité saturée, structurée par une forte densité corporelle et sensorielle. Dès l'ouverture, la scène est de nouveau ancrée dans le temps et l'espace (*c'était à la fin du repas / on était tous dans le salon*), confirmant une activation claire de l'item 2 et une cohérence discursive plus stabilisée que lors

de la première séance. La narration progresse de manière linéaire, mais reste fortement marquée par une charge émotionnelle immédiate, comme en atteste l'extrait suivant :

C'était à la fin du repas / on était tous dans le salon // [...] D'un coup il a commencé à crier / j'ai senti mon cœur battre très fort... J'avais mal au ventre... j'ai eu comme une chaleur dans le dos // [...] Quand ça arrive / un truc comme ça / c'est inattendu du coup... bah... Tu sais jamais comment réagir... // [...] J'avais l'impression d'être ailleurs... j'étais figée / je pouvais pas bouger // [...] Il allait... enfin... je – j'ai voulu parler mais... j'ai – j'ai pas pu... // [P08_S2_FR_VFR]

Sur le plan lexical, le récit réactive les mêmes champs que lors de la première séance : les références corporelles (*cœur, ventre, dos, figée*) structurent la mémoire traumatique et traduisent l'activation des items 5 et 6. Une comparaison simple (*comme une chaleur dans le dos*) introduit une dimension figurative (item 4), qui reste sobre mais renforce l'ancrage perceptif. Les émotions sont verbalisées de manière directe (*j'avais l'impression d'être ailleurs, j'ai pas pu*), confirmant une implication subjective non atténuée.

Au niveau syntaxique, la structuration du récit est relativement fluide, mais demeure traversée par des répétitions contiguës massives (item 9), localisées sur les pronoms, les déterminants et les verbes. Ces reprises, au nombre de 97, traduisent une tension expressive constante, mais leur régularité contribue paradoxalement à maintenir la continuité discursive. Les énoncés inachevés (item 10) apparaissent à nouveau aux moments de saturation affective, notamment dans *il allait... enfin... je – j'ai voulu parler mais... j'ai – j'ai pas pu*. Ces suspensions marquent un seuil d'indicibilité mais n'interrompent pas la progression narrative.

Sur le plan pragmatique, l'énonciation reste dominée par le *je*, garantissant une subjectivation forte, mais s'ouvre ponctuellement à une forme générique (*tu sais jamais comment réagir*), activant l'item 7. Cette généralisation introduit une mise à distance énonciative minimale, qui ne réduit toutefois pas l'intensité de l'implication. L'agentivité demeure très faible : la locutrice exprime une volonté d'action (*j'ai voulu parler*) immédiatement contredite par son incapacité à agir (*j'ai pas pu*). Ce contraste entre intention et paralysie traduit un vécu de passivité contrainte, cohérent avec la sidération corporelle (item 6) qui domine le récit.

Dans les deux récits en français, la langue *in esse* joue ici un rôle moteur dans l'élaboration d'un discours incarné, affectivement dense, articulé autour du corps, de la perception et de la sidération. La continuité observée entre les deux séances confirme la stabilité expressive associée à cette langue, qui permet l'accès à une verbalisation émotionnelle directe. Les phénomènes de dépersonnalisation (items 5, 6) et de reviviscence (items 8, 9) sont particulièrement actifs, tandis que les formes d'agentivité restent inhibées, soulignant une perception de soi comme spectatrice paralysée de l'événement.

Le récit en anglais produit par P08 lors de la première séance active six items de l'échelle SPLIT-10, mais de manière nettement plus modérée que dans sa version française. La langue,

bien que maîtrisée, est mobilisée ici dans un registre plus factuel, avec une expressivité contenue et une focalisation atténuée sur les dimensions corporelles et perceptives. La narration s'ouvre sur une formulation vague (*it was some family thing*, fr. c'était un truc en famille), sans repère spatio-temporel, traduisant d'emblée une posture distanciée et moins ancrée dans la reviviscence. L'extrait suivant illustre cette expressivité réduite :

It was some family thing / I don't know exactly what...People were yelling // I think it was an argument [...] I was just... sitting there // He shouted and...and threw something // A chair hit the wall // Then people screamed // [...] It was hard to breathe // My-my chest hurt and... I don't know // I-I think my heart hurt too // [...] I was there / like... just still // [...] I-I couldn't move // [P08_S1_EN_VFR]

Sur le plan lexical, le vocabulaire est fonctionnel et basique, dominé par des verbes simples (*sit, shout, throw, hurt*, fr. s'asseoir, crier, jeter, faire mal) et par des formulations brèves. Les marqueurs corporels (item 5) apparaissent de manière ponctuelle (*my chest hurt*, fr. j'avais mal à la poitrine ; *I couldn't move*, fr. je ne pouvais pas bouger), sans être développés en descriptions détaillées comme en français. La perception sensorielle (item 8) est réduite et se manifeste entre autres dans l'évocation d'une gêne respiratoire (*it was hard to breathe*, fr. c'était difficile de respirer), formulée sans intensification figurative. On note l'absence d'un lexique métaphorique ou de comparaisons (item 4 inactif). La peur de mourir (item 1) n'est pas explicitement verbalisée, conformément aux récits en français.

Au niveau syntaxique, la narration repose sur des phrases simples, juxtaposées ou coordonnées de manière minimale. Les répétitions contiguës (item 9) sont limitées et traduisent avant tout une recherche de formulation, plutôt qu'un débordement expressif. Un seul énoncé inachevé (item 10) est relevé, sous la forme d'une suspension brève (*and... I don't know*, fr. et... je ne sais pas), qui ne perturbe pas la continuité discursive. L'ensemble reflète un effort de contrôle syntaxique, qui tend à lisser l'émotion.

Du point de vue pragmatique, l'énonciation reste centrée sur le *I* (fr. je), sans ouverture vers des pronoms génériques (item 7 inactif). Le récit adopte une posture factuelle, proche d'un compte rendu des faits, où l'affect est implicite plutôt qu'explicité. L'agentivité est réduite, mais elle n'est pas thématisée comme sidération : l'immobilité (*I was just... sitting there*, fr. j'étais juste... assise là ; *I-I couldn't move*, fr. je ne pouvais pas bouger) est décrite plutôt que vécue comme une expérience subjective de paralysie. Cette neutralisation affective confirme l'effet de filtre propre à la *langue in fieri*, qui canalise l'effort vers la structuration lexicale et syntaxique au détriment de la saturation expressive.

Le récit en anglais produit lors de la deuxième séance confirme cette dynamique contenue. Le schéma narratif reste linéaire et factuel, sans ancrage spatio-temporel explicite.

L'expressivité demeure modérée, malgré une fluidité linguistique assurée. L'extrait suivant en donne un aperçu :

I saw him throw it / like...really fast // [...] And then I didn't hear anything else... My legs – my legs froze // I – I couldn't move / couldn't breathe either // [...] You don't know what to do...I felt...dizzy... just for a second // [...] And I – I tried to... I mean ... I wanted to try to stop him...but and then he...I don't know...how to describe it // [P08_S2_EN_VFR]

Sur le plan lexical, on note une légère progression dans la verbalisation sensorielle, avec des mentions corporelles directes : *legs froze* (fr. mes jambes se sont figées), *couldn't breathe* (fr. je ne pouvais pas respirer), *felt dizzy* (fr. je me suis senti étourdi). Ces sensations sont exprimées de façon brève et sans approfondissement figuratif, confirmant l'absence de comparaisons ou métaphores (item 4 inactif). L'emploi récurrent du verbe *try* (fr. essayer) met en évidence une tension entre intention d'action et impossibilité de réaction, mais cette tension n'est pas amplifiée par un lexique émotionnel développé.

Au niveau syntaxique, les répétitions (item 9) se concentrent sur des éléments grammaticaux ou des amorces phrastiques, comme *I – I tried to...* (fr. je – je voulais essayer de...) ou *I mean...* (fr. je veux dire...), qui traduisent davantage l'effort de formulation que la saturation expressive. Les énoncés inachevés (item 10) marquent des hésitations explicites, par exemple *I wanted to try to stop him...but and then he...I don't know...how to describe it* (fr. je voulais essayer de l'arrêter...mais...et après il...je ne sais pas...comment le décrire), qui reflètent à la fois une difficulté à trouver les mots et un blocage lié à la charge traumatique. Le rythme global demeure stable, sans ruptures prosodiques majeures.

Sur le plan pragmatique, on relève l'apparition ponctuelle d'un pronom générique dans *You don't know what to do* (fr. tu ne sais pas quoi faire), qui traduit une tentative de distanciation énonciative et une mise en généralité de l'expérience (item 7 activé marginalement). Cette insertion contraste avec la prédominance du *I* (fr. je), qui maintient la narration dans une subjectivité incarnée. Le récit reste globalement contrôlé, orienté vers une restitution factuelle, avec peu d'indices d'élaboration affective ou de débordement émotionnel.

Dans l'ensemble, les récits en anglais mobilisés par P08 se distinguent par leur expressivité contenue, leur structure linéaire et leur orientation factuelle. Si certains marqueurs SPLIT-10 sont activés, ils apparaissent de manière ponctuelle, souvent sous forme de notations descriptives isolées, et rarement comme éléments structurants du récit. Le contraste est net avec les productions en français, où l'expression corporelle et perceptive, soutenue par des répétitions expressives et des énoncés inachevés, constitue l'ossature de la remémoration.

L'analyse des récits de P08 confirme la dissymétrie expressive nette mise en évidence par le tableau présenté en début d'analyse : en français, langue *in esse*, l'activation des items SPLIT-10 est à la fois dense et stable : les récits sont fortement ancrés dans le corps, la perception, et le

rythme prosodique, avec une structuration narrative incarnée, affectivement chargée et ponctuellement figurative. La narration y est marquée par des effets de sidération localisée, et une dissociation partielle, sans que la syntaxe ne soit jamais désorganisée. Les répétitions contiguës sont très nombreuses et systématiquement expressives, soutenant une reviviscence affective directe. En anglais, langue *in fieri*, les récits restent moins intenses, plus linéaires et factuels. Les marqueurs corporels et perceptifs sont présents mais réduits, les répétitions relèvent davantage d'un ralentissement phrastique que d'une tension expressive, et la mise en scène émotionnelle est globalement atténuée. L'apparition tardive d'un pronom générique dans le second récit marque un début de mise à distance cognitive, sans réelle dynamique d'amplification.

Cette opposition illustre clairement l'effet modulateur de la langue *in fieri* sur l'expression du trauma : malgré une compétence solide en anglais, P08 mobilise cette langue selon une logique de récit régulé, là où le français permet une exposition émotionnelle plus frontale, traversée par le corps, le rythme et la sensation.

Dans ce contexte, le second participant de ce profil présente une configuration comparable, même si l'expression en langue *in fieri* est cette fois-ci marquée par l'apparition d'interférences linguistiques. Conformément à la méthodologie exploitée dans le cadre du corpus franco-italien, le tableau récapitulatif ci-dessous synthétise les tendances expressives de P14 :

Code participant	P14 ²³⁹
Événement	Viol
Bilan langue <i>in esse</i> (français)	Activation soutenue des items 5, 6, 8, 9 et 10 ; activation ponctuelle des items 2, 3 et 4 ; absence des items 1 et 7
Bilan langue <i>fieri</i> (anglais)	Activation réduite des items 2, 3, 5, 6, 8 et 9 ; items 2 et 3 absents en séance 2 ; items 1, 4, 7 et 10 absents ; formulation fluide
Bilan séance 1 (français > anglais)	En français, réactivation nette des marqueurs expressifs ; en anglais, retrait énonciatif plus marqué, avec formulations générales et prise de distance affective perceptible
Bilan séance 2 (anglais > français)	Le récit en anglais maintient une posture énonciative distanciée, sans activation des marqueurs de déréalisation ; en français, les marqueurs expressifs sont réactivés, notamment sur le plan sensoriel et corporel, avec une dynamique émotionnelle plus soutenue
Sous-syndromes observables	Quatre sous-syndromes sont observables : déréalisation (items 2, 3, 4), dépersonnalisation (items 5, 6), reviviscences (items 8, 9), indicibilité marginale (item 10)
Spécificités observées	Absence totale en anglais d'items activés en français ; formulation stable en langue <i>in fieri</i> , interférences et répétitions contiguës liées à l'effort de formulation très peu présentes

Tableau 35. Synthèse des tendances expressives observées (P14)

Le tableau récapitulatif des activations SPLIT-10 pour le participant P14 met en évidence un écart expressif marqué entre les deux langues mobilisées. Le français, langue *in esse* du locuteur, donne lieu à une narration riche en marqueurs sensoriels et corporels, avec une activation

²³⁹ Cf. Annexe G2.1a pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

soutenue des items 5, 6, 8, 9 et 10. Cette expressivité se manifeste de façon cohérente sur les deux séances, confirmant le rôle structurant du français dans la remémoration affective de l'événement. Si les marqueurs de déréalisation (items 2, 3, 4) sont présents, ils restent ponctuels, tandis que les indices de sidération et d'indicibilité apparaissent de façon ciblée dans les moments de saturation.

À l'inverse, les récits en anglais, mobilisé comme langue *in fieri*, adoptent une posture plus stable et distanciée. L'activation des items SPLIT-10 y est sensiblement réduite, avec une absence complète des items 1, 4, 7 et 10, et une disparition progressive des marqueurs de déréalisation en seconde séance. Les quelques éléments perceptifs et corporels (items 5, 6, 8) sont exprimés sans charge affective marquée, et les répétitions contiguës restent rares, traduisant une formulation fluide mais peu engagée émotionnellement. L'usage de l'anglais semble ici répondre à une logique de préservation énonciative, en maintenant une distance entre le locuteur et le contenu traumatique.

La comparaison interlinguistique révèle ainsi une dissymétrie expressive caractéristique du profil 1, où la langue *in esse* soutient l'implication émotionnelle et corporelle, tandis que la langue *in fieri* favorise un récit plus contrôlé, centré sur la cohérence discursive. Cette dissociation entre implication affective et stabilité formelle est renforcée par l'absence totale, en anglais, des items 4 et 10, activés en français. Ces observations viennent clore l'analyse des locuteurs du premier profil.

2.2.2. Profil 2

L'étude se poursuit désormais avec le profil numéro 2, qui réunit trois participants ayant également le français comme langue *in esse* et l'anglais comme langue *in fieri*, mais dont l'événement traumatique s'est déroulé cette fois en contexte anglophone. Cette configuration, plus contrastée sur le plan situationnel, permet d'examiner les effets conjugués du statut linguistique et du contexte d'occurrence sur la dynamique expressive des récits. L'analyse commence par le cas de P25, pour lequel nous proposons ci-dessous un tableau récapitulatif des occurrences des items de la grille SPLIT-10 dans la totalité de ces récits :

	[P25 S1 FR VEN]	[P25 S1 EN VEN]	[P25 S2 EN VEN]	[P25 S2 FR VEN]
Total mots	2104	1476	1395	2160
Item 1	0	0	0	0
Item 2	1	0	0	2
Item 3	2	1	2	2
Item 4	1	0	2	2
Item 5	16	5	4	17
Item 6	5	2	2	4
Item 7	2	2	2	2
Item 8	14	5	4	15

Item 9	96	21	22	99
Item 10	2	3	3	2

Tableau 36. Occurrences des items de l'échelle SPLIT-10 dans les récits de P25

Le tableau SPLIT-10 de P25 met en évidence une dissymétrie expressive marquée entre les récits en français (langue *in esse*) et ceux en anglais (langue *in fieri*). En français, on observe une activation élevée et constante des items liés à la dépersonnalisation (items 5 et 6), à la reviviscence (items 8 et 9) et, dans une moindre mesure, à la déréalisation (items 2 à 4) et à l'indicibilité (item 10). Cette densité traduit une implication affective forte, avec un ancrage corporel et perceptif soutenu. En anglais, bien que les mêmes items soient activés, exception faite pour l'item 4 en séance 1, leur fréquence reste nettement inférieure, et leur distribution plus uniforme, suggérant une mise à distance émotionnelle et un effort de structuration plus stable. La répétition des tendances sur les deux séances renforce l'idée d'une asymétrie constante entre les langues mobilisées.

Les deux récits en français produits par P25 présentent une densité expressive élevée, en cohérence avec l'activation marquée des items 5, 6, 8, 9 et 10 de l'échelle SPLIT-10. Le premier récit en français de P25, produit lors de la première séance, se distingue par une forte densité expressive, centrée sur la corporéité et les perceptions immédiates. La narration s'ouvre sur un cadre spatio-temporel minimal (*c'était dans le métro... il faisait nuit*), qui permet d'ancrer la scène mais sans construire une temporalité détaillée (item 2 faiblement activé). L'entrée est immédiatement suivie par une saturation corporelle (*gorge nouée, souffle coupé, jambes figées*), activant nettement l'item 5, et par des perturbations sensorielles centrées sur la respiration et l'audition (item 8). La déréalisation (item 3) apparaît ponctuellement dans *je croyais que c'était un rêve*, renforçant l'impression d'un vécu irréel.

Sur le plan lexical, le vocabulaire mobilisé est simple et directement ancré dans l'expérience somatique, sans recours à des métaphores complexes. Les comparaisons présentes (*comme si j'étais toute seule, comme si j'étais piégée*) relèvent de formes usuelles, traduisant davantage une approximation descriptive qu'une élaboration figurative. La peur n'est pas formulée explicitement, mais elle transparaît à travers l'insistance sur l'impuissance corporelle.

Au niveau syntaxique, la narration reste globalement linéaire, mais rythmée par de nombreuses répétitions contiguës (item 9), qui traduisent une oralité heurtée : *j'ai baissé les yeux et-et j'ai serré mon sac ; quand-quand tu es choqué*. Ces reprises ne désorganisent pas le fil narratif : elles marquent des points de tension expressive, correspondant à des moments de sidération. L'item 10 est ponctuellement activé, par exemple lors de la description de la perte de souffle : *j'arrivais plus à respirer / j'étais...*, où l'énoncé suspendu matérialise un seuil d'indicibilité sans effondrement discursif.

Du point de vue pragmatique, le récit reste fortement subjectivé. Le « je » domine largement, mais il est ponctuellement relayé par un « tu » générique (*fr. quand tu es choqué comme ça*), ce qui active l'item 7. Cette alternance introduit une tentative de mise en commun du ressenti, sans effacer l'ancrage subjectif principal. Ni discours direct ni présent historique ne sont employés : la narration se situe entièrement dans le passé, en position de remémoration.

En termes d'agentivité, la locutrice insiste sur son impuissance. Elle décrit son incapacité à agir ou à demander de l'aide (*j'ai même pas réussi à demander de l'aide ; tu ne sais pas quoi faire*). L'agresseur n'est pas décrit de manière détaillée, mais son action domine en arrière-plan, tandis que la narratrice se représente comme paralysée et soumise à des sensations corporelles incontrôlables. Le contraste agentif est donc implicite : l'agentivité du « je » est réduite au minimum, absorbée par la sidération physique et la perception sensorielle.

L'extrait suivant illustre ces caractéristiques :

C'était dans le métro... j'étais fatiguée / il faisait nuit // [...] Je me rappelle très bien du moment où il est monté dans la rame // J'ai baissé les yeux... j'ai serré mon sac contre moi // Il s'est approché et... j'avais la gorge nouée / j'arrivais plus à respirer... j'étais... J'ai même pas réussi à demander de l'aide // Quand-quand tu es choqué comme ça... c'est-c'est juste pas possible // Tu-tu ne sais pas quoi faire quoi... tout simplement // [...] Je croyais que-que c'était un rêve et-et que j'allais me réveiller mais... mais c'était pas comme dans un rêve non... c'était-c'était vrai // [P25_S1_FR_VEN]

Cette dynamique se prolonge dans le second récit en français, où la référence au corps demeure centrale, soutenue par un vocabulaire lié à la dimension corporelle et par des perceptions immédiates. Les items 5 et 8 sont activés de manière récurrente : le corps est décrit comme figé (*mes jambes elles – elles réagissaient plus*), tandis que la perception sensorielle est marquée par une forme de blocage auditif (*j'entendais rien comme si j'étais toute seule*). L'extrait suivant illustre cette configuration expressive :

C'était à la station [nom de la station] / j'étais debout près des-des portes // [...] Il m'a-il m'a regardée comme si j'étais un bout de viande quoi // [...] Je crois que j'ai – j'ai juste serré les dents vous voyez ? [...] Je pouvais pas bouger / mes jambes elles – elles réagissaient plus... Y avait des gens autour / mais j'entendais rien... comme si j'étais toute seule là-dedans // [...] J'ai – j'ai regardé les portes / mais elles restaient fermées... comme si... comme si j'étais piégée // [...] On ne devrait pas avoir à-à subir ça on-on devrait vivre dans un monde... je sais pas... mais-mais c'est pas acceptable // [P25_S2_FR_VEN]

Du point de vue de la syntaxe, le récit conserve une organisation linéaire, ponctuée de nombreuses répétitions contiguës (item 9) qui scandent l'énonciation. Les énoncés inachevés (item 10) apparaissent à deux reprises, marquant des zones de tension expressive plus que de véritables ruptures formulationnelles. Ces disfluences accentuent la charge affective tout en maintenant la cohérence discursive.

Sur le plan pragmatique, l'énonciation alterne entre un « je » narratif fortement subjectivé et des généralisations collectives (*on ne devrait pas avoir à subir ça ; on devrait vivre dans un monde...*), activant l'item 7. Ces passages élargissent le récit à une perspective collective, mais sans atténuer l'implication personnelle : ils fonctionnent comme une tentative de mise à distance minimale, sans effacement énonciatif.

Enfin, du point de vue de l'agentivité, l'impuissance domine. Le narrateur rapporte une action minimale (*j'ai juste serré les dents*), aussitôt contrebalancée par l'immobilité et la sidération corporelle (*je pouvais pas bouger*). Le contraste agentif est marqué : l'agresseur est sujet des verbes d'action (*il m'a regardée, il m'a pris*), tandis que le « je » reste assigné à une posture de témoin sidéré de son propre vécu. Cette asymétrie confirme que la narration se construit sur la perte d'agentivité, vécue et verbalisée comme un blocage radical.

Ces deux extraits montrent ainsi que le français, langue *in esse*, soutient une mise en récit incarnée, centrée sur la perception immédiate et les réactions corporelles. Les marqueurs de dépersonnalisation et de reviviscences dominant, dans une structure syntaxique globalement stable, même si pointée de répétitions contiguës.

Les récits en anglais, produits dans une langue mobilisée ici comme langue *in fieri*, se distinguent par une expressivité contenue et une posture énonciative marquée par la régulation et la retenue. Si la structure narrative reste globalement fidèle à celle des récits en français, l'investissement affectif y est moins incarné, et les marqueurs de reviviscence apparaissent atténués.

Sur le plan lexical, les formulations privilégient la stabilité factuelle et l'enchaînement des actions plutôt que leur retentissement émotionnel. Les affects sont évoqués en creux, à travers des périphrases négatives ou des expressions minimales, comme *I stayed still* (fr. je suis restée immobile), *I didn't know what to do* (fr. je ne savais pas quoi faire) ou encore *I don't remember much* (fr. je ne me souviens pas de grand-chose). Le champ sensoriel est peu développé : quelques références corporelles apparaissent (gorge, jambe, main), mais elles restent allusives et ne s'accompagnent pas d'un vocabulaire somatique détaillé. La sidération est mentionnée sans amplification figurative, dans des formules simples comme *I froze* (fr. je me suis figée) ou *I couldn't move* (fr. je ne pouvais pas bouger).

Sur le plan syntaxique, la linéarité domine. Le récit progresse par phrases brèves et coordonnées, globalement maîtrisées, sans effondrement structurel. Les répétitions phrastiques et les reprises immédiates, fréquentes, traduisent davantage un effort de régulation discursive qu'une désorganisation affective. Les énoncés inachevés sont rares, et les hésitations restent localisées, ce qui maintient la cohérence narrative. Cette stabilité syntaxique participe à une mise à distance du vécu, limitant les débordements émotionnels.

Du point de vue pragmatique, le récit manifeste plusieurs indices de retrait énonciatif. L'usage du pronom générique *you don't know what to do* (fr. tu ne sais pas quoi faire) introduit une mise à distance affective, inscrivant l'expérience dans une généralisation qui atténue l'implication subjective directe. De même, certaines formulations au passif comme *it felt like it was someone else* (fr. c'était comme si c'était quelqu'un d'autre) traduisent une posture distanciée. L'extrait suivant, issu du premier récit en anglais, illustre cette expressivité contenue, marquée par une atténuation des marques affectives :

He was looking at me like-like was a-a piece of meat // [...] He came closer / I stayed still...I mean / I didn't know what to do // I just held my bag and waited // [...] He touched my-my leg and-and I stayed still // Maybe it was five minutes or...more...I don't remember much after that // [...] You don't know what to do when-when that happens to you // You just...it's terrible to-to live that // [P25_S1_EN_VEN]

Dans le second récit en anglais, la posture de retrait se confirme et s'accroît, avec une dissociation plus explicite qu'en première séance. Le récit s'organise autour d'énoncés factuels et d'autodescriptions minimales, mais laisse transparaître des zones de déréalisation et de désaffectation corporelle.

Sur le plan lexical, les termes employés restent simples, mais plusieurs formulations signalent une distanciation explicite. L'emploi de *It felt like I wasn't really there...like it was someone else* (fr. c'était comme si je n'étais pas vraiment là...comme c'était quelqu'un d'autre) traduit une dissociation nette (item 3). La sidération corporelle (item 6) est brièvement formulée par *I guess I froze* (fr. je crois que je me suis figée), *I couldn't move* (fr. je ne pouvais pas bouger), qui expriment l'impuissance sans dramatisation. Les marqueurs corporels (item 5) apparaissent de manière restreinte mais significative : *my throat was tight* (fr. ma gorge était serrée), *my hands were... I don't know* (fr. mes mains étaient... je ne sais pas). L'émotion est exprimée par défaut, à travers une absence déclarée : *I felt nothing* (fr. je n'ai rien ressenti).

Sur le plan syntaxique, la narration reste linéaire, structurée par des phrases courtes et répétées. Les répétitions contiguës (item 9) apparaissent, mais elles relèvent davantage de l'hésitation que d'une tension expressive saturée. Les énoncés inachevés (item 10) sont davantage présents qu'en français, par exemple *my hands were... I don't know*, qui traduit à la fois une hésitation linguistique et une indicibilité.

Du point de vue pragmatique, la généralisation énonciative *you don't imagine that it can happen to you* (fr. tu n'imagines pas que ça peut t'arriver à toi) illustre un effort de mise à distance, mobilisant l'item 7. Ce glissement vers le générique inscrit l'expérience dans une portée plus large, tout en réduisant l'exposition subjective. L'absence de repères spatio-temporels (item 2 inactif) confirme une narration centrée sur l'instant, sans cadre contextuel.

Sur le plan de l'agentivité, le récit insiste sur une posture passive : *I just watched* (fr. j'ai juste regardé), *I just stood there* (fr. je suis juste restée là). L'agresseur, bien que sujet de quelques verbes d'action (*he put his hand on my leg*, fr. il a mis sa main sur ma jambe), n'est pas développé ; la focalisation se fait sur la non-réaction du narrateur, réduite à un corps figé et une subjectivité dissociée. L'agentivité est donc effacée, remplacée par un récit de l'immobilité et de l'évitement. L'extrait suivant illustre ces phénomènes :

You-you don't imagine that-that it can happen to you but...I didn't think that could happen to me // [...]. He put his hand on my-on my leg and I-I just watched // [...] I-I wasn't there and it-it couldn't be real // [...] He didn't say anything // I didn't say anything...It was like... I was stuck there / I mean...I guess I froze... I couldn't move / I – I just stood there / looked down // [...] My throat was tight and my hands were... I don't know... I remember I thought / just wait / he'll leave... I felt nothing...nothing // It felt like I wasn't really there...like it was someone else // [P25_S2_EN_VEN]

Dans l'ensemble, les deux récits en anglais traduisent un traitement affectif modéré de l'expérience, où le geste figé, les formules modales et les focalisations distantes suggèrent un effort d'élaboration sans immersion émotionnelle. L'anglais, en tant que langue *in fieri*, permet ici une verbalisation contrôlée du trauma, sans effondrement ni déni, mais avec une expressivité affective nettement plus contenue que dans les récits en langue *in esse*.

Les récits de P25 illustrent une configuration intersystémique nette, dans laquelle la langue *in esse* soutient une narration fortement incarnée, tandis que l'anglais, mobilisé comme langue *in fieri*, fonctionne davantage comme vecteur de restitution que d'implication affective. Les récits en français se caractérisent par une implication corporelle marquée, une densité sensorielle élevée et une prosodie scandée par des répétitions contiguës nombreuses et expressives. Les formulations y sont précises et soutenues par une tension discursive constante. Les marques de sidération, de figement et de distorsion perceptive y apparaissent de manière récurrente, sans altération syntaxique ni débordement figuratif. Dans cette langue subjectivement appropriée, la mise en mots du trauma s'opère selon une logique de reviviscence maîtrisée, centrée sur le ressenti corporel et la mémoire sensorielle.

À l'inverse, les récits en anglais — bien que syntaxiquement stables et globalement structurés — traduisent une expressivité atténuée. Les références corporelles y sont plus allusives, les perceptions moins détaillées, et les répétitions, moins marquées, relèvent davantage d'un travail d'autorégulation phrastique que d'une dynamique affective. L'apparition de généralisations dépersonnalisées, conjuguée à l'absence d'ancrage spatio-temporel explicite, confère au récit une tonalité plus distante, où l'événement est restitué de façon factuelle, parfois quasi clinique. L'anglais apparaît ainsi comme un support de mise à distance, offrant un cadre narratif maîtrisé mais émotionnellement filtré.

Le contexte anglophone de l'événement ne suffit pas à infléchir cette dynamique : malgré l'immédiateté situationnelle, c'est bien la langue *in esse* qui permet une verbalisation incarnée et émotionnellement investie. Le contraste entre les deux langues révèle une répartition fonctionnelle claire : le français agit comme vecteur de réactivation sensorielle et d'expression corporelle, tandis que l'anglais assure une mise en récit régulée, marquée par la retenue et l'économie affective.

Dès lors, l'analyse des manifestations verbales de P25 met en évidence l'effet conjugué du rapport cognitif entre le locuteur et les langues qu'il parle sur la dynamique expressive des récits : le français, langue *in esse*, y soutient une narration incarnée et rythmée, tandis que l'anglais, bien que langue du contexte, reste une langue dépourvue d'ancrage subjectif.

Cette tendance est entre autres confirmée chez les deux autres participants du profil 2, P37 et P40, qui présentent une configuration identique. Le tableau ci-dessous synthétise les traits expressifs majeurs observés dans leurs récits :

Code participant	P37 ²⁴⁰	P40 ²⁴¹
Événement	Aggression sexuelle	Attouchement
Bilan langue <i>in esse</i> (français)	Activation soutenue des items 2, 4, 5, 6, 7, 8 et 9 ; absence des items 1 et 3 ; item 10 activé ponctuellement	Activation marquée des items 5, 6, et 8, avec un pic notable de répétitions contiguës (item 9) ; activation faible des items 7 et 10 ; absence des items 1 à 4
Bilan langue <i>in fieri</i> (anglais)	Activation réduite des items 5, 6, 8, 9 et 10 ; absence des items 1,3 et 4 ; activation des items 2 et 7 en séance 2 ; présence ponctuelle d'interférences linguistiques et de phénomènes de code-switching intra-phrastique	Activation faible des items 5,6,7 et 9 ; activation marginale de l'item 10 ; activation de l'item 7 plus remarquable en séance 2 ; absence des items 1 à 4 ; répétitions contiguës et ruptures syntaxiques principalement liées à l'effort de formulation
Bilan séance 1 (français > anglais)	Récit en français centré sur les perceptions corporelles et la description des faits ; récit en anglais plus discontinu, marqué par des hésitations liées à la recherche lexicale et à l'effort de formulation	Récit en français marqué par des références fréquentes au corps et aux perceptions ; récit en anglais visiblement moins chargé émotionnellement, avec activation réduite des marqueurs et répétitions surtout liées à la formulation
Bilan séance 2 (anglais > français)	Usage plus net de généralisations en anglais et activation d'items absents en séance 1 (items 2 et 7) ; en français, forte réactivation des marqueurs expressifs corporels et sensoriels	Dépersonnalisation manifeste en anglais par l'emploi des pronoms génériques, mais dimension corporelle et perceptive limitées ; en français, activation forte des items 5, 6, 8 et 9
Sous-syndromes observables	Quatre sous-syndromes sont observables : déréalisation (items 2 et 4), dépersonnalisation (items 5, 6, 7), reviviscences (items 8, 9) et indicibilité (item 10)	Trois sous-syndromes sont observables : dépersonnalisation (items 5, 6 et 7), reviviscences (items 8 et 9) et indicibilité (item 10)
Spécificités observées	Présence de phénomènes de code-switching ; métaphores absentes en	Références au corps et aux perceptions très limitées en langue <i>in fieri</i> , mais

²⁴⁰ Cf. Annexe G2.2 pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

²⁴¹ Cf. Annexe G2.3a pour le tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025).

	langue <i>in fieri</i> ; structuration du récit très différente entre les deux langues	dépersonnalisation manifeste (cf, séance 2) ; ruptures syntaxiques fréquentes dans les deux langues, mais interprétation divergente

Tableau 37. Synthèse des tendances expressives observées (P37, P40)

Les participants P37 et P40, bien que confrontés à des événements de nature et d'intensité différentes, présentent une tendance expressive convergente : en français, leurs récits sont marqués par une forte implication corporelle, une densité sensorielle et une tension rythmique significative, que traduisent l'activation des items 5, 6, 8 et 9, ainsi que l'usage ponctuel des métaphores et des généralisations. Cette expressivité s'ancre dans un récit souvent linéaire mais incarné, révélant une mise en mots affective directe propre à la langue *in esse*. En revanche, les récits produits en anglais présentent une expressivité atténuée, bien que formulés de manière fluide. Chez P37, la narration en anglais est ponctuée d'interférences et de phénomènes de code-switching intra-phrastique, signalant une instabilité linguistique partielle malgré un niveau fonctionnel. Chez P40, les ruptures syntaxiques sont plus nombreuses, mais elles relèvent majoritairement d'un effort de formulation et non d'un effondrement expressif. Dans les deux cas, l'anglais agit comme langue de retrait, avec une activation réduite des marqueurs sensoriels, corporels et prosodiques, malgré la présence accrue de pronoms génériques qui traduisent une tentative de dépersonnalisation. De plus, les différences entre les langues sont d'autant plus nettes en seconde séance, où l'amplification des marqueurs expressifs en français contraste fortement avec la mise à distance affective constante en anglais, confirmant une dissymétrie structurelle et stylistique.

Dès lors, ensemble des analyses menées sur les corpus *LIF-FR-EN* et *LIF-FR-IT* fait apparaître une tendance constante : la langue *in esse* constitue pour tous les locuteurs le vecteur privilégié de l'expression traumatique incarnée, tandis que la langue *in fieri* fonctionne comme langue de mise à distance, plus factuelle, moins corporelle, et souvent marquée par des ajustements phrastiques. Cette dissymétrie expressive ne dépend ni du contexte de l'événement ni du niveau de compétence, mais du statut subjectif de la langue mobilisée. Même lorsque l'événement s'est déroulé dans le contexte de la langue *in fieri*, celle-ci ne soutient qu'une expressivité restreinte. En français (langue *in esse*), les récits sont densément corporels, rythmés et sensoriels ; en anglais ou en italien (langue *in fieri*), la parole se régule, s'universalise ou se tient à distance. L'exemple de P40, chez qui la dépersonnalisation en anglais s'exprime avec netteté par l'usage accru de pronoms génériques et l'effacement du corps, illustre clairement ce glissement.

Ces observations invitent à interroger la manière dont ces dynamismes subjectifs se manifestent au-delà du verbal. La section suivante se concentre sur les manifestations non-

verbales en contexte intrasystémique, afin d'examiner comment le geste, le regard, les expressions faciales ou la prosodie viennent prolonger, renforcer ou infléchir les effets de langue observés dans le récit.

3. Manifestations non-verbales intrasystémiques : langue *in esse* x vs langue *in esse* y

Le troisième volet de ce chapitre poursuit l'analyse intrasystémique engagée précédemment pour les manifestations verbales, en portant désormais l'attention sur les manifestations non-verbales observables dans les récits produits en deux langues *in esse*. Dans ce contexte, notre analyse vise à mettre en évidence les variations expressives du registre non-verbal selon la langue mobilisée, en s'intéressant notamment aux gestes, aux mimiques faciales, aux orientations du regard et à la prosodie.

Notre démarche conserve une dimension exploratoire : il s'agit moins d'établir des régularités universelles que d'identifier des tendances expressives saillantes dans un corpus limité mais contrasté. Cette orientation tient notamment au fait que nous avons élaboré notre propre grille d'analyse des manifestations non verbales, actuellement mise à l'épreuve sur notre corpus. L'absence de codage uniforme préexistant dans ce domaine et l'introduction de balises spécifiques adaptées à notre protocole renforcent également le caractère exploratoire de cette approche. À ce titre, l'analyse repose sur un sous-échantillon de quatorze participants, répartis selon la combinaison des langues *in esse* mobilisées par les locuteurs : cinq d'entre elles concernent des participants ayant un rapport *in esse* x avec le français et *langue in esse* y avec l'italien, cinq entretenant un rapport *in esse* x avec le français et *in esse* y avec l'anglais, deux présentant un rapport inverse (anglais *in esse* x, français *in esse* y), et deux entretenant un rapport *in esse* x avec l'italien *in esse* y avec le français.

L'analyse des données non-verbales repose sur un traitement contrastif des récits produits par les participants au cours des deux séances d'entretien, en tenant compte des langues mobilisées, du rapport cognitif que le locuteur entretient avec ces dernières, ainsi que du contexte linguistique de l'événement relaté. Pour chaque participant, un ensemble restreint mais représentatif d'extraits est sélectionné de manière à refléter les dynamiques expressives globales du récit dans chaque langue. Afin de préserver la lisibilité, les balises techniques issues du codage n'ont pas été conservées : seuls les items activés apparaissent dans les extraits, tandis que les indices annotés ne débouchant pas sur une activation (par exemple les variations de débit et de ton) ont été supprimés.²⁴².

²⁴² La présentation des extraits repose sur une convention simplifiée. Pour les items 1, 5, 6, 7 et 10 (à l'exception des pauses prosodiques, qui ne peuvent pas être co-verbales), un terme en *italique* suivi d'un item entre crochets indique

Afin d'illustrer les principales dynamiques expressives relevées, une analyse approfondie est menée pour un participant représentatif de chaque tendance observée. Celle-ci comprend un tableau récapitulatif de l'activation ou de l'absence des items issus de notre grille d'interprétation, ainsi qu'un commentaire linéaire des récits dans leur ensemble, accompagné d'un extrait²⁴³ réduit mais significatif issu du récit original. Pour les locuteurs présentant des dynamiques similaires, un tableau synthétique est proposé en complément. Par souci de lisibilité, les tableaux complets d'activation des items NV-SPLIT-10 dans les récits des locuteurs en question seront présentés en annexe.

Tout au long de notre analyse chaque récit est identifié selon le format suivant :

[code locuteur_séance_langue_contexte linguistique]²⁴⁴

Dans ce contexte, une attention particulière est portée aux divergences expressives entre les deux langues *in esse* mobilisées, soit-il au niveau de l'amplitude gestuelle²⁴⁵, de la fréquence des gestes illustreurs, de la qualité des expressions faciales ou de la dynamique prosodique. L'objectif de notre analyse est ainsi de mettre en lumière les effets du *sentiment linguistique* sur la mobilisation des ressources non verbales, en cohérence avec l'approche psycholinguistique néoténique développée dans les chapitres précédents.

3.1. Corpus LIE-FR-IT

3.1.1. Profil 1

Nous allons à présent procéder à une analyse contrastive des manifestations non-verbales observées dans les récits du corpus LIE-FR-IT, en tenant compte des langues mobilisées et de l'évolution expressive entre les deux séances d'entretien. Dans ce contexte, le premier profil linguistique étudié regroupe quatre participants pour lesquels le français est la *langue in esse x*, l'italien la *langue in esse y*. Dans le cas de ces locuteurs, l'événement s'est déroulé en contexte francophone.

une activation en co-occurrence avec le segment verbal. Lorsqu'un item apparaît isolé, soit avant un terme non italique, soit après sans mise en relief typographique, il correspond à une activation hors parole. Pour les items 2, 3, 4, 8 et 9, l'activation ne dépend pas d'un indice ponctuel mais d'une dynamique cumulative (accumulation, réduction ou augmentation de plusieurs indices). Dans ce cas, l'item est indiqué entre crochets au début de la séquence concernée, puis répété à la fin pour en marquer la clôture.

²⁴³ Lorsque la répartition des indices non-verbaux au sein du récit le permet, les extraits retenus pour l'analyse non verbale correspondent à ceux examinés sur le plan verbal, afin de mettre en évidence l'articulation entre ces deux dimensions.

²⁴⁴ Par exemple : [P03_S2_FR_VFR]. Ce même codage a été appliqué dans le cadre de l'analyse intersystémique des manifestations non-verbales.

²⁴⁵ Avant d'engager l'analyse des données issues du corpus, une précision méthodologique s'impose : le seuil d'activation des différents items non verbaux a été établi par comparaison avec les segments les moins chargés émotionnellement du corpus, à savoir les récits introductifs centrés sur le profil linguistique du locuteur et les séquences finales consacrées à la mise en perspective subjective du ressenti émotionnel en lien avec la langue mobilisée. Ces deux moments, plus distancés sur le plan affectif, ont permis d'identifier une base de référence neutre à partir de laquelle les manifestations expressives ont pu être distinguées, quantifiées et interprétées avec plus de rigueur.

Prenons en considération le cas de P01. Le tableau suivant présente l'activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 pour chacun de ces récits :

	[P01 S1 FR VFR]	[P01 S1 IT VFR]	[P01 S2 IT VFR]	[P01 S2 FR VFR]
Item 1	X	X	X	X
Item 2	X	X	X	X
Item 3	X	X	X	
Item 4	X	X		X
Item 5	X		X	X
Item 6				
Item 7	X	X	X	X
Item 8				
Item 9				
Item 10	X	X	X	X

Tableau 38. Activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 dans le récit de P01

La synthèse des activations des items NV-SPLIT-10 montre que l'expression non-verbale de P01 repose sur un noyau récurrent d'items : la fixation ou l'évitement du regard (item 2), le déplacement du regard et le haussement des sourcils (item 7), ainsi que les blocages et pauses longues (item 10), présents dans l'ensemble des récits. Ces indices traduisent une tension expressive continue, marquée par une instabilité visuelle et des ruptures prosodiques. Les expressions faciales de peur intense (item 1) et la dissociation corporelle (Item 3) apparaissent de façon régulière, suggérant une forte implication émotionnelle et un retrait corporel partiel. L'auto-contact (Item 5) et l'accentuation des gestes illustateurs (Item 4) se manifestent de manière plus ponctuelle, en alternance selon la langue et la séance. À l'inverse, aucune agitation corporelle (Item 6), réactivité physiologique (Item 8) ou mouvement répétitif (Item 9) n'a été relevée. L'ensemble dessine un profil où la charge émotionnelle s'exprime surtout par le regard, les mimiques et les ruptures du flux corporel et verbal.

Lors du premier récit en français, l'expressivité non verbale de P01 s'organise autour d'un ensemble d'indices convergents. L'item 2 (fixation ou évitement du regard) est activé de façon récurrente par une orientation prolongée du regard vers le bas, qui installe la narration dans un régime de retrait visuel marqué. Ce mouvement s'accompagne d'une posture corporelle figée relevant de l'item 3 (dissociation corporelle), où l'immobilité généralisée contraste avec les rares phases de relance gestuelle. L'item 1 (expressions faciales de peur intense) se manifeste lors des passages critiques, par l'élargissement des yeux, la contraction du front et l'élévation des sourcils, configurant une mimique directement associée à la sidération. L'item 4 (gestes illustateurs accentués) apparaît au fil de la description des violences subies : les mouvements de saisie, de poussée et de chute sont mimés avec une forte coïncidence temporelle au discours. L'item 5 (auto-contact) est activé par des gestes centrés sur le torse et les bras, produits lors de l'évocation de la douleur corporelle et traduisant une forme de localisation somatique. L'item 7 (déplacements du regard et haussements de sourcils hors peur) est repérable par des saccades

rapides et des micro-élévations, souvent insérées dans les hésitations narratives. Enfin, l'item 10 (blocages, pauses longues, gestes suspendus) jalonne le récit à travers des ruptures prosodiques et des gestes amorcés puis interrompus, signalant des points de tension expressive. À l'inverse, aucun indice ne renvoie aux items 6 (agitation corporelle), 8 (réactivité physiologique visible) ou 9 (mouvements répétitifs).

L'extrait suivant illustre ces différentes manifestations non verbales, telles qu'elles s'intègrent dans le récit de P01 :

[item 2][item 3] C'était un soir en semaine / je me brossais les dents dans la salle de bain / j'étais seule à l'appartement [item 3][item 2] // [...] [item 3] J'ai entendu un bruit / j'ai entendu *sa voix* [item 1] / il-il était bourré / il criait comme un fou // [...] Il m'a [item 4] attrapée par le bras / et je suis tombée [item 4] / j'ai pas compris tout de suite ce qui se passait [item 10] // [...] [item 3] Je-je suis restée allongée par terre / incapable de bouger [item 3] // [...] [item 3] J'ai cru qu'il-qu'il allait me-me *tuer* [item 1] / je me voyais *morte* [item 1] / *enterrée* [item 1] / comme dans un cauchemar [item 3] // [...] C'était [Item 7] *comme si-comme si* c'était pas réel / tout était *flou* [item 5] / j'ai l'impression que je raconte mon pire cauchemar // [...] J'ai essayé de [item 4] me débattre / mais - mais je savais même plus s'il était encore en train de me frapper ou-ou pas [item 4] [item 10] // Je suis restée là / tout simplement / immobile et-et sous le choc // [...] J'avais mal *partout* [item 5] / dans-dans tout *le corps* [item 5] / j'ai senti *mes doigts* [item 5] / mes doigts se casser [item 5] // [...] On croit qu'on va réagir / *mais* [item 7] en fait [item 10] on reste figée // [...] Il s'est [item 10] bref / je vais pas rentrer dans les détails [item 10] // [P01_S1_FR_VFR]

Lors du second récit en français, ces tendances se confirment et se stabilisent. L'item 2 reste très présent, avec des fixations prolongées vers le sol ou en latéral dans les moments de forte charge émotionnelle. L'item 3 se traduit par une immobilité corporelle persistante dans les segments relatant l'impuissance et la contrainte. L'item 1 demeure actif, bien que de façon légèrement atténuée, avec des expressions faciales de peur marquées mais moins saillantes qu'en première séance. L'item 4 se renforce : les gestes illustreurs sont multipliés pour figurer les agressions (attraper, projeter, repousser), donnant au récit une dimension figurative soutenue. L'item 5 devient particulièrement fréquent, avec des auto-contacts étendus au visage et au cou, révélant une intensification des conduites régulatrices. L'item 7 conserve une régularité dans les micro-déplacements oculaires, et l'item 10 demeure largement représenté par la succession de pauses, hésitations et gestes suspendus. Seule une agitation corporelle mineure peut être notée, sous la forme de micro-balancements non répétés, sans pour autant activer l'item 6.

L'extrait suivant, sélectionné pour sa représentativité, illustre la dynamique expressive dominante de ce récit :

[item 2] C'était un mardi soir / il devait être autour de 23h / j'étais dans la salle de bain / et-et je me brossais les dents [item 2] // [...] J'ai entendu du bruit / j'ai entendu – j'ai entendu quelque chose de *bizarre* [item 7] / je suis sortie / [item 5] et je l'ai *vu* [item 1] // [...] [item 4] Il m'a attrapée par le bras/ il m'a – il m'a poussée contre le mur / genre d'un coup là il me prend [item 4] / et-et trois secondes après [item 10] je vois que-qu'il veut *me faire* [item 5] mal / et-et il dit un truc qui-qui me surprend [item 7][item 10] de-de lui / il me [item 5] dit : je vais t'apprendre le respect moi / tu vas

voir // [...] [item 2] J'ai senti – *j'ai senti* [item 5] que je tombais / mais je – je suis restée *figée* [item 1][item 2] // [...] [item 4] J'ai essayé – j'ai essayé de crier / mais rien / rien – rien ne sortait [item 4] [item 10] // [...] J'avais mal – j'avais mal *partout* [item 5] / je sentais plus – plus rien // [...] Je – je savais pas *quoi faire* [item 7] / il – il me faisait *peur* [item 1] // [...] Je – je pensais qu'il allait me *tuer* [item 1] // [P01_S2_FR_VFR]

Dans l'ensemble, les deux récits en français de P01 activent principalement les items 1, 2, 3, 4, 5, 7 et 10, dessinant une configuration expressive cohérente. Celle-ci repose sur l'articulation entre retrait visuel, sidération posturale, intensité mimique, gestes figuratifs et auto-contacts régulateurs, tous scandés par des blocages prosodiques. L'absence d'agitation diffuse, de réactivité physiologique visible et de mouvements répétitifs souligne que l'expressivité non verbale de P01 se concentre sur une dynamique structurée et focalisée, où le regard, la mimique et le geste constituent les principaux vecteurs de la remémoration traumatique.

Lors du premier récit en italien, plusieurs items de la grille NV-SPLIT-10 sont activés de manière saillante. L'item 1 (expressions faciales de peur intense) est visible dès l'ouverture, par l'élargissement des yeux et l'élévation des sourcils. L'item 2 (fixation ou évitement du regard) se traduit par de longues fixations vers le bas, souvent associées aux repères spatio-temporels, configurant un régime de retrait visuel. L'item 3 (dissociation corporelle) est manifeste dans la rigidité posturale et la raréfaction des mouvements corporels lors des passages relatant l'impression d'irréalité. L'item 5 (auto-contact) apparaît ponctuellement, lorsque la narratrice se touche le visage et les bras en évoquant ses blessures et la douleur corporelle. L'item 7 (déplacements du regard / haussements de sourcils hors peur) est marqué par des micro-évitements et des mouvements latéraux, souvent concomitants aux hésitations verbales. Enfin, l'item 10 (blocages, pauses longues, gestes suspendus) structure fortement le récit : pauses silencieuses, gestes amorcés puis interrompus, ralentissements prosodiques qui signalent une surcharge expressive. Aucun indice relevant des items 6, 8 ou 9 n'est relevé dans cette première séance.

L'extrait suivant en offre une illustration synthétique et fidèle :

[item 2][item 3] Ero in bagno / era martedì sera / saranno state le - le undici [item 3][item 2] // [...] [item 3] Non ho realizzato subito cosa - quello che stava succedendo / mi ha presa alla sprovvista / cioè / non mi sembrava vero [item 3] // [...] [item 4] Era indemoniato / non so [item 10] era un fiume in piena di-di insulti / mi ha preso per il - il braccio e me lo ha stretto forte [item 4] // [...] [item 3] Avevo lividi-lividi ovunque / avevo l'occhio destro gonfio / sono rimasta di sasso / ero-ero *pietrificata* [item 7] // [...] non-non sentivo più niente / non mi sembrava reale [item 3] // [...] E mi ha anche... [item 10] no vabbè non-non ha senso fare tutta l'anamnesi medica [item 10] // [...] Mi sono detta che mi avrebbe [item 7][item 10] che - che non ne sarei uscita *viva* [item 1] // [P01_S1_IT_VFR]

Lors du second récit en italien, les mêmes items se réactivent mais avec une intensité atténuée. L'item 1 reste présent, notamment lors de l'évocation explicite de la peur de mourir et de la rage

qui envahissait l'agresseur, par la combinaison des unités faciales de peur. L'item 2 demeure actif, par une alternance de fixations prolongées vers le bas et de regards latéraux, traduisant une immersion visuelle dans le souvenir. L'item 3 se manifeste à nouveau sous la forme de suspensions corporelles prolongées, marquées par une immobilité du haut du corps et l'absence de gestualité. L'item 5 est encore présent, cette fois avec des auto-contacts multiples et appuyés sur différentes zones corporelles. L'item 7 conserve une fréquence régulière, avec des déplacements oculaires brefs et répétés lors des segments hésitants. Enfin, l'item 10 demeure particulièrement saillant : pauses silencieuses, gestes suspendus et ralentissements prosodiques scandent la narration. Comme lors de la première séance, les items 4, 6, 8 et 9 ne sont pas activés.

L'extrait suivant offre une synthèse représentative de cette dynamique expressive :

Era [item 2] martedì sera / stavo andando a dormire / dovevano essere le - le undici [item 2] // [...] [item 3] Mi sembrava di - di non esserci [item 3] // [...] Mi ha preso per il - il braccio. [...] Avevo dei - dei lividi *dappertutto* [item 5] / mi ha spinto contro il muro // [...] Ad un certo punto mi-mi guarda negli occhi con una [item 10] *rabbia* [item 1 + item 5] un [item 10] un *astio* [item 1] che non ho mai / mai visto prima e mi-mi dice / mi devi *portare rispetto* [item 7 + item 5] // [...] [item 3] Sono rimasta lì / bloccata [item 10] non ci si aspetta mai certe - certe cose / ti dici che non succederà più [item 10][item 3] non sentivo più dove *mi - mi* [item 5] colpiva / [item 7] io - io non sapevo [item 2] / mi - mi ha stratonata / volevo dire qualcosa ma [item 10] mi sono detta che mi avrebbe *ammazzata* [item 1] // [P01_S2_IT_VFR]

Dans son ensemble, l'expression non verbale en italien de P01 se concentre sur l'activation des items 1, 2, 3, 5, 7 et 10, dessinant une configuration expressive structurée par le regard fixe ou évité, la sidération corporelle, la mimique de peur intense, les auto-contacts régulateurs, les déplacements oculaires et les blocages prosodiques. La dynamique est fortement saturée en première séance puis légèrement atténuée en seconde, mais elle reste centrée sur un registre de sidération et de reviviscence corporelle, sans recours marqué aux gestes illustrateurs ni aux manifestations physiologiques.

La comparaison des récits en français et en italien de P01 met en évidence un socle expressif commun, articulé autour de l'activation récurrente des items 1, 2, 3, 5, 7 et 10 de la NV-SPLIT-10. Dans les deux langues, l'expressivité non verbale s'appuie ainsi sur des expressions faciales de peur intense (Item 1), des fixations visuelles prolongées (Item 2), une rigidité corporelle traduisant la dissociation (Item 3), des gestes d'auto-contact localisés (Item 5), des déplacements oculaires et haussements de sourcils hors contexte de peur (Item 7) et enfin des pauses silencieuses accompagnées de gestes suspendus (Item 10). Ces indices convergent vers une dynamique expressive centrée sur le regard, la posture et la prosodie, scandée par des ruptures corporelles et discursives. Les différences apparaissent toutefois dans la distribution des items : le français se distingue par l'activation supplémentaire de l'item 4 (gestes illustrateurs

accentués), qui confère au récit une dimension figurative forte, alors que l'italien reste dépourvu de ce registre et privilégie une expressivité condensée, dominée par la sidération corporelle et les suspensions expressives. La première séance se caractérise dans les deux langues par une saturation plus intense, avec des mimiques de peur particulièrement saillantes et des blocages fréquents, tandis que la seconde, légèrement atténuée, conserve la même configuration générale. Le français maintient ainsi une expressivité multimodale élargie, où la gestualité joue un rôle structurant, tandis que l'italien reconduit un mode plus focalisé, centré sur le regard fixe, l'immobilité posturale et les pauses prolongées.

Or, comme dans le cas de l'analyse intrasystémique des manifestations verbales, cette tendance globale n'est pas propre au seul profil de la locutrice P01, mais il est encore une fois également commun aux participants P42 et P12. Dans ce contexte, nous allons présenter un tableau récapitulatif synthétisant les principales tendances expressives non-verbales observées chez ces participants, en fonction des items de l'échelle NV-SPLIT-10 et des évolutions entre langues et séances.

Code participant	P12 ²⁴⁶	P42 ²⁴⁷
Événement	Agression	Viol
Bilan langue <i>in esse</i> x (français)	Activation soutenue des items 1, 2, 3, 4, 5 et 10 ; apparition de l'item 7 uniquement en S2 ; absence des items 6, 8 et 9	Activation nette des items 1 (séance 2), 3, 4, 5, 6, 7 (séances 1 et 2), et 10 ; absence des items 2, 8 et 9
Bilan langue <i>in esse</i> y (italien)	Profil globalement similaire avec activation systématique des items 1, 3, 4, 5, 10 ; activation plus discrète de l'item 2 (séance 1), et de l'item 7 (séance 2) ; absence persistante des items 6, 8 et 9	Profil globalement similaire avec activation nette des items 1 (séance 2), 3, 4, 5, 6, 7 (séances 1 et 2), et 10 ; absence des items 2, 8 et 9
Bilan séance 1 (français > italien)	Expressivité corporelle plus dense en français : coactivation simultanée des items 1 à 5 et 10 ; activation partielle en italien, notamment en ce qui concerne les fixations du regard	Expressivité plus riche en français, avec activation de l'item 7 absente en italien ; indices gestuels régulièrement présents dans les deux langues
Bilan séance 2 (italien > français)	Maintien de l'expressivité corporelle dans les deux langues ; apparition nette de l'item 7 dans les deux récits, sans changement des autres indices	Apparition de l'item 1 les deux langues ; maintien des marqueurs gestuels et corporels dans les deux récits ; stabilité expressive sans nouvelles activations en séance 2
Items NV-SPLIT-10 activés	Français : 1, 2, 3, 4, 5 et 10 ; 7 (séance 2) ; italien : 1, 3, 4, 5 et 10 ; 7 (activation marginale séance 1, puis activation séance 2)	Français : 1, 3, 4, 5, 6, 10 ; 7 (séances 1 et 2) ; italien : 1 (séance 2), 3, 4, 5, 6, 10
Spécificités observées	Expressivité corporelle globalement dense dans les deux langues, mais surtout en français ; apparition tardive des déplacements du regard	Alternance expressive entre tension corporelle et retrait postural ; apparition différée de l'item 1 lors de l'évocation de la solitude post-

²⁴⁶ Cf. Annexes F1.1b pour le tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître).

²⁴⁷ Cf. Annexes F1.2b pour le tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître).

	(Item 7) en italien et en français	agression ; activation stable des marqueurs gestuels dans l'ensemble des récits

Tableau 39. Synthèse des tendances expressives observées (P42, P12)

La synthèse des tendances expressives non-verbales observées dans les récits de P42 et P12 met en évidence une convergence expressive forte entre les deux locutrices, malgré des contextes traumatiques distincts. En français, langue *in esse x*, toutes deux mobilisent intensément les indices liés à la reviviscence corporelle : dissociation posturale (Item 3), gestes illustateurs accentués (Item 4), auto-contacts (Item 5) et blocages expressifs (Item 10). Chez P12, les fixations et évitements du regard (Item 2) apparaissent de manière systématique, alors que chez P42, l'agitation corporelle (Item 6) occupe une place plus importante. L'expression faciale de peur intense (Item 1) n'est activée que secondairement chez P42, lors du passage à une narration centrée sur le rejet social, tandis qu'elle surgit dès les premières phases du récit chez P12.

En italien, langue *in esse y*, l'intensité expressive se montre légèrement atténuée mais conserve une forte densité : gestes illustateurs, auto-contacts, dissociation corporelle et gestes suspendus restent présents. La seconde séance introduit une inflexion notable, avec l'apparition ou la consolidation de l'item 7 (déplacements du regard et haussements de sourcils) dans les deux langues, fréquemment associés à des formulations généralisantes ou à des tentatives de mise en mots plus réflexives.

L'ensemble des observations confirme l'existence d'un schéma biphasé partagé : une première phase dominée par la saturation corporelle et la reviviscence mimico-gestuelle, puis une seconde phase marquée par l'amorce d'une mise à distance, perceptible dans la modulation gestuelle et la stabilisation posturale. Le profil de P42 se distingue par une progression plus nette vers l'expression faciale de peur et une segmentation narrative accentuée, alors que P12 maintient un ancrage plus constant dans la sphère corporelle, avec une évolution graduelle vers une élaboration narrative plus maîtrisée.

Dès lors, force est de constater que l'analyse des manifestations non-verbales chez les participantes P01, P42 et P12 confirme une régularité forte : en langue *in esse x*, les récits présentent une activation massive des indices corporels liés à la reviviscence émotionnelle, marquée par une synchronisation étroite entre gestes, mimiques, postures et flux narratif. Le passage à la langue *in esse y*, associé à la reprise des récits lors de la deuxième séance, favorise une modulation partielle de l'expressivité corporelle, avec une émergence progressive de signes de mise à distance cognitive et discursive.

Toutefois, cette tendance majoritaire n'est pas homogène : le cas du participant P13, qui partage le même profil linguistique, introduit une dynamique divergente à laquelle nous allons consacrer la suite de notre analyse. En effet, si les profils de P01, P42 et P12 révèlent une

dynamique largement convergente entre langue *in esse* x et langue *in esse* y, le participant P13, qui partage pourtant la même configuration linguistique, présente une évolution expressive nettement distincte en ce que c'est la langue *in esse* y qui supporte la charge émotionnelle et corporelle la plus intense. Cette spécificité est directement observable dans la mobilisation des indices non-verbaux au fil des récits, synthétisée dans le tableau suivant :

	[P13 S1 FR VFR]	[P13 S1 IT VFR]	[P13 S2 IT VFR]	[P13 S2 FR VFR]
Item 1	X	X	X	X
Item 2		X	X	
Item 3		X	X	
Item 4	X	X	X	X
Item 5	X	X	X	X
Item 6	X	X	X	X
Item 7			X	X
Item 8				
Item 9		X	X	
Item 10				

Tableau 40. Activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 dans le récit de P13

La synthèse des activations des items met en évidence une configuration expressive singulière dans le cas de P13, qui contraste avec les tendances observées chez les autres participants du même profil linguistique. En effet, une forte densité d'indices mimico-gestuels est observable en italien (cf. activation des items 1 à 7 et 9), même si des épisodes de dissociation corporelle (item 3) apparaissent lorsque le locuteur fait référence à la déréalisation et à la sidération. De plus, les récits en langue *in esse* y mobilisent l'item 2, absent des récits en français. En français, langue *in esse* x, l'expressivité demeure plus contenue, avec une mobilisation régulière mais plus restreinte des items liés à la peur (Item 1), aux gestes illustateurs (Item 4), aux auto-contacts (Item 5) et à l'agitation corporelle (Item 6). La dynamique globale révèle ainsi une inversion de tendance par rapport aux autres locuteurs du groupe.

Lors du premier récit en français, l'expressivité non verbale de P13 reste relativement contenue et se structure autour de quatre items. L'item 1 (expressions faciales de peur intense) apparaît ponctuellement lors de l'évocation du danger immédiat, à travers l'élévation des sourcils et l'élargissement des yeux, mais ces mimiques restent brèves et localisées, sans se prolonger sur l'ensemble du récit. L'item 4 (gestes illustateurs accentués) est activé par des mouvements figuratifs concis, mimant la trajectoire du véhicule ou la perte d'équilibre, produits de manière synchrone avec la description verbale de l'accident. L'item 5 (auto-contact) se manifeste par des gestes brefs, centrés sur les bras, au moment de l'évocation de l'impact et des sensations corporelles. L'item 6 (agitation corporelle et mimique) reste discret, limité à des ajustements posturaux et à des micro-mouvements du buste, sans constituer une agitation diffuse. Les autres items de la grille (Item 2 et 3, Items 7 à Item 10) ne sont pas activés : ni fixations prolongées, ni dissociation posturale, ni blocages expressifs ne viennent ponctuer la narration. L'ensemble de

ce premier récit en français dessine ainsi une expressivité fragmentaire, où quelques indices corporels surgissent pour accompagner la description, sans configurer une saturation expressive.

Cette expressivité contenue se traduit dans l'extrait suivant, représentatif de la production française de la première séance :

[item 4] La voiture - la voiture a glissé sur la route // [item 4][...] [item 4] J'ai rien compris je - j'ai juste vu-vu le *mur* [item 1] arriver [item 5] // J'ai freiné mais trop tard / ça s'est passé- passé très vite et je - je suis *sorti* [item 5] de la route [item 4] // [...] Je - je me souviens de *l'impact* [item 1][item 5] / mais pas trop de ce-de ce [item 6] qu'il y avait juste après [item 5] // Genre [item 6] je-j'ai *entendu* [item 5] le *bruit* [item 6] de l'impact carrément mais après ça c'était-c'était flou // [...] Et bah / là du coup [item 5] pour la première fois je me suis dit que [item 6] bah / que j'allais [item 1] mourir // [P13_S1_FR_VFR]

Lors du second récit en français, l'intensité expressive s'accroît et plusieurs items supplémentaires sont mobilisés. L'item 1 s'active de nouveau, cette fois avec une fréquence plus marquée et des mimiques de peur plus nettes lors de la description de l'impact. L'item 4 reste très présent, avec des gestes illustrateurs accentués mimant la collision, la sortie de route et l'arrêt brutal du véhicule. L'item 5 est de nouveau mobilisé à travers des auto-contacts plus insistants, portés au torse et aux épaules, associés à l'évocation de la douleur corporelle. L'item 6 est maintenu, sous la forme de micro-balancements répétés, traduisant une tension corporelle diffuse. Enfin, l'item 7 (déplacement du regard et haussement des sourcils hors peur) se manifeste pour la première fois dans les récits français, par de rapides orientations latérales et de brèves élévations des sourcils lors des hésitations narratives. Comme en première séance, aucun blocage expressif (Item 10), ni mouvements répétitifs (Item 9), ni réactivité physiologique visible (Item 8) n'est repéré. L'extrait suivant illustre cette dynamique expressive :

[item 4] Je revois l'accident *dans ma tête* [item 5] // Je revois le-le virage / le bruit / le-l'*impact* [item 1][item 4]// [...] Je sais que j'ai eu *très mal* [item 5] // [...] C'est comme si-comme si *mon corps* [item 5] était / en *feu* [item 1] et je-je *pouvais* [item 6] rien faire pour ça // [...] En fait je crois que j'ai vraiment / *comment dire* [item 7]/ compris ? *Réalisé ?* [item 7] Voilà / bah quand le médecin est venu *me voir* [item 5] et qu'il m'a dit *genre* [item 6] comme ça / on a eu de la chance / vous savez pas *la chance* [item 6] que vous avez eu // Bah là j'étais / c'était comme [item 4] si on m'avait mis une énorme claque dans la figure quoi / c'est là que j'ai vraiment réalisé que / que j'ai failli *y rester* [item 1]quoi [item 4]// [P13_S2_FR_VFR]

Dans l'ensemble, les récits en français de P13 activent une expressivité corporelle relativement limitée en première séance, mais qui s'enrichit au fil du temps. Le second récit se caractérise entre autres par l'activation de l'item 7. Toutefois, même dans ce cadre élargi, la dynamique française reste globalement contenue, privilégiant des gestes figuratifs brefs, des auto-contacts localisés et des expressions de peur ponctuelles, sans atteindre la saturation multimodale observée en italien.

Dans les récits produits en italien, langue *in esse* y, l'expressivité non verbale atteint un niveau nettement plus marqué que dans les productions françaises. L'item 1 (expressions faciales

de peur intense) est activé de manière récurrente dès les premières évocations, apparaissant lors des segments relatifs au risque vital ou à la douleur corporelle. L'item 2 (fixation ou évitement du regard) se manifeste par des regards prolongés vers le bas, souvent associés aux passages décrivant l'imminence de l'impact. L'item 3 (dissociation corporelle) est également présent, perceptible dans les phases où le corps se fige et où la mobilité générale se réduit de manière nette. L'item 4 (gestes illustreurs accentués) se déploie de façon saillante : gestes amples et projectifs figurent la trajectoire du véhicule, la collision ou la perte d'équilibre, avec une forte synchronie au discours. L'item 5 (auto-contact) est fréquemment mobilisé, en particulier lors de l'évocation de douleurs localisées, par des gestes appuyés vers le thorax, l'épaule ou les bras. L'item 6 (agitation corporelle et mimique) est activé par des balancements du torse et de fréquents changements d'orientation du regard, qui traduisent une tension expressive continue. L'item 7 (déplacement du regard et haussement des sourcils hors peur) apparaît lors de la seconde séance, marqué par des micro-évitements oculaires latéraux et des élévations brèves des sourcils dans les segments hésitants. Enfin, l'item 9 (mouvements répétitifs) est relevé dans les deux récits italiens, à travers des frottements successifs des mains ou des effleurements répétés du visage.

Cette expressivité renforcée est perceptible dans les extraits suivants :

[item 4] La macchina è andata dritta / dritta contro il muro [item 4] // [...] [item 2] Ho-ho sentito un colpo *fortissimo* [item 5] *e-e ho* [item 6] perso il controllo [item 2] // [...] Avevo sangue *dappertutto* [item 5] / *dappertutto e non – non sentivo* [item 5] più il braccio sinistro // [...] Pensavo che sarei *morto* [item 1] // [...] [item 9] Ero lì con-con tutta una schiera di medici / di-di infermieri e non so chi altro *e-e* [item 6] mi facevano mille domande tipo / Mi sente ? Mi vede ? Mi dicevano / non si preoccupi / adesso ci-ci occupiamo noi di lei / andrà tutto bene [item 9] e-ed io ero [item 3] lì come un-un vegetale a-a guardarmi intorno e-e non capivo niente [item 3] // [P13_S1_IT_VFR]

Mi ricordo tutto *tranne-tranne* [item 7] il rumore prima dello *schianto* [item 1] / cioè / [item 2] so che ho [item 9] sentito un rumore di-di qualcosa che non andava [item 9] prima di-prima che succedesse quello che è successo / ma *non saprei* [item 7] che rumore fosse [item 2] // [item 4] So solo che ad un certo punto invece di girare come-come avrei dovuto / *invece* [item 7] sono andato dritto e ho-ho tagliato la curva insomma [item 4] // [...] Sentivo male *ovunque* [item 6] / soprattutto al *braccio* [item 5] sinistro // Non – non *riuscivo a muoverlo* [item 5 + item 9] // [...] [item 3] Era come se il corpo non fosse più mio / come se lo guardassi da fuori [item 3] // [...] Sarei potuto – sarei potuto *morire* [item 1] quel giorno // Il medico me l'ha detto e-e [item 9] senza mezzi termini / mi ha detto proprio / lei non sa la fortuna che ha avuto ad uscirne intero [item 9] // [P13_S2_IT_VFR]

L'ensemble de la configuration italienne se caractérise donc par une expressivité saturée et multimodale, combinant mimiques, regards, gestes illustratifs, auto-contacts et agitation corporelle. Les récits en italien révèlent une implication émotionnelle et corporelle plus dense que ceux en français, malgré le fait que les deux langues soient *in esse*. L'italien concentre ainsi

la charge traumatique à travers l'activation simultanée d'un large spectre d'items (1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 9), là où le français n'en mobilise qu'une partie.

Cette dynamique particulière confirme l'investissement émotionnel et corporel supérieur en langue *in esse y*, qui contraste avec une narration en français plus contenue, tant sur le plan verbal que non-verbal. Le cas de P13 invite ainsi à nuancer les régularités observées chez les autres participants, en rappelant que la configuration linguistique n'épuise pas, à elle seule, la complexité des trajectoires expressives individuelles. Dans cette perspective, l'examen du profil suivant, caractérisé par une autre configuration contextuelle, permettra d'affiner encore la compréhension des variations expressives liées à la langue et au contexte de l'événement.

3.1.2. Profil 2

Le deuxième profil linguistique concerné par notre analyse correspond à un cas unique, dans lequel le français est la *langue in esse x*, l'italien la *langue in esse y*, mais l'événement a eu lieu en contexte italoophone. Ainsi, prenons en considération le cas de P35. Le tableau suivant présente l'activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 pour chacun de ses récits :

	[P35_S1_FR_VIT]	[P35_S1_IT_VIT]	[P35_S2_IT_VIT]	[P35_S2_FR_VIT]
Item 1				
Item 2			X	X
Item 3	X	X	X	X
Item 4	X	X	X	X
Item 5	X	X	X	X
Item 6	X	X	X	X
Item 7			X	X
Item 8				
Item 9	X	X	X	X
Item 10	X	X	X	X

Tableau 41. Activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 dans le récit de P35

L'expressivité non verbale de P35 se distingue par une activation dense et régulière de la plupart des items de la NV-SPLIT-10, particulièrement marquée en italien, langue *in esse y* et langue du contexte de l'événement. Dans l'ensemble des récits, on observe une mobilisation fréquente des gestes illustateurs accentués, des auto-contacts, de l'agitation corporelle, des mouvements répétitifs et des blocages ou gestes suspendus. Des épisodes de dissociation corporelle ponctuent également certains passages des différents récits. Cette configuration traduit une implication corporelle saturée, où la sidération posturale, la gestualité figurative et les ruptures prosodiques coexistent de manière systématique. En revanche, certains indices demeurent absents ou marginaux : aucune expression faciale de peur intense ni de réactivité physiologique visible n'est relevée, tandis que les marqueurs oculaires n'apparaissent qu'en italien et uniquement lors de la seconde séance. La dynamique globale suggère ainsi une expressivité particulièrement forte et

multimodale dans la langue du vécu, contrastant avec une expressivité plus contenue en français, bien que la densité des items activés y reste élevée.

Lors du premier récit en français, l'expressivité non verbale de P35 est marquée par une activation simultanée de plusieurs items de la NV-SPLIT-10. L'item 3 (dissociation corporelle) apparaît dès l'ouverture, avec une immobilité généralisée et une posture fermée traduisant une sidération motrice manifeste. Cette rigidité contraste avec la réactivation progressive de l'item 4 (gestes illustrateurs accentués), qui se déploient au moment de la description de l'agression : gestes figuratifs rectilignes accompagnant la trajectoire et l'endroit des coups portés, réalisés avec une forte synchronie au discours. L'item 5 (auto-contact) est activé par des gestes répétés de frottement des doigts et des bras, survenant lors de l'évocation des sensations de perte de contrôle. L'item 6 (agitation corporelle et mimique) se manifeste par des micro-mouvements nerveux des mains et des doigts, traduisant une tension musculaire diffuse. L'item 9 (mouvements répétitifs) est activé par la récurrence de ces gestes adaptateurs (frottements digitaux), produits en parallèle des hésitations verbales. Enfin, l'item 10 (blocages, pauses longues, gestes suspendus) jalonne le récit par la fréquence des hésitations vocalisées et des gestes amorcés puis interrompus, inscrivant des ruptures expressives directement liées à la surcharge émotionnelle. Les autres items, notamment ceux relatifs au regard (Item 2 et Item 7), à la peur mimique (Item 1) ou à la réactivité physiologique visible (Item 8), ne sont pas activés de manière significative dans ce récit.

L'ensemble de ces éléments est condensé dans l'extrait représentatif suivant, qui illustre les caractéristiques dominantes du récit :

[item 3] J'étais bloqué / je-je / j'étais figé [item 3] // [item 4] Il m'a frappé au *ventre* [item 5] / je sais pas combien de fois / j'avais la-*la bouche* [item 5] en sang / je sentais mes bras tomber / je-je *tremblais* [item 5] / j'avais plus de force / j'avais *le souffle* [item 5] coupé // [...] Je-je le regardais hurler / [item 9] je voyais sa tête rouge / ses yeux [item 10] ses yeux qui bougeaient plus [item 9] / moi-moi / [item 4] je-je bougeais pas / j'étais là / juste là à me faire frapper [item 4] // [...] Il m'a [item 10][item 9] enfin / il a-il a continué / encore / encore / j'ai juste eu le temps de-de [item 9][item 10] il s'arrêtait pas // [...] [item 3] J'ai eu l'impression que j'étais plus là / comme si-si c'était pas moi / je voulais crier mais rien / rien sortait [item 3] / j'ai entendu mes *dents* [item 5] claquer / j'étais plus capable [item 10] Je ne sais pas [item 9] comment je m'en suis sorti en vrai [item 9] // [P35_S1_FR_VIT]

Le second récit en français confirme cette configuration expressive et l'intensifie par endroits. L'item 3 reste central, avec des phases prolongées d'immobilité corporelle signalant une dissociation persistante. L'item 4 demeure présent, les gestes illustrateurs accompagnant systématiquement les descriptions des coups, de la chute ou des tentatives de fuite, inscrivant le récit dans une forte spatialisation figurative. L'item 5 est de nouveau activé par des auto-contacts ponctuels mais saillants, centrés sur le bras blessé, le visage et les bras. L'item 6 se manifeste par une agitation corporelle plus visible, notamment à travers des changements de posture. L'item 9

est confirmé par des frottements répétés et des micro-gestes stéréotypés, produits lors de passages marqués par des répétitions contiguës. Enfin, l’item 10 est réactivé par de fréquentes pauses silencieuses et des gestes suspendus, souvent co-occurents à des énoncés interrompus. À la différence du premier récit, de brèves fixations visuelles vers le bas et en latéral apparaissent, mais leur fréquence et leur intensité restent insuffisantes pour activer l’item 2. De même, les tremblements rapportés par le locuteur ne s’accompagnent pas d’une réactivité physiologique visible durable, ce qui explique l’absence de l’item 8.

L’extrait suivant illustre ces différentes tendances :

[item 4] Il m’a cogné à la *tête* [item 5][item 4] [...] [item 4] J’avais le *bras* [item 5] tout gonflé [...] je *voyais* [item 5] plus rien / j’entendais plus que ses cris / je *tremblais* [item 5][item 4]/ je–je [item 9] pouvais pas parler / je–je pouvais pas [item 10] bouger [item 9] // [...] J’ai essayé de–de *m’écloigner* [item 6][item 10] j’avais–j’avais l’impression que–que *c’était pas moi* [item 6 + 7] et c’était bah *étrange* [item 6] /[item 3] je sais pas mais–mais c’était comme si j’étais pas là / comme [item 10] comme si je regardais la scène de dehors [item 3]// [P35_S2_FR_VIT]

Dans son ensemble, l’expression non verbale de P35 en français se caractérise par une forte densité corporelle et gestuelle, articulée autour de la dissociation motrice, des gestes illustrateurs, des auto-contacts, de l’agitation et des mouvements répétitifs, le tout ponctué de blocages prosodiques. La dynamique entre les deux séances révèle une intensité expressive constante, avec une tendance à l’amplification en S2, notamment à travers la multiplication des gestes répétitifs et l’augmentation des micro-tremblements. La charge traumatique s’ancre ainsi dans une configuration multimodale stable, où la sidération posturale et les ruptures prosodiques encadrent une gestualité dense et incarnée.

Lors du premier récit en italien, l’expressivité non verbale de P35 s’appuie sur une combinaison stable d’items de la NV-SPLIT-10. L’item 3 est central : la posture reste figée sur de longues séquences, traduisant une sidération corporelle diffuse. L’item 4 apparaît ponctuellement mais de façon significative, accompagnant la description de l’agression. L’item 5 est mobilisé par des contacts brefs au niveau de la bouche et des cuisses lors de l’évocation des blessures, signalant une localisation corporelle directe de la douleur. L’item 6 se manifeste à travers des balancements discrets des épaules, accompagnés de changements de posture. L’item 9 (mouvements répétitifs) est activé par des frottements successifs des doigts et le repositionnement répété des mains sur les jambes, produits souvent en parallèle d’hésitations verbales. Enfin, l’item 10 (blocages et gestes suspendus) jalonne le récit par la présence de gestes amorcés mais inachevés, co-occurents à des arrêts prosodiques. En revanche, aucune activation n’est relevée pour les items 1, 2, 7 et 8 : le récit reste dépourvu d’expressions faciales de peur intense, de fixations oculaires marquées, de déplacements du regard ou de réactivité physiologique visible. L’ensemble de la configuration traduit une expressivité marquée mais

partiellement contenue, où le trauma s'exprime par la tension posturale et les gestes adaptatifs plutôt que par l'expansion mimico-gestuelle.

Cette dynamique est bien illustrée dans l'extrait suivant :

[item 3] Ero paralizzato // Per tutto il tempo cioè / mentre succedeva quello che è successo io-io sono stato lì fermo a subire / non ho reagito [item 3] // [...] [item 4] Mi ha colpito allo *stomaco* [item 5][item 4]/ avevo *sangue in bocca* [item 5] / non sentivo [item 5] più le gambe // [...] [item 4] Vedevo là-la sua faccia / [item 10] *avvicinarsi* [item 6] / non-non capivo più niente / mi girava tutto [item 4] // Vedevo che era furioso *che-che* [item 6] gli era partita la brocca e-ed [item 3] io non capivo cosa stava succedendo / cioè / ero tipo disconnesso // [...] Mi ha [item 10][item 9] non so come dire [item 10][item 9] è stato tremendo // [P35_S1_IT_VFR]

Lors du second récit en italien, la dynamique reste proche, mais avec une intensité légèrement modulée. L'item 3 demeure central : la posture se fige sur les segments où l'incapacité d'agir est relatée. L'item 4 se renforce : les gestes illustateurs, plus fréquents et mieux profilés, accompagnent la description des coups et de la douleur. L'item 5 s'active surtout en co-occurrence avec l'item 4, via des auto-contacts répétés aux bras et aux épaules lors des évocations somatiques. L'item 6 reste présent, porté par des micro-changements de posture et une agitation discrète. Nouveauté de cette séance, l'item 7 s'active : orientations latérales du regard et légers rehaussements des sourcils, parfois avec ralentissement prosodique, sur des passages formulés de manière généralisante exprimant l'étonnement. L'item 9 réapparaît sous forme de gestes répétitifs (notamment frottement des mains). Enfin, l'item 10 conserve un rôle saillant, avec plusieurs gestes suspendus en correspondance de pauses prolongées au cœur du récit. L'extrait suivant illustre ces dynamiques expressives :

[item 4] Mi ha colpito a - alla *testa* [item 4] / avevo il *braccio* [item 5] tutto-tutto tumefatto // *mi faceva male* [item 6] ogni volta che cercavo di muoverlo [item 4] [...] Sentivo il *dolore alle gambe* [item 5] / [item 3] non riuscivo a reagire / ero bloccato / come - come se fossi fermo dentro [...] volevo dire qualcosa ma... volevo reagire ma... non ci riuscivo [item 3] / [...] Vedevo *solo i-i suoi occhi* [item 9]/ sentivo che *mi mancava il fiato* [item 5]/ [item 3] lui-lui urlava, io-io non capivo niente / [...] era un-un brutto sogno, un-un incubo [item 3]/ [...] quando [item 9] ti succede una cosa così [item 7] / ti-ti dici che - che *forse è colpa tua* [item 7][item 9] / non lo so [item 10] è *difficile* [item 7][item 6] raccontarlo // [P35_S2_IT_VFR]

Dans l'ensemble, les récits italiens de P35 présentent une densité expressive élevée et stable. Ils alternent des séquences de sidération corporelle (item 3) et des phases de montée des gestes illustateurs (item 4), avec coactivation régulière des auto-contacts (item 5), de l'agitation corporelle (item 6), des mouvements répétitifs (item 9) et des gestes suspendus/pauses (item 10). La première séance témoigne d'une expressivité contenue mais continue, tandis que la seconde accentue la dimension figurative et introduit des indices oculaires (item 7), ce qui complexifie la configuration multimodale. En l'absence d'expressions faciales de peur (item 1) et de réactivité physiologique visible (item 8), l'ensemble dessine une remobilisation traumatique incarnée, où

tension posturale et ruptures prosodiques s'articulent étroitement avec une gestualité à la fois figurative et adaptative.

À l'échelle des quatre récits de P35, la dynamique non verbale ne recoupe pas directement les constats du plan verbal : malgré une intensité verbale plus forte en français, les comportements non verbaux se distribuent de manière relativement homogène dans les deux langues, avec une activation dense et régulière des items. Sur le plan interséquentiel, la séance 1 est dominée par des phases prolongées de sidération motrice, accompagnées de gestes suspendus et de pauses, tandis que la séance 2 introduit un item supplémentaire – les indices oculaires hors peur – et module le profil expressif : les gestes illustateurs gagnent en fréquence et en synchronie, les auto-contacts restent présents et l'agitation corporelle demeure repérable, sans effacer la trame dissociative. Sur le plan intra-récit, on observe une alternance marquée entre des moments de figement postural et des pics de présence gestuelle et mimique, souvent appuyés par des micro-répétitions motrices. Ainsi, la séance 2 n'inverse pas le pattern, mais l'enrichit en y ajoutant la composante attentionnelle/oculaire et en accentuant la spatialisation figurative des segments d'impact.

Ainsi, dans le cas de P35, les quatre récits révèlent une homogénéité marquée de l'expressivité non verbale, dominée par la sidération corporelle, les gestes illustateurs et les auto-contacts, quelle que soit la langue mobilisée. La comparaison entre la langue *in esse* x et la langue *in esse* y montre davantage de continuité que de divergence : les deux registres maintiennent une forte inscription corporelle du souvenir, sans véritable modulation liée au code linguistique. L'évolution interséquentielle se traduit néanmoins par un léger déplacement des marqueurs non verbaux, passant d'une immobilité figée à une gestualité plus structurée et synchronisée avec le discours.

3.1.3. Profils 3 et 4

Après l'analyse du participant P35, notre étude se poursuit avec un troisième profil, représenté par un seul locuteur. Contrairement aux cas précédents, ce participant P04 inverse la configuration linguistique : l'italien constitue sa langue *in esse* x, le français sa langue *in esse* y, l'événement traumatique ayant également été vécu en contexte italophone.

	[P04 S1 IT VIT]	[P04 S1 FR VIT]	[P04 S2 FR VIT]	[P04 S2 IT VIT]
Item 1	X	X	X	X
Item 2				
Item 3	X	X	X	X
Item 4	X	X	X	X
Item 5	X	X	X	X
Item 6	X	X		
Item 7				
Item 8				

Item 9				
Item 10	X	X		X

Tableau 42. Activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 dans le récit de P04

L'examen des activations NV-SPLIT-10 pour P04 met en évidence une homogénéité remarquable entre les quatre récits. La dissociation corporelle, toujours associée aux passages où le locuteur évoque son incapacité à bouger ou à réagir, constitue un axe central de son expressivité non verbale. Ce blocage gestuel et postural s'articule régulièrement avec l'accentuation de gestes illustateurs, des gestes d'auto-contact et des signes d'agitation corporelle, révélant une alternance entre figement et décharge expressive. Les expressions faciales de peur intense apparaissent de manière convergente dans toutes les configurations linguistiques, renforçant le profil de saturation émotionnelle. Enfin, les pauses prolongées ponctuent régulièrement la narration, sans toutefois s'accompagner d'autres manifestations de rupture. L'ensemble confirme une continuité expressive forte et une homogénéité de la charge émotionnelle, en parfaite cohérence avec les résultats de l'analyse verbale.

Dans la première séance en italien, la narration s'ouvre sur une posture d'immobilité prolongée, qui traduit immédiatement une dissociation corporelle. Cette dissociation n'est pas abstraite mais directement articulée au discours : elle survient précisément lorsque le participant évoque son incapacité à bouger ou à réagir face à l'impact. À plusieurs reprises, ce figement corporel est interrompu par des gestes d'auto-contact ciblés, localisés sur le visage ou les mains, qui accompagnent l'évocation des blessures et manifestent une tentative de réinvestissement corporel. Les mimiques de peur intense apparaissent dans les moments les plus chargés du récit, marquées par un élargissement du regard et une tension faciale perceptible. En parallèle, la gestualité illustratrice est fréquente et accentuée : des mouvements amples et précis restituent la trajectoire du véhicule, la violence de la collision ou encore la perte de contrôle de la voiture. Ces gestes s'inscrivent dans une synchronisation fine avec la parole, confirmant une expressivité incarnée et sans ornementation. L'agitation corporelle, bien que discrète, se traduit par de légers balancements du torse et des gestes de nervosité digitale, qui surviennent en particulier lors des répétitions contiguës. Enfin, les pauses silencieuses ponctuent régulièrement le récit, accompagnant des énoncés désorganisés ou inachevés et traduisant une surcharge émotionnelle. Aucun indice oculomoteur spécifique, de réactivité physiologique visible ou de mouvements répétitifs (Item 9) n'a été observé dans ce premier récit.

L'extrait suivant illustre plusieurs de ces comportements :

Non riuscivo [item 1] a muovermi / avevo sangue dappertutto / *sulla faccia* [item 5] / sulle-*sulle mani* [item 5] / [item 4] *ho-ho sbattuto la testa contro* [item 10] *contro il volante* / l'auto-l'auto girava / non-non si fermava [item 4] // [...] [item 3] *Ho pensato che non ne sarei uscito vivo* / davvero [item 6] / ho letteralmente [item 10] *sfiato la-la morte* [item 1] quel giorno // [...] [item 3] *Vedevo tutto-tutto sfocato* / come - come se ci fosse nebbia / io-io non capivo [item 10] non

capivo niente [item 3] / [item 4] lo shock mi ha—mi ha sbattuto contro il volante quindi-quindi *ero confuso* [item 6] / ero-ero proprio perso // [...] Non sentivo più *la gamba* [item 5] / la destra / era come — *come se* [item 6] non ci fosse più // [...] [item 4] Sentivo la-la *tempia* [item 5] che pulsava / tipo vicino *all'occhio* [item 5] che-che era poi tutto gonfio perché ci avevo sbattuto sopra [item 4] // [P04_S1_IT_VIT]

Lors de la seconde séance en italien, cette dynamique se maintient, confirmant une expressivité corporelle saturée et orientée vers la reviviscence immédiate. La dissociation corporelle réapparaît au fil du récit, toujours synchronisée aux moments où le participant décrit une impossibilité de réaction. Les mimiques de peur intense soutiennent à nouveau la charge émotionnelle, particulièrement lors des passages où il décrit l'impact, la douleur physique ou la menace vitale. Les gestes illustrateurs accentués restent constants et directement alignés au discours, matérialisant la scène vécue sans recours à des stratégies d'élaboration distanciée. Les gestes d'auto-contact quoique moins fréquents, apparaissent surtout pour localiser les douleurs. Les pauses silencieuses continuent de jaloner le récit. Contrairement au premier récit, l'agitation corporelle disparaît, ce qui constitue la seule inflexion interséquentielle notable. Les autres items demeurent absents, confirmant un schéma expressif stable.

L'extrait suivant en fournit une illustration :

[item 4] Ho sbattuto—sbattuto la testa contro qualcosa [item 4][item 10] non so [item 10] il volante mi sa // [...] La prima cosa che ho pensato è-è stata che non sapevo *se fossi* [item 1]-se sarei sopravvissuto / se-se ne sarei uscito vivo intanto / e poi tutto intero // [...] Avevo dolore dappertutto / anche *alle gambe* [item 5]/ *alle braccia* [item 5]/ sentivo *il dolore* [item 1] alle gambe / [item 3] ma non—non riuscivo a muoverle / ero bloccato e non so se era qualcosa a bloccarmi o-o se era la paura o lo shock [item 3] // [...] *Non vedevo più niente* [item 5]/ [item 3] tutto—tutto buio / come se mi fossi spento / *io—io non capivo* [item 1]/ sentivo solo rumore / forse l'ambulanza / volevo dire qualcosa ma [item 10] non usciva niente [item 3]// [...] Più ne parlo e più mi rendo conto che-che è un *miracolo* [item 5] che io ne sia uscito vivo *da questo incidente* [item 1] // [P04_S2_IT_VIT]

Dans l'ensemble, les deux récits en italien présentent une cohérence expressive marquée. La dissociation corporelle, systématiquement associée aux moments où P04 évoque son incapacité à bouger ou à réagir, s'articule avec une gestualité figurative soutenue, des gestes d'auto-contact localisés et des pauses prolongées lors des désorganisations syntaxiques. Ces indices composent une trame expressive récurrente qui maintient une immersion somatique directe dans le souvenir traumatique

Le premier récit en français débute par une posture corporelle rigide et refermée : les bras sont repliés contre le buste et le haut du corps reste immobile pendant plusieurs secondes. Cette immobilité prolongée traduit une dissociation corporelle immédiate et profonde, renforcée par l'absence de gestes libres. Les expressions faciales de peur intense sont activées à plusieurs reprises, marquées par une élévation conjointe des sourcils internes et externes, un élargissement

du regard et une tension visible du haut du visage qui surviennent dans les moments les plus chargés du récit.

La gestualité, bien que réduite, conserve une valeur illustrative précise : de courts gestes figuratifs accompagnent l'évocation du déroulement des faits, tandis que des gestes d'auto-contact localisés autour du visage et du haut du corps matérialisent principalement les sensations perçues. Parallèlement, une agitation corporelle contenue se manifeste sous forme de balancements discrets du torse, le plus souvent en synchronie avec des répétitions contiguës. Pour la sidération corporelle, les passages où le participant décrit son incapacité à agir ou à réagir se marquent par une immobilité générale, comme c'était le cas dans les récits en italien.

Les blocages narratifs se traduisent par des gestes suspendus : le mouvement amorcé vers l'avant s'interrompt en même temps que la parole, marquant une impossibilité de poursuivre le récit. Quant au regard, il reste flottant : ni fixe, ni franchement évitant, mais désengagé, donnant l'impression d'une sidération perceptive. L'extrait suivant illustre la dynamique non-verbale décrite :

J'arrivais pas-j'arrivais pas à bouger / j'avais *du sang* [item 6 + item 1] partout / sur *la tête* [item 5] / sur *les mains* [item 5] / ça coulait-ça coulait [item 1 + item 6] sans arrêt // [...] [item 4] J'ai pris le-le volant *en pleine tête* [item 5] / la voiture / elle tournait / elle tournait / elle s'arrêtait pas [item 4] // Je me suis dit que-que [item 10] si ça s'arrêtait pas bientôt je-je serais *mort quoi* [item 1] // [...] Je voyais *tout-tout* [item 6] [item 4] flou / comme s'il y avait une espèce de brouillard [item 4] / [item 3] je-je comprenais rien / rien du tout / j'entendais plus / que des cris / des bruits [item 10] je sais pas / c'était [item 10][item 3] *c'était pas réel* [item 6] / pas vraiment / comme si [item 10] comme si *j'étais* [item 5] plus là // [...] *J'sentais plus* [item 1] ma *jambe* [item 5] / la droite // [P04_S1_FR_VIT]

Lors du second récit en français, la dynamique non verbale se maintient dans la même configuration expressive, avec une intensité légèrement atténuée. Le corps adopte à nouveau une posture rigide et fermée, les bras resserrés contre le torse, marquant une dissociation corporelle persistante. Sur le plan mimique, les expressions faciales de peur intense réapparaissent de manière ponctuelle, mais moins marquées que lors de la première séance.

Les gestes illustateurs accompagnent certaines descriptions, notamment celles relatives au déroulement des faits et à la verbalisation de la douleur. Les auto-contacts demeurent présents et sont une fois de plus liés à l'évocation de sensations corporelles ou d'une perte sensorielle. Le regard présente cette fois une orientation marquée vers le bas, particulièrement lors des séquences de confusion perceptive, ce qui accentue le repli introspectif. Or, aucune fixation du regard n'a pas pu être repérée, ce qui justifie la non-activation de l'item 2.

La tension corporelle traverse l'ensemble du récit, perceptible à travers des balancements réguliers du tronc et de petits gestes adaptateurs (frottements des doigts, ajustements posturaux), particulièrement présents lors des répétitions contiguës. Un geste suspendu accompagne un

énoncé inachevé, tandis que des pauses prosodiques, remplies ou silencieuses, scandent la narration. Enfin, une longue séquence de sidération corporelle apparaît au moment où le locuteur évoque son incapacité à réagir et la sensation de blocage ressentie dans son propre corps. L'extrait suivant illustre cette configuration expressive :

[item 4] J'ai cogné-cogné la tête contre quelque chose / je sais pas [item 10] sûrement le volant [item 4] // [...] [item 4] La première chose à laquelle j'ai pensé pendant que la-que la voiture tournait [item 4] / c'est que-que *je savais pas* [item 5 + item 1] si j'allais m'en sortir / si j'allais *survivre* [item 1] et [item 10] et surtout *comment* [item 5] j'allais m'en sortir // [...] *J'avais mal* [item 5] partout / aux jambes / *aux bras* [item 5] / je sentais la *douleur* [item 5] / mais [item 10] mais [item 3] je pouvais pas les bouger / elles répondaient pas / genre / mon corps répondait plus / j'étais bloqué / je sais pas si c'était parce qu'il y avait quelque chose qui me retenait ou [item 3] ou si c'était la *peur* [item 1] / *le choc* [item 5] / peut-être les deux en fin de compte // [P04_S2_FR_VIT]

Dans l'ensemble, les deux récits en français présentent une configuration non verbale stable et homogène : dissociation corporelle marquée, expressions faciales de peur intense, gestes illustreurs localisés, auto-contacts ponctuels, balancements discrets et gestes suspendus synchronisés aux blocages narratifs. La seule nuance réside dans une légère atténuation de l'intensité expressive en deuxième séance et dans une orientation accrue du regard vers le bas, mais ces variations n'altèrent pas la cohérence globale du profil.

L'analyse des quatre récits de P04 montre une homogénéité expressive : dans toutes les productions, la dissociation corporelle se manifeste par une posture figée et refermée, régulièrement associée à des gestes illustreurs localisés, à des auto-contacts ponctuels et à des gestes suspendus lors de blocages narratifs. Les expressions faciales de peur intense sont récurrentes, tandis que le regard reste majoritairement fixe, orienté vers le bas, sans déplacements latéraux notables. Cette configuration se retrouve aussi bien en italien qu'en français, et dans les deux séances : aucune variation interlinguistique ou interséquentielle significative n'est observée. L'expressivité non verbale de P04 reste donc stable, centrée sur la restitution sensorielle et corporelle de l'événement, sans amorce de distanciation narrative.

Notre analyse intrasystémique des manifestations non-verbales issues du corpus *LIE-FR-IT* se conclut désormais sur l'étude du quatrième et dernier profil, qui regroupe un seul locuteur (P36) pour lequel l'italien est un *langue in esse x* et le français un *langue in esse y*, ayant vécu une agression dans un contexte francophone. Afin d'éviter des développements redondants tout en rendant compte de la structure expressive de ce cas, nous proposons une présentation synthétique sous forme de tableau. La dynamique observée chez P36 se rapproche en effet de celle décrite en détail pour P13 : l'italien, *langue in esse* ne correspondant pas à la langue du contexte du vécu, se révèle la plus expressive sur le plan non verbal. Dans cette perspective, le

tableau ci-dessous récapitule les principales tendances expressives relevées dans les récits de P36 :

Code participant	P36 ²⁴⁸
Événement	Agression
Bilan langue <i>in esse</i> x (italien)	Activation stable des items 1, 2, 4, 5 et 10 ; activation marginale des items 6 à 8 ; absence des items 3 et 9.
Bilan langue <i>esse</i> y (français)	Activation stable des items 1, 2, 4 et 10 ; activation marginale des items 5 à 8 ; absence des items 3 et 9.
Bilan séance 1 (italien > français)	En italien, expressivité non verbale nette : mimiques de peur et fixations du regard récurrentes ; gestes illustreurs fréquents, souvent localisés sur les zones atteintes, co-occurents à des auto-contacts ; pauses longues structurantes. En français, dynamique proche mais plus contenue.
Bilan séance 2 (français > italien)	Profil reconduit avec intensité légèrement réduite : peur faciale et fixations fréquentes ; gestes illustreurs moins nombreux ; auto-contacts persistants mais plus discrets ; pauses longues régulières. En français, continuité avec réduction supplémentaire de la gestualité et rigidité plus visible.
Items activés	Italien : 1, 2, 4, 5 et 10 ; 6 à 8 (activation marginale) ; Français : 1, 2, 4 et 10 ; 5 à 8 (activation marginale)
Spécificités observées	Socle commun aux quatre récits : peur faciale, fixations du regard, gestes illustreurs et pauses prolongées ; agitation, déplacements du regard et réactivité physiologique observés ponctuellement ; intensité globalement plus élevée en italien, canalisation plus marquée en français.

Tableau 43. Synthèse des tendances expressives observées (P36)

Dès lors, force est de constater que les récits en italien et en français de P36 présentent une configuration expressive globalement convergente en ce qui concerne l'activation des items de la grille NV-SPLIT-10. Dans les deux langues, un socle stable se dégage, constitué par les mimiques de peur, les fixations du regard, les gestes illustreurs et les pauses prolongées accompagnées de gestes suspendus. Toutefois, des nuances significatives apparaissent selon la langue mobilisée et la séance considérée. Lors de la première séance, l'expressivité non verbale se manifeste de façon plus vive en italien, avec des mimiques de peur particulièrement accentuées, des gestes illustreurs récurrents et des auto-contacts marqués, souvent dirigés vers le visage et les bras. En français, la dynamique reste proche mais s'exprime de manière plus contenue, caractérisée par une gestualité réduite et un contrôle corporel plus perceptible, les auto-contacts étant plus sporadiques et moins saillants.

Sur l'axe temporel, les deux langues présentent une atténuation progressive de l'intensité expressive entre la première et la deuxième séance : les gestes illustreurs et l'agitation corporelle tendent à se réduire, tandis que les fixations du regard et les pauses prolongées demeurent constantes et structurantes. Les mimiques de peur persistent de manière translinguistique, mais leur intensité se modère en seconde séance, en particulier en français. Ce profil met ainsi en évidence une expressivité stable et largement partagée entre les deux langues, modulée toutefois par une intensité légèrement supérieure en italien, qui conserve des auto-

²⁴⁸ Cf. Annexe F1.5b pour le tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître).

contacts plus réguliers, et une canalisation plus marquée en français, où les manifestations corporelles semblent plus contenues et plus régulées.

L'ensemble des analyses du corpus LIE-FR-IT montre que l'expressivité non verbale reste marquée par une forte implication corporelle, indépendamment de la langue mobilisée. Les différences entre profils concernent surtout le degré d'intensité ou la stabilité des indices : certains récits se caractérisent par une expressivité dense et continue, d'autres par une canalisation progressive de la gestualité et des mimiques. Dans tous les cas, les items liés à la peur, aux fixations du regard, aux gestes illustreurs et aux pauses longues demeurent centraux, avec des variations secondaires sur l'auto-contact, l'agitation corporelle ou la réactivité physiologique.

Ces résultats fournissent un premier point de comparaison pour l'analyse du corpus LIE-FR-EN, qui permettra d'examiner si les tendances relevées dans l'alternance entre français et italien se retrouvent également dans l'alternance entre français et anglais.

3.2. Corpus LIE-FR-EN

3.2.1. Profil 1

Dans la continuité des analyses proposées pour le corpus franco-italien, l'analyse se poursuit avec le corpus franco-anglais. Dans ce contexte, nous allons entamer notre étude par la prise en compte premier profil expressif, qui regroupe trois participants entretenant un rapport *in esse* à la fois avec le français (x) et l'anglais (y). Ces derniers relatent un événement ayant eu lieu dans un contexte francophone.

Le tableau suivant présente les activations des dix items NV-SPLIT-10 dans les quatre récits produits par la participante P07 :

	[P07 S1 FR VFR]	[P07 S1 EN VFR]	[P07 S2 EN VFR]	[P07 S2 FR VFR]
Item 1	X	(X) ²⁴⁹	X	X
Item 2		X	X	X
Item 3				
Item 4	X	X	X	X
Item 5	X	X	X	X
Item 6		X		X
Item 7	X	X	X	X
Item 8	X	X	X	X
Item 9				
Item 10	X	X	X	X

Tableau 44. Activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 dans le récit de P07

L'examen du tableau montre une activation dense et régulière des items NV-SPLIT-10 dans les quatre récits de P07, avec une forte stabilité interlinguistique et interséquentielle. Les items 1, 4,

²⁴⁹ Présence marginale.

5, 7, 8 et 10 sont systématiquement activés. L'item 2 apparaît de façon récurrente dans trois récits sur quatre, tandis que l'item 6 n'est activé qu'en première séance pour l'anglais et en seconde séance pour le français. Les items 3 et 9 ne sont pas attestés. Dans l'ensemble, les productions de P07 traduisent donc une expressivité non verbale soutenue, avec seulement quelques variations mineures selon la langue mobilisée et la séance.

Le premier récit produit en français lors de la première séance présente un ensemble de manifestations non verbales caractéristiques d'un état de sidération post-traumatique modérée mais clairement identifiable. La locutrice adopte une gestualité relativement parcimonieuse mais expressive, centrée sur l'évocation de l'impact et la reconstitution corporelle des événements. L'extrait suivant en fournit une illustration représentative :

[item 4] Je sais pas [item 10 + item 7] j'ai juste entendu un gros [item 10] « *boum !* » [item 1][item 10] et après [item 10] c'était comme si j'étais plus là [item 4] // [item 4] Tout allait très vite // J'ai regardé mes mains [item 4] et elles étaient pleines de [item 10] *de sang* [item 5] // Je crois avoir crié à l'aide mais j'en suis même pas sûre *en fait* [item 5] *j'étais* [item 5] sous *le choc* [item 7] // [...] Je-je [item 8] n'arrivais pas à réfléchir à-à bouger et-et j'étais juste là [item 8] assise à *fixer* [item 7] le volant quoi / j'étais *pétrifiée* [item 1] et [item 10] bah et sous le choc quoi // [P07_S2_FR_VFR]

L'item 1 est mobilisé à plusieurs reprises, avec l'activation conjointe de AU1, AU2 et AU5 dans les moments à forte charge sensorielle. L'item 4, relatif aux gestes illustreurs, est activé de manière contenue mais régulière : plusieurs gestes descriptifs accompagnent la mention du bruit ou des mains ensanglantées, orientés vers l'avant, le bas ou vers soi. L'item 5, lié à l'auto-contact, est plus nettement représenté, notamment dans les séquences de sidération, où apparaissent des gestes de repli signalant une tentative de stabilisation émotionnelle. L'item 7 est également activé : le regard se déplace fréquemment, vers le bas ou latéralement, associé à AU1+AU2 hors contexte de peur intense, traduisant une oscillation entre remémoration et évitement perceptif. L'item 8 se manifeste à travers l'apparition des AU23 à 25, parfois combinée avec les AU1 à 4, renforçant l'impression de crispation physiologique. Enfin, l'item 10 structure la narration : les pauses silencieuses longues, les hésitations vocalisées et les gestes suspendus ponctuent les passages les plus chargés en affect. Dans son ensemble, ce premier récit illustre une tension expressive contrôlée, où les mimiques, les gestes de repli et la prosodie marquent une sidération contenue, mais constante.

Le quatrième récit, en français lors de la deuxième séance, se distingue nettement des productions précédentes par une intensité expressive soutenue et une mobilisation dense des marqueurs non verbaux. La parole, bien que fluide, s'accompagne d'une gestualité incarnée, d'une expressivité mimique marquée et de signes physiologiques de surcharge perceptive. L'extrait suivant en témoigne :

Il était un peu plus de vingt heures / je venais juste de [item 4] tourner après le feu dans la rue [nom de la rue] là [item 4] // Et-et puis [item 10] j'ai entendu *un-un* [item 7] bruit métallique un peu-un peu bizarre et *après* [item 5][item 10] après j'ai eu l'accident quoi // [...] [item 7] J'ai cru que j'allais *mourir* [item 1] / *vraiment* [item 5] je-je [item 2] me suis dit / là / *c'est fini* [item 8] pour moi [item 2] // [...] Je sentais que j'avais du-*du mal à respirer* [item 8] et [item 10] j'avais mal à-à [item 5] la poitrine // [...] [item 2][item 4] J'ai baissé les yeux et-et y avait *du sang* [item 1] sur mes mains [item 4] [item 2][item 10] // [P07_S2_FR_VFR]

Ce récit active fortement l'item 1, avec des combinaisons répétées d'AU1, AU2, AU4, AU5 et AU24, notamment dans les moments liés à la peur de mourir et à l'évocation du sang. L'item 2 se manifeste par des fixations prolongées, particulièrement lors de la description visuelle du sang ou des douleurs corporelles, alternant avec des mouvements d'évitement dans les séquences les plus affectivement intenses. Les gestes illustateurs (item 4) sont nombreux et figuratifs, accompagnant la reconstitution sensorielle de l'événement. L'auto-contact (item 5) est très présent, notamment lors des descriptions corporelles et de la sidération. L'agitation corporelle (item 6) se manifeste par des gestes de battement et de réajustement, ainsi qu'une tension faciale persistante. L'item 7, relatif aux déplacements oculaires et haussements de sourcils hors peur, est bien représenté, avec une fréquence élevée de micro-haussements et de réajustements visuels dans les segments sensoriels. La réactivité physiologique (item 8) est marquée : crispations labiales, tension musculaire et signes de gêne respiratoire accompagnent les phases les plus saturées. Enfin, l'item 10 structure la narration par des pauses, des hésitations et des relances incomplètes, qui ponctuent les zones de plus forte implication.

Dans l'ensemble, ce dernier récit en français se caractérise par une densification expressive et une saturation corporelle de la parole. La langue française, à la fois langue *in esse* et langue du vécu, favorise ici une mobilisation frontale des affects, qui se traduit par une expressivité mimique, gestuelle et physiologique dense, inscrivant fortement la mémoire traumatique dans le corps et dans le discours.

Le premier récit en anglais, produit lors de la première séance, reprend la trame événementielle exposée en français mais redistribue sensiblement les indices non verbaux. Les expressions faciales de peur intense (item 1) apparaissent de manière ponctuelle, principalement lors de l'évocation de l'impact et de la découverte du sang, avec activation conjointe d'AU1, AU2 et AU5. Leur fréquence est moindre que dans le récit français, traduisant une expressivité émotionnelle contenue. L'orientation du regard (item 2) est particulièrement variable : on observe des changements fréquents vers le haut, le bas ou les côtés, ainsi que des évitements marqués, souvent associés à des pauses silencieuses. Cette instabilité visuelle soutient une narration où la tension expressive se manifeste sans sidération fixe.

La gestualité illustrative (item 4) est présente mais modérée, accompagnant certains fragments descriptifs (explosion sonore, vision du sang) par des trajectoires rectilignes ou

descendantes. Les gestes d'auto-contact (item 5) sont moins fréquents qu'en français, mais demeurent repérables, localisés principalement au niveau du visage et de la poitrine dans des moments de tension. L'agitation corporelle et mimique (item 6) se traduit par des légers changements de posture et par l'activation fréquente d'unités faciales telles que AU17 ou AU25, témoignant d'un inconfort diffus. Les déplacements oculaires et haussements de sourcils hors peur (item 7) apparaissent régulièrement, associés à une recherche perceptive plus qu'à des pics émotionnels. La réactivité physiologique visible (item 8) se manifeste à travers la crispation labiale et les modifications respiratoires, parfois accompagnées d'un ralentissement prosodique. Enfin, l'item 10 structure fortement le récit, avec de nombreuses pauses, des gestes suspendus et des amorces de mouvement avortées, conférant une tension discursive continue.

Dans l'ensemble, ce premier récit en anglais présente une expressivité corporelle plus contenue que son équivalent français, mais mobilise un ensemble cohérent d'indices non verbaux, condensés dans l'extrait représentatif suivant :

I really don't know [item 7] how it happened actually [item 10][item 4] I just heard a loud "bang" [item 6] and then [item 10] I was there / sitting in my car / [item 5] my hands covered in blood [item 1] [item 4] [...] [item 8] My hands [item 5] were numb // There was blood [item 1] on my jeans [item 5] // I couldn't feel my legs [item 5][item 8] // [...] I just sat there [item 6] / frozen [item 5] // I didn't move for [item 10] I don't know how long [item 5] / It didn't feel real [item] // It was like I was outside [item 6] of it // [...] [item 8] I didn't think I'd survive this [item 8].
[P07_S1_FR_VFR]

Le récit en anglais de la deuxième séance présente une intensification notable des marqueurs émotionnels par rapport au précédent. Les expressions faciales de peur intense (item 1) sont plus fréquentes, notamment lors de l'évocation de la peur de mourir et coïncident avec des séquences fortement perceptives (vision du sang). L'orientation du regard (item 2) est instable, avec des changements rapides et répétés associés à des évitements marqués, renforçant l'impression d'une mémoire encore vive et difficilement soutenue. La gestualité illustrative (item 4) accompagne plusieurs segments descriptifs (bruit du choc, vision du sang), tandis que les gestes d'auto-contact (item 5) deviennent plus manifestes, notamment au niveau du visage, du cou et de la poitrine, souvent combinés à des indices faciaux de crispation. L'agitation corporelle (item 6) se manifeste par des micro-mouvements involontaires, comme des changements de position et des frottements des doigts. L'item 7 est également fortement mobilisé, avec une fréquence élevée de changements de direction du regard et de haussements de sourcils hors contexte de peur, traduisant un processus cognitif fragmenté. La réactivité physiologique visible (item 8) se renforce, marquée par des tensions faciales persistantes et des difficultés respiratoires perceptibles prosodiquement. Enfin, l'item 10 conserve un rôle structurant, avec de nombreuses pauses et des gestes suspendus, confirmant la présence d'une tension expressive constante. L'extrait suivant condense plusieurs de ces indices :

It was around 8 PM / [item 8] I was approaching the turn just-just before the crossroad [item 8] //Then I [item 10] I [item 4] heard this metallic noise / you know kind of *dull* [item 7] like-like something snapped [item 4] // [...] I thought I could *die* [item 1] there / I mean I [item 10][item 2] I didn't think I'd-I'd survive this [item 2] // [...] [item 4] I-I just stayed there, like a-like statue [item 4]// [...] [item 4] looked down and *saw* [item 1][item 4] the-*the blood* [item 1] on *my hands* [item 5] // [...] Like-like I was going to die [item 1] and this was [item 8] like *me* [item 5] *leaving* [item 7][item 10] like *my soul* [item 5] leaving my body [item 8] // [P07_S2_FR_VFR]

Dans son ensemble, l'anglais, mobilisé lors des deux séances, se caractérise par une expressivité corporelle globalement contenue mais marquée par une évolution nette entre les deux productions : d'abord une posture expressive canalisée, puis une intensification des marqueurs émotionnels et perceptifs en deuxième séance.

L'examen comparatif des quatre récits de P07 met en évidence une expressivité non verbale globalement homogène entre les deux langues mobilisées, mais dont l'intensité et la distribution présentent certaines variations. Les deux récits en français se caractérisent par une expressivité corporelle dense, où les marqueurs de peur intense (item 1), de fixation ou d'évitement du regard (item 2), d'auto-contact (item 5) et de pauses ou gestes suspendus (item 10) apparaissent de manière récurrente et structurante. Cette combinaison dessine une dynamique incarnée, directement liée aux moments de reviviscence du souvenir traumatique.

Les récits en anglais, tout en mobilisant les mêmes ensembles d'items, se distinguent par une expressivité plus contenue. L'item 1 y reste présent mais de façon plus ponctuelle, tandis que l'item 2 se manifeste davantage sous la forme de déplacements visuels fréquents que de fixations prolongées. L'auto-contact (item 5) et les gestes illustreurs (item 4) accompagnent certains passages descriptifs, mais de manière moins marquée que dans les récits français. En revanche, les items 6, 7 et 8, activés marginalement, traduisent une tension diffuse, faite d'agitation corporelle localisée, de mouvements oculaires rapides et de crispations faciales, témoignant d'un effort de maintien énonciatif.

L'ensemble de ces éléments suggère que, pour cette locutrice, la langue française — langue *in esse* et langue du vécu — reste le vecteur privilégié d'une remobilisation directe et incarnée du trauma, tandis que l'anglais, bien qu'*in esse* également, permet une mise en récit plus régulée, moins affectivement saturée, mais non dépourvue de tension corporelle.

Dans la continuité des observations effectuées à partir du cas de P07, nous proposons de prendre en compte les manifestations non-verbales de deux autres participants du même profil : P19 et P20. Tous deux mobilisent le français comme langue *in esse x*, l'anglais comme langue *in esse y*, et relatent des faits s'étant déroulés dans un contexte francophone. À ce sujet, nous souhaitons rappeler que l'analyse verbale avait permis de distinguer, pour ce profil de locuteurs, deux tendances distinctes : une première, illustrée par P07 et P19, dans laquelle la langue *in esse* associée au contexte de l'événement — ici le français — se révélait plus intensément investie sur

le plan discursif ; et une seconde, représentée par P20, où c'est la langue *in esse* non liée au contexte — en l'occurrence l'anglais — qui portait la plus forte charge verbale.

Or, l'examen des marqueurs non verbaux introduit une inflexion significative dans ce schéma. En effet, P20 présente une dissociation nette entre l'axe verbal et l'axe non verbal : bien que son récit en anglais soit plus chargé discursivement, c'est en français que se concentre l'activation des indices corporels, gestuels et prosodiques. L'ensemble des manifestations non verbales indique, dans son cas, une implication physique plus directe et plus marquée dans la langue *in esse*, rejoignant ainsi la tendance observée chez P07 et P19. Cette dissociation souligne un décalage entre la charge affective mise en mots et celle inscrite dans le corps, et justifie que P20 soit intégré aux côtés de P19 dans le tableau récapitulatif ci-dessous :

Code participant	P19 ²⁵⁰	P20 ²⁵¹
Événement	Accident de moto	Agression sexuelle
Bilan langue <i>in esse</i> x (français)	Activation claire des items 2, 3, 4, 5 et 10 ; absence des items 1, 6, 7, 8 et 9	Activation claire des items 2, 4, 5, 6 et 10 ; absence des items 1, 3, 7, 8 et 9
Bilan langue <i>in esse</i> y (anglais)	Activation claire des items 2, 3 et 10 ; activation partielle de l'item 5 ; aucune activation de l'item 4, qui n'est présent qu'en français ; absence maintenue des items 1, 6, 7, 8 et 9	Activation claire des items 2, 5, 6 et 10 ; activation partielle de l'item 4 ; absence maintenue des items 1, 3, 7, 8 et 9
Bilan séance 1 (français > anglais)	Expressivité gestuelle plus riche en français (coactivation des items 4 et 5) ; expressivité réduite en anglais, avec des épisodes de dissociation corporelle plus fréquents et une moindre activation de l'item 5	Expressivité gestuelle dense en FR (coactivation des items 4, 5 et 6) ; expressivité plus régulée en anglais, avec des gestes illustrateurs (item 4) moins présents et des pauses prosodiques (item 10) moins accentuées
Bilan séance 2 (anglais > français)	Expressivité stable en anglais : activation des items 2 et 3 constante dans les deux langues ; en français, réactivation de l'item 4 et activation nette de l'item 5, sans apparition de nouveaux items	En anglais, expressivité stable (mêmes items qu'en séance 1) ; en français, réactivation nette et non plus partielle de l'item 4, maintien des autres items
Items activés	Français : 2, 3, 4, 5 et 10 ; anglais : 2, 3, 5 (activation partielle), et 10	Français : 2, 4, 5, 6 et 10 ; anglais : 2, 4 (activation partielle), 5, 6 et 10
Spécificités observées	Expressivité gestuelle particulièrement visible en français ; profil plus retenu mais stable en anglais ; dissociation corporelle récurrente dans les deux langues	Aucune variation expressive majeure entre séance 1 et séance 2 et variation expressive moindre en fonction de la langue mobilisée

Tableau 45. Synthèse des tendances expressives observées (P19 et P20)

L'examen des manifestations non verbales chez P19 et P20 confirme la tendance expressive identifiée chez P07, à savoir une expressivité corporelle plus dense lorsque la langue mobilisée est à la fois une langue *in esse* et la langue du contexte de l'événement.

²⁵⁰ Cf. Annexe F2.1b pour le tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître).

²⁵¹ Cf. Annexe F2.12 pour le tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître).

Le tableau met en évidence, pour P19, une activation nette des items 2, 3, 4, 5 et 10 en français, alors que l'anglais se limite aux items 2, 3 et 10, avec une activation partielle de l'item 5 et l'absence de l'item 4. La comparaison par séance confirme cette dissymétrie : en français, la gestualité est plus développée, notamment par la coactivation des items 4 et 5, tandis qu'en anglais l'expressivité apparaît plus restreinte et marquée par des épisodes de dissociation corporelle. En séance 2, l'anglais reste stable alors qu'en français réapparaissent l'item 4 et une activation renforcée de l'item 5.

Pour P20, le français active systématiquement les items 2, 4, 5, 6 et 10, alors que l'anglais se concentre sur les mêmes items à l'exception de l'item 4, qui n'y est présent que partiellement. La première séance met en évidence une gestualité dense en français, avec une coactivation des items 4, 5 et 6, tandis qu'en anglais l'expressivité est plus régulée, les gestes illustreurs et les pauses expressives étant moins marqués. En deuxième séance, l'anglais conserve le même profil qu'en séance 1, tandis qu'en français l'item 4 s'active pleinement et les autres items restent constants.

Dans les deux cas, le français présente une activation plus étendue et plus stable, en particulier pour les items 4 et 5, alors que l'anglais montre une expressivité plus contenue, marquée par des activations partielles et une moindre richesse gestuelle, ce qui confirme la tendance expressive identifiée dans le cadre de l'analyse des récits de P07.

3.2.2. Profil 2

Après avoir examiné les manifestations non verbales chez des participants pour qui le français est à la fois langue *in esse* et langue du contexte de l'événement, nous abordons à présent un profil contrastif, où la langue *in esse* ne correspond pas à celle du contexte dans lequel l'événement a été vécu.

L'analyse s'ouvre ainsi avec le cas de P17, dont les quatre récits présentent une configuration expressive contrastée selon la langue et la séance. Voici le tableau récapitulatif des occurrences des items NV-SPLIT-10 :

	[P17 S1 FR VEN]	[P17 S1 EN VEN]	[P17 S2 EN VEN]	[P17 S2 FR VEN]
Item 1	X	X	X	X
Item 2		X	X	X
Item 3	X	X	X	X
Item 4	(X)	X	X	(X)
Item 5	X	X	X	X
Item 6				
Item 7		X	X	X
Item 8				
Item 9				
Item 10	X	X	X	X

Tableau 46. Activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 dans le récit de P17

Contrairement aux tendances observées sur le plan verbal, où le français se distinguait par une charge émotionnelle plus forte, les manifestations non verbales de P17 reposent sur un noyau stable d'activation (items 1, 3, 5 et 10), auquel s'ajoutent des variations liées à la langue mobilisée, l'anglais concentrant l'intensité expressive la plus marquée. En français, l'item 4 n'est activé que de manière marginale dans les deux séances, tandis que les items 2 et 7 apparaissent uniquement en deuxième séance. En anglais, l'item 4 est pleinement activé dès la première séance et se maintient ensuite, alors que les items 2 et 7 sont présents de façon continue à partir de leur première apparition. Les items 6, 8 et 9 restent absents dans toutes les productions.

En français, les récits de P17 présentent une configuration expressive structurée autour des activations récurrentes des items 1, 3, 5 et 10, qui constituent un socle stable tout au long des deux séances. Les expressions faciales de peur intense (item 1) apparaissent dès l'ouverture du récit, associées à un effondrement corporel marqué par une immobilité gestuelle et des mimiques caractéristiques de frayeur. Cette expressivité initiale est renforcée par des gestes illustreurs ponctuels (item 4), produits de manière marginale dans les deux séances, qui viennent soutenir certaines descriptions mais s'effacent rapidement au profit d'une expressivité plus intériorisée. L'épisode de sidération se traduit également par l'activation de l'item 3, avec des phases de retrait corporel où la dissociation est perceptible dans la raréfaction des indices gestuels et mimiques.

L'intensité émotionnelle s'exprime aussi à travers la mobilisation constante de l'item 5, où les gestes d'auto-contact accompagnent régulièrement l'évocation des douleurs et des perceptions corporelles. Ces gestes apparaissent comme des appuis récurrents, soutenant la verbalisation des sensations tout en traduisant une tension corporelle persistante. Les blocages, pauses et gestes suspendus (item 10) structurent la dynamique prosodique des récits : ils marquent les moments où l'énonciation se heurte à une difficulté, révélant une indicibilité ponctuelle du vécu. Un extrait de la première séance illustre cette configuration :

J'ai rien vu venir // Je-je me suis juste [item 10] je me suis juste retrouvé au sol [item 4] incapable de bouger // [...] Je [item 5] tenais plus sur mes jambes / *j'avais mal* [item 5] partout / je pouvais même pas [item 10] même pas [item 4] lever les bras // Je me sentais [item 10] paralysé [item 4] / comme si - *comme si mon corps* [item 5] répondait plus // [...] Et puis un [item 10][item 4] il-il criait / comme un fou [item 4] / comme *un animal* [item 1] // [...] [item 3] On – on croit toujours qu'on va se défendre mais en vrai [item 10] non [item 10] *On bloque* [item 1] / c'est tout [item 3] // [P17_S1_FR_VEN]

Dans la deuxième séance, la configuration se renforce par l'apparition des items 2 et 7. La fixation et l'évitement du regard (item 2) sont observés dans les moments de sidération, le regard étant souvent dirigé vers le bas ou figé sur un point unique, accentuant l'impression d'impuissance corporelle. Les déplacements oculaires et haussements de sourcils (item 7)

traduisent quant à eux une agitation anxieuse, intervenant dans les segments les plus chargés émotionnellement. Le récit se construit ainsi autour d'une forte tension corporelle, structurée par des séquences de sidération, des pics d'auto-contact et des interruptions prosodiques récurrentes. Un passage de la deuxième séance illustre cette saturation expressive :

J'avais *mal* [item 5] partout je- je sentais plus *mes jambes* [item 10] [item 5] mon *cœur* il [item 5] cognait [item 4] tellement fort que - que je croyais qu'il allait exploser [item 4] // [item 2] *J'étais* [item 5] incapable de bouger / même me-me protéger avec une main c'était - *c'était* [item 7] impossible // [...] [item 4] Il criait / il - il était comme *une bête* [item 1] enragée [item 4] // [...] [item 3][item 7] C'était comme un film - sauf que – sauf que j'étais dedans [item 10] Je me voyais sans vraiment comprendre ce qui - ce qui se passait [item 3] // [...] [item 7] J'me suis dit – j'me *suis dit* [item 1] c'est *fini* [item 5] ils-ils *vont me* [item 1] tuer [...] [item 2][item 3] On croit qu'on va réagir mais - mais en fait - enfin - on fait rien [item 2][item 3][item 10] // [P17_S2_FR_VEN]

Dans l'ensemble, les récits en français de P17 se caractérisent par une expressivité émotionnelle soutenue, structurée par des expressions de peur intense, une sidération corporelle marquée et des auto-contacts récurrents.

En anglais, les récits de P17 se distinguent par une expressivité non verbale plus dense et plus saturée que dans leurs équivalents en français. Dès l'ouverture, une combinaison d'expressions faciales de peur intense (item 1), de fixations et d'évitements du regard (item 2), ainsi que d'une crispation posturale globale instaure une dynamique corporelle marquée. Ces indices traduisent une sidération immédiate qui s'accompagne de gestes avortés et de tensions visibles dans le tronc et les bras, révélant une forte activation de l'item 5. La dissociation corporelle (item 3) est également observée dans plusieurs séquences dépourvues d'activité mimico-gestuelle, où le locuteur semble en retrait de son propre corps.

Les gestes illustreurs (item 4) sont pleinement activés. Ils apparaissent de façon régulière pour accompagner des verbes d'action, des perceptions physiques ou des descriptions situées, et contribuent à l'ancrage corporel du récit. Cette activation contraste directement avec le français, où leur présence n'était que marginale. En parallèle, l'item 7 est clairement mobilisé à travers de fréquents déplacements du regard et des haussements de sourcils hors contexte de peur, notamment lors des moments de tension descriptive où les yeux alternent rapidement entre plusieurs directions. Ces indices sont particulièrement présents dans l'extrait suivant, représentatif de l'ensemble du récit :

I [item 1] didn't see it coming // [item 2] I just - I just [item 4] fell hard on my back and everything *felt* [item 5] wrong // [item 7] My *arms* [item 5] were shaking [item 4] / *my chest* [item 5] felt [item 10] tight *like – like* [item 1] *I couldn't* [item 7] breathe properly // [...] [item 7] I couldn't move / *I was frozen* [item 5] - totally frozen // [item 2][item 3] It felt like - like I was watching it happen / not living it // I thought they *were gonna* [item 1] kill me [item 3] // I *really believed* [item 5] I wouldn't – I wouldn't get out of there // [...] [item 7][item 3] You just - you just freeze even [item 10] even if you think you'd fight [item 3] // [...] [item 2] I couldn't hear anything clearly / [item 5] I think I could smell something weird [item 10] // [P17_S1_EN_VEN]

Dans la deuxième séance, la saturation expressive s'intensifie. La peur de mourir est exprimée explicitement, accompagnée de signes faciaux saillants (item 1) et de fixations visuelles prolongées vers le bas ou à l'horizontale (item 2). Ces fixations coïncident avec les moments les plus critiques du récit et précèdent souvent une sidération motrice complète. Les phases de dissociation corporelle (item 3) se renforcent, avec des séquences où toute activité gestuelle et mimique disparaît temporairement.

L'auto-contact (item 5) reste central, marqué par des gestes récurrents vers le torse, le visage ou les épaules. Plusieurs gestes sont amorcés sans être menés à terme, témoignant d'un engagement corporel interrompu. Les gestes illustateurs (item 4) sont pleinement activés, cette fois en lien direct avec la verbalisation des sensations corporelles et des actions subies. L'item 7 se manifeste dans des déplacements directionnels du regard et des haussements de sourcils hors contexte de peur. Enfin, l'item 10 rythme le récit à travers de nombreuses pauses silencieuses ou remplies, associées à des gestes suspendus et à des énoncés interrompus.

Un extrait de la deuxième séance illustre cette saturation :

I was sure they were gonna – [item 10][item 2] they *were gonna* [item 1] kill *me* [item 5] // I [item 7] thought - that *was it for me* [item 5] // [...] My *body* [item 5] felt - felt [item 4] heavy and numb / my *legs* [item 5] wouldn't respond // I couldn't move - not *even my arms* [item 5][item 10] Everything was spinning [item 4] // [...] [item 7][item 3] You think you'll scream / but - *but you* [item 7] don't // You freeze without thinking [item 10] I tried / I really tried to - to do something / but I - I couldn't [item 3] // He - he [item 4] pulled me and I - I couldn't stop it [item 4][item 10] I tried to - to [item 10] I mean [item 10][item 5] I don't even know // [item 7] Maybe *I just* [item 7] - I just shut down // [P17_S2_EN_VEN]

En somme, les récits en anglais manifestent une expressivité non verbale dense et saturée, structurée par un noyau stable d'activation auquel s'ajoute une mobilisation complète des gestes illustateurs et des mouvements oculaires. Cette configuration confère à l'anglais le statut de langue la plus chargée émotionnellement sur le plan non verbal, marquant un contraste clair avec la retenue observée dans les récits en français.

Ainsi, l'analyse conjointe des quatre récits de P17 met en évidence une dynamique expressive nuancée, où les manifestations non verbales ne recoupent pas mécaniquement les tendances relevées sur le plan verbal. Sur le versant discursif, le français apparaissait comme la langue la plus saturée en marqueurs SPLIT-10, concentrant l'expression de la peur de mourir, de la sidération corporelle et d'une fragmentation syntaxique marquée. Or, l'examen des indices non verbaux nuance ce constat : l'expressivité corporelle et mimique ne se trouve pas systématiquement amplifiée dans cette langue. En effet, l'expressivité en français tend à se localiser sur des séquences précises, alternant phases de tension marquée et phases de relative atténuation.

En anglais, en revanche, l'expressivité non verbale s'installe de manière plus continue. Dès la première séance, les fixations prolongées du regard, les déplacements oculaires associés aux haussements de sourcils et la coactivation de tensions corporelles et faciales traduisent une implication somatique forte. Cette tendance se renforce nettement en deuxième séance, où la charge corporelle atteint un niveau de saturation rarement observé dans le corpus, combinant gestes d'auto-contact répétés, mimiques de peur, gestes suspendus et fixité visuelle prolongée.

Ce contraste suggère que, chez P17, l'anglais fonctionne comme la langue la plus intensément investie sur le plan non verbal, malgré une apparente prédominance du français dans l'analyse verbale. En d'autres termes, la charge émotionnelle s'exprime différemment selon les canaux : le français concentre les signes linguistiques d'une sidération traumatique, tandis que l'anglais laisse apparaître une incarnation corporelle plus constante et saturée.

Dans ce contexte, le cas de P26 vient confirmer cette tendance au sein du même profil linguistique. Dès l'analyse verbale, une saturation plus forte des marqueurs affectifs et corporels a été repérée dans les récits en anglais de P26. L'étude des manifestations non verbales vient ainsi non seulement corroborer cette dynamique, mais aussi en préciser les contours. Le tableau ci-dessous synthétise les principales tendances expressives non-verbales relevées dans les quatre récits de P26 :

Code participant	P26 ²⁵²
Événement	Violences conjugales
Bilan langue <i>in esse</i> x (français)	Activation claire des items 1, 5, 9, 10 ; activation partielle de l'item 4 ; item 2 activé uniquement en séance 1 ; absence des items 2, 3, 6, 7 et 8
Bilan langue <i>esse y</i> (anglais)	Activation claire des items 1, 2, 4, 5, 7 et 10 ; coactivation convergente des différents items dans les deux séances ; absence des items 3, 6, 8 et 9
Bilan séance 1 (français > anglais)	En français, expressivité gestuelle et mimique présente, mais relativement contenue ; en anglais, expressivité plus marquée, surtout en ce qui concerne les indices mimico-gestuels et ceux liés au regard
Bilan séance 2 (anglais > français)	En anglais, expressivité très dense et activation des items liés aux mimiques, aux gestes, à la prosodie et au regard ; en français, maintien d'un profil identifié en séance 1
Items activés	Français : 1, 4 (partiel), 5, 9, 10 ; 2 (séance 1) ; anglais : 1, 2, 4, 5, 7, 10
Spécificités observées	Densité expressive plus forte en anglais, avec forte implication du visage et du regard ; expressivité en français plus focalisée sur le corps

Tableau 47. Synthèse des tendances expressives observées (P26)

La synthèse des données relatives à P26 met en évidence une opposition nette entre les deux langues mobilisées. En français, l'expressivité repose sur un ensemble limité d'items, avec une activation régulière des auto-contacts (item 5), des gestes suspendus ou pauses prolongées (item 10), et des expressions faciales de peur (item 1). À cela s'ajoutent ponctuellement des gestes illustrateurs, mais de manière partielle, ainsi que quelques repères visuels (item 2) uniquement

²⁵² Cf. Annexe F2.13 pour le tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître).

présents en première séance. Le profil expressif apparaît ainsi relativement contenu, centré sur le corps et structuré autour d'épisodes localisés de tension.

En anglais, au contraire, l'expressivité non verbale se déploie de manière plus dense et plus continue. Les récits s'accompagnent d'une activation claire et stable des mimiques de peur (item 1), des fixations et déplacements du regard (item 2), des gestes illustateurs (item 4), des auto-contacts (item 5), ainsi que des haussements de sourcils (item 7) et des gestes suspendus ou pauses marquées (item 10). Cette coactivation, présente dans les deux séances, traduit une implication corporelle plus large et plus multimodale, sollicitant simultanément le visage, le regard, la gestuelle et la prosodie.

Cette distribution met en évidence une cohérence forte d'une séance à l'autre. En séance 1 déjà, l'anglais se distingue par une expressivité plus marquée que le français, et cette tendance se confirme en séance 2, où la densité des indices non verbaux atteint son maximum. La dynamique expressive se révèle ainsi stable : le français reste associé à une expressivité corporelle localisée et régulée, tandis que l'anglais concentre une charge expressive plus soutenue et diversifiée.

En définitive, le cas de P26 montre que ce n'est pas la langue *in esse* x (le français) qui constitue l'espace principal d'expression non verbale du trauma, mais bien l'anglais, langue *in esse* y et surtout langue du contexte de l'événement. Cette configuration se traduit par une mobilisation corporelle plus intense et par une expressivité non verbale plus saturée, confirmant la place centrale du contexte linguistique du vécu dans la remobilisation traumatique.

3.2.3. Profil 3

Nous poursuivons maintenant avec l'analyse des manifestations non verbales du participant P30. Dans cette configuration, le locuteur en question entretient un rapport *in esse* à la fois avec l'anglais (x) et le français (y) et relate des faits étant survenus dans un contexte anglophone. Nous entamons ainsi notre analyse détaillée par le tableau d'activation des items NV-SPLIT-10, qui permettra de visualiser les dynamiques expressives associées à chaque récit et à chaque séance :

	[P30 S1 EN VEN]	[P30 S1 FR VEN]	[P30 S2 FR VEN]	[P30 S2 EN VEN]
Item 1	X	X	X	X
Item 2	X	X	X	X
Item 3	X	(X)	(X)	X
Item 4				
Item 5	X	(X)	(X)	X
Item 6				
Item 7	X	X	X	X
Item 8				
Item 9				

Item 10	X	X	X	X

Tableau 48. Activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 dans le récit de P30

L'examen des manifestations non verbales de P30 met en évidence une configuration expressive marquée par une activation relativement large et stable des items NV-SPLIT-10, avec toutefois une intensité plus forte en anglais. Les quatre récits présentent un socle commun constitué des items 1 (expressions faciales de peur), 2 (fixation ou évitement du regard), 7 (déplacements du regard et haussements de sourcils) et 10 (gestes suspendus, pauses longues), activés de manière constante dans toutes les productions. À ce noyau s'ajoutent des indices plus variables : l'item 3 (dissociation corporelle) et l'item 5 (auto-contact) apparaissent de façon marquée en anglais, tandis qu'ils ne sont qu'atténués en français, avec des activations partielles en séance 1 comme en séance 2.

Les récits en anglais de P30 se caractérisent par une densité expressive particulièrement marquée, confirmant que cette langue — à la fois *in esse* et langue du contexte de l'événement — constitue l'espace privilégié de la reviviscence traumatique. Dès le premier récit, six items de la grille NV-SPLIT-10 sont activés, traduisant une mobilisation simultanée des canaux mimico-faciaux, oculomoteurs, posturaux et prosodiques.

L'expression de la peur (item 1) s'impose comme un fil directeur, avec la présence récurrente des unités AU1, AU2 et AU5, typiques des manifestations de frayeur. Ces expressions faciales apparaissent lorsque le locuteur évoque la violence subie par sa mère ou sa propre paralysie, renforçant l'impression d'un vécu immédiat et difficile à contenir. Ces signes s'articulent à l'activation de l'item 2, puisque les moments de sidération sont ponctués de fixations visuelles prolongées et d'évitements brusques du regard vers le bas ou les côtés. Ces orientations oculaires ne relèvent pas du hasard : elles traduisent à la fois un effort de régulation émotionnelle et un évitement visuel de scènes mentales envahissantes.

L'item 3, lié à la dissociation corporelle, apparaît de manière moins systématique mais reste significatif. Plusieurs segments du récit témoignent d'une passivité corporelle ou d'une posture figée, sans que cette dissociation ne domine l'ensemble de la narration. À ces moments de retrait s'ajoutent des gestes d'auto-contact (item 5), eux aussi présents de manière intermittente. Les mains serrées ou le repli corporel surgissent dans les instants de tension maximale, marquant un effort de régulation et une tentative défensive face à la sidération. Parallèlement, l'item 7 renforce cette dynamique : les déplacements rapides du regard et les mouvements de sourcils interviennent dans les passages où le locuteur cherche à mettre en mots une scène particulièrement lourde. Ces signes, hors contexte de peur immédiate, traduisent une agitation perceptive et un effort cognitif intense pour maintenir le fil narratif.

Enfin, l'item 10 structure de façon centrale le flux énonciatif. Le débit est haché, scandé par des pauses prolongées ou remplies, auxquelles s'ajoutent des gestes suspendus ou inachevés. Cette scansion heurtée reflète une lutte permanente entre l'élan narratif et la sidération qui contraint l'expression. Un extrait du premier récit illustre bien cette co-activation, où la sidération, la peur et le repli corporel se superposent :

[item 3] The sound when they came in [item 10] it was like a lightning strike / like *bam* [item 1] / something smashing straight through [item 3] // [...] [item 3] There were people screaming / my mum was crying / screaming [item 10] / she was trying [item 3] to stop them from *going* [item 5] into *the kitchen* [item 5] // [item 3] She was fighting with all she had // They were punching her / she was covered in blood but she wouldn't give up [item 7][item 3] // It was terrible and [item 10] and [item 5] I [item 10] I was *just there* [item 5][item 2][item 10] hiding in a corner [item 10] scared as hell // I was just watching it *from the outside* [item 5] like I-I couldn't realize what was happening // [...] I really wanted to [item 10] to [item 10] I-I *don't know* [item 7] // [P30_S1_EN_VEN]

Dans le second récit en anglais, l'expressivité non verbale atteint une intensité maximale, structurée par une combinaison dense d'items. Les expressions faciales de peur (item 1) apparaissent de manière saillante lors de l'évocation du danger imminent et de l'impression de fin de vie, parfois soutenues par des comparaisons figuratives. Les fixations visuelles (item 2) et la sidération corporelle (item 3) se superposent : le regard reste figé tandis que le corps se fige totalement, donnant lieu à une scène de paralysie motrice explicite. Ces moments d'immobilité alternent avec des phases où dominent les auto-contacts (item 5), liés à l'évocation de sensations corporelles diffuses. L'activité perceptive accrue s'accompagne de déplacements du regard et d'élévations brèves des sourcils (item 7), en particulier dans les segments hésitants ou les reformulations. Enfin, les pauses prolongées et gestes suspendus (item 10) structurent fortement la narration : suspensions syntaxiques, répétitions et arrêts brusques jalonnent le récit, indexant directement la surcharge émotionnelle. L'extrait suivant synthétise cette densité expressive, à la fois mimico-faciale, prosodique et gestuelle :

My whole *body* [item 5] was shaking / *I couldn't* [item 5] feel my hands or my legs [item 10] // I was *trying to* [item 5] scream with all I had but [item 10] but nothing came out // [...] [item 7][item 2][item 3] I was just [item 10] stuck / *like* [item 7] like I couldn't move anymore [item 3] // [...] [item 3] I thought it was gonna be *the end* [item 1] / it - it was like - [item 1] like a war zone [item 3] // [...] [item 7] I - I saw his face / and I thought *he was* [item 1] dead and [item 10] *everything* [item 5] felt - it felt so far away / like I [item 10] like I was floating above it all // [...] [item 10][item 3] I - I stayed in the corner whole time / shaking / and I [item 10] I wanted to move but-but I couldn't [item 3] // [P30_S2_EN_VEN]

En somme, les récits en anglais de P30 se distinguent par une forte densité expressive : six items NV-SPLIT-10 sont mobilisés dans les deux récits. L'expression faciale de peur (item 1) et les fixations/évitements du regard (item 2) apparaissent de façon systématique, associées à des pauses longues et des gestes suspendus (item 10) qui structurent le rythme narratif. La

dissociation corporelle (item 3) et les gestes d'auto-contact (item 5) sont présents, bien que de manière intermittente, tandis que les déplacements oculaires et mouvements de sourcils (item 7) traduisent une agitation perceptive continue.

Le deuxième récit de la première séance, produit en français, reprend la charge émotionnelle déjà marquée dans le récit en anglais, mais dans une forme légèrement plus contenue. Les indices non verbaux restent nombreux et significatifs, même si leur densité est plus diffuse. L'item 1 est activé de manière nette à travers la combinaison de plusieurs unités mimico-faciales, lors de l'évocation de la violence subie par la mère et de la peur de mourir. Ces signes faciaux accompagnent directement les passages où l'expérience de sidération et de menace vitale est explicitée.

L'item 2 se manifeste également à travers des fixations prolongées et des regards orientés vers le bas, associés aux moments de paralysie ou d'effondrement corporel. Cette orientation visuelle contribue à stabiliser une narration centrée sur l'inaction et la sidération. Parallèlement, l'item 3 apparaît de manière marginale : il correspond à de courts épisodes de figement corporel, qui tranchent avec l'agitation générale, mais sans modifier de façon notable la dynamique expressive observée en dehors de la verbalisation des faits. L'item 5 est lui aussi activé de manière ponctuelle, notamment dans quelques gestes de saisie ou de crispation, mais ces occurrences restent limitées par rapport aux récits en anglais.

En revanche, l'item 7 est bien présent, marqué par des déplacements répétés du regard et accompagnés de haussements de sourcils non directement associés à la peur, mais plutôt à une recherche de repères visuels. Enfin, l'item 10 structure fortement le récit : les pauses longues et remplies scandent les moments de tension, ralentissant l'énonciation et signalant à la fois un freinage prosodique et une indicibilité partielle. L'extrait suivant illustre bien cette dynamique corporelle plus régulée, mais néanmoins expressive :

Elle [item 10] elle luttait [item 10] elle lâchait rien / même s'ils la rouaient de coups elle [item 5] s'agrippait à leurs jambes / à leur [item 10] à leurs bras [item 10] Ma mère se battait quoi [item 2] et [item 10] après il y avait moi / recroquevillé dans un coin j'étais *mort de peur* [item 1] je-j'étais sidéré quoi // [item 2][item 3] C'était comme si-comme si j'étais déconnecté de ce qui-de ce qui se passait [item 3] // Je voyais *ma mère* [item 5] se battre mais moi / [item 2][item 7][item 3] bah moi j'étais impuissant / j'étais immobile et-et je voyais ça de l'extérieur mais-mais *je réalisais* [item 7][item 3] pas et-et je ne bougeais pas de *mon coin* [item 5] quoi // [P30_S1_FR_VEN]

Le troisième récit, en ouverture de la seconde séance et également en français, confirme cette expressivité corporelle, mais dans une intensité légèrement modulée par rapport au récit anglophone qui le suit. L'item 1 y est activé dès le début, lors de la description du visage de l'agresseur. L'item 2 est présent à travers des regards fixes ou dirigés vers le bas, renforçant la dimension de repli ou de sidération. L'item 3 se manifeste une nouvelle fois de façon marginale, dans les segments décrivant un corps hors de contrôle, traduisant une dissociation partielle.

L'item 5 reste limité à quelques gestes d'auto-contact ponctuels, mobilisés comme tentative d'ancrage corporel.

L'item 7 apparaît de manière récurrente, dans des alternances rapides du regard accompagnées de haussements de sourcils, témoignant d'une agitation visuelle qui accompagne la narration. Enfin, l'item 10 demeure saillant : les pauses silencieuses et remplies ponctuent tout le récit, marquant les hésitations et les moments d'effondrement partiel de l'énonciation. L'extrait suivant illustre bien cette dynamique corporelle mêlant figement, confusion sensorielle et sidération verbale :

[item 2][item 3] Je - j'ai cru que c'était fini // *Son visage* [item 7][item 10] j'ai vraiment cru qu'il - qu'il *allait* [item 1][item 3] *tuer* [item 5] tout le monde [item 10] J'entendais ma mère *hurler* [item 1] / mon père hurler [item 2] c'était comme une – comme une scène de film guerre // [item 7] Je - j'avais *jamais vu ça* [item 5] et je - j'avais pas l'impression que [item 10] j'avais pas l'impression que *c'était réel* [item 5] // [item 7][item 2] Tout est devenu flou et au ralenti / *comme* [item 7] dans un rêve // [...] *Je tremblais* [item 5] de – de partout / j'avais *mal* [item 5] à la tête / [item 10] je me - mon corps était hors de mon-de mon contrôle // [P30_S2_FR_VEN]

Dans l'ensemble, les deux récits en français présentent une activation nette des items 1, 2, 7 et 10, et une activation marginale des items 3 et 5. La dynamique expressive est claire, mais légèrement moins saturée que dans les récits en anglais.

Dès lors, l'analyse es quatre récits de P30 met en évidence une expressivité non verbale soutenue dans les deux langues *in esse* mobilisées, mais avec une intensité différenciée. L'anglais se distingue par une densité continue d'indices de peur, de sidération et de tension corporelle (items 1, 2, 3, 5, 7 et 10), qui confèrent au récit une charge émotionnelle particulièrement forte. Le français, tout en manifestant également une expressivité marquée, se caractérise par une modulation plus nette : les items 3 et 5 y apparaissent de façon marginale, et l'ensemble du comportement non verbal, bien que chargé, est davantage dispersé et régulé. La comparaison interséances confirme cette tendance : dans chaque cas, l'anglais reste le vecteur principal de la reviviscence corporelle et mimico-faciale, tandis que le français soutient une expressivité plus mesurée, mais toujours traversée par les marqueurs de peur et de sidération.

3.2.4. Profil 4

Nous allons maintenant terminer ce volet consacré à l'analyse contrastive des manifestations non-verbales intersystémiques par l'étude des tendances expressives du dernier profil du corpus, représenté par le participant P05. Ce profil, bien que statistiquement isolé ($n = 1$), présente une configuration linguistique inversée par rapport à celle de P30. L'anglais constitue ici la langue *in esse x*, alors que le français, langue *in esse y*, correspond également à la langue du contexte de l'événement. Cette situation permet d'interroger les effets distinctifs de l'ancrage subjectif et du contexte environnemental sur la dynamique expressive des récits traumatiques.

Dans ce contexte, il est important de rappeler que l'analyse des marqueurs verbaux présents dans les récits de P05 a mis en évidence une saturation émotionnelle plus intense en langue *in esse x*. Ceci est confirmé par les données issues de l'analyse des manifestations-non verbales, synthétisées dans le tableau suivant, auxquelles nous allons consacrer la suite de notre étude du corpus :

	[P05 S1 EN VFR]	[P05 S1 FR VFR]	[P05 S2 FR VFR]	[P05 S2 EN VFR]
Item 1	X		X	X
Item 2				
Item 3				
Item 4	X	X	X	X
Item 5	X	X	X	X
Item 6	X	(X)		X
Item 7				
Item 8				
Item 9	X			X
Item 10	X	X	X	X

Tableau 49. Activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 dans le récit de P05

La synthèse des activations des items NV-SPLIT-10 dans les récits de P05 met en évidence une base commune d'indices, activant les items 4, 5 et 10 dans l'ensemble des productions, en anglais comme en français. Or, l'activation en anglais apparaît comme étant plus dense : l'item 1 (expressions faciales de peur) et l'item 9 (mouvements répétitifs) sont présents dans les deux séances, tandis que l'item 6 (agitation corporelle) apparaît également de façon récurrente. En français, en revanche, l'expressivité se limite aux items stables (4, 5 et 10), avec une activation marginale de l'item 6 et une activation atténuée de l'item 9 dans le premier récit, sans récurrence par la suite.

Les récits en anglais produits par P05 se distinguent par une expressivité non verbale dense et cohérente, structurée autour d'un noyau stable d'items (1, 4, 5 et 10) auxquels s'ajoutent, selon les moments du récit, des manifestations d'agitation corporelle (item 6) et de mouvements répétitifs (item 9). Ces indices traduisent une implication corporelle forte, qui accompagne et renforce l'intensité émotionnelle déjà repérable au niveau verbal.

Le premier récit en anglais se caractérise par une expressivité corporelle dense, marquée par l'activation simultanée de plusieurs items. L'item 1 (expressions faciales de peur intense) surgit lorsque la narratrice décrit l'approche physique de l'agresseur, les unités faciales traduisant une sidération directement indexée sur la menace perçue. Les gestes illustreurs (item 4) sont fréquents et saillants : ils figurent aussi bien la présence du groupe que l'action de l'empoignade et de la traction vers le mur. Cette gestualité figurative, produite de façon régulière, soutient la structuration événementielle du récit.

L'item 5 (auto-contact) est activé à plusieurs reprises, principalement sur le bras, en co-occurrence avec des gestes répétitifs (item 9) tels que des battements digitaux. Ces

manifestations, qui apparaissent lors de segments marqués par l'hésitation verbale, traduisent une régulation corporelle face à la tension. L'item 6 (agitation corporelle) reste discret, limité à des micro-mouvements et à de légers balancements du buste. L'item 10 (blocages, pauses longues et gestes suspendus) constitue en revanche un élément structurant du récit : la narration est ponctuée de silences et d'arrêts gestuels qui coïncident avec des séquences de sidération, particulièrement au moment où la narratrice évoque sa paralysie.

Nous proposons ci-dessous un extrait représentatif qui condense ces éléments :

I still remember that day so clearly [item 6] // I was walking back home [item 10] I'd done that path a *hundred times* [item 5][item 10] I saw a group of guys [item 4] just-just standing there [item 4] they *were* [item 6] looking at me [item 10] it was [item 10] weird // [...] Then - then one of them [item 5 + item 9] called my name [item 10] // I don't know why *but* [item 5 + item 9][item 10][item 4] I - I froze right there [item 4] // [...] [item 4] They-they started [item 10] shouting and getting closer [item 4][item 6] [...] [item 4] Someone [item 1] grabbed me / my - [item 5] my arm and [item 10] and they pulled me [item 4] *behind a wall* [item 5 + item 9][item 10] // [P05_S1_EN_VFR]

Dans ce passage, la sidération corporelle s'exprime non pas dans l'activation de l'item 3, mais dans la cooccurrence des pauses silencieuses, des gestes suspendus et des auto-contacts répétés. Ces indices, associés aux mimiques de peur et à la gestualité figurative, traduisent une implication corporelle continue, mais rythmée par des ruptures expressives qui scandent le récit.

Le second récit en anglais (séance 2) accentue la dynamique expressive déjà observée et en marque l'apogée. L'item 1 (expressions faciales de peur) reste central : les unités AU1, AU2 et AU5 se combinent lors de l'évocation explicite de la peur de mourir, traduisant une intensité mimique forte. Ces mimiques s'accompagnent de fixations du regard prolongées (item 2), dirigées vers le bas ou vers un point fixe, renforçant l'impression de sidération sensorielle.

Les gestes illustateurs (item 4) occupent une place saillante : produits avec régularité, souvent bimanuels, ils ponctuent la description de la progression des agresseurs ou de l'incapacité à fuir. L'auto-contact (item 5) est plus discret que dans le premier récit, mais reste identifiable par des gestes de fermeture corporelle (resserrement des bras contre le buste, mains repliées), qui participent à la régulation émotionnelle.

L'agitation corporelle (item 6) se traduit par une tension diffuse, perceptible dans de légers déplacements posturaux ou des micro-mouvements, tandis que les mouvements répétitifs (item 9) apparaissent sous forme de battements digitaux, souvent en co-occurrences avec des gestes d'auto-contact. Enfin, l'item 10 (pauses, gestes suspendus, hésitations) rythme la narration : les arrêts du flux verbal et les suspensions corporelles signalent des moments de surcharge affective, coïncidant avec l'évocation du danger vital.

L'extrait suivant condense cette expressivité multimodale :

I – I was just [item 4] walking back home [item 10] I didn't think – I didn't think [item 4] anything would happen [item 10] // They-they were [item 4] right next to the entrance [item 10] I heard them before I saw them [item 4] // They were loud / like – angry // [...] My *body* [item 5] – my whole *body froze* [item 5][item 10] I-I *couldn't* [item 5 + item 9] even [item 6] turn around / I was – I was [item 1] stuck // [...] I [item 10] I *thought* I [item 5] *would* [item 1] die that day // [P05_S2_EN_VFR]

Ce passage illustre la convergence entre l'effroi mimique, la gestualité illustratrice et la fragmentation prosodique, soutenue par des gestes de régulation et des micro-mouvements adaptatifs. Le corps accompagne ainsi la saturation affective du récit sans basculer dans une véritable dissociation corporelle. Dans leur ensemble, les récits en anglais de P05 traduisent une expressivité non verbale fortement incarnée, marquée par la peur, l'intensité gestuelle et l'agitation corporelle.

Les récits en français présentent une expressivité non verbale plus contenue que dans les récits en anglais, mais structurée autour d'un noyau stable d'items. Les items 4 (gestes illustreurs), 5 (auto-contact) et 10 (blocages, pauses, gestes suspendus) sont activés dans l'ensemble des deux séances, constituant la trame expressive principale. À ce socle s'ajoutent des indices partiels ou secondaires : l'item 6 (agitation corporelle) n'apparaît qu'en séance 1, sous une forme atténuée, tandis que l'item 1, est activé en seconde séance seulement. Ces données traduisent une expressivité régulée, dans laquelle les gestes et les suspensions corporelles accompagnent le récit sans atteindre la saturation observée dans la langue anglaise.

Le premier récit en français (séance 1) se caractérise par une expressivité relativement mesurée. L'item 4 (gestes illustreurs) est clairement présent : la locutrice mobilise des gestes bimanuels simples pour accompagner la description des actions, notamment lors de l'évocation de l'approche des agresseurs. Ces gestes, produits en continuité avec le flux verbal, servent principalement à spatialiser la scène, sans excès ni dramatisation. L'auto-contact (item 5) se manifeste par intermittence, sous la forme de gestes réflexes de toucher du visage ou des bras, ainsi que lors de l'expression des pleurs, traduisant des stratégies ponctuelles de régulation corporelle. L'item 6 (agitation corporelle) apparaît de façon marginale, limité à de petits mouvements co-occurents à des gestes d'auto-contact. Enfin, l'item 10 (blocages et gestes suspendus) constitue l'indice le plus marquant : le récit est ponctué de pauses prolongées, parfois associées à un arrêt gestuel, traduisant une tension expressive localisée. Nous proposons ci-dessous un extrait représentatif de ce premier récit :

Je – je n'oublierai jamais ce que j'ai – ce que j'ai vécu ce jour-là [item 10] J'étais en train de [item 4] rentrer chez moi [item 10] c'était-c'était juste une fin de journée comme-comme les autres [item 10] J'ai vu un groupe de gars qui traînaient devant l'entrée et [item 10] ils me fixaient [item 4][item 10] *ils me* [item 5] regardaient bizarre et - *et ils* [item 5 + item 6] *faisaient du bruit* // [...] L'un d'eux a dit mon prénom [item 10] / j'ai pas su quoi faire [item 10] / je les ai entendus crier et j'ai vu qu'ils and [item 4] s'approchaient [item 4] / [...] [item 4] Quelqu'un m'a tirée *violemment* [item

5] derrière un mur [item 4] // [...] J'ai rien pu dire [item 10] j'ai juste pleuré [item 5] // [P05_S1_FR_VFR]

Dans ce passage, les pauses silencieuses scandent la narration et coïncident avec des moments de tension expressive. Les gestes illustreurs restent présents mais sobres, servant à ancrer la description spatiale plus qu'à exprimer l'effroi, tandis que l'auto-contact et les indices d'agitation corporelle apparaissent ponctuellement.

Le second récit en français (séance 2) reprend cette configuration expressive, avec toutefois quelques ajustements. L'item 1 est cette fois-ci activé, notamment lorsque la locutrice décrit la peur et ses réactions. Les gestes illustreurs (item 4) occupent encore une place centrale, scandant les moments clés du récit, notamment lors de la mise en scène de l'approche physique et de l'immobilisation. L'auto-contact (item 5) est plus marqué que dans la première séance : la locutrice mobilise davantage de gestes de repli, comme l'enveloppement partiel du torse, signe d'une tentative de retrait corporel. Enfin, l'item 10 reste fortement sollicité : plusieurs pauses, aussi bien silencieuses que remplies, rythment la narration, soulignant la charge émotionnelle.

Un extrait représentatif condense ces éléments :

J'ai- j'ai *eu peur* [item 1] vraiment peur [item 10] // J'ai entendu des cris derrière moi / j'ai pas compris tout de suite [item 10] // [...] Ils-ils étaient là à côté du [nom du lieu] // [...] Ils-ils [item 4] venaient vers moi // J'ai-j'ai juste – j'ai juste vu une ombre m'attraper [item 4] et-et *j'ai* [item 1] *paniqué* [item 5] // [...] *Mon corps* [item 5] – mon corps réagissait plus // J'ai essayé de [item 4] courir, mais – mais mes [item 5] jambes ont lâché [item 4][item 10] J'ai même pas crié [item 10] / je [item 5] crois / mais-mais j'suis pas sûre [item 10] // [...] Je me suis [item 4] recroquevillée / j'ai-j'ai lâché [item 4] mes bras [item 10] j'ai – j'ai rien fait d'autre // [P05_S2_FR_VFR]

Dans leur ensemble, les récits en français de P05 révèlent une expressivité non verbale structurée mais modérée, centrée sur les gestes illustreurs et les suspensions corporelles, avec une activation ponctuelle de l'auto-contact. Les indices d'agitation et de mouvements répétitifs restent secondaires et ne constituent pas des traits dominants. La dynamique expressive en français apparaît donc plus contenue que dans les récits en anglais, marquée par une régulation corporelle et une moindre saturation émotionnelle.

Dès lors, l'analyse conjointe des récits de P05 révèle une asymétrie claire entre les deux langues. En anglais, l'expressivité non verbale est marquée par la combinaison régulière des expressions de peur (item 1), des gestes illustreurs (item 4), de l'auto-contact (item 5) et des blocages avec gestes suspendus (item 10), auxquels s'ajoutent ponctuellement l'agitation corporelle (item 6) et des mouvements répétitifs (item 9). En français, l'expressivité se concentre principalement sur les gestes illustreurs, l'auto-contact et les pauses corporelles (items 4, 5 et 10), tandis que les autres indices restent marginaux ou absents. L'anglais se distingue ainsi par

une saturation émotionnelle et corporelle plus forte, alors que le français adopte une configuration plus contenue et régulée.

L'analyse des manifestations non verbales dans les récits produits en configuration intrasystémique met en évidence des dynamiques expressives différenciées selon la langue mobilisée, tout en révélant une structure commune marquée par la tension corporelle et l'engagement mimico-gestuel. Pour la majorité des locuteurs étudiés, les récits produits dans la langue correspondant au contexte de l'événement tendent à activer une expressivité corporelle plus dense, traduisant une reviviscence émotionnelle plus directe.

Le cas de la locutrice P05 nuance toutefois cette tendance : bien que l'événement ait eu lieu dans un contexte francophone, c'est dans sa langue *in esse* x que les marqueurs non verbaux se sont révélés les plus intenses. Ce décalage souligne que le rapport entre langue du contexte et expressivité corporelle n'est peut être modulé par le rapport subjectif que le locuteur entretient avec la langue mobilisée dans le processus de remémoration.

Dans la continuité de cette réflexion, nous allons maintenant tourner notre attention vers la section suivante, consacrée à l'analyse des manifestations non verbales en contexte intersystémique. Cette configuration permettra d'observer les effets de la distance linguistique sur l'engagement corporel, les stratégies d'évitement ou de contournement expressif, et les modulations dans la dynamique mimico-gestuelle selon le statut linguistique de la langue mobilisée.

4. Manifestations non-verbales intersystémiques : *langue in esse* vs *langue in fieri*

La dernière section de ce cinquième chapitre est consacrée à l'analyse intersystémique des manifestations non-verbales. Notre analyse s'appuie sur un corpus de onze vidéos, réparties en fonction des combinaisons suivantes : trois locuteurs ayant un rapport *in esse* avec le français et un rapport *in fieri* avec l'italien ; quatre avec un rapport *in esse* avec le français et un rapport *in fieri* avec l'anglais ; et quatre avec un rapport *in esse* avec l'italien et un rapport *in fieri* avec le français.

Nous accorderons ici une attention particulière aux écarts expressifs entre les langues mobilisées, aux effets de reconfiguration corporelle ou prosodique liés au passage d'une *langue in esse* à une *langue in fieri*, ainsi qu'aux phénomènes d'interférence comportementale, qu'ils soient synchrones ou asynchrones avec l'expression verbale et les interférences identifiées dans le cadre des analyses menées précédemment (cf. Chapitre V, §2.1 et §2.2)²⁵³.

²⁵³ En ce qui concerne le protocole d'annotation des extraits et de classement des données des deux sous-corpus, ces derniers restent identiques à ceux déjà appliqué dans l'analyse intrasystémique des manifestations non-verbales.

4.1. Corpus LIF-FR-IT

4.1.1. Profils 1 et 2

La présente sous-section ouvre l'analyse intersystémique des manifestations non-verbales en se concentrant tout d'abord sur les récits produits par des locuteurs entretenant un rapport *in esse* avec le français et un rapport *in fieri* avec l'italien. Si l'on avait initialement envisagé une organisation en quatre profils intégrant également le contexte linguistique de l'événement, l'observation des récits a conduit à réajuster ce cadre : les tendances expressives apparaissent en effet moins liées à la langue du contexte qu'au statut subjectif des langues mobilisées dans la verbalisation. Dans ce contexte, nous procéderons maintenant à l'analyse détaillée des manifestations non-verbales repérées au cours des entretiens avec P03, victime d'agression sexuelle, en proposant un tableau de synthèse de l'activation²⁵⁴ des items NV-SPLIT-10 pour chaque langue mobilisée et chaque séance :

	[P03 S1 FR VFR]	[P03 S1 IT VFR]	[P03 S2 IT VFR]	[P03 S2 FR VFR]
Item 1	X			X
Item 2				
Item 3				
Item 4	X			X
Item 5	X	X	X	X
Item 6				
Item 7	X	X	X	X
Item 8	X			
Item 9				
Item 10	X	X	X	X

Tableau 50. Activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 dans le récit de P03

L'examen du tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 pour P03 met en évidence une expressivité non verbale relativement contenue, mais organisée autour d'un noyau stable. Les gestes d'auto-contact (item 5), les déplacements du regard et haussements de sourcils hors contexte de peur (item 7), ainsi que les blocages et pauses corporelles (item 10) apparaissent dans l'ensemble des récits, indépendamment de la langue mobilisée et de la séance. À ce noyau s'ajoutent des indices plus directement liés à la charge émotionnelle, mais exclusivement en français : les expressions faciales de peur intense (item 1), l'accentuation des gestes illustateurs (item 4) et, plus ponctuellement, des signes de réactivité physiologique (item 8). En revanche, la dissociation corporelle (item 3), l'agitation corporelle (item 6) et les mouvements répétitifs (item

²⁵⁴ Comme précisé dans la section consacrée à l'analyse des manifestations non-verbales intrasystémiques, l'absence d'activation de certains items ne signifie pas l'absence totale d'indices non verbaux dans le récit, mais indique que les manifestations observées pour ces catégories ne diffèrent pas significativement de celles présentes dans les parties d'entretien sans lien direct avec le vécu traumatique. De plus, dans le cas des récits en langue *in fieri*, il a été possible de constater une augmentation de la fréquence des gestes illustateurs et des pauses prosodiques liée aux efforts de formulation linguistique, ce explique la non-activation ou l'activation marginale des items 4 et 10 pour certains locuteurs, malgré la présence de ces indices dans leurs récits en langue *in fieri*.

9) sont totalement absents. Dans l'ensemble, cette distribution suggère une asymétrie nette entre les deux langues.

Le premier récit de P03 présente une expressivité non-verbale particulièrement dense, structurée et incarnée. L'ensemble des indices mobilisés témoigne d'une implication corporelle directe dans la verbalisation du trauma, sans retrait perceptible ni désengagement mimico-gestuel. La dynamique expressive repose sur une forte convergence entre gestes, mimiques, modulations prosodiques et intensité perceptive.

Les expressions faciales de peur intense sont clairement présentes à plusieurs moments du récit, notamment dans les segments évoquant l'agression ou la menace vitale. Dans ce contexte, l'activation conjointe des unités AU1, AU2 et AU5, typiques des réactions de peur aiguë, s'inscrit dans une dynamique prosodique avec des montées accentuées vers l'aigu et des accélérations rythmiques lors des passages les plus chargés.

La gestualité illustratrice est également très marquée. Plusieurs gestes accompagnent directement les verbes d'action ou de position, dans une logique figurative qui donne corps à la narration. Ces gestes, ne relèvent pas d'un effort de formulation, mais bien d'une volonté d'incarner visuellement l'événement vécu. Ces derniers sont également associés à une prosodie alternant entre pauses longues et accélérations, en soulignant les points de rupture ou de saturation affective. En parallèle, les gestes d'auto-contact occupent une place centrale dans la structuration non-verbale du récit. Ils concernent des zones précises du corps : bras, jambes, gorge, poitrine, et sont mobilisés en lien direct avec les sensations corporelles rapportées par la locutrice. Cette fréquence, ainsi que la diversité des zones concernées, suggèrent une forte réactivation somatique du souvenir. Dans ce contexte, les mouvements du regard et les micro-expressions faciales hors peur participent également de cette expressivité incarnée. Enfin, les blocages, pauses et gestes suspendus sont nombreux, ponctuant les moments de tension énonciative.

À l'inverse, aucun signe de dissociation corporelle, d'agitation gestuelle, de mouvements répétitifs, ni de regard figé ou évité n'a été observé. Le corps reste engagé tout au long du récit, comme illustré de manière représentative dans l'extrait suivant :

C'était en sortant du métro [item 10] il faisait déjà nuit // [item 7] Je me souviens que-que [item 4] je me suis arrêtée [item 10] et là [item 10] là je- j'ai [item 8] vu qu'il était derrière moi // [...] [item 1] Il m'a attrapée par les bras [item 4] / fort [item 10][item 7] je *me suis sentie* [item 5] toute raide [item 8] / j'avais *plus de jambes* [item 5] [item 10] sa *main là* [item 5] sur ma gorge // [...] J'ai eu *froid d'un coup* [item 1] / j'entendais plus rien [item 10] je comprenais plus rien // [...] Je pouvais pas bouger / je- j'étais figée // [...] [item 10] [item 4] Je suis restée plantée là [item 4] / [item 8] *mon cœur il* [item 5] battait tellement fort [item 10] j'ai cru que- que *j'allais mourir* [item 1][item 8] // [P03_S1_FR_VFR]

Dans l'ensemble, ce récit en français se distingue par une expressivité marquée par la convergence de gestes illustateurs, d'auto-contacts ciblés, de modulations prosodiques et de mimiques faciales cohérentes accompagnant le contenu verbal.

Cette expressivité se prolonge dans le deuxième récit en français, qui réactive le même noyau d'items non verbaux tout en supprimant la dimension physiologique observée précédemment. L'expressivité incarnée de la narration demeure néanmoins manifeste, comme en témoigne le passage suivant :

C'était un samedi soir [item 10] je crois qu'il était un peu plus de 22h / Il m'a suivie en sortant de la station [nom de la station] et je voyais qu'il était bizarre un peu [item 10] il- [item 4] j'ai tracé pour m'éloigner un peu mais il-il était proche [item 4] // [...] [item 4] Il-il m'a poussée contre-contre le mur [item 10] je me suis cognée [item 4] *la tête* [item 5] // [...] [item 1] Il était [item 10] il était *possédé* [item 1] // [...] [item 4] Je-je ne pouvais pas réagir / j'étais [item 10] j'étais figée [item 4] // [...] [item 7] Je voyais plus rien / je-je *sentais* [item 5] plus mes jambes / [item 5] je-je tremblais, je-j'avais [item 1] peur de mourir // J'avais l'impression que-que c'était pas réel [item 10] je-je me disais que-que c'était un rêve horrible [item 10] et que j'allais me-me réveiller // [...] [item 7] On entend plein d'histoires comme ça [item 10] mais-mais on pense pas que-que ça va t'arriver // [P03_S2_FR_VFR]

Ainsi, force est de constater que, bien que ce récit intervienne après une première mise en mots en italien, il conserve une forte densité corporelle et mimique, marquant la réactivation d'une mémoire. Dans ce contexte, les expressions faciales de peur intense apparaissent dans les moments de forte tension affective, notamment lors de l'évocation de la scène de violence ou de la sensation de l'imminence de la mort, dans la continuité des résultats observés pour le premier récit. Les gestes illustateurs précèdent aussi dans ce récit les verbes d'action ou de position, en construisant une scansion gestuelle des événements, participant ainsi activement à la mise en récit corporelle. Par ailleurs, les gestes d'auto-contact restent nombreux dans, bien que distribués de manière plus ponctuelle qu'en première séance, accompagnant les segments liés aux sensations corporelles. De même, les mouvements du regard et micro-expressions hors peur sont toujours présents : regards vers le bas ou sur les côtés, froncements de sourcils, haussements isolés. Enfin, les pauses prosodiques, soient-elles silencieuses ou remplies, ainsi que les gestes suspendus, jalonnent l'énoncé.

L'ensemble de ces manifestations confirme une expressivité non-verbale toujours soutenue en français, même lorsque le récit intervient en seconde position. Ce maintien de la densité corporelle, gestuelle et prosodique souligne la stabilité expressive de la langue *in esse*, indépendamment de l'ordre de production.

Or, la configuration expressive que nous venons de décrire varie lors que la locutrice s'exprime en langue *in fieri* : malgré l'activation de plusieurs items de la grille NV-SPLIT-10, leur apparition au sein du récit se manifeste dans une forme atténuée, plus contenue, et influencée par le statut *in fieri* de l'italien. Dans ce contexte, le contraste avec les récits en langue

in esse, se dessine ici nettement : si les gestes sont là, ils ne portent pas avec la même intensité ; si l'émotion s'exprime, elle passe davantage par la suggestion que par la saturation corporelle. Ainsi, le corps est certes engagé, notamment à travers les gestes d'auto-contact, qui jalonnent le récit à des moments clés : mains sur la poitrine, jambes qui tremblent, pression somatique associée à l'essoufflement. Or, ces gestes, bien que présents, ne sont pas illustratifs et se présentent davantage comme des appuis à la formulation que comme des vecteurs figuratifs de l'énoncé. En effet, contrairement à la langue *in esse*, ici la gestualité illustratrice est absente en tant que geste expressif volontaire : les mouvements semblent liés à la structuration phrastique plus qu'à une figuration incarnée du souvenir.

De même, les micro-expressions faciales accompagnent le récit et sont régulièrement mobilisées dans les segments de doute, d'incompréhension ou de saturation émotionnelle. Le regard se dirige vers le bas ou la gauche, sans pour autant basculer dans l'évitement : la dynamique visuelle reste active, mais non confrontante. La prosodie, quant à elle, révèle une organisation affective encore instable. Des pauses longues, des reprises et des ruptures rythmiques ponctuent le récit. Elles traduisent un effort d'énonciation, mais également un travail d'élaboration émotionnelle sous contrainte linguistique. La structure même du récit, avec ses hésitations, ses métaphores discrètes, ses qualificatifs atténués, renforce cette impression d'un récit émotionnellement engagé, mais expressivement limité.

En somme, ce récit active plusieurs dimensions non-verbales du NV-SPLIT-10, mais dans une configuration expressive où la langue *in fieri* limite les effets de saturation corporelle, comme le montre l'extrait ci-dessous :

Era-era tardi / sera [item 10] fuori dal metro / Lui mi ha spinta [item 5] contro il muro // *Le mie braccia* [item 5][item 10] non riuscivo a muoverle [item 5][item 7] // [...] Non riuscivo a fare qualcosa // Sono rimasta [item 10] ferma [item 10] sentivo *il cuore che* [item 5] batteva...che *batteva tanto* [item 5] forte. [...] [item 7] Io-io non capivo // [...] Era tutto [item 10] non lo so [item 10] *come se stavo* [item 5] guardando da fuori / Era come un sogno brutto // [P03_S1_IT_VFR]

En définitive, le premier récit en italien de P03 révèle une expressivité non-verbale mesurée, structurée autour de gestes d'auto-contact et de micro-expressions faciales, mais sans activation intense des canaux corporels illustratifs. L'investissement émotionnel y est perceptible, mais semble filtré à travers les contraintes de la langue *in fieri*, qui limite l'accès à une expressivité incarnée comparable à celle observée en langue *in esse*.

Cette économie expressive se prolonge dans le deuxième récit en italien : bien que marqué par une structuration syntaxique plus fluide, ce nouveau récit reste tributaire des mêmes limitations expressives, tout en consolidant certains marqueurs non-verbaux présents dès la première séance.

Dans ce contexte, certains items apparaissent clairement activés, à commencer par les gestes d'auto-contact, présents dès les premières évocations de l'agression physique. Ces gestes sont localisés sur les bras, la poitrine ou les flancs, traduisant une tentative de restauration somatique du souvenir, mais sans la précision ni la densité observées en français. De même, les micro-expressions faciales participent au récit : on observe des activations de plusieurs unités d'actions, couplées à des mouvements oculaires fréquents, et à quelques hausses des sourcils isolées, comme illustré dans l'extrait suivant, offrant un aperçu représentatif de l'expressivité contenue du locuteur :

[item 7] Era sabato sera / credo [item 10] sì / più o meno verso le dieci // [...] *Lui mi ha spinto* [item 5] alla parete / lui-lui gridava [item 10] Io – io non capivo [item 5] // [...] Volevo dire qualcosa / ma [item 10] *ero bloccata* [item 5] // Avevo male al *petto* [item 5] / le mie gambe tremavano // Non riuscivo a muovermi [item 7] // [...] Sentivo *il cuore* [item 5] che batteva la...che batteva *tanto forte* [item 5] // [...] Mi ha [item 10] poi non so [item 10] sembrava [item 10] non so [item 10] *una-una* [item 7] specie di-di sogno / ma brutto // [...] Quando ti succede una cosa così non-non sai cosa fare / Ti senti come [item 10] persa // [P03_S2_IT_VFR]

Dans ce cadre, l'extrait montre également que, sur le plan prosodique, on retrouve une alternance pauses longues ou remplies, qui marquent des moments de tension énonciative ou d'instabilité formulationnelle. Toutefois, ces ruptures sont plus régulières que dans les récits en français, et semblent souvent répondre à une nécessité linguistique plus qu'à une charge affective brute. La prosodie paraît donc moins investie émotionnellement, même lorsqu'elle s'accompagne de gestes suspendus ou d'interruptions.

La dimension imagée du récit, soutenue par les gestes et la voix, s'active principalement dans les segments de comparaison ou de distanciation subjective : les hésitations sur le lexique et les reformulations successives traduisent une volonté de mise en forme, mais sans la densité expressive observée en langue *in esse*. L'effet est celui d'un récit qui essaie de s'exprimer corporellement, mais dans une langue encore en phase d'ajustement, où l'intuition gestuelle peine parfois à trouver un relais linguistique précis.

Ainsi, bien que les items 5, 7 et 10 soient activés de façon claire, et que les items 1, 2, 3, 6, 8 et 9 soient absents de manière cohérente avec les récits antérieurs, la qualité de l'activation diffère. On n'assiste pas à un effondrement du canal non-verbal, mais à une expressivité mesurée, contenue, fonctionnelle, là où la langue *in esse* permettait une expressivité plus directe, plus incarnée, plus saturée.

Dès lors, l'analyse conjointe des récits de P03 permet de dégager des tendances expressives différenciées selon la langue mobilisée, confirmant l'impact du statut linguistique sur la structuration des manifestations non-verbales. Les deux récits en français, langue *in esse* et langue du contexte, se caractérisent par une expressivité marquée par une forte mobilisation des gestes illustreurs, de l'auto-contact, des micro-expressions de peur, et des ruptures prosodiques

significatives. Le corps participe activement à la construction du discours, dans une dynamique mimico-gestuelle dense et fluide. À l'inverse, les récits en italien, langue *in fieri* pour cette locutrice, présentent une expressivité plus contenue, plus discrète, parfois ralentie par l'effort de formulation. Si certains items sont activés de manière stable (items 5, 7, 10), leur intensité est moindre, leur fréquence réduite, et leur distribution plus irrégulière. L'auto-contact reste central, mais souvent plus figé. La gestualité illustratrice est rare, et la prosodie moins expressive, avec peu de modulations intonatives marquées. Le regard reste mobilisé, mais dans un mouvement de retrait ou de recentrage cognitif.

Cependant, il est nécessaire de préciser que cette asymétrie expressive n'indique pas une absence d'engagement en italien, mais une reconfiguration de l'expression sous contrainte linguistique, où le corps semble s'adapter aux limites de la langue *in fieri*.

Or, force est de constater que ces observations s'inscrivent dans une dynamique que l'on retrouve, avec des variations interindividuelles, chez les autres locuteurs partageant cette même configuration linguistique, indépendamment du contexte linguistique dans lequel l'évènement en question a été vécu. Le tableau synthétique ci-dessous présente un résumé des tendances expressives observées chez P18 et P15, venant étayer celles déjà relevées chez P03 :

Code participant	P18 ²⁵⁵	P15 ²⁵⁶
Événement	Violences conjugales	Agression
Bilan langue <i>in esse</i> (français)	Activation claire des items 4, 5, 7, 8 et 10 ; absence des items 1 à 3, 6 et 9	Activation claire des items 1, 4 à 7 et 10 ; absence des items 2,3, 8 et 9
Bilan langue <i>in fieri</i> (Italien)	Activation partielle des items 4 et 5 ; item 2 activé dans les deux séances ; pauses prosodiques et hésitations vocalisées principalement liées à l'effort de formulation, ce qui justifie la non-activation de l'item 10	Activation claire des items 4, 5, 7 et 10 ; expressivité atténuée, dominée par des gestes illustateurs liés à l'effort de formulation (sauf séance 2) ; regard souvent orienté vers le bas, mais pas de phénomènes de fixation ni d'évitement repérés
Bilan séance 1 (français > italien)	En français, expressivité mimique et gestuelle marquée, avec coactivation des items expressifs (4 et 5) ; en italien expressivité liée principalement à l'effort de formulation	En français, expressivité non verbale marquée, avec coactivation des plusieurs items ; en italien, expressivité réduite, centrée sur les auto-contacts, les pauses prosodiques et les déplacements du regard
Bilan séance 2 (italien > français)	En italien, expressivité stable et profil expressif comparable à la séance 1 ; en français, maintien de l'ensemble des marqueurs activés en séance 1, mais pauses prosodiques moins fréquentes	En italien, légère intensification de l'expressivité gestuelle, qui explique l'activation de l'item 4 ; en français, réactivation d'une expressivité analogue à celle de la première séance, mais non activation de l'item 6
Items activés	Français : 4, 5, 7, 8 et 10 (partiel en séance 2) ; italien : 2, 4 (partiel), 5 (partiel), 10 (partiel)	Français : 1, 4, 5, 6 (séance 1), 7 et 10 ; italien : 4 (séance 2), 5, 7 et 10

²⁵⁵ Cf. Annexe G1.1b pour le tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître).

²⁵⁶ Cf. Annexe G1.7 pour le tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître).

Spécificités observées	Expressivité concentrée en langue <i>in esse</i> , avec gestualité expressive, réactivité visible et regard mobile ; expressivité plus retenue en italien, structurée par l'effort d'élaboration linguistique du récit	Fort contraste expressif entre les deux langues : expressivité mimique, gestuelle et prosodique marquée en français ; expressivité globalement régulée en italien, mais variation entre les deux séances

Tableau 51. Synthèse des tendances expressives observées (P18 et P15)

L'examen comparé des tendances expressives observées chez P18 et P15 confirme la dynamique déjà relevée chez P03. Dans les deux cas, les récits en français se caractérisent par une expressivité non verbale dense et variée, associant gestes illustateurs accentués, auto-contacts récurrents, modulations prosodiques et indices mimico-faciaux significatifs, notamment dans l'expression de la peur. Cette expressivité incarnée contraste avec les productions en italien, plus stables sur le plan discursif mais globalement atténuées, la gestualité y étant fréquemment cantonnée à des fonctions de maintien énonciatif ou de compensation formulationnelle. La comparaison entre les deux participants met toutefois en évidence une divergence notable : alors que P18 maintient une expressivité italienne réduite et stable, P15 présente une légère intensification corporelle en italien lors de la deuxième séance, probablement liée au fait que l'événement ait été vécu en contexte italophone. Malgré cette nuance, les indices non verbaux observés en italien demeurent moins diversifiés et moins saturés que ceux relevés en français. Dans l'ensemble, cette asymétrie expressive confirme que la valence incarnée des récits en langue *in esse* tend à primer sur les effets contextuels de la langue de l'événement, et qu'elle se manifeste avec une régularité remarquable dans les dimensions prosodiques, gestuelles et mimico-faciales.

4.1.2. Profils 3 et 4

Nous passons à présent à l'examen du second groupe de participants, qui entretiennent un rapport *in esse* avec l'italien et *in fieri* avec le français. Or, bien que les récits portent sur des événements ayant eu lieu dans des contextes linguistiques différents — italophone pour P06, P28 et P38, francophone pour P34 — ils seront analysés ensemble, dans la mesure où le contexte d'occurrence de l'événement ne modifie pas significativement les tendances expressives observées dans ce sous-corpus.

Le cas de P28, locuteur italophone ayant vécu une situation traumatique en contexte italophone, met en lumière les effets contrastés de l'ancrage linguistique sur les manifestations non-verbales. Dans les récits produits en italien, l'expressivité corporelle est particulièrement marquée, avec une forte probabilité d'activation des items liés aux gestes illustateurs, à l'auto-contact, à la sidération motrice et aux répétitions rythmiques. À l'inverse, les récits en français – langue *in fieri* – présentent une expressivité plus contenue, avec des gestes parfois liés à l'effort

de formulation plutôt qu'à la charge émotionnelle. L'estimation des activations NV-SPLIT-10 proposée ci-dessous tient compte de ces dynamiques différenciées, en distinguant les indices proprement expressifs de ceux relevant du travail linguistique.

	[P28 S1 IT_VIT]	[P28 S1 FR_VIT]	[P28 S2 FR_VIT]	[P28 S2 IT_VIT]
Item 1	X	X		X
Item 2	X		X	
Item 3		X	X	X
Item 4	X	(X)	(X)	X
Item 5	X	X	X	X
Item 6	X			X
Item 7				
Item 8				
Item 9				
Item 10	X	(X)	(X)	X

Tableau 52. Activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 dans le récit de P28

Le tableau d'activation met en évidence une asymétrie nette entre les récits produits en italien et ceux en français. En italien, langue *in esse* et langue du contexte de l'événement, l'expressivité non verbale apparaît dense et variée, avec activation claire des gestes illustateurs (item 4), de l'auto-contact (item 5), de la sidération motrice (item 10), ainsi que de manifestations mimico-corporelles plus marquées telles que l'expression faciale de peur intense (item 1), les repères spatio-temporels (item 2) et l'agitation corporelle (item 6). Cette configuration traduit une implication corporelle forte et continue, structurée par une saturation gestuelle et posturale qui accompagne la narration. À l'inverse, les récits produits en français, langue *in fieri*, présentent une expressivité plus réduite et sélective. Les gestes illustateurs et les blocages corporels y sont présents de manière atténuée, souvent en lien avec l'effort de formulation, tandis que les auto-contacts (item 5) demeurent la seule composante stable et systématique. Aucun indice de réactivité physiologique (item 8), de mouvements répétitifs (item 9) ou de mobilité oculomotrice particulière (item 7) n'est relevé.

Le récit italophone qui ouvre la première séance débute sur une localisation temporelle suffisamment précise – accompagnée d'un relèvement du regard vers le haut et d'un léger froncement du front, indices typiques d'un effort de remémoration orientée. Puis, la narration évolue rapidement vers une séquence marquée par l'accumulation d'indices mimico-gestuels d'intensité croissante. Cette expressivité corporelle s'appuie notamment sur une série dense de gestes illustateurs qui accompagnent les tentatives d'action du locuteur, les réactions physiques subies ou encore les manifestations somatiques internes. De plus, des frottements des mains interviennent ponctuellement et en co-occurrence avec des froncements des sourcils et des changements dans l'orientation du regard, activant l'item 6 (agitation corporelle et mimique). Le corps est ici non seulement mobilisé comme référent verbal, mais aussi actualisé dans l'énonciation à travers des gestes illustateurs et d'auto-contact, des fixations du regard, des

expressions faciales de peur et des modulations prosodiques, activant ainsi à la fois les items 1,2, 4,5, 6 et 10.

Les pauses prosodiques structurent par ailleurs le flux discursif selon une alternance nette entre saturation émotionnelle et tentatives de reprise, créant un rythme haché qui correspond à la surcharge affective évoquée dans l'analyse SPLIT-10. Cette organisation permet de repérer des phases de blocage partiel – notamment lors des reformulations inachevées ou avortées. L'ensemble de ces traits se cristallise dans le passage suivant, représentatif des dynamiques non-verbales observées :

Era un giovedì sera / tipo verso le dieci // [...] [item 2] Ho provato a-a [item 4] spingerlo via / *maniente* [item 5] // Mi ha spinto contro il muro [item 4] / forte // [...] [item 4] Mi-mi ha preso per le spalle e-e ho sentito [item 4] *la faccia* [item 5] che diventava calda / calda *come se bruciava* [item 1] [item 10] // [...] Avevo *il petto* [item 5] che faceva male / *le gambe* [item 5] mi – [item 4] mi tremavano tutte [item 1][item 4] *e mi-mi* [item 6] sentivo [item 10] *morire* [item 1][item 6] // [P28_S1_IT_VIT]

L'intensité expressive de ce récit repose sur la convergence d'indices non verbaux saillants : gestes illustreurs, auto-contacts, ainsi que pauses prosodiques silencieuses et remplies. Ces éléments s'articulent étroitement au fil de la narration et confèrent à l'expression mimico-gestuelle une fonction structurante dans la mise en récit.

L'analyse du récit en italien qui clôture la seconde séance s'inscrit dans la continuité expressive de ce récit, confirmant une mobilisation marquée des ressources non verbales. Dans ce contexte, l'activation de l'item 1 est manifeste dans plusieurs moments clés du récit : elle apparaît à l'énoncé de l'anticipation de la mort, appuyée par un regard dirigé vers le bas et un renforcement du ton émotionnel. L'item 3 est activé dans des segments limités du récit et également dans la posture figée, désengagée du mouvement intentionnel qui accompagne l'expression verbale du locuteur à certains moments précis de la narration. De plus, cette dissociation est confirmée par le ton prosodique ralenti et la rupture du rythme discursif accompagnant les segments concernés, indicateurs d'un décrochage corporel localisé.

L'activation de l'item 4 est forte et structurante. Plusieurs gestes illustreurs marquent les segments descriptifs : au moment de « *mi ha scosso* », ou encore lorsqu'il mime l'acte d'être attrapé par les épaules. Ces gestes, précis, coordonnés et expressivement intégrés au récit, renforcent la vivacité de la scène rapportée. L'item 5 est également bien représenté, à travers des gestes touchant le corps dans les segments marquant la douleur. Le geste est ici un prolongement somatique du souvenir, et non un simple appui verbal. Ce constat est confirmé par l'activation, de manière ponctuelle mais significative, de l'item 6. Enfin, l'item 10 est activé dans plusieurs passages, avec la présence de pauses remplies et de silences marquant des transitions émotionnelles. Ces ruptures, placées en amont de segments émotionnellement saturés,

témoignent d'une désorganisation ponctuelle de l'énonciation, directement liée à l'intensité affective du souvenir.

L'extrait suivant, représentatif de la dynamique globale du récit, illustre les principales activations des différents items :

[item 7] Era tardi / dopo le dieci // Ero a casa / e lui – [item 6] lui ha iniziato a urlare / urlare forte // [...] Io [item 10] io non riuscivo a fare niente [item 10][item 4] ero – *ero bloccato* [item 1][item 4] // [...] [item 4] Mi ha preso per le spalle e mi ha – mi ha scosso [item 4] // Mi ha colpito *qui* [item 5][item 10] sulla spalla e sul braccio, e io – io sentivo solo il *dolore* [item 5] // [...] [item 7] Mi girava la testa e – e *mi faceva male tutto* [item 5] // [...] Mi sono detto che – che se non la smetteva sarei [item 10] *sarei morto* [item 1] // [P28_S2_IT_VIT]

L'ensemble du récit se caractérise ainsi par une expressivité ancrée et cohérente, où les gestes, les mimiques et les pauses s'articulent à une narration dense, saturée émotionnellement mais stable. Cette stabilité expressive confirme que la langue *in esse* offre au locuteur les ressources nécessaires à une remémoration incarnée, tout en assurant une structuration énonciative lisible. Le contraste avec les récits en français, plus contenus et plus hésitants, est ici net et structurant.

Or, alors que les récits en italien s'appuient sur une expressivité verbale et non verbale saturée, la narration en français révèle un déplacement marqué vers un registre plus contrôlé, où l'effort de formulation et la recherche de stabilité discursive influencent directement la manifestation des indices non verbaux. Dans ce contexte, l'activation de l'item 1 reste claire dans plusieurs moments du récit, notamment lorsque la peur est évoquée de manière explicite. La combinaison des unités AU1, AU2 et AU5 a été relevée dans des moments-clés, en lien direct avec des énoncés évoquant la crainte d'être tué ou l'incapacité de réagir.

L'item 3 est activé par la récurrence de postures figées, survenant notamment lors de formulations renvoyant à l'irréalité de la scène, mais également en lien avec la narration des faits. Le regard est souvent dirigé vers le bas, mais aucun phénomène de fixation ou d'évitement n'a été repéré en séance 1, ce qui justifie la non-activation de l'item 2. En ce qui concerne l'item 4, son activation est considérée comme marginale. Quelques gestes illustratifs ont bien été observés, mais leur interprétation doit tenir compte de la langue mobilisée. En tant que langue *in fieri*, le français ne permet pas à P28 de déployer une gestualité pleinement expressive : les gestes semblent ici plus guidés par la recherche de formulation que par une volonté de figuration affective. Toutefois, l'activation de l'item 5 est modérée mais significative : plusieurs gestes de contact avec les bras ou l'épaule ont été notés, notamment à proximité d'énoncés évoquant des douleurs ou des impacts physiques. Ces gestes, qui touchent directement le corps du locuteur, traduisent une tentative de régulation affective et une remobilisation corporelle, sans pour autant atteindre l'intensité observée dans les récits en langue *in esse*.

L'item 10 est également activé de manière marginale. Des pauses prosodiques silencieuses ou remplies ont été relevées, en particulier aux abords de moments de tension narrative. Toutefois, ces pauses ne sont pas systématiquement liées à une indicibilité traumatique : dans plusieurs cas, elles semblent plutôt refléter un effort de formulation ou d'auto-correction linguistique. Leur inclusion dans la grille NV-SPLIT-10 est donc mesurée et ciblée, selon les critères définis. Un extrait représentatif de cette tendance générale illustre bien l'expression contenue mais présente de la peur et du figement corporel :

Ce jour-là / c'était le soir [item 10] il faisait sombre déjà // [...] Il est arrivé / il – il m'a [item 4] poussé fort [item 4][item 10] / j'ai senti un *coup là* [item 5] / au bras // [...] [item 3] J'ai vu sa main arriver / j'ai senti un choc // je – j'ai senti la douleur [item 3] // [...] [item 3] Moi – moi j'ai pas bougé [item 10] je pouvais rien faire / j'étais – j'étais tout tendu et – et j'avais peur parce que je – je croyais qu'il *va me tuer* [item 1][item 3] [...] Et puis [item 10] *j'ai cru que* [item 5][item 3] c'était pas vrai / comme [item 10] / comme dans un rêve [item 3] // [P28_S1_FR_VIT]

Cet extrait montre clairement que le récit en question se caractérise par une expressivité non verbale partielle, restreinte par le statut de langue *in fieri* mais néanmoins perceptible dans les segments évoquant la peur, la sidération ou la douleur. La gestualité reste fonctionnelle et localisée ; l'expressivité faciale, bien que ponctuelle, s'ancre dans les moments de charge affective. L'absence de mouvements répétitifs, de réactivité physiologique visible, ou de déplacements oculaires fréquents suggère une expressivité mesurée, contrôlée, en adéquation avec une langue qui demeure en voie d'appropriation.

Le second récit en français de P28 confirme la tendance expressive déjà observée lors de la première séance, tout en révélant une légère progression sur le plan prosodique et corporel. L'item 2 est activé de façon significative. Les mouvements du regard sont notés dans différentes directions, souvent suivis de moments de fixation, notamment vers le bas. L'absence de déplacements fréquents ou de haussements de sourcils hors peur exclut toutefois l'activation de l'item 7.

L'activation de l'item 5 reste stable. Le locuteur mobilise à plusieurs reprises des gestes corporels centrés sur les épaules ou les bras, en lien direct avec les zones évoquées verbalement comme douloureuses, accompagnant l'évocation de l'impact physique. L'item 3 demeure activé, l'état de sidération corporelle se manifestant particulièrement lorsque P28 évoque son incapacité à agir. Encore une fois, l'item 4 est activé de manière marginale : des gestes illustateurs sont effectivement présents dans certaines phases du récit, mais ils s'inscrivent davantage dans un effort d'illustration lexicale que dans une dynamique d'expression affective. Cette observation est récurrente chez les participants mobilisant une langue *in fieri* : les gestes illustateurs deviennent des appuis cognitifs à la formulation, plutôt qu'une traduction gestuelle de l'intensité émotionnelle.

Par ailleurs, l'activation de l'item 10 est également marginale. Quelques pauses prosodiques sont repérées à des endroits-clés du récit, notamment à l'amorce de segments sensibles ou lors de transitions thématiques. Toutefois, aucune d'elles ne présente les caractéristiques de ruptures émotionnelles franches : leur valeur reste ambivalente entre ralentissement discursif lié à la formulation et gestion affective mesurée. Aucun geste suspendu n'a été codé dans ce récit. L'extrait suivant en donne une illustration fidèle de cette analyse :

C'était vers dix heures du soir / je crois / j'étais dans ma chambre [item 10] il faisait nuit // [...] [item 2] Il est arrivé sans prévenir // Il il a [item 4] crié et il m'a poussé fort [item 4][item 10] j'ai senti mal là [item 5] à-à l'épaule // au-au bras [item 5] // [...] C'était [item 10] c'était [item 5] comme dans un mauvais rêve // [...] [item 3] Je-je voulais faire quelque chose mais-mais j'étais... comment je dis ça... bloqué ? [item 3] [...] [item 3] C'était comme si tout était-était pas vrai [item 3] // [P28_S2_FR_VIT]

Dans l'ensemble, ce récit confirme une expressivité encore bridée par la langue *in fieri*, mais laisse apparaître des indices non verbaux plus nombreux que lors de la première séance. Ces indices traduisent un engagement corporel renforcé, principalement dans les segments évoquant des impacts physiques ou des sensations localisées. Toutefois, l'ensemble du récit reste contenu, sans débordement mimico-gestuel ni manifestations physiologiques visibles.

Ainsi, il est possible de constater que, dans l'ensemble des récits produits par P28, les dynamiques expressives verbales et non verbales révèlent un clivage clair entre la langue *in esse* (italien) et la langue *in fieri* (français), tant sur le plan de l'implication corporelle que sur celui de l'organisation mimico-gestuelle. Les récits en italien se caractérisent par une expressivité soutenue et régulière. L'activation récurrente des gestes illustateurs, des auto-contacts, des expressions faciales de peur intense et des phases de blocage prosodique ou gestuel confère au corps un rôle central dans la narration, en étroite continuité avec le contenu verbal. À l'inverse, les récits produits en français témoignent d'une expressivité plus contenue et fragmentée, où les gestes illustateurs sont le plus souvent liés à des fonctions lexicales. Les expressions faciales de peur apparaissent de manière ponctuelle, en coïncidence avec les passages relatifs à une menace vitale, tandis que l'auto-contact reste présent mais réduit. Les mouvements oculaires demeurent restreints, et les phases de blocage prosodique ou gestuel, bien que régulières, se situent fréquemment à la frontière entre indicibilité affective et effort de formulation.

La comparaison des quatre récits montre ainsi une variation systématique de l'intensité expressive en fonction de la langue mobilisée. Ce contraste ne tient ni à la temporalité ni à l'ordre des productions, mais bien au degré d'appropriation subjectif de la langue mobilisée, confirmant ainsi que l'ancrage linguistique joue un rôle déterminant dans la configuration expressive du récit traumatique. Le contraste expressif marqué entre les récits en langue *in esse* et ceux en langue *in fieri*, observé chez P28, ne constitue pas un cas isolé. D'autres participants

partageant une configuration linguistique similaire permettent de confirmer, nuancer ou enrichir ces tendances. C'est notamment le cas de P06 et P38, ainsi que de P34.

L'examen comparatif des données non-verbales issues de ces trois participants – P06, P38 et P34 – permettra de mettre à l'épreuve la régularité des observations formulées à partir des récits de P28. En effet, le tableau synthétique ci-dessus, fait émerger des régularités expressives au sein d'un même profil linguistique, en tenant compte les variations individuelles :

Code participant	P06 ²⁵⁷	P38 ²⁵⁸	P34 ²⁵⁹
Événement	Viol	Agression sexuelle	Agression
Bilan langue <i>in esse</i> (italien)	Activation claire des items 2, 4, 5, 8 et 10 ; regard orienté vers le bas et fixe ; absence des items 1, 3, 6, 7, et 9	Activation claire des items 2, 3, 5 et 10 ; activation partielle des items 4 et 6 ; absence des items 1 et 7 à 9	Activation claire des items 4, 5, 6, 7 et 9 ; activation partielle de l'item 10 ; absence des items 1 à 3 et 9
Bilan langue <i>in fieri</i> (français)	Activation limitée aux items 2 et 5 ; absence des items 1, 3, 4 et 6 à 10 ; nombreuses ruptures syntaxiques liées à l'effort de formulation, ce qui justifie la non-activation de l'item 10 dans les deux séances	Activation claire des items 2 et 5 ; activation partielle des items 3, 4 et 10 ; gestes illustreurs et pauses prosodiques principalement liés à l'effort de formulation, mais pas systématiquement ; absence des items 1 et 6 à 9	Activation claire de l'item 4 ; activation partielle des items 5 et 6 ; item 7 activé uniquement en séance 2 ; absence des items 1 à 3 et 6 à 10 (pauses attribuables à l'effort de formulation)
Bilan séance 1 (italien > français)	Forte expressivité corporelle en italien, notamment dans les moments de reviviscence ; récit en français plus fragmenté, marqué par des efforts de formulation et gestuelle limitée à l'auto-contact	En italien, coactivation claire des items gestuels et des fixations du regard ; en français, expressivité globalement réduite, reliée dans certains cas à l'effort de formulation	En italien, expressivité corporelle marquée, notamment du point de vue gestuel (coactivation des items 4 à 6 et 9) ; en français, expressivité réduite, dominée principalement par l'accentuation des gestes illustreurs
Bilan séance 2 (français > italien)	En français, maintien du profil expressif de la première séance ; retour à l'italien accompagné d'une réactivation des marqueurs expressifs identifiés en séance 1	Expressivité en français restreinte mais stable, marquée principalement par des fixations et gestes d'auto-contact ; retour à l'italien accompagné d'une réactivation des items activés en séance 1	En français, activation de l'item 7 et maintien des autres items ; en italien, reprise nette du profil expressif observé en séance 1
Items activés	Italien : 2, 4, 5, 8, 10 ; français : 2, 5	Italien : 2, 3, 5, 10 ; 4 et 6 (activation marginale) ; français : 2, 5 ; 3, 4, 10 (activation partielle)	Italien : 4, 5, 6, 7, 9 ; 10 (partiel) ; français : 4 ; 5, 6 (partiel) ; 7 (séance 2)

²⁵⁷ Cf. Annexe G1.3b pour le tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître).

²⁵⁸ Cf. Annexe G1.5b pour le tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître).

²⁵⁹ Cf. Annexe G1.8 pour le tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître).

Spécificités observées	Fort contraste expressif entre les deux langues : expressivité dense et perceptivement saturée en italien ; expressivité corporelle réduite en français, marquée par l'effort de formulation	Expressivité contrastée mais moins marquée que chez d'autres locuteurs : majeure expressivité mimico-gestuelle en italien ; effort de reformulation toujours présent en français, mais moins que dans le cas d'autres locuteurs	Dissymétrie expressive marquée entre les langues : expressivité dense en italien ; expressivité plus contrainte en français, orientée vers l'élaboration linguistique ; activation différenciée de l'item 7 selon les séances

Tableau 53. Synthèse des tendances expressives observées (P06, P38 et P34)

Le tableau 53 met en évidence des profils expressifs distincts, mais orientés dans une même direction. Pour P06, l'italien se caractérise par une expressivité dense, avec activation des items 2, 4, 5, 8 et 10, accompagnée d'un regard orienté vers le bas et fixe. Le français, en revanche, se limite aux items 2 et 5, et reste marqué par de nombreuses ruptures syntaxiques liées à l'effort de formulation, ce qui explique l'absence d'activation de l'item 10. Dans le cas de P38, l'italien présente une configuration plus variée, combinant l'activation claire des items 2, 3, 5 et 10 et l'activation partielle des items 4 et 6. Le passage au français réduit l'expressivité : seuls les items 2 et 5 sont clairement présents, tandis que les items 3, 4 et 10 apparaissent de manière ponctuelle, souvent associés à des gestes illustrateurs ou à des pauses prosodiques. Pour P34, l'italien active un spectre encore plus large d'indices, avec les items 4, 5, 6, 7 et 9, ainsi qu'une activation partielle de l'item 10. Le français, de son côté, se limite à l'activation claire de l'item 4 et partielle des items 5 et 6, l'item 7 n'apparaissant qu'en deuxième séance.

Ces observations confirment une dissymétrie nette entre les deux langues : en italien, langue *in esse*, l'expressivité non verbale se déploie de manière dense, structurée et diversifiée ; en français, langue *in fieri*, elle reste plus restreinte, souvent contrainte par l'effort de formulation et par un engagement corporel limité. L'ampleur de ce contraste varie selon les participants, mais son principe demeure constant : pour P06, il prend la forme d'une opposition marquée ; pour P38, d'un écart plus nuancé ; et pour P34, d'une dissymétrie particulièrement visible.

La convergence de ces résultats avec ceux relevés pour les autres participants de ce corpus souligne la stabilité du phénomène au sein du couple franco-italien : l'ancrage subjectif dans la langue *in esse* conditionne l'intensité expressive, indépendamment du contexte de l'événement. Dans la continuité de cette analyse, il convient désormais de se tourner vers le corpus franco-anglais, afin de déterminer si ces régularités se maintiennent dans un autre couple intersystémique et d'en évaluer la portée comparative.

4.2. Corpus LIF-FR-EN

L'analyse des données non verbales issues du corpus *LIF-FR-EN* prolonge directement les observations établies à partir des marqueurs linguistiques du trauma dans le même corpus, tout en clôturant ce chapitre consacré à l'exploitation psycholinguistique néoténique des données. L'objectif de cette dernière section est ainsi d'examiner si les tendances expressives observées dans les récits verbaux se confirment sur le plan non verbal, notamment en ce qui concerne la répartition des signes de sidération, de dissociation, de reviviscence ou de dépersonnalisation selon la langue utilisée.

4.2.1. Profil 1

L'analyse débute par le premier profil du corpus, qui regroupe les cas dans lesquels le français est la langue *in esse*, l'anglais la langue *in fieri*, et l'événement s'est déroulé dans un contexte francophone. Deux participants relèvent de cette configuration : P08, analysé en détail ci-dessous, et P14, dont les tendances seront présentées sous forme synthétique.

	[P08 S1 FR VFR]	[P08 S1 EN VFR]	[P08 S2 EN VFR]	[P08 S2 FR VFR]
Item 1	X			X
Item 2	X	X	X	X
Item 3	(X)			(X)
Item 4	X	X		X
Item 5	X	X	X	X
Item 6				
Item 7	X	(X)	(X)	X
Item 8	X	X		
Item 9				
Item 10	X	X	(X)	X

Tableau 54. Activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 dans le récit de P08

L'activation des items NV-SPLIT-10 pour P08 met en évidence une expressivité soutenue en français et plus restreinte en anglais. Dans les récits en français, langue *in esse*, plusieurs items apparaissent de manière récurrente : 1 (expressions faciales de peur intense), 2 (repères spatio-temporels), 4 (gestes illustreurs accentués), 5 (auto-contact), 7 (déplacements du regard et haussements de sourcils), 8 (réactivité physiologique visible) et 10 (blocages prosodiques ou gestuels). L'item 3 (dissociation corporelle) n'est présent qu'à l'état partiel, tandis que les items 6 (agitation corporelle) et 9 (mouvements répétitifs) sont absents. En anglais, langue *in fieri*, la distribution est plus réduite. Les items 2 et 5 sont activés de façon constante, tandis que les items 4, 7 et 10 apparaissent seulement de manière ponctuelle ou partielle. Les indices les plus marqués en français, tels que la peur intense (item 1) et la réactivité physiologique (item 8), ne sont pas observés.

Une première tendance forte, identifiée dans le cadre du premier récit en français, concerne le regard. Ce dernier est orienté de manière récurrente vers le bas et ponctuellement

figé, justifiant clairement l'activation de l'Item 2. De plus, les différents changements d'orientation du regard sont régulièrement accompagnés d'élévations sourcilières, ce qui permet d'activer également l'Item 7. Ces manifestations sont particulièrement saillantes lors de l'évocation de la montée de violence ou de l'impuissance. Le récit est par ailleurs traversé par de nombreux gestes illustreurs (cf. item 4), souvent bimanuels, de configuration figurative, réalisés dans l'espace partagé avec des trajectoires dynamiques, parfois rapides, et accompagnant l'évocation d'actions précises. L'extrait suivant illustre cette saturation expressive :

C'était pendant les vacances / on était chez ma tante // [...] [item 5][item 7] Je sais pas exactement ce qui s'est passé [item 10] mon oncle a *commencé à* [item 5] s'énervé [item 10] il criait // Il a pris une chaise et il l'a jetée [item 4] contre le mur [item 5][item 7] // Ma cousine s'est mise à pleurer, [item 8] ma tante criait [item 10] moi j'étais paralysée / j'arrivais même plus à respirer [item 2] // J'ai cru qu'il *allait frapper ma tante* [item 5][item 8] // [...] [item 2] J'étais *terrorisée* [item 1] // [...] [item 3][item 8] J'y croyais pas [item 10] ça pouvait pas-ça pouvait être vrai [item 1][item 8][item 3] // C'était-c'était comme si *mon cerveau* [item 5] refusait [...] je voulais *pas y-y croire* [item 7] // [P08_S1_FR_VFR]

Sur le plan mimique, l'activation de l'item 1 est justifiée par la co-présence des unités AU1, AU2, AU5 et AU4, dans plusieurs segments relatifs à la sidération ou à la menace imminente. Ces combinaisons sont synchrones avec une respiration perturbée et une tension faciale marquée, ce qui permet une identification claire du pattern de peur intense. Les gestes d'auto-contact sont également présents, notamment lors des descriptions de tension corporelle ou de frayeur : gestes vers la poitrine ou l'abdomen signalent une tentative de régulation émotionnelle, activant ainsi l'item 5. Par ailleurs, certains moments du récit présentent une réduction visible des gestes illustreurs, associée à un regard figé ou à une posture raidie. Bien que ces épisodes ne soient ni prolongés ni dominants, ils traduisent une dissociation corporelle partielle qui justifie l'activation modérée de l'item 3.

Sur le plan physiologique, le récit contient plusieurs formulations explicites de réactions somatiques aiguës. Couplées à des tensions mimico-posturales et à des accélérations perceptibles de la respiration, ces manifestations activent l'Item 8, relatif à la réactivité physiologique visible, bien que celle-ci reste localisée. Enfin, la structure rythmique du récit est marquée par de nombreuses pauses silencieuses, des hésitations, et des énoncés inachevés — parfois accompagnés de gestes suspendus —, justifiant pleinement l'activation de l'Item 10.

Le récit en français de la seconde séance se distingue à son tour par une forte densité expressive, tant au niveau verbal que non-verbal, comme l'illustre l'extrait suivant :

C'était à la fin du repas / on était tous dans le salon // [...] D'un coup il a [item 4] commencé à crier [item 4] / j'ai senti mon cœur [item 5] battre très fort [item 5] J'avais mal au ventre [item 5][item 10] j'ai eu comme une chaleur dans le dos // [item 4] Ma tante *se-se protégeait* [item 7] avec [item 10] avec ses bras [item 4] mais [item 10] mais ça ne *servait à rien* [item 1] quoi // [...] [item 3] Quand ça arrive / un truc comme ça / *c'est inattendu* [item 1] du coup [item 10] bah [item

10] Tu sais jamais comment réagir [item 3][item 10] // [...] [item 3] J'avais l'impression [item 2] d'être ailleurs [item 3][item 10] / [item 4] j'étais figée / [item 2] je pouvais pas bouger [item 4] // [...] Il allait [item 10] enfin [item 10] je – [item 4] j'ai voulu parler mais *j'ai – j'ai pas pu* [item 5][item 10] // [P08_S2_FR_VFR]

Dès l'ouverture, le récit est clairement situé dans le temps et l'espace avec un geste bimanuels orienté vers l'avant et un regard baissé, qui traduisent une posture de retrait. De plus, au cours de la narration le regard se fige à plusieurs reprises, notamment lors de la description d'un état de sidération ou d'immobilité, ce qui renforce cette activation.

En ce qui concerne la distribution des indices mimico-gestuels, la mimique de peur intense est nettement identifiable à plusieurs moments du récit, ce qui justifie l'activation de l'item 1. Parallèlement, on observe plusieurs gestes illustreurs accentués, souvent bimanuels, de configuration figurative, avec des trajectoires dynamiques ou orientées, qui précèdent les verbes d'action marquants du récit (ex. « *crier* », « *parler* », « *figée* »). Cette coïncidence entre verbal et gestuel, combinée à l'intensité des mouvements, active l'item 4. Les gestes d'auto-contact sont également bien représentés. Ils apparaissent dans les segments liés aux sensations internes ou à l'évocation de la peur corporelle et signalent une tentative de régulation corporelle, ce qui active l'Item 5. Cependant, il a été également constaté que certaines séquences du récit présentent une rareté ou une absence momentanée de gestes, notamment lors des segments marquant un repli narratif ou une saturation cognitive. Ces passages, combinés à des regards fixes et à une posture statique, permettent de coder une dissociation corporelle modérée, et justifient l'activation de l'item 3, bien qu'à un degré limité.

Enfin, la structure prosodique du récit est fragmentée : les pauses silencieuses sont nombreuses, les hésitations récurrentes, et certains énoncés demeurent inachevés. De plus, ces segments sont souvent accompagnés de gestes suspendus ou avortés, qui traduisent une interruption du geste en coïncidence avec la rupture énonciative — autant d'éléments qui activent l'Item 10.

Procédons maintenant à l'analyse des récits en anglais, qui se caractérise par une expressivité corporelle atténuée mais non absente, avec une activation partielle de la grille NV-SPLIT-10 : 6 items sur 10 sont activés, certains de manière plus discrète. Dans ce contexte, le regard constitue l'un des canaux expressifs les plus saillants : on observe des abaissments visuels fréquents, des fixations prolongées et des mouvements latéraux, souvent en lien avec des moments d'impuissance ou de suspension narrative. Ces éléments justifient l'activation de l'item 2. Parallèlement, des élévations des sourcils apparaissent en dehors de toute configuration de peur intense et en co-occurrence avec des déplacements du regard, ce qui conduit à considérer une activation, certes partielle, de l'item 7

Sur le plan mimique, quelques unités faciales sont mobilisées : AU4 dans les segments de tension, AU2 dans des moments d'incertitude, AU15 lors de l'évocation de difficultés respiratoires. Toutefois, la combinaison canonique de la peur intense n'est jamais pleinement réalisée : l'item 1 ne peut donc pas être activé ici. La gestualité illustrative est présente mais modérée : on relève des gestes à une main, proches du corps, de configuration figurative, et de trajectoires lentes, en accompagnement d'actions ou d'états physiologiques, comme illustré par l'extrait suivant, représentatif des tendances expressives de ce récit :

It was some family thing // I don't know exactly *what* [item 5][item 10] people were yelling // I think it was an argument [item 10] [...] I was just [item 10] [item 4] sitting there // [item 8] He shouted and [item 10] and threw something [item 8][item 4] // [...] [item 8] It was *hard to breathe* [item 5] // *My-my chest hurt* [item 5] and [item 10] I don't know / I-I think *my heart* [item 5] heart too [item 8] // [...] [item 4] I was *there* [item 7] / like just still [item 4] // [...] [item 7] I-I couldn't move // [P08_S1_EN_VFR]

Par ailleurs, les gestes d'auto-contact sont discrets mais réguliers. Ils concernent le torse, le visage ou les mains ramenées vers soi, souvent synchrones avec des pauses ou des ralentissements prosodiques. Leur fonction étant régulatrice plutôt qu'illustrative, ceci justifie l'activation de l'item 5.

Enfin, le récit présente plusieurs ruptures syntaxiques accompagnées par des pauses silencieuses, des ralentissements du débit et des hésitations verbalisées. Ces indices justifient l'activation de l'item 10. En revanche, l'item 3 n'est pas activé ici : les gestes illustreurs, bien que sobres, sont présents tout au long du récit, sans raréfaction marquée. Aucun signe d'agitation corporelle ni de mouvements répétitifs n'est repéré.

Le second récit en anglais de P08, produit en langue *in fieri*, prolonge la dynamique expressive observée lors de la première séance. Le corps y est mobilisé de manière ponctuelle mais modérée, avec une expressivité non verbale globalement contenue, ciblée et fonctionnelle. L'activation des items NV-SPLIT-10 demeure partielle (4 items activés), et se concentre essentiellement sur des indices de retrait attentionnel, de tension physiologique et de ralentissement discursif.

Les orientations du regard dominantes sont dirigées vers le bas ou figées, notamment au moment de l'évocation d'une sidération motrice explicite. Ces marqueurs justifient l'activation de l'Item 2. En revanche, aucun évitement visuel ni déplacement rapide du regard n'est observé. Par ailleurs, quelques élévations sourcilières isolées apparaissent dans des segments de doute ou de retrait énonciatif, mais elles ne sont ni combinées à AU1 ou AU5, ni suffisamment fréquentes pour justifier l'activation de l'Item 7, qui demeure inactif.

Sur le plan mimique, des tensions faciales localisées sont observables : AU4 dans les moments de tension, AU15 lors de l'évocation de la gêne respiratoire, et AU2 dans les passages

d'incertitude. Toutefois, la configuration complète de la peur intense n'apparaît jamais, ce qui exclut l'activation de l'item 1. Puis, en ce qui concerne les indices gestuels, il est possible de constater que la gestualité illustratrice est présente mais restreinte, avec des gestes généralement réalisés à une main, proches du corps, de configuration figurative et de trajectoire lente, qui précèdent souvent des verbes d'action ou des états physiologiques, mais dont l'amplitude et la fréquence ne permettent pas d'identifier une accentuation expressive suffisante pour activer l'item 4. En revanche, les gestes d'auto-contact sont bien documentés, notamment des mouvements vers le torse ou la poitrine, produits en coïncidence avec des segments à charge émotive ou lors d'hésitations, ce qui justifie l'activation de l'item 5. Dans ce contexte, force est de constater que les items 6 et 9 ne sont toutefois pas activés : aucun geste désorganisé, stéréotypé ou répétitif n'est observé. Les gestes restent contrôlés, isolés, et inscrits dans un cadre discursif fonctionnel. L'item 3 reste à son tour inactif : lorsqu'un état de sidération est verbalement exprimé, ce dernier s'accompagne d'indices posturaux compatibles (regard fixe, absence de mouvement), mais il n'est pas associé à une raréfaction globale des gestes.

Enfin, l'Item 10 est modérément activé. On relève plusieurs pauses silencieuses, des ralentissements prosodiques, des hésitations, ainsi qu'un geste suspendu associé à un segment inachevé. Ces ruptures ne signalent pas une saturation émotionnelle marquée, mais elles traduisent une tension cognitive et une élaboration narrative incertaine, caractéristiques d'un récit en langue en cours d'appropriation.

Ce profil expressif est illustré par extrait suivant, représentatif du style narratif global :

I saw him throw it / like really fast // [...] And then I didn't hear anything else [item 10] my legs – my legs froze [item 5][item 2] I – I couldn't move / couldn't breathe either [item 10] // [...] You don't know what to do [item 10] I felt dizzy [item 10] just for a second // [...] And I – I tried to...I mean [item 10] I wanted to try to stop him [item 10] but [item 10] and then he... *I don't know* [item 5][item 10][item 2] *how to describe it* // [P08_S2_EN_VFR]

Ce deuxième récit en anglais de P08 prolonge la posture de distanciation narrative amorcée en première séance. L'extrait met en évidence une forte activation de l'item 10, à travers de multiples pauses silencieuses et remplies, qui traduisent la difficulté à maintenir la continuité discursive. Cette fragmentation se double d'indices corporels : la récurrence de gestes d'auto-contact et des fixations du regard vient souligner l'état de sidération du locuteur. Dans cette configuration, la langue en fieri autorise la mise en mots de l'événement, mais elle s'accompagne d'une expressivité corporelle contenue, contrastant avec l'engagement émotionnel plus marqué observé dans les récits en français. Dès lors, l'analyse des tendances expressives de P08 tout au long des séances révèle un profil expressif fortement différencié selon la langue mobilisée, en lien avec la subjectivité linguistique et les modalités d'incarnation du récit.

Les deux récits en français, langue *in esse*, se distinguent par une expressivité corporelle dense, qui active huit items sur dix de la grille NV-SPLIT-, avec une prédominance des marqueurs liés au regard, des gestes illustreurs accentués, des auto-contacts régulateurs de la mimique de peur intense et des ruptures prosodiques significatives. La dissociation corporelle, bien que secondaire, apparaît dans certaines séquences de sidération ou de retrait corporel, confirmant l’intermittence expressive propre à ce type de récit. À l’inverse, les deux récits en anglais, langue *in fieri*, présentent une expressivité plus contenue et plus fonctionnelle. Les items activés traduisent une mobilisation partielle mais ciblée du corps, sans mise en scène gestuelle marquée. En effet, la gestualité illustratrice, bien que présente, semble davantage répondre à un besoin de structuration discursive qu’à une mise en forme affective. Les gestes d’auto-contact restent réguliers mais discrets, souvent synchrones des hésitations et pauses narratives. Les ruptures prosodiques et pauses syntaxiques, parfois accompagnées de gestes suspendus, activent néanmoins l’item 10, en lien avec des zones d’incertitude ou de formulation hésitante.

En cela, P08 constitue un cas typique d’expression différenciée selon la configuration linguistique, où la langue *in esse* fonctionne comme vecteur de reviviscence, tandis que la langue *in fieri* permet une restitution régulée, voire protectrice. Cette dissymétrie expressive, confirmée séance après séance, alimente l’hypothèse d’une codépendance entre style narratif, engagement corporel et statut subjectif de la langue. Dans ce contexte, les récits de P14 fondée sur une bipartition nette entre langue *in esse* et langue *in fieri* : le français, mobilise un répertoire gestuel et postural riche, tandis que l’anglais, est associé à une expressivité plus retenue, bien que marquée par une forte fréquence de gestes illustreurs liés aux efforts de formulation. Le tableau suivant résume les tendances non-verbales observées chez P14 :

Code participant	P14 ²⁶⁰
Événement	Viol
Bilan langue <i>in esse</i> (français)	Activation claire des items 2 (fixation), 3, 4, 5 (auto-contact) et 8 ; activation partielle de l’item 9 (uniquement en séance 1) ; absence des items 1, 6, 7 et 10
Bilan langue <i>in fieri</i> (anglais)	Activation claire des items 2 et 5 ; gestes illustreurs nombreux mais non comptabilisés car liés à l’effort de formulation ; absence des items 1, 3, 4 et 6 à 10
Bilan séance 1 (français > anglais)	En français, coactivation des plusieurs marqueurs mimico-gestuels, mais phénomènes de dissociation également présents ; en anglais, expressivité réduite, rythmé par une gestualité illustrative liée au travail cognitif en langue <i>in fieri</i>
Bilan séance 2 (anglais > français)	En français, alternance nette entre phases de figement et comportements gestuels fréquents, mais non répétitifs ; en anglais, maintien de la tendance expressive caractéristique de la première séance
Items activés	Français : 2, 3, 4, 5, 8 ; 9 (activation partielle) ; anglais : 2, 5
Spécificités observées	Gestes illustreurs non comptabilisés en anglais (interprétés comme reflet de l’effort linguistique) ; écart expressif considérable entre les deux langues mobilisées, même si les épisodes de fixation du regard et d’auto-contact restent

²⁶⁰ Cf. Annexe G2.1b pour le tableau d’activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître).

	présents tout au long des séances et indépendamment de la langue mobilisée

Tableau 55. Synthèse des tendances expressives observées (P14)

Le profil expressif de P14 s'inscrit dans une dynamique largement comparable à celle de P08, confirmant ainsi l'existence d'un modèle expressif contrastif en fonction du statut subjectif de la langue mobilisée. En effet, les deux participants présentent une activation expressive marquée en langue *in esse*, caractérisée par une forte densité gestuelle, une coïncidence régulière entre les gestes et les marqueurs somato-sensoriels, et des modulations visuelles et prosodiques cohérentes avec une narration incarnée. À l'inverse, leurs récits en langue *in fieri* sont moins engageants sur le plan corporel, malgré la fréquence relativement élevée de gestes illustreurs.

Dans ce contexte, le tableau NV-SPLIT-10 révèle une activation non-verbale centrée sur les gestes illustreurs, les orientations du regard et les auto-contacts. Toutefois, la gestualité observée dans les récits en anglais ne relève pas d'une expressivité émotionnelle pleinement investie, mais semble davantage liée à des efforts de formulation lexicale et syntaxique. Ces gestes, souvent produits à une main, proches du corps, avec des trajectoires modérées, voire avortées, remplissent une fonction structurante dans le discours, sans effet expressif marqué.

En revanche, les deux récits en français se caractérisent par une mise en corps fragmentée mais significative du trauma : les épisodes de dissociation corporelle alternent avec des séquences à forte gestualité illustratrice, notamment lors de l'évocation de douleurs physiques ou de tensions internes. Cette alternance suggère une dynamique d'engagement partiel, où la sidération ponctuelle coexiste avec des pics expressifs localisés — phénomène également observé chez P08. L'activation simultanée des Items 2, 3, 5, 8 et 9 en français corrobore cette structure expressive intermittente, construite autour d'une tension entre inhibition corporelle et réactivation narrative.

Ainsi, cette distribution des indices non-verbaux confirme l'hypothèse selon laquelle le style expressif des récits traumatiques est coconstruit par le statut subjectif de la langue : la langue *in esse* favorise une mise en scène corporelle et mimique du souvenir, tandis que la langue *in fieri* autorise une élaboration cognitive plus fluide, mais moins incarnée.

4.2.2. Profil 2

Dans la continuité des observations formulées dans le cadre de l'analyse détaillée de P08, le profil expressif de P25 permet d'élargir l'analyse à une configuration comparable : français comme langue *in esse*, anglais comme langue *in fieri*, avec un événement traumatique vécu en contexte anglophone. L'enjeu ici consiste à interroger, une fois de plus, l'impact du statut subjectif de la langue mobilisée sur l'activation différentielle des indices non verbaux.

Comme pour P08 et P14, le tableau NV-SPLIT-10 de P25 met en évidence une polarisation expressive marquée selon la langue :

	[P25 S1 FR VEN]	[P25 S1 EN VEN]	[P25 S2 EN VEN]	[P25 S2 FR VEN]
Item 1	X	X		X
Item 2	X	X		X
Item 3		X	X	
Item 4				
Item 5	X			X
Item 6				
Item 7	X	X	X	X
Item 8				
Item 9				
Item 10	X	X	X	X

Tableau 56. Activation des items de l'échelle NV-SPLIT-10 dans le récit de P25

Les données de P25 mettent en évidence une polarisation expressive nette entre les deux langues mobilisées. En français, langue *in esse*, l'activation est concentrée mais régulière : les items 1 (expressions faciales de peur intense), 2 (repères spatio-temporels), 5 (auto-contact), 7 (déplacements du regard et haussements de sourcils) et 10 (blocages prosodiques ou gestuels) apparaissent de manière récurrente dans les deux séances. L'anglais, langue *in fieri*, présente un profil plus restreint : seuls les items 1, 2, 3, 7 et 10 sont activés, avec une dissociation corporelle (item 3) qui n'est pas relevée en français. Aucun indice lié aux gestes illustateurs (item 4), à l'agitation corporelle (item 6), à la réactivité physiologique (item 8) ou aux mouvements répétitifs (item 9) n'a été observé, quelle que soit la langue. Dans l'ensemble, l'expressivité de P25 se construit autour d'un noyau d'items stables (1, 2, 7 et 10), auxquels s'ajoutent en français des gestes d'auto-contact et en anglais quelques épisodes de dissociation corporelle.

Le premier récit en français de P25 se caractérise par une expressivité incarnée, marquée par l'activation de six items NV-SPLIT-10. Le passage ci-dessous concentre plusieurs des marqueurs typiques du récit : regard évitant ou figé, expressions faciales de peur, gestes d'auto-contact et pauses prosodiques. On précisera d'ailleurs que les gestes illustateurs sont bien présents, mais très ponctuels, ce qui justifie la non-activation de l'item 4.

C'était dans le métro [item 10] j'étais fatiguée / il faisait nuit // [...] Je me rappelle très bien du moment où il est monté dans la rame // [...] J'ai *baissé les yeux* [item 5][item 10] j'ai serré mon sac contre moi // Il s'est approché et [item 10] j'avais *la gorge* [item 5] nouée / j'arrivais plus à respirer [item 10] *j'étais* [item 5][item 1] [item 10] [item 2] J'ai même pas réussi à demander de l'aide [item 5] // Quand-quand *tu es choqué* [item 1] comme ça [item 10] c'est-c'est juste pas possible // Tu-tu ne sais pas quoi faire quoi [item 10] tout simplement // [...] [item 2] Je croyais que-que c'était un rêve et-et *que j'allais me réveiller* [item 5] mais [item 10] mais *c'était pas comme dans un rêve non* [item 1][item 10] *c'était-c'était vrai* [item 7] // [P25_S1_FR_VEN]

Dans ce récit, plusieurs indices non verbaux convergent vers une forte activation des items 1, 2, 5, 7 et 10. La peur intense se manifeste lorsque la locutrice évoque la gorge nouée et l'incapacité à demander de l'aide. La fixation du regard, marquée à différents moments, accompagne des

phases de retrait perceptif et de sidération. L'auto-contact, récurrent (sac serré contre soi, gestes ramenés vers le torse), traduit une stratégie de régulation émotionnelle. La présence d'une comparaison avec le rêve active partiellement l'item 7, par l'usage d'une formulation généralisante qui met à distance l'expérience. L'ensemble dessine une configuration non verbale fragmentée et contrainte, où la sidération corporelle et le retrait attentionnel dominant. Enfin, force est de constater que le récit est structuré par un nombre important de pauses silencieuses et pauses remplies, souvent placées en position médiane ou finale de phrase et associées à des ralentissements prosodiques. Ainsi, même si aucun geste suspendu n'est annoté, la dimension prosodique suffit à justifier l'activation de l'item 10. Ces pauses apparaissent régulièrement au moment où la locutrice évoque ses réactions corporelles ou son incapacité à demander de l'aide.

Le dernier récit en français de la deuxième séance se caractérise également par une activation claire de l'implication corporelle et affective. Dès le début de la narration, la mimique faciale s'intensifie lors de l'évocation des moments critiques de l'agression. Plusieurs combinaisons typiques de l'état de peur sont présentes et elles sont nettement identifiables dans les segments évoquant la sidération, activant clairement l'item 1. De plus, le regard constitue un indicateur central de l'état affectif de la locutrice : des fixations, mais également des changements d'orientation du regard apparaissent régulièrement et souvent en séquence rapprochée. Le regard oscille ainsi entre figement, abaissements prolongés et mouvements latéraux. Cette dynamique active simultanément les items 2 et 7, notamment lorsque les changements d'orientation du regard sont accompagnés de mouvements sourciliers.

En ce qui concerne les indices gestuels, la gestualité demeure contenue : les gestes illustrateurs laissent la place à plusieurs gestes d'auto-contact accompagnant l'évocation d'un état de tension physique. Ces gestes, principalement localisés vers le bas du visage, le torse et le ventre traduisent une auto-régulation émotionnelle et justifient pleinement l'activation de l'item 5. Puis, du point de vue de la prosodie, le rythme du récit est profondément marqué par des pauses silencieuses longues accompagnant des formules suspendues ou répétées et des ralentissements de débit, qui correspondent aux critères de l'item 10. Ces ruptures sont d'autant plus significatives qu'elles apparaissent à des moments structurants de la narration, comme l'illustre l'extrait suivant, dans lequel il est possible de remarquer l'activation des différents items mentionnés dans cette analyse :

[item 2] Je crois que j'ai – j'ai juste *serré les dents* [item 5] vous voyez ? [...] Je pouvais pas *bouger* [item 1] / *mes jambes* [item 5] elles – elles *réagissaient plus* [item 7][item 10] Y avait des gens autour / mais j'entendais rien [item 10][item 2] comme si j'étais toute *seule* [item 1 + item 5] là-dedans // [...] J'ai – j'ai regardé les portes / mais elles [item 2] restaient fermées [item 10] comme si [item 10] comme si *j'étais piégée* [item 5] // [P25_S2_FR_VEN]

Dès lors, ce second récit en français réactive les dynamiques expressives observées dans le premier entretien francophone, mais avec un centrage accru sur la tension corporelle interne. L'activation conjointe des Items 1, 2, 5, 7 et 10 reflète une narration saturée de signaux non verbaux de repli, de sidération et d'intensité affective. Ce récit témoigne d'une reviviscence perceptive et motrice, qui contraste nettement avec les deux récits en anglais.

En effet, le récit en français de la première séance de P25 constitue un exemple d'expressivité régulée, où les gestes sont peu fréquents mais sémantiquement chargés, et où la prosodie et le regard jouent un rôle central dans la mise en récit du trauma. L'activation des Items 1, 2, 3, 7 et 10 dépeint un profil expressif orienté vers la sidération perceptive, le retrait corporel et les blocages émotionnels.

Dans ce contexte, l'un des premiers indices saillants concerne le regard, qui se fige dès l'entrée dans la scène de confrontation. Ce retrait visuel est complété par des orientations vers le bas ou vers le haut, activant ainsi l'Item 2. Ce pattern visuel accompagne généralement des pauses silencieuses prolongées ou des hésitations discursives.

L'un des moments les plus marqués du récit, également représentatif du style expressif global, en fournit un exemple clair :

[item 2] *He came closer* [item 1] I stayed still [item 10] I mean / I didn't know what to do // I just held my bag and waited // [...] [item 2][item 3] He touched my-my leg and-and I stayed still // Maybe it was five minutes or [item 10] more [item 10] I don't [item 3] *remember much after that* [item 7] [...] [item 2][item 3] You don't know what to do when-when that happens to you [item 3] // You just [item 10] *it's terrible to-to live that* [item 1] // [P25_S1_EN_VEN]

Dans cet extrait, la présence simultanée d'AU1 + AU5 + AU24, combinée à une fixation du regard, traduit une expression faciale de peur intense – répondant exactement aux critères de l'Item 1. Cette configuration intervient au moment où l'agresseur s'approche, et elle est immédiatement suivie d'un blocage postural verbalement explicité et codé par une pause silencieuse, ce qui engage également l'item 10. Cet item est activé de manière soutenue tout au long du récit : on note la récurrence de pauses silencieuses longues, pauses remplies et un débit ralenti, surtout lors de l'évocation des émotions ou de la mémoire lacunaire. Ces ruptures ne traduisent pas uniquement une saturation émotionnelle, mais également une élaboration hésitante. Ceci est d'avantage confirmé par la présence d'une dissociation corporelle visible, comme le montre l'extrait : mis à part le geste illustrateur isolé sur *held my bag*, le récit est très peu accompagné de gestes, ce qui est caractéristique de l'item 3.

Enfin, le récit présente également des micro-expressions mimico-visuelles associées à une réorientation attentionnelle : élévation isolée des sourcils internes en dehors d'un contexte de peur, combinée à plusieurs déplacements du regard rapprochés. Cette dynamique active l'item 7,

non pas par accumulation rapide des balises visuelles, mais par alternance entre expressions mimico-attentionnelles et recherche visuelle incertaine.

Le récit produit lors de la seconde séance, prolonge la dynamique expressive observée précédemment, mais avec un retrait corporel encore plus marqué et activation de trois items NV-SPLIT-10. L'ensemble du récit est dominé par une économie gestuelle extrême, des ruptures prosodiques fréquentes, et une instabilité attentionnelle mimico-visuelle, sans marqueur expressif intense de type peur ou repli corporel.

L'ensemble du récit est rythmé par de longues séquences sans gestualité annotée, correspondant à une posture globalement immobile, compatible avec l'item 3 (dissociation corporelle). Cette immobilité n'est cependant pas totale : à certains moments, on observe l'apparition de gestes ponctuels, produits en correspondance avec des pauses discursives, notamment lors d'expressions comme *I mean* ou *I don't know*. Ces gestes, dont le codage n'a pas été reproduit dans la transcription, ne relèvent pas de l'illustration figurative ni de l'auto-contact, et doivent être interprétés comme des manifestations d'ajustement linguistique, typiques des récits en langue *in fieri*.

Le regard, quant à lui, se distingue par une activité irrégulière et souvent désorganisée. On observe une alternance entre regard figé, regard baissé, déplacements latéraux et élévations rapides, souvent couplés à des élévations sourcilières isolées, hors configuration de peur. Cette activité oculomotrice traduisant une réorientation attentionnelle ou un désengagement interactif active clairement l'Item 7. Enfin, l'organisation prosodique du récit est fortement marquée par la fragmentation. On relève un grand nombre de pauses silencieuses, de pauses remplies, et de ralentissements du débit, notamment dans les segments exprimant la confusion ou la perte de contrôle. Ces indices justifient sans ambiguïté de l'item 10, même si aucun geste suspendu explicite n'est annoté. L'extrait suivant illustre ces tendances :

You-you don't imagine that-that it can happen to you but [item 10] *I didn't think that could happen to me* [item 7] // [...] [item 3] He put his hand on my-on my leg and I-I just watched [item 3] // He didn't say anything / I didn't say anything [item 10] It was like [item 10] I was stuck there / I mean... [item 7] [item 3] I guess I froze [item 10] I couldn't move I – I just stood there [item 3] looked down // [...] My throat was tight and my hands were [item 10] I don't know... I remember I thought / just wait / he'll leave [item 10] I felt nothing [item 10] nothing // It felt like I wasn't really there [item 10] like it was someone else // [P25_S2_EN_VEN]

Dès lors, ce second récit en anglais confirme une posture de retrait corporel, mais ponctuée de gestes liés à l'élaboration linguistique. Le corps reste globalement absent du récit, ce qui justifie l'activation de l'item 3, mais il se manifeste brièvement lors de certains passages réflexifs. L'activité oculaire irrégulière et les élévations sourcilières isolées activent l'Item 7, tandis que les pauses, ralentissements et hésitations justifient l'Item 10. L'ensemble compose un récit fragilement structuré, où la langue *in fieri* freine l'implication somato-affective tout en générant

des ajustements non verbaux secondaires, sans réelle expressivité figurative ni engagement émotionnel manifeste.

Le profil expressif de P25 met ainsi en évidence une dissociation nette entre les récits en langue *in esse* et en langue *in fieri*. En français, l'expression est fortement incarnée, avec activation répétée des items 1, 2, 5, 7 et 10, traduisant une mise en corps marquée du trauma : regards fuyants ou figés, auto-contacts, mimiques de peur, et pauses intonatives structurantes. En revanche, les récits en anglais se caractérisent par une expressivité retenue, avec une activation limitée à des marqueurs de dissociation corporelle, désorganisation attentionnelle et blocages. Les rares gestes observés dans les récits en langue *in fieri* semblent davantage liés à des efforts de formulation qu'à une mise en corps de l'émotion. Ce contraste illustre un effet de langue significatif sur l'expressivité non verbale, confirmant le rôle de la langue *in esse* dans l'incarnation somato-discursive du vécu traumatique.

L'analyse des récits produits par P40 vient confirmer et renforcer les tendances expressives précédemment observées. À nouveau, les récits en langue *in esse* se caractérisent par une mise en corps structurée du vécu traumatique, marquée par des indicateurs mimico-gestuels cohérents, tandis que les productions en langue *in fieri* mobilisent davantage des ressources prosodiques et gestuelles liées à l'effort narratif qu'à une charge émotionnelle incarnée.

Le tableau ci-dessous synthétise les tendances expressives non-verbales caractéristiques de la verbalisation traumatique de la locutrice en question :

Code participant	P40 ²⁶¹
Événement	Attouchement
Bilan langue <i>in esse</i> (français)	Activation claire des items 1, 2 (fixation), 5 et 7 ; activation partielle des items 6 (séance 1 seulement) et 9 ; absence des items 3,4,8 et 10
Bilan langue <i>in fieri</i> (anglais)	Activation claire des items 2 (fixation) et 5 uniquement (gestes d'auto-contact non répétitifs interprétables comme régulateurs) ; nombreux gestes illustreurs et pauses prosodiques produits en contexte de formulation ; absence des items 1, 3, 4 et 6 à 10
Bilan séance 1 (français > anglais)	En français, expressivité mimique et gestuelle marquée, répétition fréquente des gestes d'auto-contact ; en anglais, expressivité contenue, dominée par une gestualité et une prosodie liées à l'effort de formulation
Bilan séance 2 (anglais > français)	En anglais, maintien du profil expressif de la première séance ; en français, présence marquée d'indices mimico-gestuels lors des segments évoquant le danger, mais pas d'activation de l'item 6
Items activés	Français : 1, 2, 5 et 7 ; 6 (séance 1) et 9 (activation partielle) ; anglais : 2 et 5
Spécificités observées	Gestes d'auto-contact souvent répétitifs en français, mais réduction de leur fréquence en séance 2 ; en anglais, nombreuses occurrences de gestes illustreurs produits en lien avec des pauses ou des relances syntaxiques, sans charge affective manifeste

Tableau 57. Synthèse des tendances expressives observées (P40)

Ce tableau met en évidence une configuration expressive très proche de celle observée tout au long de notre analyse intersystémique des manifestations non-verbales du trauma en contexte

²⁶¹ Cf. Annexe G2.3b pour le tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître).

bilingue : les récits en français se distinguent par une mise en corps structurée du trauma, mobilisant de manière conjointe le regard, la mimique, les gestes d'auto-contact et les pauses prosodiques, tandis que les récits en anglais se caractérisent par une expressivité moins investie sur le plan émotionnel, mais marquée par une forte gestualité illustrative, interprétable comme une stratégie de formulation. Dans ce contexte, L'activation simultanée des items 1, 2, 5, 6, 7, 9 et 10 dans les récits en langue *in esse* confirme l'implication corporelle accrue dans cette configuration, notamment à travers des gestes répétés à fonction régulatrice, des élévations sourcilières non émotionnelles et des indices de sidération ponctuelle. À l'inverse, l'absence de dissociation corporelle et de manifestations physiologiques visibles dans les deux langues indique une relative stabilité posturale et un contrôle physique global tout au long du récit.

L'ensemble des analyses non-verbales intersystémiques menées dans ce chapitre a permis de mettre en évidence des tendances expressives contrastées selon le statut subjectif de la langue mobilisée. Les récits produits en langue *in esse* se caractérisent par une densité mimico-gestuelle significative, traduisant une mémoire incarnée du trauma, tandis que les récits en langue *in fieri* présentent une expressivité plus contenue, souvent réorientée vers l'effort de narration ou de formulation. Dans ce cadre, la typologie des items NV-SPLIT-10 a permis d'objectiver ces différences à travers une grille d'analyse fine, révélant notamment l'importance des gestes illustreurs, des auto-contacts, des orientations du regard et des pauses discursives dans la mise en récit du traumatisme. La comparaison inter-participants montre une convergence claire des profils expressifs au sein de chaque configuration linguistique, consolidant l'hypothèse d'un effet systémique de la langue sur la structuration non verbale du récit.

Ces observations complètent les résultats obtenus dans la première partie du chapitre, consacrée aux manifestations verbales, qui avaient déjà mis en évidence une variation systématique de la charge discursive en fonction du statut subjectif de la langue. L'analyse croisée des grilles SPLIT-10 et NV-SPLIT-10 montre ainsi que les récits en langue *in esse* activent conjointement des marqueurs verbaux (corporels, perceptifs, énonciatifs) et non-verbaux (gestes, mimiques, prosodie) relevant d'une expression incarnée du trauma, tandis que les récits en langue *in fieri* tendent à privilégier une mise en forme plus maîtrisée, structurée, mais moins engageante sur le plan émotionnel et corporel.

Dans cette perspective, le chapitre V confirme l'existence de configurations expressives différenciées selon la langue mobilisée, et souligne le rôle central de l'ancrage subjectif et somato-affectif dans la narration traumatique. La discussion interprétative de ces résultats fera l'objet du Chapitre VI, où ils seront confrontés aux cadres théoriques développés en amont, afin d'en dégager la portée heuristique.

TROISIÈME PARTIE. Approcher le trauma en contexte bilingue – vers une modélisation néoténique

La troisième et dernière partie de ce travail de recherche prolonge les acquis théoriques et empiriques développés dans les volets précédents en les confrontant à une double exigence : à la fois celle d'une mise en cohérence interprétative et d'un élargissement des cadres d'analyse. Elle interroge, dans cette perspective, la portée explicative du cadre néoténique pour penser les liens entre langue, corps et trauma en contexte bilingue, en tenant compte des régimes expressifs différenciés en fonction des statuts *in esse* et *in fieri*.

Dans ce contexte, le Chapitre VI s'ouvre sur une synthèse transversale des résultats, croisant les manifestations verbales et non-verbales observées, ainsi que les retours métalinguistiques recueillis auprès des participants, afin de dégager des régularités expressives liées au statut *in esse* et/ou *in fieri* des langues mobilisées, au contexte du vécu et à la présence, en langue *in esse*, d'un *sentiment linguistique* développé. Puis, le deuxième volet propose une interprétation psycholinguistique de ces tendances, en mobilisant les modèles SPI (Tulving, 1995) et MNESIS (Eustache & Desgranges, 2008) pour rendre compte des dynamiques différenciées d'encodage mnésique, affectif et discursif selon la langue d'expression. Le troisième volet articule enfin les niveaux verbal et non verbal à partir de trois couples notionnels — *bilinguisme lié / détaché*, *immanent / transcendant*, *hypotaxique / parataxique* — permettant de modéliser les régimes expressifs selon leur degré d'ancrage subjectif, leur condition contextuelle d'activation et leur dynamique de coactivation. Cette modélisation met en lumière les tensions récurrentes entre *vouloir-dire*, *pouvoir-dire* et *savoir-dire*²⁶², dans un espace langagier marqué par l'indicibilité.

Puis, le septième et dernier chapitre prolonge cette réflexion en ouvrant des pistes concrètes pour l'application ou l'élargissement du protocole. Il revient d'abord sur les limites méthodologiques de l'étude et propose des prolongements possibles : intégration de terrains thérapeutiques, diversification des profils linguistiques, recours à des outils croisés (psychométriques, physiologiques, interactionnels). Il explore ensuite les implications cliniques d'une approche comparative des récits bilingues, en insistant sur les asymétries expressives observées entre langues mobilisées. Enfin, il esquisse les linéaments d'une approche néoténique de la communication non verbale, où gestes, postures et prosodie ne sont plus pensés comme reflets affectifs, mais comme formes signifiantes autonomes, constitutives du *pouvoir-dire* corporel en contexte traumatique.

²⁶² Ces trois notions feront l'objet d'un développement spécifique dans la section 6.3, où elles seront définies et mises en relation avec les dynamiques énonciatives identifiées à l'issue de nos analyses.

Chapitre VI. Synthèse et discussion des résultats

Résumé du chapitre VI

*Le sixième chapitre inaugure la troisième et dernière partie de notre thèse en proposant une synthèse et une discussion approfondie des résultats. Il met en perspective les manifestations verbales, les indices non verbaux et les retours métalinguistiques, afin d'offrir une lecture intégrée des dynamiques expressives observées. Trois tendances majeures s'en dégagent : d'une part, l'ancrage expressif marqué en langue *in esse*, particulièrement renforcé lorsqu'elle coïncide avec la langue du vécu ; d'autre part, la saturation verbale et corporelle qui accompagne cet ancrage et qui manifeste la reviviscence traumatique ; enfin, en contraste, le filtrage affectif qui caractérise l'usage de la langue *in fieri*, où l'effort de formulation agit comme un écran protecteur. Ces dynamiques sont interprétées à la lumière de modèles neurocognitifs de la mémoire, en particulier le modèle SPI (Tulving, 1995) et le modèle MNESIS (Eustache & Desgranges, 2008), qui permettent d'éclairer l'articulation entre mémoire affective, contexte d'encodage et sentiment linguistique. La discussion met ainsi en évidence le rôle différencié des langues dans l'accès au souvenir traumatique, en fonction de leur statut subjectif et de leur rapport au vécu. Enfin, le chapitre propose une modélisation originale des régimes expressifs bilingues, structurée autour de trois couples notionnels — bilinguisme lié/détaché, immanent/transcendant, hypotaxique/parataxique. Cette modélisation met en lumière les tensions récurrentes entre vouloir-dire, pouvoir-dire et savoir-dire dans la verbalisation du trauma, et ouvre la voie à une compréhension fine des mécanismes d'expression et de mise à distance du vécu traumatique en contexte bilingue.*

Introduction

Penser les effets du traumatisme psychique à travers l'expression verbale et non verbale suppose de déplacer l'attention depuis les contenus énoncés vers les formes que prend leur mise en langage. Dans une perspective linguistique attentive à l'ancrage existentiel et aux dynamiques d'appropriation, l'alternance entre langues *in esse* et *in fieri* ne relève pas d'une simple variation de code, mais engage des régimes expressifs différenciés, tant sur le plan discursif que comportemental. L'analyse comparée des récits bilingues révèle ainsi des écarts en ce qui concerne l'activation, la densité et l'agencement des marqueurs linguistiques et non-verbaux, en fonction du rapport cognitif que le locuteur entretient avec chacune des langues de son répertoire.

Le présent chapitre se propose de synthétiser et d'interpréter les résultats recueillis à travers l'ensemble des corpus bilingues étudiés, en croisant manifestations verbales, indices non verbaux et retours métalinguistiques. Cette mise en perspective vise à dégager des configurations expressives récurrentes, en tenant compte à la fois du statut des langues mobilisées (*in esse* / *in fieri*), du contexte du vécu traumatique et du *sentiment linguistique* inhérent au statut *in esse*.

Pour ce faire, cette section s'articule en trois volets complémentaires. Le premier volet regroupe les dynamiques expressives observées dans les différentes configurations, en distinguant les rapports intrasystémiques et intersystémiques, et en intégrant les réponses

déclaratives²⁶³ des participants en ce qui concerne leur ressenti tout au long de l'expérience. Le deuxième volet propose ensuite une interprétation à la psycholinguistique et néoténique de ces dynamiques, à la lumière des modèles théoriques mobilisés dans ce travail, en insistant notamment sur le rôle du contexte d'usage, de la mémoire affective et du *sentiment linguistique*. Le troisième volet ouvre enfin une réflexion plus intégrée sur les modalités de verbalisation du trauma en contexte bilingue, en articulant les dimensions verbales et non verbales du *pouvoir-dire*, et en proposant trois couples notionnels pour modéliser les régimes expressifs identifiés.

1. Langues mobilisées, langues investies : synthèse des dynamiques expressives identifiées

Dans quelle mesure les récits traumatiques bilingues varient-ils en fonction de la langue mobilisée ? Et comment ces variations s'articulent-elles avec le rapport subjectif que le locuteur entretient avec chacune d'elles ? Cette section propose une synthèse structurée des résultats issus de l'analyse des corpus LIE-FR-IT / LIE-FR-EN (langues *in esse*) et LIF-FR-IT / LIF-FR-EN (langue *in esse* vs. langue *in fieri*), en croisant les marqueurs verbaux, les indices non verbaux, et les retours métalinguistiques recueillis après chaque récit.

Dans ce cadre, il s'agit ici d'identifier des régularités expressives transversales, des asymétries marquées ou des convergences inattendues, selon les profils linguistiques et la nature du rapport entretenu avec la langue mobilisée. Cette mise en perspective permet de dégager des lignes de tension spécifiques à chaque configuration bilingue, en distinguant les récits où les deux langues soutiennent également la charge narrative de ceux où une asymétrie expressive s'installe, soit-elle plus ou moins marquée.

Le premier volet du sixième chapitre de notre travail opère ainsi une transition entre l'analyse empirique des données et la discussion théorique de ces dernières. En reclassant les résultats selon les régimes linguistiques mobilisés — configurations intrasystémiques (deux langues *in esse*) et intersystémiques (langue *in esse* vs. langue *in fieri*) — il met en évidence des régularités expressives transversales fondées sur le statut subjectif de la langue. Trois tendances principales se dégagent : l'ancrage expressif en langue *in esse*, souvent renforcé lorsqu'elle coïncide avec le contexte du vécu ; la saturation des marqueurs verbaux et non verbaux dans les récits produits dans cette langue et, à l'inverse, un filtrage affectif en langue *in fieri*, lié à un moindre engagement subjectif. Ces constats, appuyés par les analyses linguistiques, comportementales et par les retours métalinguistiques des participants, permettent de poser les

²⁶³ Contrairement aux extraits intégrés aux analyses du chapitre V, les passages en italien et en anglais issus des échanges métalinguistiques avec les participants ont été systématiquement traduits en français, afin d'en faciliter la lecture et de garantir leur compréhension auprès d'un public non italophone et/ou non anglophone.

bases d'une lecture différenciée de la narration en contexte bilingue traumatique, fondée non sur la seule maîtrise linguistique, mais sur le rapport que le locuteur entretient avec les langues de son répertoire.

1.1. Dynamiques expressives intrasystémiques

Afin de rendre compte des tendances générales observées dans les corpus LIE-FR-IT et LIE-FR-EN, le tableau suivant synthétise la répartition des activations verbales dominantes en fonction du profil linguistique, du contexte de l'événement, et des langues *in esse* mobilisées par les locuteurs. Il met en évidence, pour chaque combinaison, la langue dans laquelle les marqueurs SPLIT-10 sont les plus densément activés, tout en tenant compte de la variabilité intra-profilique. Cette synthèse permet d'identifier les régularités, les inversions de tendance, ainsi que les cas d'équilibre énonciatif entre les deux langues, constituant ainsi un point d'appui essentiel pour une interprétation comparative des données.

Profil	Langues <i>in esse</i> mobilisées	Contexte linguistique de l'évènement	Participants	Activation verbale dominante ²⁶⁴
<i>Corpus LIE-FR-IT</i>				
Profil 1	FR (x) / IT (y)	Francophone	P01, P42, P12	Langue <i>in esse</i> x
Profil 1	FR (x) / IT (y)	Francophone	P13	Langue <i>in esse</i> y
Profil 2	FR (x) / IT (y)	Italophone	P35, P02	Langue <i>in esse</i> x
Profil 3	IT (x) / FR (y)	Italophone	P41	Langue <i>in esse</i> x
Profil 3	IT (x) / FR (y)	Italophone	P04	Équilibre énonciatif
Profil 4	IT (x) / FR (y)	Francophone	P09, P36	Langue <i>in esse</i> x
<i>Corpus LIE-FR-EN</i>				
Profil 1	FR (x) / EN (y)	Francophone	P07, P19, P24, P27	Langue <i>in esse</i> x
Profil 1	FR (x) / EN (y)	Francophone	P20, P10	Équilibre énonciatif
Profil 2	FR (x) / EN (y)	Anglophone	P17, P11, P21, P23, P39	Langue <i>in esse</i> x

²⁶⁴ L'expression *activation verbale dominante*, telle qu'employée dans le tableau, ne renvoie pas à une hiérarchie de compétence ni à une supériorité linguistique intrinsèque, mais à une prédominance relative dans l'actualisation des marqueurs SPLIT-10. Cette prédominance s'inscrit dans une dynamique différentielle d'investissement subjectif et d'activation cognitive, qui peut varier selon le contexte, le domaine d'usage ou le degré d'appropriation affective et discursive de la langue mobilisée. Dans ce contexte, Pavlenko (2012) précise que : « The dominant language may also be more proficient but, as we will see, this is not always the case; dominance and proficiency may also vary across areas of language use. For instance, a late Russian–German bilingual living in Germany may display an overall dominance in L1 Russian along with an L2 German dominance in his or her professional field, while a childhood Spanish–English bilingual in the US may be dominant in the L2 English as the language of schooling and that of the environment. Dominance, in other words, reflects perception of greater ease of use and lexical access, which comes from daily usage and higher levels of activation of the language. » (Pavlenko, 2012 : 408)

« La langue dominante peut aussi être la plus maîtrisée, mais ce n'est pas toujours le cas ; la dominance et la compétence peuvent varier selon les domaines d'usage. Par exemple, un bilingue russo-allemand tardif vivant en Allemagne peut présenter une dominance générale en russe (L1), tout en manifestant une dominance en allemand (L2) dans son domaine professionnel. De même, un bilingue espagnol-anglais ayant grandi aux États-Unis peut être dominant en anglais (L2), langue de l'école et de l'environnement. En d'autres termes, la dominance reflète la perception d'une plus grande aisance d'usage et d'accès lexical, qui découle d'un usage quotidien et d'un plus haut niveau d'activation de la langue. » (Pavlenko, 2012 : 408) [Notre traduction]

Dès lors, la dominance verbale observée dans les récits ne saurait être réduite à un critère de compétence ou de fluidité, mais peut être comprise comme l'indice d'un rapport subjectif et cognitif différencié aux langues mobilisées.

Profil 2	FR (x) / EN (y)	Anglophone	P26, P28, P31, P33	Langue <i>in esse</i> y
Profil 3	EN (x) / FR (y)	Anglophone	P30	Langue <i>in esse</i> x
Profil 4	EN (x) / FR (y)	Francophone	P05	Langue <i>in esse</i> x

Tableau 58. Répartition des activations verbales par profil et contexte (LIE-FR-IT/EN)

L'examen de ce tableau permet d'identifier trois grands types de configuration : (1) les cas de convergence entre langue *in esse*, langue du contexte et activation verbale dominante, (2) les cas de dissociation, dans lesquels la langue mobilisée de manière plus expressive ne coïncide pas avec celle du vécu, et (3) les situations d'équilibre énonciatif, sans polarisation marquée.

Les résultats de l'analyse linguistique révèlent une prédominance nette de l'activation verbale dans la langue *in esse* correspondant à la langue du contexte de l'événement. Cette convergence est particulièrement marquée dans les profils 1 des deux corpus, où l'expression verbale est dominée par une mobilisation accrue des items SPLIT-10 en langue *in esse* x (généralement le français), traduisant une forte congruence entre le cadre linguistique de l'encodage mnésique initial et celui de la remobilisation narrative. Cette tendance se manifeste notamment par une concentration des items liés à la reviviscence (items 8 et 9), à l'ancrage corporel (items 5 et 6) et, dans une moindre mesure, à l'indicibilité (item 10).

Toutefois, certains cas se démarquent de cette logique dominante. Plusieurs participants une dissociation partielle entre la langue du contexte et la langue où l'intensité expressive verbale est la plus marquée. Dans ces configurations, c'est la langue *in esse* qui ne coïncide pas avec le contexte du vécu qui concentre les occurrences SPLIT-10 les plus saillantes. Cette dissociation invite à nuancer l'influence du contexte linguistique objectif : l'intensité des marqueurs verbaux semble ici davantage tributaire de l'investissement subjectif du locuteur que d'un alignement avec la langue du vécu traumatique.

De plus, trois cas supplémentaires (P04, P10, P20) relèvent d'un équilibre énonciatif, où aucune des deux langues *in esse* ne s'impose comme dominante sur le plan expressif. Ces situations d'équilibre, relativement rares, traduisent une distribution expressive homogène entre les deux langues, sans suractivation manifeste de l'une par rapport à l'autre. Dans ce contexte, cette homogénéité reflète dans certains un certain détachement affectif dans les deux langues concernées et une saturation expressive équivalente dans les deux registres dans d'autres.

En définitive, malgré des trajectoires individuelles diverses, les données recueillies montrent une activation verbale prédominante en langue *in esse* x dans une majorité de cas, notamment lorsque cette langue correspond à celle du contexte traumatique. Ce constat permet

de fonder, sur une base empirique, l'idée d'une convergence préférentielle entre ancrage subjectif, mémoire affective et disponibilité expressive²⁶⁵.

L'analyse des manifestations non-verbales produites dans les deux langues *in esse* mobilisées par chaque participant prolonge et précise les résultats observés au niveau verbal. Bien que le corpus non-verbal soit plus restreint en raison des contraintes éthiques, il permet toutefois d'identifier des tendances récurrentes dans la distribution des marqueurs expressifs, ainsi que certaines inflexions spécifiques. Ces données sont présentées dans le tableau suivant, qui synthétise pour chaque profil, chaque contexte et chaque participant la langue dans laquelle les marqueurs de l'échelle NV-SPLIT-10 sont les plus intensément mobilisés :

Profil	Langues <i>in esse</i> mobilisées	Contexte linguistique de l'évènement	Participants	Activation verbale dominante
<i>Corpus LIE-FR-IT</i>				
Profil 1	FR (x) / IT (y)	Francophone	P01, P42, P12	Langue <i>in esse</i> x
Profil 1	FR (x) / IT (y)	Francophone	P13	Langue <i>in esse</i> y
Profil 2	FR (x) / IT (y)	Italophone	P35	Équilibre expressif
Profil 3	IT (x) / FR (y)	Italophone	P04	Équilibre expressif
Profil 4	IT (x) / FR (y)	Francophone	P36	Langue <i>in esse</i> x
<i>Corpus LIE-FR-EN</i>				
Profil 1	FR (x) / EN (y)	Francophone	P07, P19	Langue <i>in esse</i> x
Profil 1	FR (x) / EN (y)	Francophone	P20	Langue <i>in esse</i> y
Profil 2	FR (x) / EN (y)	Anglophone	P17	Langue <i>in esse</i> y
Profil 2	FR (x) / EN (y)	Anglophone	P26	Langue <i>in esse</i> y
Profil 3	EN (x) / FR (y)	Anglophone	P30	Langue <i>in esse</i> x
Profil 4	EN (x) / FR (y)	Francophone	P05	Langue <i>in esse</i> x

Tableau 59. Répartition des activations non-verbales par profil et contexte (LIE-FR-IT/EN)

La synthèse des résultats synthétisée ci-dessus montre que, de façon globale, les dynamiques non-verbales recoupent étroitement les tendances verbales, avec une activation dominante des marqueurs en langue *in esse* x pour une majorité de participants. Ce schéma est particulièrement net dans les profils 1 du corpus LIE-FR-IT (P01, P12, P42), ainsi que dans les profils 1, 3 et 4 du corpus LIE-FR-EN (P07, P19, P05, P30). Dans ces cas, les récits produits en *langue in esse* x présentent une activation particulièrement marquée des marqueurs non verbaux identifiés par l'échelle NV-SPLIT-10.

Cette convergence s'observe également dans plusieurs configurations où la langue *in esse* x coïncide avec le contexte linguistique du vécu, renforçant l'hypothèse d'une congruence entre mémoire perceptive, ancrage subjectif, et charge corporelle. Toutefois, cette régularité n'est pas absolue. Trois cas présentent une dissociation claire entre les dominantes verbales et non-verbales : en ce qui concerne P20 (profil 1, LIE-FR-EN), alors que l'activation verbale est répartie de façon relativement équilibrée entre les deux langues, l'expressivité non verbale se

²⁶⁵ Une piste d'interprétation de ce phénomène sera développée et approfondie dans § 2.1.1 à § 2.1.4, où seront examinés les effets de l'appropriation additive d'une langue à l'âge linguistiquement adulte sur le codage mnésique des événements autobiographiques.

concentre plus nettement dans la langue *in esse* y (anglais), avec une plus forte saturation des marqueurs mimico-gestuels ; les locuteurs P17 et P26 (profil 2, LIE-FR-EN) présentent une activation verbale dominante en langue *in esse* y (anglais), ce qui est confirmé dans le cas de P17 par une expressivité corporelle également plus marquée dans cette langue ; P26 présente une configuration moins tranchée, mais tend elle aussi à renforcer l'expressivité corporelle en anglais.

Ces cas mettent en évidence la possibilité d'un glissement expressif interlinguistique, où la langue *in esse* y devient le vecteur principal de l'engagement corporel, indépendamment de la distribution des marqueurs linguistiques. Ce phénomène, même s'il reste minoritaire, suggère toutefois que la charge émotionnelle ne se superpose pas nécessairement à l'aisance linguistique, mais peut se redistribuer en fonction des affects, du moment de l'énonciation, ou de la stratégie narrative mobilisée.

À cela s'ajoutent des profils de stabilité interlinguistique, comme celui de P04 (profil 3, LIE-FR-IT), dont l'expression non verbale reste homogène d'une langue à l'autre, traduisant un équilibre narratif profond. Ce type de configuration confirme qu'une partie des locuteurs ne mobilise pas de manière différentielle ses ressources corporelles en fonction de la langue, mais tend à maintenir une expressivité constante dans les deux idiomes.

Enfin, certains participants présentent des modulations expressives intra-profil, où la langue *in esse* x reste initialement dominante (notamment chez P35 et P36), mais où l'évolution interséquentielle laisse apparaître une redistribution progressive des marqueurs, notamment par l'apparition de gestes suspendus, de déplacements du regard ou de pauses longues en langue *in esse* y. Cette modulation dans le temps confirme l'influence de la temporalité du récit sur l'expression, en l'occurrence non verbale, du trauma, indépendamment du statut néoténique de la langue mobilisée.

1.2. Dynamiques expressives intersystémiques

Après avoir examiné les configurations bilingues où deux langues *in esse* étaient mobilisées, nous abordons à présent les récits produits dans des contextes intersystémiques, où l'une des langues est pour le locuteur une langue *in esse*, tandis que l'autre présente un statut *in fieri*. Ce changement de configuration implique une reconfiguration profonde du rapport à la langue, tant sur le plan de l'investissement affectif que de la disponibilité énonciative, en raison d'un *sentiment linguistique* développé en langue *in fieri*.

L'analyse des récits intersystémiques issus des corpus LIF-FR-IT et LIF-FR-EN confirme ce constat en révélant une constante transversale : dans l'ensemble des configurations examinées, la langue *in fieri* tend à être associée à une sous-activation des marqueurs SPLIT-10,

indépendamment d'une éventuelle coïncidence de la langue mobilisée avec le contexte linguistique de l'évènement. Nous proposons une synthèse des résultats des deux corpus dans le tableau ci-dessous :

Corpus	Profil	Langues mobilisées	Contexte linguistique de l'évènement	Participants	Activation verbale dominante
LIF-FR-IT	Profil 1	FR (<i>in esse</i>) IT (<i>in fieri</i>)	Francophone	P03, P22, P18	Langue <i>in esse</i>
LIF-FR-IT	Profil 2	FR (<i>in esse</i>) IT (<i>in fieri</i>)	Italophone	P15	Langue <i>in esse</i>
LIF-FR-IT	Profil 3	IT (<i>in esse</i>) FR (<i>in fieri</i>)	Italophone	P28, P06, P16, P38	Langue <i>in esse</i>
LIF-FR-IT	Profil 4	IT (<i>in esse</i>) FR (<i>in fieri</i>)	Francophone	P34, P32	Langue <i>in esse</i>
LIF-FR-EN	Profil 1	FR (<i>in esse</i>) EN (<i>in fieri</i>)	Francophone	P08, P14	Langue <i>in esse</i>
LIF-FR-EN	Profil 2	FR (<i>in esse</i>) EN (<i>in fieri</i>)	Anglophone	P25, P37, P40	Langue <i>in esse</i>

Tableau 60. Répartition des activations verbales par profil et contexte (LIF-FR-IT/EN)

Or, nous tenons à préciser que la récurrence de cette distribution ne relève pas d'un simple effet de compétence linguistique, mais témoigne d'un possible désajustement entre la langue *in fieri* et les fonctions affectives sollicitées dans le récit traumatique. En effet, même lorsque cette langue coïncide avec le contexte du vécu (ex. : P15 ou P28), elle ne parvient pas à soutenir une mobilisation intense des marqueurs SPLIT-10. Ces résultats suggèrent que l'efficacité expressive d'une langue ne dépend pas uniquement du niveau de maîtrise de cette dernière, mais également de son intégration subjective dans l'économie psycholinguistique du locuteur.

Dans ce contexte, les résultats de nos analyses montrent que les récits en langue *in fieri* se distinguent par une atténuation des indices verbaux liés à la charge affective et à l'implication corporelle. Cette atténuation ne signifie pas pour autant une neutralisation du trauma, mais une modulation expressive, dans laquelle les schèmes émotionnels sont partiellement inhibés, déplacés ou reformulés. Plusieurs phénomènes contribuent à cet effet de filtre : le coût cognitif de la formulation, l'attention portée à la correction linguistique, et l'absence d'un *sentiment linguistique* développé.

Ce fonctionnement particulier de la langue *in fieri* éclaire sa double nature : d'une part, elle permet d'accéder au contenu traumatique, en maintenant une certaine distance émotionnelle ; d'autre part, elle constitue une structure linguistique encore extérieure, qui ne permet ni l'activation complète des ressources expressives liées aux affects, ni leur intégration dans la dynamique du récit. En ce sens, l'analyse intersystémique confirme que la charge expressive ne peut être réduite à un niveau de compétence : elle repose avant tout sur la congruence entre langue, mémoire et subjectivité.

À la suite de l'analyse des marqueurs non-verbaux en régime intrasystémique, nous nous penchons à présent sur les récits bilingues de type intersystémique. Ce changement de régime linguistique affecte de manière significative les ressources expressives mobilisables au niveau mimique, gestuel, postural et oculomoteur. Toutefois, la taille restreinte du corpus concerné (n = 7) impose une lecture prudente des résultats.

Le tableau suivant récapitule, pour chacun des participants et profils intersystémiques, la langue d'activation dominante des indices NV-SPLIT-10 :

Corpus	Profil	Langues mobilisées	Contexte linguistique de l'évènement	Participants	Activation verbale dominante
LIF-FR-IT	Profil 1	FR (<i>in esse</i>) IT (<i>in fieri</i>)	Francophone	P03, P18	Langue <i>in esse</i>
LIF-FR-IT	Profil 2	FR (<i>in esse</i>) IT (<i>in fieri</i>)	Italophone	P15	Langue <i>in esse</i>
LIF-FR-IT	Profil 3	IT (<i>in esse</i>) FR (<i>in fieri</i>)	Italophone	P06, P28, P38	Langue <i>in esse</i>
LIF-FR-IT	Profil 4	IT (<i>in esse</i>) FR (<i>in fieri</i>)	Francophone	P34	Langue <i>in esse</i>
LIF-FR-EN	Profil 1	FR (<i>in esse</i>) EN (<i>in fieri</i>)	Francophone	P08, P14	Langue <i>in esse</i>
LIF-FR-EN	Profil 2	FR (<i>in esse</i>) EN (<i>in fieri</i>)	Anglophone	P25, P40	Langue <i>in esse</i>

Tableau 61. Répartition des activations non-verbales par profil et contexte (LIF-FR-IT/EN)

Dans l'ensemble des configurations observées, l'expression non-verbale tend à se concentrer dans la langue *in esse*, confirmant la tendance verbale précédemment relevée. Cette prédominance se manifeste par une activation plus fréquente et plus marquée des items NV-SPLIT-10, notamment en ce qui concerne les phénomènes d'auto-contact, la fréquence des pauses prosodiques, des fixations ou évitements du regard et des mouvements répétitifs. À l'inverse, les récits en *langue in fieri* se distinguent par un affaiblissement des indices expressifs, souvent liés à l'effort de formulation. Cette tendance se traduit notamment par une augmentation des gestes illustateurs ainsi que par des fixations du regard et des ruptures syntaxiques, qui ne correspondent cependant pas directement aux items 2, 4 et 9 de l'échelle interprétative proposée. Ainsi, la dynamique expressive non-verbale identifiée confirme l'hypothèse d'un filtrage affectif actif propre à la langue *in fieri*, qui ne se traduit pas uniquement par une réduction quantitative des gestes ou expressions faciales, mais également par une réorganisation qualitative des ressources corporelles mobilisées afin de soutenir l'effort de formulation.

Les constats que nous venons de formuler sont valables aussi lorsque la langue *in fieri* correspond à la langue du contexte de l'évènement (ex. P15 ou P28). En effet, cette configuration n'induit pas une activation non-verbale plus intense : l'investissement corporel reste suspendu à la subjectivation de la langue, et non à son usage situationnel. Ceci suggère que

l'expression non-verbale du trauma est à son tour liée à l'intégration linguistique subjective, et non exclusivement au degré de compétence du locuteur lui-même.

La mise en perspective des résultats verbaux et non verbaux met en évidence des dynamiques expressives différenciées selon la langue mobilisée, révélant à la fois des convergences et des écarts dans la manière dont le trauma se formule et se manifeste corporellement. Toutefois, ces observations ne prennent tout leur sens qu'à la lumière de la perception qu'en ont les locuteurs eux-mêmes. En effet, les retours métalinguistiques recueillis après les récits offrent un contrepoint précieux, en donnant accès à la manière dont les participants interprètent leur propre rapport aux langues, aux émotions et aux difficultés d'expression. C'est à l'analyse de ces discours réflexifs que nous allons à présent nous consacrer.

1.3. Échos métalinguistiques : convergences et dissonances déclaratives

Avant d'engager la discussion des résultats, il convient d'articuler la répartition différentielle des activations verbales et non verbales selon la langue mobilisée avec les données complémentaires recueillies en fin d'entretien : d'une part les questionnaires d'auto-évaluation (Annexes E1 à E3), d'autre part les échanges métalinguistiques avec les participants, centrés sur la perception subjective des effets du changement de langue sur l'intensité émotionnelle, la réactivation mnésique et la régulation du stress. La comparaison entre les données empiriques issues des récits et les réponses des locuteurs permettra ainsi de renforcer certaines tendances tout en signalant des écarts significatifs dans quelques cas particuliers.

1.3.1 Données déclaratives intrasystémiques

Nous entamons l'examen des réponses déclaratives recueillies par questionnaire auprès des participants des corpus LIE-FR-IT et LIE-FR-EN, répertoriées dans le tableau suivant ²⁶⁶:

Participant	Changement perçu selon la langue	Différences émotionnelles perçues	Intensité accrue langue récit = événement	Réduction du stress
CORPUS LIE-FR-IT				
P01	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, légèrement
P02	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Plus d'émotions langue récit ≠ événement	Oui	Oui, nettement
P04	Non	Non	Pas sûr	Non
P09	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Moins d'émotions langue récit = événement	Non	Oui, légèrement

²⁶⁶ Nous proposons ici une légende permettant de mieux comprendre le tableau :
- langue récit = événement : la langue du récit correspond à la langue du contexte du vécu ;
- langue récit ≠ événement : la langue du récit ne correspond pas à la langue du contexte du vécu.

P12	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, nettement
P13	Oui, en langue <i>in esse</i> y	Moins d'émotions langue récit = événement	Non	Oui, nettement
P35	Non	Non	Non	Non
P36	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Moins d'émotions langue récit = événement	Non	Oui, légèrement
P41	Oui, en langue <i>in esse</i> y	Moins d'émotions langue récit ≠ événement	Oui	Oui, nettement
P42	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Moins d'émotions langue récit ≠ événement	Oui	Oui, nettement
CORPUS LIE-FR-EN				
P05	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Plus d'émotions langue récit ≠ événement	Non	Oui, légèrement
P07	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Moins d'émotions langue récit ≠ événement	Oui	Oui, légèrement
P10	Non	Non	Non	Non
P11	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Moins d'émotions langue récit = langue événement	Non	Oui, nettement
P17	Non	Non	Non	Non
P19	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, légèrement
P20	Oui, en langue <i>in esse</i> y	Moins d'émotions langue récit = événement	Non	Oui, légèrement
P21	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Plus d'émotions langue récit ≠ événement	Non	Oui, nettement
P23	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Moins d'émotions langue récit = événement	Non	Oui, nettement
P24	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, légèrement
P26	Oui, en langue <i>in esse</i> y	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, nettement
P27	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, légèrement
P29	Oui, en langue <i>in esse</i> y	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, légèrement
P30	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Moins d'émotions langue récit ≠ événement	Oui	Oui, nettement
P31	Oui, en langue <i>in esse</i> y	Moins d'émotions langue récit ≠ événement	Oui	Oui, légèrement
P33	Oui, en langue <i>in esse</i> y	Moins d'émotions langue récit ≠ événement	Oui	Oui, nettement
P39	Oui, en langue <i>in esse</i> x	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, nettement

Tableau 62. Synthèse des réponses au questionnaire d'auto-évaluation (section 2)

Le tableau met en évidence plusieurs tendances émergentes, bien qu'elles soient modulées par des effets interindividuels notables. Dans ce contexte, 23 locuteurs sur 29 déclarent percevoir un changement de la charge émotionnelle en fonction de la langue mobilisée, majoritairement en faveur de la langue *in esse* x, suggérant une forme de préférence expressive subjective stable, possiblement liée à l'ancrage biographique initial. Les perceptions diffèrent toutefois selon les profils : 12 participants déclarent percevoir une intensité émotionnelle accrue lorsque la langue du récit coïncide avec celle de l'évènement, ce qui soutient l'hypothèse d'un effet de réactivation contextuelle (cf. Tulving & Thomson, 1973)²⁶⁷ ; à l'inverse, 11 participants rapportent une intensité émotionnelle majeure lorsque la langue du récit est différente de celle de l'évènement, ce qui pourrait traduire un effet paradoxal d'expression indirecte, la langue non liée au contexte facilitant une verbalisation plus détachée ; enfin, 6 participants ne perçoivent aucune différence claire entre les langues mobilisées.

De plus, les réponses répertoriées dans la dernière colonne du tableau indiquent que 26 participants sur 29 déclarent une réduction du stress en fonction de la langue mobilisée, avec des intensités variables : nette pour 13 des participants et modérée pour 13 autres. Seuls trois participants ne signalent aucun effet apaisant. Ainsi, malgré la diversité des configurations linguistiques, trois tendances transversales se dessinent : la langue *in esse* x est fréquemment perçue comme vecteur d'une charge émotionnelle majeure, même lorsque l'évènement a été vécu dans un contexte linguistique différent ; l'intensité émotionnelle perçue est parfois renforcée dans la langue du contexte des faits, mais l'effet inverse est tout aussi courant, traduisant des stratégies expressives différenciées ; enfin, le fait de pouvoir s'exprimer dans une langue plutôt que dans une autre favorise, dans la majorité des cas, une réduction du stress.

Au-delà des réponses déclaratives synthétisées dans le tableau précédent, les entretiens semi-directifs réalisés ont permis de recueillir des commentaires métalinguistiques éclairants sur la relation subjective entre les locuteurs et les langues mobilisées. Ces verbalisations, produites spontanément ou en réponse aux relances proposées en fin de séance (cf. Annexes D1 à D3), rejoignent parfois les résultats empiriques. Toutefois, certains échanges révèlent des écarts significatifs entre le ressenti déclaré par les locuteurs et les résultats de l'analyse des données linguistiques.

Dans ce contexte, une *langue in esse* peut favoriser une mise en récit plus directement arrimée à l'expérience, tandis qu'une autre *langue in esse* mobilisée par le même locuteur peut induire une modalité plus distanciée, sans pour autant neutraliser l'affect. Ce contraste mais

²⁶⁷ Cet effet renvoie à l'idée selon laquelle les conditions de récupération mnésique sont optimisées lorsque la langue mobilisée lors de la remémoration partage certaines propriétés contextuelles (linguistiques, situationnelles ou affectives) avec celles présentes lors de l'encodage initial (Tulving & Thomson, 1973). Cette hypothèse sera examinée de manière approfondie dans une section ultérieure du chapitre.

semble lié à la coïncidence entre la langue et le contexte linguistique de l'événement : plusieurs participants signalent une évocation plus vive des images ou des sensations lorsqu'ils utilisent la langue du vécu. L'articulation entre langue, contexte et mémoire affective paraît ainsi conforter l'hypothèse d'un ancrage narratif contextuel, où l'expression linguistique est modulée par la congruence avec le cadre initial d'encodage mnésique. C'est notamment ce que rapporte à la fin de la première séance d'entretien P01 (LIE-FR-IT), pour qui le français, langue du contexte traumatique et langue *in esse* x, agit comme vecteur de reviviscence émotionnelle :

Là... en français... je l'ai revécu presque comme si j'y étais, quoi. Je savais que ça allait être dur hein, mais...ehum... comment dire... c'était quelque chose quand même. Déjà là, pendant que je parlais j'ai...bah... j'ai senti mes mains qui tremblaient un peu, vous voyez. [...] À chaque fois que j'en parle en français je-revis un peu ça et...et ça m'affecte beaucoup plus qu'en italien, vous voyez. Je crois que c'est parce que...je sais pas comment l'expliquer mais en italien c'est - c'est plus comme si je racontais ce qui est arrivé soit il y a très très très longtemps, soit à quelqu'un de proche mais – mais c'est pas si violent que ça, vous voyez ? Après bon, ça fait mal quand même quand j'y repense hein mais...ehum...je l'ai pas vécu en italien quoi.

Les propos tenus en français lors de la première séance ont été confirmés, de manière explicite, lors de la seconde séance en italien, où le locuteur insiste à nouveau sur la différence d'impact émotionnel entre les deux langues :

Sa... parlarne in francese è-è molto più...come dire... pesante. È pesante perché-perché è la lingua in cui è successo. Mi vengono subito le immagini forti, ehm... proprio come se fossi di nuovo lì quasi. [...] Ogni volta che parlo in francese è - è come se lo rivivessi, insomma...mi-mi fa più male, molto di più. [...] In italiano invece... cioè... sì, è sempre difficile eh, non dico che non lo sia, però - però non nello stesso modo. È come se ci fosse... ehm... più...più distanza, come se stessi raccontando una cosa di tanto tempo fa o-o magari succeda a qualcun altro. [...] Fa male lo stesso, certo, mi tocca lo stesso eh, però - però non l'ho vissuta in italiano, capisce ?²⁶⁸

Dans les deux langues, P01 formule la même observation : le français, langue du contexte du vécu, est associé à une reviviscence plus vive, tandis que l'italien, également langue *in esse*, introduit une certaine distance dans la mise en récit. Les retours réflexifs de P01 viennent donc élargir et corroborer les résultats de notre analyse de ses récits, confortant l'hypothèse d'un ancrage narratif contextuel.

De même, P19 (LIE-FR-EN) rapporte avoir perçu un engagement émotionnel plus intense en français, malgré le fait que ce ne soit pas la langue qu'il utilise le plus dans sa vie quotidienne. Nous reproduisons ci-dessous un extrait de ses retours métaréflexifs en français (séance 1) et en anglais (séance 2) :

²⁶⁸Vous savez... en parler en français c'est-c'est beaucoup plus... comment dire... lourd. C'est lourd parce que- parce que c'est la langue dans laquelle c'est arrivé. Les images me reviennent tout de suite, fortes, ehm... presque comme si j'y étais encore. [...] Chaque fois que j'en parle en français c'est-c'est comme si je le revivais, enfin... ça-ça me fait plus mal, beaucoup plus. [...] En italien par contre... enfin... oui, c'est toujours difficile hein, je ne dis pas que ça ne l'est pas, mais-mais pas de la même manière. C'est comme s'il y avait... ehm... plus... plus de distance, comme si je racontais quelque chose d'il y a très longtemps ou-ou peut-être arrivé à quelqu'un d'autre. [...] Ça fait mal quand même, bien sûr, ça me touche quand même hein, mais-mais je ne l'ai pas vécu en italien, vous voyez ? [Notre traduction]

En anglais j'ai plus l'habitude de parler de trucs sérieux. Mais là, en français, j'avais... comment dire... les images qui revenaient pendant que je parlais. C'est bizarre parce que c'est pas la langue que je parle le plus vous voyez, enfin... ce n'est pas la langue que j'utilise au quotidien au travail par exemple et... bah je trouve que je parle de moins en moins en français dans ma vie en général. C'est juste quand j'ai ma famille au téléphone quoi, c'est pas énorme non plus. Genre, c'est pas comme si je parlais à l'oral avec quelqu'un sauf si-sauf si je leur fais des audios quoi. [...] Du coup je sais pas comment expliquer ça, mais [le français] c'est celle qui me touche le plus quand je parle de ça.

So... yeah, I mean, English is the language I use all day, right? I speak English at work, with my friends here, I can spend a day without actually speaking French like... I mean... you know... face to face with someone. But I don't with English. That's kind of my main language now. [...] French... I don't really use it much anymore, just when I call my family or on Whatsapp. [...] That's strange because when I had to talk about this in French, it was... I don't know weird, like... French isn't the language I use the most, not at all... but still, it's the one that feels the strongest when I talk about what happened.²⁶⁹

Les propos de P19 mettent en lumière un paradoxe intéressant : la langue la plus fréquemment mobilisée dans la vie quotidienne (ici l'anglais, langue du travail et des interactions sociales) n'est pas nécessairement celle qui favorise l'expression émotionnelle du trauma. P19 souligne que le français, bien que de moins en moins présent dans ses usages ordinaires, suscite un retour d'images et une intensité affective accrue lorsqu'il est convoqué pour parler de l'événement. Cette dynamique subjective s'accorde avec les données observées : les récits en français activent de nombreux items SPLIT-10, notamment ceux liés aux reviviscences et à la dépersonnalisation, et s'accompagnent d'une expressivité non verbale marquée. À l'inverse, les récits en anglais, malgré leur fluidité discursive et leur ancrage dans la routine quotidienne du locuteur, restent plus contenus, avec une activation verbale et non verbale réduite.

Toutefois, l'analyse croisée des données et des retour métaréflexifs révèle également des écarts entre ce que les locuteurs perçoivent et ce que leurs récits manifestent. Ainsi, certains participants expriment une sensation d'équivalence entre les deux langues, alors que les données montrent une polarisation expressive. C'est le cas de P17 (LIE-FR-EN), qui affirme²⁷⁰ :

Non, j'ai pas eu l'impression de m'exprimer différemment ou de... comment dire... de me sentir plus touché, plus... euh... investi voilà en français qu'en anglais ou vice-versa. Je pense que c'était pareil dans les deux langues en fait. [...] Je me suis surtout concentré sur ce que je voulais dire, sur comment le dire pour-pour tout raconter correctement, vous voyez ? Je cherchais mes mots tout pareil dans les deux langues en fait parce que... bah... c'était pas simple quoi. [...] Pour moi, ça a pas grand-chose si c'était en français ou en anglais. Enfin une langue vaut l'autre quoi.

²⁶⁹ Donc... ouais, enfin... l'anglais c'est la langue que j'utilise toute la journée, vous voyez ? Je parle anglais au travail, avec mes amis ici, je peux passer une journée entière sans vraiment parler français... enfin... je veux dire... en face à face avec quelqu'un. Mais pas avec l'anglais. C'est un peu devenu ma langue principale maintenant. [...] Le français... je l'utilise plus tellement, juste quand j'appelle ma famille ou sur Whatsapp. [...] Et c'est bizarre parce que quand j'ai dû parler de ça en français, c'était... je sais pas, étrange, genre... le français c'est pas du tout la langue que j'utilise le plus, pas du tout... mais malgré tout, c'est celle qui me touche le plus quand je parle de ce qui s'est passé. [Notre traduction]

²⁷⁰ Dans ce cas précis, nous ne reproduisons qu'un seul extrait, celui en français, dans la mesure où le contenu en anglais n'apporte pas d'éléments supplémentaires.

Cet extrait illustre la perception subjective d'équivalence linguistique exprimée par P17, qui affirme ne pas avoir ressenti de différence notable entre le français et l'anglais dans la manière de s'exprimer ou dans l'intensité émotionnelle éprouvée. Le locuteur insiste sur le fait que son attention s'est portée avant tout sur le contenu du récit et sur l'effort de formulation, et non sur la langue mobilisée, qu'il considère comme indifférente. Or, les données empiriques révèlent un décalage avec ce ressenti : tant les marqueurs SPLIT-10 que les indices non verbaux témoignent d'une densité expressive plus marquée en anglais (*langue in esse y*). Si les différences observées restent moindres que dans d'autres cas du corpus, elles sont néanmoins présentes et traduisent une polarisation expressive. Ce constat met en lumière l'intérêt d'articuler analyse qualitative et retours métaréflexifs des participants : le feedback subjectif enrichit la compréhension du vécu linguistique, mais peut aussi occulter ou minimiser des écarts que l'analyse empirique met en évidence.

Une divergence comparable entre les retours métaréflexifs et les résultats des analyses linguistiques et comportementales apparaît également chez P41 (LIE-FR-EN) : bien qu'il déclare ressentir une moindre implication émotionnelle en italien — pourtant langue du contexte traumatique — ses récits dans cette langue révèlent au contraire une densité accrue de marqueurs verbaux ainsi qu'une expressivité corporelle soutenue.

Par ailleurs, le cas de P04 (LIE-FR-IT) illustre une configuration où la perception d'un équilibre entre les deux langues rejoint directement les résultats des analyses. Comme le souligne le participant :

Sinceramente...no. Non mi sembra di essermi sentito diverso mentre parlavo in francese o in italiano e...beh... devo ammettere che non me l'aspettavo. [...] Sono cresciuto parlando in italiano e il francese l'ho imparato...a 14-15 anni ? Sì, ero piccolo, ma comunque non ho vissuto la metà delle cose che ho vissuto in italiano in francese, quindi... cioè mi aspettavo di sentire qualche differenza... non lo so... stare peggio in italiano. [...] Ma proprio...cioè...anche mentre parlavo ci restavo un po' di sasso, del tipo : ma, aspetta un attimo, in francese mi tremano le mani uguale ? Davvero ? Assurdo. [...] C'è da dire che non ne ho mai, ma proprio mai veramente parlato in francese... mah... sono un po' perplesso.²⁷¹

Ce qui est particulièrement intéressant dans cet extrait, c'est qu'il met en évidence un écart entre les attentes subjectives du participant et son vécu effectif lors de la narration. P04 s'attendait à éprouver une différence émotionnelle nette entre ses deux langues, avec une intensité plus forte en italien, langue dans laquelle il a grandi et vécu la majorité de ses expériences. Or, à sa

²⁷¹ Honnêtement... non. Il me semble pas m'être senti différent en parlant en français ou en italien et... ben... je dois avouer que je ne m'y attendais pas. [...] J'ai grandi en parlant italien et le français je l'ai appris... à 14-15 ans ? Oui, j'étais jeune, mais quand même je n'ai pas vécu la moitié des choses que j'ai vécues en italien en français, donc... je veux dire, je m'attendais à sentir une différence... je sais pas... à me sentir plus mal en italien. [...] Mais vraiment... enfin... même en parlant, j'étais un peu sidéré, du genre : mais attends une seconde, en français j'ai les mains qui tremblent pareil ? Vraiment ? C'est fou. [...] Faut dire que je n'en ai jamais, mais alors jamais vraiment parlé en français... enfin... je suis un peu perplexe. [Notre traduction]

surprise, des manifestations corporelles comme les tremblements des mains, apparaissent également en français, langue apprise plus tardivement et rarement utilisée pour verbaliser ce type d'expérience. Ce décalage génère chez lui une forme de perplexité, renforcée par l'absence d'habitude à traiter de son vécu en français. De plus, lors de la deuxième séance, le participant valide les observations déjà exprimées en première séance.

Enfin, l'analyse croisée des données et des retours métaréflexifs chez P35 (LIE-FR-EN) révèle un décalage d'un autre ordre. Sur le plan verbal, l'activation des marqueurs SPLIT-10 est plus dense en français (langue *in esse* x), mais la seconde séance témoigne d'une évolution avec une augmentation sensible des marqueurs en anglais, même si le français reste dominant. Sur le plan non verbal, les indices apparaissent relativement homogènes entre les deux langues, mais suivent une intensification inter-séquentielle en anglais comme en français. Or, dans ses retours métaréflexifs, le participant signale deux perceptions différentes : en séance 1, P35 évoque une légère différence d'implication émotionnelle en français, sans toutefois en être certain et en préférant attendre la fin du deuxième entretien pour confirmer cette impression. Puis, lors de la séance 2, il affirme finalement ne pas avoir perçu de différences entre deux langues, soulignant que la difficulté résidait avant tout dans la mise en mots du contenu du récit, indépendamment de la langue mobilisée. Nous présentons ci-dessous un extrait représentatif de chacune des séances :

Alors, je suis pas vraiment sûr sûr, mais j'ai l'impression qu'en français ça m'a un peu plus touché de raconter ça... enfin... je pense, mais je suis pas sûr. [...] Franchement, je préfère voir comment ça se passe la prochaine fois avant de...avant de prendre position.

No stavolta non ho sentito nessuna differenza... cioè...non sto dicendo di non aver sentito niente eh, ma nel senso che ho fatto fatica in tutte e due le lingue a parlarne. [...] Sì la scorsa volta pensavo di... cioè... mi sembrava di sentirmi diverso tipo più... distaccato in italiano, ma no stavolta sono sicuro che no per me la lingua non... non cambia niente.²⁷²

Ce cas illustre que les écarts ne concernent pas seulement la comparaison entre perception subjective et analyses, mais aussi la mise en relation des volets verbaux et non verbaux : ainsi, même lorsque l'un des deux niveaux laisse apparaître une expressivité plus marquée dans une langue, l'autre peut au contraire venir conforter la perception déclarée d'équivalence par le locuteur. De plus, le cas de P35 rappelle que les retours métaréflexifs ne traduisent pas toujours directement l'expressivité objectivable, mais constituent un complément indispensable pour comprendre la dynamique subjective du récit.

En somme, les retours métalinguistiques issus des configurations intrasystémiques permettent d'articuler perception déclarée, ancrage subjectif et expressivité observable. Lorsqu'ils coïncident, ils renforcent la validité des marqueurs empiriques ; lorsqu'ils divergent,

²⁷² Non cette fois je n'ai senti aucune différence... enfin... je ne dis pas que je n'ai rien ressenti hein, mais dans le sens où j'ai eu du mal à en parler dans les deux langues. [...] Oui, la dernière fois je pensais... enfin... il me semblait me sentir différent, genre plus... distancié en italien, mais non, cette fois je suis sûr que non, pour moi la langue ça... ça change rien. [Notre traduction]

ils révèlent les tensions inhérentes au récit traumatique bilingue, entre ce qui est éprouvé et exprimé.

1.3.2 Données déclaratives intersystémiques

Dans le cas des configurations intersystémiques, les dynamiques expressives apparaissent particulièrement sensibles à la fois au statut différentiel des langues mobilisées (*in esse* vs. *in fieri*) et à la coïncidence entre la langue *in esse* et la langue du contexte du vécu. La tension entre ancrage subjectif, effort de formulation et implication émotionnelle, mise en évidence à travers les marqueurs verbaux et non verbaux des récits, se retrouve dans les réponses des participants aux questionnaires d'auto-évaluation. Ces dernières, présentées dans le tableau suivant, viennent ainsi corroborer les observations formulées plus haut :

Participant	Changement perçu selon la langue	Différences émotionnelles perçues	Intensité accrue langue récit = événement	Réduction du stress
Corpus LIF-FR-IT				
P03	Oui, en langue <i>in fieri</i>	Moins d'émotions langue récit ≠ événement	Oui	Oui, légèrement
P06	Oui, en langue <i>in esse</i>	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, légèrement
P15	Oui, en langue <i>in esse</i>	Plus d'émotions langue récit ≠ événement	Non	Oui, nettement
P16	Oui, en langue <i>in esse</i>	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, légèrement
P18	Oui, en langue <i>in fieri</i>	Moins d'émotions langue récit ≠ événement	Oui	Oui, nettement
P22	Oui, en langue <i>in fieri</i>	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, nettement
P28	Oui, en langue <i>in esse</i>	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, légèrement
P32	Oui, en langue <i>in fieri</i>	Moins d'émotions langue récit = événement	Non	Oui, nettement
P34	Oui, en langue <i>in fieri</i>	Moins d'émotions langue récit = événement	Non	Oui, nettement
P38	Oui, en langue <i>in fieri</i>	Moins d'émotions langue récit ≠ événement	Oui	Oui, légèrement
Corpus LIF-FR-EN				
P08	Oui, en langue <i>in esse</i>	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, nettement
P14	Oui, en langue <i>in esse</i>	Plus d'émotions langue récit = événement	Oui	Oui, légèrement
P25	Oui, en langue <i>in fieri</i>	Moins d'émotions langue récit = événement	Non	Oui, nettement

P37	Oui, en langue <i>in esse</i>	Plus d'émotions langue récit ≠ événement	Non	Oui, nettement
P40	Oui, en langue <i>in esse</i>	Plus d'émotions langue récit ≠ événement	Non	Oui, nettement

Tableau 63. Synthèse des réponses au questionnaire d'auto-évaluation (section 2)

Les réponses synthétisées ci-dessus confirment, voire précisent, les observations issues de l'analyse des données linguistiques. L'ensemble des 15 participants interrogés déclarent percevoir un changement émotionnel selon la langue mobilisée pour le récit, ce qui atteste d'une conscience métalinguistique marquée quant aux effets différenciés des langues *in esse* et *in fieri* sur l'expression du trauma. Ce constat, qui traverse l'ensemble des corpus intersystémiques LIF-FR-IT et LIF-FR-EN, montre que l'impact de la langue ne se limite pas à une variation formelle ou stylistique : il engage des dimensions subjectives profondes, liées à la mémoire affective, au *sentiment linguistique*, et à la dynamique énonciative propre à chaque idiome.

La lecture croisée des réponses met en évidence plusieurs régimes de perception affective. Dans six cas (P06, P08, P14, P16, P22, P28), les participants estiment que l'intensité émotionnelle est renforcée lorsque la langue mobilisée pour le récit coïncide avec celle de l'événement. À l'inverse, trois participants (P03, P18, P38) rapportent une diminution de l'implication émotionnelle lorsque la langue du récit ne correspond pas au contexte du vécu. Cette configuration, cohérente avec l'hypothèse de réactivation encodage-rappel formulée par Tulving et Thomson (1973), suggère que la congruence linguistique entre vécu et verbalisation renforce l'accès aux traces mnésiques et favorise une saturation expressive. Elle coïncide avec une forte activation verbale dans les récits produits en langue *in esse*, comme le montre également l'analyse quantitative des marqueurs SPLIT-10.

Or, d'autres configurations apparaissent dans notre tableau récapitulatif. Trois participants (P25, P32, P34) rapportent une intensité émotionnelle moindre lorsque la langue du récit correspond à celle de l'événement, tandis que trois autres (P15, P37, P40) indiquent au contraire une implication affective plus forte dans la langue non congruente avec le contexte du vécu. Ces réponses inversent la tendance précédente et traduisent une forme de décrochage expressif vis-à-vis de la langue du vécu, qui peut être perçue comme trop chargée ou difficile à mobiliser sans mise à distance. Dans ces cas, l'autre langue — *in esse* — devient le vecteur d'un récit émotionnellement plus engageant, même si elle n'est pas associée au contexte initial de l'événement. Cette dynamique inverse confirme que la congruence linguistique n'est ni nécessaire, ni suffisante pour garantir une intensité expressive maximale : c'est le rapport subjectif à la langue mobilisée qui semble déterminer la capacité de verbalisation affective.

Enfin, une constante notable émerge de l'ensemble des réponses : tous les participants, sans exception, déclarent une réduction du stress en lien avec la langue mobilisée, avec une

intensité variable (réduction nette chez 9 participants, légère chez 6 autres). Cette observation renforce l'idée que, même dans les cas où l'intensité émotionnelle est moins marquée, la langue *in fieri* est susceptible de fonctionner comme un support régulateur, en offrant un cadre discursif plus distant, plus contrôlé ou moins saturé émotionnellement. Ce phénomène, qui rejoint les descriptions de la langue *in fieri* comme filtre ou écran affectif, souligne la complexité des dynamiques expressives en contexte bilingue. Les réponses métalinguistiques recueillies à l'issue des entretiens offrent un éclairage précieux à ce sujet, raison pour laquelle nous allons y consacrer la fin de ce volet.

À la différence des corpus intrasystémiques, où les retours métaréflexifs pouvaient parfois diverger des résultats issus des données, les corpus intersystémiques révèlent au contraire une convergence : tous les participants interrogés déclarent percevoir un changement émotionnel selon la langue utilisée pour raconter l'événement. Dans ce contexte, la langue *in fieri* est souvent décrite comme une forme de filtre affectif permettant d'amortir l'intensité du souvenir. C'est notamment le cas de P25 (LIF-FR-EN), qui met en évidence cette différence dans ses propos, notamment lors de la deuxième séance :

Well... I think in English it was... I don't know... easier. I mean... I felt more comfortable while I was talking in English. [...] In French I felt the emotions... they were stronger, more direct, like...ehum...like I was there again. In English, it's like there was a distance between me now and me there, like I was... talking about me, but differently. [...] So yeah... maybe English it makes it less... how I can I explain that... less intense and less close to me while I'm talking.²⁷³

Dans cet extrait le français, langue *in esse*, est décrit comme un vecteur de reviviscence, où les émotions ressurgissent de façon immédiate et « directe », rendant l'expérience narrative particulièrement éprouvante. L'anglais, langue *in fieri*, joue au contraire le rôle de filtre affectif : il introduit une médiation entre le « moi d'alors » et le « moi d'aujourd'hui », permettant au participant de se sentir plus à l'aise et de réduire la charge émotionnelle.

Ce rapport distancié à la langue *in fieri* est également manifeste chez P34 (LIF-FR-IT). Pour lui, le récit en français — langue *in fieri* mais congruente avec le contexte du vécu — permet de prendre une certaine distance par rapport à l'expérience initiale. Le participant explique en effet qu'en français il se concentre davantage sur la manière de formuler les choses que sur le contenu même de son récit. Cette focalisation sur l'effort linguistique se traduit par quelques interférences mineures, et surtout par une recherche fréquente de mots lors de la seconde séance, lorsqu'il s'exprime en français :

²⁷³ Eh bien... je pense qu'en anglais c'était... je sais pas... plus facile. Enfin... je me sentais plus à l'aise quand je parlais en anglais. [...] En français, j'ai senti les émotions... elles étaient plus fortes, plus directes, comme... comme si j'y étais de nouveau. En anglais, c'est comme s'il y avait une distance entre le moi d'aujourd'hui et le moi d'alors, comme... comme si je parlais de moi, mais autrement. [...] Donc oui... peut-être qu'en anglais c'est moins... comment dire... moins intense et moins proche de moi pendant que je parle. [Notre traduction]

En français... comment je peux dire... c'est différent. Je pense beaucoup à comment je dois dire les choses comme les mots que je choisis pour parler ou comment je dois faire la phrase. Je parle bien français, c'est pas mon problème mais...ehm...c'est pas automatique de parler en français parce que je dois...il me faut réfléchir et je fais moins attention au contenu. [...] J'ai pas ça du tout en italien parce que je suis habitué à parler italien tout le temps.

Le retour métaréflexif ci-dessus illustre bien le rapport distancié de P34 à la langue *in fieri* : l'attention se focalise sur l'effort de formulation plutôt que sur l'expérience racontée, ce qui entraîne pauses, hésitations et sentiment d'éloignement par rapport au contenu. Cette dynamique contraste avec ce que le participant rapporte lorsqu'il s'exprime en italien :

In italiano mi viene tutto più naturale, è proprio spontaneo. Non ho bisogno di dirmi : “Ok ora devo pensare a come dire le cose, come fare la frase, stare attento a non dire eresie”... no mi esce tutto così, subito. [...] Quando parlo in italiano sento di più le emozioni, le immagini...perché quando ne parlo mi tornano tutte in testa... arrivano più forti mi...cioè... mi ci rivedo proprio.²⁷⁴

Ces propos confirment que, pour P34, la *langue in fieri* fonctionne comme un espace de mise à distance émotionnelle. Le récit en français est marqué par l'effort de formulation et par une focalisation sur la structure linguistique, ce qui atténue l'immersion dans le souvenir. À l'inverse, le récit en italien favorise une implication corporelle et émotionnelle immédiate, soutenue par la fluidité discursive et le retour spontané des images. Cette opposition rejoint les observations empiriques, qui mettent en évidence une expressivité verbale et non verbale plus faible en français qu'en italien.

Par ailleurs, plusieurs participants rapportent une intensité affective particulièrement marquée en langue *in esse*, en particulier lorsque celle-ci correspond à la langue du traumatisme. Ce phénomène, récurrent et en continuité avec les observations tirées des corpus intrasystémiques, vient conforter l'hypothèse d'un effet de congruence entre encodage et rappel (Tulving & Thomson, 1973), déjà mise en évidence dans les analyses verbales et non verbales. C'est notamment le cas de P08 (LIF-FR-EN), qui décrit une reviviscence accrue lors du récit en français :

En français... c'était... ouais, beaucoup plus difficile. J'avais vraiment l'impression d'y être. [...] Les souvenir revenaient tous seuls comme ça, très vite... trop vite même. D'ailleurs c'est pas la première fois que je parle de ça et du coup ça me choque que ça soit toujours si ehum...comment dire ça...vif ? Mh...non, c'est pas ça... comme si c'était tout récent, quoi. [...] En anglais c'était très différent, rien à voir. Je savais que je parlais de ça et je sentais quelque chose, mais en vrai j'arrivais à garder de la distance. [...] Tenez, c'est comme quand on raconte un truc qui s'est passé il y a longtemps, genre quand on était petit quoi.

²⁷⁴ En italien tout me vient plus naturellement, c'est vraiment spontané. Je n'ai pas besoin de me dire : “Ok, maintenant je dois penser à comment dire les choses, comment faire la phrase, faire attention à pas dire de bêtises”... non, ça sort comme ça, tout de suite. [...] Quand je parle en italien je ressens davantage les émotions, les images... parce qu'en en parlant elles me reviennent toutes en tête... elles arrivent plus fortes et... enfin... je me revois vraiment dans la situation que je raconte. [Notre traduction]

Cet extrait illustre clairement l'effet de congruence entre la langue du traumatisme et l'intensité affective du récit. En français, *langue in esse* et langue du vécu, P08 décrit une reviviscence particulièrement vive, marquée par le retour envahissant des souvenirs et par une impression de contemporanéité de l'événement. À l'inverse, en anglais, le récit est perçu comme plus distancié, assimilé à un souvenir ancien, moins envahissant sur le plan émotionnel. Ce contraste souligne la fonction différentielle des langues mobilisées : l'une favorise la réactivation immédiate du vécu, l'autre agit comme un filtre permettant de maintenir une certaine régulation affective. La même dynamique est à retrouver chez P06 (LIF-FR-IT) :

Allora... in italiano... non lo so... cioè... mi vedevo tutta la scena passarmi davanti, anzi no... era come se fossi lì ancora. È una ferita ancora tanto aperta e appena ne parlo in italiano mi... mi torna fuori tutto, non mi scordo un dettaglio, anzi... è-è tosta come cosa. [...] In francese invece... boh... era sì, diverso. Non riesco a spiegarlo bene... non è questione di capacità linguistica perché riuscivo a raccontare senza problemi, ma c'ero meno... dentro... come dire, raccontavo quello che ho vissuto, ma senza viverlo in quel momento.²⁷⁵

Cet extrait met en évidence, de façon particulièrement claire, la fonction différenciée des deux langues chez P06. L'italien, langue *in esse* et langue du vécu, réactive la charge émotionnelle dans toute son intensité, tandis que le français, langue *in fieri*, permet de relater l'événement sans le revivre pleinement. La locutrice souligne elle-même que cette atténuation n'est pas liée à des limites de compétence, mais à la fois à un effet de reviviscence immédiate de la langue *in esse* et de distance en langue *in fieri*.

Dans l'ensemble, les retours métalinguistiques des participants aux corpus LIF-FR-IT et LIF-FR-EN mettent en évidence la complexité des dynamiques expressives intersystémiques. La langue *in fieri* peut tantôt jouer le rôle d'un espace régulateur, tantôt celui d'un déclencheur d'émotion, selon le degré d'appropriation, le contexte du vécu, et la mémoire affective associée. À l'inverse, la langue *in esse*, souvent perçue comme plus familière, se révèle être un vecteur privilégié de saturation émotionnelle dès lors qu'elle coïncide avec le cadre initial du traumatisme. Ces résultats, bien que nuancés, confirment l'importance de croiser les analyses linguistiques objectives avec les perceptions subjectives déclarées, pour mieux saisir les effets différenciés des langues mobilisées dans l'expression du trauma.

Ces constats empiriques, issus de l'analyse croisée des productions linguistiques, non verbales et déclaratives, mettent en lumière une tension expressive structurante entre langues *in esse* et langues *in fieri*. Loin de se réduire à une opposition binaire entre maîtrise et difficulté,

²⁷⁵ Alors... en italien... je sais pas... enfin... je voyais toute la scène défiler devant moi, ou plutôt non... c'était comme si j'y étais encore. C'est une blessure encore tellement ouverte et dès que j'en parle en italien ça me... ça me revient d'un coup, je n'oublie aucun détail, au contraire... c'est-c'est dur comme truc. [...] En français par contre... bah... oui, c'était différent. J'arrive pas à bien l'expliquer... ce n'est pas une question de compétence linguistique parce que je pouvais raconter sans problème, mais j'étais moins... dedans... comment dire, je racontais ce que j'ai vécu, mais sans le revivre à ce moment-là. [Notre traduction]

cette tension révèle des modalités différentielles d'engagement narratif, liées à la manière dont chaque langue est subjectivement investie et émotionnellement habitée. En langue *in esse*, l'ancrage affectif permet une actualisation plus complète des ressources expressives, tandis qu'en langue *in fieri*, la mobilisation reste souvent partielle, traversée par des formes de distanciation ou de neutralisation affective.

Afin de mieux cerner ces dynamiques, la section qui suit propose une synthèse comparative des régimes expressifs observés dans les deux grandes configurations du corpus. Il ne s'agit pas encore d'en discuter les implications théoriques — ce qui sera l'objet des sections suivantes — mais de poser les bases d'une typologie descriptive, à partir des profils récurrents identifiés dans les données.

1.4. Comparaison croisée des régimes expressifs

Les volets précédents ont permis d'examiner séparément les dynamiques expressives observées dans les configurations intrasystémiques (deux langues *in esse*) et intersystémiques (langue *in esse* vs. langue *in fieri*). La présente section vise à croiser ces résultats en identifiant les régularités et contrastes qui structurent les récits traumatiques bilingues. L'objectif n'est pas ici d'en proposer une interprétation théorique, mais d'en dégager les lignes de force descriptives, en amont de la discussion approfondie qui sera menée dans les sections suivantes.

Une première différence structurelle tient au degré d'équilibre expressif entre les langues mobilisées. Dans les corpus où les deux langues relèvent d'un rapport *in esse*, les récits sont globalement denses et expressifs dans les deux langues, avec des variations d'intensité liées à une éventuelle coïncidence entre la langue mobilisée et le contexte linguistique dans lequel les faits ont été vécus. Dans certains cas, la langue qui coïncide avec le cadre de l'événement tend à renforcer l'immersion mémorielle et l'intensité affective, mais ne constitue pas une condition nécessaire à la reviviscence : certains participants parviennent à verbaliser des souvenirs très incarnés dans l'autre langue *in esse*, dès lors que celle-ci est investie subjectivement. Cette configuration permet l'activation parallèle de plusieurs items SPLIT-10, notamment ceux liés aux perceptions corporelles (item 5), aux sensations et perceptions (item 8), ainsi qu'à la fragmentation syntaxique (items 9 et 10), sans déperdition massive entre les langues.

Dans les configurations intersystémiques (LIF-FR-IT et LIF-FR-EN), les régularités observées sont plus contrastées. Dans tous les cas étudiés, la langue *in esse* est le vecteur d'une expression plus dense, plus incarnée et plus désorganisée, tandis que la langue *in fieri*, même lorsqu'elle est maîtrisée formellement, tend à produire un récit plus contenu, activant en moindre mesure les marqueurs verbaux et non-verbaux. Cette asymétrie ne reflète pas uniquement des différences de compétence, mais révèle une disjonction entre l'investissement subjectif et les

possibilités de formulation : les récits en langue *in fieri* activent rarement les marqueurs linguistiques et se caractérisent par une plus faible présence d'indices non verbaux, certains d'entre eux étant imputables à un effort de formulation.

Les réponses métaréflexives des participants confirment ce déséquilibre : dans les corpus intrasystémiques, les participants déclarent percevoir des différences d'intensité émotionnelle, mais attribuent celles-ci à la coïncidence avec le contexte du vécu ou à des impressions d'immersion, sans évoquer de blocage ou de difficulté à s'exprimer. À l'inverse, les participants des corpus intersystémiques décrivent la langue *in fieri* comme un filtre, un écart, ou un espace de formulation partiellement lié aux émotions, y compris lorsque cette langue coïncide avec celle du contexte l'événement.

Ainsi, les régimes expressifs des corpus intrasystémiques et intersystémiques diffèrent moins par la nature des langues mobilisées que par leur statut subjectif. Le *sentiment linguistique*, la mémoire affective, et la coïncidence avec le vécu apparaissent comme des modulateurs décisifs de l'intensité narrative. Ces éléments sont synthétisés dans la figure ci-dessous, qui illustre les paramètres modulants propres à chacune des configurations :

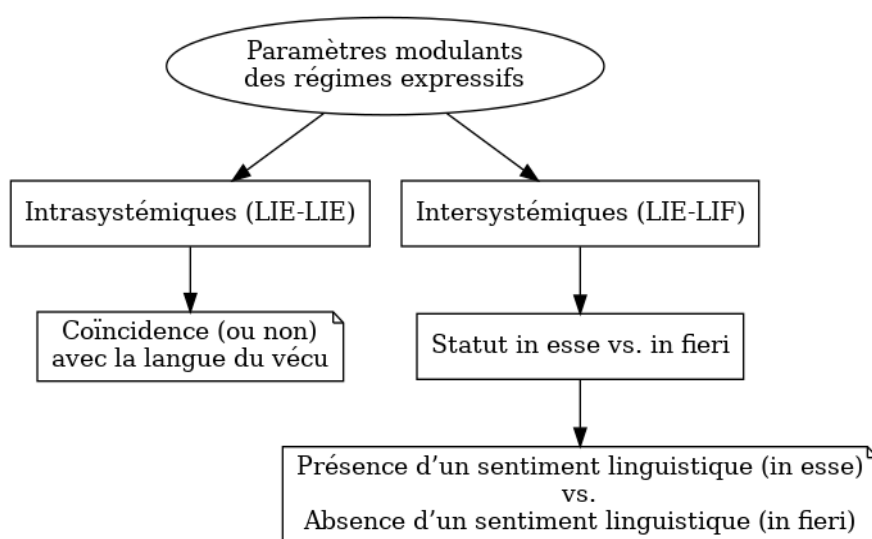


Figure 3. Paramètres modulants des régimes expressifs bilingues

La figure met en évidence que, dans les configurations intrasystémiques, l'intensité expressive peut être modulée par une éventuelle coïncidence avec la langue du vécu. En revanche, dans les configurations intersystémiques, le paramètre déterminant est le statut différentiel entre *in esse* et *in fieri*, auquel s'ajoute la présence d'un *sentiment linguistique* en langue *in esse* et son absence en langue *in fieri*. Il conviendra toutefois d'examiner, dans la partie de discussion, si d'autres paramètres doivent être pris en compte, ou si des explications complémentaires peuvent éclairer la manière dont ces facteurs modulent l'expression. C'est à cette discussion, intégrant les perspectives théoriques et terminologiques, que sera consacrée la deuxième partie de ce chapitre.

2. Interprétation psycholinguistique néoténique des dynamiques expressives

Dans le cadre de notre approche, combinant à la fois les acquis de la psycholinguistique et de la néoténie linguistique, analyser les récits traumatiques bilingues implique nécessairement de considérer le rapport cognitif que le locuteur entretient avec les langues qu'il mobilise. Ce choix méthodologique trouve notamment une justification pertinente dans la réflexion proposée par Kerbrat-Orecchioni, selon laquelle

« [...] le travail interprétatif consiste toujours à combiner des informations linguistiques (savoirs sur la langue) et extralinguistiques (savoirs sur le monde, prélevés dans l'environnement perceptif immédiat ou dans sa mémoire discursive à court ou plus long terme), le sens calculé par les récepteurs d'un segment textuel quelconque étant la résultante de cette mobilisation d'informations de diverses provenances, et parfois concurrentes entre elles. » (Kerbrat-Orecchioni, 2009 : 20)

Cette mobilisation de ressources cognitives et affectives devient particulièrement sensible dans la production narrative du trauma, où le statut de la langue mobilisée – *in esse* ou *in fieri* – ne relève pas seulement de compétences linguistiques, mais aussi d'une configuration subjective complexe impliquant mémoire affective, *sentiment linguistique* et ancrage existentiel.

À cet égard, le postulat selon lequel

« le locuteur doit choisir la formulation la plus appropriée à la situation communicative, car pour une même valeur illocutoire, les différentes formulations directes et indirectes ne sont pas toutes, pragmatiquement, équivalentes » (Moeschler, 1985 : 43)

semble être mis en tension par les contraintes inhérentes au contexte traumatique. En effet, dans le cadre d'un récit traumatique, les choix linguistiques du locuteur ne relèvent pas uniquement de considérations de compétence ou d'habitude, mais engagent plus profondément son rapport subjectif à la langue mobilisée. Selon qu'elle soit *in esse* ou *in fieri*, la langue actualise des ressources expressives différentes, plus ou moins aptes à soutenir l'élaboration discursive d'un vécu chargé émotionnellement. Ainsi, les variations observées dans la densité, la structure et l'intensité des récits ne peuvent être comprises qu'en tenant compte du degré d'appropriation cognitive, affective et contextuelle de chaque langue dans le répertoire du locuteur.

C'est dans cette perspective que s'inscrit la présente section, en articulant trois sections complémentaires. La première s'intéresse aux langues *in esse*, en examinant comment leur statut subjectif, leur contexte d'acquisition et leur inscription dans la mémoire autobiographique influencent la qualité expressive des récits. La deuxième est consacrée à la langue *in fieri*, souvent associée à une formulation plus distante et à une moindre activation des ressources affectives et perceptives. La troisième section propose une lecture comparative des dynamiques d'encodage mnésique et discursif selon le statut de la langue mobilisée, en s'appuyant sur les modèles de Tulving (1972, 1983, 1995), d'Eustache et Desgranges (2008), et sur le cadre théorique de la néoténie linguistique (Bajrić, 2013). Dès lors, ensemble de ce premier volet

consacré à la discussion des résultats vise à éclairer les conditions linguistiques, cognitives et subjectives qui façonnent l'expression du trauma en contexte bilingue.

2.1. Langue in esse : contexte, mémoire et sentiment linguistique

Si les langues *in esse* constituent, par définition, des espaces subjectivement investis, elles ne semblent pas pour autant mobilisées de manière strictement équivalente dans la verbalisation du trauma. Or, si cette différence reste généralement modérée, elle suggère néanmoins une variabilité expressive significative, qui ne saurait être attribuée au seul rapport cognitif que le locuteur entretient avec les langues mobilisées. En effet, les données recueillies suggèrent que la densité des marqueurs SPLIT-10²⁷⁶ dépend d'une configuration plus complexe où s'entrelacent ancrage mnésique et ancrage existentiel.

La synthèse proposée *supra* (cf. § 1.1) a permis de dégager plusieurs lignes de force quant au rôle des langues *in esse* dans la verbalisation des expériences traumatiques. Afin d'ancrer plus solidement ces constats, il importe désormais d'opérer un déplacement analytique vers les paramètres contextuels et cognitifs qui modulent l'expression du trauma, au-delà des données langagières stricto sensu.

La présente section se propose ainsi d'examiner de manière approfondie les interactions entre contexte, mémoire et *sentiment linguistique* dans les récits produits en langue *in esse*. Pour ce faire, elle s'appuie tout d'abord sur une clarification théorique des différentes notions de contexte, en croisant les apports de la pragmatique, de l'analyse du discours et de la psycholinguistique. Cette mise au point conceptuelle permet de préciser ce que recouvre, dans notre cadre d'analyse, l'expression « contexte de codage mnésique » (jusqu'ici appelé « contexte linguistique du vécu »²⁷⁷), tout en soulignant la pertinence de ces dernières pour comprendre les conditions d'émergence des marqueurs SPLIT-10 dans les récits. En effet, c'est à l'intersection du contexte d'énonciation, du contexte d'acquisition de la langue et du contexte d'encodage du trauma que se cristallise l'intensité expressive observée.

²⁷⁶ Les dynamiques non verbales répertoriées à partir des items NV-SPLIT-10 feront l'objet d'un développement spécifique dans la section 6.3.2. Ce choix méthodologique répond à la nécessité de dissocier, dans un premier temps, l'analyse des effets contextuels sur les productions verbales, afin d'examiner, dans un second temps, les manifestations non verbales selon une logique autonome. Cette dissociation s'inscrit dans une approche qui considère les indices non verbaux non comme des éléments complémentaires au langage verbal, mais en tant que faits de langue à part entière, porteurs de charges expressives spécifiques et soumis à des modulations contextuelles propres.

²⁷⁷ Ce que nous avons désigné jusqu'ici comme le « contexte linguistique du vécu » ne revoie pas uniquement à la langue parlée au moment des faits, mais à un espace psychocognitif dans lequel s'articulent mémoire sensorielle et traces mnésiques, raison pour laquelle nous privilégierons à présent l'expression « contexte de codage mnésique » et, par ricochet, « langue du contexte de codage mnésique ».

2.1.1 Vers une conception élargie de *contexte*

Dans ce cadre, il convient de s'appuyer d'abord sur la typologie classique proposée par Kerbrat-Orecchioni (1996, 2009, 2012), qui distingue le contexte linguistique (ou discursif), également appelé cotexte, et le contexte extralinguistique (ou situationnel). Selon elle

« le contexte d'un item quelconque [...] c'est l'ensemble de ce qui accompagne, entoure, environne l'item en question. Lorsque cet item est de nature linguistique, on distingue deux grands types de contextes : le contexte linguistique (discursif ou cotexte) et le contexte extralinguistique (situationnel). » (Kerbrat-Orecchioni, 2009 : 11)

La distinction entre contexte linguistique et contexte extralinguistique permet de penser les conditions d'émergence des formes discursives : d'une part, le cotexte, entendu comme l'environnement verbal immédiat d'un item, permet d'analyser les enchaînements syntaxiques, les phénomènes de cooccurrence et les structurations discursives internes ; d'autre part, le contexte extralinguistique englobe les paramètres de l'interaction qui ne relèvent pas de l'expression verbale, tels que les conditions de production, l'identité des locuteurs, ou encore le cadre temporel et spatial du discours. Dans ce cadre, cette dichotomie permet d'envisager la signification à partir d'un double ancrage, à la fois endogène – inscrit dans la structure du discours – et exogène – dépendant des conditions de production. Dans le cadre de notre travail de recherche, le contexte extralinguistique nécessite d'être élargi afin d'inclure non seulement le contexte de production, mais également le contexte d'encodage mnésique (ou contexte du vécu), comprenant l'ensemble de circonstances biographiques et affectives dans lesquelles l'événement relaté est encodé au moment de la verbalisation. Ces dernières sont susceptibles d'influencer rétrospectivement l'expression verbale du locuteur. À cet égard, la conception proposée par Bajrić (2025) enrichit utilement la perspective, en introduisant la notion de *concept-contexte discursif*, qui associe les savoirs linguistiques et la subjectivité du locuteur à l'ensemble des paramètres communicationnels et interprétatifs de l'acte de langage.

Notre raisonnement trouve un prolongement dans les travaux de Charaudeau (2009), qui distingue langue et discours comme étant deux « lieux de structuration du langage » (Charaudeau, 2009 : 3) : la langue correspond à un système de règles et de formes, tandis que le discours est défini comme un « parcours de signifiante inscrit dans un texte et dépendant de ses conditions de production et des locuteurs qui le produisent et l'interprètent » (*Id.*). Cette conception conduit à un élargissement de la notion de contexte, intégrant des dimensions textuelles, paratextuelles (titres, légendes, commentaires), intertextuelles, voire interdiscursives (*ibid.* : 4), en lien avec les systèmes de croyance, de mémoire ou de positionnement énonciatif.

Plus précisément, Charaudeau propose une typologie fine des différentes formes de contexte mobilisables dans l'analyse discursive. Dans ce contexte, il est possible de parler de

« [...] contexte linguistique, lorsqu'il s'agit de se référer à l'environnement verbal qui se trouve avant et/ou après une unité déterminée ; de contexte textuel, lorsqu'il est constitué de textes produits par une même source (par exemple, les divers écrits d'un même auteur) ; de contexte paratextuel (Genette), lorsqu'il est constitué de textes ou fragments de textes se trouvant en coprésence dans un même espace scriptural (les titres, sous-titres, chapeaux, légendes d'une page de journal) ; de contexte métatextuel (Genette), lorsqu'il est constitué de textes qui se commentent les uns les autres ; de contexte hypertextuel (Genette), lorsqu'il est constitué de textes qui se citent, se renvoient les uns aux autres, se reprennent et se transforment, comme sont les pastiches et parodies ; enfin, de contexte intertextuel et interdiscursif (au sens où je viens de définir ces notions), lorsque sont convoqués des textes et discours pour justifier les interprétations du sujet interprétant (ou analysant) » (*ibid.*, : 4)

Ainsi, en distinguant la langue comme système formel de règles et le discours comme processus de signification dépendant des conditions de production, Charaudeau (2009) opère un déplacement théorique essentiel : l'analyse du discours ne peut être dissociée des dimensions textuelles, intertextuelles, paratextuelles ou encore interdiscursives qui contribuent à la construction du sens²⁷⁸. Dans le cas particulier des récits traumatiques bilingues, cette conception élargie permet de rendre compte des multiples strates de médiation qui interviennent dans l'actualisation du discours : le récit se construit à l'interface entre l'acte de langage, la situation de production et l'ancrage biographique et mnésique de l'événement. Ainsi, loin d'être des simples arrière-plans, ces formes de contexte participent activement à la structuration des choix énonciatifs aussi bien qu'à la modulation de l'expression émotionnelle du locuteur. C'est donc dans cette multiplicité de plans contextuels que s'inscrivent, pour nous, les marqueurs linguistiques du trauma psychique. Afin d'en rendre compte de manière synthétique, le schéma suivant propose une modélisation de ces quatre dimensions en interaction autour du récit :

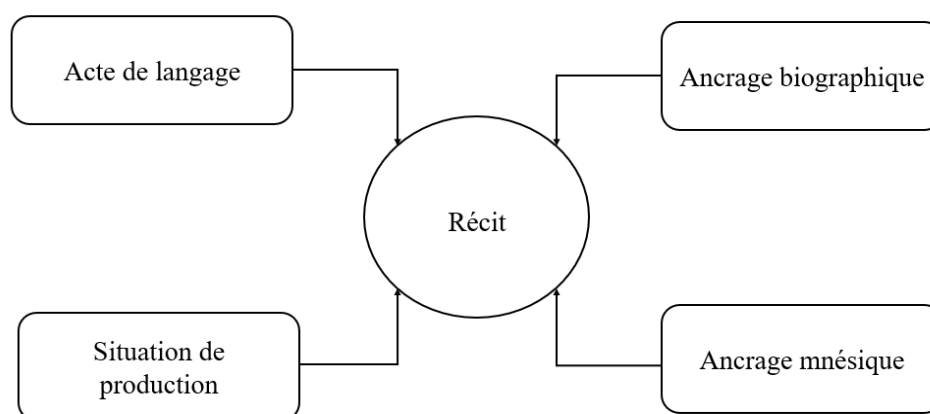


Figure 4. Les quatre dimensions en interaction autour du récit traumatique

²⁷⁸ Cette complexification conceptuelle rejoint également les apports de Kerbrat-Orecchioni (1996) et de Schmoll (1996), qui insistent respectivement sur le caractère tissé du discours — le texte comme entrelacement dynamique de mots, de référents et de cadres — et sur la dimension iconique du contexte, conçu non pas comme un simple arrière-plan, mais comme une structure englobante qui donne forme et densité au sens énoncé.

En ce sens, notre approche rejoint celle d'Adam (2006), pour qui « tout énoncé, aussi bref ou complexe soit-il, a toujours besoin d'un co(n)texte » (Adam, 2006 : 25), mais elle s'inscrit dans une orientation élargie, croisant les apports de la néoténie linguistique et de la psycholinguistique. Dès lors, il apparaît essentiel de consacrer la suite de notre discussion aux paramètres contextuels susceptibles d'influer sur la verbalisation en langue *in esse*, en abordant d'abord le rôle du contexte d'encodage mnésique²⁷⁹ dans l'accès aux souvenirs autobiographiques, puis celui des conditions d'acquisition et d'usage des langues.

2.1.2. Paramètre contextuel I : l'encodage mnésique

Plusieurs études récentes en psycholinguistique du bilinguisme ont mis en évidence l'existence d'une dépendance contextuelle dans l'accès aux souvenirs autobiographiques, particulièrement marquée chez les locuteurs bilingues. Ce phénomène, désigné sous le nom de *language-dependent recall* (Schrauf, 2000 ; Marian & Neisser, 2000 ; Schrauf & Rubin 2000), renvoie au fait que la remémoration d'un souvenir est susceptible d'être facilitée lorsque la langue de récupération correspond à celle de l'encodage initial. Dans cette perspective, la langue n'est pas uniquement un médium de verbalisation postérieure, mais une composante du processus mnésique lui-même. En d'autres termes, les représentations mémorielles, notamment dans le cadre de la mémoire autobiographique, seraient partiellement indexées à la langue au moment de leur encodage, tant au niveau lexical que perceptif et affectif²⁸⁰.

De plus, les études expérimentales menées sur des locuteurs bilingues confirment que les souvenirs récupérés dans la langue du contexte d'encodage présentent une plus grande densité informationnelle, une accessibilité plus rapide et une coloration émotionnelle plus marquée (Schrauf, 2000). Ce lien étroit entre langue et mémoire serait particulièrement saillant dans les épisodes à forte charge affective ou dans les événements impliquant une forte implication subjective. Ainsi, l'encodage mnésique ne serait pas strictement langagier, mais coconstruit par des configurations sensorielles, émotionnelles et linguistiques. L'ensemble de ces dimensions forme un *contexte d'encodage intégré*, dont la langue mobilisée lors du rappel peut partiellement réactiver les traces.

Appliquées à notre corpus, ces considérations permettent de rendre compte de plusieurs cas – mais non de l'ensemble – dans lesquels une langue *in esse*, lorsqu'elle coïncide avec la

²⁷⁹ Nous reviendrons sur ce point dans § 2.3, où seront articulés de manière comparative les statuts *in esse* et *in fieri*, afin d'analyser les procédures différentielles d'encodage mnésique qui leur sont associées. Dans le présent développement, notre attention se porte exclusivement sur la langue *in esse*, dans la mesure où celle-ci constitue, par définition, une langue subjectivement incorporée, dont l'ancrage contextuel – qu'il soit lié à l'acquisition, à l'usage ou à l'histoire affective – joue un rôle déterminant dans l'intensité expressive du récit traumatique.

²⁸⁰ Or, comme le montre la synthèse des résultats exposée *supra*, ce constat est valable dans le cadre de notre corpus pour une partie des locuteurs entretenant un rapport *in esse* avec les deux langues de leur répertoire, mais pas nécessairement pour ceux qui entretiennent un rapport *in esse* avec une langue et *in fieri* avec l'autre.

langue de l'encodage mnésique, favorise semble davantage susciter une intensité émotionnelle marquée dans la narration²⁸¹. À l'inverse, certains récits produits dans la langue *in esse* non impliquée dans l'expérience initiale présentent une expressivité plus contenue, bien qu'ils conservent un degré d'intensité nettement supérieur à celui observé en langue *in fieri*. Ces observations suggèrent que l'encodage mnésique constitue un facteur modulant au sein même des rapports *in esse*, sans pour autant déterminer à lui seul la densité expressive du récit.

Il convient toutefois de souligner que cette tendance n'est pas systématique. Certains participants produisent des récits très chargés en marqueurs SPLIT-10 dans une langue *in esse* non coïncidant avec le contexte de l'événement, ce qui laisse supposer l'intervention d'autres paramètres, dont il sera question dans quelques lignes. Les configurations identifiées appellent ainsi une interprétation plus complexe, dans laquelle le lien entre langue, mémoire et expression traumatique ne saurait être réduit à une relation de coïncidence linguistique et mnésique.

2.1.3 Paramètres contextuels II et III : l'acquisition et l'usage des langues

Les deux paramètres supplémentaires auxquels nous consacrons à présent la suite de notre discussion sont : le contexte d'apprentissage/acquisition²⁸² et le contexte d'usage des langues en présence.

Le premier paramètre, souvent négligé dans les approches classiques du bilinguisme, concerne le contexte dans lequel chacune des langues du répertoire du locuteur a été acquise et/ou apprise. En effet, si le statut de langue *in esse* renvoie à une dimension existentielle, celle-ci peut se constituer, entre autres, en fonction du contexte dans lequel la langue a été acquise. Des travaux récents (Barac & Bialystok, 2012 ; Holland, 2010 ; Wang, 2008 ; Li & Jeong, 2020) montrent que l'apprentissage en contexte familial ou immersif – généralement précoce et émotionnellement impliquant – favorise une intégration plus profonde de la langue dans la mémoire autobiographique et dans les routines affectives du locuteur. À l'inverse, une langue acquise de manière plus tardive ou dans un cadre scolaire formel, même si elle est ensuite régulièrement mobilisée et perçue comme aisée à utiliser, tend à rester moins connectée aux épisodes émotionnels fondateurs. Ce phénomène permet de nuancer certaines situations où deux

²⁸¹ Une nuance s'impose toutefois : si les variations de charge émotionnelle paraissent limitées, au sein des rapports *in esse*, lorsqu'on les examine à travers les marqueurs verbaux et non verbaux, les retours métaréflexifs des participants mettent en évidence un écart subjectif significatif selon la langue *in esse* mobilisée.

²⁸² La distinction entre apprentissage et acquisition, établie dans le cadre des travaux de Krashen (1981) et discutée notamment par Hilton (2014), oppose de manière canonique un processus explicite, souvent scolaire et métacognitif (apprentissage), à une appropriation implicite, interactionnelle et spontanée en contexte immersif (acquisition). Cette dichotomie reste cependant insuffisante pour décrire certaines trajectoires bilingues, dans lesquelles une langue d'abord apprise de manière formelle peut ensuite être incorporée de façon plus organique et subjectivement investie à travers une expérience prolongée d'immersion. C'est pourquoi nous emploierons ici l'expression « contexte d'apprentissage/d'acquisition », afin de refléter cette continuité évolutive possible entre apprentissage formel et immersion linguistique.

langues *in esse* coexistent dans le répertoire d'un même locuteur : bien qu'elles soient toutes deux subjectivement investies, leur pouvoir d'activation émotionnelle peut différer selon le degré d'affectivité associé à leur contexte d'acquisition et/ou d'apprentissage initial. Dès lors, la dynamique expressive observée dans les récits ne dépend pas seulement de la compétence linguistique ou de la fréquence d'usage, mais aussi de l'histoire interactionnelle de la langue, c'est-à-dire de la manière dont elle a été inscrite dans la vie relationnelle et émotionnelle du sujet, soit-il précocement ou tardivement.

À ces conditions d'acquisition s'ajoute un second paramètre tout aussi déterminant, permettant de nuancer le premier : le contexte d'usage des langues dans la vie quotidienne du locuteur. Même lorsqu'une langue a été acquise et/ou apprise précocement et dans un cadre relié à la sphère affective individuelle, son potentiel expressif et sa charge émotionnelle peuvent évoluer selon les domaines dans lesquels elle est ensuite mobilisée, consolidée et investie. Comme le rappellent Grosjean (2008) et Pavlenko (2012), les langues ne sont pas mobilisées de manière uniforme dans toutes les sphères de la vie : leur acquisition, leur stabilisation et leur incorporation subjective varient selon les domaines d'usage (familial, professionnel, émotionnel, institutionnel) et selon les rôles fonctionnels qu'elles assument dans l'économie discursive du sujet bilingue. À ce titre, Pavlenko (2012) parle de langue dominante lorsqu'elle réfère à la langue perçue par le locuteur comme la plus aisée à mobiliser dans certaines sphères de la vie, en fonction de son usage quotidien (Pavlenko, 2012 : 408). Cette dominance, qui n'implique pas pour autant un rapport hiérarchique entre les langues présentes dans le répertoire du locuteur, peut être différenciée selon les domaines : un locuteur bilingue français-anglais peut mobiliser davantage l'anglais pour les interactions familiales et affectives tout en s'exprimant avec plus d'aisance en français dans un cadre professionnel. Dès lors, l'idée d'une coïncidence automatique entre langue de l'encodage mnésique et charge émotionnelle dans le récit ne peut être maintenue sans réserve.

D'un point de vue mnésique, ces observations invitent à nuancer les effets du *language-dependent recall* (Marian & Neisser, 2000). En effet, si la récupération d'un souvenir est facilitée par la réactivation de la langue du vécu, cette dernière ne garantit pas pour autant l'activation maximale des ressources expressives du locuteur. Le processus de remémoration linguistiquement médié n'est pas seulement tributaire de la langue de l'évènement, mais également des contextes d'usage et des représentations affectives associées à la langue. En ce sens, l'encodage mnésique s'inscrit dans un réseau interactionnel de paramètres divers.

Cette dynamique est encore plus évidente si l'on considère le cas-limite du locuteur monolingue : celui-ci encode, structure et exprime l'ensemble de ses expériences dans une seule et même langue, qui devient *de facto* le support exclusif de la mémoire autobiographique et de la

vie affective. Dans ce cadre, le contexte d'acquisition, indissociable ici des premières interactions affectives, renforce le lien entre la langue et les expériences subjectives fondatrices, conférant à cette dernière une densité expressive particulièrement dense (Barac & Bialystok, 2012). Dans le cas d'un sujet bilingue ou plurilingue, en revanche, l'unicité linguistique inhérente au monolinguisme est remplacée par une pluralité de rapports aux langues, où les fonctions affectives, cognitives et narratives peuvent être distribuées de manière différente, voire dissymétrique²⁸³. Cette dissymétrie est susceptible d'expliquer pourquoi, dans certains cas, une langue *in esse* non impliquée dans l'encodage mnésique permet une expression plus émotionnellement chargée que la langue contextuelle initiale, et pourquoi les langues *in fieri*, dont il sera question plus bas, permettent une narration plus détachée du souvenir. De plus, cette distribution différenciée ne dépend pas uniquement des contextes d'emploi des langues en question, mais elle peut également dépendre des conditions dans lesquelles chacune des langues a été acquise : une langue *in esse* apprise en contexte immersif, qu'elle ait ou pas servi à l'encodage du souvenir, est susceptible de réactiver plus intensément la charge émotionnelle associée, tandis qu'une langue acquise en contexte scolaire ou institutionnel, tend à rester moins investie sur le plan affectif.

Ainsi, trois paramètres contextuels apparaissent déterminants pour comprendre l'expression émotionnelle en langue *in esse* : l'encodage mnésique, le contexte d'apprentissage ou d'acquisition, et le contexte d'usage. Chacun peut agir isolément, mais leur influence se manifeste le plus souvent de manière combinée, à des degrés divers. La figure ci-dessous en propose une représentation synthétique : la position des trois paramètres aux sommets du triangle illustre leur autonomie relative, tandis que leur articulation au centre rend compte du fait qu'une modulation de l'expression en langue *in esse* puisse également résulter de leur interaction.

²⁸³ La notion de dissymétrie renvoie ici aux configurations dans lesquelles les langues mobilisées par un même locuteur sont investies dans des sphères distinctes de son expérience biographique — par exemple, une langue utilisée principalement dans le cadre familial, et l'autre dans un environnement scolaire ou professionnel. Or, une telle dissymétrie contextuelle ne saurait impliquer une absence totale de charge émotionnelle dans l'une des deux langues *in esse*. Il s'agit plutôt de souligner que, même lorsque le potentiel expressif d'une langue *in esse* peut varier en fonction des rôles qu'elle occupe dans la vie quotidienne du locuteur, et des régimes émotionnels associés à ces rôles.

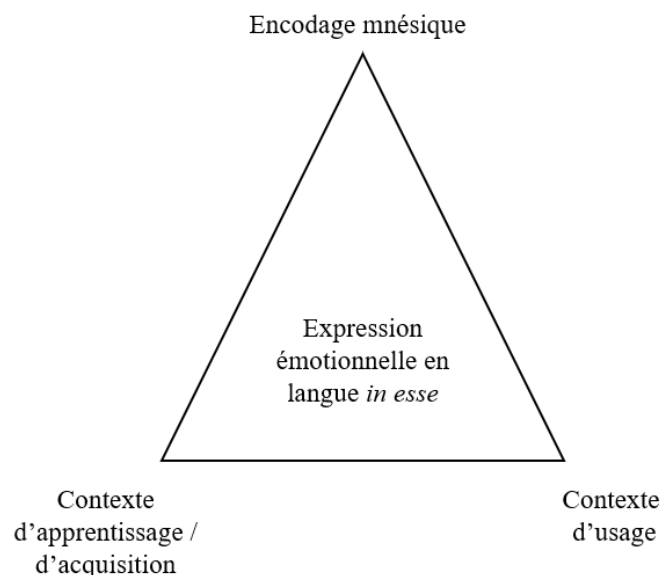


Figure 5. Paramètres contextuels modulant l'expression émotionnelle en langue *in esse*

Néanmoins, ces trois paramètres ne suffisent pas à expliquer l'ensemble des écarts observés entre deux langues *in esse*. Dans plusieurs configurations de notre corpus, on constate en effet que, même lorsque les conditions d'encodage mnésique, d'acquisition et d'usage sont relativement similaires, l'une des langues mobilisées tend à porter une charge expressive plus intense que l'autre. Or, ce décalage ne peut être imputé à une simple différence contextuelle : il relève plutôt de la manière dont le locuteur entretient un rapport subjectif différencié à chacune des langues *in esse* dans lesquelles il s'exprime. Autrement dit, si l'encodage mnésique, l'histoire d'acquisition et les contextes d'usage constituent des déterminants de l'expressivité, ils ne rendent compte qu'en partie de l'investissement existentiel et affectif qui confère à une langue *in esse* sa force d'activation dans la narration traumatique. C'est à ce niveau qu'intervient la notion de *sentiment linguistique* (Bajrić, 2013), à laquelle nous allons consacrer la suite de notre interprétation des résultats.

2.1.4. Le *sentiment linguistique* dans son ancrage contextuel

Défini par Bajrić (2013) comme une compétence implicite et préréflexive permettant au locuteur d'évaluer spontanément l'acceptabilité d'un énoncé au regard du *vouloir-dire* de la langue, le *sentiment linguistique* peut, dans le cadre psycholinguistique et néoténique ici adopté, être envisagé comme le produit d'une coalescence entre intuition, mémoire et affect.

En effet, toute lecture des récits bilingues traumatiques nécessite de dépasser une conception homogénéisante des rapports subjectifs aux langues : si l'ensemble des langues mobilisées dans les corpus LIE-FR-IT et LIE-FR-EN relève du rapport *in esse*, et confère donc au locuteur une véritable dimension existentielle, les variations – même si moindres - observées

dans l'intensité affective, la densité des marqueurs SPLIT-10 et les dynamiques de reviviscence suggèrent que le *sentiment linguistique* n'est pas une propriété fixe, symétrique, ni univoque. Il s'inscrit, au contraire, dans une logique différentielle d'ancrage existentiel, façonnée par la stratification des usages, la diversité des contextes d'appropriation et les régimes d'expérience biographique associés à chaque langue.

Ainsi, nous proposons d'élargir cette notion au contexte de notre recherche en la redéfinissant comme une compétence différenciée d'activation énonciative, façonnée par les contextes dans lesquels la langue a été apprise, acquise, puis mobilisée au fil du temps. Cette approche prend tout son sens dans le cas de locuteurs bilingues ayant développé un rapport *in esse* à deux langues distinctes — non pas par exposition simultanée, mais dans le cadre d'un processus d'appropriation additive. C'est notamment le cas lorsqu'une langue initialement apprise en contexte institutionnel devient, par immersion prolongée, un vecteur d'habitation langagière à part entière. Dans ces configurations, le bilinguisme ne saurait être envisagé comme la simple addition de deux compétences monolingues, mais comme une cohabitation dynamique entre un être immanent et être transcendant, chacun ancré dans un Dasein linguistique distinct (Bajrić, 2013). Le *sentiment linguistique* apparaît alors comme l'expression de cette cohabitation différenciée : il est à la fois le reflet d'une intériorisation grammaticale, discursive et comportementale, et le produit d'une histoire d'usage singulière, qui engage la langue dans une fonction de médiation affective et cognitive.

Cet élargissement conceptuel permet d'expliquer pourquoi, même entre deux langues *in esse*, une dissymétrie expressive peut apparaître : relativement limitée sur le plan linguistique et non verbal, mais nettement plus marquée dans les retours métaréflexifs des participants, qui soulignent une différence subjective d'implication affective selon la langue mobilisée. Ce phénomène ne reflète ni une hiérarchie linguistique implicite, ni une différence de compétence, mais une divergence dans les formes d'incorporation émotionnelle et mnésique, fondée sur des régimes d'expérience inégalement distribués entre les langues²⁸⁴. Dans une perspective psycholinguistique néoténique, le *sentiment linguistique* en contexte bilingue apparaît ici comme une compétence évolutive et différenciée, modulée par l'ancrage affectif et contextuel de chacune des langues concernées, et susceptible de conditionner l'actualisation discursive du trauma. De plus, loin de se limiter à un savoir intuitif sur la langue, ce dernier configure les contours mêmes de ce qui est dicible, ressenti, ou différé au sein de la verbalisation traumatique.

En somme, les observations formulées jusqu'ici permettent de mieux comprendre pourquoi certaines langues *in esse*, bien qu'elles confèrent toutes au locuteur une dimension

²⁸⁴ Cette dynamique confirme le postula néoténique selon lequel le bilinguisme ne résulte pas de la simple addition de deux compétences monolingues, mais relève d'une configuration cognitive et existentielle singulière.

existentielle, ne s'équivalent pas toujours sur le plan de la charge émotionnelle ressentie. Ce décalage renvoie donc à une différence d'ancrage affectif et mnésique, modulé par les paramètres contextuels mentionnés précédemment.

Dans ce cadre, le *sentiment linguistique* ne peut être réduit à une intuition préénonciative témoignant d'un ancrage existentiel uniforme. Il apparaît plutôt comme un phénomène complexe, qui combine une intuition énonciative stable — constitutive du rapport *in esse* — et une modulation contextuelle façonnée par l'encodage mnésique, le contexte d'acquisition ou d'apprentissage, et les modalités d'usage. Ces trois paramètres, qui portent chacun une dimension à la fois mnésique et affective, contribuent à infléchir la manière dont l'intuition énonciative se traduit, dans la verbalisation traumatique, en une expérience existentielle singulière. Le *sentiment linguistique* doit ainsi être envisagé comme une entité évolutive, située à l'articulation entre stabilité énonciative et modulation affectivo-mnésique de l'ancrage existentiel.

Une telle modélisation permet d'expliquer, par exemple, pourquoi une langue *in esse* mobilisée dans un récit active plus directement les réseaux sensoriels et émotionnels lorsqu'elle correspond à la langue de l'encodage initial du souvenir ; pourquoi une langue acquise en contexte familial, au sein d'interactions affectivement saillantes, manifeste une implication subjective plus marquée qu'une langue introduite en contexte scolaire ; ou encore pourquoi une langue employée régulièrement dans la sphère intime se distingue, sur le plan de la charge émotionnelle, d'une autre réservée à des usages institutionnels ou professionnels. La Figure 6 propose une représentation de cette dynamique :

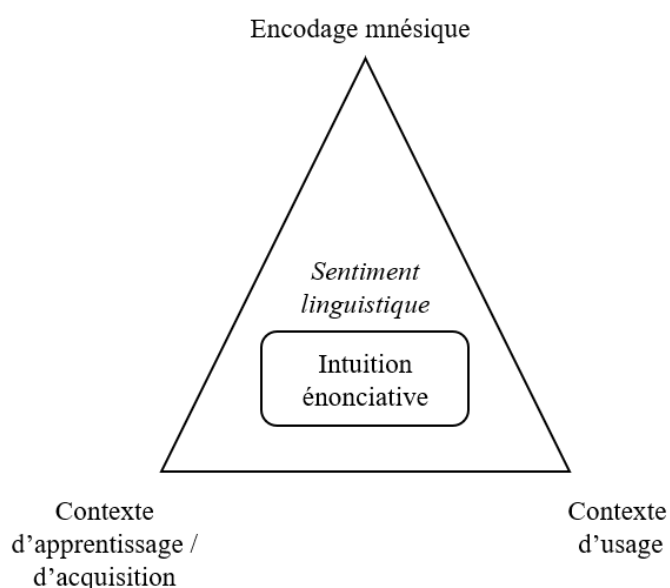


Figure 6. Modélisation contextuelle du *sentiment linguistique*

Placé au centre, le *sentiment linguistique* repose sur une base stable — l'intuition énonciative — mais il est modulé par les trois paramètres contextuels identifiés auparavant. La disposition triangulaire met en évidence que chacun de ces paramètres peut intervenir de manière autonome ou en interaction, produisant des configurations différenciées qui rendent compte de la diversité des dynamiques expressives observées entre langues *in esse*.

Le recentrage sur le *sentiment linguistique*, que nous proposons dans cette figure, s'inscrit dans la continuité du premier schéma (cf. Figure 5), qui plaçait la verbalisation en langue *in esse* au centre de l'analyse. Celui-ci mettait en évidence les paramètres contextuels susceptibles d'infléchir l'expression traumatique, en montrant que l'encodage mnésique, les conditions d'acquisition et les modalités d'usage pouvaient agir isolément ou conjointement. Cette modélisation permettait de rendre compte des variations observables dans les récits, mais elle ne suffisait pas à expliquer pourquoi, entre deux langues *in esse*, l'une pouvait apparaître plus intensément investie que l'autre, alors même que leurs contextes d'encodage, d'acquisition ou d'usage semblaient comparables.

C'est précisément à ce niveau qu'intervient le concept de *sentiment linguistique*. En le plaçant au centre du second schéma, il devient possible d'articuler deux dimensions : d'une part, une intuition énonciative stable, constitutive du rapport *in esse* ; d'autre part, une modulation contextuelle façonnée par les trois paramètres déjà identifiés. Le passage de la verbalisation au *sentiment linguistique* traduit ainsi un changement de focale : il ne s'agit plus seulement de décrire les effets des paramètres sur l'expression observable, mais de montrer comment ils reconfigurent l'ancrage existentiel des langues *in esse* à travers le *sentiment linguistique*.

Ainsi, ces éléments permettent de situer avec plus de précision les différences observées entre deux langues *in esse* dans les récits et les commentaires métalinguistiques analysés, et de poser les bases d'une comparaison avec les dynamiques propres à la langue *in fieri*, qui feront l'objet du développement suivant.

2.2. Langue *in fieri* : entre formulation distanciée et activation affective réduite

Après avoir examiné les récits produits en contexte intrasystémique, nous abordons à présent les configurations intersystémiques, au sein desquelles nous avons pu observer, de manière particulièrement saillante, les effets modulateurs de la langue *in fieri* sur l'expression du trauma. En effet, alors que dans les récits mobilisant deux langues *in esse*, l'expression émotionnelle semblait modulée par un ensemble de facteurs convergents — encodage mnésique et ancrage contextuel — les profils expressifs examinés ici révèlent une dissociation plus nette : dans la totalité des cas, la langue *in fieri*, peine à soutenir une verbalisation émotionnelle dense, tendance qui se manifeste par une sous-activation récurrente et manifeste des marqueurs SPLIT-10 et NV-

SPLIT-10 (cf. § 1.1). Les résultats obtenus impliquent que la mobilisation des différents types de contexte, tels que traités *supra*, ne suffit plus à expliquer les dynamiques expressives identifiées. Ces dernières doivent donc être appréhendées et interprétées à partir d'autres critères explicatifs, parmi lesquels figure, au premier rang, l'absence en langue *in fieri* d'un *sentiment linguistique* développé.

De fait, si l'on reprend la distinction opérée par Kerbrat-Orecchioni entre contexte linguistique (cotexte) et contexte extralinguistique (situationnel), la langue *in fieri*, bien qu'utilisée dans la situation même du récit et parfois coïncidant avec la langue d'encodage mnésique, demeure généralement extérieure au cotexte subjectif du locuteur. En d'autres termes, cette dernière ne s'inscrit pas dans une mémoire discursive incorporée, et n'active que partiellement les réseaux de significations affectives et mnésiques mobilisés dans la verbalisation du trauma, car le locuteur d'une langue *in fieri* ne dispose pas d'un *sentiment linguistique* développé dans ladite langue.

De plus, si nous reprenons la perspective de Charaudeau (2009), pour qui la production discursive résulte d'une mise en relation complexe entre cadres référentiels, mémoire discursive et positionnements énonciatifs, force est de constater que la langue *in fieri* limite cette mise en relation : en l'absence d'un ancrage linguistique et existentiel, consolidé entre autres par l'usage, elle donne accès à un nombre restreint de réseaux co(n)textuels, ce qui entrave la réactivation des strates mnésiques et affectives nécessaires à l'expression du trauma. Là où la langue *in esse* fonctionne comme un espace d'incarnation discursive, capable de soutenir une narration affectivement investie, la langue *in fieri* tend à produire un récit marqué par une posture distanciée.

Dans le cadre de notre étude, il est apparu que la langue *in fieri* tend à introduire un déséquilibre dans l'articulation entre contexte d'encodage mnésique, contexte d'usage, contexte d'acquisition/apprentissage et degré d'investissement subjectif. Deux mécanismes principaux ont ainsi été observés : dans certains cas, l'attention portée à la forme — correction syntaxique, choix lexicaux, cohérence énonciative — semble primer sur l'expression affective ; dans d'autres, c'est le fait que la langue ait été apprise dans un cadre exclusivement formel, ou qu'elle ne soit pas associée à des sphères de vie émotionnellement investies, qui réduit son potentiel expressif. Dans les deux cas, la charge émotionnelle, bien que présente, se trouve nettement atténuée. Cette dynamique a été objectivée par une triple source²⁸⁵, qui soutient l'idée d'un engagement émotionnel moindre en langue *in fieri*.

²⁸⁵ Nous faisons référence ici à l'analyses linguistiques, aux réponses des participants aux questionnaires d'auto-évaluation en fin d'entretien aux échanges métalinguistiques.

Ainsi, le rôle d'une langue dans le processus de mise en récit ne peut être déterminé uniquement par son inscription dans un contexte extralinguistique²⁸⁶ précis : elle dépend de la manière dont cette langue a été incorporée, investie et rendue disponible pour une mobilisation discursive impliquant mémoire et affect. Lorsqu'elle n'est pas caractérisée par l'émergence d'un *sentiment linguistique* – entendu ici comme une compétence différenciée d'activation énonciative, façonnée par les contextes d'apprentissage, d'acquisition et d'usage – la langue reste en retrait des circuits cognitifs et émotionnels engagés dans la verbalisation du trauma. La narration qui en résulte tend alors à être plus distante, révélant les limites expressives d'une langue encore en cours d'appropriation, tant sur le plan formel qu'existentiel.

Afin d'appuyer davantage les propos que nous venons d'exposer, il convient à présent de les rapporter à des modèles issus de la psycholinguistique et de néoténie linguistique, qui permettent d'éclairer certains mécanismes susceptibles de moduler l'expression en langue *in fieri*. Sans prétendre ici en proposer une discussion exhaustive, nous mobiliserons trois cadres complémentaires comme points d'appui interprétatifs : le modèle de Levelt (1989, 1992), le modèle de la mémoire épisodique de Tulving (1972, 1983) et le modèle néoténique de Bajrić (2013).

2.2.1 Contraintes psycholinguistiques en langue *in fieri*

Dans le modèle psycholinguistique proposé par Levelt (1989, 1992), la production verbale se décompose en trois étapes principales : la conceptualisation (élaboration du message préverbal), la formulation (mise en forme grammaticale, morphosyntaxique et lexicale du message), et l'articulation (production phonétique et motrice). Dans le cas des récits en langue *in fieri*, les analyses montrent que la difficulté ne réside pas dans la conceptualisation du contenu – celui-ci étant accessible – mais dans la formulation linguistique : c'est au moment de la mise en mots que peuvent surgir des signes de fragilité discursive.

Or, comme mentionné *supra*, l'analyse des récits en langue *in fieri* a mis en lumière deux types de limitations expressives. Le recours au modèle de Levelt (1989, 1992) est susceptible d'expliquer le premier cas, dans lequel l'attention du locuteur est plutôt portée à la forme et tend ainsi à primer sur l'expression affective. Toutefois, le second cas, dans lequel la langue *in fieri* ne soutient pas la remémoration incarnée de l'expérience traumatique, dépasse le cadre explicatif de ce modèle. Il nécessite de mobiliser un autre référentiel théorique : celui de la mémoire épisodique proposé par Tulving (1972, 1983).

²⁸⁶ Par « contexte extralinguistique », nous entendons ici l'ensemble des paramètres contextuels évoqués précédemment, incluant le contexte d'encodage mnésique, les conditions d'appropriation ou d'acquisition de la langue, ainsi que ses modalités d'usage.

Selon ce dernier, la remémoration d'un événement personnel repose sur un processus auto-noétique, c'est-à-dire sur la capacité du sujet à se situer subjectivement dans une expérience passée, en réactivant les dimensions temporelles et affectives. Ce processus implique l'activation de réseaux mnésiques incorporés, qui ne restituent pas uniquement le contenu de l'expérience, mais en permettent une reviviscence contextualisée (Tulving, 1972). Or, si nous transposons ce postulat à notre recherche, force est de constater que cette opération dépend étroitement de la langue mobilisée au moment du rappel. En effet, lorsqu'une langue *in esse* est convoquée, elle est susceptible de faciliter l'accès aux représentations mnésiques par le biais de ressources déjà investies sur les plans affectif, interactionnel et discursif. En revanche, une langue *in fieri*, qui n'a pas encore été intégrée dans l'économie subjective du locuteur, soutient plus difficilement cette remémoration située : l'accès au souvenir se fait alors par une voie moins ancrée dans l'immédiateté du vécu²⁸⁷.

Dans le cadre de notre travail de recherche, ces apports théoriques permettent d'éclairer la faible activation des marqueurs de reviviscence observée dans les récits en langue *in fieri*. Cette réduction ne résulte pas d'une absence de souvenir mais d'une difficulté à articuler de manière cohérente l'intention discursive, l'activation émotionnelle, et les ressources linguistiques disponibles dans une langue encore peu incorporée sur le plan existentiel. De plus, d'un point de vue néoténique, cette difficulté s'inscrit dans une dynamique plus large d'*inertie mentale* (Bajrić, 2013 : 313), définie comme l'ensemble de

« mécanismes mentaux *naturellement* censés assurer le maintien des comportements linguistiques initiaux, par lesquels la langue *in esse* lutte contre l'émergence dans la cognition du locuteur d'une autre subjectivité linguistique. » (Bajrić, 2013 : 313)

Autrement dit, la langue *in esse* impose une forme de monopole expressif, pouvant inhiber ou limiter la capacité de la langue *in fieri* à accueillir les affects, à formuler les perceptions, ou à porter les représentations liées au souvenir traumatique. Cette inertie se manifeste donc en langue *in fieri* de manière indirecte, à travers une réduction remarquable des marqueurs lexicaux, syntaxiques et pragmatiques. Le schéma suivant propose une synthèse visuelle de notre raisonnement :

²⁸⁷ Cette dynamique est en cohérence avec les travaux de de Bot (1992), qui met en évidence la plus grande disponibilité mnésique des langues associées à des épisodes émotionnels dans les contextes de rappel autobiographique. Dans cette perspective, la langue n'agit pas comme un simple canal de restitution, mais comme un support structurant de l'accès à la mémoire épisodique.

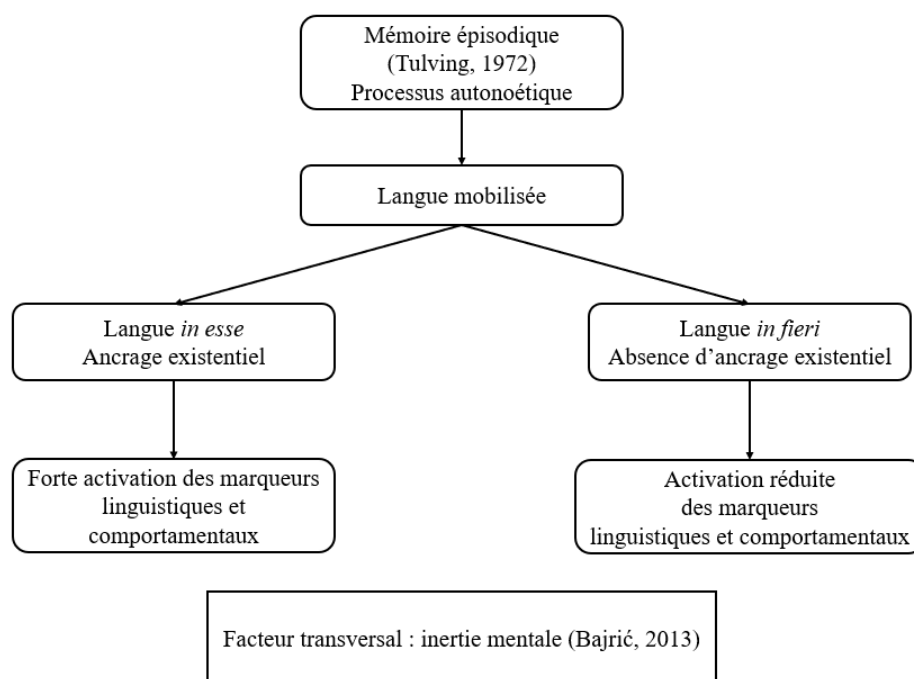


Figure 7. Processus de remémoration autoéotique en langue *in esse* et *in fieri*

La Figure 7 reprend les points développés dans le corps du texte et en propose une mise en forme synthétique. Il illustre le rôle de la mémoire épisodique, conçue par Tulving (1972) comme un processus autoéotique, et montre comment la langue mobilisée au moment du rappel module la reviviscence. Lorsqu'une langue *in esse* est convoquée, son ancrage existentiel facilite l'accès aux représentations et se traduit par une forte activation des marqueurs linguistiques et comportementaux. À l'inverse, une langue *in fieri*, dépourvue d'un tel ancrage, limite la réactivation mnésique et entraîne une réduction de ces marqueurs. Le schéma rappelle également l'effet transversal de l'inertie mentale (Bajrić, 2013), déjà discuté plus haut, qui traduit la tendance de la langue *in esse* à maintenir son monopole expressif et à restreindre l'investissement de la langue *in fieri*.

Or, il reste à préciser comment ces dynamiques se manifestent concrètement en langue *in fieri*. C'est dans cette perspective que nos observations s'articulent à la typologie des trois niveaux de cognition en langue *in fieri*²⁸⁸ proposée par Bajrić (2013 : 80), dont l'examen permettra d'en dégager les manifestations spécifiques dans le cadre expérimental de la présente étude.

²⁸⁸ Cette typologie est mobilisée ici à titre d'interprétation transversale, fondée sur les tendances discursives globales de chaque récit (fluidité, hybridation, distribution des marqueurs SPLIT-10), et ne prétend pas à une catégorisation univoque.

2.2.2 La langue *in fieri* comme espace cognitif en tension

Contrairement aux modèles interactionnels classiques (Grosjean, 1982 ; Gumperz, 1982), qui décrivent les effets contextuels sur le mode bilingue en situation spontanée, notre protocole impose une mise en récit autonome dans chaque langue du répertoire, indépendamment des facteurs interactionnels, situationnels ou pragmatiques immédiats. Cette configuration rend possible une observation des mécanismes cognitifs activés en langue *in fieri* sans les confondre avec des effets de contexte conversationnel. Dans ce cadre, la cognition en langue *in fieri* désigne une forme d'activité mentale composite, où coexistent des représentations linguistiques concurrentes, soumises à des mécanismes de stabilisation ou de refoulement. Passons maintenant à l'interprétation de nos résultats à partir des trois niveaux de cognition en langue *in fieri* (Bajrić, 2013), tout en rappelant les spécificités de chacun d'entre eux.

Le premier niveau, qualifié de cognition mixte invariable, se caractérise par une coactivation instable des deux langues, sans hiérarchisation fonctionnelle ni autonomie discursive de la langue *in fieri*. Cette configuration produit généralement des récits peu structurés, marqués par une forte dépendance à la langue *in esse* et par une interférence syntaxique omniprésente. Toutefois, ce niveau n'a pas été observé dans notre corpus : aucun récit ne présente une telle instabilité ou une interpénétration massive des systèmes linguistiques, ce qui témoigne d'un seuil minimal de compétence déjà atteint par l'ensemble des participants. Puis, le deuxième niveau, celui de la cognition mixte variable, correspond à la configuration la plus fréquemment rencontrée. Dans le cas de la cognition mixte variable, l'interpénétration des langues reste visible, en particulier à travers l'effort de formulation en langue *in fieri*. Le récit en *in fieri* tend à être plus linéaire et factuel, tout en demeurant précis, sans toutefois atteindre le degré de reviviscence observé en langue *in esse*. Cette dynamique se retrouve chez P34 : en français, ses pauses et recherches lexicales témoignent de l'appui implicite sur l'italien, mais le récit conserve une cohérence structurée ; en italien, l'expressivité est plus dense et incarnée. À l'inverse, la cognition alternée ne présente plus d'interpénétration imputable à l'effort de formulation : elle se caractérise par une polarisation expressive nette, où la langue *in esse* suscite une reviviscence marquée tandis que la langue *in fieri* introduit un effet de distanciation. P06 en illustre le fonctionnement : son récit en italien réactive fortement la mémoire sensorielle et émotionnelle, tandis qu'en français, malgré une production fluide et sans hésitations majeures, l'implication affective demeure atténuée.

Dans l'ensemble, cette typologie confirme que la langue *in fieri* ne constitue pas un simple outil de substitution, mais un espace cognitif en tension, traversé par des formes variables de disponibilité expressive. En effet, l'articulation de ces niveaux avec les modèles précédemment convoqués permet d'en affiner l'interprétation : la difficulté de formulation

identifiée dans le modèle de Levelt (1989) trouve un écho dans la cognition mixte variable, où la langue *in fieri* soutient partiellement la structuration discursive, sans pouvoir accueillir les affects. De même, l'incapacité à réactiver une mémoire épisodique incarnée (Tulving, 1972, 1983) se manifeste clairement dans les cas de cognition alternée, où l'ancrage émotionnel de la langue fait défaut. Enfin, la logique d'inertie mentale décrite par Bajrić (2013), selon laquelle la langue *in esse* maintient son hégémonie cognitive, s'actualise dans les mécanismes d'évitement de désubjectivation observés dans les niveaux deux et trois. Le schéma ci-dessous illustre cette dynamique :

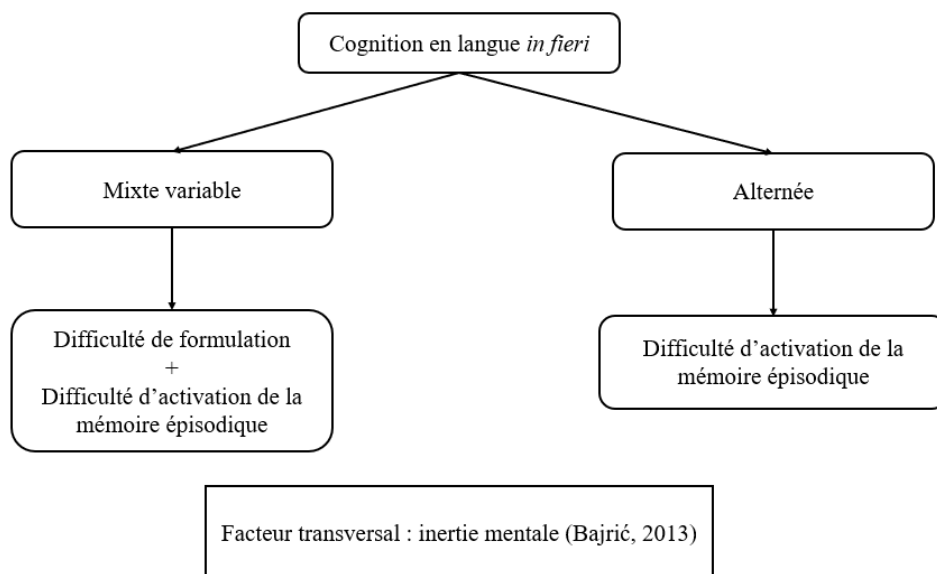


Figure 8. Actualisation empirique des niveaux de cognition en langue *in fieri*

À gauche, la cognition mixte variable associe une difficulté de formulation à une difficulté d'activation de la mémoire épisodique, ce qui reflète une disponibilité discursive partielle mais instable de la langue *in fieri*. À droite, la cognition alternée se traduit par une difficulté spécifique d'activation de la mémoire épisodique, marquant une relative autonomie discursive mais une incapacité à accueillir l'expérience affective. Dans les deux cas, l'inertie mentale agit comme un facteur transversal, en maintenant la primauté expressive de la langue *in esse* et en limitant l'investissement subjectif de la langue *in fieri*. Ce schéma complète donc le précédent : alors que la Figure 7 opposait globalement les dynamiques de l'*in esse* et de l'*in fieri*, la Figure 8 met en lumière les régimes internes propres à la langue *in fieri* telle qu'elle s'actualise dans les récits traumatiques.

En somme, la langue *in fieri* apparaît ici comme un espace d'expression instable, dont les potentialités narratives dépendent à la fois des ressources disponibles, de la situation d'énonciation, et du degré d'incorporation subjective. Il convient toutefois de rappeler que ces phénomènes ne se limitent pas à notre corpus : ils ont été décrits, dans d'autres contextes, sous

des formes comparables. La suite de notre interprétation des résultats s'attachera précisément à mettre en perspective ces observations.

2.2.3 Modulations discursives et affectives en langue *in fieri*

Les dynamiques de cohabitation linguistique observées à travers les niveaux de cognition *in fieri* mixte variable et alternée, peuvent être éclairées et partiellement confirmées par les travaux de Pavlenko (2005, 2012) qui, dans une série d'études consacrées aux rapports entre émotion, mémoire autobiographique et multilinguisme, observe que l'activation émotionnelle peut être atténuée lorsque le récit est formulé dans une langue apprise tardivement, notamment une langue dont le locuteur ne ressent pas une appropriation affective, même lorsque le contenu évoqué est hautement affectif²⁸⁹. Cette atténuation se manifeste tant sur le plan subjectif — via les ressentis déclarés — que physiologique — à travers des mesures telles que le rythme cardiaque ou la conductance cutanée. Selon Pavlenko, ce phénomène ne relève pas seulement des compétences linguistiques, mais d'un manque d'ancrage biographique et émotionnel dans la langue mobilisée. Elle note en particulier que, dans une langue non incarnée, les locuteurs portent davantage leur attention sur la forme linguistique (choix des mots, construction syntaxique) au détriment du contenu émotionnel, ce qui conduit à une désaffectivisation progressive : les émotions peuvent paraître moins authentiques, moins vécues, voire comme si elles n'appartenaient pas au locuteur (Pavlenko, 2005 : 163).

Ces observations trouvent un écho partiel dans notre corpus, où plusieurs participants signalent un ressenti différent en langue *in fieri*, voire une impression de mise à distance du vécu, comme si la langue construisait une barrière émotionnelle. La sous-activation des items SPLIT-10 et NV-SPLIT-10 confirme ainsi, d'un point de vue qualitatif, cette hypothèse. Il convient cependant de nuancer la transposition des conclusions de Pavlenko, car en néoténie linguistique, le statut de langue *in fieri* se détermine principalement par l'absence d'un *sentiment linguistique* développé. Ainsi, la moindre activation émotionnelle observée en langue *in fieri* ne renvoie ni à un déficit linguistique, ni à une stratégie d'évitement, mais à un mode d'engagement narratif modulé par l'état d'appropriation subjective de la langue mobilisée. Ce que révèlent les données du corpus, c'est moins une incapacité qu'une configuration transitoire, dans laquelle la langue *in fieri* n'est pas encore incorporée comme vecteur d'expression incarnée. Elle fonctionne

²⁸⁹ Il convient toutefois de nuancer cette convergence. Dans le cadre néoténique qui fonde notre analyse, le statut d'une langue comme *in fieri* ne dépend pas de son âge d'acquisition, mais de son degré d'appropriation subjective, affective et discursive au moment de l'enquête. Ainsi, une langue apprise tardivement peut parfaitement fonctionner comme une langue *in esse* si elle est investie affectivement et cognitivement, tout comme une langue acquise précocement mais peu mobilisée peut demeurer *in fieri*. Dès lors, les résultats rapportés par Pavlenko (2005, 2012) concernant la « langue étrangère » ou la « langue secondaire » ne se recouvrent pas entièrement avec le statut de langue *in fieri* tel que nous le définissons ici.

alors comme un espace discursif partiellement désaffectivé, dans lequel le rapport au souvenir reste opérant, mais amoindri sur le plan de la reviviscence somatique et affective.

Afin de rendre compte plus précisément des mécanismes qui traversent la cognition en langue *in fieri*, le schéma suivant complète le précédent en introduisant un second facteur transversal : l'absence d'un *sentiment linguistique* développé, qui s'ajoute à l'inertie mentale pour expliquer la moindre implication expressive observée dans le corpus.

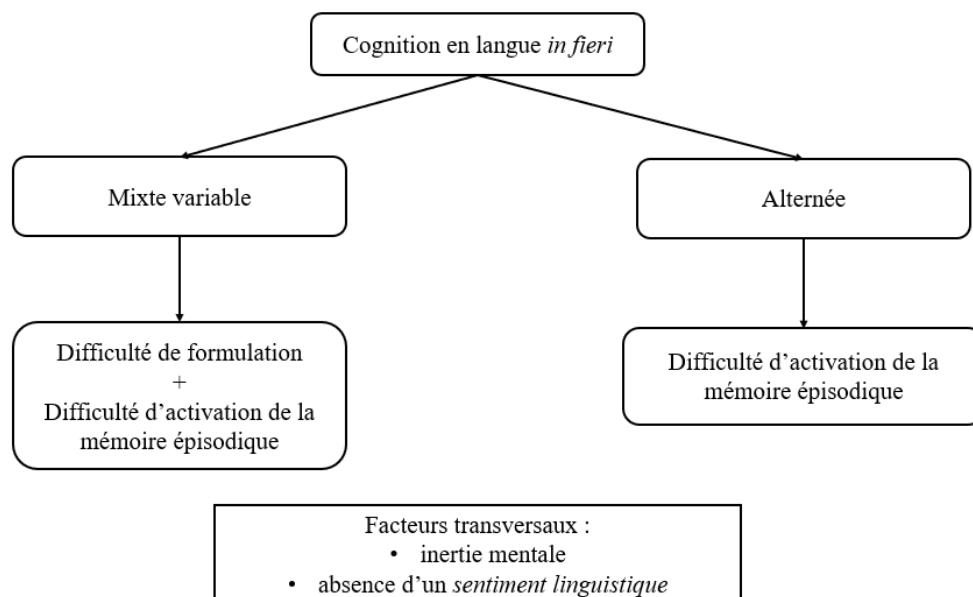


Figure 9. Cognition en langue *in fieri* : niveaux observés et facteurs transversaux

Alors que la figure précédente mettait en évidence l'inertie mentale comme unique facteur transversal, la présente modélisation ajoute l'absence d'un *sentiment linguistique* comme second paramètre structurant. La cognition *mixte variable* se caractérise par une difficulté conjointe de formulation et d'activation mnésique, tandis que la cognition *alternée* manifeste une relative autonomie discursive mais reste entravée par la faiblesse de l'ancrage épisodique. Dans les deux cas, l'articulation de ces deux facteurs transversaux explique la moindre implication expressive de la langue *in fieri*, confirmant qu'elle constitue un espace cognitif en tension, partiellement désaffectivé et non encore incorporé comme vecteur d'expression incarnée.

Or, les facteurs transversaux identifiés montrent que la moindre implication émotionnelle observée en langue *in fieri* ne correspond pas à une absence totale : une charge émotionnelle, bien que réduite, demeure et doit être comprise en lien avec le rapport que le locuteur entretient à sa langue *in esse*. En effet, le *sentiment linguistique* inhérent au statut *in esse* tend à maintenir un monopole expressif, à travers ce que Bajrić (2013) désigne comme inertie mentale. La tension entre cet ancrage initial, à la fois énonciatif et existentiel, et la tentative d'appropriation d'une langue *in fieri* explique que cette dernière puisse néanmoins soutenir une reviviscence émotionnelle partielle et conduire à l'activation de certains items.

En définitive, l'ensemble des analyses menées dans cette section permet d'approfondir la compréhension du fonctionnement expressif de la langue *in fieri* dans les récits traumatiques. Si cette langue ne fait pas obstacle à la verbalisation, elle en module de manière récurrente l'intensité affective et la densité incarnée, en limitant l'activation des ressources linguistiques et mnésiques impliquées dans la reviviscence. Cette tendance, observée dans l'ensemble des corpus intersystémiques, se manifeste par une sous-activation régulière des items SPLIT-10 et NV-SPLIT-10, mais également par les commentaires métalinguistiques formulés par les participants.

Loin de relever d'un mécanisme d'évitement conscient, cette atténuation semble résulter d'un rapport distancié entre le locuteur et la langue mobilisée. En tant qu'espace d'énonciation non encore incorporé, la langue *in fieri* n'offre pas les mêmes potentialités expressives que la langue *in esse* : elle peine à soutenir l'articulation entre intention discursive, activation affective et ressources symboliques disponibles. Ce déséquilibre, théorisé comme une inertie mentale (Bajrić, 2013), traduit la persistance d'un monopole expressif de la langue *in esse*, qui contraint la disponibilité cognitive et affective de la langue en cours d'appropriation.

Les analyses montrent que l'inertie ne se manifeste pas de façon uniforme : les récits en langue *in fieri* révèlent des formes différenciées d'appropriation, que la typologie néoténique des niveaux de cognition permet de décrire. La majorité relève d'une cognition *mixte variable*, où la langue *in fieri* sert surtout à l'énonciation factuelle tandis que l'expression affective reste limitée. Plus rarement, certains récits correspondent à une cognition *alternée*, caractérisée par une incorporation partielle de la langue *in fieri*, suffisante pour soutenir une mise à distance énonciative, souvent traduite par des reformulations stylisées ou des généralisations.

Ces dynamiques renvoient à l'investissement subjectif du locuteur dans la langue *in fieri* et à sa capacité à activer une mémoire épisodique incarnée (Tulving, 1972), au-delà de la seule maîtrise morphosyntaxique (Levelt, 1989). Lorsqu'une langue n'a pas été associée à des sphères de vie affectivement investies, elle reste en retrait des circuits émotionnels et produit un récit filtré : la charge traumatique n'en disparaît pas, mais elle s'exprime de façon atténuée, périphérique et sous la dépendance de la langue *in esse*.

Ainsi, la langue *in fieri* n'apparaît ni comme un obstacle ni comme un simple substitut narratif, mais comme un espace d'expression partiellement disponible, traversé par des tensions entre formulation et affect, incorporation subjective et régulation discursive. Elle permet de dire sans revivre, d'énoncer sans s'exposer et de structurer sans saturer. Cette configuration expressive spécifique — non déficitaire mais transitionnelle — éclaire les modalités d'émergence d'un récit traumatique en langue *in fieri*, où la structuration discursive se conjugue à une implication affective tempérée.

Afin de clôturer ce premier volet consacré à la discussion des résultats, nous allons à présent comparer les dynamiques d'encodage mnésique, affectif et discursif entre langue *in esse* et langue *in fieri*, afin de mieux comprendre les écarts observés dans la mise en récit des expériences traumatiques.

2.3. Dynamiques comparées d'encodage mnésique, affectif et discursif

Les sections précédentes ont mis en évidence deux régimes expressifs contrastés, corrélés au statut *in esse* ou *in fieri* des langues mobilisées. D'un côté, la langue *in esse* soutient une verbalisation plus incorporée du trauma, en activant de manière convergente les ressources perceptives, émotionnelles et syntaxiques associées à la mémoire autobiographique, malgré des légères variations intrasystémiques possibles en ce qui concerne la charge émotionnelle véhiculée. De l'autre, la langue *in fieri*, encore en cours d'appropriation d'un point de vue formel et/ou existentiel, tend à produire des récits plus distanciés, marqués par une atténuation de la charge affective et une moindre activation des repères corporels ou sensoriels.

Ces tendances ont déjà été mises en relation avec certains mécanismes mnésiques — notamment les effets de *language-dependent recall* observés en langue *in esse*, ou les limites d'encodage épisodique en langue *in fieri*. Toutefois, ces éléments ont été abordés dans un cadre plus large, articulant contexte d'acquisition, domaine d'usage, *sentiment linguistique* et formulation linguistique. Il s'agit donc à présent d'opérer un recentrage et un approfondissement analytiques : en examinant les processus cognitifs à l'œuvre dans l'encodage, la consolidation et la remobilisation mnésique — et, par ricochets, affective — de l'expérience traumatique, cette section vise à mieux comprendre les effets structurels du rapport linguistique sur la capacité à verbaliser l'événement en proposant une analyse comparative des dynamiques de codage mnésique et affectif en langue *in esse* et en langue *in fieri*.

Pour ce faire, deux modèles issus des sciences cognitives seront mobilisés : le modèle SPI de Tulving (1995), qui postule un encodage sériel, un stockage parallèle et une récupération indépendante de l'information, et le modèle MNESIS de Eustache et Desgranges (2008), qui décrit l'articulation des systèmes mnésiques à long terme via une interface épisodique. L'enjeu est d'identifier, au croisement de ces deux cadres, les dynamiques différentielles d'ancrage mnésique, affectif et discursif selon la langue mobilisée, et de proposer une lecture plus systémique des asymétries observées entre langues *in esse* et langues *in fieri* dans la mise en récit du trauma.

2.3.1 Encodage mnésique et différenciation *in esse* / *in fieri*

Formulé dans la continuité des travaux de Tulving sur la mémoire épisodique (1972, 1983) le modèle SPI (*Serial encoding, Parallel storage, Independent retrieval*) postule que l'encodage d'une information suit une progression sérielle, depuis la mémoire perceptive vers les mémoires sémantique et épisodique. Le stockage s'effectue ensuite de façon parallèle dans plusieurs systèmes, tandis que la récupération est potentiellement indépendante, c'est-à-dire qu'un item peut être mobilisé à partir d'un système sans que les autres soient nécessairement activés (Tulving, 1995 ; Tulving & Markowitsch, 1998). À chaque type de mémoire correspond ainsi un niveau spécifique de conscience : anoétique (sans accès réflexif) pour la mémoire procédurale, noétique pour la mémoire sémantique (accès au savoir), et auto-noétique pour la mémoire épisodique (accès à soi dans le temps subjectif).

Ce modèle théorique trouve une traduction visuelle dans le schéma ci-dessous, qui distingue deux grands ensembles : d'une part, les systèmes de représentation cognitive (mémoire perceptive, sémantique, de travail et épisodique), d'autre part, le système d'action correspondant à la mémoire procédurale. La figure montre que la mémoire épisodique, au sommet de la hiérarchie, entretient des relations avec l'ensemble des autres systèmes : elle mobilise les représentations perceptives, s'appuie sur la mémoire sémantique et de travail, tout en restant distincte de la mémoire procédurale, qui relève du registre anoétique.

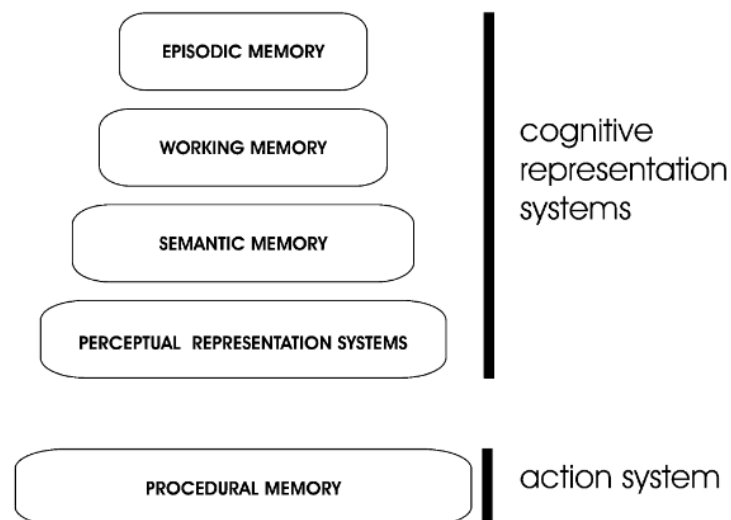


Figure 10. Organisation des systèmes de mémoire selon le modèle SPI d'après Tulving (1995), cité dans Eustache & Desgranges (2008 : 60)

Cette organisation met en évidence la spécificité de la mémoire épisodique, seule à assurer un accès auto-noétique au vécu subjectif. La Figure 10 illustre la logique sérielle de l'encodage — allant des représentations perceptives vers la mémoire épisodique —, la distribution parallèle du stockage dans plusieurs systèmes, ainsi que la possibilité d'une récupération indépendante. Elle montre ainsi que les systèmes mnésiques ne fonctionnent pas isolément, mais s'inscrivent dans

une hiérarchie interconnectée, au sein de laquelle la mémoire épisodique occupe une place centrale.

Appliquée aux résultats de notre étude, cette perspective conduit à considérer qu'une langue *in esse*, stabilisée dans la biographie du locuteur et fréquemment mobilisée dans des interactions à forte charge affective, est susceptible d'avoir été encodée de manière distribuée au sein des différents systèmes mnésiques définis par le modèle SPI.

Dans ce contexte, notre raisonnement s'appuie, entre autres, sur des travaux en neuropsychologie montrant que les systèmes de mémoire à long terme sont fonctionnellement distincts mais interconnectés (Eustache & Desgranges, 2008), et que la mémoire épisodique joue un rôle central dans l'actualisation de souvenirs autobiographiques en contexte narratif — processus désigné sous le terme d'*autobiographical memory retrieval* (Conway & Rubin, 1993 ; Conway & Pleydell-Pearce, 2000). On peut donc raisonnablement postuler que la langue *in esse*, lorsqu'elle est coextensive à des événements biographiques fortement marqués, soutient plus aisément ce processus d'actualisation, en favorisant l'accès auto-noétique au souvenir et sa mise en récit.

Des travaux en neurosciences cognitives ont par ailleurs montré qu'une langue émotionnellement saillante, mobilisée de manière répétée dans des contextes interactifs significatifs, peut activer simultanément des régions cérébrales associées à la mémoire épisodique (hippocampe, cortex préfrontal médian), à la mémoire sémantique (gyrus temporal moyen) et à la mémoire procédurale (ganglions de la base, cervelet), ce qui suggère une forme de coactivation fonctionnelle entre ces systèmes (Crinion et al., 2006 ; Marian & Spivey, 2003). Cette organisation distribuée permet une remobilisation fluide et multimodale de l'information, renforçant à la fois la cohérence discursive, l'intensité affective et la stabilité des représentations langagières lors de la remémoration.

Plus spécifiquement, la langue *in esse* est souvent bien représentée dans la mémoire épisodique, dans la mesure où elle est liée à des souvenirs vécus, situés dans le temps subjectif et par ricochets dotés d'une charge émotionnelle — ce qui engage la conscience auto-noétique définie par Tulving (1983, 1995). Elle est également consolidée dans la mémoire sémantique, à travers un réseau lexical et syntaxique fortement structuré, et encodée procéduralement sous forme de routines langagières automatisées (Ullman, 2001 ; Paradis, 2004). Ces routines, acquises par usage fréquent, permettent une production fluide et peu coûteuse cognitivement, en lien avec la mémoire implicite des séquences discursives.

Enfin, sur le plan perceptif, la familiarité acoustique, prosodique et segmentale propre à la langue *in esse* favorise la reconnaissance infra-consciente des formes langagières. Cette propriété est conceptualisée dans le cadre néoténique (Bajrić, 2013 ; Bajrić & Monin, 2023) sous

la notion de *sentiment linguistique*. Ce dernier permettrait un accès non conscient aux formes linguistiques, facilitant ainsi l'ajustement prosodique, morphosyntaxique et pragmatique²⁹⁰.

Ainsi, si l'on transpose cette hypothèse dans le cadre du schéma de Tulving (1995), on obtient la représentation suivante :

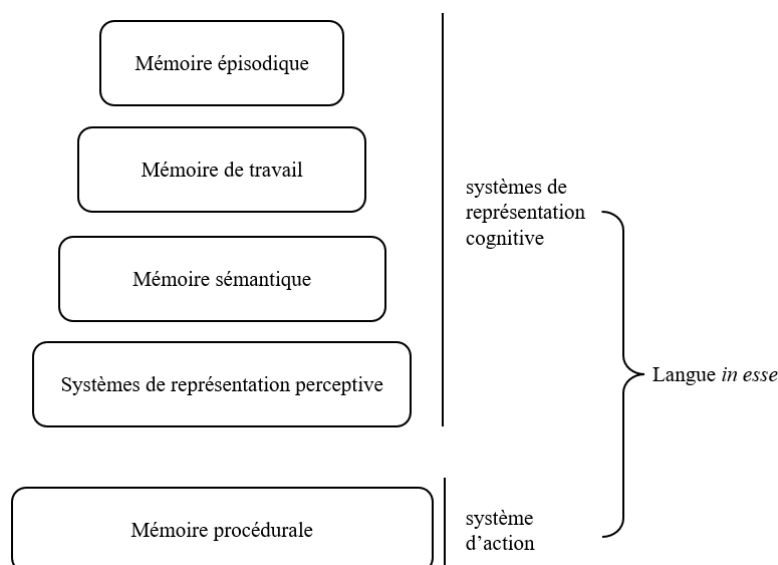


Figure 11. Adaptation de Tulving (1995) : encodage distribué d'une langue *in esse*

Le schéma illustre l'intégration de la langue *in esse* dans l'ensemble des systèmes de représentation cognitive : systèmes perceptifs, mémoire de travail, mémoire sémantique et mémoire épisodique. Cette distribution souligne que la langue *in esse* ne se limite pas à une fonction procédurale ou instrumentale, mais s'inscrit dans un réseau mnésique élargi qui soutient à la fois la formulation discursive, l'accès au savoir et la reviviscence affective. Elle occupe ainsi une position transversale, traversant les différents registres mnésiques, ce qui explique sa capacité à articuler dimensions cognitives et subjectives dans la mise en récit traumatique.

Or, contrairement à la langue *in esse*, la langue *in fieri* — encore partiellement intégrée sur les plans cognitif et affectif — demeure généralement moins encodée dans les systèmes mnésiques supérieurs. Elle peut être représentée dans la mémoire sémantique, sous forme de connaissances en développement (répertoire lexical, règles morphosyntaxiques, structures discursives), et commence parfois à s'inscrire dans la mémoire procédurale à mesure que se mettent en place des routines d'usage automatisées. Toutefois, son encodage dans la mémoire épisodique reste souvent incomplet, fragmentaire ou instable, en particulier lorsqu'elle n'est pas

²⁹⁰ Or, bien que cette notion relève du paradigme néoténique, elle trouve des appuis convergents dans d'autres cadres théoriques. En particulier, Paradis (2009) distingue de manière nette le savoir déclaratif, mobilisé de façon consciente et explicite (par exemple lors de l'apprentissage scolaire d'une langue), des compétences implicites, encodées procéduralement, qui permettent une mobilisation fluide et intuitive de la langue sans accès réflexif à ses règles. Selon lui, ces compétences procédurales se développent principalement par exposition et usage, en dehors de tout apprentissage formel, ce qui rejoint indirectement l'idée d'un système de reconnaissance infra-consciente fondé sur l'expérience langagière incorporée.

associée à des épisodes biographiques forts, localisés dans le temps subjectif, et dotés d'une saillance émotionnelle suffisante.

Cette hypothèse s'inscrit dans le prolongement du modèle SPI de Tulving (1995), qui postule que l'accès à la mémoire épisodique dépend de la qualité d'encodage dans les systèmes en amont — perceptif et sémantique —, alors que l'inverse n'est pas nécessairement requis. Ainsi, une langue qui n'a pas été suffisamment consolidée dans ses dimensions perceptive et sémantique peut difficilement activer une reviviscence autoéotique, même lorsqu'elle est mobilisée dans des contextes narratifs. Ce déficit d'encodage épisodique a été confirmé dans les études sur l'amnésie autobiographique partielle (Levine et al., 2002), ainsi que dans les recherches sur le désancrage linguistique en contexte migratoire, où certains locuteurs peinent à retrouver leurs souvenirs dans une langue apprise tardivement ou peu associée à leur trajectoire affective (Schrauf, 2000 ; Schrauf & Rubin, 1998).

Transposé visuellement dans le cadre du modèle SPI, la totalité de raisonnement peut être représentée comme suit :

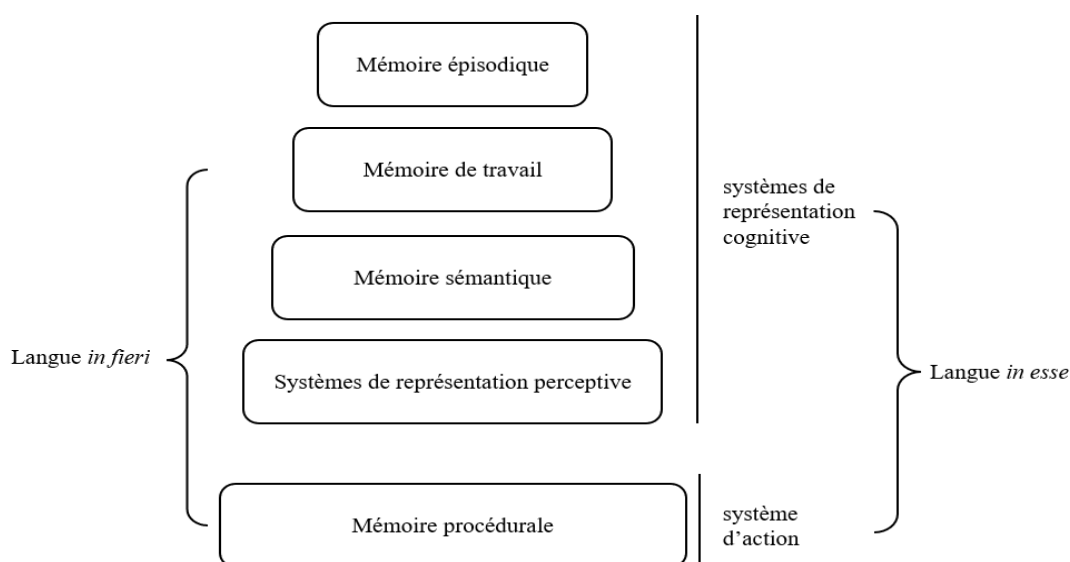


Figure 12. Adaptation de Tulving (1995) : encodage *in fieri* et encodage *in esse*

La figure 12 met en évidence la distribution inégale de la langue *in fieri* dans les systèmes mnésiques. Elle apparaît représentée dans les systèmes de représentation perceptive et sémantique, où s'ancrent les connaissances en cours d'acquisition, et commence à être consolidée dans la mémoire procédurale à travers des routines d'usage. En revanche, son inscription dans la mémoire épisodique reste lacunaire ou instable, ce qui limite l'accès autoéotique au vécu subjectif. Cette configuration graphique illustre le caractère transitoire de la langue *in fieri*, dont l'investissement mnésique demeure partiel, contrastant ainsi avec l'encodage distribué et stabilisé de la langue *in esse*.

Néanmoins, cette dynamique nécessite d'être nuancée. Des travaux ont montré que la mémoire épisodique peut se reconfigurer dans une langue acquise ultérieurement à condition que celle-ci soit investie de manière significative dans des expériences marquantes. Marian & Neisser (2000) ont ainsi observé que des souvenirs autobiographiques pouvaient émerger dans une langue acquise ultérieurement, dès lors que des événements à forte valeur émotionnelle ou identitaire y avaient été encodés. Autrement dit, le statut de langue *in fieri* ne constitue pas un obstacle absolu à la remémoration autobiographique : il agit plutôt comme un facteur modulateur, dont les effets dépendent de la densité de l'exposition, de l'investissement subjectif et de la charge affective des expériences vécues dans cette langue.

Dans ce contexte, le modèle MNESIS (*Modélisation NEuropsychologique des Systèmes de la mémoire*) proposé par Eustache et Desgranges (2008, 2011) constitue un cadre théorique particulièrement pertinent pour comprendre les dynamiques différenciées d'encodage et de réactivation mnésique selon la langue mobilisée. S'inscrivant dans la continuité des approches structurales de la mémoire à long terme, ce modèle distingue plusieurs systèmes — mémoire procédurale, mémoire perceptive, mémoire sémantique, mémoire épisodique²⁹¹ — tout en soulignant leur interdépendance fonctionnelle. Chaque système est associé à des structures cérébrales spécifiques et à un mode de traitement particulier (explicite ou implicite, conscient ou non conscient), mais leur activation conjointe est souvent requise pour la construction et l'actualisation d'un souvenir autobiographique.

L'un des apports majeurs du modèle MNESIS réside dans l'intégration du concept de *buffer épisodique*, inspiré du modèle de la mémoire de travail proposé par Baddeley (2000), mais reconceptualisé ici dans une perspective neuropsychologique. Ce *buffer* correspond à un espace temporaire d'intégration où convergent, de manière transitoire et multimodale, des informations issues des différents systèmes mnésiques, ainsi que de la mémoire de travail. Il joue un rôle central dans l'assemblage des éléments perceptifs, verbaux, émotionnels et contextuels nécessaires à la construction d'un épisode mnésique situé. En ce sens, il constitue une interface

²⁹¹ La mémoire procédurale constitue un système de mémoire implicite, spécialisé dans l'apprentissage et l'automatisation d'habiletés motrices et cognitives (par exemple, parler, écrire ou faire du vélo), et repose principalement sur les ganglions de la base, le cervelet et le cortex moteur. Ensuite, la mémoire perceptive est une forme de mémoire non déclarative qui permet la reconnaissance des formes perceptuelles telles que les sons, les visages ou les mots familiers, sans accès conscient nécessaire, et s'appuie sur les aires sensorielles associatives. La mémoire sémantique, de son côté, désigne la mémoire déclarative du savoir général — comprenant mots, concepts, règles et faits — et fonctionne de manière indépendante du contexte d'acquisition, impliquant notamment le cortex temporal antérieur et les régions pariétales associatives. En outre, la mémoire épisodique permet de se remémorer des événements personnellement vécus, inscrits dans un contexte spatio-temporel spécifique et associés à une conscience auto-noétique (le souvenir en tant que soi dans le passé), mobilisant principalement l'hippocampe, le cortex préfrontal médian et le cortex rétrospnéal. Enfin, le modèle intègre également la mémoire de travail épisodique, souvent désignée par le terme de *buffer épisodique* (Eustache & Desgranges, 2008, 2011).

dynamique entre les systèmes de stockage à long terme et les opérations cognitives en ligne impliquées dans la remémoration (Eustache & Desgranges, 2008).

Conçu dans le prolongement du modèle SPI de Tulving, le modèle MNESIS conserve la structuration hiérarchique des systèmes perceptif, sémantique et épisodique, mais introduit des interactions supplémentaires — notamment la sémantisation et la consolidation — et intègre la mémoire de travail ainsi que la mémoire procédurale dans une architecture fonctionnelle élargie. Cette organisation est synthétisée dans la représentation graphique suivante :

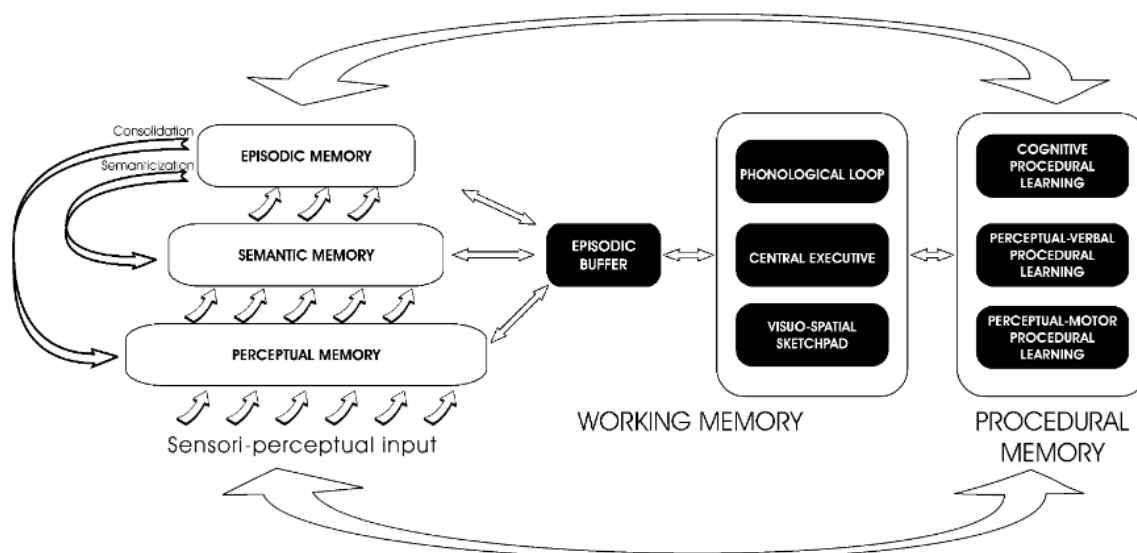


Figure 13. Le modèle MNESIS (Eustache & Desgranges, 2008 : 62)

Comme le montre la Figure 13, les informations issues de l'environnement sensoriel et perceptif constituent la porte d'entrée et sont traitées par la mémoire perceptive, qui inclut à la fois des opérations conscientes et non conscientes. Cette dernière alimente la mémoire sémantique, chargée du stockage des connaissances générales et décontextualisées, ainsi que la mémoire épisodique, seule à permettre un accès auto-néotique au vécu subjectif. Les relations entre ces trois systèmes de représentation à long terme sont bidirectionnelles : d'une part, la sémantisation désigne le passage progressif de souvenirs personnels vers des savoirs généraux, et d'autre part, la consolidation permet le transfert de traces perceptives lors de la reviviscence, conduisant à leur ré-encodage en mémoire épisodique. Au centre du schéma figure le buffer épisodique, interface multimodale où convergent les informations issues des systèmes mnésiques et de la mémoire de travail, articulant ainsi les composantes de la boucle phonologique, du calepin visuo-spatial et de l'administrateur central. Enfin, la mémoire procédurale occupe une position parallèle : elle interagit avec les systèmes représentatifs et la mémoire de travail lors des phases d'apprentissage, qu'il s'agisse d'apprentissages cognitifs, perceptivo-verbaux ou perceptivo-moteurs, avant de fonctionner de façon plus autonome lorsque les routines sont automatisées (*Id.*).

Or, le buffer épisodique ne se contente pas d'agréger passivement des contenus mémoriels : il les organise en une représentation cohérente, incarnée, ancrée dans le temps subjectif, et susceptible d'être réactivée sous forme de récit autobiographique. Cette fonctionnalité en fait un pivot fondamental de la reviviscence, entendu comme retour expérientiel à une situation passée. Sa mobilisation dépend à la fois de la richesse des traces mnésiques disponibles dans les systèmes sous-jacents et de la capacité du sujet à les articuler en une séquence narrative significative (Eustache & Desgranges, 2011 ; Dortier, 2014).

Dès lors, sur la base des modèles SPI et MNESIS, et à la lumière des observations issues de notre corpus, il est possible d'inférer²⁹² que la langue *in esse* — du fait de son inscription distribuée dans les systèmes épisodique, sémantique et perceptif — offre un terrain particulièrement favorable à l'intégration multimodale opérée par le buffer épisodique. Sa coactivation simultanée dans plusieurs systèmes mnésiques permet non seulement l'accès à des représentations lexicales et syntaxiques consolidées, mais aussi à des souvenirs autobiographiques situés, porteurs d'une charge émotionnelle marquée, et à des configurations perceptives familières. Ce chevauchement fonctionnel favorise l'émergence de récits incarnés, à forte densité mnémonique et affective, structurés par une dynamique narrative cohérente et potentiellement reviviscente.

À l'inverse, la langue *in fieri*, du fait de son encodage fragmentaire ou instable dans ces systèmes, limite la capacité d'intégration opérée par le buffer épisodique. Lorsque son accès à la mémoire épisodique est faible ou inexistant, les éléments perceptifs, contextuels et émotionnels requis pour la reconstitution d'un épisode autobiographique cohérent peinent à converger. La langue *in fieri* tend alors à être mobilisée selon des fonctions alternatives : formulation distanciée, mise en abstraction du vécu, contournement ou dérivation de l'affect. Ces usages ne relèvent pas nécessairement d'un évitement conscient, mais traduisent une contrainte structurelle liée à l'absence de résonance mnésique profonde dans cette langue, qui empêche l'amorçage spontané des réseaux narratifs incarnés.

La figure 14 illustre cette opposition en reprenant et en simplifiant le modèle MNESIS afin de l'adapter à la distinction entre l'encodage en langue *in esse* et langue *in fieri* :

²⁹² Nous reviendrons dans quelques lignes sur un ensemble de données empiriques — à la fois issues de notre corpus et d'études expérimentales existantes — qui permettent de confronter cette hypothèse à des observations concrètes concernant l'activation différentielle des systèmes mnésiques selon la langue mobilisée.

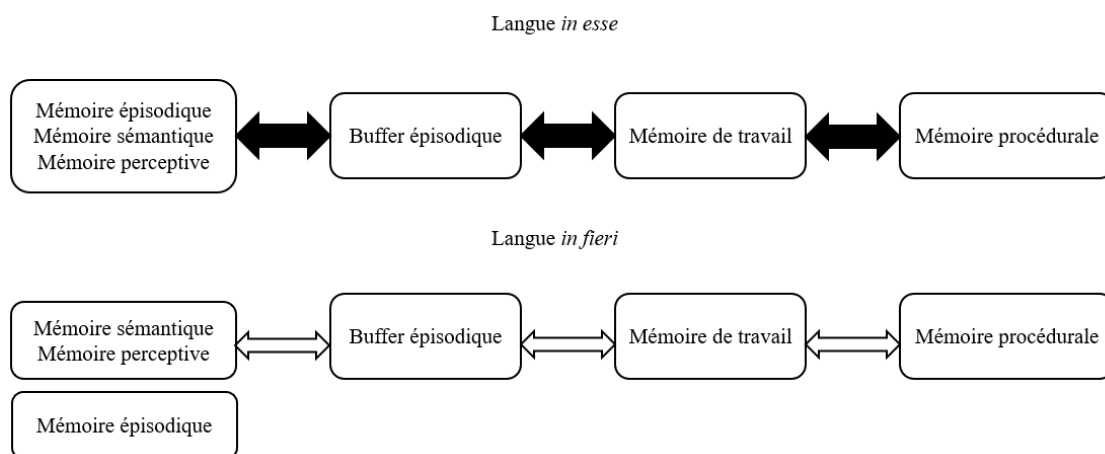


Figure 14. Adaptation du modèle MNESIS (Eustache & Desgranges, 2008, 2011)

Dans notre adaptation simplifiée, les flèches noires et épaisses associées à la langue *in esse* indiquent des connexions fortes, stables et bidirectionnelles entre les différents systèmes mnésiques et le buffer épisodique. Ce choix graphique traduit le fait qu'une langue *in esse* est distribuée de manière robuste dans la mémoire perceptive, sémantique, procédurale et épisodique, permettant une intégration multimodale complète. Elle favorise ainsi la reviviscence autooéctique, la cohérence narrative et l'expression affective. À l'inverse, les flèches claires (non remplies) de la langue *in fieri* symbolisent des connexions affaiblies ou en cours de consolidation. Elles traduisent un encodage fragmentaire dans la mémoire perceptive et sémantique, ainsi qu'un début d'automatisation procédurale, mais sans consolidation comparable à celle observée en langue *in esse*. L'absence de connexion entre la mémoire épisodique et le buffer épisodique illustre le déficit d'encodage autooéctique propre à la langue *in fieri* : cette dernière ne permet pas, ou très difficilement, la réactivation directe de souvenirs autobiographiques situés.

Ainsi, l'interprétation des résultats à la lumière des modèles mobilisés suggère que la distinction entre langue *in esse* et langue *in fieri* ne repose pas uniquement sur la présence ou l'absence d'un *sentiment linguistique*, mais reflète également une différenciation structurale dans les réseaux mnésiques sollicités. La langue *in esse*, solidement ancrée dans les systèmes de mémoire épisodique, sémantique et perceptive, constitue un vecteur privilégié de reviviscence, de cohérence narrative et d'ancrage discursif. À l'inverse, la langue *in fieri* fonctionne comme un support expressif plus instable, dont la contribution au récit dépend étroitement de son degré d'appropriation subjective, de la fréquence et de la charge affective des expériences vécues dans cette langue.

2.3.2 Mémoire émotionnelle implicite et différenciation *in esse* / *in fieri*

Si les interprétations proposées trouvent un appui dans les modèles cognitifs existants, elles demandent néanmoins à être éprouvées par des données empiriques plus systématiques, permettant d'évaluer la distribution effective des fonctions mnésiques selon les langues mobilisées. Dans ce contexte, les travaux de Pavlenko (2012, 2017) apportent un éclairage conceptuel précieux sur les asymétries expressives observées dans notre corpus, notamment en distinguant de façon nette le traitement cognitif et le traitement affectif du langage. S'inscrivant dans le cadre des théories de l'évaluation, en anglais *appraisal theories* (Scherer, 2009), Pavlenko définit le traitement affectif comme « des réponses somatoviscérales déclenchées par une évaluation automatique de stimuli verbaux, qui peuvent ou non se manifester comme sentiments subjectifs à un niveau cognitif supérieur » (2012 : 409, trad. n.s.). Dans cette perspective, une langue émotionnellement saillante est susceptible d'activer la mémoire émotionnelle implicite, indépendamment de son statut formel, et d'engendrer des réponses affectives incarnées — perceptives, physiologiques ou discursives — sans nécessairement passer par une élaboration consciente.

Les résultats de notre étude viennent étayer ce modèle : les récits en langue *in esse* sont globalement plus marqués par des indices verbaux et non verbaux de reviviscence émotionnelle. Ces observations sont en accord avec plusieurs recherches psychophysiologiques ayant montré que les langues apprises précocement, ou fréquemment mobilisées dans des contextes à forte charge émotionnelle, induisent des réponses somatoviscérales plus marquées face à des stimuli émotionnels ou tabous. Ces réponses physiologiques incluent notamment une élévation de la conductance électrodermale (ang. *galvanic skin response*), une augmentation du rythme cardiaque ainsi qu'une mobilisation accrue du système nerveux autonome. Les études de Harris, Ayçiçeği & Gleason (2003) et de Caldwell-Harris & Ayçiçeği-Dinn (2009) ont démontré que ces effets étaient significativement amplifiés lorsque les stimuli émotionnels — en particulier les injures, les termes tabous ou les expressions affectives — étaient présentés dans une langue acquise précocement ou associée à un vécu émotionnel riche. Dans les protocoles expérimentaux mobilisés, les participants bilingues manifestaient des réactions somatoviscérales plus marquées face aux stimuli en L1 qu'en L2, indépendamment de leur compétence linguistique déclarée ou de leur usage actuel de la langue.

Ce résultat suggère que la capacité d'une langue à activer la mémoire émotionnelle implicite repose non seulement sur son accessibilité cognitive, mais aussi sur son enchâssement dans des systèmes mnésiques incarnés, tels que la mémoire perceptive (sons, intonations) et la mémoire épisodique (souvenirs situés). Si ces études utilisent la terminologie L1/L2, leur portée empirique rejoint nos observations sur la distinction entre langue *in esse* et langue *in fieri*. En

effet, les langues mobilisées dans ces expériences, bien qu'identifiées comme L1, présentent les caractéristiques d'une langue *in esse* en ce qu'elles sont fréquemment coactivées avec des épisodes à forte charge affective²⁹³.

À l'inverse, les langues faiblement investies émotionnellement produisent des réponses physiologiques atténuées, ce qui correspond aux effets observés en langue *in fieri* dans notre corpus : une expressivité plus distanciée, une moindre activation perceptive, et une prévalence de stratégies discursives de mise à distance. Ces résultats convergents renforcent ainsi l'idée que la distinction entre *in esse* et *in fieri* ne renvoie pas à une hiérarchie fixe ou à un critère d'âge d'acquisition, mais à un degré d'enchâssement mnésico-affectif différencié, qui module la capacité de chaque langue à générer une reviviscence incarnée.

Ces processus contribuent à expliquer pourquoi, dans notre corpus, certaines langues *in esse* suscitent une reviviscence plus intense que la langue du contexte événementiel, et pourquoi l'activation émotionnelle en langue *in fieri* demeure souvent plus diffuse, partielle ou filtrée. En croisant ces résultats avec ceux d'autres études, il apparaît que le pouvoir de réactivation émotionnelle d'une langue dépend moins de son degré de maîtrise ou de sa chronologie d'appropriation, que de son degré d'enchâssement mnésique et affectif, tel que conceptualisé dans notre cadre, qui distingue entre langue *in esse* et langue *in fieri*.

Ces données empiriques permettent d'interpréter plus finement certaines variations expressives observées dans les corpus, notamment entre deux langues *in esse*. Lorsqu'un locuteur dispose d'un double ancrage subjectif, la différence d'intensité émotionnelle ne résulte pas nécessairement d'une dissymétrie d'apprentissage, mais peut renvoyer à des contextes de socialisation différenciés, à des fonctions discursives distinctes ou à des histoires affectives spécifiques. La dissymétrie expressive observée ne remet donc pas en cause le statut *in esse* de l'une ou l'autre langue, mais révèle plutôt une asymétrie dans l'implication affective, la mémoire autobiographique et les réseaux mnésiques sollicités.

L'analyse croisée des modèles SPI et MNESIS, des études psychophysiologiques existantes et des résultats issus de notre corpus confirme que la capacité d'une langue à soutenir la mise en récit d'un vécu traumatique dépend moins de son statut formel (L1/L2) que de son inscription différenciée dans les réseaux mnésiques et affectifs du locuteur. En ce sens, la

²⁹³ Cela étant dit, le rapprochement opéré entre la L1 (entendue comme langue acquise précocement) et la langue *in esse* ne doit pas être interprété comme une équivalence systématique. Une langue acquise ultérieurement, voire tardivement (L2), peut-elle aussi accéder au statut de langue *in esse*, dès lors qu'elle s'est stabilisée dans l'histoire biographique du locuteur, qu'elle est associée à des expériences affectivement marquantes, et qu'elle est intégrée aux routines interactionnelles quotidiennes. Les études psychophysiologiques évoquées plus haut ne remettent donc nullement en cause la possibilité d'un double rapport *in esse*. Au contraire, elles montrent que le traitement affectif en contexte bilingue repose moins sur une hiérarchie objective entre les langues que sur leur degré d'incorporation dans les systèmes mnésiques autobiographiques. Le *sentiment linguistique* partagé entre deux langues n'exclut pas pour autant des nuances expressives : celles-ci peuvent être ténues ou plus marquées, selon la dynamique de coactivation émotionnelle et le poids affectif conféré à chaque langue dans l'économie subjective du sujet.

distinction entre langue *in esse* et langue *in fieri* rend compte de dynamiques d'encodage et de réactivation spécifiques, fondées sur la densité de coactivation entre langue, mémoire et émotion.

Alors que la langue *in esse* favorise l'accès à une mémoire autobiographique incarnée et une narration expressive, la langue *in fieri* tend à engager un traitement contraint par une moindre consolidation mnésique. Or, ces asymétries ne traduisent pas une hiérarchie figée entre les langues, mais reflètent la manière dont chacune s'est ancrée — ou non — dans l'économie subjective du sujet, en fonction de son parcours, de ses usages et de son rapport au langage.

À partir de ces constats, il convient à présent de procéder à une discussion des dynamiques expressives observables dans les récits bilingues, en s'intéressant aux processus de mise en discours et aux formes de reconstruction mobilisées par les locuteurs.

3. Dynamiques expressives et reconstruction bilingue

Si la mise en récit d'un événement traumatique engage toujours un travail de formulation et d'exposition, ce travail prend une dimension singulière lorsqu'il se déploie dans un contexte plurilingue. L'alternance ou la coexistence de deux langues ne modifie pas uniquement la forme du récit : elle en redessine les conditions d'émergence, les seuils d'énonciation et les régimes d'engagement subjectif.

Dans ce contexte, les développements précédents ont permis de dégager et interpréter un certain nombre de régularités dans l'expression du trauma en contexte bilingue, en mettant en lumière l'influence du statut subjectif de la langue mobilisée — *in esse* ou *in fieri* — sur la densité mnésique, la charge affective et la structuration discursive du récit. Ces constats, fondés sur une articulation étroite entre modèles cognitifs, approches pragmatiques et cadre néoténique, ont permis de décrire les asymétries expressives observables entre langues subjectivement incorporées et langues encore en cours d'appropriation. Toutefois, pour saisir pleinement la portée de ces dynamiques, il convient désormais de les réinscrire dans un cadre plus large, où la mise en récit du trauma ne se réduit pas à une opération de remémoration, mais participe à un processus de reconstruction à la fois discursif, subjectif et interactionnel.

La présente section propose ainsi d'explorer comment le travail narratif engagé par les locuteurs articule différentes dimensions du dire, du corporel et du langagier, et peut contribuer, en creux, à éclairer certaines modalités du travail thérapeutique.

La première section interroge ainsi les conditions de possibilité du *dire traumatique* à travers les notions de *vouloir-dire*, *pouvoir-dire* et *savoir-dire*. Ces trois dimensions, souvent dissociées dans le cadre d'une parole contrainte par l'indicibilité, trouvent dans le récit bilingue un espace de tension mais aussi de recomposition. En articulant des approches pragmatiques et

des perspectives issues des thérapies narratives, ce premier temps vise à éclairer les obstacles et les ressources du sujet parlant face à l'événement traumatique. La seconde propose une lecture croisée des manifestations verbales et non verbales observées dans les récits, à partir des échelles SPLIT-10 et NV-SPLIT-10. Elle met en évidence que le corps ne se limite pas à accompagner le langage, mais peut devenir un vecteur expressif autonome, notamment lorsque la parole se fragilise sous l'effet de la sidération ou de la surcharge affective. L'enjeu est alors de montrer comment langue et corps interagissent dans la verbalisation du trauma, tantôt en synergie, tantôt en décalage, et comment cette interaction module la dynamique expressive du récit. Enfin, la troisième section engage une réflexion théorique sur les cadres classiques du bilinguisme, en particulier sur les notions de *bilinguisme coordonné* et *bilinguisme subordonné*. À partir des données recueillies, il s'agira d'en proposer une redéfinition, plus ajustée aux réalités subjectives observées dans les récits traumatiques, en intégrant des paramètres tels que le *sentiment linguistique*, le degré d'enchâssement mnésique et l'asymétrie expressive entre langues mobilisées.

À travers ces trois axes, il s'agit donc d'approfondir la compréhension des récits traumatiques bilingues non seulement comme lieux d'expression, mais aussi comme espaces de remaniement subjectif. En interrogeant les conditions du dire, les interactions entre langage et corporéité, et les modèles de structuration bilingue eux-mêmes, cette section vise à éclairer les ressorts expressifs qui sous-tendent la mise en récit du trauma, tout en esquisant les contours d'une lecture renouvelée du bilinguisme dans ses dimensions psychiques, narratives et cliniques.

3.1 Dire le trauma : entre vouloir-dire, pouvoir-dire et savoir-dire

L'ensemble des arguments présentés jusqu'ici a permis de mettre en évidence le rôle central du *sentiment linguistique* dans les dynamiques d'expression traumatique en contexte bilingue. Conçu comme un indicateur subjectif d'incorporation et de résonance affective à l'égard d'une langue, ce sentiment se construit au croisement de plusieurs facteurs : l'intuition énonciative, le contexte d'apprentissage, les modalités d'usage quotidien, et la coïncidence plus ou moins étroite entre la langue mobilisée dans la verbalisation et le contexte du vécu. Ce rapport différentiel à la langue en fonction de son statut *in esse* ou *in fieri* modifie les conditions d'accès aux ressources mnésiques, la charge affective associée aux souvenirs, ainsi que les configurations discursives observables lors de la narration.

Or, cet ancrage linguistique différentiel ne détermine pas seulement ce qui peut être dit, mais aussi ce qui est ressenti comme dicible et ce qui est effectivement formulé. C'est à l'articulation de ces trois dynamiques que renvoie la triade *vouloir-dire, pouvoir-dire, savoir-dire*, que nous proposons ici comme grille d'interprétation des tensions expressives observées

dans les récits : si le *vouloir-dire* engage avant tout la disposition subjective à entrer dans l'acte de narration, et le *pouvoir-dire* la capacité à soutenir l'investissement affectif que cet acte suppose, le *savoir-dire*, quant à lui, convoque des compétences linguistiques plus techniques, parfois mises à l'épreuve lorsque la langue mobilisée est encore en cours d'appropriation. Chacun de ces pôles, loin de renvoyer à une simple capacité individuelle, engage une économie psycholinguistique dans laquelle la langue et la cognition se répondent pour structurer l'acte même de dire le trauma.

La discussion qui suit se déploiera en quatre temps : nous reviendrons d'abord sur la notion de *vouloir-dire*, envisagée à la fois comme permissivité linguistique et impulsion subjective ; nous examinerons ensuite le *pouvoir-dire*, entendu comme la configuration particulière que prend la verbalisation en contexte traumatique ; nous aborderons également le *savoir-dire*, qui engage les compétences linguistiques et leur rôle dans l'actualisation du récit ; enfin, nous considérerons la reconstitution du *vouloir-dire* dans le cadre des thérapies narratives, où la mise en récit devient un levier de transformation et de distanciation du vécu.

3.1.1 Le *vouloir-dire* entre permissivité linguistique et cognitive

Dans le cadre de notre travail de recherche, le *vouloir-dire* ne renvoie pas seulement à une impulsion intérieure ou à un désir de dire : il suppose également que la langue elle-même autorise cette mise en mots. Il convient donc de distinguer deux plans complémentaires : un *vouloir-dire* subjectif, ancré dans le besoin ou l'élan de dire, et un *vouloir-dire* linguistique, défini en néoténie linguistique comme la permissivité propre à chaque langue à formuler ou non certains types d'énoncés. C'est ce second plan que nous abordons d'abord ici.

Comme exposé dans le premier chapitre de ce travail de recherche, le *vouloir-dire* désigne, en néoténie linguistique, un potentiel énonciatif régulé par la langue elle-même. Il s'agit d'une catégorie mentale prédiscursive, qui délimite ce que la langue rend possible ou impossible à formuler dans une situation donnée. Selon Bajrić (2013), le *vouloir-dire* correspond à

« l'ensemble d'éléments qui sont d'ordre mental et par lesquels la langue incite le locuteur à choisir tel type d'énonciation (le dire) et d'énoncé (le dit) plutôt que tel autre » (Bajrić, 2013 : 315)

Ce cadre repose sur un principe fondamental de permissivité linguistique : chaque langue, en fonction de son système et de ses contraintes internes, oriente ce qui peut être formulé, ce qui est préféré, ce qui est évité — et ce qui, dans certaines configurations, ne se dit pas, sans que cela implique pour autant une inhibition psychique ou une censure sociale. Dans cette perspective, le *silence des langues* — défini comme l'absence de formulation déterminée par la langue elle-même — constitue une forme spécifique de non-dit : un *vouloir-dire* non activé, qui signale non

pas l'absence d'intention, mais l'indisponibilité structurelle de certaines formulations dans une langue donnée à un moment donné du parcours subjectif (*ibid.*).

L'analyse de notre corpus met en lumière une conformité quasi systématique entre le *vouloir-dire* linguistique et la langue mobilisée lorsque celle-ci est une langue *in esse*. Dans ces récits, la narration se déploie en adéquation avec les potentialités énonciatives propres à la langue, traduisant une continuité entre ce que la langue rend possible et ce que le locuteur parvient à formuler. À l'inverse, dans les récits en langue *in fieri*, nous relevons plusieurs cas de non-conformité au *vouloir-dire* : la narration s'y trouve affectée par des interférences qui conduisent à l'apparition de structures conformes à la langue *in esse*, mais non à la langue *in fieri*. Dans ces configurations, l'effort de dire ne se heurte pas à un refus subjectif, mais à une discordance entre les potentialités énonciatives de la langue mobilisée et celles déjà intériorisées dans l'autre langue.

Dans le cas des récits traumatiques, le *vouloir-dire* au sens néoténique vient se confronter à un autre type de *vouloir-dire*, entendu ici comme élan intentionnel vers la parole. Le locuteur éprouve la nécessité de dire, de faire advenir l'événement traumatique à la langue, mais cette impulsion se trouve souvent entravée par une impossibilité de mise en mots. Ce phénomène ne relève ni d'un déficit de compétence ni d'un refus conscient de parler ; il s'inscrit dans une configuration psychique et discursive particulière, décrite de manière récurrente dans la littérature clinique²⁹⁴.

Dans ce contexte, la dissociation entre *vouloir-dire de la langue* et *vouloir-dire du locuteur* (Meng, 2025) devient particulièrement saillante. Dans ce contexte, Meng (2025) propose d'envisager le comportement linguistique comme le produit d'une interaction entre *vouloir-dire* du locuteur et facteurs diachroniques : trajectoires de vie, expériences affectives, contextes d'usage et d'apprentissage. Dans notre perspective, le trauma agit précisément comme l'un de ces facteurs diachroniques majeurs : il peut suspendre, fragmenter ou rediriger l'élan énonciatif, jusqu'à entraver ponctuellement la capacité du sujet à mobiliser une langue pourtant disponible. Ainsi, la permissivité de la langue — ce qu'elle autorise à dire — n'est pas affectée par le trauma : le *vouloir-dire* de la langue reste pleinement opérationnel, y compris dans les zones les plus sensibles du discours. En revanche, c'est le *vouloir-dire* du locuteur, entendu comme la disposition subjective à activer cette permissivité, qui se trouve profondément altéré. La citation d'Auxéméry et Gayraud (2025) éclaire avec précision ce mécanisme d'entrave :

²⁹⁴ Herman (1992) identifie dans cette configuration une oscillation entre *remembrance* (fr. remémoration) et *speechlessness* (fr. incapacité de s'exprimer), où le souvenir subsiste sans pour autant accéder à une forme langagière. Pennebaker (1997) insiste sur le rôle thérapeutique du récit, mais rappelle que l'acte de mise en mots exige un minimum de cohérence symbolique, souvent compromise par le morcellement cognitif qui suit l'exposition traumatique. Ainsi, même lorsque le *vouloir-dire* est consciemment formulé, il ne peut se traduire en dire effectif, faute d'arrimage symbolique.

« S’émancipant d’autres typologies discursives, notamment du langage normal, le traumatisme psychique crée une expression linguistique singulière obéissant à des règles spécifiques. Les compétences linguistiques du sujet ne sont pas altérées. C’est leur utilisation, leur performance qui apparaissent empêchées : le sujet utilise le langage de façon normale dans l’absolu, sauf lorsqu’il essaie d’évoquer son traumatisme. [...] Lorsque la scène traumatique s’approche, le sujet reste figé par l’anomie traumatique, enserré des marques discursives de la répétition, le discours se désorganise. » (Auxéméry & Gayraud, 2025 : 91)

Ce gel discursif ne résulte donc pas d’une défaillance linguistique, mais d’un désajustement entre les structures disponibles et leur activation performative. La langue continue de proposer, mais le sujet ne peut plus — localement — en disposer. Le *vouloir-dire* du locuteur, bien que théoriquement maintenu, devient ainsi un *pouvoir-dire* mis à l’épreuve. Dans un cadre bilingue, cette tension se redouble : elle dépend non seulement de l’état affectif du sujet, mais aussi du statut linguistique et contextuel de la langue mobilisée. Les contextes d’encodage mnésique, de socialisation langagière ou de coïncidence entre langue et vécu (cf. section 6.2), jouent un rôle crucial dans la capacité du locuteur à investir une langue donnée pour raconter l’événement traumatique.

Ainsi, la mise en récit traumatique se joue dans la tension entre *vouloir-dire* et *pouvoir-dire*. En langue *in esse*, le *vouloir-dire* de la langue et celui du locuteur convergent généralement, mais l’action du trauma comme facteur diachronique peut entraver l’actualisation de cet élan et provoquer le passage au *pouvoir-dire*. En langue *in fieri*, la permissivité formelle de la langue demeure disponible, mais les épisodes de non-conformité au *vouloir-dire* de cette langue — souvent marqués par l’intrusion de structures issues de la langue *in esse* — fragilisent la conformité structurelle. Pourtant, le *vouloir-dire* du locuteur y apparaît parfois moins entravé par la charge affective, ce qui peut favoriser une continuité discursive relative, même au prix d’une expressivité réduite. Ces décalages montrent que l’énonciation ne dépend pas uniquement de la permissivité de la langue, mais de la manière dont le sujet peut actualiser ou non cette permissivité dans un contexte affectivement contraint.

Toutefois, plusieurs travaux rappellent que le *vouloir-dire*, entendu comme élan intentionnel, reste actif malgré les entraves. Dans une perspective existentielle, Verneris (2020) souligne que le témoignage traumatique révèle, même face à l’irreprésentabilité partielle du vécu, un besoin de mise en forme et de nomination, fût-ce au prix de détours ou de reformulations. Ce *vouloir-dire* ne disparaît donc pas : il persiste, mais se déplace vers d’autres modes d’expression, que nous nommons *pouvoir-dire*. Busch & McNamara (2020) prolongent ce constat en montrant que la langue devient à la fois véhicule et victime du trauma, marquée par ses discontinuités, ses reconfigurations expressives et ses empêchements narratifs. Paradoxalement, ce sont précisément les failles du discours — répétitions, silences, ruptures syntaxiques — qui rendent perceptible ce qui ne peut encore se dire. Ce mécanisme peut être

synthétisé dans le schéma suivant, qui illustre la manière dont le *vouloir-dire* du locuteur, pris entre la permissivité de la langue et l'impact du trauma, se transforme en *pouvoir-dire* :

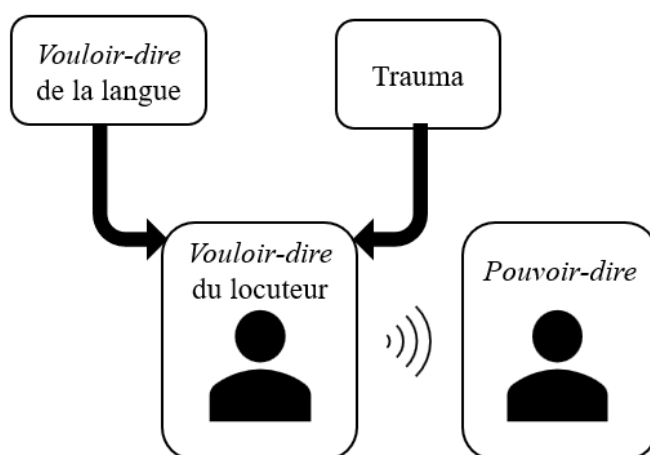


Figure 15. Le passage du *vouloir-dire* du locuteur au *pouvoir-dire*

La représentation graphique du passage du *vouloir-dire* au *pouvoir-dire* met en évidence trois relations principales. D'une part, le *vouloir-dire* de la langue, figuré à gauche, alimente directement le *vouloir-dire* du locuteur : la langue conserve sa permissivité, même face au trauma. D'autre part, le trauma agit comme un facteur externe qui affecte le *vouloir-dire* du locuteur en limitant son actualisation. Enfin, le *vouloir-dire* du locuteur, placé au centre, se transforme en *pouvoir-dire* : la production du discours reste possible, mais sous contrainte. Le passage visuel du centre vers la droite traduit ce déplacement, où l'élan énonciatif initial persiste mais doit composer avec les effets du trauma.

Les données de notre corpus confirment cette tension. En langue *in esse*, la narration se déploie en conformité avec le *vouloir-dire* de la langue, mais l'action du trauma comme facteur diachronique entrave le *vouloir-dire* du locuteur et reconfigure son passage au *pouvoir-dire*, de manière variable selon la langue mobilisée. En langue *in fieri*, la conformité au *vouloir-dire* de la langue n'est pas toujours assurée en raison d'interférences avec la langue *in esse*, mais le *vouloir-dire* du locuteur y apparaît moins affecté par la charge traumatique, ce qui permet parfois une continuité narrative relative, quoique moins saturée d'indices linguistiques et comportementaux.

3.1.2 Le *pouvoir-dire* comme configuration de la verbalisation traumatique

Les observations que nous venons d'exposer invitent à préciser une notion centrale : le *pouvoir-dire*. Comme l'indiquent Auxéméry et Gayraud (2025), le trauma n'altère pas les compétences linguistiques, mais en empêche ponctuellement l'actualisation performative : la langue demeure disponible, mais son emploi se désorganise lorsque l'événement est évoqué. Le *pouvoir-dire* ne renvoie donc pas à une compétence linguistique, mais à la possibilité effective d'activer les

ressources d'une langue dans un contexte marqué par le trauma. Dans les récits bilingues, cette possibilité se module selon le statut de la langue : en langue *in esse*, elle est souvent fortement affectée par la charge émotionnelle associée au vécu ; en langue *in fieri*, cette charge émotionnelle tend à être plus atténuée et peut, dans certains cas, se trouver partiellement redirigée ou modulée par des paliers d'appropriation linguistique, qui orientent la forme et l'intensité de l'expression.

Ainsi, le *pouvoir-dire* peut être défini comme une configuration spécifique de l'énonciation traumatique, où la mise en mots demeure possible mais se réalise sous contrainte. Il ne s'agit pas d'une capacité stable, mais d'un régime discursif situé, dans lequel les ressources linguistiques restent disponibles tout en étant difficilement activables lorsque le souvenir est convoqué. Le dire se construit ainsi dans un équilibre fragile : il advient, mais au prix de désorganisations, de suspensions ou de détours qui témoignent de la tension entre disponibilité et entrave. En ce sens, le *pouvoir-dire* constitue l'espace où se joue l'actualisation effective du récit traumatique, entre ce que la langue autorise à dire (*vouloir-dire*) et ce que le locuteur est en mesure de formuler (*savoir-dire*).

Dans les rapports *in esse*, le *pouvoir-dire* tend à se manifester par une forte coïncidence entre disponibilité affective, mémoire autobiographique et ressources discursives. Toutefois, cette convergence n'est pas uniforme : la charge émotionnelle liée au vécu peut également fragiliser l'équilibre narratif et contraindre l'actualisation du dire. Dans les rapports *in fieri*, la configuration est différente : l'absence d'encodage mnésique profond et la présence de fragilités morphosyntaxiques ou lexicales peuvent limiter la fluidité discursive. Mais ces limites n'impliquent pas toujours un effondrement du *vouloir-dire* et le passage systématique à la dimension du *pouvoir-dire* ; elles traduisent parfois une reconfiguration de celui-ci. Le récit peut alors se déployer sous des formes ajustées — simplification, reformulation, recours à des éléments non verbaux — qui témoignent d'une adaptation à une contrainte de nature linguistique. Cette configuration peut en outre favoriser une certaine mise à distance émotionnelle, atténuant la saturation affective et rendant la narration plus accessible malgré les restrictions formelles. Le *pouvoir-dire* apparaît ainsi moins comme une donnée stable que comme une configuration variable, modulée différemment selon que la langue mobilisée relève d'un rapport *in esse* ou *in fieri*.

3.1.3 Le *savoir-dire* et les limites de l'actualisation discursive

Il convient de noter que, dans certains cas, une troisième variable vient s'ajouter à la tension entre *vouloir-dire* et *pouvoir-dire* : le *savoir-dire*. Celui-ci ne désigne pas seulement la possession de ressources linguistiques abstraites, mais leur capacité effective à être mobilisées

dans la production du discours. Il correspond donc à une compétence d'actualisation, à l'articulation entre lexicale, morphosyntaxe et organisation discursive, et peut se trouver fragilisé par des facteurs cognitifs ou contextuels.

Dans les récits en langue *in esse*, le *savoir-dire* est en principe stabilisé : les ressources linguistiques sont disponibles, mobilisables de manière fluide et automatique. L'entrave représentée par le trauma produit un basculement vers le *pouvoir-dire*. L'indicibilité ne provient pas d'un manque de moyens linguistiques, mais de l'excès de charge affective qui déborde les capacités de formulation.

En langue *in fieri*, la situation est inversée : la charge émotionnelle tend à être atténuée par le filtre qu'impose une langue encore en cours d'appropriation, mais l'actualisation du dire se trouve entravée par les limites du *savoir-dire*. La recherche lexicale, les reformulations et l'instabilité discursive brouillent la frontière entre ce qui relève d'un déficit linguistique et ce qui procède d'un passage au *pouvoir-dire*. Dans le premier cas, qui concerne une entrave liée au *savoir-dire*, le locuteur demeure malgré tout dans le champ du *vouloir-dire*, sans nécessairement basculer vers une expression contrainte par l'action du trauma en tant que facteur agissant sur le *vouloir-dire* du locuteur. La figure ci-dessous illustre ce cas de figures :

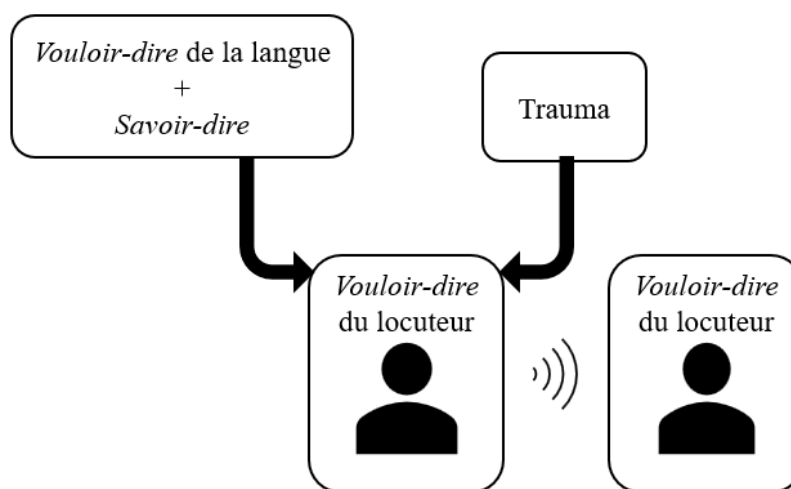


Figure 16. L'influence du *savoir-dire* sur le *vouloir-dire* du locuteur

La figure 16 représente le cas particulier où l'entrave provient du *savoir-dire*. Dans cette configuration, le locuteur reste dans le champ du *vouloir-dire*, car les difficultés proviennent avant tout d'un déficit linguistique (instabilité lexicale, reformulations syntaxiques, hésitations discursives). Contrairement à la langue *in esse*, où l'obstacle majeur réside dans le passage du *vouloir-dire* au *pouvoir-dire* sous l'effet direct du trauma, la langue *in fieri* illustre une situation où l'actualisation peut être freinée par les limites du *savoir-dire*, sans pour autant conduire automatiquement à une expression contrainte. Ce modèle met ainsi en évidence une différence structurante entre les deux rapports : en *in esse*, c'est la charge émotionnelle qui fragilise

l'actualisation ; en *in fieri*, ce sont les fragilités linguistiques qui peuvent également brouiller la frontière entre un *vouloir-dire* et *pouvoir-dire*.

Or, la confusion entre déficit linguistique et véritable entrave énonciative apparaît de manière récurrente dans les récits en langue *in fieri*. Elle se manifeste surtout dans les zones d'appropriation partielle, où l'effort de formulation sollicite fortement la mémoire de travail au moment même où surgit le contenu affectif du trauma. Ce chevauchement produit des interférences entre la composante cognitive (mise en mots) et la composante émotionnelle (reviviscence), donnant lieu à des récits fragmentés, parfois linéaires et factuels, mais appauvris dans leur dimension corporelle et sensorielle. Dans une perspective néoténique, le *savoir-dire* apparaît ainsi comme une compétence évolutive, inscrite dans un rapport différentiel aux langues : stabilisée en langue *in esse*, encore fragile et en construction en *in fieri*. Entre ces deux pôles, il existe une zone grise où les trois dimensions — *vouloir-dire*, *pouvoir-dire* et *savoir-dire* — s'entrecroisent et s'interfèrent, configurant l'expérience subjective de l'indicible dans la narration traumatique.

Dans cette perspective, l'articulation entre *vouloir-dire*, *pouvoir-dire* et *savoir-dire* permet d'éclairer les dynamiques expressives identifiées. Comme souligné par Pavlenko (2008), ce qui rend l'analyse des récits bilingues si complexe, c'est la nécessité de les faire émerger dans deux langues différentes, ce qui implique une double activation de la mémoire autobiographique et des ressources linguistiques :

« What makes elicitation of bilinguals' narratives particularly challenging is the fact that “the same” narratives have to be elicited twice, once in each of the bilingual's languages » (Pavlenko, 2008 : 313)

Cette remarque trouve un écho direct dans notre approche : les récits traumatiques bilingues mobilisent des agencements distincts du *vouloir-dire* de la langue (conformité au potentiel linguistique), du *vouloir-dire* du locuteur qui devient *pouvoir-dire* (capacité à verbaliser un contenu affectivement chargé), et du *savoir-dire* (compétence linguistique actualisée dans un contexte donné). Chaque récit constitue ainsi un point d'équilibre instable entre ces trois dimensions, constamment réajusté selon la langue et l'état subjectif du locuteur.

3.1.4 La reconstitution du *vouloir-dire* au prisme des thérapies narratives

Afin de proposer une discussion plus complète des résultats, il est pertinent de croiser la triade *vouloir-dire*, *pouvoir-dire*, *savoir-dire* avec les fondements des thérapies narratives évoqués au Chapitre II. Cette articulation permet de situer les récits traumatiques bilingues non seulement comme productions discursives marquées par des contraintes linguistiques et affectives, mais

aussi comme des espaces de reconstruction subjective, où l'équilibre instable entre les trois dimensions contribue à reconfigurer l'expérience vécue.

Issue des travaux fondateurs de White & Epston (1990), cette approche considère que la reformulation du récit de vie favorise une réappropriation du vécu et desserre l'emprise du trauma. Le cœur de cette démarche repose sur une conception active et relationnelle du langage : parler, c'est (se) transformer. Le langage n'est pas ici un simple canal de transmission, mais un vecteur de restructuration identitaire. Comme le rappelle Mori (2019), les thérapies narratives promeuvent une identité fluide et évolutive, en cohérence avec le modèle de la néoténie linguistique, qui postule une plasticité cognitive et langagière maintenue dans le temps. Dans cette optique, la langue *in fieri* peut apparaître comme un levier possible de reconfiguration : en tant qu'espace non encore saturé par le trauma, elle offre un lieu d'énonciation potentiellement distancié, propre à favoriser un certain degré d'extériorisation.

Cette hypothèse entre en résonance avec l'un des principes fondamentaux des thérapies narratives : l'externalisation du problème. White & Epston (1990) décrivent ce processus comme une opération de détachement qui consiste à représenter la souffrance comme une entité extérieure, permettant au sujet de se désidentifier partiellement de son symptôme. Dans notre corpus, certains récits en langue *in fieri* semblent refléter une dynamique comparable : le fait de mobiliser une langue qui n'est pas (encore) incorporée sur le mode biographique favorise une mise à distance narrative. Le trauma peut alors être relaté sans que le locuteur se confonde entièrement avec ce qui est raconté, même si cette distanciation demeure relative et contextuelle.

Ce déplacement, qui engage à la fois le plan sémantique et le plan identitaire, entre en résonance avec les critiques poststructuralistes du langage. Wittgenstein (1953), dans ses *Investigations philosophiques*, montre que la signification des mots est fondamentalement contextuelle : elle n'est ni fixe, ni purement référentielle, mais négociée dans l'usage. Cette perspective a été développée par Fairclough (1992), qui voit dans le langage un vecteur de pouvoir et de positionnement identitaire. Parler autrement, c'est être autrement. Ainsi, dès lors que le locuteur commence à dire, un basculement s'opère. Le *pouvoir-dire* — initialement inhibé par l'effet sidérant du trauma — réactive progressivement le *vouloir-dire* du locuteur, c'est-à-dire sa disposition subjective à se réapproprier son récit et à en redevenir l'agent. Comme l'ont montré Pennebaker et Seagal (1999), la manière dont un événement est raconté modifie son empreinte mnésique et émotionnelle. L'activation conjointe de l'hippocampe et du cortex préfrontal favorise l'organisation narrative, tandis que l'amygdale, impliquée dans la résonance émotionnelle, voit son activité diminuer lorsque le récit se stabilise dans un cadre discursif cohérent (Phelps et al., 2004 ; Lieberman et al., 2007). Ce phénomène confirme que la parole n'est pas seulement réflexive, mais constitutive : elle transforme l'expérience autant qu'elle la

relate. White & Epston (1990) insistent d'ailleurs sur cette continuité entre changement discursif et changement subjectif : modifier le langage, c'est altérer les significations attribuées aux expériences vécues, et donc potentiellement désamorcer la charge traumatique qui y est associée.

Par ailleurs, la narration en langue *in fieri* peut, dans certains cas, contribuer à une mise à distance émotionnelle, limitant la réactivation des affects associés. En favorisant une certaine externalisation du vécu, elle contribue à mettre à distance l'émotion sans occulter l'événement, en cohérence avec les principes fondateurs des thérapies narratives (White & Epston, 1990). Dans cette optique, reconstruire un récit dans une langue donnée revient donc à réorganiser les représentations psychiques associées à ce vécu.

C'est également ce que développent Auxéméry & Gayraud (2025), en posant que le traumatisme psychique constitue une « blessure du langage », au sens où il perturbe profondément les capacités de représentation du sujet. Dans leur perspective, les processus de production linguistique et les processus de représentation psychique obéissent à des mécanismes analogues : ce que le sujet comprend de lui-même et du monde dépend de ce qu'il est en mesure d'en dire. L'acte de parole ne se contente pas de refléter un état intérieur : il crée des représentations, il les agence, les modifie, les stabilise ou les déstabilise. Autrement dit, la verbalisation est en elle-même un acte représentationnel, qui porte en germe la possibilité de recomposition du vécu. Le sujet ne parle pas simplement de ce qu'il a vécu : c'est en le disant qu'il le comprend, qu'il en éprouve la portée, et qu'il peut en transformer les contours.

Dans le contexte du traumatisme, cette capacité représentationnelle de la langue se trouve atteinte non pas parce que la compétence linguistique disparaît mais parce que l'accès performatif à cette compétence se suspend localement dès que le souvenir traumatique s'approche. Le discours se désorganise, la narrativité se fige, la langue disponible ne parvient plus à être mobilisée²⁹⁵. Dès lors, le travail thérapeutique consiste à rétablir un accès effectif aux ressources expressives de la langue, afin que le sujet puisse à nouveau produire du sens et reconfigurer – entre autres d'un point de vue discursif – son vécu.

Appliquées au cadre néoténique, ces considérations se complexifient davantage : si chaque langue constitue une vision du monde spécifique, alors l'activation d'une langue donnée ne mobilise pas seulement un outil de communication, mais un ensemble structuré de représentations, de cadrages affectifs et de possibilités d'énonciation. Le travail de recomposition narrative en contexte bilingue ne consiste pas uniquement à déterminer la langue la plus

²⁹⁵ Ce processus est d'autant plus complexe en contexte bilingue, comme le rappellent Caldwell-Harris et Ayçiçeği-Dinn (2009), Dewaele (2010) ou Pavlenko (2008). Ces auteurs montrent que les dimensions affectives et représentationnelles du langage sont modulées par la langue mobilisée, sa charge émotionnelle, son contexte d'acquisition, et son ancrage biographique. Dans notre corpus, cette variabilité se traduit par des effets différenciés de la langue mobilisée sur la capacité à formuler un récit.

accessible ou la plus chargée émotionnellement. Il suppose de prendre en compte la dimension représentationnelle de chaque langue et la façon dont le sujet peut, selon son parcours, réactiver le souvenir sur les plans mnésique et affectif.

La prise en compte de cette dimension représentationnelle permet d'éclairer les tensions spécifiques qui traversent la triade *vouloir-dire* / *pouvoir-dire* / *savoir-dire* en contexte bilingue traumatique. En langue *in esse*, le *vouloir-dire* du locuteur s'aligne sur le *vouloir-dire* de la langue, mais peut être entravé par la charge affective liée au vécu. En langue *in fieri*, l'élan intentionnel demeure, mais il s'exprime dans une configuration marquée par des interférences structurelles et par une moindre coïncidence avec l'encodage mnésique. Le *pouvoir-dire* se module lui aussi différemment : en *in esse*, il peut être affecté par la saturation émotionnelle, tandis qu'en *in fieri*, il se maintient souvent dans des formes ajustées, moins saturées mais contraintes par les limites d'appropriation linguistique. Quant au *savoir-dire*, il peut orienter ou restreindre l'actualisation du récit selon le degré de maîtrise perçu, contribuant à renforcer ces décalages entre les langues²⁹⁶.

Au terme de cette exploration, il apparaît que la dynamique expressive des récits traumatiques bilingues repose sur une mise en tension permanente entre trois dimensions interdépendantes : le *vouloir-dire* du locuteur (disposition subjective à formuler), le *pouvoir-dire* (capacité à affronter l'exposition affective) et le *savoir-dire* (compétence linguistique activable dans une langue donnée). Cette triade ne se réduit ni à des capacités isolées ni à des traits stables : elle incarne des équilibres évolutifs, fragilisés ou réactivés selon la langue mobilisée, son statut subjectif, son degré d'appropriation et sa proximité avec l'expérience vécue. Dans les rapports *in esse*, ces trois dimensions tendent à converger, autorisant une narrativité plus incarnée ; dans les rapports *in fieri*, en revanche, cette convergence se fragmente, donnant lieu à des formes de narration entravée, déplacée ou fragmentaire — sans pour autant effacer l'intention de dire.

Or, ces tensions ne s'expriment pas uniquement par les mots. Lors même que la formulation verbale échoue, se suspend ou se détourne, d'autres manifestations viennent prendre le relais : gestes illustreurs, disfluences syntaxiques, orientations du regard, mais aussi pauses longues, silences et blocages prosodiques. Ces marqueurs traduisent une charge affective excédant les capacités d'encodage verbal. Ils participent ainsi d'un *vouloir-dire* relancé mais encore empêché — d'un dire en suspens, qui cherche sa forme sans encore l'atteindre.

²⁹⁶ Il convient toutefois de nuancer un point essentiel : la langue la moins chargée émotionnellement n'est pas nécessairement la plus efficace sur le plan thérapeutique. Elle peut faciliter un premier niveau d'expression, mais c'est bien dans la dynamique de reconstruction, permise par l'ancrage progressif du récit et la remobilisation des ressources expressives, que réside la portée transformative du langage. Comme le montrent les retours métalinguistiques de plusieurs participants, la langue émotionnellement distancée agit comme un tremplin, non comme une fin en soi. C'est donc moins la neutralité de la langue qui importe que la capacité du sujet à s'y projeter de manière suffisamment stable pour entamer une reprise discursive, même fragmentaire.

C'est à l'analyse fine de ces manifestations non verbales, telles qu'observées dans notre corpus à travers la grille NV-SPLIT-10, que sera consacrée la section suivante. En prolongeant la réflexion entamée ici, nous verrons comment le corps, le rythme, la prosodie et la gestualité peuvent, à leur manière, signifier ce que la langue peine à formuler — et révéler, en creux, les contours instables d'une parole en travail.

3.2 Langue, corps et trauma : une lecture croisée

Les volets précédents ont mis en évidence les effets différenciés du trauma selon la langue mobilisée, en montrant comment l'engagement affectif et la structuration du discours varient selon qu'il s'agisse d'une langue *in esse* ou d'une langue *in fieri*. Or, ces effets ne se limite pas aux formes verbales de l'expression : ils s'inscrivent également dans le corps du locuteur, de manière souvent concomitante ou complémentaire. Ainsi, les résultats de l'étude des manifestations non-verbales intra- et intersystémiques (cf. § 1.1 et 1.2), ont révélé une série d'indices comportementaux récurrents, apparaissant davantage aux moments de saturation émotionnelle ou de rupture discursive. Ces marqueurs traduisent une tension entre ce qui peut être formulé et ce qui s'impose malgré tout à l'expression et feront le sujet de la discussion qui va suivre.

Plusieurs travaux récents en neuropsychologie du trauma soulignent l'articulation étroite entre mémoire traumatique, activation corporelle et verbalisation. Comme le rappellent Tortora et Schechter (2025) :

« Contemporary trauma research describes traumatic memory involving a complex dialog between the brain, mind and body, which occurs both within and outside of the individual's conscious awareness [...]. »²⁹⁷ (Tortora & Schechter, 2025 : 2)

Cette citation met en lumière un point central de l'approche contemporaine du trauma : sa nature profondément multisystémique. En d'autres termes, la mémoire traumatique n'est pas localisée dans une seule instance psychique ou cérébrale, mais résulte d'un dialogue complexe entre le cerveau (substrat biologique), l'esprit (dimension subjective et représentative) et le corps (support expressif et régulateur). Cette dynamique se déploie à la fois dans la sphère consciente — à travers le souvenir formulé, l'émotion ressentie, le récit structuré — et dans des strates infra-conscientes, où s'inscrivent les empreintes mnésiques les plus précoces, parfois inaccessibles au langage ordinaire. Ainsi, le corps n'est pas un simple témoin du trauma : il en est un vecteur actif, parfois même l'unique canal d'expression lorsque les capacités discursives sont suspendues.

²⁹⁷ « Les recherches contemporaines sur le trauma décrivent la mémoire traumatique comme impliquant un dialogue complexe entre le cerveau, l'esprit et le corps, qui se déploie à la fois dans et en dehors du champ de conscience de l'individu [...]. » [Notre traduction]

Cette approche rejoint les thèses développées par Bessel Van der Kolk dans son ouvrage *The Body Keeps the Score*, où il affirme que tout trauma est fondamentalement préverbal (Van der Kolk, 2014 : 51). Ce postulat ne signifie pas que le trauma serait antérieur à toute forme de langage, mais que ses effets les plus profonds se logent dans des zones non représentées, ou non représentables verbalement au moment où ils surviennent. Le langage verbal, dans ces situations, cède alors la place à une mémoire incarnée, restituée par le biais de réactions corporelles autonomes, parfois incontrôlées : tremblements, fixité du regard, gestes illustateurs accentués et gestes d'auto-contact. Ces manifestations, observées de manière récurrente dans notre corpus, apparaissent notamment dans les récits en langue *in esse*. Le corps, alors, ne joue plus un rôle d'illustration : il exprime lui-même l'impossibilité de dire et fournit des indices sur l'état émotionnel de la personne.

Ce phénomène apparaît de manière saillante chez plusieurs participants. Ainsi, dans le récit de P01 en italien, *langue in esse* (cf. Chapitre V, § 1.1.1), les phases de reviviscence s'accompagnent à la fois de gestes illustateurs, qui soutiennent la description de la scène, et de gestes d'auto-contact, qui traduisent un état d'inconfort corporel. Chez P20, la scène de l'impact donne lieu à un geste illustateur reproduisant le bruit, avant que ne s'accroissent les gestes d'auto-contact et illustateurs : les premiers assurant une fonction régulatrice, les seconds mimant certains éléments de la scène. Dans les deux cas, les gestes viennent ainsi prolonger ou suppléer la verbalisation, inscrivant l'intensité expressive non pas dans le seul discours, mais aussi dans la dimension corporelle du récit.

En d'autres termes, lorsque les structures langagières échouent à accueillir la charge mnésique — en raison d'un excès d'affect, d'une désorganisation cognitive, ou d'un déficit de ressources verbales — le corps devient l'interface expressive du trauma, obéissant à une logique propre, hors contrôle conscient. Dans le cadre de notre travail, cette dynamique corporelle apparaît comme un indice de reviviscence non verbale, souvent en co-occurrence avec des formes discursives désorganisées ou des silences marqués. Le lien entre langue, corps et trauma ne peut donc être dissocié de cette articulation fondamentale entre mémoire implicite, inhibition langagière et activation somatique²⁹⁸.

Ainsi, au croisement des données théoriques, neurobiologiques et empiriques, il apparaît que l'expression traumatique ne saurait être réduite à sa dimension linguistique. Lorsqu'aucune

²⁹⁸ Ce constat est étayé par des travaux cliniques et neurobiologiques : en thérapie du trauma, une part essentielle de la communication passe par des indices non verbaux — gestes, posture, prosodie, mimiques — qui informent sur l'expérience interne lorsqu'elle n'est pas (ou pas encore) verbalisée (Ogden & Fisher, 2015 ; Ogden & Goldstein, 2016 ; Ogden, Minton & Pain, 2006). Parallèlement, la littérature sur le PTSD documente que les réactions corporelles constituent des marqueurs de charge traumatique et de dissociation (Lanius et al., 2010 ; Nijenhuis et al., 1996 ; Kienle et al., 2017), dans la continuité des modèles reliant mémoire traumatique et expression somatique (van der Kolk, 1994).

formulation verbale ne semble disponible, le corps prend le relais. Il parle, parfois malgré le locuteur, dans une expressivité parfois non intentionnelle mais éminemment signifiante. Cette dynamique justifie une lecture élargie de l'acte de dire, qui intègre les manifestations non verbales comme formes d'élocution à part entière.

3.2.1 Expression et expressivité en contexte traumatique bilingue

L'extension du dire vers le corps ouvre la voie à une interrogation plus large sur l'articulation entre expression et expressivité en contexte traumatique. Pour interpréter ces configurations hybrides de la parole et du geste, il semble pertinent de mobiliser l'équation *expression + expressivité = 1*, formulée par Gustave Guillaume, selon laquelle tout énoncé — verbal ou non verbal — constitue un point d'équilibre entre une pensée en formation et une mise en acte articulatoire. Dans cette perspective, le mot, mais aussi tout signe expressif, devient le lieu d'une tension entre structure et surgissement, entre grammaticalité et affect. Cette équation, revisitée ici dans une optique néoténique, permet de penser les régimes d'expression traumatique comme des dynamiques évolutives, modulées par le statut subjectif de la langue, la charge émotionnelle de l'événement et les contraintes psycholinguistiques du locuteur.

Appliquée aux manifestations non verbales, cette équation éclaire les données recueillies dans notre corpus. Plusieurs indices observés (fixité du regard, tremblements, gestes inachevés, tensions corporelles) ne traduisent pas simplement un affect en excès : ils signalent un déséquilibre entre le *vouloir-dire*, le *pouvoir-dire* et le *savoir-dire*, déséquilibre que l'expressivité corporelle tente de compenser. On observe en effet que lorsque l'expression verbale se fragilise — qu'elle soit empêchée par la sidération, fragmentée par la douleur ou freinée par les limites linguistiques —, l'expressivité tend à se déplacer vers d'autres canaux, en particulier les mimiques, les gestes, la prosodie ou les postures.

Ce phénomène s'observe à plusieurs niveaux. Au niveau du locuteur, les manifestations non verbales permettent d'inférer l'état mental et émotionnel du sujet, mais aussi les zones de tension entre ce qu'il souhaite dire et ce qu'il parvient à formuler. Cette tension est particulièrement perceptible dans les cas où les hésitations linguistiques (liées au *savoir-dire*) sont accompagnées d'une agitation corporelle significative (liée au *pouvoir-dire*). Au niveau du discours, ces indices marquent souvent les séquences les plus chargées émotionnellement, là où le langage trébuche. La montée en expressivité gestuelle et prosodique y signale un effort de maintien du dire, malgré l'instabilité de la parole. Enfin, au niveau de la langue mobilisée, on observe que les récits produits en langue *in esse* activent plus fréquemment ces marqueurs expressifs, ce qui suggère une coïncidence plus étroite entre vécu affectif et ressenti linguistique.

Inversement, en langue *in fieri*, ces manifestations sont souvent davantage liées à l'effort de formulation qu'à l'émotion elle-même — bien que cette dissociation ne soit jamais absolue.

Or, cette lecture guillaumienne appelle une précaution théorique. Dans la perspective psychomécanique de Guillaume, la stylistique s'inscrit dans la structure interne du système linguistique : elle correspond à la manière dont le locuteur mobilise — de façon consciente ou non — les paramètres formels de la langue pour produire un énoncé. Dans le contexte du récit traumatique, cette conception trouve ses limites. Loin d'une mise en œuvre rationnelle de ressources expressives, nous sommes ici confrontés à une parole affectée, souvent désorganisée, où l'intention se heurte à des résistances internes. Le *vouloir-dire* du locuteur, rappelons-le, n'est jamais pleinement disponible ; il se recompose à partir du *pouvoir-dire*, lorsque celui-ci peut émerger.

Dès lors, c'est plutôt du côté de Bailly (1909) que cette problématique trouve un prolongement fécond. En centrant la stylistique sur les affects individuels, les états émotionnels et les adaptations contextuelles, Bailly ouvre la voie à une conception plus souple et plus incarnée du style, apte à rendre compte des récits traumatiques. Ce cadre permet de considérer que lorsque l'expression s'efface — dans les silences, les ruptures syntaxiques, ou les gestes suspendus —, l'expressivité peut paradoxalement s'intensifier. Le déséquilibre entre les deux n'est pas un échec, mais une tentative de maintien du lien énonciatif dans un régime d'instabilité. Autrement dit, dans le récit traumatique, *expression* + *expressivité* ne tendent plus nécessairement vers un équilibre stylistique homogène, mais vers une forme expressive disloquée, où chaque canal participe — à sa manière — à la construction d'un dire fragmentaire mais actif.

Les données de notre corpus illustrent cette dynamique. Chez plusieurs participants, les récits produits en langue *in esse* présentent des pics d'expressivité non verbale au moment même où la parole s'effondre partiellement : mains contractées, haussements répétés des sourcils, gestes inachevés et fixité du regard coïncident avec des interruptions syntaxiques ou des répétitions contiguës. Ces manifestations témoignent d'un *vouloir-dire* persistant, logé dans le corps. En langue *in fieri*, en revanche, la réduction ou l'absence d'expressivité corporelle peut relever de plusieurs dynamiques : elle traduit parfois une distance accrue vis-à-vis des émotions, ou encore l'absence de besoin de compenser par le corps les manques de formulation ou de recourir à des gestes d'auto-confort.

Ces observations confirment que la triade *vouloir-dire* / *pouvoir-dire* / *savoir-dire*, initialement formulée pour rendre compte des dynamiques d'expression verbale, peut être étendue aux manifestations non verbales, à condition d'en redéfinir les contours fonctionnels.

3.2.2 Le non verbal comme espace du *vouloir-dire*, *pouvoir-dire* et *savoir-dire*

Dans une étude antérieure consacrée à l'analyse des récits traumatiques monolingues issus du documentaire *13 novembre : Fluctuat nec mergitur* (Paniz, 2024, à paraître), nous avons proposé une reformulation critique de la dichotomie classiquement établie entre communication non verbale et comportement non verbal, telle qu'elle fut énoncée par Wiener et al. (1972). Cette dichotomie, bien que fondatrice, ne permettait pas de rendre compte de la complexité des phénomènes observés dans les récits post-traumatiques. En réponse, nous avons introduit une trichotomie fondée sur deux critères : le degré de conscience mobilisé dans la production de l'indice, et son degré de contribution à la construction du sens — entendu ici dans une acception élargie, incluant la représentation de l'état émotionnel et psychique du locuteur. Cette trichotomie comprend, d'une part, la communication non verbale impropre, regroupant les indices non intentionnels, souvent réflexes ou automatiques, et généralement non signifiants en eux-mêmes (par exemple certaines unités rythmiques isolées) ; d'autre part, la communication non verbale à proprement parler, qui englobe des indices similaires du point de vue de la conscience, mais porteurs d'une valeur signifiante contextuelle, qu'ils soient intégrés ou non à l'acte de langage ; enfin, le comportement non verbal, constitué d'indices expressifs davantage conscients ou du moins intentionnellement articulés à l'effort de dire, qu'ils accompagnent ou non une production verbale.

Cette proposition s'inscrit dans le prolongement de la définition néoténique du comportement linguistique formulée par Bajrić (2013 : 312), selon laquelle il convient d'entendre par comportement linguistique « l'ensemble des attitudes énonciatives conformes au *vouloir-dire* de la langue, que le locuteur adapte à ses besoins énonciatifs ». En contexte traumatique, ces besoins se déplacent partiellement du verbal vers le corporel, et l'on observe une redistribution des charges expressives selon les modalités mobilisées. Cette redistribution s'explique notamment par la nature multisystémique du trauma, telle qu'elle a été décrite par Tortora et Schechter (2025), pour qui la mémoire traumatique se construit dans un dialogue permanent entre cerveau, esprit et corps, impliquant à la fois des processus conscients et infra-conscients. Le corps n'est plus simplement un support, mais un participant actif à l'élaboration du souvenir traumatique. Cette approche converge avec les thèses de Van der Kolk (2014) mentionnées *supra*, selon lequel les effets du trauma s'inscrivent de manière privilégiée dans des zones du psychisme non représentées verbalement au moment de l'événement, rendant le langage parfois inopérant. Dans de telles situations, une mémoire incarnée se substitue partiellement à la mémoire narrative, s'exprimant par le biais de manifestations corporelles telles que les tremblements, les fixités du regard, les gestes inachevés, les tensions musculaires ou les conduites d'auto-contact. Dans notre corpus, de telles manifestations apparaissent notamment

dans les récits en langue *in esse*, lorsque la charge émotionnelle atteint un seuil tel que la mise en mots devient difficile. Le corps, dans ces moments, ne vient pas illustrer un contenu verbal : il devient, à lui seul, une instance énonciative secondaire, voire principale.

À partir de ce constat, la triade *vouloir-dire* / *pouvoir-dire* / *savoir-dire* peut être redéployée à l'échelle non verbale, à condition de la mettre en tension avec la trichotomie décrite plus haut. En dehors du contexte traumatique, les trois composantes de cette trichotomie relèvent d'un *vouloir-dire* plus ou moins explicite du locuteur, en cohérence avec les normes interactionnelles propres à chacune de ses langues. Lorsque la langue mobilisée est une langue *in fieri*, la dimension du *savoir-dire* peut venir interférer dans les indices non verbaux — notamment dans les gestes illustateurs, les expressions faciales ou les mouvements de prospection — en raison d'un effort de formulation qui affecte simultanément le verbal et le corporel. Cependant, le *pouvoir-dire*, tel que nous l'avons défini dans sa version verbale — c'est-à-dire comme la capacité subjective à franchir le seuil d'exposition que suppose l'acte de narration traumatique —, ne peut être pleinement convoqué que dans les contextes où une telle exposition est en jeu, soit principalement dans les récits de trauma. Or, nous avons montré, dans la section précédente, que le *pouvoir-dire* ne pouvait se réduire ni à une compétence linguistique ni à une disposition affective temporaire, mais relevait d'un ajustement singulier entre mémoire affective, charge émotionnelle et symbolisation disponible. Dès lors, si l'on considère la transposition de cette dynamique au plan non verbal, il devient possible d'affirmer que le *pouvoir-dire* s'applique également à certains indices relevant de la communication non verbale impropre, à proprement parler, et du comportement non verbal, dès lors que ces indices deviennent signifiants d'un empêchement, d'un débordement ou d'une suppléance.

Dans cette optique, le comportement linguistique non verbal en contexte bilingue traumatique se constitue d'un ensemble de manifestations comportant les trois éléments de la trichotomie mentionnée, auxquels s'ajoute une quatrième dimension, transversale : celle du *pouvoir-dire*. Certains indices — tels que les gestes suspendus, les tensions corporelles ou les absences rythmiques — signalent une désactivation momentanée du *pouvoir-dire*, traduisant la saturation ou l'effondrement expressif du locuteur. D'autres indices, au contraire, témoignent d'un effort de relance : les gestes illustateurs, les auto-contacts répétés ou les micro-déplacements expressifs peuvent dans ce cas être interprétés comme des tentatives de suppléance, venant pallier les limites du verbal. Ces dynamiques sont d'autant plus saillantes en contexte bilingue que les langues mobilisées n'affectent pas de manière homogène les ressources corporelles. Certaines configurations langagières favorisent l'émergence d'indices non verbaux (par exemple en langue *in esse*), tandis que d'autres semblent les inhiber (souvent en langue *in fieri*), en raison d'un engagement émotionnel différentiel ou d'une focalisation accrue sur la

forme linguistique. Ainsi, la comparaison intra-individuelle entre les deux langues permet de révéler des écarts dans l'intensité et la distribution des manifestations non verbales, qui viennent renforcer ou moduler les asymétries déjà observées au niveau verbal.

3.2.3 Vers une conception multimodale du *comportement linguistique*

Ces observations permettent de reprendre et d'élargir la définition du comportement linguistique proposée par Meng (2025), selon laquelle toute production discursive — verbale ou non — procède de la convergence entre le *vouloir-dire* du locuteur et les contraintes diachroniques, culturelles et linguistiques qui structurent l'énonciation. Dans le champ non verbal, cette définition permet d'intégrer les trois composantes de la trichotomie en les articulant à la subjectivité du locuteur, aux habitus gestuels acquis dans chaque langue, et aux effets du trauma sur les canaux expressifs. En ce sens, les gestes, postures et modulations mimico-prosodiques ne sauraient être considérés comme des artefacts expressifs secondaires : ils participent à la dynamique énonciative de plein droit, en tant que formes signifiantes incarnées, susceptibles de révéler le rapport subjectif du locuteur à sa parole, à sa mémoire, et à ses langues.

La complémentarité et l'autonomie du geste dans cette dynamique sont soutenues par plusieurs travaux théoriques de référence. Kendon (2004) décrit le geste comme une « forme d'énoncé visible », soulignant sa capacité à porter seul une intention de signification. De son côté, McNeill (1992) le définit comme un « participant actif du langage et de la pensée », insistant sur sa double fonction : d'une part, accompagner et renforcer l'énoncé verbal (fonction complémentaire), d'autre part, exprimer des contenus mentaux ou affectifs que le langage verbal ne peut formuler (fonction autonome). Cette double fonction du geste apparaît avec une netteté particulière dans notre corpus, où de nombreux comportements non verbaux semblent osciller entre relais expressif et suppléance énonciative. Dès lors, l'analyse conjointe des indices verbaux et non verbaux permet de reconstruire, à partir de leurs fluctuations différentielles, les contours d'un langage traumatique bilingue, profondément multimodal.

Enfin, si l'on suit Kendon (2014), pour qui le langage, dans son ensemble, constitue un système sémiotique multimodal, il devient nécessaire d'en étendre l'application aux configurations de parole traumatique, notamment dans des contextes plurilingues. Les indices non verbaux, en interaction avec les productions verbales, donnent accès à la manière dont les locuteurs organisent leur dire en situation de contrainte. Plus encore, ils offrent une fenêtre sur la charge émotionnelle associée à chacune des langues mobilisées, en révélant des inflexions corporelles spécifiques, souvent imperceptibles à l'analyse linguistique seule. Le comportement linguistique non verbal devient ainsi un espace de co-énonciation, où se négocient les tensions

entre mémoire, corps et langage, et où s'articulent — parfois au-delà du verbal — les régimes d'expression les plus sensibles du *pouvoir-dire*.

Ainsi, l'ensemble des discussions menées dans cette section confirme que les manifestations non verbales observées dans les récits traumatiques bilingues ne peuvent être appréhendées comme de simples accompagnements expressifs du discours verbal. Elles doivent être intégrées à une dynamique énonciative élargie, où le *vouloir-dire*, le *pouvoir-dire* et le *savoir-dire* s'articulent de manière modulée selon la langue mobilisée, la charge émotionnelle de l'événement et les modalités expressives disponibles. En convoquant à la fois les cadres théoriques du trauma, les modèles du comportement linguistique et les données issues du corpus, nous avons montré que le comportement linguistique non verbal constitue un indicateur décisif du rapport subjectif du locuteur à son récit, à sa mémoire, et aux langues de son répertoire. La trichotomie entre communication non verbale impropre, communication non verbale à proprement parler et comportement non verbal, articulée à la triade néoténique du dire (*vouloir-dire*, *pouvoir-dire* et *savoir-dire*), a permis de rendre compte des régimes expressifs différenciés — verbaux et non-verbaux — qui émergent en contexte bilingue traumatique, selon que la langue mobilisée soit *in esse* ou *in fieri*.

Ces observations appellent désormais une mise en cohérence typologique des différentes tendances expressives identifiées dans notre corpus. C'est l'objet de la section suivante, qui s'attache à modéliser les formes de bilinguisme expressif en contexte traumatique à partir des couples notionnels proposés au Chapitre I — *bilinguisme lié* / détaché, *bilinguisme immanent* / transcendant, *bilinguisme hypotaxique* / parataxique —, afin de qualifier, de manière heuristique et différenciée, les profils de co-énonciation affectée observés dans les récits bilingues.

3.3 Vers une modélisation intégrée des récits bilingues traumatiques

Les résultats discutés dans les sections précédentes ont permis de dégager plusieurs régularités dans l'expression du trauma en contexte bilingue, notamment en ce qui concerne l'influence du statut de la langue mobilisée — *in esse* ou *in fieri* — sur la structuration du récit, la densité des marqueurs SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) et NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître), ainsi que sur la dynamique d'engagement affectif et cognitif du locuteur. Ces tendances se sont révélées relativement stables à travers les corpus intersystémiques et intrasystémiques, suggérant que les asymétries expressives observées ne relèvent pas d'un simple effet de compétence linguistique, mais d'un ajustement plus profond entre mémoire autobiographique, charge émotionnelle et pouvoir de dire. Ce constat s'inscrit dans une approche multisystémique du trauma (Tortora & Schechter, 2025 ; Van der Kolk, 2014), qui articule mémoire, langage et activation corporelle, et dans une perspective à la fois psycholinguistique

(Levelt, 1989 ; Paradis, 2004 ; Pavlenko, 2006 ; Gullberg, 2009) et linguistique néoténique (Bajrić, 2013 ; Bajrić & Monin, 2023), où la langue mobilisée est envisagée comme un opérateur subjectif de mise en récit.

Toutefois, pour rendre compte de manière synthétique des régimes d'expression repérés dans les différents profils linguistiques, il apparaît nécessaire de proposer une modélisation intégrée, susceptible d'articuler les données verbales et non verbales en fonction des configurations subjectives du bilinguisme. C'est dans cette optique que s'inscrit la présente section. Elle se propose de réinvestir les dénominations alternatives élaborées dans le cadre théorique du premier chapitre — *bilinguisme lié* vs. *détaché*, *bilinguisme immanent* vs. *transcendant*, *bilinguisme hypotaxique* vs. *parataxique* — afin de modéliser les rapports entre langues mobilisées, mémoire affective et expressivité. Ces catégories, conçues comme des outils heuristiques fondés sur une approche discursive et incarnée du bilinguisme, visent à dépasser les distinctions traditionnelles entre *bilinguisme coordonné* et *subordonné* (Weinreich, 1974), en intégrant les dynamiques émotionnelles, mnésiques et corporelles à l'analyse des productions langagières.

Appliquées aux récits traumatiques plurilingues, ces typologies ne prétendent pas catégoriser de manière rigide les locuteurs, mais permettent de formaliser un certain nombre de tendances expressives différentielles, observées tant dans l'organisation syntaxique du discours que dans les comportements non verbaux qui l'accompagnent. Elles permettent ainsi de mettre en lumière les formes d'arrimage ou de disjonction entre les langues mobilisées et les affects associés à l'événement, en tenant compte du degré d'imprégnation subjective, de la synchronisation corporelle et du potentiel de symbolisation propre à chaque configuration linguistique.

Dès lors, l'ensemble des résultats discutés tout au long de ce chapitre invite à repenser les catégories classiquement mobilisées pour décrire le rapport des locuteurs à ou aux langues. En particulier, la variable de l'âge d'acquisition, qui fonde la distinction classique entre *bilinguisme subordonné* et *bilinguisme coordonné*, ne constitue pas un prédicteur suffisant du statut expressif d'une langue, notamment dans le contexte traumatique. Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises dans les sections et les chapitres précédents, tous les locuteurs qui ont pris part à notre étude mobilisent au moins une langue acquise à l'âge linguistiquement adulte, c'est-à-dire après la stabilisation des structures discursives associées à la première socialisation langagière. Toutefois, l'analyse montre que cette donnée chronologique ne suffit pas à déterminer le statut expressif de la langue mobilisée. Certaines langues acquises tardivement sont pleinement intégrées dans l'économie énonciative et affective du locuteur, accédant ainsi à un statut *in esse*, tandis que d'autres conservent les traits d'une langue *in fieri*.

Cette variabilité appelle une distinction fonctionnelle qui dépasse les catégories classiques de langue première et langue seconde. La dichotomie *in esse / in fieri*, adoptée dans le présent travail, permet ainsi de prendre en compte le degré d'appropriation subjective d'une langue, indépendamment de son âge d'acquisition. Dans certains cas, une langue acquise ultérieurement peut s'avérer plus expressive que celle de la première socialisation, notamment lorsqu'elle a été investie de manière affective, biographique et discursive. À l'inverse, une langue pourtant pratiquée depuis plusieurs années peut rester partiellement désengagée du point de vue émotionnel.

3.3.1 Polylinguisme, polyglossie et investissement subjectif

Le décalage entre chronologie et investissement subjectif mentionné supra rejoint les hypothèses formulées par Amati-Mehler (2010), qui distingue, sur le plan endopsychique, le sujet *polylingue* — dont le développement se construit dans une multiplicité de systèmes langagiers simultanés — du sujet *polyglotte*, qui acquiert une nouvelle langue après la consolidation de la langue de socialisation primaire. Ce différentiel de temporalité ne se réduit pas à une distinction de compétence, mais reflète, selon elle, des modes distincts de construction du monde interne. Toutefois, cette différence n'implique pas que les langues acquises tardivement soient vouées à un statut périphérique : elles peuvent au contraire faire l'objet d'un investissement subjectif conséquent, lorsque leur acquisition s'inscrit dans une dynamique existentielle significative. Comme le souligne Amati-Mehler (2010) :

« Il est important d'explorer ce qui fait la différence – à un niveau endopsychique – entre quelqu'un qui apprend à parler plusieurs langues simultanément, et dont le monde interne se construit avec une multiplicité de mots servant à dénommer chaque chose – que je nomme polylingue –, et quelqu'un qui, une fois la langue maternelle bien établie, en apprend une autre, et qui est un polyglotte. » (Amati-Mehler, 2010 : 153)

Or, force est de constater que les propos cités ci-dessus mettent en évidence une asymétrie fondatrice entre deux types de rapports au langage : l'un, constitutif dès l'origine du développement psychique, et l'autre, survenant dans un *après-coup* biographique. Toutefois, loin de disqualifier l'expressivité du sujet polyglotte, cette distinction permet de mieux comprendre les trajectoires différenciées d'incorporation langagière. De ce fait, l'acquisition additive, voire tardive, d'une langue ne s'oppose pas à sa subjectivation, dès lors qu'elle s'inscrit dans une expérience affectivement marquée. Dans le cadre du récit traumatique, cette possibilité d'appropriation secondaire prend une dimension particulière : elle peut transformer une langue initialement instrumentale et une langue expressive, mobilisable pour dire le vécu, voire pour en élaborer le sens.

Ce potentiel d'appropriation secondaire, toutefois, ne s'actualise pas uniformément. Dans notre corpus, tous les locuteurs relèvent formellement de cette seconde catégorie, celle des polyglottes. Toutefois, les résultats de l'analyse invitent à nuancer cette typologie en mobilisant le cadre théorique néoténique. En effet, l'appropriation d'une langue après l'âge critique n'empêche pas son intégration progressive dans les circuits affectifs et narratifs, ni son activation en tant que ressource expressive lors du récit traumatique. Ce processus peut aboutir, dans certains cas, à une reconversion fonctionnelle : une langue acquise tardivement peut se transformer en langue *in esse*, en particulier si elle a été investie de manière signifiante dans le parcours subjectif du locuteur. La temporalité d'acquisition ne constitue donc pas un critère suffisant pour prédire la fonction expressive de la langue.

Ce déplacement théorique est d'autant plus nécessaire que, comme le montre Stengel (1939), l'apprentissage ultérieur d'une langue peut induire une réorganisation du lien entre représentation de chose (*Sachvorstellung*) et représentation de mot (*Wortvorstellung*), altérant ainsi l'ancrage affectif de l'expression verbale. Dans cette optique, la langue *in fieri* peut tantôt faciliter la verbalisation du trauma, par désaturation affective des signifiants, tantôt produire un effet d'étrangeté, voire d'aliénation, en introduisant une distance cognitive et sensorielle. Cette tension entre appropriation et distanciation observée dans les récits en langue *in fieri* rejoint une fois de plus l'analyse proposée par Amati-Mehler (2010), selon laquelle l'apprentissage ultérieur d'une langue peut induire des effets subjectifs ambivalents. Dans une perspective psychanalytique appliquée au plurilinguisme, elle écrit :

« Le scénario intrapsychique peut varier du développement positif et de l'expérience enrichissante jusqu'à la confrontation la plus traumatisante avec un sentiment d'aliénation, d'inquiétante étrangeté, d'*unheimlich*²⁹⁹. » (Amati-Mehler, 2010 : 164)

Loin d'être un effet stylistique, la convocation du concept freudien d'*unheimlich* désigne ici un phénomène de discordance entre l'appareil psychique du sujet et le code linguistique mobilisé, lorsque celui-ci échoue à porter les représentations affectivement investies. Ce phénomène se manifeste notamment dans les récits produits en langue *in fieri* par certains locuteurs de notre corpus, chez qui l'organisation discursive demeure stable, mais où les marqueurs de reviviscence sont fortement réduits, voire absents. La narrativité y est linéaire, peu incarnée, et les contenus affectifs sont abordés de manière distanciée³⁰⁰.

²⁹⁹ Appliqué au cadre néoténique, le terme freudien *unheimlich* suggère que la langue *in fieri* peut devenir, dans certaines configurations, non pas un simple vecteur de verbalisation distanciée, mais également un lieu de déphasage subjectif, où le locuteur perçoit sa propre parole comme partiellement étrangère, voire dissociée.

³⁰⁰ Ces effets peuvent être interprétés à la lumière des modèles SPI (Tulving, 1995) et MNESIS (Eustache & Desgranges, 2008), mentionnés *supra* (cf. § 2.3)

Ainsi, le *sentiment d'aliénation* évoqué par Amati-Mehler n'est pas une simple conséquence de l'effort de traduction psychique entre deux systèmes linguistiques. Il renvoie à une organisation mnésique différenciée, dans laquelle l'une des langues mobilisées ne permet pas, ou permet difficilement, l'activation conjointe des réseaux perceptifs, épisodiques et sémantiques. Le récit qui en résulte apparaît alors comme formellement structuré mais subjectivement dissocié. L'ensemble de ces éléments souligne combien les langues ne constituent pas de simples véhicules de narration, mais s'inscrivent au cœur d'un rapport subjectif au dire, façonné par l'histoire, la mémoire et l'affect. C'est précisément cette subjectivation langagière qui fonde la pertinence d'une approche néoténique du trauma plurilingue. Reste à interroger, à présent, la manière dont ces tendances expressives peuvent être modélisées, voire nommées.

Dans cette perspective, notre analyse ne se limite pas à opposer les langues *in esse* aux langues *in fieri*, mais invite à penser les modalités relationnelles qui s'établissent entre elles au sein du processus énonciatif. Ces modalités ne relèvent ni d'une hiérarchie formelle, ni d'une dépendance structurelle : elles traduisent des configurations expressives contingentes, liées à l'histoire du locuteur, au contexte de l'événement, et à la dynamique affective activée par le récit. C'est pour rendre compte de cette variabilité fonctionnelle, non réductible à la chronologie d'acquisition ni à une stricte opposition statutaire, que nous avons proposé dans le cadre théorique du premier chapitre, trois couples de dénominations mentionnées *supra* destinés à formaliser les différentes manières dont les langues peuvent coexister et interagir dans les récits bilingues traumatiques³⁰¹.

Afin de proposer une modélisation intégrée des récits traumatiques bilingues, il convient de distinguer trois dimensions fondamentales du rapport interlinguistique, susceptibles de structurer l'expression plurilingue du trauma. Chacune de ces dimensions peut être décrite à l'aide d'un couple notionnel, qui rend compte respectivement du degré de coactivation des langues au sein du récit, de leur ancrage existentiel et de leur mode d'articulation énonciative.

3.3.2 Bilinguisme lié – bilinguisme détaché

Parmi les typologies proposées, le premier couple *bilinguisme lié / détaché* permet de décrire le degré d'articulation discursive et affective entre les deux langues mobilisées. Dans ce contexte, il ne s'agit pas de décrire une alternance linguistique simultanée ou codique, mais plutôt d'identifier la manière dont les deux langues s'inscrivent – ou non – dans une continuité

³⁰¹ Nous rappelons cependant que ces catégories ne doivent pas être entendues comme des typologies fixes, mais comme des outils d'observation heuristiques, permettant de décrire les agencements expressifs produits par le locuteur en fonction de son rapport subjectifs aux langues mobilisées et de l'ancrage mnésique et affectif de ces dernières.

subjective, mnésique et expressive. Dans les configurations relevant du *bilinguisme lié*, observées lorsque deux langues *in esse* sont mobilisées, les récits présentent une cohérence expressive marquée quoique différenciée, dans les deux versions linguistiques. L'intensité émotionnelle varie, mais elle demeure importante dans chaque langue, et la structuration du récit conserve une densité de marqueurs corporels et affectifs relativement homogène. Cela reflète une double incorporation linguistique et mnésique liée à la présence d'un *sentiment linguistique* développé en langue *in esse*, même si les modalités d'expression diffèrent.

À l'inverse, les configurations rattachables à ce que nous allons nommer le *bilinguisme détaché* – associées à un rapport *in esse / in fieri* – se caractérisent par une dissociation fonctionnelle entre les deux récits : tandis que la langue *in esse* active de manière saillante les marqueurs de reviviscence, de dissociation et d'indicibilité, la langue *in fieri* en atténue les effets, en limitant l'activation des réseaux perceptifs, épisodiques et sensoriels. Or, ce décalage ne résulte pas d'un simple déficit de compétence, mais d'un écart de *pouvoir-dire* : dans le contexte de la narration traumatique, le *vouloir-dire* du locuteur est souvent fragilisé et, ce qui peut être formulé, dépend des ressources expressives disponibles dans la langue mobilisée. La langue *in esse*, ancrée subjectivement, permet une remontée plus directe du vécu, mais expose aussi davantage le locuteur à une saturation émotionnelle. À l'inverse, la langue *in fieri* agit comme un filtre expressif, facilitant une mise en forme plus linéaire du récit, mais au prix d'une mineure implication affective.

Ces tendances expressives traduisent ainsi deux régimes d'énonciation à la fois distincts et complémentaires : le *bilinguisme lié* correspond à une co-incorporation linguistique, dans laquelle le trauma est formulé à travers deux systèmes expressifs investis ; le *bilinguisme détaché*, en revanche, révèle une dissociation fonctionnelle, dans laquelle seule l'une des langues — souvent la langue *in esse* — convoque la mémoire affective de manière aiguë, tandis que l'autre — la langue *in fieri* — assure une verbalisation plus contenue, plus filtrée. Cette opposition permet de formaliser les effets différenciés de l'ancrage subjectif sur la dynamique du dire, en intégrant la tension centrale entre *vouloir-dire* et *pouvoir-dire* dans le contexte traumatique.

3.3.3 Bilinguisme immanent – bilinguisme transcendant

Dans le prolongement du premier couple d'opposition, le deuxième – *bilinguisme immanent* vs. *bilinguisme transcendant* – introduit une distinction située sur un autre plan d'analyse : celui de l'ancrage existentiel du locuteur dans les langues qu'il mobilise.³⁰²

³⁰² Il convient à ce stade de préciser la distinction de niveau entre les typologies mobilisées. Tandis que le couple *bilinguisme lié / bilinguisme détaché* rend compte de la dynamique interactionnelle entre les langues dans le cadre

Dans une perspective inspirée des travaux de Bajrić (2013) et des approches phénoménologiques du langage³⁰³ (Merleau-Ponty, 1960 ; Heidegger, 1976 ; Ricoeur, 1983), le *bilinguisme immanent* désigne une configuration dans laquelle les deux langues mobilisées sont incorporées subjectivement par le locuteur, tant sur le plan discursif qu'affectif. Ces langues *in esse*, bien que potentiellement acquises à des moments distincts du parcours biographique, s'inscrivent de manière durable dans les schémas de mémoire autobiographique et dans les dispositifs d'élaboration du sens. Elles entretiennent un lien étroit avec des expériences vécues, et sont perçues comme familières ou intuitives, même si l'une peut présenter une activation légèrement plus marquée en contexte émotionnellement chargé. Ce mode d'immanence s'accompagne, dans les récits, d'une expressivité verbale et non verbale soutenue dans les deux langues, d'une forte activation des marqueurs SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021) et NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître), ainsi que d'une structuration discursive globalement équilibrée. Les langues apparaissent conjointement reliées à la mémoire et à l'affect, sans hiérarchisation fonctionnelle apparente.

Le *bilinguisme transcendant* renvoie, quant à lui, à une configuration dans laquelle l'une des deux langues *in esse* fonctionne selon un régime d'expression plus distancié. Bien que cette langue soit maîtrisée et mobilisée avec aisance, elle semble moins directement arrimée aux réseaux perceptifs et émotionnels activés par le récit traumatique. Elle peut s'inscrire dans une dynamique de mise à distance ou de modulation du contenu affectif, via des procédés discursifs orientés vers la linéarité, la description factuelle ou la rationalisation. Cette orientation ne renvoie pas à une opposition de compétence ou d'authenticité, mais à une différence dans l'ancrage subjectif : l'une des langues s'adosse plus étroitement à la mémoire incarnée du vécu, tandis que l'autre fonctionne comme un canal de verbalisation plus latéralisé.

D'un point de vue méthodologique, ce couple de catégories s'applique exclusivement aux configurations impliquant deux langues *in esse*. La langue *in fieri*, par définition, n'est pas

du récit — en interrogeant leur coactivation, leur perméabilité discursive ou leur disjonction —, le couple *bilinguisme immanent* / *bilinguisme transcendant* opère à un niveau différent : celui de l'ancrage subjectif du locuteur dans chacune des langues mobilisées. Le premier relève ainsi d'une analyse située au niveau du discours, portant sur l'organisation du dire, tandis que le second renvoie à une lecture endopsychique, centrée sur le rapport existentiel du sujet aux langues de son répertoire. Il ne s'agit donc pas de catégories interchangeable, mais de grilles complémentaires permettant de saisir des aspects distincts de l'expérience plurilingue en contexte traumatique : d'un côté, la manière dont les langues s'articulent entre elles dans l'espace du récit ; de l'autre, la manière dont elles sont incorporées, subjectivées, ou au contraire vécues comme distantes.

³⁰³ L'inspiration phénoménologique mobilisée ici repose sur une conception incarnée du langage comme lieu d'inscription de l'expérience subjective. Chez Merleau-Ponty (1960), le langage est pensé comme prolongement du corps propre dans le monde, une structure de l'expérience qui engage le sujet dans une coïncidence perceptive et expressive avec ce qu'il dit. Heidegger (1976) envisage quant à lui la langue comme la « maison de l'être », impliquant une forme de coïncidence ontologique entre le locuteur et sa langue. Enfin, Ricoeur (1983) souligne le rôle du langage narratif dans la structuration temporelle de l'expérience vécue. Ces approches permettent d'éclairer le *bilinguisme immanent* comme régime dans lequel les langues mobilisées sont non seulement maîtrisées, mais procurent au locuteur une dimension existentielle.

encore investie de manière existentielle ; elle ne peut être qualifiée d'immanente, faute d'un ancrage subjectif stabilisé, ni de transcendante, car elle est une langue en cours de structuration expressive et existentielle³⁰⁴.

L'observation de notre corpus permet d'illustrer ce couple à travers plusieurs cas. Dans de très rares configurations, les deux langues *in esse* mobilisées — souvent acquises dans des contextes culturellement distincts mais investies de manière comparable — donnent lieu à des récits expressivement homogènes, présentant une saturation équivalente des marqueurs verbaux et non verbaux dans les deux langues. Le *pouvoir-dire* y est activé de manière symétrique, et la charge émotionnelle exprimée ne présente pas de variation notable d'une langue à l'autre. Dans la majorité des cas, toutefois, une légère dissociation expressive est observée : les deux langues *in esse* restent investies et expressives, mais la charge émotionnelle présente une variation, même si moindre. Le *pouvoir-dire* y est plus fortement sollicité, tandis que l'autre langue, soutient un récit légèrement plus distancié. Ce type de configuration correspond à un bilinguisme transcendant, dans lequel le *pouvoir-dire* est modulé de manière différentielle selon la langue mobilisée, et s'actualise par des formes d'expression moins saturées émotionnellement.

La distinction *immanent* / *transcendant*, ainsi formulée, permet de rendre compte de certaines variations expressives observées dans les rapports *in esse* / *in esse*. Elle met en lumière le fait que l'investissement subjectif dans une langue ne se déduit pas automatiquement de sa chronologie d'acquisition ou de sa fréquence d'usage, mais qu'il dépend également de sa capacité à soutenir l'expression d'un vécu affectivement chargé, en adéquation avec les ressources du locuteur.

Toutefois, cette modélisation des régimes d'investissement ne suffit pas à rendre compte des différences d'activation observées entre les langues selon qu'il y ait coïncidence, ou non, avec le contexte linguistique d'encodage mnésique du trauma. En effet, les résultats de notre étude montrent que certaines langues, bien qu'*in esse*, En effet, les résultats de notre étude montrent que certaines langues, bien qu'*in esse*, ne se déploient pleinement sur le plan expressif que lorsqu'elles correspondent à la langue du vécu, tandis que d'autres manifestent une expressivité relativement indépendante du cadre situationnel. Afin de rendre compte de cette dynamique contextuelle, il semble pertinent d'introduire un troisième couple, fondé non plus sur

³⁰⁴ Or, une précision s'impose : dans sa formulation initiale et telle que présentée ici, le couple *immanent* / *transcendant* a été conçu pour désigner deux langues *in esse*, c'est-à-dire deux langues subjectivement incorporées, investies à des degrés différents dans l'économie existentielle du locuteur. Dans une perspective strictement néoténique, une langue *in fieri* — encore en cours d'appropriation — ne peut accéder à ce type d'ancrage ontologique, dans la mesure où elle ne procure pas au locuteur une dimension existentielle. Toutefois, les résultats empiriques de notre étude révèlent, dans les rapports *in esse* / *in fieri*, des asymétries d'ancrage suffisamment marquées pour qu'une extension fonctionnelle du couple soit envisagée. Dans cette optique, la langue *in esse* peut être dite *immanente* au sens où elle coïncide avec l'histoire subjective du locuteur, tandis que la langue *in fieri*, plus distante et souvent protectrice, fonctionne comme une *transcendance instrumentale*, permettant une mise à distance du contenu traumatique. Toutefois, cet élargissement reste à ce stade strictement descriptif.

l'ancrage subjectif ou l'organisation discursive, mais sur la relation entre langue et contexte d'encodage mnésique : le couple *bilinguisme hypotaxique* / *bilinguisme parataxique*³⁰⁵.

3.3.4 Bilinguisme hypotaxique – bilinguisme parataxique

La spécificité de ce dernier couple notionnel réside dans le fait qu'il se distingue des deux précédents par son ancrage situationnel : il ne décrit ni le rapport discursif (lié/détaché), ni l'ancrage existentiel (immanent/transcendant), mais bien la dépendance contextuelle de l'expressivité langagière. Le *bilinguisme hypotaxique* désigne une configuration dans laquelle la langue mobilisée coïncide avec le contexte linguistique du vécu, et où cette coïncidence conditionne une activation expressive plus intense³⁰⁶. Dans ce cadre, la langue du trauma, lorsqu'elle est également une langue *in esse*, tend à faciliter la réactivation mnésique, sensorielle et affective, conformément aux effets du *context-dependent recall* (Unsworth et al. 2012) et du *language-dependant recall* (Marian & Neisser, 2000 ; Schrauf, 2000). Ce régime est observable à la fois dans certains rapports *in esse* / *in esse* – lorsque la langue du vécu entraîne une densité expressive supérieure – et, plus fréquemment, dans les rapports *in esse* / *in fieri*, où la langue *in esse* est susceptible d'activer davantage les marqueurs de reviviscence lorsqu'elle coïncide avec la langue d'encodage mnésique. À l'inverse, le *bilinguisme parataxique* correspond à une situation où l'activation expressive n'est pas conditionnée par la langue du contexte traumatique. Les deux langues mobilisées apparaissent alors relativement indépendantes du point de vue de la charge mnésique et émotionnelle, même si la langue *in esse* conserve systématiquement une expressivité supérieure dans les profils intersystémiques. Ce fonctionnement témoigne d'un découplage partiel entre encodage et verbalisation : la langue du vécu n'est pas nécessairement celle qui permet d'accéder le plus intensément aux contenus affectifs. Cette dissociation tend à apparaître dans certains récits produits en langue *in esse*, lorsque la langue du trauma n'est pas la plus expressive, ou dans des récits bilingues où les deux langues *in esse* sont investies indépendamment du contexte.

Ainsi défini, ce couple permet de modéliser les régimes d'activation différenciée observés dans les corpus, en articulant les variables linguistiques et contextuelles. Il met en lumière l'importance du cadre situationnel dans l'économie expressive du récit, sans pour autant

³⁰⁵ Dans ce cadre, le couple *bilinguisme hypotaxique* / *bilinguisme parataxique* ne renvoie pas à une relation syntaxique entre deux systèmes linguistiques, comme le suggère son origine phrastique, mais à une dynamique différentielle d'activation contextuelle. Il permet de formaliser les conditions dans lesquelles une langue est plus fortement activée qu'une autre dans le cadre du récit traumatique, en fonction de sa coïncidence – ou non – avec le contexte linguistique de l'événement vécu.

³⁰⁶ Or, les données de notre corpus indiquent que cette dynamique d'activation contextuelle marquée ne s'observe que dans le cas des langues *in esse*. En effet, même lorsque la langue *in fieri* correspond à la langue du contexte traumatique, les récits qui en résultent demeurent globalement moins chargés sur le plan émotionnel que ceux produits en langue *in esse*, suggérant que la coïncidence avec le contexte mnésique ne suffit pas, à elle seule, à susciter une expressivité comparable.

réduire le *pouvoir-dire* à une simple correspondance entre langue du vécu et langue mobilisée. Au contraire, il invite à considérer les trajectoires subjectives dans lesquelles certaines langues intègrent la cognition du locuteur et sa subjectivité, indépendamment de leur lien avec le contexte traumatique, tandis que d'autres ne s'activent pleinement qu'à condition de coïncider avec le lieu de l'expérience.

3.3.5 Vers une typologie fonctionnelle du récit bilingue traumatique

Pris ensemble, les trois couples proposés — *lié / détaché*, *immanent / transcendant*, *hypotaxique / parataxique* — permettent de décrire trois dimensions distinctes du rapport interlinguistique : l'organisation discursive du récit, l'ancrage subjectif du locuteur dans les langues mobilisées, et la condition contextuelle de l'activation expressive. Cette tripartition vise à structurer les régularités observées dans les corpus sans les réduire à une variable unique.

Chaque couple opère selon une logique spécifique. Le bilinguisme lié ou détaché relève de la dimension discursive : il indique si les deux langues s'inscrivent dans une continuité subjective et expressive, ou si elles fonctionnent de manière dissociée. Le bilinguisme immanent ou transcendant correspond à la dimension existentielle : il montre dans quelle mesure les langues *in esse* sont investies par le locuteur, soit de façon conjointe, soit avec une implication plus marquée dans l'une que dans l'autre. Enfin, le bilinguisme hypotaxique ou parataxique renvoie à la dimension contextuelle : il distingue les situations où l'expressivité est renforcée lorsque la langue du récit coïncide avec la langue du vécu, et celles où elle se déploie indépendamment de cette coïncidence. L'ensemble de ces distinctions trouve une mise en perspective visuelle dans le schéma ci-dessous, qui en propose une typologie fonctionnelle :

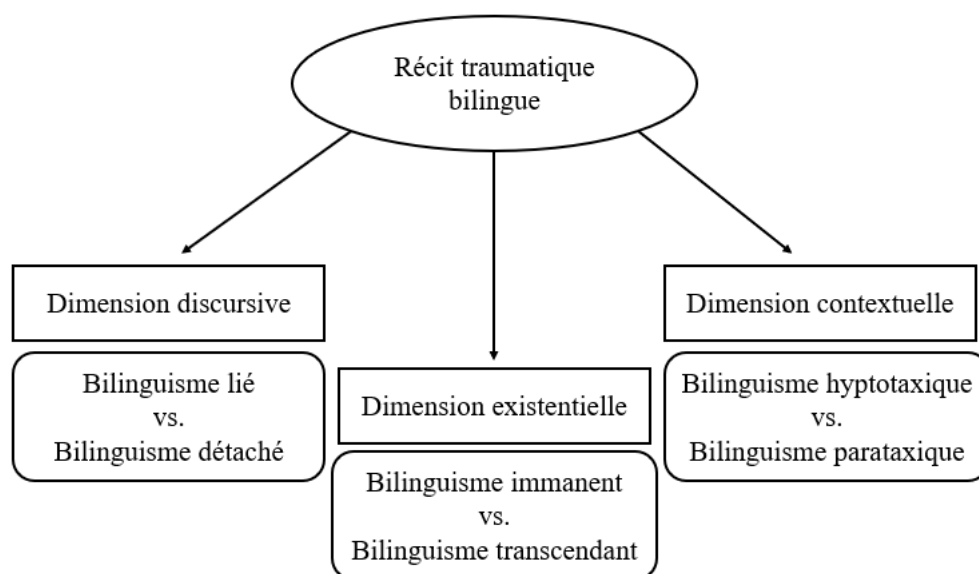


Figure 17. Typologie fonctionnelle du récit bilingue traumatique

Le schéma proposé articule ces trois dimensions autour du récit traumatique bilingue. Chacune oppose deux modalités contrastées : le bilinguisme lié et détaché sur le plan discursif, le bilinguisme immanent et transcendant sur le plan existentiel, et le bilinguisme hypotaxique et parataxique sur le plan contextuel. Leur combinaison permet de rendre compte des variations expressives observées dans les récits, en intégrant à la fois l'articulation discursive, l'ancrage subjectif et la dépendance situationnelle.

Or, il est important de préciser que l'application de ces couples repose sur un principe de non-exclusivité : un même récit peut relever de plusieurs configurations simultanées. Il peut s'agir, par exemple, d'un *bilinguisme lié* sur le plan énonciatif, mais asymétrique sur le plan existentiel (transcendance), ou dépendant du contexte du vécu pour son activation (hypotaxe). Ces intersections permettent d'appréhender la variabilité des récits sans la reconduire à des oppositions rigides.

Toutefois, plusieurs limites méthodologiques nécessitent d'être signalées. Le couple *immanent / transcendant* ne peut s'appliquer qu'aux langues *in esse*, en raison de la nature non encore incorporée de la langue *in fieri*. Le couple *hypotaxique / parataxique*, quant à lui, suppose une connaissance précise du contexte linguistique du vécu traumatique. Par ailleurs, les configurations décrites ne sont pas fixes : elles peuvent évoluer au fil du récit ou varier selon la séance, ce qui invite à considérer ces couples comme des instruments d'analyse localisés plutôt que comme des catégories générales. Enfin, certaines désignations — notamment *hypotaxique / parataxique* et *immanent/transcendant* — s'appuient sur des notions issues d'autres domaines (syntaxe et phénoménologie), ce qui peut limiter leur accessibilité hors du cadre théorique dans lequel elles ont été construites. Leur usage dans d'autres contextes disciplinaires requiert donc un cadrage explicite, afin de garantir leur transparence et d'éviter toute équivocité interprétative.

En guise de conclusion de cette dernière section, consacrée à la modélisation intégrée des récits bilingues traumatiques, il convient de revenir sur les principaux enjeux abordés dans ce chapitre, qui a proposé une discussion des résultats empiriques à partir du cadre psycholinguistique néoténique appliqué aux corpus plurilingues de notre étude. Dans ce contexte, suite à la synthèse des résultats obtenus, trois grands axes d'interprétation ont structuré notre discussion. Le premier a mis en évidence l'influence du statut subjectif des langues mobilisées sur la densité des marqueurs expressifs, qu'ils soient linguistiques (SPLIT-10) ou non verbaux (NV-SPLIT-10), en insistant sur la différence d'activation entre les langues *in esse*, associées à une mémoire affective incorporée, et les langues *in fieri*, souvent investies d'une fonction de filtrage. Le second a permis d'examiner la manière dont les dynamiques expressives varient selon les configurations interlinguistiques — *in esse / in esse* ou *in esse / in fieri* — en fonction du contexte linguistique du vécu, de l'investissement biographique et du degré

d'appropriation subjective. Enfin, le troisième axe a proposé une formalisation de ces résultats sous forme de typologies fonctionnelles, afin de décrire les mécanismes de coactivation, de distanciation ou de modulation affective à l'œuvre dans les récits bilingues traumatiques.

Ce chapitre a ainsi permis d'articuler de manière cohérente les données issues des analyses quantitatives, des extraits commentés et des retours métaréflexifs, en montrant que les variations observées ne relèvent pas uniquement de la compétence linguistique ou du contexte discursif, mais traduisent des rapports différenciés à la langue, au corps et à la mémoire. La langue mobilisée ne constitue pas un simple médium de transmission, mais un opérateur subjectif du *pouvoir-dire*, dont les effets varient selon le degré d'imprégnation, l'histoire d'usage et la coïncidence avec le lieu de l'événement.

À ce titre, les configurations expressives observées dans les différents profils du corpus ne sauraient être interprétées à travers des catégories linguistiques figées. Elles invitent à penser le récit bilingue traumatique comme un espace d'articulation entre biographie linguistique, charge traumatique et potentialités narratives, où chaque langue active ou inhibe différemment les composantes de la reviviscence.

Ce constat ouvre sur une dernière série de réflexions. Si les modèles proposés permettent de rendre compte d'un grand nombre de configurations, ils présentent également certaines limites méthodologiques, liées à la diversité des trajectoires individuelles, à la variabilité intersémiotique des récits et à la plasticité même du rapport aux langues. C'est donc à une analyse critique de ces limites — théoriques, méthodologiques et épistémologiques — que sera consacré le dernier chapitre de ce travail, avant d'en dégager les prolongements possibles, tant du point de vue clinique que dans une perspective de recherche.

Chapitre VII. Limites et perspectives d'élargissement de la recherche

Résumé du chapitre VII

Le chapitre VII clôt notre travail de recherche en opérant un double mouvement de retour critique et d'ouverture prospective. Il revient d'abord sur les limites méthodologiques et théoriques qui ont encadré le travail, avant de proposer plusieurs pistes de prolongement. Les contraintes méthodologiques tiennent à la production des récits hors cadre clinique, à la taille et à l'hétérogénéité du corpus, aux effets possibles de l'ordre de passation et à un codage gestuel qualitatif mais non systématisé, ce qui limite la comparabilité et la transférabilité clinique des données. Sur le plan théorique, l'étude reste partiellement articulée aux modèles mnésiques, interactionnels et neurolinguistiques, et s'appuie sur un cadre néoténique encore en cours de formalisation. Ces constats ouvrent plusieurs perspectives : développer une approche comparative en contexte clinique, intégrant données linguistiques, non verbales, psychométriques et physiologiques ; diversifier les profils linguistiques en incluant des trajectoires trilingues et des langues typologiquement éloignées ; concevoir des protocoles d'alternance croisée pour isoler les effets de séquence ; et étendre l'approche néoténique à la communication non verbale, en posant les jalons d'une « grammaire gestuelle » du trauma. Ce dernier chapitre inscrit ainsi la recherche dans une dynamique interdisciplinaire, à l'interface entre langue, mémoire et corps.

Introduction

L'achèvement de cette recherche invite à examiner les conditions dans lesquelles elle a été menée. Comme toute enquête scientifique, elle repose sur un ensemble de choix méthodologiques, théoriques et analytiques qui en ont orienté le déroulement et délimité la portée. Les expliciter permet ainsi non seulement de situer les résultats obtenus, mais aussi d'ouvrir la voie à de futurs prolongements. C'est à cette double démarche — clarification et projection — que se consacre ce dernier chapitre. Pour en préparer la discussion, il convient d'abord de rappeler brièvement les principaux acquis des développements précédents.

Les parties précédentes ont permis de poser les fondements d'une approche psycholinguistique néoténique du récit traumatique bilingue. La première a défini le cadre théorique de cette approche, en articulant les apports de néoténie linguistique à ceux de la psycholinguistique, des sciences psychologiques et de la psychopathologie. Ensuite, la deuxième partie a ancré ces cadres dans une démarche empirique fondée sur l'analyse croisée de récits traumatiques produits par des locuteurs bilingues en français, anglais et italien. À travers la constitution de corpus contrastés, l'application de deux grilles interprétatives (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025 ; Paniz, 2026, à paraître) et le recours à une triangulation méthodologique mêlant annotation manuelle et outils computationnels, notre étude a permis d'identifier des régularités expressives selon le statut *in esse* ou *in fieri* des langues mobilisées et des processus d'ancrage mnésique des événements relatés. Notre analyse a mis en lumière des tendances différenciées d'encodage mnésique, affectif et discursif, selon la langue mobilisée

dans le cadre de la narration ainsi que l'éventuelle coïncidence entre la langue d'expression et celle de l'encodage mnésique. Enfin, le début de la troisième partie a permis synthétiser et de formaliser ces résultats dans une discussion théorique. Elle a dégagé trois axes majeurs de variation expressive : la densité mnésique et affective associée à la langue *in esse*, le filtrage émotionnel propre à la langue *in fieri*, et les dynamiques d'expression et de reconstruction bilingue du trauma à l'interface entre geste, corps et langage. Ces constats s'appuient à la fois sur des analyses quantitatives et qualitatives, sur les corpus eux-mêmes, et sur les retours métalinguistiques des locuteurs.

Dans la lignée de l'approche développée au fil de cette étude, ce dernier chapitre vise ainsi à circonscrire les limites inhérentes à notre démarche, tout en ouvrant des pistes pour des prolongements théoriques et empiriques. La réflexion s'organise ainsi en trois volets complémentaires : le premier revient sur les contraintes méthodologiques et théoriques de l'enquête, en interrogeant la portée des résultats à l'aune de la diversité possible des corpus, des approches interprétatives, et des modèles mobilisables. Ensuite, le deuxième propose un élargissement psycholinguistique de la problématique, en considérant les récits bilingues comme un lieu d'observation privilégié des écarts expressifs liés au trauma, susceptibles d'informer à la fois les modèles cognitifs de la verbalisation et la pratique clinique. Le troisième volet, enfin, prolonge l'orientation néoténique adoptée dans notre travail à l'analyse du non-verbal, en esquisant les jalons d'une formalisation linguistique du geste — une grammaire possible du corps en contexte traumatique bilingue.

Loin de constituer une clôture définitive, ce chapitre invite donc à penser notre étude comme un point d'ancrage : une base pour développer des approches plus larges du trauma, intégrant à la fois la diversité des régimes linguistiques, la dimension incarnée du récit, et les conditions subjectives de l'expression plurilingue.

1. Limites de l'étude et angles non explorés

Comme toute recherche empirique, la présente étude repose sur un ensemble de choix méthodologiques, théoriques et analytiques qui ont permis d'orienter l'enquête dans une direction précise, en assurant sa faisabilité. Ces choix, s'ils ont rendu possible une exploration fine des dynamiques expressives en contexte bilingue traumatique, ont aussi délimité un périmètre d'observation qui laisse en suspens certains aspects complémentaires.

Cette section propose ainsi un retour réflexif sur les principaux points de tension ou de restriction du dispositif mis en œuvre, en distinguant deux registres : d'une part, les limites méthodologiques, liées à la constitution des corpus, aux modalités de recueil et aux outils

d'analyse mobilisés ; d'autre part, les limites théoriques, relatives aux ancrages conceptuels privilégiés, aux modèles laissés en arrière-plan, ou aux dimensions linguistiques et psycholinguistiques qui n'ont pu être explorées en détail.

1.1. Limites méthodologiques

Plusieurs contraintes méthodologiques ont accompagné la mise en œuvre de cette recherche, affectant notamment le recueil des données, leur annotation et leur interprétation. Ces limites, bien que partiellement anticipées³⁰⁷, méritent d'être explicitées, dans la mesure où elles conditionnent certaines interprétations et invitent à envisager des ajustements dans le cadre de travaux futurs.

Dans ce contexte, la première limite concerne le cadre non institutionnalisé dans lequel les récits ont été produits. Les participants ont tous été recrutés sur une base volontaire, hors de tout dispositif thérapeutique ou prise en charge issue du champ clinique. Ainsi, les entretiens n'avaient ni pour objectif central une visée thérapeutique, ni pour cadre un suivi institutionnel du trauma. Afin de compenser cette limite, la méthodologie a été ajustée de manière à préserver l'intégrité des participants tout en garantissant la qualité des données recueillies : l'espace consacré au récit de l'événement traumatique a été volontairement réduit, et aucune question intrusive n'a été posée ; les participants ont été invités à s'exprimer librement, sans incitation explicite à revivre les détails de l'événement. En parallèle, les retours métalinguistiques ont été structurés à l'aide d'une trame d'entretien semi-directif, orientée prioritairement vers l'expérience linguistique elle-même (choix de langue, perception des écarts expressifs, interférences perçues), plutôt que vers le contenu traumatique du souvenir.

Or, malgré les ajustements adoptés, cette configuration limite naturellement la portée clinique des résultats, dans la mesure où les récits ne s'inscrivent ni dans un processus de soin ni dans un protocole de soutien symptomatique. Toutefois, elle ouvre également l'accès à des formes de verbalisation plus spontanées, ancrées dans l'histoire linguistique personnelle des locuteurs et permet de s'entretenir avec eux au sujet du lien subjectif qu'ils entretiennent avec les langues mobilisées. Dans le cadre des entretiens semi-directifs, les échanges avec les locuteurs nous ont permis de documenter davantage les dynamiques expressives (verbales et non-verbales) propres à chacun d'entre eux, élément essentiel afin de déterminer la modulation affective observée selon la langue mobilisée — un phénomène que Pavlenko (2012) associe à des processus cognitifs différenciés, bien qu'elle souligne que leur interprétation doit tenir compte du

³⁰⁷ En effet, si certaines contraintes méthodologiques ont pu être envisagées en amont, d'autres — notamment celles liées à la nature du terrain, à la disponibilité des participants et des institutions, voire à la faisabilité des annotations multimodales — n'ont émergé qu'au cours du recueil et de l'analyse

profil biographique et contextuel des locuteurs. C'est donc par le biais des retours métalinguistiques des participants — dont la portée interprétative doit cependant être envisagée avec prudence³⁰⁸ — qu'il nous a été possible d'esquisser certains aspects de leur activité cognitive dans la situation d'énonciation. En somme, notre positionnement méthodologique, d'abord contraint, puis assumé, recentre donc l'analyse sur la dynamique du *pouvoir-dire* bilingue, sans prétendre rendre compte d'un effet thérapeutique.

Dans la continuité de cette première contrainte portée sur le recueil des données, se profile la seconde limite, liée à la taille et la diversité du corpus. En effet, bien que notre méthodologie repose sur une approche qualitative et quantitative approfondie — centrée sur l'analyse détaillée de récits bilingues produits dans des configurations contrastées intrasystémiques et intersystémiques — le nombre total de participants demeure limité, et certaines combinaisons linguistiques, en particulier les configurations *in fieri* en contexte non coïncident³⁰⁹, ne sont représentées que de manière marginale. Cette hétérogénéité dans la distribution des profils limite les possibilités de croisement systématique des variables, et restreint de ce fait la portée des comparaisons intergroupes.

Or, ce type de contrainte est courant dans les recherches en psycholinguistique qualitative, où la construction du corpus obéit souvent à des considérations de faisabilité, d'éthique et d'accès à des populations spécifiques (Saldaña, 2013 ; Blanchet & Gotman, 2007). De plus, la finalité première de notre étude n'était pas celle d'une généralisation statistique, mais la compréhension fine des processus expressifs propres à chaque configuration langagière. Dans ce cadre, l'observation d'un nombre limité mais contrasté de cas, tout en constituant une limite, nous a permis toutefois d'identifier des régularités transversales, d'explorer des tendances émergentes, et de documenter la variété des manifestations verbales et non verbales en fonction du statut subjectif des langues mobilisées³¹⁰.

Du point de vue de la mise en place des entretiens, une troisième limite concerne les effets potentiels de l'ordre de passation dans la production des récits bilingues. Le protocole

³⁰⁸ La prudence interprétative s'impose à plusieurs titres. D'une part, les retours métalinguistiques sont nécessairement situés : ils sont produits à distance de l'expérience racontée, dans un cadre de recherche, et sous la forme d'un discours réflexif qui mobilise des ressources linguistiques et cognitives hétérogènes. D'autre part, ils ne traduisent pas directement les processus cognitifs à l'œuvre pendant la narration, mais en proposent une mise en mots souvent partielle, postérieure, et médiatisée par les représentations que les participants ont d'eux-mêmes et de leur rapport aux langues. Il s'agit donc d'indications précieuses, mais à interpréter avec les précautions méthodologiques propres à tout discours auto-évaluatif ou métaréflexif.

³⁰⁹ Autrement dit, les situations où la langue mobilisée pour verbaliser l'événement ne coïncide pas avec celle dans laquelle le souvenir a été initialement encodé.

³¹⁰ Notre logique s'inscrit dans une démarche de saturation théorique (Miles & Huberman, 1994), dans laquelle la richesse interprétative prime sur l'exhaustivité. Elle est cohérente avec les objectifs de l'étude, qui ne visait pas à établir des tendances populationnelles. De ce point de vue, la structure asymétrique du corpus ne constitue pas un biais méthodologique, mais une contrainte assumée, liée à la spécificité du terrain d'enquête et au type de phénomènes investigués.

retenu reposait sur une alternance contrôlée : chaque participant produisait deux récits par séance, chacun dans une langue différente, et l'ordre de passation était inversé entre les deux séances. Cette structure visait à limiter les effets directionnels d'activation et à répartir équitablement les langues en position initiale et finale. Toutefois, cette alternance, si elle assure un équilibre global, ne neutralise pas nécessairement les effets d'enchaînement à l'échelle individuelle.

En effet, plusieurs travaux en psycholinguistique bilingue ont montré que la langue mobilisée en premier peut activer une configuration cognitive et mnésique particulière, susceptible d'influencer la dynamique du récit suivant, indépendamment de la langue elle-même (Marian & Neisser, 2000 ; Schrauf, 2000). Dans le cas de récits traumatiques, cet effet est renforcé par le fait que le premier récit engage souvent le locuteur sur le plan émotionnel et narratif, fixant un cadre interprétatif implicite pour la suite de l'entretien. Le second récit, même produit dans une langue différente, peut alors s'en trouver orienté — soit par mimétisme narratif, soit par réaction différenciatrice.

Pour circonscrire ces effets, chaque récit a été analysé dans son contexte immédiat de production, en tenant compte de sa place dans la séquence et du statut *in esse* ou *in fieri* de la langue mobilisée. Les résultats n'ont donc pas été interprétés exclusivement comme des effets de langue, mais replacés également dans leur chronologie expressive. Néanmoins, l'effet de séquence reste une variable latente, difficile à contrôler complètement sans un protocole de passation croisée plus étendu. Il conviendrait, dans de futurs travaux, d'explorer cette dimension à l'aide de protocoles expérimentaux contrebalancés à plus large échelle, ou d'analyses plus ciblées sur les formes d'influence narrative translinguistique.

Au-delà des effets liés à la configuration séquentielle des récits, une autre limite touche aux modalités de codage et annotation des manifestations non verbales, en particulier gestuelles. Contrairement aux mouvements oculaires, aux expressions faciales ou à la prosodie, les gestes n'ont pas fait l'objet d'un codage segmenté ou balisé à l'aide d'un système formel préétabli. L'approche adoptée repose ainsi sur une identification qualitative des gestes pertinents dans le déroulement du récit, en tenant compte de leur fonction expressive (illustrative, régulatrice, auto-adressée, etc.) et de leur co-occurrence avec les dimensions verbales et émotionnelles du discours. Aucun protocole d'annotation gestuelle structuré n'a donc été appliqué.

Ce choix méthodologique procède d'une approche compréhensive visant à préserver la dynamique expressive propre à chaque locuteur, en privilégiant une analyse située, contextualisée dans l'économie narrative du récit traumatique. Il permet d'appréhender les gestes dans leur fonction énonciative et leur articulation au *vouloir-dire*, plutôt que comme des unités formelles isolées. En contrepartie, ce positionnement implique une moindre systématisme dans la

comparaison des occurrences gestuelles d'un récit à l'autre, dans la mesure où leur valeur interprétative dépend étroitement du contexte énonciatif local.

Or, la difficulté de formalisation qui est mise en évidence ici n'est pas spécifique à cette étude. Elle reflète un défi méthodologique plus large : en l'absence d'un cadre typologique consensuel permettant de catégoriser les gestes de manière stable sans en neutraliser la portée expressive, la recherche linguistique et psycholinguistique se heurte à la tension entre rigueur descriptive et respect de la complexité phénoménale (McNeill, 2005 ; Mondada, 2018). Dans le cas des récits traumatiques, cette tension est exacerbée : les gestes peuvent traduire des formes de sidération, de relance mnésique ou de compensation corporelle, qui échappent à une taxonomie standardisée.

Dans cette optique, l'étude adopte une posture exploratoire assumée : elle propose une première structuration des indices non verbaux liés au trauma, mais appelle à un approfondissement ultérieur, notamment par l'intégration d'outils d'annotation multimodale ou de modèles issus de la linguistique gestuelle (Kendon, 2004 ; Tellier et al., 2012, 2018).

Enfin, une dernière limite tient au positionnement même de cette recherche à l'interface entre linguistique, psycholinguistique et clinique. Si les récits recueillis permettent d'accéder à des dynamiques expressives liées au trauma, ils ne peuvent être mobilisés comme indicateurs cliniques au sens strict. L'analyse linguistique et non verbale ici conduite n'a pas pour objectif de poser un diagnostic, ni de mesurer l'efficacité d'une intervention thérapeutique, mais de décrire les formes d'expression possibles dans un contexte de narration spontanée, en lien avec les langues mobilisées.

Ce positionnement limite la transférabilité directe des résultats vers le champ de la psychopathologie clinique, mais ne l'exclut pas complètement pour autant. En l'absence de corrélations établies avec des évaluations psychométriques, des données longitudinales ou des diagnostics médicaux, les observations proposées ne peuvent être interprétées comme des marqueurs cliniques objectivables. Cette prudence interprétative s'inscrit dans les limites inhérentes au cadre non institutionnalisé de la recherche, où les récits produits et les retours métalinguistiques ne peuvent être corrélés à des éléments cliniques formalisés. En l'absence de dispositif de prise en charge ou de suivi thérapeutique, il n'est pas possible d'établir de lien direct entre expressivité verbale et indicateurs symptomatiques. Cette limite pourrait toutefois être partiellement levée dans des travaux futurs, en collaboration avec des cliniciens, permettant d'ancrer l'analyse dans un cadre d'observation croisé entre approche linguistique et pratique clinique.

Pour autant, cette posture n'exclut pas toute pertinence clinique. En s'intéressant à la matérialité discursive et gestuelle de l'expérience traumatique, notre étude vise à contribuer à

une meilleure compréhension des processus de verbalisation en contexte plurilingue. Elle ouvre ainsi des pistes pour une approche interdisciplinaire du trauma, dans laquelle les apports de la psycholinguistique pourraient enrichir l'analyse clinique des récits — notamment dans le cadre de pratiques comme la thérapie d'exposition narrative ou les dispositifs plurilingues de prise en charge.

En somme, les limites méthodologiques relevées n'invalident pas la portée exploratoire et heuristique de l'étude, mais en circonscrivent les conditions d'interprétation. Elles appellent à une prudence raisonnée dans l'analyse des résultats, tout en soulignant la nécessité d'un approfondissement interdisciplinaire, d'un élargissement du protocole expérimental et d'une formalisation accrue de certains aspects, notamment gestuels et séquentiels. À travers ces ajustements, il serait possible de renforcer la robustesse et la transférabilité des analyses sans altérer leur sensibilité au matériau subjectif.

Cependant, au-delà des choix et contraintes méthodologiques, certaines limites relèvent d'un autre niveau : celui des cadres théoriques mobilisés, de leurs partis pris explicites ou implicites, et des tensions qu'ils peuvent susciter lorsqu'ils sont confrontés à la complexité du terrain. C'est à ces limites conceptuelles, liées aux fondements mêmes de l'approche adoptée, que s'attache à présent la section suivante.

1.2. Limites théoriques

Toute démarche analytique repose sur un cadrage théorique qui, s'il oriente la lecture des données, en circonscrit également les possibles. Le présent travail n'échappe pas à cette logique : les choix théoriques opérés ont permis certaines lectures, tout en excluant d'autres. La présente section vise ainsi à identifier et discuter ces limites, non pour en réduire la portée, mais pour clarifier les conditions dans lesquelles les résultats peuvent être interprétés, et suggérer des pistes d'élargissement conceptuel à explorer dans des travaux futurs.

Dans un contexte non clinique, où les récits traumatiques n'ont pas été recueillis dans le cadre d'une prise en charge thérapeutique, il a paru plus pertinent de s'appuyer sur des modèles issus de la psycholinguistique et des sciences cognitives — en particulier ceux relatifs à la mémoire autobiographique et à l'encodage mnésique — plutôt que sur des approches issues de la psychopathologie ou de la clinique du trauma. Ce positionnement théorique, centré sur une approche néoténique du bilinguisme et sur les dynamiques subjectives de la langue mobilisée, a permis de formuler des hypothèses fines sur les régimes expressifs observés dans les récits. Il comporte néanmoins certaines limites, liées à la spécificité des cadres retenus, aux zones de tension entre disciplines, ou encore à certains angles laissés en marge de l'interprétation.

Ainsi, la première limite théorique concerne l'articulation encore partielle entre les modèles psycholinguistiques mobilisés – notamment le cadre de la néoténie linguistique – et les grands paradigmes mnésiques établis dans les sciences cognitives. Si l'étude s'appuie ponctuellement sur des modèles reconnus comme le modèle SPI de Tulving (1995) ou le modèle MNESIS d'Eustache et Desgranges (2008), elle ne propose pas une intégration systématique de ces cadres dans la lecture des récits bilingues.

Or, plusieurs travaux récents (Marian & Neisser, 2000 ; Schrauf, 2000 ; Schrauf & Rubin, 2000 ; Ullman, 2001) ont montré la pertinence d'une mise en dialogue explicite entre architecture mnésique et traitement linguistique, en particulier chez les locuteurs bilingues. Ces études confirment que l'organisation et l'accès aux souvenirs sont modulés par la langue mobilisée, et que les systèmes mnésiques déclaratif et procédural s'activent différemment selon le statut subjectif de la langue. Une mobilisation plus étroite de ces modèles aurait ainsi permis de renforcer la validité cognitive de certaines interprétations proposées, notamment celles concernant les effets différentiels de la langue *in esse* et de la langue *in fieri* sur l'encodage mnésique et l'expression du trauma.

Cela étant, la grille d'analyse adoptée s'inscrit dans une démarche exploratoire, centrée sur le rapport subjectif aux langues et sur l'expérience du trauma dans un cadre expressif situé. L'objectif n'était pas de produire une modélisation neurocognitive du bilinguisme traumatique, mais d'examiner comment certaines dynamiques expressives, observables dans les récits, peuvent être comprises à la lumière des processus d'ancrage linguistique, d'appropriation et de coactivation mnésique. En ce sens, la complémentarité entre l'approche néoténique, la psycholinguistique et les modèles classiques de la mémoire constitue moins une lacune qu'une piste d'élargissement théorique.

Une seconde limite théorique tient à l'absence d'un cadrage énonciatif ou interactionnel plus explicite. Si le présent travail s'ancre fermement dans une approche psycholinguistique néoténique centrée sur le rapport subjectif aux langues, il mobilise peu les cadres issus de la linguistique énonciative, pragmatique ou interactionnelle, pourtant largement utilisés dans l'analyse du discours traumatique. Des approches comme celles de Kerbrat-Orecchioni (1996, 2009) sur les configurations énonciatives, de Goffman (1981) sur les rôles de l'allocuteur, ou encore de Jaeger et al. (2014), Quillivic et al. (2024), Auxéméry & Gayraud (2020, 2021, 2025), Foa et al. (1995), etc. sur la structure des récits traumatiques, offrent des outils conceptuels permettant de situer l'acte de parole dans un contexte relationnel, dialogique ou narratif plus structuré.

Or, le choix assumé ici a été de privilégier une lecture du discours attentive aux dynamiques expressives associées à la verbalisation du trauma en contexte bilingue. Ce

positionnement a permis de mettre en lumière des écarts affectifs et mnésiques liés à la langue mobilisée, mais au prix d'une moindre prise en compte des conditions interactionnelles de production du récit. En particulier, l'influence de l'allocutaire, du cadre d'interlocution, ou des formes d'ajustement discursif liées à la situation d'entretien n'a pas été systématiquement théorisée.

Cette limite n'invalide pas les observations proposées, mais elle invite à compléter l'approche néoténique par des apports énonciatifs ou pragmatiques, afin de mieux articuler les dimensions subjectives et interactionnelles du *vouloir-dire* traumatique. Elle ouvre notamment la voie à des études ultérieures explorant les effets de la posture de l'interlocuteur, du cadrage institutionnel ou du contexte de récit sur la formulation en langue *in esse* ou *in fieri*.

Une troisième limite concerne le degré d'élaboration encore partiel de l'ancrage psycholinguistique du cadre théorique néoténique mobilisé, dont la formalisation reste en développement. Si la théorie du locuteur inachevé (Bajrić, 2013) constitue une avancée originale dans la conceptualisation du rapport aux langues, sa modélisation appliquée au trauma bilingue reste, à ce stade, de nature exploratoire. Elle s'appuie sur des notions centrales — telles que les rapports *in esse* et *in fieri*, le *vouloir-dire* de la langue (Bajrić & Monin, 2024) et du locuteur (Meng, 2025), ou encore la triade des niveaux de cognition en langue *in fieri* (mixte invariable, mixte variable, alternée) — dont l'articulation avec d'autres approches psycholinguistiques ou cognitives pourrait ouvrir de nouvelles pistes de réflexion. En tout cas, ce positionnement théorique a permis d'analyser les processus d'appropriation linguistique et de configuration subjective des langues mobilisées dans les récits bilingues de trauma.

Dans la mesure où ce cadre a été construit indépendamment de courants tels que ceux du bilinguisme développemental et de la linguistique de corpus *stricto sensu*, sa mise en relation avec ces autres modèles pourrait faciliter les comparaisons, les articulations méthodologiques et la lisibilité interdisciplinaire. Il ne s'agit pas ici de remettre en cause les fondements du modèle, mais de souligner la possibilité d'un élargissement progressif vers d'autres domaines d'investigation, notamment en linguistique cognitive, en psycholinguistique développementale, ou dans le champ des recherches en neurolinguistique.

Enfin, une dernière limite théorique concerne l'articulation encore marginale avec les apports de la neurolinguistique, pourtant particulièrement pertinents dans le cadre d'une étude sur les effets du trauma sur le langage. Si certains éléments issus de la neuropsychologie (notamment les modèles mnésiques ou certaines distinctions entre mémoire déclarative et procédurale) sont évoqués dans le chapitre VI, l'analyse ne s'inscrit pas pleinement dans une

démarche neuroscientifique. Or, plusieurs travaux récents (Paradis, 2009 ; Ullman, 2001)³¹¹ soulignent l'intérêt d'un croisement entre données linguistiques situées et connaissances issues des sciences cognitives et neurologiques, notamment en ce qui concerne la spécialisation hémisphérique et les circuits de la mémoire autobiographique. Une telle articulation permettrait d'éclairer plus finement les altérations du traitement langagier observées en contexte de stress traumatique, en particulier chez les locuteurs bilingues.

Dans le cadre de cette étude, le choix de ne pas articuler notre approche à celle des neurosciences a été en partie conditionné par la nature qualitative et exploratoire du protocole, qui ne s'appuyait pas sur des données cliniques ou neurophysiologiques. L'objectif était moins de localiser les processus impliqués que de comprendre comment le rapport subjectif à la langue infléchit la forme discursive du récit, y compris dans ses manifestations corporelles et non verbales.

Néanmoins, une intégration plus poussée des acquis de la neurolinguistique pourrait, dans des recherches futures, enrichir l'interprétation de certains phénomènes observés, notamment en ce qui concerne l'accès différencié aux souvenirs selon la langue mobilisée, ou les corrélats neurologiques de la dissociation langagière. Elle ouvrirait la voie à des investigations inter- ou transdisciplinaires, articulant approches linguistiques, cognitives et cliniques autour du traitement bilingue du trauma.

En somme, les limites théoriques évoquées ici ne remettent pas en cause la cohérence du cadre mobilisé, mais soulignent certains manques d'articulation avec des courants voisins – qu'il s'agisse de la neurolinguistique, de l'analyse énonciative ou des modèles cognitifs établis. L'approche néoténique mobilisée dans ce travail ouvre des perspectives nouvelles sur les articulations entre langue, mémoire et affect, notamment en contexte traumatique. Une mise en dialogue progressive avec d'autres cadres théoriques issus des sciences cognitives ou cliniques, pourrait en approfondir certains aspects et en faciliter la transférabilité, sans pour autant remettre en cause ses principes fondateurs.

Ces limites dessinent les prolongements potentiels de ce travail de recherche et ouvrent la voie aux perspectives abordées dans la deuxième partie de ce chapitre, consacrée aux pistes de recherche futures. Celles-ci visent à prolonger l'analyse des récits bilingues traumatiques au croisement de plusieurs disciplines – psycholinguistique, linguistique clinique, pragmatique du

³¹¹ Ces travaux s'accordent sur l'idée que le traitement linguistique ne peut être dissocié de l'organisation cognitive et neurologique sous-jacente. Paradis (2009) distingue deux systèmes mnésiques — déclaratif pour le lexique, procédural pour la grammaire —, en les reliant à la spécialisation hémisphérique et à la dynamique d'acquisition chez le bilingue. Ullman (2001) prolonge cette approche en proposant un modèle neurocognitif du langage fondé sur la distribution fonctionnelle des structures cérébrales, ce qui permet d'interroger les effets du stress ou du trauma sur certains circuits langagiers.

discours – en élargissant les cadres d'étude, les terrains d'observation et les modes d'interprétation.

2. Pour une approche clinique bilingue du trauma

L'ensemble des limites méthodologiques identifiées dans ce travail invite à réfléchir aux prolongements possibles du protocole, en vue d'élargir la portée interprétative et de renforcer la robustesse des analyses. En effet, si l'approche adoptée s'est avérée heuristique pour mettre au jour les effets différenciés de la langue mobilisée sur l'expression traumatique, elle repose sur un protocole exploratoire, mené hors cadre clinique et sans recours à des mesures psychophysiologiques complémentaires.

De ce fait, plusieurs ajustements et élargissements pourraient être envisagés afin d'approfondir la compréhension des liens entre langue mobilisée, expression du trauma et dynamiques corporelles, mnésiques et affectives. Dans ce contexte, il s'agirait non seulement de consolider l'analyse des asymétries expressives observées dans les récits, mais aussi d'en examiner les ressorts à partir d'une pluralité de dispositifs, de terrains et d'outils.

Ce développement propose ainsi quelques pistes pour une approche comparative bilingue plus solidement ancrée dans le champ clinique, en croisant les récits spontanés avec des récits produits en contexte thérapeutique ou institutionnalisé, en intégrant des profils plus diversifiés de locuteurs plurilingues, en mobilisant des méthodes croisées issues de la linguistique clinique, de la psycholinguistique expérimentale ou encore de la neuropsychologie cognitive, et en associant aux analyses verbales et non verbales des enregistrements comportementaux ou physiologiques. Cependant, il est essentiel de préciser que ces pistes ne visent pas à invalider les choix méthodologiques initiaux, mais à les prolonger, dans une logique interdisciplinaire, capable de mieux circonscrire les mécanismes d'accès à l'expérience traumatique selon la langue mobilisée.

Les deux sections qui suivent déclinent ainsi ces perspectives selon deux orientations complémentaires : la première interroge les apports d'une approche clinique bilingue, fondée sur la comparaison entre différents contextes de production des récits traumatiques ; la seconde s'attache à explorer les implications cognitives et affectives de la langue mobilisée dans l'accès au vécu, en proposant quelques pistes pour une modélisation linguistico-cognitive du trauma bilingue.

2.1. Récits bilingues et écarts expressifs : une approche comparative à approfondir

Les analyses menées au chapitre V et discutées au chapitre VI ont mis en lumière des écarts expressifs marqués entre les récits produits en langue *in esse* et ceux formulés en langue *in fieri*,

tant sur le plan verbal que non verbal. Ces écarts ne relèvent pas d'un simple gradient de compétence linguistique, mais témoignent d'une modulation fine du *pouvoir-dire*³¹² en fonction du statut subjectif des langues mobilisées, de leur lien au vécu, et du cadre dans lequel elles s'actualisent. Toutefois, afin de mieux cerner la part contextuelle, interactionnelle et fonctionnelle de ces écarts expressifs, il conviendrait d'élargir le protocole aux contextes cliniques, où la parole traumatique s'inscrit dans une visée de transformation, de régulation ou de réparation.

L'une des perspectives les plus fécondes pour approfondir l'analyse des récits bilingues serait d'intégrer des contextes cliniques encadrés, tels que des suivis en psychothérapie, des thérapies EMDR, ou des entretiens à visée diagnostique. L'objectif d'une telle démarche³¹³ serait de croiser des récits spontanés, produits dans un cadre de recherche, avec des récits émergeant dans des environnements thérapeutiques formels. Ces derniers offrent en effet un espace discursif singulier, structuré par l'alliance thérapeutique, la régularité des échanges, et la fonction de réélaboration du langage.

À ce sujet, nous souhaitons citer plusieurs études récentes soulignant l'intérêt de ce croisement. Ainsi, Ortigosa-Beltrán et al. (2023) montrent que les récits traumatiques produits en langue maternelle en contexte thérapeutique activent une plus grande détresse émotionnelle que ceux produits en L2, suggérant que la langue mobilisée dans le cadre clinique influe directement sur la charge affective et la portée mnésique du récit.

Par ailleurs, plusieurs travaux en interprétariat médical ou en psychothérapie plurilingue confirment que la co-construction du récit avec un clinicien ou un interprète influe sur la formulation du trauma. Hale (2019), par exemple, souligne que les interprètes en santé mentale jouent un rôle actif dans le façonnement narratif, et que leur perception des signes linguistiques du trauma contribue, parfois indirectement, à l'établissement d'hypothèses cliniques. Cette articulation entre récit bilingue, cadre institutionnel et indices expressifs ouvre des pistes pour une analyse comparée de la structuration discursive et des modulations affectives selon le contexte d'énonciation.

L'intégration de tels dispositifs permettrait également d'observer plus systématiquement les effets du cadrage thérapeutique sur les indices non verbaux, notamment gestuels et prosodiques. En contexte clinique, la stabilité des séances, l'attention portée par les cliniciens au

³¹² Comme développé dans le chapitre VI, nous privilégions à présent l'emploi du terme *pouvoir-dire* afin de rendre compte des contraintes qui peuvent affecter le *vouloir-dire* du locuteur en contexte de récit à forte charge émotionnelle.

³¹³ Cela ne signifie pas pour autant qu'une telle démarche soit absente des travaux existants : on en trouve des exemples notables chez Auxéméry & Gayraud (2020, 2021, 2022, 2025), ainsi que dans les recherches menées par Quillivic et al. dans le cadre du projet « 13-Novembre ». Toutefois, les différentes études francophones n'intègrent pas, à ce jour, la dimension bilingue ou plurilingue des personnes concernées.

langage corporel, ou encore l'émergence de routines expressives propres à la consultation pourraient faire émerger des régularités comportementales différentes de celles observées en situation de recherche. Une comparaison fine des récits produits dans ces deux types de contexte — libre et encadré — permettrait ainsi d'évaluer la part contextuelle dans l'expression du trauma bilingue, tout en élargissant les possibilités d'interprétation interdisciplinaire.

Dans ce contexte, une perspective essentielle pour renforcer la portée clinique des résultats serait de croiser l'analyse linguistique et non verbale avec des données issues de l'évaluation psychométrique ou clinique. Dans la présente étude, les récits ont été recueillis en contexte non institutionnalisé, sans que soient disponibles des diagnostics psychiatriques, des échelles d'évaluation du trouble de stress post-traumatique (TSPT) ou des mesures de comorbidité. Si cette posture garantit une certaine spontanéité expressive, elle limite toutefois les possibilités de mise en relation entre les manifestations discursives et l'état psychique des participants.

Or, plusieurs travaux récents appellent à une articulation plus étroite entre données subjectives (récits, verbalisations, comportements) et données objectivables, notamment dans le cadre du repérage des marqueurs linguistiques et comportementaux du TSPT. Ainsi, des recherches en linguistique clinique et en psychologie du langage ont montré que certains marqueurs narratifs — tels que la fragmentation syntaxique, les ruptures temporelles ou les pronoms indéfinis — sont corrélés à la sévérité des symptômes mesurés par des outils cliniques (cf. Crespo & Fernández-Lansac, 2016). De même, des indices non verbaux comme les gestes suspendus, la posture figée ou l'évitement du regard peuvent être interprétés de manière plus rigoureuse lorsqu'ils sont reliés à des profils cliniques différenciés.

Le croisement avec des mesures validées — telles que le PCL-5 (Blevins et al., 2015), l'IES-R (Horowitz et al., 1979 ; Weiss & Marmar, 1997), ou encore des échelles émotionnelles (PANAS, STAI, DES ; Christophe et al., 2009) — permettrait de situer les récits analysés au sein d'un spectre symptomatique objectivable. Il deviendrait alors possible de distinguer, au sein des marqueurs SPLIT-10 et NV-SPLIT-10, ceux qui relèvent d'une expressivité situationnelle de ceux qui traduisent une organisation durable du trauma. Cette démarche favoriserait également une modélisation plus fine des écarts expressifs interlinguistiques selon le degré d'impact traumatique.

Enfin, une telle approche permettrait d'envisager l'usage de l'analyse langagière comme outil complémentaire d'évaluation clinique, en contexte plurilingue. Plusieurs auteurs soulignent la pertinence de cette piste dans les dispositifs d'accueil de migrants ou de victimes de violences : en contexte de barrière linguistique ou de méfiance face aux outils standardisés, l'analyse du discours peut offrir une entrée indirecte mais précieuse dans le vécu psychique du sujet.

Une méthodologie articulant récits plurilingues, analyse expressive et évaluation clinique ouvrirait ainsi la voie à une lecture intégrée du trauma, où les langues mobilisées ne seraient plus seulement des variables d'expression, mais des révélateurs de l'ancrage psychique de l'expérience.

Une autre voie d'approfondissement méthodologique consisterait à élargir le spectre des profils linguistiques inclus dans le corpus, en visant un rééquilibrage à la fois quantitatif et typologique. Dans l'étude actuelle, certaines combinaisons — notamment les rapports *in fieri* en contexte non coïncident ou les configurations trilingues — restent marginales ou absentes, ce qui limite la portée comparative de certaines observations. Or, la diversité réelle des trajectoires bi- et multilingues, en particulier dans les contextes migratoires ou diasporiques, appelle à une prise en compte plus fine des cas de polyglossie fonctionnelle, de multilinguisme asymétrique ou de répertoires hétérogènes (Coste, Moore & Zarate, 1997).

Intégrer des participants mobilisant non pas deux, mais trois ou plusieurs langues dans leur quotidien permettrait d'examiner les formes d'activation différenciée de la mémoire traumatique selon des réseaux langagiers complexes. Des travaux récents (Sharif, 2023 ; Fan, 2025) montrent que le multilinguisme peut influencer l'expression émotionnelle de manière non linéaire : certaines langues, même moins maîtrisées, peuvent favoriser l'évitement, tandis que d'autres, plus rarement mobilisées mais affectivement chargées, peuvent au contraire faciliter la reviviscence.

De plus, l'inclusion de langues typologiquement éloignées — notamment celles à haute densité morphologique comme le turc — peut permettre de tester comment ces structures impacteront la planification discursive, comme le souligne Jarvis & Pavlenko (2008). Par ailleurs, des recherches sur le bilinguisme montrent que la langue dans laquelle un individu est moins à l'aise peut atténuer l'expression émotionnelle (ang. *emotional blunting*), contrairement à une langue appréhendée tôt ou porteuse d'une forte charge affective (Harris, 2004 ; Caldwell-Harris & Ayçiçeği-Dinn, 2009).

Ce rééquilibrage ne serait pas seulement utile sur le plan comparatif. Il permettrait aussi de mieux comprendre comment les sujets plurilingues mobilisent leurs ressources linguistiques non pas comme des canaux figés, mais comme des espaces subjectifs dotés d'affects, d'histoires et de fonctions différenciées (Grosjean, 2008 ; Dewaele, 2010). En croisant des profils contrastés, y compris non européens, il deviendrait possible d'examiner l'universalité ou la variabilité des dynamiques observées, et d'éviter un biais eurocentré souvent implicite dans les recherches sur le trauma bilingue.

L'élargissement du corpus, dans cette optique, ne viserait donc pas la représentativité au sens strict, mais la diversification des configurations expressives. Il s'agirait de documenter plus

finement les effets combinés du statut subjectif des langues, de leur distance typologique, et de leur ancrage contextuel sur la mise en récit du trauma, dans une perspective à la fois psycholinguistique et anthropolinguistique.

L'un des enjeux méthodologiques soulevés dans cette étude concerne les effets potentiels de l'ordre de passation dans la production des récits bilingues. Malgré l'inversion systématique de la langue mobilisée en première position lors des deux séances, certains effets directionnels ont pu influencer l'ancrage discursif et émotionnel du second récit. Afin de mieux circonscrire ces effets d'enchaînement — liés à l'activation séquentielle des langues et à la dynamique affective propre au premier récit — il serait pertinent d'envisager la mise en place d'un protocole d'alternance croisée, plus complexe et mieux contrôlé.

Un tel protocole impliquerait, par exemple, la production de plusieurs récits dans chacune des langues, à des moments distincts et dans des ordres variés, tout en contrôlant les paramètres de temps, de fatigue cognitive, d'activation émotionnelle et de charge mnésique. Ce type de design permettrait de dissocier plus finement les effets liés à la langue elle-même de ceux liés à sa position dans la séquence. Il rendrait également possible une analyse dynamique de l'influence translinguistique d'un récit sur l'autre, notamment dans les cas où le contenu évoqué est similaire mais le traitement discursif diverge.

Plusieurs travaux en psycholinguistique bilingue montrent que l'activation d'une langue ne s'éteint pas immédiatement après son usage et peut continuer à influencer la production discursive dans une autre langue. Kroll et al. (2013) soulignent que les deux systèmes linguistiques restent activés en parallèle, même chez des bilingues expérimentés. De manière complémentaire, Hermans et al. (2011) mettent en évidence la dimension dynamique de cette coactivation, tandis que Schwartz (2021) observe que le contexte discursif favorise ou amplifie l'intrusion lexicale de la langue non utilisée. Dans le cadre de récits traumatiques, cette activation prolongée peut se traduire par des phénomènes spécifiques, tels que des formes de contamination narrative (Marian & Neisser, 2000) ou encore un effacement partiel du vécu lorsque celui-ci est d'abord formulé dans une langue émotionnellement atténuée (Schrauf, 2000 ; Pavlenko, 2006).

Un protocole d'alternance croisée, enrichi d'indicateurs qualitatifs (ex. : auto-évaluations post-récit, mesures physiologiques légères, analyses syntaxiques comparées) permettrait d'analyser ces effets avec une granularité accrue. Il ouvrirait ainsi la voie à une approche plus expérimentale de la narration bilingue traumatique, dans laquelle le récit ne serait plus seulement un matériau d'analyse, mais un espace d'observation active des transformations expressives en contexte multilingue.

Enfin, un tel protocole pourrait être mobilisé pour tester des hypothèses sur la stabilité des profils expressifs : un participant exprime-t-il les mêmes tendances (ancrage, filtration, saturation) dans la langue *in esse* si celle-ci est mobilisée en première ou en seconde position ? Et ces tendances se maintiennent-elles au fil des séances ? Répondre à ces questions permettrait de renforcer la validité écologique des résultats tout en affinant leur interprétation contextuelle.

De plus, la dynamique expressive observée dans les récits traumatiques bilingues ne saurait être pleinement comprise sans une prise en compte plus fine de la réactivité corporelle et physiologique associée à la production narrative. Si l'approche adoptée dans cette étude s'est centrée sur les indices verbaux et non verbaux visibles (gestes, prosodie, orientations du regard), elle ne permet pas d'accéder aux manifestations plus discrètes mais tout aussi significatives de l'engagement émotionnel — telles que les variations de rythme cardiaque et la conductance cutanée.

En effet, intégrer à l'analyse des mesures physiologiques légères (ex. : électrodermie, fréquence cardiaque) ouvrirait la voie à une lecture plus complète de la charge affective associée à chaque langue mobilisée. Ces mesures permettraient notamment d'objectiver certaines hypothèses formulées dans le cadre de cette recherche, comme celle d'une atténuation somatique de la narration en langue *in fieri*, ou celle d'une saturation corporelle en langue *in esse*.

Plusieurs travaux en psycholinguistique et en neurosciences ont déjà exploré cette voie. Par exemple, les recherches de Harris et al. (2003) ont montré que l'activation émotionnelle est plus forte en L1 qu'en L2 lorsqu'il s'agit d'énoncés chargés affectivement. De même, Jankowiak et Korpál (2018) soulignent que la langue mobilisée peut moduler l'intensité des réponses physiologiques face à des contenus émotionnels, y compris dans des tâches non verbales.

L'ajout de telles mesures ne vise pas à biologiser le discours, mais à l'enrichir d'une couche d'analyse complémentaire, qui pourrait venir confirmer ou nuancer les observations issues de l'analyse qualitative. En croisant les données linguistiques, gestuelles et physiologiques, il serait alors possible de produire des profils expressifs plus intégrés, capables de rendre compte des tensions entre dire, ressentir et incarner le trauma dans une ou plusieurs langues.

Or, ces différentes perspectives d'élargissement méthodologique ne répondent pas simplement à des contraintes contextuelles ou à des ajustements de protocole. Elles visent plus fondamentalement à approfondir l'analyse des liens entre trauma, langues mobilisées et formes expressives, en ouvrant l'observation à des cadres cliniques, à des configurations linguistiques élargies, à une formalisation plus fine de la dynamique narrative, et à des croisements avec des données comportementales ou physiologiques.

Il ne s'agit donc pas seulement d'améliorer les conditions de recueil ou de traitement des données, mais d'affiner la compréhension des processus cognitifs, affectifs et discursifs engagés dans la narration bilingue d'un événement traumatique. Ce travail d'ajustement méthodologique prépare le terrain pour une réévaluation des modèles interprétatifs, à la croisée des approches linguistiques, psycholinguistiques et cliniques.

Dans cette optique, la section suivante se penche sur les liens entre langue, cognition et accès à l'expérience, en explorant les possibilités de modélisation du rapport subjectif au trauma dans un cadre plurilingue.

2.2 Trauma, langue et accès à l'expérience : pistes pour une modélisation cognitive

Si l'approche néoténique adoptée dans ce travail permet d'en rendre compte de manière fine, elle gagnerait à être élargie et consolidée par une mise en dialogue plus systématique avec les cadres établis de la psychologie cognitive et des sciences du langage.

Les perspectives développées ci-dessous proposent ainsi des pistes concrètes pour approfondir cette modélisation, en croisant les acquis de la psycholinguistique néoténique avec ceux des sciences cognitives et de la neurolinguistique. Il s'agit, non de réorienter le cadre théorique, mais d'en préciser les ancrages, en éclairant davantage les liens entre statut linguistique, accès mnésique et verbalisation traumatique.

L'une des perspectives les plus directement issues des limites théoriques identifiées concerne l'articulation entre les dynamiques expressives observées dans les récits et les modèles cognitifs de la mémoire. Si des références ponctuelles ont été faites dans le Chapitre VI aux modèles SPI de Tulving (1995) et MNESIS d'Eustache & Desgranges (2008), ces cadres n'ont pas été mobilisés de manière pleinement intégrée. Or, plusieurs travaux récents insistent sur l'intérêt d'un croisement explicite entre architecture mnésique et traitement linguistique, notamment en contexte bilingue (Marian & Neisser, 2000 ; Ullman, 2001).

Ces recherches montrent que les systèmes mnésiques déclaratif et procédural ne sont pas activés de façon homogène selon la langue mobilisée, et que le rappel autobiographique peut être différenciellement accessible selon le lien affectif et le degré d'appropriation subjectif de chaque langue. En particulier, la notion de *language-dependent recall* (Marian & Neisser, 2000) constitue un levier théorique central pour penser les variations d'accès au souvenir observées dans les corpus, tout comme les travaux d'Ullman (2001, 2004) sur l'asymétrie entre mémoire déclarative (lexique, faits autobiographiques) et mémoire procédurale (automatismes syntaxiques) selon le rapport du locuteur à la langue.

Une intégration plus étroite de ces modèles permettrait non seulement de renforcer la validité cognitive des interprétations proposées dans ce travail, mais aussi d'ouvrir la voie à des

protocoles expérimentaux ou quasi-expérimentaux explorant plus systématiquement les effets de la langue sur l'encodage, le stockage et la récupération des souvenirs traumatiques. Ce dialogue théorique entre mémoire, langue et subjectivité pourrait ainsi enrichir la compréhension des mécanismes d'activation différentielle du trauma selon la langue du récit, tout en consolidant les fondements cognitifs du modèle néoténique.

Une autre piste d'élargissement du cadre théorique concerne l'articulation entre les dynamiques expressives observées dans les récits bilingues et les apports des théories énonciatives et interactionnelles du langage. Comme le souligne la section § 1.2, le présent travail a choisi de se centrer sur une approche incarnée et cognitive du *vouloir-dire* traumatique, en insistant sur la subjectivation linguistique plutôt que sur la dimension relationnelle de l'énonciation. Cette orientation a permis de mettre en évidence des asymétries affectives et mnésiques selon la langue mobilisée, mais au prix d'une faible prise en compte des conditions interactionnelles de production du discours.

Or, plusieurs cadres analytiques issus des sciences du langage permettent de penser la narration traumatique comme un acte situé, structuré par des positions énonciatives (Kerbrat-Orecchioni, 1996 ; Goffman, 1981), des effets d'adresse, des postures discursives (Rabatel, 2005) ou encore des dynamiques dialogiques complexes (Bakhtine, 1984). Ces approches soulignent que la forme et la structure d'un récit dépendent aussi de la présence d'un allocutaire, des attentes interactionnelles, du cadre institutionnel dans lequel il s'inscrit — autant de facteurs qui influencent la manière dont le locuteur se positionne face à son propre récit.

Intégrer ces apports permettrait de mieux saisir comment les langues mobilisées dans le récit interagissent avec le cadre interlocutif et les ajustements discursifs que celui-ci requiert. Par exemple, dans le contexte spécifique de la thérapie familiale auprès de réfugiés, De Haene et al. (2018) montrent que les dynamiques relationnelles — narration et silence — sont directement influencées par la posture de l'interlocuteur. Par ailleurs, González-Monteagudo (2011), en s'appuyant sur l'héritage de Bruner, rappelle que la narration constitue une structure culturellement partagée de traitement de l'expérience, qui organise la mise en intrigue du vécu.

Un croisement entre la perspective néoténique et ces cadres interactionnels permettrait ainsi d'articuler de manière plus fine la subjectivité du locuteur, le statut des langues, et la dynamique relationnelle de l'énonciation. Il ne s'agirait pas de réduire l'expérience traumatique à une interaction sociale, mais d'enrichir l'analyse en tenant compte des médiations discursives qu'elle suppose. Cette orientation ouvrirait également la voie à des travaux comparatifs sur les effets du cadre d'énonciation (institutionnel, thérapeutique, intime, académique) sur l'expression du trauma bilingue.

Enfin, un élargissement prometteur consisterait à intégrer plus systématiquement les apports de la neuropsychologie cognitive et de la neurolinguistique dans l'analyse du rapport entre langue mobilisée et expression traumatique. Si le présent travail s'appuie ponctuellement sur des modèles cognitifs établis — notamment le modèle SPI (Tulving, 1995) et le modèle MNESIS (Eustache & Desgranges, 2008) — il ne propose pas de modélisation complète des processus cérébraux ou mnésiques à l'œuvre dans la narration bilingue du trauma. Cette prudence s'explique par la nature qualitative, exploratoire et non instrumentée de l'étude ; elle n'en souligne pas moins une limite, dans la mesure où plusieurs travaux récents invitent à penser le lien entre mémoire, émotion, et langue dans une perspective neurocognitive.

Des recherches en neuropsychologie bilingue ont notamment montré que la langue utilisée pour accéder à un souvenir influence l'activation des circuits mnésiques et émotionnels associés à ce souvenir (Marian & Neisser, 2000 ; Schrauf, 2000). Marian et Neisser (2000) insistent sur l'existence de patrons d'activation différenciés selon la langue, particulièrement en ce qui concerne les souvenirs autobiographiques à forte charge affective. Ces données confirment que le système mnésique ne se contente pas de stocker les souvenirs dans une forme neutre : il encode également leur contexte linguistique d'origine, ce qui conditionne leur accessibilité ultérieure.

En contexte traumatique, l'hypothèse d'une interaction entre langue et mémoire peut être mise en perspective avec les modèles neurolinguistiques de Paradis (2004) et d'Ullman (2001), qui distinguent des systèmes mnésiques différenciés (déclaratif et procédural) impliqués dans le traitement langagier. Ces modèles fournissent un cadre pour penser que la langue mobilisée engage des circuits mnésiques distincts. Par ailleurs, les travaux de Holland & Kensinger (2010), de Dégeilh et al. (2013) et de McNally (2006) montrent que les structures limbiques (hippocampe, amygdale) jouent un rôle central dans la remémoration autobiographique et que leur fonctionnement peut être altéré par le stress traumatique. L'articulation de ces approches suggère que le choix de la langue de remémoration pourrait moduler l'accès et l'organisation du souvenir traumatique, même si ce lien n'a pas encore été établi de manière expérimentale. Ceci est davantage suggéré par nos résultats, qui montrent que l'encodage en *langue in esse* semble favoriser une remobilisation plus intense du souvenir — en lien avec une activation conjointe des systèmes déclaratif et émotionnel — tandis que l'encodage ou la reformulation en *langue in fieri* pourrait mobiliser davantage le système procédural, favorisant un traitement plus distant ou plus « instrumental » de l'expérience.

Dans une optique interdisciplinaire, ces résultats pourraient utilement être croisés avec le cadre néoténique du *vouloir-dire*, qui postule justement une asymétrie affective entre langues incorporées (*in esse*) et langues en cours d'appropriation (*in fieri*). Une modélisation conjointe

permettrait d'ancrer cette asymétrie dans des données neurocognitives objectivables, en examinant, par exemple, les corrélats cérébraux de la dissociation langagière, ou la manière dont l'activation mnésique varie selon le code linguistique.

Ce type d'intégration serait particulièrement fécond dans des protocoles mixtes, associant analyse linguistique des récits, mesures comportementales (temps de latence, charge cognitive) et enregistrements physiologiques ou neurofonctionnels (IRMf, EEG, GSR). Il ne s'agirait pas de remplacer l'analyse discursive, mais de la prolonger dans un cadre empirique plus large, capable de rendre compte des processus encodés à la fois dans la parole et dans le cerveau.

Les perspectives envisagées dans cette section s'inscrivent dans une volonté d'ouverture méthodologique, clinique et théorique. Elles prolongent les analyses développées dans les chapitres précédents en soulignant la nécessité de croiser les apports de plusieurs disciplines — linguistique clinique, psycholinguistique, neurosciences, pragmatique — pour mieux saisir les conditions d'émergence, de structuration et de remaniement des récits traumatiques en contexte bilingue. En articulant des approches exploratoires à des cadres plus instrumentés, en confrontant les régimes expressifs spontanés à ceux induits par des protocoles thérapeutiques, et en intégrant les apports récents de la neuropsychologie cognitive, ces pistes dessinent les contours d'un programme de recherche interdisciplinaire, apte à éclairer les effets langagiers du trauma dans toute leur complexité.

Cette dynamique de croisement ne concerne pas uniquement le plan verbal : les récits analysés témoignent également d'une forte implication corporelle, souvent modulée par la langue mobilisée. C'est pourquoi il semble nécessaire, dans un second temps, de déplacer l'attention vers les manifestations non verbales du trauma, elles aussi soumises aux régimes linguistiques d'activation et d'expression, qui feront l'objet de la section suivante.

3. Pour une approche néoténique de la communication non-verbale

L'observation conjointe des dynamiques verbales et corporelles dans les récits traumatiques bilingues met en évidence la nécessité d'élargir le cadre interprétatif au-delà du seul langage verbal. Les gestes, postures, mouvements oculaires et modulations corporelles ne sauraient être considérés comme de simples accompagnateurs expressifs : ils participent activement à l'élaboration du récit, en interaction constante avec la langue mobilisée, le contexte énonciatif et le rapport subjectif du locuteur à son propre *pouvoir-dire*.

Dans cette perspective, l'approche néoténique propose de concevoir la communication non verbale comme un espace expressif évolutif, façonné par les régimes linguistiques en présence et par les effets différenciés de l'incorporation langagière. Le corps, tout comme la

langue, manifeste des formes d'inachèvement, de tension ou d'appropriation, qui traduisent l'état du sujet dans sa tentative de dire — ou de contourner — l'expérience traumatique.

Les deux sections qui suivent déclinent ces enjeux selon deux axes complémentaires : la première s'attache à décrire les formes d'alternance non verbale observables selon la langue mobilisée, en posant l'hypothèse d'un corps qui change de langue ; la seconde explore les conditions de formalisation d'une grammaire gestuelle du trauma, pensée comme un système souple de régularités expressives, en lien avec la dynamique d'appropriation langagière.

3.1 Quand le corps change de langue : alternance linguistique et non-verbale

Les analyses menées dans le chapitre V ont montré que les manifestations non verbales associées aux récits traumatiques ne se superposent pas uniformément aux variations linguistiques. Si certaines tendances générales peuvent être identifiées — par exemple, une expressivité corporelle plus dense dans les récits en langue *in esse* —, elles se déclinent selon des régimes d'alternance complexes, qui engagent à la fois le corps, la langue et le contexte énonciatif. Loin d'être des reflets automatiques du contenu verbal, les gestes, regards, postures et indices physiologiques semblent eux aussi moduler leur configuration en fonction de la langue mobilisée, selon des dynamiques expressives différenciées.

Dans cette perspective, le changement de langue ne saurait être analysé comme un simple phénomène verbal ou discursif : il engage une reconfiguration du *pouvoir-dire* corporel, souvent discrète mais décisive. L'approche néoténique adoptée ici, centrée sur la subjectivation progressive des langues, ouvre la voie à une réflexion plus fine sur le rôle du corps dans la co-construction de la mémoire traumatique bilingue. Toutefois, plusieurs pistes d'approfondissement restent à explorer pour élargir cette modélisation.

Une première piste d'élargissement consisterait à mettre en œuvre une analyse longitudinale des dynamiques non verbales chez un même locuteur, en s'appuyant sur une série de récits traumatiques produits dans différentes langues au fil du temps. L'objectif de cette démarche serait d'identifier les régularités expressives — posturales, gestuelles, oculaires ou physiologiques — qui se maintiennent indépendamment de la langue mobilisée, ainsi que celles qui varient en fonction du régime linguistique (*in esse* / *in fieri*) ou du moment de production du récit.

Un tel protocole permettrait de tester la dimension idiosyncrasique des manifestations non verbales en contexte bilingue : certains gestes, comme les suspensions corporelles, les gestes illustreurs avortés ou les micro-désynchronisations mimico-verbales, pourraient apparaître comme des marqueurs constants du trauma, tandis que d'autres — par exemple les gestes illustreurs accentués ou les mouvements oculaires spécifiques — pourraient fluctuer selon la

langue, l'ancrage subjectif ou l'évolution du rapport au vécu. En ce sens, le corps ne serait pas seulement le lieu d'une expressivité traumatique, mais aussi le vecteur d'une mémoire incarnée soumise aux effets différenciés de l'alternance linguistique.

L'intérêt d'une approche longitudinale se situe aussi dans la possibilité d'observer les transformations expressives liées à la relecture du trauma. Dans certains cas, les récits ultérieurs dans une même langue (ou dans une langue nouvellement appropriée) peuvent témoigner d'un relâchement des tensions corporelles, d'une fluidification des gestes ou d'une réorganisation du rythme postural. Ce type d'évolution a été documenté dans la littérature : Fivush (2010) souligne le rôle de la répétition narrative dans la mise en sens progressive de l'expérience traumatique, tandis que Röhrich et al. (2014) mettent en évidence l'importance de la cognition incarnée et des environnements thérapeutiques centrés sur le corps pour accompagner la transformation du vécu. Une grille comme la NV-SPLIT-10 permettrait d'affiner cette observation dans des corpus narratifs multilingues recueillis à plusieurs temps.

Une telle méthodologie trouverait des appuis empiriques dans des travaux menés en psycholinguistique et en linguistique du geste. Ainsi, McNeill (1992) et Kendon (2004) ont montré que les gestes ne se contentent pas d'accompagner la parole, mais peuvent fonctionner comme des repères stabilisateurs de la narration, en contribuant à l'organisation du discours. Dans une perspective plus proche du bilinguisme, Gullberg & Kita (2009) soulignent que l'attention portée aux gestes co-verbaux oriente la réception et la structuration de l'information, ce qui invite à considérer la stabilité ou la variation gestuelle comme des indices de remaniement du rapport au vécu. Enfin, les travaux de Goldin-Meadow (2003) sur les gestes comme médiateurs cognitifs rappellent que ces formes corporelles peuvent soutenir l'élaboration du sens dans des contextes d'expression contraints, tels que ceux des récits traumatiques bilingues.

Sur le plan méthodologique, l'une des perspectives ouvertes par ce travail consiste à systématiser l'analyse longitudinale des récits. Celle-ci pourrait s'appuyer sur des corpus rétrospectifs (récits produits à plusieurs mois d'intervalle) ou sur un protocole de suivi intégré à une recherche clinique. L'usage conjoint de l'échelle NV-SPLIT-10 et d'un codage gestuel plus fin offrirait alors la possibilité de rendre compte des évolutions progressives du *pouvoir-dire*, en particulier de sa dimension corporelle.

Une autre piste prolonge directement les analyses déjà amorcées dans ce travail : il s'agirait d'examiner de façon différentielle les gestes co-verbaux selon la langue mobilisée, en tenant compte à la fois du statut subjectif des langues (*in esse / in fieri*) et du contexte du vécu traumatique. Une telle approche permettrait de préciser dans quelle mesure le répertoire gestuel varie non seulement en fonction du contenu narratif, mais aussi selon la langue d'énonciation, sa stabilité syntaxique, sa charge affective et son degré d'incorporation.

Les travaux de Gullberg (2012) ont montré que les gestes co-verbaux — notamment les gestes illustateurs et les gestes déictiques — sont influencés par la structure syntaxique de la langue mobilisée, mais aussi par le degré de fluidité discursive et de familiarité pragmatique. Chez des locuteurs bilingues, les gestes peuvent ainsi varier en fréquence, en amplitude ou en complexité selon la langue utilisée, même lorsque le contenu verbal reste relativement stable. Ces variations sont d'autant plus marquées lorsque l'une des langues est en cours d'appropriation : dans ce cas, les gestes peuvent pallier une difficulté lexicale, soutenir une recherche de formulation ou masquer une désorganisation énonciative (Gullberg & Kita, 2009).

Dans le contexte spécifique des récits traumatiques bilingues, une telle analyse permettrait de distinguer les gestes expressifs, révélateurs d'une reviviscence affective, des gestes compensatoires, produits en réponse à une instabilité discursive ou à un effort de formulation. Les premiers (ex. gestes illustateurs accentués, suspensions mimico-gestuelles) pourraient être plus fréquents en langue *in esse*, lorsque la charge émotionnelle est plus élevée et l'accès mnésique plus incarné. Les seconds (ex. gestes battants, gestes répétitifs, micro-ajustements d'auto-contact) pourraient au contraire prédominer en langue *in fieri*, dans des configurations où l'expression linguistique est partiellement entravée par un manque d'appropriation ou par une vigilance syntaxique accrue.

Des travaux récents confirment l'importance du geste dans l'usage bilingue. Stam & Tellier (2022) montrent que les gestes ne constituent pas un simple accompagnement de la parole, mais qu'ils participent activement à l'acquisition et à l'enseignement des langues secondes et étrangères. Leur analyse met en évidence que la gestuelle soutient à la fois la compréhension et la production, en facilitant l'accès au lexique, en renforçant la mémorisation et en contribuant à la structuration discursive. Dans cette perspective, la prise en compte des gestes dans l'étude des récits bilingues apparaît essentielle : ils fournissent des indices précieux sur la manière dont le locuteur articule ses ressources linguistiques et cognitives au moment de relater une expérience.

L'enjeu d'une telle perspective est double : d'une part, elle permettrait de mieux comprendre comment le geste participe à la construction langagière du récit dans chaque langue mobilisée ; d'autre part, elle contribuerait à affiner la grille NV-SPLIT-10 en y intégrant des critères différentiels selon le régime linguistique. Une telle analyse pourrait également être couplée à des approches interactionnelles, explorant la manière dont les gestes sont interprétés, ajustés ou inhibés selon la posture de l'interlocuteur et le cadre de production du récit.

Plusieurs analyses menées dans le cadre du présent travail — notamment au Chapitre V — ont mis en lumière l'existence de variations gestuelles corrélées à la langue mobilisée, notamment dans les profils *in esse/in esse*. Ces variations, bien que qualitativement observées,

n'ont pas encore donné lieu à une modélisation explicite des interférences gestuelles liées à la coactivation des langues. L'élargissement de cette approche constituerait une perspective prometteuse pour penser le corps comme un espace de traduction partielle, de désynchronisation ou de compromis entre deux régimes expressifs.

La coactivation langagière, bien documentée en psycholinguistique (cf. Green & Abutalebi, 2013 ; Kroll et al., 2006), n'a que rarement été explorée du point de vue de ses manifestations corporelles, et encore moins dans des contextes de récit traumatique. Or, plusieurs indices observés dans le corpus — tels que les gestes suspendus, les ruptures d'élan illustratif ou les gestes intermédiaires — suggèrent que le corps bilingue peut exprimer des tensions entre les styles expressifs propres à chaque langue, même en l'absence d'alternance verbale explicite.

Comme évoqué *supra* (cf. Gullberg, 2009 ; Gullberg & Kita, 2009), les gestes ne se contentent pas de refléter le contenu verbal, mais qu'ils sont sensibles à la structuration cognitive sous-jacente au discours, notamment aux variations liées à la langue. Dans le cas des locuteurs bilingues confrontés à un contenu traumatique, ces variations peuvent être exacerbées par la charge émotionnelle, donnant lieu à des formes d'interférence gestuelle non stabilisées.

La poursuite de cette analyse pourrait s'appuyer sur :

- (i) une annotation plus fine des séquences mixtes (gestes amorcés puis interrompus, gestes contradictoires ou reformulés),
- (ii) une étude des moments de transition interlinguistique (changements de langue explicites ou glissements implicites) et de leur impact sur la cohérence gestuelle,
- (iii) une identification des gestes typiquement associés à chaque langue chez un même locuteur, permettant de construire une typologie des styles gestuels bilingues.

Cette perspective n'implique pas nécessairement une rupture avec le modèle NV-SPLIT-10, mais plutôt un affinement de ses catégories, notamment pour les items 4 (gestes illustreurs), 9 (mouvements répétitifs) et 10 (pauses ou gestes suspendus), qui sont les plus sensibles à ces tensions. En revanche, une telle lecture du corps bilingue comme interface partiellement désynchronisée avec le langage pourrait rejoindre des approches interactionnelles ou expérientielles du geste (Mondada, 2018), en inscrivant les gestes dans une dynamique d'ajustement incarné, affecté par la langue mobilisée, l'émotion exprimée et le cadre énonciatif du récit.

Le protocole d'analyse NV-SPLIT-10, tel qu'il a été appliqué dans le présent travail, repose sur l'observation fine de récits autobiographiques de type traumatique, produits dans un cadre d'entretien semi-directif. Cette configuration a permis de dégager des régularités expressives associées au rapport subjectif aux langues, tout en identifiant des variations sensibles selon le statut linguistique (*in esse* / *in fieri*) et le contexte du vécu. Toutefois, la portée du

protocole gagnerait à être éprouvée dans d'autres types de récits, notamment ceux produits en contexte institutionnel, judiciaire, administratif ou éducatif, où les dynamiques énonciatives et expressives sont fortement contraintes.

Plusieurs études ont déjà souligné l'impact du cadre institutionnel sur la configuration corporelle et la gestualité des locuteurs en situation de vulnérabilité (De Haene et al., 2018). Dans ces contextes, les récits sont souvent élaborés sous une forte asymétrie interactionnelle et peuvent donner lieu à des formes spécifiques de désalignement non verbal, de retenue gestuelle, voire de dissociation corporelle partielle, particulièrement marquées chez les personnes plurilingues en situation de précarité narrative. Appliquer la NV-SPLIT-10 à de tels matériaux permettrait non seulement d'en tester la robustesse dans des configurations discursives plus formelles, mais aussi d'identifier des formes institutionnelles de modulation non verbale, liées à la langue mobilisée, au cadre énonciatif et au statut du locuteur.

Une telle extension offrirait par ailleurs l'opportunité de contribuer à une lecture plus fine des marqueurs corporels de vulnérabilité, dans une perspective éthique et potentiellement transdisciplinaire, à l'interface de la linguistique, de l'anthropologie, du droit et de la santé. Elle pourrait s'appuyer sur des corpus enregistrés dans des cadres variés – demandes d'asile, consultations en centre d'accueil, récits judiciaires, entretiens sociaux – en impliquant une adaptation contextuelle du protocole, notamment en ce qui concerne la lisibilité des items NV-SPLIT-10 en situation de contrainte interactionnelle (présence d'un interprète, d'un agent administratif ou d'un professionnel supérieur). À terme, cette démarche ouvrirait la voie à un réinvestissement réflexif de la grille elle-même, en interrogeant sa transférabilité hors contexte de recherche exploratoire, et en envisageant des ajustements terminologiques ou catégoriels permettant d'articuler expressivité individuelle, normativité institutionnelle et co-construction interactionnelle.

En somme, penser l'alternance non verbale à l'aune des variations linguistiques permet de mieux comprendre comment le corps, tout comme la parole, s'ajuste, résiste ou se reconfigure face aux contraintes expressives imposées par la langue mobilisée, le contexte énonciatif et la charge affective du récit. Loin d'être de simples réactions périphériques, les manifestations non verbales apparaissent comme des indices dynamiques de la subjectivation linguistique du trauma, révélant des formes d'appropriation ou de désajustement expressif qui traversent aussi bien les gestes que les mots.

Dans cette perspective, la mise en relation des gestes, des postures et des mouvements oculaires avec le régime linguistique du récit ouvre la voie à une modélisation plus systématique des régularités corporelles du dire traumatique. C'est à ce projet que se consacre la section

suivante, en esquisant les contours d'une grammaire gestuelle du trauma, fondée sur les apports conjoints de la néoténie linguistique et de l'analyse non verbale.

3.2 Vers une grammaire gestuelle du trauma : pistes d'analyse néoténique

Si l'on entend par *grammaire* l'ensemble des régularités formelles qui organisent l'activité langagière d'un sujet, alors rien ne s'oppose à ce que les gestes, postures, regards et rythmes corporels soient eux aussi inclus dans ce champ. Loin d'être de simples compléments au langage verbal, ces manifestations corporelles s'inscrivent dans une dynamique expressive structurée, codée, parfois stabilisée, parfois en devenir — à l'image même de la langue. C'est dans cette optique que s'inscrit la notion de *grammaire gestuelle*, entendue non comme un système figé, mais comme un espace de régularités incarnées, façonnées par l'usage, le contexte, et le rapport subjectif aux langues.

Dans le cadre néoténique qui soutient ce travail, cette conception trouve un prolongement naturel. En postulant que le langage humain se développe dans un état d'inachèvement fonctionnel et d'ouverture contextuelle prolongée, l'approche néoténique invite à considérer les gestes comme des éléments à part entière du *comportement linguistique*, soumis eux aussi aux variations liées au *pouvoir-dire*, à l'appropriation progressive et à la coactivation différée des langues. La gestualité traumatique, dans cette perspective, n'est pas un épiphénomène : elle constitue un matériau grammatical en soi, révélateur des tensions, désajustements ou compromis expressifs qui émergent lorsque le sujet mobilise son corps pour dire — ou contourner — ce qui ne peut être pleinement verbalisé.

Dans cette perspective élargie, il devient pertinent de transposer aux manifestations gestuelles les catégories traditionnellement réservées à la grammaire verbale, en identifiant, pour chacune d'elles, des régularités expressives observables dans les récits traumatiques. Sur le plan phonétique et phonologique, certaines études ont déjà mis en lumière des corrélations entre modulations prosodiques et gestes co-verbaux (Calbris, 2011 ; Bouvet & Morel, 2002 ; Morel & Vladimirska, 2014), notamment dans la synchronisation rythmique entre les gestes illustateurs et les accents prosodiques. Ces observations trouvent un écho dans notre corpus, où les gestes peuvent se produire en accentuation, en relâchement, ou en déphasage rythmique avec l'énoncé verbal — traduisant des effets d'incorporation, d'interférence ou de désajustement entre langue mobilisée et expressivité corporelle.

Au niveau morphologique, les gestes apparaissent comme des unités configurables, combinables et parfois récurrentes, formant un lexique corporel idiosyncrasique — gestes d'auto-contact, suspensions illustratives, micromouvements répétés — que l'on peut envisager comme des morphèmes non verbaux, porteurs d'une fonction expressive ou régulatrice. Leur

stabilisation dans certains contextes et leur reconfiguration selon la langue mobilisée suggèrent l'existence de patrons gestuels récurrents, que la grille NV-SPLIT-10 permet en partie de capturer.

Sur le plan syntaxique, les gestes ne sont pas aléatoires : leur enchaînement, leur insertion dans le fil énonciatif, leur coordination avec le regard ou le torse relèvent d'une structuration séquentielle. Certaines séquences gestuelles peuvent être considérées comme des syntagmes corporels, marquant une progression narrative, une intensification affective ou une rupture discursive. Cette dimension syntaxique du geste, encore peu modélisée, s'articule directement à l'approche néoténique : elle témoigne d'un *pouvoir-dire* en formation, d'une syntaxe corporelle façonnée par l'expérience, le contexte et l'état de la subjectivation linguistique.

Enfin, sur le plan pragmatique, les gestes remplissent des fonctions énonciatives essentielles : cadrage du récit, marquage de l'implication, ajustement à l'interlocuteur, ou encore contournement de l'indicible. Dans le cas des récits bilingues traumatiques, ces fonctions sont amplifiées par les effets de la langue mobilisée. Une langue *in fieri*, moins investie affectivement, pourra ainsi donner lieu à une gestualité plus fonctionnelle ou compensatoire, tandis qu'une langue *in esse*, plus fortement incorporée, favorisera des gestes expressifs, affectifs, voire désorganisés — comme le montrent les analyses précédentes.

Dès lors, la diversité des gestes observés dans les récits analysés, ainsi que leur distribution différenciée selon les régimes linguistiques mobilisés, plaident pour la mise en place d'une grammaire gestuelle du trauma, encore à formaliser. Une telle grammaire ne viserait pas à produire un répertoire figé, mais à modéliser des régularités expressives incarnées, en tenant compte des variations interindividuelles, linguistiques, contextuelles et énonciatives. Elle supposerait de penser le geste non plus en périphérie de la langue, mais comme une composante à part entière de l'activité langagière, susceptible d'être décrite selon des dimensions phonétiques (amplitude, rythme, tension musculaire), syntaxiques (enchaînement, suspension, coordination avec le verbal), sémantiques (valeur iconique, illustrative ou métonymique), mais aussi énonciatives et pragmatiques (point de vue, engagement, modalisation).

Dans cette perspective, la néoténie linguistique offre un cadre opératoire fécond pour penser les gestes comme des indices de maturation expressive, au croisement du *vouloir-dire* et du comportement linguistique. Elle permet de dépasser l'idée d'un corps simplement accompagnateur du langage, pour y voir au contraire un espace vivant d'énonciation, dans lequel s'inscrivent les tensions entre l'intention d'exprimer, la possibilité de dire, et les conditions concrètes de cette mise en forme. Le geste, dans ce cadre, ne précède ni ne suit le langage : il en constitue une des modalités d'actualisation, marquée par l'histoire expressive du sujet, par son

rapport différencié aux langues mobilisées, et par les effets structurants ou déstructurants du trauma.

Certains gestes — micromouvements avortés, suspensions corporelles, reprises mimico-verbales, désajustements rythmiques — témoignent d'un *vouloir-dire* en excès, qui cherche une voie sans toujours trouver sa forme. D'autres, au contraire, apparaissent comme les traces d'un *pouvoir-dire* stabilisé, dans une langue incorporée, assumée, où l'expression peut s'appuyer sur des routines gestuelles coconstruites avec la parole. Mais c'est précisément dans les écarts, les discontinuités et les bifurcations entre ces deux régimes que se loge la dynamique néoténique : le corps exprime ce qui, parfois, ne s'articule pas encore verbalement, ou ce qui résiste à l'énonciation, non parce qu'il est indicible en soi, mais parce qu'il exige une langue qui soit pleinement sienne.

Ainsi compris, le comportement linguistique gestuel devient un espace d'observation privilégié des ajustements expressifs du sujet bilingue, pris dans un travail de subjectivation langagière. Il ne s'agit pas de lire le geste comme un simple symptôme ou un équivalent expressif du verbal, mais de le considérer comme un mode d'entrée dans la dynamique néoténique du langage : une dynamique où le dire s'invente dans et par le corps, où chaque langue convoquée active non seulement des structures syntaxiques, mais aussi des potentialités corporelles d'expression, de retenue ou de transformation. Le geste, alors, ne complète pas la parole : il la travaille, il l'augmente, il la déstabilise parfois — et dans cette instabilité, il révèle le degré d'appropriation du langage par le sujet, dans la langue qu'il habite comme dans celle qu'il cherche encore à habiter.

Ce projet s'inscrit dans la continuité des orientations développées dans le numéro thématique *Pour une grammaire du geste : explorations croisées* (Vladimirskaja, Paniz & Saulan, 2026, à paraître), qui défend l'idée d'une reconnaissance linguistique pleine et entière des gestes dans l'analyse du discours. En appliquant ce cadre aux récits traumatiques bilingues, il devient possible de considérer les gestes non plus comme de simples accompagnateurs expressifs, mais comme des unités signifiantes à part entière, à la croisée du sens, de l'affect et de la mémoire. Articulée à la néoténie linguistique, cette perspective invite à penser les gestes comme des traces corporelles de la dynamique d'appropriation langagière, en lien direct avec les langues mobilisées, leur degré d'incorporation et la charge émotionnelle qui leur est associée. Une telle grammaire, sensible aux variations expressives et aux formes d'instabilité corporelle, pourrait constituer un outil d'analyse précieux pour comprendre les modalités non verbales d'accès au dire traumatique, en tant qu'elles relèvent à la fois du comportement linguistique et de la subjectivation corporelle du langage.

En définitive, penser une grammaire gestuelle du trauma dans le cadre de la néoténie linguistique, c'est reconnaître que le langage ne se déploie pas seulement à travers des structures verbales, mais qu'il s'incarne, s'exprime et se cherche aussi dans les mouvements du corps. Les gestes, loin d'être de simples adjuvants expressifs, apparaissent alors comme des formes sensibles de la subjectivation langagière, des indices concrets du travail du dire en contexte de vulnérabilité. L'approche néoténique permet d'ancrer cette conception dans une dynamique temporelle, évolutive et ouverte : celle d'un sujet qui, à travers ses gestes, manifeste les étapes, les hésitations ou les aboutissements d'un rapport différencié à la langue, dans ses dimensions affectives, cognitives et corporelles.

C'est dans cette tension entre structuration grammaticale et plasticité expressive que se loge tout l'enjeu d'un tel projet : non pas formaliser une grammaire rigide du geste, mais identifier les régularités incarnées qui témoignent d'un *vouloir-dire* en transformation, toujours situé, toujours habité. À ce titre, les récits traumatiques bilingues offrent un terrain d'observation, où se rencontrent le travail de la langue, le travail du corps, et les effets durables de l'expérience. Ce champ reste largement à explorer, mais il ouvre la voie à une linguistique pleinement incarnée, capable de penser ensemble langage, subjectivité et expressivité — dans et par le geste.

Dès lors, force est de constater que ce dernier chapitre a ouvert plusieurs pistes d'élargissement possibles, en réponse aux limites identifiées dans le protocole de recherche initial. Loin de se réduire à un complément méthodologique, ces propositions visent à étendre les conditions d'observation, de croisement et d'interprétation des récits traumatiques plurilingues, en tenant compte des dynamiques cliniques, interactionnelles, corporelles et linguistiques.

La suite de ce travail, au cours des mois et des années à venir, prendra appui sur ces fondements pour envisager la mise en place de nouveaux protocoles d'analyse, croisant données verbales, non verbales et comportementales dans des contextes d'énonciation variés. Ces prolongements s'inscrivent ainsi dans une démarche de formalisation progressive du cadre psycholinguistique néoténique proposé ici.

Conclusion

La conclusion de ce travail constitue l'occasion de revenir sur les principaux apports de la recherche et d'en dégager les perspectives. L'étude du récit traumatique bilingue, menée à la croisée de la néoténie linguistique, de la psycholinguistique et de la psychopathologie, a permis de questionner le rôle différentiel des langues dans l'expression de l'indicible, et de l'expressivité de ce dernier (dichotomie guillaumienne *expression + expressivité = 1*). La conclusion propose ainsi de revenir sur les points essentiels : la problématique et les hypothèses qui ont guidé l'analyse, les principaux résultats empiriques, les apports méthodologiques et théoriques, mais aussi les limites de l'enquête. Elle s'ouvre enfin sur les prolongements possibles, en soulignant les perspectives de recherche et d'application qui découlent de cette mise en lumière des dynamiques expressives bilingues face au trauma.

1. Problématique et fil directeur de la recherche

Les hypothèses de départ s'appuyaient sur les postulats néoténie linguistique (Bajrić, 2013), notamment en ce qui concerne la distinction entre langues *in esse* et *in fieri*, posant que le bilinguisme ne constitue pas un simple contexte d'énonciation mais un paramètre susceptible de moduler la mise en récit du trauma. Il s'agissait de déterminer si la langue *in esse* favorise l'accès aux souvenirs et aux affects au prix d'une saturation émotionnelle et d'une fragmentation discursive, tandis que la langue *in fieri* instaure une distance, stabilise la narration mais réduit la densité expressive ; d'examiner comment, dans les situations intrasystémiques, deux langues *in esse* peuvent produire des effets différenciés de reviviscence ou de décalage ; et enfin d'explorer la manière dont ces dynamiques s'expriment également sur le plan non verbal, à travers les gestes, la prosodie, les mimiques et les orientations du regard. Pour rendre compte de ces phénomènes, notre recherche a croisé la néoténie linguistique avec la psychopathologie du langage, en particulier le *Syndrome psycholinguistique post-traumatique (SPLIT)* (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025), et son prolongement non verbal NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître). La problématique s'est ainsi formulée en des termes clairs : dans quelle mesure le choix de la langue influence-t-il la verbalisation du trauma chez les locuteurs bilingues, et comment cette dynamique peut-elle être intégrée à un cadre interprétatif, voire ouvrir sur des perspectives cliniques et thérapeutiques ?

La première partie a posé les bases conceptuelles nécessaires à la recherche. Elle a présenté la néoténie linguistique (Bajrić, 2013), qui définit le locuteur comme un être « inachevé

», et introduit la distinction entre langues *in esse* et *in fieri* comme alternative aux catégories usuelles de « langue maternelle » et de « langue étrangère » (Besse, 1987 ; Dabène, 1994 ; Castellotti, 2001 ; Cuq, 2006). Elle a ensuite intégré les apports des sciences psychologiques et de la psychopathologie du langage pour penser le trauma comme une atteinte discursive (Foa et al., 1995 ; Römisch et al., 2014 ; Jaeger et al., 2014), et pour en analyser les manifestations syntaxiques, lexicales et narratives à partir du *Syndrome Psycholinguistique Post-Traumatique* (SPLIT) (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025).

La deuxième partie a prolongé cette réflexion en confrontant ces fondements théoriques à l'étude empirique des récits traumatiques bilingues. Elle a montré que la verbalisation du trauma ne relève pas seulement d'une difficulté d'expression, mais constitue une reconfiguration du rapport du sujet à ses langues, observable aussi bien dans la linéarité discursive que dans la charge affective associée au récit. L'analyse a confirmé que le statut de la langue mobilisée — *in esse* ou *in fieri* — influence directement l'accès aux souvenirs, l'intensité émotionnelle et la structuration narrative, conformément aux hypothèses formulées. Ces dynamiques ont été mises en évidence grâce à une méthodologie multimodale articulant SPLIT-10 pour l'analyse verbale (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) et NV-SPLIT-10 pour l'analyse non verbale (Paniz, 2026, à paraître), et en intégrant les entretiens métalinguistiques post-récit comme troisième axe d'interprétation.

La troisième partie a proposé une lecture transversale des résultats en croisant les trois niveaux d'analyse. Elle a dégagé des régularités expressives liées au statut des langues, au contexte linguistique du vécu et au *sentiment linguistique* associé aux langues *in esse*. L'interprétation s'est appuyée sur les modèles de la mémoire autobiographique, notamment le modèle SPI (Tulving, 1995 ; Tulving & Thomson, 1973) et le modèle MNESIS (Eustache & Desgranges, 2008, 2011), afin d'éclairer les dynamiques différentielles d'encodage et de restitution selon la langue mobilisée. Elle a enfin conduit à une modélisation néoténique des régimes expressifs bilingues, fondée sur les couples notionnels *bilinguisme lié / détaché*, *immanent / transcendant* et *hypotaxique / parataxique*, permettant de qualifier l'ancrage subjectif des langues, leurs conditions d'activation contextuelle et les tensions qu'elles induisent entre *vouloir-dire*, *pouvoir-dire* et *savoir-dire*.

Ainsi, l'articulation entre un cadre théorique pluridisciplinaire, un protocole empirique multimodal et une modélisation intégrative a permis de mettre en lumière le rôle différencié des langues dans la mise en mots de l'indicible et de dégager les conditions dans lesquelles le bilinguisme peut constituer tour à tour un espace d'ancrage, de distance ou de recomposition face au trauma.

2. Principaux résultats dégagés par l'analyse

Dans ce contexte, les présentés dans le chapitre VI ont mis en évidence plusieurs constantes majeures. En premier lieu, la distinction entre langues *in esse* et *in fieri* se révèle opératoire pour comprendre la dynamique expressive des récits traumatiques bilingues. Les langues *in esse*, qu'elles soient ou non celles du contexte de l'événement, favorisent une reviviscence plus marquée, caractérisée par une forte activation des items liés à la perception, au corps et au contexte narratif. Les récits produits dans ces langues se distinguent ainsi par une densité expressive élevée, où les manifestations verbales et non verbales traduisent une implication affective et corporelle immédiate. À l'inverse, les langues *in fieri* tendent à introduire une distance avec l'événement, en réduisant la saturation émotionnelle et en favorisant une organisation discursive plus linéaire, mais souvent appauvrie en détails sensoriels et corporels. Cette tendance rejoint les observations des études psycholinguistiques sur le rôle du code linguistique dans la modulation de la charge affective (Schrauf & Rubin, 2000 ; Pavlenko, 2005).

Dans la continuité de ce constat, l'analyse comparative a montré que les alternances intersystémiques — entre *in esse* et *in fieri* — produisent des effets contrastés selon la configuration linguistique et le contexte du vécu. Lorsque la langue *in esse* coïncide avec la langue du contexte traumatique, l'ancrage discursif et émotionnel est renforcé, et le récit se caractérise par une saturation corporelle et perceptive accrue. En revanche, lorsque la langue *in fieri* est mobilisée dans un contexte qui n'est pas celui du vécu, elle agit comme un filtre cognitif, atténuant la charge émotionnelle mais réduisant aussi la richesse expressive du récit. Ces résultats confirment l'hypothèse d'un double rôle du bilinguisme : facteur de fragilisation lorsqu'il réactive trop directement les affects, mais également ressource de mise à distance lorsque l'effort de formulation favorise un réaménagement discursif.

Par ailleurs, les analyses multimodales ont mis en lumière l'importance des indices non verbaux, qui complètent et parfois compensent les limitations verbales. Dans les récits en langue *in esse*, les gestes illustreurs, les expressions faciales et la prosodie témoignent d'une expressivité incarnée, souvent synchronisée avec les moments de désorganisation syntaxique. Dans les récits en langue *in fieri*, l'expressivité non verbale apparaît plus réduite ou détournée vers des manifestations de régulation et d'effort de formulation, ce qui souligne l'importance de distinguer les indices directement liés à l'affect de ceux qui reflètent le travail cognitif du locuteur. Cette articulation entre verbal et non verbal, détaillée au Chapitre VI, confirme que la compréhension du récit traumatique bilingue exige une approche intégrée qui tienne compte de l'ensemble des canaux expressifs.

Enfin, la confrontation des données empiriques aux retours métalinguistiques post-récit a permis de mettre en évidence une convergence significative : plusieurs participants ont déclaré percevoir les langues *in fieri* comme moins impliquantes affectivement, ce qui corrobore les analyses quantitatives et qualitatives des récits. Toutefois, certains cas étudiés montrent des divergences notables entre perception subjective et expressivité observée, suggérant que le *sentiment linguistique* ne se superpose pas toujours aux indices objectivables, mais doit être considéré comme une composante supplémentaire du rapport au trauma.

Ainsi, les résultats présentés dans le chapitre VI valident la pertinence d'une approche psycholinguistique néoténique pour appréhender le lien entre bilinguisme et trauma. Ils mettent en évidence que la langue mobilisée ne se réduit pas à un vecteur de communication, mais constitue un espace d'ancrage cognitif et affectif qui conditionne à la fois la structuration du récit, la modulation de la charge émotionnelle et l'organisation de la dynamique expressive dans son ensemble.

3. Apports originaux et limites de l'étude

Les apports principaux de cette recherche tiennent d'abord à la mise en place d'un protocole empirique multimodal original, spécifiquement conçu pour appréhender les récits traumatiques bilingues dans la complexité de leurs manifestations. Comme l'ont montré les analyses du chapitre V, la combinaison d'outils d'annotation linguistique, prosodique et comportementale a permis de saisir la dynamique expressive des récits au plus près de leur matérialité verbale et non verbale. L'intégration de la grille SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) et de son pendant non verbal NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) constitue en ce sens une contribution méthodologique décisive : ces instruments offrent une base reproductible pour l'étude des récits bilingues de trauma, et rendent possible le repérage systématique de régularités expressives translinguistiques. À cela s'ajoute la mobilisation de la perspective néoténique (Bajrić, 2013), qui a permis de penser conjointement les rapports *in esse* et *in fieri* et de montrer que le bilinguisme ne peut être réduit à un simple contexte communicatif, mais qu'il constitue un espace subjectif structurant les conditions d'accès au *vouloir-dire* et au *pouvoir-dire*.

Un apport original de ce travail réside également dans l'intégration explicite des manifestations non verbales à l'analyse des récits. La discussion des résultats dans le cadre du chapitre VI a montré que le corps ne constitue pas un simple support périphérique du discours, mais un espace expressif en interaction constante avec la langue mobilisée. Gestes, regards, pauses et variations prosodiques participent à la configuration du *pouvoir-dire* : tantôt ils renforcent la saturation émotionnelle des récits en langue *in esse*, tantôt ils traduisent l'effort de

formulation propre aux récits en langue *in fieri*. Cette prise en compte des dimensions corporelles dans une perspective psycholinguistique néoténique constitue une avancée théorique importante, en ce qu'elle ouvre la voie à une grammaire gestuelle du trauma et à une compréhension élargie de l'indicible.

Enfin, la confrontation systématique entre analyses verbales et non verbales, d'une part, et retours métalinguistiques des participants, d'autre part, a mis en évidence des convergences et divergences significatives. Si de nombreux locuteurs déclarent percevoir leurs langues *in fieri* comme moins engageantes émotionnellement, certains corpus révèlent pourtant des manifestations expressives fortes dans ces mêmes langues, montrant que le *sentiment linguistique* ne se superpose pas toujours aux indices objectivables. Cette triangulation entre dimensions déclaratives, discursives et corporelles permet de dépasser les approches unilatérales et souligne la nécessité d'envisager le récit traumatique bilingue comme un espace composite, où se rejouent mémoire, corps et subjectivité dans des configurations variables selon les langues mobilisées.

Ces apports doivent toutefois être replacés dans les limites de l'étude, que le chapitre VII a explicitement circonscrites. D'un point de vue méthodologique, le corpus reste restreint et hétérogène, ce qui limite la généralisation des résultats. Les récits ont été recueillis hors cadre clinique, ce qui garantit leur spontanéité mais restreint leur portée thérapeutique. Le protocole d'alternance, bien que contrôlé, ne permet pas d'annuler totalement les effets de séquence entre récits, et certaines manifestations non verbales, notamment gestuelles, n'ont pu être codées de manière systématique. Du point de vue théorique, l'approche néoténique adoptée, si elle a montré sa fécondité, gagnerait à être mise en dialogue plus étroit avec les modèles neurocognitifs de la mémoire (Tulving, 1995 ; Eustache & Desgranges, 2008), ainsi qu'avec les cadres énonciatifs et interactionnels du discours. Enfin, l'absence d'ancrage neurolinguistique constitue une limite assumée, qui pourrait être levée dans le cadre de recherches interdisciplinaires futures.

Ces limites n'annulent pas la portée de l'étude : elles en dessinent au contraire les prolongements. Comme le souligne le chapitre VII, plusieurs pistes d'élargissement se profilent, qu'il s'agisse d'intégrer des contextes cliniques, d'élargir le spectre des profils linguistiques et culturels, ou de croiser l'analyse linguistique et comportementale avec des mesures physiologiques et neurocognitives. De même, la perspective ouverte vers une grammaire gestuelle du trauma appelle à développer une formalisation plus fine des régularités corporelles observées, en lien avec le statut subjectif des langues et les contextes d'énonciation.

4. Perspectives de recherche et d'application

En définitive, cette recherche propose une contribution originale à l'étude du trauma bilingue, en articulant une approche néoténique du langage à l'observation empirique de récits traumatiques. Elle montre que la langue mobilisée ne constitue pas un simple vecteur neutre, mais un espace subjectif d'ancrage ou de mise à distance, qui module l'accès au souvenir et la forme de son expression. Elle met également en évidence que les manifestations corporelles et verbales ne peuvent être dissociées dans l'analyse du récit : le *pouvoir-dire* se construit à l'interface entre mots, gestes et voix, dans un processus où le *vouloir-dire* persiste même lorsque les ressources linguistiques se dérobent.

Ces constats ouvrent des perspectives théoriques, en invitant à un dialogue renouvelé entre linguistique, psycholinguistique, psychopathologie et sciences cognitives. La mise en relation plus systématique de l'approche néoténique avec les modèles de la mémoire autobiographique (Tulving, 1995 ; Eustache & Desgranges, 2008) et avec les cadres interactionnels du discours permettrait de consolider les fondements du modèle et d'en élargir la portée interprétative. Sur le plan méthodologique, l'intégration de contextes cliniques, de corpus multilingues plus diversifiés et de mesures physiologiques ou neurocognitives constitue une étape décisive pour renforcer la validité des résultats et affiner la compréhension des régimes expressifs. Enfin, les retombées cliniques potentielles de cette recherche apparaissent significatives : une meilleure connaissance des conditions d'émergence du *pouvoir-dire* en contexte bilingue pourrait nourrir la pratique thérapeutique, notamment dans le cadre de prises en charge plurilingues ou transculturelles où la langue devient un levier pour accéder à l'expérience traumatique.

Cette thèse, loin de clore le champ qu'elle explore, entend plutôt en poser les bases. En mettant en lumière les dynamiques différenciées entre langues *in esse* et *in fieri*, en montrant l'importance des indices non verbaux dans l'expression du trauma, et en proposant une modélisation néoténique du *pouvoir-dire*, elle trace les contours d'un programme de recherche interdisciplinaire. Ce programme pourrait à terme contribuer non seulement à une meilleure compréhension scientifique des récits traumatiques bilingues, mais aussi à un dialogue fécond avec les pratiques cliniques, dans une perspective où le langage et le corps sont saisis ensemble comme les lieux d'une mémoire blessée et d'une reconstruction possible.

Bibliographie

A

- ABRIC, J.-C. (2014). *Psychologie de la communication : théories et méthodes*, Paris : Armand Colin.
- ADAM J.-M. (2006). « Texte, contexte et discours en questions », *Pratiques*, 129, 21–34.
- ADOLPHS, R. (2002). « Recognizing emotion from facial expressions: psychological and neurological mechanisms », *Behavioral and Cognitive Neuroscience Reviews*, 1(1), 21–62.
- ALAM M. A. & KAPADIA D. (2020). « LAXARY: A trustworthy explainable Twitter analysis model for post-traumatic stress disorder assessment », *2020 IEEE International Conference on Smart Computing (SMARTCOMP)*, 308–313.
- ALLEA (2021). *Code de conduite européen pour l'intégrité en recherche*. Berlin : All European Academies.
- AMATI-MEHLER J. (2010). « Le multilinguisme dans la cure », *Annuel de l'APF*, 2010(1), 151–176.
- AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION, DSM-5 TASK FORCE. (2013). *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders: DSM-5™* (5e éd.), Arlington (VA) : American Psychiatric Publishing.
- AMIR N., STAFFORD J., FRESHMAN M. S. et al. (1998). « Relationship between trauma narratives and trauma pathology », *Journal of Traumatic Stress*, 11, 385–392.
- AMORESE T., GRECO C., CUCINIELLO M., MILO R., et al. (2023). « Automatic speech recognition (ASR) with Whisper: Testing performances in different languages », *Proceedings of the 1st Sustainable, Secure, and Smart Collaboration Workshop (S³C'23) in conjunction with CHIItaly 2023*, Turin, Italie, CEUR Workshop Proceedings, 3574, 1–8.
- ANDREWS B., BREWIN C. R., ROSE S. & KIRK M. (2000). « Predicting PTSD symptoms in victims of violent crime: The role of shame, anger, and childhood abuse », *Journal of Abnormal Psychology*, 109(1), 69–73.
- ANR (2019). *Charte française de déontologie des métiers de la recherche*. Paris : Agence nationale de la recherche.
- ANTONIOU S. (2019). *Les enjeux cognitifs et linguistiques du sujet parlant plurilingue en néoténie linguistique : le cas du locuteur chypriote-grec*, thèse de doctorat, Université Bourgogne Franche-Comté.
- ARAKAWA, R., MAEDA, K. & YAKURA, H. (2025). « ConverSearch: Supporting experts in human behavior analysis of conversational videos with a multimodal scene search tool », *ACM Transactions on Interactive Intelligent Systems*, 15(1), 1–31.
- AREVIAN A. C., BONE D., MALANDRAKIS N., MARTINEZ V. R., WELLS K. B., MIKLOWITZ D. J. & NARAYANAN S. (2020). « Clinical state tracking in serious mental illness through computational analysis of speech », *PloS One*, 15(1).
- ARGYLE, M. (1988). *Bodily communication*, London : Methuen.
- ARGYLE, M. & COOK, M. (1976). *Gaze and mutual gaze*, Cambridge : Cambridge University Press.

- ARMSTRONG, A., SMITH, J., DOE, R., & BROWN, L. (2021). « Eye-tracking exploration of inhibitory control in post-traumatic stress disorder: patterns of gaze avoidance during exposure to threatening stimuli », *European Journal of Psychotraumatology*, 12(1), 1909281.
- ASHLEY, V. & SWICK, D. (2019). « Angry and fearful face conflict effects in post-traumatic stress disorder », *Frontiers in Psychology*, 10.
- ATEŞ-BARLAS, A. (2022). *EMDR therapy for bilinguals: Utilizing linguistic diversity for improved therapeutic success. Journal of EMDR Practice and Research*, 16(1), 39–46.
- AUROUX S. (2013). *La philosophie du langage*, Paris : Presses Universitaires de France.
- AUSTIN, J. L. (1962). *How to do things with words*, Oxford : Oxford University Press.
- AUXÉMÉRY Y. (2019). « De la séméiologie psychiatrique à la psycholinguistique : Définition d'un nouveau modèle de la clinique post-traumatique », *L'Évolution Psychiatrique*, 84(4), 631–643.
- AUXÉMÉRY Y. (2021). « Le traumatisme psychique constitue une blessure du langage par atteinte des réseaux de significations », *L'Évolution Psychiatrique*, 86(2), 375–97.
- AUXÉMÉRY Y., GAYRAUD F. (2020). « Le syndrome psycholinguistique traumatique (SPLIT) », *L'Évolution psychiatrique*, 85, 509–528.
- AUXÉMÉRY Y., GAYRAUD F. (2021). « Identification des marques du traumatisme psychique dans le langage parlé », *Annales médico-psychologiques, revue psychiatrique*, 179, 869–888.
- AUXÉMÉRY Y., GAYRAUD F. (2022). « Étude des références pronominales à soi dans les témoignages d'événements traumatiques de guerre et d'attentats », *L'Évolution Psychiatrique*, 87, 327–346.
- AUXÉMÉRY Y., GAYRAUD F. (2025). *Le trauma et le langage. Du langage blessé au langage thérapeutique*, Malakoff : Dunod.
- AUXÉMÉRY Y. & TARQUINIO C. (2020). « Le développement de paradigmes psycholinguistiques devient nécessaire à l'espace de la psychotraumatologie. Analyse critique de la littérature anglophone et des premiers travaux francophones. Vers un nouveau modèle du traumatisme psychique », *Annales Médico-Psychologiques, Revue Psychiatrique*, 178(6), 572–584.

B

- BADDELEY A. D. & HITCH G. (1974). « Working Memory », dans G. H. BOWER (dir.), *Psychology of Learning and Motivation*, vol. 8, New York : Academic Press, 47–89.
- BADDELEY A. (2000). « The episodic buffer: A new component of working memory? », *Trends in Cognitive Sciences*, 4(11), 417–423.
- BADDELEY A. (2003). « Working Memory: Looking Back and Looking Forward », *Nature Reviews Neuroscience*, 4(10), 829–839.
- BADECKER W., NATHAN P. & CARAMAZZA A. (1991). « Varieties of sentence comprehension deficits: A case study », *Cortex: A Journal Devoted to the Study of the Nervous System and Behavior*, 27(2), 311–321.
- BAEVSKI A., ZHOU H., MOHAMED A. & AULI M. (2020). « wav2vec 2.0: A framework for self-supervised learning of speech representations », *Advances in Neural Information Processing Systems*, 33, 12449–12460.

- BAEVSKI A., HSU W.-N., CONNEAU A. & AULI M. (2021). « Unsupervised speech recognition », *Advances in Neural Information Processing Systems*, 34, 27826–27839.
- BAJRIĆ S. (2005). « Questions d'intuition », *Langue française*, 147, 7-18.
- BAJRIĆ S. (2006). « Quelle(s) langue(s) parlons-nous ? Problèmes de transfert et de traduction de concepts », *Syntaxe & Sémantique*, 7(1), 107-122.
- BAJRIĆ S. (2013 [2009]). *Linguistique, cognition et didactique : principes et exercices de linguistique-didactique*, Paris : PUPS.
- BAJRIĆ S. (2015). « Le vouloir-dire et le silence des langues », *Acta linguistica. Journal for Theoretical Linguistics*, 10, 6–16.
- BAJRIĆ S. (2017). « Langues et locuteurs : synchronie contre chronologie », in C. Badiou-Monferran, S. Bajrić et P. Monneret (éds.), *Hommages à Olivier Soutet. Penser la langue. Sens, texte, histoire*, Paris : Honoré Champion, 57–64.
- BAJRIĆ S. (2024). « L'énonciation comme force créatrice de cas d'ambiguïté », *Unités linguistiques et construction du sens. Poétique et esthétique du miroir, Les études françaises aujourd'hui*, 15, 185-204.
- BAJRIĆ S. (2025). « Comprendre, c'est renoncer », *Actes du colloque Francontraste, "Conceptualisation et contextualisation"*, Université de Zagreb, Croatie, octobre 2023, dans B. Pavelin-Lešić (dir.), Mons : CIPA, coll. « Langage et Société », 73–86.
- BAJRIĆ S., MONIN I. (2024). « Le vouloir-dire en tant que geste verbal et cognitif », *Synergies Pays Riverains de la Baltique*, 17, 39–52.
- BAKHTINE M. (1984 [1952-1953]). « Les genres du discours », dans *Esthétique de la création verbale*, trad. du russe par A. AUCOUTURIER, Paris : Gallimard, 263-308.
- BALAGE FILHO P. P., SALGUEIRO PARDO T. A. & ALUÍSIO S. M. (2013). « An evaluation of the Brazilian Portuguese LIWC dictionary for sentiment analysis », *Proceedings of the 9th Brazilian Symposium in Information and Human Language Technology*.
- BALASUBRAMANIAN V. et al. (2019). « Is the supramarginal gyrus a hub for orthographic processing? », *Journal of the Neurological Sciences*, 405, 21–23.
- BALLARD, D. H. & BROWN, C. M. (1982). *Computer Vision*. Englewood Cliffs (NJ) : Prentice-Hall.
- BALLY C. (1909). *Traité de stylistique française*, Heidelberg : Winter.
- BALTRUŠAITIS T., ROBINSON P. & MORENCY L.-P. (2016). « OpenFace: An open source facial behavior analysis toolkit », *2016 IEEE Winter Conference on Applications of Computer Vision (WACV)*, Lake Placid (NY), 1–10.
- BARAC R. & BIALYSTOK E. (2012). « Bilingual effects on cognitive and linguistic development: Role of language, cultural background, and education », *Child Development*, 83(2), 413–422.
- BARRIER, G. (2019). « Chapitre IV. L'œil, le regard et les "styles" cognitifs », dans *La communication non verbale : Comprendre les gestes — perception et signification*, Paris : ESF Sciences humaines, 65-80.
- BARTHES A. & LANGE J.-M. (2024). « L'éducation au développement durable : entre internationalisation et effets locaux. Introduction », *Revue internationale d'éducation de Sèvres*, 95, 51-59.
- BASNIGHT-BROWN, D. M. & ALTARRIBA, J. (2018). « The influence of emotion and culture on language representation and processing », dans *Advances in Culturally-Aware Intelligent Systems and in Cross-Cultural Psychological Studies*, Cham : Springer, 415-432.

- BAUDOUIN, J.-Y. & DURAND, K. (2024). « Troubles psychiques et reconnaissance des émotions faciales », *Traité EMC Psychiatrie*, 40(1), 1-6.
- BAZZICONI P.-F., BLETON L., BERROUIGUET S., THIERRY A., WALTER M. & LEMEY C. (2019). « L'utilisation de marqueurs linguistiques et de méthodes d'apprentissage automatique du discours dans la prédiction de la transition vers la psychose », *L'Information Psychiatrique*, 95(2), 89–94.
- BECK A. T., RUSH A., SHAW B. & EMERY G. (1979). *Cognitive Therapy of Depression*, New York : The Guilford Press.
- BEHRMAN A., REID C. (2021). « Non-verbal communication in post-traumatic stress disorder: A multimodal approach », *Journal of Trauma Studies*, 18(3), 245–260.
- BELL M. D., BRYSON G. & WEXLER B. (2001). « Verbal working memory impairment in schizophrenia », *American Journal of Psychiatry*, 158(4), 660.
- BENÂISSA S., BOUADJIO V., EL AMRAOUI M., HOUSSOUDA M., MUSINDE J. K., LEGENDRE J., NORTH X. & TRUDEL R. (2007). « Coexistence du français et des langues nationales dans les pays francophones », in ARGOD-DUTARD F. (dir.), *Le français : des mots de chacun, une langue pour tous*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- BENBACHIR N. (2012). « Le bilinguisme dans le récit autobiographique de Soumya Ammar-Khodja », *Annales du Patrimoine*, 12, 5–17.
- BENVENISTE É. (1991 [1966]). *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard.
- BERGEN B. K. (2012). *Louder than words: The new science of how the mind makes meaning*, New York (NY) : Basic Civitas Books.
- BERNSTEIN E. M. & PUTNAM F. W. (1986). « Development, reliability, and validity of a dissociation scale », *Journal of Nervous and Mental Disease*, 174(12), 727–735.
- BERTUCCI M.-M. (2022). « Propositions pour une étude de la notion de langue maternelle dans un ensemble de travaux de recherche en didactologie du français langue étrangère / français langue seconde de 1945 à 2015 », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère et seconde*, 68, 72-84.
- BESSE H. (1987). « Les langues et leur enseignement / apprentissage », *Travaux de didactique du français langue étrangère*, 17, 37-55.
- BESSE H. (2002). « De l'institution du français tel qu'il est enseigné / appris », in MARTINEZ P. (dir.), *Le français langue seconde. Apprentissage et curriculum*, Paris : Maisonneuve et Larose, 21-44.
- BETBÈZE J. & OSTERMANN G. (2022). « Autres regards sur l'éducation thérapeutique : De la médecine narrative à la thérapie narrative », *Médecine des Maladies Métaboliques*, 16(4), 310–314.
- BIRDWISTELL, R. L. (1970). *Kinesics and context: Essays on body motion communication*, New York : Ballantine.
- BISSON J. & ANDREW M. (2007). « Psychological treatment of post-traumatic stress disorder (PTSD) », *The Cochrane Database of Systematic Reviews*, 3, CD003388.
- BISSON J. I., EHLERS A., MATTHEWS R., PILLING S., RICHARDS D. & TURNER S. (2007). « Psychological treatments for chronic post-traumatic stress disorder. Systematic review and meta-analysis », *The British Journal of Psychiatry*, 190, 97–104.
- BLAKE D. D., WEATHERS F. W., NAGY L. M., KALOUPEK D. G., GUSMAN F. D., CHARNEY D. S. & KEANE T. M. (1995). « The development of a Clinician-Administered PTSD Scale », *Journal of Traumatic Stress*, 8(1), 75–90.

- BLANCHET A. & GOTMAN A. (2007). *Série « L'enquête et ses méthodes » : L'entretien* (2e éd. refondue), Paris : Armand Colin.
- BLEVINS C. A., WEATHERS F. W., DAVIS M. T., WITTE T. K. & DOMINO J. L. (2015). « The Posttraumatic Stress Disorder Checklist for DSM-5 (PCL-5): Development and initial psychometric evaluation », *Journal of Traumatic Stress*, 28(6), 489–498.
- BLOCH M. (2009). « La mémoire autobiographique et le Soi », *Terrain*, 52. [En ligne] <https://doi.org/10.4000/terrain.13951>
- BLOOMFIELD L. (1933). *Language*, New York : Holt.
- BOERSMA, P. (2001). « Praat, a system for doing phonetics by computer », *Glott International*, 5, 341–345.
- BOLK L. (1916). « Problems of human dentition », *American Journal of Anatomy*, 19, 91-148.
- BONANNO, G. A. (2004). « Loss, trauma, and human resilience: Have we underestimated the human capacity to thrive after extremely aversive events? », *American Psychologist*, 59(1), 20–28.
- BOONE A. & JOLY A. (2004). *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris : L'Harmattan.
- BOT K. DE (1992). « A bilingual production model: Levelt's 'Speaking' model adapted », *Applied Linguistics*, 13, 1.
- BOT K. DE, LOWIE W. & VERSPOOR M. (2005). *Second Language Acquisition: An Advanced Resource Book*, Londres : Routledge.
- BOTTINEAU D. (2010). « Language and enaction », in STEWART J. R., GAPENNE O. & DI PAOLO E. (eds), *Enaction*, Cambridge : MIT Press, 267–306.
- BOURDIEU P. (1991). *Language and symbolic power*, Cambridge (MA) : Harvard University Press.
- BOUTAN P. (2003). « Langue(s) maternelle(s) : de la mère ou de la patrie ? », *Éla. Études de linguistique appliquée*, 130(2), 137-151.
- BOUVET, D. & MOREL, M.-A. (2002). *Le ballet et la musique de la parole. Le geste et l'intonation dans le dialogue oral en français*. Paris : Ophrys.
- BOWER, G. H. (1981). « Mood and memory ». *American Psychologist*, 36(2), 129–148.
- BOYD R. L., ASHOKKUMAR A., SERAJ S. & PENNEBAKER J. W. (2022). *The development and psychometric properties of LIWC-22*, Austin (TX) : University of Texas at Austin.
- BREITBART W., GIBSON C., POPPITO S. R. & BERG A. (2004). « Psychotherapeutic interventions at the end of life: A focus on meaning and spirituality », *Canadian Journal of Psychiatry / Revue canadienne de psychiatrie*, 49(6), 366–372.
- BREWIN, C. R. (2001). « Memory processes in post-traumatic stress disorder », *International Review of Psychiatry*, 13(3), 159–163.
- BREWIN, C. R. (2011). « The nature and significance of memory disturbance in posttraumatic stress disorder », *Annual Review of Clinical Psychology*, 7, 203–227.
- BREWIN C. R., DALGLEISH T. & JOSEPH S. (1996). « A dual representation theory of posttraumatic stress disorder », *Psychological Review*, 103(4), 670–685.
- BREWIN C. R., ANDREWS B. & VALENTINE J. D. (2000). « Meta-analysis of risk factors for posttraumatic stress disorder in trauma-exposed adults », *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 68(5), 748–766.
- BREWIN C. R. & HOLMES E. A. (2003). « Psychological theories of posttraumatic stress disorder », *Clinical Psychology Review*, 23(3), 339–376.

- BRUNER J. (1991). « The narrative construction of reality », *Critical Inquiry*, 18, 1–21.
- BRUNSWIK, E. (1952). *The conceptual framework of psychology*. Chicago : University of Chicago Press.
- BUCCI W. (2002). « The referential process, consciousness, and the sense of self », *Psychoanalytic Inquiry*, 22(5), 766–793.
- BUISSON F. (1911). *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Lyon : ENS Éditions.
- BUSCH B. & MCNAMARA T. (2020). « Language and trauma: An introduction », *Applied Linguistics*, 41(3), 323–333.

C

- CAGNION J.-Y. (dir.) (2018). *Approche clinique des troubles instrumentaux (dysphasie, dyslexie, dyspraxie)*, Paris : Dunod.
- CALBRIS G. (2011). *Elements of Meaning in Gesture*, Amsterdam : J. Benjamins.
- CALDWELL-HARRIS C. L. (2015). « Emotionality differences between a native and foreign language: Implications for everyday life », *Current Directions in Psychological Science*, 24, 214–219.
- CALDWELL-HARRIS C. L. & AYÇIÇEĞİ-DINN A. (2009). « Emotion and lying in a non-native language », *International Journal of Psychophysiology*, 71(3), 193–204.
- CAPLAN D. (1992). *Language: Structure, Processing, and Disorders*, Cambridge (MA) : MIT Press.
- CAPURSO M., DI CASTELBIANCO F. B. & DI RENZO M. (2021). « “My Life in the Hospital”: Narratives of children with a medical condition », *Continuity in Education*, 2(1), 4–25.
- CARON R. (2006). *Narrative Medicine: Honoring the Stories of Illness*, Oxford : Oxford University Press.
- CARSON M. A., PAULUS L. A., LASKO N. B., METZGER L. J., WOLFE J., ORR S. P. et al. (2000). « Psychological assessment of posttraumatic stress disorder in Vietnam nurse veterans who witnessed injury or death », *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 68, 890–897.
- CASTELLOTTI V. (2001). *La langue maternelle en classe de langue étrangère*, Paris : CLÉ International.
- CASTIGLIONI M., CALDIROLI C., MANZONI G. & PROCACCIA R. (2023). « Does resilience mediate the association between mental health symptoms and linguistic markers of trauma processing? Analyzing the narratives of women survivors of intimate partner violence », *Frontiers in Psychology*, 14.
- CATANI M. & MESULAM M. (2008). « The arcuate fasciculus and the disconnection theme in language and aphasia: history and current state », *Cortex*, 44(8), 953–961.
- CAVE, C., GUAITELLA, I., BERTRAND, R., SANTI, S., HARLAY, F. & ESPESSER, R. (1996). « About the relationship between eyebrow movements and Fo variations », *Proceedings of the Fourth International Conference on Spoken Language Processing (ICSLP '96)*, Philadelphie, PA, États-Unis, 4, 2175–2178.
- CHAN W., PARK D. S., LEE C., ZHANG Y., LE Q. & NOROUZI M. (2021). « SpeechStew: Simply mix all available speech recognition data to train one large neural network », *arXiv preprint*, arXiv:2104.02133.

- CHARAUDEAU P. (2009). « Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique », *Corpus*, 8, 37–66.
- CHEN G., CHAI S., WANG G., DU J., ZHANG W.-Q., WENG C., SU D., POVEY D., TRMAL J., ZHANG J. et al. (2021). « GigaSpeech: An evolving, multi-domain ASR corpus with 10,000 hours of transcribed audio », *arXiv preprint*, arXiv:2106.06909.
- CHEN S. & LI Y. (2025). « Provably learning a multi-head attention layer », *Proceedings of the 57th ACM Symposium on Theory of Computing (STOC 2025)*, Prague (République tchèque), 1744–1754.
- CHEN X., LIU J., LI S., PAN X. & REN K. (2025). « MED: A multi-encoder-decoder architecture for mixed-frequency data forecasting », *Expert Systems with Applications*, 292, 128546.
- CHOCHINOV H. M. (2002). « Dignity-conserving care – a new model for palliative care: Helping the patient feel valued », *JAMA*, 287(17), 2253–2260.
- CHOMSKY N. (1959). « On certain formal properties of grammars », *Information and Control*, 2, 137-167.
- CHOMSKY, N. (1965). *Aspects of the theory of syntax*, Cambridge (MA) : M.I.T. Press.
- CHOMSKY N. (1981). *Lectures on Government and Binding. The Pisa Lectures*, Dordrecht : De Gruyter Mouton.
- CHOMSKY N. (1986). *Knowledge of Language: Its Nature, Origin, and Use*, New York : Praeger Publishers.
- CHOMSKY N. (1995). *The Minimalist Program*, Cambridge (MA) : MIT Press.
- CHRISTOPHE V., ANTOINE P., LEROY T. & DELELIS G. (2009). « Évaluation de deux stratégies de régulation émotionnelle : la suppression expressive et la réévaluation cognitive », *European Review of Applied Psychology*, 59(1), 59–67.
- CLARK, H. H. (1996). *Using language*, Cambridge : Cambridge University Press.
- CLOITRE D. (2021). « Diagnostic différentiel entre schizophrénie, trouble schizo-affectif et trouble bipolaire : comparaison entre les approches catégorielles et dimensionnelles », *Psychiatrie et Santé Mentale*.
- COHN, J. F., AMBADAR, Z. & EKMAN, P. (2007). « Observer-based measurement of facial expression with the Facial Action Coding System », dans J. A. COAN & J. J. B. ALLEN (dir.), *Handbook of emotion elicitation and assessment*, Oxford : Oxford University Press, 203–221.
- COLLETTA J.-M. et al. (2011). *Transcription et annotation de données multimodales sous ELAN – Manuel de codage*, Projet ANR « Multimodalité » 2005–2009.
- COLTHEART M., RASTLE K., PERRY C., LANGDON R. & ZIEGLER J. (2001). « DRC: a dual route cascaded model of visual word recognition and reading aloud », *Psychological Review*, 108(1), 204–256.
- COMRIE B. (1989). *Language universals and linguistic typology* (2e éd.), Chicago (IL) : University of Chicago Press.
- CONDILLAC, É. B. DE. (1746). « Essai sur l'origine des connaissances humaines », *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, t. 2, Amsterdam : Pierre Mortier.
- CONWAY, M. A. & PLEYDELL-PEARCE, C. W. (2000). « The construction of autobiographical memories in the self-memory system », *Psychological Review*, 107(2), 261–288.

- CONWAY M. A. & RUBIN D. C. (1993). « The structure of autobiographical memory », dans A. F. COLLINS, S. E. GATHERCOLE, M. A. CONWAY & P. E. MORRIS (dir.), *Theories of Memory*, Hillsdale (NJ) : Lawrence Erlbaum Associates, 103–137.
- COSTE D., MOORE D. & ZARATE G. (1997). *Compétence plurilingue et pluriculturelle. Langues vivantes. Vers un Cadre Européen Commun de référence pour l'enseignement et l'apprentissage des langues vivantes : études préparatoires*, Strasbourg : Éditions du Conseil de l'Europe.
- COTE A. (2010). « La langue et le trauma », *Le Journal des Psychologues*, 274, 40–42.
- COULOMBE, V., MARTEL-SAUVAGEAU, V. & MONETTA, L. (2024). « The expression of vocal emotions in cognitively healthy adult speakers: Impact of emotion category, gender, and age », *Journal of Nonverbal Behavior*, 49, 35-51.
- COVINGTON M. A., HE C., BROWN C., NAÇI L., MCCLAIN J. T., FJORDBAK B. S., SEMPLE J. & BROWN J. (2005). « Schizophrenia and the structure of language: The linguist's view », *Schizophrenia Research*, 77(1), 85–98.
- CRAIN S. & NAKAYAMA M. (1987). « Structure Dependence in Grammar Formation », *Language*, 63(3), 522–543.
- CRESPO M. & FERNÁNDEZ-LANSAC V. (2016). « Memory and narrative of traumatic events: A literature review », *Psychological Trauma: Theory, Research, Practice and Policy*, 8(2), 149–156.
- CRINION J., TURNER R., GROGAN A., HANAKAWA T., et al. (2006). « Language control in the bilingual brain », *Science*, 312(5779), 1537–1540.
- CRIVELLI, C. & FRIDLUND, A. J. (2018). « Facial displays are tools for social influence », *Trends in Cognitive Sciences*, 22(5), 388–399.
- CROCQ L., LEFEBVRE P., CLÉMENT J., BAZOT M. & GIRARD V. (1966). « Recherche sur l'expérience vécue névrotique et sa signification dans le langage sous narco-analyse amphétaminée. Au sujet de 50 observations de névrose traumatique », *Rapport du LXIV^e congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française*, Paris : Masson, 273–281.
- CROFT W. (1990). *Typology and universals*, Cambridge : Cambridge University Press.
- CROFT W. (2000). *Explaining language change: An evolutionary approach*, Londres : Longman.
- CULIOLI, A. (1990). *Pour une linguistique de l'énonciation : opérations et représentations*, vol. 1, Paris : Ophrys.
- CULIOLI, A. (1999). *Pour une linguistique de l'énonciation : opérations et représentations*, vol. 3, Paris : Ophrys.
- CUMMINS J. (1979). « Linguistic interdependence and the educational development of bilingual children », *Review of Educational Research*, 49, 222-251.
- CUMMINS J. (2000). *Language, power, and pedagogy: Bilingual children in the crossfire*, Clevedon : Multilingual Matters.
- CUQ J.-P. (dir.) (2006). *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère et seconde*, Paris : CLÉ International.
- CUTLER A. (2004). « On spoken-word recognition in a second language », *Newsletter, American Association of Teachers of Slavic and East European Languages*, 47, 15.

D

- DABÈNE L. & BILLIEZ J. (1986). « Code switching in the speech of adolescent born of immigrant parents », *Studies in Second Language Acquisition*, 8(3), 309-325. Cambridge : Cambridge University Press.
- DAMASIO A. R. & GESCHWIND N. (1984). « The neural basis of language », *Annual Review of Neuroscience*, 7, 127-147.
- DARLEY F. L., ARONSON A. E. & BROWN J. R. (1969). « Differential diagnostic patterns of dysarthria », *Journal of Speech and Hearing Research*, 12(2), 246-269.
- DARWIN, C. (1872). *The expression of the emotions in man and animals*, London : John Murray.
- DE DREUILLE O., MASZELIN P., FOEHRENBACH H., BONARDEL G. & GAILLARD J.-F. (2004). « Principe et technique de la tomographie par émission de positons (TEP) », *EMC – Radiologie*, 1(1), 2-35.
- DÉGEILH F., VIARD A., DAYAN J., GUÉNOLÉ F., EGLER P.-J., et al. (2013). « Altérations mnésiques dans l'état de stress post-traumatique : résultats comportementaux et neuro-imagerie », *Revue de Neuropsychologie*, 5(1), 45-55.
- DE HAENE L., ROUSSEAU C., KEVERS R., DERUDDERE N. & ROBER P. (2018). « Stories of trauma in family therapy with refugees: Supporting safe relational spaces of narration and silence », *Clinical Child Psychology and Psychiatry*, 23(2), 258-278.
- DE HEREDIA-DEPREZ C. (1989). « Le plurilinguisme des enfants à Paris », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 5(2), 71-87.
- DELL G. S. (1986). « A spreading-activation theory of retrieval in sentence production », *Psychological Review*, 93(3), 283-321.
- DENAULT V., PLUSQUELLEC P. (2019). « La communication non verbale, 60 ans de connaissances révisées par les pairs », *Médiation et Information*, 48, 49-61.
- DENBOROUGH D. (2008). *Collective Narrative Practice: Responding to Individuals, Groups, and Communities Who Have Experienced Trauma*, Adélaïde : Dulwich Centre Publications.
- DEPREZ C. (1996). « Parler de soi, parler de son bilinguisme », *Acquisition et interaction en langue étrangère*, 7, 155-180.
- DESGRANGES B. & EUSTACHE F. (2011). « Les conceptions de la mémoire déclarative d'Endel Tulving et leurs conséquences actuelles », *Revue de Neuropsychologie*, 3(2), 94-103.
- DESTUTT DE TRACY, A.-L.-C. (1817). *Éléments d'idéologie*, Paris : Courcier.
- DEWAELE J. M. (2010). *Emotions in Multiple Languages*, Londres : Palgrave Macmillan.
- DI PASTENA, A., SCHIARATURA, L. T. & ASKEVIS-LEHERPEUX, F. (2015). « Joindre le geste à la parole : Les liens entre la parole et les gestes co-verbaux », *L'Année Psychologique*, 115(3), 463-493.
- DOMEN I. (2024). « Narrative exposure therapy for PTSD and structural dissociation and techniques for its conduct: A case study in Japanese psychiatric hospital », *European Journal of Trauma & Dissociation, Dissociation*, 8(2), 100415.
- DORTIER J.-F. (2014). « Mnésis, un modèle pour cinq mémoires », in *Le cerveau et la pensée. Le nouvel âge des sciences cognitives*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines, 231-232.
- DOUCET, H. (2010). « De l'éthique de la recherche à l'éthique en recherche », *Éthique publique*, 12(1), 13-30.

- DIEGUEZ, S. & HEMMERLE, S. (2014). Le bilinguisme au-delà du langage : La thèse de la double personnalité. *Revue de Neuropsychologie, Neurosciences Cognitives et Cliniques*, 6(3), 182–190.
- DU, S., TAO, Y. & MARTINEZ, A. M. (2014). « Compound facial expressions of emotion », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 111(15), E1454–E1462.
- DUFFY J. R., STRAND E. A. & JOSEPHS K. A. (2014). « Motor Speech Disorders Associated with Primary Progressive Aphasia », *Aphasiology*, 28(8–9), 1004–1017.
- DUPUY J.-P. (1994). *Aux origines des sciences cognitives*, Paris : La Découverte.

E

- EHLERS A. & CLARK D. M. (2000). « A cognitive model of posttraumatic stress disorder », *Behaviour Research and Therapy*, 38(4), 319–345.
- EKMAN, P. (1993). « Facial expression and emotion », *American Psychologist*, 48(4), 384–392.
- EKMAN, P. (1999). « Basic emotions », dans T. DALGLEISH & M. J. POWER (dir.), *Handbook of cognition and emotion*, Chichester : John Wiley & Sons Ltd, 45–60.
- EKMAN, P. (2003). *Emotions revealed: Recognizing faces and feelings to improve communication and emotional life*, New York : Times Books / Henry Holt and Co.
- EKMAN P., FRIESEN W. V. (1969). « Nonverbal leakage and clues to deception », *Psychiatry*, 32(1), 88–106.
- EKMAN, P. & FRIESEN, W. V. (1971). « Constants across cultures in the face and emotion », *Journal of Personality and Social Psychology*, 17(2), 124–129.
- EKMAN P., FRIESEN W. V. (1978). *Facial Action Coding System (FACS)*, APA PsycTests.
- EKMAN P. (1992). « Facial Expressions of Emotion: New Findings, New Questions », *Psychological Science*, 3, 34–38.
- EKMAN, P. & OSTER, H. (1979). « Facial expressions of emotion », *Annual Review of Psychology*, 30, 527–554.
- ELBERS B., EGAN M. F. & GOLDBERG T. E. (2000). « Memory for temporal order in patients with schizophrenia », *Schizophrenia Research*, 46(2–3), 187–193.
- ELHAI J. D. & PALMIERI P. A. (2011). « The factor structure of posttraumatic stress disorder: A literature update, critique of methodology, and agenda for future research », *Journal of Anxiety Disorders*, 25(6), 849–854.
- ELLIOTT R. (2003). « Executive functions and their disorders », *British Medical Bulletin*, 65, 49–59.
- ELMIGER D. (2000). « Définir le bilinguisme. Catalogue des critères retenus pour la définition discursive du bilinguisme », *Travaux Neuchâtelois de Linguistique*, 32.
- EUSTACHE F. & DESGRANGES B. (2008). « MNESIS: Towards the integration of current multisystem models of memory », *Neuropsychology Review*, 18(1), 53–69.
- EVANS N. & LEVINSON S. C. (2009). « The myth of language universals: Language diversity and its importance for cognitive science », *Behavioral and Brain Sciences*, 32(5), 429–448.
- EVERETT D. L. (2005). « Cultural Constraints on Grammar and Cognition in Pirahã: Another Look at the Design Features of Human Language », *Current Anthropology*, 46(4), 621–634.

F

- FABBRO F. (1996). *Il cervello bilingue: Neurolinguistica e poliglossia*, Rome : Astrolabio.
- FAIRCLOUGH N. (1992). « Discourse and text: Linguistic and intertextual analysis within discourse analysis », *Discourse & Society*, 3, 193–217.
- FAN F. (2025). « Bridges or barriers? A systematic literature review of the role of multilingualism in counseling », *International Journal for the Advancement of Counselling*.
- FANCIULLACCI R. (2010). « Lingua dell'altro. Lingua madre e lingua materna. In margine alla giornata di studi sulla "Lingua dell'altro" », *Per amore del mondo*, 9.
- FANG, X., VAN KLEEF, G. A., KAWAKAMI, K. & SAUTER, D. A. (2024). « Registered report "Categorical perception of facial expressions of anger and disgust across cultures." », *Cognition and Emotion*, 38(8), 1135–1151.
- FEDERMAN D., ZANA-STERENFELD G., LEV-WIESEL R. (2019). « Body movement manual for the assessment and treatment of trauma survivors », *American Journal of Dance Therapy*, 41, 75–86.
- FELMINGHAM, K. L., FALZARANO, P. A., WILLIAMS, L. M. & BRYANT, R. A. (2011). « Processing of trauma-relevant emotional words in posttraumatic stress disorder: An eye-movement study », *Cognitive Behaviour Therapy*, 40(4), 224–229.
- FERRAND L. (2001). « Normes d'associations verbales pour 260 mots "abstraits" », *L'Année Psychologique*, 101(4), 683–721.
- FETTES P., SCHULZE L. & DOWNAR J. (2017). « Cortico-striatal-thalamic loop circuits of the orbitofrontal cortex: Promising therapeutic targets in psychiatric illness », *Frontiers in Systems Neuroscience*, 11, 25.
- FILLMORE C. & KAY P. (1993). *Construction grammar* (manuscrit non publié), Berkeley : University of California.
- FINK M. & TAYLOR M. A. (2003). *Catatonia: A Clinician's Guide to Diagnosis and Treatment*, Cambridge : Cambridge University Press.
- FISKE, J. (1990). *Introduction to communication studies*, Londres – New York : Routledge.
- FIVUSH R. (2010). « Speaking silence: The social construction of silence in autobiographical and cultural narratives », *Memory*, 18(2), 88–98.
- FLORES T., GABOURY M.-P., FISET N., BELLEVILLE G. et al. (2019). « Effets à long terme de la thérapie cognitive-comportementale pour le trouble de stress post-traumatique », *Psycause : Revue scientifique étudiante de l'Université Laval*, 9(1), 14–29.
- FOA E. B. & KOZAK M. J. (1986). « Emotional processing of fear: Exposure to corrective information », *Psychological Bulletin*, 99(1), 20–35.
- FOA E. B., ROTHBAUM B. O., RIGGS D. S. & MURDOCK T. B. (1991). « Treatment of posttraumatic stress disorder in rape victims: A comparison between cognitive-behavioral procedures and counseling », *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 59(5), 715–723.
- FOA E., MOLNAR C., CASHMAN L. (1995). « Change in rape narratives during exposure therapy for posttraumatic stress disorder », *Journal of Traumatic Stress*, 8, 675–690.
- FOA E. B., KEANE T. M., FRIEDMAN M. J. & COHEN J. A. (2009). *Effective Treatments for PTSD: Practice Guidelines from the International Society for Traumatic Stress Studies*, New York : Guilford Press.
- FODOR J. A. (1983). *The modularity of mind*, Cambridge (MA) : MIT Press.

- FOLEY G. N., GENTILE J. P. (2010). « Nonverbal communication in psychotherapy », *Psychiatry*, 7, 38–44.
- FORBES D., CREAMER M., BISSON J. I., COHEN J. A., CROW B. E., FOA E. B., FRIEDMAN M. J., KEANE T. M., KUDLER H. S. & URSANO R. J. (2010). « A guide to guidelines for the treatment of PTSD and related conditions », *Journal of Traumatic Stress*, 23(5), 537–552.
- FOUCAULT M. (1975). *Surveiller et punir*, Paris : Gallimard.
- FOUCAULT M. (1984). *Histoire de la sexualité, tome 1 : La volonté de savoir*, Paris : Gallimard.
- FRANCE. MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE (1938). *Instructions du 1er octobre 1938 pour l'enseignement primaire et primaire supérieur relatives aux arrêtés du 23 mars 1938 et du 11 juillet 1938*, Paris : Imprimerie nationale.
- FRANCIS M. E. & PENNEBAKER J. W. (1992). « Putting stress into words: The impact of writing on physiological, absentee, and self-reported emotional well-being measures », *American Journal of Health Promotion*, 6(4), 280–287.
- FRANK A. W. (1995). *The Wounded Storyteller: Body, Illness, and Ethics*, Chicago : University of Chicago Press.
- FREEDMAN J. & COMBS G. (1996). *Narrative Therapy: The Social Construction of Preferred Realities*, New York : W. W. Norton.
- FREEMAN J. & DENBOROUGH D. (2008). *Collective Narrative Practice*, Adélaïde : Dulwich Centre Publications.
- FREWEN P. A., DEAN J. A. & LANIUS R. A. (2012). « Assessment of anhedonia in psychological trauma: Development of the Hedonic Deficit and Interference Scale », *European Journal of Psychotraumatology*, 3(1).
- FRIEDERICI A. D., CHOMSKY N., BERWICK R. C., MORO A. & BOLHUIS J. J. (2017). « Language, mind and brain », *Nature Human Behaviour*, 1(10), 713–722.
- FRIEDMAN M. J., RESICK P. A., BRYANT R. A. & BREWIN C. R. (2011). « Considering PTSD for DSM-5 », *Depression and Anxiety*, 28(9), 750–769.
- FUCHS C. (éd.) (2004). *La linguistique cognitive*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme / Ophrys.
- FUCHS C. & LE GOFFIC P. (2003 [1992]). *Les linguistiques contemporaines : repères théoriques*, Paris : Hachette.

G

- GALVEZ D., DIAMOS G., TORRES J. M. C., ACHORN K., GOPI A., KANTER D., LAM M., MAZUMDER M. & REDDI V. J. (2021). « The People's Speech: A large-scale diverse English speech recognition dataset for commercial usage », *NeurIPS 2021 Track on Datasets and Benchmarks*.
- GARDNER H. (1985). *The mind's new science: A history of the cognitive revolution*, New York : Basic Books. [Basic Books Paperback avec nouvel épilogue, 1987. Trad. fr. de J.-L. Peytavin, *Histoire de la révolution cognitive : la nouvelle science de l'esprit*, Paris : Payot, 1993.]
- GARDNER R. C. (1985). *Social psychology and second language learning: The role of attitudes and motivation*, Londres : Edward Arnold.

- GASKELL M. G. & MARSLEN-WILSON W. D. (1997). « Ambiguity, Competition, and Blending in Spoken Word Recognition », *Cognitive Science*, 23(4), 439–462.
- GASKELL M. G. & MARSLEN-WILSON W. D. (1997). « Discriminating Local and Distributed Models of Competition in Spoken Word », *Proceedings of the Nineteenth Annual Conference of the Cognitive Science Society*, Stanford (CA), Psychology Press, 247.
- GAST, J. (2023). « The coordination of eyebrow movement and speech prosody: Evidence for a multimodal prominence system », *Behavioral Sciences*, 13(1), 52.
- GENESEE F. (1989). « Early bilingual development: One language or two? », *Journal of Child Language*, 16(1), 161-179.
- GERGEN K. J. (1994). *Realities and Relationships: Soundings in Social Construction*, Cambridge (MA) : Harvard University Press.
- GIBSON E. (2000). « The dependency locality theory: A distance-based theory of linguistic complexity », dans A. MARANTZ, Y. MIYASHITA & W. O'NEIL (dir.), *Image, language, brain: Papers from the first mind articulation project symposium*, Cambridge (MA) : MIT Press, 94–126.
- GINDT M. et al. (2013). « Impact de l'état de stress post-traumatique sur le discours, via une approche psycholinguistique », *Congrès Français de Psychiatrie*, 285, 43–44.
- GIVÓN T. (1989). *Code, mind and context*, Chicago : University of Chicago Press.
- GIVÓN T. (1995). *Functionalism and grammar*, Amsterdam : Benjamins.
- GOFFMAN, E. (1981). *Forms of talk*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- GOHIER, C. (2004). « De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative », *Recherches qualitatives*, 24, 3–17.
- GOLDBERG A. (1995). *Constructions: A construction grammar approach to argument structure*, Chicago : University of Chicago Press.
- GOLDIN-MEADOW, S. (2003). *Hearing gesture: How our hands help us think*, Cambridge (MA) : Belknap Press of Harvard University Press.
- GOLDMAN J.-P. (2011). « EasyAlign: an automatic phonetic alignment tool under Praat », *Proceedings of INTERSPEECH 2011*, 3233–3236.
- GOLDSTEIN K. (1948). *Language and Language Disturbances: Aphasic Symptom Complexes and Their Significance for Medicine and Theory of Language*, New York : Grune & Stratton.
- GONZÁLEZ-MONTEAGUDO J. (2011). « Jerome Bruner and the Challenges of the Narrative Turn: Then and now », *Narrative Inquiry*, 21(2), 295–302.
- GOODWIN, C. (1981). *Conversational organization: Interaction between speakers and hearers*. New York : Academic Press.
- GOODWIN, C. (2000). « Action and embodiment within situated human interaction », *Journal of Pragmatics*, 32(10), 1489–1522.
- GORNO-TEMPINI M. L., HILLIS A. E., WEINTRAUB S., et al. (2011). « Classification of primary progressive aphasia and its variants », *Neurology*, 76(11), 1006–1014.
- GREEN D. W. & ABUTALEBI J. (2013). « Language control in bilinguals: The adaptive control hypothesis », *Journal of Cognitive Psychology*, 25(5), 515–530.
- GROSJEAN F. (1982). *Life with two languages: An introduction to bilingualism*, Cambridge : Harvard University Press.
- GROSJEAN F. (1997). « The bilingual individual », *Interpreting*, 2(1-2), 163-187.

- GROSJEAN F. (1997). « Processing mixed language: Issues, findings and models », in DE GROOT A. M. B. & KROLL J. F. (éds), *Tutorials in bilingualism: Psycholinguistic perspectives*, Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum Associates, 225–254.
- GROSJEAN F. (2008). *Studying Bilinguals*, Oxford : Oxford University Press.
- GROSJEAN, F. (2010). *Bilingual: Life and reality*, Cambridge : Harvard University Press.
- GROSSBERG S. (2003). « Resonant neural dynamics of speech perception », *Journal of Phonetics*, 31(3–4), 423–445.
- GROSSMAN M. (2010). « Primary progressive aphasia: clinicopathological correlations », *Nature Reviews Neurology*, 6(2), 88–97.
- GRUNWALD M. et al. (2014). « EEG changes caused by spontaneous facial self-touch may represent emotion regulating processes and working memory maintenance », *Brain Research*, 1557, 111–126.
- GU, Y., DONNELLAN, E., GRZYB, B., BREKELMANS, G., MURGIANO, M., BRIEKE, R., PERNISS, P. & VIGLIOCCO, G. (2025). « The ECOLANG Multimodal Corpus of adult-child and adult-adult Language », *Scientific Data*, 12(1), 89.
- GUILLAUME G. (1919). *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Limoges : Lambert Lucas.
- GUILLAUME G. (1929). *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris : H. Champion.
- GUILLAUME G. (1945-1946). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, série A : Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française* (Vol. 7), Québec – Lille : Presses de l'Université Laval – Presses Universitaires de Lille.
- GUILLAUME G. (1949-1950). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, vol. 25 : Psychosystématique du langage. Principes, méthodes et applications (II), suivi de Grammaire particulière du français et grammaire générale (V)*, Québec : Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME G. (1964). *Langage et science du langage*, Québec : Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME G. (1971). *Leçon de linguistique, 1948-1949, série B, Psychosystématique du langage. Principes, méthodes et applications I*, vol. 2, Paris-Québec : Klincksieck – Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME G. (1973). *Principes de linguistique théorique*, Québec : Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME G. (1988). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1945-1946 (Série C) : Grammaire particulière du français et grammaire générale (I)*, Québec : Presses de l'Université Laval – Presses universitaires de Lille.
- GUILLAUME G. (1985). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1945-1946, série C, Grammaire particulière du français et grammaire générale (I)*, publ. par R. Valin, W. Hirtle & A. Joly, Québec – Lille : Presses de l'Université Laval – Presses Universitaires de Lille.
- GULLBERG, M. (2012). « Bilingualism and gesture », dans T. K. BHATIA & W. C. RITCHIE (dir.), *The Handbook of Bilingualism and Multilingualism*, Oxford : Wiley-Blackwell.
- GULLBERG M. & KITA S. (2009). « Attention to speech-accompanying gestures: Eye movements and information uptake », *Journal of Nonverbal Behavior*, 33(4), 251–277.
- GUMPERZ J. J. (1982). *Discourse strategies*, Cambridge : Cambridge University Press.

H

- HAGÈGE C. (1996). *L'enfant aux deux langues*, Paris : Odile Jacob.
- HAGOORT P. (2005). « On Broca, brain, and binding: a new framework », *Trends in Cognitive Sciences*, 9(9), 416–423.
- HALE M. (2019). « Trauma narratives in mental health interpreting: A qualitative study », *Electronic Theses and Dissertations*, Paper 3166. University of Louisville.
- HALL, E. T. (1966). *The hidden dimension*, Garden City (NY) : Doubleday.
- HALL J. A. et al. (2019). « Nonverbal Communication », *Annual Review of Psychology*, 70, 271–294.
- HALLIGAN S. L., MICHAEL T., CLARK D. M. & EHLERS A. (2003). « Posttraumatic stress disorder following assault: The role of cognitive processing, trauma memory, and appraisals », *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 71(3), 419–431.
- HAMM, J., PINKHAM, A., GUR, R. C., VERMA, R. & KOHLER, C. G. (2014). « Dimensional information-theoretic measurement of facial emotion expressions in schizophrenia », *Schizophrenia Research and Treatment*, 2014.
- HARRIGAN J. A. (1985). « Self-touching as an indicator of underlying affect and language processes », *Social Science & Medicine*, 20(11), 1161–1168.
- HARRIGAN J. A., OXMAN T. E., ROSENTHAL R. (1987). « Self-touching and impressions of others », *Personality and Social Psychology Bulletin*, 13(4), 497–512.
- HARRIS C. L., AYÇIÇEĞİ A. et GLEASON J. B. (2003). « Taboo words and reprimands elicit greater autonomic reactivity in a first language than in a second language », *Applied Psycholinguistics*, 24(4), 561–579.
- HARRIS C. L. (2004). « Bilingual speakers in the lab: Psychophysiological measures of emotional reactivity », *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 25(2–3), 223–247.
- HEIDEGGER M. (1976). *Questions IV*, Paris : Gallimard.
- HEIDEN S. (2010). « The TXM platform: Building open-source textual analysis software compatible with the TEI encoding scheme », *Proceedings of the 24th Pacific Asia Conference on Language, Information and Computation*, Sendai (Japon), 389–398.
- HEIDEN S., MAGUÉ J.-P. & PINCEMIN B. (2010). « TXM : Une plateforme logicielle open-source pour la textométrie – conception et développement », *10th International Conference on the Statistical Analysis of Textual Data (JADT 2010)*, Rome, 1021–1032.
- HEIDEN S., PINCEMIN B. & DECORDE M. (2015). *Manuel de TXM*.
- HEINE B. (1993). *Auxiliaries: Cognitive forces and grammaticalization*, Oxford : Oxford University Press.
- HERMAN, J. L. (1992). *Trauma and recovery*. New York : Basic Books / Hachette Book Group.
- HERMANS D., ORMEL E., VAN BESSELAAR R. & VAN HELL J. (2011). « Lexical activation in bilinguals' speech production is dynamic: How language ambiguous words can affect cross-language activation », *Language and Cognitive Processes*, 26(10), 1687–1709.
- HESS, U. (2022). « Nonverbal communication », dans H. S. FRIEDMAN (dir.), *Encyclopedia of Mental Health*, San Diego : Academic Press, 208–218.
- HESS, U. & BLAIRY, S. (2001). « Facial mimicry and emotional contagion to dynamic emotional facial expressions and their influence on decoding accuracy », *International Journal of Psychophysiology*, 40(2), 129–141.

- HICKOK G. & POEPPPEL D. (2007). « The cortical organization of speech processing », *Nature Reviews Neuroscience*, 8(5), 393–402.
- HICKS E. M., NIARCHOU M., GOLEVA S., KABIR D., JOHNSON J., et al. (2024). « Comorbidity profiles of posttraumatic stress disorder across the medical phenome », *Biological Psychiatry Global Open Science*, 4(5), 100337.
- HILTON H. (2002). « Modèles de l’acquisition lexicale en L2 : où en sommes-nous ? », *ASp*, 35–36.
- HILTON H. (2014). « Mise au point terminologique : pour en finir avec la dichotomie acquisition / apprentissage en didactique des langues », *Recherche et pratiques pédagogiques en langues*, XXXIII(2), 34–50.
- HINZEN W. & ROSSELLÓ J. (2015). « The linguistics of schizophrenia: Thought disturbance as language pathology across positive symptoms », *Frontiers in Psychology*, 6, 971.
- HJELMSLEV, L. (1968). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Trad. du danois par F. J. R. et D. G., Paris : Éditions de Minuit.
- HOCREITER S. & SCHMIDHUBER J. (1997). « Long short-term memory », *Neural Computation*, 9(8), 1735–1780.
- HOLLAND A. C. & KENSINGER E. A. (2010). « Emotion and autobiographical memory », *Physics of Life Reviews*, 7(1), 88–131.
- HOLMAN E. A. & SILVER R. C. (1998). « Getting “stuck” in the past: Temporal orientation and coping with trauma », *Journal of Personality and Social Psychology*, 74(5), 1146–1163.
- HOPPER J. W., FREWEN P. A., VAN DER KOLK B. A. & LANIUS R. A. (2007). « Neural correlates of reexperiencing, avoidance, and dissociation in PTSD: symptom dimensions and emotion dysregulation in responses to script-driven trauma imagery », *Journal of Traumatic Stress*, 20(5), 713–725.
- HOROWITZ M. J., WILNER N. & ALVAREZ W. (1979). « Impact of event scale: A measure of subjective stress », *Psychosomatic Medicine*, 41(3), 209–218.

I

- ISMAIL ADEN H. (2022). *Étude du comportement linguistique et du vouloir-dire de la langue en néoténie linguistique : le cas des locuteurs somalo-francophones djiboutiens*. Thèse de doctorat en Sciences du langage, Université Bourgogne Franche-Comté.

J

- JACK, R. E., GARROD, O. G. B. & SCHYNS, P. G. (2014). « Dynamic facial expressions of emotion transmit an evolving hierarchy of signals over time », *Current Biology*, 24(2), 187–192.
- JACK, R. E. & SCHYNS, P. G. (2015). « The human face as a dynamic tool for social communication », *Current Biology*, 25(14), R621–R634.
- JACKENDOFF R. (1983). *Semantics and cognition*, Cambridge (MA) : MIT Press.
- JACKENDOFF R. (2002). *Foundations of language: Brain, meaning, grammar, evolution*, Oxford : Oxford University Press.
- JAEGER J., LINDBLOM K. M., PARKER-GUILBERT K. & ZOELLNER L. A. (2014). « Trauma narratives: It’s what you say, not how you say it », *Psychological Trauma: Theory, Research, Practice and Policy*, 6(5), 473–481.

- JAKOBSON, R. (1963). *Essais de linguistique générale*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- JAKOBSON R. (1956/1971). « Two aspects of language and two types of aphasic disturbances [1956] », dans *Selected Writings II*, La Haye : Mouton, 239–259.
- JAMES G., WITTEN D., HASTIE T. & TIBSHIRANI R. (2021). *An Introduction to Statistical Learning with Applications in R* (2e éd.), New York : Springer.
- JANKOWIAK K. & KORPAL P. (2018). « On modality effects in bilingual emotional language processing: Evidence from galvanic skin response », *Journal of Psycholinguistic Research*, 47 (3), 663–677.
- JANKOWSKI E. (1992). « Ascoltare la madre », in THÜNE E. M. (éds.), *All'inizio di tutto la lingua materna*, Torino : Rosenberg & Sellier.
- JANSSON B. & DYLMAN A. S. (2021). « Reduced vividness of emotional memories following reactivation in a second language », *Cognition and Emotion*, 35(6), 1222–1230.
- JARVIS S. & PAVLENKO A. (2008). *Crosslinguistic Influence in Language and Cognition*, New York/London : Routledge.
- JOBARD G., CRIVELLO F. & TZOURIO-MAZOYER N. (2003). « Evaluation of the dual route theory of reading: a metanalysis of 35 neuroimaging studies », *NeuroImage*, 20(2), 693–712.
- JONGEDIJK R. A. (2014). « Narrative exposure therapy: An evidence-based treatment for multiple and complex trauma », *European Journal of Psychotraumatology*, 5, 26522.
- JUN, S.-A. & FOUGERON, C. (2000). « A phonological model of French intonation », dans A. BOTINIS (dir.), *Intonation: Analysis, Modeling and Technology*, Dordrecht : Kluwer Academic Publishers, 209–242.
- JUNG, K., LUVSANTSEREN, A. & MIN, Y. (2024). « Exploring bilingual benefits: Verbal and nonverbal information updating in working memory », *Journal of Communication Sciences and Disorders*, 29(2), 310–322.
- JUST M. A. & CARPENTER P. A. (1992). « A capacity theory of comprehension: Individual differences in working memory », *Psychological Review*, 99(1), 122–149.

K

- KEANE T. M., FAIRBANK J. A., CADDELL J. M. & ZIMERING R. T. (1989). « Implosive (flooding) therapy reduces symptoms of PTSD in Vietnam combat veterans », *Behavior Therapy*, 20(2), 245–260.
- KENDON A. (2004). *Gesture: Visible Action as Utterance*, Cambridge : Cambridge University Press.
- KENDON A. (2014). « Semiotic diversity in utterance production and the concept of “language” », *Philosophical Transactions of the Royal Society B: Biological Sciences*, 369(1651), 20130293.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1996). « Texte et contexte », *Scolia*, 6, 39–60.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (2009). « Le traitement du contexte en analyse du discours en interaction », dans SANDRÉ M. (éd.), *Analyse du discours et contextes*, Lyon : ENS Éditions, 11–29.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (2012). « Le contexte revisité », *Corela* [En ligne], HS-11.
- KESSLER, R. C., SONNEGA, A., BROMET, E., HUGHES, M. & NELSON, C. B. (1995). « Posttraumatic stress disorder in the National Comorbidity Survey », *Archives of General Psychiatry*, 52(12), 1048–1060.

- KIENLE J., ROCKSTROH B., BÖHUS M. *et al.* (2017). « Somatoform dissociation and posttraumatic stress syndrome — two sides of the same medal? », *Borderline Personality Disorder and Emotion Dysregulation*, 4, 9.
- KIMBLE, M. O., MITCHELL, L. A. & KESTER, J. (2010). « Predicting posttraumatic stress disorder symptoms in veterans using attentional network task performance », *Cognitive Therapy and Research*, 34, 219–226.
- KING D. E. (2009). « Dlib-ml: A machine learning toolkit », *Journal of Machine Learning Research*, 10, 1755–1758.
- KLEIM J. A. & JONES T. A. (2008). « Principles of experience-dependent neural plasticity: Implications for rehabilitation after brain damage », *Journal of Speech, Language, and Hearing Research (JSLHR)*, 51(1), S225–S239.
- KLEIM B., HORN A. B., KRAEHENMANN R., MEHL M. R. & EHLERS A. (2018). « Early linguistic markers of trauma-specific processing predict post-trauma adjustment », *Frontiers in Psychiatry*, 9, 645.
- KOLLMAN J. (1884). « Beiträge zu der Rassen: Anatomie der Indianer, Samojuden und Australier », *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft zu Basel*, 7(3), 588-627.
- KONTOGIORGOS, D., AVRAMOVA, V., ALEXANDERSON, S., JONELL, P., OERTEL, C., BESKOW, J., SKANTZE, G. & GUSTAFSON, J. (2018). « A multimodal corpus for mutual gaze and joint attention in multiparty situated interaction », dans *Proceedings of the Eleventh International Conference on Language Resources and Evaluation (LREC 2018)*, Miyazaki, Japon : European Language Resources Association (ELRA).
- KORDA, A. I., GIANNAKAKIS, G., VENTOURAS, E., ASVESTAS, P. A., SMYRNIS, N., MARIAS, K. & MATSOPOULOS, G. K. (2021). « Recognition of blinks activity patterns during stress conditions using CNN and Markovian analysis », *Signals*, 2(1), 55–71.
- KRASHEN S. D. (1981). *Second Language Acquisition and Second Language Learning*, Oxford : Pergamon Press.
- KREIBIG S. D. (2010). « Autonomic nervous system activity in emotion: A review », *Biological Psychology*, 84, 394–421.
- KROLL J. F., BOBB S. C. & WODNIECKA Z. (2006). « Language selectivity is the exception, not the rule: Arguments against a fixed locus of language selection in bilingual speech », *Bilingualism: Language and Cognition*, 9(2), 119–135.
- KRÜGER-POTRATZ M. (1994). « Dem Volk eine andere Muttersprache geben. Zur Diskussion über Zweisprachigkeit und Erziehung in der Geschichte der Volksschule », *Zeitschrift für Pädagogik*, 40(1), 81-96.
- KUPERBERG G. R. (2010). « Language in schizophrenia. Part 1: An introduction », *Language and Linguistics Compass*, 4(8), 576–589.

L

- LABOV W. & WALETSKY J. (1967). « Narrative analysis: Oral versions of personal experience », dans J. HELM (dir.), *Essays on the Verbal and the Visual Arts*, Seattle/Londres : University of Washington Press, 3–38.
- LACAN J. (1966). *Écrits*, Paris : Le Seuil.
- LAKOFF G., & JOHNSON M. (1980). *Metaphors we live by*. Chicago : University of Chicago Press.
- LAKOFF G. (1987). *Women, fire and dangerous things*, Chicago : University of Chicago Press.

- LAMB S. M. (1999). *Pathways of the brain: The neurocognitive basis of language*, Amsterdam : Benjamins.
- LANGACKER R. W. (1987). *Foundations of cognitive grammar*, vol. I : *Theoretical prerequisites*, Stanford : Stanford University Press.
- LANGACKER L. W. (1990). *Concept, image and symbol: The cognitive basis of grammar*, Berlin : Mouton de Gruyter.
- LANGACKER L. W. (1991). *Foundations of cognitive grammar*, vol. II : *Descriptive application*, Stanford (CA) : Stanford University Press.
- LANIUS R. A., VERMETTEN E., LOEWENSTEIN R. J., BRAND B., SCHMAHL C., BRENNER J. D. & SPIEGEL D. (2010). « Emotion modulation in PTSD: Clinical and neurobiological evidence for a dissociative subtype », *American Journal of Psychiatry*, 167(6), 640–647.
- LANIUS R. A., FREWEN P. A., TURSICH M., JETLY R. & MCKINNON M. C. (2015). « Restoring large-scale brain networks in PTSD and related disorders: A proposal for neuroscientifically-informed treatment interventions », *European Journal of Psychotraumatology*, 6, 27313.
- LAPLANCHE J. & PONTALIS J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris : PUF.
- LAROUSSE (2009). *Larousse poche 2010 : dictionnaire : 48 000 définitions, 8 000 noms propres, inclus un précis de conjugaison*, Paris : Larousse.
- LAUER J., ZHOU M., YE S. et al. (2022). « Multi-animal pose estimation, identification and tracking with DeepLabCut », *Nature Methods*, 19, 496–504.
- LAZARD G. (1994). *L'Actance*, Paris : Presses Universitaires de France.
- LELY J. C. G., SMID G. E., JONGEDIJK R. A., KNIPSCHER J. W. & KLEBER R. J. (2019). « The effectiveness of narrative exposure therapy: A review, meta-analysis and meta-regression analysis », *European Journal of Psychotraumatology*, 10(1), 1550344.
- LEONARD L. B. (2014). « Children with specific language impairment and their contribution to the study of language development », *Journal of Child Language*, 41, 38–47.
- LEVELT W. J. M. (1989). *Speaking: From intention to articulation*, Cambridge (MA) : MIT Press.
- LEVELT W. J. M. (1992). « Accessing words in speech production: Stages, processes and representations », *Cognition*, 42, 1-22.
- LEVELT W. J. M., ROELOFS A. & MEYER A. S. (1999). « A theory of lexical access in speech production », *Behavioral and Brain Sciences*, 22(1), 1–38.
- LEVINE, S. K. & LEVINE, E. G. (dir.) (1999). *Foundations of expressive arts therapy: Theoretical and clinical perspectives*. London : Jessica Kingsley Publishers.
- LEVINE B., SVOBODA E., HAY J. F., WINOCUR G. & MOSCOVITCH M. (2002). « Aging and autobiographical memory: Dissociating episodic from semantic retrieval », *Psychology and Aging*, 17(4), 677–689.
- LEVIVIER M. (2011). « La fœtalisation de Louis Bolk », *Essaim*, 26(1), 153–168.
- LI P. & JEONG H. (2020). « The social brain of language: Grounding second language learning in social interaction », *npj Science of Learning*, 5(1), 1–8.
- LIBERMAN A. M. & MATTINGLY I. G. (1985). « The motor theory of speech perception revised », *Cognition*, 21(1), 1–36.

- LIEBERMAN M. D., EISENBERGER N. I., CROCKETT M. J., TOM S. M., PFEIFER J. H. & WAY B. M. (2007). « Putting feelings into words: affect labeling disrupts amygdala activity in response to affective stimuli », *Psychological Science*, 18(5), p. 421–428.
- LIBERSKY E. (2023). « Effects of bilingualism on autobiographical memory: Variation in idea density and retrieval speed », *Memory*, 31(3), 313–326.
- LURIA A. R. (1979). *The making of mind*, Cambridge (MA) – Londres : Harvard University Press.

M

- MACWHINNEY B. & BATES E. (1989). *The Crosslinguistic Study of Sentence Processing*, New York : Cambridge University Press.
- MARIAN V. & NEISSER U. (2000). « Language-dependent recall of autobiographical memories », *Journal of Experimental Psychology: General*, 129(3), 361–368.
- MARIAN V. & SPIVEY M. (2003). « Competing activation in bilingual language processing: Within- and between-language competition », *Bilingualism: Language and Cognition*, 6(2), 97–115.
- MARTIN P. (2015). *The Structure of Spoken Language: Intonation in Romance*, Cambridge : Cambridge University Press.
- MARTINEAU, S. (2007). « L'éthique en recherche qualitative : quelques pistes de réflexion », dans F. GUILLEMETTE & C. BARIBEAU (dir.), *Recherche qualitative en sciences humaines et sociales : les questions de l'heure*, Actes du Colloque de l'Association pour la Recherche Qualitative (ARQ), *Hors série*, 5, 70–81.
- MARSLÉN-WILSON W. D. (1987). « Functional parallelism in spoken word-recognition », *Cognition*, 25(1–2), 71–102.
- MASSON F. (2000). « Épidémiologie des traumatismes crâniens graves », *Annales Françaises d'Anesthésie et de Réanimation*, 19(4), 261–269.
- MATHIS A., MAMIDANNA P., CURY K. M., ABE T., MURTHY V. N., MATHIS M. W. & BETHGE M. (2018). « DeepLabCut: Markerless pose estimation of user-defined body parts with deep learning », *Nature Neuroscience*, 21(9), 1281–1289.
- MATSUMOTO, D. (2009). « Culture and emotional expression », dans R. S. WYER, C.-Y. CHIU & Y.-Y. HONG (dir.), *Understanding culture: Theory, research, and application*, New York : Psychology Press, 271–287.
- MAYBERRY, R. I. & NICOLADIS, E. (2000). « Gesture reflects language development: Evidence from bilingual children », *Current Directions in Psychological Science*, 9(6), 192–196.
- MCADAMS D. P., JOSSELYN R. & LIEBLICH A. (dir.) (2006). *Identity and Story: Creating Self in Narrative*, Washington (DC) : American Psychological Association.
- MCCLELLAND J. L. & ELMAN J. L. (1986). « The TRACE model of speech perception », *Cognitive Psychology*, 18(1), 1–86.
- MCCLELLAND J. L., MIRMAN D., BOLGER D. J. & KHAITAND P. (2014). « Interactive Activation and Mutual Constraint Satisfaction in Perception and Cognition », *Cognitive Science*, 38, 1139–1189.
- MCCLELLAND M. M., GELDHOF G. J., CAMERON C. E. & WANLESS S. B. (2015). « Development and self-regulation », dans W. F. OVERTON, P. C. M. MOLENAAR & R. M. LERNER (dir.), *Handbook of Child Psychology and Developmental Science: Theory and Method* (7e éd.), Hoboken (NJ) : John Wiley & Sons, 523–565.

- MCGAUGH J. L. (2004). « The amygdala modulates the consolidation of memories of emotionally arousing experiences », *Annual Review of Neuroscience*, 27, 1–28.
- MCNALLY R. J. (2006). « Cognitive abnormalities in post-traumatic stress disorder », *Trends in Cognitive Sciences*, 10(6), 271–277.
- MCNEILL D. (1992). *Hand and Mind: What Gestures Reveal About Thought*, Chicago : University of Chicago Press.
- MCNEILL D. (2000). *Language and Gesture*, Cambridge : Cambridge University Press.
- MCNEILL D. (2005). *Gesture & Thought*, Chicago : University of Chicago Press.
- MCNEILL, D. (2014). « Gesture–speech unity: Phylogenesis, ontogenesis, and microgenesis », *Language, Interaction and Acquisition*, 5(2), 137–184.
- MCNEILL, D. (2024). « The Growth Point », in A. CIENKI (ed.), *The Cambridge Handbook of Gesture Studies*, Cambridge: Cambridge University Press, 477–500.
- MEHRABIAN A. (1971). *Nonverbal Communication*, New York : Routledge.
- MENG Y. (2023). « Du geste mental au geste verbal, de la catégorisation cognitive à la catégorisation linguistique : nouvelle approche pour analyser les faits de langue chinoise », *Synergies Pays Riverains de la Baltique*, 17, 71–84.
- MENG, Y. (2025). *Sujet pensant et sujet parlant, faits de langue et faits d'appropriation : le cas du locuteur sino-francophone en néoténie linguistique*, Thèse de doctorat, Université Bourgogne Europe.
- MERLEAU-PONTY M. (1960). *Signes*, Paris : Gallimard.
- MERTENS, P. (2004). « Le prosogramme : une transcription semi-automatique de la prosodie », *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain*, 30(1), 7–25.
- MICHAUD, A. (2005). *Prosodie de langues à tons (naxi et vietnamien), prosodie de l'anglais : éclairages croisés*, Thèse de doctorat, Université Paris 3.
- MICELI G. & CARAMAZZA A. (1988). « Dissociation of inflectional and derivational morphology », *Brain and Language*, 35(1), 24–65.
- MICHOPULOS V., NORRHOLM S. D., JOVANOVIĆ T. (2015). « Diagnostic biomarkers for posttraumatic stress disorder (PTSD): Promising horizons from translational neuroscience research », *Biological Psychiatry*, 78, 344–353.
- MILES M. B. & HUBERMAN A. M. (1994). *Qualitative Data Analysis: An Expanded Sourcebook* (2e éd.), Thousand Oaks (CA) : Sage Publications.
- MILINKOVIĆ M. (2022). « Application of TXM tools for spatial plan corpus analysis », *Infotheca – Journal for Digital Humanities*, 22(1), 32–51.
- MILLER M. W., KALOUPEK D. G., DILLON A. L. & KEANE T. M. (2004). « Externalizing and internalizing subtypes of combat-related PTSD: A replication and extension using the PSY-5 Scales », *Journal of Abnormal Psychology*, 113(4), 636–645.
- MILLER M. W., WOLF E. J. & KEANE T. M. (2014). « Posttraumatic stress disorder in DSM-5: New criteria and controversies », *Clinical Psychology: Science and Practice*, 21(3), 208–220.
- MISTHOS L.-M., PAVLIDIS A., KARABASSAKIS E., MENEGAKI M., KRASSANAKIS V. & NAKOS B. (2019). « Exploring the visual impact from open pit mines applying eye movement analyses on mining landscape photographs », *International Journal of Mining, Reclamation and Environment*.
- MOESCHLER J. (1985). *Argumentation et conversation. Éléments pour une analyse pragmatique du discours*, Berne : Peter Lang.

- MOHRI, M., ROSTAMIZADEH, A. & TALWALKAR, A. (2018). *Foundations of Machine Learning*, Cambridge (MA) : MIT Press.
- MORGAN A. (2000). « What is narrative therapy », *Dulwich Centre* [En ligne].
- MORI S. (2019). *Pratiques de la thérapie narrative : Comprendre et appliquer*, Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- MONDADA, L. (2008). « Using video for a sequential and multimodal analysis of social interaction: Videotaping institutional telephone calls », *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research*, 9(3).
- MONDADA, L. (2016). « Challenges of multimodality: Language and the body in social interaction », *Journal of Sociolinguistics*, 20(3), 336–366.
- MONNERET P. (2003). *Notions de neurolinguistique théorique*, Dijon : Éditions Universitaires de Dijon, coll. Langages.
- MONNERET P. (2018). « Le problème de la représentation et sa solution dans la linguistique de Gustave Guillaume, lecteur de Saussure », *Histoire Épistémologie Langage*, 40(1), 49–66.
- MONNERET P. (2021). « *Sentiment linguistique* et sentiment de la langue après Saussure : l'apport de Gustave Guillaume », in MONNERET P. & CASTAGNE E. (éds), *Le sentiment linguistique chez Saussure*, Lyon : ENS Éditions, 147-168.
- MONTAGU A. (1989). *Growing Young* (2e éd.), New York : Bergin & Garvey.
- MOREL, M.-A. & DANON-BOILEAU, L. (1998). *Grammaire de l'intonation : l'exemple du français*, Paris : Éditions Ophrys.
- MOREL, M.-A. & VLADIMIRSKA, J. (2014). « Intonation and gesture in the segmentation of speech units: The discursive marker *vraiment* : integration, focalisation, formulation », dans *Discourse Segmentation in Romance Languages*, Amsterdam : John Benjamins, 185–218.
- MORO, M.-R., DI MEO, S., SANSON, C., SIMON, A., et al. (2013). « Le bilinguisme des enfants de migrants : analyse transculturelle ». In H.-A. Bijleveld, F. Estienne & F. Vander Linden (dir.), *Multilinguisme et orthophonie*, pp. 151–166. Paris : De Boeck.
- MUELLER S. M., MARTIN S., GRUNWALD M. (2019). « Self-touch: Contact durations and point of touch of spontaneous facial self-touches differ depending on cognitive and emotional load », *PLoS ONE*, 14.
- MYERS-SCOTTON C. (1993). *Social motivations for code-switching: Evidence from Africa*, Oxford : Clarendon Press.

N

- NAMBA, S., KIHARA, S., NAKANO, T. & MATSUDA, T. (2021). « Spontaneous facial expressions are different from posed facial expressions: Morphological properties and temporal dynamics », *Scientific Reports*, 11, 5579.
- NCUBE N. (2006). « The Tree of Life Project », *International Journal of Narrative Therapy and Community Work*, 1, 3–16.
- NEIMEYER R. A. (dir.) (2001). *Meaning Reconstruction and the Experience of Loss*, Washington (DC) : American Psychological Association.
- NEISSER U. (1982). *Memory Observed: Remembering in Natural Contexts*, San Francisco : Freeman.

- NESPOULOUS J.-L. (1999). « De la linguistique... à la psycholinguistique et à la neuropsycholinguistique. Une illustration : le traitement (spécifique ?) des verbes par le cerveau/esprit humain », in FRANÇOIS J. & VICTORRI B. (dir.), *Sémantique du lexique verbal*, Caen-Paris : Université de Caen-CNRS, 159-166.
- NEUNER F., ONYUT P. L., ERTL V., ODENWALD M., SCHAUER E. & ELBERT T. (2008). « Treatment of posttraumatic stress disorder by trained lay counselors in an African refugee settlement: A randomized controlled trial », *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 76(4), 686–694.
- NICOLADIS E. (2007). « The effect of bilingualism on the use of manual gestures », *Applied Psycholinguistics*, 28, 441–454.
- NIEDENTHAL, P. M., MERMILLOD, M., MARINGER, M. & HESS, U. (2010). « The Simulation of Smiles (SIMS) model: Embodied simulation and the meaning of facial expression », *The Behavioral and Brain Sciences*, 33(6), 417–480.
- NIJDAM, M. J., GERSONS, B. P. R. & OLFF, M. (2013). « The role of major depression in neurocognitive functioning in patients with posttraumatic stress disorder », *European Journal of Psychotraumatology*, 4, 19979.
- NIJENHUIS E. R., SPINHOVEN P., VAN DYCK R., VAN DER HART O. *et al.* (1996). « The development and psychometric characteristics of the Somatoform Dissociation Questionnaire (SDQ-20) », *Journal of Nervous and Mental Disease*, 184(11), 688–694.
- NIJENHUIS, E. R. S., VAN DER HART, O. & STEELE, K. (2006). *Trauma-related structural dissociation of the personality. Activitas Nervosa Superior*, 52(1), 1–23.
- NORRIS D. & MCQUEEN J. M. (2008). « Shortlist B: A Bayesian model of continuous speech recognition », *Psychological Review*, 115(2), 357–395.
- NYCKEES V. (2021). « Du sentiment linguistique saussurien à la pensée dans la langue. Penser la langue avec et contre Saussure », in SIOUFFI G. (dir.), *Le sentiment linguistique chez Saussure*, Lyon : ENS Éditions, 41-64.

O

- OFFOR D. O., OMOPO O. E., ILORI K. M. (2024). « Nonverbal expressions of trauma: A secondary analysis of PTSD-specific cues in clinical assessments », *IOSR Journal of Humanities and Social Science*, 29, 1–7.
- OGAWA S., MENON R. S., TANK D. W., KIM S. G., MERKLE H., ELLERMANN J. M. & UGURBIL K. (1993). « Functional brain mapping by blood oxygenation level-dependent contrast magnetic resonance imaging: A comparison of signal characteristics with a biophysical model », *Biophysical Journal*, 64(3), 803–812.
- OGAWA, K. & HALL, J. A. (2022). « Development of the Test of Nonverbal Cue Knowledge-II (TONCK-II) », *Journal of Nonverbal Behavior*, 46(4), 569–592.
- OGDEN P. & FISHER J. (2015). *Sensorimotor Psychotherapy: Interventions for Trauma and Attachment*, New York : W. W. Norton & Company.
- OGDEN P. & GOLDSTEIN B. (2016). « Sensorimotor psychotherapy », dans K. SCHEIDINGER & R. KLEBER (dir.), *Handbook of Child and Adolescent Group Therapy*, Londres : Routledge.
- OGDEN P., MINTON K. & PAIN C. (2006). *Trauma and the Body: A Sensorimotor Approach to Psychotherapy*, New York : W. W. Norton & Company.
- O'KEARNEY R., PERROTT K. (2006). « Trauma narratives in posttraumatic stress disorder: A review », *Journal of Traumatic Stress*, 19, 81–93.

- ORTH U. & WIELAND E. (2006). « Anger, hostility, and posttraumatic stress disorder in trauma-exposed adults: A meta-analysis », *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 74(4), 698–706.
- ORTIGOSA-BELTRÁN I., JAÉN I. & GARCÍA-PALACIOS A. (2023). « Processing negative autobiographical memories in a foreign language », *Frontiers in Psychology*, 14, 1133915.
- OULAHAL R. (2020). « Mémoire autobiographique et appartenance culturelle », *Intellectica*, 73, 193–207.

P

- PANIZ M. (2024). « Dépersonnalisation entre sujet parlant et sujet grammatical », in *Actes de la journée d'études "Mon nom est Personne"*, Dijon, CPTC/CREM. En ligne : <https://mnep.hypotheses.org/167>
- PANIZ M. (2025, à paraître). « Gestes et anomie traumatique : entre construction du sens et déconstruction du trauma », *Actes du Sixième Symposium international Language for International Communication*, Université de Lettonie, 9–10 mai 2024.
- PANIZ M. (2026, à paraître). « Construire une grille interprétative des indices mimico-gestuels : étude exploratoire de récits bilingues traumatiques », dans VLADIMIRSKA E., PANIZ M. & SAULAN D. (dir.), *Pour une grammaire du geste : explorations croisées*, *ELAD-SILDA: Studies in Linguistics and Discourse Analysis*.
- PARADIS M. (2004). *A Neurolinguistic Theory of Bilingualism* (Vol. 18), Amsterdam : John Benjamins.
- PARADIS M. (2009). *Declarative and Procedural Determinants of Second Languages* (Studies in Bilingualism 40), Amsterdam : John Benjamins.
- PARADIS J. & GENESEE F. (1996). « Syntactic acquisition in bilingual children: Autonomous or interdependent? », *Studies in Second Language Acquisition*, 18(1), 1-25.
- PARLEMENT EUROPÉEN (2002). *Réponse donnée par Mme Diamantopoulou au nom de la Commission, question écrite E-2764/2002 (ASW), 11 novembre 2002*, Parlement européen. En ligne : <https://europarl.europa.eu> (consulté le 15 janvier 2025).
- PARLEMENT EUROPÉEN (2003). *Réponse donnée par Mme Diamantopoulou au nom de la Commission, question écrite E-2018/2003 (ASW), 01 août 2003*, Parlement européen. En ligne : <https://europarl.europa.eu> (consulté le 15 janvier 2025).
- PAVLENKO, A. (2005). *Emotions and multilingualism*. Cambridge : Cambridge University Press.
- PAVLENKO A. (éd.) (2006). *Bilingual minds: emotional experience, expression, and representation*. Clevedon : Multilingual Matters.
- PAVLENKO A. (2008). « Emotion and emotion-laden words in the bilingual lexicon », *Bilingualism: Language and Cognition*, 11(2), 147–164.
- PAVLENKO A. (2012). « Affective processing in bilingual speakers: Disembodied cognition? », *International Journal of Psychology*, 47(6), 405–428.
- PAVLENKO A. (2017). « Do you wish to waive your rights? Affect and decision-making in multilingual speakers », *Current Opinion in Psychology*, 17, 74–78.
- PEACH R. (2004). « Acquired apraxia of speech: Features, accounts, and treatment », *Topics in Stroke Rehabilitation*.

- PENNEBAKER J. W. (1993). « Putting stress into words: Health, linguistic, and therapeutic implications », *Behaviour Research and Therapy*, 31(6), 539–548.
- PENNEBAKER J. W. (1997). « Writing about emotional experiences as a therapeutic process », *Psychological Science*, 8(3), 162–166.
- PENNEBAKER J. W. & BEALL S. K. (1986). « Confronting a traumatic event: Toward an understanding of inhibition and disease », *Journal of Abnormal Psychology*, 95(3), 274–281.
- PENNEBAKER J. W. & SEAGAL J. D. (1999). « Forming a story: The health benefits of narrative », *Journal of Clinical Psychology*, 55(10), 1243–1254.
- PENNEBAKER J. W., MEHL M. R. & NIEDERHOFFER K. G. (2003). « Psychological aspects of natural language use: Our words, our selves », *Annual Review of Psychology*, 54, 547–577.
- PENNEBAKER J. W., CHUNG C. K., IRELAND M. E., GONZALES A. & BOOTH R. J. (2007). *The development and psychometric properties of LIWC 2007*, Austin (TX) : LIWC.net.
- PENNEBAKER J. W., TAUSCZIK Y. R. (2010). « The psychological meaning of words: LIWC and computerized text analysis methods », *Journal of Language and Social Psychology*, 29(1), 24–54.
- PERLSTEIN W. M., CARTER C. S., NOLL D. C. & COHEN J. D. (2001). « Relation of prefrontal cortex dysfunction to working memory and symptoms in schizophrenia », *American Journal of Psychiatry*, 158(7), 1105–1113.
- PHELPS E. A., DELGADO M. R., NEARING K. I. & LEDOUX J. E. (2004). « Extinction learning in humans: Role of the amygdala and vmPFC », *Neuron*, 43(6), 897–905.
- PIAGET J. (1945). *La formation du symbole chez l'enfant : Imitation, jeu et rêve, image et représentation*. Neuchâtel : Delachaux & Niestlé.
- PINKER S. (1994). *The language instinct*, New York : William Morrow & Co.
- PIOLAT A., BOOTH R. J., CHUNG C. K., DAVIDS M. & PENNEBAKER J. W. (2001). « La version française du dictionnaire pour le LIWC : modalités de construction et exemples d'utilisation », *Psychologie Française*, 56, 145–159.
- PITMAN R. K., ORR S. P., FORGUE D. F., DE JONG J. B. & CLAIBORN J. M. (1987). « Psychophysiologic assessment of posttraumatic stress disorder imagery in Vietnam combat veterans », *Archives of General Psychiatry*, 44(11), 970–975.
- PÖITZ M. & VERSPOOR M. (dir.) (2000). *Explorations in linguistic relativity*, Amsterdam-Philadelphie : Benjamins.
- POLLOCK J.-Y. (1997). *Langage et cognition : introduction au programme minimaliste de la grammaire générative*, Paris : Presses Universitaires de France.
- PORTER, S. & TEN BRINKE, L. (2008). « Reading between the lies: Identifying concealed and falsified emotions in universal facial expressions », *Psychological Science*, 19(5), 508–514.
- POTTIER B. (1974). *Linguistique générale : théorie et description*, Paris : Klincksieck.
- POWERS, P. A., ANDRIKS, J. L. & LOFTUS, E. F. (1979). « Eyewitness accounts of females and males », *Journal of Applied Psychology*, 64(3), 339–347.
- PULVERMÜLLER F. (2002). *The neuroscience of language: On brain circuits of words and serial order*, Cambridge : Cambridge University Press.

- PULVERMÜLLER F. & FADIGA L. (2010). « Active perception: sensorimotor circuits as a cortical basis for language », *Nature Reviews Neuroscience*, 11(5), 351–360.
- PY, B. (éd.). (1993). *Bilinguisme et biculturalisme : théories et pratiques professionnelles. Actes du 2e colloque d'orthophonie/logopédie (Neuchâtel, 17–18 septembre 1992)*. Neuchâtel : Institut de Linguistique, Université de Neuchâtel.

Q

- QUILLIVIC A., SAHBI H., LENCA P. (2024). « Interdisciplinary approach to identify language markers for post-traumatic stress disorder using machine learning and deep learning », *Scientific Reports*, 14.

R

- RABATEL A. (2005). « Les postures énonciatives dans la co-construction dialogique des points de vue : coénonciation, surénonciation, sousénonciation », dans J. BRES, P. HAILLET, S. MELLET, H. NØLKE & L. ROSIER (dir.), *Dialogisme et polyphonie : Approches linguistiques*, Bruxelles : De Boeck Supérieur, 95–110.
- RADFORD A., KIM J. W., XU T., BROCKMAN G., MCLEAVEY C. & SUTSKEVER I. (2023). « Robust speech recognition via large-scale weak supervision », *Proceedings of the 40th International Conference on Machine Learning (ICML 2023)*, Honolulu (HI), *Proceedings of Machine Learning Research*, 202, 28492–28518.
- RAINE A. (1991). « The SPQ: A scale for the assessment of schizotypal personality based on DSM-III-R criteria », *Schizophrenia Bulletin*, 17(4), 555–564.
- RASTIER, F. (1998). « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », *Langages*, 32(129), 97–111.
- RATANA R., SHARIFZADEH H., KRISHNAN J. & PANG S. (2019). « A comprehensive review of computational methods for automatic prediction of schizophrenia with insight into indigenous populations », *Frontiers in Psychiatry*, 10, 659.
- RAYNER, K. (1998). « Eye movements in reading and information processing: 20 years of research », *Psychological Bulletin*, 124(3), 372–422.
- REINERT M. (1990). « Alceste : une méthodologie d'analyse des données textuelles et une application : Aurelia de Gérard de Nerval », *Bulletin of Sociological Methodology / Bulletin de Méthodologie Sociologique*, 26(1), 24–54.
- RESICK P. A., MONSON C. M. & CHARD K. M. (2017). *Cognitive Processing Therapy for PTSD: A Comprehensive Manual*, New York : Guilford Press.
- REYNOLDS M. & BREWIN C. R. (1998). « Intrusive cognitions, coping strategies and emotional responses in depression, post-traumatic stress disorder and a non-clinical population », *Behaviour Research and Therapy*, 36(2), 135–147.
- REZAPOUR R. (2016). *Le bilinguisme en néoténie linguistique : aspects sociolinguistique et psycholinguistique du bilingue français-persan*, Paris : Éditions L'Harmattan.
- REZAPOUR R. (2019). « Nature de subjectivité et son émergence dans les énoncés du locuteur », *Revue des Études de la Langue Française*, Université d'Ispahan, 115–124.
- REZAPOUR R. (2019). « Subjectivité néotène du locuteur et son évolution perceptible du monde en langue in fieri », *Recherches en Langue et Littérature Françaises*, 13(23), 189–204.

- RICOEUR P. (1983). *Temps et récit. Tome 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris : Éditions du Seuil.
- RIESSMAN C. K. (2008). *Narrative Methods for the Human Sciences*, Thousand Oaks (CA) : Sage Publications.
- RINGWALD W. R. et al. (2025). « Day-to-day dynamics of facial emotion expressions in posttraumatic stress disorder », *Journal of Affective Disorders*, 380, 331–339.
- RIZZI L. (1982). *Issues in Italian syntax*, Dordrecht : Foris.
- RÖMISCH S., LEBEAUT A., BLECHERT J., WILHELM F. H. (2014). « Evaluation, involvement, and fragmentation in narratives of distressing, angering, and happy events by traumatized and nontraumatized women », *Psychological Trauma: Theory, Research, Practice and Policy*, 6, 465–472.
- RÖHRICHT F., GALLAGHER S., GEUTER U. & HUTTO D. D. (2014). « Embodied cognition and body psychotherapy: The construction of new therapeutic environments », *Sensoria: A Journal of Mind, Brain and Culture*, 10(1), 11–20.
- RONJAT J. (1913). *Le développement du langage observé chez un enfant bilingue*, Paris : Librairie Ancienne H. Champion.
- ROSIP, J. C. & HALL, J. A. (2004). « Knowledge of nonverbal cues, gender, and nonverbal decoding accuracy », *Journal of Nonverbal Behavior*, 28(4), 267–286.
- ROSSANO, F. (2013). « Gaze in conversation », dans J. SIDNELL & T. STIVERS (dir.), *The Handbook of Conversation Analysis*, Oxford : Wiley-Blackwell, 308–329.
- ROSSELLI, M., LOEWENSTEIN, D. A., CURIEL, R. E., PENATE, A., TORRES, V. L., LANG, M., GREIG, M. T., BARKER, W. W. & DUARA, R. (2019). « Effects of bilingualism on verbal and nonverbal memory measures in mild cognitive impairment », *Journal of the International Neuropsychological Society*, 25(1), 15–28.
- RUBIN, M., HIEN, D. A., DAS, D. & MELARA, R. D. (2017). « Inhibitory control under threat: The role of spontaneous eye blinks in post-traumatic stress disorder », *Brain Sciences*, 7(2), 16.
- RUMELHART D. E. & McCLELLAND J. L. (1986). *Parallel distributed processing: Explorations in the microstructure of cognition I and II*, Cambridge (MA) : MIT Press.
- RUSSELL, J. A. (1994). « Is there universal recognition of emotion from facial expression? A review of the cross-cultural studies », *Psychological Bulletin*, 115(1), 102–141.

S

- SAGA T., TANAKA H. & NAKAMURA S. (2023). « Computational analyses of linguistic features with schizophrenic and autistic traits along with formal thought disorders », *Proceedings of ICMI 2023: International Conference on Multimodal Interaction*, DOI : 10.1145/3577190.3614132.
- SALDANA J. (2013). *The Coding Manual for Qualitative Researchers* (2e éd.), Londres : Sage.
- SALVI G. & RENZI L. (2010). *Grammatica dell'italiano antico*, vol. 1, Bologna : Il Mulino.
- SAPIR E. (1949). *Selected writings of Edward Sapir in language, culture and personality*, Berkeley (CA) : University of California Press.
- SAREEN J. (2014). « Posttraumatic stress disorder in adults: Impact, comorbidity, risk factors, and treatment », *Canadian Journal of Psychiatry*, 59(9), 460–467.

- SARIOGLU KAYI E., DIAB M., PAUSELLI L., COMPTON M. & COPPERSMITH G. (2017). « Predictive linguistic features of schizophrenia », *Proceedings of the 6th Joint Conference on Lexical and Computational Semantics (SEM 2017)*, Vancouver, 241–250.
- SAUSSURE, F. DE. (1916). *Cours de linguistique générale*, Lausanne – Paris : Payot.
- SAUSSURE F. de (2002). *Écrits de linguistique générale*, éd. S. BOUQUET & R. ENGLER, avec la collab. d'A. WEIL, Paris : Gallimard.
- SCHAUUE M., NEUNER F. & ELBERT T. (2011). *Narrative Exposure Therapy: A Short-Term Treatment for Traumatic Stress Disorders* (2e éd.), Göttingen : Hogrefe Publishing.
- SCHEGLOFF, E. A. (1987). « Analyzing single episodes of interaction : An exercise in conversation analysis », *Social Psychology Quarterly*, 50(2), 101–114.
- SCHERER, K. R. (1978). « Personality inference from voice quality : The loud voice of extroversion », *European Journal of Social Psychology*, 8(4), 467–487.
- SCHERER, K. R. (2003). « Vocal communication of emotion: A review of research paradigms », *Speech Communication*, 40(1-2), 227–256.
- SCHERER, K. R., CLARK-POLNER, E. & MORTILLARO, M. (2011). « In the eye of the beholder? Universality and cultural specificity in the expression and perception of emotion », *International Journal of Psychology*, 46(6), 401–435.
- SCHIFF B. B. & MACDONALD B. (1990). « Facial asymmetries in the spontaneous response to positive and negative emotional arousal », *Neuropsychologia*, 28(8), 777–785.
- SCHIRMER M., ZHAO X., LEUNG W., RECASENS M. (2024). « The language of trauma: Modeling traumatic event descriptions across domains with explainable AI », in *Findings of the Association for Computational Linguistics: EMNLP 2024*, 13224–13242.
- SCHMIDT, K. L. & COHN, J. F. (2001). « Human facial expressions as adaptations: Evolutionary questions in facial expression research », *American Journal of Physical Anthropology*, 33, 3–24.
- SCHMOLL P. (1996). « Production et interprétation du sens : la notion de contexte est-elle opératoire ? », *Scolia*, 6, 235–255.
- SCHRAUF R. W. (2000). « Bilingual autobiographical memory: Experimental studies and clinical cases », *Culture & Psychology*, 6, 387–417.
- SCHRAUF R. W., RUBIN D. C. (2000). « Internal languages of retrieval: The bilingual encoding of memories for the personal past », *Memory & Cognition*, 28, 616–623.
- SCHULTEBRAUCKS K. et al. (2021). « Facial micro-expressions in PTSD patients: Insights from multimodal analysis », *Trauma & Cognition*, 34, 233–250.
- SCHWANBERG J. S. (2010). « Does language of retrieval affect the remembering of trauma? », *Journal of Trauma & Dissociation*, 11(1), 44–56.
- SCHWARTZ A. I. (2021). « The impact of a discourse context on bilingual cross-language lexical activation », *Bilingualism: Language and Cognition*, 24(4), 681–693.
- SEARLE, J. R. (1969). *Speech acts : An essay in the philosophy of language*, Cambridge : Cambridge University Press.
- SEGAL J. (1892). *Des troubles du langage chez les aliénés*, Paris : J. Rueff.
- SEGALIN, J.-J., HARTEMANN, M. & CROCQ, L. (1966). « Étude comparative des tests de Rorschach et du village dans une consultation de neuro-psychiatrie pour enfants de militaires », *Psychologie clinique et projective*, 19-20, 111–138.
- SEIDENBERG M. S. & MACDONALD M. C. (1999). « A probabilistic constraints approach to language acquisition and processing », *Cognitive Science*, 23(4), 569–588.

- SEILER H. (2000). *Language universals research : a synthesis*, Tübingen : Gunter Narr.
- SEOANE, K. (2016). « Parenting the self with self-applied touch: A dance/movement therapy approach to self-regulation », *American Journal of Dance/Movement Therapy*, 38(1), 21–40.
- SERET-BÉGUÉ D. (2020). « La narration et les pratiques narratives en éducation thérapeutique du patient : méthode de l'arbre de vie », *Médecine des Maladies Métaboliques*, 14(4), 303–307.
- SHALLICE T. (1988). *From Neuropsychology to Mental Structure*, Cambridge : Cambridge University Press.
- SHANNON, C. E. & WEAVER, W. (1949). *The mathematical theory of communication*. Urbana : University of Illinois Press.
- SHAPIRO F. (1989). « Efficacy of the Eye Movement Desensitization procedure in the treatment of traumatic memories », *Journal of Traumatic Stress*, 2(2), 199–223.
- SHARIF H. & MAHMOOD S. (2023). « Emotional processing in bilinguals: A systematic review aimed at identifying future trends in neurolinguistics », *Humanities and Social Sciences Communications*, 10, 438.
- SHIN L. M., RAUCH S. L. & PITMAN R. K. (2006). « Amygdala, medial prefrontal cortex, and hippocampal function in PTSD », *Annals of the New York Academy of Sciences*, 1071, 67–79.
- SICARD E., MENIN-SICARD A. & BOREL S. (2024). *Étude bibliographique des métriques d'évaluation et outils de prise en soin de l'Ataxie de Friedreich*, Laboratoire Unadréo de Recherche Clinique en Orthophonie.
- SIBBALD B. & ROLAND M. (1998). « Understanding controlled trials: Why are randomized controlled trials important? », *BMJ*, 316(7126), 201.
- SILVERMAN, K., BECKMAN, M., PITRELLI, J., OSTENDORF, M., WIGHTMAN, C., PRICE, P., PIERREHUMBERT, J. & HIRSCHBERG, J. (1992). « TOBI : a standard for labeling English prosody », dans *Proceedings of the 2nd International Conference on Spoken Language Processing (ICSLP 1992)*, 867–870.
- SIOUFFI G. (éd.) (2021). *Le sentiment linguistique chez Saussure*, Lyon : ENS Éditions.
- SKINNER B. F. (1957). *Verbal behavior*, New York : Appleton-Century-Crofts.
- SKUTNABB-KANGAS T. (1981). *Bilingualism or not: The education of minorities*, Clevedon : Multilingual Matters.
- SLOBIN D. I. (1996). « From “thought to language” to “thinking for speaking” », in GUMPERZ J. & LEVINSON S. (dir.), *Rethinking linguistic relativity*, Cambridge : Cambridge University Press, 70-96.
- SNOWLING M. J. (2000). *Dyslexia* (2e éd.), Oxford : Blackwell Publishing.
- SON Y., CLOUSTON S. A. P., KOTOV R., EICHSTAEDT J. C., et al. (2023). « World Trade Center responders in their own words: Predicting PTSD symptom trajectories with AI-based language analyses of interviews », *Psychological Medicine*, 53(3), 918–926.
- STAM G. & TELLIER M. (2022). « Gesture helps second and foreign language learning and teaching », dans A. Morgenstern & S. Goldin-Meadow (dir.), *Gesture in language: Development across the lifespan* (pp. 335–363). Washington, DC / Berlin : American Psychological Association ; De Gruyter Mouton.
- STANILOIU A. & MARKOWITSCH H. J. (2014). « Dissociative amnesia », *The Lancet Psychiatry*, 1(3), 226–241.

- STENGEL E. (1939). « On learning a new language », *The International Journal of Psychoanalysis*, 20, 471–479.
- STRATOU G., SCHERER S., GRATCH J., MORENCY L.-P. (2013). « Automatic nonverbal behavior indicators of depression and PTSD: Exploring gender differences », in *2013 Humaine Association Conference on Affective Computing and Intelligent Interaction*, 147–152.
- SWEETSER E. (1990). *From etymology to pragmatics*, Cambridge : Cambridge University Press.

T

- TALMY L. (2000). *Toward a cognitive semantics. Vol. II: Typology and process in concept structuring*. Cambridge (MA) : The MIT Press.
- TARAZI-SAHAB L., EL HUSSEINI M. & MORO M.-R. (2016). « L'accueil de patients traumatisés : la langue maternelle, un levier thérapeutique médiatisant ? », *Cliniques*, 11(1), 72–88.
- TELLIER, M. (2010). « Faire un geste pour l'apprentissage : Le geste pédagogique dans l'enseignement précoce », dans CORBLIN, C. (dir.), *L'enseignement des langues vivantes étrangères à l'école*, Paris : L'Harmattan, 31-54.
- TELLIER M., AZAOUI B., SAUBESTY J. (2012). « Segmentation et annotation du geste : méthodologie pour travailler en équipe », in *JEP-TALN-RECITAL 2012, Atelier DEGELS*, 41–55.
- TELLIER M. (2015). « Quelques orientations méthodologiques pour étudier la gestuelle dans des corpus spontanés et semi-contrôlés », *Discours*, 15. [En ligne] <http://discours.revues.org/8917>
- THOMAES K., DORREPAAL E., DRAIJER N., JANSMA E. P., et al. (2014). « Can pharmacological and psychological treatment change brain structure and function in PTSD? A systematic review », *Journal of Psychiatric Research*, 50, 1–15.
- TODOROV G., MAYILVAHANAN K., CAIN C. & CUNHA C. (2020). « Context- and subgroup-specific language changes in individuals who develop PTSD after trauma », *Frontiers in Psychology*, 11, 989.
- TOMASELLO M. (2003). *Constructing a language: A usage-based theory of language acquisition*, Cambridge (MA) : Harvard University Press.
- TOMAŠOVIČ M. (2024). *Large language models in speech recognition*. Bachelor's thesis, Brno University of Technology, Faculty of Information Technology.
- TORTORA S. & SCHECHTER D. S. (2025). « How the body tells the story: using the nonverbal cues of trauma between mothers and toddlers to mark a change in maternal attitudes during Clinician-Assisted Videofeedback Exposure Sessions », *Frontiers in Psychology*, 16, 1443972.
- TULVING E. (1972). « Episodic and semantic memory », in E. Tulving & W. Donaldson (eds.), *Organization of Memory*, New York : Academic Press, 381–403.
- TULVING E. (1983). *Elements of Episodic Memory*, Oxford : Oxford University Press.
- TULVING E. (1995). « Organization of memory: Quo vadis? », in GAZZANIGA M. S. (éd.), *The cognitive neurosciences*, Cambridge (MA) : The MIT Press, 839–853.
- TULVING E. & MARKOWITSCH H. J. (1998). « Episodic and declarative memory: Role of the hippocampus », *Hippocampus*, 8(3), 198–204.

TULVING, E. & THOMSON, D. M. (1973). « Encoding specificity and retrieval processes in episodic memory », *Psychological Review*, 80(5), 352–373.

U

ULLMAN M. T. (2001). « The neural basis of lexicon and grammar in first and second language: The declarative/procedural model », *Bilingualism: Language and Cognition*, 4(2), 105–122.

ULLMAN M. T. (2004). « Contributions of memory circuits to language: the declarative/procedural model », *Cognition*, 92(1-2), 231-270.

UNESCO (1953). *The Use Of Vernacular Languages in Education*, Paris : UNESCO.

UNESCO (2003). *Education in a Multilingual World*, Paris : UNESCO.

UNION EUROPÉENNE (2016). *Règlement général sur la protection des données (RGPD)*, règlement (UE) 2016/679 du Parlement européen et du Conseil du 27 avril 2016.

UNSWORTH N., SPILLERS G. J. & BREWER G. A. (2012). « Dynamics of context-dependent recall: An examination of internal and external context change », *Journal of Memory and Language*, 66(1), 1–16.

URRU C. (2024). « L’italiano : lingua madre o lingua padre ? Breve analisi lessicografica dei lemmi “madre” e “padre” nel vocabolario digitale Zingarelli 2024 », *Lingue e culture dei media*, 8(1), 238-254.

V

VALDOIS S. & JOANETTE Y. (1988). « Neurolinguistique, psycholinguistique et aphasie », *Médecine/Sciences*, 8, 500–506.

VANDELOISE C. (dir.) (2003). *Langues et cognition*, Paris : Hermès.

VAN DER HART O., NIJENHUIS E. R. S. & STEELE K. (2005). « Dissociation: An insufficiently recognized major feature of complex posttraumatic stress disorder », *Journal of Traumatic Stress*, 18(5), 413–423.

VAN DER KOLK, B. A. (2014). *The body keeps the score : Brain, mind, and body in the healing of trauma*, New York : Viking.

VAN DER KOLK, B. A., & FISLER, R. (1995). *Dissociation and the fragmentary nature of traumatic memories: Overview and exploratory study*. *Journal of Traumatic Stress*, 8(4), 505–525.

VAN MINNEN, A., WESSEL, I., DIJKSTRA, T. & ROELOFS, K. (2002). « Changes in PTSD patients' narratives during prolonged exposure therapy: A replication and extension », *Journal of Traumatic Stress*, 15(3), 255–258.

VASWANI A., SHAZEER N., PARMAR N., USZKOREIT J., JONES L., GOMEZ A. N., KAISER L. & POLOSUKHIN I. (2017). « Attention is all you need », *Proceedings of the 31st International Conference on Neural Information Processing Systems (NeurIPS 2017)*, Long Beach (CA), 5998–6008.

VERMETTEN, E., DORAHY, M. J. & SPIEGEL, D. (éds.) (2007). *Traumatic dissociation: neurobiology and treatment*, Washington : American Psychiatric Publishing.

VERNERIS M.-H. (2020). « La mise en récit de l’expérience d’un événement traumatique se pense-t-elle dans les mêmes termes qu’un récit “ordinaire” ? », *Questions Vives* [En ligne], 34.

- VLADIMIRSKA E., PANIZ M. & SAULAN D. (dir.) (2026, à paraître). *Pour une grammaire du geste : explorations croisées, ELAD-SILDA: Studies in Linguistics and Discourse Analysis*.
- VOLETI R., WOOLRIDGE S., LISS J. M., MILANOVIC M., BOWIE C. R. & BERISHA V. (2019). « Objective assessment of social skills using automated language analysis for identification of schizophrenia and bipolar disorder », *Proceedings of INTERSPEECH 2019*, 1433–1437.
- VOLTERRA V. & TAESCHNER T. (1978). « The acquisition and development of language by bilingual children », *Journal of Child Language*, 5(2), 311–326.
- VON NEUMANN J. (1958). *The computer and the brain*, New Haven : Yale University Press.
- VOSSKUHLER A., NORDMEIER V., KUCHINKE L. & JACOBS A. M. (2008). « OGAMA (Open Gaze and Mouse Analyzer): open-source software designed to analyze eye and mouse movements in slideshow study designs », *Behavior Research Methods*, 40(4), 1150–1162.
- VYGOTSKIJ L. V. (1934). *Pensiero e linguaggio*, Rome : Laterza.

W

- WANG M., LI Y., GUO J. et al. (2023). « WhiSLU: End-to-end spoken language understanding with Whisper », *INTERSPEECH 2023*, Dublin, 770–774.
- WANG Q. (2008). « Emotion knowledge and autobiographical memory across the preschool years: A cross-cultural longitudinal investigation », *Cognition*, 108(1), 117–135.
- WARE, C. (2023). *Le bilinguisme dans la maladie d'Alzheimer : une réserve cognitive et inconsciente ?* Thèse de doctorat, Université Paris Cité.
- WEATHERS F. W. & KEANE T. M. (2007). « The Criterion A problem revisited: Controversies and challenges in defining and measuring psychological trauma », *Journal of Traumatic Stress*, 20(2), 107–121.
- WEIL, M. E. O. (2012). « Bilingualism and social cognitive development: The effect of dual-language acquisition on nonverbal communication », *Senior Independent Study Theses*.
- WEINREICH U. (1974 [1953]). *Languages in contact: Findings and problems*, La Haye : Mouton.
- WEISS D. S. & MARMAR C. R. (1997). « The Impact of Event Scale—Revised », dans J. P. WILSON & T. M. KEANE (dir.), *Assessing Psychological Trauma and PTSD*, New York : Guilford Press, 399–411.
- WHITE M. & EPSTON D. (1990). *Narrative Means to Therapeutic Ends*, New York : W. W. Norton.
- WHORF B. L. (1940). « Science and linguistics », *Technology Review*, 42, 229–231.
- WHORF B. L. (1956). *Language, thought and reality*, Cambridge (MA) : MIT Press.
- WIENER N. (1948). *Cybernetics: Or control and communication in the animal and the machine*, New York : John Wiley.
- WIENER M. et al. (1972). « Nonverbal behaviour and nonverbal communication », *Psychological Review*, 79, 185–214.
- WITTENBURG P., BRUGMAN H., RUSSEL A., KLASSMANN A. & SLOETJES H. (2006). « ELAN: A professional framework for multimodality research », *Proceedings of the 5th International Conference on Language Resources and Evaluation (LREC'06)*, Gênes : ELRA.

- WITTGENSTEIN L. (1953). *Philosophical Investigations / Philosophische Untersuchungen*, Oxford : Blackwell / Macmillan.
- WOLF E. J., LUNNEY C. A., MILLER M. W., RESICK P. A., FRIEDMAN M. J. & SCHNURR P. P. (2012). « The dissociative subtype of PTSD: A replication and extension », *Depression and Anxiety*, 29(8), 679–688.
- WOLF-FÉDIDA M. (2005). « Bilinguisme et Psychanalyse », *Recherches en psychanalyse*, 4, 21–40.
- WU, D., SHI, J., LI, Z., DU, M., LIU, F. & ZENG, F. (2024). « Contrastive semi-supervised learning with pseudo-label for radar signal automatic modulation recognition », *IEEE Sensors Journal*, 24(19), 30399–30411.

X

- XIONG, P. (2023). « La mécanique intuitionnelle repose-t-elle nécessairement sur le tenseur binaire radical ? », *Synergies Pays Riverains de la Baltique*, 17, 53–70.

Y

- YAHYA N. H. & ABDUL RAHIM H. (2023). « Linguistic markers of depression: Insights from English-language tweets before and during the COVID-19 pandemic », *Language and Health*, 1(2), 36–50.
- YEHUDA, R. (2002). « Post-traumatic stress disorder », *The New England Journal of Medicine*, 346(2), 108–114.
- YIP V. & MATTHEWS S. (2007). *The bilingual child: Early development and language contact*, Cambridge : Cambridge University Press.

Z

- ZHANG M., BRIDGEMAN B. & DAVIS L. (2019). « Validity considerations for using automated scoring in speaking assessment », dans K. ZECHNER & K. EVANINI (dir.), *Automated Speaking Assessment: Using Language Technologies to Score Spontaneous Speech*, New York : Routledge, 21–31.
- ZHANG Y., PARK D. S., HAN W., QIN J., et al. (2021). « BigSSL: Exploring the frontier of large-scale semi-supervised learning for automatic speech recognition », *arXiv preprint*, arXiv:2109.13226.
- ZHOU, Q., SURAWORACHET, W. & CUKUROVA, M. (2024). « Detecting non-verbal speech and gaze behaviours with multimodal data and computer vision to interpret effective collaborative learning interactions », *Education and Information Technologies*, 29, 1071–1098.
- ZOELLNER L. A., ROTHBAUM B. O. & FEENY N. C. (2011). « PTSD not an anxiety disorder? DSM committee proposal turns back the hands of time », *Depression and Anxiety*, 28(10), 853–856.
- ZURLO M. C. & RUGGIERO M. (2021). « Assessing pragmatic language skills in adults with major depressive disorder: An exploratory study », *Psychopathology*, 54(2), 78–91.

Annexes

Annexe A. Formulaire de Confidentialité pour la Recherche Scientifique

Titre de la recherche : *Le traitement du traumatisme entre langue in fieri et langue in esse en néoténie linguistique : approches linguistique néoténique, clinique et psychothérapeutique.*

Responsable de la recherche :

Nom du chercheur / Institution : Monica Paniz, Université de Bourgogne, U.R. 4178 *Centre Pluridisciplinaire Textes et Cultures*

Contact : Monica.Paniz@u-bourgogne.fr

Objectif de la recherche

Cette étude vise à explorer comment les différentes langues parlées par une personne bilingue influencent la perception et la mémoire des événements traumatiques. L'objectif est de comprendre si et comment une langue utilisée pour se souvenir ou décrire un événement affecte la perception émotionnelle et cognitive de cet événement.

Confidentialité et Protection des Données

Nous accordons une grande importance à la confidentialité et à la protection des données personnelles des participants. Ce formulaire vous explique comment vos données seront collectées, traitées et protégées durant toute la durée de l'étude.

Données collectées

Les informations personnelles collectées seront limitées aux données nécessaires pour répondre aux objectifs de recherche, comme l'âge, le profil linguistique, et certaines informations subjectives sur les perceptions émotionnelles liées aux langues.

Les réponses aux questionnaires et autres contributions écrites seront anonymisées. Aucune donnée permettant de vous identifier directement (nom, adresse, etc.) ne sera collectée dans les questionnaires.

Traitement et stockage des données

Les données seront stockées de manière sécurisée et protégées par un accès restreint aux seuls membres de l'équipe de recherche.

Les données anonymisées seront utilisées exclusivement dans le cadre de cette recherche et pourront être conservées jusqu'à la publication des résultats de l'étude. Passé ce délai, les données seront archivées de façon sécurisée ou détruites conformément aux lois en vigueur.

Utilisation des données

Les informations recueillies dans cette étude serviront exclusivement à des fins de recherche scientifique. Les résultats pourront être publiés dans des articles académiques, des présentations ou des rapports, sous une forme strictement anonyme.

En aucun cas vos données ne seront partagées avec des tiers en dehors de l'équipe de recherche, à moins que vous ne donniez votre consentement explicite.

Droit de retrait

Vous avez le droit de retirer votre participation à tout moment, sans justification et sans conséquences. En cas de retrait, toutes les données non anonymisées collectées vous concernant seront supprimées de notre base de données.

Droits d'accès et de rectification

Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et de suppression de vos données. Pour toute demande concernant vos données, vous pouvez contacter la responsable de l'étude (coordonnées fournies ci-dessus).

Consentement

En signant ce formulaire, vous :

- Déclarez avoir pris connaissance des informations concernant la confidentialité et la protection de vos données personnelles dans le cadre de cette recherche.
- Consentez volontairement à participer à cette recherche et à ce que vos données soient traitées conformément aux conditions décrites ci-dessus.

Signature du/de la participant.e : _____

Date : _____

Annexe B1. Questionnaire anonyme destiné aux locuteurs bilingues ayant vécu un événement traumatique

Instructions : Ce questionnaire est destiné aux personnes bilingues (tout niveau confondu) qui ont vécu un événement traumatique dans l'une de leurs langues. Vos réponses resteront entièrement anonymes et contribueront à mieux comprendre la manière dont les langues influencent la perception des souvenirs traumatiques.

1. Profil linguistique

Langues parlées :

Langue x : _____

Langue y : _____

Langue dans laquelle l'événement traumatique s'est produit :

- Langue x
- Langue y

2. Usage des langues dans la vie quotidienne

Quelle langue utilisez-vous le plus souvent dans votre vie quotidienne ?

- Langue x
- Langue y
- Les deux à parts égales

Dans quelle langue vous sentez-vous le plus à l'aise pour exprimer des émotions ?

- Langue x
- Langue y
- Les deux de manière égale
- Aucune des deux

3. Perception subjective ou objective de vos langues

Certaines langues sont perçues comme *in esse* : elles influencent directement votre perception personnelle, notamment votre ressenti et vos émotions, de manière stable et intime. D'autres langues sont perçues comme *in fieri* : elles évoluent constamment et sont moins connectées à vos émotions ou à votre ressenti personnel.

Selon vous, percevez-vous les langues que vous parlez comme ayant un effet sur votre ressenti et vos émotions, ou plutôt comme des langues en changement constant et moins influentes sur votre perception ?

Langue x :

- Langue stable, influençant mon ressenti et mes émotions (*in esse*)
- Langue en évolution constante, peu influente sur ma perception (*in fieri*)
- Je ne sais pas

Langue y :

- Langue stable, influençant mon ressenti et mes émotions (*in esse*)
- Langue en évolution constante, peu influente sur ma perception (*in fieri*)
- Je ne sais pas

4. Relation cognitive et émotionnelle avec les langues

Lorsqu'il vous arrive de penser à cet événement traumatique, dans quelle langue se forment les pensées ?

- Langue x
- Langue y
- Les deux
- Autre (veuillez préciser) : _____

Dans quelle langue vous semble-t-il plus facile de parler de cet événement traumatique ?

- Langue x
- Langue y
- Les deux de manière égale

Ressentez-vous des différences émotionnelles lorsque vous racontez cet événement dans l'une ou l'autre langue ?

- Oui, je me sens plus émotionnellement affecté(e) dans la langue de l'événement traumatique
- Oui, je me sens plus distancié(e) émotionnellement dans la langue qui n'est pas celle de l'événement
- Non, je ne ressens pas de différence émotionnelle

Avez-vous l'impression de revivre l'événement plus intensément dans la langue d'origine de l'événement ?

- Oui
- Non
- Pas sûr(e)

5. Perception des souvenirs et des émotions

Lorsque vous parlez de l'événement dans une langue autre que celle de l'expérience traumatique, ressentez-vous une certaine distance émotionnelle ?

- Oui, cela m'aide à prendre du recul
- Non, cela n'affecte pas mon ressenti
- Pas sûr(e)

Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec les affirmations suivantes :

(Échelle : 1 = Pas du tout d'accord, 5 = Tout à fait d'accord)

Je me sens plus à l'aise de parler de l'événement dans la langue qui n'est pas celle de l'événement

1 ○ 2 ○ 3 ○ 4 ○ 5 ○

J'ai des souvenirs plus détaillés et plus vifs de l'événement dans la langue de l'événement

1 ○ 2 ○ 3 ○ 4 ○ 5 ○

Changer de langue pour parler de l'événement diminue mon niveau de stress

1 ○ 2 ○ 3 ○ 4 ○ 5 ○

6. Réflexion personnelle

En quelques mots, décrivez si et comment le fait d'utiliser une langue différente influence la façon dont vous percevez l'événement traumatique :

Votre réponse : _____

Si vous ressentez des différences de mémoire, de clarté, ou d'émotion en fonction de la langue que vous utilisez pour parler de cet événement, pouvez-vous les décrire brièvement ?

Votre réponse : _____

Merci de votre participation !

Annexe B2. Anonymous questionnaire for bilingual individuals who have experienced a traumatic event

Instructions: This questionnaire is intended for bilingual individuals (at any proficiency level) who have experienced a traumatic event in one of their languages. Your responses will remain completely anonymous and will help better understand how languages influence the perception of traumatic memories.

1. Linguistic profile

Languages spoken:

Language x: _____

Language y: _____

Language in which the traumatic event occurred:

- ☐ Language x
- ☐ Language y

2. Language use in daily life

Which language do you use most frequently in your daily life?

- ☐ Language x
- ☐ Language y
- ☐ Both equally

In which language do you feel most comfortable expressing emotions?

- ☐ Language x
- ☐ Language y
- ☐ Both equally
- ☐ Neither

3. Subjective or Objective Perception of Your Languages

Some languages are perceived as *in esse*: they directly influence your personal perception, particularly your feelings and emotions, in a stable and intimate way. Other languages are perceived as *in fieri*: they constantly evolve and are less connected to your emotions or personal experiences.

In your opinion, do you perceive the languages you speak as influencing your feelings and emotions, or rather as constantly evolving languages with less influence on your perception?

Language x:

- ☐ Stable language, influencing my feelings and emotions (*in esse*)
- ☐ Constantly evolving language, with little influence on my perception (*in fieri*)
- ☐ I'm not sure

Language y:

- ☐ Stable language, influencing my feelings and emotions (*in esse*)

- Constantly evolving language, with little influence on my perception (*in fieri*)
- I'm not sure

4. Cognitive and emotional relationship with languages

When you think about this traumatic event, in which language do the thoughts form?

- Language x
- Language y
- Both
- Other (please specify): _____

In which language do you find it easier to talk about this traumatic event?

- Language x
- Language y
- Both equally

Do you feel emotional differences when describing this event in one language versus the other?

- Yes, I feel more emotionally affected in the language of the traumatic event
- Yes, I feel more emotionally distant in the language not associated with the event
- No, I feel no emotional difference

Do you feel you relive the event more intensely in the original language of the event?

- Yes
- No
- Unsure

5. Perception of memories and emotions

When talking about the event in a language other than the one in which the traumatic experience occurred, do you feel emotional distance?

- Yes, it helps me gain perspective
- No, it does not affect my feelings
- Unsure

To what extent do you agree with the following statements?

(Scale: 1 = Strongly disagree, 5 = Strongly agree)

I feel more comfortable discussing the event in the language that is not associated with the event.

1 ○ 2 ○ 3 ○ 4 ○ 5 ○

I have more detailed and vivid memories of the event in the original language of the event.

1 ○ 2 ○ 3 ○ 4 ○ 5 ○

Switching languages when discussing the event reduces my stress levels.

1 ○ 2 ○ 3 ○ 4 ○ 5 ○

6. Personal reflection

In a few words, describe if and how using a different language influences the way you perceive the traumatic event:

Your answer: _____

If you experience differences in memory, clarity, or emotions depending on the language you use to talk about this event, could you briefly describe them?

Your answer: _____

Thank you for your participation!

Annexe B3. Questionario anonimo per persone bilingui che hanno vissuto un evento traumatico

Istruzioni: Questo questionario è rivolto a persone bilingui (di qualsiasi livello di competenza linguistica) che hanno vissuto un evento traumatico in una delle loro lingue. Le risposte rimarranno completamente anonime e contribuiranno a una migliore comprensione di come le lingue influenzano la percezione dei ricordi traumatici.

1. Profilo linguistico

Lingue parlate:

Lingua x: _____

Lingua y: _____

Lingua nella quale si è verificato l'evento traumatico:

- ☐ Lingua x
- ☐ Lingua y

2. Uso delle lingue nella vita quotidiana

Quale lingua utilizzi più frequentemente nella tua vita quotidiana?

- ☐ Lingua x
- ☐ Lingua y
- ☐ Entrambe allo stesso modo

In quale lingua ti senti più a tuo agio nell'esprimere emozioni?

- ☐ Lingua x
- ☐ Lingua y
- ☐ Entrambe allo stesso modo
- ☐ Nessuna delle due

3. Percezione soggettiva o oggettiva delle lingue parlate

Alcune lingue sono percepite come *in esse*: influenzano direttamente la tua percezione personale, in particolare i tuoi sentimenti e le tue emozioni, in modo stabile e intimo. Altre lingue sono percepite come *in fieri*: evolvono costantemente e sono meno connesse alle tue emozioni o esperienze personali.

Secondo te, percepisci le lingue che parli come influenti sui tuoi sentimenti ed emozioni, oppure come lingue in costante evoluzione e con minore influenza sulla tua percezione?

Lingua x:

- ☐ Lingua stabile, che influenza i miei sentimenti ed emozioni (*in esse*)
- ☐ Lingua in continua evoluzione, con poca influenza sulla mia percezione (*in fieri*)
- ☐ Non saprei

Lingua y:

- ☐ Lingua stabile, che influenza i miei sentimenti ed emozioni (*in esse*)
- ☐ Lingua in continua evoluzione, con poca influenza sulla mia percezione (*in fieri*)
- ☐ Non saprei

4. Relazione cognitiva ed emotiva con le lingue parlate

Quando pensi a questo evento traumatico, in quale lingua si formano i tuoi pensieri?

- ☐ Lingua x
- ☐ Lingua y
- ☐ Entrambe
- ☐ Altra (specificare): _____

In quale lingua ti sembra più facile parlare di questo evento traumatico?

- ☐ Lingua x
- ☐ Lingua y
- ☐ Entrambe allo stesso modo

Percepisci delle differenze emotive quando descrivi questo evento in una lingua rispetto all'altra?

- ☐ Sì, mi sento più coinvolto/a emotivamente nella lingua dell'evento traumatico
- ☐ Sì, mi sento più distante emotivamente nella lingua diversa da quella dell'evento
- ☐ No, non sento alcuna differenza emotiva

Hai l'impressione di rivivere più intensamente l'evento nella lingua originale dell'evento?

- ☐ Sì
- ☐ No
- ☐ Non saprei

5. Percezione dei ricordi e delle emozioni

Quando parli dell'evento in una lingua diversa da quella in cui è avvenuta l'esperienza traumatica, percepisci una certa distanza emotiva?

- ☐ Sì, questo mi aiuta a distanziarmi dall'evento
- ☐ No, la scelta della lingua non influisce sulle mie emozioni
- ☐ Non saprei

In che misura sei d'accordo con le seguenti affermazioni?

(Scala: 1 = Per niente d'accordo, 5 = Completamente d'accordo)

Mi sento più a mio agio nel discutere l'evento nella lingua diversa da quella in cui è avvenuto.

1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐

Ho ricordi più dettagliati e vividi dell'evento nella lingua originale dell'evento.

1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐

Cambiare lingua per parlare dell'evento riduce il mio livello di stress.

1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐

6. Riflessione personale

Descrivi, in un paio di righe, se e come l'uso di una lingua diversa influenzi il modo in cui percepisci l'evento traumatico:

La tua risposta: _____

Se noti delle differenze di memoria, chiarezza o emozioni a seconda della lingua utilizzata per parlare di questo evento, potresti descriverle brevemente?

La tua risposta: _____

Grazie per la tua partecipazione!

Annexe B4. Cuestionario anónimo para personas bilingües que han vivido un evento traumático

Instrucciones: Este cuestionario está dirigido a personas bilingües (de cualquier nivel lingüístico) que hayan vivido un evento traumático en uno de sus idiomas. Sus respuestas permanecerán completamente anónimas y contribuirán a una mejor comprensión sobre cómo los idiomas influyen en la percepción de los recuerdos traumáticos.

1. Perfil lingüístico

Idiomas hablados:

Idioma x: _____

Idioma y: _____

Idioma en el que ocurrió el evento traumático:

- ☐ Idioma x

- Idioma y

2. Uso de los idiomas en la vida cotidiana

¿Qué idioma utiliza con mayor frecuencia en su vida diaria?

- Idioma x
- Idioma y
- Ambos por igual

¿En qué idioma se siente más cómodo/a para expresar emociones?

- Idioma x
- Idioma y
- Ambos por igual
- Ninguno de los dos

3. Percepción subjetiva u objetiva de sus idiomas

Algunos idiomas se perciben como *in esse*: influyen directamente en su percepción personal, especialmente en sus sentimientos y emociones, de manera estable e íntima. Otros idiomas se perciben como *in fieri*: están en constante evolución y tienen menos conexión con sus emociones o experiencias personales.

Según su opinión, ¿percibe los idiomas que habla como influyentes en sus sentimientos y emociones, o más bien como idiomas en constante evolución y con menor influencia en su percepción?

Idioma x:

- Idioma estable que influye en mis sentimientos y emociones (*in esse*)
- Idioma en constante evolución, con poca influencia en mi percepción (*in fieri*)
- No estoy seguro/a

Idioma y:

- Idioma estable que influye en mis sentimientos y emociones (*in esse*)
- Idioma en constante evolución, con poca influencia en mi percepción (*in fieri*)
- No estoy seguro/a

4. Relación cognitiva y emocional con los idiomas

Cuando piensa en este evento traumático, ¿en qué idioma se forman sus pensamientos?

- Idioma x
- Idioma y
- Ambos
- Otro (especificar): _____

¿En qué idioma le resulta más fácil hablar sobre este evento traumático?

- Idioma x

- Idioma y
- Ambos por igual

¿Percibe diferencias emocionales al describir este evento en un idioma frente al otro?

- Sí, me siento más afectado/a emocionalmente en el idioma del evento traumático
- Sí, me siento más distante emocionalmente en el idioma que no es el del evento
- No, no siento ninguna diferencia emocional

¿Tiene la impresión de revivir más intensamente el evento en el idioma original del evento?

- Sí
- No
- No estoy seguro/a

5. Percepción de los recuerdos y emociones

Cuando habla sobre el evento en un idioma diferente al del acontecimiento traumático, ¿percibe una cierta distancia emocional?

- Sí, me ayuda a tomar distancia
- No, no afecta mis sentimientos
- No estoy seguro/a

¿En qué medida está de acuerdo con las siguientes afirmaciones?

(Escala: 1 = Totalmente en desacuerdo, 5 = Totalmente de acuerdo)

Me siento más cómodo/a al hablar del evento en un idioma diferente al del evento.

1 ○ 2 ○ 3 ○ 4 ○ 5 ○

Tengo recuerdos más detallados y vívidos del evento en el idioma original del evento.

1 ○ 2 ○ 3 ○ 4 ○ 5 ○

Cambiar de idioma para hablar sobre el evento reduce mi nivel de estrés.

1 ○ 2 ○ 3 ○ 4 ○ 5 ○

6. Reflexión personal

En pocas palabras, describa si y cómo utilizar un idioma diferente influye en la manera en que percibe el evento traumático:

Su respuesta: _____

Si nota diferencias en la memoria, claridad o emociones dependiendo del idioma que utilice para hablar sobre este evento, ¿podría describirlas brevemente?

Su respuesta: _____

¡Gracias por su participación!

Annexe B5. Anonymer Fragebogen für zweisprachige Personen, die ein traumatisches Ereignis erlebt haben

Anleitung: Dieser Fragebogen richtet sich an zweisprachige Personen (auf jedem Sprachniveau), die ein traumatisches Ereignis in einer ihrer Sprachen erlebt haben. Ihre Antworten bleiben vollständig anonym und tragen dazu bei, besser zu verstehen, wie Sprachen die Wahrnehmung traumatischer Erinnerungen beeinflussen.

1. Sprachprofil

Gesprochene Sprachen:

Sprache x: _____

Sprache y: _____

Sprache, in der das traumatische Ereignis stattfand:

- ☐ Sprache x
- ☐ Sprache y

2. Sprachgebrauch im Alltag

Welche Sprache verwenden Sie am häufigsten in Ihrem Alltag?

- ☐ Sprache x
- ☐ Sprache y
- ☐ Beide gleichermaßen

In welcher Sprache fühlen Sie sich am wohlsten, um Emotionen auszudrücken?

- ☐ Sprache x
- ☐ Sprache y
- ☐ Beide gleichermaßen
- ☐ Keine der beiden

3. Subjektive oder objektive Wahrnehmung Ihrer Sprachen

Manche Sprachen werden als *in esse* wahrgenommen: Sie beeinflussen Ihre persönliche Wahrnehmung direkt, besonders Ihre Gefühle und Emotionen, auf stabile und intime Weise. Andere Sprachen werden als *in fieri* wahrgenommen: Sie befinden sich ständig im Wandel und haben eine geringere Verbindung zu Ihren Emotionen oder persönlichen Erfahrungen.

Wie nehmen Sie die Sprachen wahr, die Sie sprechen? Haben diese einen Einfluss auf Ihre Gefühle und Emotionen, oder sehen Sie sie eher als sich ständig wandelnde Sprachen mit geringerem Einfluss auf Ihre Wahrnehmung?

Sprache x:

- ☐ Stabile Sprache, beeinflusst meine Gefühle und Emotionen (*in esse*)
- ☐ Sprache im ständigen Wandel, geringer Einfluss auf meine Wahrnehmung (*in fieri*)
- ☐ Ich bin mir nicht sicher

Sprache y:

- ☐ Stabile Sprache, beeinflusst meine Gefühle und Emotionen (*in esse*)
- ☐ Sprache im ständigen Wandel, geringer Einfluss auf meine Wahrnehmung (*in fieri*)
- ☐ Ich bin mir nicht sicher

4. Kognitive und emotionale Beziehung zu den Sprachen

In welcher Sprache denken Sie über das traumatische Ereignis nach?

- ☐ Sprache x
- ☐ Sprache y
- ☐ Beide
- ☐ Andere (bitte angeben): _____

In welcher Sprache fällt es Ihnen leichter, über dieses traumatische Ereignis zu sprechen?

- ☐ Sprache x
- ☐ Sprache y
- ☐ Beide gleichermaßen

Empfinden Sie emotionale Unterschiede, wenn Sie das Ereignis in der einen oder anderen Sprache beschreiben?

- ☐ Ja, ich fühle mich emotional stärker betroffen in der Sprache des traumatischen Ereignisses
- ☐ Ja, ich fühle mich emotional distanzierter in der Sprache, die nicht die des Ereignisses ist
- ☐ Nein, ich fühle keinen emotionalen Unterschied

Haben Sie den Eindruck, das Ereignis intensiver erneut zu erleben, wenn Sie es in der Originalsprache des Ereignisses beschreiben?

- ☐ Ja
- ☐ Nein
- ☐ Unsicher

5. Wahrnehmung von Erinnerungen und Emotionen

Empfinden Sie beim Sprechen über das Ereignis in einer anderen Sprache als der des traumatischen Erlebnisses eine gewisse emotionale Distanz?

- ☐ Ja, dies hilft mir, Abstand zu gewinnen
- ☐ Nein, es beeinflusst meine Gefühle nicht
- ☐ Unsicher

Inwieweit stimmen Sie den folgenden Aussagen zu?

(Skala: 1 = Stimme überhaupt nicht zu, 5 = Stimme voll und ganz zu)

Ich fühle mich wohler, über das Ereignis in einer anderen Sprache als der des Ereignisses zu sprechen.

1 ○ 2 ○ 3 ○ 4 ○ 5 ○

Ich habe detailliertere und lebendigere Erinnerungen an das Ereignis in der Originalsprache des Ereignisses.

1 ○ 2 ○ 3 ○ 4 ○ 5 ○

Der Sprachwechsel beim Sprechen über das Ereignis reduziert mein Stressniveau.

1 ○ 2 ○ 3 ○ 4 ○ 5 ○

6. Persönliche Reflexion

Beschreiben Sie bitte kurz, ob und wie die Verwendung einer anderen Sprache Ihre Wahrnehmung des traumatischen Ereignisses beeinflusst:

Ihre Antwort: _____

Falls Sie Unterschiede in der Erinnerung, Klarheit oder Emotionalität feststellen, je nachdem, welche Sprache Sie verwenden, um über dieses Ereignis zu sprechen, könnten Sie diese kurz beschreiben?

Ihre Antwort: _____

Vielen Dank für Ihre Teilnahme !

Annexe C1. Questionnaire pré-entretien

Instructions : Ce questionnaire vous est présenté avant les séances d'entretien. Il a pour but de mieux cerner votre profil linguistique et vos usages quotidiens des langues.

1. Profil linguistique

Langues parlées :

Langue x : _____

Langue y : _____

Langue dans laquelle l'événement traumatique s'est produit :

○ Langue x

○ Langue y

2. Usage des langues dans la vie quotidienne

Quelle langue utilisez-vous le plus souvent dans votre vie quotidienne ?

○ Langue x

○ Langue y

○ Les deux à parts égales

Dans quelles situations parmi les suivantes utilisez-vous généralement chacune des langues que vous parlez ?

En famille : _____

Entre amis : _____

Au travail : _____

Pouvez-vous identifier des domaines spécifiques d'emploi pour chacune d'entre elles ?

Langue x : _____

Langue y : _____

Est-ce que certains domaines d'emploi sont communs aux deux langues ?

- ☐ Oui
- ☐ Non
- ☐ Je ne suis pas sûr / sûre

Associez-vous plutôt une langue à votre vie personnelle ou professionnelle que l'autre ?

- ☐ Oui
- ☐ Non
- ☐ Je ne suis pas sûr / sûre

Si vous avez répondu oui, laquelle ?

Votre réponse : _____

Est-ce que dans l'une des langues que vous parlez existent des mots ou des expressions que vous jugez intraduisibles dans l'autre ?

- ☐ Oui
- ☐ Non
- ☐ Je ne suis pas sûr / sûre

Pouvez-vous en donner un exemple ?

Votre réponse : _____

3. Perception subjective ou objective de vos langues

Certaines langues sont perçues comme *in esse* : elles influencent directement votre perception personnelle, notamment votre ressenti et vos émotions, de manière stable et intime. D'autres langues sont perçues comme *in fieri* : elles évoluent constamment et sont moins connectées à vos émotions ou à votre ressenti personnel.

Selon vous, percevez-vous les langues que vous parlez comme ayant un effet sur votre ressenti et vos émotions, ou plutôt comme des langues en changement constant et moins influentes sur votre perception ?

Langue x :

- Langue stable, influençant mon ressenti et mes émotions (*in esse*)
- Langue en évolution constante, peu influente sur ma perception (*in fieri*)
- Je ne sais pas

Langue y :

- Langue stable, influençant mon ressenti et mes émotions (*in esse*)
- Langue en évolution constante, peu influente sur ma perception (*in fieri*)
- Je ne sais pas

Annexe C2. Pre-interview questionnaire

Instructions: This questionnaire is presented to you before the interview sessions. Its aim is to better understand your language background and your daily use of languages.

1. Language Profile

Languages spoken:

Language x: _____

Language y: _____

Language in which the traumatic event occurred:

- Language x
- Language y

2. Daily Language Use

Which language do you use most often in your daily life?

- Language x
- Language y
- Both equally

In which of the following situations do you generally use each of the languages you speak?

With family: _____

With friends: _____

At work: _____

Can you identify specific domains of use for each language?

Language x : _____

Language y: _____

Are some domains of use shared between the two languages?

- Yes
- No

- Not sure

Do you associate one language more with your personal or professional life than the other?

- Yes
- No
- Not sure

If yes, which one?

Your answer: _____

Are there words or expressions in one of the languages you speak that you consider untranslatable into the other?

- Yes
- No
- Not sure

If your answer was “Yes” can you give an example?

Your answer: _____

3. Subjective or Objective Perception of Your Languages

Some languages are perceived as *in esse*: they directly influence your personal perception, particularly your feelings and emotions, in a stable and intimate way. Other languages are perceived as *in fieri*: they constantly evolve and are less connected to your emotions or personal experience.

In your opinion, do you perceive the languages you speak as influencing your feelings and emotions, or rather as languages in constant change with less impact on your perception?

Language x:

- Stable language, influencing my feelings and emotions (*in esse*)
- Constantly evolving language, with little influence on my perception (*in fieri*)
- I'm not sure

Language y:

- Stable language, influencing my feelings and emotions (*in esse*)
- Constantly evolving language, with little influence on my perception (*in fieri*)
- I'm not sure

Annexe C2. Questionario pre-intervista

Istruzioni: Questo questionario le viene sottoposto prima delle sessioni di colloquio. Il suo scopo è comprendere meglio il suo profilo linguistico e l'uso quotidiano che fa delle lingue che parla.

1. Profilo linguistico

Lingue parlate:

Lingua x: _____

Lingua y: _____

Lingua in cui si è verificato l'evento traumatico:

- ☐ Lingua x
- ☐ Lingua y

2. Uso delle lingue nella vita quotidiana

Quale lingua utilizza più frequentemente nella Sua vita quotidiana?

- ☐ Lingua x
- ☐ Lingua y
- ☐ Entrambe allo stesso modo

In quali delle seguenti situazioni utilizza generalmente ciascuna delle lingue che parla?

In famiglia: _____

Con amici: _____

Al lavoro: _____

È in grado di identificare ambiti specifici di utilizzo per ciascuna lingua?

Lingua x: _____

Lingua y: _____

Vi sono ambiti d'uso comuni alle due lingue?

- ☐ Sì
- ☐ No
- ☐ Non ne sono sicuro/a

Associa una delle lingue più alla vita personale o professionale rispetto all'altra?

- ☐ Sì
- ☐ No
- ☐ Non ne sono sicuro/a

Se sì, quale?

La sua risposta: _____

Esistono parole o espressioni in una delle lingue che parla che ritiene intraducibili nell'altra?

- ☐ Sì
- ☐ No

- Non ne sono sicuro/a

Se sì, può fornire un esempio?

La sua risposta: _____

3. Percezione soggettiva o oggettiva delle Sue lingue

Alcune lingue sono percepite come *in esse*: influenzano direttamente la sua percezione personale, in particolare i suoi sentimenti e le sue emozioni, in modo stabile e intimo. Altre lingue sono percepite come *in fieri*: evolvono costantemente e sono meno connesse alle sue emozioni o esperienze personali.

Secondo lei, le lingue che parla influenzano i suoi sentimenti e le sue emozioni, oppure sono lingue in continua evoluzione con minore impatto sulla sua percezione?

Lingua x:

- Lingua stabile, che influenza i miei sentimenti e le mie emozioni (*in esse*)
- Lingua in continua evoluzione, con scarso impatto sulla mia percezione (*in fieri*)
- Non ne sono sicuro/a

Lingua y:

- Lingua stabile, che influenza i miei sentimenti e le mie emozioni (*in esse*)
- Lingua in continua evoluzione, con scarso impatto sulla mia percezione (*in fieri*)
- Non ne sono sicuro/a

Annexe D1. Trame d'entretien semi-directif

Cette trame est conçue pour guider les entretiens semi-directifs menés après le questionnaire pré-entretien, en deux temps (séance numéro 1 et séance numéro 2), selon la configuration linguistique du participant (*in esse x - in esse y* ou *in esse - in fieri*).

Séance numéro 1

Phase 1 : récit libre de l'événement traumatique

Le participant est invité à relater un événement traumatique selon une configuration linguistique déterminée (langue *in esse x*, puis en langue *in esse y* / langue *in fieri*). Le récit est libre et ne doit pas être interrompu, sauf en cas de besoin de pause demandée par le participant.

Consignes introductives (à adapter selon la configuration) :

« Je vous invite maintenant à raconter un souvenir difficile. Vous pouvez vous exprimer librement, en commençant en langue *in esse (x)* puis en poursuivant en langue *in esse y* / *in fieri*. Prenez le temps nécessaire. »

Phase 2 : relance post-récit

L'entretien se poursuit dans la dernière langue utilisée pendant la narration (langue *in esse y* ou langue *in fieri*), afin de respecter la continuité linguistique.

Questions communes (tous profils)

- Dans quelle langue estimez-vous avoir rencontré le plus de difficultés d'expression ?
- Lorsque vous vous exprimez en langue *in esse* (x) à propos de l'événement traumatique, quelles émotions associez-vous au fait d'en parler dans cette langue ? Et lorsque vous vous exprimez en langue *in esse y / in fieri* ?
- Vous sentez-vous plus détaché ou plus impliqué émotionnellement selon la langue utilisée, ou percevez-vous un attachement similaire dans les deux langues ?
- Estimez-vous que le fait de changer de langue a-t-il modifié la façon dont vous avez structuré votre récit ou les détails que vous avez partagés ?

Questions spécifiques (locuteurs *in esse* / *in fieri*)

- Avez-vous le sentiment que la langue *in fieri* vous permet de formuler certaines choses que vous n'exprimeriez pas dans votre langue *in esse* ou vice-versa ?
- Avez-vous ressenti des interférences [donner la définition si besoin] ou des phénomènes de traduction mentale au moment de raconter l'événement ?
- Dans quelle mesure vous sentez-vous à l'aise dans la langue *in fieri* lorsque vous parlez d'émotions ?
- Cette langue vous paraît-elle naturelle pour parler de souvenirs intimes ?

Séance numéro 2

Phase 1 : récit libre de l'événement traumatique

Le participant est invité à relater un événement traumatique selon une configuration linguistique déterminée (langue *in esse y / in fieri*, puis en langue *in esse x*). Le récit est libre et ne doit pas être interrompu, sauf en cas de besoin de pause demandée par le participant.

Consignes introductives (à adapter selon la configuration) :

« Je vous invite maintenant à raconter un souvenir difficile. Vous pouvez vous exprimer librement, en commençant en langue *in esse y / in fieri* puis en poursuivant en langue *in esse* (x). Prenez le temps nécessaire. »

Phase 2 : relance post-récit

L'entretien se poursuit dans la dernière langue utilisée pendant la narration (langue *in esse y* ou langue *in fieri*), afin de respecter la continuité linguistique.

Questions communes (tous profils)

- Dans quelle langue estimez-vous avoir rencontré le plus de difficultés d'expression ?
- Lorsque vous vous exprimez en langue *in esse* (x) à propos de l'événement traumatique, quelles émotions associez-vous au fait d'en parler dans cette langue ? Et lorsque vous vous exprimez en langue *in esse y / in fieri* ?
- Vous sentez-vous plus détaché ou plus impliqué émotionnellement selon la langue utilisée, ou percevez-vous un attachement similaire dans les deux langues ?
- Le fait de changer de langue a-t-il modifié la façon dont vous avez structuré votre récit ou les détails que vous avez partagés ?

Questions spécifiques (locuteurs *in esse* / *in fieri*)

- Avez-vous le sentiment que la langue *in fieri* vous permet de formuler certaines choses que vous n'exprimeriez pas dans en langue *in esse* ou vice-versa ?

- Avez-vous ressenti des interférences ou des phénomènes de traduction mentale au moment de raconter l'événement ?
- Dans quelle mesure vous sentez-vous à l'aise dans la langue *in fieri* lorsque vous parlez d'émotions ?
- Cette langue vous paraît-elle naturelle pour parler de souvenirs intimes ?

Phase 3 : questions de clôture

- Le fait d'avoir raconté cet événement dans deux langues différentes a-t-il modifié votre perception de ce souvenir ?
- Y a-t-il une langue dans laquelle vous auriez préféré ne pas parler de cet événement ? Pourquoi ?
- Souhaitez-vous ajouter quelque chose sur la manière dont vous avez vécu cet entretien dans les deux langues ?

Annexe D2. Semi-structured interview guide

This guide is designed to support semi-structured interviews conducted after the pre-interview questionnaire, in two sessions (Session number 1 and Session number 2), depending on the participant's linguistic configuration (*in esse x – in esse y* or *in esse – in fieri*).

Session number 1

Phase 1: Free narrative of the traumatic event

The participant is invited to recount a traumatic event according to a specific linguistic configuration (*in esse x*, then *in esse y / in fieri*). The narrative should be free and uninterrupted, except upon the participant's request for a pause.

Introductory instructions (to be adapted according to configuration): — "I now invite you to recount a difficult memory. You may speak freely, starting in *in esse* (x) language and then continuing in *in esse y / in fieri* language. Take as much time as you need."

Phase 2: Follow-up prompts

The interview continues in the last language used during the narrative (*in esse y* or *in fieri*), to maintain linguistic continuity.

Common questions (all profiles)

- In which language did you find it more difficult to express yourself?
- When speaking in *in esse* (x) about the traumatic event, what emotions do you associate with speaking in that language? And when speaking in *in esse y / in fieri*?
- Do you feel more emotionally detached or more emotionally involved depending on the language used, or do you perceive a similar emotional connection in both languages?
- Do you think switching languages changed the way you structured your narrative or the details you shared?

Specific questions (*in esse / in fieri* speakers)

- Do you feel that the *in fieri* language allows you to express things you wouldn't in your *in esse* language, or vice versa?
- Did you experience interferences [define if necessary] or mental translation phenomena while recounting the event?
- How comfortable do you feel using the *in fieri* language when talking about emotions?
- Does this language feel natural to speak about intimate memories?

Session number 2

Phase 1: Free narrative of the traumatic event

The participant is again invited to recount a traumatic event in the opposite linguistic configuration (*in esse y / in fieri*, then *in esse x*). The narrative is free and uninterrupted unless needed.

Introductory instructions (to be adapted according to configuration):

"I now invite you to recount a difficult memory. You may speak freely, starting in *in esse y / in fieri* language and continuing in *in esse x* language. Take as much time as you need."

Phase 2: Follow-up prompts

The interview continues in the last language used (*in esse x* or *in fieri*) for linguistic continuity.

Common questions (all profiles)

- In which language did you find it more difficult to express yourself?
- When speaking in *in esse* (x) about the traumatic event, what emotions do you associate with speaking in that language? And when speaking in *in esse y / in fieri*?
- Do you feel more emotionally detached or more emotionally involved depending on the language used, or do you perceive a similar emotional connection in both languages?
- Did switching languages change the way you structured your narrative or the details you shared?

Specific questions (*in esse / in fieri* speakers)

- Do you feel that the *in fieri* language allows you to express things you wouldn't in your *in esse* language, or vice versa?
- Did you experience interferences or mental translation phenomena while recounting the event?
- How comfortable do you feel using the *in fieri* language when talking about emotions?
- Does this language feel natural to speak about intimate memories?

Phase 3: Closing questions

- Did recounting this event in two different languages change your perception of the memory?
- Is there a language in which you would have preferred not to speak about this event? Why?
- Would you like to add anything about how you experienced this interview in the two languages?

Annexe D3. Traccia per il colloquio semi-strutturato

Questa traccia è stata concepita per guidare i colloqui semi-strutturati condotti dopo il questionario preliminare, in due tempi (sessione numero 1 e sessione numero 2), a seconda della configurazione linguistica del partecipante (*in esse x – in esse y* oppure *in esse – in fieri*).

Sessione numero 1

Fase 1: Racconto libero dell'evento traumatico

Il partecipante è invitato a raccontare un evento traumatico secondo una configurazione linguistica determinata (*in esse x*, poi *in esse y / in fieri*). Il racconto è libero e non deve essere interrotto, salvo necessità di pausa richiesta dal partecipante.

Istruzioni introduttive (da adattare in base alla configurazione):

"La invito ora a raccontare un ricordo difficile. Può esprimersi liberamente, iniziando in lingua *in esse* (x) e poi continuando in lingua *in esse y / in fieri*. Prenda il tempo che le serve."

Fase 2: Domande di approfondimento

Il colloquio prosegue nella lingua utilizzata per ultima (*in esse y* o *in fieri*), per garantire la continuità linguistica.

Domande comuni (tutti i profili)

- In quale lingua ha incontrato maggiori difficoltà nell'esprimersi?
- Quando parla dell'evento traumatico in *in esse* (x), quali emozioni associa al fatto di parlarne in quella lingua? E quando si esprime in *in esse y / in fieri*?
- Si sente più distaccato/a o più coinvolto/a emotivamente a seconda della lingua utilizzata, oppure percepisce un coinvolgimento simile in entrambe le lingue?
- Ritene che il cambio di lingua abbia modificato il modo in cui ha strutturato il Suo racconto o i dettagli condivisi?

Domande specifiche (locutori *in esse / in fieri*)

- Ha la sensazione che la lingua *in fieri* le permetta di esprimere cose che non direbbe nella Sua lingua *in esse* o viceversa?
- Ha percepito interferenze [definire se necessario] o fenomeni di traduzione mentale durante il racconto dell'evento?
- Quanto si sente a suo agio nell'usare la lingua *in fieri* quando parla di emozioni?
- Questa lingua le sembra naturale per parlare di ricordi intimi?

Sessione numero 2

Fase 1: Racconto libero dell'evento traumatico

Il partecipante è invitato a raccontare l'evento traumatico seguendo l'ordine inverso (*in esse y / in fieri*, poi *in esse x*). Il racconto resta libero, salvo necessità specifiche.

Istruzioni introduttive (da adattare in base alla configurazione):

"La invito ora a raccontare un ricordo difficile. Può esprimersi liberamente, iniziando in lingua *in esse y / in fieri* e poi continuando in lingua *in esse (x)*. Prenda pure tutto il tempo necessario."

Fase 2: Domande di approfondimento

Il colloquio prosegue nella lingua utilizzata per ultima (*in esse x*), per garantire la continuità linguistica.

Domande comuni (tutti i profili)

- In quale lingua ha incontrato maggiori difficoltà nell'esprimersi?
- Quando parla dell'evento traumatico in *in esse (x)*, quali emozioni associa al fatto di parlarne in quella lingua? E quando si esprime in *in esse y / in fieri*?
- Si sente più distaccato/a o più coinvolto/a emotivamente a seconda della lingua, o il coinvolgimento è simile?
- Cambiare lingua ha modificato il modo in cui ha strutturato il Suo racconto o i dettagli che ha condiviso?

Domande specifiche (locutori *in esse / in fieri*)

- Ha la sensazione che la lingua *in fieri* le permetta di esprimere cose che non direbbe in lingua *in esse* o viceversa?
- Ha percepito interferenze o fenomeni di traduzione mentale durante il racconto?
- Quanto si sente a suo agio nell'usare la lingua *in fieri* quando parla di emozioni?
- Questa lingua le sembra naturale per parlare di ricordi intimi?

Fase 3: Domande conclusive

- Raccontare questo evento in due lingue diverse ha modificato la sua percezione del ricordo?
- C'è una lingua nella quale avrebbe preferito non parlare di questo evento? Perché?
- Vuole aggiungere qualcosa su come ha vissuto questo colloquio nelle due lingue?

Annexe E1. Questionnaire d'auto-évaluation

Instructions : Ce questionnaire vous est présenté à la fin de l'expérimentation afin de vous permettre d'évaluer votre expérience linguistique et émotionnelle pendant celle-ci. Vos réponses resteront anonymes et permettront de faire un bilan en ce qui concerne la manière dont les langues que vous parlez ont influencé votre verbalisation du souvenir traumatique tout au long des deux séances d'entretien.

1. Rappel du profil linguistique

Langues parlées :

Langue *in esse (x)* : _____

Langue *in esse y* ou *in fieri* : _____

Rappelez la langue dans laquelle l'événement traumatique s'est produit :

- Langue *in esse (x)*

- Langue *in esse y* ou *in fieri*

2. Auto-évaluation de l'expérience linguistique et de la perception émotionnelle durant l'expérimentation

Avez-vous perçu un changement dans la facilité avec laquelle vous pouviez exprimer vos émotions durant l'expérimentation en fonction de la langue mobilisée ?

- Oui, en langue *in esse* (x)
- Oui, en langue *in esse y* / *in fieri*
- Non, pas de changement notable

Avez-vous ressenti des différences émotionnelles en fonction de la langue utilisée pour parler de l'événement traumatique pendant l'expérimentation ?

- Oui, j'étais plus émotionnellement impliqué(e) dans la langue de l'événement
- Oui, j'étais plus émotionnellement impliqué(e) dans la langue différente de celle de l'événement
- Oui, j'étais plus distancié(e) émotionnellement dans la langue de l'événement
- Oui, j'étais plus distancié(e) émotionnellement dans la langue différente de celle de l'événement
- Non, aucune différence émotionnelle perçue

Diriez-vous que revivre l'événement pendant l'expérimentation était plus intense dans la langue originale de l'événement ?

- Oui
- Non
- Pas sûr(e)

Changer de langue pendant l'expérimentation vous a-t-il aidé(e) à réduire votre niveau de stress ?

- Oui, nettement
- Oui, légèrement
- Non, aucun effet notable

3. Réflexion personnelle

En quelques mots, décrivez si et comment l'usage d'une langue différente a pu influencer votre manière de vous remémorer et d'exprimer l'événement traumatique au cours de l'expérimentation :

Votre réponse : _____

Merci pour votre participation.

Annexe E2. Self-assessment questionnaire

Instructions: This questionnaire is presented at the end of the experiment to allow you to evaluate your linguistic and emotional experience during the two interview sessions. Your responses will remain anonymous and will help assess how the languages you speak influenced your verbalization of the traumatic memory throughout the sessions.

1. Linguistic Profile Reminder

Languages spoken:

Language *in esse* (x): _____

Language *in esse y* or *in fieri*: _____

Recall the language in which the traumatic event occurred:

- ☐ Language *in esse* (x)
- ☐ Language *in esse y* or *in fieri*

2. Self-assessment of Linguistic and Emotional Experience During the Experiment

Did you perceive a change in the ease with which you could express your emotions during the experiment based on the language used?

- ☐ Yes, in the *in esse* language (x)
- ☐ Yes, in the *in esse/in fieri* language (y)
- ☐ No, no noticeable change

Did you feel emotional differences depending on the language used to speak about the traumatic event during the experiment?

- ☐ Yes, I was more emotionally involved in the language of the event
- ☐ Yes, I was more emotionally involved in the language different from that of the event
- ☐ Yes, I was more emotionally distant in the language of the event
- ☐ Yes, I was more emotionally distant in the language different from that of the event
- ☐ No emotional differences perceived

Would you say that reliving the event during the experiment was more intense in the original language of the event?

- ☐ Yes
- ☐ No
- ☐ Not sure

Did changing languages during the experiment help reduce your stress level?

- ☐ Yes, significantly
- ☐ Yes, slightly
- ☐ No noticeable effect

3. Personal Reflection

In a few words, describe if and how using a different language influenced your memory and expression of the traumatic event during the experiment:

Your response: _____

Thank you for your participation.

Annexe E3. Questionario d'auto-valutazione

Istruzioni: Questo questionario le viene presentato al termine dell'esperimento per permetterle di valutare la sua esperienza linguistica ed emotiva durante le due sessioni di intervista. Le risposte resteranno anonime e consentiranno di fare un bilancio su come le lingue che parla abbiano influenzato la sua verbalizzazione del ricordo traumatico nel corso delle due sessioni.

1. Promemoria del profilo linguistico

Lingue parlate:

Lingua *in esse* (x) : _____

Lingua *in esse y* o *in fieri* : _____

Lingua in cui si è verificato l'evento traumatico:

- ☐ Lingua *in esse* (x)
- ☐ Lingua *in esse y* o *in fieri*

2. Autovalutazione dell'esperienza linguistica e della percezione emotiva durante l'esperimento

Ha percepito un cambiamento nella facilità con cui poteva esprimere le sue emozioni durante l'esperimento in base alla lingua utilizzata?

- ☐ Sì, nella lingua *in esse* (x)
- ☐ Sì, nella lingua *in esse/in fieri* (y)
- ☐ No, nessun cambiamento evidente

Ha percepito differenze emotive a seconda della lingua usata per parlare dell'evento traumatico durante l'esperimento?

- ☐ Sì, ero emotivamente più coinvolto/a nella lingua dell'evento
- ☐ Sì, ero emotivamente più coinvolto/a nella lingua diversa da quella dell'evento
- ☐ Sì, ero emotivamente più distaccato/a nella lingua dell'evento
- ☐ Sì, ero emotivamente più distaccato/a nella lingua diversa da quella dell'evento
- ☐ No, nessuna differenza emotiva percepita

Direbbe che rivivere l'evento durante l'esperimento è stato più intenso nella lingua originale dell'evento?

- ☐ Sì
- ☐ No
- ☐ Non sono sicuro/a

Cambiare lingua durante l'esperimento l'ha aiutata a ridurre il suo livello di stress?

- ☐ Sì, nettamente
- ☐ Sì, leggermente
- ☐ No, nessun effetto evidente

3. Riflessione personale

In poche parole, descriva se e come l'uso di una lingua diversa abbia influenzato il suo modo di ricordare ed esprimere l'evento traumatico durante l'esperimento:

La sua risposta: _____

Grazie per la sua partecipazione.

Annexe F. Corpus intrasystémiques : occurrences et activations des items SPLIT-10 et NV-SPLIT-10

Note méthodologique :

Dans un souci de clarté et de lisibilité, seuls les tableaux d'occurrences SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) et les tableaux d'activation NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) sont reproduits en annexe.

Annexe F1 : Corpus LIE-FR-IT

Annexe F1.1a : Tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P12

	[P12 S1 FR VFR]	[P12 S1 IT VFR]	[P12 S2 IT VFR]	[P12 S2 FR VFR]
Total mots	1610	1680	1550	1705
Item 1	4	2	2	3
Item 2	4	3	3	4
Item 3	3	2	2	3
Item 4	3	2	2	4
Item 5	19	12	11	16
Item 6	6	4	3	5
Item 7	0	0	9	11
Item 8	18	11	9	15
Item 9	105	85	76	98
Item 10	4	2	2	3

Annexe F1.1b : Tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) de P12

	[P12 S1 FR VFR]	[P12 S1 IT VFR]	[P12 S2 IT VFR]	[P12 S2 FR VFR]
Item 1	X	X	X	X
Item 2	X			X
Item 3	X	X	X	X
Item 4	X	X	X	X
Item 5	X	X	X	X
Item 6				
Item 7		(X)	X	X
Item 8				
Item 9				
Item 10	X	X	X	X

Annexe F1.2a : Tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P42

Item	[P42 S1 FR VFR]	[P42 S1 IT VFR]	[P42 S2 IT VFR]	[P42 S2 FR VFR]
Total mots	1605	1620	1575	1680
Item 1	0	0	1	2
Item 2	3	1	2	3
Item 3	2	1	1	2
Item 4	2	1	1	2
Item 5	16	10	11	14
Item 6	5	3	3	4
Item 7	0	0	0	0
Item 8	15	9	10	13
Item 9	97	73	70	87
Item 10	3	1	2	2

Annexe F1.2b : Tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) de P42

	[P42 S1 FR VFR]	[P42 S1 IT VFR]	[P42 S2 IT VFR]	[P42 S2 FR VFR]
Item 1			X	X
Item 2				
Item 3	X	X	X	X
Item 4	X	X	X	X
Item 5	X	X	X	X
Item 6	X	X	X	X
Item 7	X			X
Item 8				
Item 9				
Item 10	X	X	X	X

Annexe F1.3 : Tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P02

	[P02 S1 FR VIT]	[P02 S1 IT VIT]	[P02 S2 IT VIT]	[P02 S2 FR VIT]
Total mots	1728	1401	1465	1790
Item 1	2	0	1	2
Item 2	0	0	0	0
Item 3	2	1	1	2
Item 4	2	1	2	3
Item 5	18	8	11	17
Item 6	6	2	3	3

Item 7	4	2	3	3
Item 8	13	7	9	12
Item 9	94	42	53	89
Item 10	5	3	4	5

Annexe F1.4 : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P41

	[P41 S1 IT VIT]	[P41 S1 FR VIT]	[P41 S2 FR VIT]	[P41 S2 IT VIT]
Total mots	1950	1661	1867	1829
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	5	3	3	4
Item 4	7	4	4	6
Item 5	0	0	0	0
Item 6	0	0	0	0
Item 7	9	4	5	7
Item 8	0	0	0	0
Item 9	86	65	67	78
Item 10	7	6	6	7

Annexe F1.5a : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P36

	[P36 S1 IT VFR]	[P36 S1 FR VFR]	[P36 S2 FR VFR]	[P36 S2 IT VFR]
Total mots	1628	1596	1704	1550
Item 1	1	1	1	0
Item 2	0	0	1	0
Item 3	3	2	2	2
Item 4	3	2	2	2
Item 5	2	2	3	2
Item 6	1	1	2	1
Item 7	2	2	2	2
Item 8	2	2	2	2
Item 9	68	76	74	65
Item 10	4	5	5	3

Annexe F1.5b : Tableau d’activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) de P36

	[P36 S1 IT VFR]	[P36 S1 FR VFR]	[P36 S2 FR VFR]	[P36 S2 IT VFR]
Item 1	X	X	X	X
Item 2	X	X	X	X
Item 3				
Item 4	X	X	X	X
Item 5	X	(X)	(X)	X
Item 6	(X)	(X)	(X)	(X)
Item 7	(X)	(X)	(X)	(X)
Item 8	(X)	(X)	(X)	(X)
Item 9				
Item 10	X	X	X	X

Annexe F2 : Corpus LIE-FR-EN

Annexe F2.1a : Tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P19

Item	[P19 S1 FR VFR]	[P19 S1 EN VFR]	[P19 S2 EN VFR]	[P19 S2 FR VFR]
Total mots	1620	1380	1455	1810
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	0	0	0	0
Item 4	0	0	0	0
Item 5	17	7	8	20
Item 6	6	3	3	8
Item 7	0	4	5	0
Item 8	15	6	7	17
Item 9	92	44	47	101
Item 10	0	0	0	0

Annexe F2.1b : Tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) de P19

	[P19 S1 FR VFR]	[P19 S1 EN VFR]	[P19 S2 EN VFR]	[P19 S2 FR VFR]
Item 1				
Item 2	X	X	X	X
Item 3	X	X	X	X
Item 4	X			X
Item 5	X	(X)	(X)	X
Item 6				
Item 7				
Item 8				
Item 9				
Item 10	X	X	X	X

Annexe F2.2 : Tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P24

Item	[P24 S1 FR VFR]	[P24 S1 EN VFR]	[P24 S2 EN VFR]	[P24 S2 FR VFR]
Total mots	1600	1572	1644	1653
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	0	0	0	0
Item 4	0	0	0	0
Item 5	8	2	2	9
Item 6	6	2	3	8
Item 7	3	2	2	3
Item 8	0	0	0	0
Item 9	42	25	36	61
Item 10	6	3	3	5

Annexe F2.3 : Tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P27

Item	[P27 S1 FR VFR]	[P27 S1 EN VFR]	[P27 S2 EN VFR]	[P27 S2 FR VFR]
Total mots	1842	1701	1785	1883
Item 1	3	1	1	4
Item 2	0	0	0	0

Item 3	0	0	0	0
Item 4	5	2	3	6
Item 5	0	0	0	0
Item 6	0	0	0	0
Item 7	0	0	0	0
Item 8	7	3	4	8
Item 9	61	30	36	67
Item 10	5	2	2	6

Annexe F2.4 : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P10

Item	[P10 S1 FR VFR]	[P10 S1 EN VFR]	[P10 S2 EN VFR]	[P10 S2 FR VFR]
Total mots	2080	2062	2104	2240
Item 1	3	3	3	4
Item 2	0	0	0	0
Item 3	3	3	3	4
Item 4	3	2	2	4
Item 5	2	1	1	3
Item 6	0	0	0	0
Item 7	0	0	0	0
Item 8	8	6	7	9
Item 9	92	86	88	97
Item 10	6	5	6	8

Annexe F2.5 : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P11

Item	[P11 S1 FR VEN]	[P11 S1 EN VEN]	[P11 S2 EN VEN]	[P11 S2 FR VEN]
Total mots	1398	1361	1402	1440
Item 1	3	1	1	4
Item 2	0	0	0	0
Item 3	2	1	1	3
Item 4	2	1	1	3
Item 5	4	2	2	5
Item 6	3	1	2	4
Item 7	0	0	0	0
Item 8	5	3	3	6
Item 9	58	48	50	62
Item 10	4	2	3	5

Annexe F2.6 : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P21

Item	[P21 S1 FR VEN]	[P21 S1 EN VEN]	[P21 S2 EN VEN]	[P21 S2 FR VEN]
Total mots	2082	2145	2186	2241
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	4	2	3	5
Item 4	5	2	2	6
Item 5	8	4	5	9
Item 6	8	5	5	9
Item 7	4	2	3	4
Item 8	10	6	8	12

Item 9	98	61	63	103
Item 10	3	2	1	3

Annexe F2.7 : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P23

Item	[P23 S1 FR VEN]	[P23 S1 EN VEN]	[P23 S2 EN VEN]	[P23 S2 FR VEN]
Total mots	1957	1891	2111	1878
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	0	0	0	0
Item 4	1	0	0	1
Item 5	9	5	4	8
Item 6	9	5	5	9
Item 7	4	2	3	3
Item 8	7	4	5	6
Item 9	91	64	67	96
Item 10	2	1	0	2

Annexe F2.8 : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P39

Item	[P39 S1 FR VEN]	[P39 S1 EN VEN]	[P39 S2 EN VEN]	[P39 S2 FR VEN]
Total mots	1785	1751	1794	1870
Item 1	0	0	0	0
Item 2	3	1	1	3
Item 3	5	2	3	6
Item 4	6	2	3	7
Item 5	5	2	2	5
Item 6	0	0	0	0
Item 7	0	0	0	0
Item 8	8	3	4	8
Item 9	112	66	68	119
Item 10	3	1	2	4

Annexe F2.12 : Tableau d’activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) de P20

Item	[P20 S1 FR VFR]	[P20 S1 EN VFR]	[P20 S2 EN VFR]	[P20 S2 FR VFR]
Item 1				
Item 2	X	X	X	X
Item 3				
Item 4	X	(X)	(X)	X
Item 5	X	X	X	X
Item 6	X	X	X	X
Item 7				
Item 8				
Item 9				
Item 10	X	X	X	X

Annexe F2.13 : Tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) de P26

Item	[P26 S1 FR VEN]	[P26 S1 EN VEN]	[P26 S2 EN VEN]	[P26 S2 FR VEN]
Item 1	X	X	X	X
Item 2		X	X	
Item 3				
Item 4	(X)	X	X	(X)
Item 5	X	X	X	X
Item 6				
Item 7		X	X	
Item 8				
Item 9	X			X
Item 10	X	X	X	X

Annexe F2.14 : Tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P29

Item	[P29 S1 FR VEN]	[P29 S1 EN VEN]	[P29 S2 EN VEN]	[P29 S2 FR VEN]
Total mots	1466	1563	1632	1414
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	2	3	5	1
Item 4	4	6	7	4
Item 5	3	6	7	3
Item 6	2	5	6	2
Item 7	0	0	0	0
Item 8	4	7	7	4
Item 9	36	62	68	35
Item 10	2	3	3	2

Annexe F2.15 : Tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P31

Item	[P31 S1 FR VEN]	[P31 S1 EN VEN]	[P31 S2 EN VEN]	[P31 S2 FR VEN]
Total mots	1867	1912	1952	1831
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	2	3	4	1
Item 4	1	2	2	1
Item 5	4	7	8	3
Item 6	3	6	6	2
Item 7	2	4	4	1
Item 8	6	9	11	4
Item 9	65	102	108	59
Item 10	3	4	6	2

Annexe F2.16 : Tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P33

Item	[P33 S1 FR VEN]	[P33 S1 EN VEN]	[P33 S2 EN VEN]	[P33 S2 FR VEN]
Total mots	1652	1804	1623	1485
Item 1	1	2	2	1
Item 2	0	0	0	0
Item 3	2	4	3	2

Item 4	3	5	4	2
Item 5	4	7	6	3
Item 6	4	6	5	3
Item 7	2	5	4	2
Item 8	5	8	6	4
Item 9	47	74	63	41
Item 10	3	5	5	2

Annexe F2.17 : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P05

	[P05 S1 EN VFR]	[P05 S1 FR VFR]	[P05 S2 FR VFR]	[P05 S2 EN VFR]
Total mots	2007	1825	1902	2080
Item 1	1	0	0	2
Item 2	1	1	1	1
Item 3	0	0	0	0
Item 4	0	0	0	0
Item 5	18	13	14	22
Item 6	5	4	5	7
Item 7	0	1	0	1
Item 8	16	12	13	19
Item 9	106	87	90	123
Item 10	0	0	0	0

Annexe G. Corpus intersystémiques : occurrences et activations des items SPLIT-10 et NV-SPLIT-10

Note méthodologique :

Dans un souci de clarté et de lisibilité, seuls les tableaux d’occurrences SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2020, 2021, 2025) et les tableaux d’activation NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) sont reproduits en annexe.

Annexe G1 : corpus LIF-FR-IT

Annexe G1.1a : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P18

Item	[P18 S1 FR VFR]	[P18 S1 IT VFR]	[P18 S2 IT VFR]	[P18 S2 FR VFR]
Total mots	1758	1042	988	1643
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	0	0	0	0
Item 4	0	0	0	0
Item 5	7	2	1	5
Item 6	8	2	2	6
Item 7	0	0	0	0
Item 8	9	3	2	7
Item 9	84	26	21	76
Item 10	6	2	2	4

Annexe G1.1b : Tableau d’activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) de P18

Item	[P18 S1 FR VFR]	[P18 S1 IT VFR]	[P18 S2 IT VFR]	[P18 S2 FR VFR]
Item 1				
Item 2		X	X	
Item 3				
Item 4	X	(X)	(X)	X
Item 5	X	(X)	(X)	X
Item 6				
Item 7	X			X
Item 8	X			X
Item 9				
Item 10	X			(X)

Annexe G1.2 : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P22

Item	[P22 S1 FR VFR]	[P22 S1 IT VFR]	[P22 S2 IT VFR]	[P22 S2 FR VFR]
Total mots	1684	1532	1506	1745
Item 1	0	0	0	0
Item 2	1	1	1	2
Item 3	4	1	2	5
Item 4	0	0	0	0
Item 5	7	3	3	8
Item 6	6	2	3	5
Item 7	0	0	0	0
Item 8	9	4	3	10
Item 9	93	41	38	89
Item 10	0	0	0	0

Annexe G1.3a : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P06

Item	[P06 S1 IT VIT]	[P06 S1 FR VIT]	[P06 S2 FR VIT]	[P06 S2 IT VIT]
Total mots	1857	1034	1142	1985
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	0	0	0	0
Item 4	0	0	0	0
Item 5	7	2	3	10
Item 6	6	2	3	7
Item 7	0	0	0	0
Item 8	9	3	4	10
Item 9	97	27	34	104
Item 10	4	2	1	4

Annexe G1.3b : Tableau d’activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) de P06

Item	[P06 S1 IT VIT]	[P06 S1 FR VIT]	[P06 S2 FR VIT]	[P06 S2 IT VIT]
Item 1				
Item 2	X	X	X	X
Item 3				
Item 4	X			X
Item 5	X	X	X	X
Item 6				

Item 7				
Item 8	X			X
Item 9				
Item 10	X			X

Annexe G1.4 : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P16

Item	[P16 S1 IT VIT]	[P16 S1 FR VIT]	[P16 S2 FR VIT]	[P16 S2 IT VIT]
Total mots	1548	1246	1320	1592
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	2	0	0	3
Item 4	0	0	0	0
Item 5	4	1	2	6
Item 6	5	2	2	7
Item 7	0	0	0	0
Item 8	6	3	2	6
Item 9	45	13	16	49
Item 10	5	2	2	4

Annexe G1.5a : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P38

Item	[P38 S1 IT VIT]	[P38 S1 FR VIT]	[P38 S2 FR VIT]	[P38 S2 IT VIT]
Total mots	1362	1421	1484	1308
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	0	0	0	0
Item 4	0	0	0	0
Item 5	6	3	3	8
Item 6	6	2	3	8
Item 7	0	0	0	0
Item 8	8	3	2	8
Item 9	55	18	15	58
Item 10	5	1	2	3

Annexe G1.5b : Tableau d’activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) de P38

Item	[P38 S1 IT VIT]	[P38 S1 FR VIT]	[P38 S2 FR VIT]	[P38 S2 IT VIT]
Item 1				
Item 2	X	X	X	X
Item 3	X	(X)	(X)	X
Item 4	(X)	(X)		(X)
Item 5	X	X	X	X
Item 6	(X)			(X)
Item 7				
Item 8				
Item 9				
Item 10	X	(X)	(X)	X

Annexe G1.6 : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P32

Item	[P32 S1 IT VFR]	[P32 S1 FR VFR]	[P32 S2 FR VFR]	[P32 S2 IT VFR]
Total mots	1610	1375	1412	1642
Item 1	0	0	0	0
Item 2	4	3	4	4
Item 3	4	2	2	5
Item 4	5	2	2	5
Item 5	3	2	1	2
Item 6	4	2	2	5
Item 7	4	3	3	4
Item 8	1	0	0	1
Item 9	25	7	4	31
Item 10	2	1	1	1

Annexe G1.7 : Tableau d’activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) de P15

Item	[P15 S1 FR VIT]	[P15 S1 IT VIT]	[P15 S2 IT VIT]	[P15 S2 FR VIT]
Item 1	X			X
Item 2				
Item 3				
Item 4	X		X	X
Item 5	X	X	X	X
Item 6	X			
Item 7	X	X	X	X
Item 8				
Item 9				
Item 10	X	X	X	X

Annexe G1.8 : Tableau d’activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) de P34

Item	[P34 S1 IT VFR]	[P34 S1 FR VFR]	[P34 S2 FR VFR]	[P34 S2 IT VFR]
Item 1				
Item 2				
Item 3				
Item 4	X	X	X	X
Item 5	X	(X)	(X)	X
Item 6	X	(X)	(X)	X
Item 7	X		X	X
Item 8				
Item 9	X			X
Item 10	(X)			(X)

Annexe G2 : corpus LIF-FR-EN

Annexe G2.1a : Tableau d’occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P14

Item	[P14 S1 FR VFR]	[P14 S1 EN VFR]	[P14 S2 EN VFR]	[P14 S2 FR VFR]
Total mots	1720	1585	1612	1754
Item 1	0	0	0	0
Item 2	1	1	0	1
Item 3	2	1	0	1
Item 4	1	0	0	2

Item 5	7	3	2	7
Item 6	6	3	2	8
Item 7	0	0	0	0
Item 8	6	2	2	7
Item 9	58	15	12	62
Item 10	1	0	0	1

Annexe G2.1b : Tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) de P14

Item	[P14 S1 FR VFR]	[P14 S1 EN VFR]	[P14 S2 EN VFR]	[P14 S2 FR VFR]
Item 1				
Item 2	X	X	X	X
Item 3	X			X
Item 4	X			X
Item 5	X	X	X	X
Item 6				
Item 7				
Item 8	X			X
Item 9	(X)			
Item 10				

Annexe G2.2 : Tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P37

Item	[P37 S1 FR VEN]	[P37 S1 EN VEN]	[P37 S2 EN VEN]	[P37 S2 FR VEN]
Total mots	1185	1282	1255	1217
Item 1	0	0	0	0
Item 2	2	0	1	2
Item 3	0	0	0	0
Item 4	3	0	0	2
Item 5	7	3	2	10
Item 6	9	3	3	10
Item 7	2	0	3	3
Item 8	6	2	2	8
Item 9	52	14	11	57
Item 10	2	1	1	3

Annexe G2.3a : Tableau d'occurrences des items SPLIT-10 (Auxéméry & Gayraud, 2025) de P40

Item	[P40 S1 FR VEN]	[P40 S1 EN VEN]	[P40 S2 EN VEN]	[P40 S2 FR VEN]
Total mots	2120	1485	1410	2180
Item 1	0	0	0	0
Item 2	0	0	0	0
Item 3	0	0	0	0
Item 4	0	0	0	0
Item 5	15	4	3	17
Item 6	9	2	2	10
Item 7	1	2	4	2
Item 8	13	4	4	15
Item 9	93	22	23	96
Item 10	2	1	1	3

Annexe G2.3b : Tableau d'activation des items NV-SPLIT-10 (Paniz, 2026, à paraître) de P40

Item	[P40 S1 FR VEN]	[P40 S1 EN VEN]	[P40 S2 EN VEN]	[P40 S2 FR VEN]
Item 1	X			X
Item 2	X	X	X	X
Item 3				
Item 4				
Item 5	X	X	X	X
Item 6	(X)			
Item 7	X			X
Item 8				
Item 9	(X)			(X)
Item 10				